LA FEMME

Ange ou demon, voila tout.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


E. WOOD.
W. T. MOTE.

LA FEMME

JUGÉE PAR

LES GRANDS ÉCRIVAINS DES DEUX SEXES

OU

LA **FEMME** DEVANT **DIEU**, DEVANT LA **NATURE**, DEVANT LA **LOI** ET DEVANT LA **SOCIÉTÉ** :

RICHE ET PRÉCIEUSE MOSAÏQUE

De toutes les opinions émises sur la FEMME, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours, par les philosophes, les moralistes, les Pères de l'Église, les conciles, les politiques, les légistes, les historiens, les poëtes, les socialistes, les économistes, les critiques, les satiriques, etc. ;

Et où l'on trouve : La définition de la FEMME. — Son caractère. — Ses mœurs. — Ses habitudes. — Ses qualités. — Ses bons et ses mauvais instincts. — Ses penchants. — Ses défauts. — Ses vices. — Ses passions. — Son influence. — En un mot, son passé, son présent et son avenir.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

LE SEUL QUI RÉUNISSE UN ENSEMBLE AUSSI COMPLET ET AUSSI VARIÉ SUR LA FEMME.

PAR MM. BESCHERELLE AÎNÉ ET L.-J. LARCHER.



PARIS

SIMON, ÉDITEUR, RUE DES FOSSÉS-DU-TEMPLE, 48.

1846

UN MOT.

Les **FEMMES**, ces créatures si étranges et si mystérieuses, si faibles et pourtant si puissantes, si brillantes et si frêles, si rayonnantes de parure, de grâce, de gaieté, et si malheureuses après tout, comme elles ont été diversement jugées jusqu'ici ! Si parmi les écrivains, et surtout parmi les poëtes, il en est qui aient brûlé quelque encens sur l'autel de la beauté, combien, en revanche, ne s'en est-il pas rencontré d'autres qui ont épuisé contre elle tout ce que la satire a de plus mordant, de plus acéré ! Écoutez celui-ci : il vous dira que *la* **FEMME** *est une créature humaine qui s'habille, qui babille, et qui se déshabille*. Joli jeu de mots, s'il avait pour lui plus que la richesse de la rime. Parlez à cet autre, qui est pourtant un homme grave, car c'est un chancelier du parlement (1) ; parlez-lui de l'aptitude des **FEMMES** pour certaines choses, pour la politique, par exemple : il vous répondra que ces matières leur sont interdites par leur sexe, leur éducation et leurs organes ; qu'en un mot, *elles n'y entendent pas plus que des oies*. Le mot n'est pas poli, mais est-ce qu'un chancelier est tenu d'être poli envers le beau sexe, même quand ce sexe qu'il insulte a l'esprit de lui rappeler que ce sont les oies qui ont sauvé le Capitole ? Ne professait-il pas le même mépris pour les **FEMMES**, ce

(1) Le chancelier Maupeou.

duc de Wurtemberg qui répondit à la sienne, au moment où elle voulait lui adresser quelques observations touchant la guerre qu'il avait à soutenir contre la Souabe : *Madame, nous vous avons prise pour avoir des enfants, et non pour nous donner des conseils ?* Ce duc trouverait un digne pendant dans ce Jean V de Bretagne, qui disait qu'une FEMME était assez savante *quand elle savait distinguer la culotte de la chemise de son mari* (1). Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison de ce qui s'est passé au concile de Mâcon ? Voyez-vous là, assemblés dans une immense salle toute étincelante de clartés, deux ou trois cents évêques et abbés de haute lignée, mitrés, crossés, chamarrés, empanachés? Ils discutent, et à la chaleur de la discussion il est facile de voir qu'il s'agit d'un sujet important. Mais ce sujet, quel est-il? Est-il question de la translation du siége pontifical, ou bien le salut de l'Église est-il compromis, menacé? Non; il s'agit tout simplement de savoir si les FEMMES peuvent ou doivent être qualifiées de créatures humaines. Et ce sont des hommes, de graves prélats, de jeunes abbés musqués, pomponnés, et ayant soin lorsqu'ils donnent une aumône de la déposer plutôt dans la main d'une jolie fille que dans celle d'une vieille FEMME, qui perdent leur temps à de pareilles futilités! Plusieurs séances sont employées à discuter sur ce point, et la question, au milieu du feu roulant des débats, semble reculer au lieu d'avancer. Les avis sont partagés. Cependant, à la fin, les partisans du beau sexe l'emportent, et, par galanterie sans doute, messieurs les évêques veulent bien décider que la compagne de l'homme fait partie du genre humain! En vérité, les dames ont une bien grande obligation à nos prélats d'avoir eu la condescendance de ne pas les ranger parmi les bêtes! Malgré cette décision solennelle, elles n'en sont pas mieux traitées dans la société. Un écrivain allemand, le plus original peut-être des écrivains modernes, Jean-Paul-Frédéric Richter, qui a étudié avec profondeur le caractère et la destinée des FEMMES, disait avec une sensibilité touchante (2) : « Vous voyez sourire une FEMME, ne

(1) Pensée dont Molière a su tirer parti dans *les Femmes savantes* :

> Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
> Qui disaient qu'une FEMME en sait toujours assez
> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

(2) Nous nous servirons de la traduction de M. Philarète Chasles, qui a publié sur Jean-Paul un article fort intéressant.

vous fiez pas à ce sourire, il vous trompe; elle a pleuré toute la nuit. Souvent ces créatures tendres languissent, muettes; elles se flétrissent en se jouant. L'œil étincelle de joie, le bon mot est sur les lèvres, et elles fuient dans quelque coin où elles peuvent enfin, seules, livrer passage aux larmes qui les étouffent. O jours de folie payés par des nuits de sanglots, comme on voit succéder des torrents de pluie à un jour d'une sérénité sans égale, présage certain de l'orage qui se formait! »

Le même sentiment de commisération pour les FEMMES respire dans un morceau plus touchant encore. L'auteur accompagne dans sa route une jeune fiancée qui va trouver la famille de son mari :

« Nous partîmes à l'instant même, et je m'assis à côté d'elle. Derrière nous s'élevaient les verdoyantes montagnes des enfants d'Israël, et devant nous la terre très-aimée de Bayrouth et ses deux plaines. Le soleil et moi nous regardions la jeune fille; nous projetions sur elle des rayons de la même chaleur. Cette jeune figure me causait des émotions tristes; pourquoi?

» C'est que je réfléchissais à cette loterie matrimoniale, où les jeunes filles choisissent un maître à une époque où leur cœur a plus de sentiment que leur esprit n'a de lumière. Dans le vide de leur âme brûle une flamme sans objet, comme dans le temple des vestales brûlait la flamme du sacrifice sans image de divinité. L'idole faisait un signe, aussitôt on approchait l'autel, et le sacrifice s'accomplissait. Je pensais que, comme ses sœurs, elle serait pressée, arrachée, flétrie par la dure main des hommes, comme ces faibles grains que l'on froisse rudement entre ses doigts. Je songeais au peu de beaux jours et de fleurs qu'elle trouverait dans ce printemps de sa vie féminine. Je la comparais, elle, et la plupart des fiancées, à ces enfants que le Garoffolo aime à placer dans ses tableaux. Ils sont endormis; sur leur tête un ange suspend une couronne d'épines. La couronne d'épines, c'est le mariage : dès qu'elles s'éveillent, l'ange laisse tomber la couronne, et leur front se déchire. J'avais toutes ces pensées, et ce n'étaient pas elles qui causèrent mon attendrissement. Toutes les fois que mes regards se fixaient sur cette figure blanche et rose, si douce, si gracieuse, si aimable, j'étais tenté intérieurement de

m'écrier : Oh! ne sois pas si gaie, malheureuse victime! Ce cœur tendre que ton sein renferme a besoin (et tu l'ignores encore) de jouissances délicates et pures, il lui faut mieux que du sang, et cette tête charmante réclame des rêves plus gracieux et plus heureux que ceux qui naissent sous l'oreiller domestique.

» Tu ignores, aimable fille, que la fleur de ta jeunesse odorante va devenir un grossier calice où l'homme ira se désaltérer. Bientôt il ne te demandera ni une âme sensible, ni une tête forte et lucide; il n'estimera chez toi que le travail de tes doigts, la sueur de ton front, l'activité de tes pas, et si ta langue paralysée le laisse en repos, il bénira son sort. Cette voûte immense et éternelle, cette éloquente arche de l'empyrée, cet univers sublime se rétréciront à tes yeux, et ne seront plus qu'une pauvre maison, un économique réduit. Tu n'y trouveras plus que des cordes de bois, des morceaux de lard, des métiers à filer, et quelquefois, dans les beaux jours, un salon de visite. Pour toi le soleil ne sera plus qu'une énorme balle suspendue sur ta tête en guise de poêle pour échauffer le monde. La lune se transformera en un de ces globes de cristal dont le cordonnier se sert la nuit, et que les nuages portent comme leur chandelier. Le Rhin superbe ne t'offrira pour image pittoresque que quelques endroits guéables où tu iras laver ton linge. Bon Dieu! le Rhin transformé en un chaudron de lessive! Ah! l'Océan lui-même ne se présentera à ta pensée que comme un réservoir de harengs-saurs. Dans l'immense foule des écrits germaniques, tu t'en tiendras à un seul ouvrage : l'*Almanach pour la présente année*, et, grâce à la position que tu occupes dans l'échelle des êtres, le journal te fournira à peine un seul objet de curiosité, excepté peut-être la liste des étrangers qui sont venus, le passeport en main, loger à l'hôtel voisin. Enfin, si jamais tu penses au génie universel qui régit le monde, tu te le représenteras, sans doute, comme un peu plus sage que monsieur ton mari, et voilà tout. Ainsi le veut ton état de FEMME, comme le disaient les philosophes cosmologiques.

» Tu étais née pour quelque chose de mieux! mais comment pourrais-tu l'obtenir? Ton pauvre époux n'est pas en état de te donner un autre sort, et la société ne lui permet pas de te traiter autrement. La mort viendra te surprendre, quand les années auront feuille à feuille détruit ta

sensibilité! et les germes que la nature avait mis en toi ne seront pas éclos quand tu seras enfin transportée sous un ciel plus favorable.

» Vous vous étonnerez de ma tristesse? Ne vois-je pas toutes les semaines comment on sacrifie les âmes, dès qu'elles viennent habiter un corps féminin? »

On formerait une vaste bibliothèque de tous les livres consacrés au beau sexe. Et pourtant, malgré tout ce qu'on a dit, tout ce qu'on a écrit sur un thème aussi fertile, aussi inépuisable, qui pourrait se flatter de bien connaître la FEMME? Connaître la FEMME! Mais pour cela il faudrait que Dieu s'arrêtât dans son œuvre et qu'il eût fait la dernière, car tant qu'il y en aura une sur la terre, n'y aura-t-il pas toujours quelque chose à dire? La FEMME! c'est le feu, c'est l'air, c'est l'eau, c'est le gaz, c'est le ciel, c'est..... le mystère des mystères, et plus d'un écrivain, effrayé, a reculé devant celui-là! Où est, en effet, l'Œdipe capable de nous dévoiler les profondeurs de cet arcane vivant qui se cache aussi bien sous les plis flottants d'une robe de gaze que sous le simple corsage de l'humble villageoise? Cet homme, il ne s'est pas rencontré, il ne se rencontrera jamais; car quel est celui qui peut tout voir, tout entendre, tout savoir, tout deviner? Créature multiple et insaisissable, la FEMME échappe au pinceau du peintre, au crayon de l'artiste, au scalpel du philosophe. En vain s'efforcent-ils de soulever le voile qui la couvre, il n'est donné à aucun d'eux de la circonscrire dans le cercle étroit d'un microscope. On peut bien apercevoir quelque petit coin, découvrir quelque ride, surprendre certain sourire; mais tandis qu'on regarde ici, sait-on ce qui se passe là-bas? Et quand on parviendrait à posséder tous les détails de ce mélange de mystère, de pudeur et d'amour, en saisirait-on mieux pour cela l'ensemble? Non: ce serait comme l'ouvrage de Pénélope, ce serait à recommencer. Pour avoir un *à peu près* de la FEMME, il faudrait la suivre à l'église, au bal, à la ville, à la campagne, au foyer domestique, dans les couvents, les hôpitaux, les salons dorés, la mansarde, les chaumières, jusque dans son boudoir. Il faudrait la voir à son réveil, à son coucher, dans le tourbillon des plaisirs, au sein de la douleur, au chevet du malade, au berceau de son fils, à son lit de mort; enfin il faudrait vivre de sa vie, respirer de son souffle.....

Ceci n'est donc pas un livre... Un livre, à supposer que nous eussions eu le loisir de l'entreprendre et le talent nécessaire pour le conduire à bonne fin, n'aurait guère été autre chose qu'un tissu, fait avec plus ou moins d'art, de nos propres opinions, parmi lesquelles se seraient glissées celles de beaucoup d'autres. Mais où était la nécessité d'une pareille publication, et quel attrait pouvait-elle offrir à la curiosité publique? D'ailleurs pour écrire sur les FEMMES, il faudrait avant tout emprunter leur cœur et cette délicatesse de sentiments qui les rendent si divines; puis arracher une plume aux ailes de l'amour; la tremper dans le calice des plus belles fleurs; avoir la main aussi légère que le papillon, du papier aérien, et savoir ce qui plaît à Dieu. La FEMME se présente sous tant d'aspects différents, les éléments dont ces divers aspects se composent sont si nombreux, qu'un livre complet sur ce sujet est une œuvre impossible. La nature et l'art, combinés ensemble, ont fait de la FEMME une énigme à jamais inexplicable.

Recueillir toutes les opinions émises jusqu'à ce jour, *sur*, *pour* ou *contre* la FEMME par tout ce que la philosophie, la littérature et la poésie comptent d'éminents écrivains dans les deux sexes, les coordonner, les soumettre à un ordre méthodique, afin de faciliter les recherches, tel est le but que nous nous sommes proposé.

Ce livre plaira, nous en sommes sûrs, à ceux qui ne lisent que pour s'amuser aussi bien qu'à ceux qui cherchent à s'instruire en s'amusant; mieux qu'aucun livre il vous dira ce qu'est la FEMME; car, pour avoir le dernier mot là-dessus, nous n'avons reculé devant aucune peine, aucune fatigue. Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, depuis les pères de l'Église jusqu'au plus humble satirique, depuis le plus infime bouquin des temps passés jusqu'au volume le plus splendide de notre époque d'illustration, depuis la Bible et l'Alcoran jusqu'à Saint-Simon et Fourier, depuis l'hébreu jusqu'au patois le plus vulgaire, le plus dédaigné, nous avons presque tout lu de ce qu'on a dit sur cette plus belle moitié du genre humain. De tant de milliers de pages confuses, incohérentes, dont les circonstances et l'oubli réclament à bon droit la plus grande part, nous avons choisi les plus remarquables, les plus belles et les plus intéressantes, afin de composer de l'élite de ces fleurs une seule

gerbe, un riche écrin, en un mot un volume unique, digne de son objet.

Si nous étions assez heureux pour contribuer à la réhabilitation de la FEMME chez tous les peuples, nous nous applaudirions de notre entreprise, et nous ne regretterions nullement le temps que nous avons consacré à fouiller le passé, à explorer le présent, pour savoir ce que les hommes et même les FEMMES de tous les temps, de tous les lieux, ont dit de cette œuvre de Dieu, que les uns, des insensés, maudissent, et sur les pas de laquelle les autres voudraient élever un pont de soie, de perles et d'or.





LA FEMME

JUGÉE PAR

LES GRANDS ÉCRIVAINS DES DEUX SEXES.

I

DU MOT FEMME CHEZ TOUS LES PEUPLES ET DANS TOUTES LES LANGUES.



Avant d'entrer en matière, il nous a semblé qu'il ne serait pas sans intérêt, non-seulement de rechercher l'étymologie du mot FEMME, mais encore de présenter les différentes manières dont ce mot s'est exprimé et s'exprime dans la plupart des langues. Nous avouons que ce n'est pas une simple curiosité de grammairien qui nous a fait aborder ce sujet tout à fait neuf, même sous ce rapport; notre intention, en l'entreprenant, était de nous assurer si la FEMME et l'HOMME ne marchaient pas, grammaticalement parlant, sur la même

ligne, c'est-à-dire si le mot FEMME n'était pas une simple variante orthographique du mot *homme*.

Certes, si l'on parvenait à prouver que le mot FEMME n'est autre chose que le mot *homme* plus ou moins déguisé, il n'en faudrait pas davantage peut-être pour réfuter l'opinion de ceux qui prétendent que la FEMME est d'une autre nature que l'homme. Mais d'abord, qui a nommé les êtres de la création? Est-ce Dieu? Est-ce l'homme? Les avis sont partagés, et en voici la preuve.

« Nous savons, dit Corneille Agrippa, que l'artisan suprême des choses et des noms a connu les êtres ou les choses avant de les nommer; et comme il est plus infaillible que notre saint-père le pape, lorsque Dieu a fait les noms, il les a faits propres pour exprimer la nature, la propriété et les usages de la chose ».

Cette opinion, que Dieu a lui-même imposé des noms aux choses, n'est pas seulement l'opinion de l'écrivain que nous citons ici, c'est aussi celle de la plupart de ceux qui ont écrit sur les langues et principalement sur leur formation.

Cependant voici un Père de l'Église qui professe une opinion diamétralement opposée.

« Saint Grégoire de Nysse, frère très-méritant de saint Basile, au jugement de la vieille Église, et celui de ses grands docteurs, peut-être, dont les décisions ont été le moins contestées, saint Grégoire parle avec une pitié ironique et moqueuse des bonnes gens qui croient que Dieu a été le premier et modeste fabricateur de la langue d'Adam, opinion qu'il appelle expressément une *sottise* et une *vanité ridicule*, tout à fait digne de l'extravagante présomption des Juifs, comme si Dieu, ajoute-t-il, avait daigné se réduire à l'office d'un maître de grammaire pour enseigner à ses créatures le nom, l'adjectif et le verbe, l'alphabet et la syntaxe! Dieu a fait les choses et non pas les noms, et c'est à l'homme qu'il a été donné, par une grâce de sa bonté, d'imposer des noms expressifs et vrais aux choses que Dieu avait créées. Cette fonction était inhérente à la nature raisonnable de l'espèce, qui a inventé toutes les langues; ce n'était pas celle du Seigneur qui a produit le ciel, la terre et l'homme sans leur donner des noms humains, mais en permettant à l'homme de nommer à sa manière le ciel, la terre et tous les êtres qu'ils renferment, et en lui conférant pour cela les facultés intelligentielles et organiques dont il avait besoin. C'est en ce sens que le Cratyle de Platon reconnaît Dieu pour l'auteur des langues, par l'intermédiaire des agents qu'il lui a convenu d'employer, comme l'architecte est l'auteur du bâtiment dont il a tracé le dessin et distribué les matériaux. Lucrèce, qui parle fort raisonnablement *de la nature des choses*, quand il n'est pas égaré par la mauvaise physique d'Épicure, exprime ma pensée tout entière dans ce passage : « La nature enseigne elle-même à l'homme les sons divers du langage, et la nécessité lui apprend à désigner par des noms tout ce qui existe. » La philosophie est d'accord sur ce point avec la foi. » (Ch. Nodier.)

Cette question aussi délicate qu'importante n'est pas près de trouver sa solution, car il n'est donné à personne de savoir ce qui s'est passé à l'origine des choses. Si

le plus profond mystère nous cache le véritable auteur des langues, l'étymologie des mots, et surtout du mot FEMME, est un autre point tout aussi embarrassant, et sur lequel nous n'avons encore que des données incertaines, contradictoires.

« Le mot FEMME, dit un écrivain, dérive du grec *phéô*, *phénô*, en latin *feo*, *fendo*, *findo*, et à ce sujet on lit dans les Origines d'Isidore : FEMINA *a partibus femorum dicta*, *ubi sexûs species a viro distinguitur.* » (Encyclopédie des gens du monde.)

D'autres étymologistes le font venir du latin *fetus*, fait de *fero*, produire, ou dérivé du grec *phoïtan*, s'accoupler.

Suivant un autre linguiste, l'étymologie, sinon la plus certaine, du moins la plus naturelle à assigner au mot FEMME, est celle qui le ferait dériver du latin *familia*, famille, dont la FEMME est à la fois la source, le but et le lien.

Toutes ces étymologies tombent devant ce fait. Le mot FEMME dérive immédiatement du latin *femina*, et ce mot *femina*, que les Latins prononçaient *hœmina*, n'est autre, comme on le voit, que le mot *homo* féminisé. Pareille modification a lieu dans plusieurs autres langues. En hébreu, l'*homme* se dit *isch*, et la FEMME *ischa*; en espagnol, l'homme se dit *hombre*, et la FEMME se dit aussi *hombra*. Il y a plus, dans quelques langues le même mot désigne à la fois l'homme et la FEMME, tels sont les mots *anthropos* et *aner* en grec.

Il en est de même du mot *man*. Ce mot, commun à un grand nombre de langues septentrionales, se retrouve aussi dans les plus anciens idiomes de l'Orient. Chez les anciens peuples du Nord, *man* a signifié originairement *homme*, sans distinction de sexe. On sait que le latin *homo* signifiait également *homme* et FEMME. *Paucis post annis ei moriendum fuit*, *quoniam* HOMO NATA *fuerat.* (Cicer., *Famil.* lib. IV, epist. V.)

Les poëtes ont souvent employé le mot *man* dans le sens de FEMME. *I mirkre vid* MAN *spialla*, causer avec une vierge dans l'obscurité. (*Havamal.* str. 77.)

Lorsque le mot *man* n'est pas employé dans le sens générique de créature humaine, on l'applique plus particulièrement aux individus du sexe masculin, que l'on considère comme les hommes par excellence.

Pour distinguer l'homme de la FEMME, les anciens peuples du Nord désignaient l'homme par le mot WEAPEN-MAN, *homo armatus* (*membro scilicet virili*), et la FEMME par celui de WOMBE-MAN, contraction WOMMAN, *homo uterina*, racine anglo-saxonne, *wombe*, matrice.

Le terme qui signifie *homme* s'est pris dans toutes les langues pour Courageux, fort, brave, vaillant généreux. *Man* signifie Force, puissance, action, esprit, pensée;

en sorte que *man* pris dans son sens originel c'est l'être pensant. La lune, à cause de sa figure humaine, a été appelée *mene* en grec : *mon*, *mond* en allemand; *mane* en flamand ; *moon* en anglais ; *maen* en ancien saxon ; *manna* en lapon ; mots qui tous dérivent du mot *man*, homme.

Les Grecs ont plusieurs mots pour désigner la FEMME : *gynê*, *thêleia*, *aikòs*, etc.

Le premier signifie Qui produit, et a sa racine dans le mot *gê*, la terre; la FEMME ressemble à la terre, celle-ci est fécondée par le soleil et l'autre par le mâle ;

Le second mot, *thêleia*, vient d'un mot qui veut dire germer ;

Le troisième, *aikòs*, a un sens moral, il signifie Honteuse, timide, qui se cache

Il y a encore *akoitis*, épouse ou concubine.

Les Latins disent *mulier*, molle, faible;
— *femina*, productrice ;
— *uxor*, unie, conjointe ;
— *virgo*, destinée à l'homme.

Il y aurait une foule de rapprochements curieux à faire sur ce sujet; mais comme de pareils développements nous entraîneraient beaucoup trop loin, nous abandonnons aux savants cette matière aussi neuve que fertile.

ÉTYMOLOGIE DU MOT *Ève*.

Les rabbins prétendent qu'*Ève* est dérivé d'un mot qui signifie *causer*, et que la première FEMME reçut cette dénomination parce que, peu de temps après la création du monde, il tomba du ciel douze paniers remplis de caquets, et qu'elle en ramassa neuf, tandis que son mari s'emparait des trois autres.

Le Veidam des anciens Brachmanes enseigne que le premier homme fut *Adimo*, et la première FEMME *Procriti*. Chez eux, *Adimo* signifiait *Seigneur*, et *Procriti* voulait dire la *vie*; comme *Eva*, chez les Phéniciens, et même chez les Hébreux, leurs imitateurs, signifiait aussi la *vie* ou le *serpent*. Cette conformité mérite une grande attention. (Voltaire.)

FEMME est un nom incomparablement plus excellent que le nom d'homme ; en voici une preuve décisive. Comment Dieu, qui fut en même temps le père et le parrain des deux premiers individus de l'espèce humaine, les nomma-t-il? N'est-il pas vrai qu'il appela l'homme *Adam*, et la FEMME *Ève?* Or, prenez bien garde à ceci, qui que vous soyez qui avez l'honneur de me lire, le mot *Adam* signifie *terre;* et *Ève* est un terme qui veut dire la *vie*. Sur cette révélation scientifiquement étymologique, je bâtis ce puissant raisonnement : La vie est d'un bien autre prix que la terre : *ergo* la FEMME excelle autant par-dessus l'homme; elle lui est autant préférable que la vie est plus précieuse que la terre.... (Corneille Agrippa.)

Après avoir rapporté les diverses opinions émises jusqu'ici sur l'étymologie du mot FEMME et du mot *Ève*, nous croyons ne pouvoir mieux terminer cette intro-

duction toute scientifique qu'en présentant le tableau, aussi complet qu'il nous a été possible, des différentes manières dont les différents peuples, tant anciens que modernes, tant civilisés que sauvages, ont exprimé les mots FEMME et *homme*, laissant à nos aimables et gracieuses lectrices le soin d'en tirer toutes les inductions qu'un tel parallèle pourra leur suggérer.

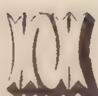
LANGUES.	FEMME.	HOMME.
ALLEMAND . . .	Weib.	Mann.
ALLEMAND ANC.	Wamme.	Man.
ALLEMAND (H.-)	Wib.	Man.
ANGLAIS.	Woman.	Man.
ANGLO-SAXON. .	Wif.	Man.
ARABE.	Imra'a.	Radjoul.
ARMÉNIEN . . .	Gin.	Manoug.
BASQUE	Emaztea.	. . . .
BATTA.	Borou-borou.	Djalma.
BORNÉO.	Baïnou.	Ourang.
BOTOKOUDY. . .	Jòkounang.	Ouaha.
BOUGUI.	Makourai.	Ouruni.
BRETON.	Cena.	. . . .
CELTIQUE. . . .	Manouës.	Gwas,wr, man.
CHAMORRO . . .	Palaouan.	Nanan.
CHINOIS.	Niû.	Jîn.
COPTE.	Shime, hime.	Rômi.
DALMATIEN. . .	Xena.	. . . .
DANOIS	Quinde.	Mand.
ESCLAVON. . . .	Shena.	. . . .
ESPAGNOL. . . .	Muger.	Hombre.
ETHIOPIEN . . .	Anest.	. . . .
FLAMAND. . .	Vrouw.	Man.
FRANÇAIS. . . .	Femme.	Homme.
GALLOIS.	. . . .	Den, gwr.
GASCON.	Fenna, henna.	Homé, uomé.
GÉORGIEN. . . .	Dedavatsi, vali.	. . . .
GOTHIQUE. . .	Quino.	Wair.
GOUAP	Vouhin.	Nanan.
GOULAÏ.	Tabout.	Mamoan.
GREC ANCIEN. .	Gynè.	Anthropos, aner.
GREC MODERNE.	Ghinèka.	Anthropos
HAOUAÏ.	Wahiné.	Tangata.
HÉBREU.	Ischa.	Isch.
HOLLANDAIS . .	Frau; wyf.	Mensch.
ILE DES AMIS. .	Vefaine.	Tongata.
ISLANDAIS. . . .	Vif.	Madr, man.
IOLOF.	Digin.	Goourgue.
ITALIEN.	Femmina.	Uomo.
JAVAN.	Oudan.	Lanang.
LATIN.	Femina, mulier.	Homo, vir.
LITHUANIEN . .	Ganna.	. . . .
LUSACIEN	Schona.	. . . .
MACHACALI. . .	Atitiom, etiatoun.	Idpin.
MÆSO-GOTHIQUE.	Wamba.	Man, manna.
MALAYOU	Paran pouan.	Orang.
MALAKKAN . . .	Paran pouan.	Orang.
MALEKASSOU . .	Badi.	Oulou.
MAWI.	Wahiné.	Tanata.
NORWÉGIEN. . .	Quinde.	Mand.
NOUVEAU CALÉDONIEN. . . .	Tama.	Aït.
OONALASHKA . .	Anaojognach.	Chengan.
PAPAOUA	Bihouné.	Sounouman.
PERSAN.	Zenn.	Mardum, merd.
POLONAIS. . . .	Kòbieta.	. . . .
PORTUGAIS . . .	Mulher.	. . . .
PRUSSIEN. . . .	Ganna.	. . . .
RUSSE.	Jena, jenka.	. . . .
SANSKRIT. . . .	Mânuschi.	Nri, manudjah, mânuschah.
SAXON ANCIEN. .	Wif.	Wer,man,mon.
SUÉDOIS.	Vif.	. . . .
SUÉDOIS ANCIEN.	Qwinna.	Men.
SYRIAQUE. . . .	Aththo.	Gabro.
TAÏTI.	Wahiné.	Tahata.
TASMANIEN. . .	Loubra.	Loudouen
TEUTON.	Kuena, chena.	Mon, man.
TURC	Qari.	Adem.



II

DE LA CRÉATION DE LA FEMME.





NON-SEULEMENT la religion judaïque et la religion chrétienne, mais encore toutes les autres religions, même celles des sauvages, ne pouvaient pas s'établir sans remonter à l'origine de toutes choses, et principalement à l'origine de l'homme et de la FEMME, à ce phénomène mystérieux qui frappe d'abord notre intelligence, aussitôt que nous commençons à faire un retour sur nous-mêmes et sur ce qui nous environne. Si ces laborieuses recherches n'ont pas toujours été heureuses, elles ne sont pas entièrement vaines : il en reste toujours quelques vérités utiles dont l'expérience sait tirer un parti avantageux.

ON lit dans le Livre des Livres, la Bible : « Dieu dit ensuite : Faisons l'*homme* à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux qui demeurent sous le ciel, et sur tous les reptiles. »

Telle est la traduction vulgaire; mais le texte porte : « Et Dieu dit : Faisons » *Adam* à notre image et à notre ressemblance, afin qu'*ils président* aux poissons » de la mer, aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. Et Dieu créa *Ha-Adam*, » et il le créa à l'image de Dieu, et il *les* créa mâle et femelle. » Dans ce passage, le mot *Adam*, *Ha-Adam*, n'est pas un nom propre, un nom personnel, restreint uniquement au premier père du genre humain; c'est un nom commun aux deux

sexes, et qui, dans l'hébreu, comme le mot *homo* dans le latin, et le mot *homme* dans le français, comprend l'homme et la FEMME. Le sens est donc, non pas que Dieu créa le père du genre humain mâle et femelle, mais qu'il créa les deux indi=vidus appelés *hommes*, *Ha-Adam*; qu'il les créa tous deux à son image, et qu'il créa l'un mâle et l'autre femelle. (Genoude.)

DIEU ayant créé l'homme le sixième jour de la semaine qu'il consacra à faire l'univers, dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul : faisons-lui un aide sem=blable à lui. » Le Seigneur Dieu envoya donc à cet homme, nommé Adam, un profond sommeil, et pendant qu'il était endormi il tira une de ses côtes, et de cette côte, Dieu forma la FEMME. Aussi Adam, en la recevant des mains du Seigneur, dit-il : « Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair », et l'appela-t-il *Ischa*, c'est-à-dire *humaine*. Ce dernier ouvrage de Dieu, la FEMME, tirée de l'homme, et com=plétant tellement son existence que l'Écriture dit : *Ils seront une seule chair*, eut en partage sa gloire, ses espérances, ses besoins, ses désirs, et lui fut égale en tout, puisque tous deux avaient été l'œuvre d'un seul et même acte, comme l'expriment ces mots de la Genèse : « Dieu créa donc l'homme à son image, et il *les* créa mâle et femelle ». Une union si intime ne parut point convenir à cette créature, et Dieu sépara l'être dont la nature avait d'abord été indivisible : aussi l'Écriture ne dit-elle point que Dieu *créa* la FEMME, mais qu'il la *forma*. Une créature unique avait commencé le genre humain, et il ne devait se multiplier que par la réunion de deux créatures, confondues d'abord en une seule, admirable source de l'amour dans l'espèce humaine, qui justifie les sentiments et les sensations, et forme un lien qui satisfait l'intelligence et la matière, ces deux natures de l'homme, combinées encore en lui, comme le furent d'abord les deux sexes!... Toutes les affections dérivent de la première pensée de l'Éternel : on n'est époux, père, fils, frère, qu'en vertu de cette loi de la nature toute empreinte de la bonté du divin législateur. Mais ces deux êtres qui tendaient au même but devaient l'atteindre par des moyens différents. Merveilles de la création réunis, ils l'étaient encore séparés; mais ils étaient l'*homme* et la FEMME; ils étaient la force et la grâce, le courage et la pru=dence, la justice et la miséricorde, présentant par leurs contrastes même le résultat de tout ce qu'il y avait de bon et de beau. Toujours égaux, et jamais semblables, une même loi cependant leur avait été imposée : dans le jardin où le Seigneur les avait placés, les fruits de l'arbre qui donnaient la science du bien et du mal leur avaient été défendus sous peine de mourir. La FEMME écouta l'ange déchu, qui, prenant la figure du serpent, lui dit : « Vous ne mourrez point; mais vous aurez, comme Dieu, la connaissance du bien et du mal ». La FEMME se laissa tenter; elle mangea de ce fruit, agréable à la vue et au goût, et elle en fit manger à Adam. Tous deux alors connurent le bien qu'ils ne pratiqueraient point, le mal qu'ils n'éviteraient point. La vue de leurs propres corps, organes d'une volonté qui avait cessé d'être innocente, les remplit de honte : ils en voilèrent la nudité, et quand Adam eut accusé de sa faute la FEMME, qui s'en excusa sur le serpent, la compagne de l'homme entendit cette sentence de la bouche même du Très-Haut : « Je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse : vous enfanterez dans la douleur; vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera ». Ce châtiment, qui lui était propre, n'empêcha point la FEMME de partager la peine

prononcée contre son mari : comme lui, elle dut travailler; comme lui, elle fut sujette aux passions, aux maladies, à la mort : et, revêtue de peaux de bêtes, derniers dons de son Seigneur irrité, chassée de l'asile délicieux qui lui avait été d'abord destiné, elle suivit son mari sur une terre maudite à cause d'elle, conservant pour toute consolation la mémoire de cette promesse de Dieu, que de sa race sortirait celui qui briserait la tête du serpent... Adam alors la nomma Ève, parce qu'elle devait être la mère des humains. Peu de temps après sa sortie du paradis terrestre, Ève conçut Caïn; après l'avoir enfanté, elle dit : « Je possède un homme par la grâce de Dieu. » Son second fils fut Abel, que Caïn, son frère, tua par envie; car le péché, couvert de sang et d'infamie, était entré dans le monde par la désobéissance d'Ève. Ayant depuis enfanté Seth, elle dit : « Le Seigneur m'a donné un autre fils pour remplacer Abel. » Tel est le récit de la Genèse. L'esprit demeure saisi devant cette histoire, qu'il ne s'explique point, mais qui explique tout : et notre pensée, cherchant alternativement Jéhovah au haut de l'empirée, Satan dans la profondeur des abîmes; et notre hésitation entre les sublimités de l'intelligence et les abjections de la matière, et ce combat sans cesse renaissant de nos volontés contre nos inclinations, et cette insuffisance de l'univers, et cette soif de l'avenir, et ce fléau des sciences frappant l'enfant, et cette rébellion de la chair contre l'esprit, de l'homme contre le Très-Haut, et, ce qui résume tout, ces soins donnés au temps quand l'éternité existe... Cherchez l'histoire de l'homme hors de la Genèse, vous ne la trouverez point; et sans la faute d'Ève vous chercherez aussi vainement la cause des maux qui affligent la FEMME. Après la parole de Dieu, révélée à Moïse, vinrent les commentaires des hommes, qui, ne se contentant point de croire, voulurent comprendre, et tombèrent dans l'absurde. Les uns contestèrent à Ève son origine, et pour conserver sa côte au premier homme l'ornèrent d'une queue, que Dieu arracha, et dont il fit la FEMME; d'autres substituèrent une queue de chien à celle d'Adam, et elle devint la matière dont la FEMME fut formée. De la personne d'Ève on passa à ses actions : Qu'avait-elle mangé, d'une pomme ou d'une orange? Avait-elle même mangé? Sa désobéissance provenait-elle d'orgueil, de curiosité, de gourmandise ou de luxure? Pour tenter Adam, s'était-elle servie des charmes de la persuasion, ou avait-elle employé des coups de bâton? Gardait-elle la continence avant d'être chassée du paradis terrestre? Commit-elle un adultère avec le serpent ou avec le démon Samaël? Établit-elle le culte de Vesta? Enfin, pour que rien ne manquât aux misères de la mère du genre humain, fut-elle auteur d'un mauvais livre publié sous le titre d'*Évangile d'Ève?* Fut-elle plagiaire, en débitant comme d'elle des prophéties composées par l'ange Raziel?... Tout cela a été discuté par les rabbins juifs, auxquels se sont joints les manichéens, les priscillianites, et autres hérétiques, sans compter les brahmes, et beaucoup de savants de bonne ou mauvaise foi, se croyant obligés à éclaircir le texte de la Bible, confondant un simple exposé de faits avec les difficultés d'une doctrine, et ne doutant point que le Créateur n'eût besoin de leur intervention pour se faire entendre de ses créatures. L'opinion commune est qu'Ève, ayant eu plusieurs enfants que l'Ecriture ne nomme point, mourut dans la même année qu'Adam, 930 ans après sa création; qu'elle souffrit avec résignation, en expiation de sa désobéissance, les douleurs que Dieu lui envoya, et que son repentir lui fit obtenir miséricorde. Différents poëtes ont célébré la faute d'Eve, et, entre tous, celui qui s'est pénétré le

plus de la majesté des Écritures, Milton, dans son *Paradis perdu*, a le mieux peint la pureté et l'innocence toute ravissante des charmes et de l'amour de la première FEMME ; son magnifique poëme prouve que c'est des éternelles vérités que la fiction même emprunte ses plus sublimes beautés. (Comtesse de Bradi.)

L'HOMME, qui s'obstine à ne pas soumettre sa raison à la révélation, seul guide du sage, prétend pénétrer les secrets de l'Être suprême; il veut tout approfondir, et ses recherches et cet examen l'entraînent presque toujours dans l'erreur. Les athées, les naturalistes, qui veulent, avec leurs faibles lumières, connaître les mystères de la création et de la révélation, nous en fournissent continuellement la preuve. On trouve chez eux, à ce sujet, presque autant de systèmes que de personnes : alors ils n'ont point de religion, ils se laissent aller à l'impulsion de leur cœur, et s'abandonnent à leurs passions.

« Lisez Moïse, disait un naturaliste qui passait dans le monde pour être savant; lisez : vous y trouverez que Dieu forma Ève, ou la première FEMME, d'une côte d'Adam, pendant le sommeil de ce premier homme; alors l'auteur de l'univers serait semblable à un potier qui façonne son argile sur un moule en bois. Est-ce qu'un Dieu tout-puissant aurait besoin de tirer une côte d'un homme pour lui faire une compagne? Puisqu'il avait commandé à la terre de produire tous les animaux, il avait donc oublié de placer dans le chaos le germe de la première FEMME, ou bien il y avait péri. C'eût été un défaut de prévoyance de la part de Dieu. Adam aurait donc été formé avec une côte superflue; mais c'eût été une défectuosité. Ou s'il lui en manqua une après la formation de la FEMME, il aurait eu également une difformité, ce qu'on ne peut supposer dans le premier homme. Moïse était un rêveur, un enthousiaste. »

Dans quelle absurdité l'homme tombe lorsqu'il veut raisonner des mystères de la création, de la révélation, et les examiner avec des yeux prévenus! N'est-il pas injuste de penser que Moïse considérât l'auteur de tout comme un potier, puisqu'il nous annonce au contraire que Dieu fit le monde de rien? *Il a voulu, et tout a été fait.* En effet, pour un être essentiel, existant par lui-même, infiniment puissant, le *vouloir* est infiniment plus que l'action, qui exige du mouvement et du délai. L'Être essentiel veut, et tout est. Lorsque Moïse dit : *Il voulut encore créer l'homme le même jour*, il entendait, il voulait exprimer que l'Être suprême voulut que l'homme fût créé le même jour. *Faisons l'homme*, dit-il dans un autre passage, *et faisons-le à notre ressemblance.* Il donnait toujours à entendre que l'auteur de tout voulut que l'homme fût fait. Mais l'on remarque dans ce passage une grande différence entre la création de l'homme et celle des brutes. Celles-ci sortirent de la terre, l'Être suprême créa l'homme ensuite, et Moïse ne dit pas que le germe de l'homme était dans la terre : il fut créé avec du *limon de la terre*, et Dieu inspira sur sa face le souffle de la vie. L'homme fut créé par un acte de la puissance divine. Vouloir raisonner de ce mystère avec nos faibles lumières, c'est une absurdité. La première FEMME fut créée d'une côte d'Adam. Cette côte ne fut peut-être qu'une partie du limon disposé à la création de l'un et de l'autre. Mais à quoi bon vouloir pénétrer les choses impénétrables? Nous plaçons dans la terre un grain de blé; de ce grain il naît un épi qui produit dix à douze graines, quelquefois plus; pouvons-nous expliquer ce phénomène d'une manière claire et précise? On dira qu'il y avait

douze germes. Mais qui peut l'assurer? Ne voyons-nous pas, au contraire, que le Dieu qui a nourri avec de la manne les Israélites dans le désert, continue à nourrir les hommes par un effet incompréhensible de sa providence infinie? Il exerce notre foi; le sage se soumet, il adore la puissance infinie de Dieu, il s'humilie devant lui et ne raisonne pas. Tout est prodige et miracle dans l'univers : nous y sommes accoutumés, nous n'y faisons nulle attention. Pline, plus sage que ces prétendus savants, que tous ces raisonneurs ineptes, disait avec raison : *Les secrets de la nature et les mystères de la foi sont des abîmes impénétrables à l'esprit humain.* (Baillot de Saint-Martin.)

Le concile de Mâcon s'est conformé à la lettre de la Bible.

CEPENDANT le jour de l'assemblée arriva (année 585), et, conformément aux volontés de Gontran, les évêques se réunirent dans la ville de Mâcon... Il y eut dans ce concile un évêque qui disait que la FEMME ne pouvait être appelée *homme;* mais il se rendit aux raisons des autres évêques. Le livre sacré de l'Ancien Testament, lui dirent-ils, enseigne que lorsque Dieu créa l'homme, *il les créa mâle et femelle, et leur donna le nom d'Adam*, c'est-à-dire homme de terre; et sous ce nom il entendait l'homme et la FEMME, appliquant la dénomination d'*homme* à l'un comme à l'autre. De même notre Seigneur Jésus-Christ est appelé Fils de l'Homme, pour indiquer qu'il est né d'une vierge, c'est-à-dire d'une FEMME, à laquelle il dit, lorsqu'il changeait l'eau en vin : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* Ces témoignages et plusieurs autres encore le convainquirent et lui fermèrent la bouche. (Grégoire de Tours.)

LÉON Hébreu, auteur juif du seizième siècle, prétend que Dieu créa le premier homme mâle et femelle, et que cet homme, après avoir fait la revue des animaux terrestres et des oiseaux sans en avoir trouvé aucun dont la compagnie et l'aide lui pussent être agréables et suffisantes, fut plongé dans un profond assoupissement, afin qu'étant divisé en deux il fût tiré de la solitude où Dieu ne trouvait pas bon de le laisser. Après cette division, la FEMME, qui auparavant n'avait point de nom particulier, fut nommée ÈVE.

FERNANDEZ de Mera, auteur espagnol du dix-septième siècle, dit que la FEMME seule fut créée d'une essence divine, et dotée d'une puissance magique; que son premier regard enfanta le soleil et les étoiles, et qu'ayant ensuite baissé les yeux, elle aperçut l'homme accablé sous le poids d'une tristesse profonde. Faible et compatissante, elle en eut pitié : levant la paupière une seconde fois, elle fit disparaître le soleil, et le remplaça par la lune, dont la lumière douteuse lui permit de donner à l'homme des consolations sans que sa pudeur en souffrît. C'est pourquoi, dit naïvement Fernandez, la lune a toujours été depuis ce temps la protectrice des amours sincères.

LA FEMME, suivant John Schulze, a été créée seule dans le paradis terrestre, et devait y vivre, elle et toute sa descendance féminine, dans un bonheur parfait, au milieu des fleurs et des chants des oiseaux. L'homme ne devait y pénétrer que

pour l'œuvre de la génération. Mais la FEMME, naturellement bonne et compatissante, voulut partager les travaux de celui que Dieu n'avait créé que pour être son serviteur. Elle quitta donc ce lieu de délices pour se vouer au bonheur de son compagnon et être sa servante. Tant d'abnégation toucha le Tout-Puissant, qui lui donna pour récompense l'art de gouverner son nouveau maître sans que celui-ci pût s'en apercevoir.

Tout était créé, mais tout était dans les ténèbres; la nuit la plus sombre enveloppait l'univers. Dieu ouvrit les paupières de la FEMME, et la lumière fut. (John Schulze.)

DIEU voulant avoir un portrait vivant, et qui lui ressemblât, non sûrement *comme deux gouttes d'eau*, fit l'homme à deux reprises et en deux morceaux, premièrement le mâle, et ensuite la femelle; et dans ce divin ouvrage à deux pièces rapportantes, le Créateur mit la dernière main à la fabrique des cieux, de la terre et de tous leurs ornements; si bien qu'après la façon de notre espèce, Dieu trouvant qu'il ne manquait rien à la nature, rentra dans son repos éternel; ou du moins d'auteur de l'univers il en devint le simple conducteur.

Ce fut donc par ce chef-d'œuvre que le Tout-Puissant termina son travail de six jours : oui, dès que l'artisan de ce vaste et immense univers eut contemplé la belle Ève, notre ancienne et première aïeule, il s'arrêta; il se reposa en elle, *quievit in illâ*, et la raison, à votre avis, c'est qu'il ne pouvait jamais rien faire de meilleur ni de plus respectable. Dieu s'était comme épuisé en faisant la FEMME : toute la sagesse, toute la puissance du Créateur s'était si bien renfermée, tellement consommée dans cette créature toute charmante, qu'après elle il ne se trouva plus rien à créer; et effectivement il n'est rien de semblable à notre femelle, et on ne peut même rien concevoir de plus accompli.

... Dieu a gardé la FEMME pour la bonne bouche; il l'a créée la dernière, parce qu'elle devait être la reine de l'univers; si bien qu'avant de la créer, il lui a bâti un palais. Dieu a donc introduit la FEMME dans le monde, comme dans la cour qu'il lui destinait, et il l'avait orné, enrichi, paré, embelli avec une magnificence digne d'un tel monarque. Oui, quand la femelle humaine a fait son entrée dans l'univers, le monde, qui n'était fait que pour elle, l'attendait; et elle trouva dans sa cour, bâtie, meublée, préparée par la main du Tout-Puissant, généralement tout ce qui pouvait contribuer à sa grandeur et à son plaisir.

C'est donc avec justice que toutes les créatures aiment la FEMME, qu'elles la vénèrent, qu'elles la servent, qu'elles lui marquent de l'attachement : c'est avec raison qu'elles lui sont soumises, et qu'elles lui obéissent aveuglément; c'est une obligation, c'est un devoir indispensable; puisque la FEMME est la reine, la fin, la perfection, la gloire complète et achevée de tous les êtres créés. Ainsi, le Sage, parlant d'elle, dit : « Il glorifie la générosité de la FEMME, ayant la société de Dieu, » vivant avec Dieu; et le Seigneur de toutes choses a eu de la tendresse pour elle. »

D'ailleurs, combien l'endroit où la FEMME a été créée lui donne une noblesse infiniment supérieure à celle de l'homme; c'est ce que les oracles sacrés nous font connaître évidemment. La FEMME, suivant le témoignage infaillible de l'Écriture, fut formée avec les anges dans le paradis terrestre, jardin également très-noble et très-agréable, puisque Dieu l'avait planté de sa propre main. Adam, au contraire,

où fut-il créé ? hors de ce délicieux séjour, en pleine campagne, dans un champ rural, *in agro rurali*; enfin au même endroit où Dieu avait créé les bêtes. Il est vrai que quand le premier homme fut pétri du limon, il eut ordre de passer dans le jardin enchanté; mais, pour parler proverbe, ce n'était pas pour *son beau nez*, ni par considération pour son mérite : on ne le transplantait si agréablement qu'à cause que la femelle humaine devant être fabriquée dans le paradis terrestre, on avait besoin du mâle, ou du moins d'une de ses côtes, pour faire cet ouvrage éminentissime.....

... Dieu ayant créé l'univers comme un cercle très-entier et d'une régularité achevée, pour fermer ce cercle, il a fallu que le dernier point fût joint et uni avec le premier par le lien le plus serré, par le nœud le plus étroit qu'on puisse concevoir. Ainsi quand dans l'histoire très-croyable, encore plus crue, mais absolument inconcevable, de la création, le souverain faiseur en néant réservait la FEMME pour son dernier coup de maître, c'est une marque infaillible que Dieu la destinant pour fermer le cercle, il l'avait la première dans l'idée de son plan, de son dessein, la gardant pour l'autorité, pour la dignité, pour l'excellence, comme ce qu'il y aurait de meilleur et de plus parfait dans son ouvrage; enfin comme celle qui, entre toutes les créatures, méritait le mieux d'arrondir, de fermer, de perfectionner le cercle.

La FEMME l'emporte sur l'homme par la matière de la création. Ce mâle, qui fait tant le fier, et qui maîtrise si fort la femelle, de quoi a-t-il été formé? D'un peu de boue vile et inanimée, mais la FEMME! oh! que c'est bien une autre origine! Son artisan l'a faite d'une matière purifiée, vivifiée et animée; et comme notre âme est semblable à un écoulement de l'essence divine, la FEMME peut se vanter d'être presque sortie de la Divinité. Ajoutons une autre circonstance : l'homme, moyennant Dieu, et par le concours de l'influence du ciel, fut fait de la terre, qui, comme de sa propre nature, produit toutes les espèces d'animaux. Mais pour la FEMME, Dieu seul a travaillé à sa façon : le ciel, la nature, aucune influence, aucune puissance, aucune vertu créée n'y ont eu part; et ce merveilleux ouvrage ne pouvait partir que de la main du Tout-Puissant. (Corneille Agrippa.)

DIEU, très-bon, très-grand, auteur de toutes choses, le père souverainement fécond de tous les biens convenables aux deux sexes; Dieu, dis-je, faisant l'homme à son image et ressemblance, les créa mâle et femelle. Ces deux sexes ne sont distingués que par certains endroits du corps, et l'usage de la génération demandait nécessairement cette différence, laquelle consiste dans un allongement et dans une solution de continuité. Quant à l'âme, le Créateur la donne de la même forme, de la même nature à l'homme et à la FEMME, et les deux sexes ne diffèrent nullement par cet endroit-là. Car la femelle humaine a reçu et partage avec son mâle le même esprit, la même raison, dont l'un et l'autre font ordinairement un fort mauvais usage; la même parole, dont la FEMME se sert plus que l'homme; enfin, l'un et l'autre marchent ensemble, tant bien que mal, dans le chemin du paradis. Or, dans le royaume des cieux la diversité de sexe sera pleinement abolie, suivant l'oracle de l'Évangile. Il est vrai que les *ressuscitants* retrouveront chacun leur sexe : mais cette différence sera très-inutile, ce ne sera qu'un vain ornement, ou, tout au plus, que le plaisir chaste et spirituel de s'entre-regarder. Car pour la fonction *propagative?* Fi! Il ne s'agira plus de cette grossièreté, pour ne pas dire de

cette vilenie-là, et, à ce qu'on nous promet, nous ne serons pas plus amoureux que les anges. Il n'y a donc aucune différence entre l'âme de l'homme et celle de la FEMME; l'un n'a aucune prééminence de noblesse sur l'autre; tous deux reçoivent en naissant la même dignité par cette substance spirituelle et libre qui anime la machine organique. (Corneille Agrippa.)

UNE FEMME d'un grand mérite, Mme de Malgenestre, qui passa toute sa vie dans la retraite, ne voyant personne autre que quelques mendiants, et se privant de vin et de viande, afin, disait-elle, d'être plus *elle*, c'est-à-dire plus conforme à la loi naturelle, racontait ainsi la création :

« La création est un mystère que le Créateur n'a pas jugé à propos que l'homme connût. Et d'ailleurs n'est-il pas plus raisonnable de penser que l'espèce humaine *est* de toute éternité ?... Mais l'homme veut tout expliquer, même ce qui est inexplicable pour sa pauvre et faible intelligence. Rien ne l'arrête... Il a été créé supérieur à la FEMME; il est le roi de la terre; la FEMME a été faite pour charmer son ennui et préparer ses vêtements et ses aliments; Dieu l'a faite à son image; la FEMME l'a perdu, et mille autres fadaises dignes de ce prince de l'univers... Ma mère, qui était une FEMME de beaucoup d'esprit, recherchait avant tout le côté le plus naturel des choses, et nous disait, à propos de la création, que la FEMME et l'homme avaient été créés en même temps, mais non dans le même endroit, et que dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'au moment où il lui fut permis de se rencontrer avec l'homme, elle éprouva un ennui tel, que Dieu s'en aperçut; et afin de chasser au plus vite cet air mélancolique qu'il avait remarqué sur la physionomie angélique du plus bel ornement de la nature, il se hâta de la satisfaire, en lui présentant l'homme, tout imparfait qu'il était. La tâche de Dieu étant terminée, il disparut, laissant la FEMME et l'homme en présence l'un de l'autre, armés de leur seule conscience pour se guider dans la vie, et le cœur plein d'un amour impérissable pour s'aimer et se perpétuer.

» La FEMME de Dieu, belle, resplendissante de divinité céleste, belle au delà de tout ce que notre imagination dégénérée peut se figurer, produisit une telle impression sur l'homme, qu'il parut comme frappé d'imbécillité; ses yeux se fixèrent sur la terre, sa langue balbutia quelques paroles inintelligibles, ses bras l'embarrassèrent; il resta comme cloué à une assez grande distance de celle qu'il aurait dû presser sur son cœur, couvrir de ses baisers... La FILLE de Dieu, qui s'attendait à un tout autre consolateur, éprouva une déception bien amère, et laissa échapper de son angélique paupière quelques larmes qui se séchèrent sur ses joues : c'est assez dire que l'homme ne les essuya point. — Que concluez-vous de cela ? lui dit un de ses amis. — Je pensais que vous aviez deviné, répliqua-t-elle; eh bien, je conclus que la mère du genre humain a été déçue, et que ses filles, non mieux partagées, sont toujours dans l'attente de l'homme selon leur cœur... » (Mme de Malgenestre.)

LES Égyptiens philosophant, mal à propos toutefois, sur l'origine des FEMMES, disaient que le Nil se débordant et arrosant la terre, plusieurs monceaux de terre grasse et limoneuse demeurèrent ensemble, sur lesquels le soleil dardant ses rayons, engendra par sa chaleur toutes sortes de bêtes, entre lesquelles la première FEMME

se trouva comme la capitainesse de toutes, et que c'est pour la même raison que les FEMMES sont plus imprudentes et moins capables de discrétion que les hommes. Ceci est une fable barbaresque; car les saintes lettres nous apprennent que Dieu créa la FEMME du côté de l'homme, pour être non sa servante, mais sa chère compagne; la créa, dis-je, quant à l'âme, autant susceptible de raison que l'homme; toutefois, lâchant la bride à ses passions, elles donnent tant de crédit à l'appétit sensuel, que Platon ne sait si on les doit ôter du prédicament des bêtes et du rang des créatures capables de discrétion..... (Jacques Olivier.)

LES rabbins des anciens Juifs disent que Dieu créa Adam avec une longue queue; mais qu'après l'avoir considéré attentivement, il lui parut que l'homme aurait meilleure grâce s'il la lui supprimait. Ne voulant pas toutefois perdre une partie de son ouvrage, Dieu coupa la queue et s'en servit pour former la FEMME. Les rabbins prétendent expliquer au moyen de ce conte une partie des inclinations des FEMMES. D'autres, non moins ridicules, disent que Dieu créa d'abord l'homme double et des deux sexes; mais qu'en perfectionnant son plan, il sépara le mâle de la femelle et en fit deux êtres distincts et séparés. C'est par cette raison, ajoutent-ils, que les deux sexes ont tant d'inclination l'un pour l'autre, et cherchent continuellement l'occasion de se rapprocher. On trouve aussi dans une histoire fort ancienne qu'Eve, impatientée de ne pouvoir déterminer Adam à manger du fruit défendu, arracha une branche d'arbre, et en fit un gourdin à l'aide duquel elle réussit promptement à se faire obéir.

MALGRÉ toute la grossièreté de cette dernière version, d'autres l'ont encore surpassée, tant le dévergondage de l'imagination est grand lorsqu'il s'agit d'expliquer une chose inexplicable. Historiens fidèles, nous devons reproduire le pour et le contre, le beau et le laid, en ayant soin toutefois de retrancher tout ce qui pourrait offenser la délicatesse du sexe pour lequel nous écrivons... Le Solitaire de Balagny-sur-Aunette expliquait ainsi la création de la FEMME :

« Ayant achevé de créer l'homme, Dieu contemplait son ouvrage; il se disposait à lui ouvrir les paupières et à le mettre sur pied, lorsqu'il s'aperçut que, seul de son espèce, l'ennui le tuerait, ce qui n'entrait nullement dans son idée première. Le grand Artisan de notre vaste univers lui enleva donc très-adroitement une côte, qu'il posa bien soigneusement sur un gazon fleuri. Cette première opération se fit aussi promptement que l'éclair; mais il paraît qu'il y eut quelque légère difficulté à fermer la plaie causée par cette extraction, car un grand ours, attiré par l'odeur de la chair fraîche, eut le loisir de se saisir de la côte et de gagner le large avant que Dieu s'aperçût du larcin... Oh! malheur! cette côte devait servir à la fabrication de la compagne de l'homme!... L'ours allait disparaître dans un fourré, lorsque Dieu, s'étant mis à sa poursuite avec la rapidité de la foudre, le saisit si fortement par la queue, que la secousse imprimée par le *va et vient* détacha celle-ci du malheureux animal, qui néanmoins s'enfonça dans les broussailles, emportant cette malédiction : « Tu vivras dans les bois, et ta vie sera continuellement en danger; » toute ta race sera privée de queue... » (Et beaucoup d'autres choses qu'il est inutile de rapporter ici.) Le grand Ouvrier resta stupéfait en se voyant réduit à fabriquer la reine du monde avec si peu de chose; mais soudain un éclair rayonna.

sur son front; la difficulté l'irrita, et c'est, dit le Solitaire, en raison de cette difficulté même que Dieu fit ce chef-d'œuvre incomparable de la nature, dont la grâce divine égale la beauté enchanteresse, et que nous appelons *Ève*, la FEMME-mère du genre humain (1). » (Le Solitaire de Balagny-sur-Aunette.)

CÉSAR, on ne sait lequel, demande à Gamaliel, docteur juif, pourquoi Dieu a dérobé une côte à Adam. La fille du docteur répond, au lieu de son père, que les voleurs étaient venus chez elle la nuit précédente, et qu'ils avaient laissé un vase d'or dans sa maison au lieu de celui de terre qu'ils avaient emporté, et qu'elle ne s'en plaignait pas. L'application était aisée : Dieu avait donné une compagne à l'homme au lieu d'une côte. Le change était en sa faveur. César l'approuva ; mais il ne laissa pas de censurer Dieu de l'avoir fait en secret, et pendant le sommeil d'Adam. La fille, toujours habile, se fait apporter un morceau de viande cuit sous la cendre, et ensuite elle le présente à l'empereur, lequel refuse de le manger : « Cela me fait mal au cœur, dit César. — Eh bien, répliqua la jeune fille, Ève aurait fait mal au premier homme si Dieu la lui avait présentée grossièrement et sans art, après l'avoir formée sous ses yeux. » (Noël.)

DIEU, prétendent les rabbins, ne voulut point créer d'abord la FEMME, parce qu'il prévit que l'homme aurait bientôt à s'en plaindre. Il attendit qu'Adam la lui demandât, et celui-ci n'y manqua pas dès qu'il eut remarqué que tous les animaux paraissaient devant lui deux à deux. Dieu prit, mais en vain, toutes les précautions pour la rendre bonne. Il ne voulut point la tirer de la tête, de peur qu'elle eût l'esprit et l'âme coquets ; mais le malheur n'en arriva pas moins, et le prophète se plaignait, il y a déjà bien longtemps, que les filles d'Israël allaient la tête levée et la gorge nue. Dieu ne voulut pas la tirer des yeux, de peur qu'elle ne jouât de la prunelle; cependant Isaïe se plaint encore que les filles de son temps avaient l'œil tourné à la galanterie. Il ne voulut point la tirer de la bouche, de peur qu'elle ne parlât trop; cependant il n'est jusqu'ici aucune puissance qui ait su mettre un frein à sa langue ou une digue au flux de sa bouche. Il ne la prit point de l'oreille, de peur qu'elle ne fût une écouteuse; cependant il est dit de Sara qu'elle écoutait à la porte du tabernacle, afin de savoir le secret des anges. Dieu ne la forma point du cœur, de peur qu'elle ne fût jalouse; cependant combien de jalousie et d'envie déchire le cœur des FEMMES et des filles! Il ne voulut point la former des pieds ni de la main, de peur qu'elle ne fût coureuse, et que l'envie de dérober ne lui vînt; cependant Dina courut et se perdit, et avant elle Rachel avait dérobé les dieux de son père. Bref, on eut beau choisir une partie honnête et pure de l'homme, d'où il semble qu'il ne pouvait sortir aucun défaut, la FEMME n'a pas laissé que de les avoir tous. (Noël.)

AU commencement, dit Simonide, Dieu créa les âmes des FEMMES dans un état séparé de leurs corps, et les tira de différentes matières.

Il forma les unes de ces ingrédients qui entrent dans la composition d'un pour=

(1) Le Solitaire fait remarquer, entre autres choses, que c'est aux longs poils de la queue de l'ours, qui étaient d'une beauté merveilleuse, que la FEMME est redevable de cette longue chevelure ondoyante et soyeuse, son plus bel ornement.

ceau. Une FEMME de cet ordre est sale dans sa maison et goulue à sa table; elle est malpropre dans ses habits et dans sa personne, et la maison qu'elle occupe a tout l'air d'une écurie.

Il tira une deuxième sorte d'âmes féminines des matériaux qui servent à former le renard. La FEMME qui en est pourvue a de l'esprit et du discernement; elle connaît le bien et le mal, et rien n'échappe à sa pénétration. Dans cette classe, quelques-unes ont de la vertu et d'autres sont vicieuses.

La troisième sorte fut prise des particules canines, et les FEMMES qui la reçoivent sont celles que nous appelons communément grondeuses; c'est-à-dire qu'elles imitent les animaux dont elles sont tirées, qui aboient sans cesse, grondent contre tous ceux qui les approchent, et vivent dans une criaillerie continuelle.

La quatrième sorte fut prise de la terre. Celle-ci anime les paresseuses, qui vivent dans l'ignorance et l'inaction, qui n'abandonnent pas leur foyer de tout l'hiver, et ne se portent avec ardeur qu'à la table.

La cinquième fut tirée de la mer. Celle-ci produit ces humeurs inégales qui passent quelquefois de l'orage le plus terrible au calme le plus profond, et du temps le plus sombre au plus beau soleil du monde. Un inconnu qui verrait une de ces FEMMES dans sa belle humeur, la prendrait pour une merveille de la nature; mais qu'il attende un moment, ses regards et ses paroles changent tout d'un coup; elle ne respire que la rage et la fureur; c'est un véritable ouragan.

La sixième est composée de ces ingrédients qui servent à former l'âne ou une bête de somme. Ces FEMMES sont naturellement d'une paresse extraordinaire; mais si leurs maris viennent à déployer leur autorité, elles se contentent de vivre fort maigrement, et mettent tout en usage pour leur plaire.

Le chat fournit des matériaux pour la septième sorte. Elles sont d'un naturel mélancolique, bizarre, chagrin, et toujours prêtes à égratigner leurs maris. D'ailleurs, cette espèce de FEMME est sujette à commettre de petits larcins et des friponneries.

La jument, avec sa crinière flottante, qui n'avait jamais subi le joug, servit à la composition de la huitième sorte. Celles-ci, qui n'ont que peu d'égards pour leurs maris, passent tout leur temps à s'ajuster, à friser leurs cheveux et à les orner de fleurs. Une FEMME de cet ordre est un objet fort agréable pour un étranger, mais fort ruineux pour le possesseur, à moins que ce ne soit un roi ou quelque prince qui s'entête d'une pareille poupée.

La neuvième a eu son extraction du singe. Celles-ci sont laides et malicieuses. Comme elles n'ont rien de beau, elles tâchent de noircir et de tourner en ridicule tout ce qui paraît tel dans les autres

Enfin la dixième et dernière espèce a été prise de l'abeille, et bien heureux est l'homme qui en trouve une de cette origine! Elle n'est entachée d'aucun vice; sa famille prospère et fleurit par son économie; elle aime son mari et en est aimée; elle élève une race de beaux et vertueux enfants; elle se distingue de toutes les autres de son sexe; elle est environnée de grâces; elle ne se trouve jamais avec les FEMMES d'une vie déréglée, et ne perd point son temps en vain babil; elle est ornée de vertu et de prudence; c'est, en un mot, la meilleure FEMME que Jupiter puisse donner à l'homme. (Simonide.)

TOUT ce qu'on a pu dire sur la création de la FEMME doit nous intéresser; c'est

ce qui nous a engagé à extraire les passages suivants d'une brochure publiée vers le milieu du dernier siècle par Denis Caron, médecin par goût, philosophe par nature, écrivain par circonstance, et que les habitants du Plessis-Chamant avaient surnommé l'Ami du genre humain. Fils d'un berger de Brasseuse, il avait, dit-il dans la petite préface de son tout petit livre, appris à lire par hasard, et à réfléchir par instinct. Cette brochure, intitulée le *Testament de mon âme*, mériterait peut-être d'être tirée de l'oubli; nos lectrices en jugeront :

« Dieu et la FEMME ont occupé les penseurs pendant des milliers de siècles, et les occuperont plus longtemps encore, sans jamais parvenir à les connaître; car Dieu ne l'a pas voulu...

» ... Une FEMME est mise sur terre, la volonté de Dieu est faite; elle y est placée pour continuer l'œuvre du Créateur...

» ... Ma faible intelligence me dit que le monde est de toute éternité; il n'a pas été, il ne sera pas : il est. Mais puisque des rêveurs se sont chargés de nous expliquer ce qu'il est humainement impossible de comprendre, je crois, mes enfants, devoir vous donner mon sentiment à ce sujet. Si une chose pouvait nous guider dans les mystères de la création, ce serait la nature.

».... On a prétendu jusqu'aujourd'hui que Dieu créa l'homme d'abord; puis qu'il lui arracha une côte, et que de cette côte il fabriqua la FEMME. Qui a prétendu cela? des hommes. L'invention est digne de ses auteurs. Et pourtant cette fable, toute absurde et toute contraire à la loi naturelle, n'en prit pas moins racine, peut-être à cause de son absurdité même, mais plus sans doute parce qu'avant tout elle chatouillait l'orgueil de l'homme, qui aime à se considérer comme supérieur à tout autre être... Le moindre bon sens ne nous indique-t-il pas que Dieu a dû créer la terre avant le grain qu'elle doit féconder?... Aurait-on pu penser à fabriquer des futailles, si l'on n'avait eu du vin ou une autre liqueur à conserver?... Du reste, quand même il serait vrai que la FEMME eût été créée la dernière, il est certain aussi qu'elle occupait la première place dans le plan du Créateur. Semblable à la clef de la voûte d'un temple, sans elle tout était imparfait et incomplet; avec elle, tout est complet et parfait...

» ... Le tort de l'homme est de juger tout à son point de vue, sans s'inquiéter des modifications apportées dans les choses depuis la création, si toutefois *création* peut se concevoir.... Les idées reçues sont les ennemies les plus funestes de la vérité; et comment la trouver si l'on part d'un point faux?...

» ... Si l'homme et la FEMME ne furent pas créés en même temps, il est dans l'ordre de la nature que la FEMME ait vu le jour la première; contribuant plus que l'homme au renouvellement de l'espèce, il est tout naturel que le grand Ouvrier ait commencé par elle, et surtout se soit attaché à lui donner une plus grande perfection, afin que les races futures conservent autant que possible leur origine...

» ... Dans tout ce qui concerne le renouvellement de l'espèce, l'homme est à la FEMME ce que le carrier est au statuaire. Il est donc naturel de croire que Dieu a dû commencer par le plus important et lui donner une plus grande perfection.

» ... Nous reconnaissons généralement que la beauté est la vérité, que la beauté est l'image de Dieu, et nous avons eu jusqu'aujourd'hui la sotte vanité de croire que Dieu, avant de créer la FEMME, voulut s'essayer en fabriquant l'homme, comme si Dieu n'était pas le maître par excellence... O présomption, sottise, sacrilége et

absurdité! Oser comparer l'Être suprême à un manœuvre!... O folie, vanité, trois fois vanité!...

» ... Il a plu à l'homme de créer des lois de convention, afin de se placer au-dessus de sa compagne. Appelant le jargon philosophique à son aide, il eut bientôt établi en principe que les qualités factices étaient au-dessus des qualités naturelles, et une fois dans cette voie, rien ne put arrêter les débordements de son imagination vagabonde...

» ... Platon en admirant une belle FEMME croyait contempler Dieu lui-même, qui s'est peint, dit-il, dans son plus adorable ouvrage. Et comme notre âme immortelle, émanée du sein de la Divinité, tend naturellement à remonter vers sa céleste origine, le philosophe, à chaque instant, sentait son âme impatiente de le quitter pour voler dans le sein de la belle Agathone... »

Ève a-t-elle été créée dans le paradis?

La question de savoir si Ève a été créée *dans* le paradis, ou en dehors, a été l'objet de beaucoup de doutes et de controverses parmi les théologiens. Quant à Adam, on s'accorde à reconnaître qu'il a été créé hors du paradis; et à cette occasion un commentateur demande avec chaleur pourquoi la FEMME, la moins noble créature des deux, aurait été créée *dedans : Cur denique Evam, quæ Adamo ignobilior erat, formavit intra paradisum?* D'autres, au contraire, considèrent cette distinction comme un hommage rendu à la beauté et à la pureté qui brillent plus éminemment dans les FEMMES. Quelques-uns même poussent leur zèle pour le beau sexe jusqu'à croire que si le lieu où la FEMME fut créée n'était pas déjà le paradis, il le devint immédiatement après, à cause de cet événement même. Joseph est un de ceux qui pensent qu'Ève a été formée en dehors. Cette opinion est aussi celle de Tertullien, parmi les Pères, et, parmi les théologiens, de Rupert, qui, à la vérité, ne laisse jamais échapper une occasion de manifester ses mauvaises dispositions envers le sexe. Pereira cependant, dont l'avis paraît le plus orthodoxe, trouve qu'il est plus conforme à l'ordre du récit de Moïse, ainsi qu'au sentiment de saint Basile et des autres Pères, de conclure qu'Ève a été créée *dans* le paradis. (Th. Moore.)

Ève et le péché.

Un point qui a exercé le lourd génie des commentateurs, est l'appréciation de l'étendue comparative de la faute d'Ève et de celle d'Adam. Ils paraissent généralement convenir, toujours à l'exception de Rupert, que, comme Ève n'était pas encore créée lorsque Dieu fit la défense, et que, par conséquent, elle n'avait pu l'entendre, ce qui paraît bien confirmé par la manière inexacte dont elle la rapporte au serpent, sa part dans le crime de désobéissance est beaucoup moins grande que celle d'Adam. A l'appui de ce sentiment, Pereira remarque que c'est à Adam seul que Dieu adresse ses reproches pour avoir mangé du fruit défendu, parce que c'était à lui seul qu'avait été faite d'abord la défense d'y toucher. Mais d'un autre côté, la galanterie d'un autre commentateur, Hugues de Saint-Victor, l'emporte si loin, qu'il regarde ces mots : « Je mettrai une inimitié entre toi et la FEMME », comme une preuve que le sexe fut dès ce moment enrôlé au service du ciel, comme

le principal ennemi et le plus grand obstacle que l'esprit du mal aurait à combattre dans ses incursions sur ce monde. « *Si deinceps Eva inimica diabolo, ergò fuit grata et amica Deo.* » (Th. Moore.)

ÈVE, FEMME d'Adam, fut ainsi nommée par son mari parce qu'elle devait être la mère de tous les vivants. Elle fut formée d'une des côtes d'Adam, et amenée auprès de lui afin qu'elle fût sa FEMME. Dieu leur donna sa bénédiction, et leur commanda de foisonner, *de multiplier et de remplir la terre*; et néanmoins Adam ne s'avisa de son devoir conjugal qu'après que lui et sa FEMME eurent violé la défense que Dieu leur avait faite. Ce fut Ève qui désobéit la première à l'ordre de Dieu. Elle se laissa tromper par les mensonges et par les belles promesses du serpent, et puis elle sollicita son mari à la même désobéissance. (Bayle.)

POURQUOI nous dit-on que la FEMME a mangé la première du fruit de l'arbre de la science, du bien et du mal, et que la première elle a excité la jalousie de Dieu ?

C'est que la FEMME est la dernière et la plus parfaite création de Dieu, selon la profonde philosophie de Moïse, dont les découvertes des sciences éclairent de plus en plus les aperçus déjà si lumineux;

C'est que Dieu, après avoir manifesté sa pensée dans l'homme, a dit son dernier mot pour le bonheur du monde en révélant l'amour et en l'incarnant dans la FEMME.

La FEMME aussi, voisine encore, pour ainsi parler, du cœur de Dieu, dont elle venait de descendre, s'éleva la première vers lui par une ambition glorieuse, et lui arracha des secrets qu'un amoureux orgueil pouvait seul conquérir, les secrets de la liberté.

L'homme alors se trouva entre Dieu et la FEMME : d'un côté Dieu et la vie éternelle, de l'autre la FEMME et la mort. L'homme n'hésita pas; il voulut mourir. (L'abbé Constant.)

Le premier baiser.

A la voix du Créateur, le paradis terrestre était sorti tout paré de verdure et de fleurs du sein du chaos; l'eau tombait en cascade des rochers; la cime des arbres se balançait voluptueusement sous les limpides rayons de l'astre nouveau-né; tout respirait le bonheur et l'ivresse; le premier homme seul languissait dans son isolement, et se demandait pourquoi les poissons dans les eaux, les oiseaux dans les airs, et tous les animaux sous les ombrages des forêts, folâtraient deux à deux en se prodiguant mille caresses, car il n'avait rien compris à ces paroles : Croissez et multipliez !

Et Dieu le prit en pitié!...

Et pendant qu'il dormait, il tira une de ses côtes et en forma une délicieuse créature, qu'il décora du nom d'Ève.

Et Adam se réveilla.

Et quand il vit à ses côtés un ange consolateur,

Aux longs cheveux flottants sur les épaules,

Aux bras blancs et arrondis, croisés sur une poitrine palpitante,

Aux longues paupières baissées vers le sol,

Aux joues rosées,
Aux lèvres vermeilles,
A la taille svelte et élégante,
Aux hanches voluptueuses,
Au pied souple et délicat;

Quand il vit... enfin toutes sortes de perfections plus ravissantes les unes que les autres, il sembla qu'un voile se déchirait de devant ses yeux;

Le firmament resplendit de tout son éclat,
Les fleurs se balancèrent plus parfumées sur leurs tiges,
Les eaux frémirent avec une mélodie plus pénétrante;

La face de la terre fut renouvelée, la nature entière se précipita dans un embrassement universel, et les mondes, suspendus dans leur marche, frissonnèrent d'une même secousse, au moment où les échos du ciel retentirent du premier baiser du premier homme. (Étienne de Neufville.)

Age du premier homme et de la première FEMME.

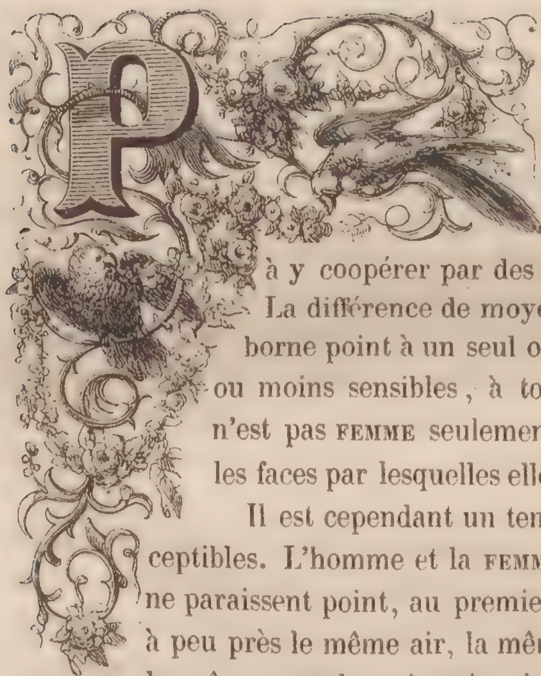
L'HOMME-Roi naquit à trente années, afin de s'accorder par sa majesté avec les antiques grandeurs de son nouvel empire : de même que sa compagne compta sans doute seize printemps, qu'elle n'avait pourtant point vécu, pour être en harmonie avec les fleurs, les oiseaux, l'innocence, les amours, et toute la jeune partie de l'univers. (Chateaubriand.)

MARIANUS Victor, Génébrard et Feuardent, disent qu'Ève a vécu neuf cent quarante ans, dix ans de plus qu'Adam; et tous les auteurs qui ont écrit sur la création soutiennent que le corps d'Ève était mieux constitué que celui de son mari.



III

DÉFINITION OU DESCRIPTION PHYSIQUE DE LA FEMME.



PARMI les différentes manières dont la nature travaille à la reproduction des espèces, elle a voulu que l'espèce humaine dût la sienne au concours de deux individus semblables par les traits les plus généraux de leur organisation, mais destinés à y coopérer par des moyens particuliers et propres à chacun. La différence de moyens constitue le sexe, dont l'essence ne se borne point à un seul organe, mais s'étend, par des nuances plus ou moins sensibles, à toutes les parties; de sorte que la FEMME n'est pas FEMME seulement par un endroit, mais encore par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée.

Il est cependant un temps où ces nuances sont nulles ou imperceptibles. L'homme et la FEMME, dans les premières années de la vie, ne paraissent point, au premier aspect, différer l'un de l'autre : ils ont à peu près le même air, la même délicatesse d'organes, la même allure, le même son de voix. Assujettis aux mêmes fonctions et aux mêmes besoins, souvent confondus dans les mêmes jeux dont on amuse leur enfance, ils n'excitent dans l'âme du spectateur, qui les contemple avec plaisir, aucun sentiment particulier qui les distingue; ils ne lui paraissent tous les deux recommandables que par cette tendre émotion qu'excite toujours en nous la vue de l'innocence jointe à la faiblesse. Indifférent et isolé, chacun d'eux ne vit encore que pour lui-même; leur existence, purement individuelle et absolue, ne laisse encore apercevoir aucun des rapports qui doivent dans la suite établir entre eux une dépendance mutuelle.

Cet état équivoque ne subsiste pas longtemps : l'homme prend bientôt des traits et un caractère qui annoncent sa destination : ses membres perdent cette mollesse et ces formes douces qui lui étaient communes avec ceux de la FEMME; les muscles, qui sont les principaux instruments de la force animale, font disparaître ou rendent plus dense, par leurs contractions réitérées, le tissu muqueux qui remplissait leurs interstices et les énervait; ils acquièrent par là plus de saillie, et tendent à donner à chaque organe une forme plus décidée. Ce n'est plus bientôt le même individu : la teinte rembrunie de son visage, et sa voix devenue plus grave et plus forte, annoncent en lui un surcroît de vigueur nécessaire au rôle qu'il va jouer; la timidité de l'enfance a fait place à un instinct qui le porte à braver les périls; il ne craint rien, parce qu'un sang bouillant qui s'agite dans ses vaisseaux, et qui cherche à franchir les digues qui le retiennent, lui fait croire qu'il peut beaucoup. Sa taille haute, sa démarche fière, ses mouvements souples et assurés, ses nouveaux goûts, ses nouvelles idées, enfin tout retrace en lui l'image de la force, et porte l'empreinte du sexe qui doit asservir et protéger l'autre.

. La FEMME, en avançant vers la puberté, semble s'éloigner moins que l'homme de sa constitution primitive. Délicate et tendre, elle conserve toujours quelque chose du tempérament propre aux enfants. La texture de ses organes ne perd pas toute sa mollesse originelle. Le développement que l'âge produit dans toutes les parties de son corps ne leur donne point le même degré de consistance qu'elles acquièrent dans l'homme. Cependant, à mesure que les traits de la FEMME se fixent, on aperçoit dans sa forme, dans sa taille et dans ses proportions, des différences dont les unes n'existaient point, et les autres n'étaient point sensibles. Quoiqu'elle parte du même point que l'homme, elle se développe néanmoins d'une manière qui lui est propre; de sorte que, parvenue à un certain âge, elle se trouve peut-être avec étonnement pourvue de nouveaux attributs, et sujette à un ordre de fonctions étranger à l'homme, et jusqu'alors inconnu à elle-même; enfin il se découvre en elle une nouvelle chaîne de rapports physiques et moraux, qui devient pour l'homme le principe d'un nouvel intérêt propre à l'attirer vers elle, et pour elle une source de nouveaux besoins. Ces rapports, du côté du physique, sont en partie le résultat des modifications du tissu cellulaire, qui acquiert de l'expansion dans les organes destinés à marquer spécialement le sexe, tandis qu'il s'affaisse ou se resserre dans les autres parties; et un des effets les plus marqués de ce changement, c'est de rendre plus sensibles les proportions naturelles des pièces qui forment la charpente du corps.....

..... Les parties molles qui entrent dans la constitution de la FEMME, c'est-à-dire les vaisseaux, les nerfs, les fibres charnues, tendineuses, ligamenteuses, et le tissu cellulaire qui leur sert de lien commun, sont aussi marquées par des différences qui laissent entrevoir les fonctions auxquelles la FEMME est appelée, et l'état passif auquel la nature la destine. Elles sont plus grêles, plus petites, plus déliées et plus souples que celles dont le corps de l'homme est composé. On aurait beau dire que la délicatesse de ces parties est dans les FEMMES un effet de leur éducation ou de leur manière de vivre; ces causes peuvent bien y influer, et Hippocrate l'avoue; mais il y a une différence radicale, innée, qui a lieu dans tous les pays et chez tous les peuples. S'il en est où les FEMMES, soit par la nature de leurs occupations, soit par celle du climat, aient une constitution forte et robuste, celle des hommes,

dans ces lieux, l'est encore davantage. Il est donc vraisemblable que la disposition des parties qui composent le corps de la FEMME est déterminée par la nature même, et qu'elle sert de fondement au caractère physique et moral qui la distingue.

Il est certain que le sexe de la FEMME l'assujettit à des révolutions qui peut-être bouleverseraient tous ses organes s'ils offraient une trop forte résistance. Certaines parties de son corps sont exposées à souffrir des distensions, des chocs et des compressions considérables. Si une partie qui est distendue avait trop de ressort et d'élasticité, l'action du corps qui la distend réagirait contre quelque organe essentiel, et y surprendrait l'influence de la vie. Lorsqu'une partie est comprimée, les humeurs, arrêtées dans leur cours, s'altéreraient bientôt, si les parties voisines ne leur présentaient des vaisseaux flexibles, toujours prêts à les recevoir. Il était donc nécessaire que les organes de la FEMME fussent d'une structure qui les rendît propres à céder à l'impulsion des causes qui peuvent agir fortement sur eux, et à se suppléer réciproquement, lorsque leurs fonctions respectives sont dérangées. La nature, dans l'homme, semble surmonter les obstacles qui la gênent, par la force et par l'activité; dans la FEMME, elle semble se soustraire à leur action, en leur cédant. Si la force est essentielle à l'homme, il semble qu'une certaine faiblesse concoure à la perfection de la FEMME. Cela est encore plus vrai au moral qu'au physique : la résistance irrite le premier; l'autre, en cédant, ajoute l'apparence d'une vertu à l'ascendant naturel de ses charmes, et fait par là disparaître la supériorité que la force donne à l'homme.

Il est vraisemblable que les éléments des parties qui constituent le corps de la FEMME ont une organisation particulière, de laquelle dépendent l'élégance des formes, la légèreté des mouvements et la vivacité des sensations qui caractérisent son sexe. Outre cette organisation particulière des parties constitutives de la FEMME, il est naturel de penser que le tissu cellulaire qui les embrasse toutes, et qui est en plus grande quantité chez elle que dans l'homme, en abreuvant continuellement ces parties de l'humeur qui flotte en tous sens dans ces cellules, doit aussi modifier leur structure et leur sensibilité; mais c'est lui surtout qui donne aux membres de la FEMME ces surfaces uniformes et polies, cette rondeur et ces contours gracieux que ceux de l'homme ne peuvent et ne doivent point avoir. Des masses de ce tissu, diversement distribuées, remplissent les cavités et les enfoncements qui choqueraient la vue, ôtent aux articulations ce qu'elles ont de raboteux et d'inégal, adoucissent le passage d'un organe à un autre, et vont former le relief qu'on remarque dans certaines parties, telles, par exemple, que la partie antérieure de la poitrine. On dirait que dans la FEMME la nature a tout fait pour les grâces et pour les agréments, si on ne savait qu'elle a eu un objet plus essentiel et plus noble, qui est la santé de l'individu et la conservation de l'espèce. C'est ainsi que, dans toutes ses opérations, la beauté naît d'un ordre qui tend au bien, et qu'en ne voulant faire que ce qui est utile, elle fait nécessairement tout ce qui plaît. (Roussel)

EN tout ce qui ne tient pas au sexe, la FEMME est homme : elle a les mêmes organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés; la machine est construite de la même manière, les pièces en sont les mêmes, le jeu de l'une est celui de l'autre, la

figure est semblable; et, sous quelque rapport qu'on les considère, ils ne diffèrent entre eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au sexe, la FEMME et l'homme ont partout des rapports, et partout des différences : la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un et de l'autre ce qui est du sexe et ce qui n'en est pas. Par l'anatomie comparée, et même à la seule inspection, l'on trouve entre eux des différences générales qui paraissent ne point tenir au sexe; elles y tiennent pourtant, mais par des raisons que nous sommes hors d'état d'apercevoir : nous ne savons jusqu'où ces liaisons peuvent s'étendre; la seule chose que nous savons avec certitude est que tout ce qu'ils ont de commun est de l'espèce, et que tout ce qu'ils ont de différent est du sexe. Sous ce double point de vue, nous trouvons entre eux tant de rapports et tant d'oppositions, que c'est peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres si semblables en les constituant si différemment.

Ces rapports et ces différences doivent influer sur le moral; cette conséquence est sensible, conforme à l'expérience, et montre la vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes : comme si chacun des deux, allant aux fins de la nature selon sa destination particulière, n'était pas plus parfait en cela que s'il ressemblait davantage à l'autre! En ce qu'ils ont de commun, ils sont égaux; en ce qu'ils ont de différent, ils ne sont pas comparables. Une FEMME parfaite et un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage; et la perfection n'est pas susceptible de plus et de moins.

Dans l'union des sexes, chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même manière. De cette diversité naît la première différence assignable entre les rapports moraux de l'un et de l'autre. L'un doit être actif et fort, l'autre passif et faible : il faut nécessairement que l'un veuille et puisse, il suffit que l'autre résiste peu.

Ce principe établi, il s'ensuit que la FEMME est faite spécialement pour plaire à l'homme. Si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance; il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens; mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la FEMME est faite pour plaire et pour être subjuguée, elle doit se rendre agréable à l'homme, au lieu de le provoquer : sa violence à elle est dans ses charmes; c'est par eux qu'elle doit le contraindre à trouver sa force et à en user. L'art le plus sûr d'animer cette force est de la rendre nécessaire par la résistance. Alors l'amour-propre se joint au désir, et l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De là naissent l'attaque et la défense, l'audace d'un sexe et la timidité de l'autre, enfin la modestie et la honte, dont la nature arma le faible pour asservir le fort.....

..... Il n'y a nulle parité entre les deux sexes, quant à la conséquence du sexe. Le mâle n'est mâle qu'en certains instants; la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins toute sa jeunesse; tout la rappelle sans cesse à son sexe, et pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une constitution qui s'y rapporte; il lui faut du ménagement durant sa grossesse; il lui faut du repos dans ses couches; il lui faut une vie molle et sédentaire pour allaiter ses enfants; il lui faut, pour les élever, de

la patience et de la douceur, un zèle, une affection que rien ne rebute ; elle sert de liaison entre eux et le père ; elle seule les lui fait aimer, et lui donne la confiance de les appeler siens. Que de tendresse et de soins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille ! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts ; sans quoi l'espèce humaine sera bientôt éteinte. (J.-J. Rousseau.)

L'ANATOMIE la plus exacte n'a pu encore remarquer aucune différence entre la tête de la FEMME et la tête de l'homme. Leur cerveau est entièrement semblable ; ils voient, ils entendent par des organes qui sont exactement les mêmes ; les impressions des sens se reçoivent, se rassemblent, se conservent de la même manière ; les parties insensibles qui servent aux opérations de l'esprit paraissent se mouvoir de même et par un même principe dans l'un et l'autre sexe ; toute la différence qui existe entre eux se trouve dans les organes qui sont nécessaires à la reproduction de l'espèce, *ce qui n'a rien de commun avec l'entendement.* (Mme de Coicy.)

LES FEMMES ne sont pas faites pour courir ; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent maladroitement, mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grâce. Leurs coudes en arrière et collés contre leur corps leur donnent une attitude risible, et les hauts talons sur lesquels elles sont juchées les font paraître autant de sauterelles qui voudraient courir sans sauter. (J.-J. Rousseau.)

LES fibres des corps féminins sont beaucoup plus faibles et d'un tissu plus lâche que celles des hommes. C'est ce qui fait que les FEMMES croissent plus vite que les hommes, et qu'elles sont plus tôt raisonnables. Mais si elles atteignent plus tôt l'âge de puberté, elles atteignent aussi plus tôt au terme de la vieillesse ; les fibres des organes, étant plus souples et plus délicates, ne peuvent produire que des impressions conformes à leur nature. Ce n'est pas ici l'intensité du mouvement qui donne les différences, c'est la qualité. Un exemple rendra notre pensée plus claire. On peut exécuter sur la chanterelle d'un violon les mêmes notes que l'on fait sur la troisième corde ; la différence est d'une octave. Ici le son est plus aigu et plus gracieux, là il est plus grave et plus mâle ; cependant il est le même pris intrinsèquement. L'une et l'autre corde peuvent donner un juste rapport de la différence des fibres de l'un et de l'autre sexe. (Le Camus.)

C'EST à leur première constitution organique que les FEMMES sont redevables de ce naturel plus doux, plus gai et plus enjoué que celui des hommes. Elles sont plus vives, plus badines, plus volages que les hommes ; leur imagination est plus riante et plus gracieuse, mais leur jugement est moins solide. Les hommes ont la gravité et même la sévérité en partage ; ce n'est que par le commerce avec les FEMMES qu'ils perdent cette rudesse dans la société, et qu'ils acquièrent cette politesse de mœurs qui se manifeste dans tous leurs travaux ; de même que les FEMMES, par l'habitude qu'elles ont avec un certain cercle de gens éclairés, approchent insensiblement du génie des hommes, et perdent peu à peu ce goût qu'elles avaient pour le futile et le clinquant. C'est là un des principaux nœuds qu'a formés la Providence dans la chaîne qui doit lier les hommes avec les FEMMES. (Id.)

LES FEMMES arrivent plus tôt à l'âge de puberté que les hommes : leur accroissement, qui, dans le total, est moindre que celui des hommes, se fait aussi en moins de temps; les muscles, les chairs, et toutes les autres parties qui composent leur corps, étant moins fortes, moins compactes, moins solides que celles du corps de l'homme, il faut moins de temps pour qu'elles arrivent à leur développement entier, qui est le point de perfection pour la forme : aussi le corps de la FEMME est ordinairement à vingt ans aussi parfaitement formé que celui de l'homme l'est à trente. (Buffon.)

LA nature a rarement donné aux FEMMES un tempérament bien prononcé; presque toujours c'est une combinaison de plusieurs tempéraments qui constitue leur manière d'être matérielle. Elle a voulu, sans doute, par une heureuse association d'éléments divers, donner à leur caractère cette utile flexibilité qui, dans la suite, doit préparer leurs succès et assurer leur puissance. Les FEMMES ont presque toutes un tempérament combiné de la même manière, à quelques nuances près, qui suffisent pour modifier leur caractère. La tâche que la nature a voulu leur faire remplir étant d'une grande importance, et toujours la même, il a bien fallu qu'elle leur donnât une constitution uniforme, afin qu'elle y trouvât sa garantie, et les FEMMES les moyens de remplir ses vues, qui sont la propagation de l'espèce humaine. (De Beauchêne.)

LA nature a partagé la vie des FEMMES en deux périodes, dont chacune leur compose une existence différente.

A la première, tout nous ravit en elles; placées sous le charme des illusions, tant qu'elles savent les multiplier ou en prolonger la durée, leur empire est absolu.

Parvenues à la seconde période de leur vie, les FEMMES doivent à la raison éclairée par le sentiment tous les avantages qui les distinguent, et si leurs succès sont alors moins brillants, ils sont plus glorieux et plus durables. (Id.)

QUOIQUE l'homme et la FEMME diffèrent autant au moral qu'au physique, cette différence n'est guère sensible pendant les dix premières années de la vie. Tous deux éprouvent alors les mêmes besoins, partagent la même ardeur pour les jeux de leur âge; tous deux ont encore la même mollesse de tissus, la même souplesse de membres, la même allure, le même timbre de voix. Si pourtant on les observe avec attention, on trouve le petit garçon plus vif, plus turbulent, plus destructeur, plus entier dans ses volontés; la petite fille plus douce, plus timide, mais déjà plus coquette. Le premier, sollicité en quelque sorte par l'instinct du combat, marche avec plus d'assurance, brandissant fièrement son sabre, ou faisant résonner son tambour; la dernière, comme si elle éprouvait un avant-goût de l'amour maternel, prélude aux douces fonctions qu'elle est destinée à remplir, en habillant avec art sa poupée chérie, objet de ses plus tendres soins. On dirait que, dès cet âge, se partageant l'empire du monde, l'homme se réserve la force et la gloire, et laisse à la FEMME la faiblesse et l'amour.

A l'époque de puberté, qui est partout plus précoce chez la FEMME que chez l'homme, ce dernier se fait bientôt distinguer par une structure carrée, des muscles saillants et vigoureux, une peau rude et velue, une voix grave et forte. La FEMME,

au contraire, cet être délicat, conserve toujours quelque chose de la constitution propre aux enfants; ses membres perdent peu de leur mollesse primitive; sa peau reste lisse et transparente; un tissu cellulaire abondant vient arrondir plus gracieusement ses formes; un sang riche circule plus activement en elle; ses nerfs sont plus gros, mais moins fermes que ceux de l'homme; son système locomoteur est aussi moins développé, son appareil digestif moins volumineux et moins irritable. Cette différence dans la constitution répond exactement à celle que l'on trouve dans les attributs moraux des deux sexes : ainsi, généralement parlant, l'homme résiste mieux à la fatigue; la FEMME supporte mieux la douleur.

N'était-il pas juste que, née pour souffrir davantage, elle s'accoutumât plus facilement à la souffrance? Les petites peines, les contrariétés même l'irritent, il est vrai, mais les grands chagrins la trouvent presque toujours plus énergique que l'homme.

Les passions portées à l'extrême sont encore plus délirantes chez la FEMME que chez l'homme, parce que l'homme vit davantage sous l'influence de son cerveau, et par conséquent de sa volonté; la FEMME, sous l'influence du système nerveux ganglionaire, c'est-à-dire sous la prédominance du sentiment, qui ne raisonne pas.

D'un autre côté, l'homme est intrépide, libéral et persévérant; la FEMME, craintive, économe, capricieuse.

Confiant dans sa force, l'homme est franc, impérieux et violent; la FEMME est artificieuse, parce qu'elle sent sa faiblesse; curieuse, parce qu'elle craint toujours; coquette, parce qu'elle a aussi besoin de subjuguer : elle se défend avec ses pleurs, elle attaque avec ses charmes.

La passion dominante dans l'homme, c'est l'ambition; dans la FEMME, c'est l'amour. Ce dernier sentiment, chez l'homme, dépend surtout du besoin des sens; chez la FEMME, il tient plutôt à un besoin du cœur. Quand en elle les sens parlent trop, on la voit aimer avec fureur; mais, par cela même, sa passion a peu de durée : l'amour maternel seul est inépuisable et ne vieillit jamais.

Le besoin d'aliments est bien moins impérieux chez elle que dans l'autre sexe; la sensibilité, qui prédomine dans son appareil digestif, fait qu'elle s'accommode mieux d'une nourriture végétale, tandis que l'homme préfère une nourriture animale, qui le rend plus robuste et en même temps plus farouche. La FEMME prend une moins grande quantité d'aliments et digère plus vite : aussi ses repas n'ôtent rien à l'activité de son corps ni à celle de son esprit. La vue de nouveaux mets surexcite l'appétit déjà satisfait de l'homme; la FEMME cesse de manger dès que la satiété commence à se faire sentir : c'est même un bonheur pour elle de ne pas satisfaire entièrement sa faim, pour mieux subvenir à celle de son mari et de ses enfants.

L'homme éprouve davantage le besoin de liqueurs spiritueuses, pour ranimer ses forces épuisées par la fatigue; la FEMME, par sa constitution et par la nature de ses travaux, est moins portée vers ces stimulants : on la voit cependant en faire abus par habitude, et alors, comme dans ses autres écarts, elle ne tarde pas à perdre tous les caractères de son sexe. C'est assurément un spectacle bien rebutant que celui de l'homme plongé dans l'ivresse; la FEMME dans cet état est un objet encore plus hideux, et qui inspire le plus profond dégoût.

Enfin, c'est sans doute à son système nerveux, plus sensible que consistant, que la FEMME est redevable de cette finesse de tact, de cette pénétration d'esprit qui lui

fait rapidement saisir une infinité de nuances qui échappent à l'homme; mais cette exquise perception, s'attachant principalement aux dernières sensations, lui fait facilement oublier les premières, et l'empêche de saisir les rapports et l'ensemble : aussi, plus capable de sentir que de raisonner, elle excelle dans les ouvrages où dominent la grâce et le sentiment; rarement elle s'élève aux conceptions du génie.

Au dernier âge de la vie, le caractère de l'homme et de la FEMME se rapproche comme celui du vieillard et de l'enfant. Il reste bien encore à celle qui fut belle quelque ombre de coquetterie; mais elle reporte ordinairement son besoin d'affection sur le Dieu d'amour et de miséricorde, qui ne la délaissera jamais. (Descuret.)

Des changements et des altérations nécessaires qu'éprouve le tempérament de la FEMME.

TOUT se détériore, tout change; l'univers est une scène mouvante qui n'offre qu'un enchaînement continuel de vicissitudes et de déplacements. Éclore, s'élever, décroître et périr, est une marche commune à tous les êtres; et la nature, variée dans tout le reste, est au moins uniforme dans cet ordre.

Mais parmi ces êtres, les uns (et ceux-là sont le plus petit nombre) parviennent à leur fin par une gradation insensible, par une suite de changements successifs et imperceptibles qui nous cachent cette perspective redoutable; les autres y sont précipités par une pente plus ou moins rapide, par des cascades plus ou moins brusques, et les chocs violents qui accompagnent une chute si rude les détruisent quelquefois avant qu'on se soit, pour ainsi dire, aperçu qu'ils existaient.

Notre objet n'est pas de considérer ici les altérations de ce dernier genre qui regardent la FEMME; elles forment la matière d'un traité général des maladies du sexe, que nous réservons pour un autre endroit : notre but est de fixer un moment la vue sur les variations qu'éprouve le tempérament des FEMMES pendant le cours de leur vie, sans que leur santé en soit notablement altérée : et l'on sent que ces variations, imperceptibles dans le détail, doivent, pour être aperçues, être considérées dans des époques où elles deviennent sensibles par leur somme. L'œil ne peut pas suivre toutes les nuances par lesquelles passe un arbre, depuis le moment où la chaleur féconde du printemps vient le ranimer et le rendre à la végétation, jusqu'à celui où les premières rigueurs de l'hiver viennent le dépouiller des bienfaits de la première saison, et le replonger dans l'inertie et l'anéantissement.

Mais il est aisé d'apercevoir les circonstances les plus frappantes de son développement : on saisit avec d'autant plus d'activité l'instant où les bourgeons commencent à entr'ouvrir l'écorce de cet arbre, et à mêler leur tendre verdure au fond brun ou grisâtre de ces branches, qu'on était las du froid repos où la nature était depuis longtemps ensevelie. Ils donnent le signal de son réveil; ils annoncent que tout va revivre et prendre une face riante; et s'ils sont encore peu précieux en eux-mêmes, ils intéressent par les avantages qu'ils promettent. Notre cœur s'émeut en les voyant; il semble recevoir lui-même un surcroît de vie, et participer à l'impulsion qui les fait naître. Cette impression agréable se prolonge, en détournant notre vue des progrès insensibles qu'ils font tous les jours, jusqu'au moment où les feuilles, confondues avec les fleurs, viennent frapper tous nos sens et livrer notre âme à une douce extase à l'aspect d'un concours singulier de beautés ravissantes. Cet état se dissipe aussi promptement que les causes qui l'avaient produit : les feuilles ac=

quièrent bientôt une couleur plus foncée et prennent une teinte moins tendre et moins touchante; les fleurs se ternissent et font place aux fruits qui doivent leur succéder et nous consoler de leur perte. Cette troisième époque ouvre notre âme à un nouveau genre de sensations : la vivacité des premières s'émousse, mais elle est remplacée par cette satisfaction moins impétueuse et plus permanente qui accompagne une paisible jouissance. On la savoure avec un plaisir plus pur que vif; elle remplit l'âme sans l'agiter. Enfin les fruits disparaissent à leur tour, et ce vide annonce que cet arbre, qui nous charmait quelques mois auparavant par son agrément autant que par sa fécondité, ne sera bientôt qu'un tronc stérile. Cependant on se hâte de jouir de l'ombrage imparfait qu'il fournit encore, mais on envisage sa décrépitude prochaine avec une amertume qui n'est adoucie que par le souvenir des plaisirs passés que nous lui devons.

Telle est l'image de la FEMME. Quoiqu'elle change depuis sa naissance jusqu'à son dernier moment, il n'est guère possible de s'arrêter que sur quelques époques principales de sa vie, aussi remarquables par le différent caractère avec lequel elle s'y montre que par les diverses impressions qu'elle fait sur nous dans ces différents temps.

Le moment où la FEMME commence à indiquer le rang qu'elle doit tenir n'est pas précisément celui où elle se trouve en état de payer son tribut à l'espèce et de seconder les vues de la nature : on peut aisément la distinguer de l'homme longtemps auparavant. Quoique les marques particulières qui décèlent son sexe ne se montrent point encore, les traits généraux qui le caractérisent se laissent néanmoins apercevoir aux yeux les moins attentifs. Dans les premières années de l'adolescence, qui suivent celles où nous avons dit qu'une identité parfaite de traits, d'allure et de fonctions, faisait confondre l'homme avec la FEMME, il est impossible de ne pas reconnaître déjà dans celle-ci quelques différences qui mettent une ligne de séparation entre eux. Il faut avouer que ces différences ne sont que de légères modifications plus faciles à sentir qu'à déterminer; de sorte qu'on pourrait croire que la FEMME ne nous semble alors avoir les organes délicats et tendres que parce ceux de l'homme ont déjà acquis un ton plus ferme et plus solide par les exercices auxquels le goût naturel de son sexe le porte. Cependant ces différences ont lieu indépendamment des divers genres de vie auxquels les deux sexes peuvent être assujettis, et cette dernière cause, qui n'est point générale, ne saurait produire un effet aussi constant que celui dont il s'agit. Quoi qu'il en soit, dans cette première époque, leurs organes semblent ne différer que par le degré de consistance; car la substance muqueuse, qui doit donner à ceux de la FEMME les reliefs et l'empreinte caractéristique qui les distinguent, n'est point encore développée. Il serait peut-être plus aisé de distinguer un jeune homme d'une jeune fille par la nature de leurs penchants et par les premiers rayons qui s'échappent de leur âme. Les observations d'un philosophe moderne sur ce sujet sont très-justes. L'homme, selon lui, cherche à faire usage de sa force et à l'augmenter, tandis qu'un instinct tout différent excite la FEMME à acquérir des agréments. Une jeune fille attache du prix à la parure, et sait que tel geste et telle attitude ne sont point indifférents pour plaire, longtemps avant de se douter du motif pour lequel on veut plaire. Ce philosophe remarque, avec la même vérité, que l'esprit des jeunes filles a un plus grand degré de finesse que celui des jeunes garçons. Cette différence n'est point l'effet de cette étourderie

et de cette dissipation ordinaires aux derniers, ou d'une présomption qui leur fasse dédaigner un avantage propre à servir de ressource et de supplément à la FEMME; elle est une suite nécessaire de cette même faiblesse. La finesse est inhérente à la constitution de la FEMME; c'est vainement que l'homme voudrait lui disputer cet avantage; si cette prétention marque peu de connaissance dans celui qui peut l'avoir, la témoigner à celles qui y sont intéressées serait le comble de la sottise.

La FEMME parvient à peu près dans cet état, et sans éprouver d'autre changement sensible qu'une augmentation dans la taille, à cette époque brillante qui est celle de son triomphe : je veux dire de la puberté. Cet âge arrive plus tôt pour elle que pour l'homme. Certains auteurs ont tiré la raison de cette différence de la petitesse des organes de la FEMME; ils disent qu'elle est plus tôt propre à la génération, parce que ses organes, étant plus petits, sont plus tôt formés, et que les molécules orga=niques ou nutritives qui servaient à leur formation et à leur développement de=viennent un excédant destiné à la reproduction. La circonstance de la petitesse des organes de la FEMME est, à la vérité, favorable à cette opinion; et il est assez raison=nable de croire que la nature ne s'occupe de l'espèce qu'après avoir perfectionné l'individu. Mais cela n'est pas constant; cet ordre est tous les jours interverti. On voit fréquemment des filles nubiles qui n'ont pas tout leur accroissement, et ces exceptions se répètent assez pour infirmer un système qui n'en doit souffrir aucune.

Toute hypothèse relative à l'économie animale qui sera fondée sur une série de mouvements et d'actions mécaniques, dont l'une doit nécessairement amener l'autre, se trouvera toujours défectueuse lorsqu'il s'agira de faire cadrer avec elle tous les faits qui s'y rapportent; parce que, dans ces sortes de systèmes, on oublie toujours la pièce principale qui doit faire la base de l'édifice. Cette pièce, dans les systèmes qui ont les corps organisés pour objet, c'est le moral, qu'on ne peut jamais perdre de vue sans s'égarer : tous les pas qu'on fait sans ce guide ne sont que des chutes. Un célèbre naturaliste de ce siècle convient que les raisonnements tirés de la mécanique ordinaire sont insuffisants pour expliquer les faits que présente l'orga=nisation. Il est forcé d'admettre des *forces intérieures* qui y président. Cependant il laisse lui-même presque toujours ces forces dans l'inaction, et semble les oublier dans les cas où il serait le plus nécessaire d'en tirer parti, pour leur substituer des raisonnements physiques. Ces *forces intérieures*, que nous appelons *nature*, sont le vrai principe de toutes les opérations animales : la nature les exécute en général dans des temps marqués; mais elle peut y être sollicitée ou en être détournée par différentes causes, ce qui avance ou retarde alors l'époque de ces opérations. Cela a lieu par rapport à la puberté : des causes morales surtout peuvent la rendre précoce ou tardive, et c'est à ces causes qu'il faut rapporter la différence qu'on observe à cet égard entre les filles de la campagne et celles des villes. Ainsi ce fait seul prouve que la quantité plus ou moins grande de molécules organiques n'y a qu'une influence très-subordonnée.

Dans cette seconde époque, où la nature travaille à mettre la FEMME en état de se reproduire, et à donner aux organes qui doivent servir à cette œuvre importante le degré de perfection qu'elle exige, son corps éprouve une secousse générale qui va frapper avec une force particulière ces deux parties opposées par leur siége et diffé=rentes par leurs fonctions, dont l'une est l'instrument immédiat de l'ouvrage de la génération, et l'autre le nourrit, l'augmente et le fortifie : alors toute la masse cel=

lulaire s'ébranle aussi et se modifie ; elle s'arrange autour de ces deux parties comme autour des deux centres d'où elle envoie ses productions aux différents organes qui leur sont soumis. Les productions qui partent du centre supérieur, après avoir arrondi le cou et lié les traits du visage, vont se perdre agréablement vers les épaules, et se prolonger vers les bras pour leur donner ces contours fins, déliés et moelleux, qui se continuent jusqu'aux extrémités des mains. Les productions qui partent de l'autre centre vont modifier, à peu près de la même manière, toutes les parties inférieures. Le principe actif, ou la force intérieure qui opère ce développement, imprime en même temps aux humeurs un mouvement de raréfaction qui donne à toutes les parties de la consistance, de la chaleur et du coloris. Tout s'anime alors dans la FEMME : ses yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat et de l'expression ; tout ce que les grâces légères et naïves ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur, brille dans sa personne. De ce nouvel état il résulte en elle une abondance de vie qui cherche à se répandre et à se communiquer. Elle est avertie de ce besoin par de tendres inquiétudes, et par des élans qui ne sont que la voix tyrannique et douce de la volupté. Pour intéresser puissamment toute la nature à sa situation, elle semble appeler le plaisir à son secours ; alors tout s'empresse, tout vole au-devant de la beauté pour la servir et briguer le bonheur de recevoir ses chaînes.

Lorsque le vœu de la nature est rempli, elle semble négliger les moyens par lesquels elle est parvenue à son but. La FEMME perd peu à peu son éclat : cette fleur délicate de tempérament, qui ne marche qu'avec la première jeunesse, disparaît comme la rosée du matin. La force expansive, dont les organes tiraient leur coloris et leur forme séduisante, diminue, se ralentit ; et une flaccidité désagréable succéderait à la souplesse et à la fermeté élastique dont ils étaient doués, si cet embonpoint qu'amène ordinairement l'âge adulte ne les soutenait et n'en imposait par un certain air de fraîcheur. Si cette nouvelle modification est incompatible avec la légèreté, la finesse des traits et cette taille flexible qui sont le partage de la puberté, elle admet au moins des grâces majestueuses et des agréments qui, sans être aussi piquants, ne laissent pas de servir quelquefois de piége à l'amour. La nature tâche cependant d'en tirer parti, et de les faire servir au profit de l'espèce : elle ranime par intervalles l'éclat de la FEMME ; elle fait de temps en temps naître de nouvelles fleurs sous ses pas pour en tirer de nouveaux fruits. Mais enfin, ne pouvant plus la défendre contre les impressions destructives du temps, et la tenant quitte de tout envers l'espèce, elle abandonne à son individu l'usage des derniers moments qui lui restent.

La vieillesse, qui est toujours plus hâtive pour la FEMME que pour l'homme, ne succède point immédiatement à l'époque où elle cesse d'engendrer. Il est encore un espace de temps, mais trop court sans doute, où elle intéresse par un reste d'attraits qui rappelle le souvenir de ceux qu'elle n'a plus. Elle redouble d'efforts pour conserver ce reste précieux et inutile ; elle rassemble autour d'elle toutes ses machines pour arrêter les ravages du temps qui la dépouille tous les jours de quelque chose ; mais si elle pousse ses soins plus loin que ne l'exige le désir légitime de faire une retraite honorable, si elle écoute trop cet instinct qui ne lui a jamais fait envisager d'autre bien que le bonheur de plaire, il est à craindre que la vieillesse, prête à fondre sur elle, ne vienne mettre dans un trop grand jour le contraste désavantageux de ses prétentions et de son impuissance.

Lorsque enfin cet âge, qu'un auteur appelle l'*enfer des femmes*, est arrivé, elle doit se borner à jouir des droits respectables que les fonctions qu'elle a remplies lui ont acquis; elle n'a plus rien à attendre des objets auxquels elle a dû sa principale considération; tout est flétri, tout est détruit : l'impulsion vitale qui animait tous ses organes se concentre vers l'intérieur, et se fait à peine sentir aux parties externes; l'embonpoint qui leur servait de support se dissipe et les abandonne à leur propre poids, d'où résulte un affaissement général qui défigure la FEMME par les mêmes choses qui l'embellissaient autrefois. Parmi les débris dont elle est entourée, les cheveux, que l'homme perd de bonne heure, se montrent encore chez elle, et font voir que les organes de celle-ci ne perdent jamais tout à fait la flexibilité qui faisait leur caractère, et qu'après avoir différé en tout de l'homme, elle décline encore et vieillit à sa manière..... (Roussel.)

C'EST à l'irritabilité de leurs nerfs, dit-on, que les FEMMES doivent leur sensibilité, mot du vieux style qu'on a remplacé aujourd'hui par l'impressionnabilité, mot inventé pour faire le désespoir des poëtes et même des prosateurs. Il me semble qu'on s'en sert quelquefois avec malice pour comparer les FEMMES à d'aimables enfants. Mais, qu'il soit un éloge ou un reproche, je le crois injuste pour la plupart des FEMMES, pour celles du moins qui sont dignes d'estime. N'ont-elles pas plus que nous l'art soit de maîtriser, soit de dissimuler leurs impressions les plus fortes et surtout les plus tendres? Elles y sont forcées par devoir, par l'opinion de leur sexe et du nôtre, et par une voix secrète qui leur dit que c'est le plus sûr moyen de mériter et de garder notre amour et leur mystérieux empire. N'est-il pas simple qu'elles se dédommagent de cette contrainte en exprimant avec plus de vivacité que de justesse, avec une passion apparente, et quelquefois avec pétulance, des impressions fugitives qu'elles s'exagèrent? Si elles le font par coquetterie, le calcul n'est pas sûr; une extrême mobilité est plus fatigante qu'agréable et décèle de l'affectation. Ce qu'elles peuvent en obtenir de mieux, même quand l'esprit et les grâces s'y joignent, c'est d'éblouir sans charmer, ou bien de charmer sans aller jusqu'au cœur.

La vivacité des impressions intéresse bien moins qu'une réserve délicate; plus leurs sentiments sont vifs et profonds, plus ils veulent de mystère et d'innocent artifice pour se laisser entrevoir. Une des principales occupations des hommes, c'est de deviner les FEMMES; ce qu'il y a d'heureux, c'est qu'ils n'y parviennent guère, et que cette charmante énigme peut exercer longtemps leur sagacité. Point de culte sans mystère. La pudeur est le plus puissant de tous. Si la nature ne l'eût donnée aux FEMMES, elle les eût traitées en marâtre. Une FEMME qui la perd abdique cette sorte de divinité que le sentiment lui prête. Celui qui dit : *Je connais les* FEMMES, est un sot qui ne peut manquer d'être dupé par une sotte, ou bien on peut dire de lui ce que sainte Thérèse, dans sa charité féminine, disait de l'ange des ténèbres : Le malheureux, qui ne peut plus aimer! (Lacretelle.)

De l'ovaire de la première FEMME.

LE germe préexiste-t-il dans l'ovaire des animaux, ou est-il le résultat de la fécondation? Et ensuite, s'il est le produit de la fécondation, provient-il du mâle ou de la femelle, ou de tous les deux à la fois? L'opinion la plus probable et la plus généralement admise, c'est que le germe préexiste et que la fécondation n'a pour

but que de déterminer son développement. De l'adoption de ce système résulte une conséquence assez embarrassante au premier abord : si l'ovaire de la femelle contient les germes de tous les êtres qui doivent naître d'elle, il faut que ceux-ci renferment le germe d'autres ovaires, qui à leur tour en renferment d'autres, et ainsi de suite à l'infini. Il en résulte encore que la première femelle de chaque espèce contenait les germes de tous les individus qui ont existé et qui existeront jusqu'à l'extinction de son espèce ; c'est ce qu'on a nommé le système de l'emboîtement des germes. Un tel résultat effraye l'imagination ; il n'a cependant rien de plus extraordinaire qu'une foule d'autres phénomènes naturels qu'on ne peut révoquer en doute ; il s'accorde même avec cette simplicité et cette unité de moyens qui caractérisent les œuvres de la nature. Le Créateur des mondes aurait ainsi produit pour chaque espèce un germe qui ne fait que se développer dans l'espace et dans le temps, et l'univers animé ne serait que le résultat de cette cause première toujours en activité. D'ailleurs, qu'y a-t-il d'impossible pour celui qui dispose de l'infini et de l'éternité ? (Anquetin.)



IV

DÉFINITION MORALE DE LA FEMME.



On nous a dit que nous étions fort inférieures à l'homme, puis on nous a dit que nous étions ses égales; et si l'on n'a point osé dire encore qu'il y avait de nous à lui supériorité manifeste, on n'a pas été sans le penser tout bas. Notre nature, que nous examinons, nous affirme que nous ne sommes rien de tout cela. Ni supériorité ni infériorité, mais *différence*.

Nous sommes autres que les hommes; nous avons ce qui les achève en tous sens. Les mêmes proportions, la même diversité qui nous frappent dans l'organisation physique des hommes et des FEMMES, nous frappent encore dans leur organisation morale. La beauté physique de la FEMME n'en est pas moins parfaite, pour n'avoir point les caractères énergiques qui la constituent chez l'homme; la beauté morale n'en existe pas moins dans l'âme de celle-là, pour ne posséder aucun de ces traits vigoureux sans lesquels elle n'est point chez celui-ci. Chacune est type dans son genre, chacune a son idéal, et l'idéal absolu se compose de l'union de ces deux idéaux composés. On s'est constamment obstiné à comparer les deux sexes par ce qu'ils avaient de commun entre eux; là, chacun le sent, il ne peut exister de parité. Les facultés qui ont de mêmes racines chez l'un et chez l'autre diffèrent essentiellement par leurs développe=

ments; et ceci ne tient pas à l'éducation seule, cela tient à des tendances, à des prédispositions innées, à l'essence des individualités. Ainsi, le même principe de courage, de raison, de sensibilité, se traduit par des expressions si dissemblables, selon qu'il agit dans le cœur de l'homme ou dans le cœur de la FEMME, qu'il faut une sorte d'étude pour en retrouver l'unité primitive. On rapproche ces manifestations, et comme on a pris le caractère masculin pour modèle, on signale de l'infériorité là où il n'y a que de la diversité. C'est cette diversité, si admirablement harmonieuse pourtant, qui forme la base de l'union; sans elle, les deux individualités, pareilles à des surfaces dures et polies, se repousseraient mutuellement; avec elle, elles se revêtent de ces inégalités régulières, prévues, qui, semblables aux coins rentrants et sortants des plus beaux ouvrages de menuiserie, en assurent la perfection avec la solidité.

Certes, en énergie éclatante, en puissance de conception, en hardiesse, en force de raisonnement, la FEMME est inférieure à l'homme. Mais son courage doux et ferme, mais sa compréhension facile, mais la logique de son bon sens, mais la netteté de ses applications, ont eux aussi un mérite propre, que fait ressortir avec avantage le contraste. Mesurer ces deux natures, qui, tout en ayant besoin l'une de l'autre, ne sont pas calquées l'une sur l'autre, c'est fausser le point de vue sous lequel il faut les envisager. Non, la FEMME n'est pas la contre-épreuve effacée de l'homme; la FEMME a son originalité, sa mission, ses vertus spéciales; voilà qui demeure certain..... (Mme Gasparin.)

LES FEMMES sont, si j'ose le dire, une seconde âme de notre être, qui, sous une autre enveloppe, correspond intimement à toutes nos pensées, qu'elles éveillent; à tous nos désirs, qu'elles font naître et partagent; à nos faiblesses, qu'elles peuvent plaindre sans en être atteintes. L'homme est-il malheureux? il demande à son âme une force dont il a besoin pour résister aux souffrances physiques, aux douleurs morales, encore plus difficiles à supporter. Mais ce secours, ne venant que de lui, participe nécessairement de l'abattement qui se communique à tout son être. Appellera-t-il sa seconde âme? c'est alors qu'il retrouve ces FEMMES si dignes d'être adorées, ces FEMMES qui, sous des formes enchanteresses, lui apportent un calme inattendu; lui font sentir, par tous les points de son existence, que, paraissant autres que lui, elles sont encore lui. Sans cesse il trouve à ses côtés ces anges de la terre, qui font pressentir la consolation avant même de l'avoir offerte, qu'on croit d'avance avant d'être persuadé, et qui semblent un asile contre le malheur.

La force étant de notre côté, les FEMMES sont nées esclaves ou soumises. Dépendantes de nos passions, de nos caprices; attendant les lois que leur dicteront la forme des gouvernements, la religion, la morale, les préjugés; ici, déifiées; là, compagnes égales; autre part, asservies et méprisées, on les voit garder toujours dans ces différentes situations leurs qualités distinctives, leur inépuisable patience, leur courage inconcevable. On ne voit point leurs défauts s'augmenter dans le malheur et l'humiliation. (De Ségur.)

PAR rapport au caractère et même à l'esprit, on trouve moins de différence de FEMME à FEMME que d'homme à homme : elles se tiennent plus près de leur nature

que nous de la nôtre ; la civilisation semble fortifier leurs penchants, tandis qu'elle tend à diminuer les nôtres. En effet, nous cherchons l'indépendance, tandis qu'elles aiment à donner et à recevoir un doux esclavage. L'homme veut régner par l'autorité et la valeur ; la FEMME nous enchaîne par les nœuds et les replis de mille affections. Nous tendons à généraliser notre existence ; elle, à la particulariser : nous aspirons à la gloire ; elle, à la félicité domestique. Enfin, l'homme ressemble peut-être à l'altière Injure, qui, selon Homère, marche sur les têtes des mortels ; et la FEMME, aux molles Prières qui la suivent en se courbant pour réparer ses outrages. (Virey.)

On se plaint souvent du caractère des FEMMES ; mais qui n'aperçoit pas qu'il est précisément tel qu'il faut pour le soutien et le soulagement de l'enfance, et non pas pour partager avec l'homme l'empire de l'univers ? Le beau sexe n'a point d'autre destination naturelle que la reproduction. Voyez si la faiblesse, la molle délicatesse de ses organes est susceptible de grands travaux. Sa douce et tendre main s'armera-t-elle d'une pesante épée, comme celle de la fabuleuse Bradamante ? Son esprit vif et léger approfondira-t-il les ténèbres des sciences, des mathématiques ? Démêlera-t-il le dédale de la politique, de la métaphysique ? (Id.)

Comme la FEMME est relativement moins robuste que l'homme, son moral doit en différer aussi bien que son physique : ainsi, elle a souvent un esprit volage, timide, vain, mais sensible ; doux, aimant. L'homme, en revanche, a une âme plus constante, plus ferme, plus courageuse, enfin plus raisonnable que sensible, plus austère que tendre. (Id.)

Il se trouve de singuliers rapports d'analogie entre le sexe féminin et l'enfance ; ils ont des points communs de sensibilité, des maladies semblables en quelque sorte. La contexture de leurs organes est molle et humide ; leurs figures sont arrondies. Puisque les FEMMES sont essentiellement de grands enfants par la complexion, et même par la tournure de l'esprit, elles doivent mourir moins promptement. Comme elles sont, pour ainsi dire, encore jeunes de constitution dans la vieillesse de l'âge, elles sont plus vivaces que les hommes, selon les calculs de probabilité de la vie... (Id.)

La FEMME semble n'exister que pour offrir un appui secourable au malheureux, ne vivre que pour calmer les peines de l'homme, et ne respirer enfin que pour aimer ; c'est là sa première, son unique destination ; c'est la seule loi qui lui soit imposée. Combien elle sort de la sphère qui lui est assignée, combien elle est coupable, lorsqu'elle transgresse ces saints devoirs de la nature ! (Id.)

La FEMME et l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendent des FEMMES par leurs désirs ; les FEMMES dépendent des hommes et par leurs désirs et par leurs besoins ; nous subsisterons plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes ; elles dépendent de nos sentiments, du

prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes et de leurs vertus. Par la loi même de la nature, les FEMMES, tant pour elles que pour leurs enfants, sont à la merci des jugements des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, et il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme, en bien faisant, ne dépend que de lui-même, et peut braver le jugement public; mais la FEMME, en bien faisant, n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet.... L'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes et son trône parmi les FEMMES. (J.-J. Rousseau.)

TOUTES les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées; mais, prises en tout, elles se compensent. La FEMME vaut mieux comme FEMME et moins comme homme; partout où elle fait valoir ses droits, elle a l'avantage; partout où elle veut usurper les nôtres, elle reste au-dessous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions, constante manière d'arguments des galants partisans du beau sexe. (Id.)

LOIN de rougir de leur faiblesse, les FEMMES en font gloire, elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux; elles auraient honte d'être fortes : pourquoi cela? Ce n'est pas seulement pour paraître délicates : c'est par une précaution plus adroite; elles se ménagent de loin des excuses et le droit d'être faibles au besoin. (Id.)

QU'ON examine combien la FEMME est avide de tout ce qui peut l'affecter, combien elle cherche les spectacles, même les plus douloureux, quelle attention elle prête aux récits les plus capables d'ébranler l'imagination, comment elle se transporte facilement par des scènes tumultueuses, des querelles, le jeu, les passions; combien elle aime dans les romans, par exemple, des sentiments exaltés, chevaleresques, *de grands coups d'épée*, selon le mot de Mme de Sévigné; comment elle passe tout à coup des larmes au rire; combien elle est curieuse de nouveautés, de mouvement, d'objets éclatants qui l'agitent, qui lui fournissent matière à sentir, à exercer son talent pour la parole; combien elle soutient les partis, fomente les intrigues, embrouille les divisions dans les affaires, s'intéresse vivement aux picoteries, aux dissensions, suscite même à plaisir des querelles en amour, afin de jouir de l'intimité du raccommodement; enfin, combien elle se plaît à créer, corriger, inspirer dans tous les petits détails si multipliés du ménage, et l'on aura l'idée du caractère de la FEMME, nous disons, en général. (Virey.)

TOUTE la constitution morale du sexe féminin dérive de la faiblesse innée de ses organes; tout est subordonné à ce principe, par lequel la nature a voulu rendre la FEMME inférieure à l'homme; elle n'est pas FEMME seulement par les attributs de son sexe, elle l'est en toute chose, et jusque dans les jeux de son enfance; elle prélude

sur sa poupée ses propres sentiments, qui ne doivent s'éteindre qu'avec sa vie. En effet, que l'on considère la délicatesse des fibres, la mollesse du tissu cellulaire et son développement, les formes douces et gracieuses de cette moitié du genre humain, l'on en doit attendre toutes les affections d'humanité, de compassion, de charité tendre, de conciliation, qui entretiennent la société, lient ses divers membres, resserrent les nœuds de la famille et forment le plus délicieux apanage de la maternité. Par sa faiblesse, la FEMME sent le besoin de s'attacher, d'aimer, de plaire; elle s'adresse au cœur, elle se plaint au cœur; jamais l'enfant n'implore en vain sa pitié; elle brave toutes les souffrances, elle affronte tous les dangers pour son fils; elle s'élance, pour le sauver, dans les flammes comme dans les ondes; tous les infortunés lui appartiennent; dévouée à l'opprimé, à l'infirme, elle partage ses afflictions, elle se charge de ses douleurs; on la voit marcher à l'échafaud avec une victime; et, satisfaite de ses sacrifices, elle ne demande point de plus douce récompense que d'être aimée. (Id.)

En vérité, en vérité, je vous le dis, le monde ne sait pas encore ce que c'est que la FEMME;

Car, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, la société lui ferme la bouche et le cœur; on l'instruit à feindre et à dissimuler son âme; on laisse autant qu'on peut son intelligence oisive, on l'énerve pour en faire un instrument de plaisir.

Oh! quand la FEMME recevra une éducation franche et libérale, quand on n'étiolera plus sa nature, pour rire ensuite et triompher de sa faiblesse, quand on élargira son intelligence sous la seule garantie de son cœur,

On saura pourquoi pendant si longtemps le monde a été si malheureux.

Écoutez-moi, vous tous qui cherchez le mot du problème social: le mal, c'est l'individualisme; le bien, c'est l'unité à laquelle chacun se sacrifie pour jouir des fruits du sacrifice de tous.

Et voilà cette communauté que nous rêvons et qui effraye tous les esprits bornés ou les hommes de mauvaise foi.

Est-ce que nous aimons la violence et le brigandage? est-ce que nous invitons les hommes qui sont frères à s'entre-déchirer? eux qui doivent tant souffrir des maux de leurs semblables et tant saigner de leurs blessures!

Oh! non, mes frères, ne le croyez pas! Nous prévoyons, il est vrai, de grands maux et de terribles réactions, mais nous en gémissons et nous voilons notre tête en pleurant, car le meurtre et la violence sont abominables devant Dieu et devant les hommes.

J'en appelle au cœur de la FEMME, qui a tant d'horreur du sang et qui est si prompte à voler au secours de toutes les douleurs.

C'est par l'amour que l'association se constituera dans l'unité; car, il n'y a pas de milieu, il faut que nous nous aimions les uns les autres comme des frères, ou que nous nous haïssions comme des ennemis.

Il ne s'agit pas de raisonnements pour sauver le monde: depuis bien des siècles on raisonne, et l'on n'est pas plus heureux, parce qu'on ne s'en aime pas davantage.

L'homme qui raisonne est toujours plus ou moins ridicule, parce que, pour nous, la vérité abstraite manque de base et de certitude; nous ne connaissons ni l'essence

des choses, ni leur étendue possible, ni leurs connexions cachées, parce que la nature est infinie et que nous sommes bornés.

Nous avons le sentiment de l'infini, mais nous ne le comprenons pas.

Nous avons le sentiment du vrai, mais nous ne pouvons pas en discuter les principes de manière à le rendre incontestable.

Nous avons le sentiment du beau, mais nous ne pouvons le raisonner que d'après ses rapports avec d'autres sentiments, parce que les principes abstraits nous manquent, et que l'instruction, chez nous, est bien moins dans l'intelligence que dans l'imagination et dans le cœur.

Donc l'amour est la première et la plus forte puissance de l'humanité.

Donc la FEMME doit gouverner le monde.

Or ceci n'est pas un système, comme nous l'avons déjà dit, c'est un fait; seulement nous coupons les ailes de la colombe, et nous la foulons aux pieds en la contraignant à ramper pour nous venger de sa puissance : c'est en faire un serpent.

Rendons-lui ses ailes et sa blancheur, et elle redeviendra une colombe.

Cette colombe que les mythes chrétiens placent sur nos autels et appellent *le Saint-Esprit.* (L'abbé Constant.)

SALOMON, le plus sage des hommes, avait essayé de tous les plaisirs, éprouvé toutes les grandeurs et sondé toutes les sagesses;

Et après qu'il eut écrit sur la vanité de toutes ces choses, il se consola en chantant le cantique de l'amour.

Le monde ne peut renaître que par le principe qui l'a créé; et l'amour est le seul principe créateur.

Aussi, comme l'on demandait un jour au Christ quand son royaume s'établirait sur la terre, il répondit :

« Lorsque deux ne feront qu'un, lorsque ce qui est au dedans sera au dehors, et quand l'homme et la FEMME, inséparablement unis, ne seront plus ni homme ni FEMME. »

Quand les deux moitiés du genre humain seront à jamais réunies,

Quand l'amour aura passé du cœur des peuples dans leurs mœurs,

Et quand l'égalité aura rendu à la FEMME le rang que l'usurpation de l'homme lui avait disputé, on célébrera la grande noce humanitaire dont Salomon le prophète a chanté d'avance le magnifique épithalame;

Et des embrassements de l'homme-dieu et de la FEMME régénérée naîtra le bonheur éternel. (Id.)

DIEU a créé les FEMMES pour l'ornement de l'humaine espèce, pour soulager notre humanité, pour adoucir les misères de la vie humaine, pour le contentement des hommes, pour aider à peupler le paradis, auquel nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il. (J. Olivier.)

FEMME, objet inconstant d'idolâtrie et de haine, compagne sensible, éclairée de l'homme parmi nous, épouse, tendre moitié, ou plutôt le tout du citoyen et de sa famille, votre éloge ou votre blâme fait le destin du monde. Tantôt nymphe folâtre,

dansant sur les gazons fleuris du Tempé ou les collines du mont Olympe; tantôt veuve inconsolable se précipitant, près du Gange, sur le bûcher enflammé qui dé= vore son époux; tantôt bacchante échevelée dans les fêtes d'Adonis, ou séduisante Circé enivrant de nectar ses adorateurs, ou cruelle Médée dans les fureurs de la jalousie; ruine, délices de l'univers, source de la vie dans ses amours et principe de la mort dans ses voluptés, être qui crée et détruit le genre humain, dont la prière ordonne, dont le commandement peut tuer; assemblage des plus étonnants contrastes, pétri d'éléments de discorde pour établir la concorde; oh! quels dange= reux dons servent à l'accomplissement de cet être lorsqu'il sait en faire usage! L'homme est plus sûr d'échapper à ses prestiges par la folie que par sa raison même; elle lutte en vain contre le joug fatal que lui imposa la nature dans les jours de la jeunesse et dans presque tout le cours de la vie. (Virey.)

COMPAGNE de l'homme et son égale, vivant par lui, pour lui; associée à son bonheur, à ses plaisirs, à la puissance qu'il exerçait sur ce vaste univers : tel était le sort de la première FEMME; telle fut la place que le Créateur lui assigna près de son époux; tels furent les rapports nombreux et touchants qui s'établirent entre les deux sexes. Ces rapports ne firent qu'un être de deux êtres, ne permirent deux pensées que pour avoir une seule volonté, ou quelquefois deux volontés, pour en faire tour à tour entre eux un sacrifice, un échange mutuel, d'où naissait ce bon= heur inexprimable que les hommes ne peuvent peindre, parce que Dieu seul a pu le concevoir. En effet, cette douce intimité, cette tendre union des âmes, ne pou= vaient pas exister sans une balance égale de droits et de puissance; ainsi que dans les ressorts immenses de l'univers tout est en harmonie, tout se correspond, tout s'entend, tout s'unit, sans qu'aucune des parties paraisse commander aux autres; de même ces deux premiers êtres, pour qui tant de merveilles semblaient créées, vivaient, aimaient, jouissaient des biens les plus doux, adoraient ensemble le Créateur, sans que l'un des deux pût avoir l'idée de la moindre domination sur l'autre. On peut même admirer la sagesse profonde des décrets éternels dans la juste distribution des dons de la nature entre l'homme et la FEMME : l'un a le pou= voir de la force, l'autre a celui de la grâce, de la beauté. Tant qu'ils furent inno= cents, ils eurent en eux la même faculté pour sentir le bonheur. Quand ils devinrent à plaindre par leur rébellion, ils eurent un même pouvoir pour lutter contre le malheur; l'un par un courage peut-être plus énergique, l'autre par le don précieux de cette patience inaltérable, qui semblerait devoir fatiguer plutôt l'infortune que l'âme qu'elle veut accabler. Enfin le premier crime fut commis; et, suivant les paroles de l'Écriture, Dieu a dit à la FEMME :

« Vous étiez compagne de l'homme, vous serez dépendante, non pas seulement » de la volonté de votre époux, mais aussi de ses passions et de ses caprices. Il » exercera sur vous la supériorité naturelle de son sexe et une domination conti= » nuelle. » (De Ségur.)

LES FEMMES mêlent l'enjouement aux affaires les plus sérieuses. Si les chagrins font sur elles des impressions assez vives, leur constitution n'en comporte pas de durables; la même cause qui fait qu'elles sentent vivement fait qu'elles ne sentent

pas longtemps. Les sentiments les plus disparates se succèdent chez elles avec une rapidité qui étonne; de sorte qu'il n'est pas rare de les voir rire et pleurer plusieurs fois dans la même heure. Cette facilité de pleurer, qui leur est commune avec les enfants et avec les hommes en qui des causes accidentelles ont fait dégénérer la sensibilité, et tels que ceux qui sont atteints d'hypocondriacisme, a sa source dans le peu de consistance qu'ont chez elles les organes... (Roussel.)

JUSQU'A l'âge de trente ans, le visage d'une FEMME est un livre écrit en langue étrangère, et que l'on peut encore traduire, malgré les difficultés de tous les gunaïsmes de l'idiome; mais passé quarante ans, une FEMME devient un grimoire indéchiffrable, et il n'y a plus qu'une vieille FEMME capable de deviner une vieille FEMME. (De Balzac.)

QUAND quelqu'un me vante une FEMME aimable et l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipère, qui me dit qu'elle est charmante, et qu'il a le bonheur d'en être mordu. La vipère n'ôte que la vie; les FEMMES nous ravissent notre liberté, notre raison, notre repos, nous ravissent à nous-mêmes, et nous laissent vivre. Ne voilà-t-il pas après des hommes en bel état? De pauvres fous, des hommes troublés, ivres de douleur ou de joie, toujours en convulsions, des esclaves; et à qui appartiennent ces esclaves? à des FEMMES. Et qu'est-ce que c'est qu'une FEMME? Pour la définir il faudrait la connaître. Notre siècle peut en commencer la définition, mais je soutiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde. (Marivaux.)

ON pourrait croire qu'une constitution dans laquelle la FEMME est en butte à toutes les impressions des objets extérieurs, qui donne plus d'aptitude pour sentir que de moyens pour se soustraire à l'action des causes sensibles, doit être peu favorable au bonheur; mais si on considère que les causes physiques de nos maux sont en très-petit nombre, et que leur véritable source est dans les affections de notre âme, qui les perpétue par le souvenir ou les multiplie par la crainte, on verra que la FEMME, en qui la variété même des sensations s'oppose à leur durée, et qu'elle sauve de cette opiniâtreté de réflexions qui fait le tourment de tant d'êtres pensants, est peut-être moins éloignée que l'homme de la félicité que comporte la nature humaine.

C'est à cette disposition qui rend les organes de la FEMME plus actifs que forts, et qui leur donne plus de sensibilité que de consistance, qu'elle doit cette finesse de tact et cette pénétration qui consiste à saisir, dans les objets qui la frappent rapidement, une infinité de nuances, de choses de détail, et de rapports déliés qui échappent à l'homme le plus éclairé. On prétend, il est vrai, que cette même sensibilité qui lui fait apercevoir un grand nombre d'objets est ce qui l'empêche de les bien voir, et de fixer assez longtemps son esprit sur une idée pour pouvoir connaître toutes les autres idées qui viennent s'y réunir; que la difficulté de se dérober à la tyrannie des sensations, l'attachant continuellement aux causes immédiates qui les produisent, ne lui permet point de s'élever à la hauteur convenable pour les embrasser toutes d'une seule vue; que par cette précipitation qui s'élance au delà de la

vérité, ou par cette inconstance qui se lasse bientôt de la poursuivre, deux défauts inséparablement attachés à la complexion de la FEMME, elle est moins susceptible que l'homme de ces hautes conceptions d'un esprit qui sait atteindre au niveau de la nature et remonter à la source des êtres. On dit aussi que son imagination, plus vive que soutenue, se prête peu à ces expressions vraies et pittoresques qui sont le sublime des arts d'imitation, et que, plus capable de sentir que de créer, elle reçoit plus facilement dans son âme les images des objets qu'elle ne peut les reproduire; qu'enfin cette tournure d'esprit, qui fait qu'elle se conduit presque toujours par des idées particulières, s'oppose en elle aux vues plus vastes de la politique, et à ces grands principes de morale qui s'étendent à tous les hommes.

Il n'est pas douteux que cette faiblesse, que nous avons dite caractériser les organes de la FEMME, ne lui interdise les efforts de cette contention d'esprit qui est nécessaire à l'étude des sciences abstraites, même pour s'y égarer, et que son imagination, trop mobile et peu capable de garder une assiette permanente, ne la rende peu propre aux arts qui dépendent de cette faculté de l'âme : mais aussi c'est de cette faiblesse que naissent ces sentiments doux et affectueux qui constituent le principal caractère de la FEMME; c'est du sentiment de son impuissance qu'elle tire cette disposition à s'identifier avec les malheureux, cette pitié naturelle qui est la base des vertus sociales. C'est pourquoi les qualités de la FEMME, sans avoir le même éclat qu'ont les talents supérieurs qu'on admire dans l'homme, et dont l'effet le plus sensible est de nourrir souvent en lui un orgueil sauvage et triste, sont d'un plus grand usage dans la société. Tout le monde convient que les FEMMES ont une morale plus active, et que celle des hommes est plus en spéculation. Les premières font souvent le bien que les derniers ne font que projeter. Ceux-ci s'occupent des maux possibles, ou qui sont répandus sur la face du globe, tandis que les autres soulagent les malheurs réels qui les environnent. Si les vertus des FEMMES sont moins brillantes que celles des hommes, elles sont peut-être d'une utilité plus immédiate et plus continue.

Il en est de même de leurs talents. Ceux de l'homme sont plus propres à lui donner une haute opinion de son espèce; ceux de la FEMME contribuent encore plus au bonheur qu'ils ne flattent la vanité. Si on aime quelquefois à errer avec le premier dans les régions désertes et inaccessibles qu'habite le génie, la difficulté de soutenir longtemps un état peu fait pour notre faiblesse nous fait retomber encore avec plus de plaisir dans la sphère ordinaire où la nature nous a placés, et que la FEMME embellit par des qualités qui sont toujours de mise et qui font toujours le charme de tous les moments.

Les passions, dans tous les êtres animés, répondent aux moyens que la nature leur a donnés pour les satisfaire. Qu'on examine toutes les espèces d'animaux, on verra chez eux le moral se rapporter constamment au physique, la colère et la cruauté marcher toujours avec la force, et la timidité être toujours le partage de la faiblesse. A quoi servirait à la FEMME une audace que son impuissance démentirait à chaque instant? La témérité sied mal lorsqu'on a à peine la force nécessaire pour se défendre. Les passions douces sont les plus familières à la FEMME, parce qu'elles sont les plus analogues à sa constitution physique. L'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour, sont les sentiments qu'elle éprouve et qu'elle excite le plus souvent, et chacun sent qu'une bouche faite pour sourire,

que des bras plus jolis que redoutables, et un son de voix qui ne porte à l'âme que des impressions touchantes, ne sont pas faits pour s'allier avec les passions haineuses et violentes.

La douceur est si généralement propre aux FEMMES, que cette disposition morale se trouve aussi dans les personnes d'un autre sexe dont les traits et la conformation extérieure ont quelques rapports avec ceux de la FEMME. On remarque que les hommes d'une constitution délicate et molle tiennent beaucoup des goûts et du caractère des FEMMES.....

Dans ce que nous disons ici des qualités morales de la FEMME, nous n'avons égard qu'à ce qui paraît dériver immédiatement de son organisation matérielle; car on ne doute point que l'éducation, les mœurs sociales, et une infinité de circonstances, ne puissent altérer de mille manières, et même effacer presque le caractère primitif que la nature lui a donné : il n'en est pas moins vrai qu'en général les FEMMES sont et doivent être naturellement douces et timides.

Cependant ces qualités ne les exemptent pas des atteintes de la colère, qui y est directement opposée; elle est même quelquefois assez vive chez elles, parce qu'elle tient en même temps à leur sensibilité physique et à cette fierté que les hommages et les prévenances continuelles des hommes doivent nécessairement entretenir en elles. Mais il est aisé de s'apercevoir, par le contraste frappant que forment les mouvements impétueux de cette passion avec la faiblesse ordinaire de leur sexe, avec combien de désavantage elles sortent de leur état naturel. Leurs traits, plus mobiles que ceux des hommes, se déplacent plus aisément, et l'altération qui en résulte dans leur figure, en les rendant difformes, ne parvient pas même à leur donner un air plus terrible. La même faiblesse qui fait que leur colère est peu redoutable pour les autres, fait aussi qu'elle est moins dangereuse pour elles-mêmes. On a observé qu'elle a des suites plus funestes dans les hommes que dans les FEMMES. Elle a souvent, dans les premiers, déterminé les paroxysmes des maladies chroniques, produit des ictères, des engorgements des viscères. Quoique les FEMMES ne soient pas tout à fait exemptes de ces accidents, la flexibilité de leurs organes semble les en mettre plus à l'abri.

Aucun état de l'âme ne cadre mieux avec cette flexibilité d'organes que le caprice, qui consiste dans le passage brusque d'un sentiment à un autre sentiment tout opposé. La sensibilité, qui est une suite naturelle de cette organisation, en livrant les FEMMES aux impressions d'un plus grand nombre d'objets, doit produire nécessairement dans leur esprit une foule de déterminations qui sont à chaque instant détruites l'une par l'autre. Quand il ne rebute point par son excès, le caprice ajoute peut-être un certain piquant aux autres qualités qui font le mérite essentiel du sexe. Il produit du moins une certaine variété d'idées qui plaît toujours. La Bruyère dit que *le caprice est, dans les* FEMMES, *tout proche de la beauté, pour être son contre-poison.* Il est vrai que le caprice est peut-être en elles une arme qui sert à déconcerter quelquefois les espérances présomptueuses et la contenance trop triomphante de l'homme, et que dans la loi de l'attaque et de la défense, établie par la nature entre les deux sexes, c'était le plus sûr moyen de faire valoir le plus faible, et d'entretenir dans le plus fort une illusion qu'une volonté trop décidée de la part du premier aurait entièrement détruite. Il fallait réprimer les désirs pour les rendre plus vifs; ils se seraient éteints si on eût opposé une résistance dont il n'eût pas été pos=

sible de prévoir la fin. Par le caprice, qui n'est qu'une détermination momentanée, le but n'est reculé que pour être mieux atteint.....

..... La nature, qui ne devait pas prévoir nos arrangements civils, s'était contentée de faire les FEMMES aimables et légères, parce que cela suffisait à ses vues. Le même intérêt qui a voulu qu'il y eût une association constante entre les deux sexes, a aussi exigé d'elles des sentiments plus stables que ceux que la nature leur avait donnés. Quoi qu'il en soit, c'est sur cette base chancelante que repose tout l'édifice de la société, et il n'est pas douteux qu'on doive leur tenir compte de la vertu et de l'adresse avec laquelle elles le soutiennent.....

On a fait sentir que la raison n'est point étrangère aux FEMMES; nous devons ajouter que leurs affections primitives semblent même concourir à leur faciliter l'exercice des devoirs qu'elle prescrit; car si, d'un côté, le caractère sensible dont la nature les a douées les porte au bien sans effort, d'un autre, il semble que la contrainte et la réserve auxquelles elle les condamne doivent les disposer aux combats pénibles de la vertu. Mille faits attestent qu'elles ne sont point incapables des actions qui demandent une grande force d'âme. L'enthousiasme de l'honneur leur a quelquefois fait faire ce qui n'est bien souvent dans les hommes que l'effet d'une impulsion matérielle. Ce sentiment, qui est si propre à élever l'âme et à lui donner un ressort indépendant de la vigueur du corps, s'accorde très-bien avec leur imagination vive et avec leur extrême sensibilité. Personne n'ignore qu'il a été des peuples chez lesquels les FEMMES étaient comme les juges naturels de tout ce qui avait du rapport à l'honneur, et chez lesquelles la crainte imposante de leur mépris était le plus redoutable de tous les censeurs.

La plupart des nations anciennes croyaient que les FEMMES avaient une relation plus intime avec la Divinité que les hommes; c'étaient elles qui étaient le plus souvent les interprètes de ses décrets. Il faut avouer cependant que l'opinion qui avait introduit l'usage de faire rendre les oracles par les FEMMES, comme chez les Grecs, les Juifs, les Germains et autres peuples, pouvait bien venir moins d'un certain respect pour ce sexe que des fausses conjectures de l'ignorance; car le caractère de l'homme est toujours de substituer des erreurs aux vérités qu'il ignore. Chez les peuples qui croyaient que la Divinité daigne quelquefois se communiquer aux hommes, il était naturel d'attacher certains signes sensibles à la présence du dieu qui devait parler, et ces signes durent se tirer de l'état de la personne qui en était inspirée. On dut croire que la Divinité renfermée dans le corps d'un homme ou d'une FEMMES ne pouvait qu'y produire des mouvements extraordinaires, et lui faire une espèce de violence. Aussitôt donc que le prêtre ou la prêtresse qui devait lui servir d'organe ressentait ses premières impressions, l'agitation et le désordre s'emparaient de ses sens subjugués par une puissance irrésistible; des mouvements convulsifs, un regard effaré, et des mots échappés par élans, annonçaient que la Divinité allait s'expliquer par la bouche d'un mortel. On a dû être frappé de la conformité de ces traits avec les symptômes qui caractérisent les maladies convulsives. Le peuple, qui en ignorait la cause et la nature, ne manqua pas d'y supposer quelque chose de surnaturel. Il donna le nom de *maladie sacrée* à l'épilepsie, qui a éminemment le caractère convulsif. Hippocrate, philosophe fait pour apprécier les opinions vulgaires, en se servant cependant de la dénomination commune, dit que cette maladie n'a rien de plus sacré que les autres. Il ajoute, dans le même endroit,

qu'elle est plus particulière aux personnes d'une constitution pituiteuse. Un des points de sa doctrine sur celle des FEMMES est, comme nous l'avons déjà dit, que l'humide y domine; et comme un des effets de cette disposition est une certaine tendance aux affections spasmodiques, les FEMMES ont dû souvent retracer l'image des personnes agitées par le souffle divin, et par là paraître plus propres que les hommes à jouer le rôle de sibylles ou de devineresses. La plupart des panégyristes des FEMMES ont abusé de ce fait historique, qu'avec un peu plus de lumières ou d'impartialité ils eussent au moins regardé comme indifférent à leur objet.

La faiblesse et la sensibilité qui en est la suite sont donc les qualités dominantes et distinctives des FEMMES : elles se retrouvent partout chez elles : elles sont non-seulement la source de certaines affections morbifiques qui leur sont plus particulières qu'aux hommes, mais elles donnent à celles qui leur sont communes avec eux un certain aspect qui les différencie. Quant au moral, tout en elles prend la force du sentiment : c'est par cette règle qu'elles jugent toujours les choses et les personnes. Leurs opinions tiennent peut-être moins aux opérations de l'esprit qu'à l'impression qu'ont faite sur elles ceux qui les leur ont suggérées; et quand elles cèdent, c'est moins aux traits victorieux du raisonnement qu'à une nouvelle impression qui vient détruire la première. Cette organisation était sans doute nécessaire dans le sexe à qui la nature devait confier le dépôt de l'espèce humaine encore faible et impuissante. Celle-ci eût mille fois péri si elle eût été réduite aux secours tardifs et incertains de la froide raison. Mais le sentiment, plus prompt que l'éclair, aussi vif et aussi pur que le feu dont il émane, pousse une FEMME à travers les flammes, fait qu'elle s'élance au milieu des flots pour sauver son enfant; il fait plus, il la porte à remplir, avec une patience qu'on n'admire pas assez, et même avec une sorte de satisfaction, les fonctions les plus dégoûtantes et les plus pénibles. Serait-il vrai, comme on l'a dit, que cet instinct précieux, par lequel la nature a pris soin de lier les hommes, s'altère et s'affaiblit à mesure que la raison se perfectionne? Enfin, tel est le pouvoir du sentiment, si énergique dans les FEMMES, que, tout faible qu'il est dans les hommes, il est encore le plus ferme fondement de la société; car les lois ne furent jamais qu'un lien précaire que les sophismes ou les artifices de l'intérêt particulier éludent presque toujours.... (Roussel.)

LA FEMME est un être qui, unie à l'homme, fait un tout complet, capable de se reproduire. Elle est le dépôt sacré où l'homme, principe générateur, dépose une existence nouvelle : sous ce point de vue, qui est le seul véritable, l'homme doit à la FEMME défense, subsistance et tendresse : la FEMME, de son côté, doit attachement, douceur et soumission, pour se concilier de plus en plus son protecteur. La FEMME est délicate, faible; elle a des grâces touchantes; le son de sa voix même est intéressant; l'état où elle doit naturellement se trouver quand elle est unie à son mari augmente encore sa faiblesse et le besoin qu'elle a de secours : voilà les droits les plus assurés que la nature lui a donnés sur le cœur de l'homme, son chef et son maître. Elle est son bien, mais c'est un bien qui souvent est plus cher et plus précieux à l'homme que sa propre existence : le mari le plus lâche, celui qui reçoit en tremblant les dégradations les plus humiliantes, s'enflamme dès qu'il voit outrager sa FEMME; il devient un lion furieux qui s'élance, renverse et déchire. (Rétif de la Bretonne.)

La nature, en formant les FEMMES, a pris plaisir à rassembler en elles tout ce qui pouvait faire notre bonheur ; elle leur a donné la beauté, parce que nous avions la force, et que c'est en les servant, en diminuant pour elles le fardeau de la vie, que nous devons nous en faire aimer. Elle leur a donné les grâces de l'esprit, parce que nous avions auparavant le jugement et la mémoire, qui devaient nous servir à sentir la douceur de leurs discours et à en garder le souvenir.

C'est du langage des FEMMES que les chants amoureux, qui sont la seule poésie des peuples heureux et simples, tirent leurs accents et leurs charmes.

Elles ont reçu de la nature l'art de nous persuader, parce que notre raison devait servir à les convaincre ; et nous devons sans doute les attraits de l'éloquence aux efforts d'un amant, qui, ayant bien écouté sa maîtresse et voulant la persuader à son tour, joignit à sa raison le doux enchaînement des paroles qui l'avaient séduit.

C'est pour elles, c'est en joignant encore notre application à leur adresse, que nous avons inventé tous les arts, et nous ne perfectionnons ces arts qu'en cherchant à leur plaire.

Régénération de la FEMME.

Évangile veut dire *bonne nouvelle* apportée à la FEMME par un ange.

La nouvelle que l'ange apportait à la FEMME était celle de son affranchissement par l'intelligence et l'amour.

Aussi le mystère évangélique commence-t-il par une gracieuse image :

Un jeune homme beau et modeste, portant de longues ailes comme la fable en donnait à l'Amour, mais revêtu de la blanche tunique de la pureté, s'incline devant une jeune fille en prière et lui dit :

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.

» Réjouissez-vous, jeune fille, car vous allez devenir mère, et vous serez mère de Dieu ! »

Et la jeune fille, calme et les yeux baissés, lui répond :

« Je suis la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. »

La jeune fille ne restera plus stérile et méprisée, et la FEMME ne sera plus la servante de l'homme.

Car tout enfant obéit à sa mère, et la FEMME est mère de Dieu. Aussi, je vous dis, en vérité, que la FEMME est reine du monde.

N'avez-vous pas vu, parmi les symboles chrétiens, la mère de Salomon, glorieuse et couronnée, assise sur un trône à côté de son fils ?

Et Jésus, le nouveau Salomon, n'est-il pas aussi représenté posant un diadème sur le front de sa mère ?

Ne comprenez-vous pas ce que signifie le doux culte de Marie, qui seul rattache encore les populations au catholicisme sacerdotal, que l'intelligence et l'amour abandonnent de toutes parts ?

Pendant les premiers siècles du monde, Ève souffrait et pleurait, parce qu'elle avait conçu du péché un fruit qui devait être le salut des nations.

Quand le Christ fut né, la FEMME fut affranchie ; mais, encore esclave d'un amour sacrifié, elle dut pleurer amèrement encore en voyant mourir son Fils sur la croix.

Maintenant que le Christ est ressuscité, elle doit aussi s'élever au ciel dans une

assomption glorieuse ; et lorsque l'Esprit va descendre dans le cénacle, c'est sur la tête de Marie que viendra se poser la première langue de feu.

La FEMME est dans le monde comme dans le sérail des princes de l'Orient ; elle ne devient épouse que lorsqu'elle est mère.

Marie, puisque c'est sous ce beau nom que les mythes chrétiens nous présentent la FEMME, Marie est devenue l'épouse du Saint-Esprit en enfantant un Dieu fait homme.

Et lorsqu'en s'unissant encore à l'intelligence et à l'amour la FEMME aura enfanté un peuple fait Dieu, elle ne sera plus l'esclave de l'homme, elle en deviendra l'épouse.

C'est alors seulement, ô faibles et toutes puissantes reines de nos cœurs, belles et redoutables créatures, c'est alors seulement qu'on vous aimera d'amour !

Car jusqu'ici l'on ne vous a aimées que d'une convoitise impure, et c'est pourquoi vous êtes esclaves.

Mais quand une flamme échappée de votre cœur et un rayon tombé de vos yeux auront touché votre tyran, il se jettera à vos pieds ; et vous laisserez aller sur son front vos baisers, vos pardons et vos larmes ; et ce sera pour l'humanité un baptême nouveau, le doux baptême de l'amour.

Et la nouvelle Ève tendra les bras à son enfant régénéré, et l'homme apprendra et goûtera la vie sur le sein même où il l'a puisée. (L'abbé Constant.)

Émancipation intellectuelle de la FEMME.

Je lisais il y a quelque temps, dans un ouvrage de physiologie, que le cerveau des FEMMES est d'un tiers plus petit que le nôtre, et comme cette disproportion est au delà de celle qui existe généralement entre la stature des deux sexes, jugez quelles inductions on pourrait en tirer en faveur de notre supériorité et même de notre tyrannie. Voilà de quoi déconcerter tous les Spartacus femelles qui pourraient méditer une rébellion, et les apôtres de Saint-Simon qui les appellent à une émancipation générale. Pourtant, comment se fait-il que, malgré une infériorité intellectuelle physiologiquement constatée, les FEMMES savent reprendre, à petit bruit et sans recourir aux armes, une assez belle partie de cet empire, et qu'elles se dédommagent assez bien par le fait d'un droit qu'elles n'ont pas l'air de contester ? Ce servage à la fois dévot, mystique et féodal, qu'elles ont su obtenir de nos aïeux, ne semblerait-il pas annoncer qu'alors du moins elles l'emportaient en intelligence sur des hommes bardés de fer ?

Et maintenant que nous voyons s'étendre la nouvelle civilisation dont elles sont, en quelque sorte, les fondatrices avec les apôtres de l'Église et avec quelques hommes de génie qu'elles ont inspirés ; maintenant même que notre esprit positif et nos mœurs semi-républicaines les laissent moins régner en vertu du code de la galanterie ; maintenant que l'amour affaibli se ressent du déclin de la foi, ne les voyons-nous point s'avancer d'un pas rapide dans toutes les carrières ouvertes aux talents, malgré les barrières que leur opposent encore des convenances souvent tyranniques et des préjugés jaloux ?

Pour juger de leurs progrès, observons si tout est égal dans la rivalité littéraire qu'elles supportent timidement avec nous. La gloire leur est le plus souvent

importune, lors même qu'elle ne les distrait pas de leurs devoirs ; elle compromet leur bonheur, elle ajoute peu de choses à l'effet de leurs charmes, et souvent même en diminue l'effet aux yeux jaloux de la médiocrité. Il semble qu'on ne leur permette qu'une gloire de reflet, celle qu'elles reçoivent de leurs fils, de leurs époux, de leurs pères ; car pour celle de leurs amants, elles ne peuvent guère en jouir que dans le secret de leur cœur.

Jusqu'à présent au moins, les FEMMES qui s'illustrent dans les lettres sont mal secondées par le sexe auquel elles fournissent de nouveaux titres d'honneur. Sa censure et souvent la nôtre surveillent et interprètent malignement leur conduite. Usent-elles de représailles, elles se jettent sans bouclier sous une grêle de traits. Sont-elles vraies dans l'expression de leurs sentiments ? on les accuse de trahir leur sexe. Montrent-elles de la contrainte ? au reproche de la froideur on mêle celui de l'hypocrisie. Iraient-elles jusqu'à l'énergie, jusqu'au style brûlant ? les FEMMES affectent une rougeur officielle. Le roman de *Delphine* peut paraître un peu froid auprès de la *Nouvelle Héloïse*, et lors de son apparition des FEMMES très-passionnées pour Saint-Preux ont presque crié au scandale, et des journalistes eux-mêmes ont fait semblant de rougir.

Je sais qu'aujourd'hui cette rigueur outrée s'est adoucie. Mme de Staël, par l'élévation de son génie ; Mme Cottin, par un beau talent qu'inspirait la sensibilité la plus vraie, et qu'accompagna toujours la modestie la plus touchante ; Mme de Souza, par les grâces exquises de son style, de son commerce et de sa personne, ont acquis plus de liberté littéraire pour les FEMMES. Joignez-y Mmes Tastu et Valmore, et surtout Mme de Girardin, qui joint le talent poétique à tout l'esprit qui brille dans la conversation et les écrits de madame sa mère. Une autre FEMME a étendu plus loin, et quelquefois trop loin, les limites de cette liberté conquise par ses devancières. J.-J. Rousseau en disant beaucoup de mal des FEMMES les a captivées. George Sand (puisqu'il faut appeler par ce nom cette amazone aventureuse) a dit beaucoup de mal des hommes, et notre sexe s'est bien gardé de se montrer plus susceptible et plus irrité que l'autre.

J'aurais pu m'épargner, en citant tout d'abord de tels noms, cette longue digression entreprise en l'honneur du cerveau des FEMMES ; il est vrai que celui de Mme de Staël a reçu de grands honneurs de l'anatomie, et que sa dissection a presque causé de l'enthousiasme. Ainsi nous voilà bien et dûment autorisés à admirer son génie, car maintenant, le génie ne pourra plus être définitivement reconnu qu'après dissection. Je crois pourtant me souvenir que le cerveau de Mme de Staël, tout admirable qu'il était, pesait une livre et trois onces de moins que le cerveau d'un homme ordinaire. (Lacretelle.)

La FEMME vraiment fille de Dieu.

COMME le miel entre les pétales d'une fleur, la douceur réside entre les lèvres de la FEMME.

Son souffle est un parfum qui rafraîchit les âmes ; son baiser est une couronne pour l'innocence, un pardon pour le repentir.

O FEMMES, mes sœurs, mes beaux anges bien-aimés ! respectez vos lèvres et ne les ouvrez plus au mensonge ; ne les profanez pas par des rires impurs ; ne les souillez pas du poison de la calomnie.

Tant que vous serez esclaves et que vous passerez souffrantes dans un monde qui ne vous rend pas justice, que vos soupirs montent vers le ciel du bord de vos lèvres encore sans tache, et que vos paroles descendent sur la terre comme une rosée d'amour pour amollir les cœurs de ceux qui vous persécutent.

Et l'on finira par comprendre que l'on a crucifié Dieu une seconde fois en vous, et l'on tombera à genoux avec des yeux pleins de larmes, et sous le baiser de vos lèvres, l'homme converti s'écriera : « La FEMME était vraiment fille de Dieu ! » (L'abbé Constant.)

La FEMME est deux fois notre mère.

Je m'adresserai aux âmes adolescentes, et j'interrogerai les amants qui aiment pour la première fois.

Lorsque le regard d'une FEMME a illuminé leur vie d'une splendeur encore inconnue; lorsqu'un charme secret et tout-puissant dilate et fait palpiter leur cœur;

Lorsque Dieu tout entier s'est révélé à eux dans un sourire, lorsqu'ils ont entrevu le ciel dans l'extase d'un premier baiser d'amour;

Lorsque la bien-aimée qui leur est apparue est restée devant leur souvenir comme une vision toujours rayonnante, et lorsqu'ils se demandent en tremblant si tant de beauté n'est pas une illusion qui va s'évanouir;

Lorsque des larmes sont au bord de leur paupière en pensant à la bien-aimée, et lorsqu'ils songent en soupirant : Oh ! je voudrais mourir pour elle !

Je leur demanderai : Qu'est-ce que la FEMME ? Croyez-vous que ce soit un jouet d'un instant qu'on puisse jeter et briser ?

Croyez-vous que ce soit une forme sans pensée et sans amour, faite pour amuser nos regards ?

Et les amants me répondront, et les âmes adolescentes qui aiment pour la première fois me diront :

« La FEMME est Dieu lui-même, révélé dans toute sa grâce, riant dans toute sa beauté, parlant à nos cœurs dans tout son amour.

» La FEMME est la parole de consolation et d'avenir rendue visible, afin que nous ayons le courage de vivre.

» La FEMME est quelque chose de mystérieux placé entre le ciel et la terre pour que la terre ne maudisse pas le ciel, et sa forme suave et douce a seule fait rêver aux hommes malheureux les bons génies et les anges consolateurs.

» Un seul instant de l'amour de la FEMME est l'inséparation d'une longue vie ; c'est par les lèvres de la FEMME que passe le souffle de Dieu. »

Voilà ce que dira celui qui aime. Or je vous dis, en vérité, que celui qui aime ne se trompe pas dans les intuitions de son cœur;

Car l'amour élève l'âme de l'homme au-dessus d'elle-même et la met en communication avec un monde supérieur.

Écoutez maintenant, vous tous qui méprisez et opprimez la FEMME : — Vous ne l'aimez pas !

Or, comme Dieu ne vous a donné qu'elle à aimer, vous êtes sans amour, vous êtes sans vie ; vous végétez dans la haine comme des plantes empoisonnées !

L'amour seul peut donner à la pensée humaine sa sanction ; le cœur est la pierre

de touche des idées. Ne parlez donc pas, hommes sans cœur, puisque vous n'aimez pas!

Mais nous qui aimons, nous qui vivons, bénissons Dieu et remercions la FEMME qui nous a donné la vie; car la FEMME est deux fois notre mère; et lorsqu'elle nous donne l'amour, elle nous donne une seconde fois la vie, mais une vie plus divine;

Elle nous sauve en nous blessant, et nous guérit des langueurs de la mort en nous faisant souffrir les doux tourments de l'amour.

Tu as blessé mon cœur, ô ma sœur et ma fiancée! tu as blessé mon cœur, et depuis ce temps j'aspire à toi comme le cerf qui traîne une flèche après son flanc aspire à l'eau d'une fontaine. Je souffre, et je te bénis de mes douleurs; je pleure, et je vois le ciel à travers mes larmes.

Oh! comment pourrait-on ne pas t'aimer? comment peut-on vivre sans penser à toi? comment peut-on tourmenter ton cœur et chercher à te rendre malheureuse? (L'abbé Constant.)

Renvoyer tout le monde content. — Système de quelques FEMMES.

On remarque en général que les FEMMES corrigent ce que l'excès des passions mettrait d'un peu dur dans le commerce des hommes. Leur main délicate adoucit, pour ainsi dire, et polit les ressorts de la société. On voit que leur politesse est une suite de leur caractère, elle tient à leur esprit, à leur finesse, à leur intérêt même. Pour les plus vertueuses, la société est un lieu de conquêtes.

Peu d'hommes ont fait le système de renvoyer tout le monde content, et tant pis pour ceux qui l'auraient : mais beaucoup de FEMMES ont eu ce projet, et quelques-unes y réussissent. Plus leur société s'étend, plus ce genre de mérite se perfectionne, parce qu'alors il y a plus de petits intérêts à concilier et de caractères à réunir. C'est une machine qui se complique, et demande plus de supériorité pour assortir les mouvements.

Mais aussi cette politesse si fine doit quelquefois mener à la fausseté. On met l'expression du sentiment à la place du sentiment même. De là le reproche si répété contre les FEMMES. Il faut convenir que par leur nature elles sont plus portées à tous les genres de dissimulation. C'est la force qui déploie tous ses mouvements en liberté; mais la faiblesse et l'art de plaire doivent observer et mesurer les leurs.

Ainsi les FEMMES plus timides apprennent à cacher les sentiments qu'elles ont, et finissent par montrer ceux qu'elles n'ont pas.

L'homme peut avoir de la franchise sans vertu, parce que souvent elle est sans effort, et qu'elle peut être en lui le besoin d'une âme impétueuse et libre; mais la sincérité chez les FEMMES, quand elle est réelle, ne peut être qu'un mérite.

Quelquefois l'homme faux joue la franchise par système : les FEMMES se piquent rarement de ce genre d'hypocrisie; et quand par hasard elles l'ont, elles donnent leur franchise comme une marque de confiance pour plaire davantage; c'est un sacrifice qu'elles font à l'amitié.

Ainsi l'homme a de la franchise par orgueil, et la FEMME par adresse. L'un peut dire une vérité sans autre objet que la vérité; dans la bouche de l'autre, la vérité même a toujours un but.

La fausseté de l'homme va presque toujours à ses intérêts; elle n'est que pour

lui : celle de la FEMME va presque toujours à plaire. De ces deux faussetés, l'une vous détrompe, l'autre vous séduit.

Enfin la flatterie se trouve également dans les deux sexes : mais celle de l'homme est souvent dégoûtante à force d'être basse ; celle de la FEMME est plus légère, et paraît de sentiment. Même quand elle est outrée, elle est amusante et n'est jamais vile ; le motif et la grâce la sauvent du mépris. (Thomas.)

Les FEMMES sont ainsi ; ne sauraient-elles être autrement ?

LE philosophe prend les FEMMES au point où elles sont. Il bâtit tout son système sur des faits vrais, nous le voulons croire, mais sur des faits qu'il ne cherche pas un instant à modifier. *Elles sont ainsi*, affirme-t-il, et il commence ses préparatifs de défense, d'attaque ou de tyrannie. Mais, *elles sont ainsi*, *ne sauraient-elles être autrement ?* C'est ce qu'il ne se dit pas une seule fois.

Il ne s'inquiète pas de savoir si ce cœur vaniteux, rusé, véhément, pourrait recevoir une règle qui l'adoucît, qui le redressât, qui le rendît humble. Il n'interroge point cette âme, dont l'existence ne s'est trahie à son observation que par la faiblesse des conceptions, que par l'incohérence des idées, que par l'outrecuidance des préjugés, pour découvrir en elle quelque germe de ces facultés de bon sens, de raisonnement, de force intérieure, qu'il sent vivre et agir en lui. Il n'étudie point cette humeur fantasque, pour apprendre si elle ne serait pas, elle aussi, susceptible d'amélioration. Il ne se demande jamais si la position qu'il assigne à la FEMME et qu'il lui voit prendre dans la vie est bien celle que lui assigna Dieu. Il ne se demande pas si cette mission répond aux besoins moraux de l'homme ; si elle met à profit toutes les facultés de celle qui la remplit ; s'il y a harmonie entre l'esprit de l'Évangile et l'ordre de choses existant ; s'il y a pour les êtres que cet ordre soumet, non point une félicité idéale que la terre ne comporte pas, mais cette sérénité délicieuse qu'amène l'obéissance à la loi divine. Il n'examine point si l'homme isolé dans sa supériorité n'y perd pas et quelque peu de sa valeur personnelle, et quelque peu de son bonheur ; s'il en est moins complet et moins fort ; si lui-même a perfectionné ou gâté l'œuvre de Dieu, en divisant ce que Dieu avait étroitement uni... (Mme de Gasparin.)

QUAND les hommes ont étudié les FEMMES, ils les ont jugées incapables de répondre aux exigences d'intimes relations spirituelles.

Lorsque les FEMMES se sont examinées elles-mêmes, elles se sont trouvées trop richement douées pour ne pas faire de leur individualité un tout complet. Elles n'ont pas voulu voir en elles cette seconde moitié de l'homme sans laquelle il ne saurait être parfait, mais qui, elle aussi, tant qu'elle demeurera seule restera défectueuse... (Id.)

Éloignement où l'on tient les FEMMES de tout ce qui peut les éclairer et leur élever l'âme.

L'ESCLAVAGE et l'espèce d'avilissement où nous avons mis les FEMMES ; les entraves que nous donnons à leur esprit et à leur âme ; le jargon futile et humiliant pour elles et pour nous auquel nous avons réduit notre commerce avec elles, comme si elles n'avaient pas une raison à cultiver ou n'en étaient pas dignes ; enfin l'éducation

funeste, je dirais presque meurtrière, que nous leur prescrivons, sans leur permettre d'en avoir d'autre; éducation où elles apprennent presque uniquement à se contrefaire sans cesse, à n'avoir pas un sentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles ne cachent, une pensée qu'elles ne déguisent, ont placé les FEMMES dans une position exceptionnelle. Nous traitons la nature en elles comme nous la traitons dans nos jardins; nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des nations ont agi comme nous à leur égard, c'est que partout les hommes ont été les plus forts, et que partout le plus fort est l'oppresseur et le tyran du plus faible. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'éloignement où nous tenons les FEMMES de tout ce qui peut les éclairer et leur élever l'âme est bien capable, en mettant leur vanité à la gêne, de flatter leur amour-propre. On dirait que nous sentons leurs avantages, et que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous dissimuler que dans les ouvrages de goût et d'agrément elles réussiraient mieux que nous.

A l'égard des ouvrages de génie et de sagacité, mille exemples nous prouvent que la faiblesse du corps n'y est pas un obstacle dans les hommes; pourquoi donc une éducation plus solide et plus mâle ne mettrait-elle pas les FEMMES à portée d'y réussir? Descartes les jugeait plus propres que nous à la philosophie, et une princesse malheureuse a été son plus illustre disciple.

On regarde ordinairement les FEMMES comme très-sensibles et très-faibles; je les crois au contraire ou moins sensibles ou moins faibles que nous. Sans force de corps, sans talents, sans études qui puissent les arracher à leurs peines et les leur faire oublier quelques moments, elles les supportent néanmoins, elles les dévorent, et savent quelquefois les cacher mieux que nous. Cette fermeté suppose en elles ou une âme peu susceptible d'impressions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupations qui les entraînent? Les chagrins des FEMMES seraient-ils moins pénétrants et moins vifs que les nôtres? Ils ne le devraient pas être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur; les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité et l'ambition; mais ces sentiments étrangers, que l'éducation a portés dans notre âme, que l'habitude y a gravés, et que l'exemple y fortifie, deviennent, à la honte de l'humanité, plus puissants sur nous que les sentiments naturels; la douleur fait plus périr de ministres déplacés que d'amants malheureux.

Je ne louerai pas les FEMMES en soutenant que la pudeur leur est naturelle; ce serait prétendre que la nature ne leur a donné ni besoins ni passions : la réflexion peut réprimer les désirs, mais le premier mouvement (qui est celui de la nature) porte toujours à s'y livrer. (D'Alembert.)

Dévouement sans bornes de la FEMME.

QUAND on veut absorber le moral dans le physique, il me semble qu'il est très-maladroit de citer les FEMMES en exemple. N'est-ce pas le sexe faible qui supporte le mieux les douleurs aiguës, poignantes, prolongées, outre celles dont la nature a fait exclusivement son partage? Comparez les forces physiques des FEMMES avec celles que le sentiment leur donne auprès du lit de souffrance de leurs enfants, de leur mère, de leur père, de leur époux et de leur frère. Que font-elles alors de l'exquise délicatesse et de la susceptibilité inquiète de leurs sens? Que devient leur

irritabilité nerveuse en présence de ces tortures qu'elles soulagent en les ressentant par contre-coup dans tout leur être? Quel charme dans leur voix qui console! Quel à-propos, quelle fertilité dans les diversions qu'elles imaginent, dans les espérances qu'elles suggèrent ou font renaître, même en ne les partageant guère! Que leur sourire alors est angéliquement menteur! Tout soin de leur santé et même de leur beauté est alors suspendu. Est-il une longue suite de nuits qui ne les trouve fidèles à leur poste, à celui de la douleur? Les bivouacs de la gloire offrent-ils autant de tourments que ces veilles de la tendresse alarmée? Elles écoutent encore le malade chéri jusque dans le sommeil qui vient les surprendre : un mot, un soupir, un souffle les avertit et les retrouve dans toute leur vigilance, dans leurs dévorantes sollicitudes. Est-il une impatience qu'elles ne supportent, la sérénité sur le front et l'amour dans le cœur? Est-il un soin qui les rebute, une plaie qu'elles ne pansent? La mission leur vient du ciel et le secours aussi. Eh bien, il est des FEMMES, de jeunes filles, qui se vouent pendant toute leur vie à de tels soins pour des hommes qui leur sont inconnus, pour des hommes accablés des maux hideux d'une pauvreté héréditaire, et trop souvent de maux plus hideux encore, ceux du vice! (Lacretelle.)

Les FEMMES ont besoin d'un appui.

LES FEMMES sont semblables à la vigne : elles ne sauraient se tenir debout ni subsister par elles-mêmes; elles ont besoin d'un appui encore plus pour leur esprit que pour leur corps; mais elles entraînent souvent cet appui et le font tomber. Il y a une galanterie spirituelle aussi bien qu'une sensuelle, et si l'on n'y prend garde, le commerce des FEMMES s'y termine d'ordinaire. En même temps que ce commerce augmente l'attache de la passion, il domine celle de la raison; je veux dire celle qui est fondée sur l'estime de la vertu de ceux dont on prend la conduite. Les FEMMES connaissent leurs défauts; elles sentent leurs immortifications, leurs promptitudes; leur passion présente leur fait passer par-dessus et leur en ôte le sentiment; mais, cette passion venant à cesser, ces défauts, qui étaient comme couverts à leurs yeux, s'y présentent en foule, et causent souvent de grandes ruptures. (Nicole.)

Esclave, machine, bijou, divinité.

LA FEMME est l'être du monde le plus indéfinissable. Parcourez toutes les nations qui habitent le globe, vous n'en trouverez pas deux qui en aient les mêmes idées. En Afrique, la FEMME est une esclave faite pour ramper sous un maître. Dans les Indes, c'est une machine assez drôle, uniquement animée pour les plaisirs d'un magot. En Turquie, c'est un joli bijou, facile à perdre, qu'il faut par cette raison soigneusement tenir sous la clef, et dont au surplus on peut trafiquer. En Espagne, la FEMME est une espèce d'ennemi dangereux, qu'il n'est pas mal d'enfermer parfois; en Moscovie, une compagne malheureuse, qu'il est bon de battre de temps en temps; en Angleterre, une égale soumise, qu'on estime et qu'on aime; en Pologne, une maîtresse qui commande; en France, la FEMME est une divinité qu'on adore. (Mme de Lambert.)

Du goût des FEMMES pour les hommes braves.

QUOIQUE la valeur ne soit pas la vertu des FEMMES, il est pourtant constamment

vrai qu'elles l'aiment, et qu'elles font même quelquefois injustice à d'autres bonnes qualités, en préférant des gens qui ne sont simplement que braves à d'autres qui ont plusieurs vertus. Les FEMMES, qui ne sont pas vaillantes, ne laissent pas d'aimer les vaillants; et soit que leur faiblesse naturelle leur fasse regarder la valeur des hommes comme un appui nécessaire, soit que leur vanité les satisfasse davantage se voyant vaincre des vainqueurs, ou soit que l'éclat de la vertu héroïque force tout le monde à l'admirer, il est toujours certain que les FEMMES aiment les braves, et que les lâches ne leur plaisent point. (Mlle de Scudéry.)

CHEZ toutes les nations, et particulièrement en France, un homme se trompe s'il croit plaire aux FEMMES par une belle figure et par des manières et des ajustements recherchés. La nature même porte les FEMMES à aimer de préférence, dans un homme, la figure, l'ajustement et le maintien qui leur annoncent un guerrier, un défenseur de la patrie. Bayle attribue cette prédilection des FEMMES pour les gens braves au violent amour qu'elles ont généralement pour la gloire; je ne hasarde rien en l'attribuant aussi au sentiment intérieur de leur amour pour le bien et la gloire de leur patrie. (Mme de Coicy.)

De la partialité des FEMMES.

RAREMENT les FEMMES sont comme la loi, qui prononce sans aimer ni haïr. Leur justice soulève toujours un coin du bandeau pour voir ceux qu'elles ont à condamner ou à absoudre. Ouvrez l'histoire, vous les verrez toujours voisines ou de l'excès de la pitié ou de l'excès de la vengeance. Il leur manque cette force calme qui sait s'arrêter; tout ce qui est modéré les tourmente.

Une FEMME de beaucoup d'esprit (Mme de Graffigny) a dit que les Français semblaient s'être échappés des mains de la nature lorsqu'il n'était encore entré dans leur composition que l'air et le feu. Elle en aurait pu dire autant de son sexe; mais sans doute elle n'a pas voulu trahir son secret. (Thomas.)

LA FEMME est un être extrême dans ses affections et ses qualités naturelles; rarement elle conserve ce milieu de froideur et d'indifférence dont la raison de l'homme tire tant d'avantages et de force pour affermir ses jugements, pour les peser dans la juste balance de l'équité. (Virey.)

FEMME varie.

NOUS avons vu des FEMMES de beaucoup d'esprit professer sérieusement, dogmatiquement, des doctrines religieuses ou philosophiques, ou embrasser chaudement une cause politique, par cela seul qu'un théoricien ou un chef de parti, élégant diseur et aimable convive, avait admiré, dans un accès de galanterie, leurs jolies mains ou leurs petits pieds. Que l'admiration fasse place à un indifférent oubli, que le théoricien ou le chef de parti interrompe ses aimables causeries, la secte sera exposée à perdre son plus ardent apôtre, et la cause politique son plus séduisant avocat. (Cerise.)

Fille et FEMME.

LES amants qui cessent de l'être après avoir épousé leurs maîtresses n'ont pas

toujours tout le tort; car la plupart des FEMMES, dès qu'elles sont mariées, sont négligées pour leurs maris, contredisantes, chagrines, bien souvent coquettes, et mêmes jalouses sans sujet; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si, les trouvant si différentes de ce qu'elles étaient avant de les avoir épousées, les maris changent de sentiments pour elles. (M[lle] de Scudéry.)

Fleurs de l'humanité, divinités mortelles.

LES FEMMES sont les fleurs brillantes de l'humanité et des créatures angéliques, délicates et fragiles, dont la faiblesse implore notre appui, dont la tendresse appelle notre amour, dont la douceur corrige notre rudesse, dont la bonté nous inspire la vertu, dont la grâce est l'un des mystères de la nature et l'un des charmes les plus puissants de la vie. Divinités mortelles, leurs regards enchanteurs, leur magique sourire, leurs paroles bienveillantes, produisent l'effet d'un baume salutaire appliqué sur les plaies de l'âme. (Julien.)

Le papillon et la jeune fille.

TELLE on voit, dans les vertes prairies de Cachemire, la reine des papillons de l'Orient qu'un enfant poursuit sans pouvoir l'atteindre : chaque fois qu'elle repose sur une fleur, il croit enfin la saisir, son cœur palpite, il approche une main tremblante : l'insecte aux ailes d'azur s'échappe encore, et laisse le jeune chasseur haletant et l'œil humide de larmes. Telle, brillante et volage comme le papillon, la beauté se joue des désirs de l'enfant devenu homme. Poursuite mêlée de vaines espérances et de craintes, commencée par la folie, et que les larmes terminent! Mais se sont-ils laissé atteindre, les mêmes malheurs sont le partage de l'insecte et de la jeune FILLE; une vie de douleur les attend; adieu la paix et le bonheur : l'un est le jouet de l'enfant, l'autre gémit des caprices de l'homme. Cet objet charmant, recherché avec tant d'ardeur, perd tout son prix dès qu'il est obtenu; chaque fois qu'une main le caresse, elle flétrit ses plus belles couleurs, tout son éclat s'évanouit; on le laisse fuir ou tomber sans secours. En quel lieu ces deux victimes trouveront-elles un asile? L'une a les ailes déchirées; le cœur de l'autre saigne encore. Le papillon pourra-t-il voltiger, comme auparavant, de la tulipe à la rose? Qui peut rendre à la jeune FILLE les doux plaisirs de l'innocence? Hélas! jamais un insecte compatissant ne vient protéger de son aile celui qui va perdre la vie; la beauté a de l'indulgence pour toutes les fautes, excepté pour celles qui sont aussi les siennes; tous les malheurs peuvent espérer de l'attendrir; mais elle refuse une larme à la honte d'une sœur abusée..... (Byron.)

Une FEMME selon M. de Balzac.

UNE FEMME est une variété rare dans le genre humain, et dont voici les principaux caractères physiologiques.

Cette espèce est due aux soins particuliers que les hommes ont pu donner à sa culture, grâce à la puissance de l'or et à la chaleur morale de la civilisation.

Elle se reconnaît généralement à la blancheur, à la finesse, à la douceur de sa peau.

Son penchant la porte à une exquise propreté.

Ses doigts ont horreur de rencontrer autre chose que des objets doux, moelleux, parfumés. Comme l'hermine, elle meurt quelquefois de douleur à voir souiller sa blanche tunique.

Elle aime à lisser ses cheveux, à leur faire exhaler des odeurs enivrantes; à brosser ses ongles roses, à les couper en amande; à baigner souvent ses membres délicats.

Elle ne se plaît pendant la nuit que sur le duvet le plus doux; pendant le jour que sur des divans de crin; aussi la position horizontale est-elle celle qu'elle prend le plus volontiers.

Sa voix est d'une douceur pénétrante, ses mouvements sont gracieux. Elle parle avec une merveilleuse facilité.

Elle ne s'adonne à aucun travail pénible...

Elle fuit l'éclat du soleil, et s'en préserve par d'ingénieux moyens.

Pour elle, marcher est une fatigue;

Mange-t-elle? c'est un mystère;

Partage-t-elle les besoins des autres espèces? c'est un problème.

Curieuse à l'excès, elle se laisse prendre facilement par celui qui sait lui cacher la plus petite chose; car son esprit la porte sans cesse à chercher l'inconnu.

Aimer est sa religion : elle ne pense qu'à plaire à celui qu'elle aime.

Être aimée est le but de toutes ses actions, exciter des désirs celui de tous ses gestes.

Aussi ne songe-t-elle qu'aux moyens de briller : elle ne se meut qu'au sein d'une sphère de grâce et d'élégance; c'est pour elle que la jeune Indienne a filé le poil souple des chèvres du Tibet, que Tarare tisse ses voiles d'or, que Bruxelles fait courir des navettes chargées du lin le plus pur et le plus délié, que Visapour dispute aux entrailles de la terre des cailloux étincelants, et que Sèvres dore sa blanche argile.

Elle médite nuit et jour de nouvelles parures, emploie sa vie à faire empeser ses robes, à chiffonner des fichus.

Elle va se montrant brillante et fraîche à des inconnus dont les hommages la flattent, dont les désirs la charment, bien qu'ils lui soient indifférents.

Les heures dérobées au soin d'elle-même et à la volupté, elle les emploie à chanter les airs les plus doux : c'est pour elle que la France et l'Italie inventent leurs délicieux concerts, et que Naples donne aux cordes une âme harmonieuse. Cette espèce, enfin, est la reine du monde et l'esclave d'un désir.

Elle redoute le mariage, parce qu'il finit par gâter la taille, mais elle s'y livre parce qu'il promet le bonheur. Si elle fait des enfants, c'est par un pur hasard. Quand ils sont grands, elle les cache. (De Balzac.)

La FEMME est indéfinissable.

QUELLE main téméraire osa jamais tracer le portrait de la FEMME? Quelle bouche insensée essaya de dire ce que c'est qu'une FEMME? Mystère vivant par qui l'homme naît, vit et meurt, la FEMME ne peut être comprise dans le cercle d'une définition, quel qu'il soit. On connaît une amante, une épouse, une mère, une sœur, mais nul n'a dit et ne dira jamais ce que c'est qu'une FEMME. Eh! qui es-tu, toi, qui veux a définir; toi, qui veux dire à la FEMME : Tu es cela! Ou tu es amant, ou

époux; ou père ou fils; ou frère ou ami d'une FEMME; ou bien tu es philosophe. Mais aucun de ces rôles ne te convient pour comprendre et pour m'expliquer la FEMME. Amant, tu ne la vois qu'à travers le prisme de ton imagination et au flambeau de ton amour; époux, tu l'aimes ou la détestes : ton amour ou ta haine la montre à tes yeux, à ton cœur, telle que tu la veux et non telle qu'elle est; père, tu es aveugle sur ta fille; fils, tu respectes, tu vénères et tu aimes ta mère; ami, tu es indulgent pour ton amie; philosophe, les systèmes t'aveuglent; tu n'as pas d'yeux dans le cœur, tu ne vois pas la FEMME : la FEMME n'est pas faite pour les philosophes. Donc il est dans la destinée de l'homme de jouir et de souffrir de la FEMME, mais non de pouvoir la juger. C'est un être multiforme; véritable protée, elle change d'aspect à nos yeux selon les passions qui nous animent : c'est le ciel, c'est l'enfer; c'est un ange, un démon; le jour, la nuit; la paix, la guerre; l'amour, la haine; la beauté, la laideur; une Grâce, une Furie; et toujours c'est ELLE, toujours la même, toujours une, toujours multiple : une par rapport à elle; multiple par rapport à nous, dont les passions sont multiples. Et comme elle est faite pour nos passions, si on veut la juger sans passions, elle échappe, on ne la trouve plus.

Étrange vérité! Contrairement aux lois de l'intelligence, pour bien connaître la FEMME, il faut l'ignorer; pour bien l'étudier, il faut se tenir loin d'elle; pour bien la définir, il faut employer des moyens détournés et n'exprimer sa pensée qu'indirectement. Témoin cette réponse d'un chaste prêtre à qui l'on demandait une définition de la FEMME :

Pourquoi me demander ce que c'est qu'une FEMME,
A moi dont le destin est d'ignorer l'amour?
Ah! d'un aveugle-né vous déchireriez l'âme
Si vous lui demandiez ce que c'est qu'un beau jour!

Ces paroles plaintives ne disent rien de la FEMME, mais il en jaillit un rayon de lumière qui vous la montre comme dans un miroir. (Benjamin Barbé.)

QU'EST-CE que la FEMME?
Impérieuse dans sa faiblesse;
Naïve... et rusée;
Craintive et intrépide!

On a vu la FEMME subjuguer la force par son adresse; du même coup chérir l'un et adorer l'autre; chercher qui la fuit; fuir qui la cherche; flotter vingt fois le même jour de l'amour au devoir et du devoir à l'amour; amalgamer le mieux du monde les œuvres de Dieu avec les pompes de Satan; réunir, en un mot, tous les extrêmes, comme s'il était dans sa nature de mettre en défaut toutes les déductions de la raison et du sens commun.

A cette question : Qu'est-ce que la FEMME?

Je serais tenté de répondre comme Ésope, à propos d'un morceau fort apprécié des dames : C'est ce qu'il y a de meilleur et de pire au monde... Anges pour ceux qu'elles aiment, ce sont de vrais démons pour ceux qu'elles détestent. (Étienne de Neufville.)

QUI peut définir les FEMMES? Tout, à la vérité, parle en elles, mais un lan-

gage équivoque. Celle qui paraît la plus indifférente est quelquefois la plus sensible; la plus indiscrète passe pour la plus fausse : toujours prévenus, l'amour ou le dépit dicte les jugements que nous en portons, et l'esprit le plus juste, et celui qui les a le mieux étudiées, en croyant résoudre des problèmes, ne fait qu'en proposer de nouveaux. (***)

Les FEMMES, à les bien définir, sont un mélange de légèreté et de prudence, d'amour pour le plaisir et de respect pour la vertu; de bonté et de vengeance; d'ambition et de générosité...

La mauvaise éducation des FEMMES donne aux mœurs de leur sexe en général une ressemblance, une uniformité qui ne permettent point aux caractères de déve= lopper leur diversité. Connaissez-en quelques-unes dans une ville, et à très-peu de chose près vous les connaîtrez toutes.

Trop faibles pour être décidées, on ne doit distinguer les FEMMES que par leurs charmes. On peut faire d'une même FEMME cent portraits différents, et tous sont vrais. Fière et fastueuse à la cour, simple et tendre à la campagne; aujourd'hui attachée à son époux et à ses devoirs, demain livrée aux goûts les plus bizarres. Tantôt on la voit les cheveux épars, les yeux et les mains élevés au ciel, attendrir par ses plaintes; l'instant d'après on voit la sérénité répandue sur son visage, ses attraits relevés par la parure et les grâces. Affligée sans raison, consolée par caprice, sa douleur et sa joie sont l'ouvrage de son imagination. La FEMME est incompréhensible, c'est un caméléon qui change à chaque instant.

Les FEMMES, susceptibles de toutes les impressions, ne sont que ce que nous vou= lons qu'elles soient : capables des plus grandes vertus et des plus grands vices, elles s'y portent également avec la même fureur, et c'est toujours l'esprit du siècle, le ton de la société où elles vivent et l'opinion du moment qui les déterminent à faire le plus grand sacrifice.

Les mille contradictions que l'on remarque dans les FEMMES ne sont qu'appa= rentes; c'est nous qui les mettons sans cesse en contradiction avec leur nature.

La FEMME est nécessaire à l'homme, comme l'air à la vie : elle est pour lui ce qu'une source salutaire est au voyageur dans une contrée aride; elle porte le calme dans notre âme, lorsque les nuages du malheur se sont appesantis sur nous, ou que l'âge de la mort est venu sillonner notre front.

La FEMME tient le milieu entre l'homme et les anges.

Les FEMMES! ce nom-là me chatouille l'oreille.
Les FEMMES! c'est, je crois... c'est là cette merveille
Que jusqu'à ce moment je ne connaissais pas.
Faites-moi le portrait des FEMMES. — Leurs appas,
Mon fils, sont au-dessus de toutes les louanges.
Figurez-vous un être entre l'homme et les anges.
Ces fatales beautés ont des yeux meurtriers

Qui de nos faibles cœurs percent tous les sentiers ;
Le chant des rossignols est bien moins agréable
Que le son de leur voix ; leur discours est aimable,
Insinuant, badin ; leur commerce est charmant.
Les FEMMES, en un mot, sont tout enchantement :
Jamais sans succomber nul homme ne les brave,
Et dès qu'il les regarde il devient leur esclave. (DESTOUCHES.)

Sexe adorable quand même.

O sexe inconcevable !
De contrastes sans fin mélange inexplicable !
Le ciel, en s'occupant de ta création,
Se mit avec lui-même en contradiction.
(Aux femmes.)
La force naît chez vous du sein de la faiblesse,
Et la grandeur s'élève où rampe la souplesse.
Plus nous vous chérissons, plus vous nous tourmentez,
Et c'est par ces tourments que vous nous enchantez.
Si d'un défaut sur vous on s'apprête à médire,
Deux vertus à l'instant désarment la satire.
En vain on vous démasque, en vain on vous connaît ;
Il faut vous adorer en dépit qu'on en ait. (DEMOUSTIER.)



V

DÉFINITION BURLESQUE DE LA FEMME.



Le philosophe Simonide, dit Joseph Bassi, auquel on demandait ce que c'était qu'une FEMME, en donna cette définition :

La FEMME est la confusion de l'homme, une bête inconstante, un soin continuel, un combat sans trêve, un dommage journalier, un obstacle de solitude, un naufrage de la vie continente, un vaisseau d'adultère, une bataille pernicieuse, un très-méchant animal, un fardeau insupportable, un aspic inguérissable, et un humain et naturel esclavage.

LA FEMME est un animal si difficile à connaître, que le plus bel esprit du monde n'en saurait donner une assurée définition ; car il y a chez elle tant de cabinets et d'arrière-boutiques, tant de ressorts et de chambres à louer, qu'on ne sait en quoi se fier. Tantôt rit, tantôt pleure pour un même sujet ; tantôt veut et ne veut pas ; tantôt s'attriste et se réjouit; tantôt paraît un agneau, tantôt un satyre. Enfin est

à naître celui qui ne connaît point son instabilité, sa légèreté, son inconstance et son infidélité. J'en laisse juge un certain poëte, qui en va composant ces beaux vers :

L'on ne trouva jamais une FEMME constante,
Et s'il y en a une, il y en a cinquante
Qui mille fois le jour changent volagement.
Il y a plus au vent qu'aux FEMMES d'assurance;
Les FEMMES de tout temps adorent l'inconstance;
Malheureux est celui qui aime constamment.

Laissant là le poëte et la poésie, je dis qu'il n'y a rien au monde si léger et si perfide que le sexe féminin. La perfidie de la FEMME paraît en ce que, pour venir à bout de son dessein, elle tromperait père et mère et les plus grands de tous ses amis, ou bien même celui de qui elle tient le premier être de sa vie.

Je m'en rapporte à ce que dit la Genèse de la première FEMME, qui ne sut et ne voulut jamais garder à Dieu six heures la fidélité qui la pouvait, elle et sa postérité, rendre bien heureuse; que si celle-là, tant noble et accomplie, ne sut être fidèle à son Créateur, ce n'est pas de merveille si les autres, moins parfaites, ne le sont aux hommes les plus vertueux..... (Jacques Olivier.)

UNE FEMME est un animal timide, mais qui ne laisse pas de se faire craindre. Elle ne combat que pour être vaincue, et fait demander quartier en cessant de se défendre.

VOULEZ-VOUS bien connaître une FEMME? Figurez-vous un joli petit monstre qui charme les yeux et qui choque la raison; qui plaît et qui rebute, qui est ange au dehors et harpie au dedans... Mettez ensemble la tête d'une linotte, la langue d'un serpent, les yeux d'un basilic, l'humeur d'un chat, l'adresse d'un singe, les inclinations nocturnes d'un hibou, le brillant du soleil, et l'inégalité de la lune; enveloppez tout cela d'une peau bien blanche : ajoutez-y des bras, des jambes, *et cætera*, vous aurez une FEMME complète. (Gherardi.)

QUELLE étrange chose est l'homme! et quelle chose plus étrange encore est la FEMME! Quel tourbillon est sa tête, et quel gouffre plein d'écueils dangereux est tout le reste de sa personne! Mariée, veuve, fille ou mère, elle peut changer un esprit comme le vent : tout ce qu'elle a dit ou fait n'est rien auprès de ce qu'elle dira ou fera; le plus ancien des êtres, elle est toujours nouvelle. (Byron.)

Les FEMMES au bois de Boulogne et aux Tuileries. — Surprise d'un Siamois. — Curieuse définition de la FEMME. — La Parisienne est indéfinissable. — Les Françaises divisées en cent nations très-distinctes. — Voyage dans le pays des somnambules. — Avis aux maris, aux pères et aux mères.

NOUS avons à Paris deux sortes de promenades : dans les unes on va pour voir et pour être vu; dans les autres, pour ne voir ni être vu de personne.

Les FEMMES qui ont l'inclination solitaire cherchent volontiers les routes écartées du bois de Boulogne, où elles se servent mutuellement de guide pour s'égarer.

Les détours de ce bois sont si trompeurs, que les mères les plus expérimentées s'y perdent quelquefois en voulant retrouver leurs filles.

Dans un climat voisin, qu'on nomme les Tuileries, on va respirer l'air au milieu

d'un nuage de poussière étouffante, qui fait qu'on n'y voit point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer.

L'incommodité de ces promenades, c'est qu'on y est tourmenté de plusieurs insectes; des mouches en été, des cousins en automne, et en tout temps des nouvellistes.

En arrivant au bout de la grande allée des Tuileries, le Siamois que j'accompagnais fut enchanté du plus agréable spectacle qui se puisse présenter à la vue : il n'y avait que des FEMMES ce jour-là, et l'allée en était toute couverte.

Je n'ai vu de ma vie, me dit-il en souriant, une volée si nombreuse; la charmante espèce d'oiseaux !

Ce sont, lui dis-je sur le même ton, ce sont des oiseaux amusants, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour.

Ils sont volages d'inclination, faibles de tempérament, et forts en ramage.

Ils ne voient le jour qu'au soleil couchant, marchent toujours élevés à un pied de terre, touchent les nues de leurs superbes huppes; en un mot, la plupart des FEMMES sont des paons dans les promenades, quelques-unes sont des pies-grièches dans leur domestique, et des colombes dans le tête-à-tête.

Voilà une description bien hardie, dit le Siamois; en bonne foi, ce portrait est-il d'après nature ? Est-ce bien là la FEMME ? Oui, sans doute, lui répondis-je; mais je connais des FEMMES qui s'élèvent au-dessus de la FEMME, et peut-être même au-dessus de l'homme. A l'égard de celles-là, je n'ai que faire de les distinguer des autres; elles se distinguent bien d'elles-mêmes.

Rien n'est plus difficile à définir que les FEMMES : et de toutes les FEMMES, les Parisiennes sont les plus indéfinissables.

Les FEMMES espagnoles sont tout Espagnoles, les Italiennes tout Italiennes, les Allemandes tout Allemandes; mais dans les Parisiennes on trouve des Espagnoles, des Italiennes et des Allemandes.

Parmi nos Françaises, combien de nations différentes!

La nation policée des FEMMES du monde,

La nation sauvage des provinciales,

La nation libre des coquettes,

La nation indomptable des épouses fidèles,

La nation docile des FEMMES qui trompent leur mari,

La nation aguerrie des FEMMES d'intrigue,

La nation des lorettes, nouvellement découverte,

La nation type des grisettes, où se recrutent les lorettes,

La nation timide... mais il n'y en a plus guère de celles-là,

La nation barbare des belles-mères,

La nation fière et vaniteuse des bourgeoises qualifiées,

La nation errante des visiteuses régulières.

Et tant d'autres, sans compter la nation superstitieuse des coureuses d'horoscope; on devrait renfermer celles-là, et détruire la nation des devineresses qui les abusent, et qui, sous prétexte de deviner ce que sont les personnes, leur font faire des choses qu'elles n'auraient jamais faites.

Et la nation des somnambules, découverte récemment par le célèbre navigateur Magnétisme. Celle-ci est la plus curieuse, en ce sens qu'on lui arrache ses secrets

sans qu'elle s'en doute. On l'endort, puis on lui adresse les questions les plus indiscrètes, auxquelles elle se garderait bien de répondre si elle était éveillée. Nous qui avons le bonheur d'être garçon, nous nous sommes hasardé à faire un voyage dans ce miraculeux pays des FEMMES franches, et, pour l'édification des maris, nous ne citerons ici que le dialogue suivant : « Avez-vous aimé quelqu'un avant votre mariage ? — Oui, j'ai aimé un beau jeune homme, qui m'aimait aussi ; mais ses parents n'ont jamais voulu consentir au mariage. — Et depuis que vous êtes mariée ? — J'aime un ami de mon mari ; mais je ne suis pas encore certaine qu'il ait pour moi les mêmes sentiments.— Aimez-vous le bal et les spectacles ? — Oui ; mais j'ai toujours laissé supposer le contraire à mon mari. — Votre mari est-il aimable ? — Il croit l'être ; mais il n'a pas encore réussi à me faire partager son opinion. — Êtes-vous jalouse ? — Oui, par amour-propre. — Votre mari vous est-il fidèle ? — Oui, faute d'occasion..... »

Cette nation est la plus curieuse : néanmoins nous ne conseillerons pas aux maris d'y voyager, car ils pourraient y faire des découvertes fâcheuses pour leur tranquillité et surtout pour leur orgueil. Nous conseillerons aussi aux pères et aux mères qui ont des filles à marier de ne pas pénétrer dans ce nouveau monde ; car les murs ont des oreilles, et leurs filles pourraient rester filles devant la loi jusqu'à ce que mort s'ensuive.

FEMMES ! FEMMES ! objets chers et funestes, que la nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine et l'amour sont également nuisibles, et qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément ! Beauté, charme, attrait, sympathie ! être ou chimère inconcevable, abîme de douleurs et de voluptés ! Beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! C'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. (J.-J. Rousseau.)

IL y a des FEMMES que, pour l'honneur du sexe, les autres FEMMES devraient assommer à frais communs : la perfidie, la trahison, l'insolence, l'effronterie, sont les qualités dont elles font l'usage le plus ordinaire ; et l'infâme malhonnêteté est le moindre de leurs vices. Du reste, pas le moindre sentiment, je ne dis pas d'amour, elles ne sont pas faites pour le connaître, mais de la plus simple amitié, de charité naturelle, d'humanité ; enfin, ce sont des monstres, mais des monstres qui parlent, qui ont de l'esprit, qui ont un front d'airain, qui sont au-dessus de tous reproches, qui prennent plaisir de triompher et d'abuser de la faiblesse humaine, et qui étendent leur tyrannie sur tous les états. (Mme de Sévigné.)

TELLE FEMME croit pouvoir se permettre certains plaisirs que la conscience lui reproche en secret, parce que le même jour elle aura passé quelques heures à l'église, et qu'elle aura marmotté plusieurs oraisons, auxquelles ses lèvres et sa langue ont eu beaucoup plus de part que son esprit et son cœur. D'autres, en sortant de l'église, rentrent chez elles en grondant, à tort et à travers, les domestiques, les enfants, leur mari, et sont tout le reste du jour d'infernales furies. Tel est, assez ordinairement, le fruit des longues prières de ces bigotes qui ne sont pas même chrétiennes.

PENSÉES BURLESQUES SUR LA FEMME.

Saint Jean Chrysostome dit : Si vous voulez savoir ce que c'est qu'une FEMME, c'est l'ennemi juré de l'amitié, une peine lamentable, un mal nécessaire, une tentation naturelle, une calamité désirable, un péril domestique et un dommage délectable.

Tertullien dit que la haine du diable n'est pas tant à craindre que celle d'une FEMME ; car si le diable fait du mal, il est tout seul, mais la FEMME est aidée de l'esprit malin pour exercer sa vengeance sur celui qui l'aurait tant soit peu choquée.

Enfin la FEMME n'est autre chose qu'une sainte à l'église, un ange dans les rues, un diable à la maison, un hibou aux fenêtres, une pie à la porte, une chèvre dans un jardin, etc.

On remarque lorsqu'une FEMME a été à confesse et a fait son bon jour, c'est lorsqu'elle fait plus souvent qu'à l'ordinaire du bruit, quand elle est de retour à la maison, où elle fait le diable à quatre, et sa langue serpentine criera alarme contre la servante pour n'avoir pas balayé, fait le lit, écumé le pot, et autres choses semblables.

Bref, la FEMME est un diable familier dans la maison, le jouet des insensés et la perte des beaux esprits.

En effet, Martial a eu raison de mettre dans ses épigrammes, qu'il n'y avait rien pire que la FEMME, et s'il s'en est jamais trouvé une bonne, qu'il ne sait par quel moyen une chose mauvaise peut être devenue bonne. (J. Olivier.)

LA FEMME est plus amère que la mort ; elle est le lacs des veneurs, et son cœur un rets, ses mains sont des liens. Quiconque est agréable à Dieu la fuira, mais quiconque sera pécheur sera pris par elle. (Salomon.)

De mille hommes j'en ai trouvé un bon, et de toutes les FEMMES pas une. (Id.)

Les FEMMES font apostasier les anges. (Id.)

La FEMME est le chef du péché, les armes du diable, l'exil du paradis, et la corruption de la première loi ancienne que jadis le ciel donna aux hommes. (Origène.)

Les FEMMES sont les parfaites ouvrières et artisanes de toutes les méchancetés qu'on saurait même inventer.

La sagesse et la raison sont incompatibles avec l'esprit d'une FEMME qui n'a rien autre chose que l'ambition en tête. (Caton.)

Pythagore, à qui on demandait pourquoi il avait donné sa fille en mariage au plus grand ennemi qu'il eût au monde, répondit : Je ne pouvais mieux me venger que de lui donner une FEMME, car il n'y a rien de plus malicieux au monde.

Une bonne FEMME est plus rare qu'un phénix. (Saint Jérôme.)

La FEMME est l'organe du diable. (Saint Bernard.)

La FEMME a le venin d'un aspic et la malice d'un dragon. (Saint Grégoire.)

La FEMME est l'augmentatrice du péché. (Saint Augustin.)

Toute la malice du monde est courte et succincte au prix de celle de la FEMME. (Ecclésiaste.)

La FEMME est un mets digne des dieux, quand le diable ne l'assaisonne pas. (Shakspeare.)

Il faut juger des FEMMES depuis la chaussure jusqu'à la coiffure inclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre queue et tête. (La Bruyère.)

Il y a peu de FEMMES si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une FEMME, ou de trouver heureux celui qui n'en a point. (Id.)

La FEMME est le paradis des yeux, l'enfer des âmes, le purgatoire des bourses et le limbe des pensées.

Une FEMME est une machine parlante, qui met tout l'univers en mouvement, et qui se meut par les ressorts de la tendresse.

Une FEMME est un petit animal doux et malin, moitié caprice et moitié raison. C'est un composé harmonique où l'on trouve quelquefois bien des dissonances.

La FEMME est un animal qui s'ennuie. (***)

Presque toutes les FEMMES ont le diable au corps, et les maris doivent savoir par expérience que lorsque le diable s'est logé quelque part, il n'est pas facile de l'en chasser.

FEMME ! FEMME ! FEMME ! créature faible et décevante !... nul animal créé ne peut manquer à son instinct ; le tien est-il donc de tromper ?... (Beaumarchais.)

Les FEMMES sont des enfants ; présentez-leur un morceau de sucre, vous leur faites danser très-bien les contredanses que dansent les enfants gourmands ; mais il faut toujours avoir une dragée, la leur tenir haute, et... que le goût des dragées ne leur passe point. (De Balzac.)

..... O vous, qui vous écriez souvent : — Je ne sais pas ce qu'a ma FEMME !... vous baiserez cette page de philosophie transcendante, car vous allez y trouver *la clef du caractère de toutes les* FEMMES !.... Mais les connaître aussi bien que je les connais, ce ne sera pas les connaître beaucoup ; elles ne se connaissent pas elles-mêmes ! Enfin, Dieu, vous le savez, s'est trompé sur le compte de la seule qu'il ait eue à gouverner et qu'il avait pris le soin de faire. (Id.)

Les FEMMES aiment les scènes intriguées et les intrigants : la vie uniforme est leur aversion. Une FEMME créera plutôt un orage que de voir toujours le temps serein. Pourvu qu'elles président à l'ouragan, ou qu'elles aient le pouvoir de le diriger, il ne manque rien à leur satisfaction.

Il est peu de FEMMES qui aient des qualités réelles ; c'est de leur figure que dé-

pendent leurs vertus. Telle qui se trouve laide se dévoue à la sagesse par humeur, et telle autre qui se trouve jolie forme le dessein de devenir galante.

L'on ne voit point les FEMMES faire des pèlerinages ni des vœux pour obtenir d'un saint d'avoir l'esprit doux, l'humeur égale, d'être guéries de l'orgueil et de la vanité, d'être moins médisantes, d'avoir des mœurs pures, etc., etc., etc.

Une FEMME et sa servante du même parti embarrasseraient et tromperaient une douzaine de diables. (***)

Que de FEMMES, surtout en France, qui ne savent que boire, manger, dormir, jouer, mettre des enfants au monde et les gâter; tromper leurs amants, leurs maris, leurs directeurs, et médire de leurs semblables!

La FEMME est une mer en naufrages fatale;
Rien ne peut aplanir son humeur inégale;
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain. (MALHERBE.)

. . . .
Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de FEMME;
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la FEMME est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connaître,
Et de qui la nature est fort encline au mal:
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans; aussi, sans repartie,
La FEMME est toujours FEMME, et jamais ne sera
Que FEMME, tant qu'entier le monde durera:
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant? Car, goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts:
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête;
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La brutale partie alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va sans savoir où,
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une FEMME est comme la girouette
Au haut de la maison, qui tourne au premier vent:
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison (car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude);
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,

Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remû-ménage
Horrible; et le vaisseau, malgré le nautonnier,
Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier :
Ainsi, quand une FEMME a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter par de certains... propos,
Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots,
De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
Quand... Les FEMMES enfin ne valent pas le diable. (MOLIÈRE.)

. . . .

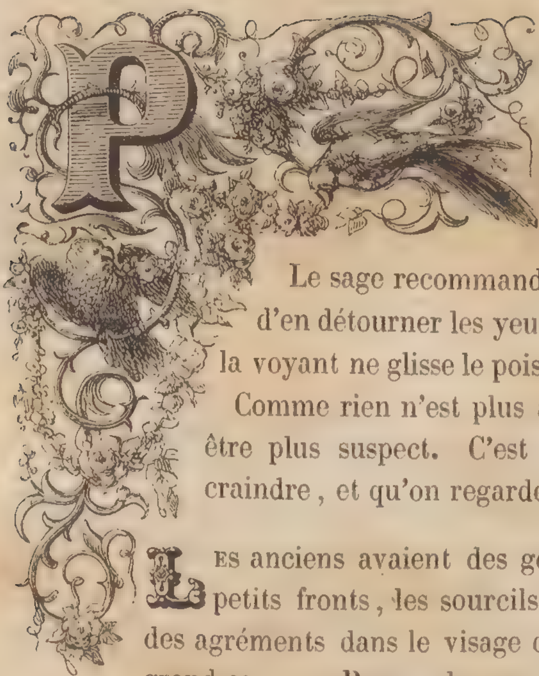
Tout le monde connaît leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant et leur âme fragile;
Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle, et malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là. (ID.)





VI

DE LA BEAUTÉ.



PLATON appelle la beauté le privilége de la nature.

On demandait un jour à Aristote d'où vient l'impression que la beauté fait sur les sens ; il répondit : Cette question est digne d'un aveugle.

Le sage recommande à ceux qui rencontrent une belle FEMME d'en détourner les yeux, de peur que l'attrait qu'on éprouve en la voyant ne glisse le poison de la séduction jusqu'au fond de l'âme. Comme rien n'est plus attrayant qu'un beau visage, rien ne doit être plus suspect. C'est un traître, dit Plutarque, qui se fait craindre, et qu'on regarde avec plaisir. (Le P. Joly, capucin.)

LES anciens avaient des goûts de beauté différents des nôtres. Les petits fronts, les sourcils joints ou presque point séparés, étaient des agréments dans le visage d'une FEMME : on fait encore aujourd'hui grand cas, en Perse, de gros sourcils qui se joignent. Dans quelques pays des Indes, il faut, pour être belle, avoir les dents noires et les cheveux blancs, et l'une des principales occupations des FEMMES aux îles Mariannes est de se noircir les dents avec des herbes, et de se blanchir les cheveux à force de les laver avec certaines eaux préparées. A la Chine et au Japon, c'est une beauté que d'avoir le

visage large, les yeux petits et couverts, le nez camus et large, les pieds extrêmement petits, le ventre gros, etc. Il y a des peuples de l'Amérique et de l'Asie qui aplatissent la tête de leurs enfants en leur serrant le front et le derrière de la tête entre des planches, afin de rendre leur visage beaucoup plus large qu'il ne le serait naturellement; d'autres aplatissent la tête et l'allongent en la serrant par les côtés; d'autres l'aplatissent par le sommet; d'autres enfin la rendent la plus ronde qu'ils peuvent. Chaque nation a des préjugés différents sur la beauté : chaque homme a même sur cela ses idées et son goût particulier; ce goût est apparemment relatif aux premières impressions agréables qu'on a reçues de certains objets dans le temps de l'enfance, et dépend peut-être plus de l'habitude et du hasard que de la disposition de nos organes. (Buffon.)

La beauté est une; elle est générale : qu'on ne nous dise pas qu'elle est arbitraire.

Si les sauvages se cicatrisent le visage, ce n'est pas pour être plus beaux, mais au contraire plus terribles;

Si les Chinois se déforment le pied, ce n'est pas qu'on ait dans ce pays une fausse idée de la beauté; mais les hommes ont établi cette mode par politique;

Si les habitants des Alpes paraissent estimer les goîtres, croyons que c'est parce qu'ils sont communs chez eux, et qu'ils ont affecté d'en faire une beauté, pour ne pas rougir de ce défaut monstrueux;

De même si nos dames se fardent, ce n'est pas qu'elles pensent que la couche de blanc et de rouge qu'elles se mettent sur le visage soit une beauté réelle; non, elles ne le pensent pas; mais elles ressemblent aux habitants des Alpes; la vraie beauté étant fort rare, elles ont mis à la mode une beauté factice qui peut être générale.

La vraie beauté consiste dans une taille moyenne et bien proportionnée; dans des traits réguliers, nobles et délicats, et dans une plus belle peau. C'est une toile qu'a formée la nature, dit Vandermonde, pour y fondre toutes les variétés du plus beau coloris; tantôt elle y fait éclore les lis et les roses; tantôt on n'y voit que la sombre violette, ou le fruit noir du myrte. (Rétif de la Bretonne.)

L'espèce humaine est la seule où le sexe féminin soit appelé par exception le beau sexe : dans toutes les autres espèces d'êtres animés, c'est le mâle que la nature a pourvu des caractères de la beauté.

Influence de la beauté. — Toutes les FEMMES sont belles dans leur printemps.

Quelque porté qu'on soit à se faire illusion sur le principe de ces traits aigus qu'un sexe éprouve à la vue de l'autre, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce principe n'est et ne peut être que la perception d'une certaine conformité de moyens, avec un besoin pressant à se satisfaire. L'homme voit dans la FEMME, comme la FEMME dans l'homme, la seule chose au monde qui puisse changer ses inquiétudes en plaisirs. Il n'est pas surprenant qu'un intérêt aussi vif que tendre les porte d'abord l'un vers l'autre, et que la passion les amenant par degrés à se prêter mutuellement une importance exclusive, ils en viennent enfin à ne voir qu'eux seuls dans toute la nature. Dans cet état, qui est le dernier période de l'amour,

l'homme n'est plus un mortel, c'est un dieu : la FEMME est une divinité. L'imagination impétueuse du premier accumule surtout en faveur de l'autre toutes les perfections possibles; il s'égare délicieusement dans les idées chimériques et mystérieuses du beau, pour élever l'objet de son délire. Mais, lorsqu'après avoir fait un chemin immense dans le pays des abstractions, il arrive enfin à la réalité, il est peut-être étonné de se trouver à côté du sauvage stupide, ou de l'animal livré aux pures sensations.

La *beauté*, ce mobile puissant dont jamais mortel sensible ne prononça le nom sans émotion, n'est donc aux yeux du philosophe qui peut un moment échapper à ses prestiges (1), et contempler d'un œil calme les bouleversements et les tempêtes qu'elle excite dans l'univers, qu'un simple rapport de moyens appropriés à un effet naturel; mais un rapport qui, ayant pour objet une nécessité impérieuse, doit à la passion sa principale force, et à l'imagination humaine les traits séduisants qui l'embellissent. Ce qui prouve que la beauté n'est point un être absolu, mais une relation, c'est que, si l'un des termes qui la composent vient à changer, la beauté ne subsiste plus.

Il n'y a pas de beauté sans fraîcheur : lorsque cette qualité manque, tous les autres agréments ne frappent que faiblement, parce qu'un jugement prompt et rapide, que l'instinct nous suggère, nous avertit qu'une FEMME dont l'individu ne présente point tous les caractères d'une parfaite santé est dans une disposition peu favorable au plan de la nature relativement au maintien de l'espèce.

Comme on n'est jamais plus avantageusement disposé pour cet objet que dans les premières années de la jeunesse et dans le temps de la puberté, il n'y a pas de FEMME qui ne plaise à cette époque, et La Chaussée a dit avec raison :

..... A quinze ans on est du moins jolie.

Sa beauté alors est d'être FEMME : toute notre prévention, toutes nos idées conventionnelles sur le beau, ne sauraient empêcher la FEMME qui n'en a point d'autre de briller alors un moment; et si son règne est court, c'est parce que des objets de comparaison, qui tirent tout leur prix du préjugé établi, viennent l'éclipser lorsqu'elle n'a plus l'avantage naturel et passager qui la soutenait contre eux.

Les qualités qui font la beauté d'un sexe défigureraient l'autre. Cet air mâle et ces traits bien prononcés dont l'homme tire son lustre feraient dans la FEMME une impression désagréable, parce qu'ils rendraient équivoque le vrai rapport dans lequel elle doit être avec lui. Une molle délicatesse et des traits fins déplairaient dans l'homme, parce qu'ils choqueraient le rôle auquel on s'attend de sa part. Tout ce qui a un air de force séduit naturellement les FEMMES : il est aisé de s'en apercevoir par les qualités et l'état des personnes qui déterminent ordinairement leurs choix. Il n'est pas étonnant que la faiblesse cherche un appui contre les besoins qui l'accompagnent, ou contre les dangers que la crainte lui fait imaginer.

La beauté ne varie pas seulement par rapport aux sexes; elle est encore différente selon les individus du même sexe. Les mêmes choses qui sont capables d'enflammer

(1) On sait trop que la philosophie ne met pas toujours à couvert de ses traits. On dit que Démocrite, tyrannisé par la vue du sexe, et ne pouvant plus supporter la forte impression qu'elle lui faisait, prit le parti de se rendre aveugle. Je souhaiterais, pour l'honneur des dames, et pour d'autres causes, que le fait fût vrai. Cette victime ne déparerait pas leur martyrologe.

l'un refroidissent l'autre : on trouve des hommes qui, en avouant que telle FEMME est belle, parce qu'elle réunit en elle tout ce qui forme le genre de beauté le plus généralement recherché, se décident cependant en faveur d'une autre FEMME dont les traits sont moins réguliers. (Roussel.)

U'EST-CE qui constitue la beauté chez les FEMMES? Les opinions sont partagées sur ce point. Pour mettre nos lecteurs à même de se former une idée de ce qu'on doit entendre par la véritable beauté, nous allons la considérer dans tous ses détails et sous tous ses aspects.

De la beauté parfaite.

Quatre choses concourent à faire une beauté parfaite : le coloris, la proportion des traits, l'expression et les grâces.

Un beau mélange de rouge et de blanc fondus ensemble, en sorte néanmoins que le blanc semble dominer, voilà la plus belle couleur de chair. La pudeur et la candeur donnent au coloris son vrai ton.

La beauté est inséparable de la santé et de la jeunesse : cet embonpoint fleuri du bel âge qui vient de la bonne constitution du corps est le plus aimable; mais la moindre maladie flétrit le teint le plus vermeil.

Le coloris, loin d'être partout égal, doit avoir ses nuances et ses dégradations. Le vermillon des joues doit se blanchir vers le bas du visage. Le blanc du front, plus éclatant que partout ailleurs, paraît en approchant des tempes légèrement teint de bleu. L'éclat des joues doit être plus riche qu'éblouissant. Rien n'est plus désagréable qu'une enluminure brillante, quoique naturelle. L'incarnat des lèvres est celui d'une rose qui s'épanouit : le tour de la bouche doit être blanc comme de l'albâtre; c'est le seul endroit du visage où la couleur soit tranchée.

Une peau fine, délicate et transparente est préférable à toute autre, toutes autres choses égales. Une blonde n'est pas, à beaucoup près, aussi belle qu'une brune, mais elle est souvent plus jolie. Un brun vif et clair a encore l'avantage d'être plus propre à l'assortiment des autres couleurs, le rouge paraît toujours plâtre sur un blanc très-éblouissant.

Enfin, la plus grande beauté du coloris, c'est d'être doux, velouté, humide de fraîcheur.

Personne n'ignore combien une grande bouche, un front rétréci, un nez épaté, défigurent une FEMME. Mais, sans parler ici de ces défauts trop marqués, il y en a d'autres qui, pour être moins visibles, n'échappent pas aux yeux connaisseurs.

D'abord toutes les inflexions ou courbures doivent être extrêmement douces et mollement formées : tels sont, par exemple, les passages des côtés du nez aux joues; celui de la lèvre inférieure au menton; la cavité de la fossette ou fourchette au menton; la rondeur du front, qui ne doit être ni trop élevé ni trop aplati. La ligne ondoyante qui va d'une oreille à l'autre, en passant par les joues et le nez, renferme tous les différents degrés d'inflexion dont on vient de parler, et cette ligne n'a réellement qu'une inflexion précise pour être juste et belle. La grandeur des visages n'y fait rien; car, dans les cercles d'inégale grandeur, toutes les proportions ou arcs semblables ont une même courbure. Toute ligne qui s'écarte de la juste précision est plus ou moins belle, selon qu'elle s'en éloigne plus ou moins.

Il en est ainsi de toutes les autres lignes qui enveloppent le corps, les épaules, les bras, les mains, les genoux, etc.; car le visage n'est pas le seul siége de la beauté, tout le corps en est susceptible.

La tête doit être d'une forme presque ronde, et plutôt avec l'apparence d'un ovale que réellement telle.

Le front grand, ouvert, poli, bien arrondi, c'est-à-dire également courbé dans les points qui se répondent. Un front bas, rétréci, gâte tous les autres agréments.

Les cheveux longs, épais, bien plantés, bien lisses et d'un beau noir de jais ou d'ébène, sont les plus beaux. Les blonds conviennent assez à la première jeunesse.

Les yeux bien fendus, noirs, châtains, et d'un bleu clair; les grands sont les plus beaux; les petits ont quelque chose de plus vif et de plus piquant.

Les sourcils doucement courbés en demi-cercle, terminés d'un côté à l'angle extérieur de l'œil, et de l'autre à la naissance du nez. Les noirs sont les plus beaux, mais ils doivent toujours avoir la couleur des cheveux; le contraste n'est pas supportable.

Les joues fermes, vermeilles, d'un éclat doux et tempéré, qui procède de la fraîcheur du teint, ni trop plates, ni trop élevées : les joues aplaties annoncent trop la vieillesse; les joues élevées ressemblent trop à l'enfance.

Les oreilles courtes, colorées d'un rouge léger.

Le nez droit et bien affilé : le nez camus défigure moins qu'un nez long et recourbé.

La bouche petite et bien coupée, qui, en souriant, forme sur chacune des joues une petite fossette qu'on nomme la fossette des grâces.

Les lèvres ni trop grosses ni trop grêles; d'un rouge humide, comme on l'a déjà dit.

Les dents blanches, petites, égales, bien rangées; leur blancheur ne saurait être trop éclatante : le ton de l'ivoire le plus blanc est celui qui leur convient le mieux.

Le menton rond et fourchu.

Le col droit et plein de chair, un peu long, que la peau en soit blanche, délicate et gracieuse.

Les épaules moins larges que les hanches.

Les bras ronds, fermes et blancs.

La main un peu longue et bien déliée.

Les doigts arrondis, rouges vers les ongles, et menus par le bout.

La gorge bien partagée également et mollement en deux demi-globes durs, blancs et ronds; le menton doit être un peu vermeil. Trop de gorge dépare et donne un air commun; le trop peu est disgracieux.

La taille fine et dégagée.

Les cuisses blanches et pleines de chair, diminuant de grosseur en s'attachant au genou, qui doit être rond, uni et bien tourné.

Les jambes fines et déliées avec un mollet un peu enflé.

Enfin, le pied petit, et les doigts tellement arrangés et inégaux, qu'ils se terminent presque en pointe.

Tel est le chef-d'œuvre de la nature, et l'innocence en est le plus doux charme.

De l'expression.

Les affections de l'âme, les pensées et la variété des désirs, donnent mille charmes à la beauté. Elles animent les regards, les gestes, les attitudes; les yeux surtout, les sourcils et la bouche, sont les parties du visage qui reçoivent le plus d'expression. Les yeux sont le miroir de l'âme; rien de plus séduisant que les regards animés par la tendresse ou par la douceur, par l'espoir et le désir, par la candeur et l'ingénuité. Les affections tendres et honnêtes donnent un lustre infini aux grâces naturelles, par la sérénité qu'elles répandent sur le visage; mais l'union la plus parfaite, celle dont la beauté tire son plus grand prix, est celle de la modestie, de la sensibilité, de la douceur et de l'innocence. Chacune de ces qualités suffit pour plaire, et leur assemblage est le comble et le prodige de l'expression.

On demande pourquoi deux amants se trouvent ordinairement plus beaux et plus aimables qu'ils ne le sont, et qu'ils ne le semblent à d'autres yeux? C'est que l'amour embellit les objets. Ils se voient quand ils n'ont que l'amour pour témoin : les tendres affections auxquelles le cœur se livre sans contrainte donnent à la beauté un éclat, une expression qu'elle n'a pas dans d'autres moments. Par la même raison, la colère, l'envie, la jalousie et les autres passions semblables altèrent les grâces de la beauté, et lui font perdre tous ses charmes. Les FEMMES devraient donc chérir la vertu et l'innocence, même pour l'intérêt de leurs appas, qui ne sauraient plus inspirer de véritable amour si elles n'ont plus droit à notre estime.

Il est des FEMMES qui sont jolies avec un œil louche, un nez retroussé, de grosses lèvres et des sourcils chinois. — Qu'y a-t-il en elles? — L'expression,

Et la grâce, plus belle encor que la beauté.

(ÉTIENNE DE NEUFVILLE.)

Des grâces.

Les grâces suppléent à la beauté et se font mieux sentir qu'elles ne s'expriment : c'est un secret merveilleux et une espèce de mystère dans la nature. Une FEMME plaît : on parcourt en détail tous ses traits; elle n'en a pas un seul qui caractérise la beauté; cependant elle plaît; elle plaît même davantage qu'une personne réellement belle. C'est un don naturel, un je ne sais quoi; en un mot, elle a des grâces. Ces grâces consistent peut-être dans un certain tour décent, aisé, naïf et vrai, qu'elle donne à tout ce qu'elle dit et fait. La bouche est le siége des grâces, et le sourire est leur plus belle production.

Les grâces sont de la nature, la grâce peut être l'ouvrage de l'art. Les exercices de la jeunesse, tels que la danse entre autres, assouplissent le corps, en rendent les mouvements plus aisés, plus libres, et lui donnent par conséquent de la grâce. L'usage du monde forme aussi les jeunes personnes, et suffit quelquefois pour leur donner de la grâce; mais les grâces ne s'acquièrent point. Cependant beaucoup de gens les confondent, et sans trop démêler ce que c'est relativement ou absolument, les grâces ou la grâce sont les mots qu'on a le plus souvent à la bouche. Les grâces se trouvent surtout dans les manières; ces dernières naissent à chaque instant, et

peuvent à tous les moments créer des surprises. Une FEMME ne peut guère être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille.

Les grâces naturelles, chez les FEMMES, ont le don de tout embellir; mais ces grâces sont très-rares.

Les FEMMES à qui les grâces sont échues en partage sont d'autant plus séduisantes qu'elles mettent toujours de l'art dans leur conduite, par instinct, par projet ou par habitude.

Les trente grains de beauté qui constituent la FEMME parfaite.

TROIS choses blanches : la peau, les dents et les mains;
Trois noires : les yeux, les sourcils et les cils;
Trois rouges : les lèvres, les joues et les ongles;
Trois longues : le corps, les cheveux et les mains;
Trois courtes : les dents, les oreilles et les pieds;
Trois larges : la poitrine, le front et l'entre-sourcil;
Trois étroites : la bouche, la ceinture ou la taille et le bas de la jambe;
Trois grosses : le bras, la cuisse et le mollet;
Trois déliées : les doigts, les cheveux et les lèvres;
Trois petites : la tête, le menton et le nez.

La beauté de la FEMME est la beauté par excellence.

LA FEMME est douée d'attraits si puissants, de charmes si invincibles, qu'il est utile, je crois, d'en faire une description détaillée. Ce joli corps, dont la vue donne tant de plaisir, et qu'on ne saurait toucher sans une agréable émotion; cette chair si tendre et si mollette, cette couleur claire et fraîche, ce teint de lis et de roses, cette peau brillante, cette belle tête, cette chevelure dont la beauté vous enchante, ces cheveux doux, luisants et d'une si grande longueur; ce visage majestueux, cet air gai et ouvert, cette face, la plus belle de toutes les faces; ce cou, ce chignon du cou si blanc qu'on croirait que c'est du lait; ce front dégagé, spacieux et resplendissant; et les yeux d'une belle FEMME, qui pourrait les peindre plus perçants, plus étincelants, et néanmoins tempérés d'une joie et d'une grâce tout aimables? Au-dessus de ces glaces fines, de ces fenêtres lumineuses, sont ces sourcils formés comme de beaux petits arcs, avec une surface si honnête, et, de plus, séparés par une distance bienséante et à laquelle on ne saurait rien reprocher; du milieu de ces demi-cercles descend un nez si bien proportionné et resserré avec tant de justesse, qu'il n'occupe précisément que la place.

Au-dessous du nez immédiatement vous voyez paraître cette bouche qui éclate comme l'or, et à laquelle des lèvres tendres et vermeilles, qui sont comme les deux battants de cette jolie porte, donnent un si grand agrément. Cette porte s'ouvre-t-elle par un sourire? on découvre alors deux rangs de dents également et finement arrangées, et dont la blancheur efface celle de l'ivoire..... Autour de la bouche s'élèvent deux mâchoires et des joues; mais quelles joues! tendres, délicates, brillantes comme la rosée; et, outre cela, si honnêtes, qu'on pourrait les nommer le siége et le trône de la pudeur. Ce visage fait au tour finit par un menton rondelet, et qui plaît beaucoup par l'agrément d'un petit creux qu'on y voit dans le milieu.

Après le visage vient un cou menu et un peu long, qui s'élève d'une paire d'épaules parfaitement rondes, la gorge ou le gosier délicat, blanchâtre, et muni d'une médiocre grosseur ; la voix douce, la parole agréable ; la poitrine ample, re= vêtue d'une chair unie, polie, et relevée en ces deux bosses blanches et dures ; ces mamelles, aussi bien que le ventre, sont d'une figure ronde ; les côtés mollets, le dos plat et élevé, les bras longs, les mains potelées, les doigts allongés par des jointures mignonnes et polies ; les flancs et les cuisses dodus ; la jambe charnue ; les extrémités des mains et des pieds se terminant en forme orbiculaire ; enfin..... tous les membres de la FEMME sont pleins de suc.....

De plus, quelle modestie dans son allure et dans sa démarche ! quelle bonne grâce dans ses mouvements ! quelle dignité dans ses gestes ! Enfin, notre femelle, par l'ordre, par la symétrie, par la figure et par la disposition de son corps, est, en long et en large, très-belle en toutes choses. Renfermons donc toute notre peinture en un seul trait : oui, je le dis et le soutiens, dans tout l'enchaînement de ce vaste univers, nul objet n'est si digne d'admiration, ni conséquemment ne mérite tant d'être regardé, contemplé, examiné, épluché, que la FEMME ; elle est par excellence le miracle du Créateur : à moins d'être tout à fait aveugle, il faudrait se crever les yeux pour ne pas voir que Dieu, par le dernier coup de la création, a réuni et rassemblé dans la FEMME toute la beauté dont l'univers était capable. Or, sans contredit, le Tout-Puissant, qui agit toujours pour raison, n'a pas fait cela pour rien : quel pouvait donc être son motif ? Le voici, et je vous prie de le bien peser : Dieu a créé la FEMME, l'extrait, la quintessence de toutes les merveilles, afin qu'il n'y ait pas une seule créature qui, voyant cet ouvrage incomparable, ne soit frappée d'étonnement, d'amour et de vénération.... (Agrippa.)

Influence du climat sur la beauté des FEMMES.

LA beauté sublime, qui ne consiste pas seulement dans la douceur moelleuse d'une peau satinée, dans la couleur fleurie d'un teint de lis et de roses, dans la langueur séduisante des yeux humides, dans la vivacité piquante des yeux pleins d'un feu malin, mais qui consiste encore plus dans la juste proportion des traits et dans leur assortiment le plus touchant, cette beauté se trouve plus fréquemment dans les pays qui jouissent d'un ciel pur, plus fertile et plus bénin. L'Italie renferme plus de belles personnes que la France : la Sicile, ou plutôt Malte, produit plus de belles FEMMES que l'Italie ; l'Ionie en voit plus naître dans son sein que toutes les autres îles de la grande et de la petite Grèce, parce que le climat y est plus doux ; l'on y jouit d'un printemps perpétuel, la température de l'air y est plus constante et plus soutenue que dans le reste de la Grèce, la figure y est par conséquent moins altérée par les maladies.

EN général, ce qui contribue le plus à la beauté du sexe féminin est un genre de vie agréable et libre de toutes les tracasseries des passions ; c'est encore l'usage des aliments sains et adoucissants, un climat tempéré et fertile.

Les Indiens disent qu'il ne se trouve point de belles FEMMES dans les pays où il y a de mauvaises eaux, et où la terre est avare de ses trésors et de son opulence ; mais le contraire n'est pourtant pas généralement établi. Enfin, c'est l'amour,

l'amour surtout, c'est ce sentiment enchanteur qui fait naître la beauté, qui la perpétue dans les espèces. Combien de fois l'atonie de l'indifférence, la stupeur de la crainte, l'antipathie de l'aversion, n'ont-elles pas produit d'individus contrefaits et hideux? La nature nous fait rechercher la beauté parce qu'elle tend sans cesse à la perfection des espèces, dont celle-ci est la marque infaillible. (Virey.)

A mes yeux, les plus belles FEMMES de l'Europe sont dans la Biscaye espagnole, dans le comtat Venaissin, et surtout à Avignon et dans la Grèce. Mais les Biscayennes me paraissent mériter la préférence. Celles-ci sont assez grandes et très-bien faites; elles sont d'une blancheur d'albâtre; elles ont le plus beau teint du monde, des couleurs admirables, un air de fraîcheur qui charme, et une vivacité piquante. Ajoutez à cela des yeux grands et bien fendus, des sourcils noirs et bien fournis, assez d'embonpoint pour plaire, et vous aurez le portrait exact et fidèle d'une belle Biscayenne......

Les grâces, l'air et le bon ton de nos Françaises, et surtout de nos Parisiennes, peuvent, ainsi que leurs modes, servir de modèle par toute la terre.

Les Anglaises sont généralement trop blanches, ce qui fait qu'elles paraissent fades; mais elles ont tant de sentiment qu'elles méritent bien du retour.

Une Suédoise, malgré sa blancheur et sa bonne mine, s'annonce souvent avec trop de fierté; et ce ton ne peut guère lui être avantageux que dans le ménage.

Les Allemandes pèchent souvent par trop d'embonpoint; mais elles ont beaucoup de sincérité et de douceur, et peut-être aussi quelquefois un peu trop d'ingénuité; elles conservent longtemps leur fraîcheur.

Les Italiennes abondent en sentiment, et quand elles ont de l'éducation, elles sont infiniment aimables : quoiqu'elles soient brunes, elles se passent bientôt.

Les Espagnoles sont tendres, sincères et pleines de feu; mais elles pèchent souvent par le contraire des Allemandes, c'est-à-dire par la maigreur : les Espagnoles se passent aussi bientôt, de même que les Italiennes. Il est à présumer que les unes et les autres se soutiendraient plus longtemps si elles étaient formées plus tard qu'elles ne le sont.

Trop de feu chez les Grecques empêche qu'on ne s'attache à elles autant qu'elles le méritent d'ailleurs par les agréments de leur figure.

Une Russe aimable ne l'est jamais médiocrement.

Les Polonaises ont plus de vivacité que les Allemandes, et elles ont assez d'agréments pour plaire et assez de mérite pour se faire aimer; mais, comme elles s'attachent plus volontiers à Diane qu'à Vénus, leurs succès répondent à leur goût.

Les Hongroises tiennent des Polonaises, les Danoises des Suédoises, les Hollandaises et les Suissesses des Allemandes, et les Portugaises des Espagnoles. (***)

LES FEMMES turques sont jolies en général; et dans le bas peuple même, en Orient, il n'est pas de FEMMES qui n'aient le teint frais comme une rose, une peau blanche, polie et douce comme du velours, sans doute à cause de l'usage fréquent des bains. (Belon.)

DE toutes les FEMMES de notre globe, les Géorgiennes, les Circassiennes, les Mingréliennes, et en général celles de tout le Gurgistan, de l'Imirette et des

environs de la chaîne du mont Caucase, passent pour les plus ravissantes par leurs formes parfaites, l'éclat de leur teint, la délicatesse de leurs contours, les grâces et l'air de volupté qui semblent s'exhaler de toute leur personne. (Chardin.)

Les Albanais (je veux parler ici des montagnards, et non de ceux qui cultivent la terre dans les provinces) ont en général très-bonne mine. Nous avons trouvé entre Delvinachi et Libochabo les plus belles FEMMES que j'aie jamais vues pour la taille ou pour la figure. Elles étaient occupées à réparer un chemin qui avait été dégradé par les torrents....

..... Les Albanaises sont beaucoup plus jolies que les Grecques, et leur costume est beaucoup plus pittoresque; elles conservent aussi plus longtemps leur beauté, parce qu'elles sont souvent en plein air. (Byron.)

A Cadix, il y a des filles si douces, je veux dire des dames si gracieuses, que leur démarche seule ferait palpiter le cœur. Je ne puis décrire cela, quelque impression qu'elles aient pu faire sur moi. A quoi les comparer? je n'ai rien vu de pareil! Un cheval arabe, un cerf agile, un cheval barbe nouvellement dressé, un caméléopard, une gazelle... Non, ce n'est pas encore cela... Et leur costume! leur voile... leur robe... Hélas! il me faudrait consacrer tout un chant pour vous en faire la peinture... Et leurs pieds, et leurs chevilles... Ma foi! remerciez le ciel que je n'aie point ici des métaphores toutes prêtes. (Allons, ma sage muse, allons, marchons d'un pas ferme.) Chaste muse!... allons, s'il le faut, il le faut! Que de charme dans ce geste élégant d'une main qui écarte un moment le voile, tandis qu'un coup d'œil irrésistible vous fait pâlir et pénètre jusqu'au fond de votre cœur! O pays cher au soleil, pays d'amour! si je vous oublie jamais, puissé-je oublier de... dire mes prières!... (Byron.)

Lorsque Paphos tomba détruit par le Temps (vieillard maudit, la reine qui soumet l'univers doit te céder aussi!), les plaisirs s'envolèrent pour chercher un climat aussi doux : et Vénus, fidèle à la mer seule qui fut son berceau, l'inconstante Vénus daigna choisir le séjour de Cadix et fixer son culte dans la ville aux blanches murailles : ses mystères sont célébrés dans mille temples; on lui a consacré mille autels, où le feu divin est entretenu sans cesse. (Byron.)

Toutes les FEMMES méridionales sont des brunes plus ou moins agréables. Elles ont des yeux fort brillants et vifs, un teint très-animé, excepté dans les contrées trop ardentes. Les yeux des Grecques sont grands et très-ouverts. Dans le Nord, les FEMMES sont plus fréquemment blondes et à iris azurés que les hommes : elles ont une blancheur éblouissante, mais qui dégénère quelquefois en fadeur. Le sexe le plus beau, le plus enchanteur de toute la terre, habite dans les contrées tempérées de l'Europe et de l'Orient. Le pinceau d'Apelles, la touche délicate du Corrége et de l'Albane, exprimeront-ils ce coloris de rose, ces contours sinueux, ce dessin moelleux et pur, cette légèreté coulante de ses formes? Qui peut rendre cette taille svelte et dégagée, cette molle élégance de la démarche, ces attitudes pleines de volupté; la pudeur, cette ingénue compagne des grâces, et ce doux sourire des lèvres, et cette flamme pénétrante d'un regard d'amour, dans la Géorgienne,

l'Espagnole, l'Italienne, la Française, l'Anglaise, la Grecque, etc.? Comment représenter à nos yeux ces trésors divins que la main de la nature voulut orner de tous ses attraits, que l'amour se plut à couronner de ses dons et de sa magnificence? Soulèverons-nous le voile de l'innocence et de la pudeur qui les recouvre? Peut-on peindre le charme délicieux qu'ils suscitent dans tous les cœurs? Est-ce aux mortels à décrire cette vapeur enivrante qu'exhale le sein oppressé d'une amante? Quelle expression nous retracera ce feu dévorant qui l'embrase, ce sentiment impétueux, ce délire qui la vivifie et qui la tourmente? Roses nouvelles que respecte l'aquilon, ainsi vous ouvrez, dans la sécurité, votre chaste et timide sein aux rayons séducteurs de l'astre du jour.... (Virey.)

De la beauté des dames romaines.

Pourquoi ne vous parlerais-je pas de ce qu'est à Rome cette fleur qui, dans tous les pays du monde, a tant de prix, devant laquelle le cœur de l'adolescence commence à battre, l'imagination de l'homme s'enflamme encore, quand rien ne peut plus l'échauffer, et dont le souvenir quelquefois attendrit ou fait sourire le vieillard? Pourquoi ne vous parlerais-je pas de la beauté des Romaines?

La beauté est rare ici, comme elle l'est partout ailleurs. La nature y manque souvent, dans la composition de la FEMME, cette charmante combinaison de couleurs et de formes que le regard de l'homme demande quand il aperçoit une FEMME.

La nature n'atteint guère ici la beauté que dans le dessin du visage et que dans celui de la main. Elle ébauche la taille; elle ne finit pas le sein; le pied surtout lui échappe. Elle ne fait pas non plus également bien toutes les espèces de fleurs dans tous les pays du monde.

On prétend qu'elle rachète cette négligence ou ce défaut d'industrie, à l'égard des Romaines, par la perfection des épaules; mais je crois tout simplement que si les épaules des Romaines paraissent plus belles, c'est qu'elles paraissent davantage; peut-être aussi que l'embonpoint, qui les gagne de très-bonne heure, les embellit en effet.

Quoi qu'il en soit, la nature ne saurait mettre plus à leur place ni mieux accorder ensemble le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les oreilles, le cou; elle ne saurait employer des formes ni plus pures, ni plus douces, ni plus correctes; tous les détails sont finis, et l'ensemble est achevé. Quel teint! il est pétri de lis et de roses. Quel incarnat! on croit toujours que cette belle rougit un peu.

Une belle tête romaine étonne toujours, et tout entière vient frapper le cœur; le premier regard la saisit, le moindre souvenir la rappelle.

Mais comme tout est compensé dans ce monde, si une Romaine reçoit de la nature cette beauté qui étonne et qu'on admire, elle n'en obtient point cette grâce qui attendrit et qu'on aime. Si elle possède ces attraits constants qui ne font d'une belle FEMME qu'une beauté, il lui manque ces grâces fugitives qui d'une personne aimable en font vingt. Vous aurez beau contempler ce visage un jour entier, ces beaux yeux n'auront qu'un regard, cette belle bouche n'aura qu'un sourire; vous ne verrez jamais sur ce front si pur passer un plaisir ni une peine; jamais ces traits si accomplis légèrement ondulés, comme une eau vive, du mouvement insensible d'un sentiment tendre ou d'une pensée délicate.

Au reste, il est difficile qu'une FEMME très-sensible soit parfaitement belle. La sensibilité dérange nécessairement, par ses mouvements, les proportions de la figure; mais aussi, à la place de la beauté, elle met la physionomie.

Rien n'est plus rare que de rencontrer ici une figure qui touche, qui intéresse, où il y ait une âme.

Mais quelles belles mains! et de belles mains sont si belles! elles sont si rares!

La beauté chez les Romaines s'épanouit très-promptement et à la fois. Ici cette rose n'a point de boutons. Une Romaine, à quinze ans, est en pleine beauté, et comme elle ne la cultive par aucun exercice, qu'elle l'accable de sommeil, qu'elle ne la soutient d'aucune contenance, l'embonpoint en surcharge dans peu tous les traits et en disproportionne toutes les formes : au reste, c'est à cette même mollesse qui flétrira en si peu de temps toutes les délicatesses de sa figure qu'elle est redevable de ces belles épaules qu'elle étale avec tant d'orgueil et qu'elle prodigue aux regards.

Une raison fait encore que la beauté passe à Rome rapidement : elle s'y tient toujours renfermée, elle y est toujours à l'ombre. La beauté a besoin, comme les autres fleurs, des rayons du soleil.

Il faut dire aussi un mot de la voix des Romaines, car la voix est une grande partie du sexe. La voix d'une FEMME! — Celle des Romaines ressemble à leur figure : elle est belle, mais elle n'a point d'âme; elle a quelquefois les éclats de la passion, mais presque jamais ses accents. Enfin, qu'une Romaine chante devant vous, sa voix ne naîtra pas dans son cœur et ne mourra pas dans le vôtre.

Cependant il y a des exceptions à tout ce que je viens de dire sur les Romaines. J'en connais au moins trois : *Teresa*, *Rosalinda*, et *Palmira P*....

Il est vrai que passant leur vie avec des étrangers, dans la maison de leur père, la coquetterie de leur sexe et la leur sont continuellement en haleine.

Teresa est Armide en miniature. Palmira eût ressemblé à Herminie, du temps d'Herminie. Rosalinda a quelque chose de toutes les FEMMES qui plaisent dans tous les pays du monde : elle remue la paupière, et c'est une grâce; elle remue les lèvres, et c'est une grâce. Ces trois sœurs ont toutes des talents. Elles dansent avec une mollesse! elles chantent avec une expression!...

Mais en voilà assez sur la beauté des Romaines; il ne faut point poser le doigt sur le duvet des fleurs ni les respirer longtemps. (Dupaty.)

De la beauté des Françaises.

Les Françaises sont-elles belles? On peut croire que non; mais il est impossible de sentir qu'elles ne le sont pas. Sans les avoir vues, on peindra la beauté, jamais les grâces.

Beauté de la Parisienne.

La Parisienne est-elle belle? comment est-elle belle? l'est-elle longtemps?

Un jour la fée Bleue descendit sur la terre dans l'intention courtoise de distribuer à toutes ses filles les habitantes des divers pays, les trésors de faveurs qu'elle portait avec elle.

Son nain Amarante sonna du cor, et aussitôt une jeune FEMME de chaque nation se présenta au pied du trône de la fée Bleue. Toutes ces unités finirent, on l'imagine, par former une foule assez considérable. Ceci se passait longtemps avant la révolution de juillet 1830.

La bonne fée Bleue dit à toutes ses amies : « Je désire qu'aucune de vous n'ait à se plaindre du don que je vais lui faire. Il n'est pas en mon pouvoir de vous donner à chacune la même chose; mais une telle uniformité dans mes largesses n'en ôterait-elle pas tout le mérite? » Comme le temps est précieux aux fées, elles parlent peu. La fée Bleue borna là son discours, et commença la distribution de ses présents. Personne n'en parut fâché.

Elle donna à la jeune FEMME qui représentait toutes les Castilles des cheveux si noirs et si longs qu'elle pouvait s'en faire une mantille.

A l'Italienne, elle donna des yeux vifs et ardents comme une éruption du Vésuve au milieu de la nuit.

A la Turque, un embonpoint rond comme la lune et doux comme la plume de l'eider.

A l'Anglaise, une aurore boréale pour se teindre les joues, les lèvres et les épaules.

A une Allemande, des dents comme elle en avait elle-même, et ce qui ne vaut pas mieux que de belles dents, mais qui a son prix, un cœur sensible et profondément disposé à aimer.

A une Russe, la distinction d'une reine.

Puis, passant aux détails, elle mit la gaieté sur les lèvres d'une Napolitaine, l'esprit dans la tête d'une Irlandaise, le bon sens dans le cœur d'une Flamande, et quand il ne lui resta plus rien à donner, elle se leva pour reprendre son vol.

« Et moi ? lui dit la Parisienne en la retenant par les bords flottants de sa tunique bleue.

— Je vous avais oubliée?

— Entièrement oubliée, madame.

— Vous étiez trop près de moi, et je ne vous ai pas vue. Mais que puis-je maintenant? le sac aux largesses est épuisé. »

La fée réfléchit un instant, puis rappelant d'un signe toutes ses charmantes obligées, elle leur dit : « Vous êtes bonnes, puisque vous êtes belles; il vous appartient de réparer un tort très-grave de ma part : dans ma distribution, j'ai oublié votre sœur de Paris. Que chacune de vous, je l'en prie, détache une partie du présent que je lui ai fait et en gratifie notre Parisienne. Vous perdrez peu et vous réparerez beaucoup. »

Comment refuser à une fée, et surtout à la fée Bleue?

Avec la grâce qu'ont toujours les gens heureux, ces dames s'approchèrent tour à tour de la Parisienne, et lui jetèrent en passant l'une un peu de ses beaux cheveux noirs, l'autre un peu de rose de son teint, celle-ci quelques rayons de sa gaieté, celle-là ce qu'elle put de sa sensibilité; et il se fit ainsi que la Parisienne, d'abord fort pauvre, fort obscure, très-effacée, se trouva en un instant, par cet acte de partage, beaucoup plus riche et beaucoup mieux dotée qu'aucune de ses compagnes. (Léon Gozlan.)

On peut bien dire pourquoi une FEMME paraît généralement belle, mais il serait impossible de trouver la raison qui la rend plus agréable à une personne qu'à une autre. Comment expliquer ce rapport inconnu entre nos organes et l'objet qu'ils aperçoivent? C'est vouloir découvrir pourquoi l'on préfère le rouge au noir. Cependant l'on pourrait dire qu'une FEMME a toujours de la beauté lorsque l'ensemble de ses traits peint la douceur, la candeur et l'honnêteté. (Mme Necker.)

La beauté n'a d'autre but, dans le système de la nature, que de réveiller l'amour dans les êtres animés, et, par là, d'obtenir la reproduction des espèces.

Une FEMME, chez les nations civilisées, avec la couronne de beauté sur la tête, tient en main le sceptre du pouvoir absolu. Qu'elle apparaisse, tout s'empresse autour d'elle; qu'elle commande, elle est obéie; qu'elle parle, on se tait, on écoute, on admire. Qu'elle soit née dans la boue ou dans la pourpre, l'âge des amours la verra au faîte des honneurs et du pouvoir; d'un geste d'elle, ses amis sortiront de la fange pour envahir les dignités; d'un signe, ses ennemis rentreront dans le néant. Que, trop épris de ses charmes, un amant téméraire ose l'enlever, soudain les princes de la terre se liguent pour la reprendre, dévastent les provinces, brûlent les cités, ruinent les États, et après dix ans de malheurs sans nombre la retirent du sein des flammes d'Ilion.

Souvent, en considérant l'histoire de l'humanité, j'ai cru voir dans l'influence de la beauté des FEMMES la source des crimes les plus nombreux, les plus atroces, mais aussi d'actes éminemment héroïques; et c'est surtout chez les nations que l'on nomme civilisées qu'il m'a semblé la voir occasionner les plus grands désordres et rarement inspirer une bonne action.

Dans cette idée, j'aurais presque blasphémé Dieu et maudit la beauté; mais je n'ai point voulu lancer mon anathème sur elle avant de la connaître.

Dieu n'a rien fait en vain, me suis-je dit; certes le phénomène le plus brillant de la destinée humaine ne peut manquer d'avoir un grand but dans le système de Dieu, et ce but ne peut être que pour le bien de l'homme.

La physiologie, cette science éternelle récemment apparue sur la terre, et qui doit ramener par la main la morale et la religion exilées, a résolu pour moi ces questions : la beauté est un don céleste qui ne tend qu'au bien, mais dont les vices des hommes se servent pour commettre le mal; c'est une coupe divine qui, entre les mains de la vertu, verse le nectar et la vie, et qui, dans celles des méchants, répand à grands flots le poison et la mort. Déjà je puis dire, au nom de la morale et de la religion, je puis dire à la FEMME : Malheur à toi si tu ignores pourquoi Dieu t'a rendue belle! car, avec ta couronne de beauté, tu te feras une cour de vices; tu considéreras l'amour et ses plaisirs comme ta seule fin, et Dieu te frappera de stérilité dans cette vie, et nul après ta mort ne priera sur ta tombe pour que tu sois heureuse dans l'autre!...

La beauté, c'est l'harmonie, et l'harmonie, c'est l'ensemble des phénomènes physiques ou moraux qui concourent à la formation d'un être parfait. Or, l'esprit d'harmonie qui a étendu le voile des cieux, qui fait que les planètes dansent leur ronde éternelle autour du soleil; qui met la vie et la lumière dans les rayons de ce père du jour; qui soulève, agglomère, harmonise les molécules d'une matière brute

pour en former la fleur brillante ; qui donne à cette reine des champs pour parure la simplicité, les pleurs du matin pour diamants, et pour amants le cortége riant et léger des papillons et des zéphyrs ; cet esprit d'harmonie, qui moule dans le sein d'une FEMME un petit être, le fait naître et grandir, étale d'une main caressante sur son visage tout ce qui peut charmer le regard de l'homme, fait tomber de son front ses cheveux blonds ou noirs et leur dit de serpenter en ondes gracieuses sur un cou d'albâtre, arrondit les contours de ses seins, ondule doucement ses membres moelleux et délicats : cet esprit, cette harmonie à qui tout doit l'être et la vie, c'est Dieu. Donc, si la beauté est l'harmonie, la beauté, c'est Dieu !

Ah ! si les hommes étaient assez pénétrés de cette vérité, ils n'auraient d'autre culte que celui de la beauté ! Bien loin d'abuser de cette faveur divine et d'en faire un instrument de perdition, ils trembleraient de voir une tache à cette chaste enveloppe, à cette robe immaculée dont Dieu revêt la matière; ils n'en feraient usage que pour glorifier son auteur. Chacun s'étudierait à ne rien faire qui pût jeter le désordre dans cet ensemble harmonieux de qualités qui forment le beau ; chacun conserverait son âme pure comme son corps; et la vertu, cette beauté de l'âme, rehausserait la beauté, cette vertu du corps. De cette façon, la santé, la joie et le bonheur régneraient dans le monde ! Mais la beauté est cette lumière dont parle l'Évangile : elle brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprennent point; elle est dans le monde, le monde a été fait par elle, et le monde ne la connaît point.

Cette question intéresse surtout la religion de la FEMME. Dépositaire du trésor précieux de la beauté, elle doit chercher pourquoi Dieu le lui a mis entre les mains : car il lui demandera compte un jour de l'usage qu'elle en aura fait.

L'être beau par excellence est l'être parfait, accompli. Un être, entre les mains de la nature comme entre les mains de l'art, est parfait lorsque l'ensemble de toutes les qualités qui le composent sont en harmonie entre elles et avec le monde hors de lui, et le rendent apte au suprême degré à remplir le but pour lequel il a été créé. Toute déviation à cette loi est une imperfection, une tache à la beauté. Cette règle est applicable à tous les êtres de l'ordre moral et de l'ordre physique, soit simples, soit complexes, aux individus comme aux masses dont l'organisation forme un tout complet. D'après cette règle, qui est infaillible, la plus parfaite d'entre les FEMMES en sera aussi la plus belle. D'après cette règle encore, la plus parfaite, la plus belle d'entre les FEMMES, sera celle à qui il ne manquera aucune des qualités voulues par sa nature, celle qui possédera toutes ces qualités dans l'état d'harmonie nécessaire pour qu'elle soit souverainement propre à remplir les vues de Dieu, c'est-à-dire sa mission sur la terre.

Or, quelle est la mission de la FEMME sur la terre? Quel est le rôle le plus important de sa destinée? Que se propose Dieu dans tout ce qu'il fait pour elle? Question simple et grande ! seule question dont toute FEMME devrait connaître la réponse ! question qui retentira foudroyante et terrible pour plus d'une d'entre elles au pied du tribunal de Dieu !

Que toutes les jolies FEMMES du monde civilisé passent tour à tour devant moi. Je leur adresserai successivement cette question : FEMME, pourquoi Dieu t'a-t-il créée? Pas une ne trouvera sur-le-champ le mot de la réponse. Quelque chrétienne cependant, se souvenant des paroles du catéchisme, dirait, sans comprendre : Dieu

m'a créée pour le connaître, pour l'aimer, le servir, et, par ce moyen, acquérir la vie éternelle. Ces paroles sont vraies, ô FEMME! mais, pour connaître Dieu, il faut se connaître aussi soi-même, et tu t'ignores complétement; pour aimer Dieu, il faut apprécier toute l'étendue de ses bienfaits, et tu n'y songes guère; pour le servir, il faut savoir ce qu'il demande de ses serviteurs, et tu me parais ne pas le savoir. Voici toutefois ta réponse en d'autres termes plus directs, plus à ta portée : Dieu a créé la FEMME pour être aimée de l'homme, pour en avoir des enfants, et, par ce moyen, acquérir la vie éternelle. Aimer Dieu, pour une FEMME c'est être bonne mère; et être bonne mère, c'est aimer Dieu.

Oui, la mission noble et sainte d'une FEMME, c'est de perpétuer l'œuvre de Dieu, d'enfanter à la vie l'homme, le roi de la nature, le fils chéri de la Divinité. Et quand un enfant du sexe vient à la lumière, Dieu dit : Voilà une mère; quand elle meurt, il ajoute : Cieux, ouvrez-vous, voilà une mère! La FEMME n'a pas d'autre nom dans le langage du ciel.

Or, puisque la nature, en créant la FEMME, se propose d'en faire une mère, je dis que, en vérité absolue, celle qui sera dans toutes les conditions voulues par la nature pour devenir mère par excellence sera la plus belle FEMME; et, réciproquement, que la plus belle des FEMMES, dans le sens absolu de beauté, sera dans les conditions voulues par la nature pour être mère par excellence.

Mais, pour mieux nous pénétrer de cette vérité, examinons le travail de la nature sur une FEMME, et nous serons forcés d'avouer que tous les phénomènes qui se développent en elle, lorsqu'ils suivent une marche normale, tendent avec une admirable constance à la perfection de sa beauté, moyen puissant d'amour et de fécondité.

Qu'une fille naisse de parents beaux et heureux; que l'enfant croisse au milieu des circonstances les plus propres à développer ses facultés physiques et morales; que toutes les puissances de son âme grandissent à la fois, et que pas une ne s'étende aux dépens des autres; que la gymnastique, sagement dirigée par l'instinct de la nature, conduise avec la même méthode toutes les parties de son organisme, et surtout que pas une ne se fortifie au détriment des autres; que tous les phénomènes de la croissance se succèdent avec bonheur, et qu'enfin l'être parvienne heureusement, selon les lois de sa nature, à son entier développement : je dis que cet être, cette FEMME, doit avoir acquis toute la beauté à laquelle puissent parvenir les individus de sa race.

Elle sera grande ou petite, blanche ou brune, selon l'espèce à laquelle elle appartiendra. Sous les climats du Nord, sa taille sera élevée; sa peau, blanche ou rosée, sera douce et délicate à l'infini; ses traits seront réguliers et fins, ses yeux bleus comme le ciel; ses cheveux blonds s'échapperont en boucles d'or de dessous sa coiffure, et rien n'égalera la délicatesse de ses chairs et la grâce des contours de son corps; sur ses lèvres de rose ou de carmin se promènera un parler suave, doux comme le parfum de son haleine, et sous cette enveloppe divine reposera une âme calme et pure.

Si le ciel la fait naître sous le soleil méridional, sa taille sera moins élevée, mais plus mince, plus flexible; ses mouvements seront plus vifs, plus gracieux; des cheveux noirs ou bruns couronneront sa tête; ses traits seront plus développés, mais peut-être aussi plus symétriques; ses grands yeux noirs refléchiront, en traits plus

vifs, une âme plus chaleureuse, plus ardente, mais non moins heureuse, non moins innocente; sa voix sera plus forte, plus expressive, et quand elle chantera, les larmes viendront aux yeux de ceux qui l'écouteront.

Du reste, quel que soit le climat qui l'ait vue naître, si elle appartient à quelqu'une des races privilégiées de l'humanité qui ont le sentiment de la vraie beauté, cette FEMME sera partout appelée belle.

Elle a de quinze à vingt ans. Le travail de la nature paraît être suspendu. Cette mère souverainement bonne et intelligente a épuisé sur son enfant tous ses trésors de tendresse et de prudence pour la rendre parfaite en tout. Maintenant elle semble n'avoir plus rien à faire pour elle. Que va-t-il se passer? Cette FEMME ainsi belle, ainsi accomplie, va paraître aux regards de l'homme que la même nature, qui a pris soin d'elle, a élevé avec la même sollicitude, la même intelligence, et lui a destiné pour époux. Frappé, ébloui de tant d'attraits, celui-ci sentira son cœur embrasé; ses sentiments se traduiront en paroles de tendresse et d'amour; le feu de ses yeux enveloppera sa fiancée d'un charme magnétique. Elle, subjuguée par un invincible ascendant et par une ineffable volupté qui fera plier toutes les puissances de son être, s'abandonnera instinctivement à son vainqueur. Elle deviendra mère. Et tant que durera pour elle le temps de la reproduction, la nature lui laissera sa beauté, qui s'effeuillera toutefois à mesure que l'âge des amours s'envolera. Bientôt la FEMME cessant d'être mère, la beauté devient sans objet pour elle et disparaît avec la fécondité, pour faire place à des rides, à des cheveux blancs, digne objet de l'amour filial et du respect des hommes et des anges.

N'est-il pas évident, d'après cela, que le ciel ne donne à la FEMME sa couronne de beauté que pour lui conférer le titre glorieux de mère? Et si nous pénétrons plus avant dans ce mystère d'amour avec l'œil de la physiologie, nous découvrirons encore mieux cette vérité que, être belle, veut dire, pour la FEMME, être d'une nature qui s'harmonise parfaitement avec celle de l'homme et avec les lois de sa propre destinée. Aussi n'est-il pas un élément de beauté chez la FEMME dont la privation ne puisse, dans bien des circonstances, la frapper de stérilité. Dans les embrassements de l'amour, pour être fécondée, la FEMME doit recevoir par tous les pores les impressions de la volupté : aussi une peau fine, délicate et dépourvue de toute aspérité, recouvre-t-elle un tissu musculaire tendre et mou, et laisse-t-elle pénétrer jusqu'au fond de l'âme les moindres sensations : une peau fine et délicate, des membres aux contours moelleux, n'est-ce pas là, aux yeux de l'homme, un des premiers éléments de beauté chez la FEMME? Les lèvres, ce sanctuaire divin où l'amour pudique brûle son encens et allume son flambeau, doivent être douées d'une exquise sensibilité, pour que, pressées par une bouche ardente, elles communiquent la flamme à tout le système amoureux : aussi des lèvres rosées ou carminées par un sang pur qu'une peau mince et délicate à l'excès retient à peine, des dents blanches et régulières, une haleine douce et suave, attirent-elles par une magique attraction les baisers de l'homme : c'est encore un grand élément de beauté chez la FEMME que des lèvres de corail, des dents d'ivoire, et que le souffle embaumé qui sort de sa bouche. Pour que le fruit de l'amour pût vivre et grandir sans gêne dans le sein de la FEMME, les hanches d'une mère devaient avoir plus de largeur, son bassin plus de développement : la largeur du bassin, l'ampleur des hanches gracieusement ondulées et arrondies, sont aux yeux de l'homme un nouvel élément de beauté

chez la FEMME. Le salut de l'être qu'elle porte dans son sein avertit la mère d'éviter tout pénible contact avec le monde extérieur, et lui impose les travaux légers et sédentaires; déjà même ces occupations de la FEMME étaient déterminées par la largeur de son bassin, qui, écartant ses hanches, et jetant ses genoux en dedans, la rend impropre à la marche, et par la délicatesse de sa constitution, qui, ouvrant un large et facile accès à toutes les impressions extérieures, lui fait une loi de s'abstenir de tout combat avec le monde matériel, de tout travail pénible. Aussi la faiblesse, qui serait un vice dans l'homme, est un charme, une beauté de plus dans la FEMME; et je m'étonne que des poëtes de bon goût aient parlé dans leurs œuvres de FEMMES guerrières pour intéresser le lecteur, et surtout qu'ils aient voulu l'intéresser par le récit de la passion de quelque guerrier pour ces viragos. Certes, Alexandre, mêlant ses pleurs aux larmes de la FEMME et des filles de l'infortuné Darius, me touche infiniment plus que Tancrède pleurant d'amour aux pieds d'une guerrière qui le menace de son glaive et le somme de se défendre. De telles fictions peuvent étonner l'imagination, mais jamais toucher le cœur; la vérité seule est touchante et belle. Je dirai plus : si l'idée de force et d'audace, dans les actes physiques, fait tache à la beauté de la FEMME, et réveille dans l'homme un sentiment qui tue l'amour, la même chose a lieu dans les actes intellectuels ou moraux. Les efforts du génie, les sublimes conceptions de l'intelligence, une force morale excessive, enfin tout ce qui, par sa puissance, semble avoir quelque chose de mâle, de trop au-dessus des forces ordinaires de la FEMME, nuit à la beauté du sexe, effarouche les Grâces et met en fuite les Amours. Le nom de Marie Stuart s'allie dans tout jeune cœur d'homme à des sentiments d'amour; celui d'Élisabeth laisse froid, que dis-je? répugne. Toute FEMME qui s'est créé un nom dans l'histoire de l'humanité par des moyens qui semblent exclusivement appartenir à l'homme, a perdu les doux privilèges de son sexe : l'amour seul fait pardonner à Sapho et à Héloïse leur talent et leur immortalité.

C'est pourquoi l'on peut dire avec raison que la faiblesse est dans la FEMME une beauté, un charme dont elle ne peut se passer pour plaire à l'homme, comme la force est dans l'homme le plus noble élément de beauté aux yeux de la FEMME. Ces deux qualités opposées sont les deux plus puissants mobiles de l'amour, et le lien le plus solide entre l'homme et la FEMME. Dans le choix d'un époux, la FEMME, non pas la FEMME dépravée par la civilisation incomplète qui régit les sociétés modernes, mais la FEMME selon Dieu, choisira le plus fort, guidée par cet instinct naturel qui l'avertit de sa faiblesse et qui lui dit que c'est de la force que découle la fécondité, comme le salut de la famille. De même, dans le choix d'une FEMME, l'homme, s'il consulte son instinct naturel, la choisira plus faible que lui de corps et de volonté, parce qu'il éprouvera un plaisir légitime de lui faire sentir qu'il peut la protéger, la préserver du danger, et leur attachement mutuel grandira à mesure que l'un sentira mieux sa force et l'autre sa faiblesse. Combien de jeunes gens, perdus par les débauches de nos grandes cités, se sont fait un jeu de la colère et des menaces des FEMMES qu'ils avaient trompées, tandis qu'ils ont été subjugués et attendris jusqu'aux larmes par la sainte résignation et les pleurs sincères de quelque malheureuse victime de leur perfidie, qui n'avait pour les toucher que son amour, son désespoir et sa faiblesse! D'ailleurs, c'est de ce sentiment de son infériorité que la FEMME tire une foule d'autres qualités qui charment l'homme et lui inspirent l'amour. De là

proviennent chez elle cette timidité, cette pudeur, ce regard baissé, ces voiles qui gazent de secrets appas; cette confiance qui, dans le danger, la fait se retirer à l'ombre du bras puissant de l'homme; cette fidélité d'épouse, gage de bonheur pour l'union conjugale, et douce garantie de l'amour maternel. La fidélité est en effet déterminée chez la FEMME par le besoin qu'elle a d'un protecteur, et par cette idée inhérente à sa nature que nul ne s'intéressera jamais à elle au même degré que celui qui le premier lui enseigna l'amour, qui le premier la rendit mère.

Si cette assertion, que l'infériorité en force physique comme en force morale est un élément de beauté chez la FEMME, suscitait quelques doutes, un exemple fameux tiré de toute l'antiquité m'aidera à les détruire. La Vénus des anciens, la déesse de la beauté, cette fille riante de l'imagination toujours sublime et vraie des Grecs, n'est autre que la FEMME divinisée ou la FEMME parfaite. Tout ce qu'en disent les poètes rentre admirablement bien dans le caractère général de la FEMME telle que la nature la veut. Lorsque dans le jugement de la beauté elle obtint le prix par-devant Pâris, prince et berger, pourquoi cette préférence lui fut-elle accordée sur la reine des cieux et sur la fille du maître du tonnerre? Au physique toutes les trois étaient également belles; mais il se trouvait qu'au moral Junon et Pallas avaient deux qualités qui manquaient à Vénus. Junon vanta sa puissance et sa majesté de reine; Pallas vanta sa prudence et sa valeur; Vénus parla de sa faiblesse pour les plaisirs de l'amour : elle eut la pomme d'or.

Voyez encore ces trois déités dans Homère et dans les poètes cycliques. Vénus captive tous les cœurs, et pourtant elle préfère dans le choix d'un époux le dieu de la force au dieu de la beauté. La fière, l'orgueilleuse Junon ne peut trouver la paix dans son ménage. Minerve, le céleste bas-bleu, ne se marie pas et reste vierge malgré elle. Si sa dignité est outragée, cette virago se précipite au combat avec la fureur de Mars, tandis que Vénus n'y court que pour sauver la vie de son fils; encore en l'emportant pleure-t-elle, parce que le sang coule de sa main blessée.

Allez! cette fable n'est pas inventée à plaisir. Les poètes mythologues qui l'enseignèrent aux hommes connaissaient le cœur et l'esprit humains: ils savaient que la simplicité, la soumission, la faiblesse, sont les plus beaux fleurons de la couronne de beauté que Dieu a placée sur le front de la FEMME.

Mais nous serons d'autant plus forcés d'avouer que la FEMME ne fut belle que pour devenir mère, si tous ces éléments de beauté qui lui ont servi à appeler dans son sein celui qu'elle nommera son fils, l'image de son père, le futur régénérateur de sa race, se trouvent en harmonie avec les besoins du petit être qui sortira d'elle. Et cela est constant. L'enfant naît : ces bras de FEMME, dont la sensation délicate avait embrasé le père d'amour, reçoivent tendrement le fils et font une couche molle à son extrême fragilité; ces seins que les baisers du père pressaient avec ivresse sont devenus des sources où l'enfant puise la vie; cette bouche de FEMME, qui recevait les baisers du père avec une indicible volupté, se promène caressante et légère sur le corps de son fils, et semble lui souffler son âme, sa chaleur et sa vie; ces longs cheveux qui flottent sur ses épaules, et que le père aimait à tresser, peuvent au besoin couvrir tout entier le corps de l'enfant appendu à son cou maternel; cette voix délicate, qui charmait les heures de loisir du père fatigué de longs travaux, endort, par sa douce mélodie, l'enfant qui tombe de la mamelle, et ce sourire où le père aimait à lire son bonheur vient faire la joie du fils à son réveil;

ces yeux dont la douceur ne pouvait soutenir le regard perçant de l'homme, et qu'elle fermait avec amour sous des baisers de feu, ces yeux réfléchissent leur douce lumière dans les yeux faibles encore de l'enfant. Cette inaptitude au travail qui réservait à l'homme une FEMME peu habituée au contact de la matière, et par conséquent plus sensible à ses caresses, cette inaptitude est mesurée à la faiblesse de l'enfant et cloue la mère au berceau du fils. Quand la pensée, fille du ciel, viendra habiter l'âme de cet enfant et cherchera à se faire jour par la parole, cette volubilité d'expression, cet amour du parler, inexplicable dans la FEMME sans le berceau, viendra dresser la langue du petit inhabile aux paroles, et lui fera bégayer le nom de son père et la prière de son Dieu.

Or donc, la beauté chez la FEMME est l'ensemble des qualités qui la rendent le plus apte à devenir mère; et cette proposition est d'autant plus vraie qu'elle peut s'appliquer à tous les êtres organisés qui se reproduisent par la fécondation. En effet, l'époque des amours marquée par la nature est celle où les êtres sont parvenus à leur plus haut degré de beauté. La fleur dans les champs, le papillon dans les airs, l'oiseau dans les bois, et la jeune fille dans nos cités et sous nos chaumes, sont soumis à cette même loi. Pour le démontrer, choisissons un exemple dans le règne végétal, qui les offre plus gracieux. Voilà la fleur, hier encore imparfaite, qui s'épanouit ce matin avec le printemps et le premier cri de l'oiseau. Comme elle est belle! Dieu! comme elle ouvre ses pétales avec réserve! On dirait que la pudeur l'anime et qu'elle craint de montrer son sein où tremblent encore quelques ombres légères comme pour la voiler. Les rayons du soleil se posent sur elle avec amour. Comme elle se dilate avec ivresse sous sa chaleur vivifiante! Quelle délicatesse dans ses couleurs! Quelques gouttes de rosée tremblottent et brillent sur son front pur; on dirait une fiancée qui attend son époux. Le voilà son fiancé : c'est ce brillant papillon qui vient balancé sur un rayon du soleil. Ses pieds sont empreints d'une poussière fécondante qu'il a cueillie sans le savoir sur une autre fleur. Il se pose sur elle; la fleur tremble et plie sous ce fardeau amoureux... et le mystère est consommé. La fleur est mère; sa destinée est accomplie. Demain, quand le soleil sera de retour, il ne restera plus rien d'elle que le souvenir de sa beauté.

Voilà le destin d'une fleur éphémère. FEMME, n'est-ce pas aussi le tien? La vie d'une fleur ne dure qu'un soleil; la tienne en a plusieurs; mais, comme celle d'une fleur, elle a son matin, son midi et son couchant. Comme la jeunesse de la fleur, ta jeunesse est riante et belle : les jeunes hommes voltigent autour de toi et attendent que ton cœur s'ouvre à l'amour; comme les papillons voltigent autour de la fleur encore enfant et brûlent d'en voir le sein s'ouvrir à leurs caresses; comme le midi de la fleur, ton âge de FEMME est entouré d'hommages et de plaisirs. Mais si, dans ta soirée, tu vois, comme la fleur, les feuilles de ta beauté se détacher une à une de ton front maternel, plus heureuse qu'elle, tu les vois aussi s'attacher au front de tes enfants. Et quand la fleur n'est plus, ses rejetons l'ignorent, tandis que pour les tiens, ô FEMME! tu vis encore, tu vis toujours, comme ta mère vit en toi, comme ils vivront dans leurs enfants, chaîne immense d'amour dont les deux extrémités se cachent dans le sein de Dieu! Si parfois, ô FEMME! tu te vois moissonnée au matin de tes jours, souviens-toi des fleurs que tu cueillis encore humides de jeunesse pour en parer ton sein d'enfant : les jeunes filles sont les fleurs que Dieu cueille pour en orner son paradis!....

Une pensée vient maintenant attrister mon âme. Par le soin extrême que la Divinité a mis à orner la FEMME de toutes les grâces qui pouvaient la rendre chère à son époux, par cet appât invincible du plaisir de l'amour qu'il lui présente après son développement complet, ne déclare-t-il pas hautement que sa volonté est qu'elle devienne mère? Quelle erreur fatale a donc pu se glisser dans l'âme d'une foule d'infortunées qui, de tout temps, depuis l'origine du christianisme surtout, ont cru faire une œuvre méritoire, plaire à Dieu et s'ouvrir les portes du ciel, en se consacrant à la virginité? Quelle choquante contradiction! Ce Dieu juste et bon peut-il désirer qu'on fasse le contraire de ce qu'il ordonne manifestement? Peut-il récompenser l'infraction à ses lois éternelles? Impossible! S'il ne punit pas sévèrement ces victimes d'une erreur déplorable, certes il ne les met pas dans le ciel au rang des vertueuses mères de famille qui ont servi à peupler la terre et les cieux.

Et, d'un autre côté, qu'elles sont peu nombreuses, grand Dieu, ces femmes qui méritent à tes yeux le nom glorieux de mère! Car voilà que dans notre siècle de civilisation la plupart ne le deviennent qu'à regret, par hasard, en cherchant les plaisirs de l'amour; et une fois qu'il est au monde, elles confient inhumainement le fruit de leurs entrailles à des soins étrangers, regardant comme indignes d'elles les saintes douceurs de la maternité! Elles ont cru que le plaisir et la beauté étaient la fin de leur destinée, et, fatalement imbues de cette idée, elles ont recherché le plaisir et la beauté avec toute l'ardeur de leur âme. Comme elles ont inventé des plaisirs ignorés de la nature, elles se sont fait aussi une beauté factice. Au lieu de fleurs des champs qui devraient parer leur front, rehausser l'éclat de leurs beaux yeux, et se détacher en couronne brillante autour de leur chevelure libre et ondoyante ou emprisonnée dans un réseau soyeux; au lieu de vêtements simples qui voilent la nature sans la déguiser, sans la déformer surtout, elles ont adopté des vêtements sans grâce, sous lesquels on reconnaît à peine les filles d'Ève, fille du ciel. Il ne pouvait en être autrement, car une déesse née de l'imagination malade et radoteuse des siècles vieillis, déesse fantasque, bizarre, capricieuse, absurde, qui rend un siècle ridicule à l'autre siècle, les parents aux enfants, la FEMME d'hier à la FEMME d'aujourd'hui, la Mode enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, règne seule dans le monde. Les FEMMES, frivoles par nature, ne pouvaient manquer d'offrir un encens idolâtre à cette déesse, et par elles le monde devait lui être soumis. C'est la *Magna Dea*, la grande divinité de nos jours. Pour les plus attachées à son culte, la nature n'est rien; pour les moins ferventes, c'est une déité accessoire. Aussi Dieu nous a-t-il abandonnés corps et âme à ce monstre divinisé qui dévore la fleur des générations. Souvent, bien souvent, on a vu des FEMMES ruiner leurs familles et vendre leur honneur et celui des leurs pour sacrifier à la Mode; et toutes, oubliant la sainteté de leur mission, ont déformé pour elle leurs flancs sacrés, ce sanctuaire où l'homme se forme, et les ont rétrécis, aplatis, brisés sous un corset de fer. Et qu'attendre, hélas! d'une fureur pareille?

Chez les nations où règne tyranniquement la Mode, nulle morale publique ni privée dans la plupart des FEMMES. Consultez hardiment la vérité. Leurs bras, elles les ouvrent à tout venant; leur virginité, elles ne s'en souviennent plus; la chasteté, la foi conjugale, c'est une dérision! l'amour maternel, fi! quelle horreur d'allaiter un enfant! cela flétrit la beauté du teint; les soins du ménage, c'est bas, c'est vil, digne tout au plus du dernier valet!

O calamité publique! la FEMME, cette fille du ciel, ce ciel sur la terre, ce vase d'élection que Dieu a choisi pour porter dans son sein la plus parfaite de ses créatures, et lui rendre son voyage vers le ciel doux et heureux, la FEMME!... est devenue le fléau de l'espèce humaine! Quels hommes sortent de ces flancs que la main de la Mode a flétris? Des êtres qui, s'ils ne sont rachitiques et scrofuleux, sont du moins faibles et pusillanimes. Leur taille s'affaisse, et leur main débile ne pourrait soulever la formidable épée de leurs ancêtres; leur cœur ne s'ouvre à rien de beau, rien de grand; leur front aplati se tourne vainement vers les cieux, ils n'y rencontrent ni Dieu ni le génie. Leur foule insensée, guidée par de sordides passions, passe devant le siècle, sous la verge des tyrans, comme un vil troupeau sous le bâton du pasteur.

Oh! ce n'était pas une idée pareille que les anciens avaient de la beauté. Ces Gaulois terribles qui faisaient trembler le monde et qui ne redoutaient que la chute du ciel; ces trois cents héros qui arrêtaient aux Thermopyles le flot de l'Asie roulant impétueusement sur l'Europe, avaient-ils été conçus sous un corset de petite maîtresse?

Il fut un peuple dont le nom rappelle tout ce qu'il y a jamais eu de poétique et de beau. Leur pays, situé sous le ciel du Midi, jouissait de toutes les faveurs d'un climat tempéré. Les dieux habitaient leurs montagnes et leurs vallées. Leur langue était une harmonie; leur chant, un écho du ciel. Les formes que la main des arts nous a transmises de la beauté des enfants de ce peuple témoignent que jamais race ne fut plus belle sur la terre. Et son génie ne le cédait en rien à sa nature physique. Cela devait être. Or ce peuple avait érigé la beauté en divinité.

— Un jour, disait-il, que les flots qui baignent la terre de Phénicie étaient calmes, et que le ciel de l'Ionie se réfléchissait tout bleu dans ces ondes limpides, voilà que, aux premiers rayons d'un beau soleil d'Asie, la mer se mit à se balancer gracieusement non loin de Chypre, puis elle blanchit d'écume et sembla bercer sur son sein une troupe de cygnes blancs. Soudain du milieu de cette écume sortit comme par enchantement une FEMME. Elle était plutôt grande que petite, plutôt forte que délicate en apparence. Elle était nue, hors une ceinture d'azur qui ne faisait que donner plus de grâce, plus de charme à ce qu'elle voilait. Sa blancheur effaçait celle des cygnes qui nageaient autour d'elle. Ses cheveux, à travers lesquels se jouaient les zéphyrs, étaient négligemment attachés et tombaient çà et là en boucles légères. Le cortége des Amours, qui volaient autour d'elle, attachait quelques roses sur son front ou se cachait sous sa ceinture flottante. Les ris et les grâces voltigeaient sur sa bouche, dans ses yeux. Étonnée, indécise, elle ne comprenait point sa nouvelle existence, quand des colombes légères, entraînant son char de nacre dans les airs, la portèrent dans les cieux, surpris et ravis de sa beauté.

Vous avez reconnu Vénus. Moi, j'ai reconnu le type de la beauté, de la forme, de la mode éternelle, proposé par la religion, la morale, et la poésie aux filles de la Grèce et de l'Ionie.....

Tant que le culte de la vraie beauté fut respecté par les peuples, la vertu régna sur la terre; le lit conjugal ne fut point souillé par la corruption; la fleur de la jeunesse ne fut point cueillie avant d'être éclose, et l'on voyait sur le front de tout homme et de toute FEMME éclater les rayons de la beauté divine. Le génie de l'homme comprenait sa destinée : il voyait partout la Divinité autour de lui. Mais

depuis que l'homme oublia le ciel pour se faire un dieu de ses plaisirs, plus rien ne fut respecté, et le souvenir de Dieu s'effaça de nos cœurs à mesure que la trace de sa beauté s'effaçait de nos visages. Et souvent, en passant par le chemin des villes, quand je vois ces hommes au front pâle et amaigri, flétris par une débauche prématurée et impuissants à se reproduire dans un fils, et ces FEMMES, à peine pubères et déjà étiolées par le souffle de la corruption, haletantes, étouffées sous les étreintes mortelles d'un corset, aux mamelles vides d'amour et de vie; quand je vois la jeune fille détourner ses pas de l'église pour courir au spectacle, la mère oublier son enfant pour voler au plaisir; quand je vois le jeune homme mourir avant le jour sans lever le regard vers le ciel, je me sens pressé d'une douleur profonde, et je m'écrie : O mon Dieu! tu nous as donc abandonnés! Où est le temps où Raphaël rencontrait ses vierges et ses saints dans les rues, sur les places de Rome? Où est le temps où Phidias souriait aux Vénus dans les fêtes d'Athènes? Alors, pour dissiper ma douleur, je vais dans les champs, au loin, bien loin de la ville. Là je retrouve la nature et Dieu, et avec lui la beauté dans la fleur qui brille, dans l'oiseau qui chante, dans le ruisseau qui murmure. Parfois aussi quelque jeune paysanne qui retourne insouciante au village, la main sur la hanche, des fleurs dans son sein, un panier sur la tête, le sourire ou quelque chant d'amour sur les lèvres, me fait penser aux canéphores athéniennes, et je ne désespère plus tant ni de Dieu ni de la beauté, surtout si quelque douce mère, allaitant son enfant, souriante et gracieuse à l'ombre de quelque arbre séculaire, vient me rappeler la mère de Dieu, cette chaste FEMME dont la beauté virginale a détrôné la Vénus antique et s'est assise à sa place dans le ciel! (Benjamin Barbé.)

Funeste influence de la beauté.

On dirait que les FEMMES ressemblent aux fleurs, qu'elles ne sont faites que pour plaire. Les premiers mots qui viennent frapper leurs oreilles sont des éloges de leur beauté; on leur parle de parure, de grâces, d'agréments : elles ne songent donc qu'à conserver la fraîcheur de leur teint, qu'à cultiver ou embellir leurs attraits. On leur répète sans cesse que l'empire de l'univers appartient à la beauté; qu'un beau visage est le plus beau de tous les spectacles : les plus modestes croient qu'il est contre la nature de négliger ses dons; elles prennent des manières brillantes ou de petits airs; un roman ou des chiffons, voilà leurs occupations. Élevées ainsi dans la mollesse et dans la plus sotte vanité, elles se livrent au monde et à ses fausses opinions.

La beauté de la FEMME est inexprimable.

MILTON veut que l'homme soit l'apprentissage du Créateur et comme son coup d'essai : la FEMME est son chef-d'œuvre. L'auteur de la nature contemple avec complaisance les grâces infinies qu'il a répandues sur toute sa personne, et les perfections dont il a enrichi son âme; il ne dit plus que ce qu'il a fait est bon : il admire son ouvrage, comme s'il manquait de termes pour en exprimer la beauté.

Beauté naturelle et beauté fardée.

Si la campagne a tout l'avantage quant aux mœurs, elle ne l'a pas moins quant à la beauté. Quoique le miroir emporte plus de la moitié de la vie des belles,

et qu'elles le consultent à tous les moments, l'art ne saurait si bien faire que la nature; il demeure toujours beaucoup au-dessous. A dire les choses comme elles sont, ce n'est pas elle qui fait ici la beauté, c'est son imitateur qui la fait; elle n'est que l'image de ce qu'on la croit être; ce n'est qu'une agréable illusion qui ne trompe pas moins la vue qu'elle lui plaît, et qui n'est pas moins fausse qu'agréable. En effet, ici une FEMME doit toute la beauté de sa taille à son cordonnier et à son tailleur; il y en a qui prennent tous les matins le blanc et l'incarnat de leur teint et de leurs lèvres dans leur toilette; quelques autres y prennent leurs dents et leurs cheveux; le fer et le feu travaillent seuls aux boucles de leur coiffure; les poudres, les pâtes, les pommades et les eaux se peuvent nommer les créateurs de cette beauté postiche. Les mouches dont elles se couvrent le visage prétendent qu'il doit toute sa blancheur à leur noir : les boucles d'oreilles, les bracelets, les bagues et toutes ces autres bagatelles qu'elles portent, y contribuent aussi beaucoup; rien de tout cela n'entre jamais dans le lit avec ces belles laides quand elles y entrent. Elles étudient tous les matins dans le miroir leurs regards, leurs sourires, l'air de leur visage, la situation de leur bouche, l'art de montrer leurs belles mains, celui de faire voir adroitement la propreté de leurs chaussures; elles concertent le ton de leur voix; elles composent l'air et la grâce de leur port et de leur démarche; et, jusqu'à la manière de tousser avec harmonie, tout y est étudié, tout y est appris comme l'on apprend la musique. Celle-ci, qui a les dents belles, rit toujours pour les montrer, eût-elle sujet de verser des larmes; cette autre, qui les a laides, ne l'ouvre non plus que son portrait, et ne rirait pas, pour quoi que ce fût, dans le plus grand sujet de joie. Enfin, l'art fait presque tout à la cour, et ne laisse rien à faire à la nature. Mais il n'en est pas de même des beautés de la campagne, où la nature fait tout sans l'art : la fraîcheur et l'éclat de leur teint ne doivent rien à l'artifice; la richesse de leur taille n'a pas besoin de piédestal pour s'élever, ni de la tromperie des tailleurs pour cacher ses défauts. Leur grâce est née avec elles, et le conseil du miroir ne la fait point. La blancheur de leurs dents et la douceur de leur haleine viennent de la régularité de leur vie, de la bonté de leur tempérament, et non pas de leurs drogues et de leurs parfums. Le fer, le feu ni la pommade ne font pas une des boucles de leurs cheveux; et ces riches anneaux qui s'entassent négligemment les uns sur les autres à leur coiffure ne sont point l'ouvrage de l'art et ne lui doivent rien du tout. La neige animée de leur gorge n'emprunte rien du fard ni de l'imposture de l'habillement : les bagues, les bracelets, les pendants d'oreilles, les mouches, et tous ces autres meubles inutiles que le luxe et la volupté ont inventés pour parer les FEMMES, ne font point l'agrément de celles-ci. Comme toutes leurs actions sont naturelles, la contrainte des autres ne s'y voit jamais; et au lieu que ces autres déplaisent en pensant plaire, ces beautés naïves plaisent sans y penser. Elles n'ont rien d'étudié ni d'affecté. Leurs sourires et leurs regards, le ton charmant de leur voix, la majesté de leur port et la grâce de leur démarche ne partent ni de leurs soins ni de leur coquetterie : nous les voyons aimables et nous les voyons aimées sans qu'elles songent à se faire aimer. (Mlle de Scudéry.)

De la beauté chez les Anglais.

CHAQUE nation veut dans les FEMMES une beauté particulière : les Anglais demandent une peau fine et très-blanche; des couleurs tendres et légères; un

embonpoint seulement de santé; un visage plus ovale que rond; un nez un peu allongé, mais d'une belle forme, assez comme l'antique; des yeux grands et moins vifs que touchants; une bouche gracieuse sans sourire, d'un tour même un peu boudeur, qui lui donne à la fois de la dignité et une forme voluptueuse; des cheveux propres, toujours sans poudre; taille avantageuse et droite; le cou long et dégagé; les épaules carrées et plates; la gorge saillante; des mains presque toujours un peu trop maigres, et d'une forme qui, je pense, ne passe pour belle qu'en Angleterre. (Rouquet.)

L'art de rendre les belles FEMMES fidèles.

On dirait que la beauté des FEMMES est le plus dangereux écueil que leurs maris aient à craindre, parce qu'elle leur attire un plus grand nombre d'adorateurs, et que les passions qu'elles inspirent étant plus violentes, les exposent aussi à de plus fortes épreuves, et par conséquent à de plus grands périls. Cependant, il est certain que la beauté est plutôt le garant que l'ennemi de la vertu d'une FEMME; car, s'il est vrai que l'éclat et les appas des dames soient des flambeaux qui embrasent nos cœurs, il est vrai aussi qu'ils ne servent qu'à les rendre elles-mêmes plus froides; et si la beauté rend les hommes esclaves, elle n'est pas esclave des hommes; au contraire, elle est presque inséparable de la fierté, et les amants en sont toujours reçus avec plus de froideur ou d'indifférence; leur concours même est favorable au mari, parce qu'ils se détruisent l'un l'autre; le respect que la beauté leur inspire les rend plus retenus, et un regard gracieux est souvent le seul bien où ils aspirent. Enfin, si une beauté se rend quelquefois, ce ne peut être qu'à la force des soins, de la persévérance et des présents, et qu'un mari a toujours le temps d'apercevoir et d'empêcher, pourvu qu'il ne se rende pas importun par la jalousie ni odieux par la contrainte. Un jaloux craint tout, soupçonne tout; si le hasard fait rencontrer à sa FEMME un homme de sa connaissance, il tient ces rencontres pour concertées; il n'examine, n'approfondit rien; il condamne sur les moindres apparences; toujours inquiet, triste et grondeur, personnage très-propre à inspirer de l'aversion à une FEMME et à lui faire rechercher par désespoir ce dont on la croit injustement capable. Je conviens que vous ne devez point abandonner votre FEMME à la liberté de courir sans cesse, ni de se mêler indifféremment avec toutes sortes de personnes, mais aussi elle n'est point esclave née. Quoiqu'elle soit la partie subalterne de l'union conjugale, elle n'est ni vile ni méprisable, et il n'y a rien qui la porte plutôt à s'évader que l'aspect d'une prison : nous savons que cette rigueur ne rend pas plus heureux les peuples qui la pratiquent, tant par la défiance qu'ils ont de la vertu de leurs épouses que de leur propre mérite; car il semble aux FEMMES que les maris, en s'attribuant le droit de les renfermer, leur laissent aussi le droit de s'échapper lorsqu'elles le peuvent. C'est pourquoi elles acceptent presque toutes les occasions qui se présentent de les trahir; et la contrainte, aiguisant leur esprit, les rend très-ingénieuses à les faire naître; mais nous, qui connaissons la qualité des FEMMES, qui savons qu'elles se déshonorent les premières en nous déshonorant, et que le monde est fait pour elles comme pour les hommes, nous leur laissons la liberté d'en jouir honnêtement, et nous croyons plus assurés en leur laissant à elles-mêmes le soin d'un trésor qui leur doit être si précieux, que

nous ne le ferions en le confiant à des yeux étrangers ou à la garde des verrous et des portes.

Il est encore de la politique d'un mari de flatter quelquefois sa FEMME sur sa beauté, et de lui témoigner de vrais sentiments d'amour, non pas avec l'air d'un amant aveuglé, et qui sente une bassesse de servitude, mais en homme qui connaît le prix du bien qu'il possède. L'idolâtrie n'étant pas plus propre à s'attacher une FEMME que le mépris, elle aime à voir dans un mari complaisant des sentiments de grandeur et de maître. Les présents et les caresses qu'elle en reçoit lui sont plus précieux et lui inspirent infailliblement de l'estime, de l'amitié et de la reconnaissance.

Aux louanges que vous donnerez à ses charmes, ajoutez le cas que vous faites de sa vertu, que vous élèverez toujours au-dessus de sa beauté, et que vous direz être généralement reconnue et estimée; ces premières fleurs, que vous répandrez à propos sur elle, vous rendront agréable à ses yeux, et la bonne opinion que vous aurez et que tout le monde aura de sa vertu l'engagera à ne la point démentir, car il est dans le caractère des FEMMES, encore plus que dans celui des hommes, d'accorder à la vanité ce que la vertu n'en a pu obtenir.

Après que vous aurez prévenu l'esprit de votre beauté par de sages ménagements et des douceurs viriles, rendez-lui votre maison agréable, qu'elle ne manque d'aucun meuble nécessaire, et accordez à sa personne tous les ornements que vos facultés et votre condition lui permettent de prétendre, afin qu'elle ne soit pas tentée par l'appât des présents que vous devez absolument lui interdire, pour rendre inutiles les armes les plus dangereuses dont les amants puissent l'attaquer; procurez-lui des amies vertueuses, dont la vertu n'ait pourtant rien de farouche, et faites que ses amies trouvent auprès d'elle quelques avantages, afin qu'elles s'attachent à lui plaire; ainsi vous lui donnerez une garde qui fera votre sûreté et son plaisir. Appliquez tous vos soins à lui faire lier un commerce d'amitié avec vos parentes; cimentez leur union en leur inspirant les desseins où leur concours peut être nécessaire, et étouffez toujours par votre sagesse, dans leur naissance, les sujets de discorde qui pourraient s'élever entre elles. Tant que votre FEMME aura de pareils témoins de ses actions, vous ne devez pas craindre qu'elle s'égare; oserait-elle s'engager dans une intrigue amoureuse à la vue des personnes que l'injure regarderait? Mais vous-même, cultivez avec attention l'amitié des parentes de votre FEMME; comme elles seront instruites de ses inclinations et de ses connaissances, vous en pourrez tirer des éclaircissements très-salutaires, et l'intérêt qu'elles prendront en ce que vous aurez si fort à cœur leur fera éclairer de plus près la conduite de votre FEMME, qui n'osera sortir de son devoir tant qu'elle aura des censeurs si bien informés, si légitimes et si sévères. Si, malgré toutes ces précautions, vous vous aperceviez que votre FEMME prît quelques engagements amoureux, dissimulez adroitement votre ressentiment et recherchez sans affectation l'amitié de son amant: ils s'endormiront tous deux sur l'espérance d'une plus grande liberté, que vous leur retrancherez pourtant entièrement en vous trouvant partout avec eux, tantôt pour le plaisir d'être avec votre FEMME, tantôt pour le plaisir d'être avec votre ami; égayez vous-même la conversation, autant que l'honnêteté vous le permettra; que votre amour et votre respect éclatant dans toutes les occasions fassent voir que vous avez des yeux pour la beauté de votre FEMME et de l'estime pour sa vertu; vous rappellerez

par ce moyen son attention à son mari, et votre rival, qui n'aura pas de plus fortes armes, ni même la liberté de s'en servir, vous cédera bientôt la place. Cependant sachez le tourner en ridicule sur tout ce qu'il dira ou fera mal à propos; recherchez tous les endroits vicieux de son corps, de son cœur et de son esprit, et découvrez-les confidemment à votre FEMME; rendez-le-lui même suspect, s'il est nécessaire, de libertinage et de débauche, et marquez-lui votre regret de vous être si fort trompé dans le choix que vous aviez fait d'un ami. Une beauté qui s'estime est fort susceptible de pareilles impressions; toutes les idées qui l'occupaient en faveur de son amour s'évanouissent, et sa froideur anéantissant le peu d'espérance que votre présence assidue et votre nouvelle indifférence laissaient à votre rival, la nonchalance s'ensuit de part et d'autre, et ils vous délivrent bientôt de toute inquiétude.

S'il arrivait pourtant que votre prudence n'eût pas tout l'heureux succès que vous auriez dû attendre; s'il paraissait que votre FEMME regardât toujours son amant d'un œil favorable, et que lui-même tâchât de triompher de vos froideurs par ses caresses, ne tardez pas un moment à chercher quelque prétexte ou à faire naître quelque occasion de rompre avec lui ouvertement, et de lui ôter toute espérance de raccommodement. Ainsi, en vous éloignant de lui, vous l'éloignerez aussi de votre FEMME, qui ne pourra plus le souffrir chez vous, et lui n'osera prendre la liberté d'y venir; et si, après votre inimitié déclarée, vous découvriez quelque intelligence entre eux, vous auriez lieu de vous plaindre hautement de votre FEMME et d'exiger alors d'elle, en maître, ce que vous n'auriez pu obtenir en mari sage et complaisant.

La sagesse donne la beauté.

LES FEMMES ne sont pas, à beaucoup près, aussi fortes que les hommes; et le plus grand usage ou le plus grand abus que l'homme ait fait de sa force, c'est d'avoir asservi et traité souvent d'une manière tyrannique cette moitié du genre humain, faite pour partager avec lui les plaisirs et les peines de la vie. Les sauvages obligent leurs FEMMES à travailler continuellement : ce sont elles qui cultivent la terre, qui font l'ouvrage pénible, tandis que le mari reste nonchalamment couché dans son hamac, dont il ne sort que pour aller à la chasse ou à la pêche, ou pour se tenir debout dans la même attitude pendant des heures entières..... Tous les hommes tendent à la paresse; mais les sauvages des pays chauds sont les plus paresseux de tous les hommes, et les plus tyranniques à l'égard de leurs FEMMES par les services qu'ils en exigent avec une dureté vraiment barbare. Chez les peuples policés, les hommes, comme les plus forts, ont dicté des lois où les FEMMES sont toujours plus lésées à proportion de la grossièreté des mœurs; et ce n'est que parmi les nations civilisées jusqu'à la politesse que les FEMMES ont obtenu cette égalité de condition, qui cependant est si naturelle et si nécessaire à la douceur de la société : aussi cette politesse dans les mœurs est-elle leur ouvrage; elles ont opposé à la force des armes victorieuses, lorsque par leur modestie elles nous ont appris à reconnaître l'empire de la beauté, avantage naturel plus grand que celui de la force, mais qui suppose l'art de le faire valoir : car les idées que les différents peuples ont de la beauté sont si singulières et si opposées, qu'il y a tout lieu de croire que les FEMMES ont plus gagné par l'art de se faire désirer que par ce don même de la nature, dont les hommes jugent si différemment : ils sont bien plus d'accord sur la valeur de ce

qui est en effet l'objet de leurs désirs ; le prix de la chose augmente par la difficulté d'en obtenir la possession. Les FEMMES ont eu de la beauté dès qu'elles ont su se respecter assez pour se refuser à tous ceux qui ont voulu les attaquer par d'autres voies que par celles du sentiment ; et du sentiment une fois né, la politesse des mœurs a dû suivre. (Buffon.)

La beauté sans vertu est un don funeste.

ARISTOTE regardait la beauté comme un don ; le philosophe Bion, plus sensément, comme un bien pour les autres.

Socrate l'envisageait, avec plus de raison encore, comme une tyrannie de peu de durée ; Théophraste, comme une tromperie muette ; Théocrite, comme un beau mal, et Carnéade, comme une reine sans gardes.

En effet, la beauté n'est-elle pas de tous les présents du ciel le plus dangereux, si l'on ne s'en sert que pour s'exposer à se perdre et à se corrompre ; si, ne pouvant résister à quelques viles et si courtes adorations, on ne craint pas de voir succéder souvent à de faux hommages le plus certain et le plus infaillible mépris ?

Un beau visage peut être le plus beau des spectacles aux yeux de l'humanité en général ; mais ce n'est jamais qu'un spectacle, qu'un plaisir passager et momentané, pour ceux même qui, contents d'admirer un beau front, d'idolâtrer une belle statue, s'empressent peu de connaître ce qui l'anime ; pour ceux même qui, satisfaits d'un peu de matière, d'une écorce, d'un physique, d'une enveloppe qui les éblouit un moment, négligent de chercher les vrais charmes, d'apercevoir l'essentiel, le solide, l'indispensable, le mérite, l'objet et la fin de toute existence...

Le vrai beau, le plus beau de tous les spectacles, est une belle âme ; elle est le plus durable et le plus touchant : la vertu et la vérité, qui en sont l'essence, ont un extérieur et des signes certains qui ne sauraient tromper. L'âme véritablement belle est aussi apparente que les traits qui frappent nos yeux ; on l'aperçoit, on la voit, on la suit, on l'admire dans tout ce qu'elle pense, dans tout ce qu'elle est ; on l'imite lorsqu'on désire d'être vertueux, et on désire bien rarement de l'être quand on est bien persuadé et si convaincu qu'elle est l'image et la seule image sensible de cet Être suprême qui la créa, et qui ne la créa que pour lui.

Démade, dans Stobée, déplore le sort des personnes qui ne sont que belles, et dont l'apanage particulier et principal n'est point la vertu ; parce que, dit-il, ce patrimoine indispensable des FEMMES, qui fait leur bâtardise ou leur légitimité, leur gloire ou leur honte ; cette unique perfection et qualité, qui seule mérite si fort nos hommages, avec l'amour et le respect des humains, doit être considérée d'autant plus précieuse, qu'elle peut être dite l'unique garde, trésor et défense de la beauté.

Un beau garçon, dit Plutarque, ayant vu Théano, FEMME de Pythagore, montrer le coude pendant qu'elle s'habillait, et s'étant écrié : *Voilà un beau bras*, elle répondit : *Il n'est pas au public*. La même Théano ayant été interrogée sur le devoir d'une FEMME vertueuse, et quel usage elle pouvait faire de la beauté, répondit que ce devoir et cet usage étaient bien faciles, puisqu'il ne s'agissait que de plaire à son mari.

L'anonyme qui parle dans Suidas apprend qu'Hypatie, fille du philosophe Théon, et qui succéda à sa chaire dans l'école de Platon fondée par Plotin, aussi fameuse

par sa beauté et par la pureté de ses mœurs que par son éloquence, ne pouvant absolument se délivrer des persécutions d'un de ses disciples devenu amoureux d'elle, lui montra un linge taché, en lui disant : *Jeune homme, voilà ce que tu aimes.*

« La FEMME belle et insensée, dit Salomon, est comme un anneau d'OR au museau d'une truie; et celui, ajoute-t-il, qui a trouvé une bonne FEMME a trouvé un grand bien, et il a reçu du Seigneur une source de joie. »

« Qu'est-ce qu'une belle FEMME? disait à son mari une des plus belles et des plus vertueuses créatures du siècle; vous savez, lui disait-elle, que c'est une idole de plâtre, un tas de boue et de poussière couvert pendant quelque temps d'un certain vernis; un fantôme dans son plus beau moment, et bientôt après un squelette. Je ne désirai jamais vous être chère, ô mon estimable époux, par des avantages si frêles, si fragiles et si vains; mon amour et ma fidélité vous fixèrent : l'un et l'autre nous restent, et tels que nous puissions devenir maintenant, nous nous chérirons également jusqu'au bout du songe. »

Qu'on ne s'y trompe point, c'est moins la beauté que la vertu qui allume les grandes passions : la beauté peut frapper et séduire; elle peut enflammer quelques instants, mais elle n'arrête point seule; elle a besoin, selon l'expression d'un ancien, de cette digne compagne qui fixe près d'elle, parce que c'est elle seule qui forme et perpétue toute honnête et heureuse union; parce que c'est elle seule qui fait le vrai relief, le vrai coloris, et le cadre de toute espèce de tableau.

« Une belle FEMME qui a les qualités d'un honnête homme, dit La Bruyère, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux; l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes. »

Ce furent les grâces, il est vrai, qui apprivoisèrent la fierté des premiers hommes, qui leur mirent le joug sur la tête; mais ce fut la vertu qui les retint dans la servitude et qui la leur fit aimer; ce fut la vertu qui fit seule les grandes réputations et les chaînes indissolubles : la beauté fut toujours une fleur tendre et de bien courte durée, qui ne laissa jamais après elle que des ennuis, et souvent du repentir; la vertu tint toujours le sceptre; son empire, toujours égal, s'étendit sur tous les siècles et sur tous les hommes; elle régna, elle régnera toujours sur eux.

La duchesse de Valentinois et la belle Agnès Sorel ne furent pas les FEMMES de leur siècle les plus respectées ni les plus honorées, même de Charles VII.

Henri IV considéra bien moins la belle Gabrielle d'Estrées qu'Antoinette de Pons, qui lui résista constamment, et à laquelle ce grand monarque finit par dire : *Puisque vous êtes véritablement dame d'honneur, vous le serez de la reine ma* FEMME.

Catherine de Rohan, depuis duchesse de Deux-Ponts, mérita bien moins son respect et ses constants hommages par sa beauté que par sa réponse, lorsqu'elle lui dit avec fierté : *Je suis trop pauvre pour être votre* FEMME, *et de trop bonne maison pour être votre maîtresse.*

M[lle] d'Hautefort ne conserva l'estime de Louis XIII qu'en se conduisant bien différemment de la plupart des FEMMES de sa cour.

La beauté n'a rien de touchant et de décisif par elle-même, j'ose le dire, et crois le prouver. Qu'on aperçoive une belle personne, le premier mouvement est de s'y arrêter; mais sur-le-champ, et tout aussi promptement que le regard, que désire-t-on? Qu'elle soit vertueuse, me dira-t-on, quand on l'est soi-même. Qu'est-on quand on ne l'est pas? Voilà l'hommage; il appartient donc bien moins à la beauté

qu'à la vertu ; car les yeux qui se sont portés un moment, et d'eux-mêmes, sans le moindre consentement de l'âme, sur ce bel extérieur, s'en détournent bien vite, et souvent avec indignation, si quelque chose, qui est si fort au-dessus de la beauté, et que tout mortel, quelque vicieux qu'il soit, lui préfère, ne vient, pour ainsi dire, la décorer, l'orner et l'embellir elle-même.

La beauté seule n'est que faste, qu'orgueil, que fierté, que légèreté; elle attire moins qu'on ne croit; elle éloigne à coup sûr tout ce qui est vraiment sage et capable de réflexion. Une belle FEMME qui n'est que belle n'a rien d'agréable ni de solide; elle se regarde comme une idole : lui refuser de l'encens est un crime, et toujours le crime des gens vertueux; le lui prodiguer est un tribut : cette adoration, qu'elle attend, qu'elle exige de tout ce qui l'environne, la flatte peu; le déni du culte l'offense; elle est impérieuse, inconstante et diverse avec tout ce qu'elle subjugue et qui la contemple; elle abhorre tout ce qui la brave et la voit d'un œil indifférent; sa vie est agitée et malheureuse, et le choix qui la termine est presque toujours détestable.

« A juger de cette FEMME, dit La Bruyère, par sa beauté, par sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doive un jour la charmer; son choix est fait : c'est un petit monstre qui manque d'esprit. »

Quand la beauté est tempérée par la vertu, ou la vertu seule sans beauté (elle est si belle, et bien plus belle elle-même!); quand, dis-je, la beauté n'a rien de sa marque, de ses dédains et de ses folles prétentions, elle a des droits, mais elle les limite; ils ne s'étendent que sur un seul, elle les ignore presque, et ne s'en prévaut jamais.

Il en est de la beauté comme de toutes les autres perfections, qui ne sont réelles, qui ne séduisent et ne donnent enfin quelque célébrité que par l'usage, par l'aimable et la douce simplicité. (De Boussanelle.)

La beauté d'une FEMME influe sur toute sa vie.

UNE FEMME se souvient toujours qu'elle a été jolie, quelque âge qu'elle ait : et comment l'oublierait-elle? on le lui rappelle sans cesse. On s'aperçoit aisément, à la manière dont on l'aborde et à celle dont elle reçoit, que si le temps lui a enlevé les grâces de la jeunesse et la délicatesse des traits, il ne lui en a pas fait perdre tous les avantages. Il semble que la beauté chez les FEMMES soit un caractère indélébile; on leur sait gré de leurs agréments passés, quoiqu'on n'en jouisse plus; ceux mêmes qui n'en ont jamais joui participent aussi au prestige, et voient une jolie FEMME surannée d'un autre œil que celle qui ne l'a jamais été. (Mme d'Arconville.)

ON ne juge presque jamais des jolies FEMMES avec équité. Les jeunes gens qui les aiment et à qui elles cherchent à plaire trouvent de l'esprit et des grâces dans tout ce qu'elles font; ceux au contraire qui sont revenus des folies de la jeunesse, et qui n'ont plus de prétention à la galanterie, ou qui en auraient en vain, les trouvent en général plates et ridicules; le bruit et le papillotage de tout ce qui les environne, le ton de décision joint à l'étourderie qui règne dans leurs discours, tout contribue à les leur faire mépriser. Il faut donc nécessairement attendre qu'une

FEMME cesse d'être jolie pour pouvoir juger sainement de son mérite et de ses talents. (Id.)

La beauté n'est pas indispensable pour plaire.

LES grandes beautés ne sont pas les plus touchantes : elles frappent, on les admire, mais souvent on reste à l'admiration. Ce qui gagne le cœur, c'est l'agrément, et l'agrément résulte d'ordinaire de quelques traits irréguliers qui forment sur le visage un effet piquant et qui touche. Une FEMME, même sans avoir rien de beau, entreprend rarement de plaire sans y réussir, pourvu qu'elle ait l'esprit adroit, le cœur bien placé et l'humeur agréable; elle peut tirer de ces trois qualités une espèce de beauté qui ne fait pas des impressions si vives que l'agrément du visage, mais qui en fait de plus profondes et de plus durables.

Pour plaire, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.

LA plupart des FEMMES sont encore plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur : telle qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner ses charmes serait plus fâchée d'être surprise à sa toilette que d'être surprise avec un galant; cela n'est point étonnant : la première vertu, selon les FEMMES, c'est de plaire aux hommes, et, pour plaire, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.

Il ne suffit pas aux FEMMES d'être belles.

IL faut aux FEMMES plus que de la beauté pour faire trouver dans leur commerce tous les avantages qu'on en doit attendre. Leurs charmes ne sont que l'annonce d'autres qualités plus touchantes; les réduire à la beauté, c'est les dégrader et les mettre presque de niveau avec leurs portraits. Celles qui ne sont que belles peuvent figurer agréablement dans un fauteuil et décorer une salle, mais à coup sûr elles finiront par ennuyer et par déplaire.

Du genre de beauté qui donne le plus de jouissances.

LE genre de perfection qui peut être connu de tout le monde, celui qui est le plus propre à rendre célèbre la beauté d'une FEMME, n'est pas ce qui la fait le plus aimer, ce qui cause la passion la plus durable.

Une taille moyenne a des grâces plus attachantes que cette taille élevée, dont les avantages seront seulement plus de noblesse dans la marche et plus d'élégance dans le mouvement des draperies. Mais pour l'intimité, quand on ne marche pas, et que les draperies sont oubliées, une belle peau, de l'expression dans l'œil, de l'amabilité dans le sourire, un bras (1) dont les contours soient arrondis et pleins, quelque grâce de la main, voilà ce qu'il faut aux désirs, quand l'homme a lui-même la grâce du désir. Il mettra beaucoup plus de prix à une beauté médiocre, mais à laquelle il ne se mêle rien qui puisse déplaire, qu'à la plus grande beauté altérée par quelque défaut sensible. (***)

(1) Assurément c'est une simple fantaisie de mettre beaucoup d'importance à la perfection de la jambe ou du pied : c'est un agrément du second ordre. Mais on voit toujours le bras; il agit, et c'est dans le mouvement du bras que sont les manières, les talents, et la plus grande partie des grâces.

Influence de la mode sur la beauté des FEMMES.

UNE preuve que la mode exerce sa funeste influence sur la beauté, c'est qu'il y a un siècle à peine, on appelait jolie FEMME celle qui avait de petits yeux vifs et effrontés, un nez retroussé, un *minois de fantaisie*, un air chiffonné, de la légèreté, et même de la maigreur. Ce qui était *beauté* alors serait tout au plus aujourd'hui de la gentillesse ; car, de nos jours, pour avoir et mériter le titre de jolie FEMME, il faut posséder de grands yeux fendus en amande et exprimant la douceur et l'honnêteté, un nez plus long que court une bouche gracieuse, un air à la fois noble et simple, une taille proportionnée à la grosseur du corps, de l'aisance dans la démarche, et un peu d'embonpoint.

La beauté n'a qu'un jour.

JE sens qu'il me faudrait le génie du poëte de *Téos* pour définir un être aussi étonnant que la FEMME : qui pourrait peindre ses yeux brillant d'une flamme humide, ses lèvres qui ont l'éclat de la rose, l'émail qui embellit sa bouche et qui ressemble au lis du vallon, son haleine suave comme celle de l'aurore? Semblable à la fleur qui s'élève au milieu des plantes sauvages, telle à nos yeux éblouis s'offre la FEMME lorsqu'elle arrive à l'époque où la nature lui imprime le caractère qui doit l'attacher à l'homme pour être sa compagne pendant son passage sur la terre..... Ainsi le lierre s'unit au chêne de la forêt. Mais avec quelle rapidité se détruit cette beauté qui enivre tant de cœurs ! que sa durée est courte !

Telle une fleur, au retour de l'aurore,
S'élève humide au milieu d'un jardin :
Cette beauté, que le jour voit éclore,
Brille un instant et meurt à son déclin.

(A. M. DE LAVILLEMENEUC.)

La médiocrité est préférable à la beauté.

Voulez-vous posséder une compagne aimable?
En biens, en talents, en beauté,
Cherchez la médiocrité :
Que son cœur soit inappréciable.
Défiez-vous surtout de la célébrité ;
Le silence et l'obscurité
Rendent seuls le bonheur durable.
On ne possède point une FEMME adorable :
Ce domaine appartient à la société.

Mais une bonne FEMME est une rareté
Dont la simple apparence et la valeur modeste
Ne tentent pas la vanité.
Laissez-la s'éblouir d'un éclat emprunté ;
La beauté fuit, la bonté reste,
Et le temps fait chérir la médiocrité.

DEMOUSTIER.)

Les FEMMES et la beauté

Les FEMMES trouvant à redire
A ce qu'ayant du ciel obtenu la beauté,

Le terme en fût si limité
Qu'elles pouvaient à peine exercer leur empire,
Sur cet injuste arrêt des cieux
Furent porter leur plainte au souverain des dieux.
Jupiter ne pouvant faire une loi nouvelle,
Ni changer le décret par le Destin porté,
Pour consoler l'esprit femelle,
Leur fit don de la vanité.
La laide alors crut être belle,
Ou, par des soins assidus,
Croyait du moins le paraître;
Celle qui ne l'était plus
S'imagina toujours l'être. (GRÉNUS.)

Les dons de la nature.

Nature avait donné, pour leur défense,
Au fier taureau le front à double dard;
Le pied vengeur au coursier qu'on offense;
La course au lièvre, et la ruse au renard.
Peuple de l'air eut ses ailes rapides;
Peuple de l'onde eut ses rames humides;
Lion eut force et courage indompté;
L'homme, plus doux, eut sagesse en partage.
Restait la FEMME : elle eut, quoi? la beauté,
Victorieuse et du fort et du sage. (LEBRUN.)

Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien?
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause autant de chagrin qu'elle.
Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus;
Que tant qu'on est belle on fait naître
Des désirs, des transports et des soins assidus;
Mais qu'on a peu de temps à l'être,
Et de temps à ne l'être plus! (Mme DESHOULIÈRES.)

Quand Apelles voulut peindre la déesse de la Beauté, il rassembla dans son atelier les plus belles filles qu'il put trouver, et prit de chacune d'elles ce qu'il vit de plus parfait.

Sur les divers appas de ces jeunes objets'
Le peintre laisse errer ses regards satisfaits.
Il préfère ce bras; c'est ce pied qui l'attire;
Cet œil l'a plus séduit; il choisit ce sourire;
De lis plus éclatants ce cou paraît semé;
Ce front est plus uni, ce buste est mieux formé;
Plus beau dans ses contours, ce sein qu'il idolâtre,
S'élève et se sépare en deux globes d'albâtre;
En rassemblant ces traits, Apelles transporté
N'a peint aucune belle, il a peint la Beauté (LEMIERRE.)

Blonde et brune.

Le blond ajoute à la beauté
Un doux attrait qui nous enchante;
Pour nous peindre la volupté,
On peint une blonde touchante :
On vit les blondes constamment
Soumettre les vainqueurs du monde,
Et quand l'Amour se fit amant,
Ce fut en faveur d'une blonde.

En vain la brune a de l'esprit,
En vain le sel de la saillie
Se mêle à tout ce qu'elle dit,
De ses attraits je me défie :
Qu'elle inspire la volupté,
Par une grâce sans seconde,
Je lui dis : Belle, en vérité...
Vous méritez bien d'être blonde.

Brune et blonde.

Si j'avais un compliment à faire à une blonde, je lui dirais avec le comte de Viarmes :

Entre la brune et la blonde,
Quand l'Amour était flottant,
Vous n'étiez pas de ce monde,
Comme aujourd'hui, l'ornement :
L'incertitude est finie,
Depuis qu'on voit vos attraits;
Pour le temps de votre vie
La brune perd son procès.

Si j'avais, au contraire, à complimenter une brune, je substituerais dans le dernier vers le mot *blonde* au mot *brune*, et je lui chanterais le même couplet. (Sallentin.)

PENSÉES SUR LA BEAUTÉ.

QUAND une FEMME, se mirant dans une glace, avoue qu'elle manque de beauté, il faut qu'elle se dise à elle-même : « Ah! que serai-je donc si je manque de vertu? » Et si elle est belle : « Je serai plus estimable si j'ai des mœurs pures ». (Plutarque.)

..... Parmi les FEMMES, la beauté fait excuser beaucoup de défauts; mais parmi les hommes, elle redouble les mauvaises qualités. Une belle FEMME, sans nul mérite d'ailleurs, pare le bal et la promenade; elle n'a qu'à ne parler point pour être aimable, c'est du moins un beau tableau. (Mlle de Scudéri.)

Comme on s'accoutume à la beauté, on peut s'accoutumer à la laideur : ainsi

quiconque veut se marier ne doit point se soucier d'épouser une FEMME qui ne soit point belle. (Id.)

On peut être touché de certaines beautés si parfaites et d'un mérite si éclatant, qu'on se borne à les voir et à leur parler. (Id.)

La beauté sans grâce est un hameçon sans appât. (Ninon de Lenclos.)

Diogène, voyant une méchante FEMME qui avait de la beauté, disait : « Voilà une belle maison pour un mauvais hôte ». Il comparait les belles FEMMES qui sont fâcheuses et chagrines à des vases d'albâtre où l'on conserve du vinaigre. (Le P. Joly, capucin.)

Si l'on avait des yeux de lynx, la plus belle FEMME paraîtrait un monstre : la beauté qui charme si fort n'est donc point en elle, mais dans la faiblesse de ceux qui la regardent. (Id.)

L'empire des cœurs est le sujet de l'ambition des FEMMES : elles veulent être belles à quelque prix que ce soit ; elles s'exposent aux rigueurs du froid pendant qu'elles font leur toilette, se font arracher les cheveux qui ne sont point à leur fantaisie, se font quelquefois enlever la peau pour acquérir plus de blancheur ou de délicatesse ; enfin elles donnent la torture à leur tête et à leur visage. (Id.)

Ce sont les plus belles filles qui sont séduites les premières ; elles ne tiennent pas contre l'assiduité et la flatterie, et malheureusement pour elles, elles ont le talent d'attirer l'une et l'autre. (Id.)

Lorsque la vertu et la modestie viennent relever les attraits d'une belle FEMME, sa beauté l'emporte sur les étoiles du firmament ; son sourire est plus délicieux qu'un jardin de roses ; dans ses yeux se peint l'innocence ; ils sont plus doux que ceux de la tourterelle ; la candeur et la vérité résident dans son cœur. (Grégory.)

La vraie science d'une FEMME, c'est d'être belle ; l'étude et les livres ne servent qu'à la rendre insupportable. (P. Commère.)

La beauté est le premier présent que la nature nous donne, et le premier qu'elle nous enlève. (Méré.)

La beauté, chez les FEMMES, doit plus à leurs qualités morales que ces qualités ne doivent à leur beauté. (Massias.)

Quand on est aimé d'une belle FEMME, on se tire toujours d'affaire. (Voltaire.)

Rien n'est plus triste que la vie des FEMMES qui n'ont su être que belles, car rien n'est plus court que le règne de la beauté : il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle FEMME et une qui ne l'est plus. (Fontenelle.)

Une belle FEMME plaît aux yeux, une bonne FEMME plaît au cœur : l'une est un bijou, l'autre est un trésor. (Napoléon.)

On aime d'ordinaire les belles FEMMES par inclination, les laides par intérêt, les vertueuses par raison. (Amelot.)

Les belles FEMMES portent des lettres de recommandation sur leur front : ce sont des lettres écrites des mains de la nature, et lisibles à toutes les nations de la terre. (***)

La beauté est une fleur dont la bonté est le parfum. (***)

Le premier mérite des FEMMES vis-à-vis la plupart des hommes est d'être jolies, et le plus grand plaisir des FEMMES est de se l'entendre dire. (Mme d'Arconville.)

Une FEMME qui a réuni l'esprit à la beauté, et qui n'est plus belle, est comme une fleur qui a perdu ses couleurs et conservé son parfum. (Beauchène.)

Une belle FEMME sans pudeur est une rose sans parfum. (Id.)

C'est par l'âme surtout que les FEMMES sont belles. (Drouineau.)

Le public traite assez les jolies FEMMES comme les spectacles qui sont courus ou désertés. (Duclos.)

Les charmes de la beauté empruntent leur éclat et leur vivacité de caprices calculés. L'essentiel, c'est que ceux-ci se montrent en temps opportun.

La beauté sans la pudeur est une fleur détachée de sa tige. (Boiste.)

La véritable beauté est toujours chaste et inspire un respect involontaire. (G. Sand.)

L'on peut être née pour devenir belle, mais la beauté ne commence qu'à l'âge où le cœur est capable d'aimer ; et beaucoup de ces beautés-là font une impression qui n'affecte que les sens sans intéresser le cœur.

A trente, trente-cinq ans, une FEMME n'est plus jolie, mais elle peut encore être belle.

C'est le prodige le plus rare de la beauté que celui d'inspirer autant de respect que d'amour.

Une FEMME doit user de la beauté comme de l'esprit : ne pas savoir qu'elle ait ni l'un ni l'autre, n'y être pas attachée ; il arrive de là que lorsqu'elle vient à la perdre, soit par quelque accident, soit par la rapidité du temps, il ne lui en coûte rien pour s'en consoler. Ce conseil, sage en lui-même, sera peu suivi.

A bien apprécier la beauté, elle ne prépare que des regrets et un ennui mortel pour le temps où elle n'existe plus. En voici la raison : c'est qu'elle a fait négliger toutes les autres ressources ; et il serait à souhaiter que, dans une FEMME, la beauté ne servît que d'enseigne à tous les autres avantages.

La beauté est très-arbitraire : dès qu'un objet ne nous plaît pas nous ne le trouvons pas beau : il peut l'être pour un autre, mais on ne nous persuadera jamais qu'il l'est pour nous, quand même on pourrait nous démontrer que cette personne est belle, ce qui ne se peut pas, puisque la beauté n'est faite que pour être sentie ; elle va au cœur et non pas à l'esprit.

Une FEMME qui n'est que belle ou jolie n'a que des adorateurs et point d'amis

l'imagination des hommes s'échauffera pour elle, mais leur cœur sera de glace. Plus une FEMME sait avoir droit au prix de la beauté, moins nous croyons qu'elle mérite celui de la constance; elle inspire des désirs qu'elle prend pour des sentiments, et voilà la source de l'inconstance qu'on reproche aux hommes.

Les dangers d'une jeune personne sont toujours en proportion de sa beauté.

La beauté est de tous les avantages du sexe celui dont il fait le plus de cas, et c'est celui qui lui coûte le plus cher. Le plaisir de la veille est souvent la douleur du lendemain.

Il semble que les belles FEMMES n'aient été créées que pour nous tourmenter, puis= qu'un homme ne peut être heureux ni avec elles ni sans elles.

Une belle FEMME inspire des désirs aux hommes et de la haine aux FEMMES.

La beauté, dans une FEMME, l'occupe, la séduit; elle voit continuellement ses charmes. Cette perspective agréable lui fait oublier de former son cœur et d'orner son esprit : elle se croit parfaite parce qu'elle est jolie, et nous ménage ainsi, sans le savoir, le moyen de résister aux impressions qu'elle pourrait nous faire. La laideur, au contraire, mortifie l'amour-propre et fait rechercher dans les qualités acquises de quoi remplacer les agréments que la nature lui a refusés.

On remarque que toutes les belles FEMMES affectent l'air indolent, et que toutes les petites-maîtresses se piquent de vivacité.

Il arrive souvent qu'une belle FEMME brille et charme les yeux sans aller plus loin; tandis que la jolie forme des liens et fait de véritables passions. Alors la première a pour partage les éloges qu'on doit à la beauté, et la seconde l'inclination qu'on sent pour ce qui fait plaisir.

Chez les FEMMES, la beauté plaît, l'esprit amuse, le caractère attache, la sensi= bilité passionne.

Une belle FEMME fixe les yeux d'une manière agréable; on l'aime, mais on n'es= time que celle qui est sage. Les années font bientôt disparaître la beauté, et avec elle s'envolent les sentiments tendres et vifs qu'elle inspirait. Que reste-t-il alors à celle qui ne s'était attiré que des hommages frivoles et passagers? Des regrets inu= tiles, une solitude désespérante. La beauté de l'âme a seule le droit de fixer pour jamais l'admiration et l'estime.

Les grâces, séduisantes dans la jeunesse, deviennent minauderies, grimaces dans l'arrière-saison. Un peu d'esprit, de l'égalité, de la douceur dans la société, voilà les seules ressources pour être agréable quand la beauté est sur le retour.

Soit que la nature se plaise à partager ses faveurs, soit qu'une belle FEMME se fie assez sur ses charmes pour négliger son esprit, la sottise est assez souvent com= pagne de la beauté.

La beauté étonne plus qu'elle ne touche : une jolie FEMME frappe à coup sûr et blesse sans remède.

Une FEMME dont la grande beauté éclipse celle des autres est vue avec des yeux différents par autant de personnes qu'elle est regardée : les jolies FEMMES la voient avec envie, les laides avec dépit, les vieilles avec regret, les jeunes gens avec transport.

La beauté est l'objet le plus ordinaire de l'ambition des FEMMES, parce qu'elles savent tous les avantages qu'elles en peuvent tirer. Il faut cependant convenir qu'une FEMME aimable, quoique laide, fait souvent de plus fortes passions qu'une beauté qui devient maussade à force d'être renchérie.

La beauté est plus journalière que les armes ; la vertu des FEMMES l'est encore plus que la beauté.

Le peintre en portrait, pour réussir chez les FEMMES, doit rajeunir les vieilles figures, embellir les jeunes, donner aux blondes la vivacité des brunes, et à celles-ci l'air tendre et langoureux des autres. Cet art est difficile : mais toutes les FEMMES veulent être ce qu'elles ne sont pas.

La beauté sans esprit est d'une dangereuse conséquence. Si une FEMME plaît seulement par les charmes de sa figure, les passions qu'elle inspire sont de courte durée.

Il faut juger de la beauté d'une FEMME qu'on n'a point vue moins par les louanges exagérées des hommes que par l'amère critique des FEMMES.

Les FEMMES célèbres par quelque beauté ont toujours la sottise de prendre la frivole curiosité du public pour de la considération.

Étranger à tous les usages du monde, Nicole ne fit jamais qu'un compliment à une FEMME, et ce fut sur ses beaux petits yeux et sa belle grande bouche.

La beauté avait le plus grand empire sur le maréchal de Richelieu. Quand Mlle Colombe, de la Comédie-Française, manquait au public ou à ses camarades, il répondait aux plaintes qu'on venait lui porter : Que voulez-vous que je lui dise ? elle est si jolie !

On demandait à Aristote : Qu'est-ce que la beauté ? Une définition ne lui eût pas coûté beaucoup. Laissons, dit-il, faire cette question à des aveugles.

Aristénète disait d'une belle FEMME qu'il aimait : Quand elle est habillée, elle est belle ; quand elle est nue, c'est la beauté même !

M. de Maupertuis, prisonnier en Autriche, fut présenté à l'impératrice-reine, qui lui dit : Vous connaissez la reine de Suède, sœur du roi de Prusse ? — Oui, madame. — On dit que c'est la plus belle princesse du monde ? — Madame, je l'avais cru jusqu'aujourd'hui.

VII

DE LA LAIDEUR.



De tous les livres que nous avons lus, aucun n'a consacré un chapitre spécial à la laideur, et pourtant il nous semble que ce vice, ce défaut, cette douleur de la FEMME, aurait dû attirer l'attention des moralistes et des philosophes. J.-J. Rousseau dit que, dans le mariage, une laideur aimable est préférable à la fière beauté. Tous les hommes sensés s'accordent aussi à penser qu'en fait de beauté la médiocrité doit avoir la préférence. Et voici sur quoi ils se fondent : c'est qu'une belle FEMME veut qu'on l'aime et qu'on l'admire pour ses qualités physiques, tandis qu'une FEMME laide s'attache à perfectionner son moral, à se rendre aimable par mille petits soins qui font le charme de la vie conjugale et de la vie sociale : il n'y a pas de jour, d'heure, de minute qui n'enlève à l'une une partie de ses attraits, et ne fasse gagner à l'autre ce que celle-ci a perdu. La puissance de l'une est en raison inverse de celle de l'autre. Une belle FEMME veut qu'on l'aime ; une FEMME laide cherche à se faire aimer : l'une est un tyran qui veut s'imposer ; l'autre, une amie qui cherche à s'insinuer dans notre cœur à force d'attentions si délicates, de caresses si désintéressées, que bientôt la FEMME laide a disparu, et que nous ne voyons désormais près de nous que la plus tendre, la plus précieuse et la plus sincère des amies.

La laideur fait d'abord l'effet de la beauté; elle prévient contre ceux qui ont cette disgrâce de la nature.

Il faut bien de l'agrément, bien des ressources dans l'esprit pour faire passer ce défaut, tout faible qu'il est, ou plutôt qu'il devrait être. Voilà les désavantages de la laideur; mais qu'elle est utile d'ailleurs !

Une FEMME constatée laide le sait ordinairement; et si par hasard elle s'en faisait accroire là-dessus, le monde la désabuserait bientôt.

Cette FEMME sait donc qu'elle est laide; elle sent en même temps à quoi cette laideur l'engage pour vivre dans le monde.

Elle s'occupe de perfectionner son caractère, sa raison, son esprit; c'est sa toilette.

Elle veut réunir le solide et l'agréable; rien ne lui échappe des soins qui plaisent dans la société : elle en fait une étude; puis elle s'en forme une habitude.

Elle devient enfin une FEMME extrêmement aimable, dont tout le monde recherche l'estime et l'amitié.

Elle s'est procuré du côté de l'esprit une valeur bien plus réelle, plus durable, et plus véritablement flatteuse que la beauté qui lui a été refusée par la nature.

Joignez à cela qu'elle se doit à elle-même tous ces avantages; qu'elle les a acquis, et que son mérite est entièrement à elle, et ne dépend pas d'un goût arbitraire ni d'une distribution du hasard, comme la beauté.

Cette FEMME donnerait envie d'être laide, si toutes celles qui le sont faisaient un aussi bon usage de ce petit malheur.

Il ne tient qu'à elles; la beauté n'intéresse que les sens, et n'a de pouvoir que sur eux. L'empire de l'esprit est celui de l'âme; ses charmes, loin de se faner, se renouvellent à chaque instant.

Une âme bien composée, que la raison, l'esprit et le jugement ont formée, est le partage de la laideur, quand elle sait prendre le bon parti. (M[lle] ***.)

Si la nature n'a pas été favorable à une FEMME, qu'elle ne prétende pas sauver sa laideur de nos réflexions à la faveur de la parure, ni arrêter nos yeux par l'éclat de ses habits pour les détourner d'elle-même. Toute la richesse et l'éclat qui l'environnent ne servent qu'à mettre un peu d'agrément dans tout son jour; et les beautés qu'elle emprunte de la fortune ne font que répandre de la lumière sur la laideur qui lui est naturelle. On ne saurait suppléer au défaut d'un extérieur agréable que par les sentiments généreux de l'âme, par l'agrément de l'esprit, par la facilité de l'humeur, et par la politesse des manières. L'ajustement ne doit faire qu'un seul tout avec la beauté; il ne doit qu'aider les appas, relever l'air, développer les grâces. (***)

Tout le monde s'accorde à dire que les FEMMES laides sont quelquefois celles qui font naître les passions les plus ardentes et les plus durables. En effet, comme le pense La Bruyère, si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdument, car il faut que ce soit par une étrange faiblesse de son amant, ou par de plus secrets et de plus invincibles charmes que la beauté. (Étienne de Neufville.)

Les plus laides FEMMES sont ordinairement les plus coquettes : il n'y a point de

minauderie, point de regard, point de petit discours qui n'ait son intention ; elles se donnent autant de soin pour faire valoir leur figure qu'on en prend ordinairement pour faire valoir une mauvaise terre : cela leur réussit quelquefois. Les avances qu'elles font flattent l'amour-propre de certains hommes, et effacent pour un moment la laideur d'une FEMME.

Il n'y a de véritable laideur que celle de l'âme. On voit de vieilles FEMMES décrépites, aux lèvres pendantes, sans dents, dont les yeux, privés de sourcils et de cils, sont en outre bordés de rouge, et pourtant elles ont l'air si aimable, si honnête, qu'il ne vient à l'idée de personne de les trouver laides ; ce qui nous prouve que l'amabilité est un fard qui résiste à tout, tandis que la beauté ne résiste pas même à l'heure qui fuit.

Une FEMME laide ne peut réparer ce qui lui manque du côté de la figure qu'en ornant son esprit, si elle en a ; et si elle en manque, il faut qu'elle renonce à tous les plaisirs; ils ne sont pas faits pour elle. Il n'y a que Dieu qui puisse donner quelque consolation aux FEMMES laides et sottes. C'est ce qu'elles comprennent elles-mêmes par une sorte d'instinct qui leur est propre; car elles sont ordinairement dévotes, ainsi que les vieilles FEMMES. (***)

PENSÉES SUR LA LAIDEUR.

Les hommes ne deviennent point amoureux d'une FEMME laide qui a bien de l'esprit; elle peut se faire aimer beaucoup, mais on se trompe certainement sur la nature des sentiments qu'on ressent pour elle : ce sont les charmes qui font naître l'amour. L'amour n'est autre chose que le désir ardent de posséder la personne aimée ; la laideur ne peut exciter ce désir. (***)

Quand une FEMME laide fait tant que d'aimer, elle aime avec fureur. La crainte presque certaine de ne pas plaire la fait résister longtemps à sa passion ; et lorsqu'elle ne peut en triompher, il faut que son amour soit plus fort que son amour-propre.

L'éloge du caractère ou de l'esprit d'une FEMME est presque toujours une forte preuve de laideur ; il semble que le sentiment et la raison ne soient chez elle que le supplément de la beauté.

On remarque ordinairement que la laideur est une espèce d'avantage : une fille laide gagne souvent du côté de l'esprit, des manières et du caractère, ce qu'elle perd du côté de la figure ; il arrive même aussi que la fille qui est bête est moins méchante que celle qui a de l'esprit. (***)

La certitude de plaire est le plus bel ornement d'une belle personne. Les FEMMES laides, qui ne peuvent avoir cette certitude, ont répandu sur leur visage un air d'ennui et de mauvaise humeur qui les rend encore plus insupportables. Le triste sort, en effet, que celui d'une FEMME laide ! (***)

Une FEMME laide est une négation, une erreur de la nature, une fleur avortée, un beau fruit déformé par la grêle, un arbre qui s'est déjeté en croissant; c'est une anomalie. (Étienne de Neufville.)

On pourrait comparer une belle FEMME qui n'est que belle à un dahlia ou à toute autre fleur sans parfum, et une FEMME laide et bonne à ces petites fleurs que nous foulons aux pieds et qui embaument l'air : l'une charme la vue; l'autre plaît au cœur et dilate l'âme; celle-ci s'insinue en nous; celle-là se contente de se faire admirer.

Une FEMME laide et méchante est l'être le plus hideux, le plus effrayant, le plus diabolique que l'enfer ait pu vomir dans ses jours de colère. Nous conseillerons donc aux FEMMES qui sont privées des dons de la beauté de cacher cette défectuosité sous les plis d'une humeur égale et de cette douce amabilité qui seule et sans autre secours sait si bien faire sentir que la bonté est préférable à la beauté même.

La laideur et la beauté dépendent du caprice et de l'imagination des hommes. (Nicole.)

La laideur est une douleur qu'une FEMME conserve toute la vie.

La laideur, chez les FEMMES, est un péché que la bonté seule est capable d'effacer.

Il est difficile à la laideur de plaire. C'est pour cela que les FEMMES, que la nature a faites pour plaire, ne souffrent pas qu'on les appelle laides. On vint rapporter un jour au duc de Roquelaure que deux dames de la cour s'étaient accablées d'injures. Se sont-elles appelées laides? dit le duc. — Non. — Eh bien! je me charge de les réconcilier.

Une FEMME fort laide, apercevant sa laideur dans un miroir, le brisa dans sa fureur en cent morceaux. Qu'en arriva-t-il? Que la glace, qui ne l'avait représentée laide qu'une seule fois, la représenta laide cent fois.

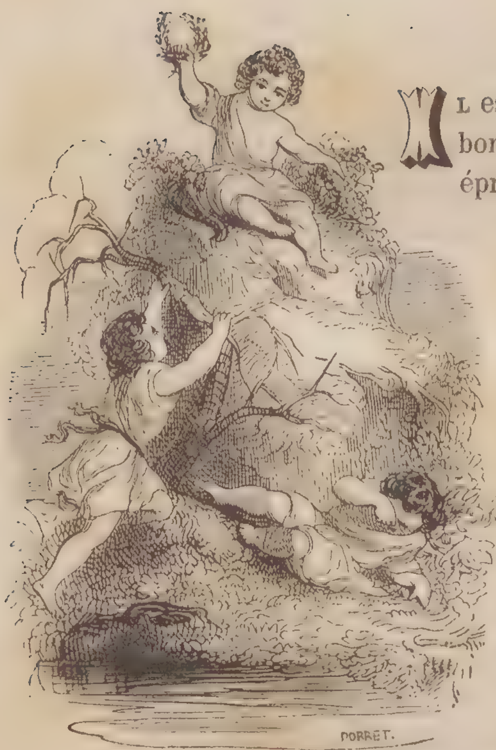
On n'est jamais laide quand on est bonne, disait un père à sa fille. En revanche, la méchanceté enlaidirait Vénus elle-même. Que sera donc une FEMME à la fois laide et méchante?

Le 22 octobre 1791, on lut à l'Assemblée nationale la pétition d'une fille qui était tellement laide, que les habitants du pays où elle demeurait lui avaient fait une pension à condition qu'elle sortirait de leur territoire. Cette pension ayant cessé d'être payée, elle en demandait la continuation.



VIII

DE L'AMOUR.



Il est tout aussi difficile de définir l'amour que le bonheur : ce sont deux sentiments que chacun éprouve et exprime d'une manière différente; ils échappent par conséquent à l'exactitude de l'analyse.

Dans le sens le plus général, on peut dire que l'amour est le désir de la possession ou le besoin de jouir; que c'est une sensation physique que la nature a créée dans l'intérêt de sa reproduction. D'un autre côté, on ne peut disconvenir qu'indépendamment du besoin de la reproduction, il existe un charme qui attire un individu vers un autre, qui confond votre existence avec la sienne, et qui vous fait rapporter à lui tous vos désirs et toutes vos pensées; que cette sensation naît et se soutient sans aucun mélange étranger, et qu'une parfaite harmonie des âmes produit seule cette céleste volupté; que si les sens ont quelquefois part à cet état délicieux, ils sont toujours dans une

dépendance absolue, et ne servent qu'à rendre plus intime cette douce union, en rendant tout commun entre ceux qui s'aiment.

Ainsi, au premier aperçu, on distingue dans l'amour deux nuances bien différentes : plaisir des sens, volupté de l'âme. Dans le monde on confond ces deux nuances. Les hommes voluptueux ne reconnaissent que l'amour du plaisir, et les âmes sensibles ne parlent et ne voient que douce sensation.

Pour moi, je crois que l'amour est le besoin de tous et le plaisir seulement de quelques-uns. La masse des hommes a dans les organes quelque chose de grossier qui les empêche de percevoir un sentiment aussi délicat. Il existe dans le cœur une délicatesse comme dans l'esprit; elle échappe au grand nombre.

Le véritable amour est la partie voluptueuse de la sensibilité. Il ne redoute qu'un seul ennemi, c'est la mort.

Il y a cette différence entre l'amour et la possession, que l'un est un désir indéfini, et l'autre un désir satisfait.

Il y a dans l'amour, comme dans presque tous les sentiments, des bizarreries qu'on ne saura jamais expliquer, parce qu'elles tiennent à des rapports secrets que nos sens ne peuvent percevoir. (Saint-Prosper.)

Connaissez-vous un feu qui prend toutes les formes que le souffle lui donne, qui s'irrite, qui s'affaiblit, selon que l'impression de l'air est plus vive ou plus modérée? Il se sépare, il se réunit, il s'abaisse, il s'élève : mais le souffle puissant qui le conduit ne l'agite que pour l'animer, et jamais pour l'éteindre. L'amour est ce souffle; nos âmes sont ce feu. (De Bernis.)

Il n'est rien de si commun que de parler d'amour, il n'est rien de si rare que d'en bien parler. Le cœur qui le sent le définit bien mieux que l'esprit qui l'imagine. Demandez à un amant ce que c'est que l'amour : Sentir et désirer, vous répondra-t-il en deux mots ; mais ses yeux, sa physionomie, tout en lui vous expliquera sa définition. Un homme d'esprit pourra vous répondre la même chose sans vous éclairer de même. En un mot, un amant qui parle d'amour vous en fait éprouver les mouvements; l'homme d'esprit ne vous le fait qu'envisager. (Id.)

Il est difficile de définir l'amour : ce qu'on en peut dire est que, dans l'âme, c'est une passion de régner; dans les esprits, c'est une sympathie, et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce qu'on aime, après beaucoup de mystères. (La Rochefoucauld.)

Ce que nous appelons amour parmi nous est un sentiment dont la haute antiquité a ignoré jusqu'au nom; le christianisme, en épurant le cœur, est parvenu à jeter de la spiritualité jusque dans le penchant qui en paraissait le moins susceptible; il l'a forcé de prendre un caractère plus généreux et plus noble; il l'a soumis à des lois qui, en le comprimant, lui ont donné plus de ressort; l'amour des paladins du moyen âge ne ressemble en rien à celui des héros d'Homère. (Chateaubriand.)

L'amour en lui-même est-il un crime? N'est-il pas le plus pur ainsi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne et louable? Ne dédaigne-t-il pas les âmes basses et rampantes? N'aime-t-il pas les âmes grandes et fortes? N'ennoblit-il pas tous leurs sentiments? Ne double-t-il pas leur être? Ne les élève-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes? Ah! si pour être honnête et sage il faut être inaccessible à ses traits, que reste-t-il pour la vertu sur la terre? Le rebut de la nature et les plus vils des mortels. (J.-J. Rousseau.)

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchants naturels, en les concentrant dans un seul objet. Pour une femme ordinaire, tout homme est toujours un homme; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je? Un amant n'est-il qu'un homme? Ah! qu'il est un être bien plus sublime! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime; son amant est plus, tous les autres sont moins: elle et lui sont les seuls de leur espèce. Ils ne désirent pas, ils aiment. Le cœur ne suit point les uns, il les guide; il couvre leurs égarements d'un voile délicieux. Le véritable amour, toujours modeste, n'arrache point les faveurs avec audace; il les dérobe avec timidité. Le mystère, le silence, la honte craintive, aiguisent et cachent ses doux transports; sa flamme honore et purifie toutes ses caresses; la décence et l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même; et lui seul sait tout accorder aux désirs sans rien ôter à la pudeur. (Id.)

L'amour n'est qu'illusion; il se fait, pour ainsi dire, un autre univers; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être; et comme il rend tous ses sentiments en images, son langage est toujours figuré. (Id.)

Il y a des symptômes d'amour aussi sûrs que des symptômes de maladie. On a chaud, on a froid en même temps; on est du même sentiment, on se rencontre dans la façon de juger; on approuve les mêmes choses; on aime les mêmes gens; on aime les lieux où l'on a commencé à s'aimer, et tout cela sans qu'on s'en doute. (Le prince de Ligne.)

Oui, l'amour est une clarté du ciel, une étincelle de ce feu immortel que nous partageons avec les anges, et que le Créateur nous donna pour détacher nos désirs de la terre. La piété élève au ciel l'âme du juste; le ciel lui-même descend dans nos âmes avec l'amour. C'est un sentiment qui vient de la Divinité pour détruire toutes nos grossières pensées; c'est un rayon de celui qui a tout créé, une auréole brillante qui illumine l'âme. (Byron.)

Amour, suprême puissance du cœur, mystérieux enthousiasme qui renferme en lui-même la poésie, l'héroïsme et la religion! Qu'arrive-t-il quand la destinée nous sépare de celui qui avait le secret de notre âme, et nous avait donné la vie du cœur, la vie céleste? Qu'arrive-t-il quand l'absence ou la mort isolent une femme sur la terre? Elle languit, elle tombe! (Mme de Staël.)

L'AMOUR est la fièvre de l'âme; la passion en est le délire. (Psse de Salm.)

L'AMOUR est un combat inégal où l'on impose au plus timide, au plus faible, la nécessité de remporter toujours la victoire. (Mme Riccoboni.)

L'AMOUR des sens ne veut que plaire et jouir; il ne désire plus ce qu'il possède; son feu meurt si vous ne lui donnez toujours un aliment nouveau; vous lui reprocheriez vainement son inconstance; c'est l'agitation seule de ses ailes qui conserve et rallume son flambeau. (Ségur.)

DANS l'amour, il y a un beau idéal qui touche plus à l'âme qu'à la matière; alors le génie seul, et non le corps, devient amoureux; c'est lui qui brûle de s'unir étroitement au chef-d'œuvre; l'âme échauffée se replie autour de l'objet aimé, et spiritualise jusqu'aux termes grossiers dont elle est obligée de se servir pour exprimer sa flamme. (Chateaubriand.)

L'AMOUR n'est pas ce que vous croyez; ce n'est pas cette violente aspiration de toutes les facultés vers un être créé: c'est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu. (G. Sand.)

AMOUR! désir inné! âme de la nature! principe inépuisable d'existence, puissance souveraine qui peux tout, et contre laquelle rien ne peut; par qui tout agit, tout respire et tout se renouvelle! divine flamme! germe de perpétuité que l'Éternel a répandu dans tout avec le souffle de vie! précieux sentiment qui peux seul amollir les cœurs féroces et glacés, en les pénétrant d'une douce chaleur! cause première de tout bien, de toute société, qui réunis sans contrainte et par tes seuls attraits les natures sauvages et dispersées! source unique et féconde de tout plaisir, de toute volupté! amour! pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les êtres et le malheur de l'homme?

C'est qu'il n'y a que le physique de cette passion qui soit bon; c'est que, malgré ce que peuvent dire les gens épris, le moral n'en vaut rien. Qu'est-ce, en effet, que le moral de l'amour? la vanité: vanité dans le plaisir de la conquête, erreur qui vient de ce qu'on en fait trop de cas; vanité dans le désir de la conserver exclusivement, état malheureux qu'accompagne toujours la jalousie, petite passion, si basse qu'on voudrait la cacher; vanité dans la manière d'en jouir, qui fait qu'on ne multiplie que ses gestes ou ses efforts sans multiplier ses plaisirs; vanité dans la façon même de la perdre: on veut rompre le premier; car si l'on est quitté, quelle humiliation! et cette humiliation se tourne en désespoir lorsqu'on vient à reconnaître qu'on a été longtemps dupe et trompé. (Buffon.)

AIMER, c'est de l'amitié; désirer la jouissance d'un objet, c'est de l'amour; désirer cet objet exclusivement à tout autre, c'est de la passion. Le premier sentiment est toujours un bien; le second n'est qu'un appétit du plaisir; et le troisième, étant le plus vif, augmente le plaisir et prépare des peines. Il y a un rapport entre l'amitié

et l'amour qui est passion, c'est de se porter vers un objet déterminé, quoique ce soit par des motifs différents. Il y a même des amitiés qui deviennent de véritables passions, et ce ne sont ni les plus heureuses ni les plus sûres.

L'amour, au contraire, tel qu'il est communément, se porte vaguement vers plusieurs objets, et peut toujours en remplacer un par un autre. Vous direz qu'un tel amour n'est pas fort délicat : non, mais il est heureux, et le bonheur fait la gloire de l'amour. (Duclos.)

L'AMOUR est un mouvement aveugle qui ne suppose pas toujours du mérite dans son objet. On n'est heureux que par l'opinion, et l'on ne dispose pas librement de son cœur; mais on est comptable de l'amitié. L'amour se fait sentir, l'amitié se mérite ; elle est le fruit de l'estime. (Id.)

LE respect contraint l'amour ; il peut le cacher, mais il ne l'éteint jamais, souvent il le rend plus vif : l'amour est comme les liqueurs spiritueuses, moins elles s'exhalent, plus elles acquièrent de force. (Id.)

LA marquise de Pompadour ayant demandé à l'abbé de Bernis une définition de l'amour, l'abbé lui répondit par ce quatrain, qui lui ouvrit les portes des dignités et de la fortune :

L'amour est un enfant, mon maître :
Il l'est d'Iris, du berger et du roi.
Il est fait comme vous, il pense comme moi,
Mais il est plus hardi peut-être.

NOS douleurs sont des siècles, nos plaisirs sont des éclairs; la plus grande faveur des dieux fut l'amour; la plus grande faveur de l'amour est un instant de délire.

L'AMOUR ne se nourrit que de dépits, de querelles, de raccommodements, de jalousie, de doute et d'espoir, le tout assaisonné d'amabilité, de grâces, d'esprit et de vivacité. (S-o...)

De l'effet moral et du sentiment de l'amour.

LORSQUE la rencontre du beau commence à éveiller en nous le sentiment des harmonies possibles, nous sommes au printemps de la vie, nos misères sont encore inconnues, nous n'avons pas pénétré les secrets de notre néant, nous ignorons les vanités de la joie et l'amertume des besoins : encore enfants, nous imaginons quelque bonheur ; encore trompés, nous croyons que l'existence a un but humain ; entraînés par une lumière dont tout semble annoncer les longs progrès, séduits par les couleurs douces de l'espérance, nous ne savons pas dans quelles ténèbres nous abandonnera ce crépuscule sans aurore. Le prestige s'introduit facilement dans un cœur qui n'a pas gémi : ce charme embellit les heures dont il semble même agrandir la durée future; il anime ces désirs que le mélange des douleurs n'a pas flétris, que l'expé-

L'AMOUR est la fièvre de l'âme; la passion en est le délire. (Psse de Salm.)

L'AMOUR est un combat inégal où l'on impose au plus timide, au plus faible, la nécessité de remporter toujours la victoire. (Mme Riccoboni.)

L'AMOUR des sens ne veut que plaire et jouir; il ne désire plus ce qu'il possède; son feu meurt si vous ne lui donnez toujours un aliment nouveau; vous lui reprocheriez vainement son inconstance; c'est l'agitation seule de ses ailes qui conserve et rallume son flambeau. (Ségur.)

DANS l'amour, il y a un beau idéal qui touche plus à l'âme qu'à la matière; alors le génie seul, et non le corps, devient amoureux; c'est lui qui brûle de s'unir étroitement au chef-d'œuvre; l'âme échauffée se replie autour de l'objet aimé, et spiritualise jusqu'aux termes grossiers dont elle est obligée de se servir pour exprimer sa flamme. (Chateaubriand.)

L'AMOUR n'est pas ce que vous croyez; ce n'est pas cette violente aspiration de toutes les facultés vers un être créé: c'est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu. (G. Sand.)

AMOUR! désir inné! âme de la nature! principe inépuisable d'existence, puissance souveraine qui peux tout, et contre laquelle rien ne peut; par qui tout agit, tout respire et tout se renouvelle! divine flamme! germe de perpétuité que l'Éternel a répandu dans tout avec le souffle de vie! précieux sentiment qui peux seul amollir les cœurs féroces et glacés, en les pénétrant d'une douce chaleur! cause première de tout bien, de toute société, qui réunis sans contrainte et par tes seuls attraits les natures sauvages et dispersées! source unique et féconde de tout plaisir, de toute volupté! amour! pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les êtres et le malheur de l'homme?

C'est qu'il n'y a que le physique de cette passion qui soit bon; c'est que, malgré ce que peuvent dire les gens épris, le moral n'en vaut rien. Qu'est-ce, en effet, que le moral de l'amour? la vanité: vanité dans le plaisir de la conquête, erreur qui vient de ce qu'on en fait trop de cas; vanité dans le désir de la conserver exclusivement, état malheureux qu'accompagne toujours la jalousie, petite passion, si basse qu'on voudrait la cacher; vanité dans la manière d'en jouir, qui fait qu'on ne multiplie que ses gestes ou ses efforts sans multiplier ses plaisirs; vanité dans la façon même de la perdre: on veut rompre le premier; car si l'on est quitté, quelle humiliation! et cette humiliation se tourne en désespoir lorsqu'on vient à reconnaître qu'on a été longtemps dupe et trompé. (Buffon.)

AIMER, c'est de l'amitié; désirer la jouissance d'un objet, c'est de l'amour; désirer cet objet exclusivement à tout autre, c'est de la passion. Le premier sentiment est toujours un bien; le second n'est qu'un appétit du plaisir; et le troisième, étant le plus vif, augmente le plaisir et prépare des peines. Il y a un rapport entre l'amitié

et l'amour qui est passion, c'est de se porter vers un objet déterminé, quoique ce soit par des motifs différents. Il y a même des amitiés qui deviennent de véritables passions, et ce ne sont ni les plus heureuses ni les plus sûres.

L'amour, au contraire, tel qu'il est communément, se porte vaguement vers plusieurs objets, et peut toujours en remplacer un par un autre. Vous direz qu'un tel amour n'est pas fort délicat : non, mais il est heureux, et le bonheur fait la gloire de l'amour. (Duclos.)

L'AMOUR est un mouvement aveugle qui ne suppose pas toujours du mérite dans son objet. On n'est heureux que par l'opinion ; et l'on ne dispose pas librement de son cœur ; mais on est comptable de l'amitié. L'amour se fait sentir, l'amitié se mérite ; elle est le fruit de l'estime. (Id.)

LE respect contraint l'amour ; il peut le cacher, mais il ne l'éteint jamais, souvent il le rend plus vif : l'amour est comme les liqueurs spiritueuses, moins elles s'exhalent, plus elles acquièrent de force. (Id.)

LA marquise de Pompadour ayant demandé à l'abbé de Bernis une définition de l'amour, l'abbé lui répondit par ce quatrain, qui lui ouvrit les portes des dignités et de la fortune :

L'amour est un enfant, mon maître :
Il l'est d'Iris, du berger et du roi.
Il est fait comme vous, il pense comme moi,
Mais il est plus hardi peut-être.

Nos douleurs sont des siècles, nos plaisirs sont des éclairs; la plus grande faveur des dieux fut l'amour ; la plus grande faveur de l'amour est un instant de délire.

L'AMOUR ne se nourrit que de dépits, de querelles, de raccommodements, de jalousie, de doute et d'espoir, le tout assaisonné d'amabilité, de grâces, d'esprit et de vivacité. (S-o...)

De l'effet moral et du sentiment de l'amour.

LORSQUE la rencontre du beau commence à éveiller en nous le sentiment des harmonies possibles, nous sommes au printemps de la vie, nos misères sont encore inconnues, nous n'avons pas pénétré les secrets de notre néant, nous ignorons les vanités de la joie et l'amertume des besoins : encore enfants, nous imaginons quelque bonheur ; encore trompés, nous croyons que l'existence a un but humain ; entraînés par une lumière dont tout semble annoncer les longs progrès, séduits par les couleurs douces de l'espérance, nous ne savons pas dans quelles ténèbres nous abandonnera ce crépuscule sans aurore. Le prestige s'introduit facilement dans un cœur qui n'a pas gémi : ce charme embellit les heures dont il semble même agrandir la durée future ; il anime ces désirs que le mélange des douleurs n'a pas flétris, que l'expé-

rience n'a pas éteints. Les convenances aperçues dans les êtres réels font entrevoir les convenances mystérieuses de la beauté idéale. Les sites solitaires sont admirés : on trouve quelque chose de sublime dans cette simplicité sauvage, qui, s'éloignant des choses habituelles, paraît convenir à l'immensité des rapports inconnus et désirés d'une situation nouvelle. On voit alors, comme on ne les verra plus, une belle heure de mars, une nuit d'été, une rose dans l'ombre ou le muguet sous les hêtres, une eau que la lune éclaire, entre les pins dont le mouvement des airs fait résonner le feuillage flexible. L'âme demande avec avidité de quel espoir elle est remplie, et l'attente des voluptés qu'elle ne discerne pas étend sur tous les objets une nuance secrète et gracieuse. L'espérance qui n'a pas encore enfanté le plaisir est comme une beauté vierge dont on a seulement pressenti les grâces célestes : on ne l'a vue qu'en songe, elle passait dans les nues ; et depuis elle semble partout présente, parce qu'on la cherche partout. Elle est dans le souffle des airs ; elle embellit les formes, les couleurs, les attitudes ; elle semble errer dans les bois, dans les nuages ; elle glisse avec les ombres sous les branches agitées et dans les eaux tranquilles.

On cherche à rester seul ; on possédera mieux les émotions intérieures que l'on se promet, et celles que l'on commence à recevoir des accidents de la nature. Si l'on s'éloigne des hommes, ce n'est pas pour les éviter : tout cœur droit les aime ; le cœur simple les aime à la manière de celui qui ne les connaît pas. Il y a bien rarement de l'égoïsme dans l'âme que la stérilité des autres n'a point navrée (1).

L'amour est le grand mystère de la vie, et les beautés secrètes du monde sont perdues pour l'homme seul. Il n'y a point d'amour dans l'âme sans profondeur : mais à quel ordre appartiennent donc et ce mystère et cette espèce d'infinité ? Il est des hommes profonds, on les dit tels, et ils restent incapables d'aimer !

Des perceptions, qui sembleraient infinies tant elles sont mobiles, laissent ou refusent, indépendamment de toutes nos volontés, cette sorte d'émanation si pure, si suave, qui ranime et entraîne nos cœurs, qui fait frémir avec une surprise douce et facile toutes ces fibres du souvenir engourdies par les douleurs.

Quelquefois, aux bornes du sommeil, des sons d'une harmonie relative à notre situation agissent sur nos organes encore endormis, mais au moment déjà disposé pour le réveil, au moment où l'on va rentrer dans la vie journalière. Les sensations qu'ils apportent, les ressouvenirs confus qu'ils ont suscités, s'allient aux idées romanesques d'un songe heureux. Encore absents de la vie habituelle, nous imaginons, nous sentons quelque chose d'une vie meilleure. Le génie des cœurs purs nous tend une main céleste, et durant une minute, deux, peut-être, il nous promène sur une terre semblable à la nôtre, mais qui n'en a pas les amertumes, et parmi des hommes comme nous, mais qui ne sont pas découragés. Nous nous éveillons : cette main voluptueuse n'est plus que la main froide qui nous traîne rapidement sur nos heures et nos semaines, qui nous presse contre la terre aride, qui nous sépare des beautés aériennes, qui nous pousse vers cette heure de ruine inévitable où la vie sera passée, sans jamais avoir été présente.

L'intelligence estime les rapports entre les choses et nous. Nos désirs sont l'effet et

(1) Celui dont l'âme est naturellement aride n'a d'autre amour qu'un besoin lourd et farouche : chez de tels hommes l'amour ne produit point d'illusions ; ce n'est pas une affection morale, c'est l'appétit de la brute.

comme l'habitude de ces convenances senties : quand l'intelligence est faible, les désirs paraissent indépendants de l'intelligence. Cependant nos passions n'ont pour objet que ce qui est bon, ce qui est jugé tel. La passion suppose des rapports déjà existants entre nous et les choses ; elle en produit de nouveaux entre les choses et nous. Si le cœur qui désire est droit, si l'objet désiré est beau, ces convenances nouvelles seront bonnes, la passion sera juste et utile.

Le beau est partout le même, il n'a qu'un principe, et les effets en sont analogues. Dans l'âme grande, tout sera élévation et candeur : tout sera ineptie, brutalité, artifice dans l'âme basse. Le sentiment que nous éprouvons avec plus de force et d'abandon déterminera notre aptitude à chercher cette perfection que nous aurons voulue, ou l'impuissance d'atteindre désormais ce que nous aurons corrompu.

Le principe de l'amour est le sentiment de l'ordre, des proportions, de l'élégance, de tous les genres de beauté. L'amour pour une FEMME et le désir du juste et du beau ne sont qu'une même affection.

L'homme qui est incapable des jouissances et des besoins du goût n'a point d'élévation dans la pensée ni d'étendue dans les sensations ; il n'est pas fait pour aimer. Il a des sens, mais il n'a point d'âme ; il a ce qui fait qu'une FEMME est le principal objet de l'amour dans l'homme, mais il n'a point ce qui fait l'amour.

Comprendra-t-il jamais ce qui est beau dans une FEMME ? il est né pour qu'il lui suffise de rencontrer une de ces images ébauchées qui n'ont reçu que la matière du sexe dont elles eussent dû être.

Mais une FEMME vraiment aimable est comme une harmonie parfaite pour les affections de l'homme. Ce n'est pas une Diane à la taille svelte, au front élevé, courageuse, légère, forte, inaccessible : mais Vénus-Adonias, taille moyenne, formes arrondies, mouvements voluptueux, physionomie de grâces et de délicatesse. La main ne sera point assez forte pour n'avoir pas besoin d'être aidée, d'être servie ; le bras aura les proportions favorables aux caresses ; le sein donnera tout ce que l'imagination la plus heureuse eût réservé pour le charme des belles heures de la vie : il est ce que l'homme n'eût jamais imaginé, ce que la nature infinie a seule pu faire ; doux accord de simplicité et de beauté ! assez voluptueux pour l'excès du plaisir, encore assez beau quand le plaisir n'est plus ; assez expressif, dans l'agitation, pour les désirs extrêmes ; assez pur, dans la nudité, pour des désirs reposés ; circulaire, pyramidal, tout vivant d'amour et de fécondité, il justifie le besoin d'aimer, il permet un espoir sans bornes et des sentiments sublimes. Mais le regard ! et le sourire ! et la voix ! O FEMME que j'eusse aimée ! Après tant d'années, quand les douleurs vous ont atteinte, quand le temps a pesé sur nous, quand le regret inutile et la longue impatience ont consumé la vie de l'amour, votre voix, votre bouche a encore ce charme qu'on ne retrouve point. Mortel misérable ! l'espoir et la vie sont comme deux ombres envoyées pour errer ensemble : elles s'approcheront, s'éloigneront, se retrouveront ; et l'une restera quand l'autre sera dissipée. Nos jours paraissent survivre, mais flétris, fatigués, mais anciens dans la répétition des heures, éteints et passés dans le présent même. Et sous ces ruines de la vie, nous cherchons, au lieu d'une FEMME aimée, cette tombe, asile froid comme les espérances, éternel comme les pertes, la tombe qu'ombrage si bien le feuillage évidé du cyprès au fruit sinistre.

Quittons ces temps que le passé dévore. La force de la nature est d'achever la destruction de ce qui fut et de commencer celle de ce qui est, s'attachant seulement

et sans cesse à préparer ce qui sera. Suivons sa marche quand nous parlons de ses lois. Si nous écrivons quelques mots sur l'amour, qu'ils soient laissés à ceux qui naissent; car pour ceux qui vivent, déjà ils ont vécu : et puisqu'ils étaient hier, qu'ils sachent, dans la jeunesse encore, commencer l'oubli de ce qui fait l'existence.

Tous ne sont pas dignes d'aimer, tous ne sont pas faits pour être aimés. Presque tous pourtant aiment et sont aimés : mais de quelle manière? et quelle distance d'un amour à un autre amour!

C'est l'objet particulier de cette passion qui en détermine les effets : elle affermit l'âme ou l'énerve, elle purifie les affections ou les dégrade, selon que nous aimons ou ce qui plaît seulement, ou ce qui mérite d'être aimé, selon que nous cherchons le bonheur des sentiments nobles et des plaisirs justes, ou que nous cédons à la fantaisie d'un lien trivial et illégitime dont il faudra dissimuler les vils avantages. Si le cœur est intègre ou pervers, grand ou misérable, l'amour est louable ou condamnable, élevé ou honteux.

Plusieurs sages ont dit : L'amour est vanité. Je le veux. L'amour est vain, comme tous les incidents de notre vie périssable : il est vain comme les affections d'un cœur mortel; comme le sont et l'homme et cette terre humaine qu'il fatigue de son inquiétude, et toutes les choses qui passent, qui peuvent finir, que les désirs embellissent, et qui ne sont qu'un souvenir alors qu'on croit les posséder.

Quand on désire aimer, quand on est près d'aimer, l'amour est une partie essentielle de la vie : quand on est aimé, c'est la vie elle-même. Mais aux bornes de l'existence du cœur, quand l'espoir éteint endort les désirs, quand on n'aimera pas, quand on ne vivra plus, alors, si l'on n'a pas aimé, si l'on n'a connu que des songes sans objet, le jour vient où l'amour paraît oublié, où le songe qui tue cesse enfin d'être bien senti. Quelquefois pourtant le nom seul de l'amour rappelle encore ce rêve profond ; il fait frémir comme ces idées qui ramènent les maniaques à leur folie : mais dans l'oubli habituel, on croit juger que l'amour n'est qu'une ombre. Et, en effet, que serait-il autre chose? Mais de toutes ces ombres dont se compose le fantôme de l'existence morale, c'est la moins bizarre peut-être et la moins déplorable; et si la vie n'est qu'une suite de vanités, il faut bien avouer que le premier de nos songes est une des choses les plus importantes de la vie (1).

(1) Il est plus indispensable à l'individu de se conserver que de se reproduire : mais dans l'ordre général, c'est la reproduction de l'espèce qui est la première loi. Nous ne sommes autre chose que les agents du développement successif des germes; et ce ministère une fois rempli, nous voilà inutiles et comme déplacés dans le monde vivant.

Sans doute ces sortes d'aperçus n'ont qu'un côté vrai : cependant voyez quel contraste dans le sentiment de notre existence! D'abord toutes les séductions se présentent, la terre semble se livrer à nous; c'est peu, l'on nous mène au delà, nous entrevoyons des choses ineffables, et la vie que l'on nous montre est si belle, que nous nous hâtons de la communiquer : c'était là notre destination. Nous n'étions venus que pour continuer la chaîne : ce rôle fait, on nous oublie, nous sommes rebutés, repoussés de toutes parts; il n'y a plus une espérance pour nous; les heures, si longues jadis, se pressent pour nous éloigner : nous ne marchons plus, nous ne faisons que passer; et les choses n'ont qu'une voix pour nous dire : Vite, vite; il n'y a plus rien, retirez-vous!

La FEMME est uniquement formée pour l'amour.

DANS tous les êtres organiques dont les sexes sont séparés, les femelles n'ont évidemment reçu l'existence que pour la propagation des espèces : sans doute la sage Nature n'a point altéré les lois immuables, universelles de son plan pour le genre humain. Et comment la FEMME ne serait-elle pas uniquement formée pour l'amour? Toute son organisation ne conspire-t-elle pas à cette suprême destination de tout ce qui respire? Comparez cette délicatesse gracieuse, cette noblesse de membres, cette souplesse voluptueuse, ces formes coulantes et légères, ces contours adoucis dans le beau sexe, avec cette charpente dure, nerveuse, carrée, cette âpre structure, ces muscles robustes, dessinés avec rudesse et prononcés avec une mâle vigueur dans un hercule : ce dernier n'est-il pas essentiellement constitué pour attaquer et subjuguer un être impuissant, qui ne doit résister qu'avec une molle langueur?... (Virey.)

L'amour est l'histoire de la vie des FEMMES.

SI l'amour exerce une grande influence sur la destinée de l'homme, il régit entièrement celle de la FEMME. On connaît ce mot de Mme de Staël : « L'amour est l'histoire de la vie des FEMMES; c'est un épisode dans celle des hommes ». Oui, pour la FEMME, aimer, être aimée, voilà le bonheur, le bien suprême. Otez l'amour, tout se décolore, tout s'attriste autour d'elle; c'est pour lui, c'est par lui qu'elle veut plaire : la beauté, l'esprit, les grâces, la jeunesse, n'ont de prix à ses yeux que parce qu'ils lui donnent le pouvoir de l'inspirer; mais malheur à la FEMME qui perd ces avantages, et qui ne sait pas mettre sa raison à la place de son cœur, car alors tout est fini pour elle.

Toutes les FEMMES cependant n'éprouvent pas le besoin d'aimer à un égal degré. Quelques-unes, aussi mobiles dans leurs sentiments que dans leurs idées, se livrent dès la jeunesse à la coquetterie, aux vains plaisirs du monde, et vieillissent, presque à leur insu, au milieu du tourbillon dont elles ont fait leur idole, et qui bientôt les délaisse. D'autres, bien plus estimables, ne comprennent l'amour que lorsqu'il peut s'accorder avec les principes d'honneur et de vertu dans lesquels elles ont été élevées; aussi est-ce parmi ces dernières qu'il faut chercher la fidélité conjugale et le véritable amour maternel.

Les FEMMES sont généralement moins portées que les hommes à l'acte de la reproduction; chez beaucoup d'entre elles, cet acte, au bout de quelque temps d'union, est bien moins un besoin qu'un témoignage d'affection accordé à l'exigence d'une passion qu'elles ne sentent plus guère que par le cœur. C'est surtout chez la FEMME devenue mère que le besoin des sens se fait moins éprouver, parce que ses facultés aimantes se sont multipliées, et que tout son être suffit à peine à l'effusion du nouveau sentiment qui le remplit. Voyez une jeune épouse sourire à l'auteur de ses joies maternelles : ce sourire est encore plein d'amour, mais le désir en est banni; il ne peint guère que la volupté de l'âme. Il est aisé de voir que je n'entends parler ici que des FEMMES élevées dans la modestie imposée à leur sexe. Quant à la FEMME livrée au libertinage, c'est ordinairement un assemblage hideux des vices qui déshonorent l'humanité. (Descuret.)

L'amour est la vie des FEMMES.

LES FEMMES mettent leur vie dans l'amour. Les unes se consument à aimer leurs parents, leurs maris, leurs enfants; anges sur la terre, elles veillent quand ils souffrent, tristes de leurs tristesses, joyeuses de leurs joies, vivant tout en eux; vie de dévouement et d'oubli d'elles-mêmes. Les autres, amantes exaltées, le sang allumé, dépensent en passions désordonnées cette énergie de sentiments qu'elles eussent honorée en accomplissant leurs devoirs. (Drouineau.)

L'amour est l'âme des FEMMES.

DE toutes les passions, l'amour, sans contredit, est celle que les FEMMES sentent et qu'elles expriment le mieux. Elles n'éprouvent les autres que faiblement et par contrecoup : celle-là leur appartient; elle est le charme et l'intérêt de leur vie; elle est leur âme.

... Les FEMMES, en amour, ont les mêmes délicatesses et les mêmes nuances qu'en amitié. Mais l'homme peut-être s'enflamme plus lentement et par degrés; les passions des FEMMES sont plus rapides : ou elles naissent tout à coup, ou elles ne naîtront point. Plus gênées, leurs passions doivent être plus ardentes. Elles se nourrissent dans le silence et s'irritent par le combat. La crainte et les alarmes mêlent chez les FEMMES l'inquiétude à l'amour, et en les occupant le redoublent encore. Quand l'homme est sûr de sa conquête, il peut avoir plus d'orgueil, mais la FEMME n'en a que plus de tendresse. Plus son aveu lui a coûté, plus ce qu'elle aime lui devient cher. Elle s'attache par ses sacrifices. Vertueuse, elle jouit de ses refus; coupable, elle jouit de ses remords mêmes. Ainsi les FEMMES, quand l'amour est passion, sont les plus constantes; mais aussi, quand l'amour n'est qu'un goût, elles sont les plus légères; car alors elles n'ont plus ce trouble, et ces combats, et cette douce honte, qui gravent si bien le sentiment dans leur âme. Il ne leur reste que des sens et de l'imagination : des sens gouvernés par des caprices; une imagination qui s'use par son ardeur même, et qui en un instant s'enflamme et s'éteint. (Thomas.)

Quand l'amour n'est pas une vertu, il est le plus honteux des vices.

POINT d'amitié sans vertu, dit un philosophe du dernier siècle; l'union de deux amants sans mœurs n'est point de l'amour : c'est une association odieuse qui les fait entrer en commerce de vices, et établit entre eux une complicité réciproque.

L'amour est selon les mœurs, puisqu'il est cette inclination naturelle que les deux sexes ont l'un pour l'autre; cette affection est de l'essence humaine, et elle ne cesse d'être un sentiment légitime que lorsqu'elle se fixe sur plus d'un objet : cette affection cesse totalement, elle n'existe plus, dès qu'elle n'est point unique.

Il en est de l'amour comme du cœur : pour peu qu'il soit partagé, il ne saurait vivre.

Le penchant pour un seul est ce qu'on peut nommer amour; s'il s'étend au delà, c'est le vice.

Il est certain, dit le chancelier Bacon, ou que l'amour se paye par l'amour, ou qu'il est très-méprisé.

Les premiers charmes de l'amour et son premier caractère sont la bonne foi, la paix, l'innocence, et cette douce joie qu'inspirent les vrais mouvements de la nature.

Deux amants vertueux vivent heureux, et ignorés dans un coin de la terre, ils jouissent du plaisir de s'adorer, ils s'y abandonnent; leurs jours s'écoulent dans la plus chaste ardeur ; ils ne renaissent que pour les y retrouver : le présent, en leur rappelant le passé, les encourage à s'aimer sans cesse, et ils ne peuvent envisager dans l'avenir que le même bonheur qui les pénètre aujourd'hui ; heureux de vivre pour s'aimer, pour se consacrer tous les moments de la vie, ils ne craignent mutuellement que ce dernier et infaillible instant qui doit les séparer un jour.

Deux amants vertueux n'ont besoin que de leur imagination ; elle leur tient lieu de tout, elle remplace tout : cette imagination offre sans cesse à leurs yeux tout ce qui existe de plus agréable et de plus charmant dans la nature; partout où ils sont ensemble, ils ne voient que des parterres émaillés de fleurs, des bosquets toujours verts, des fontaines de cristal prodiguant leurs eaux sous mille formes différentes, des grottes, de riants coteaux, des vallons frais et sombres; partout où ils sont ensemble, ils respirent l'air le plus doux, le plus tempéré ; l'haleine des zéphyrs les rafraîchit sans cesse; le séjour le plus sauvage est délicieux pour eux; ils règnent sur toute la nature ; partout ils voient produire aux arbres des fleurs et des fruits en tout temps; ils entendent partout les plus doux murmures, les plus beaux ramages et les accents les plus mélodieux ; leur vie est un printemps éternel, et de toutes les illusions de l'humanité la plus douce et la plus sensible. Pourrait-on nier qu'une telle union, un tel penchant, dont les nœuds sont toujours indissolubles, quand ils sont chastes, ne soit l'effet d'un rapport d'humeurs, d'une sympathie, d'une prévention réciproque, et d'une conformité de goûts qui le forma et qui le perpétue ?

Telle est la puissance de l'amour ; il ne montre que des délices, et donne des charmes au chagrin même; il soulage, il suspend toute douleur, il dissipe toute inquiétude.

Qui ne conçoit effectivement que dans une communication perpétuelle de ses joies et de ses afflictions, les unes doivent redoubler, et les autres diminuer ou disparaître, et que l'âme la plus agitée doit se calmer et redevenir tranquille à la vue de cet objet qui l'intéresse avant tout et plus que tout?

Les combats, les maux, les souffrances de l'amour, les obstacles, le rendent plus touchant encore; loin que ses tristes effets rebutent, il n'en devient que plus intéressant par ses malheurs mêmes : l'absence, un de ses plus grands tourments, se tourne en plaisir par le souvenir délicieux que l'on s'aime, et que toute distance et le plus grand éloignement ne sauraient exposer au moindre danger.

Oui, les amants trouvent des plaisirs inexprimables dans les inquiétudes mêmes qui tourmentent leur esprit; et on a souvent dit avec raison, en parlant de l'amour, que tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.....

Quand l'amour n'est pas une vertu, il est le plus honteux des vices.

« Il vient un temps, disait Mme de Maintenon à Louis XIV, où de longs remords succèdent aux courts plaisirs. Tournez, sire, vos regards vers les grandes Carmélites, ajouta-t-elle en faisant allusion à Mlle de La Vallière qui s'y était retirée, et voyez comme on s'en punit. »

Est-il en effet rien de plus grand que la conversion de Mlle de La Vallière,

trente-cinq ans carmélite sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, plus grande aux yeux du chrétien et du roi même, sous le cilice, dans l'humiliation, au pied des autels, que lorsque, assise à côté du trône, elle voyait un peuple de vils flatteurs mendier en tremblant un de ses regards ? Ses plaisirs avaient fait ses inquiétudes, ses souffrances firent sa joie. Est-il rien de plus grand que cette illustre pénitente lorsqu'elle apprit par Bossuet la mort de son fils, le comte de Verman=dois ? « Faut-il, dit-elle, que je pleure la mort d'un fils dont je n'ai pas encore achevé de pleurer la naissance? »

L'amour meut tout ce qui respire; il est la cause première et le grand mobile de tout; il est le seul vrai charme de la vie, tout reconnaît son empire; l'amour est la voie du cœur, l'expression, le cri de la nature; c'est un sentiment involontaire de l'âme qui nous porte et nous fait tendre naturellement à une union, à une posses=sion mutuelle, à un objet qui devient un second nous-même; mais ce sentiment ne nous mène que vers un unique objet, sinon le cœur est dépravé, et alors ce n'est plus de l'amour. Un véritable amour est éternel : la cessation de ce sentiment d'affection, qu'on nomme inconstance, suppose qu'on n'a jamais véritablement aimé et que le cœur est vicieux; un cœur exempt de vice, et qui n'est que tendre, aime uniquement et toujours un même objet.

« L'amour, dit Panage, est une passion nécessaire au genre humain; sans elle il retomberait dans le néant : le goût d'un sexe pour l'autre sert à les perfectionner tous deux; il forme des unions délicieuses lorsqu'une raison éclairée y préside et le dirige; guidé par une raison dépravée, ce n'est plus qu'une fureur aveugle; sa fin n'a rien que de conforme au vœu de la nature; il tend à l'union d'un sexe avec l'autre, et cette union est légitime; ce n'est donc point ce goût qu'il s'agit de réprimer. Vous avez le cœur tendre, ne travaillez point à le rendre insensible; mais fixez votre ten=dresse sur des objets qui ne vous détournent point de la vertu, ou plutôt n'aimez que ceux qui vous y portent. »

Les deux sexes ont entre eux une liaison si forte et si naturelle, que le désir de l'union est presque toujours le germe de l'âme la plus innocente.

Les FEMMES sont le premier vœu, l'idole de notre cœur; les hommes sont le premier vœu, l'idole de celui des FEMMES. On se crée réciproquement et involontai=rement cette idole; on l'encense, on l'adore, on s'en fait un culte et sa plus grande félicité. La bienveillance et l'amitié ne sauraient unir et lier que les personnes d'un même sexe; l'amour est un sentiment presque inné dans l'homme pour la FEMME, dans la FEMME pour l'homme; c'est l'instinct, c'est la nature; rien n'y résiste, il triomphe de tout : il est peu de héros, de grands hommes, et de philosophes même, qui aient été insensibles à cette passion; certains l'ont portée jusqu'à la disso=lution des mœurs; plusieurs autres ont évité ce dangereux écueil, et n'ont cédé qu'au penchant sans faiblesse et sans désordre.

(Nous nous garderons bien de citer ici les noms de tous les grands hommes qui, depuis Adam jusqu'à nos jours, ont aimé les FEMMES par-dessus tout; car nous pen=sons qu'il faut avant tout aimer les FEMMES jusqu'à l'idolâtrie pour mériter l'estime de ses semblables, et que tout homme aime en proportion de son génie. Avec cette conviction, la simple nomenclature des noms nous entraînerait beaucoup trop loin, et cette digression dans le champ masculin non-seulement nous ferait sortir de notre sujet, mais encore offrirait peu d'intérêt. Ceux de nos grands écrivains qui ont le

plus déclamé contre l'amour et les FEMMES furent plutôt guidés par l'amour-propre ou par le dépit que par leur cœur. S'ils n'avaient pas aimé les FEMMES, ils eussent été bien malheureux, et toute leur science n'eût certainement pas fait envie au dernier des hommes.)

« L'amour qui naît subitement, dit La Bruyère, est le plus long à guérir. » Je crois pouvoir ajouter à cette maxime, que c'est moins la subite et prompte naissance et la vivacité de ce sentiment qui en fixe la durée, que sa pureté, son motif et son désintéressement. Le vice inspire des goûts; la vertu seule fait les grandes passions; les goûts sont passagers, parce que c'est la galanterie ou le libertinage qui les fait naître; la passion n'a point de fin, parce que son principe et son but sont la vertu; quand on aime véritablement, on aime toujours, ou on n'a jamais aimé; voilà la passion, voilà l'amour. Dans les grandes âmes, dans les âmes pures, il ne fut jamais le principe des désordres, il ne connut jamais ni inconstance ni légèreté; ses langueurs, ses désirs, ses douces émotions, son enthousiasme même, sont innocents, et de là ses sentiments doivent être sans bornes et sans terme. Si on a aimé différemment, on s'est trompé; on a cru aimer, on n'a voulu que s'égarer et en égarer d'autres. C'est, en un mot, un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse.

« Les FEMMES, dit encore La Bruyère, vont plus loin en amour que la plupart des hommes. » J'en conviens, mais j'entends qu'elles aiment davantage et toujours; leur sentiment, plus vif, plus délicat et plus durable, rend cette passion chez elles plus vive et plus forte, mais leur flamme est naïve et pure; elle part immédiatement du cœur et ne cherche que le cœur. S'il s'en trouve qui éprouvent des sensations différentes, et qui ne veuillent dans leurs liaisons que le ravissement des sens, ce ne sont plus des FEMMES, ce n'est plus ce sexe pieux, dévot et chaste, ce sexe généralement si estimable, qui chérit naturellement et par-dessus tout l'honneur et la vertu; c'est une portion méprisable à retrancher d'elles, indigne d'elles bien plus que de nous; ce n'est plus de l'amour, c'est corruption de l'âme et des sens; c'est déréglement des mœurs; c'est un déplorable vice de la complexion; ce sont enfin des FEMMES prostituées, semblables à cette courtisane que Salomon peint si souvent dans ses proverbes.....

On n'a point une juste idée des FEMMES; les hommes corrompus en ont toujours fait des peintures aussi odieuses que fausses : elles sont plus tendres que les hommes, étant de leur nature plus douces et plus sensibles; elles sont plus constantes, parce qu'elles sont moins vicieuses; elles sont plus fidèles, parce qu'elles ont plus de droiture et de vérité; elles sont plus chastes, autant parce qu'elles sont plus religieuses, autant par la modestie et la retenue qui leur est naturelle, que parce que le préjugé attacha inviolablement tout leur honneur à cette première et indispensable vertu..... (De Boussanelle.)

Différences entre l'amour dans l'homme et l'amour dans la FEMME.

DANS les espèces dont l'organisation se rapproche de la nôtre, l'un des deux sexes féconde, l'autre forme après avoir été fécondé. L'espèce est ainsi maintenue.

Cet acte occupe peu d'instants : peut-être il eût été négligé. Peut-être même, pour que l'espèce se maintînt toujours nombreuse, il n'eût pas suffi parmi nous que cette

jouissance, excitée par le plus violent des désirs, fût commandée par des besoins également impérieux. Trop d'individus, dans l'ignorance et les misères où le genre humain s'écoule presque entier, n'auraient cédé que d'une manière insuffisante aux émotions momentanées d'un appétit sans prestige. Il fallait encore que les accessoires de ce besoin, que l'émotion morale qu'il produirait, que tous les sentiments qu'il éveillerait, en fissent la plus douce des pensées et la pente la plus naturelle des cœurs.

Mais dans les affections indirectes dont ce plaisir est le premier moteur, chaque sexe conserve le caractère distinctif dont la cause est évidemment dans ses organes. Le sexe qui forme et qui nourrit a des soins à remplir; souvent il veut les éviter, souvent même il le doit. C'est au sexe qui reçoit l'action qu'il appartient de s'y refuser. Il est le moins puissant, ce n'est pas à lui à chercher, à vouloir : il est le moins fort, ce n'est pas à lui à exiger. Aussi n'a-t-il point cette expression extérieure donnée au sexe qui veut toujours lorsqu'il désire. Aussi, lors même qu'il ne refuse pas, il permet et ne demande point, il consent et ne presse point : s'il se livre enfin à ce plaisir que tous demandent, il ne l'avoue entièrement que lorsqu'il ne saurait plus le taire; il le partage lorsqu'il ne peut plus s'y soustraire, et l'on dirait qu'il ne consent à le recevoir que parce qu'il ne peut plus se dissimuler qu'il l'a donné.

L'homme ne voit guère dans les rapports de l'amour qu'une occasion de plaisir; il veut surtout des agréments. La FEMME cherche dans l'homme un appui, elle en reçoit son nom, son état dans le monde; elle veut des qualités. Souvent elle se trompe dans l'appréciation du mérite, elle croit en voir où il n'y en a pas; et souvent aussi c'est un faux mérite qu'elle préfère : mais enfin c'est aux qualités qu'elle s'attache. C'est à elle qu'il fut inspiré plus particulièrement de chercher des perfections, parce que c'est à elle surtout que sont confiés les soins de la régénération de l'espèce. L'homme a la puissance pour produire; la FEMME a les sollicitudes pour former.

Cette différence entre les deux sexes se trouve confirmée dans les convenances du plaisir. L'un détermine le mode et le moment, l'autre l'attend. Le premier cherche un motif d'action, il faut qu'il soit ému par la beauté. Il faut seulement à l'autre qu'on sache l'émouvoir. Placée d'ailleurs dans la dépendance de l'homme, soit pour l'homme lui-même, soit pour les choses, la FEMME a seulement besoin d'un homme qui ne lui fasse aucun tort. Ainsi l'homme sûr est celui qu'elle doit préférer. Si, de plus, il sait faire jouir, il a tout. Une FEMME sortie de l'enfance de l'âge et de celle du caractère, préférera au plus bel homme celui qui, ne laissant rien à craindre de lui en aucun sens, annonce seulement d'ailleurs une manière aimable. Un homme peut désirer, au contraire, non-seulement qu'on lui donne des plaisirs, mais encore qu'on ait cet extérieur qui invite à les chercher.

L'homme s'abandonne à ses désirs, il s'embrase, il veut jouir, il y parvient : on dit qu'alors il n'aime plus. Son activité le porte d'une chose obtenue à une chose espérée, d'une chose faite à une chose à faire, d'un désir satisfait à un désir nouveau.

La FEMME est incertaine, elle délibère. Si elle cède, elle compromet son être; si elle résiste toujours, elle ne l'emploie pas. Elle hésite, elle consent, et c'est alors qu'elle aime : ce qui est obtenu convient à ses besoins; moins impétueuse, elle tient pour un temps aux choses établies et réalisées.

Cependant les lois de nature n'ont pas exigé de perpétuité. L'homme porte

ailleurs ses poursuites, et la FEMME s'attache à ce qui reste de ses affections : ainsi vivent les enfants qui n'ont eu qu'un instant besoin d'un père, et qui auront longtemps besoin d'une mère.

Cependant la durée uniforme, qui n'était pas dans la nature, devient naturelle pour nous : ces belles innovations de l'amour déguisent le système hasardé de l'ordre actuel, elles le justifieraient presque. Nos relations sociales sont tellement multipliées, que nous irions jusqu'au delà des convenances des choses si nous en suivions toute la mobilité. Pour nous retrouver dans une situation heureuse, il faut que nous nous rapprochions beaucoup de la constance, que nous mettions de la suite dans nos affections. Fatigués de la rapidité d'une vie dont toutes les parties échappent, nous aimerions que les attachements en parussent immobiles dans notre cœur ; s'ils séduisent quand ils sont très-nouveaux, ils intéressent davantage quand ils sont affermis par l'habitude. Nous ne jouissons réellement que des sentiments anciens.

Mais à d'autres égards, nous avons rendu extrêmes les résultats des différences naturelles entre les sexes. Nous exagérons tout, nous voulons toujours des choses inouïes, nous cherchons encore au delà de nos excès.

La résistance de la FEMME, en prolongeant le désir de l'homme, le change en passion. Le but des sens, ainsi différé, ainsi reculé, cessera d'être en perspective ; insensiblement ce besoin subit et passager se trouvera remplacé par des besoins vagues, abstraits, par toutes les fantaisies de l'opinion, par les désirs multipliés et durables de la pensée. La FEMME se donne un pouvoir nouveau et comme surnaturel sur celui qui l'aime avec incertitude, et dès lors avec illusion : elle se donne sur l'homme un empire qui tire le sexe faible de la dépendance du sexe fort, et qui soutient la vanité de celui-là contre l'orgueil de celui-ci. Les hommes même y trouvent des avantages spécieux. Généralement ils y trouvent des passions qu'ils préfèrent aux simples désirs, comme ils préfèrent l'ivresse à la santé. En particulier, ils sont flattés de cette résistance qu'ils voient céder à l'amour ; car ils ont soin de croire qu'elle n'est surmontée qu'en leur faveur. La jalousie fait aimer cette résistance : elle y trouve la confirmation des priviléges auxquels on attache un prix aveuglément senti. La jalousie fait de la chasteté des FEMMES leur première vertu, afin que l'on puisse prétendre à leur fidélité.

Cette contrainte imposée aux FEMMES les rend réservées, puis dissimulées, puis fausses, puis perfides, puis débauchées ; c'est encore ainsi qu'elles deviennent dévotes. Quelquefois aussi cette contrainte leur donne le fanatisme d'une fausse vertu à laquelle on tient d'autant plus qu'elle coûte davantage, et dont les inconséquences, les contradictions et le zèle, font un des genres de folie les plus étranges qu'on puisse imaginer.

C'est cela que les hommes ont appelé Sagesse, comme s'ils avaient eu à tâche d'avilir la sagesse et d'en faire perdre l'amour, comme s'ils avaient voulu réduire les FEMMES à n'avoir que des vertus absurdes. (Senancour.)

En amour, les FEMMES sont des anges, les hommes des sots.

L'HOMME a le bon sens en partage, mais, sur ma foi, l'esprit n'appartient qu'à la FEMME. A l'égard de son cœur, si les plaisirs qu'il nous donne étaient durables, ce serait un séjour délicieux que la terre. Nous autres hommes, nous sommes jolis

en amour ; nous nous répandons en petits sentiments doucereux ; nous avons la marotte d'être délicats, parce que cela donne un air plus tendre ; nous faisons l'amour réglément, tout comme on fait une charge. Nous nous faisons des méthodes de tendresse. Nous allons chez une FEMME, pourquoi ? Pour l'aimer, parce que c'est le devoir de notre emploi. Quelle pitoyable façon de faire ! Une FEMME ne veut être ni tendre, ni délicate, ni fâchée, ni bien aise ; elle est tout cela sans le savoir, et cela est charmant. Regardez-la quand elle aime et qu'elle ne veut pas le dire : nos tendresses les plus babillardes approchent-elles de l'amour qui passe à travers son silence ? Sous l'aiguillon de l'amour et du plaisir, notre cœur est un vrai paralytique : nous resterions comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remue pour se remuer. Le cœur d'une FEMME se donne sa secousse à lui-même ; il part sur un mot qu'on dit, sur un mot qu'on ne dit pas, sur une contenance. Elle a beau vous avoir dit qu'elle aime, le répète-t-elle ? vous l'apprenez toujours, vous ne le saviez pas encore ; ici, par une impatience, par une froideur, par une imprudence, par une distraction, en baissant les yeux, en les relevant, en sortant de sa place, en y restant ; enfin, c'est de la jalousie, du calme, de l'inquiétude, de la joie, du babil, et du silence de toutes couleurs : le moyen de ne pas s'enivrer du plaisir que cela donne ? le moyen de se voir adoré sans que la tête vous tourne ? Tous les amants ont la vanité de se croire des prodiges, et ne sont que des sots ; leur mérite les étonne. Ah ! qu'il est mortifiant d'en rabattre ! c'est pourtant ce qu'ils font tous les jours ; l'homme prodigieux disparaît, et la dupe se montre.

Rarement les FEMMES quittent leurs amants pour ne rien aimer : c'est toujours pour en aimer un autre ; la simple infidélité serait insipide pour elles, et ne les tenterait pas sans l'assaisonnement de la perfidie..... (Marivaux.)

En amour, on ne paye les FEMMES que de trahisons.

EN amour, l'homme n'est, hélas ! trop souvent qu'un vil et lâche séducteur qu'aucune considération n'arrête. Il brisera toute une existence pour la satisfaction brutale d'un moment. Peu lui importe que la FEMME qu'il a trompée endure mille morts ; qu'elle meure tous les jours, même quand sa vie durerait éternellement. Les tourments de celle qu'il a abusée ne sont rien, moins que rien : le vautour est repu, tant pis pour la colombe.... Et ce qu'il faut dire à la honte des hommes en général, c'est que plus le nombre de leurs victimes est grand, plus ils sont glorieux.... Honte et infamie aux sociétés où de tels hommes, au lieu de tomber dans le dernier des mépris, et surtout d'être chassés ignominieusement de toutes les maisons honnêtes, y sont au contraire reçus avec une espèce de distinction ! ... Pauvres et malheureuses jeunes filles que le mensonge a séduites, consolez-vous ; une voix puissante a pris votre défense ; lisez ces lignes, peut-être apporteront-elles quelque adoucissement à vos maux :

L'amour ne doit jamais être un caprice, dit M. Raspail, mais un besoin et une satisfaction de procréer. C'est là le but qui le sanctifie et le préserve de toutes ses folies. Je voudrais bien qu'il fût enfin reçu qu'un homme qui a séduit une FEMME, afin de se ménager le plaisir de la déshonorer, fût plus déshonoré qu'elle. Car enfin, la FEMME ne mentait pas, il lui mentait ; et le mensonge est un crime.

Nous sommes donc bien encore à l'état sauvage, nous qui honorons le menteur et méprisons l'être faible qui en a été la dupe !

Je demande à tous les malades que mon traitement aura guéris de me prouver leur reconnaissance en faisant lire aux filles trompées qu'ils pourront découvrir les paroles suivantes :

« Mes pauvres filles, ne mourez pas de honte, et ayez encore moins la pensée de faire mourir avant d'être né le fruit innocent d'un moment de faiblesse où le menteur vous a surprises. Souvenez-vous que l'opinion publique pardonne la faute de la fille à la tendresse de la mère. Nourrissez votre enfant, élevez-le avec soin, aimez-le comme un pauvre petit être délaissé au berceau par son protecteur naturel. Je vais vous permettre une petite vengeance. Quand votre séducteur se sera marié pour épouser quelques gros sous que vous n'aviez pas, comme il aura des enfants moins beaux et moins forts que le vôtre, car les enfants du calcul sont toujours rachitiques ou scrofuleux, passez souvent devant lui avec le vôtre, afin qu'il compare ce qu'il a quitté à ce qu'il a préféré. Apprenez bien ensuite à votre enfant qu'on n'est pas déshonoré pour avoir été abandonné par son père, parce que nul n'est déshonoré pour le crime d'autrui. Honte à quiconque lui reprocherait sa naissance et ne lui tiendrait nul compte de ses bonnes qualités ! »

Puissent ces lignes se graver dans tous les cœurs !...

De quel droit osons-nous reprocher aux FEMMES des fautes dont nous sommes les auteurs et les complices ? La plupart ne sont tombées dans le dérèglement que pour avoir eu pour les hommes une confiance dont ils ne sont pas dignes. Plusieurs n'auraient jamais eu de faiblesses si elles n'eussent pas eu l'âme tendre, qualité qui naît encore de la vertu. (Duclos.)

Hélas ! l'amour des FEMMES est pour elles une chose tout à la fois délicieuse et redoutable, car elles mettent tout ce qu'elles ont sur ce dé ; s'il tourne contre elles, la vie n'a plus à leur offrir que la triste ombre du passé. Leur vengeance est comme celle du tigre, prompte, mortelle et inexorable ; mais elles n'en ressentent pas moins une torture réelle, et partagent la douleur des coups qu'elles portent.

Ont-elles tort ? Non. L'homme, si souvent injuste pour l'homme, l'est toujours pour la FEMME ; la même destinée les attend toutes ; on ne les paye que de trahisons.

Habiles à dissimuler, leurs cœurs désolés regrettent leur idole dans un vrai désespoir, jusqu'à ce qu'un riche voluptueux les achète en mariage... Qu'en résulte-t-il ? un mari ingrat, un autre amant infidèle, les distractions de la toilette, de la maternité, de la dévotion, et tout est fini.

L'une prend un amant, l'autre préfère la bouteille ou l'église ; celle-ci se tient dans son ménage, celle-là court après les dissipations du beau monde. Il en est qui s'enlèvent avec un séducteur, et qui ne font que changer de souci en perdant de plus les avantages de la vertu. Il est peu de vicissitudes qui puissent améliorer leur sort. Leur position n'est jamais naturelle dans l'ennuyeux palais comme dans la simple chaumière ; quelques-unes font le diable, et ensuite écrivent un roman. (Byron.)

De l'espèce de guerre ou de rivalité entre les deux sexes.

La nature donne au mâle l'instinct de chercher, d'exiger en quelque sorte ce plaisir qui fait le lien des sexes et qui perpétue l'espèce. Elle donne à la femelle l'instinct de s'y refuser d'abord, et de ne pas s'y rendre indistinctement.

A l'appétit direct et grossier de l'amour, le cœur immense de l'homme ajoute des sentiments comme infinis. Son industrie a changé l'attaque simple d'un sexe et la simple résistance de l'autre en une multitude de moyens d'attaque et de résistance. L'amour-propre s'y est joint, et c'était infaillible; il en a fait une guerre offensive et défensive, pleine d'adresse, de subtilités, de dissimulation. On veut à la fois tromper et être le maître, comme si ce devait être une même chose. Jadis on passait la vie entière dans ce bizarre entêtement. Ces passions si constantes et tant vantées, ces passions de l'orgueil, bien plus que de l'amour, n'étaient point des convenances du cœur, mais des caprices d'un siècle où tout prenait une teinte de fanatisme.

Il résulte plus de maux qu'on ne le croit communément de cette rivalité entre les sexes, de ce manége, de ces ruses, de cette envie mutuelle de surprendre et de vaincre. Les hommes s'en amusent, les FEMMES en sont victimes. Ainsi le sentiment du bonheur nous entraîne souvent à des maux sans terme; ainsi nos désirs les plus naturels altèrent notre nature, et ce dont nous nous abreuvons avec avidité n'est que de l'amertume.

On a toute la candeur de la jeunesse, on a tous les désirs de l'inexpérience, et les besoins d'une vie nouvelle, et l'espérance d'un cœur droit. On a toutes les facultés de l'amour, il faut aimer; on a les moyens du plaisir, il faut être aimé. On se figure un homme pour qui tout commence; il est jeune et impatient de vivre; il est plein d'espoir et beau d'inexpérience. C'est une justice de lui consacrer fraîcheur, grâce, légèreté, noblesse, expression heureuse, tout ce qu'on sait bien avoir en soi. L'on entre dans la vie; qu'y faire sans amour? Pourquoi l'harmonie de ces mouvements, cette décence voluptueuse, cette voix habile à tout dire, ce sourire fait pour entraîner, ce regard si propre à changer le cœur de l'homme? Pourquoi cette délicatesse du cœur et cette sensibilité profonde? L'âge, le désir, les convenances, l'âme, les sens, tout le veut; c'est une nécessité. Tout exprime et demande l'amour: cette main formée pour les plus douces caresses, cet œil dont les ressources sont inconnues s'il ne dit pas: Je consens à être aimée; ce sein qui sans amour est immobile, muet, inutile, et qui se flétrirait un jour sans avoir été divinisé; ces formes, ces contours qui changeraient sans avoir été connus, admirés, possédés; ces sentiments si tendres, si vastes, si voluptueux et si grands, l'ambition du cœur, l'héroïsme de la passion! Cette loi délicieuse que la loi du monde a dictée, il faut la suivre. Ce rôle enivrant, que l'on sait si bien, que tout rappelle, que le jour inspire et que la nuit commande, quelle FEMME jeune, sensible, aimante, imaginera de ne le point remplir? Aussi ne l'imagine-t-on pas. Les cœurs justes sont les premiers vaincus. Plus susceptibles d'élévation, comment ne seraient-ils pas séduits par celle que l'amour donne? Ils se nourrissent d'erreur, en croyant se nourrir d'estime; ils aiment un amant parce qu'ils ont aimé la vertu; ils sont trompés par des misérables, parce que ne pouvant aimer qu'un homme de bien, ils croient réellement tel celui qui se présente pour réaliser leur chimère.

L'énergie de l'âme, le besoin de montrer de la confiance, celui d'en avoir; des sacrifices à récompenser, une fidélité à couronner, un espoir à entretenir, une progression à suivre; l'agitation, l'intolérable inquiétude du cœur et des sens; le désir si louable de commencer à payer tant d'amour; le désir non moins juste de resserrer, de consacrer, de perpétuer, d'éterniser des liens si chers; d'autres désirs encore; certaine crainte, certaine curiosité; des hasards qui l'indiquent, le destin qui le veut; tout livre une FEMME aimante dans les bras du Lovelace. Elle aime, il s'amuse; elle se donne, il s'amuse; elle jouit, il s'amuse; elle rêve la durée, le bonheur, le long charme d'un amour mutuel; elle est dans les songes célestes; elle voit cet œil que le plaisir subjugue; elle voudrait donner une félicité plus grande; mais le monstre s'amuse, et elle dévore une volupté terrible. Le lendemain elle est surprise, inquiète, rêveuse : de sombres pressentiments commencent les peines affreuses et une vie d'amertumes. Estime des hommes, tendresse paternelle, douce conscience, fierté d'une âme pure, paix, fortune, honneur, espérance, amour, tout a passé. Les belles heures ont péri; les souvenirs même en seront amers. Il ne s'agit plus de s'avancer dans les illusions, dans l'amour et la vie : il faut repousser les songes et user de longs jours fatigués des lenteurs de la mort. FEMMES sincères et aimantes, belles de toutes les grâces extérieures et des charmes de l'âme, si faites pour être purement, tendrement, constamment aimées!... n'aimez pas (1). (Senancour.)

Effets divers de l'amour selon les lieux.

QUAND des nations placées dans l'indépendance demanderont une de ces formes distinctes qui diminuent notre malheur, lorsqu'elles sont bonnes, et peut-être aussi lors même qu'elles ne le sont pas, on pourra sous tous les climats trouver dans l'amour le lien principal de la cité. Mais les climats extrêmes opposeraient quelques obstacles, tandis que le ciel d'Ionie, la température d'O'Taïti, naturaliseraient d'abord ce que l'on voudrait établir.

En Occident, l'amour est une harmonie délicate; il soutient habituellement l'âme; il est dans le cœur comme une occupation douce, et qui répand de la grâce sur les sensations, sur les affections, sur les rapports actifs et passifs de la vie.

Dans le Midi, l'amour est un appétit absolu, une fermentation comme la fièvre de la colère; il irrite, il excite les affections despotiques et haineuses. Dans le Nord, c'est une agitation modérée qui entretient la vie, qui soutient les affections aimantes.

Les peuples actifs et qui luttent sans cesse contre les besoins directs, les hordes demi-sauvages, les peuples chasseurs, ne voient presque dans l'amour qu'une diversion, qu'un amusement; il n'a chez eux que des saisons. On s'en occupe, quand on n'est occupé ni de chasser, ou de se venger, ni de boire, de danser ou de fumer.

Dans les hommes, l'amour atteint la pensée, mais il est surtout dans les affec=

(1) Quand il prend à quelque étourdi le caprice de s'imaginer qu'il aime; quand il sollicite, qu'il proteste, qu'il pleure, vous lui croiriez une âme. Attendez une saison nouvelle : ce malheureux va reprocher à celle qui l'aimait de lui avoir cédé trop tôt. Votre empressement n'était donc qu'une trahison? Si elle s'avilissait à vos yeux, il fallait la quitter alors; mais ce n'est pas le défaut d'estime qui a détruit vos plaisirs; c'est parce que votre plaisir a fini que vos mépris ont commencé.

tions ; il tient au besoin d'éprouver de la joie et des plaisirs ; c'est l'objet qu'on envisage comme propre à donner au cœur un but actuel, au milieu des soucis qui reculent toujours le but de la pensée.

Dans les FEMMES, c'est la grande affaire de la vie. L'homme est en possession de toutes les autres, il n'a point laissé de but aux FEMMES ordinaires ; elles n'ont rien à espérer que par les hommes, et rien à faire que d'espérer d'eux.

Presque partout où elles sont plus assujéties que dans le nord de l'Europe, elles le sont trop : ce n'est plus la dépendance des choses, c'est la soumission aux hommes. L'imagination agit trop ici chez elles, et là pas assez. Elles y attendent tout de la volonté de l'homme, comme ici elles attendent tout de sa passion.

Chez les peuples dont les mœurs sont plus grossières que simples, les FEMMES sont abruties par l'asservissement. Elles reçoivent un homme et ne l'aiment pas ; ou bien elles aimeront en esclaves, elles admireront un guerrier, elles seront étonnées devant l'être fort. Si plusieurs de ces peuples font faire par les FEMMES les travaux les plus rudes, ce n'est pas toujours une suite de la faiblesse de ce sexe ; il faut encore en chercher d'autres causes. Les affections passionnées y sont peu durables, elles n'ont d'autre objet que la jouissance, elles y changent trop subitement. Ces retours, ces intervalles marqués, inspirent une sorte de mépris pour ce qu'on peut si facilement cesser d'aimer ; et ce mépris est naturel là où l'homme n'a d'autres sentiments que les résultats informes du besoin.

Les peuplades septentrionales auront d'autres raisons pour laisser les FEMMES dans une grande infériorité. La force corporelle est surtout ce qu'on y chérit, et les FEMMES n'y seront guère estimées que quand les mœurs des villes y rendront les hommes sensibles à d'autres avantages, à un autre mérite. (Senancour.)

De l'influence du climat sur les sentiments des FEMMES. — Curieuse observation.

CONSIDÉRÉE spécialement chez les FEMMES, l'influence du climat donne le résultat suivant, que j'emprunte à un habile observateur : « Les Espagnoles, les premières des FEMMES, aiment fidèlement ; leur cœur est sincèrement attaché, mais elles portent un stylet sur le cœur. Les Italiennes sont lascives. Les Anglaises sont exaltées et mélancoliques, mais elles sont fades et guindées. Les Allemandes sont tendres et douces, mais fades et monotones. Les Françaises sont spirituelles, élégantes et voluptueuses ; mais elles mentent comme des démons ». Une autre remarque du même observateur, c'est que les FEMMES qui aiment à monter à cheval ont rarement beaucoup de tendresse. « Ce sont, pour la plupart, des Amazones auxquelles il manque une mamelle. » (Descuret.)

On ne peut se préserver de l'amour. — L'amour est le sentiment le plus essentiel au cœur. — L'amour, comme sentiment moral, est une création qui appartient aux FEMMES. — Cet amour même les rendit souveraines du monde. — Digression historique.

ON peut dire qu'il est presque impossible de se préserver de l'amour. En effet, on n'a de force contre lui qu'au moment où il s'approche du cœur ; et comme les formes sous lesquelles il pénètre changent et varient sans cesse, on n'a pas encore eu le temps de le reconnaître qu'il est déjà sûr de sa puissance. Il faut encore

remarquer que l'amour s'adapte de lui-même aux circonstances les plus indifférentes de la vie, comme il se glisse au milieu des plus nobles sentiments. Ainsi l'on passe quelquefois des heures entières auprès de celle que l'on doit aimer un jour, et tout à coup un regard qui vous semble plus tendre, une parole qui vous touche, une émotion qui ne se découvre qu'à demi, en voilà plus qu'il ne faut pour commencer un attachement qui remplira ensuite toute l'étendue de la vie.

On est généralement d'accord pour regarder l'amour comme le sentiment le plus essentiel au cœur, et à la grandeur même de ses fautes on lui mesure l'indulgence. Il est cependant vrai que l'amour a disparu du monde pendant des siècles entiers, et qu'une simple modification dans la forme du gouvernement, un changement dans les mœurs, décide souvent de son sort.

Il faut d'abord reconnaître que l'amour, comme sentiment moral, est une création qui appartient aux FEMMES; ainsi, aux époques où la législation les a exilées de la société, il n'y avait plus d'amour, mais seulement union des deux sexes : alors le monde était bien à plaindre, puisque la force régnait sans que la grâce pût adoucir sa rigueur. L'ancien système social a disparu au jour que la force sur laquelle il comptait est venue à fléchir, et le Nord a renversé l'édifice de la puissance romaine. Mais, tout en apportant la destruction, il y avait quelque chose de tendre dans le cœur de ces barbares : ils rendaient hommage aux FEMMES, comme à la divinité qui donne le bonheur. Cette touchante disposition acquit de nouveaux développements. Le christianisme, disciplinant la conquête, en tira la civilisation moderne. Comme il donne de la dignité à tout ce qu'il touche, il éleva la FEMME au rang de compagne en même temps qu'il laissait à l'époux la supériorité, puisque lui seul devait rester chargé de tout ce qui exigeait courage et résolution.

Les rapports du cœur une fois reconnus, les FEMMES devinèrent bientôt que le plaisir de la possession ne devait plus être que secondaire. D'un autre côté, la retraite où elles étaient confinées, et d'où elles ne sortaient que pour être exposées aux périls des fréquentes guerres de la féodalité, rendait indispensable à leur faiblesse la générosité des hommes. Il lui fallait un prix : les FEMMES cherchèrent, et après avoir épuisé tout ce qu'elles avaient de délicatesse, elles inventèrent pour les hommes un nouveau genre de bonheur d'autant plus précieux, qu'elles en firent la récompense des plus brillantes vertus. L'amour, tel que je le conçois, naquit alors, et les FEMMES devinrent souveraines du monde. Il faut le dire, elles n'usèrent de cet empire que pour mieux nous aimer, et par instinct de bonheur leur commandement nous était cher. Malheureusement les premières d'entre elles furent appelées à la cour de nos princes, où elles eurent encore le pouvoir; mais leur honneur en paya quelquefois les conditions, et malgré leurs efforts elles ne purent échapper à l'influence des mœurs établies dans un lieu où le bien et le mal ont tour à tour puissance de se constituer usage. Quelques FEMMES dégradèrent donc l'amour; cependant il n'en resta pas moins un noble sentiment; car ce que nous appelons esprit de société n'existait pas encore, et la corruption, suivant le caractère particulier de nos princes, naissait ou mourait à la cour. Là même les formes chevaleresques imprimaient au désordre de l'éclat et de la magnificence. Mais la civilisation, qui plus tard pénétra partout, détruisit insensiblement l'empire des FEMMES : elle rapprocha de trop près les deux sexes, et combla l'intervalle dont l'imagination a besoin pour féconder l'amour. En se voyant toujours, on sut de

part et d'autre les côtés qui étaient faibles : on s'attaqua, on se vainquit, et l'amour, changé en une sorte de tactique, dut trop à l'adresse pour valoir encore beaucoup comme sentiment. Cependant il restait toujours aux FEMMES les dehors de l'admiration et du respect : l'enthousiasme survivait même dans quelques âmes privilégiées ; on se battait encore pour l'honneur ou l'amour de sa dame ; et dans les guerres du grand siècle, toute l'armée vit un preux blessé à mort suspendre, pour ainsi parler, son dernier soupir, afin de tracer encore une fois le nom de sa bien-aimée. Enfin, si le cœur jouissait moins en général auprès des FEMMES, il les reconnaissait encore comme le plus précieux ornement du monde. Ce dernier reste d'hommage, elles le perdirent sous un prince (le régent) qui parvint à naturaliser la débauche parmi nous, parce qu'elle était l'unique plaisir qui réveillât encore sa langueur. Les FEMMES des hautes classes, menacées de tomber au rang des courtisanes, n'avaient plus qu'un dernier moyen de salut, c'était de se tenir à l'écart. Sorties pour un instant de la société, le cœur des hommes les y aurait rappelées plus puissantes que jamais ; mais le courage leur manqua à la seule pensée de ce léger exil : elles aimèrent mieux, armes égales, combattre leurs rivales ; et il leur fut donné quelquefois de les vaincre. La mode s'avisa ensuite de légitimer ce qui n'avait d'abord été que calcul de situation, et l'esprit à son tour en fit un système de bonne compagnie.

Les FEMMES furent alors immiscées aux affaires et habiles aux intrigues ; mais dans l'intimité il n'y eut plus pour elles ni amour ni galanterie, et leur possession ne servit désormais qu'à égayer le persiflage. Les FEMMES de la haute société, convaincues à la fin que le désordre des mœurs avait été poussé trop loin pour être encore illustration, s'enrôlèrent sous les drapeaux de la philosophie moderne. Elles n'étaient plus honorées comme FEMMES, elles voulurent l'être comme éclairées et savantes. La fausse réputation que les gens de lettres leur concédèrent, elles en firent don à leur tour. Par là elles acquirent un nouveau degré d'importance, et firent monter au pouvoir des hommes qui ne leur paraissaient grands que parce qu'ils les dépassaient d'un peu.

Les fautes de ces pygmées hâtèrent la révolution que tant d'autres causes avaient préparée. Déchirant sans pitié les affections les plus douces, elle révéla tant de douleurs aux FEMMES des hautes classes, que de longtemps elles en resteront purifiées. Aussi les mœurs que je viens de retracer leur sont devenues si étrangères, qu'elles ne les connaissent plus que de souvenir.

Cette série d'observations, qui repose sur des faits incontestables, prouve que l'amour, dont on parle tous les jours avec tant de légèreté, exerce une véritable influence sur la société. S'il se conserve comme sentiment moral, il répand partout la vigueur et la pureté ; s'il est dégradé ou banni, l'homme s'affaisse, privé de soutien ; car la force n'est pas dans l'esprit, elle jaillit du cœur.

Il ne faut pas que l'amour domine les héros, mais il ne doit pas non plus leur manquer tout à fait ; car il suffit quelquefois de lui seul pour populariser leur gloire.

L'amour le plus vrai a ses ruses et ses mensonges, non pas qu'il veuille tromper, mais il devine sur-le-champ tout ce que le cœur lui demande ; il se mesure alors à ses besoins ou à ses faiblesses, s'y prête ou s'y refuse, et se modifiant sans cesse, rajeunit ainsi le bonheur qu'il nous donne.

L'amour se compose d'un si grand nombre de sensations qu'il laissera toujours

de nouvelles choses à dire. En général, on ne le connaît qu'à proportion de ce qu'il coûte au cœur. Cette idée, qui au premier instant semble paradoxale, est au fond de la plus grande justesse. Lorsque l'amour est d'accord avec les convenances sociales, il conduit par une pente si rapide au bonheur, qu'à peine on peut le sentir tout entier; puis la sainteté du mariage, réglant l'amour, le condamne à une sorte de quiétude qui, à force d'être douce et paisible, le berce et l'endort. Mais si la fortune, la naissance, le rang, séparent ceux qui s'aiment, il y aura lutte entre le cœur, qui s'efforcera de combler la distance, et la raison, qui par intervalle la laissera apercevoir. Les sacrifices venant de la part de l'homme multiplieront encore les douleurs; car il est à remarquer que, dans une pareille position, il doute et hésite sans cesse, tandis que la FEMME, qui pour devenir heureuse a besoin de sa générosité, redouble d'efforts pour lui plaire. Il est impossible que l'homme refuse constamment : il cède donc aujourd'hui sur un point, demain sur un autre; mais l'estime publique, les préjugés conservateurs, l'avertissent et le conseillent à leur tour. Il s'indigne de ses liens, les brise en partie, arrache des larmes à celle qui lui est chère, se repent, pleure avec elle, et pour obtenir son pardon retombe en de nouvelles faiblesses. Je ne parle ici que d'un sentiment réprouvé par la raison et les convenances : à supposer maintenant un amour que le devoir condamne, et qu'il est impuissant à étouffer, jusqu'au souvenir, tout est remords. Il faut se détacher à la fois et du cœur qui ne doit pas sentir, et de la mémoire qui ne doit pas rappeler; il faut enfin sortir de soi, ou se résoudre à l'éternelle amertume d'un sentiment qui, dans ce cas, a toujours quelque chose de nouveau à faire souffrir.

L'amour laisse quelquefois de si longs regrets que le monde, touché de pitié, le relève de ses fautes, et lui crée de ses remords mêmes une sorte de considération nouvelle. (Saint-Prosper.)

L'amour n'est pas toujours couleur de rose. — La première passion des FEMMES est la plus pure. — Fragilité, folie et méchanceté des hommes. — Le mariage est né de l'amour comme le vinaigre du vin. — Triste conclusion.

O amour! qu'y a-t-il donc dans ce bas-monde qui nous rend si fatal le don d'être aimé? Ah! pourquoi as-tu enlacé dans tes berceaux des branches de cyprès! pourquoi as-tu fait d'un soupir ton meilleur interprète! — Comme ceux qui cueillent les fleurs pour jouir d'un parfum, et ne les posent sur leur sein que pour les y laisser faner, de même nous plaçons dans notre cœur les êtres frêles que nous adorons, mais c'est pour les y voir périr.

Dans sa première passion, la FEMME aime son amant; dans toutes les autres, elle n'aime plus que l'amour; l'amour devient pour elle comme un vêtement qu'elle ne peut plus abandonner, et qui lui va toujours bien, comme un gant souple. Éprouvez-le, vous verrez que je dis vrai : un seul homme d'abord peut toucher son cœur; elle préfère ensuite l'homme au pluriel, ne trouvant pas que les additions la gênent beaucoup.

Je ne sais pas si la faute en est aux hommes ou à elles, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une FEMME qui a une fois goûté les plaisirs de l'amour, à moins qu'elle ne se jette dans la dévotion pour la vie, doit nécessairement être courtisée après l'intervalle qu'exige la décence. Sans aucun doute, sa première affaire en amour a

occupé exclusivement son cœur; il en est cependant, dit-on, qui n'ont pas même aimé cette première fois, mais celles qui ont aimé ne s'en tiendront pas à ce premier amour.

C'est une chose triste, c'est un signe terrible de la fragilité, de la folie et de la méchanceté des hommes, que l'amour et le mariage ne puissent que bien rarement s'allier entre eux, quoique l'un et l'autre soient nés dans le même climat. Le mariage est né de l'amour comme le vinaigre du vin; c'est un breuvage de tempérance, mais peu agréable et âpre; il s'aigrit avec le temps, et son bouquet céleste dégénère dans le ménage en une insipide saveur.

Il y a, en quelque sorte, de l'antipathie entre le présent et l'avenir de ces deux choses : on fait usage d'une flatterie peu franche jusqu'à ce que la vérité arrive... trop tard. Et que peut-on faire pourtant, excepté de se désespérer? Autre bizarrerie! La passion était une gloire dans un amant, et dans un mari elle n'est plus qu'une ridicule complaisance pour sa FEMME!.... (Byron.)

Amour et pudeur.

EST-CE dans les siècles où le luxe favorise l'incontinence qu'on voit les hommes aimer le plus les FEMMES, et les FEMMES porter le plus d'enfants? Dans quel pays l'amour fut-il une source d'héroïsme et de vertu? Dans les pays où les FEMMES encourageaient leurs amants par les refus de la pudeur, par la honte qu'elles atta= chaient aux faiblesses de leur sexe. C'est à Sparte, c'est à Rome, c'est en France même, dans les temps de la chevalerie, que l'amour a fait entreprendre de grandes choses. C'est là que, se mêlant à l'esprit public, il aidait ou suppléait au patrio= tisme; comme il était plus facile de plaire toujours à une FEMME que d'en séduire plusieurs, le règne de l'amour moral prolongeait le pouvoir de l'amour physique en le réprimant, en le dirigeant, en le trompant même par des espérances qui perpé= tuaient les désirs et conservaient les forces. Mais cet amour qui jouissait peu produisait beaucoup. Aimer n'était pas un art, c'était une passion engendrée par l'innocence même; elle se nourrissait de sacrifices, au lieu de s'éteindre dans ses voluptés. (L'abbé Raynal.)

La pudeur, l'amour, le remords et le Verbe.

DE tout ce qui la rend aimable aux yeux de l'homme, deux sentiments dominent chez la FEMME et forment la base de sa nature, la pudeur et l'amour; selon que l'un ou l'autre l'emporte, deux types se développent, également vrais, également beaux peut-être, l'un plus admirable, l'autre plus touchant : l'un, c'est la FEMME sainte et pure, à la robe sans tache, à l'âme éclatante de candeur; c'est Pénélope ou Rébecca, s'enveloppant dans leur voile à l'aspect de leur époux; c'est Polyxène arrangeant les plis de son vêtement pour mourir avec décence; l'autre, c'est la FEMME fragile et coupable, coupable par excès de tendresse, par un dévouement trop aveugle : pécheresse, hélas! pour avoir trop aimé; mais l'amour, quoiqu'il s'égare aisément dans la voie mauvaise, est de nature sainte comme la pudeur, et tire son origine du ciel. Un jour il pourra racheter la faute qu'il a causée, il conduira la péche= resse du crime au repentir, du repentir à l'expiation; un jour, sous le cilice et la cendre, le visage baigné de pleurs de la FEMME pénitente nous apparaîtra presque

aussi beau que le visage calme et serein de la FEMME sans reproche. Phèdre, Helène, Didon, sont les ébauches imparfaites que l'antiquité nous a léguées de ce type; elles ont connu le remords, elles n'ont point érigé leur faute en vertu, elles ont cherché à se cacher, rouges de honte et pleurantes; mais leurs remords stériles ne les ont point purifiées : c'est que la grandeur de l'expiation ne pouvait être comprise qu'après que la loi de miséricorde aurait été révélée, après la venue du Verbe et son divin sacrifice. Au pied de la croix où il expire pour le salut du monde apparaissent également près de lui l'innocence et le repentir; à côté de Marie trois fois sainte, à côté de la pureté immaculée qui a été jugée digne d'enfanter un Dieu et d'écraser la tête de Satan, il a souffert la pécheresse Madeleine, la folle qui courait jadis par les rues de Jérusalem, offrant aux regards des hommes sa beauté échevelée. Qui l'a relevée ainsi jusqu'au Christ, jusqu'à Marie, jusqu'au ciel? L'amour. Tout lui a été pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. (Mlle Louise Ozenne.)

En amour, l'homme se prête, la FEMME se donne. — L'amour donne quelquefois à la FEMME l'esprit qui lui manque, et fait souvent perdre à l'homme celui qu'il a.

PLUS impressionnable et plus affectueuse que l'homme, la FEMME est par cela même plus véritablement amoureuse : en amour, l'homme se prête, la FEMME se donne. On demandait un jour à une FEMME d'esprit ce que c'était qu'aimer : « Pour l'homme, répondit-elle, c'est être inquiet; pour la FEMME, c'est exister. » Aussi, le plus ordinairement, l'amour donne à la FEMME l'esprit qui lui manque, tandis qu'il fait perdre à l'homme celui qu'il a. Chez l'homme, il peut marcher de front avec une autre passion; chez la FEMME, il est presque toujours exclusif. Quoi qu'il en soit, on a remarqué que la coquetterie sauve assez souvent les FEMMES des grandes passions, et que le libertinage en garantit la plupart des hommes. On a aussi observé qu'en fait d'amour physique, la FEMME a plus de précocité, l'homme plus de longévité.

Dans l'importante affaire du mariage, l'homme recherche plutôt la beauté physique, la FEMME la beauté morale. L'amour de l'homme est par cette raison plus sensuel, plus jaloux, plus passager, tandis que celui de la FEMME est plus affectueux, plus confiant, plus fidèle. L'homme aime beaucoup plus avant le mariage, la FEMME après; l'homme exige le premier amour de sa compagne, elle veut son dernier. (Descuret.)

Conseils aux FEMMES.

IL en est de l'amour comme de l'ambition : l'un et l'autre conduisent aux plus grandes choses, s'ils sont bien dirigés. L'amour n'est un vice que chez les gens corrompus; c'est un feu qui fournit des vapeurs salutaires ou nuisibles, suivant la nature des substances qu'il embrase. Dans les cœurs vicieux, il est un principe de désordres; épuré dans les grandes âmes, il les porte aux efforts les plus généreux.

Il y a donc tout à craindre ou à espérer de l'amour. Le point essentiel est de bien choisir l'objet de son attachement, auquel on cherche ordinairement à se conformer. Ce choix est de la dernière importance pour les FEMMES, dont le cœur est si naturellement incliné à l'amour, qu'elles aiment même avant de connaître celui qu'elles doivent aimer.

Il s'élève dans le cœur d'une jeune personne, dès qu'elle est en état de se con=

naître, une tendresse indéterminée, qui ne demande qu'un objet pour se fixer : elle produit dans le premier âge ces amitiés vives et tendres, et tous ces petits épanchements de cœur, qu'on remarque entre filles au sortir de l'enfance.

Lorsque ensuite, répandues dans le monde, elles portent leurs regards curieux sur ce qui les environne, les attentions que leur marquent les hommes et le plaisir qu'elles ont de se voir recherchées développent en elles des sentiments dont elles ignoraient la nature, et leur cœur se déclare bientôt pour celui qu'elles trouvent le plus aimable.

C'est ordinairement le plus complaisant et le plus empressé qui est jugé tel. Aux toilettes des FEMMES, ainsi que dans les cours des princes, le prix n'est pas toujours pour le plus digne, mais pour le plus assidu et le plus flatteur, qualités qui ne se rencontrent pas toujours avec le vrai mérite, et faute desquelles il est souvent mal reçu et des FEMMES et des grands.

Une préférence aussi légèrement accordée expose les FEMMES à de cruelles méprises. Les hommes les moins estimables se montrent les plus soumis et les plus attentifs à leur plaire; ils s'insinuent d'abord par un dévouement apparent, et se rendent bientôt les maîtres de leurs maîtresses. Ils vont plus loin, ils en deviennent quelquefois les tyrans, et font gémir celles aux lois desquelles ils avaient voué une obéissance sans bornes. La perfidie marche communément à la suite de l'artifice et de la séduction.

Que les FEMMES cessent de déclamer contre la fausseté et la noirceur des hommes. C'est leur faute si elles tombent dans les piéges grossiers qu'on leur tend. Il est sans doute des hommes faux et trompeurs que la vanité attache à la suite des FEMMES. Ces hommes prennent pour séduire toutes les formes possibles; mais il n'est pas difficile de les reconnaître. Les viles adorations et les complaisances outrées par lesquelles ils cherchent à plaire, suffisent pour les rendre suspects et porter les FEMMES à se méfier de leurs hommages.

Ce servile hommage qui devrait faire appréhender aux FEMMES quelque surprise, est précisément ce qui les attache et les rend bientôt les victimes de l'inconstance et du parjure. Juste peine d'un caprice qui fixe leurs regards sur des qualités de peu de valeur. C'est lui qui entretient auprès d'elles une foule d'hommes frivoles toujours disposés à les tromper : quelque agrément dans la figure, un air folâtre, un continuel badinage, tiennent lieu de vertus auprès des FEMMES, qui aiment à se retrouver dans leurs amants, et ne font que continuer à s'aimer dans la personne de leurs adorateurs.

Qu'est-ce en effet que la plupart de ces hommes qui, comme ils disent entre eux, font tourner la tête aux FEMMES? Ces fiers conquérants du sexe sont presque toujours les plus petits esprits du nôtre, et des objets de risée parmi nous. Ils savent étaler avec faste des habits singuliers, de faux airs, et n'ont pas même toujours assez d'esprit pour varier leurs impertinences, qu'ils copient les uns d'après les autres. Joignez à un extérieur de fatuité un petit jargon de douces fadaises, un manége de ruelle, de bonnes fortunes imaginaires et une étourderie réelle, voilà ce qui s'appelle dans les cercles féminins un joli homme, qui pourrait bien être l'opposé d'un galant homme.

Ce sont ces assidus courtisans des FEMMES qui ont introduit une galanterie habituelle très-voisine de l'afféterie et de la fadeur. Depuis qu'elle a pris la place de

l'amour, le commerce entre les deux sexes est devenu moins sérieux et plus libre. Un caquet de fleurettes et de jolis riens en fait le riche fonds. Le généreux amour d'une FEMME a été converti en un goût passager pour tout le sexe, et le langage du cœur, toujours joué, est devenu le fade interprète de la coquetterie et de la vanité.

Je ne sais si l'on a beaucoup gagné du côté de l'amusement; mais je soutiens que le cœur a beaucoup perdu. Toutes ces tendres déclarations qu'on distribue si libéralement au sexe n'appartiennent point au sentiment. Il est visible que cet encens qu'un homme prodigue ridiculement à toutes les FEMMES sans penser à elles, et les minauderies par lesquelles celles-ci lui répondent, ne sont qu'un jeu où l'on se donne mutuellement des leçons d'imposture.

Il est vrai qu'au milieu de cette galanterie universelle il se forme des engagements de préférence qu'on appelle affaires de cœur. Mais en est-il beaucoup parmi ces engagements où le cœur soit véritablement de la partie? La rapidité avec laquelle ils naissent et s'éteignent annonce, ce me semble, assez le contraire; ce sont de faibles nœuds que le goût du plaisir serre pour un temps, et que le caprice ne tarde guère de rompre.

Ces liens si frêles suffisent à la vérité à des FEMMES plus curieuses d'expressions que de sentiments, et ce sont les seuls qui conviennent à des hommes livrés aux vertiges d'une imagination échauffée. Les uns et les autres, toujours mus par les trompeuses images de la volupté, sont peu faits pour connaître les délices du cœur.

Le cœur est fait pour aimer, et il n'est de plaisirs touchants que ceux où il a part. Aussi l'amour bien ordonné est-il un des plus doux mouvements qui puissent l'affecter. Mais quand il ne porte que sur la sensation vive qu'occasionne la beauté, c'est alors une de ces folles amourettes qui ne font qu'effleurer le cœur. Quand les sens parlent si haut, le cœur ne dit mot; et qui ne cherche en aimant que le ravissement des sens, ne conservera pas longtemps son amour.

Ce n'est pas qu'on veuille prêcher un amour platonique, qui a été à bon droit ridiculisé. Il est de la nature de l'amour de ne point vouloir de réserve; mais sa principale substance est le sentiment, et sa flamme ne dure guère si elle n'est soutenue que par l'amorce des plaisirs.

Il ne faut pas le dissimuler, dussé-je passer pour un homme du vieux temps, tous ces engagements, où le devoir et le goût se croisent, ne sont qu'un genre de libertinage plus ou moins raffiné, suivant le ton et l'humeur des personnes qu'il asservit. On ne cherche point à déshonorer ce qu'on aime, encore moins à corrompre son esprit après avoir corrompu son cœur; c'est cependant la marche de la plupart de nos hommes à bonnes fortunes, qui, non contents d'attirer une FEMME dans leurs dérèglements, veulent encore les lui justifier en détruisant des idées d'ordre qu'ils traitent d'incommodes préjugés. Il faut bien, pour assortir l'amante avec l'amant, que tous deux aient secoué le joug de la vérité et de la pudeur.

Ce ne sont point là des suppositions dictées par l'humeur ou par la malignité. Rien n'est si commun aujourd'hui que ces hommes agréables, qui, s'insinuant auprès des FEMMES sous des dehors de politesse et de bel esprit, cherchent à triompher de leurs scrupules et à anéantir chez elles toutes règles de mœurs. Il importe d'autant plus aux FEMMES de se précautionner contre les attaques de ces séducteurs, qu'elles adoptent facilement les idées de ceux qui les ont touchées, et que leur esprit ne suit que trop souvent la pente de leur cœur.

Voilà ce qu'est l'amour, et ce qu'il produit lorsqu'il ne porte que sur la volupté. On a beau en faire de flatteuses peintures et en prose et en vers, tous ces amours si chantés ne sont le plus souvent qu'un vice déguisé. Ils peuvent bien offrir pour un temps un vif empressement et de doux transports; mais tout cela n'aura de durée qu'autant que subsistera le trouble des sens, et le chagrin le plus amer succédera au court délire de l'imagination.

En un mot, l'amour seul et détaché de tout autre sentiment n'est qu'un feu passager qui s'éteint dès qu'on est familier avec l'objet qui l'a fait naître. Il ne remplit véritablement l'âme que lorsqu'il est joint à un sentiment plus solide. L'amour se détruit et se consomme lui-même s'il n'est soutenu d'une tendre bienveillance qui ne se fait sentir qu'aux cœurs droits et vertueux, bienveillance que le luxe et la volupté ont fait disparaître en lui substituant une coquetterie qui laisse toujours le cœur vide.

Pour que l'amour soit constant et durable, il faut donc qu'il contracte une étroite alliance avec l'amitié. Ces deux sentiments joints s'étayent et se prêtent des forces mutuelles. L'amour par cette union devient plus solide, l'amitié devient plus tendre, et leurs traits aiguisés l'un par l'autre ne sont que plus piquants.

L'alliance de si doux sentiments ne peut que perfectionner le cœur au lieu de le corrompre. Deux amants sont alors de tendres amis remplis de zèle et d'estime l'un pour l'autre; ils pensent tout haut l'un avec l'autre, sentent et s'expriment à l'unisson. Bien éloignés de la méfiance et de fuir un nœud qu'ils ne pourraient rompre, ils ne craignent que de pouvoir être séparés. Ils sont prêts à se donner l'un à l'autre, et à donner plus encore, s'ils le pouvaient.

Un tel amour n'est point un amusement frivole suivi par désœuvrement ou par vanité. Il remplit et s'empare de toutes les facultés. L'esprit, le cœur, l'imagination, la mémoire, tout en est agréablement échauffé. C'est l'affaire la plus importante de la vie. Donner son cœur, pour une femme délicate, c'est, à bien prendre, se donner tout entière, et il est bon d'examiner à qui l'on fait un pareil don. (Boudier de Villemert.)

En amour, les FEMMES doivent toujours réserver quelque chose.

APPARTIENT-IL à l'amour de rendre les FEMMES entièrement vraies? je ne le pense pas. Elles savent toutes qu'il est un degré dans le bonheur dont se fatigue bientôt l'inconstance des hommes. Dans leur propre intérêt, elles se privent donc de l'avantage d'être entièrement aimables. A grand'peine elles tiennent toujours en réserve quelque grâce nouvelle; et souvent elles ne trahissent toutes leurs perfections que lorsque, revenues de nous, elles veulent nous punir par d'éternels regrets. (Saint-Prosper.)

Moyen de plaire aux FEMMES.

IL connaît bien peu la FEMME celui qui croit que son cœur léger se conquiert par des soupirs. Que lui importe l'hommage du sentiment, lorsqu'une fois elle a accordé des faveurs? Ne montrez jamais trop d'humilité quand vous peignez votre amour à la déesse qui vous charme; vous la verriez mépriser vos feux, malgré toute la chaleur de votre éloquence. Il est même prudent de dissimuler votre

tendresse : une confiance hardie ne déplaît pas aux belles. Excitez et calmez tour à tour leur dépit, et bientôt elles couronneront tous vos vœux... (Byron.)

Les sens ne sont pas le côté faible des FEMMES. — Pour réussir près d'elles, c'est le cœur, l'imagination ou la vanité qu'il faut attaquer.

CE n'est point par les sens que viennent à faillir les FEMMES : elles en ont presque toutes le commandement. Il n'en est pas ainsi des hommes, même les plus délicats; c'est toujours par là qu'ils sont faibles. Aussi, dans le commencement de la passion, tous les avantages sont du côté de la FEMME ; mais a-t-elle affaire à qui sait la toucher, les choses changent bientôt de face. Elle sent vivement les maux qu'éprouve celui qu'elle aime; son imagination lui prête tant de nouveaux charmes, que, parvenue à ce point, une FEMME veut déjà trop fortement le bonheur de son amant pour lui refuser le reste.

Je pense donc que ce n'est pas par les sens qu'il faut attaquer les FEMMES : le cœur, l'imagination ou la vanité, c'est toujours par là qu'on les prend. (Saint-Prosper.)

De la différence qui existe dans la manière d'aimer des deux sexes.

DANS le commencement de la passion, l'homme tourne toutes ses facultés, épuise souvent tous ses moyens pour toucher au but, la possession. La FEMME, au contraire, est obligée de cacher tous ses désirs, de les couvrir d'un voile épais, d'arrêter à chaque instant l'essor de son âme; mais elle est profondément touchée. Elle s'abandonne tout entière à l'impression qui la captive. Qu'arrive-t-il? C'est que celui qu'elle aime ne peut déjà plus sentir avec la même vivacité qu'elle, et que la chaleur de son cœur s'épuise bientôt par la possession. Voilà ce qui explique la tiédeur qui, chez les hommes, suit toujours la possession, et l'attachement que les FEMMES portent à celui qu'elles ont rendu heureux.

Il y a donc une grande différence dans la manière d'aimer des deux sexes. Chez les hommes, l'amour n'a de délicatesse qu'en raison des obstacles; chez les FEMMES, qu'en raison du bonheur qu'elles nous font goûter. (Saint-Prosper.)

De l'amour chez les dames romaines.

QU'EST-CE que l'amour chez les Romaines? Ce qu'il peut être dans un climat et dans des mœurs où il ne rencontre presque jamais d'obstacles qui le fortifient, de préjugés qui lui donnent du prix, d'idées morales qui l'embellissent, de gênes qui l'entretiennent, de circonstances enfin qui en fassent, comme très-souvent dans nos mœurs, un bonheur, un triomphe et une vertu.

L'amour est chez les Romaines un amusement, ou une affaire, ou un caprice, et fort peu de temps un besoin; car elles l'usent très-promptement : leur cœur aime dès qu'il est pubère.

Un des mystères de l'amour devrait être de parler d'amour; l'amour est ici un lieu commun de conversation ajouté à ceux de la pluie et du beau temps, de l'arrivée d'un étranger, de la promenade du matin, et de la procession du soir.

On en parle aux filles devant les mères; les mères mêmes en parlent devant leurs filles.

Une mère dit naturellement : Ma fille ne mange point, ne dort point, *elle a l'amour* ; comme si elle disait : *elle a la fièvre*.

J'ai vu des prêtres danser avec de jeunes demoiselles, et ce n'était pas un scandale; il y a plus, ce n'était pas un ridicule; car ici les sexes, les dignités, les âges, n'ont ni costumes, ni prétentions, ni bienséances qui les distinguent et les séparent.

Un vieillard, un militaire, un cardinal, causeront avec une jeune fille dans un coin, dans les ténèbres, et d'amour.

Le langage est aussi ardent que le climat : dès qu'on peut dire quelque chose à une FEMME, on lui dit tout.

En général, cependant, les filles sont assez sages : elles portent presque toutes jusqu'à l'autel la virginité, non pas du cœur, mais du corps, dont les Italiens font grand cas.

Les filles occupent la première jeunesse à mettre en pratique, sous les yeux de leurs mères, les leçons qu'elles en ont reçues de l'art de prendre un mari; mais comme les hommes sont sur leurs gardes, elles tendent vingt fois leurs filets avant d'en pouvoir prendre un. Elles ne négligent rien pour y réussir, si ce n'est de ne négliger rien.

La galanterie la plus affichée ne tache point ici la réputation; une FEMME est sage comme elle est laide; elle est galante comme elle est belle. Eh bien, elle aime.

Les FEMMES ne quittent l'amour, c'est-à-dire les hommes, que lorsqu'elles ne peuvent plus les payer.

Ne cherchez pas ici dans les FEMMES cette tendresse de cœur qui pénètre, remplit, enchante cette vie intime et secrète que deux amants ont en commun; cette tendresse dont les peines sont un des plaisirs, qui se complaît dans les sacrifices et s'accroît par les jouissances; cet amour moral enfin, qui enchaîne ou domine l'amour physique, ou du moins le voile et le pare.

Vous ne trouvez guère non plus ici entre les sexes ces deux amitiés charmantes, dont l'une succède à l'amour, l'autre l'imite, et qui toutes les deux lui ressemblent, souvent même à s'y méprendre. (Dupaty.)

L'amour produit la taciturnité chez les FEMMES.

L'AMOUR produit dans les deux sexes des effets bien opposés. Chez les hommes, l'agitation; chez les FEMMES, la taciturnité. Cette différence provient de ce que l'homme, tout occupé de réussir, ne peut plus s'arrêter. Il faut qu'il aille, parle, vienne et se confie. La FEMME, au contraire, ne sort pas de sa passion, et il lui coûte d'en parler, parce qu'alors il faut qu'elle s'en écarte. (Saint-Prosper.)

De l'influence de l'amour dans la vie des FEMMES.

IL faut à la vigne flexible un appui. Voyez cette veuve dans la tristesse, les sentiments tendres naissent sous les pleurs; un consolateur se fait aimer, le deuil sert bientôt de parure; l'amour, qui n'est, dit-on, qu'un épisode dans la vie de l'homme, devient pour la FEMME le roman tout entier. Jeune, elle aime sa poupée; dans l'âge nubile, elle aime un époux et ses enfants; dans la vieillesse, cessant de plaire aux hommes par sa beauté, elle se voue à son Dieu; elle guérit un amour par

un autre, sans être jamais désabusée. La FEMME peut bien commencer par aimer un amant, mais ensuite elle aime l'amour pour lui-même, c'est-à-dire pour le plaisir. (Virey.)

L'amour épure, élève et agrandit les manières des FEMMES.

DANS un homme privé d'éducation, ou de petite naissance, la grossièreté se fera sentir surtout dans l'amour; mais, il faut le dire à l'honneur des FEMMES, l'amour épure, élève et agrandit leurs manières. Sur ce point, il n'y a entre elles ni rang ni condition. (Saint-Prosper.)

Influence des souvenirs chez les FEMMES.

QUAND les hommes cessent d'aimer, ils oublient bientôt tout, jusqu'aux souvenirs. Il n'en est pas de même chez les FEMMES : les souvenirs ne peuvent jamais les quitter, et c'est souvent ce qui les empêche de s'apercevoir qu'elles vieillissent. (Saint-Prosper.)

Les FEMMES ne peuvent aimer qu'un seul homme à la fois.

LES FEMMES qui prétendent avoir eu en même temps de l'amour pour deux hommes, n'en avaient réellement ni pour l'un ni pour l'autre, ou auraient pu en avoir pour vingt tout à la fois; elles n'avaient que des sens. (Mme d'Arconville.)

Rectification.

LES hommes désirent assez généralement les FEMMES, et mettent même souvent en œuvre jusqu'à la fausseté et la perfidie pour s'en faire aimer. Elles prétendent qu'elles ne manquent à leur devoir qu'après avoir longtemps résisté aux persécutions des hommes; mais elles ont tort, et, si elles étaient de bonne foi, elles conviendraient que ce sont presque toujours elles qui les séduisent les premières, et d'une façon d'autant plus sûre qu'elles ne paraissent pas en avoir le dessein. (Mme d'Arconville.)

Du prix que les hommes attachent aux faveurs faciles de la FEMME.

PLUS la FEMME se donne, moins elle conserve de mérite aux yeux de l'homme; plus elle pense reprendre un ascendant par la profusion de ses faveurs, plus elle diminue de l'estime qui lui était acquise; car il arrive au contraire que l'homme s'attache davantage à celle qui met à un plus haut prix sa défaite; de même qu'en toute chose la rareté renchérit la vertu, et l'amour s'aiguise par ses privations et ses sacrifices. (Virey.)

L'amour, les préjugés et les lois.

L'AMOUR, avec nos institutions, établit une guerre continuelle entre l'homme et la FEMME. Ce que le cœur souhaite chez celle-ci, la raison doit le combattre, et malgré les désirs les plus naturels et les plus vifs, il faut qu'elle résiste, sous peine d'être à jamais déshonorée; tandis que chez l'autre, le mensonge, les em=

bûches, la ruse poussée jusqu'à l'indélicatesse, la violence même, tout lui est pardonné, et souvent l'indignité de sa conduite lui donne un certain relief... En amour, les lois et les hommes sont quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent plus coupables que les FEMMES.

Amour des sens. — Influence des climats.

MONTESQUIEU, dont le système attribue toutes les passions des hommes à l'influence du climat, raconte, à l'appui de son opinion, une histoire qu'il a extraite d'une collection de voyages pour l'établissement d'une compagnie des Indes. On y trouve qu'à Patan la lubricité des FEMMES est si violente, que les hommes sont forcés d'user de certaines précautions pour se mettre à l'abri de leurs entreprises.

On pourrait se demander pourquoi le soleil n'enflammerait-il que le sexe féminin? Le soleil a la même influence sur les hommes; mais comme l'homme, en amour, est à la FEMME ce que 1 est à 2 1/2, on sera moins étonné de cette assertion, qui, malgré son invraisemblance, peut être vraisemblable.

La FEMME peut tout sur l'homme par l'amour; elle peut le perdre ou le sauver.

QUELLE sera la couronne de la FEMME qui doit venir, et comment régnera-t-elle sur les générations futures?

Prendra-t-elle le sceptre et le glaive? Endurcira-t-elle aux travaux ses mains délicates? Disputera-t-elle à l'homme l'empire brutal de la force?

Non; mais elle gouvernera l'homme par la grâce et par l'amour;

Et l'homme l'environnera de soins; le bonheur de la voir et de l'entendre le rendra meilleur; les caresses de sa bien-aimée donneront une âme à sa force : il régnera par elle, et elle gouvernera par lui.

Or, ces choses ne seront pas nouvelles; car, je vous le dis en vérité, que la FEMME remue déjà le monde qui l'opprime, mais elle triomphe par la ruse d'une force tyrannique qui veut l'écraser.

Songez-y bien! nous n'inventons pas ici un système, nous constatons un fait : la FEMME peut tout sur l'homme par l'amour; elle peut le perdre ou le sauver.

Les fables antiques énervent Hercule aux pieds d'Omphale, et font tomber la vigueur de Samson sous les ciseaux de Dalila.

Pandore répand tous les maux sur la terre, et Ève fait goûter à l'homme un fruit qui lui donne la mort. Mais Dieu a mis la tête du serpent sous les pieds de la FEMME, et les mythes chrétiens, en élevant le Christ au rang de Dieu, laissent à la tête de l'humanité la douce et rayonnante figure de Marie.

Or donc, puisque la FEMME est notre reine, pourquoi lui refusons-nous sa couronne?

Ne voyons-nous pas que, pour résister à la FEMME, nous l'avons flétrie, et qu'en l'outrageant nous avons défloré notre existence dans notre cœur?

Pères insensés! nous avons fait une esclave de la plus puissante moitié de nous-mêmes, et nous voulons nous faire libres! Nous avons fait une esclave de la mère de nos enfants, et nous parlons d'avenir!

Et nous ne sentons pas qu'en amassant la douleur dans le sein de la FEMME nous empoisonnons de larmes la source des générations!

Or toute la doctrine que je vous annonce se réduit à ceci : — Ne soyez plus les tyrans de la FEMME, et ne la regardez plus comme une propriété que doivent exploiter vos caprices;

Car elle doit être votre mère, votre sœur ou votre maîtresse.

Qu'elle soit reine parmi nous, comme parmi les beautés du monde elle est reine par sa beauté. (L'abbé Constant.)

Les poupées, l'amour et la maternité.

DANS l'espèce humaine, tous les goûts des FEMMES se rapportent à leur destination spéciale. Elles n'ont en général que des passions exhalantes, et qui toutes se lient à la conservation de l'espèce. Ces passions les caractérisent même dans toutes les époques de leur vie. La petite fille s'amuse avec des poupées. La vierge rêve d'amour. La FEMME parvenue à l'âge mûr fait son bonheur de la maternité. Les vieilles s'attachent aux enfants, et les soins qu'elles leur prodiguent sont une occupation délicieuse pour leurs derniers jours. (Alibert.)

L'amour et la vertu.

LA façon de penser des hommes sur l'amour est si différente de celle des FEMMES, qu'elles ne doivent pas même se fier à celui qui a les mœurs les plus austères, si, avec une forte passion dans le cœur, il a l'espérance d'être écouté. Les hommes n'ont de scrupule à cet égard qu'en raison de l'attachement que les FEMMES témoignent pour leurs devoirs. Si les FEMMES étaient plus exactes, non-seulement les hommes croiraient à la vertu de leur sexe, mais ils la pratiqueraient. Les FEMMES leur doivent donc l'exemple sur ce point; les hommes le leur doivent sur tant d'autres, que c'est le moins qu'elles réunissent toutes les forces de leur âme pour se montrer supérieures en quelque chose, et dignes des hommages qu'on rend à la beauté, qui n'a jamais tant de charmes aux yeux des hommes que lorsqu'elle est accompagnée de l'éclat de la vertu. (***)

Influence de l'amour sur la vertu des FEMMES.

L'AMOUR, dans le cœur d'une FEMME, est le plus sûr garant de sa vertu : il ne cède qu'à son objet. Une FEMME indifférente n'est pas toujours assez forte pour résister aux attaques d'un libertin; celle qui est vraiment tendre lui résiste toujours : l'une est seule et presque sans armes dans le combat; l'autre oppose à la témérité son cœur, son amant, et tous les charmes qu'elle adore en lui. (***)

En amour, la nature veille sans cesse.

IL n'est pas toujours nécessaire que l'amour s'en mêle pour faire succomber une FEMME : il est de malheureux instants où la plus vertueuse est la plus faible. La raison de cette bizarrerie est que la nature veille sans cesse et tend toujours à sa fin. Le besoin d'aimer fait dans une FEMME une partie d'elle-même; sa vertu n'est qu'une pièce de rapport. (Ninon de Lenclos.)

A quel âge les FEMMES doivent-elles cesser de faire l'amour ?

L'AMOUR n'a qu'une saison, et c'est dans la bouillante jeunesse; il est fils de la beauté et passager comme elle; les jeunes colombes ne s'arrêtent point sur les chênes arides, ni les ramiers amoureux dans le nid des corneilles. Un des chefs d'accusation de Xénophon contre Monon est d'avoir fait l'amour à des FEMMES qui n'étaient plus en la fleur de la jeunesse. C'est en général porter l'indulgence bien loin que de permettre aux FEMMES de chercher à plaire jusqu'à l'âge de quarante ans.

Du secret en amour.

UNE FEMME qui écrit une lettre, avec le soin de cacher qui l'écrit et à qui elle est écrite, a du moins dans le cœur quelque léger sentiment de tendresse qu'elle ne veut pas qu'on sache. L'amour aime, de sa nature, tellement le secret et le mystère, qu'on peut dire que tout ce qui n'est ni secret ni mystérieux n'est point amour.

Il ne faut jamais découvrir tout le secret de son cœur en certaines occasions; et il y a une espèce de sentiments qu'on ne doit jamais savoir qu'en les devinant. (Mlle de Scudéri.)

Pensée rajeunie.

L'AMOUR est la plus mélodieuse de toutes les harmonies; nous en avons le sentiment inné. La FEMME est un délicieux instrument de plaisir, mais il faut en connaître les frémissantes cordes, en étudier la pose, le clavier timide, le doigté changeant et capricieux... Que d'hommes se marient sans savoir ce qu'est une FEMME !...

En amour, toute âme mise à part, la FEMME est comme une lyre, qui ne livre ses secrets qu'à celui qui en sait bien jouer. (De Balzac.)

L'amour et les amants dans l'imagination des jeunes filles.

LES FEMMES d'un certain ordre naissent avec des dispositions à l'amour; ces dispositions ne les quittent jamais. Les premiers mouvements les portent à la tendresse : l'éducation qu'on leur donne, et la mollesse dans laquelle on les élève, contribuent à fortifier ce premier penchant. Elles sont faibles et tendres; voilà ce qu'elles apportent en naissant. Les lectures, les spectacles, les conversations, les rendent folles; voilà ce qu'elles doivent à la manière dont on les élève. Dès l'âge de treize à quatorze ans, elles se forment l'idée d'un amant tel qu'elles le souhaitent pour être heureuses : ce fantôme les accompagne partout, et elles sentent pour lui les désirs qu'inspire la réalité. Elles étudient tous les hommes qu'elles ont occasion de connaître, et elles les aiment en proportion qu'ils leur semblent approcher de la parfaite image qu'elles portent dans leur cœur. (***)

Les dévotes et l'amour.

EN fait d'amour, les dévotes hypocrites ont quelque chose de plus piquant que es autres FEMMES. Il y a dans leurs façons on ne sait quel mélange indéfinissable de

mystère, de fourberie, d'avidité libertine, et en même temps de retenue, qui amuse singulièrement. Vous sentez qu'elles voudraient jouir furtivement du plaisir de vous aimer et d'être aimées, sans que vous y prissiez garde, ou qu'elles voudraient du moins vous persuader que, dans tout ce qui se passe, elles sont vos dupes et non vos complices. (***)

L'amour en Espagne.

En Espagne, l'amour fidèle jusqu'à l'ostentation règne de toutes parts; l'amour jaloux jusqu'à la frénésie l'accompagne pour l'ordinaire : là se réalisent les passions éternelles.

L'amour en France.

En France, les FEMMES se bornent à plaire, chose qui ne leur est que trop facile. Grâce à cette extrême facilité, elles dédaignent de garder leurs conquêtes. L'amour en France est si paisible, si peu jaloux, qu'ailleurs il passerait pour indifférence. (***)

Désavantage des FEMMES en amour.

Si l'amour, délicat dans la jeunesse, furieux dans l'âge mûr, ridicule dans la vieillesse, éclaire et forme l'esprit des hommes, il égare, il aveugle souvent celui des FEMMES, même sur leurs propres intérêts. La coquette gâte sa réputation et sauve quelquefois sa vertu; la prude, au contraire, sacrifie en secret son honneur, et le conserve dans l'opinion publique; la tendre fait des ingrats, la naïve des trompeurs; toutes perdent et risquent trop en se donnant, et leurs amants trop peu. La partie n'est point égale : ici elles sont dévotes et mondaines tout à la fois; là les unes se vouent totalement à Dieu, d'autres aux plaisirs. Si l'éloignement des affaires où partout on tient les FEMMES ne les livrait à leur penchant peut-être invincible pour la tendresse, toute autre occupation les rendrait bien plus heureuses. Conseils et réflexions inutiles sur cette matière épuisée. (***)

L'amour et l'honneur.

De toutes les passions, l'amour est celle qui sied le mieux aux FEMMES. Il est du moins vrai qu'elles portent ce sentiment, qui est le plus tendre caractère de l'humanité, à un degré de délicatesse et de vanité où il y a bien peu d'hommes qui puissent atteindre. Leur âme ne semble avoir été faite que pour sentir; elles semblent n'avoir été formées que pour le doux emploi d'aimer. A cette passion, qui leur est si naturelle, on donne pour antagoniste une privation qu'on appelle l'*honneur;* mais on a dit, et il n'est peut-être que trop vrai, que l'honneur des FEMMES semble n'avoir été imaginé que pour être sacrifié. (***)

L'amour et la misère.

L'AMOUR, dit-on, est l'affaire de ceux qui n'en ont point. Le désœuvrement est donc la source des égarements où l'amour jette les FEMMES. Cette passion se

fait peu remarquer chez les FEMMES du peuple, aussi occupées que les hommes par des travaux pénibles. S'il y en a beaucoup de plongées dans le vice, ce n'est point par égarement de cœur, et rarement par le goût du plaisir, mais presque toujours par la misère. (***)

L'amour chez les FEMMES de la haute société.

LES FEMMES ont sans doute l'âme plus sensible, plus sincère et plus courageuse en amour que les hommes; mais c'est le fruit de leur éducation, si l'on peut appeler de ce nom le soin qu'on prend d'amollir leur cœur et de laisser leur tête vide, ce qui produit leurs égarements. Les FEMMES ne sont guère exposées qu'aux impressions de l'amour et de la vanité, parce que les hommes ne cherchent pas à leur inspirer d'autres sentiments : ne tenant point à elles par les affaires, ils ne peuvent connaître que la liaison des plaisirs. Ainsi la plupart des FEMMES du monde passent leur vie à être successivement flattées, gâtées, séduites, abandonnées, et livrées enfin à elles-mêmes, ayant pour unique ressource une dévotion de routine, superstitieuse et pleine d'ennui, quand elle est sans vertu, sans ferveur ou sans intrigue. (***)

L'amour à la cour de Louis XV. — Anecdote.

ON se piquait autrefois à la cour d'un amour délicat; on y voyait régner une fine galanterie; mais on y fait de l'amour aujourd'hui un usage plus grossier et moins innocent.

La délicatesse en amour n'est permise que dans les discours, et l'on ne serait guère moins ridicule d'en avoir que si l'on s'avisait d'être jaloux de sa FEMME. C'est ici le dernier excès de sottise, si rare, en effet, qu'on trouve à la cour une infinité de gens semblables à Sulpicien Galba, dont il est parlé dans Horace. Cet homme dormait régulièrement toutes les après-dînées, tandis que Mécénas caressait sa FEMME. Un valet profita de son sommeil pour boire au buffet une bouteille d'excellent vin; son maître s'éveilla pour lui dire : *Puer, non omnibus dormio.* Il ne dormait que pour sa FEMME. Si nous cherchions bien, nous trouverions peut-être des histoires peu différentes de celle-là. (Saint-Réal.)

Fausse situation.

UNE FEMME n'a pas grand mérite d'avoir résisté ou à l'amour sans avoir de tempérament, ou à l'occasion sans avoir d'amour, ou au tempérament faute d'occasion : sa vertu sera toujours incertaine tant qu'elle n'aura pas été attaquée en même temps avec tous les avantages qui peuvent la vaincre. On pourra toujours dire que si cette FEMME avait été d'une autre constitution, elle n'aurait pas résisté à l'amour, ou que, s'il s'était présenté une occasion favorable, sa vertu n'aurait été qu'une sotte. (***)

Injustice.

POURQUOI est-il plus honteux à un sexe qu'à l'autre de succomber à l'amour? S'il est vrai que les FEMMES soient plus faibles que les hommes, leurs chutes devraient être plus pardonnables. (***)

Conseils.

Il y a tout à craindre ou à espérer de l'amour. Le point essentiel est de bien choisir l'objet de son attachement, auquel on cherche ordinairement à se conformer; et ce choix est de la dernière importance pour les FEMMES, dont le cœur est si naturellement incliné à l'amour, qu'elles aiment même avant de connaître celui qu'elles doivent aimer. (***)

Toute FEMME aimable régnera longtemps par l'amour si elle rend ses faveurs rares et précieuses, si elle les fait valoir. Veut-elle voir son amant sans cesse à ses pieds? qu'elle le tienne toujours à quelque distance de sa personne; mais, dans sa sévérité, qu'elle mette de la modestie et non pas du caprice; qu'elle soit réservée et non pas fantasque; qu'elle se garde surtout, en ménageant son amour, de le faire douter du sien; qu'elle se fasse chérir par ses faveurs et respecter par ses refus; que l'amant honore la prudence de sa maîtresse sans avoir à se plaindre de sa froideur. (***)

Des déclarations d'amour.

Une déclaration d'amour peut n'avoir point le succès qu'on s'en promet toujours; mais elle ne blesse jamais que jusqu'à un certain point la FEMME qui la reçoit, surtout lorsqu'en flattant d'un côté son amour-propre par le récit de l'impression qu'elle fait, on a de l'autre le soin de se ménager en ne lui montrant point des espérances qui pourraient lui prouver qu'en même temps qu'on prise beaucoup ses charmes, on a assez mauvaise opinion de sa vertu. J'entends lorsqu'il est question d'une FEMME honnête; car il est possible qu'il y en ait à qui cette circonstance ne conviendrait point du tout. (***)

Presque toutes les FEMMES sont des dragons de vertu lorsqu'on leur fait une déclaration d'amour; elles ont naturellement la science infuse de ce manége; c'est toujours par refuser qu'elles commencent, pour se rendre après, fondées sur ce grand principe : que les FEMMES perdent beaucoup de leur prix auprès des hommes quand elles ont la maladresse de ne pas retarder leur défaite par une résistance et des grimaces, qui donnent ou qui augmentent la bonne opinion qu'elles désireraient qu'on eût de leur sagesse. (***)

Du premier amour.

La première fois qu'une FEMME aime, elle est timide et embarrassée; à peine ose-t-elle l'avouer; les plus légères faveurs lui paraissent des crimes; elle se les laisse ravir plutôt qu'elle ne les accorde, et elle se les reproche sans cesse; elle voudrait se faire violence et résister à son penchant. Cet état de contrainte tourne au profit de la passion, et elle n'en aime que davantage. La seconde fois elle est plus libre; les fautes lui coûtent moins à commettre; elle se livre avec moins de retenue et presque sans remords; elle sent plus l'empire des sens, et beaucoup moins celui du sentiment. (Mme d'Arconville.)

Ce n'est pas le premier amour qui est ineffaçable, il vient du besoin d'aimer;

mais lorsque, après avoir connu la vie, et dans toute la force de son jugement, on rencontre l'esprit et l'âme que l'on avait jusqu'alors vainement cherchés, l'imagination est subjuguée par la vérité, et l'on a raison d'être malheureuse. (Mme de Staël.)

Les FEMMES ont coutume d'oublier
Tous leurs adorateurs, excepté le premier;
C'est celui-là qui sert d'époque à la tendresse. (DEMOUSTIER.)

C'EST de l'amour que les FEMMES reçoivent leur caractère; aussi portent-elles pour toujours l'empreinte de leur premier amant : il leur donne, si je puis m'exprimer ainsi, des destinées toutes faites. (Saint-Prosper.)

De la résistance des FEMMES en amour.

PLUS la résistance d'une FEMME est vive et enjouée, plus elle éprouve le désir secret de céder aux instances de l'homme qui la courtise. En effet, pourquoi se plairait-elle dans cette résistance, dont la durée produit inévitablement une exaspération amoureuse, si elle n'attendait de toutes ses attaques successives qu'un résultat négatif? Et d'ailleurs, un homme ne continue à poursuivre ses attaques que quand on lui a donné quelque raison de croire qu'il peut le faire avec succès. Ainsi on peut dire que la résistance de la FEMME est en raison de ses désirs amoureux. Il n'y a que la crainte de succomber trop promptement qui provoque ses reproches. Une FEMME sans amour repousse froidement les hommages d'un homme, et celui-ci ne tarde pas à se retirer. (S-o...)

L'amour chez les FEMMES anéantit tous les autres sentiments.

SI l'amour de la patrie est peu fait pour les FEMMES, l'amour général de l'humanité qui s'étend sur les nations et sur les siècles, et qui est une espèce de sentiment abstrait, semble convenir encore moins à leur nature. Il faut pouvoir se peindre ce qu'on aime. Ce n'est qu'à force de généraliser ses idées que le philosophe parvient à franchir tant de barrières, qu'il passe d'un homme à un peuple, d'un peuple au genre humain, du temps où il vit aux siècles qui naîtront un jour, et de ce qu'il voit à ce qu'il ne voit pas. Les FEMMES n'égarent point ainsi leur âme au loin. Elles rassemblent autour d'elles leurs sentiments et leurs idées, et veulent tenir à ce qui les intéresse. Ces mesures si vastes sont pour elles hors de la nature. Un homme est plus pour elles qu'une nation, et le jour où elles vivent plus que vingt siècles où elles ne seront pas. (Thomas.)

En amour, ce n'est pas des hommes dont on devrait faire peur aux FEMMES, mais d'elles-mêmes.

ON se trompe dans l'éducation qu'on donne aux FEMMES, et on les trompe. On veut leur inspirer de l'amour la même peur que des esprits; on leur peint tous les hommes comme des monstres d'infidélité et de perfidie. S'en présente-t-il un bien fait, qui étale des sentiments délicats, qui prenne un dehors modeste et respectueux? la jeune personne ne manquera pas de croire qu'on l'a jouée, et dès qu'elle verra

qu'on lui aura exagéré les choses, les donneurs d'avis perdront tout crédit auprès d'elle. On les trompe encore d'une autre façon : on évite avec un soin infini de les avertir qu'elles seront attaquées par les sens, et que ce seront là les attaques les plus dangereuses pour elles. On leur parle toujours dans la supposition qu'elles sont de purs esprits. Qu'arrive-t-il de là? Comme elles n'ont pas prévu le genre d'attaques qu'elles auront à soutenir, elles se trouvent sans défense. Ce n'est pas des hommes que l'on devrait leur faire peur, mais d'elles-mêmes. Eh! que pourrait un amant si la belle qu'il attaque n'était pas séduite par ses propres désirs? C'est donc le physique qui chez les FEMMES est la principale cause de leurs faiblesses. (J.-J. Rousseau.)

De l'amour platonique.

Les métaphysiciennes qui propagent les doctrines de Platon disent que l'amour n'est une passion noble que quand il est dégagé des sens. Toutefois cette opinion n'est partagée que par une faible minorité, composée en partie des FEMMES déjà sur le retour, qui ont intérêt à prêcher les doctrines de la contemplation. Ce fait constaté, il s'agit de savoir quelle différence il y a entre ces métaphysiciennes et les FEMMES qui, prétendant avec raison que l'amour n'est autre chose que les sens mis en action, ne reconnaissent que l'amour positif. Eh bien! cette différence est absolument la même que celle qui existe entre des FEMMES qui suivent les unes la religion catholique, les autres la religion protestante. Toutes tendent au même but, mais par des voies différentes. (S-o...)

Les métaphysiciennes, pour être conséquentes avec leurs principes, ne devraient rechercher que les qualités du cœur, et ne s'inquiéter nullement de la beauté du visage ni des formes agréables. Ainsi un boiteux, un borgne, un rachitique enfin, avec les qualités morales voulues par elles, devraient leur plaire davantage qu'un homme qui aux agréments physiques ne réunirait pas ces qualités. Il n'en est rien. Mais ces prétendues métaphysiciennes, afin de justifier leur conduite, ne manquent pas de trouver dans l'homme qui leur plaît les qualités morales qui seules, disent-elles, sont la cause de leur amour. (Id.)

Si les métaphysiciennes n'éprouvaient de l'amour que pour les hommes qui ont des qualités morales, elles devraient, afin d'être conséquentes avec elles-mêmes, désirer que l'amour des hommes eût un même principe. Mais elles ne s'en inquiètent nullement, car elles font tout le contraire de ce qu'il faudrait faire pour qu'il en fût ainsi. En effet, pourquoi ces toilettes recherchées, ces soins à faire briller les avantages physiques, puisqu'elles prétendent qu'on ne doit plaire que par un caractère doux et égal? (Id.)

L'amour peut-il s'acheter à prix d'argent?

Périsse l'homme indigne qui marchande un cœur et rend l'amour mercenaire! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne serait pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misère, du brutal qui la

maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y entraîne en mettant le premier ses faveurs à prix?

Comment y a-t-il dans le monde des hommes assez vils pour acheter de la misère un prix que le cœur seul doit payer, et recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour?

Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, *par cela seul qu'il paye*, ne peut être longtemps aimé. *Bientôt il payera pour un autre*, ou plutôt cet autre sera payé de son argent : et dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la FEMME *avide*, *infidèle et misérable*, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, *reste ainsi quitte envers tous deux.* (J.-J. Rousseau.)

IL faut avoir l'âme bien peu délicate pour s'attacher à des FEMMES qui n'ont de la tendresse pour nous qu'en proportion des présents que nous leur faisons; de se ruiner pour des FEMMES qui, bien loin de nous en savoir gré, ne se donnent pas même la peine de nous tromper avec finesse. Peut-on compter sur la constance des gens qu'on ne possède qu'à force d'argent? La constance est une des premières vertus de l'âme, et ces FEMMES-là n'en ont aucune.

G..... s'est pendu, me disait une de ces FEMMES; *est-il bête*, lui qui dépensait tant d'argent avec moi! *Heureusement qu'il avait payé mon terme.*

Que ceux qui payent les FEMMES se pénètrent bien de cette vérité, qu'il n'y a aucun d'entre eux qui ne soit trompé : *l'ami du cœur*, fût-il l'homme le plus méprisable qu'on puisse imaginer, passera toujours avant eux.

UNE fille qui s'est livrée par intérêt à son amant ne se défend de lui être infidèle que par la crainte d'être privée du bien qu'il lui fait, ou par l'espérance de recevoir le prix de sa constance.

De la naissance de l'amour.

VOICI ce qui se passe dans l'âme :

1° L'admiration.

2° On se dit : Quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir! etc.

3° L'espérance.

On étudie les perfections; c'est à ce moment qu'une FEMME devrait se rendre pour le plus grand plaisir physique possible. Même chez les FEMMES les plus réservées, les yeux rougissent au moment de l'espérance; la passion est si forte, le plaisir si vif, qu'il se trahit par des signes frappants.

4° L'amour est né.

Aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens, et d'aussi près que possible, un objet aimable et qui nous aime.

5° La première cristallisation commence.

On se plaît à orner de mille perfections une FEMME de l'amour de laquelle on est sûr; on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. Cela se réduit

à s'exagérer une propriété superbe qui vient de nous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas, et de la possession de laquelle on est assuré.

Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez :

Aux mines de sel de Saltzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de dia= mants mobiles et éblouissants; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.

Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Un voyageur parle de la fraîcheur des bois d'orangers à Gênes, sur le bord de la mer, durant les jours brûlants de l'été; quel plaisir de goûter cette fraîcheur avec elle !

Un de vos amis se casse le bras à la chasse; quelle douceur de recevoir les soins d'une FEMME qu'on aime ! Être toujours avec elle et la voir sans cesse vous aimant ferait presque bénir la douleur; et vous partez du bras cassé de votre ami pour ne plus douter de l'angélique bonté de votre maîtresse. En un mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime.

Ce phénomène, que je me permets d'appeler la *cristallisation*, vient de la nature, qui nous commande d'avoir du plaisir et qui nous envoie le sang au cerveau; du sentiment que les plaisirs augmentent avec les perfections de l'objet aimé, et de l'idée : Elle est à moi. Le sauvage n'a pas le temps d'aller au delà du premier pas. Il a du plaisir, mais l'activité de son cerveau est employée à suivre le daim qui fuit dans la forêt, et avec la chair duquel il doit réparer ses forces au plus vite, sous peine de tomber sous la hache de son ennemi.

A l'autre extrémité de la civilisation, je ne doute pas qu'une FEMME tendre n'ar= rive à ce point, de ne trouver le plaisir physique qu'auprès de l'homme qu'elle aime (1). C'est le contraire du sauvage. Mais, parmi les nations civilisées, la FEMME a du loisir, et le sauvage est si près de ses affaires, qu'il est obligé de traiter sa fe= melle comme une bête de somme. Si les femelles de beaucoup d'animaux sont plus heureuses, c'est que la subsistance des mâles est plus assurée.

Mais quittons les forêts pour revenir à Paris. Un homme passionné voit toutes les perfections dans ce qu'il aime; cependant l'attention peut encore être distraite, car l'âme se rassasie de tout ce qui est uniforme, même du bonheur parfait (2).

Voici ce qui survient pour fixer l'attention :

6° Le doute naît.

Après que dix ou douze regards, ou toute autre série d'actions qui peuvent durer un moment comme plusieurs jours, ont d'abord donné et ensuite confirmé les espérances, l'amant, revenu de son premier étonnement, et s'étant accoutumé à son bonheur, ou guidé par la théorie qui, toujours basée sur les cas les plus fré=

(1) Si cette particularité ne se présente pas chez l'homme, c'est qu'il n'a pas la pudeur à sacrifier pour un instant.

(2) Ce qui veut dire que la même nuance d'existence ne donne qu'un instant de bonheur parfait; mais la manière d'être d'un homme passionné change dix fois par jour.

quents, ne doit s'occuper que des FEMMES faciles, l'amant, dis-je, demande des assurances plus positives et veut pousser son bonheur.

On lui oppose de l'indifférence (1), de la froideur, ou même de la colère, s'il montre trop d'assurance; en France, une nuance d'ironie qui semble dire : « Vous vous croyez plus avancé que vous ne l'êtes. » Une FEMME se conduit ainsi, soit qu'elle se réveille d'un moment d'ivresse et obéisse à la pudeur qu'elle tremble d'avoir enfreinte, soit simplement par prudence ou par coquetterie.

L'amant arrive à douter du bonheur qu'il se promettait; il devient sévère sur les raisons d'espérer qu'il a cru voir.

Il veut se rabattre sur les autres plaisirs de la vie, *il les trouve anéantis*. La crainte d'un affreux malheur le saisit, et avec elle l'attention profonde.

7° Seconde cristallisation.

Alors commence la seconde cristallisation, produisant pour diamants des confirmations à cette idée :

Elle m'aime !

A chaque quart d'heure de la nuit qui suit la naissance des doutes, après un moment de malheur affreux, l'amant se dit : Oui, elle m'aime; et la cristallisation se tourne à découvrir de nouveaux charmes; puis le doute à l'œil hagard s'empare de lui et l'arrête en sursaut. Sa poitrine oublie de respirer; il se dit : Mais, est-ce qu'elle m'aime ? Au milieu de ces alternatives déchirantes et délicieuses, le pauvre amant sent vivement : Elle me donnerait des plaisirs qu'elle seule au monde peut me donner.

C'est l'évidence de cette vérité, c'est ce chemin sur l'extrême bord d'un précipice affreux, et touchant de l'autre main le bonheur parfait, qui donne tant de supériorité à la seconde cristallisation sur la première.

L'amant erre sans cesse entre ces trois idées :

1° Elle a toutes les perfections;

2° Elle m'aime;

3° Comment faire pour obtenir d'elle la plus grande preuve d'amour possible ?

Le moment le plus déchirant de l'amour jeune encore est celui où il s'aperçoit qu'il a fait un faux raisonnement, et qu'il faut détruire tout un pan de cristallisation.

On entre en doute de la cristallisation elle-même. (Beyle.)

Des différences entre la naissance de l'amour dans les deux sexes.

LES FEMMES s'attachent par les faveurs. Comme les dix-neuf vingtièmes de leurs rêveries habituelles sont relatives à l'amour, après l'intimité, ces rêveries se groupent autour d'un seul objet; elles se mettent à justifier une démarche aussi extraordinaire, aussi décisive, aussi contraire à toutes les habitudes de pudeur. Ce

(1) Ce que les romans du dix-septième siècle appelaient le *coup de foudre* qui décide du destin du héros et de sa maîtresse, est un mouvement de l'âme qui, pour avoir été gâté par un nombre infini de barbouilleurs, n'en existe pas moins dans la nature; il provient de l'impossibilité de cette manœuvre défensive. La FEMME qui aime trouve trop de bonheur dans le sentiment qu'elle éprouve pour pouvoir réussir à feindre; ennuyée de la prudence, elle néglige toute précaution et se livre en aveugle au bonheur d'aimer. La défiance rend le coup de foudre impossible.

travail n'existe pas chez les hommes; ensuite, l'imagination des FEMMES détaille à loisir des instants si délicieux.

Comme l'amour fait douter des choses les plus démontrées, cette FEMME qui, avant l'intimité, était si sûre que son amant est un homme au-dessus du vulgaire, aussitôt qu'elle croit n'avoir plus rien à lui refuser, tremble qu'il n'ait cherché qu'à mettre une FEMME de plus sur sa liste.

Alors seulement paraît la seconde cristallisation, qui, parce que la crainte l'accompagne, est de beaucoup la plus forte (1).

Une FEMME croit de reine s'être faite esclave. Cet état de l'âme et de l'esprit est aidé par l'ivresse nerveuse que font naître des plaisirs d'autant plus sensibles qu'ils sont plus rares. Enfin une FEMME, à son métier à broder, ouvrage insipide et qui n'occupe que les mains, songe à son amant, tandis que celui-ci, galopant dans la plaine avec son escadron, est mis aux arrêts s'il fait faire un faux mouvement.

Je crois donc que la seconde cristallisation est beaucoup plus forte chez les FEMMES, parce que la crainte est plus vive : la vanité, l'honneur sont compromis, du moins les distractions sont-elles plus difficiles.

Une FEMME ne peut être guidée par l'habitude d'être raisonnable, que moi, homme, je contracte forcément à mon bureau, en travaillant six heures tous les jours à des choses froides et raisonnables. Même hors de l'amour, elles ont du penchant à se livrer à leur imagination, et de l'exaltation habituelle; la disparition des défauts de l'objet aimé doit donc être plus rapide.

Les FEMMES préfèrent les émotions à la raison; c'est tout simple : comme, en vertu de nos plats usages, elles ne sont chargées d'aucune affaire dans la famille, *la raison ne leur est jamais utile*; elles ne l'éprouvent jamais bonne à quelque chose.

Elle leur est au contraire *toujours nuisible*, car elle ne leur apparaît que pour les gronder d'avoir eu du plaisir hier, ou pour leur commander de n'en plus avoir demain.

Donnez à régler à votre FEMME vos affaires avec les fermiers de deux de vos terres, je parie que les registres seront mieux tenus que par vous, et alors, triste despote, vous aurez au moins le *droit* de vous plaindre, puisque vous n'avez pas le talent de vous faire aimer. Dès que les FEMMES entreprennent des raisonnements généraux, elles font de l'amour sans s'en apercevoir. Dans les choses de détail, elles se piquent d'être plus sévères et plus exactes que les hommes. La moitié du petit commerce est confiée aux FEMMES, qui s'en acquittent mieux que leurs maris. C'est une maxime connue que si l'on parle d'affaires avec elles, on ne saurait avoir trop de gravité.

C'est qu'elles sont toujours et partout avides d'émotion : voyez les plaisirs de l'enterrement en Écosse.

Une jeune fille de dix-huit ans n'a pas assez de cristallisation en son pouvoir, forme des désirs trop bornés par le peu d'expérience qu'elle a des choses de la vie, pour être en état d'aimer avec autant de passion qu'une FEMME de vingt-huit.

Ce soir j'exposais cette doctrine à une FEMME d'esprit qui prétend le contraire.

(1) Cette seconde cristallisation manque chez les FEMMES faciles, qui sont bien loin de toutes ces idées romanesques.

« L'imagination d'une jeune fille n'étant glacée par aucune expérience désagréable, et le feu de la première jeunesse se trouvant dans toute sa force, il est possible qu'à propos d'un homme quelconque elle se crée une image ravissante. Toutes les fois qu'elle rencontrera son amant, elle jouira, non de ce qu'il est en effet, mais de cette image délicieuse qu'elle se sera créée.

» Plus tard, détrompée de cet amant et de tous les hommes, l'expérience de la triste réalité a diminué chez elle le pouvoir de la cristallisation; la méfiance a coupé les ailes à l'imagination. A propos de quelque homme que ce soit, fût-il un prodige, elle ne pourra plus se former une image aussi entraînante; elle ne pourra donc plus aimer avec le même feu que dans la première jeunesse. Et comme en amour on ne jouit que de l'illusion qu'on se fait, jamais l'image qu'elle pourra se créer à vingt-huit ans n'aura le brillant et le sublime de celle sur laquelle était fondé le premier amour à seize, et le second amour semblera toujours d'une espèce dégénérée. » — « Non, madame, la présence de la méfiance, qui n'existait pas à seize ans, est évidemment ce qui doit donner une couleur différente à ce second amour. Dans la première jeunesse, l'amour est comme un fleuve immense qui entraîne tout dans son cours, et auquel on sent qu'on ne saurait résister. Or une âme tendre se connaît à vingt-huit ans; elle sait que si pour elle il est encore du bonheur dans la vie, c'est à l'amour qu'il faut le demander; il s'établit dans ce pauvre cœur agité une lutte terrible entre l'amour et la méfiance. La cristallisation avance lentement; mais celle qui sort victorieuse de cette épreuve terrible, où l'âme exécute tous ses mouvements à la vue continue du plus affreux danger, est mille fois plus brillante et plus solide que la cristallisation de seize ans, où, par le privilége de l'âge, tout était gaieté et bonheur.

« Donc l'amour doit être moins gai et plus passionné (1). »

Cette conversation (Bologne, 9 mars 1820), qui contredit un point qui me semblait si clair, me fait penser de plus en plus qu'un homme ne peut presque rien dire de sensé sur ce qui se passe au fond du cœur d'une FEMME tendre; quant à une coquette, c'est différent: nous avons aussi des sens et de la vanité.

La dissemblance entre la naissance de l'amour chez les deux sexes doit provenir de la nature de l'espérance, qui n'est pas la même. L'un attaque et l'autre défend; l'un demande et l'autre refuse; l'un est hardi, l'autre très-timide.

L'homme se dit : Pourrai-je lui plaire ? Voudra-t-elle m'aimer ?

La FEMME : N'est-ce point par jeu qu'il me dit qu'il m'aime ? Est-ce un caractère solide ? Peut-il se répondre à soi-même de la durée de ses sentiments ? C'est ainsi que beaucoup de FEMMES regardent et traitent comme un enfant un jeune homme de vingt-trois ans; s'il a fait six campagnes, tout change pour lui : c'est un jeune héros.

Chez l'homme, l'espoir dépend simplement des actions de ce qu'il aime; rien de plus aisé à interpréter. Chez les FEMMES, l'espérance doit être fondée sur des considérations morales très-difficiles à bien apprécier. La plupart des hommes sollicitent une preuve d'amour qu'ils regardent comme dissipant tous les doutes; les FEMMES ne sont pas assez heureuses pour pouvoir trouver une telle preuve; et il y a ce malheur dans la vie, que ce qui fait la sécurité et le bonheur de l'un des amants fait le danger et presque l'humiliation de l'autre.

1 Épicure disait que le discernement est nécessaire à la possession du plaisir.

En amour, les hommes courent le hasard du tourment secret de l'âme, les FEMMES s'exposent aux plaisanteries du public; elles sont plus timides, et d'ailleurs l'opinion est beaucoup plus pour elles, car : *Sois considérée, il le faut* (1).

Elles n'ont pas un moyen sûr de subjuguer l'opinion en exposant un instant leur vie.

Les FEMMES doivent donc être beaucoup plus méfiantes. En vertu de leurs habitudes, tous les mouvements intellectuels qui forment les époques de la naissance de l'amour sont chez elles plus doux, plus timides, plus lents, moins décidés; il y a donc plus de dispositions à la constance; elles doivent se désister moins facilement d'une cristallisation commencée.

Une FEMME, en voyant son amant, réfléchit avec rapidité ou se livre au bonheur d'aimer, bonheur dont elle est tirée désagréablement s'il fait la moindre attaque, car il faut quitter tous les plaisirs pour courir aux armes.

Le rôle de l'amant est plus simple : il regarde les yeux de ce qu'il aime, un seul sourire peut le mettre au comble du bonheur, et il cherche sans cesse à l'obtenir. Un homme est humilié de la longueur du siége; il fait au contraire la gloire d'une FEMME.

Une FEMME est capable d'aimer, et, dans un an entier, de ne dire que dix ou douze mots à l'homme qu'elle préfère. Elle tient note au fond de son cœur du nombre de fois qu'elle l'a vu : elle est allée deux fois avec lui au spectacle; deux autres fois elle s'est trouvée à dîner avec lui; il l'a saluée trois fois à la promenade.

Un soir, à un petit jeu, il lui a baisé la main; on remarque que depuis elle ne permet plus sous aucun prétexte, et même au risque de paraître singulière, qu'on lui baise la main.

Dans un homme, on appellerait cette conduite de l'amour féminin, nous disait Léonore. (Beyle.)

Portrait de l'Amour.

Un jour l'Amour s'était enfui de chez son aimable mère; la déesse au désespoir l'appelait à haute voix : « Si quelqu'un a vu l'Amour errant par les chemins, c'est mon fils fugitif; qu'il m'en donne des nouvelles, je le récompenserai. Pour prix de votre confidence, vous recevrez un baiser de la bouche même de Vénus; mais si vous me le ramenez, vous jouirez d'une faveur bien plus flatteuse qu'un simple baiser. Divers signes font aisément reconnaître cet enfant; on peut le distinguer entre mille : sa peau n'est pas blanche, mais de couleur de feu; il a l'œil vif, étincelant, le parler doux, l'esprit malin; ses sentiments ne sont jamais d'accord avec ses paroles; sa voix a la douceur du miel. Est-il en colère? il devient perfide, féroce et barbare; il est fourbe, menteur, cruel, même dans ses jeux; sa tête est couverte de cheveux épars ondoyants; l'impudence siége sur son front. Quoique ses mains soient très-petites, il lance fort loin ses flèches terribles, les lance même jusque sur les bords de l'Achéron, où il blesse le roi des enfers. Son corps est tout nu et son âme est impénétrable; ailé comme l'oiseau, il voltige de

(1) On se rappelle la maxime de Beaumarchais : « La nature dit à la FEMME : Sois belle si tu peux, sage si tu veux, mais sois considérée, il le faut ». Sans considération, en France, point d'admiration, partant point d'amour.

l'un à l'autre sexe et se fixe dans les cœurs; il arme son petit arc de flèches qui, malgré leur petitesse, pénètrent jusque dans les cieux; son carquois d'or est plein de traits perçants dont il se blesse souvent lui-même. Si vous le rencontrez, liez-le, de peur qu'il ne vous échappe. Soyez sans pitié; s'il pleure, défiez-vous de ses larmes, elles sont trompeuses; s'il rit, resserrez ses liens; s'il veut vous embrasser, fuyez : ses baisers sont dangereux, ses lèvres sont empoisonnées. S'il vous dit : Prenez ces armes, je vous les donne toutes; gardez-vous d'y toucher, ses présents sont perfides et brûlants. »

Ajoutons à ce portrait de l'Amour, par Moschus, celui qu'en fait Demoustier; et si l'amour déserte d'auprès d'une belle, elle pourra du moins donner deux signalements du coupable :

Il est aimable quand il pleure,
Il est aimable quand il rit.
On le rappelle quand il fuit,
On l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
Qui soit de Paris à Cythère;
C'est le plus aimable imposteur
Qui soit né pour tromper la terre :
Il fait vingt serments aujourd'hui,
Et demain il les désavoue :
On sait quand il blesse qu'il joue,
Et l'on veut jouer avec lui.

Le temple de l'Amour.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par le Temps :
La Nature en posa les premiers fondements,
Et l'Art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, et les présents de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains :
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille amants, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte et vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse Espérance, au front toujours serein,

A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré les Grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle Volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux, et les tendres Désirs,
Plus doux, plus séduisants encor que les Plaisirs.
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre:
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:
La Haine et le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La Malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre,
Donne avec un souris ou la paix ou la guerre,
En répandant partout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers, et vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits. (VOLTAIRE.)

L'amour prêché par les saints

Saint Augustin, instruisant une dame,
Dit que l'amour est l'âme de notre âme;
Et que la foi, tant soit constante et forte,
Sans ferme amour est inutile et morte.
Saint Bernard fait une longue homélie,
Où il bénit tous les cœurs qu'amour lie.
Et saint Ambroise en fait une autre expresse,
Où il maudit ceux qui sont sans maîtresse.
Et Delyra là-dessus nous raconte
Que qui plus aime et plus haut au ciel monte.
Celui qui sut les secrets de son maître,
Dit que l'amant damné ne saurait être.
Et dit bien plus le docteur Séraphique,
Que qui point n'aime est pire qu'hérétique.
Pource qu'amour est feu pur et céleste,
Qui ne craint point qu'autre feu le moleste.

Et c'est pourquoi (comme dit saint Grégoire)
Un amant fait ici son purgatoire.
Nulle de vous ne soit donques si dure,
Qu'elle résiste à la sainte Écriture,
Puisqu'on la voit de ce propos remplie,
Que pour aimer la loi est accomplie. (HENRI ESTIENNE.)

Avis aux jeunes filles.

Jeunes beautés, aimez qui vous adore;
Ne craignez point de vous laisser charmer;
Que de plaisirs une insensible ignore!
C'est l'amour seul qui peut nous animer.
Avant d'aimer, on ne vit pas encore;
On ne vit plus, dès qu'on cesse d'aimer. (LA MOTTE.)

Des Cours d'amour.

On appelait ainsi des assemblées où les dames, les chevaliers et les troubadours s'exerçaient sur la galanterie, qui était l'esprit dominant des douzième et treizième siècles. Il n'y avait aucun sentiment du cœur, quelque finesse qu'on lui suppose, qui pût échapper à leur sagacité; tous les cas imaginables étaient prévus et décidés. On y proposait quelquefois, en forme de défi, des questions auxquelles on mettait bien plus d'importance qu'aux affaires d'État.

Parmi les pièces singulières auxquelles cette juridiction de l'amour a donné lieu, nous allons citer l'assignation d'un amant à sa maîtresse :

« L'an de Persévérance, le neuf du mois d'Assiduité, en vertu des contraintes du bureau d'Amour, et à la requête de Tircis, amant fidèle, demeurant rue du Sacrifice, paroisse de Sincérité, à l'enseigne de la Belle-Passion, où il a élu domicile; J'ai, Nicolas de Bonne-Foi, huissier audiencier ordinaire, immatriculé, exploitant partout le royaume de Tendresse, et l'un des officiers de Cupidon, juge de l'île de Cythère, soussigné, donné assignation à demoiselle Philis, fille de Cruauté et de Tyrannie, en son domicile, rue des Rigueurs, paroisse de Dureté, à l'enseigne du Cœur-de-Rocher, parlant à son aimable personne, à comparoir, deux heures de relevée, en la chambre d'Engagement, pardevant monseigneur Cupidon, prince de la Constance, lieutenant-général de la Fidélité, marquis de la Complaisance, seul juge du royaume d'Amour; pour se voir condamner, ladite Philis, et par corps, à donner dans le jour, et sans délai, son cœur audit Tircis, conformément à la promesse verbale qu'elle en a faite; lui déclarant que, faute d'y comparaître, elle sera atteinte et convaincue du crime d'infidélité, que défenses lui seront faites à l'avenir de jamais hanter personne du sexe masculin, s'en étant rendue indigne, sous les peines portées par les ordonnances et règlements du royaume d'Amour; et en outre, pour l'infidélité par elle commise et avoir faussé sa promesse audit Tircis, qu'elle sera pareillement condamnée à une insensibilité perpétuelle; et à cette fin, permis audit Tircis de donner son cœur à qui bon lui semblera, comme de raison, requérant dépens, dommages et intérêts, attendu les inquiétudes et chagrins causés par ladite demoiselle audit Tircis, et lui ai déclaré que M. Charles l'Aimant, procureur, occupera pour ledit Tircis, en la chambre du bureau d'Amour, et ai, à ladite demoiselle, parlant comme dessus, laissé copie de la présente, pour sûreté

du tout. Contrôlé en l'île de Cythère, au bureau de l'Amitié, le jour de la Dis=corde, l'an de Rupture. »

De l'amour sans fin.

CETTE expression, dans la plus haute antiquité, s'entendait de la *ceinture vir=ginale* qu'une belle déliait et détachait de son vêtement en faveur de l'amant qu'elle choisissait à jamais pour époux. Le possesseur d'une telle ceinture était censé marié; l'hymen suivait insensiblement un tel gage. Dans une époque moins reculée, le gage en question consistait, non dans une ceinture déliée et abandonnée, mais dans le don qu'une belle faisait à son amant d'une de ses jarretières, sur laquelle étaient brodés de ses mains son nom et cette même devise : *Amour sans fin.* Le gage était équivalent au premier pour la force de l'engagement; mais comme une jarretière est moins en vue qu'une ceinture, la faiblesse ou l'infidélité d'une FEMME était moins à découvert par le don du gage d'amour sans fin pris dans la seconde acception.

Hélas! les FEMMES donnent aujourd'hui ceintures et jarretières; mais tous ces gages ne sont plus des gages d'amour sans fin! (De Propiac.)

De l'amour conjugal.

JE donne le nom d'amour conjugal à l'union intime de deux êtres, l'un mâle, l'autre femelle, sanctionnée ou non par les lois politiques et ecclésiastiques.

Fondée primitivement sur le besoin réciproque du mâle et de la femelle, cette union s'affaiblirait bientôt, n'aurait qu'une durée éphémère, si l'état social, faisant développer en nous de nouvelles facultés, n'augmentait l'étendue des relations d'in=dividu à individu. Ainsi cet amant passionné, qu'avaient d'abord attiré les charmes physiques de sa maîtresse, se trouve retenu dans la suite par la beauté sans cesse renaissante de son esprit. De ces deux causes, l'une, passagère comme la fougue des torrents, entraîne tout avec elle, et ne laisse souvent que des traces ineffaçables des ravages qu'elle a causés; tandis que l'autre, sans cesse vivifiée par les diffé=rents objets extérieurs, peut être comparée à ces ruisseaux dont les ondes tran=quilles s'écoulent dans une prairie jonchée de fleurs. Au reste, l'influence de ces qualités acquises est telle sur certains esprits, que, ne scrutant point ce qui se passe en eux, ils croient sacrifier au plaisir social lorsqu'ils ne sont conduits que par leur passion.

Interrogez cette FEMME à la fois lascive et brillante d'esprit; demandez-lui si le besoin du rapprochement des sexes n'est pas le mobile de ses actions. Elle vous ré=pondra que chez elle l'impulsion de la nature ne se fait point sentir; que, constam=ment au-dessus de ses besoins, elle sait commander à ses passions, et ne cherche dans le lien nommé *amour conjugal* qu'un cœur tendre, un ami compatissant, dans le sein duquel elle vient déposer ses peines et puiser des consolations contre la fai=blesse naturelle à son sexe.

Une pareille réponse aurait de quoi étonner, si l'observation n'avait appris que non-seulement les FEMMES, mais encore les hommes, paraissent d'autant moins désirer une chose qu'ils la désirent en effet davantage; une cause morale bien sen=

sible peut servir à expliquer cet étonnant phénomène, et cette cause est l'amour de soi, le désir de se satisfaire. (Dublez.) — V. MARIAGE.

Il est aisé de distinguer le véritable amour conjugal du faux. — Quelle est la cause la plus ordinaire de l'indifférence entre les époux. — Par quels motifs il semble qu'on ait exclu l'amour du mariage. – Sources de division entre les époux; la jalousie est la principale; jalousie sans amour. — Moyens d'assurer et d'entretenir l'amour conjugal.

Les caractères de l'amour conjugal ne sont pas si équivoques. Un amant, dupe de lui-même, peut croire aimer sans aimer en effet; un mari sait au juste s'il aime; il a joui. Or la possession est la pierre de touche de l'amour : le véritable y puise de nouveaux feux, mais le frivole s'y éteint.

L'épreuve faite, si l'on connaît qu'on s'est mépris, je ne sais de remède à ce mal que la patience. S'il est possible, substituez l'amitié à l'amour ; mais je n'ose même vous flatter que cette ressource vous reste. L'amitié entre deux époux est le fruit d'un long amour dont la jouissance et le temps ont calmé les bouillants transports. Pour l'ordinaire, sous le joug de l'hymen, quand on ne s'aime point, on se hait, ou, tout au plus, les génies de la meilleure trempe se renferment dans l'indifférence.

Ce serait entrer dans une carrière trop vaste que de vouloir tracer ici ce nombre infini de tableaux différents qu'offrirait l'état du mariage, si les secrets que cachent de mystérieuses ténèbres étaient tout à coup éclairés. Quelle variété d'humeurs, de caprices, de boutades et de travers fourniraient tant d'époux désunis qui, différents de ceux qu'une fausse lueur d'amour a trompés, n'ont pas même imaginé que ce sentiment dût entrer pour quelque chose dans leur engagement !

Les belles et les coquettes ont fait naître dans tous les siècles tant de folles passions, tant de troubles, de divisions et de guerres, que les génies superficiels, sans faire grâce au véritable amour, à l'amour fondé sur l'estime, l'ont condamné sur l'étiquette, comme une faiblesse impardonnable. Le vil intérêt trouvant dans cette bizarre opinion de quoi flatter ses partisans, ne manqua pas de la répandre et d'y donner la vogue. Par son secours elle fit tant de progrès, que bientôt ce fut un dogme reçu. Il fut statué qu'à l'avenir on ne prendrait plus de FEMME que dans une condition égale à la sienne, et l'on étendit même l'égalité de condition jusqu'à celle des biens. L'amour fut proscrit des mariages et relégué dans les romans. Et si quelqu'un, soit par faiblesse ou par goût, s'était laissé enflammer, il devait au moins, de crainte de scandale, s'en cacher de son mieux, ne faire en public à son épouse que des politesses froides, et où il se trouverait d'autres FEMMES, les fêter toutes plus que la sienne; le tout à peine d'encourir le blâme et les brocards du beau monde.

Et attendu que le parti des époux mal assortis, comme de beaucoup le plus nombreux, est celui qui donne le ton, ce règlement conforme à leur système a été scrupuleusement maintenu; et les choses sont encore aujourd'hui sur ce pied, sauf aux époux qui se haïssent sincèrement de faire pis dans le particulier.

Je n'ai rien à prescrire à cette dernière classe d'époux sur les devoirs de l'hyménée. Ils manquent au plus essentiel en manquant d'amour : comment rempliraient-ils les autres ?

C'est une espèce de rapt qu'un mariage contracté sans tendresse. La personne

n'appartient, suivant l'instinct naturel, qu'à celui qui en possède le cœur. On ne devrait recevoir les dons de l'hymen que des mains de l'amour : les acquérir autrement, c'est proprement les usurper.

Conseillerai-je à ces ravisseurs téméraires de réparer, au moins après coup, leur usurpation, en s'excitant à l'amour, et de faire après l'engagement ce qu'ils n'ont pas fait avant? Mais le sentiment ne peut pas plus se conseiller que se commander. Des époux qui se haïssent ou qui ne s'aiment pas sont des pécheurs inconvertibles ; aussi n'est-ce point à eux que j'adresse mes leçons sur l'amour conjugal.

Mais seront-elles mieux adressées si je les propose à ces heureux époux qui, bien épris dès les premiers instants, ont puisé dans la connaissance intime que leur étroite union leur a donnée l'un de l'autre de nouvelles raisons pour s'enflammer davantage? Il ne semble pas qu'ils aient besoin de préceptes pour continuer de s'aimer : une tendresse ainsi réfléchie paraît de nature à durer toujours. Cependant le cœur humain est si variable, qu'il ne peut sans témérité répondre de brûler sans cesse d'une ardeur égale et constante. L'amour est un feu : il s'éteindra si on le noie ou s'il manque d'aliment.

Eurysthène aimait son épouse, et cet amour le rendait le plus heureux des hommes. Il connaissait le prix de son bonheur, et s'en ouvrit un jour à certain vieux druide, dépositaire de ses secrets les plus intimes, qui, sevré des douceurs dont il entendait le récit, se mit en tête, sous le prétexte de la gloire de Dieu, de le dégager de ces liens charnels qui, disait-il, l'attachaient au monde.

« Mon frère, dit le béat, je gémis pour vous de l'aveuglement où je vous vois. Vous soupirez, et c'est pour un autre objet que le Seigneur! Ignorez-vous qu'il est écrit que qui ne hait pas pour Dieu son père, sa mère, son épouse et ses frères, n'est pas digne de Dieu? Avant la chute du premier homme, votre attachement aurait peut-être été sans crime ; mais l'homme coupable ne doit manger que du pain trempé dans les larmes. Votre épouse est fille d'Ève, cette mère cruelle qui nous a tous perdus, et vous l'aimez! Craignez le sort de votre premier père ; ce fut aussi l'amour qui le perdit. Vous lui savez gré de sa tendresse et de ses complaisances : c'est par là même que vous la devez craindre, puisque c'est par là qu'elle vous gagne et qu'elle ravit à Dieu un cœur qui n'était fait que pour lui. Songez-y bien : l'enfer est ouvert sous vos pieds! »

Ce mot d'*enfer* fit frémir le simple Eurysthène : son imagination troublée ne vit plus que démons, que feux, que soufre et que brasiers ardents. Un zèle fanatique s'empara de son âme; il regarda son épouse en ennemie, prit ses caresses pour des piéges, et ses remontrances pour des séductions. Si quelque reste d'affection sollicite encore pour elle dans son cœur, il jeûne, prie et se macère pour parvenir à l'étouffer....

Des vices dans le caractère, des caprices dans l'humeur, des sentiments opposés dans l'esprit, peuvent aussi troubler l'amour le mieux affermi. L'époux chiche, avare et mesquin, prend du dégoût pour une épouse qui, pensant plus noblement, croit pouvoir régler sa dépense sur leurs revenus communs. Un prodigue, au contraire, méprise une épouse économe.....

Affreuse jalousie, triste poison du bonheur des époux, que n'éteins-tu plutôt l'amour que de le changer en fureur!

Il est néanmoins une sorte de jalousie, compagne inséparable d'un amour vif et

délicat : elle n'exclut pas l'estime et n'est point injurieuse. On craint de perdre l'affection de ce qu'on aime, parce qu'on en connaît le prix ; on craint de déplaire à l'objet aimé sans le soupçonner d'inconstance ; on craint son refroidissement, mais on est sûr de sa fidélité. Cette tendre appréhension est un aiguillon efficace qui réveille l'amour, le rend actif et prévenant : sans ce secours, il languirait par son trop de sécurité.

Mais un phénomène qu'on ne comprend que difficilement, et qui toutefois est fréquent, c'est qu'on soit jaloux sans aimer....

La tendresse des hommes, pour l'ordinaire, porte sur quelque chose. Il faut pour que le cœur soit échauffé que quelque objet l'ait enflammé. Mais pour les FEMMES, la tendresse leur est annexée en naissant ; c'est un des apanages de leur constitution. Elles aiment, pour ainsi dire, avant de savoir qui aimer. L'amour est pour nous un plaisir ; c'est pour elles une affaire capitale. Mais si cette tendresse innée trouve à se prendre à quelque objet, si vous attisez ses feux par l'attrait des plaisirs sensuels, semblable aux rayons du soleil, qui rassemblés dans l'épaisseur d'un verre en deviennent plus ardents, elle ramasse ses flammes éparses, et les concentrant en un point, elle en acquiert plus de force et d'activité. On dit aussi qu'elle a cette prérogative, que n'a point la nôtre, de croître par la jouissance, et que les FEMMES n'éprouvent point ce sentiment de paresse et de satiété qui appesantit nos cœurs quand nos désirs sont satisfaits.

En général, les FEMMES aiment plus que nous. La nature, sage en tout, leur a exprès départi un fonds presque inaltérable de tendresse naturelle et d'ardeur pour la volupté, afin de les étourdir sur les suites de l'hyménée, pour charmer leurs souffrances et compenser leurs peines par le doux appât du plaisir. Voilà ce qui dans la plupart d'elles tient la place d'un amour réfléchi. Nous n'aimons que par choix ; mais pour elles on les voit souvent empressées, même pour des époux qu'elles ont pris les yeux fermés.

L'amour, et surtout l'amour conjugal, se nourrit d'amour. Pour un amant qui sonde un cœur, la seule espérance peut entretenir sa flamme ; mais quand ce cœur est devenu sa conquête, il a droit d'attendre du retour et de la constance. Le nœud sacré du mariage l'y autorise encore plus, et fait entre les deux époux du devoir de s'aimer un devoir de religion, sous la clause cependant que l'amour sera réciproque ; car la religion elle-même ne commande rien d'impossible.

Chez tous les peuples de la terre, c'est une maxime si générale, qu'il faut s'aimer pour être époux, qu'il en est peu qui ne permettent le divorce quand l'incompatibilité des humeurs met un obstacle invincible à l'amour.

Pour vivre heureux sous le joug de l'hymen, ne vous y engagez pas sans aimer et sans être aimé. Donnez du corps à cet amour en le fondant sur la vertu. S'il n'avait d'autre objet que la beauté, les grâces et la jeunesse, aussi fragile que ces avantages passagers, il passerait bientôt comme eux ; mais s'il s'est attaché aux qualités du cœur et de l'esprit, il est à l'épreuve du temps.

Pour vous acquérir le droit d'exiger qu'on vous aime, travaillez à le mériter. Soyez après vingt ans aussi attentif à plaire, aussi soigneux à ne point offenser, que s'il s'agissait aujourd'hui de faire agréer votre amour. On gagne autant à conserver un cœur qu'à le conquérir.

Qu'entre les époux règnent l'amour, l'honneur et les soins complaisants, je ré=

ponds des douceurs de leur union. Elle sera sans doute altérée s'il lui manque une seule de ces trois conditions ; mais elle sera anéantie si c'est la première qui manque. (Panage.) — V. MARIAGE.

De l'amour maternel.

J'ENTREPRENDS de traiter un des beaux sentiments de la nature, dont le développement universel n'est borné que par la cessation de la vie chez l'être qui l'éprouve. Cet amour excessif d'une mère pour son enfant, et qui se manifeste presque immédiatement après la naissance de celui-ci, doit nécessairement tenir à une cause physique bien intime.

Observez, en effet, la FEMME que poursuivent les douleurs de l'enfantement : dans l'ignorance où elle est de ce qui va arriver, elle gémit sur ses maux, et, toute entière aux douleurs qu'elle ressent, elle maudit à la fois et la cause innocente de ce qu'elle souffre et celui qui en est le premier auteur.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici ce nouvel exemple de la destruction réciproque des passions les plus fortes. Le désir de la cohabitation avait fait taire tout sentiment de pudeur ; aujourd'hui, les douleurs que la FEMME ressent lui font maudire l'objet qu'elle avait le plus recherché.

Mais attendons quelques instants : encore un effort de la nature, et nous verrons la joie et le contentement dérider ce visage qu'ont difformé les douleurs. Ainsi le matelot, surpris par la tempête, s'irrite contre sa funeste ambition, qui, ne lui laissant point de relâche, l'a pour ainsi dire transformé en une brute dominée par le seul instinct de posséder des biens dont l'acquisition peut lui donner la mort. Si, tandis qu'il s'abandonne au désespoir, les vents s'apaisent, les vagues cessent de mugir, à l'instant même la douleur fait place à la joie, et, dans un transport de reconnaissance, il se jette à genoux pour remercier l'Être suprême qui l'a délivré d'un si grand danger. Tout entier à ce doux sentiment, il s'abandonne au plaisir qui l'accable, sans songer aux maux qu'il vient d'endurer.

Ainsi la FEMME qui a enfanté, surprise par le bonheur d'avoir donné le jour à un être semblable au sien, goûte un plaisir d'autant plus grand qu'il est plus nouveau pour elle.

On peut déjà prévoir, par ce que je viens de dire, que ce sentiment pourrait bien tenir à l'amour de nous-mêmes, qui nous fait préférer notre ouvrage à tout autre. Ainsi Pygmalion, amoureux de sa statue, ne l'aime point seulement parce qu'elle est belle, mais aussi parce que cette beauté divine est sortie de ses mains ; et dans les transports qu'elle excite, tout en elle lui paraît animé. Un autre que Pygmalion eût bien pu admirer sa statue, mais non pas l'aimer, l'adorer : une mère seule peut chérir son enfant.

J'ai dit, en commençant, que cet amour était universel, et c'est probablement à cette universalité d'existence qu'il doit son peu d'éclat ; probablement aussi nous posséderions moins d'histoires de grands hommes s'ils eussent été tous bons ou méchants. Il faut donc des circonstances bien extraordinaires pour que les FEMMES puissent mettre dans tout leur jour cette vigueur sans bornes, ce courage à l'épreuve de tous les dangers, qui leur font surmonter les obstacles les plus grands lorsqu'il s'agit de sauver le doux fruit de leurs amours.

L'antiquité nous en offre deux exemples bien remarquables, transmis l'un et l'autre par l'immortel Racine.

Dans l'un, c'est une mère balançant, d'une part, entre le devoir et la fidélité qu'elle a juré à son époux expirant sous les traits d'Achille, et, de l'autre, entre l'horreur que lui inspire l'idée de voir périr son cher Astyanax; et tandis qu'elle s'efforce de rendre son âme inaccessible à la pitié en se représentant les maux exercés par Pyrrhus envers sa famille, sa confidente n'a qu'à prononcer le nom d'Astyanax pour faire tomber sa résolution et justifier ces belles paroles de M. de Ségur, que « jamais l'âme féroce de Brutus n'entra dans le cœur d'une mère. »

L'autre exemple n'est pas moins frappant : c'est celui de Clytemnestre défendant son Iphigénie contre le couteau meurtrier des prêtres sanguinaires, tandis que chez Agamemnon l'ambition l'emporte sur l'amour paternel; c'est le cœur exaspéré d'une mère qui s'écrie :

> Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher;
> De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.

Aussi, quelle horreur ne nous inspire pas cette infâme Cléopâtre, qui, dominée par l'ambition, sacrifie d'abord son époux, puis ses fils, qui n'ont point consenti à ses abominables desseins!

Je ne puis trop faire voir l'étendue de l'amour maternel. Qu'un enfant, victime de ses passions, s'abandonne au jeu, à la débauche; que son honneur, celui même de sa famille, soient compromis : le glaive de la loi est suspendu sur sa tête, la malédiction de son père l'attend, tandis que sa mère, tout entière à la douleur de le perdre, ouvre encore ses bras pour presser sur son sein celui qu'elle a cessé d'estimer sans cesser de le chérir.

Mais, sans aller bien loin pour trouver des exemples, n'avons-nous pas vu naguère, dans ces temps désastreux où la mort planait sur toutes les têtes, n'avons-nous pas vu, dis-je, des mères, transformées en héros, assurer d'abord la vie de leurs enfants pour venir ensuite secourir leurs époux?..... (Dublez.)

Les plaisirs de la FEMME doivent naître de ses vertus; ses spectacles sont sa famille. C'est auprès du berceau de son enfant, c'est en voyant le sourire de sa fille et les jeux de son fils qu'une mère est heureuse. Et où sont les entrailles, les cris, les émotions puissantes de la nature? Où est ce caractère tout à la fois touchant et sublime qui ne sent rien qu'avec excès? Est-ce dans la froide indifférence et la triste sévérité de tant de pères? Non : c'est dans l'âme brûlante et passionnée des mères. Ce sont elles qui, par un mouvement aussi prompt qu'involontaire, s'élancent dans les flots pour en arracher leur enfant qui vient d'y tomber par imprudence. Ce sont elles qui se jettent à travers les flammes pour enlever du milieu d'un incendie leur enfant qui dort dans son berceau. Ce sont elles qui, pâles, échevelées, embrassent avec transport le cadavre de leur fils mort dans leurs bras, collent leurs lèvres sur ses lèvres glacées, tâchent de réchauffer par leurs larmes ses cendres insensibles. Ces grandes expressions, ces traits déchirants qui nous font palpiter à la fois d'admiration, de terreur et de tendresse, n'ont jamais appartenu et n'appartiendront jamais qu'aux FEMMES. Elles ont dans ces moments je ne sais quoi qui les élève au-dessus de tout, qui semble nous découvrir de nouvelles âmes et reculer les bornes connues de la nature. (Thomas.)

L'AMOUR d'une mère pour ses enfants est le plus énergique de tous les sentiments; il élève la FEMME au-dessus d'elle-même, la rend capable d'un dévouement sans bornes, de courage, et de sacrifices auxquels l'homme, avec tout son orgueil, n'atteindra jamais. (Beauchêne.) — V. MARIAGE.

PENSÉES SUR LAMOUR.

L'amour, comme la mort, se plaît à confondre les conditions. (L'abbé Raynal.)

L'amour dans les filles est indécent et scandaleux, et il n'y a qu'un mari qui puisse autoriser un amant. (J.-J. Rousseau.)

Inspirer l'amour aux filles et la réserve aux FEMMES, c'est renverser l'ordre établi et ramener toute cette petite morale que la philosophie a proscrite. (Id.)

Si vous entendez une FEMME médire de l'amour et un homme de lettres déprécier la considération publique, dites de l'une que ses charmes se passent, et de l'autre que son talent se perd. (Diderot.)

Quand une FEMME nous aime autant qu'elle nous plaît, pour l'ordinaire elle ne nous plaît pas longtemps : son amour nous a bientôt fait raison du pouvoir de ses charmes. (Marivaux.)

En amour, la bonté fait des ingrats, la douceur des tyrans, la bonne foi des perfides. (Mme Riccoboni.)

L'amour ne cause tant de peines que parce que trop souvent la personne qui l'inspire n'en est pas digne. (Id.)

La contrainte qu'on impose à l'amour, loin de l'affaiblir, ne sert souvent qu'à l'augmenter. (Id.)

L'indulgence qu'on a pour les FEMMES qui font l'amour est moins une grâce à leur péché qu'une justice à leur faiblesse. (Saint-Évremont.)

Plus l'amour est grand, plus il est ingénieux à se faire de grands plaisirs aussi bien que de grandes douleurs; c'est une passion d'exagération qui grandit toutes choses. (Cerisier.)

L'amour flatte pour perdre, et sous une apparence de douceur cache les plus affreuses amertumes. (Fénelon.)

Le cruel amour, pour tourmenter les mortels, fait souvent qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. (Id.)

Qu'une FEMME est à plaindre quand elle a tout ensemble de l'amour et de la vertu ! (Saint-Réal.)

Le moindre défaut des FEMMES qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour. (La Rochefoucauld.)

De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux FEMMES, c'est l'amour. (Id.)

D'un coup d'œil on aperçoit dans sa maîtresse tout ce qu'elle vaut, et l'amour extrême suit toujours une aussi profonde connaissance; en un mot, c'est la sottise des amants et des maîtresses qui cause la lenteur de l'amour. (De Bernis.)

Une FEMME qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose. (La Bruyère.)

Il coûte peu aux FEMMES de dire ce qu'elles ne sentent point; il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent. (Id.)

Il arrive quelquefois qu'une FEMME cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas. (Id.)

Les FEMMES vont plus loin en amour que la plupart des hommes; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié. (Id.)

Les FEMMES guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour. (Id.)

La paresse, au contraire, dans les FEMMES vives, est le présage de l'amour. (Id.)

Une FEMME insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer. (Id.)

Rien n'est plus propre à augmenter une inclination naissante dans le cœur de la plupart des FEMMES que d'apprendre que ceux qu'elles aiment sont aimés. (Mlle de Scudéri.)

Il est plus difficile à une FEMME qui a de l'esprit et de la vertu de confesser qu'elle a une violente inclination pour un homme qui n'a point d'amour pour elle que d'avouer qu'elle souffrirait agréablement la passion d'un amant. (Id.)

Il n'y a rien de si dangereux qu'une FEMME qui aime sans être aimée, lorsqu'elle a donné quelques marques d'affection à celui qui n'y répond pas. (Id.)

Les FEMMES souffrent volontiers qu'on leur dise qu'elles donnent de l'amour, pourvu que ce ne soit pas ceux à qui elles en ont effectivement donné qui leur en parlent. (Id.)

L'amour, dans les FEMMES, et l'art, ont cela de commun, que plus ils se montrent, moins ils valent. (De Bruis.)

Les FEMMES s'abandonnent plus entièrement que les hommes aux doux sentiments de l'amour; aussi jouissent-elles plus vivement et plus continuement du plaisir d'ai-

mer. Ce sentiment leur inspire une suite d'attentions de délicatesses, et même de sacrifices, dont l'homme est peu capable, et peut-être suffirait-il à leur bonheur si le bonheur pouvait se trouver placé si près des passions. (Beauchêne.)

Les premiers sacrifices que les FEMMES font en amour sont des gages dont elles ignorent la valeur. (Id.)

Les FEMMES aiment mieux inspirer de l'amour que de l'estime; peut-être même ont-elles une secrète aversion pour ceux qui n'ont que de l'estime pour elles. (Id.)

Quand l'amour a détruit la coquetterie chez les FEMMES, elles deviennent trop maladroites pour gouverner longtemps. (Id.)

Les FEMMES d'une imagination ardente, d'une sensibilité exaltée, sont plus faciles à séduire que celles que leurs sens gouvernent. (Id.)

Les FEMMES sont plus heureuses de l'amour qu'elles inspirent que de celui qu'elle éprouvent; les hommes sont tout le contraire. (Id.)

Les FEMMES ont souvent assez de courage pour sacrifier leur amour, mais rarement assez de force pour y renoncer. (Id.)

Mystère, amour et pudeur, voilà la FEMME : gardez-vous d'arracher le voile qui la couvre, vous taririez la source de son bonheur et du vôtre. (Id.)

L'amour pénètre dans les lieux mêmes où les loups n'oseraient aller chercher leur proie; et lorsque celui qui aime sait oser, il serait bien difficile qu'il aimât sans succès. (Byron.)

Il arrive souvent qu'une FEMME s'abandonne à un homme dont elle ne voudrait pas faire son mari, de même que beaucoup d'hommes mariés entretiennent des FEMMES qu'ils ne voudraient pas avoir épousées. Ceci nous prouve que le mariage et l'amour n'ont rien de commun.

La compassion jointe à l'amitié forme dans certaines FEMMES un sentiment si vif, qu'il leur fait commettre les mêmes fautes que la passion la plus décidée. (Mme d'Arconville.)

Les FEMMES qui sont malheureusement nées avec un cœur tendre, et par conséquent faible, devraient éviter jusqu'au commerce des hommes qui leur sont le plus indifférents, car tout est danger pour elles. (Id.)

Une FEMME croit souvent regretter son amant, tandis qu'elle ne regrette que l'amour. (Id.)

Ce qui empêche souvent une FEMME d'être irritée de l'amour que l'on montre pour elle, c'est qu'elle le croit presque toujours plus noble qu'il ne l'est en effet. (Mme C. Fée.)

Quelque sotte que soit une FEMME, elle comprendra tout ce qu'il y a dans l'amour; quelque intelligent que soit un homme, il n'en comprendra jamais que la moitié. (Mme C. Fée.)

Une FEMME sent accroître son amour par toutes les vertus que son amant acquiert pour elle; un homme devrait sentir le sien par toutes celles qu'elle perd pour lui (Id.)

Sous quelque forme qu'il se présente, l'amour est la vie des FEMMES, et amour, pour elles, c'est abnégation. (Id.)

Les fièvres de l'âme ne sont pas moins contagieuses que celles du corps; le spectacle de l'amour, de l'amour même qu'on ne partage pas, fait battre le cœur et trouble la raison. (Id.)

Telle FEMME eût résisté à l'amour qu'elle éprouve, qui ne résiste pas à l'amour qu'elle inspire. (Id.)

L'amitié doit souvent parler pour se faire comprendre; en amour, on ne doit rien dire qui n'ait été compris d'avance. (Id.)

En amour et en amitié, si l'on a jamais le droit de tout obtenir, c'est surtout lorsque l'on n'exige rien. (Id.)

L'amour révèle toujours dans l'objet aimé quelque charme nouveau, quelque grâce inconnue à tout autre œil qu'à celui d'une amante. (Id.)

Qui n'a jamais été sur le point de tout sacrifier à son amour n'a jamais aimé. (Id.)

L'amour tient tant de place dans la vie d'une FEMME tendre, il absorbe tellement son temps et ses facultés, le charme idéal dont il l'environne est si puissant et se répand tellement sur tout, que lorsqu'elle arrive à l'âge où il faut y renoncer, elle croit se réveiller après un long rêve, et apercevoir pour la première fois les peines et les misères de la vie. (Psse de Salm.)

En amour, en amitié, le charme du sentiment est à l'instant anéanti par le premier mot qu'il faut calculer avant de le prononcer. (Id.)

La FEMME qui n'a point vu son amant de la journée regarde cette journée comme perdue pour elle; l'homme le plus tendre la regarde seulement comme perdue pour l'amour. (Id.)

Les passions peuvent nous agiter à tout âge; mais la nature a voulu que l'amour appartînt exclusivement à la jeunesse : c'est pourquoi il rend la vieillesse si ridicule. (Id.)

Les FEMMES qui plaisantent avec l'amour sont comme les enfants qui jouent avec les couteaux, elles se blessent toujours. (Saint-Prosper.)

On peut diviser la vie des FEMMES en trois époques : dans la première elles rêvent l'amour, dans la seconde elles le font, dans la troisième elles le regrettent. (Id.)

Presque toutes les FEMMES prêchent l'amour platonique; mais beaucoup d'entre elles ressemblent à ces avares fastueux qui parlent toujours de dépenses sans jamais en faire. (Saint-Prosper.)

Il y a des FEMMES qui s'attachent par le seul effet de l'imagination. Leurs sottises et leurs fautes sont alors comme l'infini, sans bornes, et si la durée s'y trouvait, on serait presque tenté de les admirer. (Id.)

Dans le commerce de l'amour, les hommes ont l'habitude des grands discours, les FEMMES des demi-mots. Cela tient à ce que les hommes veulent persuader, les FEMMES, au contraire, refuser. (Id.)

Ce qui soutient l'amour dans le cœur des FEMMES est ce qui, au premier coup d'œil, paraît devoir le détruire. Combats, scrupules, remords : aliments nouveaux; parce que nous ne pouvons leur être chers qu'en leur coûtant beaucoup.

Partout où l'instinct de reproduction a été embelli par des idées morales, les FEMMES sont devenues un objet de culte et d'adoration. Mais, chez les peuples qui n'ont encore atteint aucun degré de civilisation, elles sont dans un esclavage qui les ravale au-dessous des bêtes de somme. (Alibert.)

Il y a dans l'âme d'une jeune fille une timidité, une réserve et une pudeur instinctive que l'amour effraie; de là une lutte qui aurait la force du sentiment combattu. Il en est de l'amour comme du cours d'un fleuve : il murmure, il frémit, il s'irrite autour des digues qu'on lui oppose. (A. de Mézières.)

Une des plus grandes douceurs de l'amour pour les FEMMES, c'est d'entendre louer celui qu'elles aiment. (Scip. de Travanet.)

Il est une chose que les FEMMES préfèrent à tout, c'est la conviction d'être aimées pour elles-mêmes. (Id.)

Les FEMMES savent mieux feindre de ne pas aimer qu'elles ne savent aimer véritablement : elles ont plus de plaisir à devoir un cœur à leur adresse qu'à leur sincérité. Leur vanité se trouve flattée de tous les tourments qu'elles font endurer, et elles sont plus touchées de l'embarras d'un amant qui ne sait à quoi s'en tenir que du plaisir de le rendre parfaitement heureux. (***)

La plupart des FEMMES qui ne sont pas sensibles à la passion d'un homme qu'elles regardent comme leur inférieur, ne se font pas un scrupule d'en plaisanter hautement, et veulent le punir par le ridicule; mais une FEMME raisonnable ne se permet pas cette conduite. Un honnête homme qui peut mériter quelques égards est assez malheureux d'aimer sans être aimé, sans devenir encore l'objet du mépris. Une FEMME qui, en pareille matière, plaisante de la faiblesse d'un homme, a pour l'ordinaire de l'indulgence pour quelque autre plus heureux. (Duclos.)

Une FEMME qui parle souvent des dangers de l'amour s'aguerrit sur les risques

et se familiarise avec la passion ; c'est toujours parler de l'amour, et l'on n'en parle guère impunément. (Duclos.)

Si les FEMMES, qui n'avouent jamais rien, désirent que les hommes devinent l'amour qu'elles éprouvent, elles préfèrent aussi souvent ne recevoir aucune de ces déclarations amoureuses qui les mettent dans l'alternative ou de se fâcher ou de se taire. (S-o...)

Les FEMMES qui se dévouent aux plaisirs des princes ne sont communément que les esclaves de l'ambition, et ne connaissent point les vertus que peut inspirer l'amour.

Il est beaucoup de FEMMES plus amoureuses que tendres, qui ont plus d'hypocrisie que de mœurs, plus d'attention pour ce qu'on dit d'elles que pour ce qu'elles sont dans le fond.

La propreté chez les FEMMES est la mère nourrice de l'amour. Une fille d'une figure médiocre, et qui se met toujours proprement, enlève bien des cœurs à une jolie FEMME peu soigneuse de sa personne.

Une FEMME aime souvent moins par besoin que par air : on veut être distingué ; on songe moins à se donner qu'on ne se propose d'acquérir.

L'aveu de la passion d'une FEMME est d'abord ce que les amants demandent ; ensuite ils veulent des preuves ; ensuite ils exigent des sacrifices : heureuse encore tant qu'ils demandent et qu'il peut rester quelque chose à accorder ; car l'amant satisfait ou inconstant, c'est presque toujours la même chose.

Amants et maris, craignez une tendresse affectée, défiez-vous-en. Est-on si recherchée en amour quand on n'a pas d'intérêt à tromper ?... « Les FEMMES sont comme les grands, a dit un écrivain du dernier siècle : lorsqu'elles font à leurs amants ou à leurs maris plus de caresses que de coutume, elles veulent les tromper. »

Une FEMME est perdue lorsqu'elle ne se ressent point des premières hardiesses d'un amant ; car l'amour est un usurpateur ; il ne retourne jamais en arrière ; il aspire toujours à de nouveaux progrès ; il n'est satisfait que par les conquêtes qui éteignent les désirs.

Toutes les FEMMES aiment de la meilleure foi du monde, chacune à sa façon : la prude aime le plaisir ; la jeune aime son amant, parce qu'elle espère en faire son époux ; quelques-unes par vanité ; d'autres par inclination ; mais toutes cherchent le bonheur dans un amant ; elles l'ont bientôt quitté si elles ne l'y trouvent pas.

Les FEMMES des cours allemandes, plus voluptueuses que galantes, s'adressent volontiers, en fait d'amour, à quiconque peut en donner de plus fortes preuves. La tournure de la taille et la vigueur de l'âge sont ordinairement ce qui les décide.

Les FEMMES turques, peu délicates sur ce que les FEMMES appellent ailleurs l'hon

neur, ne sentent pas plus tôt naître l'amour au fond de leur cœur, qu'elles cherchent elles-mêmes les moyens de le satisfaire. Chez elles, le moral et le physique se tiennent par la main ; dès que l'âme est prise, le corps suit. La pudeur ne peut pas les retenir, puisqu'elles n'en connaissent pas même le nom. N'ayant ni principes à combattre, ni préjugés à détruire, elles se livrent sans rougir aux penchants que leur inspire la nature.

Indépendamment de Ninon de Lenclos, qui fit des passions à quatre-vingts ans, Diane de Poitiers, qui fut d'abord aimée de François I[er], le fut ensuite de Henri II : elle avait plus de soixante ans lorsqu'il porta ses couleurs dans ce fameux tournoi où il fut blessé mortellement.

L'amour est un enchantement : jouissons-en sans chercher à connaître le charme qui nous amuse et qui nous séduit. Anatomiser l'amour, c'est vouloir s'en guérir. Psyché le perdit pour avoir voulu le connaître. (Ninon de Lenclos.)

L'économie des sentiments et des plaisirs est en amour la seule métaphysique raisonnable. (Id.)

Une FEMME se persuade beaucoup mieux qu'elle est aimée par ce qu'elle devine que par ce qu'on lui dit. (Id.)

Au commencement de leur commerce, deux amants se croient animés des sentiments les plus délicats. Ils épuisent les finesses, les exagérations, l'enthousiasme de la métaphysique la plus recherchée ; l'idée de leur excellence les enivre quelque temps. Mais suivons-les dans leur liaison : bientôt la nature va reprendre ses droits ; la vanité, satisfaite par l'étalage de ces propos alambiqués, va laisser au cœur la liberté de sentir et de s'exprimer, et, tout en méprisant les plaisirs de l'amour, il arrive un jour où ces gens-là sont fort étonnés de se trouver, après un long circuit, au même point qu'un paysan qui de bonne foi aura commencé par où ils auront fini. (Id.)

L'amour n'est jamais si fort que quand on le croit prêt à finir par l'emportement d'une querelle. Il vit dans les orages ; chez lui tout est convulsif. Veut-on le réduire au régime ? il languit, il expire. (Id.)

Jadis on s'était mis dans la tête que l'amour devait être raisonnable ; on voulait qu'il fût grave ; on ne l'estimait qu'à proportion de sa dignité. Eh ! je vous le demande, exiger de la dignité d'un enfant, n'est-ce pas lui enlever toutes ses grâces ? C'est en faire un triste vieillard. (Id.)

Dans tout ce qui est du ressort de l'amour, les dames doivent être les souveraines : c'est d'elles que nous devons attendre notre bonheur : elles le feront infailliblement dès qu'elles sauront gouverner nos cœurs avec intelligence, modérer leur propre penchant, et maintenir leur autorité sans la compromettre et sans en abuser. (Id.)

L'amour, disait Ninon de Lenclos, est une illusion des sens, un besoin, un sentiment aveugle, qui ne suppose aucun motif dans l'objet qui le fait naître, ni ne

l'engage à aucune reconnaissance. L'amour est un caprice dont la durée ne dépend pas de nous, et qui est sujet au dégoût comme au repentir. — Tant que son goût subsistait, Ninon aimait de bonne foi, mais dès qu'il était passé, ce qui arrivait tôt ou tard, elle rompait sans retour. Elle le déclarait même à ses amants avec une franchise qui leur ôtait le droit de se plaindre : « Je veux bien encore être votre amie, leur disait-elle ; mais je ne puis plus être votre amante. » (Sallentin.)

Les progrès que fait l'amour dans la solitude sont bien plus dangereux que ceux qu'il fait en présence de l'homme qu'on aime. En effet, sa présence réveille le peu de pudeur qui nous reste et paralyse nos sensations et nos idées voluptueuses. Mais seules, nous nous livrons à mille pensées qui bouleversent le cœur ; nous caressons maintes chimères, et bientôt la raison nous abandonne. Si l'homme qui nous occupe s'offrait à nous dans ces moments de délire, que deviendrions-nous, faibles FEMMES que nous sommes? Et quand a cessé ce délire, nous nous promettons bien de n'être pas aussi cruelles que nous l'avons été jusqu'à ce moment, et nous tenons souvent parole, parce que les regrets viennent de plus en plus nous assiéger. (S-o...)

Il y a des FEMMES qui attachent du prix à faire naître dans le cœur des adolescents les premières sensations de l'amour. Pourquoi? C'est qu'elles aiment à analyser cette pudeur qu'elles ont perdue, et qu'elles se trouvent à même de résoudre une question qu'elles s'adressent souvent, et qui pique au plus haut degré leur curiosité. (Id.)

Les FEMMES succombent à l'amour avec tant d'esprit, de coquetterie, d'émotion, de délicatesse et de volupté, qu'elles regretteraient de n'avoir pas de temps en temps quelques faiblesses.

L'amour est suspendu sur la tête des FEMMES comme l'épée de Damoclès.

Les FEMMES prétendent qu'en amour un homme trompé est un sot, et qu'une FEMME trompée est bien à plaindre.

On sait qu'il y a certaines affections où les malades ne se croient jamais plus en voie de guérison que quand ils sont près d'expirer : telles sont, en amour, la plupart des FEMMES, qui succombent au moment même où elles se croyaient le plus en état de résister. (S-o...)

Quand une FEMME a cédé aux instances d'un homme, elle aime à pouvoir prouver qu'elle n'avait aucun motif pour s'en méfier. Or, si vous avez l'intention de manquer de respect à une FEMME, il faut lui en montrer ostensiblement beaucoup. C'est un principe paradoxal. Mais quoi de plus paradoxal que l'esprit des FEMMES? (Id.)

LES FEMMES ont des moments de faiblesse tels, que, si les hommes pouvaient les connaître et les saisir, le danger de succomber serait imminent pour elles. Il faut avouer que, quand il y a surprise de ce genre, la FEMME est, pour se servir du mot usité, moins coupable que celle qui a été l'objet d'attaques réitérées. Quand la nature veille, elle triomphe toujours. (Id.)

SI VOUS voyez une FEMME accorder ostensiblement à d'autres hommes certaines

petites faveurs qu'elle vous refuse en souriant, vous pouvez en conclure qu'elle a quelque penchant pour vous. Elle croit toujours que l'on donne à sa conduite envers vous une interprétation différente de celle qu'on donne à ses actes envers les autres hommes qui ne lui inspirent aucune passion. (S–o...)

Quand la présence d'un homme rend une FEMME distraite, on peut en conclure qu'elle est amoureuse de lui. (Id.)

Les jeunes filles se font de l'amour une toute autre idée que celle qu'elles devraient en avoir. Elles songent au sublime. Ce point de départ est faux. L'amour n'est qu'un instinct aveugle qui nous porte vers un objet plutôt que vers un autre.

Une FEMME serait souvent fort embarrassée de déduire la raison pour laquelle elle préfère un amant à un autre. (S...)

Pour conserver son amant, une FEMME doit se conduire de manière à ce qu'il trouve chez elle toutes les nuances de caractères et de plaisirs qu'il pourrait rencontrer ailleurs. Il éprouve la jouissance du changement tout en restant fidèle. (Id.)

Les plaisirs de l'amour sont toujours les mêmes, et cependant ils offrent des variations que nulle autre passion ne sait procurer.

La réflexion et l'amour ne marchent jamais ensemble.

En amour, le fond n'est rien, les formes sont tout.

La FEMME ne vit que d'impressions. Elle ne sent véritablement qu'elle existe que quand elle aime. Le temps passé sans amour n'est pour elle qu'un rêve confus.

Les FEMMES ne peuvent pas plus résister à l'attraction de l'amour que le fer ne peut résister à celle de l'aimant.

L'amour ne vit que de contradictions.

La passion de l'amour est comme la vapeur : plus elle est comprimée, plus elle a de force.

En amour, il n'y a pas d'exception à cette maxime : L'imagination va toujours au delà de la réalité.

L'amour, chez les FEMMES, cause d'étranges métamorphoses : la fière s'humanise; la dévote écarte ses scrupules; la prude ne sauve que les apparences; la farouche ne l'est point dans le particulier; l'indifférente ne l'est que pour un temps.

Les prudes désespèrent; les coquettes trompent. L'amour des FEMMES spirituelles est suspect de beaucoup d'art, et celui des FEMMES sans esprit est insipide.

Pourquoi les FEMMES rougiraient-elles d'avouer une louable affection? Que trouvent-elles de honteux dans l'amour, lorsqu'il est réglé par l'honneur et par la discrétion?

L'aveu qu'une FEMME fait à son amant de son amour est ce qui coûte le plus à une âme honnête; et quand les FEMMES de ce caractère ont à céder, les suites d'un tel aveu sont plus rapides avec elles qu'avec les autres.

L'écueil ordinaire des jeunes personnes élevées dans la retraite, c'est de prendre pour de l'amour les politesses d'usage : une vanité sotte leur fait adopter ce travers.

Il paraît essentiel que les FEMMES soient persuadées, au moins celles qui affectent de l'ignorer, que, dans ce siècle, l'amour sans désirs est une chimère; il n'existe point dans la nature. Si quelques philosophes veulent lui donner une telle existence, c'est dans le froid de leur imagination qu'ils ont pris les traits dont ils le peignent.

Les FEMMES, en général, aiment mieux inspirer des désirs que de l'amour.

L'amour, qui embellit et donne des grâces aux jeunes personnes, ne sert qu'à éclairer les rides de la vieillesse et à la faire paraître ridicule.

Les FEMMES aiment en proportion de leur honnêteté. Dans une belle âme, l'amour s'approfondit et fait les plus grands ravages : il glisse sur les âmes corrompues.

L'amour, pour quelques FEMMES, n'est qu'une distraction, une espèce d'intermède à l'intrigue, et quand il n'est pas l'affaire la plus importante de la vie pour elles, il en est la plus frivole. L'amour est aussi souvent chez elles moins un sentiment du cœur qu'un mouvement de vanité.

Les FEMMES qui ont du tempérament ont ordinairement plus d'art et de manége que d'amour.

Que de FEMMES succombent en amour avec froideur! que de FEMMES tiennent plus aux bienséances qu'à la vertu!

Une FEMME tendre, sensible, délicate, ne fait pas éprouver des transports si rapides; mais ils sont plus voluptueux lorsqu'elle peut trouver un cœur digne du sien : le premier moment décide de leur penchant. Destinés l'un à l'autre de toute éternité, ces heureux amants n'ont plus qu'une même vie, un même souffle les anime.

En amour, on avance au moins autant ses affaires avec une FEMME en flattant sa vanité qu'en touchant son cœur.

Une jeune personne peut être sage et bien élevée; mais l'innocence et la candeur ne sont point des sauvegardes contre l'amour.

Plus de FEMMES cèdent plutôt au penchant, ou, pour mieux dire, aux besoins de la nature, qu'à l'amour.

Lorsque l'esprit, la beauté, la douceur, se réunissent dans une FEMME, il est impossible à l'amour de se dégager.

L'amour dans quelques FEMMES est une occupation, et dans quelques autres un besoin.

On disait un jour devant une FEMME libertine : L'amour est l'union des cœurs. — On se trompe, dit-elle, c'est l'union des corps.

En amour, la blonde inspire de l'amour, et la brune fait naître les désirs : on cherche plus à vaincre celle-ci qu'à lui plaire.

On doit traiter les FEMMES comme le caractère l'exige. Si elles sont enjouées et badines, il faut par la folie les conduire à l'amour.

En amour, dès que la maîtresse prend le rôle de l'amant, bientôt il se néglige; il fait plus, il s'érige en tyran, et finit par le dédain, qui le mène droit au dégoût et à l'inconstance.

La haine, l'ambition ou l'amour des FEMMES, font presque toujours leur gloire ou leurs malheurs.

Une FEMME enjouée par humeur, étourdie par système, et coquette par usage, traite l'amour comme tout le reste, légèrement; son goût se borne à de simples préférences. Sans avoir intention de changer, elle change néanmoins. L'amour n'est pour elle qu'une affaire à la mode, et un amant une parure de fantaisie qui doit faire place à quelque autre.

En amour, le respect communément flatte les FEMMES, et bientôt les ennuie.

Une FEMME trop vive est peu capable d'attachement ; trop gaie, elle est peu propre au sérieux de l'amour.

L'amour et la vertu ne sont pas incompatibles. Une FEMME peut être sage et faible en même temps. Les faveurs que l'amour arrache sont bien différentes de celles qu'il accorde volontairement.

Il est aisé aux FEMMES d'irriter l'amour quand elles ne le satisfont pas, et fort malaisé de ne pas l'éteindre quand elles le satisfont. Il est plus facile de refuser toujours avec sévérité que d'accorder sans cesse avec de nouveaux agréments.

Les FEMMES peuvent aimer en tout temps, mais non pas plaire. L'amour, comme les fleurs, n'a d'attraits qu'au printemps.

L'amour étourdit facilement la raison d'une FEMME, et il suffit de lui en inspirer pour l'aveugler sur les convenances.

Dans les premières passions, les FEMMES aiment l'amant; et dans les autres, elles aiment l'amour, ou plutôt ses plaisirs.

On offense une FEMME quand elle demande de l'amour et qu'on ne lui offre que de l'amitié.

L'on prend de l'amour auprès d'une fille de seize ans; une FEMME de vingt-huit à trente ans en donne.

Combien de FEMMES que le mot *amour* effraye, et qui se familiarisent avec la chose! Combien d'autres à qui la chose est inconnue, et le mot trop familier!

On forme les FEMMES pour l'amour, et on a grand soin de leur en défendre l'usage. Il faut convenir que nous sommes singulièrement conséquents!

Que de FEMMES qui ne connaissent de l'amour que le physique!

Le renard sait beaucoup, mais une FEMME amoureuse en sait davantage.

L'amour dépend presque toujours de l'objet qui l'a fait naître. Une FEMME aimable, vive, agaçante, n'inspire pas une passion langoureuse. L'inégalité de son caractère, l'enjouement de son esprit, ne laissent point à l'amant qu'elle a subjugué le temps de réfléchir; il n'a que celui de désirer.

Si les faiblesses de l'amour sont pardonnables, c'est principalement aux FEMMES, qui règnent par lui. (Vauvenargues.)

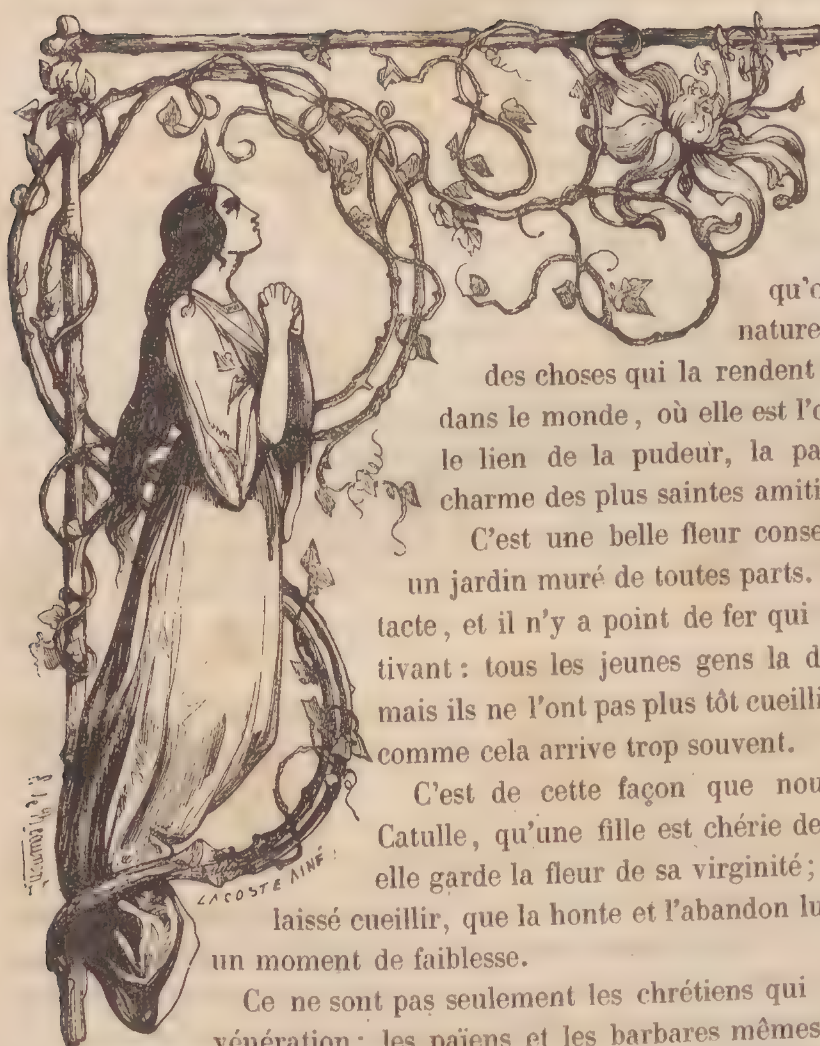
L'amour qui vient du cœur s'enflamme par le plaisir, s'accroît par le bonheur, et perfectionne ce qu'il admire; il éternise ce qu'il éprouve, et divinise ce qu'il aime. (De Ségur.)





IX

DE LA VIRGINITÉ.



Entre tous les états de la vie, la virginité peut être placée en première ligne. La difficulté qu'on a de résister à la nature est assurément l'une des choses qui la rendent plus recommandable dans le monde, où elle est l'ornement des mœurs, le lien de la pudeur, la paix des familles et le charme des plus saintes amitiés.

C'est une belle fleur conservée chèrement dans un jardin muré de toutes parts. Elle est fraîche, in=tacte, et il n'y a point de fer qui l'ait blessée en la cul=tivant : tous les jeunes gens la désirent avec passion ; mais ils ne l'ont pas plus tôt cueillie, qu'ils la méprisent, comme cela arrive trop souvent.

C'est de cette façon que nous pouvons dire avec Catulle, qu'une fille est chérie de tous ses amis quand elle garde la fleur de sa virginité ; mais à peine l'a-t-elle laissé cueillir, que la honte et l'abandon lui font payer bien cher un moment de faiblesse.

Ce ne sont pas seulement les chrétiens qui ont eu la virginité en vénération ; les païens et les barbares mêmes ont eu pour elle une estime toute particulière.

Les Romains, autrefois, lui firent bâtir un temple et élever une statue qu'ils ap=pelaient *Bucca veritatis*. Cette statue décidait de la virginité ou de l'infamie des

filles. Témoin la fille du roi de la Volatère, qui, après lui avoir mis le doigt dans la bouche, n'en fut pas mordue, et ainsi se justifia de l'injure qu'une vieille FEMME avait faite à sa pudicité. Il n'en arriva pas de même, dit-on, à l'égard d'une autre, qui, étant accusée du même crime, eut le doigt emporté par la bouche de la statue.

On sait encore quelle vénération ont eue ces mêmes peuples pour les vierges vestales; celles qui manquaient au vœu de virginité étaient enterrées vivantes. La fille de Séjan, qui n'avait pas encore atteint l'âge de puberté, fut déflorée par le bourreau avant d'être étranglée, pour ne pas faire déshonneur à la virginité.

Si la plupart des peuples ont de la vénération pour la virginité, il existe cependant des nations barbares qui la méprisent, et qui regardent comme un ouvrage servile la peine qu'il faut prendre pour l'ôter. C'est affliger l'amour que de tracer l'image des superstitions horribles qui portent les habitants de Goa à sacrifier les prémices de leurs vierges à une idole de fer. C'est affliger la décence que de détailler certaines coutumes qui autorisent un étranger, un prêtre, à ouvrir le chemin des plaisirs à l'époux qu'une jeune fille s'est choisi. Les théologiens et les médecins considèrent la virginité d'une manière toute différente. Les premiers disent qu'elle est une vertu de l'âme qui n'a rien de commun avec le corps; qu'on a beau caresser amoureusement une fille, elle ne perd pas pour cela sa virginité, à moins qu'elle n'y consente.

Buffon a aussi considéré la virginité comme un être moral qui ne consiste que dans la pureté du cœur. Il a prouvé, par la force de ses raisonnements et par les charmes puissants et victorieux de son éloquence, combien les hommes s'abusent en faisant de la virginité un objet physique. La fausseté de leurs idées à cet égard a donné naissance à des opinions, à des usages, à des cérémonies, à des superstitions, et même à des jugements et à des peines plus absurdes et plus ridicules les uns que les autres. Les hommes, toujours jaloux d'obtenir les premiers ce qu'ils désirent, et de conserver exclusivement ce qu'ils possèdent, ont autorisé, pour satisfaire leur convoitise, les coutumes les plus déshonnêtes. Ils ont souffert que les parties les plus secrètes de la nature fussent exposées à des regards étrangers, et fussent soumises à des examens indiscrets, sans songer qu'une pareille indécence est un attentat contre la virginité, et que c'est la violer que de chercher à la connaître. Toute situation honteuse, tout état indécent, dont une fille est obligée de rougir intérieurement, est une vraie défloration.

Les médecins, au contraire, pensent que la virginité est un état, un assemblage naturel des parties génitales d'une fille qui n'a pas souffert l'approche d'un homme.

Des signes de la virginité. — La virginité est une vertu de l'âme.

MOÏSE avait indiqué une précaution pour constater aux parents du nouvel époux que sa FEMME était vierge quand il l'a prise. On observe à peu près la même cérémonie chez les Arabes. Mais les médecins ont jugé les signes de la virginité fort équivoques, avouant avec Salomon qu'il est aussi difficile de découvrir les traces du libertinage d'une fille que celle d'un vaisseau qui glisse sur la mer, d'un aigle qui fend l'air, et d'un serpent qui se traîne sur un rocher; et que si peu qu'une FEMME ait d'effronterie, elle lave sa bouche après avoir mangé, dit le

sage monarque, et proteste qu'elle n'a goûté de rien avec des serments exécrables. ... Au surplus, nous regardons la virginité comme une vertu de l'âme qui ne se perd pas avec l'intégrité corporelle, à moins que l'on y consente. Mais aussi, quoique le corps n'ait point été touché, si l'âme s'est livrée aux désirs de la chair, la personne n'est point exactement vierge. Ovide prétendait que la perte de la virginité est irréparable; ceci doit s'entendre de l'intégrité du corps : à l'égard de celle de l'âme, un chrétien peut la rétablir par la pénitence. Enfin elle se conserve par une grande circonspection. Tout effraye un cœur vierge, ajoute Ovide. De notre côté, nous ajouterons que le moindre nuage ternit l'éclat de la virginité. (Le P. Joly, capucin.)

C'EST une espèce de folie qui a fait de la virginité un être réel. Une vertu qui ne consiste que dans la pureté du cœur est devenue un être physique dont tous les hommes se sont occupés. On n'a point songé que chercher à la connaître, c'est un véritable attentat contre elle. Mais, à cet égard, quel contraste dans les goûts et les mœurs des hommes des différents pays! Quelques peuples méprisent cette fleur délicate qu'ils font cueillir par des esclaves : les uns en cèdent les prémices à leurs prêtres, à leurs idoles; les autres à leurs chefs; ceux-ci à leurs maîtres; ceux-là en font l'emplette à prix d'argent; d'autres enfin enlèvent par la force ce qui ne doit être que le prix avoué d'un amour légitime. (Buffon.)

Les Pères de l'Église et les vierges.

C'EST à vous, maintenant, que je m'adresse, vierges chrétiennes, vous que l'excellence de l'état que vous avez embrassé oblige à plus de perfection. Vous êtes les fleurs odoriférantes des églises, le plus bel ouvrage de la grâce divine, l'ornement de la nature, l'image de Dieu, où sa sainteté se réfléchit avec le plus d'éclat, la portion la plus illustre du troupeau de Jésus-Christ. Ce sont les vierges qui font la joie et le triomphe de l'Église notre mère, dont elles attestent la fécondité; et plus nous voyons s'en accroître le nombre, plus aussi notre sainte mère sent redoubler son allégresse. Qu'elles écoutent ces exhortations que leur adresse moins l'autorité que l'affection, moins le droit de censurer les fautes quand il s'en commet (bien que je me reconnaisse en toute humilité pour le dernier des hommes), que le devoir de prévenir celles qui peuvent se commettre, et de manifester les appréhensions où me jette la guerre que nous fait continuellement l'ennemi de nos âmes. Non, ce n'est point une terreur chimérique et une défiance sans motif que celle qui a pour objet l'intérêt du salut, la pratique des commandements du Seigneur et la vie éternelle, l'obligation où sont toutes les personnes vouées au service du Seigneur qui ont pris la résolution de se consacrer à lui tout entières, de s'abstenir de toute concupiscence charnelle, d'achever un ouvrage auquel s'attachent de si magnifiques espérances, de ne chercher à plaire à d'autres yeux qu'à ceux de l'Époux céleste de qui elles attendent la récompense de la virginité, d'après l'engagement que lui-même en a pris en disant : « Cette parole ne sera pas entendue de tout le monde, » mais de ceux seulement à qui il est donné de l'entendre; car il y en a qui sont » eunuques dès le ventre de leur mère, et qui sont nés tels; il y en a que les » hommes ont fait eunuques par force, et il y en a qui se sont rendus eunuques

» eux-mêmes pour gagner le royaume des cieux. » L'ange de l'Apocalypse caractérise bien cet heureux privilége de la chasteté par ces paroles : « Ce sont ceux qui ne » se sont point souillés par aucun commerce avec les personnes du sexe, car ils » sont demeurés vierges, et ceux-là suivent l'Agneau partout où il va. » Or, ce n'est point aux hommes seulement qu'est réservée la récompense de la chasteté; mais la FEMME étant une partie de l'homme, tirée et formée de sa substance, c'est à la FEMME aussi bien qu'à l'homme que l'Écriture s'adresse par une dénomination générale qui s'applique à l'un et à l'autre, parce qu'ils sont deux dans une même chair. Si la chasteté marche à la suite de Jésus-Christ, et que la virginité doive aspirer au royaume, de Dieu qui désire plaire aux hommes, au lieu de ne chercher à plaire qu'à Dieu seul, offense Dieu, oubliant qu'il a été dit : « Ceux qui plaisent » aux hommes seront couverts de confusion, parce que Dieu les a rejetés. » L'Apôtre, avec la magnanimité qui lui est ordinaire : « Si je voulais, dit-il, plaire aux hommes, » je cesserais d'être le serviteur de Jésus-Christ. »

Les vertus de tempérance et de chasteté ne consistent pas seulement à préserver son corps de toute souillure charnelle, mais à se défendre des vains ornements, à redouter toute parure dont la recherche ne blesse pas moins la pudeur, en un mot, à être chaste de corps autant que d'esprit. C'est ce qu'entend l'Apôtre par ces sages maximes : « Celui qui n'est point marié s'occupe du soin des choses du Seigneur et » des moyens de plaire à Dieu; mais celui qui est marié s'occupe du soin des choses » du monde et des moyens de plaire à sa FEMME, et ainsi il se trouve partagé; de » même une FEMME qui n'est point mariée, et une vierge, s'occupe du soin des » choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit. »

Toute vierge ne doit pas seulement être chaste, elle doit encore le paraître et en avoir la réputation. Qu'à son seul aspect on la reconnaisse pour telle; que tout chez elle soit en harmonie, et que sa mise extérieure ne démente point la pureté de l'âme..... On vous croit vierge; où en est la preuve? Vierge en paroles, toute autre chose en réalité. Vous aspirez à l'honneur d'être chaste, et vous vous laissez prendre aux poisons de la concupiscence!.....

..... O vierges! réservez-vous pour vos futures destinées. Une grande récompense vous attend: la récompense promise à la vertu, promise surtout à la chasteté. Voulez-vous savoir de quels maux elle vous affranchit, et quels avantages elle vous procure dès la vie présente? « Je multiplierai, a dit le Seigneur à la première » FEMME, vos chagrins et vos angoisses; vous enfanterez dans la douleur; vous serez » sous la puissance de votre mari, et il vous dominera. » (Saint Cyprien.)

Réfutation des opinions émises par les Pères de l'Église sur la virginité.

Les puissances ecclésiastiques, expression du quatrième et du douzième siècle, nous disent :

« Le Créateur vous a donné des sens pour vous en défendre l'usage; il vous a fait sensibles au plaisir pour vous damner. »

Les lois de la nature, qui sont de tous les siècles, vous disent :

« Dieu vous a donné des sens pour en régler l'usage. »

« Le plus beau titre aux récompenses de l'autre vie est d'accomplir sa loi dans celle-ci. »

Or, la loi, c'est d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et son prochain comme soi-même. L'Évangile et la nature ont le même langage : ils résument tout par l'amour.

Ceci posé, je conclus :

La vie de pénitence décomplète l'homme.

La vie de pénitence détruit la société.

La vie de pénitence condamne l'œuvre de Dieu. Elle brise toutes les lois de la nature; donc elle est une absurdité, une vanité, une impiété. Et toutefois nous n'avons pas signalé le dernier terme de la doctrine. Elle ne s'arrête ni au fouet, ni au jeûne, ni au célibat. Le dieu des moines, comme le dieu des païens, veut encore les soupirs des vierges et le sacrifice des joies maternelles.

Une vierge est pure seulement parce qu'elle refuse d'être FEMME et mère : accomplir cette loi invincible de la nature, à laquelle nous sommes conduits par l'amour et par le désir, par l'âme et par la chair; aimer et concevoir, mettre au monde une créature semblable à nous, est une souillure dans le ciel. Pour être agréable à Dieu, il faut tuer dans notre sein les générations à venir. L'être vivant et pensant ne communiquera ni la pensée ni la vie.

Ne semble-t-il pas que l'homme se fasse horreur à lui-même? Il glorifie qui le détruit, il honore qui refuse de le reproduire : il place la vertu dans l'anéantissement de l'espèce!

Voilà la doctrine, et sans doute elle prend sa source dans cette fausse idée, que la virginité est la même chose que l'innocence. Comme si les insomnies de la vierge, les désirs qui la brûlent, les passions qui la consument, toujours renaissants et toujours trompés, ne laissaient aucune image dans son cœur, aucun ressentiment dans sa conscience, aucun regret au pied de l'autel où elle gémit prosternée.

« Faites mourir les membres de l'homme terrestre! » s'écrie saint Paul. Vœu impie! L'Apôtre mutile l'ouvrage, et croit exalter l'ouvrier.

La virginité n'exige pas seulement la mort des sens, il lui faut encore la mort du cœur! Elle brise deux fois l'œuvre de Dieu!

J'ouvre saint Jérôme! Quelle sollicitude, que de soin, que de sacrifices pour conserver la sûreté des vierges! Il veut qu'elles jeûnent tous les jours, qu'elles sortent rarement, et jamais pour visiter les FEMMES mariées. Il leur défend le vin et les viandes, qui excitent les désirs impurs; il s'inquiète de leurs vêtements, de leur voile, de leur chaussure; il les suit jusque sur leur couche solitaire, épie leurs plus secrètes pensées, et ose prévoir le moment où elles se sentiront émues par les désirs naissants qu'inspire la jeunesse. Alors il s'écrie : « Que votre lit soit arrosé de larmes; veillez comme le passereau dans la solitude; dites, en invoquant votre Époux céleste : Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe, et il repose sur mon sein! Si vous priez, il vous entend; si vous l'appelez, il vous répond. Il viendra, cet époux; et, frappant à votre porte, il vous dira : Me voici, et c'est moi qui frappe; ouvrez-moi, et j'entrerai, et je souperai avec vous, et vous avec moi. Répondez-lui aussitôt, avec un saint empressement : J'entends la voix de mon bien-aimé. C'est lui qui frappe à la porte : Ouvrez-moi, me dit-il, ma sœur, ma colombe, ma parfaite amie. — Ne lui dites pas : Je me suis dépouillée de ma robe, comment la revêtirai-je? J'ai lavé mes pieds, comment les souillerai-je? Levez-vous sans balancer, ouvrez votre porte, et, toute ravie de l'approche du bien=

aimé, dites-lui : Je suis blessée d'amour! et il vous répondra : Ma sœur, mon épouse, est un jardin fermé; elle est une source close et une fontaine scellée. »

Qui le croirait? ces instructions amoureuses, ces scènes nuptiales, ces expressions si tendres, si vives, si passionnées, du Cantique des cantiques, que j'affaiblis et que j'abrége à dessein, sont adressées à une jeune fille pour encourager sa vocation pieuse; elle doit les méditer dans la solitude, elle doit s'en faire un bouclier contre les tentations de la chair : singulière innocence que celle d'une vierge qui comprend un tel langage! Au moins l'amour a quelque chose de moral qui vivifie le cœur et le porte à la vertu. Dans l'union conjugale, il y a des tendresses pieuses, des joies saintes d'épouse et de mère. Mais ici tout est physique, tout enflamme les sens, effraye la pudeur, émeut l'imagination. La pureté de la vierge s'évanouit devant les enseignements du saint. En la privant de volupté, il lui en empreint les images, et les douceurs du lit nuptial égarent moins la pensée que ces ragoûts de la pénitence.

Voilà comment saint Jérôme met le monde aux pieds des vierges et les élève au rang des anges. Mais quelle leçon lorsque, cédant à l'impétuosité de ses souvenirs, dans une page brûlante, il constate lui-même par ses défaites l'impuissance de l'homme en révolte contre la nature!

« Au sein des déserts, dit-il, dans ces vastes solitudes brûlées du soleil, combien de fois j'ai rêvé les délices de Rome! Assis au fond de ma retraite, seul, parce que mon âme était pleine d'amertume, défiguré, amaigri, le visage noir d'un Éthiopien, mes membres se desséchaient sous un sac hideux! Tous les jours des larmes, tous les jours des gémissements; je criais au Seigneur, je pleurais, je priais, et lorsque, oppressé par le sommeil, et luttant contre lui, il venait me surprendre, mon corps épuisé tombait nu sur la terre nue. Je m'étais condamné à ces supplices pour échapper au feu de l'enfer. Eh bien! dans ces tristes déserts, environné de bêtes féroces et d'affreux reptiles, je me revoyais en idée parmi les danses des vierges romaines. Le visage était abattu par la pénitence, le cœur brûlé par d'infâmes désirs! Dans un corps exténué, dans une chair morte avant l'homme, la concupiscence attisait ses feux dévorants. Alors j'invoquais le Seigneur, je mouillais ses pieds de mes larmes; le jour, la nuit, je criais, me frappant la poitrine, et ne cessant d'implorer mon Dieu jusqu'au moment où il rendait le calme à mon âme. Je me souviens d'avoir passé des semaines entières sans manger, craignant même d'entrer dans ma cellule, où j'avais nourri de si coupables pensées; cherchant des vallées profondes, d'âpres rochers, de hautes montagnes, pour en faire un lieu d'oraisons et de supplices : bourreau impitoyable de cette chair toujours rebelle! Là, Dieu m'en est témoin, après des torrents de larmes, les yeux toujours attachés au ciel, triomphant, je m'élevais parmi les anges, et dans les ravissements d'une vision céleste, je chantais : Je suis arrivé jusqu'à vous, attiré par l'odeur de votre encens! »

C'est ici un des spectacles les plus étranges que puisse offrir l'humanité : l'âme se confond devant cette lutte vigoureuse des deux puissances : la matière et l'esprit, la loi des saints et la loi de la nature. Drame sublime où l'homme est grand dans sa chute comme dans son triomphe, et dont l'action, commencée au désert, se termine dans le ciel par les délires du génie et de la vertu.

L'homme voudra-t-il se faire ange, comme les anges voulurent se faire dieux? il sera précipité dans l'abîme; même faute, même punition. Il ne faut demander

à l'homme que l'homme, une harmonie du ciel et de la terre. Vainement ses efforts pour atteindre la perfection intellectuelle révèlent le Dieu; leur impuissance dénonce sa faiblesse, et de chute en chute le replonge dans l'humanité. Mais voilà que saint Jérôme interrompt ses gémissements pour tracer la vaniteuse apologie de la virginité : « La virginité est préférable à tout. Ève était vierge dans le paradis, et FEMME sur la terre. Vous êtes née (1) dans le paradis, sachez donc vous y maintenir dans les droits de votre heureuse naissance. Une preuve certaine que la virginité est naturelle, c'est que le mariage produit des enfants vierges; il donne le fruit qu'il a perdu. Tendre mère, bénissez la vocation de cette fille céleste; vous l'avez nourrie de votre lait, vous l'avez portée sur votre sein, vous l'avez conservée pure en l'environnant de votre amour; gloire au Seigneur! par la virginité de votre fille, vous êtes devenue la belle-mère d'un Dieu! »

Mais un rayon de lumière brille soudain au milieu de ces flatteries vaniteuses, et ce n'est pas sans surprise qu'on entend saint Jérôme déclarer que l'Évangile ne fait point une loi du célibat, parce qu'on ne saurait, sans inhumanité pour les plus douces inclinations de la nature, contraindre l'homme à mener la vie des anges, et condamner, en quelque sorte, l'œuvre de Dieu.

Le saint, prosterné dans le désert, soulève ses membres exténués, et, le front couvert de cendre, il s'écrie : « NE CONDAMNEZ PAS L'OEUVRE DE DIEU ! » Lumière soudaine de la conscience, sa vertu lui apparaît comme un remords!

Et maintenant, ô vierge! il dit les récompenses qui vous attendent; il prédit ce jour où la mère de Jésus viendra au devant de vous, accompagnée des chœurs célestes, et marchant la première au bruit du tambour. O triomphe de la vertu! gloire de l'innocence! votre Époux, jeune vierge, s'avance pour vous recevoir : Levez-vous, dit-il, mon amie, mon épouse, ma colombe, car l'hiver est passé, et les orages se sont dissipés. A cette vue, les anges saisis d'étonnement diront : Quelle est celle-ci, qui apparaît comme l'aube matinale, belle comme la lune, brillante comme le soleil? Et les filles vous diront bienheureuse, et les reines feront votre éloge, et les FEMMES publieront votre beauté! Sara avec les FEMMES mariées; et Anne, fille de Phanuel, avec les veuves; et le sein de votre mère tressaillira de joie; et les petits enfants, agitant des palmes dans leurs mains, se précipiteront sur votre passage, chantant : Hosanna! hosanna! salut et gloire! tandis que les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre, et les vieillards qui forment un cercle au pied du trône de Dieu, saisissant les harpes saintes, chanteront des cantiques inconnus du ciel, et qu'il n'est donné à aucune voix humaine de pouvoir répéter!

Scène étrange autant que magnifique! apothéose fallacieuse! Ainsi toutes les passions humaines, sous une livrée sainte, s'agitent dans le ciel. Avec quel art le solitaire éveille la vanité, première passion des jeunes filles, et comme il sait donner à leur faiblesse tous les attraits de la sainteté! Un Dieu pour époux, des reines pour marchepied, des saintes pour chambrières, des anges pour flatteurs; l'amour, la vanité, l'éclat, voilà les récompenses de la modestie, de la pudeur et de l'humilité! Le saint exalte dans le ciel tout ce qu'il condamne sur la terre : absurdité, impiété, vanité (2)!

(1) Cette épître est adressée à Eustoquie; c'est la XXIme du recueil.

(2) Vanité dans le ciel et vanité sur la terre. C'est une remarque des Pères de l'Église, qu'on avait

Toutes les lois imposées à l'homme par la nature sont des devoirs. Il doit les connaître et les accomplir : c'est la condition de son existence, de sa vertu et de son bonheur ; condition si inviolable, qu'il n'est pas plus au pouvoir de l'homme d'échapper au plaisir qu'à la douleur. Ces deux gardiens de son être ne le quittent jamais : riche ou pauvre, libertin ou saint, ils le poursuivent, ils le pressent, ils l'étreignent, ils le tuent, s'il ne rentre dans sa règle.

Ainsi le jeûne ramène au plaisir de manger, l'insomnie aux douceurs du sommeil, la souffrance au calme, et la virginité au délire des sens. Toujours un plaisir naît d'une douleur.

Et aussi toujours une douleur naît de l'excès d'un plaisir. Le trop manger conduit à l'indigestion, le trop boire à l'ivresse, le libertinage au dégoût, à l'épuisement, à la mort.

Si le plaisir est criminel, comment les saints eux-mêmes ne peuvent-ils s'y soustraire ? Si la douleur est sainte, comment naît-elle toujours d'un déréglement ? Enfin, si pour plaire à Dieu l'homme est tenu de briser l'heureuse harmonie du corps et de l'âme, comment Dieu n'a-t-il placé que dans cette harmonie le repos, la santé et la félicité ?

Sur ce point, la loi de l'Évangile est claire, précise, irrévocable, comme la loi de la nature. Écoutez Jésus-Christ, répondant aux Pharisiens qui viennent lui parler du mariage, AFIN DE LE TENTER : « N'avez-vous pas lu, leur dit-il, que celui qui créa l'homme le créa mâle et femelle, et qu'il dit : Pour cette raison, l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa FEMME, et ils seront deux dans une seule chair ; ainsi ils ne seront plus deux, mais une seule chair. QUE L'HOMME DONC NE SÉPARE PAS CE QUE DIEU A JOINT. »

Ces paroles si simples, on ne pourrait le remarquer sans admiration, s'appuient des trois plus grandes autorités que l'homme puisse invoquer sur la terre : l'autorité de la création, l'autorité des lois de la nature, et l'autorité de la morale ; en d'autres termes, elles expriment le principe, le précepte et le commandement.

Le principe, le fait : L'homme fut créé mâle et femelle.

Le précepte : C'est pourquoi il quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa FEMME, et ils ne seront plus deux, mais une seule chair.

Le commandement : Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint. Loi positive que Jésus met sous la garde de la vertu et de la sainteté conjugale lorsqu'il ajoute : « Il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère : moi, je vous dis : Quiconque aura regardé une FEMME avec un mauvais désir a déjà commis l'adultère dans son cœur. »

Voilà comment Jésus-Christ sanctifie l'union conjugale ! Elle est à ses yeux comme une seconde pudeur qui dérobe la FEMME aux désirs des hommes.

« Mariage et unité dans le mariage ». Ainsi parle la Genèse ; ainsi parle l'Évangile ; ainsi parle le cœur de l'homme, à qui il n'est donné d'aimer d'amour qu'une fois. Et cette triple loi de la création, de la nature et de la morale, si souvent méconnue depuis le commencement des choses, Dieu ne cesse de la publier, de la proclamer,

trouvé le moyen d'accroître le nombre des vierges consacrées en les comblant d'honneurs et de privilèges. Par exemple, il n'était permis qu'à elles seules de paraître sans voile dans l'église, et cette distinction vaniteuse inspira plus d'une vocation, suivie de plus d'un scandale, comme on peut le voir dans le petit traité de Tertullien, sur le voile des vierges.

de nous la signifier, en versant chaque année sur la terre autant de filles que de garçons ; donnant une FEMME à chaque homme, un homme à chaque FEMME ; ne laissant jamais une moitié incomplète ; les animant tous des mêmes désirs ; les revêtant tous de pudeur, de grâce, de beautés, et prodiguant à ces enfants du ciel les charmes de l'innocence, les illusions de la jeunesse et les ravissements de l'amour !

C'est alors que la jalousie s'échappe du cœur de l'homme, et, terrible, s'assied à la porte des jeunes époux. Gardienne incorruptible de la pureté du mariage, elle dit à son tour : Une FEMME pour un homme, un homme pour une FEMME.

Ainsi la nature a écrit dans notre âme, comme le législateur dans l'Évangile : « Vous ne commettrez point d'adultère ; vous ne regarderez pas la FEMME d'autrui avec un mauvais désir. »

Ainsi le mariage établit l'homme dans ses droits, la société dans sa règle, et le genre humain dans la vertu. (Aimé Martin.)

La virginité est la sérénité de l'âme, c'est le soleil du cœur, c'est le calme printanier de la vie.

Quoi de plus chaste et de plus pur que le sein d'une mère ? Et pourquoi le Christ ordonne-t-il à ses épouses un long veuvage ?

C'est que l'époux n'est pas encore venu, l'époux des saintes et fidèles amours, l'homme de l'avenir, l'homme régénéré digne de s'approcher de la FEMME et de féconder son sein.

Non, sans doute, le Christ n'a pas réprouvé cette sainte union qui doit peupler le monde ; mais à des brutes il était venu révéler l'amour des hommes, et à tous ceux qui le comprirent il dit : — Soyez fidèles à la bien-aimée.

Si elle n'est pas encore dans le monde, elle ne tardera pas à venir. Prenez patience, car l'humanité ne meurt pas ; et moi je ne mourrai pas non plus, je vivrai dans le peuple juste.

Je vivrai pour aimer l'Église, ma fiancée, qui a conçu de moi la société nouvelle ; je vivrai pour aimer la FEMME qui doit naître, et je me conserverai pour elle toujours vierge et sans autre amour.

Telle est la raison profonde du célibat des prêtres de Jésus-Christ. Les prêtres doivent être, plus que tous les autres, des hommes de progrès et d'avenir, et ils doivent conserver tout leur cœur pour la céleste fiancée.

Or tous les hommes que l'esprit de Dieu porte à se dévouer pour leurs frères sont des prêtres, et ils doivent garder une continence austère au milieu de ce siècle corrompu.

Que diriez-vous d'un homme qui avilirait sa nature jusqu'à convoiter la femelle d'un animal ? Vous en détourneriez la vue avec dégoût. Beaucoup d'hommes à présent ne sont guère que des animaux, et leurs FEMMES sont obligées de leur ressembler.

L'homme d'intelligence et d'amour trouverait bien difficilement une compagne digne de lui.

Qu'il prenne garde aux séductions et qu'il ne se prostitue pas ; qu'il n'épanche pas sa vie dans le flanc de la mort, il engendrerait la corruption. Or tel n'est pas le fruit qu'il doit semer pour l'avenir.

La profanation des mystères de l'amour est un de ces crimes qui ne s'effacent jamais, et qui impriment à l'âme un caractère de flétrissure et de honte.

L'homme qui s'est livré à la débauche ne peut plus aimer, ou, s'il aime, son amour sera sombre, jaloux et troublé de remords.

La virginité est la sérénité de l'âme, c'est le soleil du cœur, c'est le calme printanier de la vie.

Oh! pourquoi dois-je dire toutes ces choses si saintes à un monde qui ne me comprend pas encore!

Moi qui prêche l'amour à mes frères et à mes sœurs, j'ai beaucoup aimé, mais je n'ai jamais touché une FEMME, parce que je n'ai pas trouvé celle qui cherchait mon amour;

Et quand je dis cela aux hommes, ils sourient avec incrédulité ou avec pitié, tant la prostitution de leur sexe viril leur semble une chose naturelle et inévitable!

O mon Dieu! retire-moi de ce monde, sauve-moi de ce lieu de débauche, sépare-moi de ces animaux impurs!

Oh! le catholicisme est beau dans ses promesses, lorsque aux âmes adolescentes il présente la Vierge-Mère!

Marie pleine de grâce et de miséricorde, Marie toujours belle et compatissante, la consolatrice de tous les affligés, le refuge de tous les pécheurs!

Marie toujours Vierge, parce qu'elle aime toujours et que l'amour ne se prostitue jamais.

Voilà ma bien-aimée, voilà la FEMME de l'avenir, voilà celle que toutes les générations doivent appeler bienheureuse.

Oui, c'est à toi, reine du ciel, que j'ai réservé mon amour, et je resterai dans mon veuvage jusqu'à ce que tu descendes sur la terre!

Tu viendras, ô FEMME que le monde implore! et en donnant au monde la douce religion de l'amour, tu seras la mère de Dieu!

C'est de toi seule qu'on peut dire que ton sein est sans tache, et que ton ventre maternel est comme un froment pur environné de lis.

FEMME que tous les cœurs vierges aiment d'une sainte jalousie, aucune ombre ne ternira jamais ta beauté.

Et quelle fille de ce siècle pourrait encore attirer les regards de celui qui t'a vue dans ses rêves, blanche apparition de pudeur et d'amour!

Oh! laisse-moi t'aimer en attendant que je te revoie, laisse-moi pleurer et verser en larmes inconsolables tout l'amour qui surabonde dans mon cœur; car je ne puis désormais aimer que toi, et, jusqu'à ce que tu reviennes, je t'attendrai seul et désolé!

Que me veulent donc toutes ces FEMMES qui passent? Leur beauté sans âme me semble un outrage à la tienne, ô Marie, ô FEMME de l'avenir, ô ma divine fiancée!

Oh! si tes beaux yeux s'abaissent parfois sur la terre, regarde, et vois que je languis d'amour! (L'abbé Constant.)

De l'ordre de la nature.

LA nature ne prépare pas expressément un effet particulier, elle ne cherche pas avec économie ce qui est indispensable pour arriver à tel résultat, ce qui est suffi=

sant pour le produire ; mais elle établit des moyens vastes et féconds, elle en livre les fruits à la force plus ou moins énergique ou entravée des principes, aux frottements multipliés de tout ce qui sera cause ou obstacle. Il semble que l'intelligence qui peut avoir disposé ces lois ait prévu, non pas ce qui en résultera effectivement, mais tout ce qui en pourra résulter ; qu'elle ait réglé seulement les possibles ; qu'elle ait dit : Voici l'ordre de choses qui sera, et voici celui qui ne sera pas ; mais dans ce que j'ai permis, je n'ai rien statué. J'ai choisi les facultés que ma sagesse pouvait laisser à la matière. Ces données conviennent à mes vues ; j'abandonne les résultats à la marche accidentelle des choses ainsi modifiées et contenues. Je ne veux point déterminer ce que seront les produits et les êtres : j'essaye le jeu des ressorts universels : j'ai rendu la destruction impossible ; j'ai assuré la perpétuité de ce grand mécanisme ; mais je veux que, toujours nouveau et comme imprévu dans les détails, il reste en spectacle à l'âme qui en pénètre les diverses parties, afin que chaque composé soit vivant et sublime comme une émanation de moi-même. (Sénancour.)

Le maritagium, ou droit du seigneur.

Nul droit féodal n'a donné lieu à des dispositions plus bizarres, à des interprétations plus honteuses que le *maritagium*, ou *droit du seigneur*, de marier l'héritière ou de lui vendre l'autorisation de se choisir un époux. Ce droit, fondé au moyen âge sur la nécessité d'assurer au seigneur un vassal fidèle et capable de servir le fief, n'apparaît dans l'antiquité que comme un caprice odieux de la tyrannie. — L'empereur Maximin, dit Lactance, s'était fait une habitude de ne permettre à personne de se marier sans son autorisation, comme pour cueillir les prémices de tous les mariages. Il enlevait les filles de condition moyenne pour satisfaire au caprice du premier venu. Celles de condition plus élevée que l'on ne pouvait enlever, on les demandait comme bénéfices et dons militaires. Et l'on ne pouvait refuser cette demande appuyée de l'empereur ; c'eût été s'exposer à périr ou à prendre pour gendre je ne sais quel barbare.

Les Francs, maîtres de la Gaule, paraissent en avoir souvent usé ainsi à l'égard des vaincus. « Que personne n'ait l'audace de prétendre s'unir, en vertu de notre » autorité, à une jeune fille ou à une veuve sans leur consentement. » (Édit de Clotaire, *anno* 615.)

..... La forme la plus choquante du *maritagium* était la *marquette*. Rien n'indique au reste que ce droit honteux ait été payé en nature..... « Quand les convives » se seront retirés, le nouvel époux laissera coucher le maire avec sa FEMME, sinon » il la rachètera pour cinq schellings quatre pfennings. » (Grimm.)

En France, les ecclésiastiques, comme seigneurs, percevaient quelquefois ce droit bizarre : « J'ai vu, dans la cour de Bourges, devant le métropolitain, un procès » d'appel où le recteur, ou curé de la paroisse, prétendait que de vieille date il avait » *la première connaissance charnelle avec la fiancée*, laquelle coutume avait été annulée et changée en amende. J'ai ouï dire encore que quelques seigneurs gascons » avaient droit, la première nuit des noces, de poser une jambe nue au côté de la » jeune épousée, ou de transiger avec eux. » (Boerius, Decis.)

Un arrêt du 19 mars 1409 défend à l'*évêque d'Amiens* d'exiger une indemnité des personnes nouvellement mariées pour leur permettre de coucher « avec leurs FEMMES » la première, la seconde et la troisième nuit de leurs noces » ; il y est dit : « Que » chacun des habitants pourra coucher avec sa FEMME la première nuit de ses noces, » sans permission de l'évêque. » (Cité par M. Michelet.)

PENSÉES SUR LA VIRGINITÉ.

On représente la Virginité sous les traits d'une jeune et belle fille couronnée de fleurs. Son regard est modeste, et la pâleur de ses joues annonce la privation des plaisirs : le lis et l'agneau sont les symboles de sa pureté ; son vêtement est blanc, et sa taille est serrée par une ceinture de laine blanche que l'hymen seul a le droit de délier.

La virginité passait chez les païens pour quelque chose de divin et de sacré. Ils regardaient une vierge comme un être surnaturel.

Les Indiens croient qu'une vierge peut serrer l'eau en pelote, ou la porter dans un tamis.

A Rome, une vestale se justifia en subissant cette dernière épreuve ; une autre, en attirant par sa ceinture le vaisseau qui avait apporté d'Asie la statue de la Bonne Déesse. Selon Eustathe, il y avait une source qui ne se troublait pas lorsqu'une fille encore vierge y entrait, mais qui devenait trouble si la fille n'avait plus sa virginité.

C'était une croyance populaire en Autriche qu'une fille était vierge quand elle pouvait d'un souffle éteindre la chandelle et d'un autre la rallumer. (Grimm. Cité par M. Michelet.)

Cette croyance est encore aujourd'hui très-répandue dans le nord de la France. — Tout le monde le dit, mais au fond personne n'y ajoute foi.

On regardait chez les Juifs comme une marque de réprobation de mourir sans avoir été marié, quand on avait atteint l'âge de l'être. Laissez-moi, dit la fille de Jephté à son père, lorsqu'il lui apprit le vœu qu'il avait fait de l'immoler ; laissez-moi aller sur les montagnes pleurer pendant deux mois ma virginité... Et elle alla sur les montagnes pleurer pendant deux mois avec ses jeunes amies de ce qu'elle mourait vierge..... et au bout de deux mois elle revint, et son père accomplit son vœu. (*Livre des Juges*, ch. XI.) Que dirait-on parmi nous d'une princesse qui, à l'article de la mort, se plaindrait et pleurerait amèrement de ce qu'elle meurt sans avoir perdu sa virginité ? (St-Foix.)

Pour honorer la bénédiction de l'Église, les époux doivent respecter leur virginité la première nuit des noces. Ainsi Basine, FEMME de Childéric, lui dit la première nuit : Abstenons-nous... L'Église recommandait encore la continence le dimanche et les jours de fête ; car ceux qui, ces jours-là, se livrent à l'œuvre de la chair, ne donneront naissance qu'à des enfants contrefaits, lépreux ou épileptiques. » (Michelet.)

Élisabeth recevait souvent des remontrances de son parlement, au sujet du désir qu'avaient ses sujets de la voir se choisir un époux. Elle lui répondit un jour qu'elle ne désirait pas de gloire plus éclatante que de transmettre sa mémoire à la postérité par cette inscription : « Ci-gît Élisabeth, qui vécut et mourut reine et vierge. »

Lorsque les Anglais découvrirent une île dans les Indes, ils lui donnèrent le nom de *Virginie*, en l'honneur de la virginité de leur reine Élisabeth. Mais, dit Fontenelle, si la virginité était une des qualités de cette princesse, c'était celle qu'elle laissait le moins apercevoir. En effet, si Élisabeth a gardé une parfaite continence, on peut dire qu'elle l'a fait en pratiquant une maxime toute contraire à celle-ci : *Si non castè, saltem cautè.*

La FILLE est en possession de sa virginité aussi bien que de son corps ; elle en peut faire ce que bon lui semble, à l'exclusion de la mort ou du retranchement de ses membres. (Le P. Bauny. Cité par Pascal.)

La virginité d'une FILLE ne lui appartient pas tout entière : une partie appartient au père et l'autre à la mère, sans lesquels elle n'en peut disposer, même pour le mariage. (Cité par Pascal.)

Il serait très-important, disait un auteur du dix-huitième siècle, que des lois sévères ordonnassent qu'avant de condamner les filles au célibat, on examinât bien, préjugé à part, si elles sont en état de supporter leur supplice. On enterrait vivantes les vestales qui manquaient à leurs vœux ; c'étaient ceux qui avaient reçu ces vœux indiscrets qu'il fallait punir : elles avaient cédé au penchant souvent irrésistible de la nature, et ils l'avaient outragée en feignant de méconnaître son empire.

Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire à la résurrection des corps et à l'enfantement de la Vierge qu'à la création. Est-il plus difficile de reproduire un homme que de le produire ? Et si on n'avait pas su ce que c'est que la génération, trouverait-on plus étrange qu'un enfant vînt d'une fille seule que d'un homme et d'une FEMME ? (Pascal.)

Heureuses celles qui peuvent maîtriser assez leur sang pour soutenir la vie de vestales ! mais plus heureuse est sur la terre la rose cueillie que celle qui, se flétrissant sur son épine vierge, vit et meurt isolée dans un triste et froid bonheur ! (Shakspeare.)

Tenez toujours votre raison derrière votre penchant pour veiller sur lui, et restez hors du trait dangereux du désir. La jeune vierge circonspecte est assez prodigue si elle dévoile sa beauté aux rayons de l'astre de la nuit. La vertu elle-même n'échappe pas aux traits de la calomnie ; l'insecte ronge les belles roses du printemps, souvent même avant que leur tendre bouton soit épanoui. C'est dans le matin de la jeunesse, à l'heure des douces rosées, que les souffles contagieux sont le plus fréquents. (Id.)

Les FEMMES sont des anges quand on les recherche : sont-elles obtenues? tout finit

là. L'âme du plaisir est dans la recherche du plaisir même. La FEMME aimée ne sait rien si elle ne sait pas cela. Les hommes prisent l'objet, avant sa conquête, bien au-dessus de sa valeur. Jamais il n'exista de FEMME qui ait connu tant de douceurs dans l'amour satisfait qu'il y en a dans le désir et les sollicitations. (Pascal.)

Catulle dit qu'une fille se concilie l'estime et la bienveillance de tout le monde si elle garde la fleur de sa virginité ; mais elle ne l'a pas plus tôt laissé prendre, qu'il ne se trouve pas même des enfants qui daignent la regarder ; les vierges ne veulent plus la souffrir dans leur société. Les libertins désirent avec passion cueillir cette fleur, et si la chose leur est accordée, ils méprisent la personne qui ne s'est pas défendue avec assez de courage. (Le P. Joly.)

La pratique du cinquième siècle était de mettre en pénitence les personnes qui se mariaient après avoir fait vœu de virginité, mais on ne déclarait pas leur mariage nul. (Du Pin.)

Dieu n'a point ordonné la virginité, mais il la recommande comme un état plus parfait et plus excellent pour porter les hommes à l'embrasser. (Id.)

Quand la ferveur du christianisme vint à se réchauffer, la virginité devint si honorable qu'on s'y engagea par des vœux publics. (Saint-Évremont.)

C'était pour une fille un opprobre, parmi les juifs, que de garder tristement sa virginité pendant toute sa vie. (Id.)

La virginité, cette fleur si précieuse, devient la proie des années, et ne peut échapper à la cruelle loi du temps. (Id.)

Les vierges sont des fleurs mystérieuses qu'on trouve dans les lieux solitaires. (Chateaubriand.)

Je suis fâché d'un rapprochement, qui est vrai : rien de plus ingénu qu'une jeune vierge, et de plus franc qu'une courtisane.

Aussi respectables que peu respectées, les vierges n'ont pas de plus dangereux ennemis que leurs plus grands amis.





X

DE LA PUDEUR.



Nos sociétés imparfaites sont assises sur des bases usées par la marche du temps. Les monuments de l'homme libre vieillissent ; les beaux caractères de la langue antique s'effacent. Que de siècles ont passé sur ces grands essais ! La longue habitude a rendu nos idées uniformes comme nos vêtements. Tout s'est placé sous le joug de l'usage ; et les hommes n'ont plus de formes qui leur soient propres, parce que l'homme a perdu sa forme primitive.

La prudence, cette prudence d'un jour, supprimerait chaque ligne, dès qu'il s'agit des vérités méconnues. La routine élèvera ses mille voix pour soutenir la pudeur qu'elle chérit. Ces voix tomberont ; la pudeur actuelle tombera ; la pudeur vraie sera durable comme l'homme.

Mais avec qui s'entretenir des choses réelles ? Qui songe à les lire ? Je ne sais rien de plus bizarre maintenant que de chercher ce qui est vrai essentiellement, ce qui serait utile. La loi de la terre sociale, c'est l'habitude. Les fantaisies locales

sont la raison de la contrée où elles règnent, et l'on est immoral si l'on ne s'attache pas à les perpétuer !

Si l'on n'a pu s'entendre sur la pudeur, c'est qu'on l'a dénaturée. Plusieurs la regardent comme un résultat nécessaire de notre organisation ; quelques-uns prétendent qu'elle n'est qu'un produit accidentel de nos habitudes : tous ont raison ; mais, pour les concilier, il faut cesser de confondre la pudeur naturelle et la pudeur acquise. Ce que nous nommons pudeur s'écarte trop des lois réelles ; n'avoir aucune pudeur, c'est s'en écarter autant.

Si la pudeur était contraire au plaisir, comment appartiendrait-elle surtout à l'âge de l'amour ? Les enfants ne la connaissent pas, les vieillards semblent la méconnaître : elle ne soumet que ceux qui peuvent jouir ; elle n'est puissante que chez l'homme capable d'aimer ; elle n'est souveraine que dans le sexe qui met le plus d'importance à l'amour. Je ne vois pas pourquoi chercher, ni comment trouver la raison d'une opposition mystérieuse entre l'amour et la pudeur. Au contraire, la pudeur ne saurait exister dans celui qui n'aurait pas le sentiment du plaisir, et elle ne peut être connue vraiment que du cœur fait pour aimer. Cette opposition n'est à mes yeux qu'un rêve, où il est très-inutile de disserter pour chercher les causes imaginaires d'un effet tout aussi chimérique.

La pudeur est en nous pour ajouter au plaisir, et non pour le réprimer.

La pudeur est une crainte fondée sur le sentiment délicat de l'harmonie, de la grâce, des illusions séduisantes. Elle avertit de tout ce qui serait contraire, de ce qui arrêterait l'espoir ; et ce n'est point le plaisir qu'elle refuse, mais elle repousse ce qui l'affaiblirait. La cause de la pudeur est ce mélange de choses heureuses et désagréables qui se trouve dans les jouissances de l'amour. Ce mélange est triste, et nous ne saurions le détruire ; mais la pudeur nous en permet l'oubli.

Par des dispositions premières qui ne sont point selon nos goûts, les mêmes organes dans les animaux servent à la plus grande des jouissances physiques et à des sécrétions repoussantes. Ce rapprochement de ce qui plaît et de ce qui choque produit des sensations disparates, dont l'opposition arrête péniblement nos sens entraînés dans la progression du plaisir. La pudeur est plus grande dans le sexe où ces contrastes sont plus remarquables. Sans attribuer ces lois de la nature à des intentions finales, voyons seulement l'utilité que nous en retirons.

Si tous les genres de séductions se trouvaient réunis pour les jouissances de l'amour, le plaisir serait plus grand, mais l'homme ne s'arrêterait point, il ruinerait entièrement ses forces. Au contraire, diverses choses plus ou moins odieuses à nos sens arrêtent nos désirs, en sorte qu'ils ne subsistent guère au delà des besoins, quand l'habitude de l'imagination ne les a point exagérés.

La pudeur est un instinct de prudence : c'est un choix dans le plaisir pour en éviter les inconvénients ; c'est une conséquence de la délicatesse et de l'étendue des sensations, de la différence bien sentie entre tout ce qui peut attirer et tout ce qui peut repousser. Si une FEMME est avilie quand elle a perdu la pudeur, c'est qu'elle ne peut pas la perdre tant qu'elle n'est pas vile : la pudeur réelle est inséparable d'une organisation délicate.

La pudeur n'est donc point un sentiment contraire aux sensations de la volupté. Quelquefois, sans doute, elle réprime les plaisirs, mais en général elle leur est favorable : celui qui sait jouir ne la trouve pas importune.

Des plaisirs grossiers ne sont point conformes à l'ordre. Quelques-uns disent que rien n'est honteux, que la délicatesse de goût, la pudeur sont factices, et que si tout est dans la nature, tout est semblable. Mais cette honte ne serait-elle pas aussi dans la nature?

La Métrie prétend que l'homme est au-dessous des quadrupèdes, parce qu'il se cache pour jouir. Je n'entends pas bien comment plus d'étendue dans l'instinct peut être une marque d'infériorité.

Helvétius veut que la pudeur ne soit qu'une invention de l'amour raffiné. Ce serait une ruse des FEMMES; mais elle est commune aux deux sexes, elle est fondée sur un sentiment difficile à surmonter, agréable même à suivre, et qui paraît commun à tout être bien organisé. L'art, ou plutôt l'artifice en amour, ne serait ni aussi universel, ni aussi conforme à nos dispositions. La pudeur n'est point l'effet d'un projet, la suite d'une volonté raisonnée; c'est plutôt un principe de mouvements naturels et souvent irréfléchis, de volontés que la raison peut déterminer, mais qu'elle ne produit pas dans l'origine.

D'autres, au contraire, ne craignent pas d'avancer qu'une FEMME qui n'a plus ce qu'on appelle vulgairement pudeur, ne peut plus avoir aucune vertu. Cela serait vrai, si l'on entendait cette pudeur qui nous fait éviter les choses repoussantes ou funestes à la volupté : le sentiment d'ordre et du beau en est le principe, et quand ce sentiment s'éteint, l'homme moral périt tout entier.

Mais si l'on dit qu'une FEMME qui jouit autrement que par devoir est dépravée, je soutiens que c'est une assertion fausse, une morale insensée. Il en est du fanatisme de la chasteté comme du fanatisme superstitieux. Celui qui n'avait d'autre morale que l'opinion religieuse, a tout perdu en la perdant; un autre sera très-vertueux sans avoir de religion. Celle qui n'avait de mœurs que par préjugés, a tout abandonné en perdant l'illusion de la pudeur: c'était le chaînon le plus fortement rivé par les moralistes; mais celle qui cherche et révère la vérité morale peut jouir de l'homme et aimer la vertu.

La pudeur dans l'espèce humaine est l'éloignement pour tout ce qui altérerait le plaisir et en détruirait l'illusion. Ce qu'on croit apercevoir d'analogue dans les animaux n'est pas toujours ce qu'on prétend. Si quelques espèces préféraient un lieu écarté, ce ne serait point peut-être par un sentiment de honte; mais les impressions extrêmes exigent qu'on s'y livre entièrement, et dans les moments où l'on n'est pas en état de défense, il ne faut avoir rien à redouter. Les bêtes n'ont point de honte de dormir, et pourtant elles cherchent des asiles pour reposer sans inquiétudes.

La pudeur réelle est plus grande chez les FEMMES, on a vu pourquoi. Notre pudeur de convention les asservit presque toujours, et malgré le concours de ces deux causes, il ne paraît pas que ce soit à une plus grande pudeur qu'il faille principalement attribuer cette résistance qui sert les intérêts de leur empire, et d'autres intérêts encore dont je pense bien que plusieurs n'ont pas l'intention. La FEMME résiste davantage, parce qu'elle a plus de suites à craindre. Cette résistance appartient à la loi générale qui oppose les lenteurs de la femelle à l'impétuosité du mâle. Ces retards servent au plaisir : les femelles ne le refusent point, elles le diffèrent. Les fantaisies dont elles s'avisent excitent l'opiniâtreté qu'elles aiment à produire : ces ruses et cette fuite forceront de joindre à des forces seulement suffisantes toutes les forces que l'on peut employer; ce temps, ce mouvement embraseront une ardeur

qui était trop faible au moment qu'elle s'allumait. La femelle ne veut point être poursuivie par désœuvrement, mais avec passion; elle ne veut point d'un simple caprice qu'une distraction pourrait affaiblir, qu'un autre caprice pourrait interrompre. Il faut à ses désirs que cette volonté, moins visible en elle, mais trop passagère dans le mâle, soit devenue assez forte en lui pour être prolongée autant qu'elle le voudra : c'est un moyen indirect d'exiger que l'on soit toujours bien préparé pour un rôle qu'il ne faudra jamais remplir avec cette négligence que trop de facilité pourrait permettre.

L'incertitude des soins à prendre, l'inexpérience du plaisir, le doute du succès, produisent la timidité, sorte de grâce du désir dont il reste toujours quelque chose quand les facultés du goût ne sont pas éteintes. Mais la force des sensations voluptueuses la surmonte, et dès que la raison a jugé la circonstance convenable, la pudeur n'est plus que la délicatesse dans les jouissances.

Cet embarras dans le plaisir n'est pas une honte, mais un effet des sensations extrêmes et de tous ces mouvements contraires dans une succession rapide d'impressions que l'on ne veut pas toujours laisser voir. Souvent aussi ce sont des soins de l'amour-propre : il faudrait éviter de prendre tout cela pour les conseils d'une vertu idéale.

Ainsi la pudeur, telle qu'elle peut être observée parmi nous, n'est pas une affection simple, mais un résultat complexe. Aux causes naturelles et à la honte qui vient du précepte, il faut encore joindre une pudeur factice qui doit résulter de notre habitude générale. On avait une manière uniforme d'être vêtu, d'agir, de se présenter. En amour il faut un langage nouveau, des manières et des attitudes nouvelles. On craint de surprendre, d'étonner, d'être remarqué; on sera observé, peut-être on paraîtra ridicule dans cet essai; peut-être on éprouvera de l'opposition; l'on restera confus, déconcerté : comment s'assurer l'approbation dans cette circonstance sur laquelle toutes les pensées sont secrètes ou déguisées? Le premier amour est plein d'incertitudes et d'ignorance; la pudeur règne alors. Ensuite l'amour sait ce qu'il fait, et la pudeur n'est plus que ce soin naturel que nous avons reconnu, ou cette contrainte de préjugé que nous avons blâmée.

La véritable pudeur est très-importante; elle perpétue l'amour : non-seulement ceux qui n'en ont pas sont incapables d'aimer, mais ils ne sont pas même dignes de jouir; ils peuvent multiplier, mais ils sont étrangers à l'amour humain. S'il est peu d'unions heureuses, c'est, en grande partie, parce que la pudeur est trop négligée dans l'indiscrète liberté du mariage, et même dans d'autres occasions où l'habitude semble éloigner l'attention des désirs, et la laisser se porter sur les autres objets des sollicitudes et des passions de la vie. Tant de choses nous paraissent nécessaires, que souvent celles qui sont atteintes seront aussitôt oubliées, non pas précisément parce qu'elles sont obtenues, mais parce qu'il s'en présente beaucoup d'autres qu'il faut s'attacher à poursuivre. Je ne suis pas encore parvenu à concevoir que des personnes de sens, et à qui il fut donné quelques notions des choses, trouvent tout simple de coucher habituellement ensemble. J'aime beaucoup mieux imaginer une famille laponne ou hottentote, étendue pêle-mêle dans sa hutte étroite, huileuse et enfumée. Ces gens-là sont conséquents, et ils auraient raison quand même ils n'y seraient pas forcés. Mais nous! quelle excuse donner, nous instruits, délicats, nous qui pouvons ce que nous voulons? C'est dans une chambre achevée par tous les

arts que nous plaçons un lit pour deux; c'est au milieu des commodités choisies par les recherches de tant de siècles que nous nous réunissons, dix heures par jour, entre les mêmes draps; comme si nous craignions de maintenir entre nous le lien du désir; comme si nous cherchions à interrompre la douce habitude de nous plaire ensemble; comme si nous ignorions que l'intimité est altérée dès qu'une fois on l'a trouvée importune, et que la laisser s'affaiblir, c'est vouloir la perdre (1).

Une raison éclairée connaît l'accord de la pudeur et de la volupté. La raison rend inaccessible à tout plaisir méprisé; elle fait recevoir ouvertement et posséder avec délicatesse une volupté légitime et convenable, ou plutôt elle admet toujours la volupté, elle rejette toute jouissance qui n'en mériterait pas le nom. Ce qui n'est point juste et selon les convenances n'est pas une volupté réelle : la raison se soumettrait aux privations les plus pénibles; mais ce qu'elle ne sait point supporter, c'est le plaisir immoral. (Senancour.)

Si la pudeur est une vertu d'invention humaine; pourquoi la nature a inspiré ce sentiment. — Différence entre la pudeur et la chasteté. — Actions qui blessent l'honnêteté publique.

La réserve et la modestie sont dans le beau sexe des perfections très-réelles, et la pudeur n'est assurément point un sentiment d'invention humaine.

L'homme étant le plus bel ouvrage de la nature, elle a apporté un soin singulier à sa conservation, et, pour en perpétuer l'espèce, elle a attaché aux moyens de la reproduire des plaisirs si vifs et si délicats, qu'ils tentent même et séduisent, comme les autres, ces philosophes altiers, qui se prétendent d'ailleurs fort supérieurs aux impressions des sens. Or la pudeur qu'elle inspire au beau sexe est un de ces charmes attrayants qui répand sur la jouissance une nouvelle dose de volupté en y ajoutant du mystère.

Qu'on ne croie point cette fin indigne de la majesté du Créateur, et qu'on ne se persuade pas qu'il se soit dégradé en pourvoyant à nos plaisirs. Ouvrez les yeux et promenez vos regards sur toute la face de l'univers; descendez au fond des fleuves et des mers; pénétrez jusqu'aux entrailles de la terre : parmi les ouvrages du Tout-Puissant, vous n'en rencontrerez pas une millième partie essentiellement nécessaire à nos besoins; tout le reste est fait pour nos plaisirs.

Ne confondez pas cependant la pudeur avec la chasteté. La pudeur est, si l'on veut, une sorte de vertu, mais qui, j'ose le dire, n'est pourtant que de bienséance et fondée uniquement sur l'honnêteté publique. J'en apporte pour preuve qu'il est des cas où elle peut licitement rabattre de sa rigueur, au lieu que la chasteté ne souffre point de dispense : or c'est là le caractère de la véritable vertu. La sincérité, par exemple, en est une; elle est toujours indispensable.

La pudeur et la chasteté sont deux choses si différentes, que telle FEMME ne laisserait pas voir son bras nu, qui au fond du cœur brûle d'une flamme adultère. Telles sont singulièrement les dames orientales, qui pour la plupart n'ont pas moins de lubricité que de pudeur.

(1) Je ne puis blâmer en cela qu'un petit nombre : la plupart ne peuvent point ce qu'ils veulent, beaucoup même n'ont pas le temps de songer à ce qu'ils voudraient. Nous ne sommes presque jamais nous-mêmes : nous faisons jusqu'à la fin d'autres rôles que les nôtres.

L'obscurité, la nuit et la solitude dispensent de la pudeur, et ne dispensent pas de la chasteté.

Mettez en général au nombre des actions sur lesquelles il convient d'étendre un voile épais toutes celles que l'instinct naturel nous fait dérober au grand jour. Je n'en détaillerai aucune : ce serait blesser moi-même cette honnêteté publique dont je traite, qui ne doit pas moins être respectée dans les écrits que dans les actions. (Panage.)

Eloge de la pudeur.

Douce pudeur, suprême volupté de l'amour ! que de charmes perd une FEMME au moment qu'elle renonce à toi ! Combien, si elle connaissait ton empire, elle mettrait de soin à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue pas la pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

L'audace d'une FEMME est le signe assuré de sa honte : c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus : et si quelquefois la pudeur survit à la chasteté, que doit-on penser de la chasteté quand la pudeur même est éteinte?

En gênant les désirs la pudeur les enflamme ; ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre et naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs et de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de faiblesse et de modestie le rend plus touchant et plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, et c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations et de ses plaisirs.

Si la pudeur était un préjugé de la société et de l'éducation, ce sentiment devrait augmenter dans les lieux où l'éducation est plus soignée, et où l'on raffine incessamment sur les lois sociales ; il devrait être plus faible partout où l'on est resté plus près de l'état primitif. C'est tout le contraire. Dans nos montagnes, les FEMMES sont timides et modestes, un mot les fait rougir ; elles n'osent lever les yeux sur les hommes et gardent le silence devant eux. Dans les grandes villes, la pudeur est ignoble et basse ; c'est la seule chose dont une FEMME bien élevée aurait honte ; et l'honneur d'avoir fait rougir un honnête homme n'appartient qu'aux FEMMES du meilleur air.

Les FEMMES qui ont perdu le plus la pudeur prétendent bien être plus vraies que les autres et se faire valoir de cette franchise, mais elles n'ont jamais persuadé cela qu'à des sots. Le plus grand frein de leur sexe ôté, que reste-t-il qui les retienne, et de quel honneur feront-elles cas après avoir renoncé à celui qui leur est propre? On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, et qui ne règnent qu'à la faveur de l'intrigue et du mensonge. Au contraire, celles qui ont encore de la pudeur, qui ne s'enorgueillissent point de leurs fautes, qui savent cacher leurs désirs, même à ceux qui les inspirent ; celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine sont d'ailleurs les plus vraies, les plus sincères, les plus constantes dans tous leurs engagements, et celles sur la foi desquelles on peut généralement le plus compter. Je ne sache que la seule mademoiselle de

Lenclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Aussi mademoiselle de Lenclos a-t-elle passé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de son sexe, elle avait, dit-on, conservé celles du nôtre: on vante sa franchise, sa droiture, la sûreté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de sa gloire, on dit qu'elle s'était *fait homme*; à la bonne heure; mais avec toute sa haute réputation, je n'aurais pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse. (J.-J. Rousseau.)

Nous ne pouvons résister au désir de citer ici textuellement un chapitre qui, malgré quelques phrases hasardées, contient néanmoins des réflexions très-originales et très-curieuses sur le sentiment qui nous occupe.

Une FEMME de Madagascar laisse voir sans y songer ce qu'on cache le plus ici, mais mourrait de honte plutôt que de montrer son bras. Il est clair que les trois quarts de la pudeur sont une chose apprise. C'est peut-être la seule loi fille de la civilisation qui ne produise que du bonheur.

On a observé que si les oiseaux de proie se cachent pour boire, c'est qu'obligés de plonger la tête dans l'eau, ils sont sans défense en ce moment. Après avoir considéré ce qui se passe à Otaïti (1), je ne vois pas d'autre base naturelle à la pudeur.

L'amour est le miracle de la civilisation. On ne trouve qu'un amour physique et des plus grossiers chez les peuples sauvages ou trop barbares;

Et la pudeur prête à l'amour le secours de l'imagination, c'est lui donner la vie.

La pudeur est enseignée de très-bonne heure aux petites filles par leurs mères, et avec une extrême jalousie, on dirait comme par esprit de corps; c'est que les FEMMES prennent soin d'avance du bonheur de l'amant qu'elles auront.

Pour une FEMME timide et tendre, rien ne doit être au-dessus du supplice de s'être permis en présence d'un homme quelque chose dont elle croie devoir rougir; je suis convaincu qu'une FEMME un peu fière préférerait mille morts. Une légère liberté prise du côté tendre par l'homme qu'on aime donne un moment de plaisir vif; s'il a l'air de la blâmer ou seulement de ne pas en jouir avec transport, elle doit laisser dans l'âme un doute affreux. Pour une FEMME au-dessus du vulgaire, il y a donc tout à gagner à avoir des manières fort réservées. Le jeu n'est pas égal: on hasarde contre un petit plaisir, ou contre l'avantage de paraître un peu plus aimable, le danger d'un remords cuisant et d'un sentiment de honte qui doit rendre même l'amant moins cher. Une soirée passée gaiement, à l'étourdie et sans songer à rien, est chèrement payée à ce prix. La vue d'un amant avec lequel on craint d'avoir eu ce genre de torts doit devenir odieuse pour plusieurs jours. Peut-on s'étonner de la force d'une habitude à laquelle les plus légères infractions sont punies par la honte la plus atroce?

Quant à l'utilité de la pudeur, elle est la mère de l'amour; on ne saurait plus lui rien contester. Pour le mécanisme du sentiment, rien n'est si simple; l'âme s'oc=

(1) Voir les ouvrages de Bougainville, de Cook, etc. Chez quelques animaux, la femelle semble se refuser au moment où elle se donne. C'est à l'anatomie comparée que nous devons demander les plus importantes révélations sur nous-mêmes.

cupe à avoir honte, au lieu de s'occuper à désirer; on s'interdit les désirs, et les désirs conduisent aux actions.

Il est évident que toute FEMME tendre et fière, et ces deux choses, étant cause et effet, vont difficilement l'une sans l'autre, doit contracter des habitudes de froideur que les gens qu'elles déconcertent appellent de la pruderie.

L'accusation est d'autant plus spécieuse qu'il est très-difficile de garder un juste milieu; pour peu qu'une FEMME ait peu d'esprit et beaucoup d'orgueil, elle doit bientôt en venir à croire qu'en fait de pudeur on n'en saurait trop faire. C'est ainsi qu'une Anglaise se croit insultée si l'on prononce devant elle le nom de certains vêtements. Une Anglaise se garderait bien, le soir à la campagne, de se laisser voir quittant le salon avec son mari; et ce qui est plus grave, elle croit blesser la pudeur si elle montre quelque enjouement devant tout autre que ce mari. C'est peut-être à cause d'une attention si délicate que les Anglais, gens d'esprit, laissent voir tant d'ennui de leur bonheur domestique. A eux la faute; pourquoi tant d'orgueil?

En revanche, passant tout à coup de Plymouth à Cadix et Séville, je trouvai qu'en Espagne la chaleur du climat et des passions faisait un peu trop oublier une retenue nécessaire. Je remarquai des caresses fort tendres qu'on se permettait en public, et qui, loin de me sembler touchantes, m'inspiraient un sentiment tout opposé. Rien n'est plus pénible.

Il faut s'attendre à trouver *incalculable* la force des habitudes inspirées aux FEMMES sous prétexte de pudeur. Une FEMME vulgaire, en outrant la pudeur, croit se faire l'égale d'une FEMME distinguée.

L'empire de la pudeur est tel, qu'une FEMME tendre arrive à se trahir envers son amant plutôt par des faits que par des paroles.

La FEMME la plus jolie, la plus riche et la plus facile de Bologne, vient de me conter qu'hier soir, un fat français, qui est ici et qui donne une drôle d'idée de sa nation, s'est avisé de se cacher sous son lit. Il voulait apparemment ne pas perdre un nombre infini de déclarations ridicules dont il la poursuit depuis un mois. Mais ce grand homme a manqué de présence d'esprit; il a bien attendu que madame M... eût congédié sa FEMME de chambre et se fût mise au lit, mais il n'a pas eu la patience de donner aux gens le temps de s'endormir. Elle s'est jetée à la sonnette, et l'a fait chasser honteusement au milieu des huées et des coups de cinq ou six laquais. « Et s'il eût attendu deux heures? » lui disais-je.—« J'aurais été bien malheureuse: Qui pourra douter, m'eût-il dit, que je ne sois ici par vos ordres (1)? »

Au sortir de chez cette jolie FEMME, je suis allé chez la FEMME la plus digne d'être aimée que je connaisse. Son extrême délicatesse est, s'il se peut, au-dessus de sa beauté touchante. Je la trouve seule et lui conte l'histoire de madame M... Nous raisonnons là-dessus: « Écoutez, me dit-elle, si l'homme qui se permet cette action était aimable auparavant aux yeux de cette FEMME, on lui pardonnera, et par la suite on l'aimera. » — J'avoue que je suis resté confondu de cette lumière imprévue jetée sur les profondeurs du cœur humain. Je lui ai répondu au bout d'un silence: — « Mais, quand on aime, a-t-on le courage de se porter aux dernières violences? »

(1) On me conseille de supprimer ce détail: « Vous me prenez pour une FEMME bien leste, d'oser conter de telles choses devant moi. »

Il y aurait bien moins de vague dans ce chapitre si une FEMME l'eût écrit. Tout ce qui tient à la fierté de l'orgueil féminin, à l'habitude de la pudeur et de ses excès, à certaines *délicatesses*, la plupart dépendant uniquement d'*associations de sensations* (1) qui ne peuvent pas exister chez les hommes, et souvent *délicatesses* non fondées dans la nature; toutes ces choses, dis-je, ne pourraient se trouver ici qu'autant qu'on se serait permis d'écrire sur ouï-dire.

Une FEMME me disait dans un moment de franchise philosophique quelque chose qui revient à ceci :

« Si je sacrifiais jamais ma liberté, l'homme que j'arriverais à préférer apprécie=rait davantage mes sentiments, en voyant combien j'ai toujours été avare même des préférences les plus légères. » C'est en faveur de cet amant, qu'elle ne rencon=trera peut-être jamais, que telle FEMME aimable montre de la froideur à l'homme qui lui parle en ce moment. Voilà la première exagération de la pudeur, celle-ci est respectable; la seconde vient de l'orgueil des FEMMES; la troisième source d'exa=gération, c'est l'orgueil des maris.

Il me semble que cette possibilité d'amour se présente souvent aux rêveries de la FEMME même la plus vertueuse, et elle a raison. Ne pas aimer quand on a reçu du ciel une âme faite pour l'amour, c'est se priver soi et autrui d'un grand bon=heur. C'est comme un oranger qui ne fleurirait pas de peur de faire un péché. Et remarquez qu'une âme faite pour l'amour ne peut goûter avec transport aucun autre bonheur. Elle trouve dès la seconde fois, dans les prétendus plaisirs du monde, un vide insupportable; elle croit souvent aimer les beaux-arts et les aspects sublimes de la nature, mais ils ne font que lui promettre et lui exagérer l'amour, s'il est possible, et elle s'aperçoit bientôt qu'ils lui parlent d'un bonheur dont elle a résolu de se priver.

La seule chose que je voie à blâmer dans la pudeur, c'est de conduire à l'habitude de mentir; c'est le seul avantage que les FEMMES faciles aient sur les FEMMES tendres. Une FEMME facile vous dit : « Mon cher ami, dès que vous me plairez je vous le dirai, et je serai plus aise que vous, car j'ai beaucoup d'estime pour vous. »

Vive satisfaction de *Constance* s'écriant après la victoire de son amant : Que je suis heureuse de ne m'être donnée à personne depuis huit ans que je suis brouillée avec mon mari !

Quelque ridicule que je trouve ce raisonnement, cette joie me semble pleine de fraîcheur.

Il faut absolument que je conte ici de quelle nature étaient les regrets d'une dame de Séville abandonnée par son amant. J'ai besoin qu'on se rappelle qu'en amour tout est signe, et surtout qu'on veuille bien accorder un peu d'indulgence à mon style.

. . . .

Mes yeux d'homme croient distinguer neuf particularités dans la *pudeur*.

1° L'on joue beaucoup contre peu, donc être extrêmement réservée, donc souvent affectation. On ne rit pas, par exemple, des choses qui amusent le plus; donc il faut beaucoup d'esprit pour avoir juste ce qu'il faut de pudeur. C'est pour cela que beaucoup de FEMMES n'en ont pas assez en petit comité, ou, pour parler plus juste,

(1) La pudeur est une des sources du goût pour la parure; par tel ajustement une FEMME se promet plus ou moins. C'est ce qui fait que la parure est déplacée dans la vieillesse.

n'exigent pas que les contes qu'on leur fait soient assez gazés, et ne perdent leurs voiles qu'à mesure du degré d'ivresse et de folie (1).

Serait-ce par un effet de la pudeur et du mortel ennui qu'elle doit imposer à plusieurs FEMMES que la plupart d'entre elles n'estiment rien tant dans un homme que l'effronterie? ou prennent-elles l'effronterie pour du caractère?

2° Deuxième loi : Mon amant m'en estimera davantage.

3° La force de l'habitude l'emporte même dans les instants les plus passionnés.

4° La pudeur donne des plaisirs bien flatteurs à l'amant; elle lui fait sentir quelles lois l'on transgresse pour lui;

5° Et aux FEMMES des plaisirs plus *enivrants*; comme ils font vaincre une habitude puissante, ils jettent plus de trouble dans l'âme. Le comte de Valmont se trouve à minuit dans la chambre à coucher d'une jolie FEMME, cela lui arrive toutes les semaines, et à elle peut-être une fois tous les deux ans; la rareté et la pudeur doivent donc préparer aux FEMMES des plaisirs infiniment plus vifs.

6° L'inconvénient de la pudeur, c'est qu'elle jette sans cesse dans le mensonge.

7° L'excès de la pudeur et sa sévérité découragent d'aimer les âmes tendres et timides, justement celles qui sont faites pour donner et sentir les délices de l'amour.

8° Chez les FEMMES tendres qui n'ont pas eu plusieurs amants, la pudeur est un obstacle à l'aisance des manières, c'est ce qui les expose à se laisser un peu mener par leurs amies qui n'ont pas le même *manque* à se reprocher. Elles donnent de l'attention à chaque cas particulier, au lieu de s'en remettre aveuglément à l'habitude. Leur pudeur délicate communique à leurs actions quelque chose de contraint; à force de naturel, elles se donnent l'apparence d'en manquer; mais cette gaucherie tient à la grâce céleste.

Si quelquefois leur familiarité ressemble à de la tendresse, c'est que ces âmes angéliques sont coquettes sans le savoir. Par paresse d'interrompre leur rêverie, pour s'éviter la peine de parler, et de trouver quelque chose d'agréable et de poli, et qui ne soit que poli, à dire à un ami, elles se mettent à s'appuyer tendrement sur son bras.

9° Ce qui fait que les FEMMES, quand elles se font auteurs, atteignent bien rarement au sublime; ce qui donne de la grâce à leurs moindres billets, c'est que jamais elles n'osent être franches qu'à demi : être franches serait pour elles comme sortir sans fichu. Rien de plus fréquent pour un homme que d'écrire absolument sous la dictée de son imagination, et sans savoir où il va.

RÉSUMÉ.

L'erreur commune est d'en agir avec les FEMMES comme avec des espèces d'hommes plus généreux, plus mobiles, et surtout avec lesquels il n'y a pas de rivalité possible. L'on oublie trop facilement qu'il y a deux lois nouvelles et singulières qui tyrannisent ces êtres si mobiles, en concurrence avec tous les penchants ordinaires de la nature humaine, je veux dire :

L'orgueil féminin, et la pudeur, et les habitudes, souvent indéchiffrables, filles de la pudeur. (Beyle.)

(1) Hé, mon cher Fronsac, il y a vingt bouteilles de champagne entre le conte que tu nous commences et ce que nous disons à cette heure.

La pudeur chez les FEMMES peut être comparée à la valeur chez les hommes.

LA pudeur est chez les FEMMES ce que la valeur est chez les hommes. Ces deux vertus ont cela de commun, qu'elles distinguent les hommes et les FEMMES des hommes et des FEMMES ordinaires, en élevant leur cœur au-dessus des périls et des faiblesses humaines : c'est un triomphe continuel.

La valeur empêche les hommes de redouter un péril présent, ou par l'espoir de la gloire, ou par la loi du devoir.

La pudeur rend les FEMMES modestes, réservées, tout à fait aimables; elle les fait en même temps aimer et respecter.

Chez les FEMMES, c'est une pureté de cœur, une noblesse de sentiments, une force d'esprit qui leur fait préférer à la vaine gloire des conquêtes que leurs appas leur promettaient, la solide gloire d'avoir vécu comme si elles n'en avaient point. Leurs charmes les ornent d'autant plus que, loin de les prodiguer, elles semblent les ignorer elles-mêmes.

La valeur est aussi une grandeur d'âme, une force d'esprit qui réprime les mouvements de crainte qui sont si naturels lorsqu'on expose sa vie, et qui préfère des travaux dangereux au repos et à l'inaction. Voilà les défenseurs de la patrie.

On a eu raison de le dire : Les FEMMES dont on parle le moins sont les plus estimables; j'ajoute, pourvu que ce silence vienne de leur retenue et non de leur obscurité.

La valeur doit être établie sur des épreuves éclatantes; elle cherche à s'exercer : la pudeur se resserre pour se maintenir. La valeur agit, la pudeur est une vertu muette et tranquille. Il est vrai que cette valeur qui cherche le péril n'est pas la bonne; il suffit qu'elle l'attende sans frémir : mais toujours elle est plus bruyante que la vertu des FEMMES ne doit l'être. Il ferait beau les voir agacer les hommes pour avoir ensuite la gloire de leur résister, et donner ainsi à la pudeur le caractère de cette valeur qui cherche à se faire valoir. Je doute qu'une vertu querelleuse assurât mieux l'honneur des FEMMES que celui des hommes.

Pudeur et coquetterie.

AUX convenances physiques que la nature a mises dans la FEMME pour exciter l'homme à se rapprocher d'elle, elle a joint deux qualités morales qui, quoique opposées par leurs effets, contribuent également à faire valoir les premières; ces qualités sont la pudeur et la coquetterie : elles sont comme deux ressorts qui agissent en sens contraire. L'une tâche de faire naître les désirs que l'autre repousse pour en augmenter l'activité, comme quelques gouttes d'eau redoublent celle de la flamme; l'une par des amorces artificieuses engage le combat, que l'autre tâche de faire durer pour rendre la victoire plus douce et la défaite plus honorable. La coquetterie fait rechercher ce que la pudeur refuse, et l'infaillible effet de ces deux moyens ainsi combinés est d'augmenter, d'un côté, le prix de l'objet qu'on défend, et de l'autre, l'ardeur de celui qui le poursuit. Il est vraisemblable aussi que les désirs, contenus quelque temps par les obstacles que la pudeur leur oppose, n'en sont que plus propres à produire leur effet, et qu'un certain délai contribue à donner le degré convenable de préparation et de maturité aux matériaux que la nature doit employer

dans la production d'un nouvel être. C'est pourquoi M. de Montesquieu a dit, avec raison, que se livrer à la débauche, qui a toujours été funeste à la population, n'est point suivre les lois de la nature, mais les violer; et l'on sait pourquoi Lycurgue voulait que les hommes ne vissent leurs FEMMES qu'à la dérobée.

La pudeur, dans un être intelligent comme l'homme, ne produit pas seulement l'effet d'une résistance physique, elle fait encore naître en lui l'idée d'une vertu, et l'estime qui l'accompagne est alors un nouveau lien qui vient renforcer tous les autres. La dissimulation, il est vrai, se trouve dans les FEMMES à côté de cette vertu; mais ceux qui déclament contre le caractère dissimulé des FEMMES ne savent ce qu'ils veulent; car vouloir que les FEMMES ne soient pas dissimulées, c'est demander une chose impossible et même dangereuse, tant il est vrai que nos vices ne sont souvent que des vertus outrées! Cette honte aimable tire peut-être sa source, dans la FEMME, d'une certaine défiance de son propre mérite, et de la crainte de se trouver au-dessous de ces mêmes désirs dont elle est l'objet, et qu'elle tend à exciter (1). Quelle que soit la nature de ce sentiment, il ressemble à la modestie lorsqu'il résiste, et à la complaisance lorsqu'il cède.

La coquetterie est un autre sentiment naturel, mais opposé à la pudeur : c'est un désir vague de plaire, et de captiver l'attention de tous les hommes, sans se fixer à aucun. Ce sentiment est si inhérent au sexe, que rien ne peut l'effacer ; ce qui a fait dire à M. le duc de La Rochefoucauld que *les FEMMES peuvent moins surmonter leur coquetterie que leur passion.*

Il paraît tenir à ce caractère mobile qui naît de l'extrême sensibilité des organes de la FEMME, comme la pudeur tient sans doute à la timidité qui dérive de leur faiblesse. La perfection de la FEMME exige qu'elle soit précisément telle que Virgile dépeint Galatée, coquette et timide, et que ces deux sentiments se contrebalancent et soient retenus l'un par l'autre dans de certaines bornes : lorsque l'un acquiert trop de force, l'autre se relâche dans la même proportion. La coquetterie, continuellement irritée par les suggestions dangereuses de la vanité, dont elle prend tôt ou tard le caractère, tandis que la pudeur ne se nourrit que de privations pénibles, doit à la longue l'emporter sur celle-ci, et finir par envahir ses droits. Cette dépravation est et doit être plus commune dans tous les lieux où les occasions multipliées, la rivalité, l'exemple, les tentations de l'amour-propre, réveillent continuellement la coquetterie, et l'excitent à se délivrer d'une contrainte importune

(1) Il n'est personne qui ne sache que ce sentiment est plus difficile à vaincre dans les FEMMES lorsqu'elles ont quelque imperfection à cacher. Le fameux Raymond Lulle, de l'illustre famille des Lulle de Barcelone, qui fut philosophe, théologien, médecin, alchimiste et moine, aimait, dit-on, éperdument une Espagnole nommée Éléonore, qui joignait tous les charmes d'un esprit délicat et vif à tous les agréments d'une figure intéressante et noble. Il en était aimé et il le savait : un si tendre retour semblait lui promettre un bonheur prochain. Mais, quoiqu'il y touchât sans cesse, il en était sans cesse repoussé. Il prodigua toutes les ressources d'un amant au désespoir pour fléchir Éléonore : tout fut inutile. Voyant que le combat entre son amour et la pudeur de sa maîtresse durait plus qu'il ne doit naturellement durer, il entreprit d'approfondir un mystère où tout lui paraissait singulier. Après bien des recherches, des tentatives et des ruses amoureuses, il apprit que la charmante Éléonore avait un cancer au sein. Alors, en amant généreux, oubliant son bonheur pour ne s'occuper que de la santé de son amante, il cherche partout le remède qui lui convient ; il entend dire qu'en Afrique un Arabe possède des secrets admirables, et il y vole. L'histoire nous dit qu'il y apprit beaucoup de choses, qu'il trouva même la pierre philosophale ; mais c'est le spécifique du cancer qu'il fallait, et c'est ce qu'il ne trouva point, et qu'on n'a pas encore trouvé.

par le sacrifice de la pudeur. Dans ces lieux où l'amour ne sert guère que de voile à l'intérêt et à l'orgueil, la coquetterie sera extrême et la pudeur nulle.

Mais en supposant que tout reste dans l'ordre, et que la coquetterie, bien loin de s'écarter de l'institution de la nature, se borne au contraire à en remplir les vues, elle contribuera beaucoup aux douceurs et aux agréments de la vie, surtout dans les pays où les FEMMES vivent avec les hommes, et n'en sont point séparées par les barrières que la jalousie orientale met entre eux. Libres d'y donner l'essor à leur goût naturel pour tout ce qui peut augmenter leurs attraits, elles cultiveront avec fruit les arts agréables sans être tentées d'en abuser, s'exerceront à tirer de la parure des ressources qui sont peut-être encore plus nécessaires que frivoles (1), s'attacheront à acquérir des grâces qui, pour se trouver quelquefois alliées avec le vice, n'en sont pas plus incompatibles avec la sagesse, et répandront une émulation générale de plaire qui donnera nécessairement à la société un aspect plus riant et plus animé. Si les agréments du corps attirent, ceux de l'esprit fixent et enchaînent : les FEMMES y auront donc aussi l'esprit plus exercé; la nécessité de provoquer et de repousser les attaques continuelles des hommes, et de prendre, par conséquent, toutes les formes et tous les tons, selon les circonstances, le rendra en elles plus subtil, plus pénétrant, plus étendu, et par la même raison plus agréable. Comme parmi des êtres sociables le bonheur qu'un sexe attend de l'autre dépend de certaines qualités morales qui en assurent la durée, les FEMMES feront leurs efforts pour les acquérir, et imposeront aux hommes, par leur exemple, l'obligation de les avoir; de sorte qu'en travaillant les uns et les autres à se rendre heureux, ils se trouveront nécessités à devenir meilleurs. Enfin, comme la vertu, qui honore le plus les FEMMES, parce qu'elle est la plus propre à calmer les inquiétudes des hommes, est un moyen des plus puissants pour plaire, il pourra bien arriver qu'elles soient quelquefois vertueuses par coquetterie. (Roussel.) V. COQUETTERIE.

Toutes les FEMMES pourraient être pudiques, et toutes ne le sont pas. — Réponse cynique d'une mère de famille. — La pudeur ne se perd qu'une fois. — Pudeur naturelle et pudeur affectée. — Réponse digne d'une jeune fille pudique.

Il ne dépend pas d'une fille d'être belle; le seul trait de beauté qu'elles pourraient toutes avoir et qu'elles n'ont pas toujours, c'est la pudeur, et de tous les traits de beauté, c'est le plus facile à perdre.

Celle qui n'a point encore aimé est si honteuse de sa première faiblesse qu'elle voudrait se la cacher à elle-même; pour la seconde, elle se contente de la cacher aux autres; mais pour la troisième, elle ne se soucie plus de la cacher à personne.

(1) Il n'est pas douteux que le goût modéré de la parure n'ajoute aux autres moyens de plaire. La beauté résidant dans des objets matériels et dans une forme déterminée, il doit y avoir un art indépendant de l'opinion et de la mode, de les présenter avec avantage, en employant des accompagnements étrangers qui les fassent ressortir, comme dans un tableau certaines figures servent à donner du relief aux autres. Il y a surtout un principe physique d'agrément dans la distribution des couleurs : outre qu'elles relèvent l'éclat du teint par des oppositions bien ménagées, elles produisent sur l'organe de la vue un ébranlement agréable qui nous dispose favorablement pour la personne qu'elles parent. Voilà pourquoi il y a des gens exclusivement attachés à certaines couleurs plus analogues que d'autres à leur organisation. L'or, l'argent, les diamants, ne produisent pas si bien cet heureux effet, et semblent plus propres à annoncer l'opulence qu'à rehausser les charmes de la FEMME qui les étale.

Une FEMME, mère de famille, à qui je conseillais d'être sage, me répondit d'un air froid qui me glaça le cœur : « Quand on a eu trois amants, que fait un de plus? quatre. »

Quand la pudeur est une fois perdue, elle ne revient pas plus que la jeunesse.

Celles qui ont perdu la pudeur s'en font une affectée qui s'effarouche bien plus aisément que la naturelle : j'en connais qui s'alarment au moindre mot équivoque, et qui marquent trop de crainte des choses qu'elles ne devraient point savoir.

Une fille de ce caractère était dans une assemblée avec sa cadette qui sortait d'un couvent; quelqu'un conta une aventure galante, mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille sans expérience n'y pouvait rien comprendre; plus le récit était obscur, plus cette cadette était attentive, et elle marquait naïvement sa curiosité. L'aînée voulant témoigner qu'elle avait plus de pudeur que sa cadette, s'écria : « Comment, ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces messieurs « disent? — Hélas! répondit naïvement la cadette, je ne sais pas encore quand il faut rougir. »

Outrages à la pudeur; lois anciennes.

Lois de Moïse : La fille a crié et n'a pas été entendue.

La loi des Allemands est là-dessus fort singulière. Si l'on découvre une FEMME à la tête, on payera une amende de six sols; autant si c'est à la jambe jusqu'au genou; le double depuis le genou. Il semble qu'elle mesurait la grandeur des outrages faits à la personne des FEMMES comme on mesure une figure de géométrie. (Montesquieu.)

Lois de Galles : Si la jeune FEMME accusée ne veut se justifier, qu'on lui déchire sa chemise jusqu'à l'aine; qu'on lui mette à la main la queue d'un jeune bœuf d'un an, dont on aura oint la queue; si elle peut le retenir par la queue, qu'elle reçoive une partie de sa dot; si elle ne le peut, qu'elle n'ait rien... — Si, se tenant sur le seuil, elle peut retenir un taureau de trois ans, dont on aurait frotté la queue de suif en la faisant passer par une porte d'osier, alors que de part et d'autre deux hommes exciteraient l'animal, la jeune fille l'aura en compensation de l'attentat à sa pudeur; mais si elle ne le peut, elle aura tout le suif qui lui collera à la main. (Grimm.)

Statuts de Brunswick : Qu'on enterre toutes vives les FEMMES qui en livrent d'autres (les entremetteuses) De plus, on leur enfonçait un pieu dans le sein, et l'on déposait des épines sur leur tombe.

Statuts d'Allemagne : Si quelqu'un fait violence à des jeunes filles, à des FEMMES, ou à des FEMMES en voyage, et qu'on le surprenne en flagrant délit, qu'on l'enterre tout vif; tel est le droit. (Cité par M. Michelet.)

Lycurgue et les FEMMES de Sparte. — Mœurs des Spartiates. — Lois des obstacles. — Mariage forcé. — Curieux règlement.

LYCURGUE ayant remarqué que les hommes nouvellement mariés approchaient trop souvent de leurs FEMMES, il ne leur permit de les voir qu'en secret, et à condition qu'ils ne seraient aperçus de qui que ce fût, soit en entrant, soit en sortant de

l'appartement de leurs FEMMES; en sorte qu'on ne pût violer cette loi sans blesser la pudeur. Il crut que, de cette sorte, l'homme et la FEMME approcheraient l'un de l'autre avec plus d'ardeur, et que de ce commerce contraint, mais vif, il naîtrait des enfants mieux constitués que d'un commerce libre et fastidieux.

Il ne laissa point aux hommes la liberté de différer leur mariage, et il leur ordonna de se marier dès qu'ils seraient devenus forts et robustes.

Au reste, il fit à l'égard des vieillards qui épousaient de jeunes filles un règlement assez étrange. Ayant remarqué que ces vieillards impuissants étaient d'ordinaire extrêmement jaloux, et avaient grand soin que personne n'approchât de leurs FEMMES, il leur ordonna de choisir dans la république quelque jeune homme vigoureux auquel ils donnassent la liberté de coucher avec elles, pour leur faire des enfants.

Si un Lacédémonien avait de l'aversion pour le mariage, et néanmoins quelque envie d'avoir des enfants, Lycurgue lui permettait, par sa loi, de jeter la vue sur quelque FEMME jolie et féconde, et d'avoir commerce avec elle, pourvu que ce fût du consentement exprès du mari.

Il accorda plusieurs autres priviléges de cette nature. Par ce moyen, les FEMMES pouvaient avoir, en quelque sorte, deux maisons et deux familles.

Le mari regardait les enfants que sa FEMME avait d'un autre comme les frères utérins de ses propres enfants, et comme faisant partie de sa famille, quoiqu'ils fussent exclus de la succession. Voilà pourquoi la ville de Sparte a produit des hommes plus grands et plus forts qu'on n'en voit ailleurs. (Saint-Réal.)

Portrait de la Pudeur.

LES Grecs avaient fait de la pudeur une divinité. Suivant Hésiode, elle quitta la terre avec Némésis, indignée des vices et de la corruption des hommes, et par cette raison elle est représentée avec des ailes.

..... Son teint clair et brillant fait le plaisir des yeux et le charme du cœur; la douceur modeste de ses regards porte l'émotion jusqu'au fond de l'âme, et la surprend sans qu'elle ait le temps de s'en défendre. Les iconologistes lui donnent, ainsi qu'à la Pureté, un lis pour attribut. Une rose, dont le rouge tendre exprime si bien celui de la Pudeur, lui conviendrait mieux. La modestie de son attitude et le voile blanc qui la couvre en partie serviront encore à la caractériser. (Noël.)

PENSÉES SUR LA PUDEUR.

LA pudeur est sans doute un des plus grands charmes de la beauté, mais ce n'est qu'un ornement dans la première jeunesse; elle ne mérite le nom de vertu que quand elle est assez heureuse pour augmenter avec l'âge.

Les signes de la pudeur, chez les FEMMES, sont bien équivoques : le plaisir, la louange, les font rougir tout au moins autant que la modestie, qu'on leur prête souvent très-gratuitement. Bien des FEMMES rougissent aussi, non pas des fautes qu'elles ont commises, mais d'y avoir été surprises

La pudeur et la naïveté d'une FEMME touchent beaucoup plus que les dégoûtantes mignardises de certaines FEMMES qui, cherchant l'art de plaire, ne trouvent que le secret de se faire mépriser.

La plus indispensable des vertus des FEMMES, et celle qui leur donne le plus de crédit sur les hommes, c'est la pudeur : cette aimable vertu influe tellement sur les traits, l'air, l'esprit, le caractère, que tout nous choque où elle manque. Lorsqu'une fois les FEMMES ont renoncé à cette retenue qui est le premier mérite de leur sexe, il n'est point d'excès dont elles ne deviennent capables.

La pudeur est la fleur de la chasteté quand elle agit par instinct : elle est flétrie dès qu'elle devient une vertu. (Mme d'Arconville.)

La pudeur est une citadelle où la chasteté des belles FEMMES est en sûreté. (Démade.)

La pudeur augmente les charmes en les voilant : c'est une espèce d'enchère que les belles personnes mettent à leurs appas.

Le voile de la pudeur recèle plus de charmes que ne peut en offrir la plus belle nudité. (S. Dubay.)

La pudeur sied bien à tout le monde, mais il faut savoir la vaincre, et jamais la perdre. (Montesquieu.)

La violation de la pudeur suppose, dans les FEMMES, un renoncement à toutes les vertus. (Id.)

La pudeur est la vertu que le vice se plaît le moins à imiter, et qu'il imite le plus souvent.

La pudeur est la grâce la plus touchante qui puisse embellir une FEMME; elle est le gage certain de l'innocence et de la vertu. (Mme de Genlis.)

La pudeur est une honte sage et honnête, un sentiment d'aversion pour les choses qui peuvent apporter quelque infamie. (Félibien.)

La pudeur sied bien aux jeunes personnes, et le rouge qu'elle répand sur le visage a été appelé le vermillon de la vertu. (Id.)

Une pudeur un peu farouche et un peu sauvage sied bien aux FEMMES. (Trévoux.)

Une FEMME qui n'a plus que le reste d'une pudeur ébranlée ne fait que de faibles efforts pour sa défense. (Guillet de la Guilletière.)

La pudeur d'une jeune fille doit aller jusqu'à ignorer tout ce qui regarde l'amour. (Fontenelle.)

Il faut avoir une pudeur tendre ; le désordre intérieur passe du cœur à la bouche, et c'est ce qui fait les discours déréglés. Les passions même les plus vives ont besoin de la pudeur pour se montrer sous une forme séduisante : elle doit se répandre sur toutes vos actions ; elle doit parer et embellir toute votre personne. (Mme de Lambert, *Avis d'une mère à sa fille.*)

On dit que Jupiter en formant les passions leur donna à chacune sa demeure : la pudeur fut oubliée, et quand elle se présenta, on ne savait plus où la placer : on lui permit de se mêler avec toutes les autres. Depuis ce temps-là, elle en est inséparable ; elle est amie de la vérité, et trahit le mensonge qui ose l'attaquer ; elle est liée et unie particulièrement avec l'amour ; elle l'accompagne toujours, et souvent elle l'annonce et le décèle ; enfin, l'amour perd ses charmes dès qu'il est sans elle : c'est un grand lustre à une jeune personne que la pudeur. (Id.)

Les FILLES doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices. (Id.)

La pudeur est si nécessaire aux plaisirs, qu'il faut la conserver même dans les temps destinés à la perdre. (Id.)

Se peut-il que la pudeur porte à nos sens une impression plus dangereuse que les séductions d'une FEMME légère et coquette, et que la plus forte des tentations soit celle qui nous invite au crime par les attraits de la vertu ? (Shakspeare.)

Les FILLES, par pudeur, refusent de bouche ce qu'elles voudraient au fond du cœur qu'on les forçât de prendre. (Id.)

La pudeur est la fleur de la chasteté quand elle agit par instinct : elle est flétrie dès qu'elle devient une vertu. (Mme d'Arconville.)

Qui est-ce qui doute que les FEMMES, pour être dignes de notre estime et de nos hommages, n'aient besoin de plus grandes vertus et de plus de qualités qu'il ne nous en faut pour mériter leur attachement ? Elles doivent avoir par-dessus nous la pudeur et la beauté, deux avantages qui subsistent difficilement ensemble. La pudeur relève la beauté, la beauté met la pudeur en péril ; que de gloire, si elles s'en tirent bien ! (***)

Hérodote n'était pas dans le vrai lorsqu'il a dit qu'une FEMME se dépouille de la pudeur en ôtant ses habits ; car une FEMME chaste revêt la modestie en ôtant les habits qui la couvrent. (Plutarque.)

On demandait à un philosophe quelle couleur convenait le mieux au visage des FEMMES ; il répondit : La pudeur.

La pudeur fut toujours la première des grâces. (La Chaussée.)

La pudeur a sa fausseté, et le baiser son innocence. (Mirabeau.)

La princesse Élisabeth, sœur de Louis XVI, étant dans la fatale charrette qui la conduisait au supplice, son fichu vint à tomber : exposée en cet état aux regards de la multitude, elle adressa au bourreau ces mots mémorables : « Au nom de la pudeur, ramassez ce mouchoir, et couvrez-moi le sein. »

Sans la vertu je ne vois rien d'aimable :
La décence, à mes yeux, embellit la laideur.
Il n'est pour moi de beauté véritable
Que sur le front où règne la pudeur. (DEMOUSTIER.)

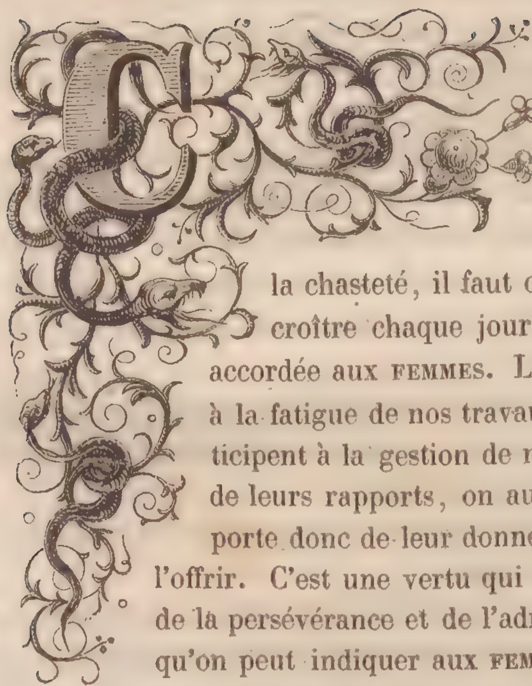
La pudeur à son tour s'avance sur sa trace (de la grâce).
Ah! qui peut séparer la pudeur de la grâce?
L'imagination de ses regards discrets
A peine ose entrevoir ses mystères secrets;
Mais de son trouble heureux, de sa rougeur aimable,
Elle adore tout bas le charme inexprimable.
Le vice audacieux s'arrête à son aspect,
Et le brûlant désir est glacé de respect.
Craignant ses propres yeux, elle-même s'ignore;
Même quand elle est nue, elle est modeste encore;
Sa décence la voile aux regards curieux,
Et la Vénus pudique est vêtue à nos yeux.
Mais comme nous voyons, délicate et craintive,
Se flétrir sous nos mains la tendre sensitive,
Un mot, un geste, un rien alarme ses appas;
Le cœur vole au devant de son doux embarras;
Son silence nous plaît, sa froideur même enflamme;
Et la pudeur enfin est la grâce de l'âme.
Mais, tandis que j'essaie à tracer ce tableau,
Elle vient en mes mains arrêter mon pinceau.
D'orgueil, de modestie ineffable mélange,
Ainsi que le reproche, elle craint la louange.
Déjà je vois rougir ses timides attraits,
Et crains, en les peignant, de profaner ses traits. (DELILLE.)





XI

DE LA CHASTETÉ.



HASTETÉ! vertu qui constitue la partie essentielle de l'éducation des FEMMES, et qui est pour elles ce que la force est pour les hommes : un moyen de défense con=tinuelle.

Pour bien sentir toute l'importance de la chasteté, il faut considérer que la civilisation ne cesse d'ac=croître chaque jour la portion de liberté qui jusqu'ici a été accordée aux FEMMES. Le temps n'est pas loin où elles se mêleront à la fatigue de nos travaux ; déjà dans les grandes villes elles par=ticipent à la gestion de nos affaires. En multipliant ainsi la masse de leurs rapports, on augmente le nombre de leurs périls ; il im=porte donc de leur donner un point d'appui : la chasteté seule peut l'offrir. C'est une vertu qui exige de la part de celles qui l'enseignent de la persévérance et de l'adresse ; ce n'est qu'avec une grande réserve qu'on peut indiquer aux FEMMES les piéges où l'on cherchera plus tard à les faire tomber.

La raison n'est peut-être pas assez puissante comme garantie exclusive de la chasteté ; il faut tout appeler à son secours, même l'imagination. Celle-ci, en exa=gérant cette ineffable pureté qui doit s'attacher aux mœurs des FEMMES jusque dans

leurs détails les plus simples, invente une sorte de surveillance inquiète qui sème partout des résistances en quantité bien supérieure aux attaques.

Le désordre des mœurs et la barbarie des actions remplissent les annales du moyen âge : aussi est-ce un espace intermédiaire entre la jeunesse et l'âge mûr des nations.

Chez les sauvages, suivant que les FEMMES sont plus ou moins chastes, on peut déterminer l'espace qui sépare encore la peuplade de la civilisation. La chasteté n'est pas sans doute pour les hommes une vertu du premier rang, mais elle ne doit pas leur manquer tout à fait : il n'y a pas d'autorité sans considération.

Le christianisme, voulant épurer la nature humaine, a fait de la chasteté quelque chose de plus qu'une vertu; c'est une passion devant laquelle disparaissent tous les genres de sacrifices; c'est une pureté qui n'a de prix que parce qu'elle n'a pas de tache; c'est le dernier degré de notre puissance; enfin, c'est le triomphe complet de la nature morale sur la nature physique.

Renfermés dans une sage mesure, les dévouements de chasteté enrichissent la société d'une heureuse exception : il faut que quelques-uns aillent un peu au delà du devoir pour que les autres puissent l'atteindre. (Saint-Prosper.)

La continence et la chasteté distinctes l'une de l'autre. — La continence n'est pour qui que ce soit d'une obligation absolue : elle l'est seulement hors du mariage, mais le mariage n'est interdit à personne.

On ne doit pas confondre, comme on le fait souvent, la continence avec la chasteté. L'abus des termes entraîne avec soi la confusion des idées. Comme on peut être chaste sans s'astreindre à la continence, tel aussi s'en fait une loi qui pour cela n'est pas chaste. La pensée toute seule peut souiller la chasteté, elle ne suffit pas pour enfreindre la continence. Tous les hommes, sans exception de temps, d'âge, de sexe et de qualité, sont obligés d'être chastes ; mais aucuns ne sont obligés d'être continents.

La continence consiste à s'abstenir des plaisirs de l'amour ; la chasteté, à ne jouir de ces plaisirs qu'autant que la loi naturelle le permet, et de la manière qu'elle le permet. La continence, quoique volontaire, n'est point estimable par elle-même, et ne le devient qu'autant qu'elle importe accidentellement à la pratique de quelque vertu ou à l'exécution de quelque dessein généreux; hors de ces deux cas, elle mérite souvent plus de blâme que d'éloge.

Quiconque est conformé de manière à pouvoir procréer son semblable, a droit de le faire et le doit. Voilà la voix de la nature, et cette voix mérite plus d'égards que les institutions humaines qui semblent la contrarier.

Je ne sais point de raison qui oblige à une continence perpétuelle : il en est tout au plus qui la rendent nécessaire pour un temps.

Il est de droit naturel que chacun puisse disposer du bien qui lui appartient en propre. Ce n'est pas cependant faire injustice à un mineur, à un prodigue ou à un furieux, que de les priver de l'exercice de ce droit, dont ils abuseraient immanquablement. De même, quoique le commerce d'un sexe avec l'autre soit permis à tous les hommes, il peut y avoir des circonstances où il leur soit avantageux d'en être privés pour un plus grand bien.

Il est juste, par exemple, qu'un enfant qui n'est point encore capable de discernement ne soit pas libre de se lier, sans l'autorité de ses parents, par des nœuds indissolubles. Ce serait au contraire une inhumanité criante que de l'abandonner à l'inconsidération et à la témérité trop ordinaires à son âge, lorsqu'il s'agit de décider par un mariage du bonheur ou du malheur de sa vie. Ses tuteurs naturels peuvent, sans empiéter sur ses droits, empêcher qu'il ne s'y engage, ou reculer son engagement s'ils le jugent indigne de lui, ou du moins précipité. Or, jusqu'à ce qu'il l'ait contracté, la continence est un devoir pour lui. Bien entendu que les parents, de leur côté, doivent pourvoir à l'établissement de leurs enfants, ou du moins y donner les mains lorsqu'il s'en présente de sortables.

L'aventure de R... et de L..., sa fille, a fait du bruit dans le monde : ce n'est point médire que de la rapporter. L..., sous la tutelle d'un père avare, attendait patiemment que son tuteur voulût bien se dessaisir entre ses mains de la succession de sa mère, lorsque l'aimable B..., par sa tendresse et par ses soins, gagna le cœur de la pupille. Il jouissait d'une fortune et d'un rang qui ne devaient pas faire rougir R... de l'adopter pour gendre. La proposition lui en fut faite : R... la rejeta. Il ne déclarait point le motif de son refus, mais on le devina sans peine. La répugnance invincible qu'il sentait à rendre un compte fut celui qui le décida. Il pria B... de s'abstenir désormais de ses galantes assiduités. Cette défense, suivant l'usage, alluma de plus en plus la passion des deux amants, et tous deux, de concert, prirent la voie qu'ils crurent la plus efficace pour arracher le consentement du père. Ils s'étaient mépris : cet agréable expédient, dont tant de filles ont éprouvé l'efficacité, ne réussit pas auprès de R... : dût rejaillir sur lui l'ignominie de sa fille, il éclata en transports furieux, et ne s'en tenant point aux reproches, il la livra lui-même à l'horreur infamante de ces lugubres retraites consacrées au repentir et aux pleurs.

A qui des trois acteurs de cette scandaleuse scène imputerons-nous le tort? A tous les trois sans doute. Un père dur et injuste, un amant qui séduit sa maîtresse, une fille qui méprise l'autorité paternelle, sont tous personnages coupables.

Mais cette loi de nature, me dira-t-on, dont vous vantez l'excellence, exige-t-elle donc pour l'union de deux amants tout ce vain appareil de cérémonies rebutantes à quoi on les assujétit?

Non; elle exige uniquement le libre consentement des parties : leur union dès lors est autorisée par le ciel, si rien d'ailleurs ne s'y oppose. Mais la simplicité de cette bonne loi naturelle n'a pas interdit aux législateurs la faculté de régler par des lois positives la solennité des mariages. Les lois positives même sont respectables et obligatoires lorsqu'elles ne contredisent pas la sage loi de nature, et qu'elles ne font que lui servir de glose et d'interprétation. Elles n'obligent, à la vérité, que comme lois de police; mais les lois de police obligent tous les membres d'un État... (Panage.)

Différence entre la continence et la chasteté.

La continence est une vertu par laquelle on s'abstient des voluptés défendues, et l'on n'abuse point des permises. La première partie de cette vertu, je veux dire l'abstinence des voluptés défendues, est ce qu'on appelle pureté et pudeur. Si cette abstinence va encore plus loin et nous interdit les plaisirs même permis, c'est *chasteté* et innocence.. .. (Le Camus.)

Avantages de la chasteté.

Dans quelque siècle que ce soit, les relations naturelles ne changent point ; la convenance ou disconvenance qui en résulte reste la même, les préjugés, sous le vain nom de raison, n'en changent que l'apparence. Il sera toujours grand et beau de régner sur soi, fût-ce pour obéir à des opinions fantastiques ; et les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute FEMME de jugement qui saura chercher dans son état le bonheur de la vie. La chasteté doit être surtout une vertu délicieuse pour une belle FEMME qui a quelque élévation dans l'âme. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout et d'elle-même : elle s'élève dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les sentiments tendres ou jaloux, mais toujours respectueux des deux sexes, l'estime universelle et la sienne propre, lui payent sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques instants. Les privations sont passagères, mais le prix en est permanent. Quelle jouissance pour une âme noble que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté ! Réalisez une héroïne de roman, elle goûtera des voluptés plus exquises que les Laïs et les Cléopâtre ; et quand sa beauté ne sera plus, sa gloire et ses plaisirs resteront encore ; elle seule saura jouir du passé. (J.-J. Rousseau.)

De l'erreur qui fait consister dans la chasteté tout l'honneur des FEMMES.

On réduit les FEMMES à placer leur honneur dans l'exercice d'une seule vertu ; mais il s'ensuit qu'elles seront dépravées quand elles auront manqué de continence, parce qu'on ne tient plus à rien lorsqu'on a perdu l'honneur.

« Pourquoi ce plaisir, si pardonnable en lui-même, a-t-il une influence si pernicieuse? dit Raynal. C'est, je crois, la suite de l'importance que nous y avons attachée. Quel appui les autres vertus trouveront-elles au fond de l'âme, lorsque rien ne peut plus aggraver la honte ? »

L'on n'a plus rien à éviter lorsqu'on n'a plus rien à perdre. Mais à cette erreur funeste se joint une erreur plus absurde. L'honneur des FEMMES consiste tellement dans la continence, même inutile, que souvent elles peuvent être entièrement déshonorées sans être coupables d'aucune faute réelle.

Aux sévères précautions du devoir, qui forment la loi commune, les FEMMES doivent joindre une prudence particulière, puisqu'elles ont des suites plus grandes à prévenir. La nature, en établissant ces différences, en indiquait d'analogues entre leur honneur et le nôtre : nous les avons senties, et aussitôt nous les avons rendues excessives. Toujours extrêmes dans nos opinions, nous restons toujours loin du but dans les effets de nos institutions. Il faut bien que ces ressorts trop tendus, et qu'on ne soutient pas, perdent enfin l'élasticité. Le résultat de la violence dans la faiblesse, c'est, en dernier lieu, de tout affaiblir et de tout rompre. (Senancour.)

L'Europe est la partie du monde où les FEMMES se distinguent le plus généralement par leur chasteté.

Toutes les nations civilisées considèrent la chasteté comme l'attribut et le principal ornement du sexe féminin : cette opinion n'a jamais prévalu plus généralement, dans aucun pays, que de nos jours en Europe. Nous n'adorons

point, comme les anciens, des divinités impures dont l'exemple encourage la débauche et la pratique de tous les vices. Nous n'adressons pas non plus notre culte, comme quelques peuples modernes, à des dieux qui, considérant le bien et le mal avec indifférence, ne prennent intérêt ni aux vertus ni aux vices de l'humanité. Il s'ensuit que la chasteté de nos FEMMES est non-seulement encouragée par le prix que nous mettons à cette vertu et par le désir d'obtenir notre estime, mais qu'elle est fondée sur les principes de leur religion; et quoique les écrivains satiriques de l'Europe représentent les FEMMES de leur nation comme les moins chastes de l'univers, j'affirmerai, sans hésiter, que l'Europe est la partie du monde où les FEMMES se distinguent le plus généralement par leur chasteté, et par mille autres qualités estimables. Cependant il est juste de remarquer que la chasteté et la modestie sont moins communes parmi les FEMMES chez les nations qui, comme les Espagnols, veulent les forcer à être vertueuses au moyen des duègnes, des serrures, des verrous, ou ceux qui donnent dans l'excès contraire, comme en France et en Italie, que dans les pays qui ne sont pas encore civilisés au point de considérer tout ce qui impose quelque gêne aux inclinations ou aux fantaisies, comme un reste de grossièreté barbare ou l'effet d'une éducation gothique. (Alexandre.)

Du devoir de la chasteté chez les FEMMES mariées.

Le devoir de chasteté comprend non-seulement les actions, mais encore la volonté : cependant si c'est la volonté des FEMMES que nous voulons retenir, il paraît impossible de la contraindre et de l'arrêter, puisque les songes les égarent quelquefois au point d'égaler les effets de l'illusion à ceux de la réalité. Il n'est pas en leur pouvoir de se défendre des désirs, et si c'est de ces désirs que nous sommes jaloux, combien de sortes d'infidélités n'avons-nous pas à craindre! Quand j'entends, disait un vieillard, les FEMMES se vanter d'avoir leur volonté intacte, je ne puis m'empêcher d'en rire, et l'on pourrait regarder ce serment inconsidéré comme une preuve du contraire.

Cette matière a beaucoup de difficulté; car si l'on ne peut pas contenir l'imagination des FEMMES, que veut-on exiger d'elles? Veut-on seulement empêcher leurs actions? Il en est qui savent si bien cacher leur égarement, que les actions ne laissent pas plus de traces que la volonté, et des hommes pleins de subtilité sont toujours prêts à dire que si la volonté est excusable, les péchés muets le sont aussi.

Mais comment leur circonscrire précisément les actions défendues? Est-il raisonnable de vouloir qu'elles s'en tiennent à des devoirs généraux et incertains?

Il me semble que la partie essentielle de ces devoirs gît en la volonté, car les faits sont souvent involontaires. Des maris n'ont-ils pas éprouvé le dernier affront sans avoir lieu de faire aucun reproche à leurs FEMMES? Telle qui aimait mieux son honneur que la vie, l'a vu dévorer à l'appétit forcené d'un mortel ennemi, et n'a pas eu le choix.

Mais la volonté d'une FEMME est un bien qui ne peut ni se garder ni se vendre. Ainsi, disent les galants, quand une FEMME accorde à son mari le devoir et à son amant le désir, les règles sont observées. S'il fallait choisir entre ces deux lots, j'aimerais mieux celui de l'amant; malgré les privations, il est bien préférable; mille faveurs arrachées ne valent pas le moindre des baisers donnés par le plaisir. Le

culte de l'hymen n'est point un témoignage suffisant de l'affection d'une belle; il y a souvent de la trahison, disait un de nos ancêtres :

C'est bien Damon qui lui donne un baiser,
Mais c'est pour Licidas que l'ingrate soupire.

Cependant il est assez généralement reçu, même dans toute l'Europe, qu'une FEMME est quitte envers le devoir quand aucun fait ne dépose contre elle. En Italie, les FEMMES disent qu'elles ont engagé *le faire*, mais non pas la volonté; aussi ont-elles des soupirants qui les accompagnent, et que l'usage autorise à leur faire une cour assidue, pourvu qu'ils n'obtiennent aucune des faveurs dont les maris sont seulement jaloux.

En France, il est très-rare que des hommes aimables soient assidus auprès d'une FEMME pour le seul plaisir de la voir et de se trouver en public avec elle; cependant il est possible d'en trouver d'assez délicats pour ne pas exiger la dernière faveur d'une FEMME qui n'aurait pas juré de n'en point accorder, mais ils ne font aucun quartier aux FEMMES mariées; on dirait qu'ils n'en veulent qu'au serment qu'elles ont fait. C'est ce serment qui les irrite et qu'ils aiment à faire violer : tel est l'attrait des choses défendues, qu'on emploie les plus grands efforts pour s'en rendre maître; plus le sacrifice est grand, plus ils ont de tyrannie à l'exiger.

Ne devraient-ils pas plutôt imiter ce jeune Grec épris d'un amour si pur, qu'étant, à force de soins, parvenu au moment de jouir de ce bien que les amants passionnés appellent le bien suprême, il ne le voulut pas, de peur de diminuer l'ardeur dont son cœur était nourri, et d'éprouver ces moments de langueur qui suivent la jouissance?

Et vous, qui faites le bonheur ou le tourment de nos jours, FEMMES! apprenez que plus vos devoirs sont difficiles à remplir, plus la gloire doit vous engager à ne les oublier jamais; que le luxe, père de la mollesse, n'est point né du plaisir, et que les présents sont un tribut de la bassesse et non pas de l'amour; au contraire, ils l'excluent.

La galanterie n'est pas, comme on veut vous le persuader, une conciliation entre le plaisir et les mœurs, les grâces et la vertu : ce n'est qu'un voile séduisant sur le visage d'une furie, un tapis de fleurs étendu sur des serpents qui s'abreuvent de fiel.

La paix du cœur, qui naît de la pureté des désirs et de l'accomplissement des devoirs, est la véritable félicité. S'il est des beautés fameuses par leurs attraits et par le nombre de leurs amants, il en est de plus illustres par leur chasteté, par leur amour conjugal, et surtout par leurs sentiments maternels; elles doivent vous servir de modèles dans les occasions difficiles où vous pouvez vous trouver.

L'incontinence n'est point un instinct de la nature, qui au contraire a placé dans le cœur des hommes, avec le désir d'attaquer, le dédain d'une conquête facile, comme dans celui des FEMMES l'adresse nécessaire pour se faire obéir, et sous une apparente faiblesse de puissants moyens de résister; et si la plupart des nations, dans leurs lois, se sont accordées à attacher du mépris à l'intempérance des FEMMES, c'est que la nature elle-même leur a manifesté les siennes : ayant établi l'attaque d'une part, et de l'autre la défense, elle n'a pas voulu qu'une FEMME cédât sns effort, et elle a inspiré un mépris général pour toutes celles qui allant sans

cesse au devant du danger, ne se conforment pas à ses règles si propres au bonheur. (***)

Il faut, disait un philosophe, se conduire avec sa FEMME chastement, avec sa maîtresse luxurieusement. Il faut, dit aussi Aristote, toucher sa FEMME prudemment et sévèrement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement le plaisir ne la fasse sortir des bornes de la raison.

Je m'accommoderais de ce précepte si ma FEMME était une de ces matrones qui ont en tout lieu l'extérieur imposant de Minerve, ou le maintien respectable de la mère des dieux; mais si elle avait en partage le sourire de Vénus et l'aimable folie des Grâces, je voudrais lui faire approuver des usages différents. J'aime les pythagoriciens, qui disaient qu'une FEMME qui se couche auprès d'un homme doit avec ses habits dépouiller la pudeur, et la reprendre aussitôt qu'elle se lève. Ils tenaient cette maxime de Théano, FEMME de Pythagore, qui devait être fort agréable au lit. Mais le système d'Aristote a prévalu, et le mari et la FEMME sortent rarement, l'un à l'égard de l'autre, de je ne sais quelle décence, qui, selon moi, ressemble fort à la contrainte, sans pour cela approcher davantage de la pudeur ou de la chasteté. (***)

PENSÉES SUR LA CHASTETÉ.

La chasteté des vierges consiste à vivre dans une perpétuelle continence, sans avoir jamais été mariées; celle des veuves, à garder la continence pendant le temps de leur veuvage; celle des personnes mariées, à vivre saintement dans le mariage, et à n'en user que selon Dieu, sans se laisser dominer par la cupidité.

Les jeunes FILLES sauvages sont chastes quoique nues, parce que leur cœur est pur. (Bernardin de Saint-Pierre.)

La chasteté est la gloire et le partage des FEMMES. (Le Maître.)

On a dit de Lucrèce que son corps avait reçu l'injure, tandis que son âme était demeurée chaste. (Id.)

Puisque nous avons reconnu la justesse de l'ancien emblème qui représente l'Amour avec un flambeau, il ne fallait pas placer la Chasteté sur un baril de poudre. (Lévis.)

On ne donne plus guère aux jeunes filles que l'orgueil pour gardien de leur chasteté; mais quand la vertu n'est gardée que par un vice, il est aisé de gagner la sentinelle. (*Petit Dict. de la ville et de la cour.*)

On admire avec raison cette réponse laconique et pleine de sens d'une Lacédémonienne. Une FEMME d'Athènes lui demandait, par manière de reproche, ce qu'elle avait apporté en dot à son mari. — La chasteté, répondit-elle. (*Dict. des gens du monde.*)

Louis XII pensait qu'on ne pouvait trop acheter le bonheur de posséder une FEMME chaste. La reine Anne de Bretagne le faisait beaucoup souffrir par son humeur bizarre et impérieuse. Il disait, en cédant à ses caprices : Il faut bien payer la chasteté des FEMMES. (Mme de Lambert.)

Saint Jérôme appelle la chasteté des veuves une chasteté laborieuse, parce qu'il faut qu'elles combattent sans cesse le souvenir des plaisirs qu'elles ont goûtés. (*Néologie.*)

Il y a beaucoup de FEMMES qui ne sont chastes que parce qu'on ne leur a rien demandé, ou qu'on s'y est mal pris.

On n'a cessé, depuis plus de vingt siècles, de nous vanter la chasteté de la belle Susanne, et sa résistance à deux vieux libertins; mais la victoire eût été bien autrement méritoire et glorieuse si les indiscrets qui la surprirent au bain eussent rivalisé avec elle de jeunesse et de beauté.

Si les hommes n'avaient pas attaché l'honneur et la gloire des FEMMES à la chasteté, elles porteraient peut-être la licence plus loin qu'eux. (Bayle.)

Ce n'est pas toujours par chasteté que les FEMMES sont chastes. (La Rochefoucauld.)

On peut douter de la chasteté d'une FEMME qui n'a pas été attaquée. (St-Évrem.)

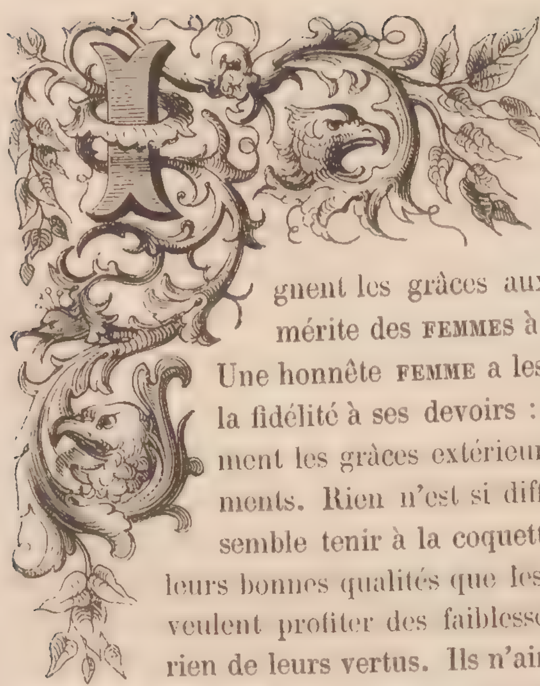
Anciennement, en Chine, on poussait si loin les lois de la chasteté, que les FEMMES ne passaient jamais à de secondes noces. (Le P. Couplet.)

La chasteté est de tous les temps, de tous les âges, de tous les états. La continence est du célibat.



XII

DU DÉSIR DE PLAIRE.



Il est difficile de donner des règles certaines pour plaire. Les grâces sans mérite ne plaisent pas longtemps, et le mérite sans grâces peut se faire estimer sans toucher : il faut donc que les FEMMES aient un mérite aimable, et qu'elles joignent les grâces aux vertus. Je ne borne pas simplement le mérite des FEMMES à la pudeur, je lui donne plus d'étendue. Une honnête FEMME a les vertus des hommes, l'amitié, la probité, la fidélité à ses devoirs : une FEMME aimable doit avoir non-seulement les grâces extérieures, mais les grâces du cœur et des sentiments. Rien n'est si difficile que de plaire sans une attention qui semble tenir à la coquetterie. C'est plus par leurs défauts que par leurs bonnes qualités que les FEMMES plaisent aux gens du monde : ils veulent profiter des faiblesses des personnes aimables : ils ne feraient rien de leurs vertus. Ils n'aiment point à estimer; ils aiment mieux être amusés par des personnes peu estimables que d'être forcés d'admirer des personnes vertueuses.

Il faut connaître le cœur humain quand on veut plaire : les hommes sont bien plus touchés du nouveau que de l'excellent ; mais cette fleur de nouveauté dure

peu : ce qui plaisait comme nouveau déplaît bientôt comme commun. Pour occuper ce goût par la nouveauté, il faut avoir en soi bien des ressources et des sortes de mérites ; il ne faut pas se fixer aux seuls agréments ; il faut présenter à l'esprit une variété de grâces et de mérites pour soutenir les sentiments et faire jouir dans le même objet de tous les plaisirs de l'inconstance.

Les filles naissent avec un désir violent de plaire ; comme elles trouvent fermés les chemins qui conduisent à la gloire et à l'autorité, elles prennent une autre route pour y arriver et se dédommager par leurs agréments. La beauté trompe la personne qui la possède, elle enivre l'âme : cependant faites attention qu'il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle FEMME et une qui ne l'est plus. Surmontez cette envie excessive de plaire, du moins ne la montrez pas. Il faut mettre des bornes aux ajustements et ne s'en pas occuper : les véritables grâces ne dépendent pas d'une parure trop recherchée ; il faut satisfaire à la mode comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. La mode serait raisonnable si elle pouvait se fixer à la perfection, à la commodité et à la bonne grâce ; mais changer toujours, c'est inconstance plutôt que politesse et bon goût. (Mme de Lambert.)

Situation difficile. — Ce qu'il faut à une jeune fille pour plaire. — La raison vient trop tard.

UNE jeune personne qui n'a d'autre patrimoine que l'espérance de plaire, est bien embarrassée quel parti prendre pour réussir dans le monde. Est-elle simple ? on s'en fatigue ; prude ? on la fuit ; coquette ? on l'abandonne. Pour bien faire, il faudrait qu'elle fût prude, simple et coquette tout ensemble ; la simplicité attire, la coquetterie amuse, et la pruderie retient.

S'il est difficile aux FEMMES de se maintenir avec les hommes, il leur est bien plus difficile encore de se maintenir avec les FEMMES mêmes : celle qui se pique de vertu s'attire l'envie, celle qui se pique de galanterie s'attire le mépris ; mais celle qui ne se pique de rien échappe au mépris et à l'envie, et se sauve entre deux réputations.

Ce ménagement passe la capacité d'une jeune fille : celles qui sont jeunes et belles sont exposées à de grands périls ; pour s'en garantir elles auraient besoin de raison, et par malheur la raison ne vient qu'après que la jeunesse, la beauté et le péril sont passés. Pourquoi faut-il que la raison ne vienne pas aussitôt que la beauté, puisque l'une est faite pour défendre l'autre ?

Pour plaire, il suffit de le vouloir.

PLAIRE est le lot des FEMMES : une FEMME qui ne plaît pas est un être nul, au-dessous de tous les autres êtres qui remplissent au moins leur destination physique. On plaît par différents moyens, dont un seul suffit, à l'exception de celui qui plaît le plus universellement, la beauté ; jamais elle ne suffit seule pour continuer à plaire.

On plaît dès qu'on veut plaire, parce que ce désir en suggère les moyens aux personnes de bon sens : on plaît toujours par la douceur, les prévenances, la ré-

serve, l'esprit d'ordre, l'économie et l'amour de l'occupation; par l'attachement désintéressé, la patience, la discrétion; on plaît par les talents acquis et par les qualités naturelles de l'esprit, etc.

On déplaît, avec la beauté la plus frappante, par l'aigreur, l'exigence, l'importunité, l'inconduite, le goût de la dépense et de la dissipation; par l'égoïsme, l'emportement, l'imprudence dans les discours et les actions; on déplaît par une indolence qui anéantit les facultés et fait croupir l'esprit et le cœur; par le dénûment volontaire des qualités morales, etc. (Rétif de la Bretonne.)

En tout, la FEMME est guidée par le désir de plaire.

Le désir de plaire, qui rend les Françaises si aimables ou si ridicules, est immortel parmi les FEMMES : il ôte, depuis quinze jusqu'à trente ans, l'envie, je dirai même le besoin du repos. Qu'une jeune personne plaise au bal pendant douze nuits de suite, je vous jure que ses insomnies ne la changeront pas, et que sa vanité flattée fortifiera la délicatesse de son tempérament. N'est-elle plus aimée pour sa personne? elle voudra l'être pour de l'esprit, pour des mines, quelquefois même pour des grimaces. En un mot, il ne se met pas un ruban, pas une mouche dans le monde, que ce ne soit au nom de l'amour. (De Bernis.)

Le désir de plaire est le plus puissant mobile qui dirige toutes les actions des FEMMES, et le seul qui puisse fonder leur empire; le développement de leurs charmes et de leurs facultés morales donne une activité nouvelle à ce premier besoin de leur âme, qui déjà s'est fait sentir avant qu'elles aient connu l'amour. (Beauchêne.)

Il est naturel aux FEMMES, le désir de plaire; il leur est même nécessaire; mais celles qui ne sont pas délicates sur le choix des moyens ne doivent compter que sur des succès incertains, peu glorieux, et surtout peu durables. (Id.)

Conseils.

Plaire est le but des constants efforts des FEMMES; mais, ingrates envers la nature, qui leur a prodigué tant de moyens de l'atteindre, elles cherchent dans des suppléments artificiels et dangereux des sources nouvelles de beauté. Elles oublient que la propreté sans recherche, l'élégance et les grâces naturelles du corps et de l'esprit, l'enjouement et la pudeur, sont les plus puissants des cosmétiques. Nous devons cependant dire à la gloire de notre siècle, honoré par tant de qualités morales, que les FEMMES ont renoncé à tout cet attirail d'une coupable supercherie.

Les FEMMES aujourd'hui consentent à paraître telles qu'elles sont; et si l'on veut se donner la peine de les comparer à celles d'autrefois, dont la peinture nous a transmis la ressemblance, on sera forcé d'avouer qu'elles y ont beaucoup gagné. Le blanc et le rouge, composés d'oxyde de plomb, de bismuth, de mercure, etc., sont justement abandonnés aux comédiens et aux courtisanes. Je doute que les dames nobles, qui en faisaient un si grand usage autrefois, consentissent à s'en

servir aujourd'hui, malgré le penchant si fortement prononcé de retourner aux coutumes de jadis. Ces préparations métalliques, bien loin d'atteindre le but qu'on se propose, ne sont propres, au contraire, qu'à faire arriver à grands pas une vieillesse anticipée. Elles altèrent la peau, creusent des rides, ternissent la couleur naturelle, empêchent la transpiration, déterminent l'apparition de dartres, de boutons, d'érysipèles, d'ophthalmies, etc., une foule de maladies qui détruisent la beauté, font passer la jeunesse comme un éclair, en détruisant la santé, sans laquelle il ne peut y avoir ni beauté ni jeunesse.

Des fréquentes lotions d'eau tiède ou froide, simple ou dans laquelle on aura mêlé quelques gouttes d'huile essentielle, la pâte d'amandes, le savon, quelques onctions huileuses, tels sont les seuls cosmétiques dont on puisse faire impunément usage. Pour les cheveux, les peigner, les laver et les tresser avec grâce, voilà tout l'apprêt qui leur convient. On peut impunément les parfumer légèrement avec de l'eau distillée de quelques fleurs aromatiques. (Rostan.)

Différence entre la coquetterie et l'art de plaire. — Qualités qui constituent cet art. — Conseils. — Nécessité d'ajouter aux dons de la nature par les soins de l'art de plaire.

L'ART de plaire n'est point l'art d'être coquette.

La coquetterie consiste à faire des avances passagères aussi inconvenantes que coupables, qui obligent en quelque sorte un homme à vous faire la cour, et qui finissent par vous attirer son mépris s'il a de l'expérience, ou par le rendre malheureux s'il est accessible aux trop grandes passions.

L'art de plaire, au contraire, consiste, pour une FEMME, à faire le bonheur de l'homme qu'elle aime; à lui paraître, en toutes les circonstances de la vie privée, l'être fait pour lui et le plus digne de ses affections et de son estime; à conserver, le plus longtemps possible, les premiers dehors qui l'ont séduit, et à satisfaire ses goûts sans jamais éteindre ses désirs.

C'est un art qui se compose d'une réunion de qualités que peu de FEMMES possèdent à la fois, et que toutes pourraient avoir en en contractant l'habitude de bonne heure.

Faire briller du plus grand éclat et conserver tous les attraits dont on est douée par la nature; corriger ou déguiser les imperfections qui les déparent; donner les plus grands soins à toutes les parties de soi-même; s'habiller avec goût; se tenir, marcher et parler gracieusement; observer toutes les convenances de la société; mettre de la pudeur, de la modestie, de la réserve et de la discrétion dans toutes les relations intimes; apporter le plus grand ordre dans sa maison; distribuer son temps de manière à éviter constamment l'ennui et la satiété; telles sont les principales qualités dont la réunion compose le véritable art de plaire et de fixer, qui est aussi le seul et le véritable art d'être heureux.

La jeunesse et la beauté, se reposant sur leurs succès, dédaignent trop souvent ces qualités précieuses qui les rendraient mille fois plus ravissantes. Qu'en résulte-t-il? L'homme qui possède s'habitue bientôt à la jeunesse et à la beauté, qui cessent alors de lui suffire, et qui passent bien plus vite lorsqu'elles ne sont accompagnées

d'aucun autre charme. Vainement voudraient-elles ressaisir leur empire quand elles l'ont perdu : l'illusion détruite ne reparaît plus.

Ces conseils doivent donc être suivis par les FEMMES qui veulent réellement plaire, fixer, et trouver un bonheur durable. Leur ensemble compose un beau idéal qu'on obtient rarement ; mais plus on en approchera, plus on sera digne d'être recherchée.

Quoique chaque FEMME ait ses moyens particuliers de plaire, il en est cependant qui plaisent plus que d'autres, et qui l'emportent sur leurs concurrentes et leurs rivales.

Ce ne sont pas toujours les plus jolies ni les mieux faites qui y parviennent, parce qu'en général elles se reposent trop sur leurs avantages naturels, et que, fières d'attirer tous les regards, elles se persuadent qu'il leur suffit d'être vues pour obtenir la préférence.

Il est, on ne saurait trop le répéter, des moyens de plaire qui conviennent à toutes les FEMMES, et que même les plus belles ne doivent pas négliger. Plus on approche de la perfection, moins on a d'efforts à faire pour l'atteindre.

LE désir de plaire embellit ordinairement, quand il naît de la bonté du cœur et de ce naturel aimable qui porte une FEMME à répandre l'agrément autour d'elle ; il prête un charme attrayant à ses moindres actions. Mais si ce désir s'élève de la vanité, de l'amour-propre ; s'il tend à tout soumettre, à tout enchaîner ; s'il devient un art, loin de réussir, il se change en affectation, conduit au ridicule, et rend la beauté même défectueuse. (Rétif de la Bretonne.)

QUOIQUE toute FEMME veuille plaire aux hommes et doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, et vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur sexe et celui qu'ils imitent. Ni la nature ni la raison ne peuvent porter la FEMME à aimer dans les hommes ce qui lui ressemble, et ce n'est pas non plus en prenant leurs manières qu'elle doit chercher à s'en faire aimer. (J.-J. Rousseau.)

IL m'a toujours semblé qu'il y avait dans le cœur des FEMMES deux principes sans cesse en opposition : le besoin de s'attacher à un seul, et celui de plaire à tous. Suivant les circonstances où elles sont placées, les FEMMES éprouvent plus ou moins l'influence directe de ces deux principes, mais de façon cependant que l'un ne détruit jamais l'autre ; de sorte que, tendres pour un seul, elles ne peuvent s'empêcher de chercher à plaire à tous. Aussi, au milieu d'une assemblée brillante, la FEMME la plus passionnée n'est jamais aimable pour celui qu'elle aime, parce que son cœur ne lui appartient plus en entier, tout ce qui l'admire y a droit. (Saint-Prosper.)

LES FEMMES ne se parent que pour plaire, quoi qu'elles en disent ; et l'on ne cherche à plaire par sa figure que parce qu'on a un amant ou qu'on en cherche. (Mme d'Arconville.)

Il n'y a point de jolie FEMME qui n'ait un peu trop envie de plaire ; de là naissent ces petites minauderies plus ou moins adroites par lesquelles elle vous dit : Regardez-moi. (Marivaux.)

Plaire, aimer et régner, voilà toute la FEMME.

Dans le désir et dans les soins de plaire, il entre souvent plus de coquetterie et de vanité que d'amour et de sincérité.

Plaire dans une FEMME est son premier désir :
Avoir plu, ne plus plaire est son dernier soupir.





XIII

DE LA COQUETTERIE.



IRE que la coquetterie n'est que le désir de plaire, c'est en donner une idée fausse ; car le désir de plaire est un sentiment naturel qui naît du besoin de vivre en société, et qui inspire le dévouement, l'indulgence, les égards, la politesse, toutes les vertus et tous les agréments que les hommes aiment à ren=contrer dans leurs semblables.

La coquetterie ne saurait être ce sentiment, puisqu'elle ne rend pas meilleur et ne perfec=tionne point le caractère. La coquetterie est le désir d'inspirer de l'amour sans en ressen=tir soi-même. Telle est sa définition la plus commune. C'est en parlant des FEMMES que l'expression *coquetterie* est spécialement con=sacrée, quoique beaucoup d'hommes cherchent à faire naître des affections qu'ils n'ont aucune envie de partager.

Nous n'examinerons donc la coquetterie que relativement à la moitié du genre humain, et nous lui donnerons pour unique base la vanité, ainsi que le manque de jugement, l'insensibilité, la folie, que la vanité traîne à sa suite.

Une FEMME commence d'abord par désirer qu'on la trouve belle ; bientôt elle veut

qu'on le lui dise; peu après, c'est à une préférence exclusive qu'elle aspire : vient ensuite l'insuffisance des hommages, ce sont les passions qu'il lui faut exciter ; rien ne lui coûte pour y parvenir ; la jalousie, la haine contre les personnes de son sexe, la mettent au pouvoir de l'autre ; alors seulement elle sait ce que c'est que la coquetterie ; jusque-là, elle l'avait confondue avec la légèreté, l'inclination aux plaisirs du monde, l'enjouement de son âge, la faiblesse naturelle à son sexe... Maintenant elle ne s'abuse plus ; mais aussi elle ne s'excuse plus. Elle parlait d'amour, elle parle d'amants, et le premier n'a été que le multiplicateur.

Quelques poètes ont conseillé la coquetterie, quelques philosophes l'ont excusée, mais en accompagnant ce mot d'un commentaire qui classe la coquetterie au nombre de presque tous les penchants de l'homme, dont le bien et le mal peuvent ressortir également : c'est ainsi que la prudence proviendra de la crainte ou de la défiance, l'économie de l'avarice, la douceur de la faiblesse, la générosité de l'imprévoyance ou de l'ostentation. Il n'est ni vices ni vertus qui ne puissent produire leur contraire.

Si l'on considère la coquetterie non comme une inclination naturelle, mais comme un art, le but qu'elle se proposera et les moyens qu'elle emploiera la feront de même juger innocente ou coupable. Qui condamnera l'adresse mise en usage pour captiver un mari? Qui s'élèvera contre la persévérance, contre les soins destinés à gagner tous les cœurs par l'obligeance, l'égalité d'humeur, les talents profitables à la société?... Mais lorsqu'il faut, en se servant d'un mot, le faire suivre d'une infinité d'autres qui le modifient, nul doute qu'il ne soit pas le mot propre à peindre la pensée, et quelque peine que l'on se donne, la coquetterie ne sera jamais comprise au nombre des vertus que les FEMMES doivent pratiquer. Vainement dirait-on qu'une coquette, contente de vouloir être possédée, ne se livre point; sa pudeur, son innocence seront justement mises en doute, car la pensée du mal suffit pour alarmer l'une et l'autre...

Est-ce d'ailleurs l'expérience qui nous apprend que les coquettes sont chastes? Ne nous dit-elle pas le contraire tous les jours? A-t-on besoin d'amour pour ne plus se soucier de l'estime du monde? Compte-t-on beaucoup de FEMMES qu'*un* amant ait perdues? Singulière preuve de continence que celle qui consiste à donner aux hommes l'envie de s'en écarter, et qui leur fait soupçonner que l'on en manque soi-même! L'imagination remplie de scènes d'amour, l'oreille attentive à ses discours, les regards, le maintien calculés pour l'inspirer seraient donc devenus des préservatifs contre les fautes qu'il fait commettre, et le provoquer dans autrui serait un moyen de se défendre de ses erreurs? Cela serait extraordinaire, aussi cela n'est-il point. N'en déplaise aux coquettes, on ne les croira jamais sages. Mais elles ne prétendent guère à cette désignation, et mettent plus d'ardeur à nier l'existence de la sagesse que d'artifice à persuader qu'elles la professent.

Le premier qui compara la coquette au conquérant fut un homme de sens; ils marchent de pair; tous deux ont mis leurs joies dans le désordre, dans les maux d'autrui ; ils n'examinent ni la nature des obstacles qui leur sont opposés ni la nature du succès qu'ils se proposent. Tous deux veulent s'abuser, d'abord sur les moyens qu'ils emploieront, puis sur le but qu'ils veulent atteindre. Le conquérant est le plus sensé : il se promet du repos un jour, et l'étendue du globe terrestre étant connue, il limite ses travaux d'après les proportions de la terre; il calcule sur

la possession du tout, et meurt ordinairement avant d'en avoir dévasté un huitième. La coquette ne se borne point : les générations se renouvelant, son esprit les envahit, et s'il dépendait d'elle, la trompette qui les réunira dans la vallée de Josaphat sonnerait une charge contre les ressuscités que les temps antérieurs au sien lui auraient dérobés. La coquette ne s'arrête ni devant les pleurs d'une mère, ni devant la colère d'un époux, ni devant la honte d'un fils, ni devant l'indignation et le mépris du monde.

Ce que l'on appelle communément honte et déshonneur s'élève à ses yeux comme un trophée ; elle s'ennuie de la vie sédentaire, du travail des mains, du silence, de l'économie, du repos des champs, des soins de la famille ; elle fuit la vue des infirmités et de la vieillesse ; le mensonge, la calomnie, lui sont familiers, et elle réunit l'indiscrétion, l'astuce et la perfidie, présentant aux yeux de la religion, de la morale et de l'humanité, l'être le plus monstrueux et le plus déplorable à la fois ; car on ne peut la confondre avec la FEMME dont une maladie troublant la raison a irrité les sens ; avec celle qu'une passion consume ; avec celle qui, se plaçant au rang des brutes, se vend comme elles.

La coquette n'a point de sens, n'a point de passion, et se croit sans prix. L'avilissement et la misère accompagnent souvent ses derniers moments, et il est rare qu'elle meure résignée.

Telle est la voie funeste où la légèreté, le goût des louanges frivoles, entraînent d'abord une jeune FEMME, et que l'orgueil, l'envie, une aberration inexplicable, lui font ensuite parcourir. Aussi ce nom de *coquette* n'est-il employé que par les hautes classes de la société ; les autres, plus positives, qui désignent un malhonnête homme par l'épithète de *coquin*, n'ont pas pensé à créer une autre expression lorsqu'il s'est agi d'une FEMME malhonnête. Sous ce rapport, la délicatesse sociable a été nuisible ; et quand l'irréflexion a fait donner au goût de la parure le nom de coquetterie, le mal s'est aggravé, puisque l'on a pu sans horreur s'entendre accuser d'être coquette.

Une des plus belles définitions de la coquetterie a été faite par Fielding dans *Joseph Andrews*, et le portrait le plus vrai d'une coquette a été tracé par Mme de Genlis dans *les Chevaliers du Cygne*. Armoflède excita l'indignation de beaucoup de FEMMES, qui crièrent à l'immoralité, comme s'il était possible de présenter le mal sous l'aspect du bien ; mais la vérité ne saurait se montrer auprès du premier sans exciter la colère, et l'on n'est point encore parvenu à la faire agréer sans déguisement. C'est parce que la coquetterie dans son principe ne présente point à la vue ce que le vice a de grossier et de hideux, qu'il faut prémunir contre elle les jeunes filles, et la leur montrer d'abord telle qu'elle sera indubitablement. Il faut qu'on la voie inquiète, tracassière, menteuse, perfide, insatiable, fardée, regrettant le passé, mécontente du présent, redoutant l'avenir ; car elle a troublé l'innocence des joies de la jeunesse, dérobé à l'âge mûr celles que l'on éprouve dans l'accomplissement de ses devoirs, et privé la vieillesse du respect qui charme les maux de ses derniers jours. Une FEMME modeste, vraie, sensible, laborieuse, ne sera jamais coquette. La coquetterie est incompatible avec la vertu. (C^sse^ de Bradi.)

La coquetterie, que l'on a mal à propos confondue avec la galanterie, est un mot d'origine française par lequel on désigne toute ruse d'amour ou de vanité cher-

chant à faire naître des désirs par une provocation indirecte et même par une feinte simulée : c'est, chez la FEMME, un travail perpétuel de l'art de plaire, dont on trouve des vestiges jusque chez les femelles des animaux. (Descuret.)

La coquetterie, dans une FEMME, est le dessein de paraître aimable à plusieurs hommes, l'art de les engager et de leur faire espérer un bonheur qu'elle n'a pas résolu de leur accorder ; d'où l'on voit que la vie d'une coquette est un tissu de faussetés.

Il n'est pas possible à une coquette d'aimer quelqu'un, ce caractère n'existerait plus : la coquetterie et l'amour sont incompatibles.

Si une coquette venait par hasard à aimer quelqu'un, ce qui ne se peut, sa passion porterait le masque de l'indifférence ou de la haine; de même que la haine d'une coquette et son indifférence prennent la figure de la tendresse et de l'amitié.

Une coquette connaît parfaitement l'art de tromper quatre ou cinq soupirants à la fois ; ils se croient tous favorisés ; chacun rit de son voisin et le prend pour dupe.

Enfin, une FEMME naturellement coquette passe ses jours vis-à-vis d'un miroir pour étudier les grâces qui lui vont le mieux. Lorsqu'elle est parée, musquée, fardée, on pourrait croire qu'il sera difficile de réussir auprès d'elle; erreur : elle reçoit indistinctement l'hommage de tout le monde, du fat et du bas flatteur, de l'escroc et du scélérat ; il suffit que l'on soit homme et que l'on parle d'amour pour être bien reçu.

Une coquette, du temps de Louis XI, c'était une FEMME perdue ; la sévérité des habitudes n'établissait aucune différence entre la coquetterie et le libertinage, le désir de plaire et la débauche... A mesure que les mœurs se sont adoucies, la coquette s'est réhabilitée. (Philarète Chasles.)

Chaque âge a sa poupée, chaque âge a aussi sa coquetterie : les FEMMES laides, ou qui n'ont point le projet d'inspirer des désirs, n'en sont pas plus exemptes que les autres ; elles ont la leur, qui, pour être moins commune, n'en suppose pas moins de manége ; elle en exige même davantage ; car, en fait de coquetterie, les agréments d'un joli visage font la moitié ou même les trois quarts de la besogne. Mais quand on est privé de cette ressource, qu'on n'a pour subjuguer et se faire encenser que celle de l'esprit ou des talents, on manque son coup bien des fois avant de réussir. Cette espèce de coquetterie est du ressort des hommes comme de celui des FEMMES ; mais il faut convenir que ces dernières y ont plus d'aptitude, parce que le désir de plaire est inné en elles. Les jolies FEMMES veulent être cajolées ; les laides veulent être considérées ; les vieilles veulent être consultées et respectées ; les beaux esprits femelles veulent être célébrés et admirés ; mais toutes veulent être flattées. (Mme d'Arconville.)

Une FEMME coquette ne se rend point sur la passion de plaire et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté. Elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et qui enlaidit les autres FEMMES : elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse. La mignardise et l'affectation

l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre : elle meurt parée et en rubans de couleur. (La Bruyère.)

La coquetterie sauve ordinairement les FEMMES des grandes passions, et le libertinage en garantit presque toujours les hommes. Il faut penser modestement de soi-même pour aimer sincèrement; il faut être sage pour aimer longtemps. La plupart des FEMMES se rendent et n'aiment point; le grand nombre des hommes jouit sans s'attacher. Les amants véritables n'ont d'autre vanité que celle de s'être enchaînés mutuellement, et d'autre plaisir que celui de jouir de leur défaite. (De Bernis.)

La coquetterie est un honteux dérèglement de l'esprit et souvent de la complexion. Une FEMME galante veut qu'on l'aime; il suffit à la coquette d'être trouvée aimable; ce qui domine dans l'une, c'est la passion, le plaisir ou l'intérêt : dans l'autre, c'est la vanité, la légèreté, la fausseté; c'est un vice des plus méprisables dans une FEMME, et qui rabaisse le plus un homme. La vraie coquetterie d'une FEMME doit être dans le plaisir d'élever ses enfants et de ne pas s'en éloigner.

Une coquette de Rome demandant à Cornélie, mère des Gracques, de lui faire voir ses bijoux, elle ne lui répondit qu'en lui présentant ses enfants.

Il y a des FEMMES qui possèdent à un degré supérieur le secret de cacher leur coquetterie, leurs prétentions et leur incontinence : elles ont acquis, à force d'études et de soins, l'art d'en imposer aux plus clairvoyants. Habiles à connaître les hommes, à tirer parti de leurs faiblesses, elles savent se revêtir à propos de toutes les formes; tantôt sérieuses, tantôt enjouées, toujours prévenantes, toujours décentes, l'œil le plus subtil ne saurait les trouver en défaut; elles échappent avec une adresse et une dissimulation singulières à l'observateur le plus fin. Tôt ou tard, cependant, un événement, une circonstance imprévue les démasquent, au grand étonnement de ceux qui en ont été longtemps les dupes.

Les FEMMES ont un sentiment de coquetterie qui ne désempare jamais leur âme; il est violent dans les occasions d'éclat, quelquefois tranquille dans les indifférentes; mais toujours présent, toujours sur le qui vive : c'est en un mot le mouvement perpétuel de leur âme, c'est le feu sacré qui ne s'éteint jamais; de sorte qu'une FEMME veut toujours plaire sans le vouloir par une réflexion expresse. La nature a mis ce sentiment chez elle à l'abri de la réflexion et de l'oubli : une FEMME qui n'est pas coquette, c'est une FEMME qui a cessé d'être. (Marivaux.)

On parle des coquettes, on en parle devant des coquettes mêmes. On leur dit qu'il est honteux de l'être. Elles le disent aussi de la meilleure foi du monde. Elles ne s'avisent pas de penser qu'on parle d'elles; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on n'en parle point non plus. Elles plaisent à tous les hommes qui sont là; on ne trouve point coquette une FEMME qui plaît, on ne la trouve qu'aimable.

Je n'aime pas les coquettes, vous dit un homme qui fait le délicat en fait de FEMMES; et de toutes les FEMMES la plus coquette est celle qu'il aime et qu'il adore. (Id.)

Les coquettes sont folles et n'ont point de faiblesses : les FEMMES à sentiments

sont sages et en ont; on les leur reproche comme un défaut; c'est presque leur reprocher d'avoir un cœur bon, et on a tort : que ferions-nous d'une personne parfaite ? ce serait une divinité qui ne nous serait bonne à rien. Entendrait-elle quelque chose à notre cœur, à ses petits besoins? Quel service pourrait-elle nous rendre avec sa raison ferme et sans quartier, qui ferait main-basse sur tous nos mouvements? Croyez-moi, une FEMME qui sait aimer est estimable, et les coquettes qui ne sont que vaines sont les êtres les plus défectueux de la nature. (Marivaux.)

Sorte de coquetterie permise aux filles.

En France, les filles vivent dans des couvents, et les FEMMES courent le monde. Chez les anciens, c'était tout le contraire : les filles avaient beaucoup de jeux et de fêtes publiques, les FEMMES vivaient retirées. Cet usage était plus raisonnable et maintenait mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier; s'amuser est leur grande affaire. Les FEMMES ont d'autres soins chez elles, et n'ont plus de maris à chercher; mais elles ne trouveraient pas leur compte à cette réforme, et malheureusement elles donnent le ton. (J.-J. Rousseau.)

La coquetterie pourrait avoir son bon côté.

Le manége de la coquetterie exige un discernement plus fin que celui de la politesse; car pourvu qu'une FEMME polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdrait bientôt son empire par cette uniformité maladroite. A force de vouloir obliger tous ses amants, elle les rebuterait tous. Dans la société, les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences; mais en amour, une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimerait cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres, et ce qui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une FEMME qui veut conserver plusieurs amants persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, et qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? Placez un homme entre deux FEMMES avec chacune desquelles il aura des liaisons secrètes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une FEMME entre deux hommes (et sûrement l'exemple ne sera pas plus rare) : vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux, et fera que chacun se rira de l'autre. Or si cette FEMME leur témoignait la même confiance, et prenait avec eux la même familiarité, comment seraient-ils un moment ses dupes? En les traitant également, ne montrerait-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle? Oh! qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entre eux de l'inégalité; elle fait si bien, que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, et que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun, content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le désir général de plaire, la coquetterie suggère de semblables moyens. Les

caprices ne feraient que rebuter s'ils n'étaient sagement ménagés, et c'est en les dispensant avec art qu'une FEMME en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines et continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes, et qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle aperçoit la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer? Or cet art s'apprend-il? Non, il naît avec les FEMMES; elles l'ont toutes, et jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caractères distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, font la science des FEMMES; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Les FEMMES sont fausses, nous dit-on; non, elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse, et non pas la fausseté. Dans les vrais penchants de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, et doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, et cet accent ne sait point mentir. La FEMME n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner? Son sort serait trop cruel si même dans les désirs légitimes elle n'avait un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir. Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchants sans les découvrir? Combien ne lui importe-t-il pas d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paraître songer à lui? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée et sa fuite maladroite? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela? Ira-t-elle dire au berger qui la suit entre les saules qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'y attirer? Elle mentirait, pour ainsi dire; car alors elle ne l'attirerait plus. Plus une FEMME a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste et vraie, et qu'on en fait une loi de l'honnêteté. (J.-J. Rousseau.)

La coquetterie des FEMMES nous guérit souvent de notre amour.

DANS ce qui concerne les FEMMES, les législateurs ont peut-être commis une grande erreur : au lieu de leur constituer des droits, ils ne leur ont imposé que des devoirs. La puissance naturelle des FEMMES est toujours cependant restée la même, avec cette différence que d'auxiliaires elles sont devenues ennemies obligées. Leur force s'est encore accrue des passions des hommes, qu'elles ont fait tourner à leur profit. Ainsi établies dans le monde, elles y ont donné la loi, et c'est au défaut de la justice que le pouvoir leur est venu.

Les FEMMES connaissent si bien leur position sociale, que chez elles on cultive toujours avec soin les qualités qui leur doivent assurer l'empire. Dès l'enfance, on leur imprime la douceur, la délicatesse, on leur enseigne la finesse et la dissimulation, et tout cela mène droit au pouvoir.

Considérées en masse, les FEMMES conduisent le monde. Cependant, il faut le dire, nous échappons souvent à leur pouvoir individuel, non par nos qualités, mais bien par leurs défauts. Ainsi leur coquetterie nous guérit de notre amour. (Saint-Prosper.)

De la coquetterie des FEMMES mariées. — L'art de les rendre fidèles.

Les coquettes ne sont pas si faciles ni si fragiles que l'on pense; peu capables de partager les maux des amants, elles ne se mettent guère en peine de les soulager; la liberté qu'elles se donnent en parlant fait souvent leur plus grand crime; leur feu s'exhale en paroles, leur cœur se dissipe par l'enjouement; et sans cesse distraites par différents objets, elles s'attachent rarement et faiblement (1); ennemies des soupirs et des plaintes, elles ne veulent pas leur prêter l'oreille, ce qui fait que les amants, contraints d'égayer leurs passions, en deviennent moins touchants, et par conséquent moins dangereux.

Les barbons et les gens de robe ne sont point du tout à craindre pour les coquettes; elles ne les écoutent le plus souvent que pour rire du récit langoureux de leurs peines; il est pourtant bon qu'un mari en empêche les assiduités auprès de sa FEMME, de peur que le temps ne leur découvre son endroit sensible, que l'amour ne leur fasse faire le personnage qui plaît à la coquette, et que les présents n'achèvent d'ébranler sa fidélité (2).

Défiez-vous au contraire d'un petit-maître qui sait joindre à ces airs fanfarons des railleries et des médisances contre toutes sortes de personnes, et surtout contre les dames qui déplaisent à sa maîtresse. Toutes les FEMMES entendent avec plaisir médire des autres FEMMES; mais les coquettes sont plus avides de ces sortes de médisances que de leurs propres louanges : ainsi ces jeunes éventés, qui les auront déjà prévenues par la métamorphose de leurs cheveux, un justaucorps volant, et par la nudité de leur estomac, en sont toujours écoutés favorablement (3) lorsqu'ils les entretiennent

(1) Nouvelles Atalantes, elles défient leurs amants de les égaler à la course; mais toujours quelque Hippomène a soin de jeter des pommes d'or sur leur passage, et rarement elles résistent au plaisir de les ramasser.

(2) Le dernier but de la vertu elle-même, c'est la volupté, et si ce nom signifie quelque contentement excessif, quelque plaisir suprême, ce plaisir est dû à la vertu, et doit lui servir de récompense; il lui appartient à juste titre. Platon, dans ses lois, ne voulait pas qu'une belle FEMME refusât ses faveurs à quiconque aurait, par sa vertu, bien mérité de la patrie.

Mais cette tendance universelle vers la volupté n'est pas une raison pour excuser la corruption générale des mœurs, pour autoriser de faux plaisirs qui attaquent la tranquillité des familles, et gâtent chaque jour la félicité réelle des honnêtes citoyens qui ont en juste propriété la jouissance d'un plaisir permis et réglé.

Les dangereux plaisirs que promettent et que donnent si rarement les amours déréglées à ceux qui ont la faiblesse de se laisser entraîner à leur chimère ne sont jamais sans troubles, et des plaisirs troublés ne sont point la volupté que le sage se propose.

Cependant un livre classique de la Chine regarde comme un prodige de vertu de se trouver seul dans un appartement reculé avec une FEMME sans lui faire violence. Nos romans du jour, plus vrais encore à tous égards que les livres de la Chine, regardent comme un miracle qu'une FEMME se trouve seule avec un homme aimable dans un appartement reculé sans lui ceindre la couronne. Ces romans prouvent à quel degré nos mœurs sont corrompues, puisque les FEMMES les plus respectées se nourrissent de pareilles lectures, et ne rejettent pas le livre avec indignation, comme un menteur abominable.

« Trouver à l'écart un trésor dont on soit le maître, ou une belle FEMME seule dans un appartement reculé; entendre la voix de son ennemi qui va périr si on ne le secourt : admirable pierre de touche! » Traduction du P. du Halde, t. II.)

(3) Les modes ayant changé sans cesse depuis le commencement de la monarchie, les ajustements et les manières qui séduisaient les coquettes du temps de notre auteur ne réussiraient point du tout aujourd'hui. Je ne dirai cependant rien de la parure et du bon ton qui plaisent maintenant à nos coquettes, parce que mes remarques pourraient être inutiles demain et devenir fausses en vingt-quatre heures;

aux dépens de la réputation d'autrui; et si avec ces malheureux avantages ils peuvent et veulent faire quelques dépenses, ils se mettent en état d'en remporter de fort grands sur les cœurs de leurs maîtresses; car les coquettes aiment fort les cadeaux et les fêtes galantes, où leur gaieté naturelle, se trouvant encore excitée par la danse, le vin et la bonne chère, va quelquefois plus loin que l'honneur du mari ne le demande.

Écartez donc les petits-maîtres d'auprès de votre FEMME; sa légèreté vous en rendra le moyen très-facile : comme l'amour ne jette jamais de profondes racines dans son cœur, elle ne met guère d'obstacles au soin qu'on prend d'éloigner ses amants; et pourvu que dans les premiers jours de leur absence vous en sachiez imiter le personnage, débiter quelques fleurettes, et vous acquitter de votre devoir en mari fidèle (1), vous lui en ferez perdre le souvenir.

Mais s'il est vrai qu'on sépare sans peine une coquette de son amant, il est aussi vrai que son amant renoue sans peine son intelligence avec elle. Si votre vigilance lui a interdit l'accès de votre maison, il la fera appeler chez quelque confidente, ou il lui fera attendre quelque fête galante; le jour du rendez-vous qu'elle aura accepté, vous la verrez se répandre en complaisances et en caresses, et ne pas manquer de vous demander quelles affaires doivent vous occuper l'après-dînée, afin qu'elle puisse régler le temps qu'elle donnera aux siennes. Regardez ses amitiés et ses questions comme un avertissement de son dessein secret; ne lui laissez pourtant pas connaître votre soupçon, et répondez-lui, pour vous mieux pénétrer de ses desseins (2), que vos amis vous ont prié d'une partie de campagne dont vous voulez qu'elle partage le plaisir, en cas qu'ils ne vous laissent pas la liberté de vous y refuser; si cette réponse refroidit ses caresses et rabat sa joie, ne doutez plus de son mauvais désir, et, pour le mieux éluder, paraissez toujours plus incertain sur le parti que vous devez prendre, et observez-la de près, de peur qu'elle n'échappe pour aller faire avertir son amant de l'obstacle dont votre irrésolution les menace, et qu'ils ne remettent

mais un *célèbre feuilletoniste* compose actuellement une histoire véritable de la coquetterie pour servir à prouver l'influence du luxe sur la religion et les mœurs; et l'on y trouvera toutes les révolutions survenues dans les modes en France depuis Pharamond jusqu'à la comtesse du B....

(1) Il peut y avoir d'heureux moments pour un mari; Vénus elle-même s'oublia dans les bras de Vulcain et le rendit heureux.

« Vénus ayant cessé de parler, et Vulcain hésitant à lui accorder sa demande, la déesse le serre mollement entre ses bras plus blancs que la neige; et lui, tout aussitôt, sent éclore la flamme qu'elle avait coutume de faire naître. Cette chaleur qu'elle sait si bien exciter, le pénétra jusqu'à la moelle de ses os, et parcourut ses membres, telle que l'éclair, qui, d'un trait vif et brûlant, parcourt et fend les nues... Il lui donne les embrassements désirés, et étendu sur le sein de son épouse, il se livra aux charmes d'un sommeil tranquille. »

(2) C'est une folie de chercher à s'enquérir d'un mal auquel il n'y a aucun remède qui ne le rende plus cuisant; il vaut bien mieux en éviter la fâcheuse connaissance. Les Romains, plus sages que nous, avaient coutume d'envoyer devant eux, lorsqu'ils revenaient de voyage, des esclaves pour annoncer leur arrivée, et une nation *bien prudente* avait introduit pour coutume que le prêtre reçût les premiers embrassements de la jeune épousée, le jour de ses noces, afin d'ôter au mari la *curiosité fatale* de chercher, en ce premier essai, si elle lui a été donnée vierge, ou si elle a été blessée précédemment d'un amour étranger; un honnête homme ne devrait pas être moins estimé parce qu'il a été *malheureux* : tant de héros qui commandaient des armées, tant de grands hommes, de sénateurs, de savants et de philosophes, l'ont été, et valaient mieux que nous! Celui d'entre vous, mes chers lecteurs, qui n'a pas fait de *malheureux*, c'est un bien excellent homme; mais à l'égard des autres, *la nature et la justice veulent que chacun ait son tour.*

leur conférence à un autre jour; car il est bon que l'amant fasse la dépense, et que celle qui en était l'objet n'en profite point, par le soin que vous prendrez de la retenir sous le prétexte d'une autre attente. Le petit-maître, aussi léger et aussi prompt à se détacher que la coquette, fort fâché d'avoir fait des frais inutiles, et soupçonnant sa maîtresse d'indifférence ou d'infidélité, ira sans doute chercher ailleurs une meilleure fortune. Mais voici ce qui est encore à craindre : la coquette qui aura passé si tristement la journée, tant pour avoir été frustrée du plaisir de voir son amant que pour avoir frustré son amant du plaisir de la voir, voudra le dédommager le lendemain, et se dédommager elle-même de cet ennui, et s'excuser en même temps sur les empêchements que vous aurez mis à leur dessein. Si vous lui laissez la liberté d'en venir à cette explication, toutes les précautions que vous aurez prises le jour précédent pour lui faire manquer son rendez-vous tourneront contre vous; la coquette appuiera ses justifications par des marques de tendresse qui toucheront sans doute son amant, et vous aurez plutôt travaillé à fortifier leurs amitiés qu'à les désunir, si, par les nouveaux traits de politique que je vais vous suggérer, vous ne les empêchez de se revoir et de rajuster leurs affaires.

Autant que vous aurez été attaché à votre maison le jour précédent, autant le lendemain faites voir l'impatience d'en sortir sous le prétexte de quelques affaires pressantes, et retirez-vous dans quelque endroit voisin d'où vous puissiez voir tout ce qui sortira du logis. Votre FEMME ne s'y tiendra pas longtemps après votre départ : prenez le chemin que vous lui verrez prendre, suivez-la de loin, et entrez un moment après elle dans le lieu où vous l'aurez vue entrer; vous attribuerez votre arrivée à un billet anonyme, que vous supposerez vous avoir été écrit le jour précédent, jour destiné à la conférence amoureuse, et que le prétendu engagement que vous aviez pris ne vous avait pas permis de satisfaire à la prière qu'on vous faisait de vous trouver dans ce même lieu que le jour présent; et, après avoir balancé longtemps sur ce que vous devez croire de cette aventure, faites semblant de soupçonner votre FEMME d'en être l'auteur : comme vous ne l'aurez surprise en aucun état qui puisse vous offenser, ni dans un lieu que vous paraissiez estimer dangereux, elle entrera d'abord en raillerie, fécondée par son naturel, et ne fera pas beaucoup d'efforts pour détruire votre prétendue opinion; et si la sincérité apparente de votre joie lui confirme que vous êtes dans cette croyance, vous pouvez vous flatter d'un succès certain (1); car, ne vous croyant pas prévenu contre sa vertu, elle apportera tous ses soins pour vous empêcher de faire des réflexions désavantageuses, et voyant qu'on la voulait faire surprendre dans son rendez-vous, elle soupçonnera son amant de perfidie ou de la plus grande indiscrétion, et son indignation fera succéder le mépris ou l'aversion à l'amour. L'amant, de son côté, croira que c'est un jeu concerté, et qu'il est la dupe de sa maîtresse; et la confidente, qui se croira trahie par des gens bien instruits et malintentionnés, craignant les suites d'une pareille découverte, ne voudra plus servir leurs amours : ainsi l'amant, la maîtresse et la confidente étant également rebutés, jamais cette intrigue ne se renouera.

(1) Mais si ce jour-là même vous étiez obligé, monsieur le président, de vous trouver au palais, vous ne pourriez pas passer votre temps à guetter votre FEMME. Et que deviendrait le succès? Il en est de même du financier et du marchand, du courtisan et de l'apothicaire : apprenez que les maris sont rarement *malheureux* les jours où ils n'ont point d'affaires réelles, indispensables, et bien connues de leurs sages moitiés.

La coquette n'est pas fort difficile à surprendre, mais elle se démèle fort aisément dans une surprise; ni la pâleur ni la rougeur ne déposent jamais contre elle; toujours féconde en belles raisons pour s'excuser, et en adresse pour se tirer d'un embarras.

Lorsque vous entrerez dans la chambre de votre coquette sans être attendu, qu'elle viendra au-devant de vous et vous arrêtera par des caresses extraordinaires, elle veut donner sans doute à son amant le temps de se cacher ou favoriser sa retraite; que les tendresses artificieuses dont elle se sert pour vous fasciner les yeux vous les fassent ouvrir (1). Ne faites pourtant point connaître votre doute, et pour mieux découvrir la vérité, ne paraissez point la rechercher; à la moindre distraction que vous laisserez remarquer, son amant se sauvera, ce qu'il ne vous sera pas difficile d'entrevoir ou de connaître aux mouvements que se donnera votre FEMME; et si la sortie était trop périlleuse, il viendra se montrer devant vous comme nouveau venu; vous le verrez tout interdit, et osant à peine lever les yeux sur votre FEMME : recevez-le en ami, et séparez-vous-en de même.

Deux jours après, vous viendrez dire d'un air offensé à votre FEMME qu'un tel, c'est-à-dire son amant favorisé, a dit en bonne compagnie que vous l'aviez surpris avec elle, et qu'il s'était dégagé de la manière que vous saurez et que vous raconterez; vous tiendrez cette nouvelle d'un de vos amis qui était présent au récit de l'aventure; laissez ensuite parler votre déplaisir et agir modestement votre colère; madame, convaincue de la vérité du fait, se troublera à ce discours, et justement irrité contre son amant, tâchez de le faire passer pour le plus téméraire et le plus grand menteur de tous les hommes; elle accusera sa simplicité, qui le lui faisait regarder comme un ami vertueux et sincère, et l'exilera pour jamais de son cœur, parce qu'elle croira n'avoir jamais aucun lieu de douter de sa perfidie et de son indiscrétion.

Mais plus vous aurez lieu de vous applaudir de cette prudente politique, qui sauvera votre honneur sans faire insérer votre nom aux lardons des médisants, plus vous aurez lieu de vous repentir de votre conduite, si vous entrez dans quelque furieux transport lorsque vous surprendrez madame dans un tête-à-tête qui vous sera suspect (2); car, outre les dangers mutuels que courent le mari et l'amant, vous jetez les fondements d'un trouble et d'une aversion éternelle entre vous et votre FEMME,

(1) Une FEMME adroite peut tout sur un amant passionné, elle peut tout sur un mari même; les anciens poètes le savaient, et si Lucrèce a conjuré Vénus d'apaiser le dieu de la guerre, Virgile lui fait obtenir de Vulcain une grâce plus difficile; c'est en faveur d'Énée, l'un de ses bâtards, et elle ne lui dissimule pas la qualité de son protégé. C'est une mère, dit-elle, qui vous demande des armes pour son fils. Et Vulcain, séduit par de douces caresses, parle d'Énée avec considération: Il s'agit, dit-il, je le vois bien, de faire des armes pour un grand guerrier. Si une belle FEMME galante a tant de pouvoir pour se faire obéir par son mari lors même qu'elle ne cache pas son infidélité, jugez combien elle a de moyens pour en faire tout ce qu'elle veut lorsqu'elle veut bien prendre la peine de le tromper.

(2) Quelle position cruelle! Comment un mari, après avoir fait souffrir à sa FEMME les emportements de sa jalousie, peut-il en soutenir la présence? Si elle lui pardonne, peut-il se pardonner à lui-même? N'est-il pas tourmenté comme Apollodore par le souvenir de sa propre barbarie?

Cette colère paraît cependant excusable à quelques égards, car l'infidélité des FEMMES expose au danger de faire passer à des adultérins le nom et la fortune du mari; et ce danger est assez grand pour donner de l'humeur à l'homme le plus pacifique. « Mais le mariage, disent certains philosophes, n'a été établi que pour la nécessité de trouver un père aux enfants pour les nourrir et les élever; et si comme dans l'île de Formose les FEMMES étaient parmi nous les chefs de la famille, et donnaient le nom

et le souvenir des reproches et des affronts qu'on se prodigue de part et d'autre dans ces fâcheuses occasions demeure gravé dans le cœur, et résiste toujours aux bons sentiments que l'union conjugale veut faire naître. D'ailleurs il n'est rien de si trompeur que l'apparence, et votre aveugle jalousie peut vous faire condamner une FEMME très-innocente ou fort peu criminelle : l'arrivée d'un mari, à qui l'on veut ôter le moindre ombrage, étant capable de faire prendre à la hâte un parti qui semble accuser ceux qui ne l'ont pris souvent que pour sauver même les apparences du crime (1).

Soyez donc circonspect dans tous les soupçons que la conduite d'une FEMME co=quette vous fera former contre sa vertu; le moindre bruit flétrit votre nom et vous rend le jouet du public; chaque rieur ajoute sa circonstance à la nouvelle, et l'aven=ture la plus simple paraît bientôt habillée des couleurs les plus noires, dont l'infamie rejaillit sur vous; et une coquette qui se voit entièrement perdue de réputation ne se fait pas beaucoup prier pour se venger de l'auteur de sa honte, et lui confirmer réellement un titre qu'il a bien voulu se faire donner injustement lui-même; car les FEMMES aiment véritablement la sagesse, mais encore plus à passer pour sages, et quand elles ont une fois perdu l'honneur selon l'opinion commune, elles ne s'obs=tinent pas longtemps à le conserver (2). Ce n'est pas que ce malheur soit inévitable; et si vous suivez les préceptes que je vais vous donner, vous garantirez votre nom des taches dont votre emportement l'aurait fait menacer.

Après que les premiers mouvements seront calmés, et que vous posséderez votre esprit, attachez-vous à lui exprimer, par des paroles douces et obligeantes, mais toujours viriles, le chagrin dont vous êtes pénétré à cause du trouble que vous aurez suscité : accusez-en votre jalousie inséparable d'un grand amour; condamnez le soupçon qui vous a fait si injustement douter de sa fidélité; avouez-lui que tout le monde a blâmé vos alarmes, et que sa vertu est si universellement reconnue, que personne n'a reçu aucune impression désavantageuse de son mérite. Par ces marques de votre repentir et ces aimables discours, vous dissiperez toute l'amertume de son cœur, qui deviendra encore sensible à votre affection, et sa vanité la fera revivre

aux enfants, le même but serait rempli sans erreur, et cette nouvelle coutume éviterait bien du scandale et des plaintes. »

Ils voudraient faire regarder le mariage comme une vieille formalité dont il n'existe plus que le nom. Doit-on s'étonner, disent-ils, qu'une FEMME ne se marie que pour avoir un nom, un état, un père adoptif de ses enfants ? Il en est de même dans toutes les autres démarches de la vie.

Qui nous assurera que dès le premier âge de l'Église, les chrétiens ne se mariaient pas seulement pour la cérémonie ? A lire les anciens contes publiés en France et en Italie, dès les commencements de l'imprimerie, les FEMMES paraissent avoir été pour lors fidèles à leurs maris à peu près comme elles le sont à présent; au surplus, il est possible qu'il y ait à cet égard quelques variations; on sait que les choses dégénèrent et que le nom reste seul. En effet, qui s'en tiendrait aux noms tomberait dans d'étranges erreurs. N'a-t-on pas affublé du superbe nom de consuls quelques marchands de nos villes, et vêtu de la pourpre romaine les massiers du palais et les bedeaux de la paroisse ? Quels raisonnements ! quelle philosophie ! quelle corruption ! quelles mœurs !

(1) Assurément l'apparence est chez les FEMMES ce qu'il y a de plus trompeur; telle FEMME qui livre avec empressement ses appas les plus secrets aux regards avides d'un amant, tremble toujours devant son mari, et ne manque jamais de rougir devant son médecin.

(2) Quand une FEMME a pris toutes les précautions qu'elle pouvait employer pour rendre ses amours secrètes, si malgré sa prudence elle est découverte par le hasard ou par la perfidie de celui qu'elle aimait, elle mérite d'être plainte; mais peut-elle mériter l'indulgence de l'époux offensé ?

dans les bornes de la bienséance, pour se conserver l'estime générale dont vous l'aurez flattée.

N'obligez pas votre coquette à ne vivre qu'avec des prudes (1) : la trop grande contrainte qu'elle souffrirait avec elles la rendrait plus sensible aux galanteries des amants ; le plaisir d'être quelquefois avec des FEMMES enjouées satisfait son esprit et ne lui laisse rien méditer de plus réel ; mais son trop long commerce avec elles serait dangereux : les paroles n'ont pas grande autorité sur l'esprit des coquettes, mais les exemples les entraînent ; et comme les coquettes qui ont des commerces galants n'en font pas grand mystère à leurs amies, je crois que celle qui serait exposée à de pareils assauts ne serait pas longtemps sans se rendre : ainsi vous devez empêcher qu'elle ne forme des liaisons trop étroites avec elles, et gardant sur toutes choses la fidélité à votre coquette, vous garantirez infailliblement votre honneur du naufrage (2). (***)

La coquetterie est essentiellement honteuse pour la FEMME qui s'y livre.

Quoi donc, FEMME coquette ! vous cherchez à plaire, à séduire, à ravir des cœurs, sans vouloir ou sans pouvoir aimer ! et ce ne serait pas là une lâche perfidie, une odieuse injustice, un crime honteux ! Vous étalez votre beauté, vos grâces, votre esprit ; vous les fardez, vous les augmentez par tous les moyens possibles, vous semblez dire : Je désire être aimée ! et votre cœur ne serait pas déjà adultère, épouse coquette ? Vous voulez vous borner à plaire, dites-vous ? A plaire, malheureuse ! et que signifie ce mot, sinon : Je ne veux pas commettre le crime, mais je veux le promettre ? Ah ! que ne voyez-vous que faire espérer que vous pouvez ressentir un amour illégitime, c'est donner au premier venu le droit de vous jeter son mépris ! Vous voulez vous borner à plaire ? mais c'est dire à tous : L'amour de mon époux ne me suffit pas ; mais c'est leur dire : Mon amour est à celui qui m'aimera ; c'est leur offrir votre cœur ; c'est, en un mot, dégrader votre titre d'épouse.

En vérité, que va-t-on penser de ce langage ? Notre société corrompue a-t-elle donc un pareil mépris pour l'épouse coquette ? Non, car elle n'en a pas le droit. Est-ce à dire qu'un écrivain qui veut se respecter devra être aussi indulgent pour le vice que cette société, où la FEMME coquette est la FEMME de bon ton, la FEMME aimable ? Eh bien, non ! je ne consulterai pas mon siècle pour savoir à qui je dois respect ou mépris ; et je dirai à l'épouse coquette, à l'épouse qui veut plaire à d'autres qu'à son mari :

(1) Les FEMMES disposées à la galanterie ne sont pas toujours celles qui aiment le moins à se trouver avec des FEMMES sages, ni à blâmer celles qui passent pour ne l'être pas ; elles ressemblent presque toutes à ce musicien dont parle Plutarque, qui, pour mettre sa gloire à couvert, se faisait accompagner par de mauvais chanteurs, ou, si vous l'aimez mieux, à ce bouffon que l'on applaudissait d'autant plus vivement, il y a quelque temps, au théâtre de l'Opéra, qu'il avait avec lui des hommes sans talents.

(2) Infortunés maris que le sort a unis à des FEMMES coquettes, bénissez l'auteur de cet article ; baisez la trace de ses pieds. Après avoir mis son système en pratique, dormez du sommeil des juges. Si, malgré vos précautions, le destin vous est contraire, vous le verrez bien ; et surtout ne donnez pas l'essor à vos larmes ; car si tous ceux qui sont rangés dans votre catégorie vous imitaient, Paris deviendrait bientôt navigable. Alors vos FEMMES vogueraient sur l'onde formée par vos larmes amères, pour gagner le port des amours riants et défendus... N'ajoutez pas un ridicule volontaire et sérieux à un *malheur* comique et heureux... J'expliquerai plus tard la sublime philosophie de cette dernière phrase...

« Vous avez cessé d'être une FEMME estimable, vous ne comptez plus au nombre des épouses qui ont le cœur pur. Ce désir que vous avez d'être aimée illégitimement, fussiez-vous résolue de mourir plutôt que de souiller la couche nuptiale, ce désir seul a fait de vous une FEMME qui n'a plus rien à salir que son corps. Ce plaisir orgueilleux que vous avez de vous savoir aimée par d'autres que par votre époux, eussiez-vous l'horreur la plus profonde pour l'adultère brutal, ce plaisir orgueilleux seul a fait de vous une FEMME qui n'a plus qu'un honneur tout matériel, qui a tout donné, excepté son corps. »

L'épouse coquette viendra-t-elle nous dire qu'elle cherche à plaire, il est vrai, mais que néanmoins elle aime uniquement son époux ? Singulier amour, en vérité, que celui d'une FEMME qui cherche son bonheur ailleurs que dans l'objet aimé ; qui s'expose à faire naître les tourments de la jalousie dans le cœur de son époux ; qui ne craint pas de faire soupçonner sa vertu et de perdre ainsi le cœur de cet époux ! Non, cette FEMME n'aime pas véritablement son époux, car elle lui est moralement infidèle, comme nous l'avons prouvé. Non, elle ne l'aime pas commé elle devrait l'aimer, et de plus elle le sait très bien ; car, je le demande, ne tremblerait-elle pas si elle pensait que son époux pût lire ce qui se passe au fond de son cœur ? Je le demande encore une fois, cette FEMME oserait-elle révéler ses pensées intimes à son époux ? oserait-elle lui dire : « J'emploie toutes les séductions de la parure, toutes les grâces de mon esprit pour me faire aimer par d'autres que par toi ; je sais, à n'en pas douter, que je suis aimée par tels et tels, et j'en suis bien aise ? » Elle craindrait de révéler ainsi les secrets de son cœur, parce que son cœur a cessé d'être pur à ses propres yeux.

Mais si la coquetterie est essentiellement honteuse pour la FEMME qui s'y livre, elle n'est pas moins funeste à son repos, à celui de son époux, et au bonheur de ses enfants. Dès que cette misérable passion est entrée dans son cœur, peu à peu toutes les vertus s'en retirent ; l'amour de ses devoirs s'affaiblit, s'éteint ; une vague inquiétude l'agite, la tourmente ; elle ne s'occupe plus de son époux que pour le regarder comme un surveillant importun ; de ses enfants que pour voir en eux un embarras ; de son intérieur que pour s'indigner de ne pouvoir pas employer tout son temps à préparer ses moyens de plaire devant sa glace. Ensuite il lui faut un théâtre pour plaire ; il faut qu'elle se montre, se donne en spectacle. Arrière son ménage et le soin de ses enfants ! c'est au spectacle et dans les promenades qu'elle ira prêter l'oreille aux charmes de la flatterie en essayant de faire grimacer la pudeur. Vainement les FEMMES vertueuses s'éloignent d'elle, redoutent son contact : elle ne comprend pas cet avertissement, et se figure que c'est par dépit de n'être pas adulées comme elle. Malheureuse ! elle ignore que ce sont des marques de respect qu'on donne aux FEMMES vertueuses, et non des banalités galantes qu'on leur adresse... O pitié ! cette FEMME, qui brave la honte dans sa jeunesse, bravera de même le ridicule dans un âge plus avancé, et s'enivrera stupidement des compliments railleurs qui ne s'adresseront plus qu'à ces roses factices dont elle a fait emplette chez le parfumeur.

Déplorable destin que celui de l'époux d'une semblable FEMME ! Cependant ne me sera-t-il pas permis de dire que souvent la coquetterie des FEMMES est produite soit par les dérèglements des maris, soit par leur faiblesse imprévoyante ? Tant s'en faut que je veuille insinuer par là qu'une FEMME soit jamais excusable de s'abandonner

à un vice aussi criminel que la coquetterie ! Je veux dire seulement que souvent des époux, en se jetant eux-mêmes dans des écarts coupables, semblent laisser leurs FEMMES libres de les imiter dans leurs désordres ; que d'autres peuvent contribuer à gâter ainsi leur cœur, soit en les lançant au milieu de toutes les dissipations, soit en n'ayant pas la force de prévenir le mal, de l'étouffer, lorsque, jeune encore, il est faible et s'appelle amour des frivolités. (Jacomy-Régnier.)

Portrait de la Coquetterie.

La Coquetterie porte une robe parsemée de clinquants : sa démarche est vive et légère, comme celle de Flore quand elle agace le Zéphyr sur l'émail des prairies. Le miel est sur ses lèvres minaudières, et l'absinthe dans son cœur. Tantôt ses yeux étincellent des éclairs séduisants du désir, tantôt ils se couvrent des nuages d'une langueur touchante ; les agaceries animent quelquefois son teint du vif éclat des roses, quelquefois il est coloré des douces nuances d'une sensibilité mensongère. Ses cheveux flottent au gré des caprices mutins, frères des inconstants zéphyrs. Ses mains portent un réseau délié tissu de manéges et de stratagèmes, et l'agitent perpétuellement sur un essaim de petits êtres transparents, qui bientôt se trouve abattu à ses pieds dans l'attitude du dépit, de l'esclavage et du désespoir.

Portrait d'une coquette.

Son manége attrayant vous tourne, vous épie,
Applaudit quelquefois, quelquefois contrarie ;
Elle vous fuit, vous cherche, et s'apaise, s'aigrit ;
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit.
Unissant avec art le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite, et son cœur vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid ;
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,
Elle enchante, ravit ; tantôt douce et naïve,
Sa grâce au fond du cœur porte le sentiment.
Sa perfidie a l'air d'un long épanchement.
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture
Prennent l'expression de la simple nature. (LANOUE.)

PENSÉES SUR LA COQUETTERIE.

La coquetterie est dans les FEMMES le désir de plaire à plusieurs hommes : examinez une coquette au milieu d'une troupe sémillante de jeunes gens, elle sourit à l'un, parle à l'oreille à l'autre, soutient son bras sur un troisième, et fait signe aux autres de la suivre.

La coquetterie est un goût qu'on ne perd point avec l'âge. On est coquette à vingt ans comme à soixante ; et l'on voit telle FEMME sur le bord de la tombe chercher à plaire et courir après la fleurette.

La coquetterie est un passe-temps pour les FEMMES qui prétendent vouloir rester

fidèles. Elles font naître un sentiment pour avoir le plaisir de le combattre ; mais elles sont souvent prises aux piéges qu'elles ont tendus.

La coquetterie n'est pas toujours un bon guide pour les FEMMES, mais elle leur donne souvent de bons conseils. (Beauchêne.)

La coquetterie est si naturelle à certaines FEMMES que rien ne leur coûte pour la satisfaire : le repos, la vie, l'honneur même des hommes, tout leur est indifférent, pourvu qu'elles trouvent des adorateurs. Elles veulent plaire à tous sans en aimer aucun. Elles se font un jeu de leurs rivalités, de leurs passions, de leurs tourments; elles ne songent qu'à multiplier leurs chaînes, et jamais à les adoucir. Leur gloire est de faire des esclaves plutôt que des heureux.

C'est une espèce de coquetterie de faire remarquer qu'on n'en fait jamais. (La Rochefoucauld.)

La coquetterie est le fond de l'humeur des FEMMES ; mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou par la raison. (Id.)

Les FEMMES croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas : l'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie. (Id.)

Les FEMMES ne connaissent pas toute leur coquetterie. (Id.)

Les FEMMES peuvent moins surmonter leur coquetterie que leurs passions. (Id.)

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie. (Id.)

On craint toujours de voir ce qu'on aime quand on vient de faire des coquetteries ailleurs. (Id.)

L'envie est détruite par la véritable amitié, et la coquetterie par le véritable amour. (Id.)

Les coquettes se font honneur d'être jalouses de leurs amants, pour cacher qu'elles sont envieuses des autres FEMMES. (Id.)

Les jeunes FEMMES qui ne veulent point paraître coquettes, et les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas être ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part. (Id.)

Les FEMMES doivent à l'art plus de coquetterie qu'à la nature elle-même.

On peut surprendre l'ennemi le plus en garde : une coquette, jamais.

La FEMME avait peut-être besoin de toute la coquetterie dont elle est pourvue pour

réveiller l'homme de son engourdissement, le tirer de ses distractions, attirer et fixer sur elle son attention et ses soins.

Les coquettes aiment mieux passer pour aimables qu'être effectivement aimées. Elles cherchent et songent moins à jouir de leurs conquêtes qu'à en faire de nouvelles.

Les coquettes nous offrent dans leurs intrigues des Machiavels non moins consommés que ceux de la politique la plus raffinée.

Le tort d'une coquette n'est point de nous inspirer une passion aussi douce que naturelle, mais de ne pas la partager. Elle met sa jouissance et sa gloire à faire des esclaves et à conserver seule sa liberté.

La coquetterie est une comédie qui donne plus de peine à celle qui la joue que l'amour lui-même ; car rien ne doit plus coûter que de feindre ce qu'on ne sent pas.

Les coquettes cèdent plus à la vanité qu'à leur cœur ; et quoique celui-ci entre pour fort peu de chose dans leurs affections, elles n'en cherchent pas moins à régner sur les cœurs ; tant la nature semble avoir attaché d'amour et de charme à cette sorte d'empire !

La coquetterie, pour beaucoup de FEMMES, est un sixième sens plus actif que les cinq autres.

Une coquette pense qu'en amour, comme en guerre, toutes ruses sont permises.

La coquetterie est l'art militaire de l'amour où les FEMMES se montrent les plus grands capitaines ; et, faisant la guerre en partisans, elles peuvent être considérées comme les hussards de la galanterie.

Les magasins de modes peuvent être regardés comme les arsenaux de la coquetterie.

On a abrogé les substitutions de biens dans la nouvelle jurisprudence ; mais les coquettes, dans la leur, ont jugé à propos de conserver celles des personnes.

Les coquettes qui ont des régiments d'adorateurs, qu'elles veulent toujours tenir au complet, paraissent avoir connu la conscription et les remplaçants longtemps avant que le mode en fût établi pour le militaire. Il faut rendre justice à ces colonels en cornettes, à qui les bonnes idées et la prévoyance n'ont jamais fait faux bond.

Le cœur d'une coquette est comme une lice ouverte de tous les côtés : elle y admet tous ceux qui se présentent, se réservant, bien entendu, de n'accorder le prix de la lutte qu'à celui d'entre les champions qui l'a emporté dans l'art de lui plaire ou de flatter sa vanité.

Les coquettes sont les charlatans de l'amour, et je n'en connais point qui s'entendent mieux à débiter leur baume.

Peut-être que les coquettes ont plus d'un rapport avec messieurs les chats : elles rivalisent avec eux d'égoïsme et d'agilité. Le spirituel Rivarol a remarqué que le chat se caresse à nous plutôt qu'il ne nous caresse ; c'est aussi la manière des co= quettes. Selon leur humeur ou leur caprice, elles griffent ou font patte de velours. Elles montrent la même patience que ces animaux à guetter leur proie, et la même prestesse à s'en saisir.

Une coquette songe à se faire des adorateurs ; une FEMME vertueuse songe à se faire des amis : la première n'a presque jamais ce que la seconde cherche, et celle-ci a souvent ce que la première cesse d'avoir.

Une coquette est un tyran qui veut tout asservir pour le seul plaisir d'avoir des esclaves. D'elle-même idolâtre, tout le reste ne lui est rien : son orgueil se fait un jeu de la faiblesse des hommes, et un triomphe de leurs tourments. Ses regards mentent ; sa bouche trompe ; son langage et sa conduite ne sont qu'un tissu de piéges ; ses grâces sont autant de sirènes, ses charmes autant de poisons.

Une coquette vraiment dangereuse, vraiment blâmable, est celle qui donne de l'espérance en s'efforçant d'inspirer de l'amour : son art pernicieux réussit égale= ment sur une âme tendre et sur un cœur vain ; car la vanité fait autant de dupes que la bonne foi. Rien n'oblige à recevoir un hommage qu'on n'a point recherché ; mais c'est une impardonnable dureté de faire naître des sentiments quand on n'a pas dessein de les partager.

Une coquette aguerrie, sous un faux semblant de modestie et de douceur, cache tout l'artifice dont une FEMME qui ne cherche qu'à plaire est capable : elle s'efforce continuellement d'étendre ses conquêtes avec la seule attention de se déguiser si habilement que chacun de ses favoris se croit sûr d'être sans rival. Elle paye ses conquêtes par des faiblesses volontaires, lorsqu'elle ne voit que ce moyen pour mettre ou pour retenir un amant dans ses chaînes.

Les coquettes coûtent beaucoup à vaincre : on leur persuade aisément qu'elles sont aimables, mais on ne les touche pas de même, et de toutes les conquêtes, la plus facile est celle d'une FEMME raisonnable.

La moins coquette des FEMMES sait qu'on est amoureux d'elle un peu avant celui qui en devient amoureux. (Florian.)

Si peu qu'une FEMME soit coquette, c'est toujours trop. (Adéline.)

Il y a de l'artifice dans toutes les paroles et dans la plupart des actions des FEMMES coquettes. (Vauvenargues.)

L'âme des FEMMES coquettes n'est pas moins fardée que leur visage.

Une FEMME fière préfère la mort de son amant à son inconstance ; une FEMME tendre craint plus sa mort que son infidélité ; une FEMME coquette est également sensible à l'un et à l'autre.

La Française, froide par tempérament et coquette par vanité, veut plutôt briller que plaire; elle cherche l'amusement et non le plaisir.

Je ne suis point surprise que les FEMMES soient coquettes, car c'est le plus sûr moyen de plaire aux hommes. Ils disent en vain que la pudeur et la naïveté ont seules le droit de leur plaire; leur cœur désavoue sans cesse un sentiment qui n'est que dans leurs discours. Ils admirent la vertu, mais c'est la coquetterie qui les subjugue. (Mme d'Arconville.)

Les agaceries et même les caresses que quelques FEMMES font en public à leurs maris ne prouvent point qu'elles les aiment : ce n'est pour l'ordinaire qu'une coquetterie raffinée, qu'une manière adroite d'exciter des désirs dans les spectateurs, et de leur montrer combien on est digne d'être aimée. (Mme d'Arconville.)

Une FEMME qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette; celle qui a plusieurs galants croit n'être que coquette. (La Bruyère.)

Telle FEMME évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix. (Id.)

Si l'on juge les FEMMES sur la question intentionnelle, on les trouvera toutes plus ou moins atteintes d'amour ou de coquetterie.

La coquetterie supérieure des Françaises, et surtout des Parisiennes, semble en faire des FEMMES différentes et toutes nouvelles.

La dévotion est l'unique ressource des coquettes quand elles sont devenues vieilles : Dieu devient par là le pis-aller de toutes les FEMMES qui ne savent plus que faire.

Rien de si plaisant que l'attention d'une vieille coquette à faire faire le manége à une gorge indocile qui fait le plongeon de temps en temps, et ne se remonte qu'après bien du travail et de la sueur.

Si les FEMMES qui se livrent à la coquetterie savaient avec combien de mépris les hommes sensés regardent une coquette, elles frémiraient d'avoir eu seulement le désir d'afficher un tel caractère.

La parure, chez les FEMMES, n'est qu'un supplément aux grâces de la personne, et un aveu tacite qu'elle a besoin de secours pour plaire. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée, mais elle n'est jamais fastueuse.

Les FEMMES commencent à se corrompre par la coquetterie, l'oisiveté et le luxe; les hommes les achèvent par la galanterie.

Les FEMMES se laissent en général gouverner par l'opinion qui domine dans les

sociétés qu'elles fréquentent : on peut donc juger de la nature de leurs penchants par celle de leurs relations. Quoi qu'il en soit, on ne trouve toujours au fond du sac que coquetterie et frivolité. (S-o...)

Les FEMMES doivent aux hommes leurs défauts, leurs travers et leur coquetterie même. (Mme Gottis.)

Mme de Coigny a dit qu'une coquette qui prend un amant est un souverain qui abdique.

Les FEMMES se perdent par la sensibilité; elles se sauvent par la coquetterie. (Mme Azaïs.)



XIV

DE LA PRUDERIE.



De toutes les FEMMES, les prudes sont celles dont nous devons nous défier le moins, et il faut qu'il y ait bien de la faute de leurs maris lorsqu'ils en reçoivent des af=fronts signalés; ce n'est pas que leur vertu soit plus solide, mais c'est qu'elles sont esclaves de la renommée ; et à moins que tout concoure à une intrigue secrète, jamais elles ne s'y engagent ; les cadeaux qui amorcent les autres FEMMES ne tentent pas celles-ci ; elles s'offen=sent même lorsqu'on veut les traiter comme Danaé ; grand avan=tage pour les maris ! car les amants, ennemis des longs soupirs nécessaires pour toucher les prudes, veulent d'abord avancer leurs affaires par des secours étrangers, et dès que leurs galanteries sont méprisées, leurs présents refusés, ils se défient de toutes leurs autres qualités.....

UNE FEMME prude paye de maintien et de paroles; une FEMME sage paye de conduite : la première suit son humeur et sa complexion ; celle-ci sa raison et son cœur : l'une est sérieuse et austère ; l'autre est, dans les diverses rencontres, pré=cisément ce qu'il faut qu'elle soit. La première cache des faiblesses sous de plausibles

dehors; la seconde couvre un fonds riche sous un air libre et naturel. La pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur; souvent elle les suppose. La sa=gesse, au contraire, pallie les défauts du corps, anoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante et la beauté que plus aimable. (La Bruyère.)

L'éclat est plus ordinaire aux fausses prudes qu'aux FEMMES vertueuses. Les prudes espèrent en recueillir une réputation dont elles sentent bien qu'elles ont besoin, peut-être même faire honneur à leurs charmes, qui leur sont plus précieux que la vertu. Une FEMME raisonnable est effrayée de tout ce qui porte l'idée du crime. Elle craint qu'on ne soupçonne que l'espoir et la facilité aient enhardi l'in=solence. Il y a au moins autant de vertu à ne pas éclater, et il y a certainement plus de pudeur. (Duclos.)

Les FEMMES prudes sont ordinairement acariâtres, querelleuses et colères. Gron=der et médire sont leurs plus doux plaisirs, surtout quand, ainsi qu'elles ont cou=tume de le dire, elles n'ont rien à se reprocher. Sitôt que la médisance se tait, elles commencent à quereller; si ce n'est pas leurs maris qu'elles grondent, elles grondent leurs domestiques; et si les domestiques sont absents, elles s'en prennent au mari de leur humeur chagrine.

Voyez-vous marcher la Pruderie, couverte d'un voile brodé de grimaces et de simagrées? Son regard est fier et impérieux; l'éloge de la vertu et la censure amère des vicieux plutôt que du vice reposent alternativement sur ses lèvres austères; son teint scrupuleux ne se colore jamais qu'au pinceau d'une colère simulée ou d'une pudeur de commande, quand l'Équivoque au double visage vient indiscrètement bourdonner autour d'elle. On voit à ses pieds un trophée composé des flèches de l'Amour, qu'elle se vante d'avoir vues se briser contre l'égide de sa sagesse. La chaste reine des bois la prendrait pour la plus fidèle de toutes ses prêtresses, si le triple airain dont l'hypocrisie entoure sa solitude avait pu la garantir de l'indis=crétion de quelques satyres qu'elle y a souvent admis pour célébrer de coupables mystères, et qui, dans leurs danses folâtres, ont tout révélé à la déesse.

PENSÉES SUR LA PRUDERIE.

Le nom de prude est une dénomination polie que l'on donne aux hypocrites qui, pour paraître vertueuses, s'occupent sans cesse à rechercher et à publier les défauts des autres.

Une prude ne pardonne pas plus l'indifférence qu'une coquette avérée : la mo=destie qu'elle affecte rend sa haine d'autant plus dangereuse qu'elle est plus cachée. L'une se venge par des injures, et l'autre par des noirceurs.

Sachez donc que le mal que les prudes disent de l'amour, la résistance qu'elles lui opposent, le peu de goût qu'elles affectent pour ses plaisirs, la peur qu'elles en ont, tout cela est de l'amour : c'est s'en occuper, c'est lui rendre hommage à leur

manière; il sait prendre chez elles mille formes différentes : comme l'orgueil, il vit de sa propre défaite. (Ninon de Lenclos.)

Le cœur des prudes, des veuves et des dévotes, est un foyer où l'Amour pourrait rallumer son flambeau, si jamais il venait à s'éteindre.

Les coquettes attaquent ouvertement et de tous les côtés; les prudes ont des batteries masquées qu'elles ne font jouer qu'à bonnes enseignes.

La réserve, les scrupules et l'embarras des prudes sont pour l'amour le plus piquant assaisonnement.

La pruderie est une imitation grimacière de la sagesse.

La prude a beau dire qu'elle n'est point flattée de donner de l'amour et d'être l'objet d'une extravagance, on ne la croit point.

Quand une FEMME a le malheur de rencontrer un homme assez brutal pour s'échapper en sa présence à des discours indécents, il est infiniment plus sage de faire la sourde que la prude.

Il y a une fausse modestie qui est vanité; une fausse gloire qui est légèreté; une fausse grandeur qui est petitesse; une fausse vertu qui est hypocrisie; une fausse sagesse qui est pruderie. (La Bruyère.)

Une prude veut qu'on vante sa vertu et le prétendu abandon de ses charmes. Elle veut s'entendre dire qu'elle plaît, malgré le désintéressement de son amour-propre.

Les prudes par état sont presque toujours envieuses et malignes, souvent méchantes, toujours fausses, rarement jolies (cela devrait même être défendu par les lois de leur état).

Incapables d'amitié, plus incapables de reconnaissance, tout leur est dû; en vertu de leur pruderie, les trahisons sont leurs menus plaisirs. Le masque de la vertu est pour elles ce qu'est le masqué de la dévotion pour le dévot en titre, c'est-à-dire ce qu'on appelle le *tartufe* ou l'*hypocrite*.

La pruderie est l'hypocrisie de la pudeur. (Massias.)

Ninon de Lenclos disait que les prudes étaient les jansénistes de l'amour.

La pruderie est la dernière ressource des coquettes, le dernier rôle qu'elles jouent sur la scène du monde qui les abandonne.

> Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
> Ne voit d'autre recours que le métier de prude. (MOLIÈRE.

Il n'y a que des FEMMES prudes ou des FEMMES galantes, a dit un écrivain. Nous

ne sommes pas de son avis, et nous pensons, au contraire, que les FEMMES vérita=blement honnêtes forment une imposante majorité parmi le sexe.

Qu'il faut souffrir quand on veut être prude !
Et que sans craindre, et sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être FEMME de bien ! (VOLTAIRE.)

Qui dit prude, ne vous déplaise,
Dit toujours ou laide, ou mauvaise. (LA FONTAINE.)

... Tout homme qui prend une prude pour FEMME,
Devient un sot, monsieur, gouverné par madame. (DUFRESNY.)





XV

DE LA JALOUSIE.



Les lois morales ne sont pas seulement liées aux lois physiques, mais elles sont réellement les mêmes sous une autre acception. Ces lois ne sont et ne sauraient être autre chose que des règles abstraites qui résultent des rapports éternellement nécessaires entre les mouvements du monde visible.

Si les moyens naturels nous paraissent plus grands que les résultats qu'ils sont destinés à produire, c'est qu'il fallait les produire dans tous les cas. Souvent le but paraît dépassé de beaucoup, car autrement il serait arrivé quelquefois qu'il n'eût pas été atteint.

Par une suite de cette disposition universelle, notre imagination, nos désirs, et même le besoin présent de nos sens, s'étendent au delà de nos besoins réels. Cet excès, cette surabondance nous force à suivre les besoins vrais que nous eussions pu négliger au milieu des passions capricieuses et des manies systématiques. Ces besoins sont exagérés dans nous, afin qu'ils soient remplis.

Beaucoup d'animaux sont jaloux : dans plusieurs espèces, cette jalousie va jusqu'à la fureur ; ils se battent, ils meurent pour jouir exclusivement. Le même instinct se trouve dans l'homme. Mais la raison, qui est la combinaison réfléchie de tous les genres d'instinct, doit modérer celui de chaque passion, et le modifier selon les circonstances : autrement, que servirait-il à l'homme d'être susceptible de réunir, de combiner, de réprimer ces mouvements divers de tant d'affections contraires ?

L'amour sépare du reste des êtres l'individu aimé ; il le distingue essentiellement de tout autre du même sexe : il conduit donc à la possession exclusive, qui n'est

pas seulement une convention dans l'amour, mais plutôt un résultat de la nature des choses pour ceux qui aiment.

Cependant c'est une faiblesse de se passionner pour ce droit : il est convenable, il est satisfaisant, il est beau ; mais il faut y mettre peu d'importance dès lors qu'on n'en jouit pas. Ce privilége existe et subsiste naturellement, ou bien il cesse d'être essentiel.

Nos jalousies sont ridicules parce qu'elles sont insensées. Si d'ailleurs elles montrent quelque force dans l'amour, ce n'est que celle d'un amour erroné, d'un amour sans noblesse. La jalousie ne convient qu'à l'animal qui ne réfléchit point ; elle est dans l'instinct plus que dans la volonté. Ses soupçons, ses démarches, tant d'excès, d'impuissance et d'angoisses, sont d'un cœur étroit, incertain, extrême, et qui échappe aux lois d'une raison infirme. Il est de justes précautions : l'inquiétude, le désir de s'assurer du vrai, sont alors une affaire et non point une passion ; c'est souvent prudence ou nécessité, ce n'est pas jalousie. Mais dans le véritable amour on n'a rien à craindre, à savoir, à découvrir : une belle âme ignore ces sollicitudes.

Si une FEMME qui s'est livrée à un homme se livre aussi à un autre, il n'existe point en elle un premier sentiment qui mérite le nom d'amour. Quel si grand prix peut avoir alors cette possession exclusive ?

Si elle dissimule, si elle s'attache à tromper celui qui la possédait d'abord, mérite-t-elle qu'on regrette une liaison qu'il serait honteux de ne pas rompre ?

On estime sans réserve lorsqu'on aime réellement ; l'estime raisonnée doit exclure le soupçon de perfidie.

Il arrive que l'on possède sans aimer ; alors la possession exclusive n'est qu'une convenance que la prudence et la délicatesse peuvent exiger. S'en assurer est un soin semblable aux autres soins de la vie ; cet arrangement ne doit point passionner.

On a regardé la jalousie comme une affection mâle et noble. On a mis son honneur à jouir seul d'une FEMME, supposant apparemment que celui qui laissait jouir un autre ne le souffrait que par impuissance. Ce sont de pareilles bévues qui mènent si longtemps des millions d'hommes.

Cet honneur jaloux date apparemment des temps réels ou supposés de l'enfance du monde ; il provient de l'isolement où les hommes étaient alors, de l'isolement où se sont trouvés les hommes de certaines contrées.

Dans un ordre établi, dans une morale raisonnée, la jalousie n'est qu'une faiblesse ou une sottise. Mettez de l'importance à la possession quand vous aimez ; mais alors vous aimez avec confiance, vous n'êtes point inquiets, vous n'avez point besoin d'être jaloux. Si vous n'aimez pas avec confiance, vous n'aimez pas. Si vous aimez sans être aimé, cessez d'aimer. Cela est très-difficile quelquefois ; aussi j'ai dit que la jalousie était une faiblesse quand ce n'était pas une sottise.

Mais, dira-t-on, l'on aime sans estimer. Alors l'amour est une démence, et je ne sais point de lois morales pour les maniaques.

Mais enfin la jalousie est dans la nature. Que m'importe ? Les haines, les fureurs, l'ingratitude sont aussi dans la nature.

Les restes inconsidérés d'un noble enthousiasme faisaient de l'honneur une déité mystérieuse. Les passions seules réglaient alors les opinions. Ce n'était plus l'honneur, première loi de l'homme de bien ; c'était la manie de l'honneur : et l'on con=

sacrait comme des lois sociales les sottises que cet honneur-là mettait à la mode. L'homme le plus vertueux était déshonoré pour des fautes qu'il n'avait pu ni partager ni prévoir. Il était compromis, si quelque étourdi venait compromettre, ou soupçonner, ou calomnier sa FEMME. Ce caprice d'un honneur trop sévère, pour être toujours juste, paraît cesser parmi nous; mais beaucoup de peuples en suivent encore les écarts.

On prétendra que ces préjugés, peu équitables, mais respectés, servaient à maintenir les mœurs et l'union domestique. Je ne le nie pas : c'est un moyen, comme tant d'autres que nous avons trouvés ou conservés : comme la sécurité qu'on obtient par la mutilation des eunuques; comme le déshonneur des fils pour le crime du père, dont la conduite leur était apparemment soumise; comme les tortures, qui ne laissent pas de faire découvrir quelques complices; comme les avantages que l'anatomie retire de nos exécutions sanglantes, digne, reste des codes barbares. (Sénancour.)

La jalousie est l'aliment et le poison de l'amour ; c'est elle qui fait les époux délicats et les épouses emportées. Quand elle est douce et modérée, on ne l'entend se plaindre qu'avec retenue, on ne la voit soupçonner qu'avec précaution. Aussi enfant que l'amour, elle se joue avec lui et le corrige en badinant; c'est sous cette forme, c'est sous ces traits qu'il faut l'admettre dans un commerce tendre. Fuyez-la quand, sur les pas des furies, elle se précipite un poignard à la main; quand elle gémit, quand elle hurle auprès du tombeau qu'elle a creusé, et qu'elle mêle son sang avec celui qu'elle a fait répandre. Astrée inquiète est bien plus aimable que Médée furieuse. Il faut être délicat et jamais jaloux. La délicatesse est toujours tendre; la jalousie est souvent cruelle. (De Bernis.)

QUELLE passion ! quelle triste et cruelle passion que celle de la jalousie ! D'abord ressemblant à l'amour, dont elle a reçu la naissance, elle est douce, tendre et timide; honteuse d'elle-même, elle se cache et dévore en secret le fiel qui la consume. Mais tout à coup elle se dresse et s'élance, comme un serpent gonflé de son propre venin. Et qu'est-ce qui l'irrite? bien souvent on l'ignore. D'autant plus redoutable que l'apparence la plus faible et l'indice le plus léger en est le germe le plus imperceptible, et qu'une fois jeté dans l'âme, ce germe empoisonné change tout en poison. (Marmontel.)

La jalousie est désobligeante. On la dit fille de l'amour et de la délicatesse; ne le serait-elle pas plutôt de l'orgueil et de la défiance? Elle suppose une crainte d'être trompé qui s'accorde mal avec l'objet qu'on a choisi comme le plus digne de son attachement. (M[me] Riccoboni.)

La jalousie est parmi les passions ce qu'est parmi les maladies la rage : la plus inconcevable dans son principe, la plus difficile à guérir, la plus funeste dans ses effets.

Ce n'est que d'un extrême amour que peut naître une extrême jalousie. L'homme qui aime ainsi abandonne à l'objet qu'il adore toutes les affections, toutes les facultés.

tout le bonheur de son être. Le soupçon ou la certitude, pour lui, c'est la même chose ; le soupçon qui lui ravit cet objet l'arrache à lui-même, et par le plus profond, le plus sensible de tous les déchirements. La vengeânce de Nessus, le supplice de Prométhée, en offrent à peine une assez vive image. (Diderot.)

On croit que la jalousie marque beaucoup d'amour ; mais l'expérience prouve que l'amour le plus violent est ordinairement le moins soupçonneux. La jalousie ne prouve qu'un amour faible, un sot orgueil, le sentiment forcé de son peu de mérite, et quelquefois un mauvais cœur. (Duclos.)

La jalousie veut passer pour excès d'amour ; mais elle fait peur en disant qu'elle aime. (Stanislas.)

En amour, il y a plusieurs espèces de jalousies : la plus rare est celle du cœur. (De Lévis.)

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour. Il y a une certaine sorte d'amour dont l'excès empêche la jalousie. (La Rochefoucauld.)

En amour, la jalousie paraît tenir de si près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que l'aversion contre tout ce qui trouble et combat nos plaisirs est un mouvement naturel, et que, jusqu'à un certain point, le désir de posséder exclusivement ce qui nous plaît en est encore un. (J.-J. Rousseau.)

On a prétendu, et c'est surtout l'opinion des FEMMES, que la jalousie était produite par l'excès de l'amour. Quelques penseurs croient avec plus de probabilités que cette passion, quelquefois si funeste, ne provient que du délire de l'imagination et d'un amour-propre aussi extravagant que mal raisonné ; car il arrive très-souvent qu'on est jaloux d'une personne pour laquelle on ne ressent ni de l'amour ni de l'estime.

Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai d'assurer que les effets de la jalousie ont amené de tous les temps des catastrophes sanglantes et des crimes affreux. L'histoire atteste que l'influence de cette passion déplorable a accéléré le cours des révolutions, bouleversé des États, et causé assez souvent la ruine d'un pays et le malheur des peuples.

Les duels, les suicides, les meurtres, les assassinats, et même les cruautés les plus horribles et les plus raffinées, ne sont que trop souvent les résultats de cette jalousie concentrée qui, n'admettant aucun examen, frappe sur le plus léger soupçon, et se couvre du sang de la victime au moment même où elle fait éclater son innocence.

L'AMOUR produit la jalousie, l'amour l'entretient, et elle ne peut agir si l'amour ne l'anime. Que Socrate l'appelle *furieuse* ; Aristote, *effrénée* ; Platon, *aveugle*, et

Virgile, *insatiable*; je la veux appeler avec Cicéron, *clairvoyante*; avec Horace, *paisible*; avec Sénèque, *aimable*, et avec Eugène, *douce et chère*, pourvu qu'elle soit réglée et qu'elle ait son tempérament; car si elle est maîtresse plutôt qu'esclave, elle impose des lois pleines de cruauté et de tyrannie à ses sujets.

La jalousie qui va dans l'excès est une faiblesse d'esprit qui présage la folie, et il n'y a point de passion plus brutale ni plus criminelle qu'elle lorsqu'elle maîtrise une âme, car c'est une fureur dont le feu ne peut s'éteindre que dans le sang.

Les hommes ne sont pas continuellement touchés de ce mal; les FEMMES ont d'ordinaire la tache de ce défaut de jalousie.

Le sanglier poursuivi des chiens, la lionne affamée, le tigre à qui on a dérobé ses petits, et la vipère à qui on a marché sur la queue, ne sont pas plus terribles que la FEMME offensée; mais il n'y a rien qui la mette plus tôt en frénésie que la jalousie.

Ariadne enterra vif Zénon Isaurique, empereur, son époux, transportée d'une fureur de jalousie, pour se venger de lui.

Thucydide, habillée en homme, suivait Lélianus, son mari, en tous les lieux où il allait.

Sémiramis, reine d'Égypte, exerça longtemps l'art magique pour découvrir les amours de Torpasse, son époux : ce qui lui réussit très-malheureusement, car elle mourut de la blessure du mal dont elle cherchait trop curieusement la connaissance.

La chaste Hermilla se tua par un coup de désespoir à la persuasion de sa jalousie, ayant découvert les affections d'Hériolanus son mari avec une courtisane.

La jalousie est une passion qu'on doit chercher à éteindre plutôt qu'à nourrir, parce que, sans remédier au mal, elle fait tout à la fois le malheur et de celle qui la cause et de celui qui l'éprouve. Les crimes commis en son nom, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours, sont innombrables; mais il est juste de faire remarquer ici que les FEMMES y figurent plus souvent comme victimes que comme bourreaux. Le plus généralement, loin d'éclater, elles cachent si bien les peines que cette cruelle maladie fait endurer, que leur secret meurt avec elles. Quelques-unes pourtant ont montré qu'on ne les trompait pas impunément. Au dix-septième siècle, une jeune fille au désespoir d'être abandonnée de son amant, que l'infidélité portait même à épouser sa rivale, se rendit chez lui la veille du mariage, et tâcha, par ses larmes et les plus tendres reproches, de lui rappeler ses serments de n'être qu'à elle. Le voyant persister dans son inconstance, cette héroïne en amour, dans le transport de sa jalousie, munie de deux pistolets, lui brûla la cervelle avec l'un, en s'écriant : « Voilà pour le parjure ! » Et elle se tua ensuite avec l'autre, en disant : « Et voilà pour me punir de l'avoir trop aimé ! » Un fait à peu près semblable eut lieu, en 1844, dans le département du Gers : une jeune fille tira un coup de fusil sur un jeune homme qui l'avait trahie.

Si parmi les FEMMES de la classe moyenne les vengeances pour cause de jalousie éclatent rarement, c'est sans doute parce qu'elles sont moins corrompues ou que les moyens d'exécution leur manquent. L'histoire de Christine de Suède et de Monaldeschi tendrait à le prouver. Cette princesse ayant choisi ce dernier pour

son écuyer, lui accorda bientôt toute sa confiance. Étant allée à Fontainebleau, elle découvrit que cet officier, « pour qui elle avait des complaisances qui allaient au delà de celles qu'une princesse a accoutumé d'avoir pour un de ses officiers, s'en était vanté d'une manière désavantageuse à sa réputation. Elle intercepta même les lettres qu'il en écrivait à ses amis en Italie; elle lui reprocha ensuite son ingratitude; et voyant, dans les transports de sa jalousie, qu'il s'obstinait à nier son crime, elle l'en convainquit par des témoins irréprochables, après quoi elle le livra à trois autres de ses officiers, qui le tuèrent dans la galerie des Cerfs, après qu'elle se fut retirée. »

On assure qu'elle n'était qu'à vingt pas, et à portée de rassasier ses yeux de sa cruelle vengeance. On ajoute que s'étant approchée ensuite du cadavre pour l'insulter, et le malheureux Monaldeschi tendant une main tremblante pour demander grâce : « Quoi! s'écria-t-elle, tu respires encore, et je suis reine! » Les assassins ayant achevé de le tuer, la princesse, furieuse, dit : « Non, ma fureur n'est point » satisfaite; apprends, traître, que cette main, qui versa tant de bienfaits sur toi, » te frappe le dernier coup. »

La duchesse de Bouillon, FEMME capricieuse, violente, emportée, était extrêmement galante. Ses goûts s'étendaient depuis le prince jusqu'aux comédiens. Elle se prit de fantaisie pour le comte de Saxe, qui n'en eut aucune pour elle. Outrée de voir ses charmes méprisés, la duchesse ne douta nullement que M[lle] Lecouvreur, célèbre actrice du Théâtre-Français, qui était la véritable inclination du maréchal, ne fût l'obstacle qui s'opposait à la passion que le comte devait avoir pour elle. Pour détruire cet obstacle, elle résolut de se défaire de la comédienne, et la fit empoisonner.

Ces citations pourraient s'étendre à l'infini : tout le monde sait que la jalousie a fait commettre de grands crimes; mais ce qui arrive plus rarement, c'est que deux FEMMES rivales s'attaquent ouvertement. On en a vu pourtant aller sur le terrain, et là vider leurs querelles à la pointe de l'épée.

En 1703, une dame de Beaucaire ayant insulté une demoiselle qui avait été la maîtresse de son mari, celle-ci lui lança un chandelier à la tête. Les témoins de cette scène de jalousie, après bien des efforts, réconcilièrent les deux ennemies, qui se séparèrent après s'être embrassées et s'être serré la main. On croyait cette affaire terminée; mais le lendemain la jeune fille envoya à sa rivale le cartel suivant : « Si vous voulez avoir raison du coup de chandelier d'hier au soir, vous n'avez qu'à vous rendre sur les dix heures au jardin de.....; vous m'y trouverez avec deux épées, et je serai fort aise que vous me donniez satisfaction sur tout ce que vous m'avez dit d'injurieux; surtout venez seule, et ne parlez de ceci à personne, car il serait dangereux d'embarrasser des hommes dans une querelle que nous pourrons fort bien vider tête-à-tête, pourvu que vous soyez de mon humeur. Je vous attends. »

La dame n'eut garde de manquer au rendez-vous. La demoiselle lui donna le choix des deux épées, et, après avoir fermé en dedans la porte du jardin, elles commencèrent leur combat avec l'adresse que peuvent avoir deux FEMMES, plus accoutumées à manier une aiguille qu'une épée. Elles chamaillèrent fort longtemps, et firent tant de bruit par le cliquetis de leurs armes, qu'on les entendit d'un jardin voisin. On crut que c'était des hommes qui étaient aux prises, et on avança pour les séparer; mais comme les deux amazones avaient eu la précaution de se barri=

cader, il fallut enfoncer la porte; on craignait que ce retard ne fût funeste aux com=battants. Enfin on entre, et on fut bien étonné de trouver deux FEMMES l'épée à la main, qui se portaient des bottes à tort et à travers. La chaleur du combat et la colère qui les animait les avaient empêchées de s'apercevoir et de sentir qu'elles étaient blessées. Dès qu'on les eut désarmées, et qu'elles virent couler leur sang, elles tombèrent toutes deux évanouies. On les transporta chez elles, et on s'aperçut que la dame avait reçu un coup d'épée dans le sein gauche, et la demoiselle un dans la cuisse. Elles furent toutes deux assez malades; mais la chronique ne dit pas si les coups d'épée les guérirent de leur jalousie.

C'EST des Arabes, dit-on, que plusieurs nations de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe même, ont emprunté les viles précautions que la jalousie inspire contre un sexe qui doit être le dépositaire et non le tributaire de nos plaisirs. Aussitôt que les filles des Arabes sont nées, ils rapprochent par une sorte de couture les par=ties que la nature a séparées, et n'y laissent libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulements naturels. Les chairs adhèrent peu à peu à mesure que l'en=fant prend son accroissement, de sorte qu'on est obligé de les séparer par une in=cision lorsque le temps du mariage est arrivé. On se contente quelquefois d'y passer un anneau. Les FEMMES sont soumises, comme les filles, à cet usage outrageant pour la vertu. La seule différence est que l'anneau des filles ne peut s'ôter, et que celui des FEMMES a une espèce de serrure dont le mari seul a la clef. Cette pra=tique, connue dans toutes les parties de l'Arabie, est presque généralement reçue dans celle qui porte le nom de Pétrée. (L'abbé Raynal.)

ON a observé que la jalousie est beaucoup plus fréquente, et en même temps plus grossière chez l'homme que chez la FEMME. L'homme soupçonne plus facile=ment la FEMME coupable d'une infidélité matérielle, et redoute par-dessus tout un affront qui, dans nos mœurs, le rend un objet de risée; la FEMME, au contraire, craint davantage la perte du cœur de celui qu'elle aime, et, tant qu'elle croit pos=séder son affection, elle peut encore supporter le partage de ses caresses. Les an=nales des fureurs de la jalousie attestent que c'est presque toujours la FEMME qui expie les atteintes portées à la foi conjugale. La FEMME, en effet, pardonne ordi=nairement à l'homme les infidélités qu'elle découvre, et fait retomber son ressenti=ment sur ses rivales; l'homme pardonne plus facilement à son rival, et reporte toute sa vengeance sur celle dont l'inconduite peut introduire un étranger dans la famille. (Descuret.)

APRÈS avoir parlé de la jalousie chez les hommes, M. Beyle s'exprime ainsi sur la jalousie des FEMMES :

Quant à la jalousie chez les FEMMES, dit-il, elles sont méfiantes, elles risquent infiniment plus que nous, elles ont plus sacrifié à l'amour, elles ont beaucoup moins de moyens de distraction, elles en ont beaucoup moins surtout de vérifier les actions de leur amant. Une FEMME se sent avilie par la jalousie, elle a l'air de courir après un homme, elle se croit la risée de son amant et qu'il se moque surtout de ses plus

tendres transports; elle doit pencher à la cruauté, et cependant elle ne peut tuer légalement sa rivale.

Chez les FEMMES, la jalousie doit donc être un mal encore plus abominable, s'il se peut, que chez les hommes. C'est tout ce que le cœur humain peut supporter de rage impuissante et de mépris de soi-même sans se briser (1).

Je ne connais d'autre remède à un mal si cruel que la mort de qui l'inspire ou de qui l'éprouve. On peut voir la jalousie française dans l'histoire de Mme de la Pommeraie, de Jacques le Fataliste.

La Rochefoucauld dit : « On a honte d'avouer qu'on a de la jalousie, et l'on se fait honneur d'en avoir eu et d'être capable d'en avoir. » Les pauvres FEMMES n'osent pas même avouer qu'elles ont éprouvé ce supplice cruel, tant il leur donne de ridicules. Une plaie si douloureuse ne doit jamais se cicatriser entièrement.

Si la froide raison pouvait s'exposer au feu de l'imagination avec l'ombre de l'apparence du succès, je dirais aux pauvres FEMMES malheureuses par jalousie : « Il y a une grande distance entre l'infidélité chez les hommes et chez vous. Chez vous cette action est en partie action directe, en partie signe. Par l'effet de notre éducation d'école militaire, elle n'est signe de rien chez l'homme. Par l'effet de la pudeur, elle est au contraire le plus décisif de tous les signes de dévouement chez la FEMME. Une mauvaise habitude en fait comme une nécessité aux hommes. Durant toute la première jeunesse, l'exemple de ce qu'on appelle les grands au collége fait que nous mettons toute notre vanité, toute la preuve de notre mérite, dans le nombre des succès de ce genre. Votre éducation, à vous, agit dans le sens inverse. »

Quant à la valeur d'une action comme signe, dans un mouvement de colère je renverse une table sur le pied de mon voisin, cela lui fait un mal du diable, mais peut fort bien s'arranger, ou bien je fais le geste de lui donner un soufflet.

La différence de l'infidélité dans les deux sexes est si réelle, qu'une FEMME passionnée peut pardonner une infidélité, ce qui est impossible à un homme.....

Les FEMMES fières dissimulent leur jalousie par orgueil. Elles passent de longues soirées silencieuses et froides avec cet homme qu'elles adorent, qu'elles tremblent de perdre, et aux yeux duquel elles se voient peu aimables. Ce doit être un des plus grands supplices possibles; c'est aussi une des sources les plus fécondes de malheur en amour. Pour guérir ces FEMMES si dignes de tout notre respect, il faut dans l'homme quelque démarche bizarre et forte, et surtout qu'il n'ait pas l'air de voir ce qui se passe. Par exemple, un grand voyage avec elles entrepris en vingt-quatre heures.

La jalousie est dure comme l'enfer.

TANT que le besoin d'aimer nous tourmente au milieu des obstacles d'une société égoïste, notre amour, souvent trompé, peut se changer en haine, car la haine n'est que la colère de l'amour.

Le royaume de Dieu souffre violence, et les violents le ravissent. On ne peut conquérir l'amour sans avoir de grands combats à livrer. Le bien cherche le bien avec effort, la vie se précipite avec impétuosité vers une plus abondante vie, et renverse avec fureur tout ce qui s'oppose à son passage.

(1) Ce mépris est une des grandes causes du suicide : on se tue pour se faire réparation d'honneur

Le pied de Dieu est impitoyable dans sa marche; il brise la fleur de la vallée comme le cèdre du Liban.

L'humanité, dans son progrès, écrase tout ce qui l'arrête, dût-elle rougir ses pas du sang de toute une génération.

C'est pourquoi l'on dit que Dieu est jaloux, et que tous ceux qui ne veulent pas aimer il les précipite dans l'enfer.

Et l'homme qu'une FEMME artificieuse a trahi après lui avoir promis de l'aimer est indigné contre elle d'une colère divine, et rêverait volontiers une vengeance éternelle pour la punir.

Mais il est une autre jalousie, toute égoïste et cruelle, qui a son principe dans l'enfer.

C'est celle de l'homme qui n'aime pas sa FEMME et qui la laisse veuve et désolée, sans vouloir souffrir qu'elle en aime un autre ni qu'un autre puisse l'aimer, sous prétexte que la FEMME est à lui et qu'il en peut disposer comme d'un meuble ou d'un cheval.

Lorsque nous serons moins grossiers et moins barbares, nous rougirons pour nos pères d'une telle brutalité, et nous embrasserons nos compagnes avec un sourire triste et doux, comme pour leur demander pardon de la servitude de leurs mères.

Lorsque l'humanité tout entière aura trouvé l'amour, il n'y aura plus de jalousie, et l'on ne dira plus que la jalousie est dure comme l'enfer, car alors il n'y aura plus d'enfer.

Mais le royaume de Dieu aura envahi toute la terre, et la paix régnera sur tous les cœurs, et le bonheur fleurira pour tous les hommes. (L'abbé Constant.)

Effets de la jalousie des hommes sur le cœur des FEMMES.

SOUVENT un homme d'esprit en faisant la cour à une FEMME n'a fait que la faire penser à l'amour et attendrir son âme. Elle reçoit bien cet homme d'esprit qui lui donne ce plaisir. Il prend des espérances.

Un beau jour cette FEMME rencontre l'homme qui lui fait sentir ce que l'autre a décrit.

Je ne sais quels sont les effets de la jalousie d'un homme sur le cœur de la FEMME qu'il aime. De la part d'un amoureux qui ennuie, la jalousie doit inspirer un souverain dégoût qui va même jusqu'à la haine, si le jalousé est plus aimable que le jaloux; car l'on ne veut de la jalousie que de ceux dont on pourrait être jalouse, disait Mme de Coulanges.

Si l'on aime le jaloux et qu'il n'ait pas de droits, la jalousie peut choquer cet orgueil féminin si difficile à ménager et à reconnaître. La jalousie peut plaire aux FEMMES qui ont de la fierté, comme une manière nouvelle de montrer leur pouvoir.

La jalousie peut plaire comme une manière nouvelle de prouver l'amour. La jalousie peut choquer la pudeur d'une FEMME ultra-délicate.

La jalousie peut plaire comme montrant la bravoure de l'amant, *ferrum amant*. Notez bien que c'est la bravoure qu'on aime, et non pas le courage à la Turenne, qui peut fort bien s'allier avec un cœur froid. (Beyle.)

De la jalousie des FEMMES mariées.

De toutes les passions qui contribuent le plus à détruire la félicité conjugale, je n'en connais pas de plus funeste que la jalousie. C'est l'enfant de l'amour, dit-on. C'est bien plutôt un serpent qui donne la mort à son père. Autant la FEMME doit avoir soin de ne donner absolument aucun sujet de jalousie à son mari, autant elle doit faire en sorte de ne jamais laisser entrer cette déplorable passion dans son cœur. Qu'elle se garde bien de se livrer à d'imprudentes recherches sur ce sujet; mais qu'elle s'efforce au contraire de bannir de son esprit toutes les pensées qui pourraient lui inspirer des soupçons, et cherche toujours à donner un sens favorable aux démarches de son mari qui lui paraissent suspectes. C'est par une pareille conduite qu'elle alliera la prudence du serpent à la simplicité de la colombe; car, par là, son repos se trouvera affermi et son innocence abritée. S'abandonne-t-elle à la jalousie? elle ouvre son sein à une furie qui la torturera, lui fera chercher ce qu'elle craint de découvrir, et, que ses soupçons soient bien ou mal fondés, la rendra également malheureuse.

C'est peu que la jalousie prive une FEMME de son repos, elle expose encore sa vertu aux plus grands dangers; car c'est elle qui met dans son sein la colère et le désir de la vengeance, passions qu'une FEMME est incapable de gouverner dès qu'elles se sont emparées de son cœur. La jalousie est la rage d'un homme, dit le sage; mais n'est-ce pas aussi la fureur la plus aveugle dont une FEMME puisse être transportée? Quels exemples terribles l'histoire nous en fournit! Quelles sanglantes tragédies qui ont épouvanté les siècles! N'en a-t-on pas vu aussi de plus insensées peut-être tourner leur vengeance contre elles-mêmes, s'élancer audacieusement dans les vices dont elles faisaient un crime à leurs maris?

Mais, dira-t-on, si, au lieu de simples soupçons, une FEMME a des preuves convaincantes de l'inconduite de son époux? Eh bien! son incertitude a cessé, elle n'a plus qu'à chercher à remédier au mal dont elle souffre. Le premier conseil que lui donne la sagesse, c'est de s'armer de patience. Les reproches et les emportements ne sont pas, tant s'en faut, les moyens de ramener son mari. C'est, comme le dit Salomon, verser du vinaigre sur du salpêtre; c'est se servir de corrosifs pour guérir un mal qui demande du baume; c'est rendre la douleur plus vive et la plaie incurable. Est-ce donc le tonnerre ou un tremblement de terre qui referme les crevasses de la terre? Ainsi les ruptures qui arrivent dans le mariage ne se raccommodent ni par le bruit ni par les emportements. L'impétuosité des FEMMES ne fait que contribuer à rendre les hommes pires qu'ils n'étaient. Car un mari peut-il accuser sa FEMME d'amertume, cela lui suffit : il ne croit plus avoir besoin d'autre motif pour justifier ses déréglements. Tout homme, à moins que tout sentiment d'humanité ne soit éteint en lui, est naturellement porté à prendre pitié d'une personne douce, qui supporte son mal avec patience. Nous éprouvons de la compassion pour l'agneau immobile sous le couteau; nous sommes insensibles pour le pourceau qui se débat sous la main qui le frappe.

Tant s'en faut cependant qu'une FEMME doive se montrer insensible aux déréglements de son époux; lui témoigner de l'indifférence dans une semblable occasion serait le moyen de lui faire croire qu'elle ne ressent pour lui aucune tendresse. Elle est en droit, et c'est pour elle un devoir, de lui en faire ses plaintes; mais ces plaintes

doivent être modérées si elle veut qu'elles produisent un effet salutaire. Dans tous les cas doit-elle faire en sorte qu'en perdant le cœur de son mari elle conserve toujours son estime.

A quelque terrible épreuve que soit soumise la patience d'une FEMME, dans les circonstances que nous venons de citer, elle est peut-être plus fortement éprouvée encore quand le mari est jaloux sans motif. Sans motif, avons-nous dit; car il est évident que si la FEMME l'a rendu tel par l'imprudence de sa conduite, elle doit commencer par s'abstenir absolument de tout ce qui pourrait nourrir ses soupçons. Il est vrai de dire, en effet, que la FEMME vertueuse ne peut guère éprouver d'affliction plus vive que de se voir attaquée dans ce qui lui doit être plus cher que la vie, dans son honneur, et surtout par son mari, qu'elle a cherché le plus à convaincre de sa fidélité. Qu'elle songe d'abord qu'il nous faut tôt ou tard payer notre tribut à la calomnie. « La vertu n'en est pas exempte, dit Shakspeare; l'insecte ronge les plus belles roses du printemps, souvent même avant que leur tendre bouton soit épanoui; c'est dans le matin de la jeunesse, à l'heure des douces rosées, que les souffles contagieux sont le plus fréquents. »

L'épouse qui voit ainsi attaquer son innocence doit bien se garder de se taire, car la vérité et sa réputation lui font un devoir de repousser avec une noble fermeté les accusations dirigées contre sa vertu; mais sa défense doit être douce et prudente. Tout injuste que soit son mari, elle doit songer qu'il se montre encore plus cruel contre lui-même qu'il ne l'est à son égard. Bien loin de se livrer contre lui à des reproches amers et à des emportements insensés, elle le traitera avec la compassion qu'on doit à une folie passagère; elle s'attachera à lui ôter tout prétexte de soupçon, en se privant des libertés les plus innocentes, si elle s'aperçoit qu'il en prend ombrage.

Combien insensées sont les FEMMES qui croient que le moyen le plus sûr de guérir un mari de la jalousie est de le braver! Se laissant aller à tous les conseils du dépit, elles se donnent de nouvelles libertés, affectent un enjouement plus grand, et ne voient pas qu'elles ne font par là que confirmer leur mari et ceux qui pensent comme lui dans leurs soupçons. A quoi bon faire ressortir les malheureuses conséquences qui résultent d'une conduite si contraire à la raison? (Traduit de R. Steele et cité par M. Jacomy-Régnier.) — V. MARIAGE.

Conseils.

La jalousie rend une FEMME très-malheureuse; c'est un tourment sans relâche qui flétrit ses charmes, aigrit son caractère, assombrit toutes ses idées, et la rend le fléau de tout ce qui l'entoure.

Lorsqu'elle est sans sujet, la jalousie est injuste, et elle finit par éloigner d'une FEMME l'homme qui peut-être lui serait à jamais resté fidèle.

Lorsqu'elle est fondée et qu'elle éclate sans ménagements, elle met les inconstants à leur aise, et les détermine souvent à vous fuir tout à fait.

Il faut donc qu'une FEMME dompte en pareil cas les mouvements impétueux de son cœur, et qu'elle ramène à elle par sa douceur et son affection. Si elle n'y parvient pas, elle obtiendra du moins, à défaut d'amour, une amitié d'autant plus grande, qu'on la croira dans une ignorance complète des torts que l'on a envers elle.

PENSÉES SUR LA JALOUSIE.

C'est la coutume des FEMMES qui ont de la jalousie de haïr presque également les amants qui les abandonnent et celles pour qui elles sont abandonnées. (Mlle de Scudéri.)

Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui méritent qu'on en ait pour elles. (La Rochefoucauld.)

Les FEMMES qui ne nous ménagent sur rien, et ne nous épargnent nulles occasions de jalousie, ne mériteraient de nous aucune jalousie, si l'on se réglait plus par leurs sentiments et leur conduite que par son cœur. (La Bruyère.)

La jalousie grossière est une défiance de l'objet aimé ; la jalousie délicate est une défiance de soi-même. (***)

Les FEMMES sont toutes jalouses les unes des autres ; si ce n'est pas la beauté, c'est la vertu qu'elles envient. Elles ont perdu leur honneur, elles voudraient que toutes les personnes de leur sexe leur ressemblassent. Ont-elles franchi le premier pas ? rien ne leur coûte, elles vont encore plus loin.

La jalousie est toujours chez l'homme la preuve d'un amour violent, et n'est souvent chez les FEMMES que l'effet de l'amour-propre ; car on en voit qui sont jalouses d'un mari qu'elles n'aiment point.

Une FEMME doit considérer un mari jaloux comme un malade qu'on n'ose abandonner un seul instant.

Une FEMME peut commettre impunément une injustice quand elle l'accompagne de pleurs qu'elle dit être provoqués par la jalousie. Quel est l'amant assez insensible pour oser se plaindre d'un tort causé par une violente passion qu'il croit pouvoir seul faire naître ? Le pauvre homme ! (S-o...)

La jalousie chez une FEMME n'a pas toujours pour cause l'amour. Elle consentirait volontiers à perdre son amant si son orgueil n'en était pas blessé, ou si ses intérêts n'en souffraient pas. (Id.)

Une FEMME jalouse est un sujet de douleur et d'amertume. Elle ne sait point modérer sa langue, et tous ceux qu'elle rencontre deviennent les confidents de ses plaintes. (Ecclésiastique.)

C'est faire une cruelle injure à une FEMME sage que de lui témoigner de la jalousie ; c'est faire trop d'honneur à une FEMME galante, et donner beau jeu à une coquette.

Il est facile de rendre jalouse une FEMME qui ne peut que difficilement réparer ses pertes.

XVI

CONSTANCE. — INCONSTANCE. — FIDÉLITÉ. — INFIDÉLITÉ.

CONSTANCE. — INCONSTANCE.



La constance est une habitude belle et noble : c'est le résultat d'une humeur douce, le penchant d'une âme droite, la conséquence d'une tête bien organisée ; mais les événements ne la prescrivent pas toujours ; ils peuvent la rendre ou nécessaire, ou bonne seulement, ou indifférente, quelquefois mauvaise.

La disposition à la constance dans les affections est naturelle à un homme de bien. Se conduire d'après cette disposition, c'est très-souvent une convenance ; mais ce n'est un devoir positif que lorsqu'un engagement l'a rendu tel. C'est la promesse seule qui en fait une loi. Quand la promesse n'est que tacite, elle est encore obligatoire : il faut se conduire comme étant lié, ou faire entendre clairement qu'on ne prétend pas l'être.

Mais ce à quoi l'on ne saurait être tenu, ce que l'on ne saurait promettre raisonnablement, c'est la durée des sentiments actuels. On peut inférer de ce qu'ils existent de telle ou telle manière qu'ils existeront longtemps : mais c'est une témérité de l'affirmer, c'est une imprudence de se le promettre à soi-même, c'est une sottise de n'en pas douter ; le serment serait une perfidie ; jamais pareille promesse ne fut faite sérieusement que par un fourbe ou par un écervelé, par une machine à passions.

Dès qu'une liaison s'établit entre des personnes honnêtes, c'est un engagement

d'être exclusivement l'un à l'autre tant que ce lien durera, de ne jamais se tromper, et dès lors de faire connaître avec franchise le moment où ces dispositions viendraient à cesser. Cette promesse mutuelle devrait être faite expressément : elle est nécessaire au repos, elle donne une sécurité entière à quiconque mérite le nom d'homme. Ce n'est que dans la confiance de l'estime, dans cette noble certitude, que l'on jouit d'une intimité digne des âmes honnêtes.

Si ce lien peut durer autant que nous, il fera notre bonheur ou notre consolation : mais n'oublions point les lois du sort, n'allons pas jurer d'aimer toujours ; nul n'est certain d'aimer le lendemain. L'on atteste la sensation présente ou l'événement passé ; le reste, l'homme l'ignore. (Senancour.)

Généralement les hommes sont moins constants que les femmes, et se rebutent plus tôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme et s'en inquiète (1) ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, et rarement avec le même succès. L'attachement et les soins gagnent les cœurs, mais ils ne les recouvrent guère. (J.-J. Rousseau.)

Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole et aussi passager que l'amour ; tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, et vous voulez inspirer des feux constants ? Et de quel droit prétendez-vous être aimées aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même visage, la même humeur soyez toujours les mêmes, et l'on vous aimera toujours, si l'on peut ; mais changer sans cesse et vouloir toujours qu'on vous aime, ce n'est point chercher des cœurs constants, c'est en chercher d'aussi inconstants que vous. (Id.)

La constance en amour est une inconstance perpétuelle qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre : de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet. (La Rochefoucauld.)

Il y a deux sortes de constances en amour : l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'aimer, et l'autre vient de ce qu'on se fait un honneur d'être constant. (Id.)

Le moyen le plus infaillible de rendre une femme inconstante, c'est de lui parler

(1) En France, les femmes se détachent les premières, et cela doit être, parce qu'ayant peu de tempérament, et ne voulant que des hommages, quand un mari n'en rend plus on se soucie peu de sa personne. Dans les autres pays, au contraire, c'est le mari qui se détache le premier : cela doit être encore, parce que les femmes fidèles, mais indiscrètes, en les importunant de leurs désirs, les dégoûtent d'elles. Ces vérités générales peuvent souffrir beaucoup d'exceptions ; mais je crois maintenant que ce sont des vérités générales.

toujours tendresse et passion. L'on en sera convaincu quand on voudra bien entrer un peu dans la nature de la constance en amour. Être constant en amour n'est autre chose que de renfermer l'inconstance naturelle de nos désirs dans une seule personne qui puisse toujours donner à notre passion quelque occupation nou= velle. Par conséquent, un amant qui veut fixer sa maîtresse doit s'efforcer à être un véritable Protée, et à lui offrir toujours son mérite sous une nouvelle face, afin que le penchant du sexe pour la nouveauté n'ait pas besoin pour se satisfaire de passer à un autre objet. Le plus sublime mérite, s'il n'a pas l'art de se diversifier, pourra se procurer une estime constante, mais il ne s'attirera pas longtemps de l'amour. Cette passion consiste dans une agitation continuelle qui, faute d'être entretenue, est bientôt suivie d'une indifférence léthargique : le sérieux surtout d'un amant retranché dans la belle passion ne peut que dégoûter une personne naturellement enjouée, dont l'amour veut d'ordinaire du plaisir, et en tire sa nour= riture. (***)

QUELQUE mélange de bien et de mal qu'on veuille admettre chez les FEMMES, il faut toujours convenir qu'elles sont en général plus vraies dans leurs affections, qu'elles ont plus d'égard à leur honneur, plus de fidélité et de constance, et qu'elles mènent une vie beaucoup plus réglée que la plupart des hommes. Combien n'en trouve-t-on pas parmi elles qui se distinguent par l'administration de leur maison, l'éducation de leurs enfants, l'amitié pour leur époux ? Mais ces FEMMES ne sont pas celles qui se montrent le plus : la vertu aime autant à se cacher que le vice aime à paraître.

L'INCONSTANCE est naturelle à la FEMME. Son extrême sensibilité la rend acces= sible aux plus légères impressions; l'unique plaisir de son cœur est d'aimer; l'amour l'occupe toute la vie. Elle éprouve aussi un autre besoin qui la fait tomber elle-même dans les piéges qu'elle tend, c'est le désir de plaire.

Mais tout change ici-bas : des tableaux toujours nouveaux s'offrent à nos regards surpris. La succession des saisons, la reproduction des êtres, les variations de l'atmosphère, modifient continuellement notre âme, et nous font chercher le bon= heur dans l'inconstance...

... Cependant nous devons convenir que si les FEMMES manquent à leur devoir, les époux en sont souvent la cause.... car c'est presque toujours de la conduite d'un époux que dépend celle de sa FEMME. Il en est qui se livrent à tous les excès, qui deviennent odieux même aux regards des hommes; comment ne le seraient-ils pas à ceux d'une FEMME délicate et sensible ?

On en voit qui donnent les premiers l'exemple de l'infidélité; ils abandonnent leur maison et négligent leurs affaires pour une coupable liaison, qu'ils ne se donnent pas même la peine de cacher. D'autres se procurent tous les plaisirs sans les faire partager à celle qui partage et adoucit leurs peines. Il y en a qui sont constamment dans la dissipation et qui veulent forcer leur épouse à rester esclave dans leur maison. Quelques-uns se livrent à l'étude des sciences et des arts, et l'ardeur qu'ils y portent leur fait oublier les attentions qu'ils doivent à leur compagne. D'autres se négligent sur le soin de leur personne, et deviennent ridicules et dégoû=

tants. Un homme ne doit jamais renoncer entièrement au désir de plaire à son épouse ; c'est le moyen de la captiver et de conserver sa tendresse. (De Saint-Ange.)

Il n'est point de ressorts qu'une FEMME n'invente pour trahir un époux. Elle met quelquefois sa gloire à le tromper en sa présence ; elle s'en fait un jeu. Tantôt c'est au spectacle qu'elle reçoit ou remet un billet ; elle a le soin d'étendre son châle afin qu'une main furtive puisse y pénétrer. Tantôt c'est à la promenade, dont elle aime à se retirer tard ; elle s'asseoit à la même place, se promène dans les mêmes allées, espérant que celui qu'elle aime viendra l'y voir. Lorsqu'elle l'aperçoit, ses yeux s'animent, et la joie éclate malgré elle sur son visage.

Quelquefois c'est de sa croisée qu'elle donne le signal à un voisin attentif : on remarque alors qu'elle s'y met à des heures fixes ; elle se pare devant lui pour enflammer ses désirs et les rendre plus audacieux. Lorsqu'elle va sortir, elle a soin de se montrer à sa fenêtre afin qu'on puisse la suivre. C'est son sac, une jalousie levée ou baissée qui instruisent aussi son amant.

L'église, qui devrait être l'asile de la vertu, est encore témoin des intrigues d'une FEMME inconstante. Que dis-je ? aucun lieu n'est respecté par celle qui ne se respecte pas elle-même.

Ce médecin lui a ordonné de prendre des bains, elle profite de sa liberté pour aller voir celui qu'elle aime. Elle se lève à l'aurore pour lui écrire, ou pendant que le sommeil ferme vos yeux. Elle correspond avec son amant sous des noms supposés, et fait parvenir ses lettres poste restante, afin que son secret ne soit point dévoilé.

L'époux qui est trahi trouve sa compagne tantôt d'une tristesse profonde, tantôt d'une gaieté folle, sans qu'il puisse en deviner la cause ; mais ses pleurs et sa joie dépendent ordinairement de son amant.

Une FEMME perfide conserve toujours sa mauvaise humeur pour son époux, afin d'être plus riante et plus aimable auprès de celui qui possède son cœur. (Id.)

Une famille de FEMMES est une chose sérieuse. (Personne n'estime et n'admire le beau sexe plus que moi ; mais il hait la flatterie, aussi jamais je ne le flatte.) En l'absence de leurs maris, les FEMMES se font plus fines ; en l'absence de leur père, les filles s'enlèvent quelquefois avec le sommelier.

Un honnête homme, à son retour, peut fort bien n'avoir pas le bonheur d'Ulysse ; toutes les FEMMES solitaires ne gémissent pas sur leurs époux, et ne montrent pas le même dégoût que Pénélope pour les caresses des prétendants. Le cher homme risque de trouver une urne élégante consacrée à sa mémoire, et deux ou trois jeunes demoiselles engendrées par un ami, possesseur de sa veuve et de sa fortune ; peut-être même son Argus lui mordra-t-il les jambes.

S'il est garçon, sa fiancée a probablement épousé en son absence quelque riche avare ; mais c'est encore le plus heureux : car ce couple fortuné peut se brouiller, la dame devenir plus sage, et lui pourra reprendre auprès d'elle ses tendres soins comme cavalier servant ; ou, pour ne point rester muet dans son chagrin, il écrira sur l'inconstance des FEMMES.

Et vous, messieurs, qui avez déjà quelque chaste liaison de cette sorte, je veux

dire une honnête amitié avec une FEMME mariée, la seule liaison qui fût jamais durable, la plus solide de toutes, et le seul hymen digne de ce nom (le premier n'étant qu'un paravent pour abriter l'autre); eh bien, messieurs, n'allez pourtant pas trop rester dehors: j'ai connu des absents qui avaient tort quatre fois par jour. (Byron.)

PARTOUT où les FEMMES règnent par le double ascendant de leurs charmes et de leurs vertus, elles ne sauraient partager leur empire. L'amour est un sentiment exclusif qui ne s'attache qu'à un seul objet. L'inconstance, au contraire, n'est qu'un penchant grossier, contraire aux lois du système sensible, qui se blase par l'abus des jouissances. (Alibert.)

PLUS de penchant à la fidélité qu'à la constance, telles sont les FEMMES. Il est rare, en effet, qu'elles ne soient pas sensibles à de nouveaux hommages. Elles ressemblent presque toutes à la maîtresse d'Asclépiade, qui disait : Aimez-moi, mais ne vous affligez pas qu'un autre me possède. (Beauchêne.)

LA constance est la vertu des FEMMES. Elles aiment toujours ; il n'y a de différence que dans l'objet.

L'amour constant est comme un lac paisible,
Profond, égal, toujours beau, toujours clair,
Inaccessible aux tempêtes de l'air,
Qui, sans chercher le tribut d'autres ondes,
Se régénère en ses sources profondes. (BERNARD.)

FIDÉLITÉ. — INFIDÉLITÉ.

CERTAINS philosophes prétendent que, sous le point de vue politique, l'infidélité des FEMMES est indifférente, puisque le mariage n'a été établi, comme le remarque très-bien Montesquieu, que par la nécessité de trouver un père aux enfants pour les nourrir et les élever. A Formose, ce sont les FEMMES qui sont les chefs de famille et qui sont chargées de ce soin, ce qui produit le même effet sans erreur.

Mais il n'est pas vrai que l'infidélité des FEMMES soit indifférente sous le point de vue politique, car elle nuit à la force et à la vertu de l'espèce humaine. Platon voulait que les gens de vigueur et de vertu fussent mariés ensemble, afin que la race se perpétuât forte et vertueuse. La même chose se pratique à l'égard des animaux.....

Les mésalliances, devenues si fréquentes en Europe depuis deux siècles, sont le dernier degré de la corruption des mœurs. L'on ne craint plus de marier une jeune et belle fille avec un homme vieux et laid, ni le fils des Scipions avec la fille d'un maltôtier.

Les père et mère ont pour objet le bien.
Tout le surplus ils le comptent pour rien.

Jeune tendron à vieillard appartient;
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, et mêmes chiens couplés;
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris, car ce serait merveille
Si sans cela la charrue allait bien. (LA FONTAINE.)

Et c'est sur cela même que ces philosophes reviennent à la charge, et s'écrient qu'en dépit de la religion du serment il serait assez juste, en politique comme en droit naturel, que la jeune beauté mal mariée se choisît un amant tel que Lycurgue ou Platon l'aurait choisi pour elle.

Caton prêta sa FEMME à Hortensius; or Caton, dit Montesquieu, n'aurait pas fait une chose contraire aux lois de la république; il y en avait donc une qui permettait, à Rome, de prêter sa FEMME pour en avoir de beaux enfants, et cette loi avait été sans doute tirée de celle de Lacédémone.

A Rome, le mariage était défendu entre gens trop âgés pour faire des enfants; mais chez nous les vieillards se marient pour avoir de la compagnie et passer doucement le reste de leur vie avec les gens agréables que le mérite de leurs FEMMES attire. Ceux-là, disent encore nos philosophes, ont-ils le droit d'être jaloux? Parjures envers la raison, qui les déclare incapables des devoirs du mariage, doivent-ils se plaindre de ce que les FEMMES le sont à un serment ridicule?

« Les mariages sont rares à Saint-Dominique, dit un auteur moderne; souvent » ils sont bizarres; de vieux colons épuisés par le libertinage font à de jeunes filles » moins riches qu'eux l'offre d'un cœur blasé; de vieilles FEMMES que leurs appas » ont abandonnées plus tôt que leurs désirs servent de ressources à des adolescents. »

On prétend que de semblables mariages sont en aussi grand nombre à Paris qu'en aucun autre pays du monde, et l'on fait ce raisonnement : S'il est injuste et contraire au bien public d'interdire le mariage aux FEMMES dont les maris sont absents depuis longtemps, et dont elles n'ont pas eu de nouvelles, à plus forte raison doit-on excuser celles dont les maris présents ne peuvent ou ne veulent point remplir leurs devoirs, lorsqu'elles forment un engagement moins solennel et aussi nécessaire.

Mais si ces engagements, impardonnables aux yeux de la religion, trouvaient grâce parmi les gens du monde à cause des circonstances particulières qui pourraient les faire excuser, les FEMMES qui, pourvues de bons maris, manqueraient à leurs devoirs, n'en paraîtraient que plus coupables, et des exceptions fondées sur les vices de quelques époux ne pourraient jamais écarter la règle générale et dispenser un grand nombre de FEMMES des obligations salutaires de la fidélité.

IL faut être juste : le caractère d'infidélité qu'on donne aux FEMMES est fondé principalement sur le droit que les hommes ont jugé à propos de s'approprier de leur prescrire des règles sévères, presque impossibles à observer, et de s'en dispenser eux-mêmes. Ils se sont arrogé le droit d'exiger des FEMMES qu'elles surmontassent la voix de la nature, tandis qu'ils se sont accordé le privilége de prévenir tous leurs désirs et de céder à tous leurs mouvements. Il faut donc, pour juger de l'humeur volage qu'on impose au beau sexe, réduire les choses dans une juste

équité, ne pas leur demander des choses impossibles, examiner, préjugé à part, si, quelque légèreté qu'on attribue aux FEMMES, elles ne sont pas moins inconstantes que les hommes. Deux raisons portent à le croire : la première est une espèce de honte attachée à leur légèreté, qui, quoi qu'on en dise, les gêne beaucoup ; la seconde est la vivacité de leurs sentiments. L'homme le plus tendre est pétri de glace, comparé à une FEMME qui aime véritablement. C'est chez le beau sexe que l'amour exerce tous ses droits ; c'est à lui qu'il fait sentir toute la force de ses transports et de ses mouvements, mêlés de tendresse, de crainte, de colère, de dépit, d'espoir, de jalousie. Toutes ces passions règnent dans le cœur d'une FEMME amoureuse. Tantôt elles se succèdent l'une à l'autre, quelquefois elles agissent toutes ensemble.

LEQUEL des deux sexes doit être le plus attaché aux devoirs d'où naît la fidélité des époux? Lequel, pour les violer, a plus d'obstacles à vaincre, est mieux défendu par son éducation, par sa réserve, par cette pudeur qui repousse même ce qu'elle désire, et quelquefois dispute à l'amour ses droits les plus tendres? Calculez le pouvoir que la nature donne au premier penchant et aux premiers nœuds, dans un cœur né sensible, et à qui jusqu'à présent il a été défendu d'aimer ; calculez la force de l'opinion même qui règne avec tant d'empire sur l'un des deux sexes, et qui, tyran bizarre pour les mêmes faiblesses, applaudit souvent l'un tandis qu'il flétrit l'autre. La nature, attentive pour conserver les mœurs des FEMMES, a pris soin elle-même de les environner des barrières les plus douces. Elle a rendu pour elles le vice plus pénible, et la fidélité plus touchante. Non, et il faut l'avouer, ce n'est presque jamais par elles que commence le désordre des familles ; et dans les siècles mêmes où elles corrompent, elles ont été auparavant corrompues par leur siècle. (Thomas.)

LA plupart des hommes et des FEMMES se reprochent mal à propos leurs infidélités. Ils se juraient autrefois un amour vif, un amour que la sympathie avait assorti. Infidèles à la vérité qu'ils attestaient alors, doivent-ils s'étonner aujourd'hui de devenir perfides en amour? On n'aime guère dans le monde, mais on s'amuse. Parler sérieusement de l'amour, c'est tomber dans le ridicule. Cependant, aux yeux de la véritable probité, un amant et un ami infidèles sont également méprisables. Cesser d'aimer par inconstance est un défaut dans la nature ; trahir ce qu'on aime est toujours un vice dans l'amant. (De Bernis.)

NOUS recommandons aux FEMMES en puissance de mari les lignes suivantes, que nous empruntons à M. de Balzac :

« L'amant d'une FEMME mariée vient lui dire :

» — Madame, vous avez besoin de repos. Vous avez à donner l'exemple de la vertu à vos enfants. Vous avez juré de faire le bonheur d'un mari qui, à quelques défauts près (et j'en ai plus que lui), mérite votre estime. Eh bien, il faut me sacrifier votre famille et votre vie, parce que j'ai vu que vous aviez une jolie jambe. Qu'il ne vous échappe même pas un murmure ; car un regret est une offense que je punirais d'une peine plus sévère que celle dont la loi menace les épouses adul=

tères. Pour prix de ces sacrifices, je vous apporte autant de plaisirs que de peines. — Chose incroyable! un amant triomphe!... La forme qu'il donne à son discours fait tout passer. Il ne dit jamais qu'un mot : — J'aime! Un amant est un héraut qui proclame ou le mérite, ou la beauté, ou l'esprit d'une FEMME. Que proclame un mari?...

» Somme toute, l'amour qu'une FEMME mariée inspire ou celui qu'elle ressent est le sentiment le moins flatteur qu'il y ait au monde : chez elle, c'est une immense vanité; chez son amant, c'est égoïsme. L'amant d'une FEMME mariée contracte trop d'obligations pour qu'il se rencontre trois hommes par siècle qui daignent s'acquitter; il devrait consacrer toute sa vie à sa maîtresse, qu'il finit toujours par abandonner : l'un et l'autre le savent, et depuis que les sociétés existent, l'une a toujours été aussi sublime que l'autre a été ingrat. Une grande passion excite quelquefois la pitié des juges qui la condamnent; mais où voyez-vous des passions vraies ou durables?..... »

L'infidélité des FEMMES est plus rare aujourd'hui qu'autrefois.

LORSQUE les hommes parlent de l'infidélité des FEMMES, ils ne disent pas ce qu'ils pensent : les uns veulent passer pour des hommes à bonnes fortunes et mentent; les autres croiraient perdre l'estime des *esprits forts* s'ils déclaraient qu'ils ont foi dans la constance des FEMMES, et mentent à leur conscience par une fausse vanité. Avouons donc franchement et bien haut que nous croyons à la sincérité de la foi jurée dans la plupart des unions de la classe moyenne, et que les infidélités commises par les FEMMES sont de fâcheuses exceptions dues à des circonstances extraordinaires et très-atténuantes, plutôt qu'au dévergondage du cœur. Nous pouvons d'autant plus nous féliciter d'un aussi heureux progrès, qu'il y a à peine un siècle un auteur pouvait écrire les lignes suivantes, sans pour cela rester au-dessous de la vérité : « C'est surtout parmi les FEMMES riches que l'infidélité est commune; et il est assez difficile d'y apporter remède, parce que, dans la haute société, il y a une espèce d'honneur qui autorise la galanterie et oblige le mari à la souffrir pour ne pas se donner en ridicule; on applaudit même assez généralement à cette galanterie lorsqu'elle est unie à l'idée des sentiments du cœur. »

De la gêne imposée aux FEMMES.

QUAND une FEMME est trop gênée, ce n'est pas pour s'en tenir à de simples galanteries qu'elle brise ses liens; elle n'a plus de réserve. A peine le briquet frappe, qu'elle est prête à faire feu; car, dit Tite-Live, la luxure irritée par la contrainte est comme une bête féroce qui a rompu ses chaînes. Le désir, au contraire, se ralentit par la liberté. D'ailleurs, une FEMME qui échappe aux écueils séduisants que la société lui présente est d'une fidélité bien plus sûre que celle qui n'est gardée que par la vigilance de ses Argus..... « Enfermez votre FEMME sous clef, disait Juvénal, faites-la garder à vue; mais qui gardera ses gardes eux-mêmes? car elle est rusée, et c'est par les corrompre qu'elle commencera. » L'exemple d'une conduite honnête, et surtout la confiance raisonnable des maris, est la meilleure sauvegarde de l'honneur des FEMMES.

Une seule est ma colombe, ma parfaite, l'unique de sa mère.

Je ferai à l'esprit du Seigneur une question à laquelle je n'ai su longtemps que répondre; j'exposerai devant mon Dieu un problème que l'esprit humain n'a pu résoudre.

L'homme ne doit-il dans sa vie aimer qu'une seule FEMME, et la FEMME doit-elle borner à l'amour d'un seul homme les désirs de son cœur?

Nous voyons toujours l'amour s'allumer et s'éteindre, puis être remplacé par un nouvel amour.

L'objet que nous adorions perd lentement son prestige, et le culte que lui avaient voué nos cœurs s'attiédit et se désenchante à mesure que son auréole s'en va.

Alors un autre objet se présente à nous, et notre cœur s'émeut et s'inquiète doucement, comme s'il était touché d'amour pour la première fois. Est-ce donc que l'amour serait une émotion toute sensuelle et brutale qui nous excite et nous abandonne au hasard? — Et l'esprit du Seigneur, l'esprit d'intelligence et d'amour, me répond au fond de mon cœur :

Quand tous les hommes ne seront plus qu'un homme, et quand toutes les FEMMES ne seront plus qu'une FEMME, épouse et moitié inséparable de l'homme, le mariage sera indissoluble et l'amour ne se méprendra plus.

Car, je vous le dis en vérité, l'amour ne s'éteint pas, mais il se décourage de brûler où il n'a plus d'aliment. Il s'aperçoit qu'il s'est trompé d'objet, et il se retire avec dépit ou dégoût.

Et il va cherchant s'il ne trouvera pas ailleurs une nouvelle et plus heureuse vie.

Depuis notre enfance jusqu'à notre mort, nous ne rêvons qu'une bien-aimée, et souvent nous croyons l'avoir trouvée sur la terre, tandis que nous aimons encore le songe amoureux de notre cœur.

Faute de trouver un homme ou une FEMME digne de nous, FEMMES veuves et hommes désolés, nous sommes épris de notre seul amour, et nous aimons sans objet le doux bonheur d'aimer.

Car cet idéal qui nous tourmente, et à qui seul nous restons fidèles, ne se réalise jamais pour nous, parce que l'homme parfait et la FEMME sans défauts ne sont pas nés encore.

Tel est notre grand malheur dans l'enfance sociale où nous sommes : nous n'avons de tous les biens que l'idée, avec la réalité de tous les maux.

Si l'on ne croyait pas au progrès, et si l'on n'attendait pas d'avenir, il faudrait pleurer inconsolablement comme Héraclite, ou rire amèrement comme l'autre insensé qu'on lui oppose. Quant à moi, j'aimerais mieux baisser la tête et mourir.

Si je ne croyais pas à l'avenir, je ne parlerais pas d'amour; car, en pensant à ce qu'on appelle ainsi dans notre siècle, je sentirais mon front rougir.

Mais, ô ma bien-aimée! je traverse ce siècle mauvais avec ton image dans mon cœur, et je crois à un chaste et fidèle amour.

Je vais te cherchant par le monde, et quand je m'adresse aux FEMMES que je rencontre en leur demandant ma bien-aimée, elles me demandent : Quelle est donc cette bien-aimée? Et quand je leur en décris les beautés et l'amour, elles me répondent avec dépit : Cherche toujours, ta bien-aimée n'est pas parmi nous...

Oui, je te chercherai toujours, ô ma colombe sans tache! je te chercherai et te trouverai.

Mais ce sera quand le souffle de l'avenir aura balayé les eaux du déluge que tu viendras te poser près de moi avec la branche d'olivier.

Et tu m'annonceras ainsi que le ciel a enfin donné la paix à mon cœur.

Le prophète de l'Orient a bien compris que l'amour de notre cœur aspire à une union plus belle que les unions passagères de ce monde, et il a pressenti la FEMME de l'avenir lorsque dans ses fables merveilleuses il promettait aux croyants le baiser éternel des houris.

L'amour seul peut consacrer l'union de l'homme et de la FEMME, et le mariage sera vraiment indissoluble quand l'homme et la FEMME s'aimeront d'un véritable amour.

Car le véritable amour ne peut ni changer ni s'éteindre.

Maintenant, nous dont le cœur ne peut s'amuser à des essais impuissants d'amour frivole, nous qui comprenons ce que c'est qu'aimer et qui nous tourmentons dans la désolation de notre veuvage sans espoir,

Puisque nous ne pouvons pas rencontrer une FEMME qui nous aime, aimons la FEMME qui souffre et qu'on n'aime pas : celle-là, nous la rencontrerons toujours.

Je ne puis voir pleurer une FEMME sans que mes entrailles soient émues, et je voudrais la prendre dans mes bras et la consoler comme un enfant.

La FEMME, dans notre siècle malheureux, n'a encore appris qu'à souffrir; elle n'est belle et sublime que dans la douleur.

Hommes d'avenir, aimez la FEMME qui souffre et cherchez à lui faire du bien, mais gardez pur et sans tache le doux rêve de votre cœur.

Sachez que votre bien-aimée n'est pas encore de ce monde : l'humanité en est en travail.

Consacrez vos soins à la mère pour qu'elle soit plus tôt délivrée, et pour qu'elle vous donne un jour sa fille en mariage.

Mais défiez-vous de la promptitude de l'esprit et des faiblesses de la chair.

Ne laissez pas tomber votre cœur, il se briserait; n'épanchez pas votre amour, car il serait perdu.

Que ceux qui ont des FEMMES soient comme s'ils n'en avaient pas, suivant le conseil de l'Apôtre, car la forme de ce monde va passer.

Le ciel et la terre changeront, mais l'amour ne peut ni passer ni changer; il est éternel, parce qu'il est dieu! (L'abbé Constant.)

Une FEMME ne peut aimer innocemment qu'une seule fois en sa vie.

LA probité, la sincérité et la fidélité doivent être en amour comme en toutes les autres choses, et plus même qu'en toutes les autres choses, parce que les conséquences en sont plus dangereuses, et qu'il ne se fait point d'échange plus important dans le monde que celui qui se fait du cœur de deux personnes qui s'aiment. Mais si un homme est criminel d'être infidèle, une FEMME l'est assurément davantage; comme la cruauté sied bien aux FEMMES en amour, elles peuvent prendre du temps pour s'examiner avant que de s'engager à aimer quelqu'un. Mais lorsque, après y avoir bien pensé, une FEMME accepte le cœur qu'on lui offre et qu'elle donne le sien, elle ne peut plus changer sans infamie. Et certes, outre qu'une FEMME ne peut guère

aimer innocemment qu'une fois en sa vie, outre la lâcheté et la perfidie qu'elle a de commun avec un homme infidèle, on peut encore l'accuser d'imprudence et de peu de modestie. Je ne conçois pas comment une FEMME qui a de la vertu et du bon sens peut se résoudre à rompre volontairement avec un homme à qui elle a donné mille marques d'affection, quand même elle sentirait dans son cœur que cette affection s'affaiblirait malgré qu'elle en eût. Cependant on en voit qui n'en font pas grande difficulté. (Mlle de Scudéri.)

Les hommes donnent aux FEMMES l'exemple de l'infidélité.

NE pourrait-on pas avancer que les hommes sont très-souvent la cause principale d'une partie des défauts que l'on reproche aux FEMMES? Ce sont eux qui leur donnent des exemples journaliers de caprice, d'inconstance, de perfidie et de mauvaise foi. Une FEMME qui voit son époux commettre un adultère, et regarder ce crime comme une galanterie, croit être en droit de penser de même; une jeune personne que son amant abandonne, après mille serments réitérés, après les promesses les plus solennelles, se figure que le parjure et l'infidélité sont des fautes bien légères, puisque la réputation de son amant n'en est point flétrie.

BIEN des hommes sont portés à être fourbes avec les FEMMES; cela vient sans doute de la mauvaise opinion qu'ils en ont, ou d'en avoir été trompés. Cependant rien de si ordinaire que de voir des FEMMES dupes de leur choix et se repentir de l'avoir fait. De cent commerces galants, il n'y en a peut-être pas dix rompus par la faute des FEMMES. Rien n'est si commun que des hommes infidèles, et peu de FEMMES ont manqué les premières.

Du serment de fidélité.

VOUS vous en rapportez, dit Pétrarque, aux protestations d'une FEMME; c'est-à-dire que vous allez chercher la vérité dans le puits du mensonge et de la dissimulation : ignorez-vous que les FEMMES n'ont de foi que pour être infidèles? Est-il si difficile de tromper les gens qui veulent être trompés? Quiconque aime est un aveugle; la prudence abandonne son esprit pour y faire régner une sotte crédulité. Je veux que la personne vous ait confirmé la promesse par des serments; prenez garde qu'en fait d'amour on tient pour maxime que c'est une vertu de fausser les serments les plus solennels, parce qu'on regarde en cette occasion l'intérêt du cœur, et nullement celui de la conscience. Apprenez de moi qu'il ne faut croire aux paroles d'aucune FEMME, et beaucoup moins à celles qui, ayant perdu leur honneur, écrivent leurs engagements sur l'eau et sur le sable. (Le P. Joly, capucin.)

LES philosophes ne font pas attention que la promesse de fidélité entre époux étant la même de part et d'autre, la transgression est aussi monstrueuse en eux que dans une FEMME : si l'on doit supposer quelque différence, elle ne leur sera nullement favorable, attendu que l'homme a pour l'ordinaire plus de force et de raison qu'une épouse.

L'adultère d'une FEMME a néanmoins des conséquences plus fâcheuses; l'incertitude

qui en résulte touchant la naissance des enfants n'est point la seule : dès qu'une FEMME a violé la foi conjugale, il est peu d'excès dont elle ne soit capable; elle livrera son mari à ses séducteurs. (Le P. Joly, capucin.)

LORSQUE, devant le maire, une jeune fille promet d'être fidèle à celui qu'elle prend pour son mari, elle est souvent de bonne foi en faisant cette promesse, parce qu'elle lui semble facile à tenir, ne prévoyant ni toutes les attaques qu'elle aura à repousser, ni tous les piéges qui seront tendus sous ses pas, ni toutes les influences qui agiront sur son cœur, ni toutes les conjonctures où elle se trouvera. Mais on peut dire que la plupart des FEMMES accompagnent leurs promesses de restrictions mentales. (S-o...)

Opinion des FEMMES sur les hommes fidèles.

QUAND un homme est connu pour rester fidèle à sa maîtresse, il est considéré comme n'ayant aucune de ces qualités que les FEMMES appellent *essentielles*. On lui délivre aussitôt un brevet d'incapacité absolue. C'est, en un mot, un homme dont le mérite est trop borné pour faire une nouvelle conquête. (S-o...)

LES FEMMES comparent un homme constant en amour à un avare : tous deux ont des trésors dont ils ne savent pas faire usage. (Id.)

QUAND on n'éprouve plus d'amour pour un amant, sa constance est un poids insupportable.

Comment un mari doit se conduire pour bien faire conduire sa FEMME.

SI les maris veulent que les FEMMES soient fidèles, qu'ils soient eux-mêmes fidèles à leurs FEMMES : n'est-ce pas les exhorter tacitement à sortir de leur devoir que d'en violer soi-même toutes les règles ? Croyez-vous les condamner à la continence par l'exemple de votre débauche, et les attacher uniquement à votre personne par le mépris que vous faites de la leur? On peut dire qu'un époux infidèle ouvre toutes les portes de la galanterie à sa FEMME en lui refusant son tribut légitime. Il prête des aiguillons à ses désirs, son absence laisse chez lui l'entrée libre à tous les séducteurs, et son exemple leur fournit de puissantes raisons dont ils autorisent leurs coupables sollicitations; mais un mari qui satisfait à son devoir étouffe son plus puissant ennemi, rend sa FEMME insensible à toutes les douceurs des amants, et lui fait tourner toutes ses attentions à la paix et à l'intérêt de sa maison.

Un époux fidèle met donc le sceau à la vertu de sa FEMME; mais il doit encore plus espérer de sa fidélité s'il la fait accompagner par des honnêtetés et de certains égards que la qualité du sexe et la personne qui fait partie de la sienne lui demandent. Il n'y a point de FEMME qui ne soit touchée des manières obligeantes et respectueuses que l'hymen n'a point droit d'exclure. Celle qui se rend sous les lois et l'honneur du mariage, ne perdant rien de sa vertu, mérite toujours d'être honorée; et un mari n'est pas excusable lorsqu'il refuse de fixer l'affection de son épouse par quelques attentions qui ne lui coûtent rien, et que l'amour-propre d'une

FEMME lui rend très-précieux ; il la porte à s'en applaudir publiquement comme d'un hommage que son mérite exige, et l'oblige d'observer tout ce que le devoir lui pres= crit pour les mériter toujours, de peur de se ravir l'instrument de son honneur et de sa gloire.

La bonté et l'attention naturelle des FEMMES leur font aussi goûter les soins qu'un mari prend de leur plaire, et ces appâts les attirent infailliblement à nous, parce que rien ne les oblige de s'en défier ni de s'en défendre ; et un cœur qui nous est déjà ouvert par le devoir se laisse entièrement pénétrer par des soumissions tendres et volontaires.

On sait que la possession éteint le désir ; le cœur au comble de ses vœux, n'étant plus excité par l'espérance ni la crainte, s'endort parmi les paisibles douceurs de l'hymen, et sa flamme se sent nécessairement de cette nouvelle langueur ; nous ne trouvons donc pas étrange que les empressements des amants s'affaiblissent dans les maris ; mais aussi ils ne doivent pas imiter ces voyageurs qui tournent le dos à la fontaine où ils viennent de se désaltérer avec autant d'indifférence qu'ils y couraient avec ardeur lorsqu'ils étaient brûlés par la soif. Quand on passe tout à coup d'une chaleur extrême à la dernière froideur, on fait voir que cette ardente poursuite qu'on attribuait à l'amour et à l'estime n'était que l'effet du caprice et de quelque vue d'in= térêt, et une FEMME n'est guère moins indignée de cette nouvelle indifférence qu'elle n'a été charmée de la première ardeur : accoutumée à des respects et à des hom= mages, elle ne peut s'en voir sitôt frustrée qu'avec un chagrin très-sensible, et ne les recevant plus de celui qui pourrait seul les lui rendre légitimement, elle les ac= cepte quelquefois offerts par des mains criminelles. Épargnez-lui, épargnez-vous cette honte, en lui rappelant l'aimable souvenir du passé. Les impressions de l'amour, qui ne s'effacent pas si aisément dans le cœur des FEMMES, s'y conservent encore plus longtemps lorsque l'on a le soin de se parer quelquefois des agréments dont on s'est servi pour faire naître ces impressions charmantes. Défendez-vous donc de cette langueur offensante qui vient ordinairement s'emparer des amours après le mariage, et renouvelez à votre FEMME, selon l'occasion, ces marques d'amitié que vous prodiguiez autrefois à votre maîtresse (1). Ces aimables retours vous en rendront la possession plus douce, et rien ne sera jamais capable de la faire écarter de son devoir lorsque l'amour et la raison lui ordonneront de le suivre avec sa FEMME. (2). Je lui défends d'avoir pour elle des bontés excessives ; loin d'échauffer son affection conjugale, vous la feriez plutôt refroidir en la fatiguant par des com= plaisances basses et continuelles. Elle perdrait toutes ses idées de respect et de la

(1) Un bon mariage, dit-on, ne doit pas ressembler à une passion amoureuse : rien n'est plus différent ; car il arrive tous les jours qu'une FEMME cède à un homme dont elle ne voudrait pas faire son mari, de même qu'un homme entretient des FEMMES qu'il ne voudrait pas avoir épousées. Cela ne doit cependant pas empêcher qu'un mari ne soit exact à ses devoirs, et ceux qui les négligent méritent d'en être punis.

(2) Il serait contre la nature de l'amour de n'être pas violent, et il serait contre la nature de la vio- lence qu'il ne fût pas inconstant ; d'ailleurs l'inconstance des FEMMES paraît, à quelques égards, assez pardonnable ; car, outre l'inclination qui nous porte, comme elles, à la nouveauté, elles peuvent ajouter qu'il y a souvent de l'erreur et du mécompte dans le mariage. Il résulte même de l'éducation mysté- rieuse qu'on leur donne, et dont on leur cache le but, qu'elles font de bonne heure des réflexions pro- fondes dans lesquelles l'imagination, se portant au delà de la réalité, les expose à de fâcheux retours. Privées de connaître le véritable objet de leurs désirs, elles s'en représentent qui sont fort au-dessus de la portée ordinaire. On se souvient de Jeanne de Naples, qui, ayant été trompée sur ce point en épou-

supériorité de votre rang, et lui paraissant si petit, elle ne vous jugerait pas digne de remplir tout son cœur ; elle en ouvrirait peut-être la porte à ceux qui se présenteraient avec un plus beau mélange de douceur et de gravité ; si vous voyiez même que vos complaisances ménagées lui fissent trop présumer de son pouvoir, et qu'elle s'émancipât à prendre de trop grandes libertés, faites aussitôt valoir l'autorité de maître, et ne vous en départez point que vous ne lui ayez fait reconnaître sa dépendance, et que vous ne retranchiez à son orgueil les honneurs et les soumissions que vous accordez à sa modestie : elle aimera beaucoup mieux se ramener par son humble sagesse un mari doux et complaisant que de vivre parmi les froideurs d'un maître. Les FEMMES haïssent ces dominations austères et acceptent avec plaisir les moyens de les faire changer en société aimable : faites ainsi succéder le mari à l'amant et l'amant au mari, mais que toujours le mari domine.

Le beau sexe est naturellement ennemi de la rigueur et de la violence ; l'amour-propre inséparable des agréments des FEMMES, les hommages dont nous leur paraissons tributaires, et leur tempérament délicat, leur font regarder comme des monstres ceux qui les prennent pour objet de leur barbare fureur (1). Malheur donc à ces indignes maris qui osent porter leurs mains violentes sur elles ! ils ne sauraient jamais tirer aucun avantage d'un procédé si inhumain. Oseraient-ils prétendre serrer les nœuds du mariage en l'attaquant par un endroit si sensible ? L'affection peut-elle naître des affronts et de la douleur (2) ?

Il est vrai qu'il n'y a point d'honnête homme qui en vienne à ces extrémités. Lorsqu'il a lieu de se plaindre de sa FEMME, il lui marque son ressentiment par des paroles graves et touchantes, et tâche de la faire revenir à elle-même plutôt en s'en éloignant par un juste dépit qu'en lui faisant sentir trop vivement sa présence ; il peut même réformer ses habits et ses dépenses lorsqu'elle s'obstine à lui déplaire (3) : cette punition lui est des plus sensibles et ne l'offense pas tant, parce qu'elle ne laisse point de traces ni d'images odieuses après elle, et lui permet de paraître se ranger à son devoir plutôt par la raison que par la force, ce qui opère plus facilement le changement que l'on souhaite d'elle ; car les FEMMES vaines et opiniâtres ne veulent point avouer un maître trop déclaré, et cèdent plutôt au dédain de leurs maris qu'à leur rigueur ; mais ne laissez pas échapper le premier moment de leur repentir : que le vôtre même, touchant les déplaisirs que vous leur aurez causés, fasse éclater davantage le leur. Votre réconciliation sera des plus sincères, et votre

sant son premier mari, s'en vengea si cruellement, et le fit pendre aux grilles de sa fenêtre avec un lacet d'or et de soie qu'elle-même avait tissu. Toutes les FEMMES ne sont pas reines, mais elles n'en ont pas pour cela moins de ressentiment.

(1) Ceux qui ne respectent point les FEMMES sont effectivement des monstres ; il n'y a point de bassesse et de vices qu'il ne faille supposer dans ceux qui portent la fureur jusqu'à les maltraiter. C'est pour le plaisir qu'elles nous ont été données ; la nature s'offense des cris que nous leur arrachons.

(2) Les premiers Romains avaient droit de vie et de mort sur leurs FEMMES ; mais bientôt ils renoncèrent eux-mêmes à ce droit inhumain. Leurs FEMMES, affranchies d'une servitude odieuse, les égalèrent en vertu, et leurs descendants devinrent les peuples les plus galants de l'univers.

Il y a lieu de croire que ce droit cruel n'avait été établi, dans les commencements de Rome, que parce que leurs FEMMES étaient des étrangères, filles et sœurs de leurs ennemis, et qui ne pouvaient être contenues que par la plus grande crainte. Mais le sang des Sabins s'étant mêlé pour toujours à celui des Romains, et ne pouvant plus être distingué, la sévérité de la loi devenait inutile : elle fut anéantie.

(3) Oh ! sur ceci, je ne suis pas de l'avis de l'auteur : c'est pousser une FEMME aux dernières extrémités que de lui retrancher de sa parure. Ce moyen serait plutôt dangereux qu'utile.

tendresse, excitant celle de votre FEMME, lui arrachera des promesses qui vous ser= viront de rempart contre les nouveaux dérangements que vous pouvez craindre.

Cette discrète politique a presque toujours un heureux succès ; et s'il se trouve quelque FEMME d'assez mauvais esprit pour en rompre tous les ressorts (1), un homme bien sensé s'abstient encore dans son courroux des emportements que nous venons de condamner ; il essaie d'autres douceurs et de nouvelles remontrances, et si elle ne s'y rend pas, il lui fait craindre le dernier mépris, ne lui laisse que le seul nécessaire, la séquestre dans sa chambre, et veille exactement sur sa conduite. Si après avoir méprisé sa bonté elle n'est point sensible à son indignation, qu'elle aime mieux en supporter l'économie que ressentir ses libéralités, souffrir ses mé= pris que mériter ses bonnes grâces, et qu'elle s'échappe à travers tous les obstacles que sa vigilance lui oppose, il faut croire que c'est plutôt un diable travesti qu'une FEMME, que la sévérité la rendrait encore pire, et qu'on doit plutôt l'abandonner à son mauvais destin que de s'affliger de ses vices. Le monde sépare alors l'honneur d'un homme de probité d'avec le nom d'une personne si infâme, plaint son mari sans le moins estimer, et regarde une pareille FEMME comme un monstre qui déshonore et fait rougir un sexe doux, sage, modeste, sans répandre aucune tache sur le nôtre.

Il est certain que la plupart des maris outragés sont eux-mêmes la cause de leur malheur : non-seulement ils regardent leurs FEMMES avec indifférence dès qu'ils sont mariés, mais ils dépouillent encore ces beaux dehors et ces sentiments d'honneur qu'ils savaient au moins affecter lorsqu'ils leur faisaient l'amour, et leur discours ni leur personne ne se sentent plus d'aucune politesse.

Souhaitez-vous que votre épouse soit honnête FEMME? soyez vous-même honnête homme (2) ; ne faites rien de bas, d'injuste ni d'impie ; que toutes vos actions partent ou du moins semblent partir d'un cœur vraiment droit et religieux : quand même par ces vertus vous n'inspireriez pas de l'amour à votre FEMME, il est tou= jours certain que vous attirerez son estime, et l'estime est plus que suffisante pour vous faire conserver vos droits. La FEMME même, toujours avide de respects et de louanges, et facile à recevoir les impressions de l'exemple, prend insensiblement les sentiments vertueux qui font honorer et estimer son mari de tous les honnêtes gens, ou du moins elle cache ses défauts, dont elle voit la difformité dans la probité de son époux ; ainsi prévenue par l'idée avantageuse que le mérite de son mari lui attache, enchaînée par l'image de la honte dont elle se couvrirait en ne répon= dant à ses vertus que par des vices ; et combattue par la force des exemples, elle fléchit sans peine sous un joug que le devoir lui impose. Mais quels nobles sentiments peut inspirer à une FEMME un homme libertin (3) ? Quel respect conservera-t-elle pour un mari qui ne respecte rien, qui se ravale et se déshonore tous les jours par des actions basses et indignes ? Les uns ne fréquentent que les sociétés les plus dan=

(1) Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.

(2) Il est une vérité dont il faut convenir, c'est qu'il n'y a guère de mari qui ne craigne plus de voir sa FEMME manquer de fidélité que de la voir manquer de probité, et qui n'aimât mieux qu'elle fût mé- chante et injuste que si elle était aussi peu chaste que lui-même. Quel odieux égoïsme ! Nous et nos FEMMES sommes capables de mille fautes plus dangereuses encore que celles de la volupté, et qui n'ont pas, comme elles, leur excuse dans l'heureux attrait du plaisir ; mais nous avons créé des vertus et des vices selon notre intérêt.

(3) Hélas ! cela est bien mal ; mais nous sommes si sujets à la tentation, et j'en atteste saint Augus- tin : « C'est une grande question, dit-il, de savoir si les FEMMES, au jugement dernier, ressusciteront en

gereuses, lorgnent au spectacle les FEMMES les plus affichées, et leur parlent en sortant, même aux yeux de leurs FEMMES : bel exemple pour les exciter au respect et à la continence! Les autres, fourbes et injustes, toujours prêts à chercher et à saisir l'occasion de nuire ou d'abuser de la bonne foi de quiconque se confie à eux, ne reconnaissent d'autres lois que celles de leur intérêt, et trahissent leurs meilleurs amis pour s'élever sur leur ruine : bel exemple pour porter une FEMME à garder la fidélité, à écouter la voix de la religion, et à refuser ses mains aux présents qu'on lui offre pour la tenter!

Il semble que la raison s'offense de ce que le monde a attaché l'honneur d'un mari à la conduite de sa FEMME, paraissant ridicule qu'il soit puni pour ce qui se passe contre son propre intérêt et sans qu'il ait été consulté.

Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme :
Si nos FEMMES sans nous font un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos;
Elles font la sottise, et nous sommes les sots.

Mais c'est avec un juste fondement qu'on a introduit cette maxime dans le monde, parce qu'il est vrai que ces infortunés sont complices des fautes de leurs FEMMES: la trahison est si noire, qu'elles n'en seraient jamais capables si leurs maris ne se faisaient mépriser; ne voyant rien en eux qui ne démente les hautes idées qu'on leur a voulu donner du caractère des hommes, elles se laissent frapper par des qualités plus éminentes (1) ; de là vient que le mari, méprisé comme indigne du bien qu'il possède, est réputé sot et infâme; car il n'y a qu'une FEMME entièrement perdue qui puisse préférer un étranger à son mari revêtu de toutes les qualités qui composent un honnête homme.

Il est une certaine parure que la bienséance exige toujours d'un mari, soit qu'il vive à la ville ou à la campagne. Les ornements qu'il a employés pour plaire à sa FEMME sont encore nécessaires pour se la conserver. Quand on fait succéder à un air propre et galant un dehors crasseux et rustique, on court risque de faire succéder aussi le dégoût à la tendresse : il est donc nécessaire de maintenir toujours sa personne dans un état qui ne fasse point détourner les yeux d'une FEMME, de peur qu'elle ne les arrête sur des objets plus agréables (2).

leur sexe; car il serait à craindre qu'elles ne parvinssent à nous tenter encore à la face de Dieu même. » Il était ardent et bouillant, ce dévot Africain; ce n'était pas du lait qui coulait dans ses veines; c'était du vitriol, du salpêtre.

(1) Les FEMMES ont en général une intelligence très-active, et, pour ainsi dire, un instinct naturel qui leur fait remarquer très-promptement ce que les hommes ont de qualités aimables ou estimables, et ce qu'ils ont de ridicule ou de défectueux. C'est parce qu'elles sont des juges éclairés en cette partie, que les maris trompés sont bernés et méprisés; et c'est le désir d'obtenir le suffrage des FEMMES qui établit la galanterie, laquelle, sans avoir tous les dangers de l'amour, en est la vive image, et serait la conciliation la plus naturelle entre le plaisir et les mœurs, si l'attrait du plaisir n'était pas trop violent pour ne pas entraîner bientôt tout le reste.

(2) Une Italienne, dans une brochure contre les maris, a dit :

« Si belle et délicate que soit une dame, elle ne saurait s'offenser ouvertement des soins que lui rend son mari ni de la passion qu'elle lui inspire; elle doit même en être flattée. Plutarque parle d'un monstre amoureux d'une belle FEMME, d'un oison qui poursuivait une petite fille, et d'un bélier qui servait Glaucia la chanteuse. Un poète charmant a vanté les amours d'un âne pour une FEMME guerrière; enfin l'on voit tous les jours des magots furieusement épris de l'amour des FEMMES. »

Nous ne saurions douter que la pudeur ne soit le plus fort appui de la vertu des FEMMES ; le mariage leur en fait perdre une partie, et il y a des maris assez indiscrets pour travailler à leur faire perdre le reste, soit par des paroles et des entretiens trop libres, soit par des indécences où ils les accoutument. Un honnête homme se met également au-dessus de ces deux vices : il épargne aux oreilles pudiques de sa FEMME tous les discours qui en peuvent offenser la chasteté, et use du mariage sans en abuser. Les Perses appelaient leurs FEMMES à leurs festins ; mais dès que le vin commençait d'altérer leur raison, et qu'ils sentaient échapper leur retenue, ils les renvoyaient, et mandaient à leurs places des courtisanes ou des esclaves (1) ; ils comprenaient que la pureté du lit nuptial abhorre les pratiques de la débauche. Imitons leur sage conduite ; exigeons seulement d'une FEMME ce que le devoir nous permet d'exiger ; nous laisserons dans son cœur assez de modestie pour qu'elle s'effraye à l'aspect du vice, et la pudeur ne lui permettra jamais de s'exposer pour un étranger à des rougeurs dont par respect son mari ne l'aura pas affranchie. (***)

Moyens généraux pour engager les FEMMES à être fidèles.

PRESQUE toutes les FEMMES ont la langue indiscrète ; ce défaut vient de leur ignorance, qui ne leur donne pas la liberté de choisir les matières dans le discours, et les oblige de soutenir leur longue conversation par tout ce qui se trouve dans leur petit fonds. C'est pourquoi le secret se présente si souvent à leur bouche, qu'elles ne peuvent guère se défendre de le produire ; cependant elles laissent rarement échapper celui de leur commerce galant, ce qui nous prouve qu'elles en connaissent l'horreur et les dangers, et qu'elles ne s'y engagent que sous les lois du silence. Il sera donc à propos que vous fassiez entendre à votre FEMME, lorsque l'occasion le permettra, qu'il n'y a point d'amant assez discret pour taire longtemps les faveurs qu'il reçoit de sa maîtresse (2), et que telle croit son intrigue bien secrète, qui est le sujet des gazettes médisantes et l'objet de l'aversion publique. En effet, les amants pensent dérober la gloire à leurs efforts lorsqu'ils en cachent le succès, et estiment leur triomphe imparfait s'ils ne le rendent public. Il y a tant d'exemples d'une pareille indiscrétion, et les FEMMES en sont si persuadées, qu'elles profitent volontiers de l'avis qu'on leur donne indirectement de ne s'y point exposer. Mais sur quel fondement oseraient-elles condamner un favori au silence ? Après avoir proscrit leur honneur et leur vertu par la plus lâche trahison, veulent-elles encore du respect et de la bonne foi ? Lorsqu'elles ont tout donné, on ne leur doit

(1) Si les Perses échauffés par le vin congédiaient leurs FEMMES pour ne pas manquer de retenue devant elles, ainsi que font encore aujourd'hui les Anglais à la fin du repas, il ne pouvait y avoir que les citoyens d'une grande richesse qui pussent faire venir alors des courtisanes ou des esclaves pour partager leurs orgies. Il faut imiter leur décence vis-à-vis de nos FEMMES, mais éviter les débauches qui pourraient nous contraindre à les éloigner de nous. Il n'est point de plaisir sans elles, et le champagne n'a plus d'attrait quand elles cessent de le verser.

(2) Il est vrai qu'il y a des hommes injustes qui, après avoir réduit des FEMMES adorables à trahir leurs devoirs, agissent comme ces tyrans qui ayant corrompu leurs sujets pour en faire des traîtres, et après s'en être servis et avoir profité de leur avilissement, les punissent cruellement, comme s'ils diminuaient par là le blâme et l'horreur que mérite la trahison. Cette seule pensée serait capable de rendre une FEMME fidèle, si son sexe n'était pas exposé à trop d'attaques supérieures à ses forces, et qui doivent triompher naturellement de sa fragilité.

plus rien (1), et leurs faveurs font toujours des ingrats, parce qu'elles détruisent tout ce qui mérite de la reconnaissance. Que votre FEMME sache encore qu'il y a des hommes assez méchants pour se vanter faussement aux dépens de l'honneur des dames, lorsqu'ils peuvent autoriser leurs mensonges par la plus légère apparence, et que les FEMMES les plus sages sont exposées à des calomnies atroces dès qu'elles souffrent des assiduités.

Pour combattre le vice avec succès, il faut le combattre contre les maximes générales qui en exagèrent les excès et multiplient le nombre de ses esclaves. Il est ridicule de vouloir contraindre à fuir ce qu'on fait voir suivi par tout le monde : on ne se met guère en peine de résister à un vainqueur qui soumet tout, et il semble même que ce n'est pas s'égarer que de suivre la route la plus fréquentée. Ainsi, au lieu de croire toutes les FEMMES capables de la dernière faiblesse, faites souvent connaître à la vôtre la bonne opinion que vous avez de leur sagesse ; appuyez cette créance par la raison et les exemples dont vous ne sauriez manquer, et que l'infidélité vous paraisse trop noire pour la croire commune : applaudissez aux législateurs qui ont fait des lois si sévères contre elle, et qui excusent la plus cruelle vengeance que le mari en prend dans sa colère ; ajoutez que la peur de tomber dans le malheur des maris infortunés vous avait fait longtemps balancer sur le mariage, parce que vous seriez capable des derniers emportements si vous étiez malheureux jusqu'à ce point, mais que, mieux instruit du caractère des FEMMES, et plus assuré encore de sa vertu particulière, vous avez recherché ce qu'auparavant vous aviez voulu fuir ; et par ces discours, vous lui inspirerez autant d'amour pour son devoir que de terreur pour ses fautes.

Outre ces diverses précautions, n'oubliez pas de mettre les valets et domestiques dans vos intérêts (2) : c'est par eux que sont conduites presque toutes les intrigues des FEMMES, ou du moins ils en ont toujours quelque connaissance, et jamais une FEMME n'osera s'embarquer en des affaires amoureuses lorsqu'elle aura sujet de s'en défier. Il n'est rien de si facile à un mari que de se les rendre favorables : quelques gratifications dont il reconnaîtra leur zèle, le congé qu'il leur présentera lorsqu'ils broncheront, et qu'il les forcera d'accepter à la récidive, le feront aimer et craindre : apprenez à votre FEMME la confiance que vous avez en eux, qu'elle sache que vous la récompenserez, et qu'elle croie, s'il se peut, que la récom=

(1) Il me semble, au contraire, que plus elles donnent, plus on leur doit. Une FEMME qui trahit ses devoirs peut être méprisable pour tout le monde, excepté pour ses amants. Quiconque abuse de la faiblesse qu'une FEMME a eue pour lui, et ne redouble pas à son égard de respect et d'attention, est un cœur perverti où il ne réside plus d'honneur ni de sensibilité ; c'est une espèce de monstre social qui ne doit plus trouver de commerce que parmi les FEMMES perdues, et qui, s'il ne trouvait pas tôt ou tard une punition longue et douloureuse dans les suites des désordres qu'entraîne la corruption des mœurs, devrait être étouffé.

(2) Dans les pays où les FEMMES ne sont point esclaves et où il n'y a point de sérails, il serait absurde de les soumettre à l'inquisition de leurs domestiques, et ce serait une folie de les contraindre à ce point dans les climats tempérés, où les passions sont peu actives, et où l'amour n'a sur les cœurs d'autre empire que celui des plaisirs, empire toujours assez réglé pour causer rarement des meurtres, des ravages.

Il y avait autrefois en France, dans le temps de la féodalité, une loi qui rendait les domestiques responsables de l'adultère de la FEMME, et permettait, en cas de soupçon, de la mettre à la question ; mais c'était une loi des Visigoths, et bien digne de leur barbarie.

pense est encore plus grande que vous ne dites, afin de lui ôter tout espoir de les gagner.

Si la conduite de votre épouse vous devient suspecte, d'abord après votre retour de la ville, ou après le retour de votre femme, appelez dans votre chambre un de ceux qui auront resté au logis en votre absence, ou qui auront suivi madame dans ses visites; que ce serviteur appelé vous trouve occupé à lire, à écrire, ou à quelque autre chose semblable, et après l'avoir laissé un moment dans votre chambre, renvoyez-le sans lui avoir rien demandé ni donné aucun ordre. Madame, craintive et curieuse, voudra savoir d'abord pourquoi il aura été mandé, et ne croyant pas ce qu'il lui répondra, c'est-à-dire qu'il a été mandé pour rien, elle ne doutera point qu'il ne la trahisse, et le prenant pour un fidèle espion de ses actions, elle s'abstiendra de tout ce qui pourrait en déshonorer le rapport (1).

Informez-vous de quelles mains et de quel lieu sortiront les FEMMES qui entreront au service de la vôtre, et ne lui permettez de recevoir que celles dont vous n'aurez aucun sujet de soupçonner la vertu; ne souffrez guère de veuves auprès d'elle : trop libres dans les discours de galanterie, et savantes à parler des détours d'une intrigue amoureuse, elles se font bientôt choisir pour confidentes, et donnent bien souvent des leçons à une femme qui ne tendent qu'à duper le mari (2).

Autant que vous pourrez, interdisez-lui l'approche des nourrices; car, outre l'expérience de l'âge, elles ont toutes les complaisances des mères pour leurs nourrissons, sans en avoir les délicatesses ni les scrupules; elles se font même un plaisir de les servir dans leurs affaires galantes, ne pouvant presque plus se rendre nécessaires par aucun autre endroit. Je ne propose pourtant l'exclusion des veuves et des nourrices qu'en cas que votre FEMME vous paraisse fragile et capable d'un engagement criminel; car si vous aviez des preuves sincères de sa vertu, vous devez seulement en éloigner ces funestes empoisonneuses pensionnaires des galants, dont vous connaîtrez le caractère à leur hardiesse, à leurs fourberies, et au changement de la conduite de votre FEMME (3).

(1) Ceci est une des ruses les plus fines qui puissent aider au mari à devenir ce qu'il craignait tant d'être. Ceux qui achètent l'espionnage de leurs valets et de leurs servantes pour réduire leurs FEMMES à se consacrer entièrement au culte de l'hymen ressemblent, selon moi, à ces prêtres d'Asie qui, pour endormir la concupiscence de ceux qui venaient en dévotion, tenaient dans le vestibule des temples des filles de joie, et mettaient au rang des actes de piété celui de s'en servir avant l'office, afin d'apporter moins de distractions au service divin. Les valets payés par les maris seront toujours dévoués aux plaisirs des épouses, comme les filles du temple aux plaisirs des dévots, et ils ne respecteront pas plus et l'hymen, et son culte, et ses droits, dans les commissions qu'elles leur donneront, que ces courtisanes sacrées ne respectaient le grand dieu dans la lubricité de leurs caresses. Les domestiques gagnent toujours plus aux galanteries de leur maîtresse que jamais un mari ne peut sacrifier à sa jalousie, et le mari n'a pas sur eux, comme sa FEMME, tous les ascendants que peuvent donner la séduction, les prières, et l'occasion du gain. Si le mari veut séduire, il ne peut cacher son intention; s'il s'abaissait à prier ses gens, il serait ridicule, et il n'est pas au pouvoir de sa jalousie de le changer en pluie d'or; c'est à l'amour seul qu'appartient ce miracle.

(2) Cette vigilance est bien inutile : en vain éloignerez-vous les gens suspects, intercepterez-vous les billets. Cécinna avait dressé des hirondelles, et les renvoyait vers leurs nids quand il voulait faire savoir de ses nouvelles à sa famille; les amants sont beaucoup plus ingénieux encore : ils se parlent à travers les murailles, leurs voix retentissent dans les lieux les plus éloignés, et les amours sont partout tels qu'on les voit dans l'opéra de *Persée*, ils percent au travers des murs de la prison pour y venir former des danses et des jeux.

(3) Si l'on attend, pour reconnaître et écarter les intrigantes dangereuses, le changement de la con-

Tâchez d'apprendre secrètement et sans affectation, de quelqu'un de ceux qui auront été de jour à la compagnie où votre FEMME se sera trouvée, ce qui se sera dit ou passé ; le lendemain matin, faites entendre à votre FEMME qu'elle parle en dormant, et qu'elle a dit telle et telle chose; et toutes les fois que vous aurez quelque pareille connaissance secrète, qu'elle croie que vous la tenez de ses rêves; vous lui persuaderez facilement qu'elle est sujette à de tels récits, d'autant qu'il n'y aura rien qui puisse la désabuser ni faire soupçonner votre artifice, puisqu'il y a en effet des hommes et des FEMMES dont l'imagination, s'échauffant pendant le sommeil par différents objets d'illusion, les fait agir et parler à peu près comme dans les autres moments de leur vie. Et si madame est une fois persuadée de ces révélations nocturnes, vous n'en aurez plus rien à craindre.

Nous avons lieu d'espérer que ces préceptes et ces moyens généraux ne seront pas inutiles aux maris qui sauront s'en servir... (***)

PENSÉES.

Il faut beaucoup de choses pour s'apercevoir de l'infidélité des FEMMES. Comme elles disposent à volonté de leurs discours et de leurs regards, jusqu'au dernier instant elles leur font donner un démenti à la vérité; et puis, lorsque le commerce de l'amour est parvenu à un degré avancé, les hommes se rassurent par de certaines caresses. Les FEMMES, au contraire, apprennent l'inconstance des hommes alors qu'ils ne font encore que la méditer. Elles la devinent dans une foule de détails, et saisissent sur le fait chaque mouvement du cœur infidèle. Aussi, sur ce point, il n'y a qu'un violent amour qui puisse les tromper. (Saint-Prosper.)

N'est-il pas insensé d'exiger que nos FEMMES soient belles, vigoureuses et remplies de désirs, et non-seulement chastes, mais encore fidèles à des maris qui ne le sont pas? Si nous voulons qu'elles ne manquent pas à leurs devoirs, observons les lois, non pas celles que notre injustice et notre tyrannie ont faites contre ce sexe charmant, mais celles que les FEMMES les plus sages ont faites lorsqu'elles en ont eu le pouvoir.

duite de sa FEMME, il ne sera plus temps d'y remédier. Mais quand une FEMME connaît l'importance de ses devoirs et y est attachée, les mauvais conseils et les exemples qui seraient pernicieux pour une FEMME ignorante ne peuvent rien sur elle; la séduction et les artifices ont perdu leur pouvoir.

Combien n'a-t-on pas vu de FEMMES que le malheur avait livrées à quinze ans à la perversité, qui depuis ont été des FEMMES fidèles et l'exemple des mères de famille? N'existe-t-il pas même parmi les comédiennes des FEMMES fidèles à leurs maris? Leur vie est une épreuve continuelle; elles résistent à tout : à l'amour des richesses, aux tentations du plaisir, aux louanges si séduisantes, aux illusions de la vanité; on dirait qu'elles ont sur le cœur un bouclier de marbre contre lequel les traits enflammés de l'amour se refroidissent et s'émoussent.

Quand une FEMME est fermement vertueuse, les occasions les plus séduisantes ne peuvent l'égarer. Les FEMMES ont même pour résister une sorte de courage dont les hommes seraient incapables. Une FEMME d'esprit a d'ailleurs tant d'avantages sur les ennemis de sa sagesse! elle leur commande encore à l'instant où ils croyaient se déclarer vainqueurs. L'essentiel est que leur mari se montre toujours supérieur en mérite personnel, en douceur et en complaisance, à tous les rivaux qui conspirent contre lui. De tout temps il y a eu des FEMMES qui ont su résister sans déplaire, et rester vertueuses au milieu des occasions qui pouvaient les engager à cesser de l'être.

L'amour n'a pas toujours part aux intrigues galantes. La vengeance, la haine, l'intérêt, l'amour-propre, l'orgueil et le caprice, sont bien souvent la cause de l'infidélité des FEMMES. (S-o...)

L'intérêt et l'orgueil ont souvent plus de part que l'amour à l'infidélité d'une FEMME. Elle n'hésitera pas à céder aux instances d'un homme, si à la présence d'une rivale vient se joindre la perspective de pouvoir étaler un grand luxe. (Id.)

Si l'on pouvait toujours bien apprécier les conjonctures dans lesquelles se trouvent les FEMMES quand elles commettent un acte d'infidélité, on leur pardonnerait souvent cet écart. (Id.)

M. de Balzac dit que l'on n'a pas encore pu décider qu'une FEMME est poussée à devenir infidèle plutôt par l'impossibilité où elle serait de se livrer au changement que par la liberté qu'on lui laisserait à cet égard.

La différence entre l'infidélité et l'inconstance est que la première n'est qu'une suspension de l'amour, et que la seconde en est la fin.

Une FEMME inconstante est celle qui n'aime plus; une légère, celle qui en aime un autre; une volage, celle qui ne sait si elle aime et ce qu'elle aime; une indifférente, celle qui n'aime rien. (La Bruyère.)

Une FEMME infidèle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidèle; s'il la croit fidèle, elle est perfide. (Id.)

Les FEMMES s'affligent d'une infidélité en raison du plaisir qu'elle fait à leurs rivales. (Beauchêne.)

Il y a plus de FEMMES qui outragent leurs maris que de maris qui outragent leurs FEMMES. (Napoléon.)

Quand une conquête succède à une autre, on peut aimer de souvenir l'amant délaissé. C'est un genre de fidélité fort à la mode parmi les Parisiennes.

Quand une FEMME est fidèle, on l'admire. Mais il y a tant de FEMMES modestes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées !

On pardonne les infidélités, mais on ne les oublie pas. (Mme de La Fayette.)

On oublie les infidélités, mais on ne les pardonne pas. (Mme de Sévigné.)

On peut ne pas savoir qu'une FEMME nous trompe, mais on n'est jamais sûr qu'elle ne nous trompe point.

Il n'y a de mérite à n'être pas infidèle que lorsqu'on commence à devenir inconstant. (De Lévis.)

Par esprit de contradiction, on chérit souvent un infidèle.

Parny s'est plu à chanter les beautés infidèles. La question est de savoir si beaucoup de monde fera chorus avec lui :

O vous qui savez être belles,
Favorites du dieu d'amour;
O vous, maîtresses infidèles,
Qu'on cherche et qu'on fuit tour à tour;
Salut : tendre hommage, heureux jour,
Et surtout voluptés nouvelles.
Ecoutez : chacun à l'envi
Vous craint, vous adore et vous gronde;
Pour moi, je vous dis grand merci :
Vous seules de ce triste monde
Avez l'art d'égayer l'ennui;
Vous seules variez la scène
De nos goûts et de nos erreurs :
Vous piquez au jeu les acteurs,
Vous agacez les spectateurs
Que la nouveauté vous amène;
Le tourbillon qui vous entraîne
Vous prête des appas plus doux :
Le lendemain d'un rendez-vous,
L'amant vous reconnaît à peine;
Tous les yeux sont fixés sur vous,
Et n'aperçoivent que vos grâces :
Vous ne donnez pas aux dégoûts
Le temps de naître sur vos traces;
On est heureux par vos rigueurs,
Plus heureux par la jouissance :
Chacun poursuit votre inconstance,
Et s'il n'obtient pas vos faveurs,
Il en a du moins l'espérance.





XVII

Du Caprice.



D'où naissent les caprices ? Le dirai-je ? Tant de gens, très-honnêtes d'ailleurs, sont atteints tellement de cette maladie de l'esprit, que c'est offenser presque toute la nature que d'en expliquer les causes.

Ils affectent cependant rarement les gens très-occupés ; leur véritable sphère est l'oisiveté.

Ils sont en général, et par cette raison, plus du ressort du sexe que de celui des hommes.

Qu'est-ce qu'un caprice ? J'hésite à le définir.

C'est à la fois vouloir une chose et ne la vouloir pas.

C'est vouloir vivement ce qu'on ne désire pas ; c'est former à moitié un désir qui est détruit à l'instant par le commencement d'un autre ; c'est en effet ne savoir au juste ce que l'on veut.

Une FEMME dont les caprices sont en action demandera à ses gens vingt choses à la fois, toutes contraires les unes aux autres, comme d'ouvrir et de fermer une fenêtre, d'entrer et de sortir.

Elle voudra en même temps que l'on monte et que l'on descende.

A sa toilette, de dix ou douze coiffures toutes diverses qu'on lui présentera, aucune ne lui conviendra.

Il faudra promptement courir lui en chercher d'autres qui ne lui plairont pas mieux.

La couleur qu'elle désire à son ruban est justement celle qui ne se trouve pas dans les douze qu'on lui présente.

Si elle se trouve un jour moins jolie qu'un autre, elle fera tourner l'esprit aux FEMMES qui la servent.

Ses cheveux seront mal arrangés, ses FEMMES seront maladroites.

Qu'il y a de sources de caprices! L'amour-propre, l'envie, le désir de plaire, la vanité, la hauteur, la légèreté, la vivacité.

Ceux qui sont sujets à cette infirmité de l'esprit n'ont pas ordinairement des idées nettes ni suivies.

L'imagination seule les gouverne; tout ce qui s'y trace veut devenir quelque chose et ne contient rien.

Distraits par les écarts répétés de leur imagination, l'œil n'est pas plus prompt à se frapper des différents objets que l'est leur volonté à varier.

Quand le caprice est en pleine liberté, souvent il s'y mêle un peu d'humeur.

Ceux dont le caprice fait la principale essence en général n'aiment qu'eux.

Ils regardent le genre humain comme à leurs ordres et fait pour subir toutes les lois que dicte leur imagination.

Ils aiment à dominer, et, par une conséquence nécessaire, ils dominent ceux qui s'y prêtent.

On peut cependant avoir des caprices et un bon cœur; il y en a mille exemples.

On peut même être assez juste pour convenir qu'on a ce défaut, et assez généreux pour s'en vouloir lorsqu'on a eu quelque caprice incommode ou désobligeant pour les autres. On peut sentir ce tort au point d'en faire excuse à ceux sur qui il est tombé.

Peu de gens sont capables de cette justice, et ces exemples sont rares.

Il faut pour cela un si bon fonds, tant de véritable vertu, qu'il est difficile que cela arrive souvent.

Il faut que le caprice ne soit causé que par l'extrême vivacité et un peu trop de légèreté dans l'esprit pour qu'il ait ce noble retour sur lui-même.

Il y a des hommes qui prennent à tâche de gâter les FEMMES à cet égard; il en est que les caprices ont seuls le droit d'attirer et de fixer.

C'est en eux un caprice du goût. Ils ne sont pas exempts d'en avoir comme les FEMMES, quoiqu'ils soient moins communs parmi eux.

Comme en général ils ont l'autorité, leurs caprices sont pour l'ordinaire plus importants et plus incommodes pour ceux qui dépendent d'eux, parce qu'ils sont absolus; ils en ont le droit.

Si leurs caprices n'avaient trait qu'à eux, on les leur passerait.

S'ils s'en tenaient aux caprices des habits, chevaux, équipages, meubles, ou s'ils portaient sur leurs plaisirs, ils laisseraient en repos ceux qui vivent sous leur dépendance.

Si, au contraire, c'est aux dépens des autres qu'ils ont des caprices, qu'un mari (par exemple) prescrive aujourd'hui à sa FEMME une manière de vivre, demain une autre; qu'il change à chaque instant de volonté sur ce qu'il désire d'elle, comment sa FEMME pourra-t-elle régler sa, conduite et obéir à des ordres sans cesse détruits l'un par l'autre?

Il faut être excessivement leste pour pouvoir être à la suite du caprice quand il est bien conditionné.

La condescendance que l'on a pour lui le fait renaître et multiplier ; les obstacles en arrêtent souvent le cours.

Quand on est en droit de s'y opposer pour en diminuer le nombre, il n'y a d'autre moyen que de leur rompre en visière.

L'on rend service à ceux qui ont ce défaut, en s'y opposant au lieu de s'y prêter.

Lorsque le caprice entraîne la complaisance des autres, qu'il tyrannise leur volonté, il devient un défaut insupportable.

Si l'on n'avait de caprice que vis-à-vis de soi, sans en faire souffrir les autres, ce serait une incommodité comme la migraine ; peu de gens sont exempts de cette migraine de l'esprit. (M[lle] ***)

Le caprice est naturellement dans le caractère de la plupart des FEMMES, parce qu'il est le produit de la rapidité avec laquelle des sensations vives, mais d'une nature opposée, se succèdent l'une à l'autre. Le caprice, dans les FEMMES, n'est pas toujours sans attraits ; mais il nuit à leur vrai bonheur. Il semble d'abord fixer auprès d'elles le cœur de celui qu'elles aiment ; aux premiers jours, il jette une sorte de variété, même dans la constance ; mais bientôt il fatigue, il rebute. Dans le mariage surtout, il est déplacé ; car un père de famille est livré à tant de soins qui demandent toute l'attention de son esprit, qu'il est bon pour lui d'aimer avec calme et sécurité. (Azaïs.)

M. Jacomy-Régnier pense que les hommes ne sont pas exempts de caprices, et que s'ils en ont moins que les FEMMES, ils sont en revanche plus durables. « Je sais, dit-il, que véritablement les FEMMES ont plus de caprices que nous autres hommes ; mais je sais bien aussi que, malgré cela, elles sont moins capricieuses que nous. Ce n'est là ni une plaisanterie, ni une subtilité d'ergoteur, et je vais vous le prouver.

» Quand je dis que les FEMMES, malgré leurs caprices plus nombreux que les nôtres, ne sont pas aussi capricieuses que nous, j'entends d'abord qu'en général leurs caprices sont tout petits, ne s'exercent que sur les petites choses, et ensuite que la plupart de nos caprices sont d'une importance majeure, et portent sur les grandes choses, sont plus durables, etc. Une FEMME a un caprice d'une heure, d'un jour, d'une semaine au plus. Nos caprices durent souvent pendant un mois, une année, quelquefois toute notre vie. D'où j'ai pu conclure que les FEMMES sont moins capricieuses que nous, malgré leurs passages rapides du noir au blanc et du blanc au noir.

» Ne fussions-nous pas plus capricieux que les FEMMES, le fussions-nous moins, toujours est-il que nous ne sommes pas exempts de caprices. »

La plupart des FEMMES qui font le sujet de triomphe des hommes ont le cœur froid, les sens assez tranquilles, et la tête déréglée. Ce n'est pas la raison qui détermine leur choix, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas même le plaisir, c'est la folie qui leur échauffe l'imagination pour un homme qui devient successivement l'objet, le complice, et la victime d'un caprice. Un amant leur plaît sans autre raison que de s'être présenté le premier, et il est bientôt quitté pour un second, qui n'a d'autre mérite que d'être venu le dernier. (Duclos.)

PENSÉES.

On accuse généralement les FEMMES d'avoir plus de caprices que les hommes, et d'y tenir davantage. Sans décider la question en plus ou en moins, on peut dire, à la décharge des premières, qu'elles les doivent pour la plupart à la nature et à l'instinct, tandis que les nôtres proviennent le plus souvent des égarements du cœur et de l'esprit, ou de la dépravation du goût.

Que d'heureux de moins dans le monde sans le caprice des belles, qu'on leur reproche sans cesse et sans réflexion !

Malheur à la FEMME trop égale ! son uniformité affadit et dégoûte : un peu de caprice est un sel pour la galanterie qui l'empêche de se corrompre. Mais une FEMME qui n'a que de l'humeur et des caprices est d'un commerce bien épineux ; ces inégalités font de l'amour une longue querelle qui rebute à la fin.

Les FEMMES prennent rarement de l'empire sur leurs passions ; elles se laissent toujours conduire par les caprices de l'amour ou de la haine. Tel est le caractère de la plupart des belles FEMMES, surtout de celles qui ont moins de raison et de vertu que de beauté.

Le caprice est dans les FEMMES tout proche de la beauté, pour être son contre-poison, et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériraient pas sans remède. (La Bruyère.)

Les FEMMES ont en général plus de caprices que de penchants, et plus de goûts que de passions. (Sanial Dubay.)

Il est certains caprices dont les belles font vanité, et qui ne laissent pas de donner beaucoup de peine à ceux qui les aiment. (Mlle de Scudéri.)

Il est des FEMMES qui ne sont jamais contentes de leurs amants ni d'elles-mêmes, et qui, sous le prétexte d'une délicatesse chimérique, font profession d'un caprice continuel.

Le caprice est presque toujours chez les FEMMES en proportion de leur froideur : elles se vengent de n'être pas sensibles, et nous punissent de ne pas réussir à leur créer un cœur.

Tous les caprices des FEMMES ne se ressemblent pas ; chacune a le sien à elle, lorsqu'elle ne les a pas tous.

Le caprice est fils du loisir ou de la mollesse. Les FEMMES qui mènent une vie molle et oisive sont ordinairement en proie à quelque genre de folie, ou les prennent tous successivement.

La FEMME oisive n'a d'autres principes de ses mœurs que les passions et le caprice, qui lui tiennent lieu de raison.

Les caprices des FEMMES ne sont pas toujours dus à la mobilité de leur imagination ; elles s'en servent aussi souvent pour mesurer au juste toute l'étendue de leur pouvoir. (Saint-Prosper.)

XVIII

DES FEMMES GALANTES, DES INTRIGANTES ET DES LIBERTINES.

De la galanterie.



La galanterie française a donné aux FEMMES un pouvoir universel, qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles : rien ne se fait que par elles ou pour elles; l'Olympe et le Parnasse, la gloire et la fortune, sont également sous leurs lois. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime, qu'autant qu'il plaît aux FEMMES de leur en accorder; elles décident souverainement des plus hautes connaissances ainsi que des agréables. Poésie, littérature, histoire, philosophie, politique même, on voit d'abord, au style de tous les livres, qu'ils sont écrits pour amuser de jolies FEMMES; et l'on vient de mettre la Bible en histoires galantes. Dans les affaires, elles ont, pour obtenir ce qu'elles demandent, un ascendant naturel jusque sur leurs maris, non parce qu'ils sont leurs maris, mais parce qu'ils sont hommes, et qu'il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune FEMME, fût-ce même la sienne.

Au reste, cette autorité ne suppose ni attachement ni estime, mais seulement de la politesse et de l'usage du monde; car, d'ailleurs, il n'est pas moins essentiel à la galanterie française de mépriser les FEMMES que de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui leur en impose : c'est un témoignage qu'on a assez vécu avec elles pour les connaître. Quiconque les respecterait passerait à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les FEMMES que dans les romans.

Elles se jugent avec tant d'équité, que les honorer serait être indigne de leur plaire; et la première qualité d'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent. (J.-J. Rousseau.)

La galanterie n'est point l'amour, mais le perpétuel mensonge de l'amour. Elle est un des plus grands vices du cœur, un malheureux penchant qui mène à tout, et qu'il est presque impossible de détruire.

Une femme galante est un être équivoque qui tient le milieu entre la femme sage et la prostituée. Elle vit avec la première, et ne diffère de l'autre que par l'extérieur : plus voluptueuse que tendre, elle séduit en prêtant aux sentiments les moins délicats un air de passion qui les fait prendre pour de l'amour. Elle sait donner une impression de tendresse à ce qui n'est que goût pour les plaisirs; vous croyez être aimé, vous ne l'êtes que parce que vous êtes homme. Et tout en méprisant ces femmes-là, il arrive qu'on s'y attache; elles trouvent même très-souvent le secret de vous faire faire plus de folies que toutes les autres. (***)

Une femme galante veut qu'on l'aime; il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle. Celle-là cherche à engager, celle-ci se contente de plaire. La première passe successivement d'un engagement à un autre; la seconde a plusieurs amusements tout à la fois. Ce qui domine dans l'une, c'est la passion et le plaisir, et dans l'autre, c'est la vanité et la légèreté. La galanterie est un faible du cœur, ou peut-être un vice de la complexion; la coquetterie est un dérèglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre, et la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire de tous. (La Bruyère.)

L'on est émerveillé de voir avec quelle cordialité apparente les femmes qui ont des commerces réglés de galanterie se recherchent, se lient d'amitié entre elles, et deviennent presque inséparables jusqu'à ce que le plus léger motif de jalousie vienne rompre tout à coup une si belle union. (***)

Le monde plaît encore aux femmes galantes qui y ont vieilli, quoiqu'elles ne lui plaisent plus. Si elles étaient raisonnables, leur dégoût répondrait à celui que l'on a pour elles; car, dans l'inutilité des conditions où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire, la fin des agréments doit être le commencement de la retraite. (***)

Les femmes galantes échappent difficilement au péril du temps critique. Le dépit d'un abandon qui les menace achève de vicier le sang et les humeurs dans un moment où le calme qui naît de la conscience d'une vie honnête serait salutaire. Il est affreux de chercher inutilement en soi les consolations de la vertu lorsque les maux de la nature viennent nous assaillir. (L'abbé Raynal.)

La célébrité, en galanterie, double l'âge d'une femme : on s'ennuie de certaines beautés, moins parce qu'il y a longtemps qu'on en parle que parce qu'on en a beaucoup parlé. Il s'en trouve parmi celles-là qui s'attireraient une attention mar=

quée si elles ne faisaient que de paraître, sans être plus jeunes qu'elles ne le sont. (***)

Il n'y a point de pays où la galanterie soit plus commune qu'en France; mais les emportements de l'amour ne se trouvent qu'avec les Italiennes. L'amour, qui fait l'amusement des Françaises, est la plus importante affaire et l'unique occupation de l'Italienne. (Duclos.)

La femme se détermine beaucoup plus difficilement que l'homme; mais lorsqu'elle a pris son parti, elle est bien plus déterminée : elle ne rougit plus lorsqu'une fois elle a cessé de rougir. Que ne foulera-t-elle pas aux pieds lorsqu'elle aura triomphé de sa vertu? Que pensera-t-elle de cette dignité, de cette décence, de cette délicatesse de sentiments, qui dans ses jours de candeur étaient ses propos, composaient son maintien, ordonnaient de sa parure? Ce ne seront plus de l'enfantillage, de la pusillanimité, le petit manége d'une fausse innocente qui a des parents à contenter et un époux à séduire. Mais d'autres temps, d'autres mœurs; quelle que soit sa perversité, ce ne sera point aux grands attentats qu'elle se portera : sa faiblesse ne lui laisse pas le courage de l'atrocité; mais l'habituelle hypocrisie de son rôle, si elle n'a pas tout à fait levé le masque, jettera une teinte de fausseté sur son caractère.

O temps heureux et grossiers de nos pères, où il n'y avait que des femmes honnêtes ou malhonnêtes; où toutes celles qui n'étaient pas honnêtes étaient malhonnêtes!

Mais enfin, quelle est la source de ces passions délicates, formées par l'esprit, le sentiment, la sympathie des caractères? La manière dont elles se terminent toujours marque bien que ces belles expressions ne sont employées que pour justifier la défaite. Également à l'usage des femmes réservées et des femmes dissolues, elles sont devenues presque ridicules.

Quel est le résultat de cette galanterie nationale? Un libertinage précoce qui ruine la santé des jeunes gens avant la maturité de l'âge, et fane la beauté des femmes à la fleur de leurs années. Une race d'hommes sans instruction, sans force et sans courage, incapables de servir la patrie; des magistrats sans dignité et sans principes; la préférence de l'esprit au bon sens, de l'agrément au devoir, de la politesse au sentiment de l'humanité, de l'art de plaire aux talents, à la vertu; des hommes personnels substitués à des hommes officieux; des offres sans réalité; des connaissances sans nombre, et point d'amis; des maîtresses, et point d'épouses; des amants, et plus d'époux; des séparations, des divorces, des enfants sans éducation; des fortunes dérangées; des mères jalouses et des femmes vaporeuses; des maladies de nerfs, des vieillesses chagrines et des morts prématurées. (L'abbé Raynal.)

Une femme qui a une intrigue risque sa réputation et ne la perd pas toujours; mais celle qui en a eu plusieurs est déshonorée. Celles qui successivement quittent un amant pour en reprendre un autre, et passent leur vie dans la galanterie, sont faites pour être la honte et l'opprobre de leur sexe.

Les nobles vénitiennes sont fières, insolentes, et si elles ont des vertus, rare=

ment la chasteté est-elle du nombre. Elles sont tendres, voluptueuses, et leur sagesse ne résiste pas à l'occasion : les bourgeoises imitent leur exemple. Quant aux FEMMES des artisans et du bas peuple, la galanterie chez elles est un commerce public qui a ses règles et ses maximes. De dix filles qui s'abandonnent, il y en a neuf dont les mères et les tantes font elles-mêmes le marché, et conviennent longtemps d'avance de leur virginité, afin d'avoir, disent-elles, de quoi les marier.

LES FEMMES turques sont aussi portées à la galanterie que les Françaises, mais c'est dans un genre différent : là le silence est le nœud d'une intrigue, on risquerait tout par la moindre indiscrétion; la nécessité et non pas l'inclination force un amant à se taire. Un usage différent dispense, en France, de tant de précautions; la bénignité des maris, l'effronterie de certaines FEMMES, mettent les galants à leur aise. Une FEMME s'affiche, son époux en gémit en secret; les honnêtes gens la méprisent sans le lui témoigner, et elle se persuade que le public et son mari sont aveugles sur le scandale de sa conduite.

Les FEMMES galantes

LA FEMME qui a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs et sensibles devient indifférente pour les plaisirs modérés et simples. C'est ce qui arrive aux FEMMES galantes, à ces FEMMES qui ne veulent que les plaisirs de l'amour, qui désirent être occupées dans tous leurs sens, qui aiment enfin l'amour et non l'amant. Les personnes de ce caractère, en perdant l'innocence, n'épargnent point les autres vertus particulières à leur sexe et qui en font l'ornement. Les premières vertus qu'elles immolent sont la modestie et la pudeur.

Le règne de ces FEMMES ne peut être que court, parce que comme les FEMMES sont les plus constantes lorsque leur amour est passion, elles sont aussi les plus volages lorsque leur amour n'est qu'un goût ou un caprice. Perdant alors le coloris séduisant de la pudeur, et cette douce honte qui grave si bien le sentiment dans leurs âmes, elles ne retiennent que les sens et l'imagination : des sens gouvernés par les caprices, de l'imagination qui s'enflamme et s'éteint au même instant. Leurs sentiments ne peuvent être ni vifs ni durables, car leur exercice continuel les use, et l'habitude du plaisir les fait disparaître.

D'ailleurs il est certain que l'homme devrait bientôt s'ennuyer là où, tout s'offrant à ses sens, l'illusion éblouissante se perd, les désirs s'évanouissent et les sens se taisent. Tout concourt enfin à rendre faible l'empire de ces FEMMES, et, malgré cela, leur influence sur les mœurs n'est pas moins sensible.

Elles gouvernent, au moins par leurs caprices, cette portion d'hommes qui sont guidés par les sens plus que par le sentiment, et de tels hommes ne sont pas rares. Toutes les grandes villes sont jonchées de ces réduits de débauche, dont le profond abîme engloutit les patrimoines des plus riches et sape la santé des habitants les plus honnêtes. Les FEMMES capricieuses ou entretenues ruinent les fortunes des particuliers, introduisent le trouble dans les familles, détruisent l'énergie nationale, rendent les mœurs efféminées, causent souvent des crimes horribles; et ces FEMMES, honte de leur sexe et du nôtre, infectent les villes et les campagnes.

Elles savent raffiner sur les plaisirs, donner de nouvelles formes à leurs charmes,

mêler les grâces à leurs faveurs, et elles ont par conséquent la plus grande influence sur l'esprit et sur le cœur des hommes sensuels qui leur sont attachés. Si la modestie et la pudeur sont bannies du cœur des FEMMES galantes, ne pourrions-nous pas essayer de leur faire conserver quelques vertus sociales ? car la chasteté n'est pas la seule vertu par excellence.

La morale n'ayant pas pour objet de détruire la nature et la société, mais seulement de les diriger et de les perfectionner, à quoi servira-t-il de déclamer contre les vices qui sont les effets nécessaires de la constitution politique, sans changer la législation entière ? Comme cela serait l'ouvrage de plusieurs siècles, ou d'un bouleversement général, l'un difficile, l'autre dangereux, ne vaudrait-il pas mieux tirer parti des passions mêmes, les armer les unes contre les autres, et s'en servir utilement en morale, sans attendre une réforme dangereuse ou impossible ? Je rappelle au lecteur que j'écris en moraliste politique et non en moraliste religieux.

Il y a des maux qu'il faut tolérer dans la société, par égard pour le grand bien qu'ils produisent, ou, pour mieux dire, par rapport aux plus grands maux qu'ils font éviter. On reconnaît souvent l'homme de génie au choix qu'il fait entre deux maux. Le libertinage est sans doute un vice, mais il est fils du luxe; et celui-ci, comme on le croit communément, est fils du commerce. Donc le moraliste qui se propose d'abolir le libertinage, sans bannir le luxe, et peut-être même le commerce, veut que les effets disparaissent pendant que les causes existent.

La politique et la législation ne doivent avoir pour but que la grandeur et le bonheur temporel des peuples. Or il n'y a aucune proportion, politiquement parlant, entre les avantages que le commerce et le luxe procurent à un État (avantages auxquels il faudrait renoncer pour en exclure le libertinage), et le mal causé par la galanterie. Ne serait-ce pas se plaindre de trouver dans une mine très-riche quelques paillettes de cuivres mêlées aux veines d'or ?

Mais, outre cela, les FEMMES galantes ont toujours existé en plus ou en moins grand nombre. Le projet de bannir la galanterie de la société, dans l'état de civilisation où elle se trouve, n'est pas moins illusoire que celui de l'homme de Sannazzare, qui

Veut labourer les mers et semer sur la plage,
Et prétend renfermer le vent dans une cage.

D'ailleurs il y a des vertus sociales qui intéressent la félicité publique, et auxquelles il serait dangereux de ne pas donner la préférence. J'avoue que la chasteté et la continence sont des vertus qui font l'ornement du beau sexe et le charme du nôtre. Mais je suis étonné comment on a conspiré de tout temps à leur donner la préférence sur toutes les autres vertus plus essentielles au bien-être de la société. Agrippine, FEMME de Germanicus, était, par exemple, ambitieuse, orgueilleuse, hautaine; mais elle était chaste, « et toutes ses passions, dit Tacite, étaient consacrées par la chasteté. »

Des nations entières pourraient répondre à Tacite : « Que nous importe la chasteté d'une FEMME qui, ambitieuse, injuste, hautaine et régnante, peut faire notre malheur, allumer la guerre pour un simple caprice, nous faire massacrer pour son plaisir ? Que nous importe sa retenue modeste, si, orgueilleuse, elle nous traite en esclaves ; injuste, elle nous prive de nos biens ; avare, elle nous accable d'impôts ; ambitieuse, elle ne nous laisse pas tranquilles ? »

On dirait que les FEMMES sont seulement destinées aux plaisirs des sens, car on croit communément leur éducation achevée lorsqu'on est parvenu à leur faire apprendre quelque talent frivole et à bien graver dans leurs cœurs les principes de la continence et de la chasteté. La probité, la charité, l'économie, la prudence, le bon sens, sont des vertus dont on fait si peu de cas, qu'on néglige souvent de leur en faire mention. Cependant les FEMMES chez nous ayant part à toutes les scènes de la société, ont besoin de l'influence de toutes ces vertus pour se bien conduire.

Puisque l'histoire du genre humain nous apprend et que l'expérience nous démontre que l'amour et tout son cortége peuvent s'allier aux plus grandes vertus sociales, n'abandonnons pas les malheureuses FEMMES galantes à la seule violence de leur instinct et à leur perdition. Il n'y a que le bigot, comme disait la Bruyère, qui ne connaît d'autre délit que l'incontinence. Essayons de leur faire conserver quelques vertus sociales, ou de modérer au moins leurs défauts, afin qu'elles ne puissent causer à l'État que le moindre mal possible; car une FEMME probe, sensée, charitable, amie, sera toujours respectée, malgré les faiblesses de son tempérament, par les hommes qui pensent et qui ne sont pas fanatiques.

Nous pourrions, par exemple, armer les unes contre les autres les passions des FEMMES galantes, mettre en opposition leur vanité avec leur coquetterie, et nous servir ainsi de leurs armes mêmes pour leur inspirer plus de retenue et plus de continence.

S'agit-il de combattre leur immodestie? faisons-leur sentir que le monde ne doit la plus grande partie de ses plaisirs qu'à cette gaze délicieuse qui cache les beautés d'une FEMME; que partout où les FEMMES vont nues, les désirs perdent toute leur vivacité; qu'au Malabar, à Madagascar et dans plusieurs endroits de l'Amérique, l'amour n'est qu'un instinct, ses plaisirs délicats n'existent point: les FEMMES y vont nues, et elles sont esclaves; qu'au contraire, où la pudeur suspend un voile entre les désirs et la nudité, ce voile est le talisman qui retient l'amant aux pieds de sa maîtresse; que les hommes se dégoûtent où ils ne trouvent rien à désirer, et qu'ils aimeront toujours une FEMME dont les faveurs sont à chaque fois précédées et suivies des craintes et des espérances d'une première faveur.

S'agit-il d'inspirer plus de réserve à une coquette dissipée? faisons-lui sentir qu'elle s'avilit en se montrant toujours; que la dissipation est contraire à ses propres intérêts; que le goût du public s'use en voyant toujours la même personne, fût-elle belle comme Venus; que les FEMMES les plus désirées sont précisément celles qui se font moins voir, et que les plus estimables, selon Thucydide, ne sont point celles qui sont le plus louées, mais celles dont on parle le moins.

Faisons sentir à cette harpie insatiable qui absorbe les fortunes et mine les pères en caressant leurs fils, que la perte d'un jeune homme rend plus rusés tous les autres; que la probité et la libéralité peuvent lui acquérir des amis sincères et éternels; que la modération peut lui ramasser plus de richesses que toutes les extorsions et les moyens honteux qu'elle emploie pour épuiser les fortunes; qu'en méritant le blâme elle pourrait au moins éviter de se rendre digne du mépris de ses semblables, et que le seul moyen pour avoir quelque droit à leur estime est de nourrir avec soin les sentiments délicats de probité et d'amitié par lesquels Aspasie et Ninon ont pu faire les délices, celle-là d'Athènes, celle-ci de Paris.

Presque tous les vices des FEMMES galantes, capricieuses ou coquettes, pourraient

ainsi être mis en opposition les uns contre les autres ; on en tirerait parti au profit de leur éducation, sans la chimère de changer ou de détruire la nature. Cette méthode, si je ne me trompe, vaudrait infiniment mieux que toutes les violentes déclamations de la plupart de nos moralistes. (Catalani.)

PENSÉES.

Les femmes, convaincues qu'elles sont qu'on les juge d'après leurs relations galantes, apportent dans le choix de leurs amants un tact et une prudence qu'envierait le plus adroit diplomate. (S-o...)

Quand une femme est obligée de mettre sa chambrière dans la confidence de ses intrigues galantes, et qu'elle ne peut la renvoyer sans craindre son indiscrétion, les rôles changent. La chambrière se conduit et parle en maîtresse. Combien de femmes se trouvent dans cette position !

Il est des femmes qui jouissent, à l'abri d'un nom, de l'impunité de leurs déréglements ; qui se croient des esprits forts, parce qu'elles osent rire de leurs vices ; tendres, parce qu'elles sont galantes ; estimées en apparence, parce qu'on les craint, et qu'elles ne savent pas lire dans les âmes tout le mépris qu'elles inspirent.

On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie, mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une.

Il est inconcevable à quel point une femme galante, et qui a secoué le joug des préjugés, porte l'audace et l'impudence !

La femme purement galante a sur la prude l'avantage de la franchise.

La galanterie a bien pris la place de l'amour, mais elle ne l'a point remplacé.

Pour réussir dans le commerce de la galanterie, il ne faut tenir aux femmes que des discours futiles.

Selon la manière de voir, les uns font un crime de la galanterie, et les autres une bagatelle.

Les sens, l'oisiveté, la curiosité et la vanité, sont les quatre colonnes du temple de la galanterie.

Si sur dix femmes galantes il s'en trouvait seulement une qui eût de la tendresse, on pourrait leur passer condamnation.

Les femmes intrigantes.

Le titre de ce chapitre déplaira peut-être à quelques femmes. La plume même se refuserait de le tracer, puisque je me suis déclaré et que je suis l'ami du beau sexe ; mais les femmes intrigantes existent, et en traçant leur portrait nous pourrions au moins espérer qu'elles fissent un meilleur usage de leur intrigue, pour ne pas blesser la félicité publique.

Sous le nom de femmes intrigantes, j'entends parler de celles qui franchissent les

limites des devoirs de leur sexe, se mêlent de l'administration de la justice, de la distribution des emplois, et d'autres affaires politiques ou civiles. Il ne faut pas nous faire illusion ; ces femmes ont toujours existé, et elles existeront tant que les hommes seront à la tête des affaires. Leur influence, quoique moins sensible, est cependant plus grande qu'on ne le croit.

Le magistrat ne juge-t-il pas souvent les citoyens suivant la prévention qu'il a reçue de sa maîtresse ? Le ministre n'accorde-t-il pas de même les emplois les plus importants aux gens recommandés par sa favorite, et le général les grades aux insinuations d'une femme ? Or, la beauté qui prie et qui recommande a de tout temps trouvé peu de cruels, soit dans le ministère, soit dans les armées ou dans la robe. La femme qui a de la morale et qui est bien élevée ne saura proposer que des sujets dignes. Ses recommandations ne seront qu'en faveur du mérite ; et le mérite n'est-il pas assez recommandé par lui-même ? La femme vile et sans principes ne proposera que les confidents de ses faiblesses ou ceux qui payeront plus cher ses bassesses. De là la nécessité de l'éducation morale des femmes.

Si elles pouvaient comprendre quelles conséquences funestes peut entraîner un emploi accordé à une âme vile et vénale, quel coup mortel porte à la société et aux mœurs un crime qu'on laisserait impuni, quels effets dangereux peut produire l'intrigue en place et le talent dans l'oubli, le fripon récompensé et l'honnête homme avili, nos FEMMES peut-être seraient plus discrètes dans leurs recommandations et plus avares de leur protection.

D'ailleurs, les grandes vues et l'application des grands principes supposent l'habitude de découvrir les résultats d'un coup d'œil, et par conséquent il paraît qu'elles ne peuvent pas convenir au peu d'habitude que les FEMMES ont de généraliser leurs idées ni à leur imagination de détail. Elle est rapide, et faisant quelquefois marcher le sentiment avant la pensée, elle doit les rendre dans le choix des sujets plus susceptibles de prévention ou d'erreur, malgré leur volonté de bien agir. Elles peuvent difficilement distinguer et fixer l'emploi, l'usage et les bornes des talents. Par la faiblesse même de leurs organes, elles sentent, pour ainsi dire, avant de juger. Leur imagination vive et ardente doit leur donner des aversions et des inclinations dont elles-mêmes ne peuvent se rendre compte. Une règle uniforme et inflexible doit fatiguer leurs caprices, et par conséquent une justice sévère et impartiale, qui voit moins les circonstances que la règle, qui oublie les personnes et ne songe qu'aux actions, ne paraît pas donnée aux femmes. Elles sont rarement comme la loi, qui prononce sans haine et sans amour. Leur justice la plus rigoureuse relève toujours un pan du voile pour voir les personnes qu'elles doivent condamner ou absoudre.

Enfin, pour me servir de l'expression de M. Thomas, calomnierions-nous les FEMMES si nous osions dire que, dans la distribution de leur estime et dans le prix qu'elles attachent au mérite, la beauté de la personne et l'amabilité du caractère doivent être pour elles des motifs très-suffisants pour les engager facilement à croire qu'un homme aimable est nécessairement un grand homme ?

Ces mêmes réflexions nous portent à croire que les FEMMES ne sont point faites pour gouverner les États. Lorsque Montesquieu a dit que quoique les FEMMES ne fussent pas faites pour diriger une famille, elles l'étaient cependant pour gouverner les royaumes, il a pu se tromper dans les principes et sur leur application. Si les FEMMES

sont incapables de gouverner une famille, elles ne pourront à plus forte raison gouverner une nation, qui n'est qu'une famille plus nombreuse.

Il faut pour gouverner un caractère ferme et une âme vigoureuse, qui puisse, pour ainsi dire, électriser l'esprit, consolider et étendre les idées générales; or, le caractère ne se forme que par de grandes secousses, par de grandes espérances et au milieu de grandes craintes, et le caractère des FEMMES paraît destiné aux charmes plutôt qu'à la force. Il est vrai que les FEMMES connaissent les hommes des sociétés particulières, mais elles ne les connaissent que par leurs faiblesses, tandis que dans l'administration d'un État il faut les connaître par leur force. Les FEMMES, j'en conviens, savent dans la société tirer parti des petits défauts des hommes, mais elles ne savent pas découvrir les grandes qualités qui se cachent sous ces mêmes défauts; ce qui constitue précisément une partie de l'art de gouverner. Elles gouvernent sans doute les sociétés particulières, mais leur gouvernement consiste à flatter et caresser les caractères des hommes, à adoucir et polir, par leurs mains délicates, les ressorts de la société, et tout ce qu'il y a de dur et d'âpre dans les manières des hommes. Mais, au contraire, dans le gouvernement des États, l'art consiste à combattre sans cesse les caractères, à entraver les vues de l'ambitieux, à encourager le pusillanime, à renforcer le faible et à affaiblir le trop fort. Il faut pour de telles opérations une force de caractère et de sentiment qui n'est pas donnée aux FEMMES, en qui la faiblesse des organes influe nécessairement sur le sentiment et le caractère.

Plusieurs FEMMES, j'en conviens, ont régné avec éclat; mais faisons attention de ne pas prendre en matière de morale les exceptions pour les règles, et aux Agariste d'Athènes, aux Sémiramis de Syrie, aux Élisabeth d'Angleterre, aux Catherine de Russie, craignons qu'on ne nous oppose une Agrippine, mère de Néron; une Théodore, FEMME de Justinien; une autre Théodore, Romaine, protectrice de Jean X, pape; une Zoé, fille de Constantin XI; une Brunehaut, fille d'Athanagilde et femme de Sigebert Ier; une Frédegonde, FEMME de Chilpéric Ier; une Jeanne II, reine de Naples, sœur et héritière de Ladislas; une Isabelle de Bavière, FEMME de Charles VI; les Catherine de Médicis...... les...... les...... et une quantité d'autres monstres femelles, de reines débauchées et de FEMMES inconséquentes, qui ont fait le malheur d'une partie de ce globe.

Que l'on n'oppose pas le plus grand nombre des monstres couronnés de notre sexe qui ont tyrannisé depuis quarante siècles l'espèce humaine, car du moins ils ont eu un caractère de quelque trempe que ce fût. Mais dans le gouvernement des FEMMES, même les plus célèbres, on voit toujours les goûts de leur sexe se mêler aux soins du trône, abaisser la grandeur de leur caractère, et avilir leur âme et leurs actions. Si Marie Stuart eût été moins belle, peut-être qu'Élisabeth d'Angleterre aurait été moins barbare envers elle. Cette reine, grande sous tant d'autres rapports, et à qui les Anglais sont redevables de leur commerce et de leur civilisation, n'aurait sûrement pas fait périr le comte d'Essex sur un échafaud si celui-ci eût été plus galant envers elle. L'esprit de coquetterie qui la dominait lui a fait condamner ses favoris plus en FEMME qu'en reine. Le moyen le plus sûr pour avoir son estime et sa faveur fut de flatter ses charmes à l'âge de soixante-cinq ans, dit Goldsmith en parlant de cette FEMME qu'on propose sans cesse comme le modèle des reines et l'héroïne de son sexe.

Au reste, ce que l'expérience et l'histoire nous démontrent, c'est, comme observe

M. Thomas, que dans une monarchie limitée les FEMMES sur le trône tendent plus au despotisme, parce que la faiblesse, étonnée du pouvoir dont elle se voit investie, précipite ce même pouvoir pour s'en assurer la possession; et que dans un gouvernement despotique les FEMMES sont ordinairement plus modérées, parce que le trône même ne peut les guérir de leur sensibilité, qui est en elles comme le contrepoids de leur puissance. En suivant même le principe de Montesquieu, il faudrait donc reléguer les FEMMES à régner sur les États despotiques de l'Asie, et les éliminer du gouvernement des monarchies de l'Europe.

La nature, je le répète, qui a fixé les limites à tous les êtres de l'univers, paraît avoir voulu exempter les femmes des soins graves et pénibles du gouvernement des autres, et les destiner à une vie plus douce, puisqu'elle les a formées délicates et sensibles, et qu'elle les a soumises à tant de peines pour la procréation et la nourriture de leurs enfants. (Catalani.)

LES FEMMES intrigantes sont en assez grand nombre, sans cependant former un corps; car, quoiqu'elles se connaissent toutes, ce n'est que pour être en garde les unes contre les autres et s'éviter, de peur de se trouver en concurrence et de se traverser. Il y en a de toute condition, et toutes ont le même tour d'esprit, souvent les mêmes vues, avec des intérêts opposés. Elles ont quelquefois des départements séparés, comme si, par une convention tacite, elles s'étaient partagé les affaires; cependant elles n'excluent rien. Elles peuvent admettre des préférences, mais jamais de bornes. La dévotion et l'amour s'allient également avec l'intrigue. Ce qui serait passion ou genre de vie pour d'autres n'est qu'un ressort pour les intrigantes; elles n'adoptent rien comme principe, elles emploient tout comme moyen. On les méprise, on les craint; on les menace, on les recherche. Cependant il s'en faut bien que leur crédit réponde à l'opinion qu'on en a ni aux apparences qu'on en voit; leur vie est plus agitée que remplie. On leur fait honneur de bien des événements où elles n'ont aucune part, quoiqu'elles n'oublient rien pour le faire croire; c'est la fatuité de leur état. Elles ont le plus grand soin de cacher le peu d'égards, et souvent le mépris qu'ont pour elles ceux dont elles s'autorisent avec le plus d'éclat. Qu'il y a de gens en place dont le nom sert ou nuit à leur insu! Combien d'intrigantes dont le crédit tire son existence de l'opinion qu'on en a! on le détruirait en le niant; c'est un fantôme qui s'évanouit quand on cesse d'y ajouter foi. On commence ce métier-là par ambition, par avarice, par inquiétude; on le continue par habitude, par nécessité, pour conserver la seule existence qu'on ait dans le monde. (Duclos.)

ON est souvent étonné du peu d'esprit de la plupart des FEMMES qui se mêlent d'intrigues, et ce ne sont pas celles qui réussissent le moins bien. Il est encore plus certain que la plus habile intrigante ne l'est jamais assez pour en éviter la réputation. Cette réputation peut nuire quelquefois à leurs projets, mais elle leur sert aussi comme l'enseigne d'un bureau d'adresses. (Id.)

Du libertinage.

LA douceur et le mérite d'un ange ne seraient pas capables de rendre fidèle le cœur d'une FEMME naturellement libertine : son amour n'est fondé que sur les sens;

un nouvel objet a toujours de nouveaux attraits pour elle. Quand elle vous assure qu'elle vous aime, c'est l'ardeur seule de son tempérament qui l'inspire. Il y a un nombre infini de ces libertines dont la conduite est une énigme pour les honnêtes FEMMES. Les hommes sont pour elles ce que les FEMMES sont pour les hommes débauchés. Elles aiment pour le moment; elles parviennent à leurs fins, et la jouissance éteint leur passion. Elles n'ont que de la froideur pour un ancien amant, et sont toutes de feu pour un nouvel objet.

L'ON se trompe lorsqu'on attribue le libertinage des FEMMES à trop de sensibilité; il vient de ce qu'elles n'en ont pas assez.

UNE FEMME libertine par principe ou par habitude ne quitte jamais son genre de vie; elle vieillit, le monde la quitte; mais elle s'accroche à un laquais, à un misérable qu'elle paye : rien ne lui coûte, pourvu qu'elle se satisfasse.

IL est des FEMMES libertines et fausses qui trompent leurs maris et leurs amants avec toute la prudence et l'adresse possibles. Elles ont le ton de tout le monde; elles écoutent avec les vieilles, raisonnent et caquettent avec les jeunes, sont sérieuses avec les prudes et vives avec les coquettes; elles aveuglent par de fausses confidences, et possèdent surtout l'art de se faire adorer des familles; elles content des histoires aux papas, demandent des conseils aux mamans, les rendent aux filles, et reçoivent favorablement les déclarations des frères. Le bonheur de ces FEMMES est fondé sur la fausseté; aussi ont-elles pour principe que la sincérité est la plus sotte des vertus, et la fausseté le plus nécessaire de tous les vices.

IL y a des FEMMES qui commencent par le libertinage sans avoir passé par les différents degrés qui conduisent à ce vice. (Mme d'Arconville.)

ON ose à peine mépriser la maîtresse d'un roi; la noblesse de son choix la justifie. Cette FEMME qui ne rougit point de cette honteuse qualité se cacherait à toute la terre si elle avait épousé un laquais, quand même il serait le plus honnête du monde, le plus capable de la rendre heureuse, qu'elle lui aurait les plus grandes obligations; tous ces motifs ne feraient point excuser son choix. Les plus indulgents diraient : C'est une âme de boue, elle a fait une bassesse. Cependant, dans la vérité, il vaudrait mieux être la FEMME du dernier des hommes du côté du rang que d'être la maîtresse du premier.

LES FEMMES qui paraissent à la cour pour s'y disputer les regards et le cœur de leur souverain, avant d'aspirer de lui faire oublier ses devoirs, n'ont-elles pas elles-mêmes oublié les leurs? Avant de se donner en spectacle, n'a-t-il pas fallu mettre bas toute pudeur, et s'accoutumer à braver le mépris des courtisans caché sous leur sombre persiflage? Que peut-on attendre dès lors d'un cœur flétri qui s'est fait une étude de s'accoutumer à l'ignominie?

UNE fois le voile de la pudeur déchiré, certaines FEMMES en viennent jusqu'à n'envisager que comme très-simple ce qui leur avait paru en premier lieu si affreux. Elles raffinent, inventent, et parviennent jusqu'à afficher le bonheur dont elles

jouissent. L'homme, naturellement inconstant, finit par s'ennuyer et se dégoûter. Le déshonneur et le repentir accompagnent jusqu'au tombeau la FEMME inconséquente dans sa conduite. (Catalani.)

UNE FEMME libertine se croit intéressée, pour sa propre justification, à conduire son amie dans le même précipice.

LES FEMMES libertines et indécentes, dont l'état est d'offrir des amusements vifs, répandent le dégoût sur les plaisirs véritables.

AVEC l'air d'une Agnès qui ne sait que rire et rougir, plus d'une jeune personne porte un cœur dépravé qui ne met aucun frein à ses désirs, et ses désirs ne sont pas honnêtes.

LES libertins même ne laissent pas d'aimer la modestie dans une FEMME : tandis que les FEMMES modestes, celles au moins qui affectent de le paraître, préfèrent toujours un homme impudent. Aussi communément toute FEMME est un libertin dans le cœur.



XIX

DE LA PROSTITUTION.

Dès le temps des patriarches, il y avait, dit Goguet, de ces FEMMES publiques qui s'abandonnaient à tout le monde indifféremment, moyennant une certaine rétribution. L'aventure de Juda avec Thamar, sa belle-fille, en fournit des preuves plus que suffisantes. Nous voyons en effet que Thamar, pour mieux en imposer à Juda, alla se poster dans le carrefour d'un grand chemin par lequel ce patriarche devait passer. Cette place, dit Moïse, et l'attitude dans laquelle elle se tenait, persuadèrent à Juda que c'était une FEMME publique, et leur marché fut conclu en conséquence, moyennant un chevreau qu'il promit, et les gages qu'il donna pour assurance de sa parole. La réponse que firent les habitants de ce lieu au berger que Juda envoya ensuite porter à cette FEMME le prix de ses faveurs, prouve bien que ces sortes d'aventures devaient être alors communes et fréquentes. « Nous n'avons point vu, lui dirent-ils, de FEMME débauchée assise dans ce carrefour. » Il fallait donc qu'il y en eût dès lors un assez grand nombre, et qu'on les reconnût pour telles à certains caractères reçus et usités.

DEPUIS les Égyptiens, qui vouaient leurs temples à la prostitution ; depuis le sage Solon, qui lui donna des asiles publics à Athènes ; depuis le sévère Caton et le philosophe-poëte (Horace), qui croyaient l'un et l'autre que le trafic

public de la beauté mercenaire était, à quelques égards, la sauvegarde de la vertu des FEMMES et des mœurs domestiques, jusqu'à la pratique de tous les gouvernements modernes, monarchiques, républicains, aristocratiques; à Pékin, à Constantinople, à Rome, à Venise, à Londres, à La Haye, comme à Paris, on a jugé ce mal plus ou moins nécessaire; mais partout on l'a jugé nécessaire. (*Journal de Paris*, 1786.)

LES écrivains sacrés peignent la ville de Babylone comme le séjour de la plus honteuse prostitution, et les auteurs profanes avouent qu'il n'y eut jamais de villes plus corrompues. On a attribué cette licence à une cérémonie religieuse observée de temps immémorial chez les Babyloniens. Par une loi fondée sur un oracle, il était ordonné à toutes les FEMMES de se rendre, une fois dans leur vie, au temple de Vénus, pour s'y prostituer à des étrangers que la connaissance de cet usage et le goût de la débauche y attiraient en grand nombre. Chaque étranger pouvait prendre la FEMME qui lui plaisait le plus. Lorsqu'il abordait l'objet de son choix, il lui présentait quelque pièce de monnaie, et disait en présentant cet argent : J'implore en votre faveur la déesse Mylitta (c'était le nom que les Babyloniens donnaient à Vénus). Il l'emmenait ensuite hors du temple, en un endroit retiré, et contentait sa passion. La FEMME ne pouvait rejeter la somme qui lui était offerte, quelque modique qu'elle fût, attendu que c'était un point de religion. Il ne lui était pas libre non plus de refuser l'étranger qui s'était présenté le premier, de quelque âge, de quelque figure et de quelque condition qu'il pût être. Dès qu'une FEMME avait satisfait à la loi, elle offrait un sacrifice à la déesse et était libre de s'en retourner chez elle.

Accoutumé à regarder chaque chose d'un œil juste et philosophique, le rédacteur de ce trait historique pense que cette loi, loin d'avoir été établie pour favoriser la débauche, a été au contraire imaginée pour l'empêcher. Les anciens regardaient les dieux comme des êtres jaloux du bonheur des mortels. Ils étaient surtout persuadés, à l'égard de Vénus, que cette déesse portait le sexe à l'impureté. Pour mettre l'honneur des FEMMES à l'abri de sa malignité et de ses caprices, et dans la vue de l'apaiser et de la satisfaire, ils imaginèrent l'espèce de sacrifice dont on vient de parler. On voulait, pour ainsi dire, racheter la vertu des FEMMES et assurer pour toujours leur chasteté en leur faisant faire un écart qui pouvait être très-pénible à la plupart; on se flattait que Vénus voudrait bien se contenter de cette humiliante prostitution, et en préserver pour toujours celles qui s'y étaient soumises une fois par obéissance et pour reconnaître l'empire absolu de la déesse. (*De l'origine des lois chez les anciens peuples.*)

LES FEMMES romaines furent les premières qui exercèrent dans leur ville natale le métier de prostituée. Il paraît que jusque-là, et dès les premiers temps de l'antiquité, les prostituées qui s'établissaient chez les différentes nations étaient presque toutes des étrangères qui s'expatriaient de leur pays. Nous trouvons en effet dans l'Écriture sainte qu'*étrangère* et *prostituée* sont synonymes. C'est dans ce sens que Salomon recommande à son fils de ne point exténuer ses forces avec les étrangères. Les FEMMES grecques, malgré la dépravation générale, se respectèrent encore assez pour ne pas souffrir qu'aucune d'elles se prostituât dans son

propre pays ; il n'y eut qu'à Rome où, bannissant toute espèce de honte, les FEMMES se prostituèrent dans leur ville natale.

CHARLEMAGNE bannit toutes les prostituées de Paris; mais elles y rentrèrent et formèrent un corps que l'on chargeait de taxes, et qui avait des juges et des statuts. Tous les ans elles faisaient une procession solennelle le jour de la sainte Madeleine. On leur assigna pour demeure les rues Fromenteau, Pavée, Glatigni, Tiron, Chapon, Tire-Boudin, Brise-Miche, du Renard, du Hurleur, de la Vieille-Bouclerie, de l'Abreuvoir, Macon et Champfleuri. On ne saurait dire le nombre qu'il y avait dans ce temps-là de ces filles *folles de leur corps*; mais, par un état tenu à la police, on en comptait en 1713 jusqu'à vingt-huit mille, preuve d'une corruption presque universelle.

LOUIS VII, pour distinguer les filles publiques des FEMMES honnêtes, défendit à celles-ci de porter des ceintures dorées; d'où est venu le proverbe : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. »

NOUS ne donnerons ici la traduction que de quelques articles d'un règlement fait en provençal, en faveur des Avignonais, au quatorzième siècle. Ce monument précieux, digne d'être transmis à la postérité, donnera une idée des mœurs de cette époque :

« Art. 1er. L'an 1347, au 8 août, notre bonne reine Jeanne (reine des Deux-Siciles et comtesse de Provence) a permis d'établir un couvent de filles destinées aux plaisirs du public dans Avignon ; elle ne veut pas que toutes les FEMMES galantes se répandent dans la ville; mais elle leur ordonne de se tenir renfermées dans la maison, et de porter, pour être connues, une aiguillette rouge sur l'épaule gauche.

» Art. 2. Si quelque fille a eu une faiblesse, et qu'elle veuille s'en permettre de nouvelles, le premier huissier la mènera par dessous le bras à travers la ville, au son du tambourin, avec l'aiguillette rouge sur l'épaule, et la logera dans la maison avec les autres. Il lui défendra de se trouver dehors la ville, à peine d'être fouettée secrètement pour la première fois, et d'être fouettée publiquement et bannie pour la seconde.

» Art. 3. Notre bonne reine commande que la maison soit établie dans la rue du Pont-Rompu, proche le couvent des frères Augustins, jusqu'à la porte de Pierre, et qu'il y ait du même côté une porte par où tout le monde puisse passer, mais pourtant qui se ferme à clef, afin que la jeunesse ne puisse rendre de visite aux filles sans la permission de l'abbesse ou supérieure, qui sera tous les ans nommée par les consuls. Cette supérieure gardera la clef; elle avertira la jeunesse de ne point faire de bruit, et de ne point chagriner les filles, etc.

» Art. 4. La supérieure ne permettra l'entrée de la maison à personne les jours du vendredi et du samedi saint, non plus que le bienheureux jour de Pâques, à peine d'être cassée et fouettée publiquement.

» Art. 5. La supérieure ne recevra aucun juif. S'il s'en trouve quelqu'un qui s'y glisse par adresse, et qui ait connaissance de l'une des filles, il sera emprisonné, pour être ensuite fouetté publiquement par la ville, etc. »

En autorisant un établissement aussi utile qu'édifiant, Jeanne pouvait avoir vingt-trois ans. On aura peut-être peine à croire qu'une princesse de cet âge ait songé à se rendre la législatrice d'une pareille fondation ; mais si l'on pense aussi que dès lors cette belle reine avait fait pendre un mari qui lui déplaisait ; qu'elle procura le même sort à trois autres dont elle se lassa successivement ; que dans le grand art de se défaire ainsi des maris ennuyeux, elle n'a jamais eu d'égale que la reine Marie Stuart, on sera moins étonné que Jeanne se soit occupée de si bonne heure des plaisirs de ses sujets.

Des habitudes ou de la constitution physique et morale des prostituées modernes.

Au début même de cet article, notre embarras n'est pas médiocre. Comment dévoiler, dans un livre qui doit respect à toutes les convenances, les annales du vice, ou risquer de ne pas accomplir notre tâche en dissimulant les erreurs de la nature humaine? Les animaux n'offrent-ils rien de semblable? Les chattes, les femelles de plusieurs insectes, ne sont-elles pas naturellement provocatrices des mâles, surtout parmi les espèces polygames?....

Pour nous borner à des remarques essentielles, nous dirons que la plupart des prostituées doivent leur embonpoint potelé, non aux suites d'un traitement mercuriel, comme l'ont soupçonné quelques médecins, mais à leur vie oisive, insouciante, souvent dans le lit, ainsi qu'à la gourmandise, à l'abus des bains chauds, qui sont leurs habitudes communes. La raucité de leur voix est attribuée aussi par Parent-Duchâtelet (*De la Prostitution dans la ville de Paris*, etc.) à l'abus des liqueurs brûlantes, à l'intempérie de l'air, à laquelle elles s'exposent la gorge nue, et à leurs vociférations criardes dans ces gargottes où elles mangent avec voracité, et se soûlent jusqu'à se rouler dans les ruisseaux et à s'entre-battre au milieu de leurs colères furibondes. Telles sont en effet les mœurs de ces dévergondées parmi les lascivetés infâmes des plus dégoûtantes débauches. Passant par toute sorte de personnes, croupissant, par l'oubli des ablutions, dans la malpropreté et le défaut de linge, elles ont mérité le nom de *putidæ* (puantes), et d'autres dénominations anciennes ou modernes. Les plus élégantes même de notre temps, selon Parent-Duchâtelet, sont heureuses de n'en être quittes que pour la gale et les poux, les moindres inconvénients du métier. Telle est cette existence de désordre où elles cherchent à s'étourdir par les changements de pays, de nom, d'attachement; elles ne s'occupent, dans l'ignorance ou l'oubli des devoirs, que de bagatelles, ne songent qu'à manger, qu'à danser, jouir; et sont obligées de dissimuler, de mentir sans cesse, pour déguiser leur état et leur origine. Souvent sans vêtements à elles, car on leur prête jusqu'aux plus nécessaires dans ces maisons où elles n'apportent que leur corps, elles végètent dans la plus ignoble incurie. Leurs infections s'enveniment parmi leurs orgies sous ces taudis fétides, ces *garnis* sales, ces rues obscures, ces allées tortueuses, où elles dérobent au jour leurs hideux déportements. Telles sont surtout ces *pierreuses* du plus bas étage, réservées aux brutales amours des soldats, des matelots, trop souvent de connivence avec les filous et les malfaiteurs, parmi les guinguettes des barrières, où l'on s'accommode à bas prix avec les plus ordurières et les plus dégoûtantes.

Si Parent-Duchâtelet ne craint pas de retracer de pareils tableaux avec la ver=

tueuse indignation d'un homme d'honneur, qu'il nous soit permis d'esquisser ici l'état physiologique des prostituées à Paris. Il y a peu de Messalines parmi elles : ce sont plutôt des aliénées, sous certains rapports, par l'imprévoyance complète de l'avenir, le besoin des jouissances du moment, la mobilité futile de leur esprit, avec la gourmandise, l'amour effréné des parures, qui composent tout leur être. Sans cesse elles retombent dans les mêmes *péchés*. Cette sorte d'aliénation érotique, qui a ses recrudescences, ne dure qu'un temps, avec débilitation des facultés cérébrales et accroissement des fonctions utérines. L'équilibre peut se rétablir, si l'on n'associe pas les jeunes prostituées non entièrement dépravées à ces misérables ordurières, pétrifiées dans la plus infâme débauche. En effet, celles qui ont longtemps vécu dans les prisons de police et dans leurs hôpitaux y contractent des vices affreux, et en sortent entièrement gangrénées au moral.

Ce qui prouve cet affaiblissement de tête, c'est qu'elles tombent plus souvent dans l'idiotisme ou la démence que les autres FEMMES ; ainsi la décrépitude, jointe à l'abrutissement de toutes les orgies, l'excès des jouissances et de l'ivrognerie, puis les chagrins, les abandons dans la misère, finissent par ruiner la vie de ces misérables ; elles périssent rongées de syphilis, d'abcès, de fistules recto-vaginales ou de phthisie, à la suite de traitements mercuriels, etc. Il est surtout remarquable que les FEMMES adonnées à la gloutonnerie le sont également à la prostitution : ces deux vices, pour l'ordinaire, s'accompagnent, car l'incontinence appelle l'intempérance par des fonctions antagonistes.

On sait que les prostituées produisent moins d'enfants que les autres FEMMES, et que, sur les trois à quatre mille courtisanes actuelles de Paris, soixante à peine deviennent enceintes par année. A cette infécondité, sollicitée souvent par de coupables manœuvres, se joignent tantôt des accouchements laborieux, tantôt des avortements. On peut même dire que leurs difficiles menstruations tiennent à de fréquents avortements des germes provoqués par des copulations nouvelles, qui font rejeter le fruit de ces imprégnations répétées. La preuve de cette cause d'infécondité résulte de la possibilité de devenir fécondes par un mariage régulier ; car c'est plutôt à leurs amis de cœur qu'à des hommes de passage que ces FEMMES rapportent leur grossesse. D'ailleurs, les enfants des prostituées, la plupart mal venus, périssent en grand nombre. Cependant ces FEMMES se font gloire d'être tendres mères ; elles croient se réhabiliter en retrouvant les plus purs sentiments de la nature.

Il faut le dire aussi, elles conservent en général très-bon cœur, soit entre elles, soit pour ceux qu'elles aiment, malgré les mauvais traitements qu'elles en éprouvent : plusieurs se privent du nécessaire par générosité ; elles nourrissent même des parents, des vieillards, avec les profits de leurs débauches. Sachant qu'elles agissent mal par leur état, elles se montrent sensibles aux témoignages d'intérêt qui les relèvent de la dégradation ou leur offrent une porte ouverte au repentir et à l'honneur ; mais la contrainte religieuse les rejette en sens contraire. Les jeunes et simples sont plus susceptibles de rentrer dans l'ordre moral que les vieilles adonnées à des vices contre nature. Celles qui ont reçu une bonne éducation restent par orgueil dans le métier, non moins que par le désir du lucre. (Virey.)

UNE courtisane n'aime personne : son cœur est dévoré par la cupidité, et son esprit ne s'occupe que des embûches qu'elle tend à ses adorateurs.

Défiez-vous, dit le Sage, d'une FEMME impudique dont la voix enchanteresse est capable de vous séduire : elle a quitté son père ou son mari ; elle a oublié le Seigneur, et toute sa conduite penche vers la mort, toutes ses démarches aboutissent aux enfers. Ceux qui la suivent ne la quitteront pas pour rentrer dans le chemin de la vie. Elle se tient assise à la porte de sa maison pour appeler ceux qui passent dans la rue ; elle les épie comme un voleur ; elle est parée avec tout l'art qu'elle juge propre à la séduction : ses lèvres distillent le miel, et les suites de ses caresses sont aussi amères que l'absinthe ; elle attire ceux qu'elle rencontre par des discours pleins d'artifice, et les malheureux la suivent comme un oiseau qui se jette dans les filets, ou comme un taureau que l'on mène au sacrifice.....

.....La conversion d'une FEMME de mauvaise vie est une espèce de miracle..... (Le P. Joly, capucin.)

Portrait de la prostituée.

MOBILE, turbulente et bavarde par complexion, paresseuse par état, ivrognesse et menteuse par intérêt, bienfaisante sans discernement, se vendant froidement à tous les instants, mais ne se donnant qu'au misérable que son cœur a choisi, et dont elle se montre excessivement jalouse ; orgueilleuse, envieuse, gourmande, voleuse, superstitieuse, colère, et surtout vindicative, telle est la FEMME dans les yeux et sur le front de laquelle on lit : *Prostituée.*

On se tromperait étrangement si l'on s'imaginait que les *filles de joie* sont toujours gaies et insouciantes, comme elles affectent de le paraître devant les mauvais sujets qu'elles recherchent. Loin de là : bien convaincues de leur abjection, et redoutant par-dessus tout d'être reconnues, ce n'est pas sans éprouver bien des moments de tristesse qu'elles portent le poids de leur ignominie, et il n'est pas rare de les surprendre plongées dans une sorte d'abattement qui les a plus d'une fois conduites au désespoir ou à la folie. Dans ces instants, et surtout au lit de la souffrance ou de la mort, la voix de la religion n'est pas sans retentissement au fond de leur âme. Alors le bon pasteur ne craint pas de consoler et de recueillir ces autres Madeleines, tristes objets du mépris du monde, mais purifiées par le repentir de tous les vices qui les souillaient. (Descuret.)

La chute de la courtisane est rarement volontaire ; son opprobre n'est pas ineffaçable ; l'amour peut la réhabiliter.

LA souffrance la plus poignante aujourd'hui, la plus terrible, c'est celle de la FEMME, et, disons le mot, celle de la prostituée. Loin de nous cette pudeur hypocrite et fausse qui laisse les plaies de la société s'envenimer au lieu de les découvrir et d'appeler le médecin à grands cris ! Peut-on vivre le cœur tranquille dans nos cités, quand on songe que tout un peuple de FEMMES auxquelles ne manquent ni la jeunesse, ni parfois la grâce, ni de bons instincts, gît écrasé sous les soubassements de notre édifice social ? que sur cette immolation reposent la paix du mariage, la sécurité des FEMMES honnêtes, des FEMMES riches, à l'abri de la séduction de la misère, et que rien n'est fait pour tirer toutes ces victimes de l'abîme ? Au contraire, toutes les fois qu'elles essaient d'en sortir, une législation sans pitié les y

refoule. Le *lupanar* les retient par les dettes qu'il leur fait perfidement contracter, et auxquelles leurs vêtements servent de garantie. Qu'elles s'échappent sans mobilier et se présentent dans un hôtel garni, c'est une contravention punie à Saint-Lazare; qu'elles réclament du travail, leur flétrissure est apparente, presque indélébile, on les repousse; si bien qu'aujourd'hui, quand elles ont compris l'horreur de leur position, le souhait le plus réalisable qu'on puisse former en leur faveur est celui d'une mort prématurée.

M. Victor Hugo n'a pas craint de prendre vivement, énergiquement, en toute rencontre, la défense de ces FEMMES; c'est d'un bel exemple. On n'a pas oublié que récemment, lors du procès de *la Tour de Nesle*, un magistrat a publiquement déclaré que la fille perdue elle-même ne devait jamais être violentée. Il est bon d'habituer le public à entendre de pareilles réclamations sortir de bouches honorables, afin que partout se généralise le désir de porter secours à la fille du peuple, qui souffre, bien plus cruellement que l'homme encore, du chômage, de l'insuffisance du salaire, du parasitisme des agents intermédiaires, en un mot, de la mauvaise distribution du travail. Dans cette œuvre réparatrice, il faut compter sur les efforts de M. Victor Hugo, car il a toujours enseigné que la chute de la courtisane était rarement volontaire, que son opprobre n'était pas ineffaçable, que l'amour pouvait la réhabiliter. N'a-t-il pas fait dire à Marion Delorme :

> Mon Didier, près de toi, rien de moi n'est resté,
> Et ton amour m'a fait une virginité.

A Marion, Didier parle ainsi :

> — Et ta chute d'ailleurs, l'as-tu pas expiée?
> Ta mère en ton berceau t'a peut-être oubliée
> Comme moi. Pauvre enfant! toute jeune, ils auront
> Vendu ton innocence!... Ah! relève ton front!

En écrivant *Angelo*, l'auteur a voulu, comme il le dit dans sa préface, mettre en jeu, dans une action toute résultante du cœur, la FEMME dans la société, la FEMME hors de la société; défendre l'une contre le despotisme, l'autre contre le mépris; enseigner à quelles épreuves résiste la vertu de l'une, à quelles larmes se lave la souillure de l'autre.

Voici comment une fille de théâtre, la Tisbé, raconte sa vie :

« On n'a pas beaucoup de pitié de nous autres, on a tort. On ne sait pas tout ce que nous avons souvent de vertu et de courage. Crois-tu que je doive tenir beaucoup à la vie? Songe donc que je mendiais tout enfant, moi. Et puis, à seize ans je me suis trouvée sans pain. J'ai été ramassée dans la rue par de grands seigneurs. Je suis tombée d'une fange dans l'autre : La faim ou l'orgie! Je sais bien qu'on vous dit : Mourez de faim! mais j'ai bien souffert, va! Oh! oui, toute la pitié est pour les grandes dames nobles. Si elles pleurent, on les console, si elles font mal, on les excuse. Et puis, elles se plaignent! Mais nous, tout est trop bon pour nous. On nous accable. Va, pauvre femme! marche toujours! De quoi te plains-tu? tous sont contre toi. Eh bien! est-ce que tu n'es pas faite pour souffrir, fille de joie? »

M. Victor Hugo a donné à ces sentiments pleins de charité leur formule la plus

poétique, la plus saisissante, dans une pièce insérée parmi les *Chants du crépuscule* et qui débute ainsi :

Oh ! n'insultez jamais une FEMME qui tombe !

A notre avis, ce morceau de seize vers aurait suffi pour mériter à M. Hugo le titre de grand poëte et de poëte social ; c'est du fond du cœur qu'il excuse, qu'il plaint la FEMME perdue. (*Démocratie pacifique*, avril 1845.)

Perle avant de tomber et fange après sa chute. .
La faute en est à nous ; à toi, riche ! à ton or !
Cette fange, d'ailleurs, contient l'eau pure encor ;
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière
Et redevienne perle, en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour
D'un rayon du soleil, ou d'un rayon d'amour !

(*Démocratie pacifique*, avril 1845.)

La prostitution n'est pas un crime, c'est un supplice.

L'AME ne peut rester oisive dans les langueurs de son veuvage, et, comme notre poitrine a besoin d'air, le cœur de la FEMME a besoin d'amour.

Cependant, lorsqu'on ne les aime pas, beaucoup de FEMMES se découragent, et périssent dans les tourments d'une mort lente sans que personne ait pitié d'elles.

D'autres, plus ardentes et plus fortes, se lèvent avec désespoir et disent : Je le chercherai !

Et elles s'en vont courant les rues et les places, où leur blanche tunique, tombée de leurs épaules, traîne et se salit dans la boue.

Pauvres colombes errantes dont les ailes se sont brisées à la recherche de leur ami !

Les voilà tombées de lassitude, et les passants marchent sur elles !

Non, personne n'a pitié de vous, ô pauvres filles folles d'amour ! ô mes sœurs les prostituées !

Pauvres filles de douleur qu'on appelle *filles de joie !* anges infortunés que poursuit la haine du monde, et qui pouviez être des anges d'amour !

Je n'ai jamais vu, le soir, errer ces pauvres oiseaux de nuit aux ailes froissées, ces pauvres âmes damnées dont la cruauté du monde se joue, sans me ressouvenir de l'épouse du Cantique qui se lève la nuit et court, folle de désir, à la recherche de son époux.

Et je me demande que cherchent ces FEMMES !

Elles cherchent l'avenir à travers la mort de leur cœur.

Elles cherchent dans la boue une perle qui est tombée de leur couronne.

Elles ne trouvaient pas leur époux dans un homme, et elles ont ouvert leurs bras à l'humanité tout entière.

Honte et éternel opprobre à ceux qui outragent ces FEMMES !

Car elles sont les martyres du siècle présent, les douleurs vivantes, les crucifiées saignantes qui prophétisent le monde à venir !

Maintenant, osons le dire avec courage, jamais une FEMME libre d'aimer et pouvant être aimée ne se prostitue à plaisir.

Comme l'instinct de l'homme a horreur de la mort, l'instinct de la FEMME a dégoût de la prostitution, et sa pudeur ne meurt jamais.

La prostitution n'est pas un crime, c'est un supplice.

Il faut pleurer sur la FEMME perdue, et non lui rire à la face.

Mais voulez-vous que je vous dise une chose terrible, une chose qui vous révoltera peut-être d'abord, et qui cependant est vraie?

Dans votre déplorable société, presque toutes les FEMMES sont nécessairement prostituées.

Car la FEMME se prostitue quand elle se livre avec dégoût aux baisers de l'homme qui ne l'aime pas.

La FEMME du présent est prostituée, parce qu'elle est esclave.

Or un être né pour être libre ne peut aimer son tyran, et si la FEMME asservie brutalement aime encore l'homme qui la tourmente, c'est qu'elle rêve l'homme qui est dans son cœur.

Mais bien souvent elle se réveille en sursaut dans ses nuits veuves d'amour.

Et près de cet homme qui ne la comprend pas, elle cherche encore celui que doit aimer son âme; elle le cherche, et ne le trouve pas. (L'abbé Constant.)

Appel aux FEMMES.

APRÈS avoir tracé la position fausse et malheureuse de la FEMME dans la société actuelle, Mme E. A. C. fait un appel à toutes ses compagnes indistinctement, afin de forcer les hommes à leur créer une position plus en harmonie avec leur condition de mère de famille.

J'appelle toutes les FEMMES, dit-elle, à méditer sur cette sainte fédération.

Je dis *toutes*, sans en excepter ces malheureuses dont le corps est livré à la dégradante prostitution; qu'elles disent, elles aussi, leurs souffrances et leurs besoins. Hélas! je ne pressens que trop leurs angoisses journalières! Pauvres créatures tombées dans l'ignominie, parce que la société ne sut pas leur accorder une place dans son sein, ou parce que leur organisation forte, n'ayant pas été comprise, fut réprouvée au lieu d'être dirigée vers un meilleur but!...

Les filles publiques! quel sujet de graves méditations! Et des siècles se sont écoulés, et puis encore des siècles, sans que les philosophes amis de l'humanité aient rien trouvé au rachat de cette triste condition. L'apogée de leur science devait-elle donc se borner à dire : *C'est nécessaire?...* La gangrène des membres a gagné le cœur : toute la société a souffert, et le temps a démontré que Dieu ne pouvait se méprendre dans son œuvre; *que tout est bien*; qu'il ne s'agit que de changer la forme pour que le fond soit sanctifié.

La fille publique est nécessaire, nous dit-on. Pourquoi donc n'est-elle pas respectée? Si toute chose indispensable est sacrée, *à priori* un être doué de beauté et d'amour, un être qui fait oublier un instant les douleurs physiques et morales, et plonge dans un ravissement dont l'extase est céleste, cet être est sacré et ne peut inspirer du mépris : loin de le conspuer, on lui devrait un culte particulier.

La fille publique d'aujourd'hui est méprisée parce qu'elle est véritablement méprisable; parce que, sans amour, elle livre son corps et vend ses caresses au tarif et à l'enchère. Mais si, au lieu de ce métier avilissant, elle avait un rang dans la

société ; si au lieu d'être pressée par le besoin, elle était dégagée de tous soins domestiques et journaliers; si une éducation avait formé son jugement, orné son esprit, elle pourrait alors se livrer à toute l'ardeur de son cœur et de son tempérament : sa fonction serait sainte, sa mission vraiment utile; car elle serait le refuge des affligés ; elle donnerait satisfaction à ces hommes à l'imagination exubérante, auxquels il faut des émotions qui répondent à leurs émotions.

Le nombre des filles publiques ne s'en augmenterait pas pour cela : toutes les FEMMES ne pouvant être convenables à une telle spécialité. La nature n'étant pas prodigue de ces organisations de feu, il est certain qu'on verrait moins de filles que de nos jours, où la plupart d'entre elles ne sont conduites à ce vil manége ni par leur tempérament ni par leur cœur, mais seulement par le motif des besoins, ou par une première faute qui les fit repousser de la famille, et ne leur laissa d'autre asile ouvert que ces repaires du vice.

A ce propos, je citerai ce que je répondais il y a quelques jours à l'auteur d'un article de journal, qui se plaignait de ce qu'on réclamait pour les FEMMES trop de liberté, et qui prétendait, après nous avoir tournées en ridicule, que cette philosophie novatrice nous apprêtait de nouvelles souffrances, sans pouvoir en rien améliorer notre sort. Je m'exprimais ainsi :

« Vous dites que ces réclamations nous attachent déjà aux gémonies sociales ! Et qui est-ce qui nous y traîne, si ce n'est vous ? Qui est-ce qui, abusant de l'innocence de la plupart des FEMMES ou d'un naturel trop exalté, les séduit, les abuse par de fallacieuses promesses, et leur crache ensuite au visage en les jetant à la voirie du coin de la rue ? N'est-ce pas vous ? Quoi ! votre souffle est-il si infect, qu'il ait si tôt terni la rose ? Quoi ! vos baisers souillent à ce point qu'ils rendent hideux l'objet que vous avez touché ! Ah ! je comprends maintenant pourquoi la FEMME n'ose jamais avouer qu'elle a eu l'hommage de votre amour ! Vous l'avez souillée par votre contact. Honteuse, elle se cache et voudrait pouvoir se fuir elle-même : elle n'est plus digne d'être l'épouse de nul de vous. Pitié ! pitié pour elle ! le lépreux l'a touchée ! la malheureuse erre à l'abandon ; son haleine, à elle aussi, est devenue infecte, le poison du scandale corrode ses nerfs, il déchire ses veines.... elle vomit corruption pour corruption.... Quoi ! tant d'ignominies ont payé son amour si pur, si chaste ! Sa tunique d'azur a disparu et fait place à l'ignoble vêtement de la prostituée !.... Elle eût été pourtant bonne épouse et tendre mère ; la nature avait formé son âme de son plus pur éther. Il le savait bien, le misérable qui reçut son premier souffle d'amour en échange de sa sale luxure, puisqu'il s'en glorifia, et s'en servit aussitôt de trophée à de nouveaux triomphes.

» Ah ! je comprends encore : l'amour de la femme ennoblit tout ce qu'il touche ; celui de l'homme salit ! »

Faisant ici un retour des effets sur les causes qui les produisent, je m'écriais :

« Enfants de Dieu, cela n'est pas possible ! Un faux raisonnement vous égare ; vos lois sociales faussent la nature ; ouvrez les yeux à la vraie lumière !

» Vous fûtes faits l'un de l'autre et l'un pour l'autre : cessez donc cet antagonisme révoltant.

» *Que l'homme respecte le choix de la* FEMME *!*

» *Qu'elle soit la famille*, puisqu'elle est l'image de la fécondité de la terre, qui fertilise le germe et lui donne la vie. »

Puis, jetant un regard investigateur dans l'avenir, j'ajoutais :

« FEMME, réjouis-toi ! Ton corps ne sera plus souillé par nul stigmate avilissant; ton front ne sera plus ridé par le travail et les soucis que nécessitent tes besoins journaliers.

» L'homme a senti ton rang.

» Ta tâche sera douce.

» Il te fera hommage de son labeur, et tu t'honoreras de son amour.

» Tu ne rougiras plus de ta fécondité : elle ne sera plus pour lui une calamité; elle deviendra au contraire le gage de ta sainteté et l'anneau d'attraction entre vous deux.

» Tous tes besoins seront prévus par *le tribut de la mère.*

» Tes jeunes charmes ne seront plus comptés pour rien dans ton union conjugale, et la fille des rois et celle du travailleur ne seront plus pesées au marc de l'or (1).

» Regarde ta bannière, elle porte : *grâce*, *douceur*, *amour* et *ordre*. N'est-ce donc pas assez pour ta dot, et te faut-il d'autres trésors pour acquérir un époux ?

» Ton *hymen* devra être *temporaire*, afin que la facilité de le renouveler augmente le bonheur des deux conjoints.

» Heureuse reine! viens partager le règne dans le foyer domestique, dans le palais et dans le temple. Sois la prêtresse attachée au culte des autels; Dieu ne dédaignera pas la suavité de tes paroles.

» Sois l'ange inspirateur des peuples, de ton époux, de tes enfants; pare-les des vertus dont ton âme surabonde.

» FEMME, tu seras belle alors; les diamants ne relèveront pas seuls l'éclat de tes yeux : le bonheur, le bonheur leur donnera une expression nouvelle.

» Le cachemire pourra parer ta taille sans être le fruit de la séduction; car tous les hommes, considérant toutes les FEMMES comme leurs mères et leurs sœurs, prendront plaisir à les parer de leurs dons, sans qu'ils y attachent le même prix que de nos jours.

» Ange de paix et d'amour, reçois la couronne due à ta patience : tu l'as bien méritée par tes innombrables souffrances.

» Mais aux premières lueurs de ce nouvel horizon, garde-toi, en traitant d'égal à égal avec ton ancien maître, de lutter avec lui de débordements et de licence : sois toujours digne et chaste, ce doit être là ta supériorité. Ne sois jamais l'esclave révolté qui compte ses blessures et calcule sa vengeance. D'ailleurs, le saurais-tu ? non! Ton rôle c'est d'aimer, puisque l'amour est ton essence : présente donc la coupe d'ambroisie couronnée de roses; que le vaincu bénisse ta victoire, et qu'au jour de la nouvelle alliance l'arc-en-ciel vous trouve confondus dans une même effusion. »

C'est ainsi que je m'exprimais, et que je m'exprime encore ici, *moi*, FEMME; promettant, au nom des FEMMES, un bonheur jusqu'à ce jour inconnu aux uns et aux autres; car, je le répète, l'homme ne doit être que malheureux de la place qu'il nous a faite : sa félonie envers Dieu, qui lui donna la force en partage, est devenue un poids incesssant qui l'oppresse, sans qu'il sache d'où lui vient ce malaise. Il

(1) Il y a quelque temps qu'une jeune et belle princesse a eu l'affront d'un refus, sa dot n'étant pas assez forte.

s'agite en tout sens, réclamant de ses chefs l'intronisation de la liberté sur la terre. La liberté ! quelle illusion ! Pourrait-il l'atteindre tant qu'il nous retient dans ses fers ? tant qu'il use tous ses moyens à former une garnison sans cesse compromise dans une citadelle sans remparts, et d'où les prisonniers ont su se donner des ailes?

Que veut-il donc ce poëte acerbe, dans son orgie de rois, avec sa crânée de sang humain ? Quel affreux cauchemar abuse sa pensée ! Il réclame la liberté, et pour qui ? Pour lui, homme; toujours pour lui !....

L'homme aussi est donc mécontent des lois qu'il s'est données ! Il arme sans cesse des milices d'hommes pour tenter une mensongère conquête : tout avorte en ses mains, semblable à ces lichens vénéneux que le moindre contact fait tomber en poussière, et qui ne laissent après eux que poison et déception !

A la FEMME seule appartient l'avenir et le bonheur de l'avenir.

Ce n'est plus une révolution armée qu'attend l'humanité : c'est de l'amour, de l'union, et du travail par l'union et par l'amour.

Puissent les pavés de nos rues être à jamais rivés en terre ! Puisse la révolution être morale et sans violence ! Le progrès par la conviction est le seul éclatant et durable.

Hommes, notre faiblesse fut notre plus puissant titre à votre appui; vous l'avez méprisée, et ne lui avez accordé que despotisme et tyrannie.

Ainsi que vous avez dompté tous les animaux par votre force et votre adresse, vous avez aussi assujéti la FEMME à tous vos caprices. Vous avez dit : « Elle sera la subalterne dans le foyer domestique lorsque nous lui ferons l'honneur de l'y admettre ; » mais vous avez été punis : n'imputez qu'à vous tous vos malheurs. — Insensés ! vous avez préféré notre crainte à notre amour, et vous n'avez pas senti le besoin d'être aimés pour vous seuls. — Vous vous êtes ainsi privés du plus pur nectar de la vie, de cette essence divine qui compense la mort et la fait surgir de son lit de boue belle et radieuse comme un jour de printemps ! — Ah ! si jamais vous appréciez le bonheur d'inspirer de l'amour, vous serez jaloux qu'il soit aussi pur qu'au jour où, né du souffle de Dieu, il s'étendit sur toute la création ! (Mme E. A. C.)

PENSÉES.

Les anciens ont excellé en tant de choses, qu'ils nous ont surpassés jusque dans leurs courtisanes. Ces FEMMES étaient chez eux d'autant plus séduisantes, qu'aux charmes de la figure, aux attraits d'une coquetterie raffinée, elles joignaient tous les agréments de l'esprit, la vivacité, la finesse, la subtilité des reparties ; elles assaisonnaient les plaisirs de leur société par tout ce que l'atticisme avait de plus ingénieux et de plus piquant. On peut voir d'après ce portrait fidèle (et c'est heureux pour les mœurs) à quelle distance nos courtisanes les plus distinguées sont restées de ces coryphées de la galanterie antique. Si quelque chose, dans ces temps modernes, pouvait en approcher ou en donner l'idée, ce serait tout au plus nos sémillantes et plus fameuses lorettes.

Dans toutes les grandes villes, le nom de *courtisane* est plus méprisé que le métier. Ce qui le prouve, ce sont des empiétements sur leurs fonctions dont elles se

plaignent. Ces sortes de FEMMES (mal reconnu nécessaire) introduisent, entretiennent et propagent, dans les États où elles abondent, le luxe et la corruption, dont on peut dire qu'elles sont les filles naturelles.

Les courtisanes me paraissent être de la secte du voluptueux Aristippe. Leur maxime favorite est de suivre la nature et d'en goûter tous les plaisirs. De même que le philosophe Bias, elles portent tout avec elles, sans souci du lendemain.

On peut dire de la parure et des allures des courtisanes, que ce sont de belles enseignes d'hôtelleries assez suspectes.

En Chine, la loi civile autorise les filles aveugles à se prostituer. Sans doute on a pensé que la nature, en ôtant à ces infortunées le dégoût et la pudeur, les avait destinées à recevoir ce privilége.

Ce fut le pape Sixte IV, le plus débauché des hommes de son temps, qui le premier fit élever à Rome une maison de prostitution publique dont il partageait le profit.

Les Romains et les Vénitiens autorisent, protégent, nourrissent, entretiennent des FEMMES dont l'unique métier est de soulager les besoins de tous les hommes; et la raison de cette conduite est sensible : ne voulant pas qu'on approche de leurs FEMMES, ils en sacrifient d'autres à la volupté. Les Français, qui n'empêchent pas trop qu'on aime leurs FEMMES, ne veulent point qu'on s'amuse avec les courtisanes, et les enferment.



3



XX

MOSAÏQUE.

ADULATION. — FLATTERIE. — LOUANGE.

L'adulation est nuisible à la morale des FEMMES.



En parcourant l'histoire ancienne et celle des siècles moyens, l'on dirait que tous les écrivains ont été d'accord pour nous transmettre les pompeux éloges des FEMMES, au lieu de nous donner l'histoire de leurs mœurs, et les moyens de perfectionner leur éducation.

Semblables aux souverains, qui, accoutumés à entendre louer sans distinction leurs actions bonnes ou mauvaises, utiles ou pernicieuses, justes ou tyranniques, sont assez malheureux pour ne plus distinguer celles qui méritent la louange de celles qui ne méritent que le blâme, les FEMMES, flattées en tout temps par tous les historiens, par tous les poëtes, par tous les romanciers, contractèrent une si

grande habitude à la louange, que l'on ne doit pas être surpris si elles se croient offensées lorsqu'une flatterie vaine et puérile ne charme pas leurs oreilles.

Si tous ces écrivains, au lieu de vouloir prouver, par des arguments aussi absurdes que bizarres, l'excellence, la dignité et la supériorité des FEMMES sur notre sexe, se fussent occupés à proposer les moyens de rendre plus utile cette moitié du genre humain, le beau sexe aurait été peut-être plus heureux, et la société mieux servie.

Je n'entends pas blâmer ceux des écrivains qui nous ont transmis les noms des FEMMES célèbres de l'antiquité, et l'histoire de leurs actions illustres; n'ont-elles pas un droit égal à l'immortalité et à la louange? Quelle reconnaissance n'a pas l'histoire à Plutarque, à Valère Maxime, à Boccace, à Jacques Brantôme, et à plusieurs autres écrivains qui ont composé des ouvrages sur les actions vertueuses des FEMMES!

Mais nous ne devons pas en croire cette foule de panégyristes, dont les écrits infectèrent l'Italie, la France et l'Espagne, dès que les Césars montèrent sur le trône. A cette époque, où l'apothéose faisait tout oublier, il était plus aisé de créer une déesse qu'une honnête FEMME.

Quel crédit donnerons-nous aux vers des troubadours, aux sonnets italiens, aux romans espagnols et français, dont le fond est partout le même, qui renferment les mêmes éloges, où chaque FEMME est le comble des perfections, un prodige de beauté et de vertu?

L'on aurait beaucoup de peine à définir l'esprit de vertige dont les écrivains des quinzième et seizième siècles furent saisis, eux qui pendant cent cinquante ans ont tous conspiré à soutenir sérieusement que les FEMMES étaient supérieures aux hommes par les talents, par le courage, et même par la force.

Corneille Agrippa donna le signal de cette galante conspiration, et le cardinal Pompée Colonna, les Porcio, les Lando, les Domenichi, les Ruscelli, les Bronzini, et plusieurs autres lettrés, aujourd'hui également oubliés, suivirent son exemple.

En mettant à contribution la théologie et le platonisme, la Bible et la philosophie d'Aristote; en citant dans la même page saint Augustin et Boccace, Homère et saint Jean, ils ont cru prouver par ce mélange bizarre de dévotion et de galanterie que le beau sexe était plus noble, plus fort, plus vertueux, plus économe et meilleur politique que les hommes. Ce procès produisit une espèce de guerre et une foule d'ouvrages, de réponses et de répliques, dans lesquels les FEMMES lettrées de ces temps-là prirent parti. En appuyant le pouvoir de leurs charmes de la force de leur plume, elles essayèrent aussi de prouver contre la nature la supériorité de leur sexe.

Il est aisé d'imaginer comment pendant ces siècles dans lesquels l'esprit de chevalerie donnait le ton à toute l'Europe; dans lesquels chaque chevalier, en consacrant sa vie à tous les dangers de la guerre, se soumettait aux lois de sa dame et souveraine; dans lesquels la France, l'Italie et l'Allemagne n'offraient qu'une lice immense où les guerriers, ornés de rubans et des chiffres de leurs maîtresses, combattaient en champ-clos pour mériter l'approbation d'une FEMME; pendant ces siècles où tout se rapportait aux FEMMES; où on n'écrivait et où on ne pensait que pour elles; où le même homme était poëte et guerrier, chantait sur sa lyre la beauté qu'il adorait et combattait pour elle; on peut bien concevoir comment tant d'écrits flatteurs, tant d'éloges exagérés du beau sexe ont pu occuper la plume des hommes les plus savants, et produire une dispute assez sérieuse sur un sujet aussi puéril.

Mais aujourd'hui que les orateurs philosophes ne célèbrent plus que ce qui est utile aux nations ou à l'humanité entière ; aujourd'hui que les poëtes paraissent avoir perdu cette galanterie délicate qui a formé dans d'autres temps leur caractère, puisqu'ils chantent les plaisirs plutôt que l'amour, et qu'ils semblent plus voluptueux que sensibles ; aujourd'hui que ce mâle et noble enthousiasme du beau sexe, qui a si bien caractérisé nos aïeux, s'il n'est pas éteint est du moins beaucoup diminué ; aujourd'hui que l'esprit de galanterie consiste à dire aux FEMMES d'un ton doux et avec un cœur glacé ce que l'on ne croit pas, et ce qu'on voudrait leur faire croire, que les noms de galants et de menteurs sont devenus presque synonymes ; aujourd'hui, dis-je, un écrivain qui ne s'occuperait que des éloges des FEMMES, qui voudrait nous les présenter comme l'ouvrage le plus parfait de la création, qui, au lieu de réformer les défauts de leur éducation, ne ferait usage de sa plume que pour les flatter, cet écrivain courrait le risque d'ennuyer la plupart de ses lecteurs, et ne pourrait que répéter ce qui depuis cinq cents ans a été écrit en France, en Italie, en Espagne, par tous les orateurs, les poëtes et les romanciers.

M. Legouvé, dans son poëme sur *Le mérite des* FEMMES, et M. de Ségur, en différents endroits de son ouvrage sur leurs mœurs et sur leur éducation, n'ont pu se garantir de ce défaut presque contagieux. Ces auteurs, nos contemporains, en faisant revivre l'ancien esprit de chevalerie, et en véritables Français, regardent les FEMMES comme l'ouvrage le plus parfait de la création.

Le premier cependant ne leur accorde pas cette supériorité qui a été le sujet de tant de disputes ; mais M. de Ségur la leur accorde en plusieurs endroits, à l'exception du génie créateur, qu'il croit particulier à notre sexe.

Je ne sais par quelle raison on trouve en général quelque chose qui répugne et dégoûte dans les ouvrages de ceux qui ont loué les FEMMES. Cela vient peut-être de ce qu'un homme ne pouvant être désintéressé en cette cause, ses éloges ont toujours un air d'adulation qui déplaît.

On suppose, à juste titre, l'intention de flatter et de séduire dans l'homme prodigue de louanges, et l'on n'aime pas que celui qui loue puisse avoir l'idée d'être payé de ses éloges. Ce motif, en effet, fait perdre à la louange toute sa délicatesse et tout son prix.

Les FEMMES, flattées dans tous les siècles par une grande partie des écrivains et par un quart du genre humain qui adorent leurs charmes, ne sont-elles pas comme ces despotes qui commandent à des peuples esclaves, et qui ont par conséquent perdu tout droit à la véritable louange ? Car l'éloge dans la bouche d'un esclave est toujours suspect.

Pour que la louange donnée à une FEMME soit juste et noble, il faut que celui qui la loue n'ait rien à espérer d'elle.

Homère fait louer Hélène par des vieillards qui admirent ses charmes et qui gémissent sur leurs effets ; qu'elle est fine et délicate, cette idée du père de la poésie !

Théocrite réussit encore mieux, puisqu'il met les éloges de la même Hélène dans la bouche de ses rivales et de ses compagnes. Ce passage de Théocrite est un des plus beaux morceaux de l'antiquité.

Quoi qu'il en soit, ne serait-il pas possible de flatter moins les FEMMES et de les

rendre plus heureuses, en perfectionnant leur éducation et en la faisant répondre aux vues de la nature et aux mœurs sociales ? Cela vaudrait peut-être mieux que tous les vers et les livres faits à l'honneur du beau sexe. (Catalani.)

2. L'espèce de culte qu'on rend aux FEMMES est aussi peu conforme au vœu de la nature que les traitements barbares dont les peuples sauvages les accablent. (Lévis.)

3. On peut tout risquer avec les FEMMES quand il s'agit d'adulation ; on les trouve toujours en pareil cas d'une crédulité si sotte, qu'il y a peu d'honneur à les tromper.

4. Estimer les FEMMES, c'est les aimer; mais si on doit les aimer parce qu'elles sont nos compagnes, nos amies, et parce qu'elles sont estimables, il ne faut pas non plus trop s'en occuper ; car c'est leur donner l'empire, et alors tout est bouleversé. (Bonnin.)

5. La flatterie en amour n'est pas très-dangereuse ; car quand les FEMMES ont de la raison, elles se défendent de tout ce que les amants leur disent ; et c'est le point le plus important de la morale des FEMMES que de douter de tout ce qu'on leur dit en galanterie. (Mlle de Scudéri.)

6. C'est par la flatterie que nous rendons les FEMMES contentes de nous et d'elles-mêmes, et que nous obtenons leur appui et leur suffrage.

7. La plus sage, la plus raisonnable des FEMMES, est sensible à la flatterie lorsqu'elle est présentée avec délicatesse et avec goût.

8. Il y a deux choses que les FEMMES ne trouvent jamais trop fortes : la flatterie pour elles-mêmes, et la médisance contre les autres.

9. Par la flatterie, on augmente la vanité des FEMMES; on leur fait croire qu'elles sont belles, et plus belles que toutes celles qu'on connaît : elles s'en applaudissent, et s'accoutument peu à peu à mépriser tout le monde. A force de les étourdir de leur mérite, on leur persuade enfin qu'elles surpassent toutes celles à qui pourtant elles sont de beaucoup inférieures à tous égards. (F. Bruys.)

10. On prétend, dit l'abbé de Varennes, que les FEMMES sont beaucoup plus fières dans l'élévation que les hommes; mais à qui nous en prendre, sinon à nous-mêmes ? Moins opposés à les en corriger, parce que nous en sommes moins jaloux, ne les conduisons-nous pas, à force de flatteries, au point de se croire autorisées dans toutes leurs manières ? (Id.)

11. Si les FEMMES étaient mieux instruites de la juste valeur de ce qui fait le fond des cajoleries qu'on leur prodigue, peut-être en feraient-elles assez peu de cas pour en faire perdre l'usage par leur fierté. Mais le mal est fait ; elles ont mis elles-mêmes parmi les devoirs d'un homme qui sait vivre, celui de les tromper ainsi. (***)

12. C'est louer bien singulièrement une FEMME à grand caractère, à grand mérite, à grande vertu, que de commencer par en insulter le sexe en disant qu'elle le surpasse. Exceller en quelque qualité que ce soit ne nous met pas plus au-dessus que

hors de notre sexe, à moins que les défauts, les vices et l'imperfection ne constituent l'essence et l'état habituel de notre espèce.

13. Jamais les FEMMES ne se trompent sur les louanges qu'elles se donnent mutuellement; toutes savent apprécier les éloges qu'elles reçoivent les unes des autres : aussi, comme elles se parlent sans sincérité, s'écoutent-elles sans beaucoup de reconnaissance. Elles n'examinent que la figure de celle qui loue : est-elle laide? on la croit, on l'aime; est-elle jolie? on la remercie froidement, et on la dédaigne; plus elle est jolie, plus on la hait. Il est presque impossible qu'entre deux jolies FEMMES il se forme une solide amitié. Deux marchands qui ont la même étoffe à débiter peuvent-ils devenir bons voisins? Aussi quand il arrive que deux jolies FEMMES soient assez heureuses pour trouver un prétexte de se débarrasser l'une de l'autre, elles le saisissent avec une vivacité, elles se détestent avec une cordialité, qui prouvent combien elles s'aimaient peu auparavant.

14. Certaines FEMMES n'en louent jamais une autre que sur ce qu'elle a de moins parfait : c'est une manière adroite d'y appeler les regards des hommes. (Saint-Prosper.)

15. L'habitude des louanges donne aux FEMMES, presque en naissant, un orgueil qui leur fait croire qu'elles ont reçu de la nature le droit de soumettre à leur beauté les cœurs de tous les hommes. Ce n'est que lorsqu'elles commencent à recevoir l'impression du sentiment, et que les traits de l'amour ont fait à leur cœur des blessures profondes, qu'elles commencent à s'intimider. L'amour-propre alors perd sa force : le désir d'être aimées leur donne la crainte de n'être pas assez aimables; elles se croient moins parfaites, parce qu'elles souhaitent de l'être davantage.

16. La louange la plus flatteuse pour une jolie FEMME, c'est le mal qu'on lui dit des autres FEMMES.

17. La louange est l'ambroisie des FEMMES, surtout quand celui qui la donne a la perfidie d'y mêler la satire d'une autre FEMME.

18. L'amour des louanges, le désir d'être flattées et admirées, dominent généralement chez les FEMMES, plus ou moins, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à soixante : aussi se plaisent-elles beaucoup dans la compagnie des personnes qui relèvent les grâces de leur esprit, de leur taille, etc. Si une FEMME reconnaissante s'étudie à faire des compliments à un homme qui lui en fait beaucoup, elle est intéressée à prouver qu'il est homme de bon sens, ou tout au moins poli, eu égard à ce qu'il pense d'elle; de sorte que le flatteur l'emportera sur l'homme assez sincère pour ne pas parler contre sa pensée.

ADULTÈRE.

1. DES FEMMES trop frappées du peu d'équité des hommes à leur égard, dit Sénancour, prétendent que l'adultère est le même dans les deux sexes. Il est bien certain pourtant que les conséquences n'étant pas les mêmes, le mal ne saurait être semblable.

« Comme le mari peut demander la séparation à cause de l'infidélité de sa FEMME, dit Montesquieu, la FEMME la demandait autrefois à cause de l'infidélité du mari. Cet usage, contraire aux dispositions des lois romaines, s'était introduit dans les cours d'Église, où l'on ne voyait que les maximes du droit canonique; et effectivement, à ne regarder le mariage que dans des idées purement spirituelles et dans le rapport aux choses de l'autre vie, la violation est la même. Mais les lois politiques et civiles de presque tous les peuples ont avec raison distingué ces deux choses. Elles ont demandé des FEMMES un degré de retenue et de continence qu'elles n'exigent point des hommes, parce que la violation de la pudeur suppose dans les FEMMES un renoncement à toutes les vertus; parce que la FEMME en violant les lois du mariage sort de l'état de sa dépendance naturelle; parce que la nature a marqué l'infidélité des FEMMES par des signes certains, outre que les enfants adultérins de la FEMME sont nécessairement au mari et à la charge du mari, au lieu que les enfants adultérins du mari ne sont pas à la FEMME ni à la charge de la FEMME. »

Ces observations de Montesquieu sur un objet qu'il n'a traité qu'en passant contiennent des choses que je ne crois pas justes; mais les raisons qui justifient les différences établies parmi nous entre l'adultère du mari et celui de la FEMME sont sans réplique. La principale est celle qui est indiquée la dernière et comme surabondante.

J.-J. Rousseau a insisté sur celle-là. « Quand la FEMME se plaint là-dessus de l'*injuste* inégalité qu'y met l'homme, elle a tort : cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfants d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, et tout mari infidèle qui prive sa FEMME du seul prix des austères devoirs de son sexe est un homme injuste et *barbare*; mais la FEMME infidèle fait plus : elle dissout la famille et brise tous les liens de la nature en donnant à l'homme des enfants qui ne sont pas à lui; elle trahit les uns et les autres; elle joint la perfidie à l'infidélité.... Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une FEMME coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entr'aimer? »

Portalis a établi cette différence en peu de mots, et avec justesse : « Le mari et la FEMME doivent incontestablement être fidèles à la foi promise; mais l'infidélité de la FEMME suppose plus de corruption, et a des effets plus dangereux que l'infidélité du mari : aussi l'homme a toujours été jugé moins sévèrement que la FEMME. Toutes les nations, éclairées en ce point par l'expérience et par une sorte d'instinct, se sont accordées à croire que le sexe le plus aimable doit encore, pour le bonheur de l'humanité, être le plus vertueux. »

2. Les FEMMES accusées d'adultère étaient tenues de nommer un champion qui attestât leur innocence en combattant pour elles. (Sainte-Foix.)

3. L'adultère, qui, dans le Code civil, est un fait immense, n'est dans le fait qu'une galanterie, une affaire de bal masqué. (Napoléon.)

4. Il faut un frein aux FEMMES qui sont adultères pour des clinquants, des vers. (Id.)

5. Quiconque aura regardé une FEMME avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. (Évangile.)

6. Et moi je vous dis que quiconque aura renvoyé sa FEMME, si ce n'est en cas d'adultère, la fait devenir adultère. (Id.)

7. Solon croyait que la plus grande peine que l'on pût ordonner contre les FEMMES adultères était la honte publique.

Lois anciennes contre la FEMME adultère.

Loi des Germains : Le mari l'ayant tondue et mise toute nue, l'expulse de la maison en présence des parents ; puis il la chasse à coups de fouet par le bourg.... (Cette coutume existait encore au temps de saint Boniface, comme on le voit par une de ses lettres.)

Loi saxonne : La FEMME adultère doit s'étrangler elle-même; puis on brûle le corps, et le complice est pendu au-dessus du bûcher....

Loi anglo-saxonne : Si quelque FEMME ou fille est trouvée en déshonnêteté, que ses vêtements lui soient coupés autour, à la hauteur de la ceinture, et qu'elle soit fouettée et chassée au milieu des risées du peuple.

Coutume encore existante en Angleterre : Si la veuve d'un paysan est convaincue d'adultère, elle est obligée de monter sur un bélier noir, tenant la queue en guise de bride, et de réciter certaine formule populaire....

Droit de Soleure, année 1506 : La FEMME adultère doit déguerpir, sans emporter rien autre qu'une quenouille et quatre pfennings.

Pierre III d'Aragon permit au mari de tenir sa FEMME adultère en charte privée, au pain et à l'eau.

Lois des Burgundes : Si une FEMME abandonne l'époux auquel on l'a légitimement unie, qu'elle meure dans la boue. (Grimm.)

En 1019, Canut Ier ordonna qu'une FEMME adultère fût punie par l'amputation du nez et des oreilles. (Cité par M. Michelet.)

AFFECTIONS.

Que les FEMMES sont heureuses ! on leur tient compte de leurs affections comme si c'étaient des vertus. Qu'elles soient tendres filles, épouses dévouées, bonnes mères, amies sincères, elles n'auront suivi que les penchants les plus doux de leur cœur, et tout le monde louera leurs vertus ! (Mme C. Fée.)

ÂGE. — VIEILLESSE.

1. La vieillesse arrive tard pour les hommes ; elle les dépouille lentement, et ne touche qu'imperceptiblement à leurs intérêts, à leur importance, à leurs plaisirs. La jeunesse des FEMMES, au contraire, est courte ; le mouvement sentimental ou la laideur la précipitent encore ; convenons que rien ne remplace les biens ou les avantages qui abandonnent une FEMME avec ses belles années. La déchéance est

complète. Que sert d'avoir été jeune, quand on ne l'est plus? « Il y a si peu de FEMMES, dit l'une d'elles (Mme de Lambert), dont le mérite dure plus que la beauté, notre position se trouve alors à une si grande distance de celle où nous nous étions vues, qu'il nous faudrait presque oublier cette brillante époque, comme d'ordinaire le monde l'oublie pour nous. Ce passage est dur; toute abdication demande du courage : pour éviter le mal de la surprise, il faut que la prévoyance l'ait d'avance émoussé.

Loin de moi cependant l'idée d'attrister les jouissances naturelles de la jeune saison par la préoccupation continue des pertes qu'elle doit subir; non, tout le présent ne doit pas être sacrifié à un avenir incertain; mais ne peut-il y avoir qu'une manière de jouir des biens qu'on possède, qui permette d'enchaîner sans secousse les diverses périodes de l'existence? Et puisque nos facultés morales conservent longtemps un degré d'activité peu en rapport avec la longue décroissance de notre être physique, n'est-ce pas à elles qu'il faut s'adresser pour obtenir la force de traverser sans découragement l'âge de la décadence?

Le plaisir comme la douleur a des formes variées. Si dans la jeunesse une FEMME a porté tout son intérêt sur des émotions fugitives, si elle a cédé aux séductions de l'imprévoyance, et livré son fragile esprit aux futilités du beau monde, elle se présentera bien légèrement armée contre les atteintes du temps; elle n'aura pas appris à supporter les revers de la nature, et infailliblement elle tombera dans une telle détresse, dans un abattement si profond, qu'il serait impossible qu'elle envisageât avec plus de fermeté les chances de leur mouvement que la perspective de la décrépitude. Mais si au contraire elle a considéré toute sa vie comme une mission sérieuse et continue, les circonstances inévitables entre lesquelles elle doit la poursuivre lui seront moins sensibles; son cœur et son esprit lui offriront toujours les moyens de les apprécier, d'en jouir et de s'en distraire.

La philosophie du dernier siècle semblait avoir pris à tâche d'offrir aux hommes des moyens de l'intéresser en évitant de l'émouvoir. La résignation qu'elle prescrivait prenait vite l'air de l'indifférence. Ce vers :

Glissez, mortels, n'appuyez pas,

a été cité comme le précepte de la vraie sociabilité; mais il y a au fond de notre âme quelque chose qui pourtant nous dit que la destinée humaine ne doit pas être prise si légèrement, et que les mobiles de notre patience et de notre courage peuvent venir de plus haut. La vie chrétienne, c'est-à-dire la vie de la charité, de la liberté et de la conscience, exige la connaissance et l'observation des conditions auxquelles on l'a reçue, et la philosophie, soutenue de cette idée que l'existence est une dette envers le Créateur, produira sûrement une résignation plus complète et plus digne que l'insouciance.

Apprécier les avantages de sa situation naturelle et sociale, et cependant se réserver des moyens de supporter ses pertes ou ses déchéances, tel est pour chacun le secret du bonheur. Tous les biens sont si fugitifs, qu'alors qu'on les tient il faut encore prévoir qu'ils doivent nous échapper. Cette pensée, dans un esprit accoutumé à raisonner, n'affaiblit pas la jouissance, et seulement la rend plus profitable. Et qu'on n'imagine pas que la réflexion doive nuire à la gaieté du caractère ni obscurcir la sérénité de la jeunesse; ce sont les mécomptes qui causent nos plus grands

chagrins, c'est leur continuité qui produit le désespoir. Quelle ressource laissent-ils à un esprit léger et irréfléchi? Le désœuvrement ajoute à toutes les douleurs comme à tous les vices. Mais qui sait penser ne craint pas de se trouver oisif; l'occupation rend paisible, le repos supplée au bonheur, et l'humeur reste douce pour les autres et pour soi. (Mme Rémusat.)

2. Je suis bien résolu d'observer religieusement cette loi de la politesse du monde, qui interdit toute question, tout calcul, toute conjecture indiscrète sur l'âge des FEMMES, et même de quelques hommes ; mais je ne parviendrai jamais à découvrir un fondement solide de cette loi. L'âge me paraît un fait aussi simple que les autres circonstances de la vie, et sur quoi on peut le moins faire illusion. Il est à peu près prononcé par les traits, par l'air et par le maintien. Ce sont ces apparences seules qui décident du goût des hommes, et qui les fixent d'autant plus nécessairement, que n'étant pas permis de chercher l'âge des FEMMES, on ne le sait jamais avec précision.

Jeune ou vieux, à quelque âge que ce soit, il est seulement question de plaire. S'il s'agissait d'autoriser ou de faire pardonner la curiosité qu'on pourrait témoigner sur l'âge des FEMMES, comment ce dépôt public, ces annales abrégées qu'on voit tous les ans entre les mains de tout le monde, et qui marquent exactement l'âge des princes et des princesses des maisons souveraines de l'Europe, n'ont-elles pu servir à lever l'horrible scandale de la déclaration de l'âge des FEMMES? Ce n'est qu'après leur quatre-vingtième année qu'il est permis d'ouvrir la bouche sur leur âge et sur celui de quelques hommes. C'est qu'on a alors un nouveau prétexte, une raison de plus pour continuer à les admirer, quoique sous une forme différente.

3. Le terme de *vieillard* emporte avec lui l'idée de la prudence, de la sagesse et de la vénération. Celui de *vieux* n'est pas entendu aussi favorablement; mais pour le mot de *vieille*, c'est l'injure la plus grande qu'on puisse adresser à une FEMME.

4. La reine Élisabeth ayant refusé au comte d'Essex, son amant, une grâce pécuniaire, il laissa échapper son ressentiment en disant : « Cette vieille FEMME a l'esprit aussi mal fait que le corps. » Ces paroles, rapportées à Élisabeth, contribuèrent plus que toute autre chose à déterminer la reine à signer sa condamnation.

5. La belle Ninon de Lenclos, qui vécut sans vieillir, et qui mourut à quatre-vingt-onze ans, disait que la vieillesse était l'enfer des FEMMES.

6. Je conseille aux vieilles filles d'éviter toutes ces espèces de décorations extérieures que la jeunesse s'est appropriées, et surtout l'usage des rubans roses, pour lequel elles ont beaucoup de penchant. Un vaurien de ma connaissance déclarait que toute vieille fille qui se montrait décorée d'ornements de cette couleur lui semblait être un vaisseau en danger qui déployait ses signaux de détresse, invitant le premier aventurier à venir à son secours. (Hayley.)

7. La vie des FEMMES se compose de quatre âges, représentés dans l'ordre suivant : une poupée, un miroir, un métier à broderie, et un livre.

8. Quand les FEMMES ont passé trente ans, la première chose qu'elles oublient,

c'est leur âge : lorsqu'elles sont parvenues à quarante, elles en perdent entièrement le souvenir.

9. Le plus dangereux ridicule d'une vieille FEMME qui a été aimable, c'est d'oublier qu'elle ne l'est plus.

10. Avertissez une FEMME qui approche de la trentaine que les airs enfantins et les parures faites pour la première jeunesse ne lui vont plus; avertissez-la quelque temps après qu'il faut chercher à acquérir un genre de mérite et d'agrément plus solide que la coquetterie; à cinquante ans, qu'il faut qu'elle renonce à toute prétention de plaire autrement que par l'amabilité et la bonté; ayez cette bonne foi-là, si vous voulez vous faire détester.

11. Le monde qui ne veut plus adorer les attraits d'une vieille FEMME lui paraît peuplé de méchants et d'impies; elle prétend le forcer à respecter du moins sa piété : cette même ambition qu'elle a eue dans la société la suit dans sa retraite. Elle veut avoir parmi les dévotes le même rang qu'elle a tenu jadis parmi ses rivales en beauté.

12. Il y a beaucoup de FEMMES qui à l'âge de soixante ans ont la naïveté de se croire malades, parce que leur teint a perdu sa fraîcheur.

13. A quarante ans, une FEMME ne doit plus avoir de prétentions : si elle est aimable, elle peut encore conserver ses conquêtes; mais le ridicule à cet âge est d'en vouloir faire de nouvelles. Il faut bien des siècles pour produire une Ninon de Lenclos!

14. Dire à une FEMME qu'elle est vieille, c'est de tous les crimes le moins digne de pardon.

15. La jeunesse des FEMMES est plus courte et plus brillante que celle des hommes : leur vieillesse est plus fâcheuse et plus longue.

16. Dans l'âge où les FEMMES commencent à être moins aimables, elles savent beaucoup mieux aimer.

17. Les FEMMES n'ont qu'un temps fort court pour plaire par les agréments de la figure; quand une fois elles ont quarante ans, elles ont beau avoir été belles et l'être encore, les grâces s'éloignent avec la jeunesse, et les amours avec elles.

18. On dit que chez le Grand-Seigneur, les FEMMES, qui y sont en nombre infini, ont leur congé à vingt-deux ans. (Montaigne.)

19. Un signe de vieillesse dans les FEMMES, c'est quand leur cœur devient capable d'amitié pour leur propre sexe; car les jeunes FEMMES n'aiment rien qu'elles-mêmes.

20. La question la plus barbare qu'on puisse adresser à une FEMME qui n'est plus dans son printemps, c'est de lui demander son âge.

21. Ce qui effraye le plus la FEMME, c'est de songer qu'elle vieillit. Toutefois elle s'en consolerait peut-être si les rides se montraient ailleurs que sur le front

22. Si les FEMMES pouvaient cacher aussi facilement leurs rides et leurs cheveux

blancs qu'elles cachent leurs faiblesses, elles ne s'inquiéteraient pas plus de ceux-là qu'elles ne s'inquiètent de celles-ci.

23. Quand une faction est renversée, les braves se retirent, mais les gens d'esprit et les bêtes ramassent les morceaux : les premiers pour sauver un principe, et les autres pour commencer une secte. La même chose arrive au déclin d'une jolie FEMME : les conquérants l'abandonnent, mais les savants et les marguilliers se disputent à qui en fera une muse ou une sainte.

24. Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions, c'est là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de FEMMES se font dévotes à cinquante ans, et se sauvent d'un ennui par un autre. (Voltaire.)

25. Quelques personnes comptent l'âge des FEMMES par leurs soleils ou leurs années ; je crois que la lune serait une date plus convenable pour ces chères créatures. Et pourquoi ? parce qu'elle est inconstante et chaste : je n'en sais pas d'autre raison..... (Byron.)

FEMMES de quarante ans.

26. Il est une situation cruelle, embarrassante pour une FEMME qui a excité longtemps les désirs des hommes et la jalousie de son sexe ; c'est le moment où son miroir lui dit : Vous n'êtes plus charmante comme autrefois ; vous avez beau être indulgente à vous-même, votre beauté s'efface, et quoique l'éclipse de vos attraits soit imperceptible, elle n'en est pas moins réelle.

Elle voudrait démentir ce cristal véridique ; elle fait tacitement l'examen de ses charmes, et pousse un profond soupir. L'amour-propre a beau parler, la vérité terrible est plus forte que lui. Une angoisse amère abat son cœur ; en perdant ses agréments, elle sent qu'elle perd son existence.

Quoi ! ceux qu'elle avait enchaînés à son char bientôt ne laisseront plus tomber sur elle qu'un regard de complaisance ! Ceux qu'elle a rebutés triompheront en voyant ses attraits flétris ! Ce monde qu'elle a trompé, et dont elle était l'idole, à peine se souviendra d'elle ! Bientôt elle ne devra plus qu'à la politesse ce qu'elle devait à l'amour. Ses regards inviteront en vain les regards de ses voisins ; dès qu'on l'aura fixée, on détournera les yeux. Quel état pénible, surtout lorsque le cœur est encore avide du désir de plaire, lorsque l'on veut toujours paraître, et que personne ne s'empresse à vous remarquer !

C'est alors qu'une FEMME, exilée de la société, ressent un chagrin cent fois plus vif que le ministre ambitieux qui se trouve tout à coup dépossédé du pouvoir dont il était si fier et si jaloux. Tous deux versent des larmes secrètes en jetant de loin un coup d'œil vers le monde, vers ce maître changeant et tyrannique, qui dans son ingratitude oublie tout ce qu'on a fait pour lui. Tous deux sont encore dévorés d'une ambition sourde ; celle d'une FEMME se trouve là plus impuissante. N'être plus de mise dans le tourbillon du monde lui semble un ridicule plus cruel que le déshonneur.

Pour la sauver de cet état affreux, de cette honte de n'être plus rien, de cet ennui indéfinissable, il se présente à elle deux ressources, la dévotion et le bel-esprit. Mais

ces deux états sont surannés ; la dévotion n'est plus de mode ; et l'affiche du bel-esprit est devenue trop difficile à soutenir.

Que fait-elle donc ? Elle s'entoure de jeunes demoiselles, brillantes de fraîcheur et de beauté, elle les dirige, les endoctrine, entre dans tous leurs secrets, et parvient ainsi à faire encore rechercher sa société, et à prolonger cette espèce d'empire dont elle est si jalouse.

L'expérience du monde lui a appris que toutes les affaires se travaillaient comme la tapisserie. On voit naître les couleurs, et la main est cachée ; elle se livre donc à l'intrigue, elle a un bureau, un secrétaire ; elle écrit trente lettres par jour : vingt-neuf sont rejetées, une réussit, et la voilà satisfaite. Elle protége ; on y croit parce qu'elle le dit tout haut. L'espérance qui vous abuse fait qu'on ajoute foi à ses promesses ; elle se mêle d'un emploi de quatre cents livres, comme de la nomination d'un premier commis. Rien ne la rebute, et pourvu que son nom soit cité chez les ministres, pourvu qu'on dise qu'elle négocie des places et des mariages, qu'on a aperçu dans son salon un évêque et un maréchal de France, on lui attribue une grande existence, et quelquefois elle est contente de la simple apparence du crédit et du pouvoir.

Il faut bien que plusieurs FEMMES, qui, à la lettre, ont leurs bureaux, chérissent à un certain âge ce genre d'occupation ; car dès qu'une petite place vient à vaquer, cent lettres de recommandation la sollicitent. Chaque postulante fait autant d'efforts que s'il s'agissait d'un objet de la plus grande importance.

La FEMME qui ne se sent pas les qualités requises pour ce grand rôle, ou qui n'a pas le crédit convenable, prend le parti de la retraite, joue la petite santé, s'environne de médecins, sans trop goûter de leurs ordonnances. Elle paraît accablée d'une migraine éternelle ; c'est un artifice ingénieux pour donner à ses attraits expirants un air de langueur au défaut d'un jour plus piquant. Elle ouvre sa porte à cette foule de gens qui portent partout leur désœuvrement, qui viennent sans façon bâiller dans leur visite et accuser l'excessive lenteur du temps. Enfin, après avoir eu nombre d'amants, elle doit s'estimer heureuse si elle a su en convertir un en fidèle ami.

Au reste, une FEMME à Paris n'a jamais quarante ans ; elle en a toujours trente ou soixante ; et comme personne ne dit le contraire, la FEMME quadragénaire n'existe pas. (Mercier.)

Les vieilles filles.

27. Une vieille fille !... Ciel ! quel nom viens-je de prononcer ! Une vieille fille !... c'est le nom le plus triste que puisse porter la FEMME. Une vieille fille est en quelque sorte placée en dehors de l'intérêt qui s'attache à son sexe. Le nom de jeune fille est le mot le plus gracieux de la langue humaine, et nous ne le prononçons qu'avec amour ; celui d'épouse exprime la plus haute dignité sociale de la FEMME, et nous lui attachons une idée de respect ; celui de mère fait naître en nous un sentiment plus délicieux que l'amour lui-même ; celui de veuve nous attendrit et excite notre pitié ; celui de grand'mère nous frappe par une sorte de douce majesté, en même temps qu'il nous inspire de la vénération ; mais que dire de ce nom de vieille fille ? Vieille fille ! quelle sympathie peut lui être acquise ? quels souvenirs la protégent ? quelles espérances demandent grâce pour elle ?

Une vieille fille ! l'égoïsme dans une FEMME ! une FEMME qui a calculé au lieu d'aimer ! une FEMME qui n'a pas craint d'être trompée par sa raison et a craint de l'être par son cœur ! une FEMME qui s'est dit : Un mari pourrait me rendre malheureuse, et qui n'a pas entendu au dedans d'elle-même une voix lui répondre : Un fils te rendrait heureuse ! Une FEMME qui n'a pas voulu sacrifier sa liberté à l'espoir d'être mère ! Oui, oui, vieilles filles, oui, vous êtes placées en dehors de l'intérêt qui s'attache à votre sexe, et vous le méritez : vous le méritez, parce que vous l'avez comme abjuré, votre sexe, parce que vous avez fait rejaillir sur lui un indigne soupçon, parce que vous l'avez moralement calomnié en faisant croire que le titre de mère n'était pas tellement doux pour la FEMME, qu'elle pût pour l'obtenir braver la pauvreté ou l'esclavage.

Le mot *vieille fille* est un terme générique qui renferme plusieurs variétés, de même que le mot *chardon* comprend plusieurs espèces, telles que chardon bénit, chardon Marie, chardon-roland, aux ânes, doré, échinope, etc. Ainsi, il y a la vieille fille repentante d'avoir été trop difficile dans ses prétentions; la vieille fille repentante d'avoir été trop coquette, et d'avoir par là effrayé tous les soupirants; la vieille fille repentante de n'avoir eu aucune qualité capable de la faire aimer; la vieille fille repentante d'avoir cru que les serments d'un séducteur valaient un contrat, etc., etc. Nous avons donné partout l'épithète *repentante* au mot vieille fille, parce que nous regardons comme certain qu'il n'est pas une vieille fille qui n'ait un repentir quelconque, attendu qu'il n'en est pas une qui ne soit malheureuse, attendu qu'il n'en est pas une qui ne soit plus ou moins malheureuse par sa faute. (Jacomy-Regnier.)

AIMER.

1. Si l'on aimait son ami pour lui-même, dit Helvétius, on ne considérerait que son bien-être; on ne lui reprocherait pas le temps qu'il a été sans nous voir ou sans nous écrire. Apparemment qu'il s'occupe plus agréablement, dirions-nous; je me trouve heureux de son bonheur.

Mais il y a des amis qui vous rendent d'autant plus malheureux qu'ils vous aiment davantage. Les FEMMES surtout n'aiment que de cette manière. Elles vous boudent, vous querellent, et ne vous voient que pour répandre en votre présence toute la bile que leur a causée votre absence.

2. Il n'est pas décidé que les FEMMES aiment plus que les hommes; mais il est incontestable qu'elles savent mieux aimer. (Sanial Dubay.)

3. Il n'est pas très-rare de voir des jeunes FEMMES tendrement attachées à des hommes déjà vieux, et les aimer véritablement; mais on ne connaît guère que Ninon de Lenclos qui, dans un âge déjà avancé, ait rendu un jeune homme amoureux d'elle. (Beauchêne.)

4. Les FEMMES aiment avec leur cœur, les hommes avec leurs sens. (Id.)

5. Les hommes sont gouvernés par leurs sens avant de connaître leur cœur; mais la plupart des FEMMES ont besoin d'aimer, et seraient rarement séduites par les plaisirs si elles n'étaient entraînées par l'exemple. (Duclos.)

6. La FEMME que l'on aime le plus est souvent celle à qui on le dit le moins. (Beauchêne.)

7. Tant qu'on aime une FEMME, on lui parle beaucoup d'elle; quand on ne l'aime plus, on lui parle beaucoup de soi. (Id.)

8. On est toujours disposé à trouver la plus belle la FEMME qu'on aime davantage. (Id.) V. AMITIÉ. AMOUR.

AMABILITÉ.

1. Il y a beaucoup de FEMMES qui seraient fort aimables si elles pouvaient oublier un peu qu'elles le sont. (Marivaux.)

AMANT.

1. Une FEMME doit se conduire avec son amant de manière à le forcer de rester toujours son ami.

2. Les FEMMES ne font de leurs amants que des amis froids, ou des ennemis.

3. Rien ne détermine si puissamment une FEMME à bien traiter un amant que la concurrence d'une rivale.

4. Il est rare qu'une FEMME sache mauvais gré à quelque amant que ce puisse être des efforts qu'il fait pour l'obtenir.

5. Les FEMMES aiment assez qu'un amant fasse le plaintif autour d'elles; mais il en est peu qui, dans la concurrence d'un amant vif et douloureux, donnent la préférence au second.

6. Il faudrait, pour être heureux avec les FEMMES, n'être ni mari ni amant: le premier personnage est trop sot, et le second trop gênant.

7. Une maîtresse abandonnée devient toujours une ennemie réconciliable pour l'amant qui l'a quittée.

8. Les FEMMES reconnaissent tacitement l'infériorité de leur sexe, par le plaisir orgueilleux qu'elles prennent à voir un amant à leurs pieds.

9. Il faut qu'une FEMME soit plus sage pour n'avoir qu'un amant que pour n'en point avoir. En effet, quel effort fait-elle de se priver d'un plaisir qu'elle ne connaît point? Sa vertu n'a point à combattre des idées dangereuses qui retracent dans l'esprit certaines situations qui sont les plus terribles ennemies des FEMMES qui ont aimé.

10. Il n'y a rien de plus dangereux pour une FEMME honnête qu'un amant sage et respectueux, parce que sa conduite écarte tout soupçon de danger, et le rend, par ce moyen, presque inévitable.

11. Le lierre ne s'attache pas plus fortement à l'ormeau qu'une FEMME à l'amant sur lequel on la contrarie.

ÂME.

1. Il y a dans l'âme des FEMMES une faculté d'analyse que la vie retirée développe.

que leur frottement avec mille circonstances délicates favorise, que Dieu leur a donnée parce qu'elle était nécessaire à leur mission toute intérieure, mais qui devient fatale lorsqu'elle s'exerce avec exagération dans le domaine du sentiment. (Mme Gasparin.)

2. Il n'y a point d'âme plus ferme et plus courageuse que celle d'une FEMME qui se respecte.

3. Une justice qu'on ne peut refuser aux FEMMES, et que je me fais tout à la fois un devoir et un plaisir de leur rendre, c'est qu'en général elles ont l'âme honnête, le cœur droit, les sentiments nobles, élevés, généreux et compatissants. Il ne s'en trouverait pas une seule qui n'eût le plus profond mépris pour la bassesse et la lâcheté, et celui-là les a bien caractérisées qui a dit :

Rien ne plaît tant aux yeux des belles
Que le courage d'un guerrier.

AMITIÉ.

1. Nombre de gens ont prétendu que l'amitié des FEMMES entre elles était rarement sincère et profonde; que surtout elle était peu susceptible de ces sacrifices héroïques, de ces dévouements sublimes dont quelques attachements d'homme à homme ont donné le beau spectacle à l'univers. Je sais bien qu'elles n'ont dans leurs annales particulières rien à opposer aux amitiés justement célèbres d'Oreste et de Pylade, de Thésée et de Pirithoüs, de Damon et de Pythias, de Dubreuil et de Pechméja; mais qu'en peut-on conclure? N'est-ce pas toujours en secret, et pour ainsi dire mystérieusement, que les FEMMES se livrent à leurs plus innocentes affections? Je suis convaincu que l'amitié est aussi pour elles une divinité chérie, qui a ses autels, ses prêtresses et ses sacrifices. Si la mythologie et l'histoire n'étalent pas fastueusement les prodiges de générosité que ce sentiment a pu leur inspirer, quiconque observerait, sous ce rapport, la société de nos jours seulement, ne manquerait pas de découvrir plus d'un couple d'amies dévouées, mettant en commun leurs peines et leurs plaisirs, se confiant sans réserve tous ces secrets sans nombre dont leur existence est remplie et en quelque sorte composée; sans cesse prenant la défense ou faisant les honneurs l'une de l'autre; en un mot, se servant mutuellement de guide, d'appui, de caution, et pour ainsi dire de providence.

Si, du reste, ces amitiés fortes et généreuses sont un peu plus rares parmi elles que parmi nous, où toutefois elles ne sont pas fort communes, on peut assigner à ce fait une cause plus naturelle que le conflit d'intérêts par lequel on prétend l'expliquer. Les FEMMES, plus faibles que nous dans l'ordre de la nature et dans celui de la société, sont portées, par l'instinct même de leur faiblesse, à choisir de préférence pour objet de leur principal attachement un être plus fort qu'elles, qui puisse les soutenir, les protéger et les défendre. Lorsque de deux FEMMES, étroitement unies entre elles, l'une vient à se choisir un mari, il est infiniment rare que l'autre n'ait pas à se plaindre bientôt du refroidissement progressif, et souvent assez rapide, d'une amitié dont la constance paraissait être à l'épreuve de tous les événements de la vie et de toutes les vicissitudes de la destinée. Dans ce même cas, les parents les plus chéris d'une jeune fille, ceux qui tenaient une plus grande place

dans son cœur, sont tout à coup réduits à n'y occuper qu'un très-petit espace. On dirait trop souvent que la FEMME prend à la lettre ce que l'Église dit en consacrant l'union conjugale : *Abandonnez vos parents pour vous attacher à votre mari*. Il n'en est pas de même chez les hommes ; leur amour n'est pas aussi exclusif, et s'il suspend momentanément l'activité des autres sentiments, du moins il ne les diminue ni ne les absorbe.

Mais ce qui contribue surtout à éteindre la chaleur, ou même à abréger la durée de ces amitiés que les FEMMES ont contractées entre elles pendant le désœuvrement de leur cœur, et à empêcher qu'elles n'en contractent de nouvelles, aussi vives, aussi ardentes que les premières, c'est la tendresse maternelle, ce sentiment, disons mieux, cette passion tellement énergique et surabondante de sa nature, qu'elle accroît l'amour lui-même, lorsque rien ne semblait pouvoir l'augmenter, et que, seule de toutes les passions, elle subsisterait toujours et dans toute sa force sans obtenir ni espérer de retour, s'il était possible qu'il ne lui en fût pas accordé. L'âme qui en est remplie, qui en a savouré les jouissances ineffables, est nécessairement hors d'état de goûter avec la même sensibilité qu'auparavant le charme de tous les attachements étrangers. Une FEMME devenue mère peut conserver, peut former encore plusieurs liaisons douces, légères, et douces à cause de leur légèreté même ; mais il me paraît bien difficile qu'elle contracte une de ces amitiés profondément tendres et passionnées, qui s'alimentent de sacrifices mutuels faits avec délices et acceptés sans efforts. L'amitié véritable est un pacte en vertu duquel on doit tenir sans cesse sa fortune, sa vie même, à la libre disposition de celui à qui l'on s'est uni. Comment une mère pourrait-elle engager des biens et des jours qui ne lui appartiennent plus, qui appartiennent à ses enfants ? (Auger.)

2. Les écoles anciennes n'ont pas reconnu à la FEMME la vertu nécessaire pour en faire une amie, et le célèbre Montaigne a aussi avancé que les FEMMES sont incapables d'éprouver le sentiment de l'amitié. Demoustier, dont le génie aimable ne fit jamais défaut au beau sexe, s'est chargé de combattre et les écoles anciennes et les philosophes qui ont adopté leurs idées :

« Que dites-vous, mesdames, de ces écoles anciennes, qui, de leur suprême autorité, vous bannissent si cruellement du domaine de l'amitié ? Ne soupçonnez-vous pas que les maîtres de ces écoles, se bornant près de vous au titre vulgaire d'amant, et n'ayant jamais su désintéresser leurs passions pour mériter d'être vos amis, ont rejeté sur votre cœur la faute qu'ils ne devaient attribuer qu'à leurs sens ? N'est-il pas de plus tyrannique injustice de prétendre être aimé pour soi par les êtres qu'on n'a jamais aimés pour eux-mêmes ?

» O vous qui, vous attribuant exclusivement le sentiment le plus sublime dont l'homme puisse s'enorgueillir, en avez dérobé le titre aux FEMMES sans leur en ravir la possession, que n'avez-vous vécu parmi nous au moment où le chaos des passions humaines confondait dans le même abîme et les vainqueurs et les vaincus, et les victimes et les sacrificateurs ; où le crime triomphant et l'audace effrénée avaient condamné l'humanité au silence et la vertu au néant ! Persécutés vous-mêmes (car vous étiez vertueux), chargés de fers, et menacés du glaive de vos tyrans, cherchant parmi les compagnons de votre captivité quelque adoucissement à vos peines, et n'y trouvant que l'âpre ressentiment de leurs propres misères, réduits à n'avoir

plus un ami sur la terre, plongés enfin dans ce morne découragement qui suit le malheur et l'abandon, vous eussiez entendu sous les murs de votre prison une voix aussi douce que celle de l'espérance ; les effets eussent toujours suivi de près les promesses. Tantôt par mille détours ingénieux les secours seraient parvenus jusqu'à vous sans vous laisser même entrevoir la main qui vous les présentait ; tantôt, cédant au pouvoir magique de la jeunesse et de la beauté, vous eussiez vu les portes de fer s'entr'ouvrir, et l'humanité, sous les traits de la modestie, regardant vos fers d'un œil timide, les brisant d'une main hardie, vous arracher à la rage muette de vos bourreaux consternés, et n'ambitionner pour prix de ce service que le bonheur de contempler la surprise et de partager les larmes de votre famille. Peut-être alors, détrompés par la raison, éclairés par la reconnaissance, vous vous seriez écriés : « Quand la terreur et la haine ont envahi le cœur des hommes, c'est dans celui des » FEMMES qu'il faut chercher le courage et l'amitié. »

3. L'amitié s'enrichit des pertes de l'amour.

Pensée délicate, mais malheureusement peu vraie, surtout à l'égard des FEMMES. Pour que l'amitié succède à l'amour dans le cœur de deux êtres qui ont ressenti l'un pour l'autre une passion violente, il faut qu'elle soit également éteinte des deux côtés. Sans cela la haine remplace l'amour dans le cœur de celui qui n'est plus aimé ; l'amour-propre offensé ne pardonne pas ; et si une FEMME passionnée avait à choisir entre la mort de son amant et son indifférence, son choix ne serait pas douteux. De toutes les manières dont on représente l'Amitié, l'emblème que lui donnaient les Romains est le plus juste : c'était une belle fille, simplement vêtue d'une robe blanche, la gorge à moitié nue, couronnée de myrte et de feuilles de grenadier entrelacées, avec ces mots sur le front : *Hiver et été*. La frange de sa tunique portait ces deux autres : *La mort et la vie*. De la main droite elle montrait son côté ouvert jusqu'au cœur ; on y lisait : *De près et de loin*. On la peignait aussi les pieds nus, parce qu'il n'est point d'incommodités qu'un véritable ami ne brave pour le service de son ami.

4. L'amitié dans les FEMMES doit être plus rare que parmi les hommes ; mais il faut convenir que lorsqu'elle s'y trouve, elle doit être aussi plus délicate et plus tendre. Les hommes en général ont plus les procédés que les grâces de l'amitié. Quelquefois, en soulageant, ils blessent, et leurs sentiments les plus tendres ne sont pas fort éclairés sur les petites choses qui ont tant de prix. Mais les FEMMES ont une sensibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe : elles devinent l'amitié qui se tait ; elles encouragent l'amitié timide ; elles consolent doucement l'amitié qui souffre. Avec des instruments plus fins, elles manient plus aisément un cœur malade ; elles le reposent et l'empêchent de sentir ses agitations. Elles savent surtout donner du prix à mille choses qui n'en auraient pas. Il faudrait donc peut-être désirer un homme pour ami dans les grandes occasions ; mais pour le bonheur de tous les jours, il faut désirer l'amitié d'une FEMME. (Thomas.)

5. Les FEMMES font habituellement de la confidence le premier besoin de l'amitié, et ce n'est plus alors qu'une conséquence de l'amour ; il faut que réciproquement une passion semblable les occupe, et leur conversation n'est souvent alors que le sacrifice alternatif fait par celle qui écoute à l'espérance de parler à son tour. La

confidence même que l'on s'adresse l'une à l'autre de sentiments moins exclusifs porte avec elle le même caractère, et l'occupation qu'on a de soi est un tiers importun successivement à toutes deux. Que devient cependant le plaisir de se confier, si l'on aperçoit de l'indifférence, si l'on surprend un effort? Tout est dit pour les âmes sensibles, et la personnalité seule peut continuer des entretiens dont l'œil pénétrant de la délicatesse a vu l'amitié fatiguée.

Les FEMMES, ayant toutes la même destinée, tendent toutes au même but; et cette espèce de jalousie, qui se compose du sentiment et de l'amour-propre, est la plus difficile à dompter. Il y a dans la plupart d'entre elles un art qui n'est pas de la fausseté, mais un certain arrangement de la vérité dont elles ont toutes le secret, et dont cependant elles détestent la découverte. Jamais le commun des FEMMES ne pourra supporter de chercher à plaire à un homme devant une autre FEMME. Il y a aussi une espèce de fortune commune à tout ce sexe en agréments, en esprit, en beauté, et chaque FEMME se persuade qu'elle hérite de la ruine de l'autre. Il faudrait donc ou une absence totale de sentiments vifs qui, en détruisant la rivalité, amortirait aussi toute espèce d'intérêt, ou une vraie supériorité, pour effacer la trace des obstacles généraux qui séparent les FEMMES entre elles; il faut trouver autant d'agréments qu'on peut s'en croire, et plus de qualités positives, pour qu'il y ait du repos dans elle et du dévouement en soi; alors le premier bien, sans doute, est l'amitié d'une FEMME. Quel homme éprouva jamais tout ce que le cœur d'une FEMME peut souffrir? L'être qui fut ou serait aussi malheureux que vous peut seul porter du secours au plus intime, au plus amer de la douleur. Mais quand cet objet unique serait rencontré, la destinée, l'absence, ne pourraient-elles pas troubler le bonheur d'un tel lien? Et d'ailleurs, celle qui croirait posséder l'ami le plus parfait et le plus sensible, l'amie la plus distinguée, sachant mieux que personne tout ce qu'il faut pour obtenir du bonheur dans de telles relations, serait d'autant plus éloignée de conseiller comme la destinée de tous, la plus rare des chances morales.

Enfin, deux amis d'un sexe différent, qui n'ont aucun intérêt commun, aucun sentiment absolument pareil, semblent devoir se rapprocher par cette opposition même; mais si l'amour les captive, je ne sais quel sentiment, mêlé d'amour-propre et d'égoïsme, fait trouver à un homme ou à une FEMME liés par l'amitié peu de plaisir à s'entendre parler de la passion qui les occupe; ces sortes de liens ne se maintiennent pas, ou cessent, alors qu'on n'aime plus l'objet dont on s'entretenait : on s'aperçoit tout à coup que lui seul vous réunissait. Si ces deux amis, au contraire, n'ont point de premier objet, ils voudront obtenir l'un de l'autre cette préférence suprême. Dès qu'un homme et une FEMME ne sont point attachés ailleurs par l'amour, ils cherchent dans leur amitié tout le dévouement de ce sentiment, et il y a une sorte d'exigence naturelle entre deux personnes d'un sexe différent qui fait demander par degrés, et sans s'en apercevoir, ce que la passion seule peut donner, quelque éloigné que l'un et l'autre soit de la ressentir : on se soumet d'avance et sans peine à la préférence que son ami accorde à sa maîtresse; mais on ne s'accoutume pas à voir les bornes que la nature même de son sentiment met aux preuves de son amitié; on croit donner plus qu'on ne reçoit, par cela même qu'on est plus frappé de l'un que de l'autre, et l'égalité est aussi difficile à établir sous ce rapport que sous tous les autres; cependant elle est le but où tendent ceux qui se

livrent à ce lien. L'amour se passerait bien plutôt de réciprocité que l'amitié; là où il existe de l'ivresse, on peut suppléer à tout par de l'erreur; mais l'amitié ne peut se tromper, et lorsqu'elle compare, elle n'obtient presque jamais le résultat qu'elle désire : ce qu'on mesure paraît rarement égal; il y a quelquefois plus de parité dans les extrêmes, et les sentiments sans bornes se croient plus aisément semblables. (Mme de Staël.)

6. C'est à Paris qu'un homme sensé doit chercher une amie dans une FEMME; c'est là qu'on en trouve un grand nombre qui, accoutumées de bonne heure à réfléchir, plus libres, plus éclairées qu'ailleurs, se mettent au-dessus des préjugés, et ont l'âme forte d'un homme, avec la sensibilité de leur sexe.

Liées à toutes les affaires, les FEMMES ici ont abjuré mille petitesses; elles s'élèvent, parce qu'elles en ont la faculté; elles observent attentivement les hommes. Les plus petites nuances ne leur échappent point, elles les connaissent; et comme elles ont un tact fin et immanquable, elles peuvent donner les meilleurs conseils.

Quand l'illusion des premières passions est passée, leur raison se perfectionne. Une FEMME à trente ans devient une excellente amie, s'attache à tel homme qu'elle estime, lui rend mille services, lui donne et en obtient toute sa confiance; elle chérit la gloire de son ami, la défend, ménage ses faiblesses, remarque tout, et lui fait part de ce qu'elle apprend; le sert efficacement dans les grandes occasions, n'épargne ni ses soins ni ses pas, et le malheureux disgracié de la fortune et des grands retrouve tout ce qu'il a perdu dans l'amitié d'une FEMME.

L'amitié des FEMMES a un charme plus doux que celle des hommes; elle est active, vigilante, elle est tendre, elle est vertueuse, et surtout elle est durable. Les FEMMES aiment plus tendrement, plus sûrement au moins leurs vieux amis que leurs jeunes amants. Elles trompent quelquefois l'amant, jamais l'ami; c'est pour elles un être sacré.

Concluons avec J.-J. Rousseau, qui a parlé des FEMMES avec sévérité, parce qu'il les aimait : « Je n'aurais jamais, dit-il, pris à Paris ma FEMME, encore moins ma maîtresse; mais je m'y serais fait volontiers une amie, et ce trésor m'eût consolé peut-être de n'y pas trouver les deux autres. » (Mercier.)

7. L'amitié, pour être véritable, doit être accompagnée de deux qualités essentielles, la probité et la constance. Point d'amitié sans ces deux caractères, qui en font l'essence : d'où nous pouvons conclure qu'il ne faut point compter sur l'amitié des hommes ni des FEMMES d'aujourd'hui. L'intérêt en est le nœud, et ce même intérêt est cause qu'il n'y a point d'amitié éternelle. Car, « S'aimer les uns les autres, dit l'abbé de V***, pour le seul plaisir de s'aimer, c'est un sentiment trop délicat pour des hommes qui s'estiment si peu entre eux. Leur amitié a un fondement plus intéressant que le mérite qu'ils se supposent réciproquement; l'impossibilité de se passer les uns des autres. »

Suivant ce principe, il est rare que deux FEMMES s'aiment. Dans les plus étroites liaisons qu'on remarque entre elles, il n'y a qu'hypocrisie. Pourquoi cela? C'est que l'amour-propre leur fait toujours imaginer certaines inégalités de l'une à l'autre qui excluent totalement l'amitié. Toutes deux en particulier croient l'emporter l'une sur l'autre par la beauté, par l'esprit, ou par les richesses; et il est moralement impossible qu'elles ne fassent quelquefois éclater ces sentiments. En voilà assez

pour rompre tout commerce, outre qu'avec de pareilles dispositions elles ne peuvent s'estimer réciproquement, comment donc pourraient-elles s'aimer? « L'amitié ne se prouve jamais mieux que par le sacrifice de ce qui coûte le plus à l'amour-propre : c'est aimer son ami éperdument que de s'avouer son inférieur en tout; » et, par la raison des contraires, c'est ne le point aimer que de se croire supérieur à lui à tous égards.

Coriante est, me direz-vous, d'une amitié scrupuleuse et tout à fait délicate : elle a choisi pour sa compagne la plus aimable et la plus vertueuse demoiselle de Paris : elle la suit partout, à l'église, à la promenade, etc.; elles sont éternellement ensemble. Mais, dit Zérodote, je serais tenté de croire, malgré cette grande liaison, que Coriante n'aime pas Arianne, puisqu'en louant sa vertu elle découvre ses défauts et les motifs les plus secrets de sa conduite. Elle donne un mauvais tour à toutes les actions de son amie; est-ce par charité, ou pour prévenir la médisance? Admirez le travers d'esprit de Coriante! en déchirant ainsi Arianne, elle proteste de l'estime qu'elle a pour elle. Je n'ai osé lui en dire mon sentiment, ajoute-t-elle, dans la crainte de rompre l'amitié qui est entre nous. Cela lui donne lieu de faire l'histoire scandaleuse de quelques demoiselles qui ont pris ses remontrances en mauvaise part. Elle vous déclare l'origine de leur mauvaise réputation, et vous recommande le secret; tout cela par charité apparemment! Tel est le caractère de la plupart des FEMMES qui disent avoir un grand nombre d'amies. (Fr. Bruys.)

8. On a demandé si les FEMMES étaient faites pour l'amitié. Il y a des FEMMES qui sont hommes, et des hommes qui sont FEMMES, et j'avoue que je ne ferai jamais mon ami d'un homme FEMME. Si nous avons plus de raison que les FEMMES, elles ont bien plus d'instinct que nous. (Diderot.)

9. Quand une FEMME est digne de l'amitié, elle ne doit pas se perdre par l'amour. (Duclos.)

10. L'amitié entre homme et FEMME est le plus agréable de tous les sentiments; mais celle des hommes entre eux est plus sûre et moins sujette à inconvénient : pour celle des FEMMES entre elles, elle est si rare qu'on peut la regarder comme nulle. (Mme d'Arconville.)

11. Il arrive souvent qu'une FEMME croit n'avoir que de l'amitié pour un homme, pour lequel elle a déjà du goût. La sécurité même que lui donne la pureté de ses intentions est ce qui la met dans un danger plus certain; car presque toujours ce goût devient une passion, et malheureusement le voile qui la couvrait ne se déchire que lorsqu'il n'est plus permis d'y apporter remède. (Id.)

12. La FEMME est l'amie naturelle de l'homme, et toute autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là. (De Bonald.)

13. La FEMME est l'amie naturelle de l'homme; toute autre amitié n'est qu'une orgueilleuse chimère. (Beauchêne.)

14. Ce qui fait que les FEMMES sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle leur paraît fade après l'amour. (La Rochefoucauld.)

15. Une FEMME demandait à Rivarol, après avoir entendu son morceau sur

l'Amitié, pourquoi il n'avait pas peint les FEMMES aussi susceptibles d'amitié que les hommes. « C'est, dit-il, qu'étant la perfection de la nature, comme l'amour est la perfection de l'amitié, vous ne pouvez éprouver d'autre sentiment que celui qui vous est analogue. »

16. Comme l'amitié n'est pas un sentiment assez vif pour le cœur des FEMMES, le bonheur est aussi pour leur âme une situation trop calme : je laisse donc à deviner ce qui peut leur convenir. (Sanial Dubay.)

17. L'amour engendre l'égoïsme, et par suite la jalousie, qui n'est, en définitive, qu'une sorte d'égoïsme, puisqu'elle tend à vouloir que les autres ne jouissent pas d'un bien qui nous appartient.

L'amitié n'engendre jamais ni l'égoïsme ni la jalousie, parce que ce sentiment, le plus noble de tous, ne tire pas son origine des sens. L'âme seule est en mouvement, et elle ne s'affaiblit pas en éprouvant pour plusieurs à la fois cette douce et tendre affection qui naît d'une véritable sympathie. Le but que se propose un ami est bien différent de celui auquel tend un amant. Il est très-rare aussi qu'une FEMME ait un véritable ami, et plus rare encore qu'elle rencontre une sincère amie. (S-o...)

18. A un certain âge, quelques FEMMES portent dans le commerce de l'amitié une grâce et une délicatesse inconnues aux hommes. Il ne faut pas s'en étonner, c'est un reste de l'amour. (Saint-Prosper.)

19. Il est rare que deux FEMMES se sentent du goût l'une pour l'autre, quoiqu'elles aient quelquefois de l'amitié. Ce sentiment ne se rencontre guère que dans deux personnes de différent sexe, et malheureusement il n'est jamais sans danger. (Mme d'Arconville.)

20. Chez les FEMMES, l'amitié finit où la rivalité commence : on entend ici la rivalité des charmes seulement; ce serait trop d'y joindre celle du sentiment.

21. Les FEMMES ont le malheur de ne pouvoir compter entre elles sur l'amitié ; les défauts dont elles sont remplies y forment un obstacle insurmontable. Elles s'unissent par nécessité, et jamais par goût. Que faire des sentiments qui sont en elles? Pour celles qui se défendent de l'amour, cela les renvoie à l'amitié, et les hommes en profitent. Quand elles n'ont point le cœur usé par les passions, leur amitié est tendre et touchante, car il faut convenir qu'il n'y a qu'elles qui savent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent; les hommes parlent à l'esprit, les FEMMES au cœur.

22. Les FEMMES ne s'aiment point. J'en suppose deux parfaitement unies; je veux même qu'elles ne disent pas le moindre mal l'une de l'autre en leur absence, tant elles sont unies; vous les voyez toutes deux; vous penchez d'un côté, la rage se met de l'autre. Ce n'est pas que l'enragée vous aime, mais elle voulait la préférence. Tel est le caractère des FEMMES ; elles sont trop jalouses les unes des autres pour être capables d'amitié entre elles.

23. L'amitié ou plutôt les liaisons entre les FEMMES sont moins l'effet de la sympathie que des confidences qu'elles se font réciproquement.

24. On peut regarder comme le phénomène le plus rare une amitié réelle entre deux FEMMES : cet esprit de domination qui ne les quitte jamais s'oppose à la douce égalité de l'amitié. Ce sont les besoins qui unissent les FEMMES, et non point le sentiment....

25. Dans la société, les FEMMES s'aiment quelquefois, mais ce n'est toujours qu'en attendant les hommes. (Saint-Prosper.)

AMOUR.

1. La FEMME est en quelque façon comme la nature ; elle ne semble avoir qu'une pensée, qu'un désir et qu'un but : l'amour, la reproduction et la conservation.

2. L'amour des hommes n'est souvent que dans leur tête ; celui des FEMMES est le plus ordinairement dans leur cœur. Elles aimeraient donc avec plus d'intensité et d'abandon. V. CHAP. VIII.

AMOUR-PROPRE. — VANITÉ.

1. L'amour-propre est de toutes les passions celle qui nous abuse le plus ; elle nous ôte en réalité tout ce qu'elle nous accorde en apparence ; et le moment où une FEMME croit produire les plus grands effets est celui où l'on est le plus indisposé contre elle. Dès qu'on n'est plus jeune, il ne reste plus de jouissance et d'occupation que dans l'exercice de la vertu, de la sensibilité et de l'esprit, et c'est assez pour le bonheur : mais il ne convient pas plus à une FEMME dans son automne de faire parade des qualités de son âme que des charmes de sa figure. Jeunes ou vieilles, les FEMMES font bien de se cacher ; mais vieilles, elles le doivent indispensablement. (Mme Necker.)

2. Nous désirons souvent par amour-propre, dit Mlle ***, des choses dont notre amour-propre rougit.

Par exemple, une jeune personne cache avec soin le désir qu'elle a de plaire ; elle rougit d'avoir ce désir, et cependant il existe en elle. L'amour-propre excite ces deux mouvements opposés.

Le sens et l'amour-propre malentendu excitent ce désir de plaire, et l'amour-propre raisonné l'en fait rougir.

Si elle écoute le premier, et qu'elle surmonte cette modeste honte, les succès de ses charmes lui donneront de la vanité ; elle désirera d'en augmenter le nombre. De triomphe en triomphe, elle perdra cette noble candeur dont son front était paré, et cette naïveté aimable dont la nature l'avait embellie en sortant de ses mains.

Ce malheur est souvent suivi de beaucoup d'autres, et ses suites, quelque bornes qu'y mette la vertu, sont toujours très-dangereuses. Elles entraînent souvent l'humiliation de faire un coupable aveu de sa faiblesse.

Si cette jeune personne s'était accoutumée à vaincre cet amour-propre, qui ne paraît indomptable qu'à ceux qui ne veulent pas le combattre, son cœur aurait pu être surpris, mais il n'aurait jamais avoué sa défaite.

Honteuse de sa faiblesse, elle serait venue à bout d'en triompher.

3. La raison, le cœur, la vertu même, chez une FEMME, tout est esclave de l'amour-propre.

4. L'alternative sur laquelle une FEMME est toujours embarrassée est celle où il s'agit de faire abnégation de son amour-propre en faveur d'une violente passion.

5. L'amour-propre d'une FEMME est complètement satisfait quand son amant obtient à la fois les suffrages des hommes et des FEMMES; toutefois, il ne faut pas que les suffrages de celles-ci soient tels qu'ils puissent lui inspirer de la jalousie.

6. L'amour-propre tient souvent lieu de vertu aux FEMMES.

7. L'amour-propre a plus de pouvoir chez les FEMMES que l'amour du devoir, et la vanité plus de force que la reconnaissance.

8. Ce n'est jamais la force de la raison qui portera une FEMME à s'abandonner elle-même et à changer d'idées et de conduite. La vanité et l'amour-propre, qui veillent sans cesse à l'entrée de son esprit, repoussent toutes les lumières qui les blessent l'un ou l'autre.

9. Il n'y a qu'un moyen de s'assurer de la discrétion des FEMMES : c'est d'intéresser la vanité à se taire.

10. La vanité d'un homme, trop dédaigneuse pour entendre à aucune transaction, fléchit au premier coup dont elle est blessée. Celle d'une FEMME, flattée ou trahie par le sentiment qui l'abuse, cède, reprend tour à tour le terrain, et se défend jusqu'au dernier soupir. (Mme Simons Candeille.)

11. C'est la vanité qui, chez les FEMMES, rend la jeunesse coupable et la vieillesse ridicule. (Mme de Flahaut.)

12. Les hommes ont de l'orgueil, mais la plupart des FEMMES n'ont que de la vanité.

La vanité est le principal mobile qui anime toutes les actions des FEMMES; les plus sages et les plus sensées n'en sont pas exemptes, il n'y a de différence que dans l'objet : les unes en ont un estimable en lui-même, et les autres n'y sont pas si difficiles, mais presque toutes veulent occuper le public et en être admirées. Les FEMMES qui se piquent d'être honnêtes et qui manquent de talents propres à les faire distinguer des autres, se rejettent sur le sentiment : que leur mari ou leurs enfants aient la plus légère incommodité, elles sont dans un état violent, elles les voient déjà à l'extrémité : en vain fait-on des efforts pour modérer leur inquiétude; elles ont, disent-elles, le cœur si tendre et la tête si vive, qu'elles ne sauraient se calmer. Il est vrai qu'elles ne se refusent rien de ce qui peut satisfaire leur luxe et leur vanité. Les dépenses les plus excessives sont employées à se donner des ornements superflus et futiles, seuls objets de leurs désirs : elles ne craignent ni de ruiner ce mari auquel elles sont si attachées, ni de diminuer la fortune de ces enfants si chéris; mais elles fondent en larmes dès qu'ils ont mal à la tête, et cela suffit pour persuader au public qu'elles sont les FEMMES et les mères les plus tendres : c'est toujours un genre de réputation, il tient sa place dans le monde, il y est même mieux famé que tout autre. Cette espèce de réputation a d'ailleurs un avantage qui n'ap=

partient qu'à elle, c'est qu'on jouit du plaisir de faire parler de soi et d'être même citée pour exemple sans exciter la jalousie, et sans qu'il en coûte d'autre peine que celle de jouer un sentiment qu'on n'a pas : personnage auquel les FEMMES sont accoutumées dès l'enfance, et qui ne force point du tout leur caractère. (Mme d'Arconville.)

13. La vanité est ennemie des mœurs honnêtes et fait aisément broncher une FEMME, fût-elle duchesse ou FEMME de chambre ; malheureusement presque toutes les FEMMES sont vaines, si elles ne sont pas orgueilleuses.

14. Dans les FEMMES, le mobile le plus puissant et le plus actif, c'est la vanité : elle tient lieu chez elles de l'ambition chez les hommes, et elle les rend rivales les unes des autres plus que tout autre motif.

15. Les FEMMES se complaisent plus en leur beauté par vanité que par la facilité qu'elle leur donne à se faire aimer.

16. La vanité est en apparence l'amie des FEMMES, et en réalité leur plus cruelle ennemie.

Leur amie en apparence, parce qu'elle ne les quitte jamais, et qu'elle est de leur part l'objet de douces caresses.

Leur ennemie, parce qu'elle est la cause de leurs plus cuisants chagrins, et que les blessures qu'elle fait sont dangereuses.

17. La plupart des FEMMES ne connaissent pas les vrais plaisirs de l'amour. Les sens sont muets chez elles. C'est la vanité ou l'intérêt qui préside au choix de leurs amants.

18. Entravez les intrigues amoureuses d'une FEMME ou blessez sa vanité, vous pouvez être assuré de sa haine.

19. La vanité chez les FEMMES l'emporte souvent sur l'amour ; aussi ne retardent-elles leur défaite que pour laisser à leur vanité le temps de se rassasier. Elles savent qu'à l'ivresse qu'elles éprouvent pendant qu'on les courtise succédera l'ennui, parce qu'une fois qu'elles se sont *oubliées*, les hommes n'ayant plus rien à désirer, et elles n'ayant plus rien à donner, l'amour n'a plus d'aliment. (S-o...)

20. La vanité chez les FEMMES est portée à un si haut degré, qu'elles affirment que les hommes sont toujours sincères dans les hommages qu'ils leur rendent. Elles s'abusent constamment tant que leur amour est en jeu.

21. La plupart des FEMMES préféreraient plutôt d'être moins aimées en effet, pourvu qu'elles le parussent davantage, parce que la vanité est le premier de tous leurs sentiments. (Mme d'Arconville.)

22. Les FEMMES sacrifient plus souvent leur honneur à la vanité et à l'amour-propre que leur donne un amant qui a de la célébrité, qu'à l'amant lui-même. (Id.)

23. Il est peu de FEMMES sur l'esprit desquelles la vanité n'agisse plus que l'amour ; et il n'est rien qu'elles ne soient capables d'entreprendre quand on a le secret de flatter leur vanité en leur proposant d'aimer. (Saint-Réal.)

24. Cette passion (la vanité), qui n'est grande que par la peine qu'elle cause, et ne peut qu'à ce seul titre marcher de pair avec les autres, se développe parfaitement dans les mouvements des FEMMES ; tout en elles est amour ou vanité. Dès qu'elles veulent avoir avec les autres des rapports plus étendus ou plus éclatants que ceux qui naissent des sentiments doux qu'elles peuvent inspirer à ce qui les entoure, c'est à des succès de vanité qu'elles prétendent. Les efforts qui peuvent valoir aux hommes de la gloire et du pouvoir n'obtiennent presque jamais aux FEMMES qu'un applaudissement éphémère, un crédit d'intrigue, enfin un genre de triomphe du ressort de la vanité, de ce sentiment en proportion avec leurs forces et leur destinée : c'est donc en elles qu'il faut l'examiner.

Il est des FEMMES qui placent leur vanité dans des avantages qui ne leur sont point personnels, tels que la naissance, le rang et la fortune : il est difficile de moins sentir la dignité de son sexe. L'origine de toutes les FEMMES est céleste, car c'est aux dons de la nature qu'elles doivent leur empire : en s'occupant de l'orgueil et de l'ambition, elles font disparaître tout ce qu'il y a de magique dans leurs charmes ; le crédit qu'elles obtiennent ne paraissant jamais qu'une existence passagère et bornée, ne leur vaut point la considération attachée à un grand pouvoir, et les succès qu'elles conquièrent ont le caractère distinct des triomphes de la vanité : ils ne supposent ni estime ni respect pour l'objet à qui on les accorde. Les FEMMES animent ainsi contre elles les passions de ceux qui ne voulaient penser qu'à les aimer. Le seul vrai ridicule, celui qui naît du contraste avec l'essence des choses, s'attache à leurs efforts : lorsqu'elles s'opposent aux projets, à l'ambition des hommes, elles excitent le vif ressentiment qu'inspire un obstacle inattendu ; si elles se mêlent des intrigues politiques dans leur jeunesse, la modestie doit en souffrir ; si elles sont vieilles, le dégoût qu'elles causent comme FEMMES nuit à leur prétention comme hommes. La figure d'une FEMME, quelle que soit la force ou l'étendue de son esprit, quelle que soit l'importance des objets dont elle s'occupe, est toujours un obstacle ou une raison dans l'histoire de sa vie ; les hommes l'ont voulu ainsi. Mais plus ils sont décidés à juger une FEMME selon les avantages ou les défauts de son sexe, plus ils détestent de lui voir embrasser une destinée contraire à sa nature. (Mme de Staël.)

APPARENCE.

1. L'apparence est chez les FEMMES ce qu'il y a de plus trompeur ; telle FEMME qui livre avec empressement ses appas les plus secrets aux regards avides d'un amant tremble toujours devant son mari, et ne manque jamais de rougir devant son médecin.

2. Les FEMMES professent dans leur conduite *occulte* des sentiments démocratiques, et dans leur conduite *apparente* des sentiments aristocratiques. Elles se montrent donc tantôt sous la forme républicaine, et tantôt sous la forme monarchique, c'est-à-dire qu'elles usent d'une licence complète quand elles ne craignent aucun contrôle, et qu'elles se soumettent aux préjugés de la société quand il y a nécessité de le faire. Cette manière d'agir est conforme à cette maxime : *Il faut sauver les apparences.* (S-o...)

AVARICE.

1. On s'imagine d'ordinaire que les avares et les prodigues sont diamétralement opposés, mais cela n'est pas toujours vrai; car il y a des gens qui sont à la fois avares et prodigues, et c'est assez le caractère des FEMMES, surtout de celles d'un certain rang. (P. Bruys.)

2. Ah! quel que soit le Dieu qui donna la beauté à une FEMME avare, il cacha la volupté sous une foule de maux : de là sont nés les pleurs et les querelles, de là tout ce qui déshonore l'amour. (Mirabeau.)

3. La passion la plus humiliante et la plus indigne d'une FEMME, c'est l'avarice; elle neutralise tous les biens qu'on a, et tarit non-seulement la source de nos prospérités, mais aussi celle de nos qualités personnelles, dont la générosité et la compassion sont les premières.

L'avarice est aussi éloignée d'une économie bien entendue que l'inaction l'est de l'activité, que la mort l'est de la vie. (***)

BAISER.

En France, on s'embrasse dans les rues, dans les maisons. Parmi la bourgeoisie, on court embrasser les FEMMES qui s'y attendent. Une mère se présente, on la baise sur la joue, et la jeune fille n'a qu'une révérence. Une autre fois, on serre bien fort la mère, pour avoir le droit de poser sa joue contre celle de sa fille.....

Les FEMMES se baisent toujours vivement en présence des hommes; mais c'est une agacerie : elles veulent montrer leur tendresse et combien elles sauraient rendre douce cette faveur. Ces baisers redoublés sont artificiels: l'œil n'est pas d'accord avec la bouche; le baiser a beau crépiter, il n'est ni abandonné ni dérobé...

En Angleterre, lorsqu'on est présenté à une FEMME on la baise, non sur le visage, mais sur la bouche; c'est un vrai baiser qu'on lui donne. Une Anglaise, accoutumée à être ainsi *saluée*, trouverait insignifiant et même insultant le *salut* de l'étranger qui se contenterait de poser sa joue contre la sienne. (Mercier.)

BEAUTÉ.

La plupart des FEMMES aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu que de leur esprit ou de leur beauté. (Fontenelle.) V. CHAP. VI

BILLARD.

A une époque d'émancipation où la FEMME réclame hautement sa participation aux travaux comme aux plaisirs de son ex-suzerain seigneur, depuis l'ode et le roman jusques et y compris la cigarette, ce n'est pas un des moindres priviléges du jeu de billard de se prêter merveilleusement à cette louable ambition. Les dames, en effet, peuvent y trouver un délassement fort attrayant, très-propre surtout à mettre en relief toutes les grâces de leurs personnes. Aussi l'ont-elles généralement pris sous leur patronage, et plusieurs même s'y distinguent par une adresse qu'envierait plus d'un talent masculin. Sur ce point, au moins, je proclame donc l'égalité des sexes, et j'appuie chaudement la libre concurrence. Si je voulais soutenir ma thèse par des exemples, j'en trouverais un grand nombre, et des noms fort connus ne me

manqueraient pas; mais la publicité de mes éloges serait peut-être indiscrète, et je me bornerai à rappeler que Mme la duchesse de Berry se livrait à ce jeu avec une véritable passion pendant ses fréquents séjours à Rosny, et était parvenue à s'y montrer fort habile. Une faveur si haute accordée au billard ne pouvait manquer de le mettre à la mode, au milieu de la cour brillante qui entourait la princesse; aussi depuis le billard est-il un accessoire obligé de la vie de château, et voyons-nous plus d'une aimable châtelaine faire elle-même, avec une grâce charmante, les honneurs de son billard; plusieurs d'entre elles pourraient même se passer de la galanterie de leurs partners pour lutter avec eux sans trop de désavantage sur le terrain du carambolage. Je sais bien que quelques esprits moroses insinueront sournoisement que dans la pratique de ce jeu la souplesse, le laisser-aller de certaines poses, qui font si bien valoir les avantages personnels d'un brillant cavalier, présentent de graves difficultés au beau sexe, auquel une pareille désinvolture ne serait pas toujours favorable. Qu'ils se confient, pour éviter cet écueil, au tact délicat des dames, qui sauront bien esquiver les périls de la situation et peut-être même s'en faire un merveilleux auxiliaire de coquette et provoquante séduction. D'ailleurs, nos aimables lionnes du jour ne font-elles pas des armes comme Grisier? (Abrassart.)

BONHEUR.

1. Il n'est point de mot plus connu et moins bien défini que ce mot de *bonheur!* Il n'est point d'idée mieux sentie ni plus élastique : autant de peuples, autant de vœux différents; autant d'hommes, autant de définitions. Quel est donc le bonheur des FEMMES? Essayons d'en saisir la signification, de donner l'étendue de cette expression, malgré le cri de désespoir de Rousseau : « Où est le bonheur? qui le sait? Chacun le cherche, personne ne le trouve. On use sa vie à le poursuivre. » Tâchons de le trouver pour les FEMMES, puisque le philosophe de Genève le récuse.

Bonheur! que cette parole est douce et mélodieuse à l'oreille des FEMMES! Bonheur! que ce sentiment est suave! Bonheur! mais c'est pour elles le plus beau terme de la langue! Bonheur! mais c'est le but que chacun veut atteindre. Il faut être heureux, c'est la fin de tout être sensible; c'est le premier devoir que nous imposa la nature et le seul qui ne nous quitte jamais, puisque tous les peuples de l'humanité, puisque tous les hommes les plus célèbres des diverses sociétés allaient à sa conquête, et que toutes les FEMMES l'appellent de leurs vœux les plus ardents. Le bonheur! mais toutes les âmes humaines l'ont désiré....

.... Pour le plus grand nombre des FEMMES poëtes, des élégantes artistes, des auteurs féminins les plus célèbres, les jeux, les fleurs, les roses, les ris, les muses, les grâces et les amours, tressent leur couronne de bonheur. Quant aux douairières savantes, aux matrones érudites, leur premier degré de félicité, c'est l'absence de la douleur; les jeunes filles et les jeunes dames demandent qu'on leur permette de suivre leurs goûts. Toutefois le plus grand nombre des FEMMES, à notre époque, mettent leur satisfaction à plaire par leur toilette, par leur parure et leur coquetterie. Les riches vêtements, l'or, les pierreries, le diamant, le rubis, les chaînes d'or, la soie, le velours, le cachemire, la fine dentelle, l'équipage fringant, le nombreux domestique et l'irréprochable sigisbé, voilà les mobiles de leur bien-être, les délices de leur vie.....

... Le Dieu du christianisme promet à la FEMME forte, à l'épouse vertueuse, non-seulement le bonheur dans cette vie, dès qu'elle remplit tous ses devoirs, parce qu'il lui donne la pureté de conscience, la grâce de la providence et le plaisir d'avoir bien agi, mais il laisse aux FEMMES, à l'être humain, la foi, l'espérance et la charité; il leur laisse la paix, il leur donne la paix, il leur promet ensuite, pour le dévouement à leur tâche, une seconde vie heureuse : « Je veux qu'elles soient où je suis moi-même. Je placerai sur mon trône celle qui aura vaincu, comme je suis assis sur le trône de mon père. Après la victoire, je vais leur préparer une place. Être humain, si vous m'aimez, réjouissez-vous de ce que je retourne à mon père... » Ainsi, l'accomplissement des devoirs, tel est le cachet de la félicité ici-bas et là-haut. Or, la tâche du devoir ne peut être ailleurs que dans les conditions de notre nature; car si le bonheur est notre but et notre destinée dans ce monde et dans l'autre, certes nous devons trouver en nous les moyens de l'obtenir.....

... Le bonheur le plus complet paraît donc être le doux et suave contentement intérieur qui vient à la suite de l'accomplissement de ses devoirs. Oui, le vrai bonheur pour une Française, c'est d'aimer et d'être aimée, en faisant le bien, en rendant heureux ceux qui l'entourent. « Quiconque est injuste, disait l'immortel Socrate, n'est pas heureux. » Alors, qu'il est beau pour une FEMME de finir sa vie comme le soir d'un beau jour, et de mourir sans peur après avoir vécu sans reproches !...

Ainsi donc, ô FEMMES de ce siècle ! vous pouvez hériter de tous les conseils du passé et des avertissements du présent pour assurer votre avenir à vous et à vos enfants. Pour conquérir ce bonheur, pomme d'or du jardin religieux des Hespérides modernes, il ne vous faut que la Foi, l'Espérance et la Charité : la Foi pour échapper au doute, la Charité pour éviter l'égoïsme, l'Espérance pour fuir l'ennui, ces trois vers rongeurs du genre humain. Croyez, FEMMES de France, croyez, et vous vivrez heureuses par l'esprit; aimez, et vous vivrez heureuses par l'âme; agissez bien avec vous-mêmes, avec vos semblables et avec Dieu, et vous vivrez heureuses par l'imagination et la paix de conscience. Foi dans le passé, charité dans le présent, espoir dans l'avenir, voilà les colonnes du temple du bonheur humain : sur l'autel j'y trouve trois statues à honorer : celle de la Nature, celle de l'Humanité, celle de Dieu ! (De Lépine.)

2. Une FEMME n'a pas besoin de sortir de sa famille pour être heureuse; la nature a tracé la route de son bonheur dans ses devoirs. (Bernardin de Saint-Pierre.)

3. La culture des talents chez les FEMMES flatte plus leur vanité qu'elle ne contribue à leur bonheur. (Sanial Dubay.)

4. On a dit que pour trouver le bonheur c'était chez soi qu'il fallait le chercher. Cette vérité s'adresse surtout aux FEMMES; en effet, c'est au milieu de leur famille que la nature a élevé leur trône; c'est là que se trouvent le bonheur et la gloire d'une FEMME. (Beauchêne.)

BONTÉ.

Il n'y a pas de méchanceté comparable à celle d'une méchante FEMME, a dit l'*Ecclésiaste*.

Il n'y a pas de bonté comparable à celle d'une bonne FEMME, en prenant ce mot dans sa véritable acception. (Beauchêne.)

CAILLETTE.

Une FEMME caillette n'a ni principes, ni passions, ni idées. Elle ne pense point et croit sentir; elle a le cœur et l'esprit également froids et stériles. Elle n'est occupée que de petits objets, et ne parle que par lieux communs qu'elle prend pour des traits neufs. Elle rappelle tout à elle ou à une minutie dont elle est frappée. La tracasserie est son élément; la parure, les décisions sur les modes, les ajustements font son occupation. Elle coupera la conversation la plus importante pour dire que les taffetas de l'année sont effroyables et d'un goût qui fait honte à la nation. Elle prend un amant comme une robe, parce que c'est l'usage. Elle est incommode dans les affaires et ennuyeuse dans les plaisirs. La caillette de qualité ne se distingue de la caillette bourgeoise que par certains mots d'un meilleur usage et des objets différents; la première vous parle d'un voyage de Marly, et l'autre vous ennuie du détail d'un souper au Marais. Qu'il y a d'hommes qui sont caillettes! (Duclos.)

CARACTÈRE.

1. Les FEMMES n'ont guère que des caractères mixtes, intermédiaires ou variables; soit que l'éducation altère plus leur naturel que le nôtre, soit que la délicatesse de leur organisation fasse de leur âme une glace qui reçoit tous les objets, les rend vivement et n'en conserve aucun.

2. La plupart des FEMMES n'ont point de caractère; c'est un sujet trop tendre pour conserver une impression durable; telle FEMME est brune, et telle autre est blonde; c'est par là qu'on les distingue le mieux.

3. Les FEMMES sont très-difficiles à deviner: on leur attribue quelquefois des idées réfléchies, pendant que le moment seul les fait naître; on cherche des idées où elles ne prennent des lois que du caprice, et pour vouloir trop les approfondir, on ne les pénètre jamais: elles sont vraies dans le temps qu'elles passent pour fausses; on les croit coquettes dans l'instant qu'elles sont tendres; elles sont sensibles lorsqu'on imagine qu'elles sont indifférentes; on leur donne presque toujours un caractère qui n'est pas le leur, ou qui vient de cesser de l'être.

4. Pour qu'une FEMME soit estimable, elle doit avoir un caractère vrai, point de caprices dans l'humeur, point de faiblesses dans l'esprit, la vertu élevée et pure.

5. La plupart des FEMMES sont sans caractère; mais trois choses les meuvent puissamment: l'intérêt, le plaisir et la vanité. Il n'en est aucune qui ne soit dominée par une de ces passions, et celles qui les réunissent toutes trois sont des monstres.

6. On donne aux FEMMES un caractère indéfinissable: c'est que dans le fond elles n'en ont aucun. Elles sont ce qu'on les fait, jamais rien autre chose. Il ne faut que savoir diriger leur vanité, qui est excessive, pour en faire tout ce qu'on veut. Elles sont jalouses de dominer, et elles ne savent rien moins que commander. Si

vous les montez au haut ton de la vertu, elles seront vertueuses; mais badinez avec elles, et le jeu ne leur déplaira pas. Toutes à moitié coquettes ou à moitié prudes, elles prétendent êtres aimées de tous, et ne veulent aimer personne.

7. Il est des FEMMES inégales dont le caractère est de n'en point avoir : on les voit passer d'une gaieté indiscrète à un morne silence ; ce qui faisait hier leurs délices leur est aujourd'hui insupportable et devient un supplice pour elles. De telles FEMMES vont d'extrême en extrême, et offrent tour à tour tous les travers de l'espèce humaine. Ces FEMMES-là sont-elles faites pour avoir des amis, des amants, des maris ?

8. Le caractère des FEMMES est en général prompt et résolu, parce que leur volonté est toujours déterminée par le penchant et le désir, qui n'aiment pas à attendre.

9. Bien des causes, que je passerai sous un discret silence, semblent éloigner les FEMMES d'avoir du caractère ; mais quand la nature les en a douées, elles en montrent plus que les hommes, et le soutiennent mieux.

10. Les caractères sérieux, chez les FEMMES, suppléent quelquefois à l'âge. (Duclos.)

CHAGRIN.

Si les FEMMES supportent mieux les chagrins que ne les supportent les hommes, ce n'est pas qu'elles soient ni moins sensibles, ni qu'elles aient l'esprit plus fort que les hommes, au contraire ; mais les FEMMES étant plus impressionnables que les hommes, elles sont plus aptes qu'eux à recevoir telles ou telles impressions. (S-o...)

CHARMES.

On n'a point encore vu de FEMME incrédule sur le compte de ses charmes. (Sauiat Dubay.)

COEUR.

1. Le cœur des FEMMES est comme bien des instruments, il dépend de celui qui le touche. (Saint-Prosper.)

2. Le cœur de la FEMME est un instument qu'il faut désaccorder pour en tirer parti. (S-o...)

3. Rien n'est plus froid que le cœur d'une FEMME, lorsqu'on n'a pas su connaître son côté faible ; toutes cèdent ordinairement à la vanité. Flattez cet unique Dieu des FEMMES, et vous en triompherez.

4. Le cœur d'une FEMME peut être d'airain dans un moment, et de cire dans l'autre.

5. Le cœur d'une FEMME est une puissance motrice dont on voit les effets sans en connaître les causes.

6. Le cœur des FEMMES est capable de toutes sortes d'impressions : leurs faiblesses

et leurs vertus dépendent presque toujours de la manière dont on a l'art de leur pré=senter les objets.

7. Le cœur d'une FEMME n'est jamais si rempli d'affliction qu'il n'y reste quel=que coin pour la flatterie et pour l'amour.

8. Si le cœur de l'homme demande de la variété, celui des FEMMES exige de l'occupation.

9. On corrige les défauts des hommes avec leur esprit, ceux des FEMMES avec leur cœur. (Beauchêne.)

10. On peut dire de certaines FEMMES qu'elles ont le cœur de glace et le tempéra=ment de feu.

11. Un cœur sensible est un présent fatal de la nature pour une FEMME; il la jette dans les plus grands malheurs, si, de bonne heure, elle n'apprend à s'en défier.

12. Les FEMMES ont, sans contredit, le cœur meilleur que les hommes; elles sont plus tendres, plus compatissantes. Rien de plus ordinaire que de voir des FEMMES veiller et soigner assidûment leurs parents ou leurs amis, tandis que les hommes bornent leurs soins à des conseils et quelques courtes visites.

13. Plus les FEMMES sont oisives, plus leur cœur est occupé. (Sanial Dubay.)

14. Dans le commerce des deux sexes, l'adresse ne chemine jamais loin; le cœur en sait plus qu'elle. C'est ce qui explique pourquoi des FEMMES d'un esprit ordinaire ont pu inspirer de grandes passions. (Saint-Prosper.)

15. Tel est le cœur d'une jeune personne qui aime : il n'est jamais tranquille; elle se reproche toujours, soit qu'elle ait accordé à l'amour, soit qu'elle ait accordé au devoir.

16. L'art de persuader les FEMMES n'est rien pour elles; si on ne les intéresse. C'est à leur cœur qu'il faut parler pour rendre leur esprit attentif.

17. Les FEMMES sont naturellement disposées à donner leur cœur : toutes les fa=cultés de leur âme se rapportent à celle d'aimer; c'est proprement leur vie. Sem=blables à ces arbrisseaux délicats qui ne sauraient subsister sans s'attacher à ce qui les environne, elles languissent et se dessèchent si leur cœur ne trouve pas un point d'appui; s'il porte sur un objet vicieux, leur perte est entière, tout leur être en est dégradé.

18. La FEMME et la fille la plus simple sont toujours très-habiles lorsqu'il s'agit des affaires qui intéressent leur cœur.

19. Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des FEMMES, si le tempérament n'en est d'accord.

20. Un homme qui a trop de retenue produit sur le cœur des FEMMES un effet semblable à celui qu'on éprouve en passant subitement du chaud au froid.

21. Les circonstances favorables pour étudier le cœur des FEMMES sont celles où il

y a de leur part un abandon complet. L'homme qui pourrait alors conserver son sang-froid en apprendrait plus dans ces courts moments de délire que pendant une année de calme.

22. On va au cœur des FEMMES par toutes sortes de chemins ; trouver celui qui y mène juste, voilà le difficile : les uns le cherchent, d'autres plus hardis le frayent. (Saint-Prosper.)

Des contradictions que présente le cœur des FEMMES.

23. On disserte sans cesse sur les contradictions que présente le cœur des FEMMES, et on termine toujours en affirmant qu'elles sont inexplicables. Il y a bien là quelque chose de vrai ; cependant je crois qu'il est possible d'indiquer la cause de plusieurs de ces contradictions, et de parvenir de cette manière à les justifier en partie. Les FEMMES, qui ont beaucoup à souffrir, apportent en naissant la douceur et la compassion. Comme tout ce qui est faible, elles sont aussi douées du désir de plaire, parce qu'au défaut de la force c'est un moyen infaillible de succès. L'éducation qu'on donne aux FEMMES développe les qualités dont je viens de parler, et leur en inculque de nouvelles qui tendent toutes à les faire habiles à subjuguer les hommes. Il n'en saurait être autrement : la société, telle qu'elle existe, les rendant incapables d'assurer leur avenir, il faut qu'elles l'attendent des hommes. Ainsi les FEMMES courent toutes au même but. Dans l'empressement qu'elles ont de l'atteindre, elles se choquent et se heurtent sans cesse ; et ce but, comme il faut le toucher à perte de bonheur, elles sont condamnées à se servir des moyens qui y mènent le plus vite. Mais toutes ne peuvent réussir. Le triomphe des unes est la défaite des autres. De cette lutte perpétuelle sortent la haine, la fausseté, l'emportement, enfin une multitude de défauts qui tranchent avec les qualités naturelles des FEMMES, et les exposent à des contradictions toujours renaissantes.

Le désir de plaire, qui leur est si nécessaire, se tourne aussi souvent contre elles, et les jette dans des contradictions dont elles s'étonnent les premières. Peu d'hommes recherchent les FEMMES par un instinct de bonheur ; le grand nombre exige bien moins. Dans cette vue, il aiguillonne chez elles le désir de plaire, et bientôt un combat se trouve établi entre leur esprit et leur cœur. La vanité et l'amour sont aux prises : faibles qu'elles sont, les FEMMES versent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et la société, toujours si attentive à leur égard, profite de ces variations pour les juger sans appel. (Saint-Prosper.)

24. Le cœur des FEMMES est un foyer de contradictions qui se renouvellent journellement. On ne peut donc pas indiquer les principes propres à s'en rendre maître, car il existe autant de genres d'attaque qu'il y a de contradictions. L'essentiel est de bien connaître la place et de l'attaquer par son endroit le plus faible.

25. Le cœur d'une FEMME est la plus grande des contradictions ; rien n'est plus indéchiffrable que ses sentiments, et la pénétration la plus vive s'égare dans le labyrinthe de ses passions.

26. La nature a enveloppé le cœur des FEMMES de cent replis où personne ne saurait pénétrer : les plus fins y sont pris, et l'homme d'un esprit supérieur n'est qu'un sot auprès de l'Agnès qui veut le duper.

27. On ne saurait trop admirer combien les FEMMES sont capables de prendre d'empire sur les plus furieux mouvements de leur cœur, et avec quelle force elles savent déguiser les apparences, lorsque l'intérêt d'une passion extrêmement vive les anime.

Le dernier élan du cœur.

28. A un âge déjà avancé, on voit quelquefois des FEMMES s'éprendre pour des hommes d'un attachement qu'il est difficile de caractériser : c'est quelque chose de vif, d'ardent, auquel l'amitié ne peut atteindre : ce n'est pas non plus de l'amour. Qu'est-ce donc? Un dernier élan du cœur qui, avant de ne plus sentir, veut encore une fois se ranimer pour le bonheur. (Saint-Prosper.)

29. Les dieux, dit Platon, nous ont donné un cœur désobéissant et tyrannique qui, comme un animal furieux, entreprend, par la violence de ses désirs, de soumettre tout à soi; de même celui des FEMMES ressemble à un monstre glouton et avide qui, si on lui refuse les aliments en sa saison, rugit, impatient et forcené, des délais qu'on lui oppose; et soufflant sa rage dans toute l'étendue de leur corps, empêche le sang de circuler dans leurs veines, arrête la respiration, et leur cause mille sortes de maux, jusqu'à ce qu'ayant humé le vin, dont la soif est commune, il s'en soit largement abreuvé et arrosé profondément.

30.
Un cœur tout neuf
Est comme un œuf
Que l'amour couve sous son aile,
En l'animant
Tout doucement
Par une chaleur naturelle:
Un temps viendra
Qu'il éclora,
Ce joli petit cœur de FILLE,
Comme un petit oiseau qui sort de sa coquille. (FAVART.)

COLÈRE.

1. La colère des FEMMES est terrible; rien ne saurait l'apaiser. Prend-on le parti d'opposer à leurs cris le silence et la froideur? dédaigne-t-on de nourrir leur courroux? leur colère se tourne en rage. « Quoi! tu veux me faire périr, scélérat! disait une FEMME en pleurs. Je vais mourir, je me meurs..... » Les voisins accourent, croyant que son mari l'égorgeait: ils la trouvent se meurtrissant la figure et s'arrachant les cheveux, et le mari tranquille, assis auprès d'une table, regardant avec pitié un livre qu'il tenait à la main, et dont elle avait déchiré la moitié. « Qu'est-ce donc, madame? lui dirent-ils; nous avons cru qu'on vous tuait; nous » venions à votre secours. — Ne voyez-vous pas, cria-t-elle, qu'il m'a mise en co» lère? Regardez s'il répondra seulement un mot! N'est-ce pas me faire mourir! »

2. La plupart des FEMMES aiment à vivre dans l'indépendance, et leur entêtement à cet égard est une source de querelles. Une orgueilleuse FEMME est fâcheuse à son mari, et, selon Juvénal, pire qu'une tigresse. Vous lui feriez mordre un fer chaud, dit Montaigne, plutôt que de l'obliger à changer la résolution qu'elle a prise dans sa colère. Elle s'opiniâtre avec la dernière fureur si l'on use de contrainte,

malgré qu'on la frappe. Quand l'ambition la tyrannise, il n'est rien qu'elle ne fasse pour soutenir cette passion. (Le P. Joly, capucin.)

3. Il n'y a pas de colère plus violente que celle de la FEMME ; mieux vaudrait habiter parmi les lions et les serpents que de vivre avec une FEMME méchante. (Ecclésiastique.)

4. Les enfants et ceux qui sont sur le déclin de l'âge et de la raison se fâchent de tout; les malades mêmes qui n'ont pas l'usage tout entier de leur esprit se mettent en colère pour des bagatelles qui leur font honte quand ils se portent bien ; et les FEMMES, qui sont, à parler en général, moins capables de grande force d'esprit et de courage, se laissent souvent emporter à de bizarres colères. (Mlle de Scudéri.)

5. Pline dit qu'il y a dans la Scythie des FEMMES dont le seul regard est capable de tuer des hommes lorsqu'elles sont en colère. (Roussel.)

6. Il n'y a que l'amour d'un sot qui puisse donner une véritable colère à une FEMME. (Mme C. Fée.)

7. Dans leur colère contre une rivale, toutes les FEMMES, même les duchesses, emploient l'invective et s'avancent jusque dans les tropes de la Halle; elles font alors arme de tout. (De Balzac.)

COMMENCEMENT.

Au commencement de leur commerce, deux amants se croient animés des sentiments les plus délicats. Ils épuisent les finesses, les exagérations, l'enthousiasme de la métaphysique la plus recherchée; l'idée de leur excellence les enivre quelque temps. Mais suivons-les dans leur liaison : bientôt la nature va reprendre ses droits; la vanité, satisfaite par l'étalage de ces propos alambiqués, va laisser au cœur la liberté de sentir et de s'exprimer; et, tout en méprisant les plaisirs de l'amour, il arrive un jour où ces gens-là sont fort étonnés de se trouver, après un long circuit, au même point qu'un paysan qui de bonne foi aura commencé par où ils auront fini. (Ninon de Lenclos.)

COMMERCE.

1. Dans le commerce des FEMMES, il faut se tenir un peu sur ses gardes. (Montaigne.)

2. C'est un bien doux commerce que celui des belles et honnêtes FEMMES ; mais c'est folie d'y attacher toutes ses pensées, et de s'y engager d'une affection furieuse et indiscrète. (Id.)

3. Le commerce des FEMMES à grands principes, ou de celles que les ravages du temps forcent à ne plus se faire valoir que par les grandes qualités, est excellent pour un homme qui, comme elles, est sur le retour.

4. Si le commerce des hommes est dangereux pour les FEMMES, celui des FEMMES ne l'est pas moins pour les hommes : outre qu'il rétrécit le cercle de leurs idées par l'habitude qu'ils contractent de s'occuper des petites choses qui remplissent la vie des FEMMES, ils ont encore l'amour à redouter.

COMMÈRE.

On trouve partout de ces commères, de ces bavardes zélées, qui sont les amies de tout le monde, qui veulent être utiles à tout le monde, qui n'aiment personne, mais qui visent à se faire une réputation de sensibilité, d'humanité, de charité, dont le cœur est bien loin de sentir les mouvements.

CONFIANCE.

La confiance entre les FEMMES doit être restreinte, parce que la plus honnête est toujours prête à trahir son amie pour peu que son amour-propre soit compromis.

CONFIDENCE.

Il n'y a pas au monde d'insolence plus vite punie que celle qui vous fait confier à un ami intime un amour-passion. Il sait, si ce que vous dites est vrai, que vous avez des plaisirs mille fois au-dessus des siens, et qui vous font mépriser les siens.

C'est bien pis encore entre FEMMES, la fortune de leur vie étant d'inspirer une passion, et d'ordinaire la confidente aussi ayant exposé son amabilité aux regards de l'amant.

D'un autre côté, pour l'être dévoré de cette fièvre, il n'est pas au monde de besoin moral plus impérieux que celui d'un ami devant qui l'on puisse raisonner sur les doutes affreux qui s'emparent de l'âme à chaque instant; car dans cette passion terrible, *toujours une chose imaginée est une chose existante....*

.... Les seules confidences qui soient bien reçues entre FEMMES sont celles qu'accompagne la franchise de ce raisonnement : Ma chère amie, dans la guerre aussi absurde qu'implacable que nous font les préjugés mis en vogue par nos tyrans, servez-moi aujourd'hui, demain ce sera mon tour....

.... Avant cette exception, il y a celle de la véritable amitié née dans l'enfance et non gâtée depuis par aucune jalousie.... Les confidences d'amour-passion ne sont bien reçues qu'entre écoliers amoureux de l'amour, et entre jeunes filles dévorées par la curiosité, par la tendresse à employer, et peut-être entraînées déjà par l'instinct qui leur dit que c'est là la grande affaire de leur vie, et qu'elles ne sauraient trop s'en occuper. (Bayle.)

CONSTANCE.

On pardonne à une FEMME sa première aventure galante. Quelle aimable leçon de constance! (Beauchêne.) V. CHAP. XVI.

CONVERSATION.

1. Les FEMMES remplissent les intervalles de la conversation et de la vie comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaine; on compte ces duvets pour rien, et tout se briserait sans eux. (Mme Necker.)

2. La conversation de la FEMME qui sait le plus doit toujours laisser croire qu'elle cherche à s'instruire; l'air du doute console l'ignorant et flatte celui qui croit pouvoir éclairer. (Mme de Flahaut.)

CONVULSIONS. — VAPEURS. — MIGRAINE.

Rien n'est plus difficile à définir, d'après les médecins, que la maladie des convulsions dans les FEMMES. Je le crois d'autant plus, qu'il me paraît que c'est un nom générique qu'elles donnent à toute sorte de malaise et d'incommodité qu'on ne connaît pas....

.... Il y eut un temps où les FEMMES italiennes tiraient le plus grand parti des convulsions : c'était la maladie en vogue, et pour cause.

Les convulsions dont je vais parler étaient en vogue dans le temps de ma première jeunesse (1750), c'est-à-dire lorsque les maris italiens méritaient encore, par leur assiduité et par leur empressement, le titre de jaloux, qu'on ne peut plus leur donner depuis ce temps-là sans la plus énorme injustice. Alors les galants étaient modestes, délicats, les rendez-vous rares et difficiles, et le commerce des deux sexes conservait encore une apparence de sentiment qui le rendait respectable.

Les personnes intéressées cherchaient continuellement des ressources contre l'austérité des usages. Il arrivait quelquefois qu'une grande passion concentrée dans une FEMME très-sensible lui causait de terribles convulsions à l'aspect de l'objet aimé : il n'y avait rien à dire pour ceux qui n'étaient pas dans la confidence, encore moins pour les maris : c'était une attaque de nerfs, une maladie sérieuse, qui d'un moment à l'autre mettait les FEMMES dans un état à plaindre. On imagina de jouer les convulsions, en se doutant de leur utilité. Une dame de bon ton en était attaquée en pleine assemblée, au théâtre, aux promenades; les parfums l'incommodaient, la musique, la foule, la solitude même, tout présentait à ses nerfs délicats des occasions de se roidir et de la mettre hors d'elle-même. On riait, on pleurait, on se débattait, on s'agitait avec une frénésie bien entendue pour les grands effets; on avait les fantaisies les plus extravagantes. Quel champ vaste à l'imagination leste et fougueuse des Italiennes! La dame prenait le moment le plus à propos pour se laisser saisir par la maladie, des contorsions soudaines l'annonçaient; elle était dispensée de garder un maintien : son état lui donnait tous les priviléges. Elle s'emparait de la personne qu'elle désirait, et qui se trouvait là par le hasard le plus heureux. Ses propos, ses mouvements, ne tiraient plus à conséquence : il lui était très-permis de serrer une main, de s'attacher à un bras, de prendre ce quelqu'un à la gorge. On reconnaissait les convulsions de jalousie aux coups qu'on distribuait, aux manchettes qu'on déchirait, aux cheveux qu'on arrachait. Les maris, saisis de pitié, étaient entourés de consolateurs, ou bien envoyés ailleurs pour chercher des secours. Tout le monde s'empressait, se mettait en mouvement, tandis que la belle, renversée sur le sein de quelque heureux mortel, avait des moments de défaillance, et gémissait voluptueusement dans les bras d'un amant.

Je me rappelle encore que lors de ma première jeunesse, chez ma mère, qui voyait le soir beaucoup de monde, je fus témoin quelquefois d'un fort curieux spectacle. Une jeune FEMME des plus jolies était presque régulièrement assaillie de convulsions au beau milieu de sa partie; son époux ne pouvait en supporter la vue, et on le faisait passer dans une autre chambre. On délaçait la belle, dont ni les lèvres ni les joues ne perdaient rien de leur coloris; le désordre de l'ajustement dans lequel on s'empressait de la mettre ajoutait de nouveaux charmes à sa beauté. Les jeunes gens, armés de sels, de vinaigres, d'essences, cherchaient à la soigner

en la serrant de plus près qu'ils pouvaient ; mais tout cela était inutile : de temps en temps un accès furieux obligeait les assistants à la tenir de tous côtés ; il était difficile de la tirer de cet état. Devinez le remède qu'elle sut indiquer ? — On remarqua heureusement que la force et la chaleur d'un jeune bras, bien robuste, autour de son cou, lui faisaient grand bien, et on ne manquait jamais de choisir pour cela un jeune homme taillé en Hercule, dont le bras nerveux faisait des merveilles. Personne ne paraissait y entendre finesse, et on ne trouvait pas à redire à cette manière de guérir.

Quelquefois la force sympathique de l'exemple opérait en même temps sur d'autres FEMMES, et on en voyait quatre ou cinq à la fois se démener et crier ensemble. Alors les assistants et les secours se partageaient, et la confusion régnait dans l'appartement. Dans ces moments d'anarchie, que d'explications, que d'arrangements ! L'intérêt réciproque donnait de la discrétion aux clairvoyants, et chacun bénissait les convulsions.

Les théâtres fournissaient quelquefois les mêmes scènes : on courait de loge en loge pour voir des FEMMES en convulsions, sous le prétexte de les secourir. Des circonstances locales, je crois, auraient peut-être fait donner la préférence au théâtre pour y souffrir des attaques à propos ; mais le parterre n'entendait pas raillerie, et conseillait tout haut les belles malades d'aller guérir ailleurs, et de ne pas troubler le spectacle.

En peu d'années les choses changèrent : la facilité des mœurs fit des progrès si rapides en Italie, qu'on fut bientôt dispensé dans les grandes villes d'avoir recours à ce manége. La maladie disparut : de certains régimes en délivrèrent les FEMMES, et l'époque des convulsions finit avec celle de la jalousie. A présent, même les parfums, ces redoutables ennemis des nerfs, qu'on trouvait partout où l'on voulait, sont bravés par les plus aimables aussi impunément que le maintien et la contrainte. Je crois les convulsions reléguées dans les petites villes des provinces, où les FEMMES encore gênées les font servir à la galanterie tour à tour avec la dévotion.... (C^sse^ de Rosemberg.)

2. Les médecins voient-ils dans la ville une belle en langueur ? la diagnostique leur dit que la dame s'ennuie auprès d'un époux, et qu'il faut prescrire les eaux de Bourbon. En voient-ils une autre qui dépérit à vue d'œil en province ? c'en est assez pour leur indiquer que l'air de Paris est indispensable, et qu'il n'y a point de guérison à espérer pour elle sans la fréquentation des spectacles et l'assiduité aux Tuileries..... (D'Argens.)

3. L'affection dont les FEMMES connaissent le mieux les ressources est la migraine. Cette maladie est la plus facile de toutes à jouer, car elle est sans aucun symptôme apparent. Il suffit, pour l'avoir, de dire : — J'ai la migraine.

Une FEMME ne l'eût-elle pas, il n'existe personne au monde qui puisse donner un démenti à son crâne, dont les os impénétrables défient et le tact et l'observation. Aussi la migraine est-elle, à notre avis, la reine des maladies, l'arme la plus puissante et la plus terrible employée par les FEMMES contre leurs maris....

..... Il y a peu de FEMMES qui ne soient sujettes à la migraine ; mais la vôtre doit en être exempte. .... vous riez même de ses douleurs, car vous êtes sans générosité... — Par grâce, ne marchez pas !... — Je ne me serais pas attendue à cela de

vous. — Arrêtez la pendule, le mouvement du balancier me répond dans la tête.— Merci !— Oh ! que je suis malheureuse !... N'avez-vous pas sur vous une essence ?— Ah ! par pitié, permettez-moi de souffrir à mon aise, et sortez ; car cette odeur me fend le crâne !

Que pouvez-vous répondre ?... N'y a-t-il pas en vous une voix intérieure qui vous crie :

— Mais si elle souffre ?...

Aussi presque tous les maris évacuent le champ de bataille bien doucement, et c'est du coin de l'œil que leurs FEMMES les regardent marcher sur la pointe du pied et fermer avec précaution la porte de leur chambre désormais sacrée. Voilà la migraine, vraie ou fausse, impatronisée chez vous.

Alors la migraine commence à jouer son rôle au sein du ménage, et c'est un thème sur lequel une FEMME sait faire d'admirables variations. Elle le déploie dans tous les tons. Avec la migraine seule, une FEMME peut désespérer un mari. La migraine prend à madame quand elle veut, où elle veut, autant qu'elle veut. Il y en a de cinq jours, de dix minutes, de périodiques et d'intermittentes.

Vous trouvez quelquefois votre FEMME au lit, souffrante, accablée, et les persiennes de sa chambre sont fermées. La migraine a imposé silence à tout, depuis les régions de la loge du concierge, lequel fendait du bois, jusqu'au grenier, d'où votre valet d'écurie jetait dans la cour d'innocentes bottes de paille. Alors, sur la foi de cette migraine, vous sortez ; mais, à votre retour, on vous apprend que madame a décampé !... Bientôt elle rentre fraîche et vermeille.

— Le docteur est venu, il m'a conseillé l'exercice, et je m'en suis très-bien trouvée !... (De Balzac.)

4. C'est quand le matérialisme s'est glissé dans les salons, les soupers et les boudoirs ; c'est quand la sensibilité physique a été vantée comme l'indice le plus sûr de la sensibilité morale, que nous autres hommes du vieux temps nous avons vu pour nos péchés naître les vapeurs, les attaques de nerfs, les convulsions, triomphe de l'irritabilité nerveuse. C'est une maladie du dix-huitième siècle qui est perdue, ou du moins qui est devenue très-rare, je ne dirai pas au grand regret des médecins qui ont cessé de la flatter, quoiqu'elle mêlât de l'agrément à leur profession sévère, et surtout au grand honneur des FEMMES, qui ont renoncé à ce triste et hasardeux moyen de nous intéresser, de nous séduire. Si c'est une comédie, et presque toujours on les en soupçonne, elle compromet fort la pudeur. Les jolies malades étaient obligées de souffrir qu'on les délaçât, et comme l'accident arrivait beaucoup plus aux jeunes qu'aux dames plus âgées, on supposait qu'elles n'étaient pas consternées d'une nécessité si cruelle. J'ai vu un homme du monde qui nous avertissait d'après je ne sais quels indices que nous serions témoins d'un évanouissement, et souvent il devinait juste. (Lacretelle.)

5. Combien ne faut-il pas au médecin de précautions et de prudence pour gouverner la santé d'une organisation aussi frêle et aussi mouvante que celle de la FEMME dans tous les états de sa vie ! Combien de saccades dans les afflictions, de jeux et de retours dans les ressorts de cette inconstante sensibilité ! Comment enchaîner cette organisation flexible et toujours ondoyante ? Dans quels abîmes du cœur le médecin doit descendre, tantôt avec discrétion, tantôt avec une imposante

fermeté ! Un dépit, un chagrin, une blessure d'amour-propre renfoncé, une tendresse déguisée, le venin d'une jalousie secrète, une espérance déçue, une crainte vive ou prolongée, une joie immodérée, un désir trop concentré, une douleur ou une volupté trop poignante; tantôt des larmes forcément contenues, tantôt un caprice frustré, voilà de quoi exciter des spasmes, des secousses désordonnées dans toute l'économie de la FEMME. (Virey.)

COQUETTERIE.

La coquetterie vieillit ; son instinct et ses ruses ressemblent à l'expérience. (M[me] de Genlis.) V. CHAP. XIII.

COURAGE.

1. De tous les genres de courage, celui que les FEMMES ont le plus est celui de la douleur; ce qui vient sans doute de la foule des maux auxquels les a soumises la nature. Quoi qu'il en soit, elles aimeraient cent fois mieux souffrir que déplaire, et braveraient bien plutôt la douleur que l'opinion.

On a vu aussi dans les dangers des exemples d'un courage extraordinaire chez les FEMMES. Mais c'est toutes les fois qu'une grande passion, ou une idée qui les remue vivement, les enlève à elles-mêmes. Alors leur imagination qui s'enflamme leur fait vaincre leur imagination même, et leur sensibilité ardente, portée tout entière vers un objet, étouffe les petites sensibilités d'habitude, d'où naît la crainte, et qui produisent la faiblesse. Elles ont dans ces secousses une force qui brave tout et va plus loin qu'une force habituelle, qui par sa continuité même a moins de ressort et doit être moins voisine de l'excès. (Thomas.)

Rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une FEMME que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.

CRUAUTÉ.

Ce qu'on appelle cruauté en amour se représente par une FEMME qui rit à la vue d'un incendie. Eh bien ! malgré l'horreur que doit inspirer un tel emblème, les FEMMES en général aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. (Propiac.)

CURIOSITÉ.

1. C'est réveiller la curiosité d'une FEMME que de lui défendre quelque chose. La défense excite et enflamme ses désirs, qui sont pour l'ordinaire ardents pour les choses permises, mais insatiables pour les défendues. (Lorédano.)

2. Autant les FEMMES sont curieuses de connaître ce qui se passe en leur présence dans le cœur de leurs amants, autant il est dangereux à un homme d'esprit de vouloir approfondir l'âme et les secrets de ses amis. (De Bernis.)

3. Il suffit d'être curieux et d'avoir en soi-même de quoi exciter la curiosité d'autrui pour plaire longtemps à une maîtresse aimable, et pour l'aimer longtemps soi-même. (Id.)

4. La curiosité a beaucoup d'empire sur les FEMMES; elles cherchent sans cesse à deviner, et restent plus attachées à leurs propres découvertes qu'à ce qu'on leur

apprend. A peine ont-elles compris combien de plaisir et de bonheur l'homme leur doit, que déjà elles ont compris qu'elles peuvent passer de la dépendance à l'empire ; et c'est à cette époque que leur amour-propre commence à se montrer et leur coquetterie à se laisser entrevoir. (Beauchêne.)

5. Le commerce d'une FEMME trop familière est souvent plus dangereux pour une jeune personne que celui d'un homme. Il est prudent de rompre avec celles qui, sous prétexte d'amitié, font de certaines confidences, ou qui entrent habilement dans de pernicieux détails. La curiosité des FEMMES est l'écueil de leur vertu : toute fille qui veut trop savoir ne tarde pas à vouloir pratiquer.

6. Rien n'est capable d'effrayer une FEMME, rien ne l'arrête, lorsque la curiosité la presse et qu'elle a la nouveauté pour amorce.

7. Les FEMMES curieuses se plaisent à supposer des secrets où il n'y en a point, pour se faire honneur de leur pénétration lorsqu'elles croient les avoir découverts.

8. Le jeune Papirius ayant un jour été conduit par son père au sénat de Rome, où l'on délibérait des affaires les plus importantes, sa mère lui demanda à son retour ce qui s'était passé à l'assemblée. — Ma mère, il a été expressément défendu d'en parler.— Cette réponse ne faisant qu'augmenter la curiosité de la mère, elle emploie les moyens les plus pressants pour forcer son fils à rompre le silence.—On a délibéré, dit le jeune homme, s'il serait plus utile à la république de donner deux maris aux FEMMES que deux FEMMES aux maris. — L'épouse du sénateur, inquiète sur le résultat d'une semblable discussion, court en faire part aux dames romaines. Le lendemain elles s'attroupent toutes autour du sénat, disant qu'il est plus intéressant de donner deux maris à chaque FEMME que deux FEMMES à chaque mari, et qu'au surplus on ne devait rien conclure en une semblable matière sans les entendre. Le sénat, surpris des prétentions ridicules de ces dames, en demande l'explication, que le jeune Papirius donne en déclarant de quelle manière il avait éludé la curiosité de sa mère. On loua hautement sa prudence, mais il fut décidé qu'à l'avenir aucun jeune homme n'aurait l'entrée du sénat, excepté le jeune Papirius. (*Histoire romaine.*)

DÉFAUT.

1. Les FEMMES, en général, valent mieux que les hommes ; et, en effet, nos vices font les défauts des FEMMES ; presque tous leurs vices nous appartiennent, tandis que leurs vertus et leurs bonnes qualités sont bien à elles et à elles seules. (Montgaillard.)

2. Les FEMMES n'ont jamais pu et ne pourront jamais porter plus loin qu'elles le font aujourd'hui tous les défauts et tous les vices qui doivent éloigner d'elles les hommes en général, et surtout les maris : impétuosité, insouciance, profusion, perfidie, noirceur, bassesse, mollesse, égoïsme outré, elles réunissent tout.... (Rétif de la Bretonne.)

3. Les hommes ont des vices, les FEMMES n'ont que des défauts.

DEMANDER.

D'abord un amant ne demande rien, ou si peu de chose, qu'une FEMME se croit



en conscience obligée de lui savoir gré de son désintéressement. Pour obtenir cette bagatelle, il proteste de ne jamais exiger davantage; et cependant, tout en faisant ces protestations, il avance, il se familiarise, il baise une main. On le souffrirait d'un autre homme, pourvu qu'on le vît familièrement; mais, par l'événement, ce qui paraît si peu de conséquence aujourd'hui, rapproché de ce qui fut accordé hier, se trouve très-considérable, en comparaison de ce qu'on avait obtenu le premier jour. (Ninon de Lenclos.)

DÉPIT.

Le dépit et l'envie sont naturels aux belles; on les voit souvent s'attacher à un homme désagréable par la seule inquiétude qu'une autre ne s'en empare.

DÉSIR.

1. Telle FEMME a l'art de faire naître des désirs sans inspirer de l'amour : on cherche à la vaincre plutôt qu'à lui plaire.

2. Il est bien plus sûr de montrer des désirs à certaines FEMMES que de leur déclarer des sentiments, fussent-ils honnêtes.

DEVINER.

Une FEMME se persuade beaucoup mieux qu'elle est aimée par ce qu'elle devine que par ce qu'on lui dit. (Ninon de Lenclos.)

DEVOIR.

1. Les devoirs des FEMMES sont plus aisés à voir qu'à remplir. La première chose qu'elles doivent apprendre est à les aimer par la considération de leurs avantages; c'est le seul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état et chaque âge a ses devoirs. On connaît bientôt les siens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de FEMME, et, dans quelque rang que le ciel vous place, vous serez toujours une FEMME de bien. L'essentiel est d'être ce que nous fit la nature; on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit. (J.-J. Rousseau.)

De la connaissance des devoirs.

2. La raison qui mène l'homme à la connaissance de ses devoirs n'est pas fort composée; la raison qui mène la FEMME à la connaissance des siens est plus simple encore. L'obéissance et la fidélité qu'elle doit à son mari, la tendresse et les soins qu'elle doit à ses enfants, sont des conséquences si naturelles et si sensibles de sa condition, qu'elle ne peut sans mauvaise foi refuser son consentement au sentiment intérieur qui la guide, ni méconnaître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerais pas sans distinction qu'une FEMME fût bornée aux seuls travaux de son sexe, et qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste; mais il faudrait pour cela des mœurs publiques très-simples, très-saines, ou une manière de vivre très-retirée. Dans de grandes villes, et parmi des hommes corrompus, cette FEMME serait trop facile à séduire; souvent sa vertu ne tiendrait qu'aux occasions : dans ce siècle philosophe il lui en faut une à l'épreuve; il faut qu'elle sache d'avance et ce qu'on lui peut dire et ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs, soumise aux jugements des hommes, elle doit mériter leur estime; elle doit surtout obtenir celle de son époux; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, et faire honorer le mari de l'honneur qu'on rend à la FEMME.

Or, comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sait rien de nos usages, de nos bienséances, si elle ne connaît ni la source des jugements humains, ni les passions qui les déterminent?

Dès lors qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience et des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux règles, à les concilier, et à ne préférer la première que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre et quand elle doit les récuser. Avant de rejeter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pèse, elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme quand son devoir lui permet de l'éviter.

Rien de tout cela ne peut bien se faire sans cultiver son esprit et sa raison. (J.-J. Rousseau.)

Des devoirs imposés par le christianisme.

3. En n'asservissant les honnêtes FEMMES qu'à de tristes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvait le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner si la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chasse, ou s'ils sont peu tentés d'embrasser un état si déplaisant? A force d'outrer tous les devoirs, le christianisme les rend impraticables et vains; à force d'interdire aux FEMMES le chant, la danse et tous les amusements du monde, il les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons.

Il n'y a point de religion où le mariage soit soumis à des devoirs si sévères, et point où un engagement si saint soit si méprisé.

On a tant fait pour empêcher les FEMMES d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférents.... (J.-J. Rousseau.)

Des devoirs de la FEMME juive.

4. Notre religion (religion juive), qu'on accuse injustement d'avoir négligé la FEMME, l'a au contraire richement dotée. La FEMME a trois devoirs impérieux à remplir, et ces trois devoirs renferment tous les autres. Ces devoirs consistent à faire régner la pureté, fleurir la charité, et briller les lumières dans leur intérieur.

La pureté. — Pureté dans tout ce qui la concerne immédiatement: pureté dans les relations conjugales, pureté de corps, pureté d'esprit, pureté dans les mœurs, pureté dans le choix et la préparation des aliments. « Que ton habitation soit pure, » est une loi que Moïse a donnée aux FEMMES.

La charité. — C'est à la FEMME qu'est dévolu le droit de faire la *part à Dieu* dans la confection du pain pour la famille. Cette *part à Dieu* est figurée d'abord par un morceau de pâte gros comme un œuf, qu'on jette au feu; mais la vraie *part à Dieu* de quatre livres de pain environ est envoyée à une pauvre famille.... Cette charité, minime en apparence, ouvre la voie à beaucoup d'autres actes de bienfaisance.

Enfin, c'est la FEMME qui est chargée d'éclairer la lampe spécialement consacrée à

la célébration de nos fêtes solennelles, qui, comme on sait, commencent le soir. En allumant cette lampe, la FEMME juive rend grâce à Dieu de l'avoir choisie pour rappeler à notre esprit le plus beau don de la création, la lumière. (Ben-Baruch.)

Des devoirs d'épouse.

5. Il y a dans nos mœurs quelque chose de directement contraire à ce qui serait raisonnable. La nullité à laquelle nous condamnons nos filles excite en elles de bonne heure le désir de nous échapper ; nous les jetons ensuite dans les fausses libertés du mariage, où elles se persuadent qu'elles vont devenir maîtresses d'elles-mêmes à l'instant où elles contractent leur plus sérieux engagement. Et cependant, des trois états de fille, épouse et mère, qui composent l'existence des FEMMES, il serait bien nécessaire qu'elles sussent d'avance que celui d'épouse, pour prix des jouissances et de la dignité qu'il procure, demande plus que les autres de grands sacrifices d'indépendance.

Les idées morales dont nous avons ennobli l'attrait de l'un des sexes pour l'autre ont subi les influences des temps et des mœurs. Une mère ne peut cesser d'être la mère de son enfant ; mais il y a des pays, il s'est rencontré des siècles, où l'homme a méconnu, rompu cette union formée par les lois ou par le hasard. Pendant un temps la rigueur des coutumes, depuis un autre la frivolité des mœurs, ont également défiguré le mariage. Les FEMMES, entraînées par l'appât d'une décevante liberté, se sont quelquefois réjouies de ce relâchement d'un lien sacré. Mieux leur eût valu cependant encore revendiquer les entraves sérieuses qui les contraignent aux pratiques de la vertu. Mme de Staël a dit : « Les mœurs sévères conservent les » affections sensibles. » Et la raison ne peut qu'applaudir à ces paroles de Rousseau : « Une FEMME doit justifier devant le public le choix qu'a fait son mari, et le faire » honorer lui-même de l'honneur qu'on rend à sa FEMME. »

Ah ! ne nous plaignons point de ces lois rigoureuses, que ceux qui les ont prescrites n'eussent peut-être osé s'imposer à eux-mêmes. La régularité des mœurs fait toute notre dignité. Que sommes-nous sans elles ? Quels services une FEMME peut-elle rendre à son pays ? De quelle science utile ses méditations avancent-elles les progrès ? Quel travail de ses bras n'a pas besoin d'être aidé ? Quel autre effort que la vertu signalerait son immortelle origine ?

Il est donc bien important que par des paroles plus féminines que maternelles nous ne fassions pas briller le mariage à l'imagination des jeunes filles comme devant commencer l'ère de leur émancipation. Assurément je ne voudrais point que par excès de prudence on poussât les choses jusqu'à inspirer de l'effroi ; mais l'exagération en ce genre aurait encore moins de danger. Ou le choix des parents, l'instinct de l'amour, le bonheur des circonstances rendraient les devoirs plus faciles, les liens plus doux qu'on ne les aurait annoncés ; ou si le sort venait trahir les espérances du cœur et de la raison, du moins la victime se trouverait-elle préparée au sacrifice. (Mme de Rémusat.)

Des devoirs de la maternité.

6. L'amour maternel est le plus indépendant de tous les amours ; nous aimons notre enfant quel qu'il soit, quoi qu'il fasse : qu'il afflige ou contente notre amour-propre, qu'il réponde à notre tendresse ou qu'il la souffre comme une gène pour sa

liberté, qu'un fils écoute ou repousse sa mère. Grâce à lui, elle regarde haut et loin sans embarras : son âme, qui n'est jamais agitée, ne cesse point d'être émue ; la confiance qui s'établit entre eux devient la plus douce des relations ; elle ne ressemble à nulle autre, toute composée qu'elle est de l'autorité et de la faiblesse, de la condescendance et de la force, qui dénoncent à la fois et la FEMME et la mère, et l'homme et le fils.... Oui, heureuse, cent fois heureuse celle qui en a connu le charme !

Mais, tout en respectant l'instinct de la maternité, comment ne pas reconnaître que certaines circonstances peuvent encore le compléter et l'ennoblir ? Cette compagne d'un homme public, si tendrement orgueilleuse de la réputation de son époux, désirera sans doute que son fils marche un jour sur ses traces ; et c'est à elle d'abord que sera confié le soin de semer dans l'âme de ce jeune successeur le germe des sentiments et des opinions dont un père éclairé lui destine l'héritage. Portons nos regards sur ce ménage solitaire dont j'ai aussi parlé, nous le trouverons décorant l'avenir du prestige de tous les succès que l'on souhaite toujours un peu pour soi, beaucoup pour son enfant.

Le champ de l'espérance s'ouvre à l'imagination près du berceau d'un fils, et je ne sais pas de mère qui n'aperçoive d'abord en lui les traces des plus grandes qualités. Loin de repousser cette illusion, faisons-la tourner au profit de la patrie ; encourageons les parents à développer ce qu'ils aperçoivent, à créer ce qu'ils supposent ; même en se trompant, ils auront toujours amélioré l'objet d'une innocente ambition, et leurs efforts parviendront à former un citoyen utile, ou tout au moins un spectateur citoyen aussi, puisqu'il saura encourager et apprécier des mérites dont on lui aura enseigné l'importance. (Mme de Rémusat.)

Des devoirs de société.

7. Si vous réfléchissiez, mesdames, sur ce qu'entre vous vous appelez *devoirs de société*, je doute que souvent vous puissiez vous saluer sans rire, et que, livrées à vos réflexions, après une journée stérilement laborieuse, vous n'éprouvassiez pour vous-mêmes un sentiment voisin de la pitié.

Vos parents sont âgés et infirmes, vos amis accablés de revers, votre époux surchargé de travaux et des soins de votre fortune, vos enfants faibles encore et peu avancés pour leur âge : l'amour filial vous commande, l'amitié vous implore, votre maison appelle l'œil du maître, votre époux réclame vos conseils, votre jeune famille attend vos secours et vos leçons. Que de devoirs pour un jour ! Aussi êtes-vous déterminée à vous y livrer tout entière, dès que vous aurez rempli vos devoirs de société : et déjà un essaim de jeunes désœuvrés tourbillonne dans votre antichambre et assiège les portes du sanctuaire. Les audiences particulières se prolongent, au point qu'il faut les terminer par une audience générale, que vous brusquez par un déjeuner, auquel vous vous arrachez pour une correspondance interminable que vous dictez à quatre en même temps, car l'heure presse ; on vous attend au bois de Boulogne, et c'est un devoir de n'y pas manquer ; une voiture délicieuse, et des chevaux !.... C'est le char de l'Aurore traîné par les Zéphyrs. A peine avez-vous le loisir de vous informer de monsieur et des enfants, de signer vos mémoires sans les lire, de donner l'argent sans compter ; le char vous prend et vous emporte. Il était temps : vous n'arriviez point ; le scandale devenait public ; il faut le réparer. On

dîne à Bagatelle, où vous y désire ; vous cédez, c'est un devoir de circonstance, encore est-il interrompu par mille autres qui sont de rigueur. Un ambassadeur, deux ministres et trois FEMMES de province vous ont rendu visite, il y a précisément huit jours. Le terme fatal expire. Il est près de huit heures, on sera sorti, et vous courez partout vous faire écrire. Jamais vous n'arriverez à la pièce nouvelle. Les amis de l'auteur vous attendent, le parterre balance : vous paraissez, l'ouvrage se relève, la pièce est aux nues et vous prenez la route du Lycée pour y entrer, quand on en sort ; n'importe, c'était un devoir d'y paraître, moins rigoureux néanmoins que celui d'assister au concert où la jeune virtuose va débuter sous vos auspices. C'est un devoir de protéger les arts, et vous y volez. La débutante échoue, mais en vérité ce n'est nullement votre faute. Aussi tout le monde vous rend-il cette justice dans un thé brillant que vous donne une très-grande dame, et auquel le devoir vous défend de manquer. Cependant la nuit s'avance ; mais on va danser, et vous dansez si parfaitement ! les jeunes personnes vous demandent une leçon. Allons, c'est un devoir que d'instruire la jeunesse. Sera-ce le dernier ? Non. Vous jouâtes hier d'un bonheur incroyable, et vous devez une revanche. Le jour approche, mais votre fortune obstinée vous fait un devoir de prolonger la séance jusqu'au moment où perdant là somme gagnée, et le double sur parole, le devoir vous permet enfin de regagner en bâillant votre demeure, que vous trouvez moitié déserte, moitié au pillage. Votre mère vous a vainement demandée, votre père est venu deux fois, vos amis vous cherchent, votre époux est parti ; vos enfants sont malades. Depuis un jour, vous n'avez été amie, fille, épouse, ni mère ; mais vous avez rempli les devoirs de la société.... (Demoustier.)

8. L'ignorance où les FEMMES sont de leurs devoirs, l'abus qu'elles font de leur puissance, leur font perdre le plus beau et le plus précieux de leurs avantages, celui d'être utiles. (Mme Bernier.)

9. Le devoir des FEMMES est d'être vertueuses ; leurs priviléges semblent se borner à le paraître. Plusieurs oublient leur devoir, mais toutes se souviennent de leurs priviléges.

Conseils.

10. Vous qui faites le bonheur ou le tourment de nos jours, FEMMES ! apprenez que plus vos devoirs sont difficiles à remplir, plus la gloire doit vous engager à ne les oublier jamais ; que le luxe, père de la mollesse, n'est point né du plaisir, et que les présents sont un tribut de la bassesse et non pas de l'amour, au contraire, ils l'excluent.

La galanterie n'est pas, comme on veut vous le persuader, une conciliation entre le plaisir et les mœurs, les grâces et la vertu ; ce n'est qu'un voile séduisant sur le visage d'une furie, un tapis de fleurs étendu sur des serpents qui s'abreuvent de fiel.

La paix du cœur, qui naît de la pureté des désirs et de l'accomplissement des devoirs, est la véritable félicité. S'il est des beautés fameuses par leurs attraits et par le nombre de leurs amants, il en est de plus illustres par leur chasteté, par leur amour conjugal, et surtout par leurs sentiments maternels ; elles doivent vous servir de modèles dans les occasions difficiles où vous pouvez vous trouver.

CHAPITRE XX.

DÉVOTE. — DÉVOTION.

1. On a dit que la dévotion était le faible de la vieillesse; pour moi, je crois qu'elle en est le soutien. C'est un sentiment décent, et le seul nécessaire. Le goût de la religion n'est pas un fardeau, mais un soutien! (Mme de Lambert.)

2. Quel trésor, si nous pouvions découvrir et mettre en usage le secret d'être véritablement dévotes, et de nous en servir pour l'autre vie! (Mme Devillars.)

3. Je vous parlerais ici, madame, des FEMMES de qualité dévotes; mais c'est une espèce trop marquée; il nous suffit de savoir, en général, que la dévotion dont il s'agit les éloigne du monde sans le plus souvent les approcher de Dieu.

Quand je vois ces saintes âmes, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces soldats que leurs blessures envoient aux Invalides; les blessures de nos FEMMES, c'est l'âge et le déchet de leurs charmes. Adieu le monde, belle vocation! les habits, le maintien, le discours, les démarches, tout est pieux; le cœur même prend du goût pour la façon des actions pieuses; il aime son métier; le formulaire ambulant ou contemplatif lui en plaît: on gémira sans douleur aux pieds des autels, on versera des pleurs dont la source sera non l'amour de Dieu, mais la vive et jalouse imitation de cet amour: je veux dire que l'âme entrera dans son sujet, ainsi qu'un acteur tragique entre dans la passion qu'il représente. (Marivaux.)

4. Peu de FEMMES, après avoir été amantes, sont dignes de rester amies. Ne pouvant donc se suffire à elles-mêmes, le dépit les jette dans la dévotion. D'ailleurs les FEMMES, au milieu de leurs déréglements, ont toujours des retours vers Dieu. On a dit que le péché était un des grands attraits du plaisir: si cela était, elles en auraient plus que les hommes; mais cette maxime, fausse en elle-même, l'est encore plus par rapport aux FEMMES; en effet, elles ne sont jamais tranquilles dans leurs faiblesses: et c'est de là, sans doute, que vient la pudeur qu'elles conservent quelquefois encore avec celui à qui elles ont sacrifié la vertu... (Duclos.)

5. La dévotion est le dernier période de la vie d'une FEMME. La plupart de celles qui sont devenues dévotes ont commencé par se livrer au plaisir qui les recherchait: elles ont ensuite tâché d'en prolonger le cours, et leurs efforts deviennent d'autant plus vifs qu'elles voient de jour en jour le monde prêt à les quitter. Les regrets les occupent encore quelque temps, et elles cherchent enfin un asile et une consolation dans la dévotion. L'aveu de leurs fautes ne leur coûte point; en les confessant, elles se retracent leurs plaisirs, et c'est l'unique qui leur reste. (Id.)

6. Une dévote emploie pour son amant tous les termes tendres et onctueux du dictionnaire de la dévotion la plus affectueuse et la plus vive. La critique qu'elle fait du monde est un éloge indirect d'elle-même. (Id.)

7. Il est assez ordinaire d'entendre de vieilles dévotes vous dire à point nommé pour quel péché la maison d'un tel a été brûlée. Leurs réflexions roulent d'ordinaire sur la fortune des gens qui n'en ont point joui, à cause de quelque défaut qui se trouvait dans leur conduite ou dans celle de leurs pères; pourquoi un autre fut enlevé à la fleur de son âge; pourquoi un autre fut tué d'un coup de sabre plutôt que d'une épée ou d'une autre arme. Ces méchantes bigotes ont un crime pour chaque malheur qui peut arriver à quelqu'un de leur connaissance; enfin elles sont

si bonnes chrétiennes, que tout ce qui leur arrive à elles-mêmes est une épreuve, et que ce qui arrive à leur prochain est toujours un jugement ou un châtiment du ciel.

8. Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dévotes de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité ; c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation, si elles daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante, elles plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne ; elles ne s'aiment ni l'une ni l'autre. Vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévotes ? Mais plus elles se détachent du monde, plus elles en exigent, et l'on dirait qu'elles ne s'élèvent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

9. L'envie est la passion dominante des dévotes ; et lorsqu'elles s'en laissent gouverner, elles ne connaissent plus ni probité ni charité pour le prochain. Dans le monde, un ami vous sacrifie, un parent vous abandonne, un ennemi vous calomnie, d'autres enfin vous haïssent sans sujet ; une dévote jalouse de votre bonheur est encore plus à craindre que tout cela : on peut la regarder comme une lionne en furie, et compter qu'elle fera jouer les plus artificieux ressorts pour vous trahir et vous perdre. La dévote est si saintement malicieuse, si cruelle avec douceur, que ses réflexions charitables sont autant de coups de poignard. Avec un air hypocrite et modeste, elle plaide la cause de celui qu'elle veut assassiner.

10. Une petite dévotion puérile rétrécit l'esprit et endurcit le cœur. L'idée de supériorité que toutes les dévotes de profession ont d'elles les rend insupportables. Médisantes avec un air de charité, orgueilleuses avec humilité, prodigues pour elles, avares pour les autres, minutieuses, aigres, ignorantes, opiniâtres et impitoyables, voilà leur caractère.

11. Il n'y a pas un défaut qu'une dévote ne fasse servir avec succès à sa réputation ; haute, impérieuse, dure, cruelle, sans égard, sans foi, sans amitié, son zèle pour Dieu, le chagrin que lui cause le dérèglement des autres, le désir de les ramener, couvrent et honorent ses vices. C'est toujours à si bonne fin qu'elle nuit ! elle est si saintement vindicative, et son âme est si pure ! Quel moyen de soupçonner un cœur si droit, si sincère, d'être conduit dans ses haines par des motifs qui peuvent être personnels ?

12. La dévotion des FEMMES qui commencent à vieillir n'est souvent qu'un état de bienséance pour sauver la honte et le ridicule du débris de leur beauté, et se rendre toujours recommandables par quelque chose.

13. En général, et il y a peu d'exceptions, une dévote est une FEMME qui croit pouvoir avec des prières se dispenser d'avoir des vertus.

14. Faire le bien, soulager les malheureux, commander à ses passions, réprimer ses habitudes vicieuses, etc. ; voilà la vraie dévotion : cela est sans doute préférable aux pratiques minutieuses de celle qui croit avoir satisfait à tous ses devoirs quand elle a passé au pied des autels la plus grande partie des journées.

15. La dévotion tient beaucoup à la constitution organique ; comme elle dépend beaucoup de la vanité, de l'imagination, de la sensibilité du cœur et de quelques autres qualités semblables, elle est plus commune dans les FEMMES que dans les hommes.

16. Beaucoup de FEMMES veulent être dévotes, mais peu d'entre elles veulent être humbles, chastes, justes, humaines, charitables, bienfaisantes, etc., etc.

DÉVOUEMENT. — BIENFAISANCE.

1. Qui entrera dans cet hôpital surchargé de malades, d'où s'échappent de longs cris de souffrance, et où l'on entend, de trois ou quatre lits, le râle de l'agonie? L'homme y entre conduit par un noble devoir, mais on peut voir sur ses traits et dans sa démarche que cet effort lui coûte. La FEMME s'y précipite avec la rapidité de l'ange qui descend du ciel. Elle interroge, elle écoute, verse la consolation quand elle ne peut apporter le remède. Le malheureux a-t-il nommé sa FEMME et ses enfants? « Je les verrai tout à l'heure, dit-elle, je suis la protectrice de leur infortune. » Quand il a rempli sa mission, l'homme se retire et se réjouit de retrouver un air libre; la FEMME se retire lentement, elle revient sur ses pas, elle appuie plus doucement la tête de l'infortuné. Cherchez-moi donc, matérialistes obstinés, le mobile physique qui inspire de tels dévouements? D'où vient qu'avec une constitution si frêle, dont la délicatesse est encore accrue, amollie par l'éducation qu'elles reçoivent, des FEMMES peuvent étouffer le murmure de tous leurs sens, réduire la faim et le sommeil à leurs plus strictes exigences, surpasser, s'il le faut, les privations des anachorètes, et donner à leurs muscles une force inaccoutumée, une souplesse qui répond à toutes les précautions ingénieuses qu'elles imaginent? Malheureux! qui ne savez estimer les FEMMES que d'après les plaisirs d'un moment que vous poursuivez auprès d'elles, trop souvent aux dépens du bonheur de toute leur vie, demain peut-être vous allez recevoir, auprès du lit de douleur où vous expiez des excès, les soins empressés de la FEMME dont vous avez percé le cœur mille fois, et tout vous sera pardonné par elle. Toute autre image vous devient importune, auprès de l'ange de vos premières amours. (Lacretelle.)

2. N'éloignez pas les FEMMES du lit des malades, c'est là leur poste d'honneur. (Mme C. Fée.)

3. FEMMES, le guerrier est fier des coups que son bras terrible a portés; soyez plus fières encore des blessures que vos faibles mains ont su guérir. (Id.)

4. Il n'y a que les FEMMES qui ne se détachent jamais du malheur. La nature a rempli leur âme de tant de bienveillance et de pitié, qu'elles semblent jetées comme des êtres tutélaires entre l'homme et les vicissitudes du sort. (Alibert.)

5. Les grands et rares sacrifices du cœur ne se voient guère que de la part des FEMMES; presque tous les bons procédés leur appartiennent en amour et souvent en amitié, surtout quand elle a succédé à l'amour. (Duclos.)

6. A notre honte, une FEMME ne nous est jamais si attachée que quand nous souffrons.

A cette pensée, toutes les épigrammes dirigées contre le petit sexe (car c'est bien

vieux de dire le beau sexe) devraient se désarmer de leurs pointes aiguës et se changer en madrigaux!.... Tous les hommes devraient penser que la seule vertu de la FEMME est d'aimer, que toutes les FEMMES sont prodigieusement vertueuses, et fermer là le livre et la méditation.

Ah! vous souvenez-vous de ce moment lugubre et noir où, seul et souffrant, accusant les hommes, surtout vos amis, faible, découragé et pensant à la mort, la tête appuyée sur un oreiller fadement chaud et couché sur un drap dont le blanc treillis de lin s'imprimait douloureusement sur votre peau, vous promeniez vos yeux agrandis sur le papier vert de votre chambre muette; vous souvenez-vous, dis-je, de l'avoir vue entr'ouvrir votre porte sans bruit, montrer sa jeune, sa blonde tête encadrée de rouleaux d'or et d'un chapeau frais, apparaître comme une étoile dans une nuit orageuse, sourire, accourir moitié chagrine, moitié heureuse, se précipiter vers vous?.... (De Balzac.)

7. La bienfaisance et cette compassion qui unit l'âme aux malheureux est surtout le partage des FEMMES. Tout les dispose à l'attendrissement de la pitié. Les blessures et les maux révoltent leurs sens plus délicats. L'image de la misère et du dégoût offense leur douce mollesse. L'image des douleurs et des chagrins affecte plus profondément leur âme, que leur propre sensibilité tourmente. Elles doivent donc être plus empressées à secourir. Elles ont surtout cette sensibilité d'instinct qui agit avant de raisonner, et a déjà secouru quand l'homme délibère. Leur bienfaisance en est moins éclairée peut-être, mais plus active. Elle est aussi plus circonspecte et plus tendre. Quelle FEMME a jamais manqué de respect au malheur? (Thomas.)

8. Les FEMMES, par leur constitution, par leur douceur, et par les soins charitables et de bienfaisance auxquels elles sont propres, démontrent bien qu'elles étaient destinées à une œuvre de miséricorde. Elles ne sont, il est vrai, ni *prêtres*, ni *ministre de la justice*, ni guerriers; mais elles semblent n'exister que pour fléchir la colère de l'Être suprême, dont le prêtre est censé prononcer les arrêts; que pour adoucir la rigueur des sentences portées par la justice sur les coupables, et que pour panser les plaies que les guerriers se font dans les combats, ou au moins pour joindre leurs soins délicats aux cruelles opérations et aux durs pansements que ces plaies entraînent. L'homme paraît n'être que l'ange exterminateur de la Divinité, la FEMME en est l'ange de paix. Qu'elle ne se plaigne donc pas de son sort, elle est *le type* de la plus belle faculté divine. Les facultés divines doivent se diviser ici-bas, il n'y a que dans la Divinité même où elles ne forment qu'une *unité* parfaite et une harmonie où toutes les voix vivantes et mélodieuses ne se font jamais entendre que pour former l'ensemble du plus mélodieux des concerts. (De Saint-Martin.)

DISSIMULATION.

1. Le monde est un carnaval perpétuel où chacun est masqué. L'essentiel, c'est de lire sur les visages à travers les masques.

Voici les travestissements favoris des FEMMES :

L'intérêt se montre sous les dehors de l'amour ou de l'amitié;

L'hypocrisie revêt le masque de la franchise;

L'égoïsme emprunte le costume du désintéressement;

La fierté paraît sous les habits de l'humilité;

L'immoralité prend le masque de la vertu ;

L'astuce revêt le costume de la bonhomie ;

L'orgueil et l'amour-propre se montrent sous les traits de l'humanité et de la charité. (S-o...)

2. La plupart des FEMMES sont capricieuses, humoristes et dissimulées. Pourquoi? C'est qu'elles n'ont que des adorateurs et pas de véritables amis. Leur conduite est rationnelle.

3. L'art de la dissimulation est tellement pratiqué par les FEMMES, que leur conduite n'est que feinte, en dehors même de leurs intrigues amoureuses.

4. Quelque pénétrant que l'on soit, il est presque impossible de découvrir les sentiments d'une FEMME qui prétend les dissimuler.

DIVORCE.

Il est certain que si la religion ne défendait pas le divorce, bien des raisons paraîtraient combattre en sa faveur. Le mariage n'est institué que pour rendre l'homme heureux en l'associant à une compagne aimable, et utile à la société en le mettant à même de multiplier son espèce. Dès qu'une union produit des effets tout à fait contraires, on peut dire qu'elle est aussi pernicieuse au bien public qu'à charge à ceux qui l'ont formée. En faut-il davantage pour inviter à la détruire ?

Séparer un homme et une FEMME qui ne peuvent pas avoir d'enfants, ou dont les humeurs ne sauraient sympathiser ensemble, c'est rendre quatre personnes satisfaites.

L'homme épouse une autre FEMME qui lui convient, et dont la fécondité forme entre eux des nœuds qui n'ont pas besoin de lois pour être indissolubles : voilà déjà un couple heureux. La FEMME, de son côté, prend un autre époux, mieux fait pour vivre avec elle : voilà encore deux personnes contentes.

Qu'arrive-t-il de là ? que l'État en devient beaucoup plus peuplé, et que l'union règne dans toutes les familles ; qu'un homme qui craint de perdre sa FEMME est toujours tendre, toujours empressé, enfin toujours amant quoique mari ; et qu'une FEMME qui, à son tour, veut conserver son mari, est uniquement occupée du soin de lui plaire.

Si la liberté du divorce ne produit pas toujours d'aussi heureux effets dans les pays où elle est introduite, on ne peut du moins lui refuser l'avantage de prévenir bien des débauches et bien des crimes.

Ne serait-il pas à souhaiter que deux personnes qui se détestent, qui se souhaitent naturellement la mort, qui en viendront peut-être jusqu'à chercher à se la procurer, pussent rompre un nœud formé sous de funestes auspices, et chercher, chacune de leur côté, d'autres personnes avec qui elles pussent vivre selon les lois de la charité et de la raison ? (D'Argens.)

DOCILITÉ.

La docilité est une des qualités dont les FEMMES ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujéties ou à un homme, ou aux jugements des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugements. (J.-J. Rousseau.)

DONNER.

Le prix de la victoire se considère par la difficulté. Voulez-vous savoir quelle impression ont faite dans le cœur d'une FEMME votre amour et votre mérite ? mesurez-la à ses mœurs. Telle peut donner beaucoup qui ne donne pas tant. (Montaigne.)

DOUCEUR.

1. La plupart des FEMMES ont plus de douceur hors de leur maison que chez elles. (Tacite.)

2. Pour les FEMMES, la douceur est le meilleur moyen d'avoir raison. (Mlle de Fontaines.)

3. La douceur est la qualité la plus nécessaire au beau sexe. Elle redouble les charmes de la beauté et les charmes de l'esprit. Sans la douceur, les FEMMES ne peuvent être fort aimables. (Mlle de Scudéri.)

4. La douceur est une qualité qui sied bien aux hommes, mais qui est d'une nécessité absolue dans les FEMMES. C'est le caractère essentiel de leur sexe qui leur fait charmer le nôtre ; c'est l'aimant qui seul attire les cœurs, et qui seul les sait retenir après les avoir attirés. (Id.)

5. La première et la plus importante qualité d'une FEMME est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre : ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce. L'aigreur et l'opiniâtreté des FEMMES ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point faibles pour devenir impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient : elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une FEMME impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une FEMME le ramène et triomphe de lui tôt ou tard. (J.-J. Rousseau.)

6. Quoique la loi accorde aux hommes la supériorité, les FEMMES peuvent presque toujours les gouverner par l'ascendant de la douceur et de la persuasion. « L'empire » d'une FEMME, dit un écrivain français, est un empire de douceur, d'adresse et de » complaisance ; ses ordres sont les caresses, et ses menaces sont les larmes. » J'ajouterai que la puissance de tels ordres et de pareilles menaces est comparable à celle de la foi : elle est capable de *transporter des montagnes*. La puissance des FEMMES a pour soutien le plus vif et le plus doux des sentiments de la nature ; notre inclination contribue autant que leurs instances à nous faire exécuter tout ce qui peut tendre à les satisfaire. Mais quoique tous les hommes sensibles se laissent infailliblement gouverner par l'adresse unie à la douceur, il en existe quelques-uns dont le caractère âpre et l'humeur intraitable ne cèdent ni aux prières ni aux larmes,

Les FEMMES que leur mauvais sort a réunies à un de ces êtres disgracieux et disgraciés peuvent déplorer en silence une infortune irréparable, car elles ne gagneraient rien par la résistance et l'obstination sur celui que les prières et les larmes ont trouvé toujours inaccessible. (Alexandre.)

7. Nous pourrions citer une infinité de FEMMES qui ont gouverné les hommes avec de la douceur et de la persuasion, mais nous défions l'histoire de nous en citer une seule qui ait pris de l'ascendant sur un homme de bon sens par des criailleries, ou en faisant ouvertement des efforts pour usurper la supériorité. Tous les hommes sont accessibles au pouvoir de la persuasion lorsqu'une FEMME sait l'employer avec adresse, et presque tous sont en état de lui résister lorsqu'elle veut employer la force. C'est une abeille qui veut piquer sans aiguillon. (Id.)

8. Si les FEMMES savaient combien la douceur est une arme puissante en leurs mains, elles n'en emploieraient jamais d'autre. (Bonnin.)

9. La FEMME sans douceur est une prairie sans verdure, un vallon sans arbustes, une forêt sans ombrage, un parterre sans fleurs, un oiseau sans plumage, un ciel sans lumière; enfin c'est un monstre qui donne un démenti à la nature, et à qui il ne reste plus de son sexe que le nom.

10. Douceur et gaieté, voilà le fond d'un caractère aimable: il est impossible qu'une FEMME douée de ces deux qualités ne plaise. La douceur lui concilie tous les cœurs; c'est une sorte d'instinct que la nature donne aux FEMMES, et que la bonne éducation met à profit. C'est par les manières insinuantes que les FEMMES règnent, et elles ont d'autant plus de pouvoir qu'elles s'en arrogent moins. La politesse même n'est que cette douceur réduite en art, elle est le signe d'un bon naturel, et en tient la place; mais ces dehors, s'ils ne sont fondés sur la bonté du cœur, se démentent bientôt; c'est alors un genre d'hypocrisie dont on n'est pas longtemps la dupe, et que l'on paye du plus profond mépris.

DOULEUR.

Dans la maladie, ce n'est point la douleur, ce n'est pas même la crainte de la mort qui occupent une jolie FEMME: c'est l'inquiétude de la perte ou de l'altération de ses charmes.

ÉCONOMIE.

1. L'économie, dans une FEMME, une éducation honnête, mais simple, peuvent, en les calculant bien, être un supplément de dot.

2. L'économie des sentiments et des plaisirs est en amour la seule métaphysique raisonnable. (Ninon de Lenclos.)

EFFRONTERIE.

Rien ne choque tant un honnête homme que l'effronterie dans une FEMME.

EMBRASSER.

L'action de deux FEMMES qui s'embrassent ne prouve pas grand'chose; car deux FEMMES peuvent se jeter au cou l'une de l'autre et se haïr très-cordialement.

EMPORTEMENT.

Les emportements d'une FEMME supposent toujours beaucoup d'amour. (Properce.)

ENCENS.

Il n'est point d'encens qui entête si fort une FEMME que celui qui ne brûle pas pour elle.

ENVIE.

La FEMME est au comble de l'ivresse quand elle s'attire l'adoration des hommes et fait envie à son sexe.

ESPÉRANCE.

Sans espérance et sans désir, nous ne sommes rien qui vaille. Dès que les FEMMES sont à nous, nous ne sommes plus à elles. (Montaigne.)

ESTIME.

Les petites choses faites à propos font quelquefois acquérir une grande estime parmi les FEMMES. (Mlle de Scudéri.)

Les FEMMES et les jeunes gens ne séparent pas leur estime de leurs goûts. (Vauvenargues.)

ESTIMER.

Les hommes n'aiment pas toujours ce qu'ils estiment ; les FEMMES n'estiment que ce qu'elles aiment. (Sanial Dubay.)

ÉTOURDIE.

C'est toujours la faute d'une FEMME quand un homme ose lui laisser entrevoir ses sentiments. Ce n'est pas la plus jolie qui attire, c'est la plus étourdie. (Mme de Genlis.)

EXISTENCE.

L'existence des FEMMES représente celle d'une classe conquise, qui ne peut espérer d'améliorer sa situation que par l'adresse qu'elle emploie pour plaire à ses maîtres, pour adoucir l'injustice de leur usurpation et la rigueur de leurs caprices. (De Ségur.)

FAIBLESSE.

1. Une invariable loi de la nature, donnant à la FEMME plus de facilité d'exciter les désirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, et le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire est de douter si c'est la faiblesse qui cède à la force, ou si c'est la volonté qui se rend ; et la ruse ordinaire de la FEMME est de laisser toujours ce doute entre elle et lui. L'esprit des FEMMES répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leurs faiblesses, elles s'en font gloire ; leurs tendres muscles sont sans résistance ; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux ; elles auraient honte d'être fortes. Pourquoi cela ? Ce n'est pas seule=

ment pour paraître délicates, c'est par une précaution plus adroite : elles se ménagent de loin des excuses, et le droit d'être faibles au besoin.... (J.-J. Rousseau.)

2. Une faiblesse peut être quelquefois plus excusable dans une FEMME que la coquetterie qui l'en garantit. (Beauchêne.)

3. Les FEMMES tirent de leur ascendant sur nous plus d'avantage que nous n'en tirons de leur faiblesse.

4. Si les FEMMES sont les dupes de leur première faiblesse, elles savent bien se refaire ensuite sur celle des hommes.

5. La FEMME est, dit-on, plus faible que l'homme; cependant celui-ci ne lui prend rien par force.

6. Injuste, ingrat, inconséquent, l'homme reproche tous les jours à la FEMME des faiblesses qu'il provoque par toutes sortes de moyens, et qu'il tourne à son profit avec aussi peu de délicatesse que de reconnaissance.

7. Les hommes et les FEMMES n'ont, je crois, rien à regretter ni à se reprocher sur le parti qu'ils tirent de leur faible respectif.

8. Il est bien difficile qu'une FEMME puisse triompher d'elle-même ou des dangers qui l'environnent. Assiégée par sa faiblesse ou sa passion, par l'occasion et la séduction, par l'intérêt et la vanité, par le plaisir et l'exemple, par la mode ou le caprice, par le dépit et la vengeance, comment résisterait-elle à tant d'ennemis réunis, lorsqu'un seul d'entre eux suffit pour remporter sur elle une victoire complète?

9. Tous les hommes sont convaincus de la faiblesse des FEMMES, et tous les hommes en sont esclaves.

10. Les FEMMES exemptes de faiblesses ne sont pas celles qui la pardonnent le plus difficilement. Celles, au contraire, dont la conduite a le plus besoin d'indulgence sont presque toujours les seules dont on doit le moins en attendre.

11. La faiblesse des FEMMES les rend vindicatives, parce qu'ayant moins de forces pour repousser une injure, elles manquent par là même de force pour la pardonner; et l'instinct des êtres pusillanimes est de ne se croire jamais légèrement offensés.

12. Si la raison n'est point la propre sentinelle d'une FEMME, tous les surveillants du monde ne la sauveront pas d'une faiblesse : la plus sage est celle qui est capable de se garder elle-même.

13. La faiblesse d'une FEMME sensible et honnête doit être un engagement sacré pour un homme qui pense; mais il y a tant de brutes parmi les hommes!

14. La plupart des FEMMES se rendent plutôt par faiblesse que par passion. De là vient que généralement, quoique souvent moins aimables, les hommes entreprenants réussissent mieux que les autres.

15. Les FEMMES, qui naturellement sont faibles et peu réfléchies, se prennent plutôt par l'éclat que par la solidité.

16. Il est beaucoup de ces FEMMES toujours passionnées, jamais sensibles, dont le cœur froid et l'imagination vive voudraient couvrir du nom de tendre faiblesse le goût qui les détermine à chercher le plaisir.

17. Par une faiblesse, une FEMME accroît tous ses maux et n'en évite aucun. (Mme Cottin.)

18. Les FEMMES aiment bien mieux paraître céder à notre force qu'à leur faiblesse : leur gloire expirante trouve son excuse dans une douce violence qui semble leur arracher ce qu'elles nous donnent.

19. La vanité bien entendue et tournée vers le grand fait des FEMMES vertueuses. La coquetterie ménagée fait des FEMMES agréables. La faiblesse en fait des deux sortes, dont les unes sont malheureuses, et les autres sont méprisables. (Mme Riccoboni.)

20. Il est plus facile aux hommes de prendre les goûts et les faibles des FEMMES que de les en guérir. (L'abbé Raynal.)

21. Les FEMMES croient s'égaler à nous en nous faisant partager leurs faiblesses. (Sanial Dubay.)

22. Les FEMMES se disent incapables d'une faiblesse devant les hommes qui leur déplaisent, comme les faux braves parlent de leur bravoure devant les poltrons.

FATALISME.

Les FEMMES n'admettent le fatalisme que pour justifier toutes leurs fautes. Sont-elles malheureuses dans le choix d'un amant? elles en accusent le sort, tant leur fierté serait blessée d'avouer un écart volontaire. Elles prétendent ne conserver leur libre arbitre que pour bien faire. (S-o...)

FAUSSETÉ. — VÉRITÉ.

1. La fausseté s'apprend, et les FEMMES font dans cette science les plus rapides progrès : voyez une jeune FEMME entre deux yeux, ils vous diront ce qu'elle sent et ce qu'elle sentira; tout ce qui se passe dans son cœur se peint sur son visage; à peine a-t-elle vu le monde, qu'on peut la regarder tant qu'on voudra, on n'y connaît plus rien; l'art a gâté la nature. (Marivaux.)

2. Je ne sais pourquoi les hommes taxent les FEMMES de fausseté, et ont fait la vérité femelle; problème à résoudre. On dit aussi qu'elle est nue, et cela se pourrait bien. C'est sans doute par un amour secret pour la vérité que nous courons après les FEMMES avec tant d'ardeur; nous cherchons à les dépouiller de tout ce que nous croyons qui cache la vérité, et quand nous avons satisfait notre curiosité sur une, nous nous détrompons, nous courons tous vers une autre pour être plus heureux. L'amour, le plaisir et l'inconstance, ne sont qu'une suite du désir de connaître la vérité. (Duclos.)

3. Il y a deux choses qui paraissent difficiles à concilier, et que cependant les FEMMES accordent très-bien : la fausseté et la sensibilité; chez elles, l'une aide à l'autre. La fausseté couvre les écarts de la sensibilité, qui à son tour lui prête des

armes ; c'est-à-dire le désespoir, les larmes, les serments, enfin tout ce qui affirme. A la vérité, il arrive souvent que lorsque les FEMMES cherchent à se justifier d'un reproche légitime, elles sont si profondément émues de la douleur qu'elles-mêmes ont causée, que leur cœur, dans cet instant, donne un démenti à leur mémoire. C'est pourquoi elles persuadent si bien contre la vraisemblance. En général, à celui qui aime, les explications coûtent toujours un degré de plus d'asservissement.

Ce qui fait que nous nous apercevons si difficilement de la fausseté des FEMMES, c'est qu'elles la divisent à l'infini. Mêlée ainsi à toute leur existence, elle trouve moyen de se naturaliser sans qu'on puisse précisément la reconnaître nulle part.

Il y a une certaine fausseté que les FEMMES peuvent avouer, même avec grâce : celle qui les affermit dans le devoir. Il est sûr que si nous pouvions voir tous les mouvements de leur cœur, nous y trouverions une si grande disposition à nous rendre heureux, qu'elles n'auraient plus ensuite de force pour nous refuser. Il faut donc pardonner leurs petits détours, leurs légers caprices : après tout, elles ne les emploient souvent que pour fatiguer leur propre sensibilité ; et quand elles aiment véritablement, il en résulte qu'elles s'épuisent plus vite et tombent plus promptement. (Saint-Prosper.)

4. Les FEMMES sont fausses dans les pays où les hommes sont des tyrans. (Bernardin de Saint-Pierre.)

FAUTE.

Il y a des FEMMES qui, voyant leur pouvoir faiblir, méditent une faute, la commettent au grand jour, puis couvrent de tant d'intérêt leur repentir, qu'on se rattache à elles par le pardon qu'on leur donne. (Saint-Prosper.)

FAVEUR.

1. Les FEMMES s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent ; les hommes guérissent par ces mêmes faveurs. (La Bruyère.)

2. Une FEMME oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle. (Id.)

3. Il n'est pas bien décidé si la dernière faveur est une preuve certaine qu'une FEMME aime celui à qui elle l'accorde.

Dans les temps brillants de la chevalerie, on était des années entières à voguer sur une mer agitée avant d'arriver à l'île fortunée des faveurs, et le trajet était quelquefois si long, que le trépas devançait le terme du voyage. A présent, c'est autre chose : à peine a-t-on mis à la voile que le bâtiment touche au port, grâce aux progrès qu'on a faits à Cythère dans l'art de la navigation.

FÉCONDITÉ.

Il y a dans l'univers une centaine de grandes villes où les FEMMES, vivant dans la licence, font peu d'enfants ; vous prétendez que l'état des FEMMES est d'en faire peu !

Que deviendraient vos villes si les campagnes éloignées, où les FEMMES vivent plus simplement et chastement, ne réparaient la stérilité des dames ? Dans combien

de provinces les FEMMES qui n'ont fait que quatre ou cinq enfants passent pour peu fécondes. (Sans cela l'espèce dépérirait nécessairement : pour qu'elle se conserve, il faut, tout composé, que chaque FEMME fasse à peu près quatre enfants; car des enfants qui naissent il en meurt près de la moitié avant qu'ils puissent en avoir d'autres, et il en faut deux restants pour représenter le père et la mère. Voyez si les villes fournissent cette proportion-là.) (J.-J. Rousseau.)

FÉLICITÉ.

Dès qu'il s'agit de félicité ou de consolation, c'est aux FEMMES que le cœur s'adresse; et le cœur conduit la pensée. Oui, FEMMES! vous êtes responsables du bonheur de la terre, soit que vous exerciez l'empire de la vertu, ou le pouvoir de la beauté. Tel caprice de FEMME, en irritant l'homme puissant soumis à ses lois, a fait couler le sang d'un peuple de malheureux. Tel mot, sorti d'une bouche enchanteresse, a désarmé le bras de la fureur et donné la paix à la moitié de l'univers. (Demoustier.)

FEMELLE.

Les mâles et les femelles sont jetés au même moule; sauf l'institution et l'usage, la différence n'y est pas grande. Il est bien plus aisé d'accuser un sexe que d'excuser l'autre. C'est ce qu'on dit : le fourgon se moque de la poële. (Montaigne.)

FEMME.

1. Les FEMMES sont des maîtresses pour les jeunes gens, des compagnes pour les hommes mûrs, et des nourrices pour les vieillards. (Oxenstiern.)

2. Les FEMMES qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités. (La Rochefoucauld.)

3. Les FEMMES, comme les princes, exigent de ceux qui les cultivent une extrême reconnaissance pour les moindres faveurs, et un entier oubli des plus mauvais traitements. (Lévis.)

4. Les FEMMES n'ont point de plus grands ennemis que les FEMMES. (Duclos.)

5. Les FEMMES sont elles-mêmes les fleurs de la vie, comme les enfants en sont les fruits; ce sont elles qui font le charme de nos sociétés, soit qu'elles forment entre elles des chœurs de danse, soit que chacune d'elles se promène avec son époux ou entourée de nombreux enfants. (Bernardin de Saint-Pierre.)

6. Les FEMMES sont comme des fleurs, les orages ne peuvent les briser sans les flétrir. (A. de Maizières.)

7. Les FEMMES font éclore toutes les fleurs que nous cueillons au printemps de la vie.

8. Les FEMMES se présentent sous tant d'aspects différents, qu'il faut moins s'étonner de voir les hommes divaguer à leur sujet, et soutenir successivement le pour et le contre. (Sanial Dubay.)

9. La FEMME, chez les sauvages, est une bête de somme, dans l'Orient un meuble, et chez les Européens un enfant gâté. (Duclos.)

10. La FEMME aime les caracteres belliqueux, hardis, entreprenants; elle s'en croit plus forte, parce qu'elle est faible; elle met sa gloire à dompter un cœur indomptable, à faire plier une haute indépendance, à fixer un inconstant. (Virey.)

11. La FEMME est naturellement artiste, parce qu'elle est organisée pour sentir ce que l'homme est obligé d'apprendre. (Cerise.)

12. La FEMME!... Dieu seul peut la connaître.

13. On pourrait dire avec raison que la FEMME est un doux et tendre mystère que tout le monde adore sans le connaître. (Sanial Dubay.)

14. Nous prenons les FEMMES pour ce qu'elles ne sont pas, mais nous les quittons pour ce qu'elles sont. (Dubucq.)

15. Si quelque chose pouvait faire penser mal des FEMMES, ce serait de voir les hommes méprisables réussir si souvent auprès d'elles. (P*** H***)

16. Désir et respect, voilà ce que les FEMMES aiment à inspirer, surtout aux jeunes gens: le respect flatte leur amour-propre; le désir est un hommage secret rendu à leurs charmes; il intéresse leur cœur, et souvent le dispose à la reconnaissance. (Beauchêne.)

17. FEMME, amante, fille, sœur, épouse, mère, aïeule: dans ces six mots est ce que le cœur humain renferme de plus doux, de plus extatique, de plus sacré, de plus pur, de plus ineffable. (Massias.)

18. Les vers luisants sont l'image des FEMMES: tant qu'elles restent dans l'obscurité, on est frappé de leur éclat; dès qu'elles veulent paraître au grand jour, on les méprise, et on ne voit que leurs défauts. (Mme Necker.)

19. Un ancien disait autrefois que les FEMMES n'étaient nées que pour le repos et pour la retraite; que toute leur vertu consistait à être inconnues, sans s'attirer ni blâme ni louange. (Fléchier.)

20. Peu de FEMMES ont assez de raison pour sentir le besoin qu'elles ont d'être gouvernées; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce sont celles qui le sentent qui pourraient le plus s'en passer. Les enfants ne savent pas qu'ils ont besoin de lisières, lors même qu'ils sont tombés. (Lévis.)

21. Plus les FEMMES ont hasardé, plus elles sont prêtes à sacrifier encore. (Duclos.)

22. On ne saurait trop le remarquer, tout le mal que les FEMMES nous ont fait vient de nous, et tout le bien qu'elles nous font vient d'elles. C'est malgré nos éducations stupides qu'elles ont des pensées, une intelligence, une âme; c'est malgré nos préjugés barbares qu'elles sont aujourd'hui la gloire de l'Europe et les compagnes de notre vie. (Aimé Martin.)

23. La FEMME a toujours sur le cœur la suprématie de l'homme, et sa déférence est plus apparente que réelle; aussi n'échappe-t-elle pas une occasion de secouer le joug ou de se mettre du moins au niveau de son prétendu maître. (S. Dubay.)

24. Les FEMMES ont corrompu plus de FEMMES que les hommes n'en ont aimé. (De Balzac.)

25. Une FEMME faible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même, dont le cœur combat la raison; qui veut guérir, qui ne guérira point, ou bien tard. (La Bruyère.)

26. Une FEMME inconstante est celle qui n'aime plus; une légère, celle qui déjà en aime un autre; une volage, celle qui ne sait si elle aime et ce qu'elle aime; une indifférente, celle qui n'aime rien. (Id.)

27. Presque toutes les FEMMES passent leur vie à se dire trop jeunes pour savoir, jusqu'au jour où elles se croient trop vieilles pour apprendre. (Mme de Flahaut.)

28. Une FEMME n'est jamais moins traitable que lorsqu'elle prend dans les bras d'un amant favorisé de la vertu contre tous les autres hommes. (Ninon de Lenclos.)

29. Un grand avantage des FEMMES, quand elles gouvernent, c'est de savoir supporter, étudier, observer, et surtout céder à propos. (Mme Necker.)

30. Les FEMMES ont été gâtées par les célibataires; et les FEMMES, devenues insupportables, redoutables, augmentent le nombre des célibataires. (Rétif de la Bretonne.)

31. Si Dieu pouvait avoir une mesure dans son amour, il devrait aimer la FEMME plus que l'homme. Quant à nous, nous ne pouvons nous dispenser de la chérir et de l'estimer plus que nous-même; car la FEMME la plus corrompue est plus facile à ramener qu'un homme qui n'aurait fait même qu'un pas dans le mal. Le fond du cœur de la FEMME est peut-être moins vigoureux que le cœur de l'homme, mais il est moins susceptible de se corrompre de la grande corruption. Ce n'est que parmi les hommes que s'est trouvé l'être de perdition, et c'est parmi les FEMMES que s'est trouvée *la voie* qui nous a fait avoir le rétablissement de nos droits par l'incarnation du VERBE DE DIEU. (De Saint-Martin.)

32. Les FEMMES sont la plus belle moitié du monde. (J.-J. Rousseau.)

33. Un poète a dit avec raison :

Dieu fit la fille, et l'homme fit la FEMME;
Nous n'avons pas la plus mauvaise part.

34. Le solitaire de Balagny, qui pourtant n'était pas très-galant, a dit qu'on pourrait comparer les FEMMES à un arbuste dont l'amour est la fleur.

La FEMME qu'il faut aimer.

35. Aimez une FEMME qui ne sera que belle, votre amour finira : les grâces, les agréments du corps, sont limités; la mesure de votre curiosité sera celle de votre tendresse. Joignez de l'esprit à ses charmes extérieurs, à ces charmes que la jouissance détruit, vous les verrez se multiplier, se répandre et s'animer; l'esprit est à la beauté ce que la rosée du matin est aux fleurs. Mais si vous découvrez, entre l'esprit et les grâces, des caprices, de la bizarrerie, de la vanité, de la jalousie, de l'humeur, fermez les yeux sur vos occupations et sur vos devoirs; je vous le prédis, vous aimerez toute la vie : c'est jouir de trois personnes en une seule, que d'avoir une maîtresse qui rassemble les agréments, l'esprit, et les caprices. (De Bernis.)

Les sept qualités nécessaires à la FEMME.

36. Henri IV, qui peut passer pour bon connaisseur en cette matière, voulait qu'une FEMME fût belle, sage, douce, spirituelle, féconde, riche, et d'extraction noble. On comprend l'avantage que peuvent offrir les six premières qualités ; quant à la dernière, nous aurions préféré qu'il l'eût rendue ainsi : « Et douée de sentiments nobles et généreux, d'un cœur bienfaisant et compatissant. »

Parenthèse sur les FEMMES.

37. Les dieux s'en vont, a dit un ancien. Je dirai quelque chose de plus triste : les FEMMES s'en vont !

S'il y avait une destinée belle et noble, c'était celle des FEMMES, telle qu'elle a été si longtemps en France.

Reines par la beauté et par l'amour, on les avait placées sur un piédestal si élevé, que les moins *divines* d'entre elles n'en osaient descendre dans la crainte de se rompre le cou.

Une grande, une sublime fiction avait établi que l'amour d'une FEMME ne s'obtenait que par la manifestation de tout ce qu'il y a de noble et d'héroïque dans la nature humaine.

Au courage, à l'honneur, à l'esprit, il fallait joindre la distinction et l'élégance.

Les hommes avaient fait les FEMMES si grandes, qu'il fallait devenir grand pour arriver jusqu'à elles.

Jusqu'ici les FEMMES ont tout fait en France, et les hommes n'ont jamais été que leurs éditeurs responsables. Si l'on écrivait l'histoire des véritables rois de France ; Agnès Sorel, Mme de Maintenon, Mme de Pompadour, etc., y seraient représentées coiffées de la couronne des illustres amants qui furent rois sous le règne de ces dames.

Il n'y a pas eu en France une seule grande chose, bonne ou mauvaise, en politique, en littérature, en art, qui n'ait été inspirée par une FEMME.

N'est-il pas plus beau d'inspirer des vers que d'en faire ? Il me semble voir des divinités descendre de leurs niches, pour arracher l'encensoir à leurs adorateurs.

Autrefois nous avions les titres et les noms ; les FEMMES, le pouvoir et les choses : constatons que ce sont elles qui veulent changer cela. (Alphonse Karr.)

Opinion des sages de la Grèce sur les FEMMES.

38. Les sages de la Grèce assemblés chez Périandre, tyran de Corinthe, après avoir agité plusieurs points de politique et de morale, en vinrent à des propos moins sérieux. On parla du beau sexe, et tous se réunirent à dire qu'ils ne voyaient dans l'univers que deux belles choses : les FEMMES et les roses ; et deux bonnes : les FEMMES et le vin.

Énigme.

39. L'objet dont on dit le plus de bien et le plus de mal ; la plus belle, la plus terrible chose du monde ; un ange, un démon ; un abîme dont personne ne connaît les mystères ; un paradis, un enfer ; le plus faible et le plus fort des êtres ; comme les rois, trouvant peu d'amis, beaucoup de flatteurs ; comme eux amoureux du pouvoir ; la plus hardie, la plus téméraire créature de l'univers ; la plus super=

stitieuse et la plus craintive ; un résumé de tous les contrastes, un amas de tous les problèmes ; un être volontaire, entreprenant, résolu, mais inconstant, mobile et timide ; avide de plaisirs, passionné pour la gloire, adorable dans le calme ou la douceur de ses affections, redoutable dans sa vengeance ; source de plaisirs et de maux, de civilisation et de félicité, de haine, de barbarie, d'héroïsme, de cruautés, d'amour, de terreurs, de jouissances, de fureurs, de mollesse et d'enthousiasme ; en un mot, la plus inconcevable des énigmes. C'est... c'est... la première ligne du titre de cet ouvrage.

Résumé.

40. Après avoir bien dit, lu, écrit et entendu sur les FEMMES, quel est le résultat de bien et de mal sur leur compte, sans vouloir être piquant ou galant ? Le voici, de bien bonne foi : elles sont plus aimables que nous, plus jolies, plus sensibles, plus essentielles, et valent mieux que nous. Toutes les imperfections que nous leur reprochons, ne font pas autant de mal qu'un seul de nos défauts ; et encore nous en sommes la cause par notre despotisme, notre injustice et notre amour-propre. (Le prince de Ligne.)

FIDÉLITÉ.

Il n'importe pas seulement que la FEMME soit fidèle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde ; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, et qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu. Enfin, s'il importe qu'un père aime ses enfants, il importe qu'il estime leur mère. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des FEMMES, et leur rendent l'honneur et la réputation non moins indispensable que la chasteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des sexes, un motif nouveau de devoir et de convenance, qui prescrit spécialement aux FEMMES l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manières, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela. (J.-J. Rousseau.) V. CHAP. XVI.

FIERTÉ.

1. Il n'y a point de meilleure garde du cœur d'une belle que la fierté. Rien ne convient mieux à une belle FEMME. Cette humeur, il est vrai, ne sied pas bien à tout le monde ; et il faut avoir mille bonnes qualités pour qu'elle fasse un agréable effet. Il faut du moins une grande beauté pour la soutenir, et, de plus, un grand esprit et un grand cœur pour en connaître les justes bornes. La fierté d'une belle stupide ressemblera fort à l'orgueil, et approchera beaucoup d'une espèce de sotte vanité qui enlaidit toutes celles qui l'ont, et qui les rend insupportables. Si la personne qui a de la fierté n'a pas le cœur grand et généreux, elle sera aigre, au lieu d'être fière ; et l'aigreur et la fierté sont des choses toutes différentes. La première sied mal, et l'autre donne de la majesté ; l'une marque un esprit chagrin et mal fait, et l'autre une âme grande et noble. (Mlle de Scudéri.)

2. La fierté des FEMMES n'est pas simplement la pudeur sévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que son amour-propre met à sa beauté. (Voltaire.)

3. La FEMME dont la position sociale a été très inférieure, et qui s'est élevée a un rang assez distingué, soit par le mariage, soit par une liaison galante, fuit la société des FEMMES qui connaissent son ancienne condition. Sa fierté est blessée en songeant aux réflexions que celles-ci pourraient faire. (S-o...)

4. Hier, dans une mansarde, avec un mauvais lit, sans feu, sans pain, sans vêtement et sans famille. Aujourd'hui dans un appartement bien chaud, bien meublé, avec le nécessaire, avec un peu de superflu, et alliée avec une famille honorable : quelle métamorphose! Mais la FEMME qui l'a subie se persuade qu'elle y a eu des droits par ses vertus, ses charmes et ses qualités personnelles. Pur effet de l'orgueil! Ce changement de position n'est souvent que le résultat d'un acte insensé de l'homme qu'elle a fréquenté. Cette FEMME, d'humble et de soumise qu'elle était, devient susceptible, hautaine, acariâtre, et cependant moins qu'à toute autre la fierté et la pruderie conviendraient : mais quand le bien-être dont on jouit ne provient pas du travail, on oublie facilement qu'on a couché dans une mansarde. (Id.)

FIGURE.

La figure d'une FEMME, quelle que soit la force ou l'étendue de son esprit, quelle que soit l'importance des objets dont elle s'occupe, est toujours un obstacle ou une raison dans l'histoire de sa vie. (Mme de Staël.)

FILLE.

1. Bénie soit la jeune fille sans tache qui a vécu loin du monde! son sommeil est doux et facile; sa prière, au réveil, est pure comme la goutte d'eau qui, venue du ciel, s'évapore dans le calice d'une rose; et sa prière est une résignation de tous les jours.

Elle passe tour à tour du travail au repos, de la veille au loisir; elle met elle-même des limites à ses désirs innocents; elle accepte la pauvreté sans se plaindre, et, confiante en celui qui sera son époux, elle attend de lui seul sa joie ou sa tristesse.

On lit dans son cœur comme au travers d'un cristal diaphane.

Une grâce ingénue est dans ses mouvements, et la pudeur sur ses joues. Elle compatit à toutes les souffrances; elle console en pleurant. Elle frappe à la porte de ceux qui ont faim et soif, et elle leur donne le pain et l'eau. Elle couvre ceux qui ont froid de son manteau, et elle a toujours des paroles douces à leur dire.

Ses goûts sont simples, la modestie est sa plus belle robe, l'humilité toute sa science.

Ses soupirs vont au ciel, car elle marche toujours en présence de Dieu. (G. Drouineau.)

2. Dès la plus tendre enfance on imprègne, pour ainsi dire, l'âme des FEMMES de vanité et de légèreté. Tout le monde y concourt, le papa, la maman, la bonne et les amis de la maison; le maître de danse, dans l'éducation d'une jeune demoiselle, a le pas sur le maître à lire et sur celui même qui doit lui inspirer la crainte de Dieu et l'amour de ses devoirs futurs. La marchande de modes et la couturière sont des êtres dont elle évalue l'importance avant d'entendre parler de l'existence

du laboureur qui la nourrit et du tisserand qui l'habille. Avant d'apprendre qu'il y aura des objets qu'elle devra respecter, elle sait qu'il ne s'agit que d'être jolie, et que tout le monde l'encensera. On lui parle de beauté avant de l'entretenir de sagesse. L'art de plaire et la première leçon de coquetterie sont inspirés avant l'idée de pudeur et de décence, dont un jour elle aura bien de la peine à appliquer le vernis factice sur cette première couche d'illusion.

Qu'on daigne regarder avec réflexion ces marionnettes que l'on voit dans nos promenades préluder aux sottises et aux erreurs du reste de leur vie. Le *petit monsieur*, en habit de tissu, et la *petite demoiselle*, coiffée sur le modèle des grandes dames, copient, sous les auspices d'une *bonne* imbécile, les originaux de ce qu'ils seront un jour. Toutes les grimaces et l'affectation du petit-maître sont rassemblées chez le *petit monsieur*. Il est applaudi, caressé, admiré en proportion des contorsions qu'il saisit. La *petite demoiselle* reçoit un compliment à chaque minauderie dont son petit individu s'avise; et si son adresse prématurée lui donne quelque ascendant sur le petit *mari*, on en augure avec un étonnement stupide le rôle intéressant qu'elle jouera dans la société.

C'est dans la capitale surtout que ces abus existent. Si l'on voulait me permettre de prendre le ton de la philosophie, je demanderais si le lien de l'hyménée n'est pas trop sacré pour en faire ainsi l'objet de la première farce de la vie.

Quand la petite demoiselle a amusé pendant ses sept ou huit premières années le papa et la maman par son caquet et ses singeries, lorsqu'elle a bien appris à contrefaire les poupées du sieur Audinot, la plus mauvaise des écoles pour le théâtre comme pour les mœurs, on songe à la mettre au couvent pour y prendre quelque teinture et remplir les premiers actes extérieurs de la religion.

Ici la scène change. Aux premières impressions des leçons de coquetterie et de vanité succèdent celles que peuvent faire la bégueulerie, le pédantisme femelle, et la morale rendue ridicule à force d'être mince et superstitieuse. C'est à travers ces sentiers qu'une FEMME destinée à être épouse et mère marche jusqu'à l'âge de nubilité. Pendant tout ce temps, pas un mot des devoirs dont elle devra s'occuper au sein de sa famille. Cette négligence, à la vérité, est un peu justifiée par la corruption de nos mœurs; car si l'on oublie d'instruire les FEMMES de leurs devoirs, on les dispense de les remplir. Mais n'est-ce pas les rendre méprisables et nous rendre malheureux?

Examinons donc encore combien les deux partis y perdent. Deux mots peuvent l'exprimer; *on n'aime plus*, *on n'estime plus*. L'amour et l'estime sont cependant les deux plus grands trésors de l'humanité. (Mercier.)

FINESSE.

1. Comment peindre certaines finesses de FEMMES, certains traits! Ils sont si subtils, si déliés, qu'ils se perdent sous la plume, et s'évaporent à la diction.

2. Une FEMME sotte l'est quatre fois plus qu'un homme: l'obstination est chez elle presque toujours en proportion de la sottise et de l'ignorance; mais une FEMME fine l'est mille fois plus qu'un homme.

3. FEMME, jolie et fine, le moyen d'échapper à ce double piége!

4. La finesse a été donnée à la FEMME pour compenser la force de l'homme; mais

la nature, pour l'intérêt du dernier, a sagement contrebalancé la finesse des FEMMES par leur passion.

5. L'homme acquiert de la finesse; la FEMME naît avec elle. (Sanial Dubay.)

FLATTER.

Les FEMMES entendent à flatter les petites passions et les petits intérêts : elles les connaissent bien, parce qu'elles y sont toujours cantonnées. (Saint-Prosper.)

FORTUNE.

Entre vous et une FEMME au-dessus de vous par sa fortune ou sa position sociale, les chatouillements de vanité sont immenses et sont partagés. Un homme n'a jamais pu élever sa maîtresse jusqu'à lui; mais une FEMME place toujours son amant aussi haut qu'elle. « Je puis faire des princes, et vous ne ferez jamais que des bâtards ! » est une réponse étincelante de vérité. (De Balzac.)

FRANÇAIS.

1. Comment se fait-il que les Français, qui passent en tous lieux pour légers, vains, capricieux et inconstants, plaisent néanmoins aux FEMMES de toutes les nations, bien qu'elles diffèrent entre elles de tempérament, d'humeur et de caractère ? Cela arrive cependant par diverses causes. Les différences réelles et sensibles qui existent et se remarquent parmi les FEMMES des divers climats n'empêchent pas qu'elles ne se rapprochent et ne se ressemblent même par des inclinations et des goûts naturels attachés au sexe. Il est généralement reconnu que toutes les FEMMES sont plus ou moins curieuses et coquettes. Toujours dans la disposition et le dessein de plaire, elles s'en occupent sans cesse; et, sous ce rapport, les Français, alègres, sémillants, attentifs, empressés et galants, sont de tous les hommes ceux qui doivent leur paraître les plus agréables. Les Françaises, vives et enjouées, les aiment par la grande et parfaite analogie qui se trouve entre eux. Les Allemandes et les Anglaises, calmes et mélancoliques, les accueillent par l'effet piquant du contraste. Les Italiennes et les Espagnoles, au cœur tendre et enflammé, les recherchent par passion, par nouveauté et sur leur réputation de courtoisie. Toutes enfin leur donnent la préférence sur tous les autres peuples, parce qu'ils sont prévenants, amusants, hardis et entreprenants.

2. Quoique plus galants que sensibles, plus aimables qu'aimants, plus polis que sincères, les Français sont préférés par les FEMMES à tous les peuples du monde, parce qu'elles-mêmes, plus coquettes que passionnées, sont moins touchées d'un amour timide et réservé que flattées des soins et des hommages qu'elles croient inspirer, et dont leur vanité sait si bien s'accommoder.

3. Les hommes, en France, sont les maîtres, et les FEMMES sont les maîtresses : les uns font les lois, les autres les abrogent ou les modifient à leur gré.

4. S'il était permis à Paris d'avoir plusieurs FEMMES, elles y seraient peut-être aussi captives qu'en Turquie; mais comme un Français ne peut en avoir qu'une, il ne la cache pas, de peur que son voisin ne cache aussi la sienne.

5. On vit en France avec les FEMMES sans s'y attacher, ou, ce qui est encore pis, on s'y attache sans les estimer.

6. Qu'est-il arrivé en France du commerce si libre qui règne entre les deux sexes? Un échange de vices qui les dégrade également l'un et l'autre. Les hommes ont aujourd'hui toute la mollesse des FEMMES; les FEMMES ont pris l'insolence des hommes.

FRANÇAISES.

Les Françaises jugées par un Anglais.

La chasteté étant une vertu à laquelle il faut pour fleurir un sol ni trop ni trop peu cultivé, nous ne pouvons pas espérer de lui voir prendre en France des racines bien profondes. La politesse y est considérée comme la qualité par excellence; et la chasteté occupe à peine la seconde place dans l'esprit des Français.

Lorsque des voyageurs, habitués à des pays où les FEMMES sont très-réservées, arrivent en France, où la réserve passe pour un ridicule, avant d'avoir impartialement comparé les mœurs et les coutumes des différents pays, ils sont sujets à conclure trop précipitamment qu'il n'existe ni décence ni chasteté chez les Français. Mais, lorsqu'on juge sur les apparences, on est souvent exposé à se tromper.

Une Française de la réputation la plus intacte, en se conformant aux mœurs de son pays, parle et agit avec une liberté et une légèreté qu'on prendrait en Angleterre pour l'indice certain d'une conduite déréglée, et qui annonce seulement en France que cette FEMME a l'usage du monde.

Nous ne prétendons pas toutefois persuader à nos lecteurs que la chasteté soit chez les Françaises la vertu dominante. Le nombre des filles publiques entretenues par les célibataires et par les hommes mariés; la considération dont jouissent des prostituées, surtout lorsqu'elles appartiennent aux spectacles, sont des preuves évidentes du contraire. Nous pouvons y ajouter l'esprit d'intrigue, très à la mode parmi les deux sexes. C'est un très-grand ridicule chez les Français de ne pas être à la mode, et ils craignent moins de passer pour vicieux que pour ridicules.

Dans tous les pays, les FEMMES ont toujours peu de choses à faire, et beaucoup de choses à dire. En France, presque tout ce qui se dit et ce qui se fait émane d'elles, en dépit de la loi salique.

Les Françaises sont les êtres les plus agités de l'univers : toujours en mouvement pour leurs affaires ou pour celles des autres, elles mettent conséquence à régler les affaires de l'État, et à placer adroitement une épingle à leur coiffure.

Lier les mains ou la langue à une Française, serait lui imposer un supplice plus cruel que la mort. Une intrigue à conduire fait tout le bonheur de sa vie, surtout si elle est bien embrouillée. Celles de l'amour ou de l'ambition ont toujours la préférence.

Dans la classe opulente, les FEMMES ne s'occupent que du plaisir, qu'elles poursuivent sans relâche aux dépens de leur santé, de leur fortune et de leur réputation. Étourdies et extravagantes à l'excès, elles laissent à leur mari les soins de l'économie, dont les détails sérieux pourraient donner à leurs regards une teinte nébuleuse, et effaroucher les grâces et les ris.

En descendant aux artisans et aux marchands, c'est précisément le contraire: la FEMME prend soin de la maison et de la boutique, et le mari reste oisif dans sa chambre ou arpente les rues avec ses cheveux en bourse et l'épée au côté.

En France, le mariage ne ressemble en aucune manière à celui des autres nations de l'Europe; il n'oblige point une FEMME à l'obéissance, pas même à la fidélité conjugale : elle acquiert au contraire une liberté sans bornes et un droit sur la fortune de son mari, qui ne jouit guère en revanche d'un autre privilége que celui de l'appeler sa FEMME.

Chez les grands, et presque dans toutes les classes, car les Français veulent être à la mode ou du bon ton; chez les grands, dis-je, le mariage n'est autre chose qu'un marché fait, entre un homme et une FEMME, de porter le même nom, de vivre dans la même maison, et de suivre pour le reste, chacun de son côté, ses fantaisies sans contrainte et sans contrôle; et ce marché est pour l'ordinaire exécuté très-religieusement. Les époux vivent dans la même maison, mais il est rare qu'ils se rencontrent, ayant chacun un appartement particulier, une société, des valets, une table et des équipages différents. Le démon de la jalousie ne les tourmente jamais. Ce monstre est fils de l'amour, et comme les Français se marient sans amour, ils vivent sans jalousie, rencontrant rarement le bonheur, mais ne se donnant réciproquement jamais la moindre inquiétude.

A travers cette légèreté et toutes les folies de mode, il n'y a pas dans le monde un pays où les FEMMES recherchent aussi généralement qu'en France la société des hommes de lettres. Cette disposition produit des effets différents : elle donne aux hommes de la gaieté et de l'élégance, et aux FEMMES de l'instruction, qu'un grand nombre d'entre elles ont le secret d'allier avec leurs plaisirs; mais ce secret, rare et précieux, est en grande partie l'ouvrage de leur première éducation. Elevées pour la plupart dans les couvents, elles n'ont d'autres ressources pour éluder, dans leur retraite, les moments d'ennui, que des livres; et le goût de la lecture une fois contracté dure le plus souvent toute la vie. Il s'ensuit qu'en France les FEMMES étendent leur influence, presque universelle, jusque sur la littérature; que la plus grande partie des ouvrages qui font gémir la presse sont proportionnés à leur intelligence et destinés à obtenir leur approbation (1). Heureux l'écrivain qui peut les compter au nombre de ses protecteurs! Elles tiennent la clé du temple de la renommée et de celui de la fortune.

Une des propriétés de la politesse dépouillée d'affectation est de bannir la réserve et la roideur, dont la dose est toujours plus considérable dans les pays en proportion que ses habitants approchent davantage de l'état de barbarie. Cette politesse aisée est plus complète et plus générale en France que partout ailleurs, parce que les hommes y sont plus facilement admis dans la société du beau sexe.

Les Françaises sont également éloignées de la pruderie et de l'affectation; leur politesse imite si parfaitement la nature, qu'on serait tenté de croire que l'art n'y a pas la moindre influence. Un certain air de vivacité et de gaieté donne constamment à leur physionomie le charme le plus séduisant; il semble toujours annoncer que leur unique affaire est de semer des fleurs sur les épines de la vie. La persua=

(1) C'est cette envie de plaire aux FEMMES et d'en être entendu qui a heureusement accoutumé les écrivains à rechercher la clarté du style, et à bannir le pédantisme de leurs ouvrages; et la langue française, devenue la langue de toutes les nations, en a l'obligation à l'influence des femmes sur la littérature, qui avait grand besoin de cette réforme. Ce n'est que depuis cette réforme que le nombre des hommes de lettres s'est multiplié en France. Leur étude était jadis si sèche, si obscure, si rebutante, qu'un très-petit nombre d'hommes avaient le courage de la cultiver.

sion semble siéger sur leurs lèvres ; et, malgré la volubilité infatigable de leur débit, la vivacité de leurs expressions, la douceur de leurs accents et la variété de leurs gestes, attachent durant des heures entières l'attention des auditeurs à leur conversation la plus indifférente. Enfin la compagnie d'une Française aimable est le meilleur des remèdes pour guérir un homme de la misanthropie, lorsqu'il y est plongé sans ressources. Parvenu à ce point, une telle compagnie ne ferait qu'envenimer son humeur, et il la peindrait probablement comme a fait dernièrement un voyageur hargneux, c'est-à-dire comme un composé de folie et d'impertinence.

Les Françaises, n'étant point en général d'une beauté fort remarquable, font rarement des passions subites ; mais aussi comme elles savent s'insinuer dans le cœur dont elles veulent prendre possession ! et avec quelle adresse, quelle grâce elles se laissent prendre ce qu'elles brûlaient d'envie de donner ! Il faut encore ajouter qu'elles ne négligent rien pour s'y maintenir, tant que l'inclination ou la convenance les engage à le conserver. Mais le vent ou les modes, qu'une Française suit avec exactitude, ne sont pas plus inconstants que son affection Son bonheur consiste dans le nombre de ses adorateurs, et son orgueil, à en changer le plus souvent possible (1). Elle exerce sur tous l'autorité la plus despotique, et ses dociles esclaves s'occupent constamment à deviner et à prévenir jusqu'au moindre de ses désirs. Elle dispose arbitrairement de leur temps et de leur activité, et même de leur bourse, quelque inaccessible que soit celle d'un Français. Mais celui qui se défendrait sur ce dernier article serait ignominieusement congédié, comme un vil prosélyte de Mercure, indigne d'encenser Vénus. Cette aventure lui fermerait tous les temples de l'Amour, et une telle disgrâce entraînerait un ridicule insupportable pour un Français.

Les Françaises ont la prétention d'être supérieures aux FEMMES de toutes les autres nations, pour l'aisance du maintien et l'élégance de la parure. Leur influence sur les modes, imitées par toute l'Europe dès qu'elles ont été adoptées en France, semble autoriser cette prétention, et il en résulte une sorte d'orgueil national qui fait souvent dédaigner des Français les habitants du reste de la terre, comme des êtres grossiers à peine sortis de la première barbarie.

Tant qu'une Française est d'âge de goûter tous les plaisirs, elle fait ordinairement profession d'athéisme. Quand les grâces et les ris l'abandonnent, elle revient peu à peu à la dévotion, et la plupart terminent leur vie dans le bigotisme le plus méprisable. Quand elles poursuivent les plaisirs, rien ne peut y faire distraction, pas même la tendresse maternelle. Il s'ensuit qu'aucune d'elles n'allaite ni élève ses enfants, lorsqu'elle peut payer une nourrice et une gouvernante (2).

Nous terminerons ce tableau en observant que les Françaises sacrifient trop la délicatesse à l'esprit et la chasteté au bon ton ; qu'elles sont trop peu soigneuses de leur

(2) Cette application générale n'était probablement pas dans la pensée de l'auteur, à moins toutefois qu'il n'ait jugé la constance des Françaises d'après les lorettes de son époque : on sait qu'elles ne se piquent guère d'une fidélité à toute épreuve envers ceux qu'elles nomment malicieusement les *milords bienfaiteurs*.

(1) A l'époque où l'auteur faisait imprimer ces réflexions, rien n'était plus commun que de voir, à l'issue d'un grand dîner où les dames avaient dégusté force vin de Champagne, arriver dans le salon trois ou quatre femmes de chambre chargées d'autant de bercelonnettes, et nos grandes dames, nonchalamment couchées sur un sopha, donner à boire aux nourrissons sans interrompre la conversation. Cette heureuse influence, due à J.-J. Rousseau, fut de courte durée. Aujourd'hui les FEMMES riches prennent des nourrices sur lieu, et nos petites bourgeoises envoient leurs enfants en nourrice.

réputation, et trop faciles à se persuader que les gens du bon ton sont au-dessus de l'opinion publique ; enfin, elles ont, à force d'art, presque autant altéré leurs sentiments naturels que défiguré les traits de leur visage. (Alexandre.)

FRANCHISE.

1. L'ingénuité, la candeur et la franchise sont plus rares chez les FEMMES que la beauté.

2. Les FEMMES sont un peu trop fines pour pouvoir être bien franches.

3. Il n'est pas facile de décider s'il en coûte plus aux FEMMES d'exprimer ce qu'elles sentent, qu'aux hommes d'exprimer ce qu'ils ne sentent pas.

4. Les hommes, pour la plupart, ont si peu de foi à la franchise des FEMMES, que c'est presque pour elles une vertu de dupe, s'il est permis de le dire.

5. Il se pourrait bien qu'une FEMME ne fût franche qu'à sa première inclination.

FRIVOLITÉ.

La frivolité est le caractère des FEMMES en général; c'est pourquoi celles qui sont sensées n'aiment point la compagnie des personnes de leur sexe.

Les hommes de génie n'ont pas la même répugnance; ils sacrifient au plaisir des yeux celui des oreilles. Rien cependant n'est plus insupportable pour un vrai philosophe que la conversation des FEMMES; elle roule ordinairement sur l'extérieur. On parle d'une robe ou d'une coiffure; un bal est un vaste sujet d'entretien.

Qu'un homme se présente, elles ne font attention qu'à son maintien, à ses ajustements, et ne pensent jamais aux talents estimables. Voilà pourquoi elles préfèrent un petit-maître dont les façons sont singulières, étourdies, brusques, contrariantes, qui se distingue par quelques travers d'esprit, une imagination grotesque.

Pour leur plaire, il ne faut être ni un sot ni un homme de bon sens; il ne s'agit que de fournir à la conversation, sans rien dire qui se suive, qui soit approfondi et bien pensé.

Peu accoutumées à la raison, elles n'ont d'égards qu'aux attentions, aux flatteries, aux assiduités; elles prisent les petits soins, et même les impertinences.

En un mot, elles préfèrent les qualités de néant aux vertus solides.

Comparez deux enfants de différents sexes: ils ont les mêmes goûts, ainsi que le même teint et le même son de voix. Le garçon change à tous égards en devenant grand; la fille conserve les mêmes inclinations et le même visage. Rousseau de Genève n'avait pas tort de regarder les FEMMES comme de grands enfants. (Le P. Joly, capucin.)

FUIR.

Que les FEMMES fuient devant nous, celles même qui veulent se laisser attraper. Elles nous battent mieux en fuyant, comme les Scythes. (Montaigne.)

GÉNÉROSITÉ.

1. La bienfaisance et la générosité embellissent les FEMMES. (Mme de Genlis.)

2. Ce qu'il y a de plus rare en France, après une FEMME bête, c'est une FEMME généreuse. (Mme E. de Girardin.)

GOURMANDISE.

Portrait d'une jolie gourmande.

1. La gourmandise ne messied point aux FEMMES : elle convient à la délicatesse de leurs organes, et leur sert de compensation pour quelques plaisirs dont il faut bien qu'elles se privent, et pour quelques maux auxquels la nature paraît les avoir condamnées.

Rien n'est plus agréable à voir qu'une jolie gourmande sous les armes : sa serviette est avantageusement mise; une de ses mains est posée sur la table, l'autre voiture à sa bouche de petits morceaux élégamment coupés, ou l'aile de perdrix qu'il faut mordre ; ses yeux sont brillants, ses lèvres vernissées, sa conversation agréable, tous ses mouvements gracieux; elle ne manque pas de ce grain de coquetterie que les FEMMES mettent à tout. Avec tant d'avantages, elle est irrésistible, et Caton le censeur lui-même se laisserait émouvoir.

Anecdote.

2. Ici cependant se place pour moi un souvenir amer.

J'étais un jour bien commodément placé à table à coté de la jolie madame M......d, et je me réjouissais intérieurement d'un si bon lot, quand, se tournant tout à coup vers moi : « A votre santé! » me dit-elle. Je commençai de suite une phrase d'actions de grâces ; mais je n'achevai pas, car la coquette se portant vers son voisin de gauche : « Trinquons!.... » Ils trinquèrent, et cette brusque transition me parut une perfidie, qui me fit au cœur une blessure que bien des années n'ont pas encore guérie.

Les FEMMES sont gourmandes.

3. Le penchant du beau sexe pour la gourmandise a quelque chose qui tient de l'instinct, car la gourmandise est favorable à la beauté.

Une suite d'observations exactes et rigoureuses a démontré qu'un régime succulent, délicat et soigné, repousse longtemps et bien loin les apparences extérieures de la vieillesse.

Il donne aux yeux plus de brillant, à la peau plus de fraîcheur, et aux muscles plus de soutien, et comme il est certain, en physiologie, que c'est la dépression des muscles qui cause les rides, ces redoutables ennemis de la beauté, il est également vrai de dire que, toutes choses égales, ceux qui savent manger sont comparativement de dix ans plus jeunes que ceux à qui cette science est étrangère.

Les peintres et les sculpteurs sont bien pénétrés de cette vérité, car jamais ils ne représentent ceux qui font abstinence par choix ou par devoir, comme les avares et les anachorètes, sans leur donner la pâleur de la maladie, la maigreur de la misère et les rides de la décrépitude. (Brillat-Savarin.)

4. Les FEMMES, dans un dîner prié, mangent peu ; leur secret harnais les gêne, elles ont le corset de parade, elles sont en présence de FEMMES dont les yeux et la langue sont également redoutables. Elles aiment, non pas la bonne, mais la jolie chère : sucer des écrevisses, gober des cailles au gratin, tortiller l'aile d'un coq de

bruyère, et commencer par un poisson bien frais, relevé par une de ces sauces qui font la gloire de la cuisine française. (De Balzac.)

GRÂCES.

La nature, en donnant tant de grâces et de finesse aux FEMMES, a voulu leur accorder une indemnité pour le génie qu'elle a exclusivement réservé à l'homme. (Lévis.)

GRISETTE.

On appelle *grisette* la jeune fille qui, n'ayant ni naissance ni bien, est obligée de travailler pour vivre, et n'a d'autre soutien que l'ouvrage de ses mains. Ce sont les monteuses de bonnets, les couturières, les ouvrières en linge, etc., qui forment la partie la plus nombreuse de cette classe. Toutes ces filles du petit peuple, accoutumées dès l'enfance à un travail assidu dont elles doivent tirer leur subsistance, se séparent à dix-huit ans de leurs parents pauvres, prennent leur chambre particulière, et y vivent à leur fantaisie; privilége que n'a pas la fille du bourgeois un peu aisé : il faut qu'elle reste décemment à la maison avec la mère impérieuse, la tante dévote, la grand'mère qui raconte les usages de son temps, et le vieil oncle qui rabâche.

Cloîtrée ainsi dans la maison paternelle, la bourgeoise attend longtemps un épouseur qui n'arrive pas. S'il y a plusieurs sœurs, la dot médiocre n'en tente aucun, et toute sa félicité se borne à se requinquer le dimanche, à mettre la belle robe, et à se promener en famille au jardin des Tuileries.

La grisette est plus heureuse dans sa pauvreté que la fille du bourgeois. Elle se licencie dans l'âge où ses charmes ont encore de l'éclat. Son indigence lui donne une pleine liberté, et son bonheur vient quelquefois de n'avoir point eu de dot. Elle ne voit dans le mariage avec un artisan de son état qu'assujétissement, peine et misère; elle prend de bonne heure un esprit d'indépendance. Aux premiers besoins de la vie se joint celui de la parure. La vanité, non moins mauvaise conseillère que la misère, lui répète tout bas d'ajouter la ressource de sa jeunesse et de sa figure à celle de son aiguille. Quelle vertu résisterait à cette double tentation? Ainsi la grisette devient libre; à l'abri d'un métier elle fait ses caprices, et ne tarde pas à rencontrer dans le monde un ami qui s'attache à elle et l'entretient. Quelques-unes ont joué un rôle brillant, quoique passager. Les plus sages économisent et se marient quand elles sont sur le retour.

On remarque avec étonnement cette foule immense de filles nubiles qui, par leur position, sont devenues étrangères au mariage et au célibat. C'est là le grand vice de la législation moderne, et ce vice embrasse aujourd'hui non-seulement Paris, mais toute la France et même une partie de l'Europe. Qui ne sent pas la nécessité d'une loi nouvelle propre à remédier à ce qui ne s'était point encore vu dans les siècles antérieurs?

Il serait du moins nécessaire d'assurer une existence plus douce à un grand nombre de filles, en leur apprenant des métiers convenables à leur sexe. Il faudrait ensuite qu'elles fussent autorisées à exercer celui qu'elles choisiraient sans maîtrise, sans gêne ni contrainte, sans taxe quelconque. L'homme pauvre a une multitude de ressources; la fille indigente n'en a guère, et encore sont-elles embarrassées

d'obstacles. Pourquoi lui ôter presque le pain, en grevant son métier d'un impôt? Quoi! une lingère sera taxée; il faudra payer avant que de faire une robe!

Qu'aucune espèce de tyrannie n'empêche ces filles d'embrasser tous les petits travaux sédentaires qui aident à les nourrir. Laissons-leur toutes les ressources qu'elles peuvent se créer; que l'imposition pécuniaire leur soit inconnue; que la protection due à leur faiblesse leur soit accordée : les mœurs y gagneront, et une industrie nouvelle pourra naître parmi nous. Enfin, que l'on donne aux FEMMES la même liberté dont jouissent les hommes avec qui elles sont incessamment mêlées, ou que, suivant l'usage asiatique, elles soient séquestrées et n'aient aucune communication extérieure avec eux. Point de milieu, car c'est le pire.

Une autre idée se présente, c'est celle de priver les FEMMES de toute dot. Cette loi porterait un coup mortel au luxe, et ne mettrait d'autre différence entre elles que celle qui naît de la beauté et de la vertu. Cette idée, non encore approfondie, ainsi qu'elle le mériterait, pourrait être la matière d'un ouvrage réfléchi. Quelque éloignée qu'elle soit de nos mœurs et de nos lois, comme tout doit être subordonné peu à peu à la vérité et à la raison, il viendra un siècle où l'on sentira la nécessité de cette loi pour le bon ordre domestique, l'avantage des mœurs et le repos public. Cette situation de tant de FEMMES qui couvrent la France, et à qui il est défendu tout à la fois d'être concubines et d'être mariées, exige un changement prompt dans des lois que le temps, les mœurs et le luxe ont si prodigieusement altérées. (Mercier.)

HAINE.

1. Si les FEMMES ne savent pas aimer, dit Fr. Bruys, elles savent fort bien haïr, et même haïr à l'excès. Rarement elles en reviennent quand elles ont pris quelqu'un en aversion. Cependant, quelle passion plus injuste que la haine, quand elle a pour objet toute autre chose que celles qui peuvent contribuer à la destruction de notre être? Car, comme toutes les créatures sont les ouvrages de Dieu, et qu'elles portent sur le front le caractère de celui qui les a produites, elles ont des qualités qui les rendent aimables; et la bonté, qui est le principal objet de l'amour bien réglé, leur est si naturelle, qu'on ne la peut séparer de leur essence. Aussi Dieu leur donna son approbation dès qu'il les eut produites; et, pour nous obliger à les aimer, il nous apprit qu'elles étaient extrêmement bonnes. Quelque opposition qu'elles puissent avoir à nos humeurs ou à nos inclinations, nous devons croire qu'elles n'ont rien de mauvais, et que les qualités mêmes qui nous blessent sont bonnes à quelque chose : ainsi la haine est une passion très-injuste, et il semble que, pour l'exercer, il faudrait sortir du monde, et chercher des créatures défectueuses et absolument mauvaises, qui pussent être des objets légitimes de notre indignation. « Car, ajoute le P. Senault, il n'y a rien sur le ciel ni dans la terre qui ne soit aimable : s'il se rencontre quelque chose qui choque notre inclination, il faut s'en prendre à notre mauvaise humeur, ou il en faut accuser le péché, qui, ayant déréglé notre volonté, lui a donné des antipathies déraisonnables, et l'a contraint de haïr les ouvrages de Dieu. »

2. La haine d'un FEMME n'est jamais si forte que quand on lui cause du dépit.

HOMMAGE.

Quand une FEMME accueille les hommages d'un homme, elle éprouve à la fois la

crainte d'être trompée et le désir de succomber. Toutefois, quand elle n'a pas cédé aux instances de l'homme qui l'a courtisée, on peut en conclure qu'elle a été mal attaquée; c'est alors qu'il y a de part et d'autre des regrets qu'on n'avoue pas. (S-o...)

HOMME.

1. L'homme vu de loin inspire quelque intérêt; mais cet intérêt diminue à mesure qu'on s'en approche; la FEMME est tout le contraire. (Beauchêne.)

2. Les hommes étudient les FEMMES, les jugent, et se trompent souvent; les FEMMES regardent les hommes, les devinent, et se trompent rarement. (Id.)

3. Les premiers mouvements des FEMMES sont presque toujours meilleurs que ceux des hommes. (Id.)

4. Les hommes disent plus de mal des FEMMES qu'ils n'en pensent; les FEMMES font tout le contraire. (Id.)

5. Les hommes, en toutes choses, veulent être convaincus; les FEMMES se contentent d'être persuadées. (Id.)

6. Tout ce que la nature nous donne de délicat ou de sensible, sont des endroits faibles où les hommes se hâtent de nous frapper. (Mme de Staël.)

7. Un homme ne sait jamais bien vivre, à moins que les FEMMES ne s'en soient mêlées. (Le chevalier de Méré.)

8. Le premier désir que la nature suggère à l'homme est de partager le sort d'une FEMME, avant de partager le sort de ses semblables. (Alibert.)

9. Les FEMMES ne peuvent pas comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard. (Vauvenargues.)

10. La FEMME qui se fait homme n'est pas moins hors de la nature, que l'homme qui se rend FEMME. (Virey.)

11. Une FEMME est mal à son aise vis-à-vis d'un homme qui l'interroge, l'examine et ne se livre point.

12. La discrétion et la prudence sont deux qualités que les FEMMES recherchent dans les hommes.

13. Les hommes aimables sont considérés par les FEMMES comme des joyaux que chacune d'elles doit posséder tour à tour plus ou moins longtemps.

14. Une FEMME peut gouverner toujours à sa fantaisie l'homme du monde le plus impérieux, pourvu qu'elle ait beaucoup d'esprit, assez de beauté, et peu d'amour. (Fontenelle.)

15. Que les FEMMES ne se plaignent pas des hommes; ils ne sont que ce qu'elles les ont faits. (Duclos.)

16. Les FEMMES, chez les peuples modernes, indépendamment de la passion qu'elles inspirent, influent encore sur tous les autres sentiments. Elles ont dans leur

existence un certain abandon qu'elles font passer dans la nôtre ; elles rendent notre caractère d'homme moins décidé ; et nos passions, amollies par le mélange des leurs, prennent à la fois quelque chose d'incertain et de tendre.... (Chateaubriand.)

17. Sans la FEMME, l'homme serait rude, grossier, solitaire, et il ignorerait la grâce, qui n'est que le sourire de l'amour. La FEMME suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. (Id.)

18. Outre la beauté et les grâces du corps, les FEMMES possèdent une certaine finesse d'esprit et une certaine délicatesse à laquelle les hommes n'atteindront pas par eux-mêmes. Ce n'est que par le commerce avec les FEMMES qu'ils acquièrent cette gaieté, cette élégance, cette politesse, cette complaisance, auxquelles ne parviendra jamais ce beau génie élevé dans les forêts, nourri au milieu du temple des armes, ou enivré des vapeurs de la mer. C'est un caractère farouche, indomptable, incivil et fait pour lui seul. L'homme même qui a le plus d'esprit n'est qu'un diamant brut, s'il n'a été façonné par le beau sexe. (Le Camus.)

HONNEUR. — HONNÊTETÉ.

Influence de l'honnêteté.

1. Une FEMME hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amants que par la coquetterie ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles et communes ; dans les choses importantes et graves, elle est sans autorité sur eux. Mais la FEMME à la fois honnête, aimable et sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve et de la modestie, celle en un mot qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe d'un bout du monde à l'autre, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît (1). Cet empire est beau, ce me semble, et vaut bien la peine d'être acheté. (J.-J. Rousseau.)

Doute de J.-J. Rousseau sur l'honnêteté des FEMMES de Paris et de Londres.

2. On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes : sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore, et déjà on lit dans leurs yeux l'ardent désir d'imiter leurs mères. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources. La modestie est sur leur visage, et le libertinage est au fond de leur cœur : cette feinte modestie elle-même en est un signe ; elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en

(1) Brantôme dit que, du temps de François Ier, une jeune personne ayant un amant babillard lui imposa un silence absolu et illimité, qu'il garda si fidèlement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour, en pleine assemblée, sa maîtresse, qui, dans ces temps où l'amour se faisait avec mystère, n'était point connue pour telle, se vanta de le guérir sur-le-champ, et le fit avec ce seul mot : *Parlez.* N'y a-t-il pas quelque chose de grand et d'héroïque dans cet amour-là ? Qu'eût fait de plus la philosophie de Pythagore avec tout son faste? N'imaginerait-on pas une divinité donnant à un mortel, d'un seul mot, l'organe de la parole? On ne me fera point croire que la beauté sans la vertu fît jamais un pareil miracle. Toutes les FEMMES de Paris, avec tous leurs artifices, seraient bien en peine d'en faire un semblable aujourd'hui.

débarrasser plus tôt. FEMMES de Paris et de Londres, pardonnez-le-moi, je vous supplie. Nul séjour n'exclut les miracles ; mais pour moi je n'en connais point, et si une seule d'entre vous a l'âme vraiment honnête, je n'entends rien à nos institutions. (J.-J. Rousseau.)

Honneur à la FEMME.

3. Nous, chrétiens civilisés, nous, enfants de la chevalerie, nous ne tenons pour bien élevé que l'homme qui honore le sexe de la douceur, des vertus domestiques et des grâces.

Néanmoins l'antique adversaire des nobles sentiments et de la FEMME est demeuré dans le monde, et plût au ciel qu'il n'eût pour disciples que les esprits grossiers, les hommes des derniers rangs de la société ! mais il déprave parfois des génies brillants, et toujours cette dépravation arrive là où cesse la religion, qui seule sanctifie l'homme.

On vit le plus séduisant des littérateurs, Voltaire, cette âme qui donnait quelques preuves de bonnes qualités, mais corrompue par des passions basses et par une envie effrénée d'être plaisant, composer un long poëme bouffon en dérision de l'honneur des FEMMES, et de la plus sublime héroïne qu'ait jamais eue sa patrie, de la magnanime et malheureuse Jeanne d'Arc. Mme de Staël appelle justement ce livre un délit de lèse-nation.

Par la bouche d'acteurs morts ou vivants, d'hommes obscurs ou célèbres, surgira souvent autour de toi ce génie de la vulgarité qui crie : Méprise la FEMME !

Rejette cette tentation, ou toi-même, fils de la FEMME, tu seras méprisable. Éloigne de tes pas ceux qui dans la FEMME n'honorent pas leur mère ; foule aux pieds les livres qui l'avilissent ; conserve-toi digne, par ta noble estime pour la dignité de la FEMME, de protéger celle qui te donna la vie, de protéger tes sœurs, de protéger un jour peut-être la FEMME qui acquerra le titre sacré de mère de tes enfants. (Silvio Pellico.)

4. Honorez les FEMMES ! elles sèment des roses célestes sur le cours de notre vie terrestre ; elles forment les nœuds fortunés de l'amour, et sous le voile pudique des grâces elles nourrissent d'une main sacrée la fleur immortelle des nobles sentiments. (Schiller.)

5. Les hommes n'ont en aimant qu'un intérêt, c'est le plaisir ou une fausse gloire ; les FEMMES en ont un second beaucoup plus cher, c'est de là que dépend leur vrai bonheur. De la perte de l'honneur naissent des malheurs trop certains. (Duclos.)

6. La probité est l'honneur des hommes, la vertu est celui des FEMMES. Y a-t-il plus d'hommes probes que de FEMMES vertueuses ? Hélas !... (Léonie.)

7. Le métier d'honnête FEMME, quoique moins compliqué que celui d'honnête homme, est cependant d'un exercice plus difficile.

8. Dans le monde, le rôle d'honnête FEMME est plus souvent joué que rempli.

9. Quoiqu'on ne puisse pas dire que depuis le dix-septième siècle les mœurs soient à *la hausse*, je suis loin d'adopter et de partager l'opinion du satirique exagéré de ce temps-là, qui voulait bien par grâce compter à Paris jusqu'à trois FEMMES hon=

nêtes. J'en appelle ici aux Lovelaces eux-mêmes : ils conviendront qu'ils ont rencontré et qu'ils connaissent beaucoup de FEMMES qui, l'honneur et la gloire de leur sexe, sont recommandables par une conduite irréprochable, par des vertus solides et soutenues dont fort peu d'hommes seraient capables, malgré la supériorité et la force de caractère qu'ils prétendent avoir exclusivement reçues de la nature.

10. La Rochefoucauld a dit : « Il n'y a pas d'honnêtes FEMMES qui ne se lassent de leur métier. » Si c'est un mauvais métier que celui d'honnête FEMME, cesser de l'être en est un bien pire. (Beauchêne.)

11. L'honneur des hommes est si différent de l'honneur des FEMMES, que celui-ci doit souvent considérer l'autre comme ennemi. (Id.)

12. La plupart des honnêtes FEMMES sont des trésors cachés qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas. (La Rochefoucauld.)

13. Une honnête FEMME est un trésor caché; celui qui la trouve fait fort bien de ne pas s'en vanter. (Saint-Réal.)

14. L'honneur des FEMMES est mal gardé quand la vertu et la religion ne sont point aux avant-postes. (Lévis.)

15. L'honneur des FEMMES est dans la fidélité, comme celui des hommes est dans la probité.

16. Les FEMMES ont deux sortes d'honneur : l'un qui leur est propre, et que nous attaquons sans relâche; l'autre qui leur est à peu près commun avec nous, et qui ne tient guère quand le premier n'est plus. Ce qui est modération dans un homme serait incontinence dans une FEMME.

17. C'est dans l'innocence des habitants de la campagne qu'on trouve l'honnêteté des mœurs, des cœurs officieux et de la franchise. L'on voit à découvert dans l'âme d'une jeune fille de cet état tout ce que les FEMMES des villes apprennent à cacher pour se rendre moins naturelles, et par conséquent moins aimables.

18. Les hommes ne sont téméraires qu'avec les FEMMES qu'ils méprisent. La véritable honnêteté dans une FEMME tient en respect les hommes les plus présomptueux.

19. Le mot *honneur* dans la bouche d'une FEMME est comme le mot *probité* dans celle d'un malhonnête homme : ces mots sont toujours le plus employés par ceux en qui la chose est suspecte.

20. Dès qu'une FEMME a banni de son cœur cet honneur tendre et délicat qui doit être la règle de sa vie, tremblez pour les autres vertus. Vous ne trouverez plus en elle ni pudeur ni délicatesse; elle se fait une habitude de la galanterie; elle ne sait pas joindre la qualité d'amie à celle d'amante.

21. Anne de Bretagne, FEMME de Louis XII, avait établi en faveur des dames l'ordre de la Cordelière, dont le cordon n'était donné qu'à celles qui avaient conservé leur honneur exempt de toute tache et de tout soupçon. Le collier était le cordon

de saint François. Cet ordre ne subsista que pendant la vie de la reine : on trouva sans doute qu'il était trop difficile de faire ses preuves.

22. Les FEMMES honnêtes sont continuellement agitées par deux passions inconciliables : le désir de plaire, et la crainte du déshonneur.

23. Les FEMMES sacrifient plus souvent leur honneur à la vanité et à l'amour-propre que leur donne un amant qui a de la célébrité, qu'à l'amant lui-même.

24. L'honnêteté chez bien des FEMMES n'est souvent qu'indolence ou un défaut de tempérament.

IMAGINATION.

1. Les FEMMES croient briller par les écarts de leur imagination ; mais ces disparates font pour elles l'effet de ces veines colorées qu'on trouve dans un bloc de marbre, et qui semblent ajouter encore à sa beauté : que l'artiste prenne son ciseau pour faire de ce bloc une statue, la veine moins compacte se brise, et tout le marbre est mis au rebut. (Mme Necker.)

2. Les FEMMES ont l'imagination si folle, si vaine, si extravagante, et leur avidité voluptueuse est si grande, qu'elles préfèrent vivre plutôt dans le monde des illusions que dans le monde des réalités.

3. La FEMME agit plus par imagination que par raison.

IMPRESSION.

La plupart des FEMMES jugent du mérite et de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'ils font sur elles, et n'accordent presque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien. (La Bruyère.)

INCLINATION.

1. L'inclination est une chose affective où la raison n'a point de part; car il se trouve quelquefois que la raison veut une chose, et notre inclination une autre; et quoique nous connaissions que ce que nous aimons soit moins aimable que ce que nous n'aimons pas, nous ne laissons cependant pas de l'aimer. Mille effets prodigieux de cette inclination aveugle en prouvent évidemment la force. On a vu des hommes de grand esprit aimer des FEMMES qui n'en avaient point, et des FEMMES de beaucoup de mérite favoriser des hommes méprisés de tout le monde, tandis qu'elles en méprisaient d'autres qui étaient dignes d'estime. (Mlle de Scudéri.)

2. Une chose admirable, c'est que les FEMMES aient trouvé le secret d'envelopper leurs inclinations les plus opposées sous des apparences qui se ressemblent toujours, de sorte que rien ne puisse aider les hommes à percer ce voile imposant qui donne à leurs penchants les plus déréglés les mêmes dehors qu'à leurs vertus.

INDIFFÉRENCE.

De toutes les indifférences que peut essuyer une FEMME, la plus humiliante pour elle, c'est l'indifférence d'un homme qui l'aimait et dont elle a fait cesser l'amour. (Marivaux.)

INDISCRÉTION.

1. Les FEMMES seraient moins indiscrètes si toutes étaient obligées de racheter leur indiscrétion au même prix que fit Martia, FEMME de Fulvius, favori d'Auguste. Son mari était venu lui dire qu'il était tombé en la disgrâce de l'empereur pour avoir laissé éclater un secret important, et qu'il était résolu de se tuer; elle lui répondit : « Tu as raison, puisque ayant éprouvé souvent l'intempérance de ma » langue, tu t'es confié à moi; mais je dois mourir la première », et à l'instant même elle se poignarda. (Plutarque.)

2. Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre; une FEMME, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui. (La Bruyère.)

3. Presque toutes les FEMMES ont la langue indiscrète; ce défaut vient de leur ignorance, qui ne leur donne pas la liberté de choisir les matières dans le discours, et les oblige de soutenir leur longue conversation par tout ce qui se trouve dans leur petit fonds. C'est pourquoi le secret se présente si souvent à leur bouche qu'elles ne peuvent guère se défendre de le produire; cependant elles laissent rarement échapper celui de leur commerce galant, ce qui nous prouve qu'elles en connaissent l'horreur et les dangers, et qu'elles ne s'y engagent que sous les lois du silence.

INDULGENCE.

La plupart des FEMMES sont d'autant moins indulgentes qu'elles ont elles-mêmes besoin de beaucoup d'indulgence. Une liaison galante, elles la blâment hautement quand naguère elles en ont formé une de ce genre, et à laquelle elles doivent de porter un nom honorable.

La pauvreté dont elles ont senti le poids, elles la repoussent par inhumanité ou par orgueil.

Les chagrins qu'elles ont eus durant leurs intrigues amoureuses, elles se plaisent à les faire naître dans le cœur des autres en provoquant maints incidents fâcheux.

Leur bonheur semble consister à faire sentir aux autres FEMMES les peines morales qu'elles ont éprouvées elles-mêmes, et qu'elles croient ne plus pouvoir les atteindre. (S-o...)

INTELLIGENCE.

Les FEMMES ont généralement l'intelligence aisée et l'oreille délicate : ce serait leur faire injure que s'exprimer devant elles avec trop de clarté; leur imagination, a dit un homme aimable, aime à se promener à l'ombre.

JEU.

1. On a beaucoup écrit et déclamé contre le jeu : les raisons ne manquent point, et c'est un champ très-vaste pour l'éloquence. Mais je crois que le tableau des extrémités humiliantes dans lesquelles cette horrible passion entraîne, doit faire plus d'impression que tous les raisonnements possibles. J'en ai eu moi-même quelques accès; mais j'ai su, et j'ai été témoin de tant de détails révoltants et douloureux dans la situation d'une très-aimable personne livrée à ce vice, que je l'ai pris en horreur, et je souffre à l'aspect des FEMMES qui s'y abandonnent : elles sont encore plus à plaindre que les hommes; ayant moins de distractions, moins de ressources, et

plus de sensibilité, de maintien et de délicatesse; elles en ressentent les suites funestes plus avant dans l'âme, si je puis m'exprimer ainsi. Un joueur poussé à bout par sa mauvaise conduite et par le malheur, a la ressource de se désespérer tout haut, de se fuir soi-même, de choisir quelque parti extravagant, d'avoir recours à d'autres vices, et de s'en étourdir; mais une malheureuse FEMME est forcée par son état à renfermer sa peine dans soi-même, à s'en abreuver l'âme dans la solitude, et à ne pouvoir chercher de la distraction que dans l'exercice de ses devoirs, où elle est si loin d'en trouver, qu'ils ne lui en deviennent au contraire que plus pénibles.... (C^sse^ de Rosemberg.)

2. Une FEMME qui aurait quelque chose de plus à risquer que sa santé serait doublement intéressée à éviter le jeu : il entraîne ordinairement des veilles trop prolongées, qui échauffent et affaissent le corps. Il semble, à la vérité, que les FEMMES les supportent mieux que les hommes; ce qui vient sans doute de ce que les sensations dans ceux-ci sont plus profondes, et que l'attention superficielle avec laquelle les FEMMES effleurent les objets les sauve de la fatigue que leurs impressions produisent. (Roussel.)

3. Nos pères ont eu soin de tout en donnant permission aux FEMMES de jouer; et voyant que cette permission leur serait souvent inutile si on ne leur donnait aussi le moyen d'avoir de quoi jouer, ils ont établi une autre maxime en leur faveur, qui se voit dans Escobar : « Une FEMME, dit-il, peut jouer, et prendre pour cela de l'argent à son mari. » (B. Pascal.)

4. Une FEMME dont la maison est livrée au jeu s'engage ordinairement à plus d'un métier. (Duclos.)

5. Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines FEMMES quelque chose de plus vif et de plus fort que l'amour pour les hommes; je veux dire l'ambition et le jeu.

6. Quand une FEMME fait sa passion dominante du jeu, elle est perdue; plus elle joue, et plus elle veut jouer. Elle néglige le soin de sa santé, de sa réputation, de son repos, de sa famille, pour confier au hasard le soin de sa fortune : elle quitte la table du jeu avec la rage d'avoir perdu, ou la joie maligne d'avoir ruiné ses amis.

7. Les hommes devraient s'abstenir de jouer avec les FEMMES pour deux raisons : la première, qu'on n'ignore pas et que l'on peut dire, c'est qu'elles jouent mal; la seconde, qu'on n'ignore pas davantage, mais que l'on ne dit point, c'est qu'elles sont friponnes. Or, la mauvaise foi triomphe ordinairement de la maladresse, et la fortune est presque toujours pour ceux qui trompent. Les hommes qui ont leurs raisons pour perdre au jeu avec certaines FEMMES feraient donc beaucoup mieux de leur ouvrir leur bourse; ils s'épargneraient de la mauvaise humeur et de l'ennui, et sauraient bien plus tôt à quoi s'en tenir.

JUGEMENT.

1. Les FEMMES ont le jugement plus tôt formé que les hommes : étant sur la défensive presque dès leur enfance, et chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien et le mal leur sont nécessairement plus tôt connus. (J.-J. Rousseau.)

2. Les yeux et le cœur sont trop souvent la source du jugement des FEMMES. (Meillan.)

JUGER.

Les FEMMES seraient plus en état que les hommes de bien juger les autres FEMMES, parce qu'elles n'ont pas les mêmes raisons d'aveuglement; mais la jalousie dont on les soupçonne les unes contre les autres (et ce n'est pas sans fondement) rend leurs décisions presque aussi incertaines que celles des hommes. (Mme d'Arconville.)

LAIDEUR.

C'est le péché qui a introduit la laideur dans l'espèce humaine. Dieu, cet ouvrier incomparable, donna sans doute à l'homme, qui était son premier ouvrage, toutes les perfections dont il était capable : et si nos premiers pères s'étaient maintenus dans la soumission qui était due au Créateur, on ne verrait aujourd'hui aucune difformité parmi leurs descendants.

Ce qui nous console, à dire le vrai, au milieu des imperfections de notre nature, c'est que le prix de l'âme ne dépend pas de celui du corps; et quoique ce dernier appartienne à l'essence de l'homme, c'est la partie la plus vile; l'esprit est la plus noble, et c'est dans les facultés de cette substance immortelle que la raison fait consister toute la perfection de notre espèce.

Nonobstant cette considération, on sent une répugnance naturelle pour les gens laids; leur premier abord a quelque chose de rebutant. Mais on revient de cette prévention quand on a reconnu que la personne est dédommagée des disgrâces du corps par les agréments de son esprit ou l'excellence de son caractère. Il faut que Jeanne, fille de Louis XI et FEMME du duc d'Orléans, n'ait point eu cet équivalent, ou que le goût de son père et de son mari ait été bien bizarre, pour avoir été méprisée du premier, et répudiée de l'autre à cause de sa laideur...

... La beauté n'est pas de durée, et sa perte cause plus de chagrin qu'une personne naturellement laide ne peut en avoir de son défaut de conformation. On a vu des FEMMES devenir folles lorsqu'après une longue maladie elles allaient consulter leur miroir. Celles qui sont laides, étant apprivoisées avec leur difformité, en sont moins affectées. Il y en a peu même de ces dernières qui ne se flattent à cet égard, se croyant moins difformes qu'elles ne le sont, et s'attribuant certains agréments qui les dédommagent; et ce qui nous le persuade, c'est l'empressement qu'elles ont toutes d'aller devant une glace; il faut qu'elles trouvent quelques traits dans leur visage qui nourrissent cette complaisance singulière... (Le P. Joly, capucin.)

V. CHAP. VII.

LARMES. — PLEURS.

1. Les larmes d'une FEMME attendrissent; celles d'un homme sont un vrai plomb fondu qui flétrit ses joues, comme si on les avait arrachées de son cœur avec un fer aigu; car les larmes sont pour les FEMMES un soulagement, et une torture pour nous. (Byron.)

2. Généralement parlant, il est honteux à un homme de pleurer : Platon veut qu'on laisse aux FEMMES ce signe de faiblesse.

Sénèque, en parlant des larmes feintes, dit qu'il n'est point rare de les voir couler

par ostentation ; ceux qui les répandent cessent de pleurer quand on les laisse seuls. Les FEMMES surtout sont fort sujettes à se contrefaire ; elles pleurent quand elles veulent, et c'est souvent quand elles sont le moins affligées qu'elles versent des larmes en plus grande abondance. Ce sont aussi des traits qu'elles préparent si elles ont envie de toucher un amant. Xénophon parle d'un prince qui ne put tenir en voyant une reine qui pleurait de bonne grâce. Ovide, qui n'ignorait aucune des ruses de l'amour, conseille la défiance à l'égard des pleurs d'une FEMME. (Le P. Joly, capucin.)

3. Les larmes qui suivent une faiblesse sont aux FEMMES ce que la rosée printanière est aux fleurs.

4. Les pleurs les plus amers pour les FEMMES sont ceux causés par le dépit.

5. Les FEMMES qui savent pleurer à propos apaisent souvent le courroux de leurs maris et de leurs amants. Les pleurs leur servent d'arme offensive et défensive.

6. En général, les FEMMES sont accoutumées à pleurer sans douleur, comme à rire sans raison, par la seule force de l'exemple.

7. Une FEMME qui pleure la perte de son amant ne regrette ordinairement que celle de ses plaisirs, et cherche en même temps à faire voir par ses larmes qu'elle sait aimer et qu'elle est digne d'être aimée.

8. Les FEMMES, comme les enfants, ont toujours des larmes d'opiniâtreté, et n'ayant point le pouvoir de faire ce qu'elles désirent, elles veulent par leurs larmes maintenir le droit qu'elles s'imaginent avoir de faire ce qu'elles souhaitent.

9. Il y a des FEMMES qui sont accusées de pleurer quand elles veulent ; on ne doit point être surpris de leur talent : une imagination vive, sensible et tendre, peut se fixer à quelque objet, à quelque ressouvenir douloureux, et se le représenter avec des couleurs si dominantes qu'elles lui arrachent des larmes. Les FEMMES qui les imitent dans l'intérieur de leurs maisons, joignent quelquefois à ce talent la petite fraude de paraître pleurer pour leur mari, tandis qu'en effet elles pleurent pour leurs amants. Leurs larmes sont vraies, mais l'objet en est faux.

10. Ne soyez jamais en peine de ceux qui ont le don des pleurs. (Mme de Sévigné.)

LIBERTÉ.

1. Solon fut le premier en Grèce, dit-on, qui par ses lois donna liberté aux FEMMES, aux dépens de leur pudicité, de pourvoir aux besoins de leur vie : coutume qu'Hérodote dit avoir été reçue avant lui. (Montaigne.)

2. Le seul avantage qu'ont les hommes par-dessus les FEMMES est la liberté. (Mlle de Scudéri.)

3. Les FEMMES ont formé entre elles une franc-maçonnerie dont le signe est *la liberté*. Elles ont un livre sacré, divisé en deux parties :

La première contient les principes qu'elles professent ouvertement ;

La seconde renferme les doctrines en vertu desquelles elles se conduisent.

Or, elles parlent d'après les uns, et agissent conformément aux autres.



tresse ; la raison en est fort simple : on ne demande dans une épouse qu'un bon caractère, un esprit juste, un cœur droit ; on veut, au contraire, dans une maîtresse, une humeur pétulante, un esprit libertin, de l'effronterie et des caprices ; c'est-à-dire que la règle de l'homme du monde doit être de prendre la vertu pour s'ennuyer, et le vice pour se réjouir. Quel contraste !

5. Les petits soins qu'exige une maîtresse, le manége qu'elle emploie, irritent l'amour sans l'émousser. L'assiduité, au contraire, que demande une épouse, la simplicité qu'elle adopte, le détruisent à force de le satisfaire. L'une obtient d'autant plus qu'elle se sert de plus d'art pour y parvenir ; l'autre gagne d'autant moins qu'elle néglige tous ces petits artifices indignes d'une honnête FEMME : ainsi, tout bien pesé, c'est la moins estimable que l'on préfère.

6. Si l'on est plus fidèle à une maîtresse qu'à une FEMME, c'est parce qu'on doit les faveurs de l'une au devoir, à la contrainte, à l'habitude ; et celles de l'autre, à la liberté et au sentiment.

MAÎTRESSES D'ÉCOLE.

Il n'est pas de FEMMES plus sottement importantes que les maîtresses d'école et leurs pareilles. (Rétif de la Bretonne.)

MALICE.

La paix entre des FEMMES malignes, c'est vouloir l'impossible. (Anc. maxime suédoise.)

MARÂTRE.

Ce qu'une marâtre aime le moins au monde, ce sont les enfants de son mari, et plus elle est folle de celui-ci, plus elle est marâtre.

MARI.

1. Toutes les FEMMES, à peu d'exceptions près, éprouvent pour leur mari une espèce d'attachement plus ou moins exclusif. Il est difficile de traverser ensemble une grande partie de la vie sans faire échange de quelques idées, sans que de cette habitude d'agir, parfois de sentir en commun, ne résulte de l'affection à un degré quelconque. (Mme Gasparin.)

2. Une FEMME qui a ri de son mari ne peut plus l'aimer. Un homme doit être pour la FEMME qui aime un être plein de force, de grandeur, et toujours imposant. Une famille ne saurait exister sans le despotisme. (De Balzac.)

3. Quand un mari et une FEMME se tiennent, le diable seul sait celui qui tient l'autre. (Id.)

4. Nous avons habité pendant six mois une petite ville de la Touraine : là tous les maris étaient menés par leurs FEMMES, excepté un, un seul, qui était mené par la FEMME d'un autre. (Mme Émile de Girardin.)

5. Un mari était toujours amoureux de sa FEMME, qui ne partageait pas ce sentiment. Un jour, après lui avoir reproché le ton froid et les manières cérémonieuses qu'elle avait constamment avec lui, il la conjure de le tutoyer. « Eh bien ! répondit l'épouse, *va-t'en !* »

6. Il n'y a point de FEMMES si parfaites, dit La Bruyère, qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une FEMME, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

Si les FEMMES s'expliquaient sur ce chapitre aussi franchement que nous, elles nous rétorqueraient l'argument, ce qui ne donnerait à personne une très-haute idée du mariage. De telles pensées ont pour but l'effet plutôt que la vérité.

7. Un mari qui après s'être séparé avec scandale de sa FEMME vient à la reprendre, est plus déshonoré qu'auparavant, parce qu'il s'en déclare publiquement par là le vil esclave.

8. Un mari qui prône sans cesse la vertu de sa FEMME, les excellentes qualités de ses enfants et de tous ses parents, est un sot qui se trompe presque toujours, qui ne persuade personne, et qui, à coup sûr, ennuie son auditoire.

9. Un bon mari doit avoir pour sa FEMME la tendresse d'un amant, la franchise d'un ami, et l'inquiète vigilance d'un père.

10. Un mari n'a guère de rival qui ne soit de sa propre main, et comme un présent qu'il a autrefois fait à sa FEMME.

11. La plupart des maris pacifiques cesseraient de l'être s'ils aimaient encore : leur modération naît de leur indifférence.

MÉCHANCETÉ.

1. Au commencement du dix-septième siècle, Jacques Olivier, licencié aux lois et en droit canon, publia un livre intitulé : *Alphabet de l'imperfection et malice des* FEMMES, en tête duquel se trouve une *Épître dédicatoire à la plus mauvaise* FEMME *du monde.* Peut-être ce tableau hideux retiendra-t-il quelques FEMMES disposées à la colère, à la méchanceté :

« FEMME, si ton esprit altier et volage pouvait connaître le sort de ta misère et la vanité de ta condition, tu fuirais la lumière du soleil, chercherais les ténèbres, entrerais dans les grottes et cavernes, maudirais ta fortune, regretterais ta naissance, et aurais horreur de toi-même : mais l'aveuglement extrême qui t'ôte cette connaissance fait que tu demeures dans le monde la plus imparfaite créature de l'univers, l'écume de la nature, le séminaire des malheurs, la source des querelles, le jouet des insensés, le fléau de la sagesse, le tison d'enfer, l'allumette du vice, la sentine d'ordure, un monstre en nature, un mal nécessaire, une chimère multiforme, un plaisir dommageable, l'hameçon du diable, l'ennemi des anges, et le momon de la Divinité contrefaisant et réformant la sapience du même Dieu qui t'a créée : car si la laideur te déplaît, les fards, les affiquets, les crêpes, et autres fadaises du péché, ne te manquent point pour forger une artificielle beauté ; si tu es de trop petite taille, le bois de liége aux escarpins mignons, poupins découpés, bariolés et peinturelurés, en sortant en campagne, pour rehausser l'orgueilleux colosse de ta vanité ; si la nature te donne en la tête des cheveux basanés, tresses empruntées, grises et blondes, et les empoudrées perruques sont à vil prix pour te décorer et orner. Toutes ces inventions, ces artifices et mondanités ne sont point ouvrages de Dieu, mais du diable, maudites et détestées de la divine majesté.

» Si c'est la coutume des braves guerriers et des généreux capitaines, après une ville gagnée, de poser sur la pointe d'un rocher, ou en quelque lieu hautement élevé, ses étendards et ses enseignes, pour montrer qu'elle lui appartient par droit de vainqueur, ce n'est pas de merveille si l'on te tient, ô FEMME, pour la forteresse du diable, portant sur ta tête l'ambition et l'orgueil, oriflamme certainement de sa cruauté, et marque très-assurée de la victoire de tes légèretés.

» Tu ressembles proprement à l'immonde araignée, qui passe une demi-journée à tirer de son ventre une frêle tissure pour prendre des mouches envenimées; car tu emploies toute une matinée à te tisser, farder, frisotter, crépeler et parer, pour prendre et surprendre des hommes lâches et efféminés.

» Je ne m'étonne donc pas si Dieu maudit toutes les inventions, et si les anciens et l'Écriture sainte même te déchiffrent et dépeignent comme il appartient.

» Car, quant au premier, le docte Abulensis, écrivant sur la Chronique d'Eusèbe, dit que les anciens, voulant montrer en gros le comble de tes imperfections, te représentèrent en forme de Harpie, portant un visage de belle fille,..... des mains crochues, infectant toutes choses par leurs attouchements, déchirant les viandes des banquetants, tes seins pendillants, pleins de lait mortifère, sucés par des chatons vêtus de plumes, pâles de faim, avec des pieds de poule.

» Il n'est pas possible, ô FEMME, de mieux faire voir au jour tes imperfections; car ce beau visage humain et ce corps brutal montrent que tes attraits, tes allèchements et tes ruses féminines, ne tendent qu'à des actions lascives et brutales et à des emportements plus de brutes que de créatures raisonnables.....

. . . .

» .... Ces mains crochues signifient que tu prends et dérobes à toutes mains pour l'entretien de tes plaisirs et de ta vanité.

» Ce visage pâle de faim découvre en toi deux appétits insatiables : l'un des richesses, et l'autre des voluptés.

» Les chatons suçant le lait mortifère de tes seins font entendre que les efféminés, chassant au parterre de tes mondanités la proie de leurs voluptés, sucent en goûtant la douceur un lait empoisonné, si amer et si dégoûtant, que le repentir funeste s'en ensuit fort promptement.

» Je le tiens du Sage, au cinquième de ses proverbes, qui m'apprend que le miel ensucré sort de tes lèvres, et qu'en ayant goûté on le trouve aussi amer qu'absinthe. Car la volupté étant éteinte, le perçant aiguillon de repentance commence à poindre, et à faire son opération, à ce que dit Aristote, *omne animal post coitum tristatur*, exceptant seulement la FEMME et la jument. L'attouchement de ces ordes harpies, ternissant toutes choses, donne bien à connaître la turpitude en tes *lunes*, qui non-seulement ternissent les miroirs et font tourner les vins en la cave; mais aussi touchant les plantes, les blés, concombres, melons et herbes, elles empêchent par leur attouchement l'avancement et la perfection de leurs fruits.

» Les viandes qu'elles déchirent font voir les détractions et murmures, les médisances et calomnies de ta langue serpentine, qui va déchirant et déchiffrant la bonne renommée de ceux qu'elle hait à toute extrémité.

» Ces plumes d'oiseau donnent preuve des voluptés passagères, et comme les plaisirs reçus de ta compagnie connue, légèrement s'envolent.

» Les pieds de poule font paraître ton mauvais ménage dans les maisons et fa=

milles, ayant une fois en maniement les clefs de l'économie, car la poule est non-seulement capable d'éparpiller et de gâter un muid de blé avec les pieds, pour deux ou trois grains qu'elle y pense trouver au goût de son appétit, mais à cette naturelle propriété, selon la remarque de Pierius, de digérer l'or par la chaleur de son estomac, ce que nous ne lisons point d'aucun autre animal : chose qui montre clairement le dégât de biens, d'or et d'argent, les laissant une fois à ta discrétion, pour l'entretien de tes pompes et mondanités, comme nous verrons en expliquant cette belle sentence du sage, *qui nutrit scortum perdet substantiam suam*. Voilà quelle est ta peinture, ô FEMME, selon les anciens.

» Mais en voici encore une autre, que j'emprunte à saint Jean l'Évangéliste, le plus docte de tous les apôtres ; ce mignon du Verbe incarné te va crayonnant sous le symbole d'une FEMME vêtue à la courtisane, portant la robe de pourpre, étoffée d'or et de pierres précieuses, assise sur une bête à sept têtes, tenant en main une coupe remplie d'immondices, qu'elle faisait boire à tous les plus grands pécheurs de l'univers, tout cela signifiant tes impuretés : car cette robe de pourpre porte la figure de ta concupiscence dépravée ; ces pierres précieuses, tes richesses iniquement gagnées ; la coupe d'immondices, tes charmes, tes attraits, et tes caresses ensorcelantes, tes idolâtres infortunés.

» La bête à sept têtes porte l'image du diable qui prête secours en l'exercice des sept péchés mortels et de toutes leurs circonstances dénaturées, sans jamais te quitter ; car si tu dors, il fait la sentinelle ; si tu te promènes pour prendre tes ébats, il te trouve deux parfumés et emplumés pour te relever en tes faux pas entretaillés ; si tu parles en public, il te répond par derrière à point nommé ; si tu prends ton repas, il tâche de te servir à ton gré ; et si tu te veux reposer, il te prépare un siége ou une couette lascive pour te faire choir dans l'enfer des damnés.

» Voilà comme en toutes façons il te tient en sa sauvegarde, demeurant en tes iniquités ; mais c'est encore outre tout cela un malheur qui te nuit, d'être orgueilleuse en ta beauté, ennuyeuse en ta laideur, volage en ta jeunesse, sale et malpropre en ta vieillesse, et fâcheuse en ton accointance.

» Ainsi le protesta Phocontius, roi de Grèce, en mourant : « Si je n'eusse point eu, dit-il, de FEMME en ma vie, ou que la mienne fût morte longtemps devant moi, c'était assez pour me rendre bienheureux. » Ce généreux prince n'était point mal fondé, car il n'est pas possible qu'un homme ait du contentement avec une FEMME telle que nous la décrivons.

» Car saint Paul même, parlant de toutes les FEMMES indifféremment, dit qu'elles sont capables de dérober l'étude et le loisir du plus spirituel homme du monde, étant lié avec elles : *Qui cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi, quomodo placat uxori.* Mais pour retourner à mon sujet, et te montrer, ô FEMME, le comble de tes imperfections, voici que je te présente un alphabet qui te fera pédagogue pour redresser ton ignorance, maître pour enseigner ta propre connaissance, miroir pour voir toutes tes impertinences, phare pour venir à bon port d'un saint amendement de vie, guide pour te conduire en la voie de salut sûrement, cadran pour régler les heures de tes passions, lumière pour éclairer ton entendement, héraut pour crier contre tes vices à tout moment, ambassadeur pour t'annoncer les brigantins de ton honneur et de ton contentement, mords et camords pour refréner tes folles affections, marteau pour briser et fracasser tous tes pernicieux desseins,

et tonnerre enfin pour ébranler, effrayer et écraser la pierre de ton endurcissement.

» Va donc le lire attentivement, fais-en ton profit : tu t'y trouveras blâmée comme orgueilleuse, superbe, mondaine, sotte, curieuse, voluptueuse, cruelle, colère, babillarde, infidèle, envieuse, querelleuse, injurieuse, dangereuse, et ennuyeuse, menteuse, jalouse, à tous ceux qui voyant la vanité de tes astuces, la malice de tes inventions et les bigarrures de tes artifices, te blâment et dénigrent en toutes compagnies; crois fermement que rien ne m'a fait écrire cet alphabet que la honte que j'avais et la peine que je souffrais à cacher et couvrir la turpitude de tes infamies, et la difformité de toutes tes mauvaises actions, pour sauver l'honneur et le respect que je porte aux sages et vertueuses de ton sexe, que je prie Dieu de bénir, conserver et maintenir en sa grâce, en sa paix et en son amour, les comblant de tout ce qu'il connaît leur être utile et nécessaire à salut. Ainsi soit-il. »

2. Il n'y a rien de pire qu'une FEMME méchante; puisse-t-elle tomber en partage au pécheur ! (Ecclésiastique.)

3. La FEMME méchante remplit d'amertume le cœur de son mari; elle imprime sur son visage une sombre tristesse; elle est pour lui une plaie mortelle. (Id.)

4. Si les FEMMES savaient combien la méchanceté les enlaidit, et surtout combien elle les dégrade aux yeux de tous, elles seraient toutes bonnes.

5. On ne dira jamais trop de bien d'une bonne FEMME; il faudrait forger de nouveaux mots pour la chanter, et avoir son cœur pour la définir. Mais, hélas ! en revanche, jamais non plus on ne dira trop de mal d'une méchante FEMME : l'écrivain le plus satirique restera toujours au-dessous de son sujet; se fût-il servi de l'aiguillon de la guêpe trempé dans la vase pour tracer son portrait.

6. On se fait à la laideur, mais jamais à la méchante humeur; elle use tout: c'est le poison de la société, des plaisirs, de l'amour, des amusements, et puis, les personnes de mauvaise humeur ont presque toutes le ton aigre et haut. On parvient, avec le temps, à adoucir les animaux les plus féroces : le temps ajoute au contraire à la mauvaise humeur, surtout dans les FEMMES.

7. L'homme féroce n'a que des sens : les FEMMES méchantes sont presque toujours faibles ou superstitieuses.

8. Il y a des FEMMES qui n'ont plus d'autres ressources dans la société que d'être méchantes : cette dernière qualité fait souvent respecter ce qu'on est obligé de haïr.

9. Les FEMMES ont causé dans tous les temps des maux innombrables : Hélène causa l'embrasement de Troie, Cléopâtre la mort de Marc-Antoine. Quelques années auparavant, cette même Cléopâtre avait pensé faire perdre l'empire avec la vie au grand Jules César. C'est une femme qui mit à deux doigts de sa perte le fameux Édouard IV, roi d'Angleterre... Quels effroyables maux l'administration tyrannique et voluptueuse d'Isabelle de Bavière n'a-t-elle pas faits à ce royaume ?... Catherine de Médicis, furie née pour le malheur du royaume, après la mort désastreuse de son mari Henri II, déploie dans le gouvernement toute la fausseté d'une FEMME sans pudeur et sans foi, et toute la cruauté d'une cannibale sanguinaire : ses sujets s'entr'é=

gorgent par ses ordres ; la France entière n'est plus qu'un champ de carnage où le plus fort pille et assassine le plus faible. La journée détestable de la Saint-Barthélemy est l'ouvrage de cette infâme princesse.

10. Les FEMMES que l'oisiveté, le caractère et la curiosité portent à savoir ce qui se passe, sont presque toutes médisantes : la seule différence qui se rencontre dans leur façon de médire vient du plus ou moins d'esprit qu'elles y mettent.

MÉDECIN.

1. La ligue des FEMMES et des médecins m'a toujours paru l'une des plus plaisantes singularités de Paris. C'est par les FEMMES que les médecins acquièrent leur réputation, et c'est par les médecins que les FEMMES font leurs volontés. On se doute bien par là quelle est la sorte d'habileté qu'il faut à un médecin de Paris pour devenir célèbre. (J.-J. Rousseau.)

2. Les hommes n'appellent un médecin que lorsqu'ils sont réellement malades. Les FEMMES les envoient chercher toutes les fois qu'elles s'ennuient, qu'elles n'ont rien à faire ou qu'elles ont de l'humeur. Ainsi, elles passent avec eux la moitié de leur vie. (Mme de Genlis.)

3. Le médecin est un des plus puissants auxiliaires d'une FEMME honnête, quand elle veut arriver à un divorce amiable avec son mari. Les services qu'un médecin rend, la plupart du temps à son insu, à une FEMME, sont d'une telle importance, qu'il n'existe pas une maison en France dont le médecin ne soit choisi par la dame du logis.

Or, tous les médecins connaissent l'influence exercée par les FEMMES sur leur réputation ; aussi vous rencontrez peu de médecins qui ne cherchent instinctivement à leur plaire. Quand un homme de talent est arrivé à la célébrité, il ne se prête plus sans doute aux conspirations malicieuses que les FEMMES veulent ourdir, mais il y entre sans le savoir....

.... Ou une FEMME choisit son médecin, ou elle séduit celui qu'on lui impose, ou elle le fait remercier....

.... Avec son médecin, une FEMME honnête est, dans sa chambre, comme un ministre sûr de sa majorité. Elle se fait ordonner à son gré le repos, la distraction, la campagne ou la ville, les eaux ou le cheval, la voiture, selon son bon plaisir et ses intérêts. Elle vous renvoie ou vous admet chez elle comme le vent. Tantôt elle feindra une maladie pour obtenir d'avoir une chambre séparée de la vôtre ; tantôt elle.... (De Balzac.)

MÉDISANCE.

1. Telle nuance qu'on imagine entre les FEMMES, depuis la reine jusqu'à la bergère, dans la plus bête comme dans la plus spirituelle, on reconnaîtra toujours les FEMMES quand on voudra : on n'a qu'à les faire parler sur d'autres FEMMES.

2. Les FEMMES sur le retour deviennent médisantes pour faire oublier aux dépens des autres les sottises de leur jeunesse.

3. Presque toutes les FEMMES ne savent que médire ; leurs connaissances, leurs

amies même, sont sacrifiées au plaisir de montrer ce qu'elles appellent de l'esprit, et ce n'est réellement que méchanceté.

4. Les FEMMES les plus raisonnables se guérissent rarement du défaut de la médisance; et il est à remarquer qu'une FEMME qui s'écarte de son devoir n'a pas de plus implacables ennemies que les FEMMES mêmes; et celles surtout qui ont les plus humiliants reproches à se faire sur leur propre conduite sont toujours les premières à la déchirer.

5. Comme il y a des vertus qui semblent plus nécessaires aux FEMMES qu'aux hommes, il y a de même des vices moins horribles aux hommes qu'aux FEMMES; car, comme on ne peut médire sans mentir, et qu'on ne peut bien mentir sans insolence, les hommes, à qui la hardiesse est permise, sont du moins plus propres à médire que les FEMMES, qui ne doivent pas même faire une action de vertu avec trop de hardiesse, si elles veulent demeurer dans les justes bornes de la modestie de leur sexe. (Mlle de Scudéri.)

6. Un législateur siamois proposa jadis de faire une loi qui permît aux FEMMES de médire des FEMMES, d'abord parce qu'il est impossible de l'empêcher, et ensuite parce qu'en fait de galanterie, telle qui accuse sa voisine en peut être accusée aussi.

Médisance des hommes envers les FEMMES.

7. Les hommes compensent souvent par la médisance le bien que les FEMMES leur font.

En vérité, il convient bien aux hommes de tant crier contre les FEMMES, comme s'ils étaient en reste avec elles!

Les FEMMES savent qu'elles ont dans nos cœurs de trop bons avocats pour devoir s'alarmer de nos médisances.

Comment peut-on se résoudre à dire tant de mal des FEMMES, à qui nous devons les plus grands biens du monde, la vie, le plaisir et le bonheur!

Si la FEMME est le plus doux présent que Dieu ait fait à l'homme, celui qui se permet d'en médire est le premier des ingrats.

MÉMOIRE.

Les hommes ont la mémoire de l'esprit, les FEMMES la mémoire du cœur. (Beauchêne.)

MÉNAGEMENT.

Il faut avoir bien plus de ménagement pour une FEMME que l'on cesse d'aimer que pour une FEMME que l'on aime encore. On revient de tout avec les FEMMES, pourvu qu'on les aime: le manque de respect, l'impolitesse, l'emportement, les injures mêmes, sont des fautes qu'elles pardonnent sans peine, et qui leur font un secret plaisir, quand elles sont un effet de la passion qu'elles ont fait naître : il n'en est pas de même quand nous cessons de les aimer. Quelque circonspection, quelque délicatesse que nous ayons à leur égard, elles nous savent bien plus mauvais gré de l'outrage que notre indifférence fait à leurs attraits que de celui que notre indiscrétion peut faire à leur honneur.

F
t
l

m
er
sor
le
se

m

vou
trou
afi
do



MENSONGE.

Dans les affaires délicates, un rien suffit pour réveiller les soupçons ; le silence est bien plus adroit : d'ailleurs (qu'on me permette cette expression, qui n'est pas trop anglaise, mais qui me fournit une rime) il y a un certain *tact* chez la FEMME qu'un mari ou un amant importune de sa méfiance. Elle sait fort bien se tenir éloignée de la question : ces charmantes créatures mentent avec tant de grâce, que rien ne leur sied mieux que le mensonge. (Byron.)

MÉPRIS.

1. Il faut si peu de chose aux hommes pour mériter l'estime ou le mépris des FEMMES, qu'on ne sait, de ces deux sentiments, lequel on doit être le plus flatté d'obtenir d'elles. Elles ne nous jugent que par prévention, et suivant que vous les avez plus ou moins affectées.

2. Qui est-ce qui veut être méprisé des FEMMES ? personne au monde, non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi, qui leur dis des vérités si dures, croyez-vous que leurs jugements me soient indifférents ? Non ; leurs suffrages me sont plus chers que les vôtres, lecteurs, souvent plus FEMMES qu'elles. En méprisant leurs mœurs, je veux encore honorer leur justice : peu m'importe qu'elles me haïssent, si je les force à m'estimer. (J.-J. Rousseau.)

3. Telle que puisse être une FEMME, et quelque tort qu'on ait à lui reprocher, le mépris est la seule vengeance qu'en puisse tirer un galant homme.

4. Une FEMME peut être méprisable pour tout le monde, excepté pour ses amants.

MÈRE.

1. Non contentes d'avoir cessé d'allaiter leurs enfants, les FEMMES cessent d'en vouloir faire : la conséquence est naturelle. Dès que l'état de mère est onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout à fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours, et l'on tourne au préjudice de l'espèce l'attrait donné pour la multiplier. (J.-J. Rousseau.)

2. J'ai vu quelquefois le petit manége des jeunes FEMMES qui feignent de vouloir nourrir des enfants. On sait se faire presser de renoncer à cette fantaisie : on fait adroitement intervenir les époux, les médecins, surtout les mères. Un mari qui oserait consentir que sa FEMME nourrît son enfant serait un homme perdu ; l'on en ferait un assassin qui veut se défaire d'elle. Maris prudents, il faut immoler à la paix l'amour paternel. Heureux qu'on trouve à la campagne des FEMMES plus continentes que les vôtres ! Plus heureux si le temps que celles-ci gagnent n'est pas destiné pour d'autres que vous !

Le devoir des FEMMES n'est pas douteux : mais on discute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfants d'être nourris de leur lait ou d'un autre. Je tiens cette question, dont les médecins sont les juges, pour décidée au souhait des FEMMES ; et pour moi, je penserais bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé que d'une mère gâtée, s'il avait quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé. (Id.)

3. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du sien est une mauvaise mère :

comment serait-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement ; il faudra que l'habitude change la nature, et l'enfant, mal soigné, aura le temps de périr cent fois avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mère.

De cet avantage même résulte un inconvénient, qui seul devrait ôter à toute FEMME sensible le courage de faire nourrir son enfant par une autre : c'est celui de partager le droit de mère, ou plutôt de l'aliéner, de voir son enfant aimer une autre FEMME autant et plus qu'elle ; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mère est une grâce, et que celle qu'il a pour sa mère adoptive est un devoir : car, où j'ai trouvé les soins d'une mère, ne dois-je pas l'attachement d'un fils ? (J.-J. Rousseau.)

4. Que les mères daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentiments de la nature se réveiller dans tous les cœurs ; l'État va se repeupler : ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfants, qu'on croit importun, devient agréable ; il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre ; il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la FEMME et le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulterait bientôt une réforme générale, bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les FEMMES redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris. (Id.)

5. Les FEMMES ne seront mères suivant la loi de la nature que lorsqu'elles travailleront à développer l'âme de leurs enfants. Leur mission sur la terre n'est pas de procréer un bipède intelligent ; c'est un homme complet que le monde leur demande, un homme dont toutes les passions participent du beau et de l'infini, qui sache choisir sa compagne, inspirer ses enfants, et, s'il le faut, mourir pour la vertu. Il y a donc pour la FEMME un double devoir, comme il y a pour l'homme une double naissance : naître à la vie, ce n'est rien que naître au plaisir et à la douleur ; naître à l'amour de Dieu et des hommes, c'est là véritablement naître, et cette seconde naissance, notre mère nous la doit si elle veut jouir d'un autre bonheur que de nous voir respirer et digérer, de ce bonheur que Shakspeare exprime si bien lorsqu'il fait dire à la mère de Coriolan : « J'éprouvai moins de joie à sa naissance que le jour où je lui » vis faire une action d'homme ! » (Aimé-Martin.)

6. Dans nos sociétés modernes, les mères nous donnent nos premiers sentiments et nos premières idées ; c'est la mère qui reconnaît le caractère et le génie de son enfant, applaudit à sa vocation, le soutient contre le mécontentement paternel, le console, le fortifie, et enfin le livre à la société. (Lerminier.)

7. Une mère qui toute sa vie n'a été occupée que des agréments de sa figure, est contente d'avoir une fille qui lui ressemble ; elle n'a d'autre soin dans l'éducation qu'elle lui donne que de la rendre agréable, et c'est ainsi que se perpétue, de mère en fille, la trop nombreuse génération des coquettes.

8. Le cœur d'une mère qui aime l'un de ses enfants à l'exclusion de tous les autres est une production monstrueuse de la nature : l'on ne parle point ici d'une tendresse éclairée, qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive celle qui répond le mieux à ses premiers soins ; l'on parle d'une tendresse aveugle, souvent ex-

clusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole et des victimes parmi ces petits innocents, pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. Ordinairement la punition de ces mères folles et injustes est d'aimer des enfants dénaturés et ingrats.

9. Mères qui me lisez, écoutez ce que La Fontaine fait dire à l'écrevisse :

> Mère écrevisse un jour à sa fille disait :
> Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
> — Et comme vous allez, vous-même ! dit la fille ;
> Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?

Mères acariâtres, mères fausses, menteuses, coquettes, hypocrites, vous aurez des filles qui vous ressembleront.

10. Telle mère dit vingt fois le jour à sa fille : Tenez-vous droite ; et ne lui a pas dit une seule fois : Ma fille, soyez modeste, bonne, douce, honnête.

11. Tel est l'aveuglement de certaines mères : elles trouvent plus aisé de cacher les défauts de leurs filles que de les en corriger.

12. Sur le sein maternel reposent l'esprit des peuples, leurs mœurs, leurs préjugés, leurs vertus ; en d'autres termes, la civilisation du genre humain !

On convient de la réalité du pouvoir, mais on objecte qu'il ne s'exerce que dans la famille, comme si l'ensemble des familles n'était pas la nation ! Et ne voyez-vous pas que les pensées dont les FEMMES s'occupent au coin de leur foyer, l'homme les porte sur la place publique ? C'est là qu'il réalise par la force ce qui lui fut inspiré par les caresses, ou insinué par la soumission. Vous voulez borner les FEMMES au gouvernement matériel de leur maison, vous ne les instruisez que pour cela, et vous ne songez pas que c'est de la maison de chaque citoyen que sortent les erreurs et les préjugés qui gouvernent le monde ! (Aimé-Martin.)

13. L'influence des FEMMES embrasse la vie entière. Une maîtresse, une épouse, une mère, trois mots magiques qui renferment toutes les félicités humaines ! C'est le règne de la beauté, de la coquetterie, de l'amour et de la raison ; c'est toujours un règne. L'homme se consulte avec sa FEMME, il obéit à sa mère, il lui obéit longtemps après qu'elle a cessé de vivre, et les pensées qu'il en reçoit deviennent des principes souvent plus forts que ses passions. (Id.)

14. La mère qui s'immole à ses enfants est le plus sublime prodige de la création, car il est sans récompense sur cette terre. (Virey.)

MÉRITE.

1. Les hommes et les FEMMES conviennent rarement sur le mérite d'une FEMME : leurs intérêts sont trop différents. Les FEMMES ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agréments qu'elles plaisent aux hommes : mille manières, qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entre elles l'aversion et l'antipathie. (La Bruyère.)

2. Les FEMMES sont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des FEMMES : cela est de leur droit réciproque, et ni les uns ni les autres ne l'ignorent. (J.-J. Rousseau.)

3. Le mérite d'une FEMME a besoin d'être éclairé par un rayon de bonté. (Mme d'Épinay.)

4. Je ne décide point quel est le premier mérite d'une FEMME ; mais, dans l'usage ordinaire, la première question que l'on fait sur une FEMME que l'on ne connaît point, c'est : *Est-elle belle ?* La seconde : *A-t-elle de l'esprit ?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question. (Fontenelle.)

5. Heureuses les FEMMES qui ont su cacher longtemps leur mérite par la simplicité et la modestie, et qui ont appris leur secret au public avant de le savoir elles-mêmes ! Heureuses celles qui ont su se faire aimer avant de faire naître l'envie, et qui ont jugé de bonne heure que l'exemple donné en silence est le plus utile de tous ! (Mme Necker.)

6. Il y a peu de FEMMES dont le mérite dure plus que la beauté.

MODE.

1. Autrefois les FEMMES élégantes portaient sur la tête des cornes très-exhaussées, auxquelles on a substitué, dans d'autres temps, des panaches de plumes. On compte aujourd'hui deux cents sortes de bonnets à la mode, cent cinquante espèces de garnitures de robes ; voici les noms de quelques-unes : les *plaintes indiscrètes*, la *grande réputation*, l'*insensible*, le *désir marqué* ; il y en a à la *préférence*, aux *vapeurs*, au *doux sourire*, à l'*agitation*, aux *regrets*, à la *composition honnête*, etc., etc. Les rubans à la mode s'appellent *attention*, *marque d'espoir*, *œil battu*, *soupir de Vénus*, *un instant*, *une conviction*, etc., etc. On a vu au commencement de ce siècle, à l'Opéra, une dame avec une robe *soupir étouffé*, ornée de *regrets superflus*, avec un point au milieu de *candeur parfaite*, une *attention marquée*, des souliers des *cheveux de la reine*, bordés en diamants en *coups perfides*, et le *venez-y voir*, en émeraudes, frisée en *sentiments soutenus*, avec un bonnet de *coquette assurée*, garni de *plumes volages*, ayant des rubans d'*œil abattu*, avec un chat sur l'épaule, couleur de *gens nouvellement arrivés*, derrière une médicis montée en *bienséance*, avec un désespoir d'opale, et un manchon d'*agitation momentanée*. D'après cet échantillon, il est facile de juger à quel point l'extravagance des modes en France y fait tourner les têtes femelles.

2. L'empire que la mode exerce sur les FEMMES est extravagant, mais c'est une extravagance privilégiée ; tout le monde en est coupable, et l'on ne peut se distinguer des autres là-dessus sans affectation et sans bizarrerie. Dans le fond, il est indifférent de quelle manière on s'habille ; et puisque rien ne détermine la parure que la pudeur et l'agrément, les dames font bien de suivre la mode autant qu'elle convient à ces deux règles ; mais elles feraient plus mal encore d'outrer la mode que de s'en écarter, et elles feront sagement de l'assujétir, autant qu'il se peut, aux agréments qui leur sont naturels ; car toutes les FEMMES ne sont pas bien avec une coiffure qui les allonge d'un pied, et toutes n'ont pas bon air avec un bonnet qu'on voit à peine.

3. La mode, autrefois, exigeait que les FEMMES fussent mises d'une manière décente. Alors les actrices n'avaient point la permission de profiter du costume pour étaler leur gorge aux yeux du public, et les honnêtes FEMMES qui se font un devoir

de les imiter, quoique de loin, dérobaient scrupuleusement la leur aux regards indiscrets. Depuis, les choses ont bien changé de face, et le beau sexe, qui s'aguerrit contre les préjugés, est revenu de bien d'autres petitesses. Allez à l'Opéra, aux Italiens, dans les bals du *grand monde*, et vous verrez.... V. PARURE.

MODÈLE.

Il est peu de FEMMES que les autres puissent prendre pour modèles, parce qu'il y en a peu qui méritent d'être imitées.

MODÉRATION.

La modération est plus encore la vertu des FEMMES que celle des hommes : il semble qu'elles soient faites pour n'en jamais sortir. La colère rend hideuses les personnes de la figure la plus aimable; elle porte celles qui ont le plus d'esprit à dire et à faire mille choses qui avilissent toujours et qui souvent déshonorent.

MODESTIE.

1. La FEMME qui échange la modestie contre l'assurance perd la moitié de ses charmes. (Mme de Graffigny.)

2. La modestie, chez les FEMMES, est l'annonce de toutes les vertus. L'effronterie semble supposer tous les vices.

3. Les apparences de simplicité et de modestie, chez les FEMMES, sont un grand attrait pour les hommes; mais elles ne sont pas toujours des preuves de l'innocence des premières.

4. La modestie sans art, la décence timide, étaient autrefois regardées comme les compagnes auxiliaires de la beauté. Un geste, un regard annonçaient un sentiment honnête; mais il y a longtemps que l'affectation a pris la place des grâces, et la licence le langage du libertinage. La vertu semble ambitionner de ressembler au vice; et l'on ne voit pas que la mode impérieuse, en ôtant le voile de la modestie, en donne nécessairement un à la débauche.

5. FEMMES et filles, soyez modestes, sages et prudentes; que votre modestie soit spirituelle; soyez prudentes sans être prudes; soyez sages sans affectation. La véritable sagesse demande moins d'éclat dans l'extérieur que de sévérité dans l'intérieur. Combattez l'amour-propre, et pour vous rendre aimables aux autres, ne vous le paraissez pas à vous-mêmes.

6. La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures d'un tableau : elle lui donne de la force et du relief. (La Bruyère.)

7. La FEMME qui échange sa modestie contre l'assurance perd au moins la moitié de ses charmes. (Boiste.)

MOEURS.

1. La nature attentive, pour conserver les mœurs des FEMMES, a pris soin ellemême de les environner des barrières les plus douces; elle a rendu pour elles le vice plus pénible, et la fidélité plus touchante : non, et il faut l'avouer, ce n'est presque jamais par elles que commence le désordre des familles; et dans les siècles

mêmes où elles corrompent, elles ont été auparavant corrompues par leur siècle. (Thomas.)

2. Les mœurs, et non la parure, font l'ornement des FEMMES.

3. Quelles que soient les coutumes et les lois d'un pays, les FEMMES y décident des mœurs. Libres ou soumises, elles règnent, parce qu'elles tiennent leur pouvoir de nos passions. Mais cette influence est plus ou moins salutaire, suivant le degré d'estime qu'on leur accorde : qu'elles soient nos idoles ou nos compagnes, des courtisanes, des esclaves ou des bêtes de somme, la réaction est complète, elles nous font ce qu'elles sont. Il semble que la nature attache notre intelligence à leur dignité comme nous attachons notre bonheur à leur vertu. C'est donc ici une loi d'éternelle justice : l'homme ne saurait abaisser les FEMMES sans tomber dans la dégradation; il ne saurait les relever sans devenir meilleur. Il faut que les peuples s'abrutissent dans leurs bras ou se civilisent à leurs pieds. Jetons les yeux sur le globe, observons les deux grandes divisions du genre humain, l'Orient et l'Occident. Une moitié de l'ancien monde reste sans mouvements et sans pensées sous le poids d'une civilisation barbare; les FEMMES y sont esclaves : l'autre marche vers l'égalité et la lumière; les FEMMES y sont libres et honorées. (Aimé-Martin.)

MONDE.

1. Combien de FEMMES ne voit-on pas courir après un monde qui les rejette, s'obstiner à y rester malgré le ridicule dont on les accable? L'aigreur et le dépit s'emparent de leur âme, ne font qu'augmenter l'éloignement qu'on sent pour elles, et lorsqu'enfin elles sont forcées de se retirer, les passions sombres viennent alors remplir le vide affreux qui se trouve chez elles; l'avarice, la fureur du jeu, l'esprit de parti, la bigoterie, et tous ces sentiments ténébreux, qui traînent à leur suite la mélancolie et les vapeurs, prennent la place qu'occupaient autrefois les passions tendres, ou plutôt le libertinage.

2. Les FEMMES qui se créent un monde imaginaire et se conduisent en conséquence ne réussissent jamais. Il faut voir le monde tel qu'il est, et non pas tel qu'on voudrait qu'il fût.

MORAL.

Tout ce que le moral des FEMMES peut avoir perdu par une enfance mal dirigée doit être imputé aux hommes. Ils compriment ou déploient à leur gré les facultés des FEMMES, et avec une injustice révoltante ils partent des obstacles qu'ils ont apportés à leur développement pour les juger inférieures à eux. (De Ségur.)

NAÏVETÉ.

L'art charmant de dire avec naïveté des choses ingénieuses est particulier aux FEMMES; elles font éclore l'esprit des hommes, et leur communiquent une élégante facilité qu'ils n'ont jamais dans le cabinet.

NUDITÉ.

Les Lacédémoniennes, bien plus chastes que nos FEMMES, voyaient tous les jours

dans une nudité complète les jeunes gens de Sparte, et craignaient peu de montrer elles-mêmes leurs appas secrets, assez couverts, dit un sage, de leur seule vertu.

OBÉISSANCE.

Plutarque raconte la réponse d'une Lacédémonienne à un homme de condition qui la recherchait : Quand j'étais fille, j'obéissais à mon père, et depuis que j'ai un mari, je dépends de lui : il faut lui proposer la demande que vous me faites, car c'est lui qui dispose de toutes mes volontés. (Le P. Joly, capucin.) V. SOUMISSION.

OCCASION.

Pour les FEMMES les plus raisonnables, il y a bien loin de succomber à la crainte, de la crainte au désir de s'arracher à l'occasion, de ce désir à la résolution, et plus loin encore de la résolution au courage qu'il faut pour l'exécuter. (Duclos.)

OCCUPATION.

1. Dans le rang le plus bas, soit dans nos campagnes, soit dans nos villes, les hommes et les FEMMES sont ensemble occupés à cultiver la terre, à élever les bestiaux, à préparer ou fabriquer des étoffes et des vêtements, à employer leurs forces et leurs talents à secourir et à servir les enfants, les vieillards, les infirmes, les fainéants et les faibles.

On ne distingue point parmi eux lequel de l'homme ou de la FEMME est le maître. Tous les deux le sont. Le pouvoir qui est commun ne se fait point sentir. C'est la force du corps et les dispositions de l'esprit qui distribuent les travaux ; ils ont les mêmes occupations, les mêmes récompenses, les mêmes plaisirs, les mêmes peines : tout est en communauté et en égalité.

Dans un rang un peu plus élevé, les FEMMES commencent à être moins nobles. Déjà elles ont la faiblesse de ne plus se croire en état de communauté entière de travaux avec leurs maris, qui de là se persuadent qu'ils doivent exercer sur elles quelques droits de domination.

Si nous montons encore à un rang plus haut, nous trouvons des FEMMES avilies, qui n'ont plus pour partage que le détail ennuyeux de ce qu'on appelle les soins du ménage, sous les ordres et l'inspection de leurs maris ; et celles qui ont des enfants ont la charge de les élever, mais seulement jusqu'au moment où leur entendement commence à se développer. Alors elles ne sont plus jugées dignes de cette importante fonction, leurs enfants leur sont arrachés, et passent en d'autres mains pour recevoir des instructions.

Dans tous les rangs qui sont encore au-dessus de ceux-là, les FEMMES.... hélas !... dès le moment qu'elles sont mères, au risque de les faire périr, leurs enfants leur sont enlevés. Une FEMME du plus bas rang qu'on choisit et qu'on paie, les allaite et devient leur mère. De là, ils sont confiés à des gouvernantes, ensuite à des gouverneurs ; à peine les mères ont-elles quelques moments pour les voir, pour connaître leur figure, et pour que la leur en soit connue.

La plus belle et la plus importante occupation leur étant interdite, que leur reste-t-il ?

Un intendant a soin de leurs affaires, un maître d'hôtel de leur table ; leurs habitations, leurs meubles, leurs vêtements, leurs parures, leurs équipages, leur sont

fournis et entretenus sans soins, sans travail de leur part, sans qu'elles sachent même par quels moyens elles jouissent d'une telle existence; il ne leur reste donc que l'humiliante occupation de chercher à plaire aux hommes, en employant tout ce que l'art peut leur fournir de moyens capables d'embellir les charmes et les attraits, ou de corriger les difformités dont elles peuvent être frappées.

Cette unique occupation des FEMMES françaises du premier rang, de chercher à plaire aux hommes par la beauté, les humilierait, sans doute, s'il leur était libre d'en avoir d'autres; mais en examinant chaque état, on reconnaîtra qu'elles sont forcées à adopter ce système, quelque humiliant qu'il puisse être. (Mme de Coicy.)

2. Nous avons besoin, pour nous livrer à l'occupation, et surtout aux occupations sérieuses, d'un goût plus déterminé et d'une volonté plus arrêtée; car il est rare que nous y soyons absolument obligés. Aussi voit-on beaucoup de FEMMES préférer le monde le plus ennuyeux, le mouvement le plus insipide, au quart d'heure de solitude qui leur imposerait la tâche de faire d'elles-mêmes quelque chose pour leur propre amusement. Il faut qu'une FEMME sache être seule, et dans une pension elle apprend tout le contraire. (Mme Guizot.)

OEIL.

1. Les FEMMES ont des yeux, et ces yeux veulent être satisfaits. De là vient que les dehors l'emportent souvent sur le mérite intérieur.

2. Quoi qu'en disent les FEMMES, elles se prennent ordinairement par les yeux. Une belle figure est pour elles un attrait auquel elles ne savent pas résister.

3. Les FEMMES ne fixent pas longtemps les hommes, parce qu'elles ont un coup d'œil excellent. Toutefois elles ne baissent les yeux que quand elles ont vu tout ce qu'elles voulaient voir.

4. Deux beaux yeux sont pour une FEMME d'excellents négociateurs.

OISIVETÉ.

1. C'est l'oisiveté continuelle dans laquelle vivent certaines FEMMES qui leur fait chercher dans le commerce de la galanterie de l'amusement et de la dissipation, les moyens de chasser l'ennui dont elles sont excédées, faute d'être occupées.

2. Les FEMMES qui mènent une vie molle et oisive doivent être en proie à quelque genre de folie, ou les prendre tous successivement; il en est qui suivent ce dernier parti : ce sont ces FEMMES inégales, dont le caractère est de n'en point avoir; on les voit passer d'une gaieté indiscrète à un morne silence; de la plus froide indifférence, elles sautent à une pétulante vivacité; ce qui faisait hier leurs délices leur est aujourd'hui insupportable. De telles FEMMES vont d'extrême en extrême, offrent tour à tour tous les travers de l'espèce humaine, et sont les fléaux des sociétés et de tout ce qui les entoure.

OPINION.

1. Le bien, le mal de la société sont attachés à la conduite des FEMMES; le paradis ou l'enfer des familles dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donnée d'elles. (Beaumarchais.)

2. Il ne faut pas se le dissimuler, les opinions de la FEMME sont en général l'écho plus ou moins fidèle de ses émotions. (Cerise.)

3. On a généralement raison lorsqu'on souhaite que les FEMMES soient conduites par l'opinion ; car, dit un sage, c'est la reine du monde. Quels miracles n'a-t-elle pas faits? témoin ce que dit Plutarque dans son Traité des vertueux faits des FEMMES, en parlant des FEMMES de l'île de Cio. S'il faut l'en croire, il s'y passa sept cents ans sans que FEMME ni fille y eût fait faute à son honneur. Certes, c'est la chose la plus surprenante qu'il y ait au monde !... hélas ! il n'existe plus de Ciennes !

4. C'est l'opinion des hommes qui fait la réputation des FEMMES ; cependant la bonne et la mauvaise idée qu'ils prennent d'elles est presque toujours également fausse.

5. Malheur à la FEMME qui méprise l'opinion du public, qui prétend que tout ce qui plaît est bien, et qui joint l'exemple au précepte.

6. M. Scribe a dit qu'un homme pouvait braver l'opinion, mais qu'une FEMME devait s'y soumettre.

7. Combien de jolies FEMMES se défendraient mal, sans la crainte qu'elles ont de donner mauvaise opinion d'elles à l'homme qu'elles voudraient favoriser !

ORGUEIL.

1. Les FEMMES entendent parler toute leur vie, par les hommes, d'objets prétendus importants, de gros gains d'argent, de succès à la guerre, de gens tués en duel, de vengeances atroces ou admirables, etc. Celles d'entre elles qui ont l'âme fière sentent que, ne pouvant atteindre à ces objets, elles sont hors d'état de déployer un orgueil remarquable par l'importance des choses sur lesquelles il s'appuie. Elles sentent palpiter dans leur sein un cœur qui, par la force et la fierté de ses mouvements, est supérieur à tout ce qui les entoure, et cependant elles voient les derniers des hommes s'estimer plus qu'elles. Elles s'aperçoivent qu'elles ne sauraient montrer d'orgueil que pour de petites choses ou du moins que pour des choses qui n'ont d'importance que par le sentiment, et dont un tiers ne peut être juge. Tourmentées par ce contraste désolant entre la bassesse de leur fortune et la fierté de leur âme, elles entreprennent de rendre leur orgueil respectable par la vivacité de ses transports, ou par l'implacable ténacité avec laquelle elles maintiennent ses arrêts. Avant l'intimité, ces FEMMES-là se figurent, en voyant leur amant, qu'il a entrepris un siége contre elles. Leur imagination est employée à s'irriter de ses démarches, qui, après tout, ne peuvent pas faire autrement que de marquer de l'amour, puisqu'il aime. Au lieu de jouir des sentiments de l'homme qu'elles préfèrent, elles se piquent de vanité à son égard; et enfin, avec l'âme la plus tendre, lorsque sa sensibilité n'est pas fixée sur un seul objet, dès qu'elles aiment, comme une coquette vulgaire, elles n'ont plus que de la vanité.

Une FEMME à caractère généreux sacrifiera mille fois sa vie pour son amant, et se brouillera à jamais avec lui pour une querelle d'orgueil, à propos d'une porte ouverte ou fermée. C'est là leur point d'honneur. Napoléon s'est bien perdu pour ne pas céder un village.

J'ai vu une querelle de cette espèce durer plus d'un an. Une FEMME très-distinguée sacrifiait tout son bonheur plutôt que de mettre son amant dans le cas de pouvoir former le moindre doute sur la magnanimité de son orgueil. Le raccommodement fut l'effet du hasard, et, chez mon amie, d'un moment de faiblesse qu'elle ne put vaincre, en rencontrant son amant, qu'elle croyait à quarante lieues de là, et le trouvant dans un lieu où certainement il ne s'attendait pas à la voir. Elle ne put cacher son premier transport de bonheur ; l'amant s'attendrit plus qu'elle, ils tombèrent presque aux genoux l'un de l'autre, et jamais je n'ai vu couler tant de larmes ; c'était la vue imprévue du bonheur. Les larmes sont l'extrême sourire du bonheur. (Beyle.)

2. Malheur aux FEMMES qui placent leur orgueil dans de vains hommages et dans un empire usurpé ! (Mme Azaïs.)

3. Les FEMMES, toujours vaines et orgueilleuses, méprisent leurs subalternes, et quelquefois leurs égales, et envient celles qu'elles voient au-dessus d'elles, comme si le mérite était attaché à la naissance et aux dignités.

OUBLIER.

1. Il est certains hommes que les FEMMES aiment éperdument, qu'elles détestent ensuite avec fureur ; mais elles ne peuvent jamais oublier ceux pour qui elles ont fait de grandes sottises. (Saint-Prosper.)

PARADIS.

C'est une erreur vulgaire de croire que Mahomet a exclu toutes les FEMMES de son paradis. Le Coran accorde au moins un tiers du séjour des bienheureux aux FEMMES qui se sont bien conduites. Mais le plus grand nombre des mahométans interprètent le texte à leur guise, et prétendent que le ciel sera fermé à leurs FEMMES. Opposés aux platoniciens, ils ne peuvent discerner aucune *propriété de choses* dans les âmes de l'autre sexe, et pensent que les houris leur suffiront. (Byron.)

PARDON.

1. Les hommes ne sont pas entendus à faire valoir un pardon. C'est au contraire le grand art des FEMMES. Par là elles recouvrent tout d'un coup le terrain qu'elles ont perdu en détail. Cependant, je dois le dire, une FEMME est bien près de sa chute quand elle a pardonné souvent. (Saint-Prosper.)

2. Les FEMMES pardonnent aisément ce qu'elles n'auraient jamais permis.

PARISIENNE.

Opinion de J.-J. Rousseau sur les FEMMES de Paris.

1. Tu l'as voulu, Julie ; il faut donc te les dépeindre ces aimables Parisiennes. Orgueilleuse ! cet hommage manquait à tes charmes. Avec toute ta feinte jalousie, avec ta modestie et ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée sous cette curiosité. Quoi qu'il en soit, je serai vrai : je puis l'être ; je le serais de meilleur cœur si j'avais davantage à louer. Que ne sont-elles cent fois plus charmantes ! que n'ont elles assez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens !

Tu te plaignais de mon silence ! Eh, mon Dieu ! que t'aurais-je dit ? En lisant cette lettre tu sentiras pourquoi j'aimais à te parler des Valaisanes tes voisines, et pourquoi je ne te parlais point des FEMMES de ce pays. C'est que les unes me rappelaient à toi sans cesse, et que les autres...Lis, et puis tu me jugeras. Au reste, peu de gens pensent comme moi des dames françaises, si même je ne suis sur leur compte tout à fait seul de mon avis. C'est sur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu saches que je te les représente non peut-être comme elles sont, mais comme je les vois. Malgré cela, si je suis injuste envers elles, tu ne manqueras pas de me censurer encore ; et tu seras plus injuste que moi, car tout le tort en est à toi seule.

Commençons par l'extérieur : c'est à quoi s'en tiennent la plupart des observateurs. Si je les imitais en cela, les FEMMES de ce pays auraient trop à s'en plaindre : elles ont un extérieur de caractère aussi bien que de visage ; et comme l'un ne leur est guère plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par là. Elles sont tout au plus passables de figure, et généralement plutôt mal que bien : je laisse à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la taille fine ; aussi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguisent : en quoi je trouve assez simples les FEMMES des autres pays de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche est aisée et commune ; leur port n'a rien d'affecté, parce qu'elles n'aiment point à se gêner ; mais elles ont naturellement une certaine *disinvoltura* qui n'est pas dépourvue de grâces, et qu'elles se piquent souvent de pousser jusqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, et sont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge, c'est l'autre extrémité des Valaisanes. Avec des corps fortement serrés, elles tâchent d'en imposer sur la consistance ; il y a d'autres moyens d'en imposer sur la couleur. Quoique je n'aie aperçu ces objets que de fort loin, l'inspection en est si libre, qu'il reste peu de chose à deviner. Ces dames paraissent mal entendre en cela leurs intérêts ; car, pour peu que le visage soit agréable, l'imagination du spectateur les servirait au surplus beaucoup mieux que ses yeux ; et, suivant le philosophe gascon, la faim entière est bien plus âpre que celle qu'on a déjà rassasiée, au moins par un sens.

Leurs traits sont peu réguliers ; mais si elles ne sont pas belles, elles ont de la physionomie, qui supplée à la beauté et l'éclipse quelquefois. Leurs yeux vifs et brillants ne sont pourtant ni pénétrants ni doux. Quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expression qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus du feu de la colère que de celui de l'amour : naturellement ils n'ont que de la gaieté ; ou s'ils semblent quelquefois demander un sentiment tendre, ils ne le promettent jamais.

Elles se mettent si bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles servent en cela, comme en tout, de modèle au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont de toutes les FEMMES les moins asservies à leurs propres modes. Les modes dominent les provinciales ; mais les Parisiennes dominent la mode, et la savent plier chacune à son avantage. Les premières sont comme des copistes ignorants et serviles qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe ; les auteurs sont des auteurs qui copient en maîtres, et savent rétablir les mauvaises leçons.

Leur parure est plus recherchée que magnifique ; il y règne plus d'élégance que de richesse. La rapidité des modes, qui vieillit tout d'une année à l'autre, la pro=

preté, qui leur fait aimer à changer souvent d'ajustement, les préservent d'une somptuosité ridicule : elles n'en dépensent pas moins, mais leur dépense est mieux entendue ; au lieu d'habits râpés et superbes comme en Italie, on voit ici des habits plus simples et toujours frais. Les deux sexes ont à cet égard la même modération, la même délicatesse ; et ce goût me fait grand plaisir : j'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple, excepté le nôtre, où les FEMMES surtout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états ; et l'on aurait peine à distinguer une duchesse d'une bourgeoise, si la première n'avait l'art de trouver des distinctions que l'autre n'oserait imiter. Or, ceci semble avoir sa difficulté ; car quelque mode qu'on prenne à la cour, cette mode est suivie à l'instant à la ville ; et il n'en est pas des bourgeoises de Paris comme des provinciales et des étrangères, qui ne sont jamais qu'à la mode qui n'est plus. Il n'en est pas encore comme dans les autres pays, où les plus grands étant aussi les plus riches, leurs femmes se distinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les FEMMES de la cour prenaient ici cette voie, elles seraient bientôt effacées par celles des financiers.

Qu'ont-elles donc fait? Elles ont choisi des moyens plus sûrs, plus adroits, et qui marquent plus de réflexion. Elles savent que des idées de pudeur et de modestie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple. C'est là ce qui leur a suggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avait en horreur le rouge, qu'il s'obstine à nommer grossièrement du fard ; elles se sont appliqué quatre doigts non de fard, mais de rouge ; car le mot changé, la chose n'est plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte est en scandale au public ; elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu... oh ! bien des choses que ma Julie, toute demoiselle qu'elle est, ne verra sûrement jamais. Elles ont mis dans leurs manières le même esprit qui dirige leur ajustement. Cette pudeur charmante qui distingue, honore et embellit ton sexe, leur a paru vile et roturière ; elles ont animé leur geste et leur propos d'une noble impudence ; et il n'y a point d'honnête homme à qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux. C'est ainsi que, cessant d'être FEMMES, de peur d'être confondues avec les autres FEMMES, elles préfèrent leur rang à leur sexe, et imitent les filles de joie, afin de n'être pas imitées.

J'ignore jusqu'où va cette imitation de leur part, mais je sais qu'elles n'ont pu tout à fait éviter celle qu'elles voulaient prévenir. Quant au rouge et aux corps échancrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvaient faire. Les FEMMES de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles et aux charmes que pouvait leur prêter l'*amoroso pensier* des amants, que de rester mises comme des bourgeoises ; et si cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'est qu'une FEMME à pied dans un pareil équipage n'est pas trop en sûreté contre les insultes de la populace. Ces insultes sont le cri de la pudeur révoltée ; et dans cette occasion, comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienséance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modestie : c'est précisément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien soldatesque et au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il est plus universel, et il n'est guère sensible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le faubourg Saint-Germain jusqu'aux halles, il y a peu de FEMMES à Paris dont l'abord, le regard, ne soit d'une hardiesse à déconcerter quiconque n'a rien vu de semblable en son pays ; et de la surprise où jettent ces nouvelles manières, naît cet air gauche

qu'on reproche aux étrangers. C'est encore pis sitôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'est point la voix douce et mignarde de nos Vaudoises; c'est un certain accent dur, aigre, interrogatif, impérieux, moqueur, et plus fort que celui d'un homme. S'il reste dans leur ton quelque grâce de leur sexe, leur manière intrépide et curieuse de fixer les gens achève de l'éclipser. Il semble qu'elles se plaisent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voient pour la première fois; mais il est à croire que cet embarras leur plairait moins si elles en démêlaient mieux la cause.

Cependant, soit prévention de ma part en faveur de la beauté, soit instinct de la sienne à se faire valoir, les belles FEMMES me paraissent en général un peu plus modestes, et je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réserve ne leur coûte guère; elles sentent bien leurs avantages, elles savent qu'elles n'ont pas besoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être aussi que l'impudence est plus sensible et choquante jointe à la laideur; et il est sûr qu'on couvrirait plutôt de soufflets que de baisers un laid visage effronté, au lieu qu'avec la modestie il peut exciter une tendre compassion qui mène quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque chose de plus doux dans le maintien des jolies personnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manières, et elles sont toujours si visiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'est jamais exposé dans ce pays à la tentation qu'avait quelquefois M. de Muralt auprès des Anglaises, de dire à une FEMME qu'elle est belle, pour avoir le plaisir de le lui apprendre.

La gaieté naturelle à la nation, ni le désir d'imiter les grands airs, ne sont pas les seules causes de cette liberté de propos et de maintien qu'on remarque ici dans les FEMMES. Elle paraît avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mélange indiscret et continuel des deux sexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage et les manières de l'autre. Nos Suissesses aiment assez à se rassembler entre elles (1), elles y vivent dans une douce familiarité; et quoique apparemment elles ne haïssent pas le commerce des hommes, il est certain que la présence de ceux-ci jette une espèce de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'est tout le contraire; les FEMMES n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne sont à leur aise qu'avec eux. Dans chaque société la maîtresse de la maison est presque toujours seule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent se répandre partout; mais Paris est plein d'aventuriers et de célibataires qui passent leur vie à courir de maison en maison; et les hommes semblent, comme les espèces, se multiplier par la circulation. C'est donc là qu'une FEMME apprend à parler, agir et penser comme eux, et eux comme elle. C'est là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paisiblement de ces insultants hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe? sérieusement ou par plaisanterie, on s'occupe d'elle, et c'est tout ce qu'elle veut. Qu'une autre FEMME survienne, à l'instant le ton de cérémonie succède à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes se partage, et l'on se tient mutuellement dans une secrète gêne, dont on ne sort plus qu'en se séparant.

Les FEMMES de Paris aiment à voir les spectacles; c'est-à-dire à y être vues; mais leur embarras, chaque fois qu'elles veulent y aller, est de trouver une compagne;

(1) Tout cela est fort changé. Par les circonstances, ces lettres ne semblent écrites que depuis quelque vingtaine d'années : aux mœurs, au style on les croirait de l'autre siècle.

car l'usage ne permet à aucune FEMME d'y aller seule en grande loge, pas même avec son mari, pas même avec un autre homme. On ne saurait dire combien dans ce pays si sociable ces parties sont difficiles à former; de dix qu'on en projette, il en manque neuf : le désir d'aller au spectacle les fait lier, l'ennui d'y aller ensemble les fait rompre. Je crois que les FEMMES pourraient abroger aisément cet usage inepte; car où est la raison de ne pouvoir se montrer seule en public? Mais c'est peut-être ce défaut de raison qui le conserve. Il est bon de tourner autant qu'on peut les bienséances sur des choses où il serait inutile d'en manquer. Que gagnerait une FEMME au droit d'aller sans compagne à l'Opéra? Ne vaut-il pas mieux réserver ce droit pour recevoir en particulier ses amis?

Il est sûr que mille liaisons secrètes doivent être le fruit de leur manière de vivre éparses et isolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, et l'expérience a détruit l'absurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet usage est plus honnête, mais qu'il est plus agréable : et c'est ce que je ne crois pas plus vrai; car quel amour peut régner où la pudeur est en dérision? et quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour et d'honnêteté? Aussi, comme le grand fléau de tous ces gens si dissipés est l'ennui, les FEMMES se soucient-elles moins d'être aimées qu'amusées; la galanterie et les soins valent mieux que l'amour auprès d'elles; et pourvu qu'on soit assidu, peu leur importe qu'on soit passionné. Les mots même d'amour et d'amant sont bannis de l'intime société des deux sexes, et relégués avec ceux de *chaîne* et de *flamme* dans les romans qu'on ne lit plus.

Il semble que tout l'ordre des sentiments naturels soit ici renversé. Le cœur n'y forme aucune chaîne : il n'est point permis aux filles d'en avoir une; ce droit est réservé aux seules femmes mariées, et n'exclut du choix personne que leurs maris. Il vaudrait mieux qu'une mère eût vingt amants que sa fille un seul. L'adultère n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienséance; les romans les plus décents, ceux que tout le monde lit pour s'instruire, en sont pleins; et le désordre n'est plus blâmable sitôt qu'il est joint à l'infidélité. O Julie! telle FEMME qui n'a pas craint de souiller cent fois le lit conjugal oserait d'une bouche impure accuser nos chastes amours, et condamner l'union des deux cœurs sincères qui ne surent jamais manquer de foi. On dirait que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que partout ailleurs. C'est un sacrement, à ce qu'ils prétendent, et ce sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils : il semble n'être que l'accord de deux personnes libres qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnaître les mêmes enfants, mais qui n'ont, au surplus, aucune sorte de droit l'une sur l'autre; et un mari qui s'aviserait de contrôler ici la mauvaise conduite de sa FEMME n'exciterait pas moins de murmures que celui qui souffrirait chez nous le désordre public de la sienne. Les FEMMES, de leur côté, n'usent pas de rigueur envers leurs maris, et l'on ne voit pas encore qu'elles les fassent punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été consulté? Qui n'épouse que la fortune ou l'état ne doit rien à la personne.

L'amour même, l'amour a perdu ses droits, et n'est pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux sont ici des garçons ou des filles qui demeurent ensemble pour vivre avec plus de liberté, les amants sont des gens indifférents qui se voient par

amusement, par air, par habitude ou pour le besoin du moment : le cœur n'a que faire à ces liaisons ; on n'y consulte que la commodité et certaines convenances extérieures. C'est, si l'on veut, se connaître, vivre ensemble, s'arranger, se voir, moins encore s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une visite ; c'est un recueil de jolis entretiens et de jolies lettres pleines de portraits, de maximes, de philosophie et de bel esprit. A l'égard du physique, il n'exige pas tant de mystère ; on a très-sensément trouvé qu'il fallait régler sur l'instant des désirs la facilité de les satisfaire : la première venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme est toujours un homme, tous sont presque également bons : et il y a du moins à cela de la conséquence, car pourquoi serait-on plus fidèle à l'amant qu'au mari ? Et puis à certain âge tous les hommes sont à peu près le même homme, toutes les FEMMES la même FEMME ; toutes ces poupées sortent de chez la même marchande de modes, et il n'y a guère d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément sous la main.

Comme je ne sais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé sur un ton si extraordinaire, qu'il ne m'a pas été possible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'est que, chez la plupart des FEMMES, l'amant est comme un des gens de la maison : s'il ne fait pas son devoir, on le congédie et l'on en prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs, ou s'ennuie du métier, il quitte, et l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des FEMMES assez capricieuses pour essayer même du maître de la maison, car enfin c'est encore une espèce d'homme. Cette fantaisie ne dure pas ; quand elle est passée, on le chasse et l'on en prend un autre ; ou, s'il s'obstine, on le garde et l'on en prend un autre.

Mais, disais-je à celui qui m'expliquait ces étranges usages, comment une FEMME vit-elle ensuite avec tous ces autres-là qui ont ainsi pris ou reçu leur congé ? Bon ! reprit-il, elle n'y vit point. On ne se voit plus, on ne se connaît plus. Si jamais la fantaisie prenait de renouer, on aurait une nouvelle connaissance à faire, et ce serait beaucoup qu'on se souvînt de s'être vus. Je vous entends, lui dis-je ; mais j'ai beau réduire ces exagérations, je ne conçois pas comment, après une union si tendre, on peut se voir de sang-froid, comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé, comment on ne tressaille pas à sa rencontre. Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos tressaillements ; vous voudriez donc que nos FEMMES ne fissent autre chose que tomber en syncope ?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé sans doute, place Julie à côté du reste, et souviens-toi de mon cœur ; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer, plusieurs de ces impressions désagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal se présente avant le bien, il ne l'empêche pas de se montrer à son tour ; les charmes de l'esprit et du naturel font valoir ceux de la personne. La première répugnance vaincue devient bientôt un sentiment contraire. C'est l'autre point de vue du tableau, et la justice ne permet pas de ne l'exposer que par le côté désavantageux.

C'est le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont, et que la société leur donne pour ainsi dire un être différent du leur. Cela est vrai surtout à Paris, et surtout à l'égard des FEMMES, qui tirent des regards d'autrui la seule existence dont elles se soucient. En abordant une dame dans une assemblée, au lieu d'une Parisienne que vous croyez voir, vous ne

voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur, son ampleur, sa démarche, sa taille, sa gorge, ses couleurs, son air, son regard, ses propos, ses manières, rien de tout cela n'est à elle ; et si vous la voyiez dans son état naturel, vous ne pourriez la reconnaître. Or, cet échange est rarement favorable à celles qui le font, et en général il n'y a guère à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entièrement ; elle s'échappe toujours par quelque endroit, et c'est dans une certaine adresse à la saisir que consiste l'art d'observer. Cet art n'est pas difficile vis-à-vis des FEMMES de ce pays ; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir, pour peu qu'on les fréquente assidûment, pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plaît si fort, on les voit bientôt comme elles sont ; et c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'abord inspirée se change en estime et en amitié.

Voilà ce que j'eus occasion d'observer la semaine dernière dans une partie de campagne où quelques FEMMES nous avaient assez étourdiment invités, moi et quelques autres nouveaux débarqués, sans trop s'assurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaisir d'y rire de nous à leur aise. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablèrent d'abord de traits plaisants et fins, qui, tombant toujours sans rejaillir, épuisèrent bientôt leur carquois. Alors elles s'exécutèrent de bonne grâce ; et, ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne sais si elles se trouvèrent bien de cet échange : pour moi, je m'en trouvai à merveille : je vis avec surprise que je m'éclairais plus avec elles que je n'aurais fait avec beaucoup d'hommes. Leur esprit ornait si bien le bon sens, que je regrettais ce qu'elles en avaient mis à le défigurer ; et je déplorais, en jugeant mieux les FEMMES de ce pays, que tant d'aimables personnes ne manquassent de raison que parce qu'elles ne voulaient pas en avoir. Je vis aussi que les grâces familières et naturelles effaçaient insensiblement les airs apprêtés de la ville ; car, sans y songer, on prend des manières assortissantes aux choses qu'on dit, et il n'y a pas moyen de mettre à des discours sensés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchaient plus tant à l'être, et je sentis qu'elles n'avaient besoin pour plaire que de ne pas se déguiser. J'osai soupçonner sur ce fondement que Paris, ce prétendu siége du goût, est peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puisque tous les soins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble, contents les uns des autres et de nous-mêmes. Au lieu de passer en revue Paris et ses folies, nous l'oubliâmes. Tout notre soin se bornait à jouir entre nous d'une société agréable et douce. Nous n'eûmes besoin ni de satires ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur ; et nos ris n'étaient pas de raillerie, mais de gaieté, comme ceux de ta cousine.

Une autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent, au milieu de nos entretiens les plus animés, on venait dire un mot à l'oreille de la maîtresse de la maison. Elle sortait, allait s'enfermer pour écrire, et ne rentrait de longtemps. Il était aisé d'attribuer ces éclipses à quelque correspondance de cœur, ou de celles qu'on appelle ainsi. Une autre FEMME en glissa légèrement un mot qui fut assez mal reçu ; ce qui me fit juger que si l'absente manquait d'amants, elle avait au moins des amis. Cependant la curiosité m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étaient des

paysans de la paroisse qui venaient, dans leurs calamités, implorer la protection de leur dame ! l'un surchargé de tailles, à la décharge d'un plus riche ; l'autre enrôlé dans la milice, sans égard pour son âge et pour ses enfants ; l'autre écrasé d'un puissant voisin par un procès injuste ; l'autre ruiné par la grêle, et dont on exigeait le bail à la rigueur ! Enfin tous avaient quelque grâce à demander, tous étaient patiemment écoutés ; on n'en rebutait aucun, et le temps attribué aux billets doux était employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne saurais te dire avec quel étonnement j'appris et le plaisir que prenait une FEMME si jeune et si dissipée à remplir ces aimables devoirs, et combien peu elle y mettait d'ostentation. Comment ! disais-je tout attendri, quand ce serait Julie, elle ne ferait pas autrement. Dès cet instant je ne l'ai plus regardée qu'avec respect, et tous ses défauts sont effacés à mes yeux.

Sitôt que mes recherches se sont tournées de ce côté, j'ai appris mille choses à l'avantage de ces mêmes FEMMES que j'avais d'abord trouvées si insupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les FEMMES soient plus éclairées, parlent en général plus sensément, plus judicieusement, et sachent donner au besoin de meilleurs conseils. Otons le jargon de la galanterie et du bel esprit, quel parti tirerons-nous de la conversation d'une Espagnole, d'une Italienne, d'une Allemande ? Aucun ; et tu sais, Julie, ce qu'il en est communément de nos Suissesses. Mais qu'on ose passer pour peu galant, et tirer les Françaises de cette forteresse, dont à la vérité elles n'aiment guère à sortir, on trouve encore à qui parler en rase campagne, et l'on croit combattre avec un homme, tant elles savent s'armer de raison et faire de nécessité vertu. Quant au bon caractère, je ne citerai point le zèle avec lequel elles servent leurs amis ; car il peut régner en cela une certaine chaleur d'amour-propre qui soit de tous les pays ; mais quoique ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un sentiment assez vif : celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans le gardent ordinairement toute leur vie ; et elles aiment leurs vieux amis plus tendrement, plus sûrement au moins, que leurs jeunes amants.

Une remarque assez commune, qui semble être à la charge des FEMMES, est qu'elles font tout en ce pays, et par conséquent plus de mal que de bien ; mais ce qui les justifie est qu'elles font le mal poussées par les hommes, et le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je disais ci-devant, que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux sexes ; car la galanterie française a donné aux FEMMES un pouvoir universel qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne se fait que par elles ou pour elles ; l'Olympe et le Parnasse, la gloire et la fortune, sont également sous leurs lois. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime, qu'autant qu'il plaît aux FEMMES de leur en accorder ; elles décident souverainement des plus hautes connaissances, ainsi que des plus agréables. Poésie, littérature, histoire, philosophie, politique même, on voit d'abord au style de tous les livres qu'ils sont écrits pour amuser de jolies FEMMES ; et l'on vient de mettre la Bible en histoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un ascendant naturel jusque sur leurs maris, non parce qu'ils sont leurs maris, mais parce qu'ils sont hommes, et qu'il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune FEMME, fût-ce même la sienne.

Au reste, cette autorité ne supposait ni attachement ni estime, mais seulement de

la politesse et de l'usage du monde; car d'ailleurs il n'est pas moins essentiel à la galanterie française de mépriser les FEMMES que de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui leur en impose; c'est un témoignage qu'on a vécu assez avec elles pour les connaître. Quiconque les respecterait passerait à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les FEMMES que dans les romans. Elles se jugent avec tant d'équité, que les honorer serait être indigne de leur plaire; et la première qualité de l'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent.

Quoi qu'il en soit, elles ont beau se piquer de méchanceté, elles sont bonnes en dépit d'elles; et voici à quoi surtout leur bonté de cœur est utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires sont toujours repoussants et sans commisération; et Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font sont aussi les plus durs des hommes. C'est donc aux FEMMES qu'on s'adresse pour avoir des grâces; elles sont le recours des malheureux; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes; elles les écoutent, les consolent et les servent. Au milieu de la vie frivole qu'elles mènent, elles savent dérober des moments à leur plaisir pour les donner à leur bon naturel; et si quelques-unes font un infâme commerce des services qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à secourir le pauvre de leur bourse, et l'opprimé de leur crédit. Il est vrai que leurs soins sont souvent indiscrets, et qu'elles nuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne connaissent pas, pour servir le malheureux qu'elles connaissent: mais comment connaître tout le monde dans un si grand pays? et que peut faire de plus la bonté d'âme séparée de la véritable vertu, dont le plus sublime effort n'est pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire? A cela près, il est certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit régner encore, et que sans elles on verrait les hommes avides et insatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurais point appris si je m'en étais tenu aux peintures des faiseurs de romans et de comédies, lesquels voient plutôt dans les FEMMES des ridicules qu'ils partagent que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-d'œuvre de vertu qu'elles se dispensent d'imiter en les traitant de chimères, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les romans sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu pour que toute autre lui soit inutile: je voudrais qu'alors la composition de ces sortes de livres ne fût permise qu'à des gens honnêtes, mais sensibles, dont le cœur se peignît dans leurs écrits; à des auteurs qui ne fussent pas au-dessus des faiblesses de l'humanité, qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austère, et puis du sein du vice les y sussent conduire insensiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne suis en rien de l'opinion commune sur le compte des FEMMES de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les grâces les plus séduisantes, la coquetterie la plus raffinée, le sublime de la galanterie, et l'art de plaire au souverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repoussante, leurs manières sans modestie. J'imagine que le cœur doit se fermer à toutes leurs avances; et l'on ne me persuadera jamais qu'elles puissent un moment parler de l'amour sans se montrer également incapables d'en inspirer et d'en ressentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à se défier de leur caractère ; elle les peint frivoles, rusées, artificieuses, étourdies, volages, parlant bien, mais ne pensant point, sentant encore moins, et dépensant ainsi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paraît à moi leur être extérieur comme leurs paniers et leur rouge. Ce sont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, et qui dans le fond couvrent en elles du sens, de la raison, de l'humanité, du bon naturel. Elles sont moins indiscrètes, moins tracassières que chez nous, moins peut-être que partout ailleurs. Elles sont plus solidement instruites, et leur instruction profite mieux à leur jugement. En un mot, si elles me déplaisent par tout ce qui caractérise leur sexe qu'elles ont défiguré, je les estime par des rapports avec le nôtre qui nous font honneur ; et je trouve qu'elles seraient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables FEMMES.

Conclusion : si Julie n'eût point existé, si mon cœur eût pu souffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il était né, je n'aurais jamais pris à Paris ma FEMME, encore moins ma maîtresse : mais je m'y serais fait volontiers une amie ; et ce trésor m'eût consolé peut-être de n'y pas trouver les deux autres (1).

2. Les FEMMES de Paris, soit dit sans les fâcher, ne sont pas les plus belles du monde, mais il n'en existe pas de plus aimables ni de plus séduisantes. On ne peut, sans la plus injuste prévention, leur disputer la tournure, l'aisance et la grâce dans la taille, la gentillesse dans les manières, le goût dans la mise, la noblesse dans le maintien, le bon air dans la démarche, l'aménité dans le caractère et la facilité dans les mœurs. A un regard doux, expressif et caressant, au son de voix, au langage le plus enchanteur, elles joignent un désir vif et constant de plaire, accompagné de tous les moyens pour y réussir. Enfin les Parisiennes ne laisseraient rien à désirer si leurs appas égalaient leur amabilité. Elles ont infiniment plus d'art que les provinciales, et néanmoins elles paraissent plus naturelles.

Semblables aux désirs qu'elles font naître, les FEMMES de la capitale promettent peut-être plus qu'elles ne tiennent.

Les FEMMES sont plutôt le paradis de Paris que Paris n'est le leur ; et il faut convenir qu'elles l'achètent bien, ce paradis, par les peines et les soins qu'elles se donnent.

On se plaint qu'en province les FEMMES sont un peu sauvages ; mais ne seraient-elles pas aussi dans la capitale un peu trop apprivoisées?

Plus vaines et plus coquettes que sensibles et tendres, les Parisiennes préfèrent à l'amour senti celui qu'elles font naître.

Faire l'amour sent le provincial de cent lieues au moins. On trouve à Paris à se le procurer tout fait. Agréable commodité, économie précieuse de temps, de soins et de soupirs !

Il est des hommes grossiers qui regardent les FEMMES comme des espèces de meubles, sous prétexte qu'il s'en trouve à vendre, à louer, et plus de rencontre que de neuves.

En Asie, ce ne sont que les sultans qui se permettent de jeter le mouchoir : à Paris, où l'on perfectionne tout, les hommes et les FEMMES se le jettent tour à tour.

(1) Je me garderai de prononcer sur cette lettre : mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles méprisent, et qui leur refuse les seules dont elles font cas, soit fort propre à être bien reçu d'elles.

Si les FEMMES ont été faites pour plaire et séduire, certes, aucunes ne remplissent mieux leur destination que les Parisiennes : les FEMMES sont FEMMES partout, mais à Paris elles excellent.

Beaucoup de FEMMES de Paris ne paraissent qu'un composé d'intérêt, de vanité, de coquetterie, de prétentions, de mines, de feintes, et de l'artifice le plus raffiné.

Nos élégantes ont adopté le costume des dames de l'antiquité, ce qui leur a paru un peu moins lourd que de se charger de leurs vertus.

Paris est un paradis pour les FEMMES jolies jusqu'à vingt-cinq ans; de là elles entrent en purgatoire jusqu'à quarante, et après en enfer pour le reste de leur vie : ceci, bien entendu, ne peut regarder que les FEMMES galantes et dissipées. Les FEMMES régulières et vertueuses sont à l'abri des vicissitudes dont nous venons de parler.

Les FEMMES, à Paris, font pour plaire plus de frais que les hommes. En province, c'est tout le contraire : les adorateurs du beau sexe se trouvent fort heureux quand ils n'ont pas adressé leur encens à de froides et sourdes idoles. (***)

3. La nature fait presque tout pour la Parisienne : enfant, elle lui donne cet air pâle et rose, cet air de santé et de distinction que n'ont pas les enfants étrangers, pas même les enfants anglais; jeune fille, elle lui souffle cet esprit précoce dont la pénétration et la gentillesse sont un sujet d'ébahissement et souvent d'effroi pour les bons provinciaux. Elle est curieuse, fine, spirituelle, à huit ans, et sensée, si l'occasion l'exige, comme on ne l'est pas, et comme elle ne l'est plus elle-même à vingt ans. Il y a là un point de ressemblance à remarquer entre elle et la créole : on dirait que le soleil hâtif de la civilisation produit exactement les mêmes effets que le soleil trop fécond des colonies. Le fruit n'est jamais aussi doux que la fleur est belle chez la Parisienne comme chez la créole. L'enfance et la vieillesse sont, je crois, les deux époques les plus caractéristiques de la vie d'une Parisienne. Elle a prodigieusement d'esprit lorsque sa beauté n'est pas encore mûre; et quand tout son esprit lui revient avec la fermeté de l'expérience, la variété des épisodes qu'elle a parcourus, elle a perdu toute sa beauté. Cela équivaudrait à dire que l'âge intermédiaire chez elle n'est pas celui où elle a le plus d'esprit, si c'est celui où elle a le plus de grâce. (Léon Gozlan.)

L'esprit d'une Parisienne est son immortalité.

4. Je ne veux pas dire à quel âge une Parisienne est vieille : une vérité est déjà une chose si triste qu'il faut se garder de la rendre offensante; mais dès qu'une Parisienne a l'indulgence de se croire vieille, elle conquiert à l'instant même une jeunesse qui ne passe plus. Quel inépuisable trésor que sa mémoire ! quel livre que ses souvenirs ! quelle profondeur dans ses conseils ! quelle fermeté ! quelle durée dans ses affections ! quel guide dans la vie !

Tout homme d'État, tout philosophe, tout artiste, tout poëte, tout homme enfin qui n'a pas passé quelques années dans l'intimité des vieilles FEMMES parisiennes, a manqué son éducation du monde. Sa vie entière se ressentira de ce tort, on pourrait dire de ce malheur.

Consultez les mémoires des hommes illustres des temps passés; interrogez les souvenirs de ceux qui occupent aujourd'hui le premier rang dans l'opinion pu-

blique : tous, s'ils sont sincères, vous diront qu'ils doivent en grande partie à la société des vieilles FEMMES parisiennes d'avoir pu faire quelque chose de grand dans leur vie, et particulièrement d'avoir pu éviter d'énormes fautes et d'énormes sottises.

Le secret de leur immense supériorité s'explique : en arrivant à l'âge de vieillesse, elles gardent la délicatesse de la FEMME et acquièrent le bon sens de l'homme. Comme ce vin dont parle Homère, elles deviennent miel par la vertu des ans. Vivantes par la raison, elles sont mortes pour les passions. On ne les trompe pas. Comment les tromperait-on ? Il n'y a plus rien à courtiser en elles... (Léon Gozlan.)

De la légèreté de la Parisienne.

5. ..... C'est lui, ce même peuple français, qui a laissé s'accréditer l'opinion que la Parisienne avait la légèreté de l'hirondelle et la subtilité d'un parfum.

La Parisienne est très-légère en dansant, c'est vrai, mais elle ne danse pas toujours. Quand elle aime, par exemple, elle ne se résout pas à chaque instant en fumée d'encens ou de myrrhe. Elle est sérieuse comme la passion, quand la passion l'étreint et la domine ; alors il n'y a ni Espagnole au teint bruni ni Italienne au poignard de carton à lui comparer.

Que de Parisiennes ont suivi en Égypte, en Italie, en Russie, ces nuées d'officiers à qui elles avaient donné leurs cœurs à quelque bal champêtre, sous l'époque consulaire ou impériale ! Ni les sables du désert ni les glaces de la Bérésina ne les ont arrêtées sur le chemin de leur dévouement. Elles ont nettoyé le fusil, lavé le linge, pansé la blessure, salé la soupe, égayé la marche de leurs héroïques maris. (Id.)

Opinion de la mère d'une Parisienne sur sa fille.

6. C'est un ange de douceur, un démon d'esprit, un trésor en ménage, une perfection en tout. L'homme qui l'épousera, quel qu'il soit, ne mérite pas le bonheur qui l'attend.

Opinion d'un jeune étudiant en médecine sur la Parisienne.

Elle est la meilleure valseuse du Prado et de la Chaumière, la FEMME sans pareille pour souper toute la nuit ou se coucher sans souper ; l'être qui résiste le plus longtemps quand il est plongé dans la fumée du tabac ; la créature qui retire le plus facilement trois choses : ses gants, son châle et son cœur.

Opinion des étrangers, et particulièrement des Russes, sur la Parisienne.

C'est un composé d'esprit, de grâce et de sensibilité ; une intarissable source de séductions ; la justification éclatante de la supériorité de la France sur les autres nations ; la FEMME qu'on rêve à seize ans, et la seule dont on se souvienne à soixante.

Opinion des dames anglaises sur la FEMME parisienne.

Impossible de la reproduire. Les lois de la décence et celles de septembre s'y opposent.

Opinion de quelques maris sur leurs FEMMES parisiennes.

Compagnes sans cœur, n'aimant que la frivolité et le plaisir ; ravaudeuses de

chiffons; n'ayant pas l'ombre du sens moral; infidèles sans passions, mères sans prudence.

Opinion du gouvernement sur les Parisiennes.

Quand la loi du divorce fut agitée, on remarqua avec un certain étonnement que la commune de Paris était celle qui offrait le moins grand nombre de pétitionnaires. (Léon Gozlan.)

Conclusion.

7. Une Parisienne est une adorable maîtresse, une épouse presque impossible, une amie parfaite.

Elle meurt dans sa religion, à laquelle elle n'a jamais pensé. (Id.)

8. Est-ce un agrément de ne pas savoir ce qui plaît à sa FEMME quand on est marié?... Certaines FEMMES (cela se rencontre encore en province) sont assez naïves pour dire assez promptement ce qu'elles veulent ou ce qui leur plaît. Mais, à Paris, presque toutes les FEMMES éprouvent une certaine jouissance à voir un homme aux écoutes de leur cœur, de leurs caprices, de leurs désirs, trois expressions d'une même chose! et tournant, virant, allant, se démenant, se désespérant, comme un chien qui cherche un maître.

Elles nomment cela *être aimées*, les malheureuses!.... (De Balzac.)

PARLER.

1. Les FEMMES ont la langue flexible; elles parlent plus tôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes. On les accuse aussi de parler davantage; cela doit être, et je changerais volontiers ce reproche en éloge : la bouche et les yeux ont chez elles la même activité, et par la même raison.

L'homme dit ce qu'il sait, la FEMME dit ce qui lui plaît; l'un pour parler a besoin de connaissance, et l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité. (J.-J. Rousseau.)

2. Beaucoup de FEMMES ont assez d'esprit pour bien parler, mais peu en ont assez pour se taire à propos.

PARURE.

1. A Lacédémone, le fard était défendu aux FEMMES comme un artifice contraire à la raison, à la vérité et aux bonnes mœurs. (Plutarque.)

2. Il faut que les FEMMES s'habillent d'une manière simple et décente, que leurs plus beaux ornements soient la pudeur et la modestie, et non la frisure, l'or, les perles et les habits somptueux.

Une conduite irréprochable, voilà la parure qui sied aux FEMMES vraiment pieuses. (Saint Paul.)

3. On est toujours misérable quand on veut être autre que ce que l'on est. Pourquoi vouloir changer la couleur de ses cheveux ou de ses yeux par des teintes artificielles? Pourquoi se regarder au miroir, à moins de craindre de s'y reconnaître? La FEMME honnête l'est jusque dans sa mise. Elle ne sait ce que c'est que d'être adultère même

en peinture. Mêler l'or à ses vêtements, c'est trafiquer de la corruption. A quoi bon cet alliage de métaux pesants et de tissus légers, qu'à charger les épaules d'un poids incommode, et à manifester l'extravagance de vos désirs? A quoi bon ces pierres précieuses dont on charge sa tête, et dont la valeur, sans compter la main d'œuvre, excède les dépenses à chaque mois? Ce n'est point là la parure d'une FEMME, mais la preuve de ses déréglements. A quoi bon ces anneaux qui ne peuvent ni entrer dans les doigts ni en sortir? Est-ce pour l'usage ou bien pour la vaine gloire de témoigner que l'on est riche? Que de peines l'on se donne pour faire voir que les FEMMES d'une nature si délicate savent mieux que les hommes porter la charge de leurs vices! (Saint Cyprien.)

4. Les FEMMES, dit saint Pierre, doivent sortir avec des habits décents, être plutôt ornées de vertu que d'or et d'argent.

5. Dans la révolution qui survint dans le royaume d'Israël, à l'arrivée de Jéhu, la reine Jézabel, qui craignait pour sa vie, se crut en état de plaire au vainqueur; elle ajouta néanmoins à ses grâces naturelles une sorte de fard qu'elle plaçait autour de ses paupières.

Jérémie, ainsi qu'Ézéchiel, reproche le même artifice aux filles de Jérusalem.

Les FEMMES chrétiennes, en quittant le paganisme, ne renonçaient pas toujours aux parures.

Tertullien, dans son traité de l'ornement des FEMMES, fait un crime à celles de son temps de relever l'éclat de leur teint avec certaines drogues que l'on employait à la teinture des laines, et de mettre de la poudre noire dans leurs sourcils; elles ajoutaient la céruse, le vermillon, le safran, et s'amollissaient la peau avec des pommades où les senteurs n'étaient point épargnées.

Saint Chrysostome condamne les FEMMES qui se déguisent le visage par des poudres et des couleurs empruntées: il semble en quelque sorte qu'elles voudraient forcer la nature à leur donner ce qu'elles n'ont pas, puisque ayant été nourries dans la foi et dans la connaissance du vrai Dieu, et ayant Jésus-Christ pour chef, elles ne doivent pas chercher une beauté artificielle dans ces déguisements que le diable a inventés; car elles pèchent contre Dieu, elles perdent la pudeur, qui est la gloire de leur sexe, et allument des flammes criminelles dans le cœur des hommes.

Si les FEMMES savaient combien la vertu donne d'éclat à la beauté, elles mettraient tout leur soin à se rendre vertueuses, et ne chercheraient point un art qui corrompt la nature; elles ne voudraient point d'autre éclat dans le teint que celui de la pudeur, d'autre blancheur que celle de l'innocence. (Le P. Joly, capucin.)

6. Chez les hommes, la mode est un goût dominant; chez le beau sexe, c'est une fureur. Une FEMME, au sortir de sa toilette, consume une partie de la matinée à se parer des nippes qu'elle a achetées la veille. Elle va à la comédie. La mode a changé de midi à trois heures, et elle est surprise de voir dix robes d'un goût nouveau. Elle est vêtue à l'antique; elle souffre à regret qu'on la regarde; elle est au désespoir. Elle sort donc du spectacle au second acte, et va s'enfermer, jusqu'à ce que dix couturières, qui veillent toute la nuit, la mettent en état de reparaître le lendemain. (D'Argens.)

7. Nos FEMMES sont quelquefois éblouissantes de diamants; on dirait qu'elles

sont plus jalouses de se montrer riches que belles. Ignoreraient-elles donc qu'un cou, que des bras d'une FEMME élégante, ont mille fois plus d'attraits nus qu'entourés de pierres précieuses ; que le poids de leurs girandoles déforme leurs oreilles ; que l'éclat du diamant ne fait qu'affaiblir l'éclat de leurs yeux ; que cette dispendieuse parure fait mieux la satire de leurs époux ou de leurs amants que l'éloge de leurs charmes ; que la Vénus de Médicis n'a qu'un simple bracelet, et que celui qui ne voit dans une belle FEMME que la richesse de son écrin est un homme sans goût ? (L'abbé Raynal.)

8. La parure, chez les FEMMES, ne doit que seconder les grâces et non les étouffer ; ce n'est point l'amas, mais le choix bien entendu des ornements, qui donne du relief à la beauté. Donnez de la gaze, des fleurs et des rubans à de jeunes demoiselles, elles seront plus parées que la plupart de nos dames avec toutes les pierreries dont elles se chargent, et dont elles relèvent les plus riches étoffes : tant de richesses entassées et déplacées s'opposent à l'effet de leurs charmes et au plaisir que nous avons de les trouver belles.

Ce qui met à si haut prix ces bagatelles dans l'esprit des FEMMES, c'est le désir violent qu'elles ont d'attirer les yeux de la foule et d'effacer les autres FEMMES : quand une fois cette manie est entrée dans une tête, elle exclut toute autre pensée ; on aime alors l'étalage et la pompe, et l'on ne vit plus que pour être regardée.

9. On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la personne. Nos ajustements ne sont point nous : souvent ils déparent à force d'être recherchés ; et souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte sont ceux qu'on remarque le moins....

Tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts : le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même.

L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec elles, et que la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours....

Au reste, il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang et non de la personne ; elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée, mais elle n'est jamais fastueuse ; et Junon se mettait plus superbement que Vénus....

J'ai aussi remarqué que les plus pompeuses parures annonçaient le plus souvent de laides FEMMES : on ne saurait avoir une vanité plus maladroite....

(Ce sont presque toujours de laides personnes qui amènent les modes auxquelles les belles ont la bêtise de s'assujétir.) (J.-J. Rousseau.)

De la parure des dames romaines.

10. J'ai encore à vous dire un mot des Romaines ; car, dans l'histoire de la civilisation, trois articles principaux, comme vous savez, composent le chapitre des FEMMES : la figure, la galanterie, et la parure ; et je ne vous ai pas encore parlé de la parure des Romaines.

Les Romaines, comme les Génoises et les Italiennes en général, sont encore d'une ignorance grossière dans l'art si étendu et si important de la parure ; dans cet art

d'assortir la parure à l'habillement, et l'un et l'autre à la taille, à la figure, au teint, à l'âge, à l'heure du matin ou du soir; dans cet art d'adoucir par des gra= dations, d'accorder par des nuances, de faire valoir par des contrastes; dans l'art enfin si savant et si coûteux d'apprêter complètement une FEMME pour la vanité, ou la coquetterie, ou la mode.

Mais je sens qu'une pareille accusation, qui tend à compromettre l'honneur des Romaines dans toute la France, et particulièrement à Paris, a besoin d'être prouvée. En trois mots, voici mes preuves.

Le dirai-je? le croira-t-on? Toutes les FEMMES, à Rome, sans en excepter la charmante Rosalinda, oui, toutes les FEMMES à Rome portent *perruque :* c'est un sacrifice que leur coquetterie a fait à leur indolence. Accoutumées à se coucher tous les jours, l'après-midi, jusqu'à six heures du soir, à placer une seconde nuit au milieu du jour, elles ont trouvé qu'il leur en coûterait trop de bâtir deux fois dans une journée l'édifice d'une chevelure, et elles livrent toutes leurs cheveux aux ciseaux.

Les Romaines sont dans l'habitude de mettre du blanc les jours où elles veulent être parées. Au reste, si l'Italienne veut être un lis, la Française veut être une rose. Quoi! la nature n'en a-t-elle pas fait des FEMMES? De la gaze, des fleurs et de la frisure, et la nature leur a donné des cheveux! — Du rouge, et elle leur a donné la pudeur! — Du blanc! ne leur a-t-elle pas donné la tendresse?.... (Dupaty.)

11. Sensibles aux impressions de l'air, les FEMMES devraient prendre plus de pré= cautions dans leur manière de se vêtir; mais c'est bien en vain que la voix de la pru= dence cherche à se faire entendre quand la mode a parlé. Dussent-elles périr, elles doivent se soumettre à ses lois. Tant que ces modes n'exposent que leur santé, et c'est beaucoup, elles peuvent mépriser ce danger; mais par quelle inhumanité font-elles courir les plus grands périls à l'être qu'elles portent dans leur sein ou qu'elles allaitent?.... (Rostan.)

12. Les FEMMES grecques ignoraient l'usage de ces corps de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espèce, et je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une FEMME coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue et fait souffrir l'imagination. La finesse de taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut; ce défaut serait même frappant à l'œil sur le nu : pourquoi serait-il une beauté sous le vêtement?

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les FEMMES s'obstinent à s'encuirasser ainsi : un sein qui tombe, un ventre qui grossit, etc., cela déplaît fort, j'en con= viens, dans une personne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente : et comme il faut en dépit de nous être en tout temps ce qu'il plaît à la nature, et que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts sont moins déplaisants à tout âge que la sotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne et contraint la nature est de mauvais goût; cela est vrai des pa= rures du corps comme des ornements de l'esprit. La vie, la santé, la raison, le bien-être, doivent aller avant tout; la grâce ne va point sans l'aisance; la délica=

tesse n'est pas la langueur, et il ne faut pas être malsaine pour plaire. On excite la pitié quand on souffre ; mais le plaisir et le désir cherchent la fraîcheur de la santé. (J.-J. Rousseau.)

13. L'espoir trop crédule de redresser la nature a aussi fait inventer des moyens mécaniques pour prévenir ou corriger des défauts qu'on attribue pour l'ordinaire à ses erreurs, mais que bien souvent on pourrait, peut-être avec plus de raison, imputer à nos vices. La nature, simple et livrée à sa marche droite et uniforme, produit peu de bossus, de boiteux, et de tous ces êtres informes dont fourmillent tous les lieux où elle est continuellement outragée par des mœurs qu'elle réprouve. C'est aussi dans ces lieux que l'usage des corps de baleine est le plus en vogue. On prétend, par ce secours artificiel, perfectionner la taille, qu'au contraire on dégrade ou qu'on empêche de se former. Les médecins et les philosophes se sont élevés avec autant de force que de raison contre l'abus qu'on fait de ces corps ; ils l'ont représenté comme un obstacle qui dans les enfants s'oppose à leur développement, et peut, dans les personnes déjà formées, tellement gêner l'exercice des fonctions, qu'il en dérange l'ordre, et qu'il altère la forme naturelle des organes ; enfin, comme une chose qui choque même les idées d'agrément qu'on se propose. Un grand préjugé contre les corps, c'est que, chez les peuples qui n'en font aucun usage, les FEMMES ont la taille plus avantageuse et sont mieux faites que chez ceux qui regardent ce supplément ou ce corréctif comme nécessaire à l'ouvrage de la nature, et qui pensent que les hommes peuvent être façonnés comme les matières que l'art soumet au rabot et au ciseau. Le peu de succès de cette pratique devrait les éclairer sur la fausseté des idées sur lesquelles on la fonde, leur inspirer plus de confiance pour les opérations simples de la nature, et les convaincre qu'autant elles sont salutaires et heureuses lorsqu'elles ne sont point contrariées, autant elles sont imparfaites et irrégulières lorsque nous essayons d'y mêler nos procédés et nos caprices. (Roussel.)

14. Nous ne saurions blâmer avec trop de force l'usage des corps et des lacets, qui reprennent aujourd'hui une fâcheuse vogue ; les accidents qu'occasionne cette barbare coutume sont innombrables. Pour paraître avoir la taille fine, les FEMMES se détruisent la santé. En comprimant les côtes, ces liens empêchent leurs mouvements, la dilatation du poumon. De là la stase du sang dans ce viscère, la difficulté de respirer, l'hémoptysie, les toux habituelles, les tubercules, la phthisie, les anévrismes du cœur. (Rostan.)

15. Dans leur jeunesse, les FEMMES aiment la parure pour attirer des conquêtes, plus tard, pour les conserver ; et dans leur vieillesse, elles aiment encore la parure, parce qu'elle les rapproche de certains souvenirs. (Saint-Prosper.) V. MODE.

PASSION.

1. Les passions d'une FEMME douce, quoique plus lentes à l'émouvoir que dans un tempérament vif, sont plus ardentes et plus invincibles lorsqu'elles sont bien enflammées.

2. Les passions varient à l'infini chez les hommes ; chez les FEMMES, elles se réduisent à deux : l'amour du plaisir et celui du pouvoir.

3. Les passions des FEMMES, plus rapides, plus gênées que celles des hommes, sont aussi plus ardentes : elles se nourrissent dans le silence, s'irritent dans les combats, et s'augmentent par les craintes et par les alarmes.

4. Quand la passion a fait prendre une résolution à une FEMME, l'exécution suit de près son projet.

5. Pour les FEMMES, s'il n'y avait point de passions au monde, je ne sais ce qu'elles feraient ; car, comme elles sont les plus faibles, si leur beauté ne faisait point naître l'amour dans le cœur des hommes, et si elle ne leur tenait point lieu de force, il semble qu'il vaudrait mieux être une belle mouche que d'être une belle FEMME ; car outre qu'elles seraient assurément esclaves, il est encore vrai qu'elles seraient dans une oisiveté fort ennuyeuse, puisqu'elles ne sauraient que faire de tout le temps qu'elles emploient à se parer. (Mlle de Scudéri.)

6. On doit respecter, tout en la plaignant, une FEMME passionnée ; mais une FEMME qui ne parle que d'instinct, et qui appelle philosophie tout ce qui détruit les plus douces illusions de la société, est un monstre qui devrait en être banni à jamais. (C^sse^ de Rosemberg.)

7. Les goûts charment la vie, et les passions la détruisent. (Mme de Krudener.)

8. Le grand, le cruel caractère des passions, c'est d'imprimer leur mouvement à toute la vie, et leur bonheur à peu d'instants. (Mme de Staël.)

9. Lorsque les passions nous agitent, on ne saurait les réprimer au point de n'en rien laisser paraître au dehors ; et ceux mêmes dont les passions sont plus vives ne peuvent s'empêcher d'en parler. (Héloïse.)

10. La passion ne va que par soubresauts ; elle a des actes, des mouvements ; la tendresse a des soins ; elle aide, elle console. (Mlle de Lespinasse.)

11. La peinture des passions les excite, sans que leurs dangers, avec quelque force qu'ils soient tracés, puissent en arrêter le cours. (Mme Riccoboni.)

12. Une FEMME qui sait commander à ses passions fait l'ornement de son sexe et l'admiration du nôtre. (Beauchêne.)

13. Le peu de force chez la FEMME est en raison inverse de ses passions, c'est-à-dire que sa faiblesse s'accroît dans le même rapport que ses passions augmentent. Ainsi, les bonnes comme les mauvaises qualités sont bien plus senties chez la FEMME que chez l'homme. (S-o...)

14. La chanson dit : « Les FEMMES valent mieux que nous » ; mais ce qui vaut encore mieux, c'est que cela est vrai à la lettre. Les FEMMES n'ont guère qu'une passion, qui, à la vérité, les mène quelquefois un peu loin ; mais les hommes, en revanche, sujets à presque tous les défauts, se laissent aller aux plus grands écarts. Ils sont ambitieux, intéressés, avides, intempérants, joueurs, colères, emportés, querelleurs, vindicatifs et cruels. On voit assez peu de FEMMES indignes de leur sexe, et qui le déshonorent par des cas graves. Tous les grands crimes, au contraire, paraissent réservés aux hommes, tandis que les FEMMES ont souvent surpassé ceux-ci par des traits signalés d'héroïsme et de dévouement.

PERSÉVÉRANCE.

Les FEMMES ont une persévérance si grande, qu'elles finissent toujours par mettre à exécution leurs projets. Elles ne se rebutent jamais, quelles que soient les difficultés qu'elles rencontrent. Cette persévérance fait leur force. (S-o...)

PERSPICACITÉ.

1. Vainement l'art du monde couvre-t-il les individus et leurs passions de son voile uniforme ; la sagacité de la FEMME y dévoile facilement chaque trait et chaque nuance... L'intérêt continuel d'observer les hommes et ses rivales donne à cette espèce d'instinct une promptitude et une sûreté que le jugement du plus sage philosophe ne saurait jamais acquérir. S'il est permis de parler ainsi, son œil entend toutes les paroles, son oreille voit tous les mouvements, et, par le comble de l'art, elle sait presque toujours faire disparaître cette continuelle observation sous l'apparence de l'étourderie ou d'un timide embarras. (Cabanis.)

2. La perspicacité chez les FEMMES est très-grande ; elle supplée à leur manque de jugement.

PERSUASION.

Oui, la FEMME a horreur de la conviction. Quand on la persuade, elle subit une séduction et reste dans le rôle que la nature lui assigne. Pour elle, se laisser gagner, c'est accorder une faveur. Les raisonnements exacts l'irritent et la tuent. Pour la diriger, il faut donc savoir se servir de la puissance dont elle use si souvent : la sensibilité. C'est donc en sa FEMME, et non pas en lui-même, qu'un mari trouvera les éléments de son despotisme : comme le diamant, il faut l'opposer à elle-même. (De Balzac.)

PERVERSITÉ.

1. Une FEMME ne communique jamais si promptement la perversité de son cœur qu'à une autre FEMME. (Héloïse.)

2. Auprès d'une FEMME véritablement pervertie, le Lovelace le plus fourbe et le plus séduisant ne sera jamais qu'un écolier. (Mme de Genlis.)

PHILOSOPHE.

Un homme un peu philosophe ne doit point se marier : il faudrait qu'une FEMME fût d'un mérite bien rare pour qu'elle fît son bonheur, et surtout pour qu'elle fît le sien propre, sans qu'il en coûtât à l'un ou à l'autre d'autres sacrifices que ceux que l'on se doit entre amis.

Cependant s'il y avait quelqu'un qui dût être heureux dans le mariage, ce serait le vrai philosophe, parce qu'il serait uniquement attaché à son épouse, à ses enfants, à ses devoirs ; mais il lui faut une FEMME d'une espèce si singulière et si rare ; il exige tant de vertus, de douceur, de délicatesse, qu'il rend lui-même son bonheur impossible. Il aime, il veut être aimé ; il est fidèle et sensible, il veut qu'on soit de même à son égard ; il a de l'ardeur pour le travail, il veut qu'une FEMME sache s'occuper utilement ; l'éducation de sa famille lui donne des soins, il veut qu'on soit de moitié dans cette étude importante. En vérité, voilà un beau présent à faire

à une FEMME qu'un tel animal. Une FEMME bel-esprit n'est pas même ce qu'il lui faut. Il demande une FEMME sensée, il demande un prodige ; aussi dit-on d'un sage de cette trempe, que c'est un pédant, un bourru peu complaisant, et très-propre à faire une malheureuse.

PIED.

Dans l'ancienne Égypte, pour retenir chez elles les FEMMES d'un rang distingué, on leur ôtait, en quelque sorte, l'usage des pieds par une opération douloureuse. De plus, comme on avait établi qu'il était indécent qu'elles sortissent sans chaussures, on leur enleva les moyens d'en porter. Un réglement menaça de la peine de mort quiconque ferait des chaussures à une FEMME. Il était adroit, sans doute, de soutenir un usage par une loi. On douterait de ce règlement, si Plutarque ne s'accordait sur ce point avec le Kitab-el-Machard. (De Ségur.)

PIÉTÉ.

1. Les FEMMES savent au mieux concilier le vice avec la piété. Elles croient que des aumônes, l'assiduité au service divin, quelques pratiques extérieures, rachètent auprès de Dieu le déréglement de leur conduite.

2. Peu de FEMMES savent réunir la sagesse à la vraie piété. Toujours extrêmes, elles sont ou dévotes ou libertines.

PITIÉ.

Si une FEMME ne me cède que par pitié, je préfère ne vivre point que de vivre d'aumône. (Montaigne.)

PLAIRE.

Un ancien chevalier trouvait que les FEMMES d'à présent abrégeaient tellement aux hommes l'art de leur plaire, qu'autant valait les dispenser tout à fait.

PLAISIR.

1. Deux passions principales agitent les FEMMES, l'amour du plaisir et le désir de dominer. Toutes les FEMMES ont le cœur tendre ; toutes les FEMMES voudraient régner. Mais observons quel est le destin de ce sexe de reines : avoir de la puissance est tout leur objet, mais la beauté en est le seul moyen. Dans leur jeunesse, elles conquièrent avec une fureur si mesurée, qu'à peine se réservent-elles quelque chose pour un âge plus avancé...

Une retraite faite à temps est le triomphe de la sagesse ; mais c'est une science aussi difficile pour les belles que pour les grands...

Les FEMMES poursuivent le plaisir comme des enfants poursuivent un oiseau, toujours hors de leur atteinte, jamais hors de leur vue. C'est un jouet qu'elles n'attrapent jamais qu'elles ne le gâtent ; l'objet de leur avidité lorsqu'il fuit, celui de leurs regrets lorsqu'il est perdu. Enfin il devient de la prudence de leur vieil âge de prétendre à des folies que leur jeunesse ne saurait excuser. Ayant honte d'avouer les plaisirs qu'elles ont fait goûter, et se trouvant réduites à feindre ces mêmes plaisirs lorsqu'elles ne peuvent plus les donner ; semblables à de vieilles sorcières rongées de

dépit, qui tiennent leur sabbat moins par l'attrait du plaisir que par l'envie de faire du mal, elles passent leurs nuits prétendues délicieuses dans l'amertume, dévorées d'un chagrin qui se nourrit de l'idée même des plaisirs; en proie à une imagination déréglée, le fantôme de leur beauté hante encore les lieux où leur honneur s'est perdu. (Pope.)

2. Les FEMMES à Paris communiquent moins généralement entre elles que les hommes. Elles sont distinguées en différentes classes qui ont peu de commerce les unes avec les autres. Chacune de ces classes a ses détails de galanterie, ses décisions, sa bonne compagnie, ses usages et son ton particulier; mais toutes ont le plaisir pour objet, et c'est là le charme du séjour de Paris. (Duclos.)

3. Les hommes cherchent le plaisir pour satisfaire leurs sens; les FEMMES l'aiment à titre de suprématie qu'elles exercent sur nos désirs; aussi les plus sages s'offensent de sa perte, comme d'un déni total de leur puissance, et d'une dégradation complète de leur personne. (Saint-Prosper.)

4. Le plaisir est pour les FEMMES ce que le soleil est pour les fleurs; il les colore, les embellit; mais, trop ardent, il les dessèche et les consume. (Beauchêne.)

5. Les FEMMES sont seules aptes à bien sentir la différence qu'il y a entre savourer les avant-coureurs du plaisir et jouir du bonheur. De plus, elles éprouvent, après le plaisir, des sensations qui sont inconnues aux hommes. (S-o...)

6. Il semble que le sexe soit mieux organisé pour le plaisir, et l'homme pour le bonheur. Quand aussi les FEMMES obtiennent ce dernier, il est plus simple, plus naturel, plus concentré, plus vif, plus doux; et celui des hommes, par contre, plus composé, plus factice, plus vague, plus raisonné et moins sensible.

7. Les FEMMES qui ont perdu les plaisirs s'efforcent en vain de les ramener; en vain elles évoquent leur beauté expirée: tous leurs efforts se terminent à faire voir qu'elles ont été belles, et à faire dire qu'elles ne le sont plus.

8. Il est rare qu'un penchant vif au plaisir ne conduise pas une FEMME à la perte de sa vertu.

9. Pourquoi, demandait quelqu'un, le sexe est-il d'un accès plus facile que jadis? C'est, lui répondit-on, qu'il sait mieux apprécier le temps et calculer ses plaisirs.

PLEURS.

La plupart des FEMMES ne pleurent pas tant la perte d'un amant pour montrer qu'elles ont aimé que pour paraître dignes d'être aimées. (Saint-Réal.) V. LARMES.

POLITESSE.

1. Dans les républiques modernes, la conversation des FEMMES n'est pas si libre qu'en France. On les voit, elles voient, mais on ne leur parle guère: les fêtes publiques, les opéras, les bals, les musiques font presque tout le commerce d'un sexe à l'autre; et c'est ce qui fait croire que l'exacte politesse doit se trouver plus facilement et plus généralement dans la cour d'un grand roi que dans une république. (Mlle de Scudéri.)

2. Je remarque, en général, dans le commerce du monde, que la politesse des hommes est plus officieuse, et celle des FEMMES plus caressante.

Cette différence n'est point d'institution, elle est naturelle.

L'homme paraît chercher davantage à vous servir, et la FEMME à vous agréer.

Il suit de là que, quoi qu'il en soit du caractère des FEMMES, leur politesse est moins fausse que la nôtre ; elle ne fait qu'étendre leur premier instinct; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au sien propre, de quelque démonstration qu'il colore ce mensonge, je suis très-sûr qu'il en fait un....

A l'égard de leur politesse entre elles, c'est toute autre chose : elles y mettent un air si contraint et des attentions si froides, qu'en se gênant mutuellement elles n'ont pas grand soin de cacher leur gêne, et semblent sincères dans leur mensonge, en ne cherchant guère à le déguiser.... (J.-J. Rousseau.)

POUVOIR.

L'esprit humain se conduisant plus par le cœur que par l'esprit, en quelques mains que soit le pouvoir, il est toujours à la disposition de ce qu'on aime; si c'est une faiblesse, elle est dans la nature. Ainsi, où les FEMMES commandent, les hommes règnent; et où ceux-ci sont revêtus de l'appareil de la puissance, ils ne sont souvent qu'une espèce de causes secondes, et reçoivent des FEMMES la première impulsion.

PRÉSENTS.

Une FEMME qui reçoit des présents se donne, ou, pour mieux dire, se vend. (Mlle de Scudéri.)

PRESSENTIMENT.

Il est rare qu'un homme ait quelque proposition à faire à une FEMME sans qu'elle en ait le pressentiment : il reste à savoir si la nature l'arme de ce pressentiment pour la garantir du piége.

PRÉTENDU.

Un prétendu est bien souvent, aux yeux de la fille qu'il doit épouser, un homme pour lequel elle n'a ni goût ni répugnance, et qu'elle épouse avec plaisir sans penchant décidé, parce que cet homme est un mari, et qu'en même temps qu'il la place dans une situation douce et heureuse du côté de la fortune, elle espère jouir d'une plus grande liberté....

Vouloir un état, un nom, une fortune dont on puisse disposer, se jeter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parents ; voilà ce que bien des filles appellent de l'amour ; voilà ce qu'on peut, à plus juste titre, appeler désir de l'indépendance.

PRÉTENTION.

Les FEMMES ont plus de prétentions que les hommes, et en sont aussi plus occupées.

PRÊTRE.

Toutes les fonctions qui ont quelque relation avec la religion sont interdites aux FEMMES avec tant de sévérité, qu'un enfant, fût-il le fils du plus vil des domestiques,

peut servir à l'autel le prêtre célébrant la messe, tandis que la plus belle, la plus instruite et la plus sage des FEMMES, est jugée indigne de cette petite fonction.

Une barrière gardée par un soldat armé sépare les FEMMES du sanctuaire, et les tient loin des autels et de leurs ministres.

Elles ne peuvent s'approcher de ces hommes dévoués au culte de Dieu dans nos temples qu'en se prosternant à leurs pieds en criminelles qui vont être jugées.

Continuellement ces ministres, leurs ennemis déclarés, élevés dans la tribune, prononcent contre elles, devant le peuple assemblé, les invectives les plus atroces. Ils exagèrent leurs défauts; ils leur supposent des vices, et, à voix redoublée, ils publient que leur société est dangereuse pour le salut, qu'on ne peut être heureux dans ce monde et dans l'autre si on ne se détermine pas à se séparer d'elles.

Cet état donne le premier rang à des milliers d'hommes, que des revenus immenses entretiennent dans la plus grande opulence. Un très-petit nombre d'entre eux mérite, par ses services utiles et nécessaires, une portion de ces revenus; mais le plus grand nombre, à cause de son inutilité absolue, ne mérite ni l'honneur de ce premier rang, ni la possession de ce qui y est attaché. Enfin cet état ecclésiastique, qui entretient de toutes parts, dans les plus grandes et les plus belles habitations du royaume, avec des revenus immenses, des centaines de milliers d'hommes, n'a pour les FEMMES que quelques prisons éparses çà et là, mal fondées, mais bien fermées, dans lesquelles elles ne sont reçues qu'en fournissant une dot dont le produit suffise à les vêtir, les nourrir, et entretenir leur clôture. (Mme de Coicy.)

PRÉVENTION.

1. Les préventions des hommes partent le plus souvent de leur esprit; ils en reviennent quelquefois. Les préventions des FEMMES, émanant presque toutes de leur cœur, sont des arrêts irrévocables.

2. Ne se ressemblant point, se jugeant cependant les uns d'après les autres, et presque toujours prévenus pour ou contre, les hommes et les FEMMES ne s'entre=connaîtront jamais bien.

PRINCIPE.

La plupart des FEMMES n'ont guère de principes; elles se conduisent par le cœur, et dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment. (La Bruyère.)

PRIVILÉGE.

1. Au quinzième siècle, les filles avaient le privilége de pouvoir sauver un criminel en l'épousant. « Au moment où l'on allait exécuter un très-bel jeune fils d'environ vingt-quatre ans, qui avait fait des pilleries autour de Paris, une jeune fille née des halles le vint hardiment demander; et tant fit par son bon pourchas, qu'il fut ramené au Chastelet, et depuis furent espousez ensemble. (*J. d'un Bourgeois de Paris.* 1429.)

2. Mère et compagne de l'homme, il est naturel que la FEMME reçoive dans son sein, qu'elle protége et défende celui que l'homme poursuit. — Un loup même qui chercherait asile près des FEMMES, on devrait le laisser vivre pour l'amour d'elles.

(Grimm.) A Barèges-en-Bigorre, on remarque entre autres usages celui qui assure la grâce au criminel qui s'est réfugié près d'une FEMME. (Id.) — Chez les Bédouins, un coupable est sauvé s'il rencontre une FEMME, s'il a le temps de courir à elle et de se cacher la tête sous sa manche en s'écriant : Sous ta protection ! La FEMME appelle aussitôt par ses cris tous les hommes de la station, et dit : Hé ! ô Arabes ! par Dieu, et pour Dieu, et à cause de Dieu, et par la tête du père d'un tel (de son mari, ou de son père si elle n'est pas mariée), qu'aucun de vous ne puisse l'assaillir, même avec des roses. — Dans quelques tribus où les FEMMES ne se montrent jamais en public, le coupable échappe encore au supplice lorsqu'il se trouve près de leur tente et qu'il s'écrie : Je suis sous la protection du harem. A ces mots toutes les FEMMES répondent sans paraître : Loin de lui ! Et aussitôt il est libre. (Mayeux. Cité par M. Michelet.)

PROPRETÉ.

1. Une FEMME de condition singulièrement portée à la propreté devint folle, un jour, pour avoir vu aux portes d'une boucherie un porc éventré. « Quoi ! s'écria- » t-elle, est-il possible que mon corps soit ainsi rempli de vilenies et d'ordures » infectes ! Ah ! mon Dieu, quelle pitié d'être si malpropre ! » Elle ne put tenir à ces tristes réflexions, qui lui firent tourner la tête.

2. Entre les devoirs de la FEMME, un des premiers est la propreté ; devoir spécial, indispensable, imposé par la nature. Il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une FEMME malpropre, et le mari qui s'en dégoûte n'a pas tort. Ainsi, bien faire ce qu'elle fait n'est que le second des soins d'une FEMME : le premier doit être toujours de le faire proprement. (J.-J. Rousseau.)

PROVERBES.

Ce que FEMME *veut, Dieu le veut.*

1. Il n'y a pas moyen de résister à la volonté des FEMMES : ce qu'elles veulent se fait presque toujours, comme si Dieu le voulait.—Ce proverbe, qui égale l'opiniâtreté du sexe à la puissance divine, a inspiré à La Chaussée ce joli vers :

Ce que veut une FEMME est écrit dans le ciel.

Les Latins avaient deux adages analogues qu'ils appliquaient aux hommes comme aux FEMMES : *Nobis animus est deus.* « Notre esprit est un dieu pour nous. »— *Quod volumus sanctum est.* « Ce que nous voulons est saint ou sacré. »—Le premier est rapporté en grec par Plutarque, qui en attribue l'invention à Ménandre ; le second est cité par saint Augustin. (Quitard.)

2. Nous trouvons dans un manuscrit du seizième siècle, intitulé *les Bizarreries de Cani du Plessis-Chamant*, l'explication du proverbe très-connu et très-vrai : *Ce que* FEMME *veut, Dieu le veut.* C'est une de ces divagations comme on en trouve tant dans les auteurs de cette époque, et qui ne peut être citée que pour donner une idée du dévergondage de certaines imaginations :

« Dans la création, la FEMME doit être considérée comme le complément du grand tout. Dieu, qui avait mis dans la confection de cette divinité terrestre tout ce que

sa suprême intelligence possédait de ressources, se contempla d'abord dans son ouvrage avec l'amour d'une mère pour son enfant, et bientôt avec toute la passion d'un amant qui a rencontré celle qu'il avait rêvée. Il ne put s'empêcher de lui dévoiler toute la puissance qu'il avait mise en elle, en lui faisant observer qu'elle était la reine du bel univers qui se développait majestueusement sous ses yeux, ce dont elle le remercia par un de ces gracieux sourires que vous lui connaissez, et qui produisent sur nous l'effet du feu sur la poudre ou du vitriol sur du feu. Tout autre qu'une FEMME eût pu être satisfait de posséder d'aussi grands avantages : mais la FEMME est FEMME depuis le premier jour et le sera jusqu'au dernier. Elle cajola si bien son seigneur, elle s'y prit si adroitement, que celui-ci fut amené, sans presque s'en douter, à lui faire des concessions immenses. Entre autres choses, il eut la bonté, d'autres disent la faiblesse, de lui abandonner la direction de la machine terrestre pendant une lune. « Reposez-vous, lui dit-elle ; comptez sur mon amour » et sur ma discrétion ; je veillerai sur vous et sur toute la nature. » Le grand Artisan, qui avait mis toute sa confiance dans la FEMME, crut pouvoir prendre un peu de repos ; mais à peine fut-il plongé dans un sommeil à la fois doux et profond, que sa chère fille, se saisissant des rênes de la nature, fabriqua ces milliers de choses si diverses et si drôlatiques qui étonnent le monde depuis que le monde est. Tout était beau, elle fit des contrastes. Elle commença par créer les arts, et principalement tout ce qui concerne la parure ; puis... le rossignol eut pour pendant la *grenouille*, le *corbeau* et la *pie* ; l'hirondelle, la *chauve-souris*, le *crapaud-volant*, etc. ; la colombe, le *chat-huant*, la *chouette*, et mille autres choses plus ou moins bizarres ; l'oranger et le rosier se virent bientôt enveloppés de *chardons* et d'*orties* ; le cheval eut son diminutif dans l'*âne*, qui heureusement se mit à braire de toute la force de ses poumons, et, grâce à ce bruit étrange, le bon Dieu s'éveilla. « Ma fille, dit-il en » ouvrant la paupière et en disparaissant dans un nuage, une autre fois je veillerai. » Sois reine de tout ce qui vit et végète ; mais désormais que tes occupations se » bornent à perpétuer la race humaine ; que ta volonté s'exerce sur l'homme, ton » compagnon, et dis-lui que *ce que tu as voulu, Dieu y a consenti.* »

Il faut chercher une FEMME *avec les oreilles plutôt qu'avec les yeux.*

3. Il faut considérer la bonne réputation plutôt que la beauté de celle qu'on veut prendre pour épouse. Ne regarder qu'à la beauté dans le choix d'une épouse, c'est vouloir, comme disait la reine Olympias, *se marier pour les yeux*, ou, suivant l'expression de Corneille, *épouser un visage.*

Lamothe Levayer dit que le sommeil dans lequel Dieu plongea notre premier père, au moment où il voulut lui donner une compagne, est un avis de nous défier de notre vue et de prendre une FEMME les yeux fermés. (Quitard.)

La plus belle FEMME *ne peut donner que ce qu'elle a.*

4. C'est-à-dire, lorsqu'une personne fait tout ce qu'elle peut, il ne faut pas exiger davantage. — Ce proverbe n'est pas juste sous tous les rapports, car une FEMME donne précisément ce qu'on croit recevoir d'elle, puisque, en ce genre, c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit. Les faveurs qu'elle accorde ont plus que leur *réalité propre*, suivant l'heureuse expression de Montesquieu. (Id.)

La plus honnête FEMME est celle dont on parle le moins.

5. « Les anciens, dit Jean-Jacques Rousseau dans sa lettre à d'Alembert, avaient en général un très-grand respect pour les FEMMES; mais ils marquaient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, et croyaient honorer leur modestie en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avaient pour maxime que le pays où les mœurs étaient le plus pures était celui où l'on parlait le moins des FEMMES, et que la FEMME la plus honnête était celle dont on parlait le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une dame de sa connaissance, l'interrompit en colère : Ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une FEMME de bien ? De là venait aussi que, dans leurs comédies, les rôles d'amoureuses et de filles à marier ne représentaient jamais que des esclaves ou des filles publiques. »

Quoique nous n'ayons point pour les FEMMES le même respect que les anciens, nous n'en avons pas moins adopté la maxime proverbiale dont ils se servaient comme d'une espèce de critérium qui leur faisait reconnaître le degré d'estime qu'ils devaient à chacune d'elles. Il y a même dans notre langue une expression vulgaire qui confirme la vérité de cette maxime : c'est l'expression *Faire parler de soi*; quand elle s'applique à une FEMME, elle emporte toujours une idée de blâme, tandis qu'elle se prend généralement dans un sens d'éloge quand elle se rapporte à un homme. *Cette* FEMME *fait parler d'elle* est une phrase qui signifie que cette FEMME donne lieu à de mauvais propos sur son compte par une conduite répréhensible. *Cet homme fait parler de lui* se dit ordinairement pour exprimer que cet homme se distingue par ses talents ou par ses belles actions. (Quitard.)

Prends le premier conseil d'une FEMME *et non le second.*

6. Les FEMMES jugent mieux d'instinct que de réflexion : *elles ont l'esprit primesautier*, suivant l'expression de Montaigne; elles savent pénétrer le secret des cœurs et saisir le nœud des intrigues et des affaires avec une merveilleuse sagacité, et les soudains conseils qu'elles donnent sont presque toujours préférables aux résultats d'une lente méditation. C'est pour cela sans doute que les peuples celtiques les regardaient comme des êtres inspirés, leur attribuaient le don des oracles, et leur accordaient une grande influence dans les délibérations politiques.

Les Chinois ont un proverbe tout à fait semblable au nôtre : *Les premiers conseils des* FEMMES, disent-ils, *sont les meilleurs, et leurs dernières résolutions les plus dangereuses.* (Id.)

Qui de FEMME *honnête est séparé, d'un don divin est privé.*

7. Une FEMME honnête est vraiment *un don divin*, et il n'y a pas de plus grand malheur pour un mari que d'en être privé; car il perd avec elle un sage conseil dans ses entreprises, une douce consolation dans ses chagrins, une heureuse assistance dans ses infirmités, une source d'agréments et de joie dans toutes les situations de la vie. Et quel trésor sur la terre pourrait valoir cette fidèle amie, cette tendre bienfaitrice, ou plutôt cette providence de tous les instants? *Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* (Salomon, *Prov.*, c. XXXI, v. 10.) (Id.)

Il n'est attention que de vieille FEMME.

8. Une jeune FEMME ne s'occupe guère que d'elle-même. Elle est enivrée de sa beauté au point de croire qu'elle n'a pas besoin d'autre séduction pour régner sur les hommes. Mais il n'en est pas de même d'une FEMME qui commence à vieillir : elle sent que son empire ne peut plus se maintenir par des charmes qu'elle voit s'altérer chaque jour. Elle sacrifie sa vanité aux intérêts de son cœur ; elle s'applique à fixer l'homme qu'elle aime par les attraits de la bonté ; elle est toujours aux petits soins pour lui, et il n'y a pas de douces prévenances, de délicates attentions qu'elle ne lui prodigue.

Ce proverbe s'entend aussi de certaines fonctions domestiques confiées aux FEMMES. Il est reconnu qu'une vieille FEMME s'en acquitte plus soigneusement qu'une jeune. Par exemple, elle est bien meilleure garde-malade, car elle ne cherche pas autant à prendre ses aises, et ne craint pas que la privation de sommeil lui donne un teint pâle avec des yeux battus. (Quitard.)

Maison faite et FEMME *à faire.*

9. Il faut acheter une maison toute faite, afin de ne pas être exposé aux inconvénients et aux dépenses qu'entraîne la bâtisse ; et il faut prendre une jeune FEMME dont le caractère ne soit pas formé, afin de pouvoir la façonner sans peine à sa manière de vivre. (Id.)

La FEMME *est toujours* FEMME.

10. C'est-à-dire toujours faible, toujours légère, toujours inconstante. *Varium et mutabile semper femina.* (Virg.) (Id.)

Foi de FEMME *est plume sur l'eau.*

11. Un proverbe des Scandinaves dit : *Ne vous fiez point aux paroles de la* FEMME, *car son cœur a été fait tel que la roue qui tourne.* (Id.)

Il ne faut pas se fier à FEMME *morte.*

12. Ce proverbe nous est venu des Grecs et des Latins. Diogénien rapporte qu'il a dû son origine à la funeste aventure d'un jeune homme qui, étant allé visiter le tombeau de sa marâtre, fut écrasé par la chute d'une colonne élevée sur ce tombeau. (Id.)

Si la FEMME *était aussi petite qu'elle est bonne ; on lui ferait un habillement complet et une couronne avec une feuille de persil.*

13. Manière originale et comique de classer la bonté de la FEMME parmi les infiniment petits. (Id.)

Bonne FEMME, *mauvaise tête ; Bonne mule, mauvaise bête.*

14. Jean Nevizan, professeur de droit à Turin au commencement du seizième siècle, dit dans son curieux ouvrage intitulé : *Sylva nuptialis, la Forêt nuptiale*, que Dieu forma dans la FEMME toutes les parties du corps qui sont douces et aimables, *quæ sunt dulcia et amicabilia* ; mais que pour la tête il ne voulut pas s'en mêler, et qu'il en abandonna la façon au diable : *De capite se noluit impedire, sed permisit illud facere dæmoni.* (Id.)

FEMME rit quand elle peut, et pleure quand elle veut.

15. Un autre proverbe dit grossièrement : *A toute heure chien pisse et* FEMME *pleure.* — Ovide prétend que la facilité des larmes chez les FEMMES est le résultat d'une étude particulière. (Quitard.)

Ut flerent oculos erudiere suos.

Une FEMME *ne cèle que ce qu'elle ne sait pas.*

16. C'est-à-dire qu'une FEMME est incapable de garder un secret. Mais ceci doit s'entendre d'un secret qui lui est confié, et non d'un secret qui lui appartient en propre ; car elle cache toujours très-bien ce qu'il lui importe personnellement de cacher ; par exemple, son indiscrétion ne va jamais jusqu'à révéler son âge. (Id.)

A qui Dieu veut aider sa FEMME *lui meurt.*

17. On dit aussi : *A qui perd sa* FEMME *et un denier, c'est grand dommage de l'argent.* Ces deux proverbes, usités chez nos aïeux, démentent formellement la réputation de galanterie qu'on a voulu leur faire. (Id.)

Ce n'est rien, c'est une FEMME *qui se noie.*

18. Mauvaise plaisanterie de quelque Sganarelle. Celui de Molière en fait une de la même espèce. Lorsque la suivante de Célie l'appelle en s'écriant : *Ma maîtresse se meurt !* il lui répond :

Quoi ! n'est-ce que cela ?
Je croyais tout perdu de crier de la sorte.

Un proverbe espagnol venge le beau sexe de l'injustice du nôtre ; une FEMME y dit : *Ce n'est rien, c'est mon mari que l'on tue.*

Je partage le sentiment exprimé par La Fontaine dans ces vers du début de sa fable intitulée *La* FEMME *qui se noie :*

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
C'est une FEMME qui se noie ».
Je dis que c'est beaucoup, et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie. (Id.)

Il est permis de battre sa FEMME, *mais il ne faut pas l'assommer.*

19. Ce proverbe a été originairement une formule de droit. Plusieurs anciennes chartes de bourgeoisie autorisaient les maris, en certaines provinces, à battre leurs FEMMES, même jusqu'à effusion de sang, pourvu que ce ne fût point avec un fer émoulu, et qu'il n'y eût point de membre fracturé. Les habitants de Villefranche en Beaujolais jouissaient d'un pareil privilége qui leur avait été concédé par Humbert IV, sire de Beaujeu, fondateur de leur ville. Quelques chroniques assurent que le motif d'une telle concession fut l'espérance où était ce seigneur d'attirer un plus grand nombre d'habitants, espérance qui fut promptement réalisée.

On trouve dans *l'Art d'aimer*, poëme d'un trouvère, le passage suivant : « Garde-toi de frapper ta dame et de la battre. Songe que vous n'êtes point unis » par le mariage, et que, si quelque chose en elle te déplaît, tu peux la quitter.

La *Chronique bordelaise*, année 1314, rapporte ce fait singulier : « A Bordeaux,

un mari accusé d'avoir tué sa FEMME comparut devant les juges, et dit pour toute défense : Je suis bien fâché d'avoir tué ma FEMME ; mais c'est sa faute, car elle m'avait grandement irrité. Les juges ne lui en demandèrent pas davantage, et ils le laissèrent se retirer tranquillement, parce que la loi, en pareil cas, n'exigeait du coupable qu'un témoignage de repentir. »

Un de ces vieux almanachs qui indiquaient à nos bons aïeux les actions qu'ils devaient faire jour par jour, donne en plusieurs endroits l'avertissement que voici : *Bon battre sa* FEMME *en hui.*

Cette odieuse coutume, qui se maintint légalement en France, suivant Fournel, jusqu'au règne de François Ier, paraît avoir été fort répandue dans le treizième siècle ; mais elle remonte à une époque plus reculée. Le chapitre 131 des lois anglo-normandes porte que le mari est tenu de châtier sa FEMME comme un enfant, si elle lui fait infidélité pour son voisin. *Si deliquerit vicino suo, tenetur eam castigare quasi puerum.* Un article du concile tenu à Tolède, l'an 400, dit : Si la FEMME d'un clerc a péché, le clerc peut la lier dans sa maison, la faire jeûner et la châtier, sans attenter à sa vie ; et il ne doit pas manger avec elle jusqu'à ce qu'elle ait fait pénitence.

Comment des ministres de la religion chrétienne, qui a tant fait pour l'émancipation et la dignité des FEMMES, ont-ils pu concevoir la pensée de les soumettre à une pénalité si brutale et si dégradante ! Ils auraient dû être conduits par l'esprit de cette religion, où tout est amour et charité, à proclamer le principe de la loi indienne qui dit dans une formule pleine de délicatesse et de poésie : « Ne frappe pas une FEMME, eût-elle commis cent fautes, pas même avec une fleur. »

Remarquons, du reste, que le droit de battre n'a pas toujours appartenu aux maris exclusivement. La dame noble qui avait épousé un roturier pouvait lui infliger la correction avec des verges toutes les fois qu'elle jugeait cela convenable. (Voyez la fin de l'article : *Porter la culotte.*)

Jean Belet, dans son *Explication de l'office divin*, parle d'un singulier usage de son temps : La FEMME, dit-il, bat son mari la troisième fête de Pâques, et le mari bat sa FEMME le lendemain : ce qu'ils font pour marquer qu'ils se doivent la correction l'un à l'autre et empêcher qu'ils ne se demandent, en ce saint temps, le devoir conjugal (1). (Quitard.)

Qui FEMME *a, noise a.*

20. Saint Jérôme dit : *Qui non litigat cœlebs est,* « celui qui n'a point de dispute est dans le célibat, » ce qui paraît avoir été un proverbe de son temps, inventé probablement par quelque moine. Ainsi il est décidé par l'autorité même d'un père de l'Église que les querelles sont inséparables de l'état de mariage. Mais est-ce avec raison que le tort de ces querelles est imputé aux FEMMES seules ? Consultez ces dames ; elles répondront toutes qu'il appartient en entier aux maris, qui ont voulu les charger des reproches qu'ils méritent eux-mêmes. Après cela, tâchez de résoudre, si vous

(1) La raison pour laquelle les époux devaient s'abstenir du devoir conjugal, non-seulement pendant les fêtes de Pâques, mais pendant les autres fêtes et les dimanches, d'après la recommandation même de l'Eglise, était fondée sur une superstition qui leur faisait croire que les enfants procréés ces jours-là ne pouvaient manquer d'être noués, contrefaits, épileptiques ou lépreux. Cette superstition existait dès le sixième siècle. (Voyez Grégoire de Tours, *De mirac. S. Martini*, lib. XI, c. 24.)

le pouvez, une question qui divise le genre humain en deux opinions si tranchées. Le plus sage est de croire que ces opinions sont également fondées. Il est plus facile, dit très-bien Montaigne, d'accuser un sexe que d'excuser l'autre. (Quitard.)

Temps pommelé et FEMME *fardée ne sont pas de longue durée.*

21. Le temps est pommelé lorsqu'il y a des couches de ces petits nuages qui ressemblent à des flocons de laine, et qui sont appelés, en quelques endroits, les *éponges du ciel*, par une métaphore assez heureuse. Ce signe paraît-il quand il fait beau? c'est une preuve que les vapeurs se condensent; se montre-t-il quand il fait mauvais? c'est une preuve qu'elles se divisent; et dans les deux cas il indique un changement prochain dans l'état de l'atmosphère. — Le fard est un cosmétique pernicieux à la peau : les FEMMES qui en font usage sont flétries bien promptement, et c'est là tout ce qu'elles gagnent à vouloir *mettre sur leur visage plus que Dieu n'y a mis*, comme dit le troubadour Pierre de Résignac. (Id.)

Il faut toujours que la FEMME *commande.*

22. Le désir le plus vif et l'étude la plus constante des FEMMES, de mère en fille, depuis que le monde existe, c'est, dit-on, de dominer. Elles ont pour y parvenir une tactique merveilleuse qui ne se trouve presque jamais en défaut. Les hommes ne savent pas y résister. Ce n'est qu'en apparence qu'ils sont les maîtres; et le droit du plus fort, dont ils se glorifient, n'est rien en comparaison du droit du plus fin, dont elles ne se vantent pas.

Un vieux minnesinger, dans un accès de gynécomanie poétique, a cherché à montrer par une allégorie singulière que la FEMME est réellement la maîtresse : il l'a représentée assise sur un trône superbe, avec douze étoiles pour couronne, et la tête de l'homme pour marchepied.

On a prétendu à tort que dans l'antiquité le beau sexe fut généralement réduit à une espèce de servage. Cet état, inconciliable avec le caractère dont il est doué, n'a pu exister que par exception, et chez un petit nombre de peuples. Il ne serait pas difficile de prouver que la gynécocratie politique et la gynécocratie domestique ont été plus en usage dans les siècles antérieurs au christianisme que dans les siècles postérieurs. Voici quelques faits historiques assez curieux à l'appui de cette assertion. Sémiramis fit une loi réputée longtemps inviolable qui attribuait aux FEMMES l'autorité sur les hommes. La législation des Sarmates prescrivit qu'en toutes choses, dans les familles et dans les villes, les hommes fussent sous le gouvernement des FEMMES. En Égypte, chaque mari devait être esclave de la volonté de la sienne : il s'y engageait formellement par une clause indispensable exigée dans tous les contrats de mariage. A Carras, en Assyrie, il y avait un temple dédié à la lune où l'on n'admettait que ceux qui faisaient hautement profession de se montrer toujours soumis à leurs épouses, et l'on assure que de toute la contrée les dévots pèlerins ne cessaient d'y affluer. (Id.)

FEMME *qui prend, se vend;* FEMME *qui donne, s'abandonne.*

23. Ce proverbe, qu'on divise quelquefois en deux, n'a une juste application qu'en matière galante. C'est une sentence émanée des anciennes cours d'amour. (Id.)

Des FEMMES *et des chevaux, il n'y en a point sans défauts.*

24. La perfection n'appartient à aucun être sur la terre, et sans doute il n'en faut pas chercher le modèle chez les FEMMES. Mais les hommes sont-ils donc moins imparfaits qu'elles? La vérité est que les FEMMES ont plus de petits défauts, et les hommes plus de vices achevés. (Id.)

Que les FEMMES *fassent les* FEMMES *et non les capitaines.*

25. Ce n'est point un ridicule imaginaire que signale ce proverbe. Les dames françaises, à diverses époques, affichèrent réellement des prétentions militaires, non-seulement dans leurs discours, mais dans leurs actions, comme si elles n'avaient pas eu de passe-temps plus agréable que d'imiter les Marphises et les Bradamantes; et plusieurs histoires, notamment les *Antiquités de Paris*, par Sauval, an 1457, parlent des *capitainesses* investies du commandement de certaines places fortes. Cette manie, à laquelle contribua sans doute beaucoup la lecture des romans chevaleresques, prit un nouveau développement dans le seizième siècle, lorsque l'imprimerie eut multiplié les exemplaires de plusieurs de ces livres par les soins de François I[er], qui les jugeait propres à favoriser le projet qu'il avait de faire revivre l'ancienne chevalerie dans une nouvelle chevalerie de sa façon. Les salons devinrent alors des espèces d'écoles d'amour et de guerre, où les dames se montraient jalouses de donner des leçons dans les deux arts. Elles tenaient en honneur d'exercer en public une sorte d'empire sur leurs amants; elles les engageaient dans telle ou telle faction de l'époque, et les envoyaient, parés d'écharpes et de faveurs, remplir le rôle qu'elles leur avaient assigné. Souvent même elles leur faisaient la conduite et traversaient la ville à cheval, caracolant à côté d'eux, ou montées en croupe avec eux. (Id.)

Les FEMMES *sont trop douces, il faut les saler.*

26. Cette ironie proverbiale, qui s'entend sans commentaire, fait allusion à l'ancienne farce des FEMMES *salées*, dont il est parlé dans l'*Histoire du Théâtre français*. Voici la piquante analyse que M. A.-A. Monteil a donnée de cette pièce curieuse, imprimée à Rouen, chez Abr. Cousturier, en 1558. — « Des maris sont venus se plaindre que leur ménage sans cesse paisible était sans cesse monotone, que leurs FEMMES étaient trop douces. L'un d'eux a proposé de les faire saler. Aussitôt voilà un compère qui se présente, qui se charge de les bien saler : on lui livre les FEMMES, et le parterre et les loges de rire. Les FEMMES, quelques instants après, reviennent toutes salées, et leur sel mordant et piquant se portant au bout de la langue, elles accablent d'injures leurs maris, et le parterre et les loges de rire. Les maris veulent alors faire dessaler leurs FEMMES : le compère déclare qu'il ne le peut, et le parterre et les loges de rire davantage. Enfin la pièce si plaisamment nouée est encore plus plaisamment dénouée, car les maris, qui sont des maris parisiens, c'est-à-dire des maris de la meilleure espèce, qu'on devrait semer partout, particulièrement dans le nouveau-monde, au lieu de dessaler, comme en province, leurs FEMMES avec un bâton, se résignent à prendre patience; et le parterre et les loges de rire encore davantage, de ne pouvoir plus applaudir, de ne cesser de se tenir les côtes de rire. »

Trois FEMMES *font un marché.*

27. C'est-à-dire qu'elles échangent autant de paroles qu'il s'en échange dans un marché. Le proverbe italien associe une oie aux trois FEMMES : *Tre donne e una occa fan un mercato.* — On trouve dans le recueil de Gabriel Meurier : *Deux* FEMMES *font un plaid, trois un grand caquet, quatre un plein marché.*— Les Auvergnats disent : *Les* FEMMES *sont faites de langue, comme les renards de queue.* (Quitard.)

La langue des FEMMES *est leur épée, et elles ne la laissent pas rouiller.*

28. Proverbe que nous avons reçu des Chinois, qui du reste ne se bornent pas à une telle plaisanterie sur l'intempérance de la langue féminine; car un de leurs livres classiques met le babil fatigant au nombre des sept causes de divorce que les épouses ont à craindre.

Les Allemands ont fait une variante grossière à ce proverbe. Ils disent : *Die Weiber fuhren das Schwerd in Maule, darum muss man sie auf die Scheide schlagen.* « Les FEMMES portent l'épée dans la bouche, c'est pourquoi il faut les frapper sur la gaîne. »

Ils disent encore : *Einer todten Frau der muss mann die Zunge besonders todt schlagen.* « A FEMME trépassée, il faut tuer la langue en particulier. »

D'après un proverbe du moyen âge, la langue des FEMMES est tellement vivace, que l'amputation même n'en peut arrêter le caquet : *Lingua mulieris ne quidem excisa silet.* L'idée de ce proverbe, que saint Grégoire de Nazianze a rappelé dans la première de ses *Épîtres*, paraît avoir été suggérée par une plaisanterie d'Ovide, qui raconte que la langue d'une FEMME ayant été arrachée de son palais, s'agitait par terre en parlant toujours. Étrange pouvoir de l'habitude!

La rage du babil est-elle donc si forte,
Qu'elle doive survivre en une langue morte!

Un auteur facétieux a prétendu que la langue, chez les FEMMES, n'est pas l'unique instrument des paroles, et que les bonnes commères ne resteraient pas muettes quand même elles seraient privées de cet instrument. Il cite à l'appui de son assertion l'exemple d'une jeune fille portugaise qui, étant née sans langue, jasait du matin au soir, ce qui donna lieu au distique suivant :

Non mirum elinguis mulier quod multa loquatur :
Mirum cum linguâ quod taceat mulier.
Il se peut que sans langue une FEMME caquette,
Mais non qu'en ayant une elle reste muette. (Id.)

Porter la culotte.

29. On dit aussi : *Porter le haut-de-chausses.* — Ces deux expressions, parfaitement synonymes, s'emploient en parlant d'une FEMME qui maîtrise son mari. Fleury de Bellingen a pensé qu'elles avaient leur fondement dans l'histoire ancienne, et voici l'explication singulière qu'il en a donnée : « La reine Sémiramis prévoyant, après la mort de Ninus, son époux, que les Assyriens ne voudraient pas se soumettre à l'empire d'une FEMME, et voyant que son fils Zaméis, ou Ninias, comme le nomme Justin, était trop jeune pour tenir les rênes d'un si grand État, elle se prévalut de la ressemblance naturelle qu'il y avait entre la mère et l'enfant, se vêtit des habits de son fils et lui donna les siens, afin qu'étant pris pour elle et elle pour lui, elle pût régner en sa place. Plus tard, ayant acquis l'amour de ses sujets,

elle se fit connaître pour ce qu'elle était et fut jugée digne du trône. Quand nous disons des FEMMES généreuses qu'*elles portent le haut-de-chausses*, nous faisons allusion à cette reine, qui régna en habit d'homme.»

On trouve sans doute que Fleury de Bellingen est allé chercher trop loin l'origine d'une locution française. Cependant il aurait pu l'aller chercher plus loin encore si la fantaisie lui en eût pris. Son imagination, au lieu de s'arrêter à la reine d'Assyrie, n'avait qu'à remonter à la mère du genre humain; il lui était tout aussi aisé de démontrer qu'Ève *porta la culotte*, dans le sens propre comme dans le sens figuré de l'expression; car la Bible, parlant de nos premiers parents occupés à faire un voile à leur nudité, dit textuellement : *Consuerunt folia ficus et fecerunt sibi perizomata;* ce qu'un ancien traducteur a rendu en ces termes : *Ils cousirent des feuilles de figuier et s'en firent des culottes.* L'auteur des *Illustres proverbes* aurait du moins obtenu par une telle explication le suffrage de toutes les FEMMES, charmées de voir dans un article des livres saints la preuve irrécusable qu'elles n'ont pas moins que les hommes le droit *de porter culotte.*

Mais faisons trêve à la plaisanterie, et cherchons une origine plus raisonnable. Hue Piaucelle, un de nos plus anciens poètes, a composé un fabliau intitulé : *Sire Hains et dame Anieuse.* Ces deux époux n'étaient jamais d'accord; la FEMME contrecarrait sans cesse le mari. Celui-ci fatigué lui dit un jour : « Écoute, tu veux être la maîtresse, n'est-ce pas? moi, je veux être le maître; or, tant que nous ne céderons ni l'un ni l'autre, il ne sera pas possible de nous accorder : il faut une fois pour toutes prendre un parti; et puisque la raison n'y fait rien, décidons-en autrement.» Quand il eut parlé de la sorte, il prit un haut-de-chausses qu'il porta dans la cour de la maison, et proposa à la dame de le lui disputer, à condition que la victoire donnerait pour toujours à qui l'obtiendrait une autorité pleine et entière dans le ménage. Elle y consentit; la lutte s'engagea en présence de la commère Aupais et du voisin Simon, choisis pour témoins, et sire Hains, après avoir éprouvé la plus opiniâtre résistance de dame Anieuse, finit par emporter le prix de ce combat judiciaire. — L'abbé Massieu et Le Grand d'Aussy pensent que le fabliau de Piaucelle a donné lieu aux expressions : *Porter le haut-de-chausses* et *Porter la culotte.*

Qu'on me permette aussi une conjecture. Il me semble que ces expressions ont dû s'introduire à une époque où les caleçons et les hauts-de-chausses faisaient partie de l'habillement des dames nobles, et où celles de ces dames qui avaient pris des maris bourgeois jouissaient du privilége de leur commander et même de leur infliger la correction avec des verges lorsqu'ils ne se montraient pas assez soumis. Ces faits, qu'on serait tenté de regarder comme des épisodes fabuleux de l'*Histoire du monde renversé*, sont attestés par de graves et véridiques historiens, notamment par M. A. A. Monteil, qui connaît mieux que personne les usages et les coutumes de notre nation.

Toutefois je ne tiens pas à ma conjecture, et je suis tout disposé à convenir, si l'on veut, que les expressions dont il s'agit n'ont été fondées sur aucun fait historique. Rien n'était plus naturel que d'attribuer le costume du mari à la FEMME, qui aspire à jouer le rôle de mari. (Quitard.)

PRUDE.

1. Les contemporains de Marot estimaient fort la prude FEMME et le prude

homme; synonyme d'honnête FEMME et d'honnête homme. Aujourd'hui la prude est une tartufe de chasteté. (Philarète Chasle.)

2. Je définirai volontiers une fausse prude, une FEMME qui passe inutilement sa vie à se contraindre, à dire en vain ce qu'elle ne pense point, et à agir différemment de ce qu'elle pense, sans pouvoir jamais venir à son but. Elle veut passer pour vertueuse, et elle n'est point regardée comme telle. Elle croit tromper ceux avec qui elle vit, et personne n'est sa dupe; elle se persuade d'avoir leur estime, et elle en est méprisée. Tout ce qu'elle obtient, après avoir passé une partie de sa vie à s'observer avec soin, à se refuser ce qu'elle souhaitait le plus ardemment, c'est qu'on dise qu'elle joue fort bien son rôle, et qu'on la prendrait pour une véritable dévote.

Il est impossible que la fausse modestie puisse jamais avoir l'air de la vraie vertu. Cette dernière est simple, sans ostentation; elle est toujours uniforme, elle fuit l'éclat; mais elle ne craint point le grand jour. La première, au contraire, est recherchée dans ses manières; elle veut que ses moindres actions soient remarquées; elle est empressée de se montrer; elle appréhende cependant d'être examinée de trop près; elle a un maintien affecté qui la trahit, et qui montre ce qu'elle s'efforce de cacher avec tant de soins. Enfin, il y a entre la fausse modestie et la véritable la différence qu'il y a entre le masque et le visage. L'imitation du masque est toujours défectueuse, et ne peut jamais être assez parfaite pour que les yeux qui l'examinent ne distinguent pas la figure animée de celle qui ne l'est point.

La vertu des FEMMES prudes consiste dans des discours étudiés et débités avec affectation; celle des FEMMES sages est dans leurs actions. Les premières parlent, les autres agissent. Les unes se refusent par vanité les plaisirs les plus innocents; les autres prennent tous les amusements qu'approuvent la raison et la bienséance. Les prudes couvrent, sous le voile du mensonge et de la dissimulation, l'orgueil qui les dévore, l'envie qui les ronge, l'avarice qui les domine, l'intérêt qui les fait agir. Enfin, il n'est aucune passion qu'elles ne cherchent à cacher sous des dehors trompeurs. Les sages laissent voir naturellement leurs sentiments. Elles ne se contraignent ni dans leurs discours, ni dans leurs actions. Commes elles n'ont point à se défier ni de leur esprit ni de leur cœur, elles ne craignent ni la vivacité de l'un ni les mouvements de l'autre. Elles agissent simplement et conséquemment à ce qu'elles pensent. La franchise et la candeur paraissent dans leurs moindres actions.

Bien des FEMMES regardent la pruderie comme une ressource contre la laideur et la vieillesse. Elles croient réparer, par une feinte dévotion, les outrages de l'âge. Elles affectent de décrier la beauté et la jeunesse comme des qualités dangereuses et d'un prix modique. Elles se font un honneur de décrier ce qu'elles ne sauraient posséder, et dont l'absence leur cause une douleur d'autant plus cruelle qu'elles sont obligées de la cacher. Elles cherchent dans un maintien réservé un supplément aux grâces qui leur manquent; elles tâchent enfin d'intéresser le ciel dans leur cause, quand elles l'ont perdue avec le monde.

L'art de médire est poussé à son dernier période chez les prudes. Elles déchirent cruellement tous ceux qui excitent leur jalousie ou leur haine. Jamais elles ne parlent de la vertu que pour avoir le plaisir de blâmer ceux qui en manquent.

Il n'est rien de si singulier et peut-être de si divertissant qu'une prude amou=

reuse ; car la pruderie n'exclut point l'amour, elle en sait seulement cacher les mouvements aux yeux du public. Une prude sensible ne cherche point à vaincre sa passion, mais à la déguiser. La contrainte où elle la tient ne sert qu'à la rendre plus vive. Une FEMME de ce caractère est plus emportée qu'une autre, mais elle modère son emportement. Elle est plus jalouse, mais elle affecte plus d'indifférence ; elle est plus hardie, mais elle mesure mieux ses démarches. Cependant, malgré des soins aussi pénibles, la vérité perce au travers du nuage dont on cherche à la couvrir.... (D'Argens.) V. CHAP. XIV.

QU'EN DIRA-T-ON.

1. Le préjugé et le qu'en dira-t-on exercent plus d'empire sur les FEMMES que la raison et la vertu, ce qu'il faut moins attribuer au vice de leur cœur qu'à celui de leur éducation.

2. Quelque haut que puisse crier le qu'en dira-t-on, la voix du cœur est toujours mieux entendue.

3. Le qu'en dira-t-on était un épouvantail qui a disparu avec les sorciers, les revenants, et qui, dans ce siècle aguerri, n'effraie même plus les FEMMES.

RAISON.

..... La raison des FEMMES est une raison pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.

La relation des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la FEMME est l'œil et l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'est de l'homme que la FEMME apprend ce qu'il faut voir, et de la FEMME que l'homme apprend ce qu'il faut faire.

Si la FEMME pouvait remonter aussi bien que l'homme aux principes, et que l'homme eût aussi bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendants l'un de l'autre, ils vivraient dans une discorde éternelle, et leur société ne pourrait subsister. Mais, dans l'harmonie qui règne entre eux, tout tend à la fin commune ; on ne sait lequel met le plus du sien ; chacun suit l'impulsion de l'autre, chacun obéit, et tous deux sont les maîtres. (J.-J. Rousseau.)

RÉCONCILIATION.

Il n'en est pas des réconciliations des maris et des FEMMES comme de celles des amants et des maîtresses : celles-ci ont mille douceurs, et celles des autres ne sont, à proprement parler, qu'une trêve de querelles et de persécutions. (Mlle de Scudéri.)

RECONNAISSANCE.

Henri Tranerlob, mort à Mayence dans le quatorzième siècle, avait inséré dans ses livres des éloges flatteurs pour les FEMMES. A sa mort, les FEMMES de Mayence, en deuil, portèrent son corps depuis sa maison jusqu'à la grande église, où ses funérailles se firent à leurs dépens avec une grande magnificence. Elles versèrent de leurs meilleurs vins sur son tombeau, et ajoutèrent à cette singulière marque



de leur reconnaissance des éloges, des gémissements et des larmes. (Mme de Coicy.)

REFUS.

1. Un galant homme n'abandonne pas la FEMME qu'il poursuit pour être refusé, pourvu que ce soit un refus de chasteté, non de choix. (Montaigne.)

2. Les FEMMES attirent par le plaisir, mais ne retiennent que par le refus; de sorte que souvent elles ne peuvent bien jouir de nous qu'en se privant d'être heureuses. (Saint-Prosper.)

RELIGIEUSE.

1. Si la société tire quelque espèce de parti des moines, dit un auteur du dix-huitième siècle, il n'en est pas ainsi des religieuses. Toutes ces pieuses prisonnières sont autant de corps ensevelis. Quelques-unes de leurs communautés se chargent, à la vérité, d'élever les demoiselles; mais indépendamment qu'il n'est pas nécessaire d'enterrer deux cents personnes toutes vives pour en instruire une vingtaine, l'éducation des jeunes filles serait au moins aussi bien entre les mains de certaines FEMMES capables qui en feraient leur état qu'entre celles des nonnes. Cette éducation n'est pas sans de grands inconvénients, en ce que l'on abuse souvent de la jeunesse et de la simplicité d'une innocente créature pour la rendre l'éternelle victime de l'état suborneur et inhumain qu'on a employé à dessein d'en faire une compagne d'infortune. On sait combien les religieuses se prêtent aux intentions dénaturées des familles, qui pour avantager quelque enfant en sacrifient plusieurs, en sorte que les communautés de FEMMES se trouvent peuplées de sujets morts au monde, et qui cependant se désespèrent de n'y pouvoir pas vivre. Quand il serait vrai que ce fût de plein gré, sans violence et sans séduction, que les religieuses fissent leurs vœux, les cloîtres n'en seraient pas moins l'affreux séjour du désespoir. Peut-on raisonnablement se persuader que de jeunes filles sans expérience, et à peine en âge de raisonner, soient capables de connaître et de décider quel doit être leur état? Peut-on se répondre à soi-même d'une constance assez invariable pour oser s'assujétir à une obéissance et à un emprisonnement perpétuels? Est-on d'ailleurs maître de sa liberté et de toute son existence à quatorze ans, tandis que les lois ne permettent pas de disposer de cinq sous de capital avant vingt-cinq ans révolus? Quelles conséquences tirer d'une si dangereuse contradiction? La manière dont on pense des cloîtres est assez uniforme dans notre siècle. On plaint les religieuses, mais on les regarde comme des âmes pusillanimes, toutes occupées d'images et de confitures: les dévots se recommandent à leurs prières; les gens sensés leur portent compassion.

2. Une mère, je ne dis pas qui cède et qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait religieuse, se charge d'une âme avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution; pour qu'une telle mère ne se perde pas, il faut que la fille se sauve.

3. L'on ne connaît pas l'état d'une religieuse, la vie du cloître, et combien il est difficile d'y acquérir et d'y conserver cette paix et cette tranquillité dont on devrait jouir. Sans parler de toutes les petites misères que le cloître renferme, et auxquelles

ne se soumet pas sans peine un esprit raisonnable, sans parler non plus de cette uniformité de vie qu'on y mène, qui, à la longue, fait souvent naître l'ennui, que bientôt suit le dégoût, la raison suffirait pour se plier aux unes et pour soutenir l'autre; mais toutes les différentes passions qui y règnent, et qui en agitant le cœur de la plupart de celles qui habitent ces retraites, sont le tourment continuel des caractères heureux qui s'en trouvent exempts, l'intérêt, la jalousie, l'hypocrisie, l'ambition même, y tyrannisent les cœurs avec autant et plus d'empire que dans le monde; et à le prendre en général, on peut dire que le cloître renferme autant de vices réels que de fausses vertus.

4. L'on peut certainement vivre dans le monde aussi régulièrement que dans les cloîtres, et peut-être encore mieux. Lorsque le cœur est porté au bien, la facilité de faire ce que l'on veut empêche souvent de mal faire. Dans le mondeon a des retours à Dieu, et dans le cloître tous les retours sont pour le monde.

5. Les passions qui naissent dans le silence et l'obscurité de la retraite ont une véhémence, une force, auxquelles sont incapables d'atteindre la langueur et la délicatesse d'un monde dissipé. Un cœur isolé, forcé de se replier sur lui-même, de se parler, de se répondre, en acquiert plus de ressort et d'énergie dans ses mouvements. Une pauvre recluse s'attache dans sa solitude avec vivacité aux moindres objets qui l'intéressent, et elle les embrasse avec fureur. On peut comparer des âmes de cette espèce à ces volcans dont l'explosion est d'autant plus terrible, que la flamme a été plus comprimée et que tout lui a servi d'aliment.

6. On se tromperait fort si l'on cherchait la tranquillité dans le cloître : il est rempli de cabales et d'intrigues. L'on y espionne sans cesse pour découvrir les démarches et empoisonner les actions les plus simples. Les moindres fautes y sont regardées comme d'énormes scandales; on y obscurcit les intentions les plus droites; l'envie, qui domine tous les membres d'une communauté religieuse, inspire à tous les individus qui la composent tous les moyens de nuire : tantôt c'est une parole indiscrète qu'on traite de scandale; une faible irrévérence est regardée comme une impiété; si l'on va seul au parloir, on publiera que l'on a entendu des conversations tendres et équivoques; c'est un secret que l'on vous confie, mais que l'on est sûr qui passera bientôt de bouche en bouche : les supérieures en sont bientôt informées; elles se préviennent, s'indisposent contre vous, et malheureusement les dévotes ne reviennent jamais. Cependant la pauvre religieuse ignore ce qui se trame contre elle, et vit dans une sécurité qui la perd. Leurs soupçons, qui ne sont encore que de faibles indices, se fortifient peu à peu pour la tourmenter, et la plus légère faute est punie avec la dernière rigueur. C'est alors que l'amour-propre de la religieuse qu'on chagrine s'irrite, son cœur se révolte, elle gémit sur les injustices qu'on lui fait; l'esprit outragé par mille corrections s'afflige, la raison s'affaiblit, la piété devient tiède et incommode, elle ne trouve ni goût ni consolation dans ses devoirs, parce qu'elle ne jouit plus d'aucune tranquillité, le ressentiment la dévore; alors, plus de paix, plus d'espérance; le cœur n'est plus capable d'en goûter, étant engagé pour jamais. Ce tableau est exact et fidèle, tout effrayant qu'il soit.

RELIGION.

1. Plus on réfléchit sur l'histoire des hommes et sur la variation des empires, plus on reconnaît que l'influence des FEMMES sur la société est grande, et au delà de ce que peuvent apercevoir les myopes d'esprit. Les hommes qui ont voulu faire des innovations en matière de religion ont toujours employé les FEMMES. « Adressez-vous aux FEMMES, a dit avec aigreur un écrivain, si vous voulez répandre parmi le peuple de nouvelles idées. Elles embrassent, sans hésiter, les nouvelles opinions, parce qu'elles sont ignorantes; elles les répandent facilement, parce qu'elles sont babillardes; elles y tiennent fortement, parce qu'elles sont opiniâtres. »

Presque toutes les religions doivent aux FEMMES la rapidité de leurs conquêtes. Douées d'une imagination vive et d'un esprit ardent, animées d'un zèle pieux pour la religion qu'elles professent, elles ont été les premières dans toute espèce de culte à voler dans les flammes, à braver les échafauds, et à livrer aux tourments leurs corps faibles et délicats.

On dirait que l'âme éprouve le même plaisir à satisfaire les grandes passions qu'à les vaincre; elle n'est heureuse que par ses efforts, et pourvu qu'elle en fasse, peu lui importe qu'ils tournent contre elle-même. Voilà la raison pour laquelle les FEMMES de tous les temps se sont signalées par l'exercice des vertus les plus pénibles, ou par la souffrance des plus affreux tourments.

Il est certain que les FEMMES ont toujours surpassé les hommes dans ce zèle ardent pour la religion, qui porte à convertir, à attirer les autres à sa propre croyance, soit que par suite de leur faiblesse naturelle les FEMMES soient plus attachées à leurs opinions religieuses, qu'elles regardent comme un asile sûr contre l'infortune; soit que leur imagination vive s'enflamme avec plus d'ardeur pour des objets qui sont au-dessus de la nature et au delà même de la raison; soit que leur désir naturel de subjuguer les y porte, et les rende jalouses d'exercer leur empire sur ce qu'il y a de plus libre, sur les opinions; soit enfin par toutes ces causes ensemble. Les FEMMES placées sur le trône, en faisant servir à la religion les grâces de leur sexe, attirèrent au christianisme leurs époux et leurs sujets. Presque toute l'Europe est devenue ainsi chrétienne.

Ce zèle inné, pour ainsi dire, dans les âmes des FEMMES que les succès ne calment pas, qui ne sont pas découragées par les revers, qui ne savent pas ce que c'est que d'attendre dans le silence, et qui sont tourmentées même des choses les moins pénibles; ce zèle, dis-je, a trop souvent dégénéré en fanatisme aveugle.

Les guerres contre les Albigeois, les croisades des temps barbares, la ligue en France, et presque toutes les guerres de religion qui déshonorent les siècles passés, ont vu des FEMMES à la tête des factions. Ces fanatiques firent servir leur beauté et l'ascendant de leur sexe aux fureurs de l'esprit d'intolérance; elles surent exciter leurs époux et leurs enfants à égorger les hommes sur la terre pour leur faire acquérir le royaume des cieux.

La dernière révolution de Naples est une preuve de cette vérité : on y a vu les FEMMES du peuple irriter leurs maris contre les prétendus patriotes qu'on leur avait dépeints comme des athées.

L'Église chrétienne elle-même reconnaît cette influence des FEMMES en matière de religion, puisqu'elle permet à une catholique d'épouser un homme, quelque religion

qu'il professe, et qu'elle défend aux hommes d'épouser des FEMMES professant une autre religion.

Cette influence remarquable, démontrée par l'expérience et par l'histoire, nous apprend la nécessité d'instruire les FEMMES de la morale de la nature, qui n'est ni fanatique ni intolérante. La véritable religion ne se propage ni par le fer ni par le feu; elle n'emploie que la persuasion et la douceur. Les procédures atroces du Saint-Office sont des restes de la barbarie des temps qui virent naître l'inquisition.

Si les FEMMES influent donc, sous tant de divers rapports, sur les mœurs et les opinions, sur la morale, sur la religion et la politique, leur éducation doit être calquée sur l'étendue de leur influence. L'éducation actuelle, qui ne permet aux FEMMES d'avoir aucun caractère, qui est puérile, vaine et très-bornée, conviendrait parfaitement à des FEMMES qui n'auraient qu'une influence momentanée. Mais comme cette influence est grande et très-sensible, il importe que l'éducation y corresponde.

On me dira peut-être que l'on pourrait diminuer l'influence des FEMMES : j'en conviens; mais pourquoi former la prétention de changer les usages, les mœurs, et peut-être la nature elle-même, plutôt que de perfectionner l'éducation des FEMMES, et de l'adapter aux mœurs actuelles? Les mœurs sont-elles corrompues? que l'éducation soit forte, solide et éclairée. Une régénération complète des mœurs, si toutefois elle n'est pas impossible, ne pourrait être que l'ouvrage de plusieurs siècles. Améliorer l'éducation du sexe, c'est l'ouvrage de quelques années.... (Catalani.)

2. Dans toutes les religions les FEMMES ont influé sur le culte, comme prêtresses ou comme victimes des dieux. La constitution physique de leur sexe les expose à des infirmités singulières, dont les causes et les accidents ont quelque chose d'inexplicable et de merveilleux. Dès lors, c'est par elles, c'est en elles que s'opèrent ces prodiges que l'ascendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes, doublement fascinés par l'amour et par l'ignorance. Les imposteurs ont toujours profité de ces dispositions pour étayer leur puissance sur la faiblesse des FEMMES pour le merveilleux, et sur la faiblesse des hommes pour les FEMMES.

Les extases, les apparitions, les frayeurs et les ravissements, toutes les sortes de convulsions appartiennent à la sensibilité du genre nerveux.

Comme c'est surtout après la puberté que les spasmes et les vapeurs se manifestent, le célibat est très-propre à les en retenir dans le sexe le plus susceptible de ces symptômes. Aussi la virginité fut-elle de tout temps convenable à la religion. La dévotion s'empare aisément d'un jeune cœur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les personnes nubiles en qui les visions se sont manifestées ont prétendu ne connaître point d'hommes : elles en ont été plus respectées par les deux sexes... (L'abbé Raynal.)

3. Quel grand usage les FEMMES n'ont-elles pas fait de ce zèle de religion qui cherche à convertir? Faisant servir à ce grand objet les charmes de leur sexe, et attirant à leur croyance leurs époux, elles ont rendue chrétienne une bonne partie de l'Europe.

C'est par elles que l'Angleterre, la France, une grande partie de l'Allemagne, la Bohême, la Pologne, la Lithuanie, la Russie, ont reçu l'Évangile, et que la Lombardie et l'Espagne ont renoncé aux opinions d'Arius. (Mme de Coicy.)

4. ... Par cela même que la conduite de la FEMME est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité.

Toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute FEMME celle de son mari.

Quand cette religion serait fausse, la docilité qui soumet la mère et la fille à l'ordre de la nature efface auprès de Dieu le péché de l'erreur.

Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des pères et des maris comme celle de l'Église.

Ne pouvant tirer d'elles seules la règle de leur foi, les FEMMES ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence et de la raison; mais, se laissant entraîner par mille impulsions étrangères, elles sont toujours en deçà ou au delà du vrai.

Toujours extrêmes, elles sont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point savoir réunir la sagesse et la piété.

La source du mal n'est pas seulement dans le caractère outré de leur sexe, mais aussi dans l'autorité mal réglée du nôtre: le libertinage des mœurs la fait mépriser, l'effroi du repentir la rend tyrannique, et voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu. (J.-J. Rousseau.)

5. Quand une FEMME appelle la religion à son secours, soit pour résister aux attaques d'un homme, soit pour expier ses prétendus péchés galants, on peut dire qu'elle a l'esprit borné ou le cœur corrompu.

La FEMME athée.

6. Si la morale porte tout entière sur le dogme de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, un père, un fils, des époux, n'ont aucun intérêt à être incrédules. Eh! comment, par exemple, concevoir qu'une FEMME puisse être athée? Qui appuiera ce roseau, si la religion n'en soutient la fragilité? Être le plus faible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la perte de ses charmes, qui le soutiendra, cet être qui sourit et qui meurt, si son espoir n'est point au delà d'une existence éphémère? Par le seul intérêt de sa beauté, la FEMME doit être pieuse. Douceur, soumission, aménité, tendresse, sont une partie des charmes que le Créateur prodigua à notre première mère, et la philosophie est mortelle à telle sorte d'attraits.

La FEMME, qui a naturellement l'instinct du mystère; qui prend plaisir à se voiler; qui ne découvre jamais qu'une moitié de ses grâces et de sa pensée; qui peut être devinée, mais non connue; qui, comme mère et comme vierge, est pleine de secrets; qui séduit partout par son ignorance; qui fut formée par la vertu et le sentiment le plus mystérieux, la pudeur et l'amour; cette FEMME, renonçant aux doux instincts de son sexe, ira d'une main faible et téméraire chercher à soulever l'épais rideau qui recouvre la Divinité! A qui pense-t-elle plaire par cet effort sacrilége? Croit-elle, en joignant ses ridicules blasphèmes et sa frivole métaphysique aux imprécations des Spinosa et aux sophismes des Bayle, nous donner une grande idée de son génie? Sans doute elle n'a pas dessein de se choisir un époux: quel homme de bon sens voudrait s'associer à une compagne impie?

L'épouse incrédule a rarement l'idée de ses devoirs; elle passe ses jours ou à raisonner sur la vertu sans la pratiquer, ou à suivre ses plaisirs dans le tourbillon du monde. Sa tête est vide, son âme creuse; l'ennui la dévore; elle n'a ni Dieu ni soins domestiques, pour remplir l'abîme de ses moments.

Le jour vengeur approche; le Temps arrive, menant la Vieillesse par la main. Le

spectre aux cheveux blancs, aux épaules voûtées, aux mains de glace, s'assied sur le seuil du logis de la FEMME incrédule; elle l'aperçoit et pousse un cri. Mais qui peut entendre sa voix? Est-ce un époux? Il n'y en a plus pour elle. Sont-ce des enfants? Perdus par une éducation impie et par l'exemple maternel, se soucient-ils de leur mère? Si elle regarde dans le passé, elle n'aperçoit qu'un désert où ses vertus n'ont point laissé de traces. Pour la première fois sa pensée se tourne vers le ciel; elle commence à croire qu'il eût été plus doux d'avoir une religion. Regret inutile! la dernière punition de l'athéisme dans ce monde est de désirer la foi sans pouvoir l'obtenir. Quand, au bout de sa carrière, on reconnaît le mensonge d'une fausse philosophie; quand le néant, comme un astre funeste, commence à se lever sur l'horizon de la mort, on voudrait revenir à Dieu, et il n'est plus temps: l'esprit, abruti par l'incrédulité, rejette toute conviction. Oh! qu'alors la solitude est profonde, lorsque la Divinité et les hommes se retirent à la fois! Elle meurt, cette FEMME, elle expire entre les bras d'une garde payée, ou d'un homme dégoûté par ses souffrances, qui trouve qu'elle a résisté au mal bien de jours. Un chétif cercueil renferme toute l'infortunée: on ne voit à ses funérailles ni une fille échevelée, ni des gendres et des petits-fils en pleurs; digne cortége qui, avec la bénédiction du peuple et le chant des prêtres, accompagne au tombeau la mère de famille. Peut-être seulement un fils inconnu, qui ignore le honteux secret de sa naissance, rencontre par hasard le convoi; il s'étonne de l'abandon de cette bière et demande le nom du cadavre. (Chateaubriand.)

La FEMME théiste.

7. Que différent est le sort de la FEMME religieuse! Ses jours sont environnés de joie, sa vie est pleine d'amour; son époux, ses enfants, ses domestiques la respectent et la chérissent: tous reposent en elle une aveugle confiance, parce qu'ils croient fermement à la fidélité de celle qui est fidèle à son Dieu. La foi de cette chrétienne se fortifie par son bonheur, et son bonheur par sa foi; elle croit en Dieu parce qu'elle est heureuse, et elle est heureuse parce qu'elle croit en Dieu.

Il suffit qu'une mère voie sourire son enfant pour être convaincue de la réalité d'une félicité suprême. La bonté de la Providence se montre tout entière dans le berceau de l'homme. Quels accords touchants! Ne seraient-ils que les effets d'une insensible matière? L'enfant naît, la mamelle est pleine; la bouche du jeune convive n'est point armée, de peur de blesser la coupe du banquet maternel; il croît, le lait devient plus nourrissant; on le sèvre, la merveilleuse fontaine tarit. Cette FEMME si faible a tout à coup acquis des forces qui la font surmonter des fatigues que ne pourrait supporter l'homme le plus robuste.

Qu'est-ce qui la réveille au milieu de la nuit, au moment même où son fils va demander le repas accoutumé? D'où lui vient cette adresse qu'elle n'avait jamais eue? Comme elle touche cette tendre fleur sans la briser! Ses soins semblent être le fruit de l'expérience de toute sa vie, et cependant c'est là son premier-né! Le moindre bruit épouvantait la vierge: où sont les armées, les foudres, les périls qui feront pâlir la mère? Jadis il fallait à cette FEMME une nourriture délicate, une robe fine, une couche molle; le moindre souffle de l'air l'incommodait: à présent, un pain grossier, un vêtement de bure, une poignée de paille, la pluie et les vents ne lui importent guère, tandis qu'elle a dans sa mamelle une goutte de lait pour nourrir son fils, et dans ses haillons un coin de manteau pour l'envelopper. (Id.)

RENDEZ-VOUS.

En Espagne, les FEMMES donnent les premiers rendez-vous dans les églises; c'est là où l'on conclut les derniers marchés; on les exécute chez les FEMMES qui passent pour des saintes, et chez qui les jeunes personnes peuvent aller sans conséquence. Il est peu de dames espagnoles qui n'aient quelque vénérable amie, couverte de scapulaires et d'*Agnus Dei*. Un mari serait regardé comme un fou ou comme un hérétique, s'il osait se figurer qu'une de ces FEMMES respectable par son âge, et par le rang qu'elle tient dans la très-sainte confrérie de Saint-François depuis plus de vingt ans, fût capable de prêter son ministère à un rendez-vous amoureux.

REPRÉSAILLE.

La seule représaille qui dépende de la FEMME est suivie du trouble domestique, et punie d'un mépris plus ou moins marqué, selon que la nation a plus ou moins de mœurs. (Diderot.)

REPROCHE.

Les reproches des FEMMES sont les plus mauvais moyens dont elles puissent se servir pour réchauffer le cœur ou de leur amant ou de leur mari : ils amènent presque toujours la haine à la suite du refroidissement.

RÉPUTATION.

1. Les réputations dans les FEMMES ne sont pas si difficiles à obtenir que celles des hommes. Filles dociles, épouses soumises, tendres mères, c'est en remplissant ces doux devoirs que nous devenons respectables : mais nous ne sommes guère destinées à faire du bruit dans le monde qu'en passant condamnation sur des articles essentiels. Car il y a une autre réputation, qui malheureusement nous donne le plus de consistance dans la société, et à laquelle nous aspirons toutes, celle de FEMMES aimables. La corruption des mœurs a fait croire qu'il était impossible d'être aimable et estimable en même temps. Plusieurs FEMMES ont souvent négligé la qualité la plus éminente pour courir après celle qui était la plus fêtée, sans cependant avoir pu y atteindre : mais j'ai vu des FEMMES posséder l'une et l'autre à la fois, en dépit de nos libertins. Le beau vernis ne brille jamais autant que lorsqu'il couvre les fleurs les mieux dessinées : celui de l'amabilité ne charme jamais si vivement que lorsqu'il est appliqué aux qualités les plus solides. FEMMES! désirez-vous mériter et obtenir infailliblement la plus satisfaisante des réputations, celle de l'amabilité? C'est par la douceur, par la bonne humeur, par la gaieté, que l'on donne cette pointe de vivacité à l'esprit, qui le rend saillant dans la conversation. La légèreté, la grâce sont l'apanage de notre sexe : pour peu que le jugement nous guide, l'amour de plaire nous rend aimables sans qu'il en coûte à la délicatesse de notre état. Voyez des gens de mérite, ce sont eux qui donnent les réputations : c'est par le choix surtout de ses premiers amis qu'une FEMME annonce la sienne dans le monde. Que de difficultés pour réparer le faux pas d'un mauvais choix de notre jeunesse! Au contraire, combien de fausses démarches n'ont pas été pardonnées lorsque des amis respectables et solides se sont prêtés à les défendre ou à les faire oublier dans une FEMME qu'ils ont crue digne de leur estime? En Italie surtout, la vigne a besoin d'un ormeau qui puisse lui servir d'appui et l'élever au-dessus des attentats des mains

téméraires, et lui faire déployer la richesse de son feuillage et la beauté de ses fruits; sans quoi elle rampe, elle est foulée par tous les passants, qui daignent à peine en cueillir les raisins méprisés. (C[sse] de Rosemberg.)

2. Dans son intérieur, une FEMME ne doit désirer que la réputation d'une FEMME sensée; dans le monde, elle ne doit chercher que la réputation d'une FEMME aimable. (M[me] C. Fée.)

3. La FEMME estimable est la FEMME laborieuse, occupée des soins domestiques, et dont on ne parle pas, et non ces FEMMES qui ignorent ou dédaignent ce qu'il leur faut savoir privativement à tout, ou qui ne savent faire œuvre de leurs doigts. (Bonnin.)

4. La FEMME qui fait parler d'elle perd l'estime des gens sensés, en raison du bruit qu'elle fait dans le monde. (Id.)

5. La nature a dit à la FEMME : Sois belle si tu peux, sage si tu veux; mais sois considérée, il le faut. (Beaumarchais.)

6. La FEMME qui désire que son amant jouisse d'une grande réputation espère sans doute qu'on lui pardonnera plus facilement le sacrifice de la sienne. (Beauchêne.)

7. Ce n'est pas toujours dans le temps que l'amant est heureux que la FEMME donne atteinte à sa réputation; mais ce sont les imprudences qui ont été faites dans le temps qui a précédé la victoire. Dès que les préliminaires sont réglés, dès que les parties sont d'accord, rien ne paraît au dehors, rien ne transpire; et si l'on s'aperçoit des liaisons, ce n'est que par le souvenir de ce qui s'est passé dans un temps perdu pour l'amour.

8. La FEMME de bonne réputation est celle dont on ne parle point.

9. Lorsqu'il arrive à une FEMME d'être le sujet d'une querelle, sa vertu souffre et n'est que difficilement à l'abri des soupçons injurieux. La réputation d'une FEMME est semblable à ces étoffes de soie où la tache la plus légère ternit la fraîcheur et le lustre, quelque soin qu'on prenne pour l'enlever.

10. Recevoir les vœux d'un amant ou les satisfaire est pour le public à peu près la même chose : l'un fait toujours supposer l'autre, et lorsqu'une fois il a décidé d'une réputation, quelque injuste que soit le jugement qu'il en porte, c'est sans appel et sans retour.

11. Seule et de sang-froid, une FEMME raisonnable préférera toujours la bonne réputation à la célébrité : mettez-la vis-à-vis de rivales qui puissent lui disputer le prix de la beauté, dût-elle perdre cette réputation dont elle était si jalouse, dût-elle se compromettre mille fois, rien pour elle n'est égal au plaisir de se voir préférée.

RÉSIGNATION.

Du jour où une FEMME a prononcé ce mot terrible : « Que voulez-vous ! il a bien fallu se résigner... » Tremblez si vous êtes son mari ou son tyran; à dater de ce jour, décachetez sa correspondance, interrogez tous les tiroirs de sa commode, de

son secrétaire, de sa table à ouvrage, ne dormez plus que d'un œil, et refusez toute boisson acidulée. (Mme E. de Girardin.)

RICHESSE. — PAUVRETÉ.

1. Pauvres qui avez faim et qui passez en haillons sous les portiques des palais, si dans votre misérable réduit souffre avec vous et vous attend une compagne qui vous aime, ne portez pas envie à ceux qui habitent ces demeures insolentes de luxe; plaignez-les, car ils n'aiment personne et personne ne les aime; tout le monde les flatte, et ils méprisent leurs adulateurs; la foule qui fait du bruit autour d'eux les fatigue, et lorsqu'elle s'est retirée, il se fait autour d'eux une solitude plus morne que celle du tombeau.

Vous leur portez envie, pauvres jeunes ouvriers qui revenez le soir avec une FEMME nouvellement aimée et qui chantez en oubliant les travaux du jour!

Et eux peut-être, cachés derrière leurs grands rideaux de soie, ils vous regardent aussi avec jalousie et sentent des larmes plein leur cœur.

L'or est un compagnon si froid et si insensible, c'est une épouse si dure et si repoussante au baiser!

Mais, direz-vous, avec de l'or on peut avoir toutes les FEMMES qu'on désire. Vous voulez dire que, dans notre société maudite, on peut, en donnant un peu de ce métal sacrilége, flétrir et déshonorer qui l'on veut. On peut payer des affronts et acheter des crimes, mais on n'achète pas l'amour.

Or des caresses sans amour sont comme du vin mêlé de fiel et d'absinthe; c'est comme le citron de Gomorrhe, qui tente les lèvres du voyageur et remplit sa bouche de cendre amère.

Oh! plaignez les riches et pleurez sur eux, pauvres qui vous aimez! car Dieu vous a donné le royaume du ciel et ne leur a laissé que l'enfer.

Si le bonheur est quelque part sur la terre, c'est dans la petite chambre de l'homme du peuple qui aime sa FEMME et qui en est aimé.

Ils supportent les travaux du jour en songeant l'un à l'autre, et le soir, heureux de se retrouver, ils se délassent par des entretiens d'amour.

Ils font peu de projets pour l'avenir, leur avenir est devant eux; ils s'aiment, et que leur faut-il davantage?

L'amour est cette perle précieuse qu'il faut acheter à quelque prix que ce soit, fallût-il pour cela se dépouiller de tout; car on retrouve tout dans l'amour, et même plus encore. (L'abbé Constant.)

2. La FEMME ne recherche que la richesse et la puissance : partout où elles sont accourt la volupté volage. Semblables aux papillons, c'est la lumière qui attire les belles. (Byron.)

RIDICULE.

1. Les ridicules des FEMMES sont moins choquants que ceux des hommes, tant elles ont l'art ou le secret de tout embellir.

2. Les ridicules d'une FEMME âgée sont une espèce de supercherie que l'on ne pardonne point. (Csse de Rosemberg.)

RIRE. — SOURIRE.

Il n'y a que les sots qui rient avec cette facilité, mademoiselle, disait une très-grave dame à sa fille : vous avez toujours le rire à la bouche ; à seize ans il est temps de sourire ; les éclats de la gaieté sont indécents, et ils indiquent du vide dans l'esprit. Le rire fréquent a d'autres inconvénients pour les FEMMES : il étend les traits, il sillonne le front, les joues, il ternit l'émail des dents, qu'il expose à l'air trop souvent, et imprime même sur les lèvres de petites rides qui ôtent la fraîcheur d'une jolie bouche. — La petite personne composa d'abord sa physionomie le plus sérieusement qu'il lui fut possible, et eut alors cet air sot que sa mère s'efforçait de proscrire. La régularité des traits avait besoin de cette petite convulsion pour y ajouter de l'expression ; c'était en elle l'effet de sa gaieté naturelle : ses yeux s'allumaient, sa vivacité s'annonçait par ses regards rapides, et n'eussent-ils indiqué que l'étourderie, j'aurais préféré ce défaut, que l'on corrige aisément, à l'air statue que le maintien ordonné par la mère devait répandre sur le visage de cette jeune personne. Cette leçon me déplut ; le sourire de commande est haïssable ; il décèle la petitesse de l'esprit et l'imposture de l'éducation dans le point le plus condamnable, celui de la dissimulation. Il y a le sourire touchant du sentiment, de l'honnêteté, le seul qui soit intéressant : c'est celui que l'on se doit les uns aux autres dans la conversation, en signe d'approbation. Ce sourire devient précieux, surtout s'il part d'une âme que le chagrin personnel pourrait dispenser de cette attention délicate : il diffère de la dissimulation en ce qu'il ne s'accorde qu'avec économie et justice. Tant mieux si les jeunes personnes rient facilement. A mesure que les idées se gravent dans leurs âmes neuves, c'est la teinte qu'elles y portent qui influe le plus sur le caractère qu'elles auront ensuite.... La curiosité, l'apanage de l'innocence, cherche plutôt dans les objets le côté ridicule que le côté sérieux. L'enfant rit de tout ce qu'il ignore : celui qui ne fait que sourire, c'est qu'ayant déjà deviné, il cherche à vous en imposer....

..... Le sourire de la dissimulation n'est pas mon fait : je prononce ouvertement mon opinion sur toutes les matières que je crois entendre, et lorsque je ne les entends pas, ou j'ai le courage d'en demander l'explication, où je me tais si ma curiosité n'est point émue. Pour le rire social de l'approbation, je n'en suis point avare : j'aime mes semblables, surtout les FEMMES, et j'ai un plaisir très-sensible lorsque je puis relever, par la voix ou par le geste, quelque trait de leur esprit ou de leur sentiment. Le geste du sourire est très-efficace pour cela ; il encourage, et l'on s'en sert avec succès. Le coup d'œil qu'une FEMME timide jette à la dérobée sur une physionomie imposante, sur laquelle elle trouve ce signe engageant d'approbation, la relève infiniment à ses propres yeux, et la dispose à s'estimer soi-même, ce que je crois très-nécessaire pour se rendre estimable aux autres.

Riez de bonne foi, charmante et naïve jeunesse ! le temps du sourire ne viendra que trop tôt : rarement vous souriez à présent sans rougir ; le sourire n'est donc pas tout à fait pur. Après viendront les années du sourire adroitement ménagé : un air calme et serein cachera souvent le véritable état de votre âme agitée. Le second âge une fois passé, et le roman des passions achevé, vous ne vous émanciperez plus avec le sourire ; vos traits auront déjà perdu toute cette douce élasticité qui les mettait en mouvement avec mollesse. Le ciseau du temps aura creusé

les sillons dessinés par les passions sur vos visages; il en aura fait des rides ineffaçables. A quoi vous servirait alors un sourire gauche, qui annoncerait des prétentions ridicules? Un air de réflexion et de bonté est tout ce qui vous reste à prendre : c'est là la marche des révolutions ordinaires sur le visage d'une FEMME. (C^sse de Rosemberg.)

RIVALE.

Quand une FEMME apprend que sa rivale a perdu sa fortune, elle se dit *in petto :* Enfin, je ne serai plus éclipsée par son faste !

RIVALITÉ.

Si les liaisons entre FEMMES rapprochent les hommes, ce sont les FEMMES qui les premières provoquent les hommes à rompre ces rapports de société. En effet, dès qu'il s'établit entre FEMMES une rivalité d'amour, de beauté et de fortune, la haine succède au peu d'attachement qu'elles avaient les unes pour les autres. Les prétextes ne leur manquent jamais pour rompre; mais, à défaut de prétextes plausibles, elles s'arrangent toujours de manière à ce qu'on les accuse plutôt d'injustice que d'envie. (S-o...)

RÔLE.

1. Dans un état privé, les FEMMES ne jouent point un rôle impunément. Sont-elles galantes ? on les méprise. Sont-elles intrigantes ? on les redoute. Affichent-elles la science ou le bel esprit? si leurs ouvrages sont mauvais, on les siffle; s'ils sont bons, on les leur ôte, et il ne leur reste que le ridicule de s'en être dit les auteurs. (Mme d'Arconville.)

2. Les FEMMES ne jouent presque jamais de rôle dans le monde par elles-mêmes que par l'indécence, l'intrigue ou le ridicule (Id.)

ROMAN.

1. Ces romans dont les bibliothèques sont encombrées trompent un grand nombre de jeunes têtes, malgré le mépris qui devrait en détruire absolument l'autorité. Ils séduisent tous les jours ces esprits bornés. On s'habitue à confondre avec l'expression réelle des sentiments ce jargon fastidieux des hommes qui se consument, qui se meurent; qui ont des transports, des tourments et des flammes. Cependant une véritable affection ne s'exprime point comme la passion du coin, et plusieurs mots de *Julie* même ne sont pas dans la langue de l'homme aimant. Celui qui s'exprime avec une burlesque exagération est incapable d'aimer, et tous ces aimables seront au moins indifférents au cœur fait pour l'amour. (Senancour.)

2. Les FEMMES ont un goût décidé pour les romans; elles dévorent avec avidité ces sortes d'ouvrages : plus les héros en sont tendres et malheureux, les faits extraordinaires, et plus elles y trouvent d'agréments. Entraînées comme par un charme séduisant, elles se hâtent d'arriver à la conclusion, et ne quittent point ces sortes de livres qu'elles ne les aient dévorés d'un bout à l'autre.

3. Il serait à désirer pour le sexe, dit Catalani, que les faiseurs de romans et les poètes n'existassent nullement. Pour un roman ou un poète dont la morale est pure,

il en est cent qui corrompent la morale des FEMMES, puisque la fiction et l'exagération forment leur essence. Toujours au delà de la réalité, ils ne se repaissent que de chimères, ils ne marchent que par bonds, ils ne prouvent que par images. La lecture trop fréquente de ces livres gâte peu à peu le jugement, donne à l'esprit une façon de voir trop étrangère à la société où nous vivons, et des moins favorables aux usages communs de la vie.

Les romans surtout qui excitent la curiosité sans donner aucun aliment à l'esprit inspirent des idées fausses, enflamment l'imagination, affaiblissent la pudeur, portent le désordre dans le cœur, et pour peu qu'une fille soit disposée à la sensibilité et à la tendresse, ils accélèrent et développent son penchant. Quel est en effet le but des romans? Ils n'en ont point d'autre que d'augmenter les charmes et l'illusion de l'amour, en le présentant sous un point de vue plus séduisant; rien n'est plus dangereux pour une jeune demoiselle : elle boit le poison dans un vase dont les bords sont enduits de miel.

4. Laisser une FEMME libre de lire les livres que la nature de son esprit la porte à choisir?... Mais c'est introduire l'étincelle dans une sainte-barbe; c'est pis que cela : c'est apprendre à votre FEMME à se passer de vous, à vivre dans un monde imaginaire, dans un paradis. Car que lisent les FEMMES? Des ouvrages passionnés, les *Confessions* de Jean-Jacques, des romans, et toutes ces compositions qui agissent le plus puissamment sur leur sensibilité. Elles n'aiment ni la raison ni les fruits mûrs. Or, avez-vous jamais songé aux phénomènes produits par ces poétiques lectures? (De Balzac.)

ROUGEUR. — ROUGIR.

1. On apprend aux FEMMES que la rougeur relève leurs grâces; elles se forment à rougir : c'est un art qui leur devient aussi facile que celui des larmes; tandis que les hommes, prenant la rougeur pour la marque d'une mauvaise conscience ou de la timidité, n'apportent pas moins d'étude à la cacher.

2. Quand une fille cesse de rougir, elle a perdu le charme le plus puissant de la beauté. Cette extrême sensibilité, dont la rougeur est l'indice, peut être une faiblesse, un inconvénient pour les hommes; mais elle est particulièrement séduisante chez les FEMMES. La rougeur est si loin d'être la suite ordinaire de la faute, qu'elle est la compagne ordinaire de l'innocence, lorsqu'elle n'est point l'effet du manége et de l'artifice.

RUSE

1. La FEMME est plus crédule et plus jalouse, plus malicieuse et plus tracassière que l'homme; elle a des ruses que nous ignorons, et une vanité qui accompagne ses vertus comme ses vices; elle est enfin inconstante, capricieuse et volage. (Sénèque.)

2. La ruse est un talent naturel au sexe; et, persuadé que tous les penchants naturels sont bons et droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les FEMMES mêmes : nos gênantes institu-

tions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font pour ainsi dire que de naître : qu'on les compare avec les petits garçons du même âge, et si ceux-ci ne paraissent lourds, étourdis, bêtes, auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement.....

..... Ce qui est est bien, et aucune loi générale n'est mauvaise. Cette adresse particulière donnée au sexe est un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins ; sans quoi la FEMME ne serait pas la compagne de l'homme, elle serait son esclave : c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient son égale, et qu'elle le gouverne en lui obéissant. La FEMME a tout contre elle, ses défauts, sa timidité, sa faiblesse ; elle n'a pour elle que son art et sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre ? Mais la beauté n'est pas générale ; elle périt par mille accidents, elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe ; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, et qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse, mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre et de se prévaloir de nos propres avantages. On ne sait pas combien cette adresse des FEMMES nous est utile à nous-mêmes ; combien elle ajoute de charmes à la société des deux sexes ; combien elle sert à réprimer la pétulance des enfants ; combien elle contient de maris brutaux ; combien elle maintient de bons ménages, que la discorde troublerait sans cela. Les FEMMES artificieuses et méchantes en abusent, je le sais bien ; mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas ? Ne détruisons point les instruments du bonheur parce que les méchants s'en servent quelquefois à nuire. (J.-J. Rousseau.)

3. ..... Il faut qu'une FEMME qui veut conserver plusieurs amants persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, et qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé ? placez un homme entre deux FEMMES avec chacune desquelles il aura des liaisons secrètes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une FEMME entre deux hommes, et sûrement l'exemple ne sera pas plus rare, vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux et fera que chacun se rira de l'autre. Or, si cette FEMME leur témoignait la même confiance et prenait avec eux la même familiarité, comment seraient-ils un instant ses dupes ? En les traitant également, ne montrerait-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entre eux de l'inégalité ; elle fait si bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, et que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun, content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le désir général de plaire, la coquetterie suggère de semblables moyens : les caprices ne feraient que rebuter, s'ils n'étaient sagement ménagés ; et c'est en les dispensant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines et continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans le cœur des hommes, et qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle aperçoit la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer ? Or cet art s'apprend-il ? Non ; il naît avec les

FEMMES ; elles l'ont toutes, et jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caractères distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont la science des FEMMES, l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est, et l'on a vu pourquoi cela doit être. Les FEMMES sont fausses, nous dit-on. Elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse et non pas la fausseté ; dans les vrais penchants de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche quand ce n'est pas elles qui doit parler ? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, et doit le dire ; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, et cet accent ne sait point mentir. La FEMME n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme sans avoir le même droit de les témoigner ? Son sort serait trop cruel si, même dans les désirs légitimes, elle n'avait un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir. Faut-il que sa pudeur la rende malheureuse ? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchants sans les découvrir ? De quelle adresse n'a-t-elle pas besoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder ! Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paraître songer à lui ! Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée et sa fuite maladroite ! Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela ? Ira-t-elle dire au berger qui la suit entre les saules qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'attirer ? Elle mentirait, pour ainsi dire ; car alors elle ne l'attirerait plus. Plus une FEMME a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste et vraie, on en fait une loi de l'honnêteté. (J.-J. Rousseau.)

4. Une FEMME épuise sa complaisance à l'égard des étrangers ; rien de plus affable, de plus prévenant ; elle plaît à tout le monde, et l'on croit son mari heureux d'avoir une compagne aussi gracieuse : il serait tel en effet, si elle avait les mêmes égards pour lui ; mais l'habitude de se voir l'un et l'autre engendre le dégoût ; le mépris ne tarde pas, et la dépendance où l'on voudrait qu'elle vécût, le bon ordre l'exigeant, l'indispose furieusement contre un mari raisonnable. C'est un ange au dehors, dit Montaigne, qui se transforme en démon dans la maison, et qui ne laisse échapper aucune occasion de contrarier un malheureux époux et de lui donner tout le désagrément qu'elle peut. Telle était sans doute celle dont parle Plutarque, qu'un gentilhomme avait épousée, et qu'il répudia, quoiqu'elle parût accomplie ; ses amis lui en ayant témoigné leur surprise, il leur dit : « Voyez mon soulier, ne vous semble-t-il pas bien fait ? Aucun de vous ne pourra deviner l'endroit où il me blesse. » (Le P. Joly, capucin.)

5. Il y a des FEMMES, dit Sénèque, qui portent toujours un piége sur leur langue ; elles savent mêler les caresses à leur profit, feindre de l'amitié lorsqu'elles en manquent, et cacher la haine sous le voile de l'adulation. Ces dehors qu'elles prennent avec un mari servent à déguiser leurs intrigues. C'est ordinairement quand elles sont plus infidèles qu'elles feignent plus d'attachement et se montrent plus empressées. (Id.)

6. Une FEMME avait fait faire son portrait à l'insu de son mari, et le destinait à quelque amant. Sa petite fille lui dit : Je dirai à papa que tu as fait faire ton portrait. — Ne t'avise pas de cela, ou je te fouette. — Qu'est-ce que cela fait, maman, puisque tu l'as caché ?

7. La ruse est le premier présent que les FEMMES reçoivent de la nature, la vanité est le second ; la première leur tient lieu de force, et souvent les sert mieux qu'elle ; la seconde leur répartit tous les autres défauts et les vices qu'on leur reproche.

8. Comme un ressort courbé par un poids dont on le charge tend toujours à repousser l'obstacle qui le presse, de même les FEMMES privées injustement de la liberté font constamment des efforts pour tromper les tyrans qui les tiennent éloignées du monde et des plaisirs de la société. L'habitude, la nature et le désir de la liberté rendent les FEMMES industrieuses et habiles dans l'art des supercheries qui peuvent relâcher leurs fers ou favoriser une intrigue. (Alexandre.)

SAGACITÉ.

Les FEMMES ont un tact exquis pour découvrir les différents caractères des hommes ; les nuances qui les distinguent ne leur échappent pas. C'est à la nécessité de leur plaire qu'elles doivent cette précieuse sagacité qui fait que la plus médiocre d'entre elles connaît mieux les hommes de la société que le philosophe le plus éclairé ne connaît ses disciples et ses amis. (Beauchêne.)

SAGESSE.

1. Une FEMME, pour être sage en ses mœurs, ne doit pas ignorer ce que c'est que la sagesse ; et pour qu'elle imite la pureté des anges, si faut-il que ses pensées ne restent pas enfoncées dans la matière. (F. de Grenaille.)

2. Reines de l'univers ! c'est en perdant la sagesse que vous perdez votre empire. Tant que la renommée, en publiant vos charmes, proclame aussi vos vertus, vous régnez par l'estime sur les hommes qui vous connaissent, et par l'opinion sur les hommes qui ne vous connaissent pas. Le respect, qui partout ailleurs semble exclure l'amour, lui sert auprès de vous de guide et d'interprète. On se fait gloire de vous respecter, parce qu'on s'honore de savoir vous apprécier. On rougirait de ne pas vous aimer, et l'on ne rougit pas de vous aimer sans espoir. L'amour vous sacrifie ses plaisirs, et la vanité ses triomphes. D'autant plus indépendantes de vos sujets que votre pouvoir se fonde sur leur dépendance volontaire, vous maîtrisez leurs pensées et subjuguez leurs passions tant que la sagesse règne sur les vôtres. Mais dès qu'elle abandonne les rênes de votre empire, votre condition devient pareille à celle d'un prince faible qui a perdu son premier ministre : soudain ceux qui rampaient sous son autorité s'en disputent les débris et siégent insolemment sur les degrés du trône. La moindre faveur accordée à un seul devient un titre pour tous les autres. Ce qu'ils n'eussent osé espérer hier, ils le demandent aujourd'hui, et leur audace exige ce qu'ils demandent. Craignant l'influence de vos favoris, cédant à l'importunité de ceux qui prétendent l'être, redoutant les prétentions de ceux qui le seront un jour, tyrannisées par le soupçon, la faiblesse et la crainte, et du pouvoir suprême précipitées dans une honteuse servitude, vous éprouvez qu'il est plus difficile de régner sans la sagesse que de servir avec elle. (Demoustier.)

3. Une FEMME est souvent aussi sage que près de cesser de l'être.

4. Une FEMME sage était aux yeux d'Helvétius un monstre qui n'existait nulle part. (Grimm.)

5. La véritable sagesse demande moins d'éclat dans une FEMME à l'extérieur que de sérénité dans l'intérieur. Elles doivent combattre l'amour-propre, se rendre aimables aux autres, et ne pas se le paraître à elles-mêmes : tout cela est très-difficile dans l'exécution.

6. On est dans ce siècle pervers si enclin à mal penser, que lorsqu'on entend vanter la sagesse d'une FEMME, on croit à propos d'en user comme à l'égard de ces nouvelles extraordinaires dont on dit qu'elles demandent confirmation.

7. Le lot d'une FEMME sage et raisonnable est un état de sacrifice perpétuel : voilà sans doute pourquoi il est si peu de ces FEMMES-là.

8. Les hommes ont plusieurs routes qui les conduisent à la gloire ou à la considération, mais la sagesse est l'unique vertu des FEMMES.

9. Les FEMMES aiment véritablement la sagesse, mais encore plus à passer pour sages; et quand elles ont une fois perdu l'honneur, selon l'opinion commune, elles ne s'obstinent pas longtemps à le conserver. V. VERTU.

SAVOIR.

La plupart des FEMMES n'apprennent que pour qu'on dise qu'elles savent, et se soucient fort peu de savoir en effet. (Mme d'Arconville.)

SECRET.

Les FEMMES, en général, aimeraient mieux se priver du plaisir de savoir un secret que de renoncer à celui de le publier. V. INDISCRÉTION.

SÉDUCTION.

Aujourd'hui que le gouvernement représentatif a mis à nu le cœur des hommes, l'un se vendant pour un ruban, l'autre pour un emploi, avons-nous le droit d'accuser les FEMMES de ne pas toujours résister aux offres séductrices qui leur sont faites? Hélas ! non. L'homme qui vend sa conscience est aussi coupable que la FEMME qui vend son honneur. Mais hâtons-nous d'ajouter que la faute de l'un n'efface pas celle de l'autre. L'amour du luxe et de la parure est le plus grand écueil des FEMMES. Et pourtant quelle est celle qui, si elle réfléchissait, consentirait jamais à orner son corps aux dépens de sa réputation, qui, une fois perdue, ne se rachète jamais? Les FEMMES riches devraient être à l'abri des séductions, et cependant elles ne résistent pas toujours aux profusions d'un amant adroit. Ceci me remet en mémoire le mot de Roquelaure : « Si l'on vous donnait cent mille écus? — Pour qui me prenez-vous? — Mais un million? — Un million ! oh ! vous m'en direz tant ! » Cette anecdote servit plus d'une fois d'argument dans des discussions sur la fidélité des FEMMES, et pourtant combien y a-t-il d'épouses qui ne voudraient pas pour tout l'or du monde perdre l'estime de leurs maris !

SENS.

A un homme d'esprit il ne faut qu'une FEMME de sens : c'est trop de deux esprits dans une maison. (De Bonald.)

SENSATION.

Une FEMME vraiment délicate et sensible éprouve une foule de sensations qui sont inconnues à la plupart des hommes. (Psse C. de Salm.)

SENSIBILITÉ.

1. Lorsque les FEMMES sont véritablement sensibles, elles l'emportent sur les hommes par une délicatesse dont ils ne sont pas susceptibles. (Mme de Genlis.)

2. Lorsqu'une FEMME sensible et dont l'âme est généreuse a pour un homme un véritable attachement, soit d'amour, soit d'amitié, elle sent en elle, dans toutes les relations qu'elle a avec lui, quelque tendre qu'il puisse être, une supériorité de sensations et de dévouement qui le rabaisserait extrêmement à ses propres yeux s'il lui était possible de s'en faire une juste idée. (Psse C. de Salm.)

3. Le prodigieux fonds de sensibilité qui se trouve dans les FEMMES est pour elles et pour nous une source féconde de plaisirs délicats, et quelquefois aussi de peines amères. Le sentiment les conduit à tout; il naît, vit, meurt avec elles, et produit dans tous les âges ces vertus aimables qui nous les font chérir, comme aussi les vices particuliers que nous leur reprochons; car plus le cœur est sensible, plus il est susceptible de jalousie, de dépit, de vengeance, lorsqu'il est offensé.

4. Telle FEMME ne vous sacrifierait pas un plaisir pour vous sauver d'un péril à venir, et l'instant d'après donne sa vie pour vous en préserver. En un mot, on n'obtient rien d'elles par prudence, et tout en intéressant leur sensibilité. (De Ségur.)

SENTIMENT.

1. Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment d'une FEMME. (Voltaire.)

2. Bien des FEMMES savent grimacer le sentiment, et il est bien difficile de distinguer les mouvements que l'art fait feindre d'avec ceux qui partent du cœur et de la nature.

3. Il faut n'avoir pas souffert pour se jouer du sentiment, et quand une personne sérieuse essaye un semblable jeu, toujours une contrainte secrète l'empêche de s'y montrer naturelle. (Mme de Staël.)

4. On peut bien imposer silence au sentiment, mais non lui donner des bornes. (Mme Necker.)

SENTIR.

Les FEMMES aperçoivent de plein saut, d'une manière vive et prompte, sans qu'il en coûte rien à la raison, tout ce qu'il y a à voir dans chaque chose. Aussi quelqu'un demandant à un homme d'esprit ce qu'une dame, qui en avait aussi beaucoup, pensait dans sa retraite : Elle n'a jamais pensé, répondit-il, elle ne fait que sentir.

SERMENT.

Ne vous fiez pas aux paroles d'une fille ni aux serments d'une FEMME ; car leurs cœurs ont été faits tels que la roue qui tourne, et la légèreté a été mise dans leurs cœurs. (Ancienne maxime suédoise.)

SÉVÉRITÉ.

1. Les FEMMES n'ont point de sévérité complète sans aversion. (La Rochefoucauld.)

2. La sévérité des FEMMES est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté. (Id.)

SEXE.

J'aime le sexe, et quelquefois je retournerais volontiers le désir de ce tyran, qui aurait voulu que le genre humain n'eût qu'une tête, afin de pouvoir le faire tomber d'un seul coup. Mon désir est aussi vaste, mais pas aussi méchant, et beaucoup plus tendre surtout que féroce. J'ai souvent désiré, dis-je (pas à présent, mais quand j'étais garçon), que le sexe féminin n'eût qu'une bouche de rose, pour baiser toutes les FEMMES à la fois depuis le nord jusqu'au midi. (Byron.)

SOINS.

Des soins trop assidus auprès d'une FEMME qui aime ailleurs ne lui paraissent que des importunités.

SORT.

On présume que les FEMMES n'envient tant le sort des hommes qu'à cause de la liberté dont ils paraissent en pleine possession ; mais se pourrait-il bien que celle dont nous les voyons jouir elles-mêmes ne se trouvât qu'un échantillon de la nôtre ?

SOUMISSION.

1. Le premier devoir des FEMMES mariées est la soumission. Plutarque loue celles qui obéissent à leurs maris; mais dès qu'elles veulent être les maîtresses, cette ambition désordonnée fait tort à leur réputation et met le trouble dans la famille. Saint Pierre ordonna aux FEMMES d'être soumises. On se représente le désordre d'une maison qui n'aurait pas de chef, où chacun voudrait être le maître. Depuis la sentence portée contre la première FEMME en punition de sa faute, Ève et toutes ses descendantes ont été asservies à l'empire de l'homme, de peur, remarque saint Ambroise, que, venant à le conduire, elles ne le fissent tomber une seconde fois. (Le P. Joly, capucin.)

2. Que les FEMMES écoutent en silence et avec soumission quand on les instruit. Je ne veux point que les FEMMES enseignent ni qu'elles prennent autorité sur leurs maris, mais qu'elles demeurent en silence. Car Adam a été formé le premier, et Ève ensuite; et Adam n'a pas été abusé par le serpent, mais bien la FEMME. (Saint Paul.)

3. C'est Napoléon qui, avec ses idées romaines sur l'organisation de la famille,

a fait inscrire dans le Code l'obéissance de la FEMME, la puissance du père et du mari. (D. Hinard.)

SUPERSTITION.

Si les FEMMES sont naturellement plus superstitieuses que les hommes, c'est qu'elles sont plus sensibles et moins éclairées. (Beauchêne.)

TALENT.

La plupart des FEMMES n'exercent leur talent que pour se faire des admirateurs : les yeux fixés sur le cercle, elles cherchent des applaudissements, et jugent du mérite d'un homme suivant les louanges qu'elles en reçoivent.

TEMPS.

Il y a trois choses que les FEMMES de Paris jettent par la fenêtre : leur temps, leur santé et leur argent. (Mme Geoffrin.)

TENDRESSE.

Les FEMMES, en général, ont toujours de l'indulgence pour tout ce qui porte le caractère de la tendresse. (Mme de Tencin.)

TÊTE.

L'étrange chose que la tête d'une FEMME ! (Dancourt.)

TORT.

Les torts des FEMMES ne sont le plus souvent que des erreurs, ceux des hommes sont presque toujours des fautes. (Beauchêne.)

TOUJOURS.

Le plus grand tort de l'amour, disait une nouvelle Héloïse, n'est pas que l'amour soit un délire, mais qu'il dure si peu, pour ne pas dire toujours.

TRAVESTISSEMENT.

Les hommes-FEMMES et les FEMMES-hommes gagnent aussi peu les uns que les autres à ce travestissement.

TROMPERIE.

Une FEMME dont on croit être aimé, et qui nous trompe, ne nous fait aucun mal ; une FEMME qui nous détrompe, quand nous croyons qu'elle nous aime, nous en fait beaucoup. (Beauchêne.)

VANITÉ.

Une jeune FEMME qui entre dans le monde n'y voit que ce qui peut servir à sa vanité, et l'idée confuse qu'elle a du bonheur, et le fracas de tout ce qui l'entoure, empêche son âme d'entendre la voix de tout le reste de la nature. (Voltaire.) V. AMOUR-PROPRE.

VAPEURS.

1. Les FEMMES du commun n'ont guère de vapeurs; c'est un mal de condition qu'on ne prend que dans les boudoirs. (Beaumarchais.)

2. Une FEMME vaporeuse disait qu'elle avait le ver solitaire. Le chevalier de Boufflers, son parent, lui dit : « Non, ma chère cousine, c'est le vertigo. »

3. Oh ! l'excellente chose que les vapeurs ! C'est une excuse banale, et une FEMME qui a l'honneur d'en être attaquée peut être tout ce qu'il lui plaît sans conséquence. Elle est distraite, maussade, impertinente, ennuyeuse, contrariante; tout cela se met sur le compte de ses pauvres vapeurs. V. CONVULSIONS.

VENGEANCE.

1. La douceur des FEMMES, la compassion qu'elles témoignent pour tout ce qui souffre, devraient, à ce qu'il semble, les rendre étrangères à la vengeance; mais cette douceur et cette compassion n'appartiennent qu'à la sensibilité dans son état naturel. Si au contraire cette même sensibilité est profondément blessée, elle réagit sur toutes les facultés, et s'empare à son profit de tout ce qu'il y a de puissance dans les FEMMES.

Le temps fait peu sur la vengeance des FEMMES, parce que chez elles la mémoire n'étant attachée qu'au service du cœur, ne perd aucun souvenir. (Saint-Prosper.)

2. La FEMME étant physiquement plus faible que l'homme, la vengeance doit lui être plus chère, et quoique la nature et les lois ne lui laissent d'autres armes que le dédain et les pleurs pour laver ses affronts, il faut convenir qu'elle sait en tirer parti. C'est dans ces moments difficiles que la FEMME sait déployer son adresse et son artifice, et que l'homme, semblable au frêlon, se laisse prendre par un fil imperceptible. (R. P.)

3. La vengeance et l'obstination portent les meilleures FEMMES à d'étranges extrémités : pour le plaisir de crever les deux yeux à l'homme dont elles se croient offensées, elles sont capables de s'en arracher un.

4. Les FEMMES sont vindicatives. La vengeance est une preuve de faiblesse. Les plus faibles et les plus timides doivent être les plus cruelles.

5. Quand pour se venger d'une rivale une FEMME n'a qu'à le vouloir, il est presque sûr qu'elle le voudra.

VÉRITÉ.

1. Je ne vois aucun motif de traiter les FEMMES moins sérieusement que les hommes, de leur dénaturer la vérité sous la forme d'un préjugé, le devoir sous l'apparence d'une superstition; elles ont droit au devoir, elles ont droit à la vérité, puisqu'elles sont capables de l'un et de l'autre. (M[me] de Rémusat.)

2. Le plus grand malheur des FEMMES, ainsi que des grands, est d'être obsédées dès l'âge le plus tendre par une foule de flatteurs intéressés à leur cacher la vérité. C'est un inconvénient de la beauté de fixer auprès d'elle une troupe de gens superficiels et désœuvrés. Ces hommes, attentifs à nourrir dans les FEMMES une puérile

vanité dont ils espèrent tirer parti, mettent tout en œuvre pour détourner leur esprit de toute réflexion solide.

VERTU.

1. La vertu dans toute sa pureté est simple, sublime, naturelle, sans vanité, sans ostentation, et trouve en elle seule sa gloire et sa récompense. (Mme de Genlis.)

2. Être juste est le devoir; être bon est la vertu. (Mme de Beauharnais.)

3. O vertu! telle est donc ta puissance, que l'orgueil, aidé de ses cent bras, construise, édifie, se redresse, et porte sa tête jusqu'aux nues! tu seras toujours plus haut que lui : devant ton immortelle lumière s'éteindra son puissant éclat; et tandis qu'après avoir brillé un instant, il s'écroulera, lui et ses superbes monuments, au sein de la poussière, éternelle et pure comme l'être qui t'a créée, tu vivras toujours au haut des cieux. (Mme Cottin.)

4. L'apparence des vertus est bien plus séduisante que les vertus mêmes, et celui qui feint de les avoir a bien de l'avantage sur celui qui les possède. (Mme Riccoboni.)

5. La beauté, les talents et les grâces peuvent bien inspirer des désirs, mais la vertu seule a droit à l'estime, et l'estime seule peut faire naître ce sentiment, cet intérêt tendre qui ne craint ni la satiété des plaisirs, ni l'ennui de l'habitude, ni les caprices de l'inconstance.

6. L'enthousiasme de la vertu égare plus de FEMMES que la volupté n'en séduit, parce que nulle défiance ne les garantit du péril.

7. La honte est quelquefois le plus fidèle gardien de la vertu des FEMMES : très-peu sont vertueuses pour la vertu même.

8. Ce qu'on appelle sagesse, vertu, chez les FEMMES, consiste beaucoup moins à n'être pas tentées qu'à savoir triompher de la tentation. Il y aurait pour elles trop peu de mérite à être vertueuses si, pour l'être, elles n'avaient point d'obstacles à surmonter.

9. C'est par degrés que les FEMMES passent de la vertu au déréglement : l'innocence a des scrupules; les premières fautes donnent des remords; les dernières les font perdre.

10. Les FEMMES vertueuses sont bien admirables, si surtout elles sont aussi fermes dans la vertu que les FEMMES vicieuses sont intrépides dans le vice.

11. La vertu chez les FEMMES n'est jamais plus cérémonieuse que quand on lui laisse le temps de l'être.

12. J'aime bien la vertu, disait une FEMME; mais j'aime encore mieux mon amant : car enfin, qu'est-ce que la vertu? N'est-ce pas remplir ses devoirs avec exactitude? Or, j'aime mon amant, je lui suis fidèle, ne suis-je pas vertueuse? Telle est la logique de certaines FEMMES.

13. Une FEMME vertueuse sait en imposer quand elle le veut; elle ne doit s'en prendre qu'à son peu de réserve quand on lui manque. Les hommes cherchent à

faire rire les FEMMES, et sous ce prétexte hasardent quelquefois trop : malheur à celle qui se défend en riant ; elle y perd toujours : le sérieux est le bouclier de la vertu.

14. La FEMME la moins vertueuse est souvent celle qui a l'art de le paraître le plus.

15. On trouve chez plusieurs FEMMES, dont la vertu sans ostentation ne se fait remarquer que dans l'intérieur de leur maison, bonté pour leurs domestiques, tendresse pour leurs proches, affabilité à tous, prévenances continuelles pour un mari qui doit quelquefois une partie de ses succès aux sages conseils d'une FEMME que l'on connaît à peine. Ces FEMMES, sans doute, sont un peu rares, mais on en trouve.

16. Les deux sexes ont en commun les vertus et les vices. La vertu a quelque chose de plus aimable dans les FEMMES, et leurs fautes sont plus dignes de grâce par la mauvaise éducation qu'elles reçoivent : dès l'enfance, on leur parle de leur devoir, sans leur en faire connaître les vrais principes : les amants leur tiennent bientôt un langage opposé. Comment peuvent-elles se garantir de la séduction?

17. La FEMME vertueuse est un trésor réservé à ceux qui ont la crainte du Seigneur ; elle sera donnée à l'homme en récompense de ses bonnes œuvres. (Ecclésiastique.)

18. Celui qui a trouvé une FEMME vertueuse a trouvé un trésor; il a reçu du Seigneur une source de félicité. (Id.)

19. Une FEMME qui a de la vertu et qui n'aime point sa réputation ne peut être regardée véritablement comme vertueuse. Il est dangereux de mettre son esprit au-dessus de tout ce qu'on peut penser et dire à son désavantage, et quoiqu'on ne doive pas être vertueux seulement parce qu'on en sera loué, il est certain que si on ne l'est point, il faut tacher de le paraître : à plus forte raison est-on obligé de faire voir qu'on l'est quand on a l'avantage de l'être. (Mlle de Scudéri.)

20. .... La raison aimable et la gaieté décente d'une FEMME soumise sans affectation aux convenances de la vertu plaisent aux hommes qui sont vertueux, et même à ceux qui ont cessé de l'être. Mais l'amabilité suspecte d'une FEMME supérieure aux préjugés ne séduit que les hommes qui lui ont donné la main pour franchir la barrière.

Respectez donc et conservez précieusement ces préjugés utiles, qui circonscrivent le champ de l'honneur pour celles qui n'en connaissent pas l'étendue ; qui vous entourent exclusivement de l'estime publique, et vous distinguent honorablement de celles dont la honte et le désespoir sont de ne pouvoir se confondre avec vous.

Il vient un âge où l'opinion publique, dégagée des prestiges qui environnent la beauté, récapitule froidement l'existence des FEMMES, et leur imprime le sceau ineffaçable du blâme ou de la considération. C'est alors qu'éprouvant le besoin de l'estime, plus impérieux peut-être que celui du plaisir, elles s'efforcent de rendre un hommage tardif à ces préjugés qu'elles ont méprisés, et dont la violation est vengée par le mépris universel. (Demoustier.)

21. Il semble que la vertu d'une FEMME soit dans ce monde un être étranger contre lequel tout conspire : l'amour séduit son cœur ; elle doit être en garde contre la sur=

prise des sens. Quelquefois l'indigence ou d'autres malheurs encore plus cruels l'em= portent sur toute la fermeté d'une âme trop longtemps éprouvée ; il faut qu'elle suc= combe. Le vice vient alors lui offrir des secours intéressés ou d'autant plus dange= reux, qu'il se montre sous le masque de la générosité. Le malheur les accepte; la reconnaissance les fait valoir, et une vertu s'arme contre l'autre. Environnée de tant d'écueils, si une FEMME est séduite, ne devrait-on pas regarder sa faiblesse plutôt comme un malheur que comme un crime? car enfin la vertu est dans le cœur, mais la malignité humaine ne veut juger ici que sur l'extérieur, quoique dans d'autres oc= casions elle cherche à développer le principe secret des actions les plus brillantes, pour en diminuer le prix et en obscurcir l'éclat. Quels sont donc les avantages d'une vertu si difficile à soutenir ? Étrange condition que celle d'une FEMME vertueuse! Les hommes la fuient ou la recherchent peu, les FEMMES la calomnient, et elle est réduite, comme les anciens stoïciens, à aimer la vertu pour la seule vertu. (Duclos.)

22. Quelle que soit l'idée qu'on a de la vertu d'une FEMME, ce n'est certainement que l'espoir qui fait qu'on lui déclare l'amour que l'on a pour elle; et l'on n'est jamais malheureux quand on espère. (Id.)

23. La FEMME vertueuse, avérée pour telle, et par conséquent inaccessible à la fleurette, quelque aimable qu'elle soit, n'a plus de sexe aux yeux d'une infinité de gens; ce n'est plus une FEMME pour eux, elle ne leur est bonne à rien. Dites-leur : Elle est belle FEMME; ils vous répondront : Fort belle. Mais c'est un mot qu'ils disent, et non pas une réflexion qu'ils font avec vous. (Marivaux.)

24. Les vertus d'éclat ne sont point le partage des FEMMES, mais bien les vertus simples et paisibles. (Mme Lambert.)

25. Les vertus des FEMMES sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi; ne régler que soi et sa famille; être simple, juste et mo= deste, sont des vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures : il faut avoir bien du mérite pour n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. (Fontenelle.)

26. On ne parle pas assez des FEMMES vertueuses, et l'on parle trop de celles qui ne le sont pas.

27. Les Turcs font bien d'enfermer les FEMMES, quelquefois du moins; car c'est une vérité que leur vertu, dans ces malheureux climats, n'a pas cette qualité astrin= gente qui, dans le Nord, prévient les crimes précaires et rend notre neige moins pure que notre morale. Le soleil, qui fond chaque année la glace polaire, produit un effet tout contraire sur le vice. (Byron.)

28. Il est peut-être moins difficile de triompher de la vertu d'une FEMME que de son aversion. (Beauchêne.)

29. Ce qu'on appelle *vertu* chez les FEMMES n'est à proprement parler que le résultat de l'éducation qu'elles reçoivent. Mais l'amour étant une passion qui fait souvent taire la raison, il s'ensuit que cette éducation, sans l'expérience de la so= ciété, n'est qu'un faible palladium contre les attaques des hommes. La FEMME qui a fréquenté les salons sait bien mieux résister que celle qui fait son entrée dans le

monde. C'est un art de savoir résister. Mais les FEMMES n'en apprennent souvent les principes qu'à leurs dépens. (S-o...)

30. Une FEMME vertueuse a dans le cœur une fibre de moins ou de plus que les autres FEMMES. (De Balzac.)

31. La vertu des FEMMES est peut-être une question de tempérament. (Id.)

32. Les FEMMES les plus vertueuses ont en elles quelque chose qui n'est jamais chaste. (Id.)

33. Les FEMMES en général se font une idée sombre, triste, de la vertu.

34. ... Les soins défiants, les verroux et les grilles,
Ne font pas la vertu des FEMMES et des filles. (MOLIÈRE.) V. SAGESSE.

VÊTEMENT.

Toutes les FEMMES, depuis celles des princes jusqu'à celles des classes inférieures, jusqu'à celles qui par leur genre de vie sont indignes d'être admises dans aucune, sont vêtues fastueusement ou modestement, comme bon leur semble; rien ne les fait connaître, parce que rien ne les distingue. Cette indistinction est si générale, qu'on voit le peuple ne point distinguer même la reine quand elle est environnée d'autres FEMMES, et demander laquelle de toutes celles qu'il voit est la reine, sur laquelle il veut arrêter ses regards et désire de fixer son cœur.

L'Église donne des décorations personnelles à quelques FEMMES. La même croix décore les cardinaux, les évêques et les abbesses, et des habillements différents font distinguer de quel ordre religieux elles sont; mais toutes ces FEMMES ainsi distinguées sont enfermées, recluses.

On voit quelques FEMMES porter la croix de Malte, distinction qui leur est donnée en reconnaissance des services que leurs ancêtres ont rendus à cet ordre militaire, et pour entretenir dans l'Europe le désir de lui être utile.

Plusieurs peuples ont des ordres de chevalerie pour les FEMMES; mais les Français, qui paraissent rendre aux FEMMES les plus sincères devoirs d'attachements, d'égards et de respects, n'ont pour elles aucune de ces décorations personnelles.

On publie qu'en France les FEMMES jouissent de tout, qu'elles y sont excessivement honorées. La France, dit-on, est le paradis des FEMMES; cependant il n'y a point de peuples chez lesquels, réellement et de fait, elles soient si indignement méprisées et maltraitées, quoiqu'elles soient supérieures à toutes les FEMMES de l'Europe par les agréments et les charmes de la nature, de l'esprit et de l'art. (Mme de Coicy.)

VEUVE.

1. Une FEMME est liée tant que son mari est vivant; mais, quand il est mort, elle est dégagée et se peut marier à qui il lui plaît, pourvu que ce soit selon les règles que le Seigneur a établies. Mais elle sera plus heureuse si elle demeure veuve. (Saint Paul.)

2. Une dame, veuve depuis peu de temps, versait d'abondantes larmes sur la mort de son époux; on voulut la consoler : « Non, dit-elle, laissez-moi pleurer tout mon soûl; après cela, je n'y penserai plus. »

VICE.

1. La FEMME débauchée sera un jour foulée aux pieds comme l'ordure des rues. (Ecclésiastique.)

2. Les vices transforment la plus belle moitié du genre humain au point de la rendre méconnaissable : d'ange, elle devient démon; de consolatrice, elle devient bourreau..... O FEMMES! au nom de votre intérêt, et plus encore au nom de l'intérêt de l'humanité, fuyez le vice; car il traîne après lui la misère et la honte, la haine et le mépris..... Le vice, dit Jacques Olivier, vous rend la lie du monde, l'écume de la nature, le séminaire des malheurs, le jouet des insensés, et le ramas de toutes les saletés et ordures du monde, comme la vertu vous fait être (vous autres FEMMES sages) l'honneur du monde, l'émail de la terre, la beauté de l'univers, le florissant paysage où toute la nature mire ses grandeurs, et où le ciel va influant les plus beaux et riches trésors de ses magasins inépuisables, le nectar et l'ambroisie des vivants, le printemps des humains, la gloire des hommes, et la consolation de nos siècles et de nos temps.... La vertu rayonne dans vos âmes, embellit vos actions, ennoblit vos pensées, relève vos desseins, accompagne vos entreprises, dresse les pas de vos désirs, donne la grâce à vos discours, et met en crédit votre silence.....

3. Le vice altère le visage des hommes et finit par le décomposer; il détruit plus vite la beauté des FEMMES : la coquetterie pourrait donc leur donner des leçons de vertu. (Beauchêne.)

VICTIME.

A ne voir les FEMMES que par cette surface brillante et enchantée qui nous séduit toujours, on ne se douterait pas qu'il est désagréable, fâcheux même et quelquefois humiliant, d'être la plus belle moitié de l'univers : cependant, dans le fond rien n'est plus exactement vrai. Esclaves nées des hommes, les FEMMES ne semblent accordées à nos désirs que comme autant de victimes qu'il nous est permis de sacrifier à nos caprices. Dès qu'elles ne sont plus l'objet de notre amour et de nos transports, elles le deviennent de notre infidélité et de notre mépris. Nous les adorons en apparence; on nous voit tomber à leurs genoux, on dirait que nous ne respirons que pour elles, et nous ne cherchons réellement qu'à nous mettre en état de les abandonner. Quand elles nous résistent, nous leur reprochons leurs vertus; quand elles cèdent à nos persécutions, leurs faiblesses ne font que des ingrats. En un mot, je dirais presque que nous n'avons d'autres projets sur elles que celui de faire servir leurs charmes, en passant, à nos menus plaisirs. Du moment qu'elles n'ont plus rien de nouveau pour nous, elles nous gênent, nous les trouvons de trop, et contents d'en avoir fait l'essai, nous ne leur faisons pas l'honneur de croire qu'elles puissent être bonnes à l'user. Telle est au moins la conduite et la façon de penser de la plupart des hommes à leur égard.

VIE.

La plupart des FEMMES du monde passent leur vie à être successivement flattées, gâtées, séduites, abandonnées et livrées enfin à elles-mêmes, ayant pour unique ressource une dévotion de pratique et pleine d'ennui quand elle est sans vertu, sans ferveur ou sans intrigue. (Duclos.)

CHAPITRE XX.

VIN.

1. Dans les premiers temps de la république romaine, l'usage du vin était sévèrement défendu aux FEMMES, et Romulus avait permis aux maris de répudier et même de tuer les épouses qu'ils auraient surprises buvant du vin. Valère Maxime rapporte qu'Egnatus Métellus ayant usé de cette permission, fut absous par le fondateur de Rome.

Fabius Victor raconte que les parents d'une Romaine l'ayant surprise tandis qu'elle tâchait de forcer la serrure d'un coffre qui contenait du vin, l'enfermèrent et la firent périr d'inanition.

Les Romains étaient si scrupuleux sur la conduite des FEMMES à cet égard, qu'ils avaient introduit l'usage, d'après le conseil de Caton, d'embrasser les FEMMES quand elles entraient dans une maison, afin de juger par leur haleine si elles n'étaient pas en faute. Ils se relâchèrent peu à peu de cette rigoureuse exactitude, et les lois cédant enfin au luxe et à la débauche, les FEMMES imitèrent les hommes, et prirent, en toute occasion, les mêmes licences.

Tes mamelles sont plus belles que le vin.
(*Cantique des Cantiques.*)

2. Défiez-vous du vin lorsqu'il resplendit comme l'or dans le cristal de la coupe; car l'ivresse est au fond du verre, et l'ivresse conduit à l'engourdissement et à la mort.

Mais craignez davantage encore le sein blanc et palpitant de la FEMME lorsqu'il s'arrondit sous un voile léger, car l'ivresse des voluptés de l'amour est plus dangereuse que celle du vin.

Le vin ne nous enivrerait jamais si nous étions sages, mais il réjouirait et reconforterait nos cœurs.

Si la FEMME n'était pas esclave, son sein ne cacherait jamais de lâches délices et n'énerverait pas les hommes libres dans l'égoïsme des voluptés.

C'est ainsi que les choses les meilleures et les plus utiles sont maintenant dangereuses et nuisibles à l'homme qui ne sait pas s'en servir.

Dans notre pauvre société, qui se croit avancée, nous sommes encore des enfants qui jouons avec le feu et qui nous laissons tomber sur la pointe des couteaux.

Nous jetons nos perles et nous les foulons aux pieds pour nous amuser à construire de petits châteaux de boue.

Aussi, entre nos mains, tout se perd et tout se flétrit.

Nous jetons de la boue sur les fleurs, et nous ne les trouvons plus belles ni embaumées.

Nous gâtons le cœur de la FEMME à force de la tromper et de nous jouer d'elle, et nous disons avec un rire stupide que la FEMME est un être immortel et sans cœur.

Nous ne savons pas comment elle est belle, et nous ne comprenons pas pourquoi elle plaît à nos yeux.

Nous profanons son beau sein par notre convoitise, sans songer que son sein est formé de deux mamelles, sources aimables de la vie, fontaines de l'amour maternel.

Nous en approchons nos lèvres pour y puiser l'ivresse des sens, sans nous souvenir qu'elles doivent pour nos enfants se gonfler d'un lait chaste et pur.

Malheur à vous qui croyez que la FEMME est faite pour votre plaisir!

Car vos baisers sont des morsures, et votre joie en possédant la FEMME est l'étourdissement de l'orgie; vous buvez, comme Balthasar, un vin profane dans les vases sacrés du temple de Dieu : aussi une main écrit-elle votre arrêt sur vos têtes.

Mon Dieu, mon Dieu! prenez pitié! n'abrégerez-vous pas les jours de notre passage?

Vous nous avez donné du vin, et nous nous sommes abrutis dans l'ivresse; vous nous avez donné le sein de la FEMME, et nous nous sommes énervés dans des voluptés sans amour!

Seigneur, faites croître sur notre terre la vigne de la fraternité; faites que tous les cœurs se suspendent en grappes autour du cep humanitaire, et expriment, lorsqu'ils seront mûrs, le vin nouveau que le Christ doit boire avec nous dans le royaume de son Père.

Alors on connaîtra ce que l'humanité tout entière peut enfanter d'amour; et la FEMME, pressant sa mamelle, en fera tomber une blanche goutte de lait et dira : « Voici autant d'amour dans cette perle de mon sein que dans toute la grande cuve pleine du vin de l'amour de l'humanité. »

Car les mamelles de la FEMME sont plus fécondes que la vigne, plus pleines de délices que le raisin mûr, plus enivrantes d'amour que le vin le plus délicat et le plus parfumé. (L'abbé Constant.)

VIVACITÉ.

1. L'on ne trouve chez bien des FEMMES qu'une sorte de vivacité étudiée, qui ne vient que du désir de plaire; un air content d'elles-mêmes, et une manière d'ouvrir la bouche pour faire admirer des dents blanches et bien rangées.

2. Les FEMMES aiment la vivacité dans les soins qu'on leur rend. De là vient que l'amant vif, empressé, libertin, est si souvent préféré au froid mari. Elles ne considèrent pas que c'est la variété et la nouveauté qui donnent cette ardeur, et que si le libertin était aussi accoutumé que le mari à leurs faveurs, elles ne lui seraient pas moins indifférentes.

VOCATION.

La vocation des FEMMES est de mettre en démence l'homme le plus raisonnable; elles font leur charge involontairement, et personne n'est à l'abri du péril auquel on s'expose en les voyant. (Marivaux.)

VOIX.

Il y a des FEMMES qui sont puissantes par le seul son de la voix. Elles touchent, elles remuent le cœur; et on les aime avant d'avoir même songé à les regarder. (Saint-Prosper.)

VOLONTÉ.

Il n'existe pas un homme à Paris, en province, qui n'agisse par la volonté d'une FEMME, ou fatalement, ou à son insu. Presque tous les actes de nos hommes politiques répondent à des noms de FEMMES. (Mme E. de Girardin.)

XXI

CONSEILS.

Avis d'un père proscrit à sa fille. — Dernier écrit de Condorcet.



on cher enfant, si mes caresses, si mes soins ont pu, dans ta première enfance, te consoler quelquefois, si ton cœur en a gardé le souvenir, puissent ces conseils, dictés par ma tendresse, être reçus de la tienne avec une douce confiance et contribuer à ton bonheur !

Dans quelque situation que tu sois, quand tu liras ces lignes, que je trace loin de toi, indifférent à ma destinée, mais occupé de la tienne et de celle de ta mère, songe que rien ne t'en garantit la durée.

Prends l'habitude du travail, non-seulement pour te suffire à toi-même sans un service étranger, mais pour que ce travail puisse suffire à tes besoins, et que tu puisses être réduite à la pauvreté sans l'être à la dépendance.

Quand cette même ressource ne te deviendrait jamais nécessaire, elle te servira du moins à te préserver de la crainte, à soutenir ton courage, à te faire envisager d'un œil plus ferme les revers de fortune qui pourront te menacer.

Tu sentiras que tu peux absolument te passer de richesses; tu les estimeras moins; tu seras à l'abri du malheur auquel on s'expose pour les acquérir, ou par la peur de les perdre.

Choisis un genre de travail où la main ne soit pas occupée seule, où l'esprit s'exerce

sans trop se fatiguer, un travail qui dédommage de ce qu'il coûte par le plaisir qu'il procure : sans cela le dégoût qu'il te causerait, si jamais il devenait nécessaire, te le rendrait presque aussi insupportable que la dépendance....,

Pour les personnes dont un travail nécessaire ne remplit pas tous les moments, dont l'esprit a quelque activité, le besoin d'être réveillées par des sensations ou des idées nouvelles devient un des plus impérieux. Si tu ne peux exister seule, si tu as besoin des autres pour résister à l'ennui, tu te trouveras nécessairement soumise à leurs goûts, à leur volonté, au hasard, qui peut éloigner de toi ces moyens de remplir le vide de ton temps, puisqu'ils ne dépendent pas de toi-même.

Rien n'est donc plus nécessaire à ton bonheur que de t'assurer des moyens dépendants de toi seule, pour remplir le vide du temps, écarter l'ennui, calmer les inquiétudes, te distraire d'un sentiment pénible.

Ces moyens, l'exercice des arts, le travail de l'esprit peuvent seuls te les donner. Songe de bonne heure à en acquérir l'habitude.

Si tu n'as point porté les arts à un certain degré de perfection, si ton esprit ne s'est point formé, étendu, fortifié par des études méthodiques, tu compterais en vain sur ces ressources ; la fatigue, le dégoût de ta propre médiocrité l'emporteraient bientôt sur le plaisir.

Emploie donc une partie de ta jeunesse à t'assurer pour ta vie entière ce trésor précieux. La tendresse de ta mère, sa raison supérieure sauront t'en rendre l'acquisition plus facile. Aie le courage de surmonter les difficultés, les dégoûts momentanés, les petites répugnances qu'elle ne pourra t'éviter.

Ne crois pas que le talent, que la facilité, ces dons de la nature, qui tiennent plus peut-être à notre organisation première qu'à notre éducation et aux efforts de notre volonté, soient nécessaires pour arriver à ce moyen de bonheur.

Si ces dons brillants te sont refusés, cherche dans des occupations moins brillantes un but d'utilité qui les relève à tes yeux, dont le charme t'en dérobe l'insipidité.

Si ta main ne peut reproduire sur la toile ni la beauté ni les passions, tu pourras du moins rendre des insectes ou des fleurs avec l'exactitude rigoureuse d'un naturaliste.

Vers quelque objet que ton goût t'ait portée, s'il t'a trompée sur ton talent, tu trouveras une semblable ressource.

Mais que la nature t'ait maltraitée ou qu'elle t'ait favorisée, n'oublie point que tu dois avoir pour but ce plaisir de l'occupation qui se renouvelle tous les jours, dont l'indépendance est le fruit, qui préserve de l'ennui, qui prévient ce dégoût vague de l'existence, cette humeur sans objet, ces malheurs d'une vie paisible et fortunée. Je ne te dirai point d'éviter que l'amour-propre y vienne mêler ses plaisirs et ses chagrins : mais qu'il n'y domine point, que ses jouissances ne soient pas à tes yeux le prix de tes efforts, que ses peines ne te dégoûtent point de les répéter ; que les unes et les autres soient à tes yeux un tribut inévitable que la sagesse même doit payer à la faiblesse humaine.

L'habitude des actions de bonté, celle des affections tendres, est la source de bonheur la plus pure et la plus inépuisable. Elle produit un sentiment de paix, une sorte de volupté douce qui répand du charme sur toutes les occupations, et même sur la simple existence.

Prends de bonne heure l'habitude de la bienfaisance, mais d'une bienfaisance

éclairée par la raison, dirigée par la justice. Ne te borne pas à donner de l'argent; sache aussi donner tes soins, ton temps, tes lumières, et ces affections consolatrices sont souvent plus précieuses que des secours. Apprends surtout à l'exercer avec cette délicatesse, avec ce respect pour le malheur qui double le bienfait et ennoblit le bienfaiteur à ses propres yeux.

Jouis des sentiments des personnes que tu aimeras, mais surtout jouis des tiens : occupe-toi de leur bonheur, et le tien en sera la récompense. Cette espèce d'oubli de soi-même dans toutes les affections tendres en augmente la douceur et diminue les peines de la sensibilité. Si l'on y mêle de la personnalité, on est trop souvent mécontent des autres.

Ne te borne point à ces sentiments profonds qui peuvent t'attacher à un petit nombre d'individus; laisse germer dans ton cœur de douces affections pour les personnes que les événements, les habitudes de la vie, les goûts, les occupations rapprocheront de toi.

Que celles qui t'auront engagé leurs services ou que tu emploieras aient part à ces sentiments de préférence, qui tiennent le milieu entre l'amitié et cette simple bienveillance par laquelle la nature nous a liés à tous les êtres de notre espèce.

Ces sentiments délassent et calment l'âme que des affections trop vives fatiguent et troublent quelquefois. En se défendant d'affections trop exclusives, ils préservent des fautes ou des maux auxquels leur excès pourrait exposer. Le sort peut nous ravir nos amis, nos parents, ce que nous avons de plus cher ; nous pouvons être condamnés à leur survivre, à gémir de leur indifférence ou de leur injustice; mais nous ne pouvons les remplacer par d'autres objets; notre âme même s'y refuse : alors ces sentiments, en quelque sorte secondaires, n'en remplissent pas le vide, mais empêchent d'en sentir toute l'horreur ; ils ne consolent pas, mais ils adoucissent les regrets.

Cette douce sensibilité, qui peut être une source de bonheur, a pour origine première ce sentiment naturel qui nous fait partager la douleur de tout être sensible. Conserve donc ce sentiment dans toute sa pureté ; qu'il ne se borne point aux souffrances des hommes, que ton humanité s'étende même sur les animaux. Ne rends point malheureux ceux qui t'appartiendront; ne dédaigne point de t'occuper de leur bien-être; ne sois pas insensible à leur naïve et sincère reconnaissance; ne cause à aucun des douleurs inutiles : c'est une véritable injustice, c'est un outrage à la nature, dont elle nous punit par la dureté de cœur que l'habitude de cette cruauté ne peut manquer de produire.....

Je ne te donnerai point l'inutile précepte d'éviter les passions, de te défier d'une sensibilité trop vive; mais je te dirai d'être sincère avec toi-même, de ne point t'exagérer ta sensibilité, soit par vanité, soit pour flatter ton imagination, soit pour allumer celle d'un autre.

Crains le faux enthousiasme des passions : celui-là ne dédommage jamais ni de leurs dangers ni de leurs malheurs. On peut quelquefois n'être pas maître de ne pas écouter son cœur, mais on l'est toujours de ne pas l'exciter; et c'est le seul conseil utile et praticable que la raison puisse donner à la sensibilité.

Mon enfant, un des plus sûrs moyens de bonheur est d'avoir su conserver l'estime de soi-même, de pouvoir regarder sa vie entière sans honte et sans remords, sans y voir une action vile, ni un tort, ni un mal fait à autrui et qu'on n'ait pas réparé.

Conserve soigneusement cette estime précieuse, sans laquelle tu ne saurais en-

tendre raconter les mauvaises actions sans rougir, les actions vertueuses sans te sentir humiliée.

Alors un sentiment doux et pur s'étend sur toute l'existence; il répand un charme consolateur sur ces moments où l'âme, qu'aucune impression vive ne remplit, qu'aucune idée n'occupe, s'abandonne à une molle rêverie, et laisse les souvenirs du passé errer paisiblement devant elle.

Qu'alors, au milieu de tes peines, tu les sentes s'adoucir par la mémoire d'une action généreuse... Mais ne laisse point souiller ce sentiment par l'orgueil. Jouis de ta vie sans la comparer à celle d'autrui; sens que tu es bonne, sans examiner si les autres le sont autant que toi.

Tu achèterais trop cher ces tristes plaisirs de la vanité : ils flétriraient ces plaisirs purs dont la nature a fait la récompense des bonnes actions. Si tu n'as point de reproches à te faire, tu pourras être sincère avec les autres comme avec toi-même. N'ayant rien à cacher, tu ne craindras point d'être forcée tantôt d'employer la ressource humiliante du mensonge, tantôt d'affecter dans d'hypocrites discours des sentiments et des principes qui condamnent ta conduite.

Tu ne connaîtras point cette impression habituelle d'une crainte honteuse, supplice des mœurs corrompues. Tu jouiras de cette noble sécurité, de ce sentiment de sa propre dignité, partage des âmes qui peuvent avouer leurs actions.

Mais si tu n'as pas su éviter les reproches de ta conscience, ne t'abandonne pas au découragement; songe au moyen de réparer ou d'expier tes fautes; fais que le souvenir ne puisse s'en présenter à toi qu'avec celui des actions qui les compensent et qui en ont obtenu le pardon au jugement sévère de ta conscience. (Condorcet.)

Conseils à une jeune fille.

2. Fille charmante de l'Amour, prête l'oreille aux instructions de la sagesse, et fais descendre jusqu'au fond de ton cœur les leçons de la vérité. C'est ainsi que par les dons précieux de l'âme, tu pourras relever les charmes extérieurs de ton être; et ta beauté, comme la rose qui la représente, conservera sa douceur, même lorsque sa fleur sera fanée.

Au printemps de ton âge, au matin de tes jours, quand tu vois les hommes charmés fixer sur toi leurs avides regards, ah! n'écoute qu'avec crainte leurs paroles flatteuses; veille soigneusement sur ton cœur, et ne t'arrête point à leurs compliments pleins de séduction.

Souviens-toi que tu as été créée pour être la compagne raisonnable de l'homme, et non l'esclave de sa passion; que la fin de ton être est de l'aider dans ses travaux, de l'adoucir par ta tendresse, et d'alléger ses peines par tes soins caressants.

Quelle est celle qui gagnera le cœur de l'homme, le soumettra au pouvoir de l'amour, et régnera sur toutes ses affections?...

La voici : elle s'avance. Vois-tu cet air virginal et céleste répandu sur toute sa personne? L'innocence est dans son cœur et la modestie sur son visage.

Ses mains semblent solliciter le travail, et jamais ses pieds ne l'entraînent à des courses frivoles et inutiles.

Sur ses habits règne la propreté, dans ses repas la tempérance. La bonté et la douceur forment autour de sa tête comme une auréole de gloire.

L'harmonie repose sur ses lèvres, et de sa bouche s'échappent des accents plus doux que le miel.

Chacune de ses paroles est réglée par la décence. La candeur et la vérité dictent ses réponses.

Sa vie est une leçon continuelle d'obéissance et de soumission. La paix et le bonheur en sont la récompense.

La Prudence devance ses pas, et la Vertu marche à sa droite.

Ses yeux ont l'expression de la tendresse et de l'amour; mais la modestie siége sur son front, et baisse son sceptre sur ses humbles paupières.

Sa présence enchaîne la langue du libertin; le respect qu'elle imprime lui commande le silence.

Quand la réputation du prochain, passant de bouche en bouche, est livrée aux atteintes de la médisance déchaînée; si la bienveillance et la charité ne délient point sa langue, au moins le doigt du silence tient ses lèvres fermées.

Son cœur est le sanctuaire de la bonté; aussi jamais elle ne soupçonne le mal dans les autres.

« Heureux l'homme qui en fera son épouse! heureux l'enfant qui l'appellera sa mère! »

Elle gouverne sa maison, et la paix y règne; elle commande avec discernement et est obéie.

Levée dès l'aurore, elle porte un œil attentif sur la tâche du jour, et distribue à chacun celle qu'il doit remplir.

Les soins domestiques font toutes ses délices; eux seuls sont l'objet de son application. L'élégance, jointe à l'économie, se distingue dans le séjour qu'elle habite.

Sa conduite prudente et sage fait la gloire de son époux. Il écoute son éloge en silence et son cœur en jouit délicieusement.

Elle forme le cœur de ses enfants suivant les principes de la sagesse, et c'est sur la bonté dont elle leur donne l'exemple qu'elle règle leurs mœurs.

Un mot de sa bouche est pour sa jeune famille une loi suprême. Un clin d'œil commande l'obéissance.

Elle parle, et ses serviteurs volent; elle fait un signe, et la chose est exécutée; car la loi de l'amour est dans leur cœur: son obligeante bonté semble leur donner des ailes.

La prospérité ne l'enorgueillit point, et dans le malheur elle supporte avec patience les coups de la fortune.

Ses conseils dissipent les inquiétudes de son mari; ses caresses le calment. Il dépose ses chagrins dans son cœur, et il se sent soulagé.

« O heureux l'homme qui a pu en faire son épouse! heureux l'enfant qui l'appelle sa mère! » (Grégory.)

Avis d'une mère à sa fille.

3. Vous arrivez dans le monde, venez-y, ma fille, avec des principes; vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend. Rien de plus nécessaire que d'avoir des sentiments de religion qui nous font aimer, espérer, qui assurent tous les devoirs, qui nous répondent de nous à nous-même. Les FEMMES qui n'ont nourri

leur esprit que des maximes du siècle tombent dans un grand vide en avançant en âge ; le monde les quitte, et leur raison leur ordonne aussi de le quitter. A quoi se prendre? le passé nous fournit des regrets, le présent des chagrins, l'avenir des craintes : la religion console de tout et vous réconcilie avec les autres et avec vous-même.

Une jeune personne qui entre dans le monde a une haute idée du bonheur qu'il lui prépare; elle cherche à la réaliser, c'est la source de ses inquiétudes. Les plaisirs du monde sont trompeurs, ils promettent plus qu'ils ne donnent. Pour fixer vos désirs, pensez que vous ne trouverez point hors de vous de bonheur durable.

Ne regardez pas la vertu des FEMMES comme une vertu ordonnée par l'usage. Vous avez deux tribunaux devant lesquels vous devez passer, la conscience et le monde : vous pouvez échapper au monde, mais vous n'échapperez pas à votre conscience.

Les vertus des FEMMES sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Que votre première parure soit la modestie; elle augmente la beauté et sert de voile à la laideur. Il ne faut pas négliger les talents, mais il faut bien plus penser à se donner un mérite solide qu'à s'occuper de choses frivoles. Rien n'est plus court que le règne de la beauté; rien n'est plus triste que le reste de la vie des FEMMES. qui n'ont su qu'être belles. Les grâces sans mérite ne plaisent pas longtemps. Quand vous ne vivez que pour les plaisirs, et qu'ils vous quittent, l'âme tombe dans un grand vide.

Pendant que vous êtes jeune, formez votre réputation, augmentez votre crédit; dans un autre âge vous auriez plus de peines. Charles-Quint disait que la fortune aimait les jeunes gens. Dans la jeunesse tout s'offre à vous; dans un âge plus avancé vous n'êtes plus secouru. « Vous allez, disait Montaigne aux jeunes gens, vers la réputation, vers le crédit, et moi j'en reviens. »

Songez à vous rendre heureuse dans votre état, mettez tout à profit : mille biens nous échappent faute d'attention. Si l'on savait se renfermer dans son état, on ne serait ni ambitieux ni envieux, tout serait en paix : mais nous ne vivons point assez dans le présent, nos désirs et nos espérances nous portent sans cesse vers l'avenir.

La plus grande science est de savoir être à soi. Il faut se ménager des ressources contre les chagrins de la vie. Assurez-vous vous-même une retraite où vous puissiez toujours vous retrouver, le monde aura moins de prise sur vous. Ayez quelques moments dans la journée pour lire et réfléchir. Il faut peu de chose pour les besoins de la vie; mais il en faut beaucoup pour satisfaire aux besoins de l'opinion.

Faites réflexion aux suites des passions. Souvent nous en sommes désabusés sans en être guéries. Elles surprennent la raison, jettent le trouble dans les sens et ternissent la réputation.

Si par malheur, ma fille, vous ne suivez pas mes conseils, perdus pour vous, ils seront utiles pour moi. Ces réflexions me sont de nouveaux engagements de travailler à la vertu; je fortifie ma raison, même contre moi, et je me mets dans la nécessité de lui obéir, ou je me charge de la honte d'avoir su la connaître et de lui avoir été infidèle. (Mme de Lambert.)

Avis d'un père à son fils.

4. Comme les FEMMES font une partie agréable et nombreuse de la société, et que leur suffrage sert beaucoup à établir le caractère d'un homme, il est nécessaire de leur plaire : je veux par conséquent vous initier dans quelques secrets qui vous seront très-utiles, mais que vous devez garder en vous-même et cacher avec le plus grand soin.

Les FEMMES sont des enfants d'une large et bonne crue : elles ont la parole, de l'esprit quelquefois; mais le bon sens ou le raisonnement, je n'en ai jamais connu de ma vie qui en eût, ou qui agît et raisonnât vingt-quatre heures de suite. La moindre passion, le moindre goût rompt sur-le-champ sur leurs meilleures résolutions. Leur beauté négligée ou contredite, quelques années de plus, enflamment à l'instant leurs petites passions, et dérangent tout le système moral de leur conduite qu'elles avaient arrangé dans leurs moments raisonnables. Un homme de sens joue avec elles, les flatte, les amuse, comme il ferait avec un enfant, mais ne les consulte jamais, ni ne leur confie des secrets intéressants, quoiqu'il leur persuade souvent qu'il le fait; c'est la chose du monde qui flatte le plus leur vanité : elles aiment beaucoup à se mêler dans les affaires, qu'elles embrouillent et gâtent presque toujours. Justement persuadées que les hommes en général ne les regardent que comme de jolis bijoux, elles adorent cet homme qui leur parle sérieusement, et qui paraît se confier à elles et les consulter ; je dis *qui paraît*, car les hommes faibles les consultent en effet, le sage n'en fait que le semblant. Aucune flatterie n'est trop forte ni trop dégoûtante pour elles. Elles avalent tout avec avidité : vous pouvez flatter une FEMME sur son goût supérieur dans le choix de son éventail.

Les FEMMES qui sont ou très-belles ou très-laides aiment qu'on les flatte sur leur esprit ; celles qui ne sont ni laides ni belles aiment mieux qu'on leur parle de leurs grâces et de leur beauté.

Ces secrets doivent être inviolables si, comme Orphée, vous ne voulez être mis en pièces par tout le sexe. (Chesterfield.)

5. Il serait à souhaiter que les FEMMES aimassent à lire, et qu'elles lussent avec quelque application. Cependant il s'en trouve qui ont naturellement beaucoup d'esprit, qui ne lisent presque jamais; et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces FEMMES qui ont infiniment d'esprit aiment mieux s'ennuyer quelquefois horriblement lorsqu'elles sont seules que de s'accoutumer à lire. Il est pourtant certain que la lecture éclaire si fort l'esprit, et forme si bien le jugement, que la conversation toute seule ne peut le faire aussi parfaitement. La conversation ne donne que les premières pensées de ceux qui parlent; mais la lecture donne le dernier effort de l'esprit de ceux qui ont fait les livres que vous lisez; de sorte que quand même on ne lit que pour son plaisir, il en demeure toujours quelque chose dans l'esprit de la personne qui lit, qui le pare et qui l'éclaire. (Mlle Scudéri.)

6. Il y a un temps où la danse doit paraître ridicule, insipide. Il est juste que la jeunesse de notre sexe aime avec passion un exercice qui, déployant aux yeux le contour délicat des belles parties de la figure, par des attitudes dessinées correctement, et animées avec goût, donne à la pantomime toute l'expression du sentiment, et le fait passer dans l'âme émue du compagnon et du spectateur. A certain âge, une

FEMME qui danse achève de se défigurer. La douce élasticité des membres, premier mobile des grâces de la personne, répond mal aux ordres d'une volonté ardente ; et cette discordance produit une absurdité révoltante. Il faut sagement quitter de bonne heure un goût par lequel on s'affiche plus tôt qu'on ne croit : mais il ne faut pas pour cela blâmer en critique dépité l'aimable jeunesse qui seconde avidement les lois irrésistibles du mouvement. (C^sse^ de Rosemberg.)

7. Les FEMMES devraient savoir que leur puissance est en proportion de nos désirs, et que leur règne finit avec leur résistance. Si les mères, pénétrées de cette maxime, apprenaient à leurs filles leurs véritables intérêts, elles leur diraient que le respect est le prix de l'opinion qu'on a de leur vertu ; que nos tendres empressements, nos hommages ; sont l'effet d'un sentiment qui s'affaiblit par la jouissance : la facilité du triomphe en diminue le prix. Il ne reste presque toujours à une FEMME vaincue que le triste regret d'avoir fait un ingrat.

8. Les FEMMES devraient ne pas ignorer que la plupart des hommes les attaquent de sang-froid dans le dessein de les faire servir à leur amusement, ou de les sacrifier à leur vanité ; soit pour remplir le vide d'une vie oisive, soit pour s'acquérir une sorte de réputation, fondée sur la perte de celle des FEMMES.

9. A tous les âges, les FEMMES sont toujours sûres de plaire par beaucoup de gaieté, de douceur et de complaisance ; elles pourraient compenser un peu la perte de leurs charmes en perfectionnant leur caractère : mais la plupart n'ont pas le courage de se vaincre ; elles ne peuvent se résoudre à faire des efforts pour plaire ; l'empire de la beauté les flatte davantage, car il n'exige aucun soin, et il agit dans le moment présent sans jamais se faire attendre. (Mme Necker.)

10. Les FEMMES d'un certain âge n'ont rien de mieux à faire que de s'oublier ; mais cela n'est possible pour elles qu'autant qu'elles ne se sont jamais oubliées dans leur jeunesse. (Id.)

11. Les souffrances des FEMMES dans leur automne semblent leur avoir été données pour leur faire oublier les plaisirs de la jeunesse, et pour leur apprendre à se renfermer chez elles, comme il convient à leur âge. (Id.)

12. Le grand tort des FEMMES en tout, morale, soins de santé, amitié, etc., c'est le défaut de persévérance. Cependant elles devraient se pénétrer, pour mieux remplir leurs devoirs, de cette vérité simple. L'habitude rend tout supportable, et même quelquefois agréable et nécessaire, soit pour nous, soit pour ceux qui nous servent. (Id.)

13. Une FEMME ne doit jamais se laisser engager à montrer des talents imparfaits ou qu'elle n'a pas suffisamment cultivés, surtout en présence d'une autre FEMME qui lui est supérieure et qui s'est plus exercée qu'elle ; il ne faut donc ni danser, ni chanter, ni faire des vers, sans être assurée de réussir. (Id.)

14. Une preuve que les FEMMES ne devraient pas se montrer en public, c'est que l'usage du monde leur défend de s'y faire remarquer, de parler haut, de sortir de leur place ; et comme elles sont obligées de faire attention aux marques d'égards

qu'on leur donne, et d'en donner elles-mêmes, il faut que ce soit avec une grande douceur, sans mouvement et sans éclat. (Mme Necker.)

15. Les FEMMES seraient plus heureuses si elles prenaient de leur esprit tout le soin qu'elles prennent de leur figure. (Mme C. Fée.)

16. Une FEMME qui sait conserver les dehors de son sexe, et se faire homme par le cœur et par l'esprit, est assurée de primer en toute circonstance.

17. Ce qui manque aux FEMMES, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est l'esprit de corps. Unies sur certains points, elles sont trop divisées sur d'autres, et dans leurs différends elles nous révèlent mille secrets qui nous apprennent à moins les aimer. (Saint-Prosper.)

18. Les FEMMES devraient au moins cesser de l'être à quarante ans. C'est assez, ce me semble, d'avoir joué *à la poupée* et *à la madame* pendant vingt-cinq. Qu'on ne s'y trompe pas, les FEMMES, et surtout les jolies FEMMES, y jouent plus en effet à dix-huit ans qu'à six. (Mme d'Arconville.)

19. Il est bon qu'une FEMME soit en familiarité avec quelques autres FEMMES, mais il vaut mieux qu'elle ne soit en confiance avec aucune. (Id.)

20. Il y a toujours à perdre à faire son amant de son ami; mais il y a beaucoup à gagner à faire son ami de son amant. (Id.)

21. Les FEMMES ne sont si malheureuses au déclin de leurs charmes qu'en oubliant que la dignité de mère est destinée à remplacer la beauté d'épouse. (Lacretelle aîné.)

22. Ce n'est pas dans les affaires d'État, c'est dans celles de sa famille qu'une FEMME doit montrer son esprit et sa prudence. (Théophraste.)

23. Il y aurait moins de FEMMES trompées si elles pouvaient renoncer à leur maxime commune, et préférer un homme qui les aime à celui qu'elles aiment. (Mme Dunoyer.)

24. ...Quand un homme se déclare l'*ami* d'une FEMME, j'engage celle-ci à le prier, avant tout, de lui définir son amitié, et à se défier d'autant plus du nouvel ami que sa définition sera plus embarrassée: car le sentiment le plus dangereux est celui qui peut le moins se définir. (Demoustier.)

25. Pour aimer la vie paisible et domestique, il faut la connaître; il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison; et toute FEMME que sa mère n'a point élevée n'aimera point élever ses enfants. (J.-J. Rousseau.)

26. L'honnête homme qui aime les FEMMES se porterait volontiers à leur donner des conseils utiles; mais à la longue l'expérience lui apprend que la plupart d'entre elles, au lieu de tendre les bras aux conseils, y tendent les griffes, et il devient réservé sur cet article.

Avis aux femmes.

O FEMMES ! dit Mme de Staël en parlant de l'amour, vous les victimes du temple où l'on vous dit adorées, écoutez-moi.

La nature et la société ont déshérité la moitié de l'espèce humaine : force, courage, génie, indépendance, tout appartient aux hommes ; et s'ils environnent d'hommages les années de notre jeunesse, c'est pour se donner l'amusement de renverser un trône ; c'est comme on permet aux enfants de commander, certains qu'ils ne peuvent forcer d'obéir. Il est vrai, l'amour qu'elles inspirent donne aux FEMMES un moment de pouvoir absolu ; mais c'est dans l'ensemble de la vie, dans le cours même d'un sentiment, que leur destinée déplorable reprend son inévitable empire.

L'amour est la seule passion des FEMMES ; l'ambition, l'amour de la gloire même leur vont si mal, qu'avec raison un très-petit nombre s'en occupent. Pour une qui s'élève, mille s'abaissent au-dessous de leur sexe en en quittant la carrière ; à peine la moitié de la vie peut-elle être intéressée par l'amour, il reste encore trente ans à parcourir quand l'existence est déjà finie. L'amour est l'histoire de la vie des FEMMES ; c'est un épisode dans celle des hommes ; réputation, honneur, estime, tout dépend de la conduite qu'à cet égard les FEMMES ont tenue, tandis que les lois de la moralité même, selon l'opinion d'un monde injuste, semblent suspendues dans les rapports des hommes avec les FEMMES ; ils peuvent passer pour bons, et leur avoir causé la plus affreuse douleur que la puissance humaine puisse produire dans une autre âme ; ils peuvent passer pour vrais, et les avoir trompées ; enfin, ils peuvent avoir reçu d'une FEMME les services, les marques de dévouement qui lieraient ensemble deux amis, deux compagnons d'armes, qui déshonoreraient l'un des deux s'il se montrait capable de les oublier ; ils peuvent les avoir reçus d'une FEMME, et se dégager de tout en attribuant tout à l'amour, comme si un sentiment, un don de plus diminuait le prix des autres. Sans doute il est des hommes dont le caractère est une honorable exception ; mais telle est l'opinion générale sous ce rapport, qu'il en est bien peu qui osassent, sans craindre le ridicule, annoncer dans les liaisons du cœur la délicatesse de principes qu'une FEMME se croirait obligée d'affecter, si elle ne l'éprouvait pas.

On dira que peu importe au sentiment l'idée du devoir, qu'il n'en a pas besoin tant qu'il existe, et qu'il n'existe plus dès qu'il en a besoin. Il n'est pas vrai du tout que, dans la moralité du cœur humain, un lien ne confirme pas un penchant ; il n'est pas vrai qu'il n'existe pas plusieurs époques dans le cours d'un attachement où la moralité ne resserre pas les nœuds qu'un écart de l'imagination pouvait relâcher ; les liens indissolubles s'opposent au libre attrait du cœur, mais un complet degré d'indépendance rend presque impossible une tendresse durable ; il faut des souvenirs pour ébranler le cœur, et il n'y a point de souvenirs profonds, si l'on ne croit pas aux droits du passé sur l'avenir, si quelque idée de reconnaissance n'est pas la base immuable du goût qui se renouvelle : il y a des intervalles dans tout ce qui appartient à l'imagination, et si la moralité ne les remplit pas, dans l'un de ces intervalles passagers on se séparera pour toujours. Enfin, les FEMMES sont liées par les relations du cœur, et les hommes ne le sont pas : cette idée même est encore un obstacle à la durée de l'attachement des hommes ; car là où le cœur ne s'est point fait de devoir, il faut que l'imagination soit excitée par l'inquiétude, et les hommes sont

sûrs des FEMMES, par des raisons même étrangères à l'opinion qu'ils ont de leur plus grande sensibilité ; ils en sont sûrs, parce qu'ils les estiment ; ils en sont sûrs, parce que le besoin qu'elles ont de l'appui de l'homme qu'elles aiment se compose de motifs indépendants de l'attrait même. Cette certitude, cette confiance, si douce à la faiblesse, est souvent importune à la force ; la faiblesse se repose, la force s'enchaîne ; et dans la réunion des contrastes dont l'homme veut former son bonheur, plus la nature l'a fait pour régner, plus il aime à trouver d'obstacles : les FEMMES, au contraire, se défiant d'un empire sans fondement réel, cherchent un maître et se plaisent à s'abandonner à sa protection ; c'est donc presque une conséquence de cet ordre fatal que les FEMMES détachent en se livrant, et perdent par l'excès même de leur dévouement.

Si la beauté leur assure des succès, la beauté n'ayant jamais une supériorité certaine, le charme de nouveaux traits peut briser les liens les plus doux du cœur ; les avantages d'un caractère élevé, d'un esprit remarquable, attirent par leur éclat, mais détachent à la longue tout ce qui leur serait inférieur. Et comme les FEMMES ont besoin d'admirer ce qu'elles aiment, les hommes se plaisent à exercer sur leur maîtresse l'ascendant des lumières, et souvent ils hésitent entre l'ennui de la médiocrité et l'importunité de la distinction.

L'amour-propre, que la société, que l'opinion publique a réuni fortement à l'amour, se fait à peine sentir dans la situation des hommes vis-à-vis des FEMMES : celle qui leur serait infidèle s'avilit en les offensant, et leur cœur est guéri par le mépris. La fierté vient encore aggraver dans une FEMME les malheurs de l'amour ; c'est le sentiment qui fait la blessure, mais l'amour-propre y jette des poisons. Le don de soi, ce sacrifice si grand aux yeux d'une FEMME, doit se changer en remords, en souvenir de honte, quand elle n'est plus aimée ; et lorsque la douleur, qui d'abord n'a qu'une idée, appelle enfin à son secours tous les genres de réflexions, les hommes condamnés à souffrir l'inconstance sont consolés par chaque pensée qui les attire vers un nouvel avenir ; les FEMMES sont replongées dans le désespoir par toutes les combinaisons qui multiplient l'étendue d'un tel malheur.

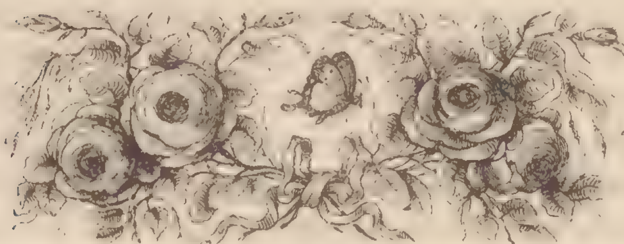
Il peut exister des FEMMES dont le cœur ait perdu sa délicatesse : elles sont aussi étrangères à l'amour qu'à la vertu ; mais il est encore, pour celles qui méritent seules d'être comptées parmi leur sexe, il est encore une inégalité profonde dans leurs rapports avec les hommes ; les affections de leur cœur se renouvellent rarement ; égarées dans la vie, quand leur guide les a trahies, elles ne savent ni renoncer à un sentiment qui ne laisse après lui que l'abîme du néant, ni renaître à l'amour dont leur âme est épouvantée. Une sorte de trouble sans fin, sans but, sans repos, s'empare de leur existence ; les unes se dégradent, les autres sont plus près d'une dévotion exaltée que d'une vertu calme ; toutes au moins sont marquées du sceau fatal de la douleur ; et pendant ce temps, les hommes commandent les armées, dirigent les empires, et se rappellent à peine le nom de celles dont ils ont fait la destinée. Un seul mouvement d'amitié laisse plus de traces dans leur cœur que la passion la plus ardente ; toute leur vie est étrangère à cette époque, chaque instant y rattache le souvenir des FEMMES ; l'imagination des hommes a tout conquis en étant aimé ; le cœur des FEMMES est inépuisable en regrets ; les hommes ont un but dans l'amour, la durée de ce sentiment est le seul bonheur des FEMMES ; les hommes enfin sont aimés parce qu'ils aiment ; les FEMMES doivent craindre à chaque mou=

vement qu'elles éprouvent, et l'amour qui les entraîne, et l'amour qui va détruire le prestige qui enchaînait leurs pas.

Êtres malheureux ! êtres sensibles ! vous vous exposez, avec des cœurs sans défense, à ces combats où les hommes se présentent entourés d'un triple airain; restez dans la carrière de la vertu, restez sous sa noble garde; là il est des lois pour vous, là votre destinée a des appuis indestructibles; mais si vous vous abandonnez au besoin d'être aimées, les hommes sont maîtres de l'opinion, les hommes ont de l'empire sur eux-mêmes, les hommes renverseront votre existence pour quelques instants de la leur.

Ce n'est pas en renonçant au sort que la société leur a fixé que les FEMMES peuvent échapper au malheur; c'est la nature qui a marqué leur destinée, plus encore que les lois des hommes: et, pour cesser d'être leurs maîtresses, faudrait-il devenir leurs rivaux et mériter leur haine, parce qu'il faut sacrifier leur amour? Il reste des devoirs, il reste des enfants, il reste aux mères ce sentiment sublime dont la jouissance est dans ce qu'il donne, et l'espoir dans ses bienfaits.

Sans doute, celle qui a rencontré un homme dont l'énergie n'a point effacé la sensibilité; un homme qui ne peut supporter la pensée du malheur d'un autre, et met l'honneur aussi dans la bonté; un homme fidèle aux serments que l'opinion publique ne garantit pas, et qui a besoin de la constance pour jouir du vrai bonheur d'aimer; celle qui serait l'unique amie d'un tel homme pourrait triompher, au sein de la félicité, de tous les systèmes de la raison. Mais s'il est un exemple qui puisse donner à la vertu même des instants de mélancolie, quelle FEMME toutefois, quand l'époque des passions est passée, ne s'applaudit pas de s'être détournée de leur route? Qui pourrait comparer le calme qui suit le sacrifice, et le regret des espérances trompées? *A quel prix ne voudrait-on pas n'avoir jamais aimé, n'avoir jamais connu ce sentiment dévastateur qui, semblable au vent brûlant d'Afrique, sèche dans la fleur, abat dans la force, courbe enfin vers la terre la tige qui devait et croître et dominer?*



XXII

Esprit. — Génie. — Les FEMMES, la littérature et les sciences. — Éducation. — Instruction. — Influence des FEMMES.

ESPRIT. — GÉNIE

LA FEMME a naturellement l'esprit fin, plus vif, plus pénétrant et même plus réfléchi que le nôtre. L'homme, moins délicatement organisé, se ressent de sa constitution ; il ne reçoit qu'avec peine les impressions des objets. Dans un âge où les filles font l'ornement de la société, il rampe encore dans la poussière de l'école. Le sexe saisit les idées avec une promptitude étonnante ; il s'applique, ses progrès sont si rapides, qu'il nous surpasse aisément ; l'éloquence semble être son partage : à l'inflexion douce d'une voix agréable, les filles joignent le charme de la persuasion, et répandent des fleurs sur les matières même les plus abstraites. Il n'en est aucune de celles qui se sont adonnées aux arts et aux sciences qui, à trente ans, n'eût donné des leçons à des barbes grises.

2. Les hommes philosopheront mieux que la FEMME sur le cœur humain, mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux FEMMES à trouver pour ainsi dire la morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La FEMME a plus d'esprit, et l'homme plus de génie ; la FEMME observe et l'homme raisonne : de ce concours résultent la lumière la plus claire et la science la plus complète que l'entendement humain puisse acquérir dans les choses morales ; la plus sûre connaissance, en un mot, de soi et des autres qui soit à la portée de notre espèce. Et

voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Le monde est le livre des FEMMES : quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle..... (J.-J. Rousseau.)

3. Consultez le goût des FEMMES dans les choses physiques et qui tiennent au jugement des sens, celui des hommes dans les choses morales et qui dépendent plus de l'entendement. Quand les FEMMES seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, et jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres et à en faire à toute force, elles ne se connaissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages sont toujours sûrs d'être mal conseillés ; les galants qui les consultent sur leur parure sont toujours ridiculement mis. (Id.)

4. Les FEMMES ont un esprit facile, naturel, fait pour enflammer le nôtre ; c'est une grande folie d'y joindre des lumières fatigantes, et dont le faux éclat ne luit jamais sans causer des ombres désagréables. Quand elles sont attachées à l'astronomie, à la politique, à la jurisprudence, on doit trembler que ceux qui leur enseignent ces sciences ne les asservissent, sous prétexte de les instruire, et qu'elles n'abusent de ce prétexte pour cacher leurs amours ; car quelle autre raison pourrait les engager à se rompre la tête de choses si étrangères à leurs occupations, à leurs besoins, puisqu'elles peuvent sans cela nous faire lire dans leurs yeux la gaieté, la sévérité, le plaisir ; qu'elles savent joindre à leurs refus les charmes de la faveur ; qu'elles ont assez de science pour nous persuader bien mieux que l'Académie Française, et pour régenter en souriant les pontifes et les rois ?

Si les FEMMES veulent exercer la supériorité de leur esprit, loin de s'attacher au pédantisme de nos savants, qu'elles s'amusent à le corriger par les grâces ; les meilleurs vers sont toujours ceux que l'on fait pour elles, et la poésie naïve et légère peut leur servir d'amusement. C'est un art ingénieux, éloquent, tout en illusions, en plaisirs, et folâtre comme elles. Si quelque mémoire académique ose mêler sa poudre à celle de leur toilette, mettez vite à la place ou Bernard ou Chaulieu. Si la philosophie s'empare de leur âme, tâchez de n'y point laisser entrer celle de nos pédants. Qu'une philosophie aimable leur apprenne seulement à observer et à tempérer nos passions, à régler leurs désirs, à se former une liberté douce, et à ne point gêner celle des autres. Que cette philosophie leur serve à prolonger la durée trop courte des plaisirs, à supporter l'inconstance d'un ami, la rudesse d'un mari, l'importunité des ans et le chagrin des rides, à les rendre enfin plus heureuses pendant toute leur vie.

5. La liberté des idées est un don de la nature auquel tous les hommes participent, mais que peu parmi eux savent mettre à profit : même en cela notre sexe peut agir plus librement que l'autre. Il y a un libertinage d'esprit comme de cœur, et il est permis à une FEMME de se livrer en toute sûreté au premier, parce qu'elle n'excite point de jalousie, et ne produit par là aucun désordre dans la société. Une FEMME bel-esprit est regardée dans le monde comme un feu follet qui brille sans brûler, et qui peut s'arrêter à tout sans rien endommager. C'est le concours des opinions qui cause les rivalités : il n'y aura jamais autant de FEMMES qu'il se trouve d'hommes en concurrence d'une réputation. Une FEMME s'arrange-t-elle pour

écrire? toutes les préventions sont en sa faveur : le mauvais est passable, le bon est sublime. Je m'étonne comment elles négligent entièrement cet heureux genre de renommée, dont leur amour-propre tirerait de grands secours. Si les singes, dit un auteur illustre, vivaient plus longtemps qu'ils ne font, ils déduiraient leurs idées, en les portant beaucoup plus loin; et nous les verrions, avant que d'être infirmes, dans les ateliers des arts, les pratiquer, et les enseigner peut-être. La vie sociale d'une FEMME est bien courte : la plaçant à quinze ans dans le monde, je l'en retire à quarante, et même ce calcul n'est pas général. J'en déduis les maladies, les grossesses; il en résulte que le temps qu'une FEMME appartient à la société se réduit à bien peu de chose. Notre consistance ne paraît avoir d'autre ressort que celui de la figure. L'apprentissage de la toilette est notre cours de philosophie; l'occupation de la parure, celui des belles-lettres. Il y a des FEMMES qui ont osé se rendre hommes; mais rarement ont-elles été jolies, lorsqu'elles ont tenté de secouer le joug des préjugés que les belles portent si volontiers. Les hommes, à la vérité, les ont accueillies généreusement dans leur classe; mais les FEMMES se sont toujours déchaînées cruellement contre cette désertion. Une FEMME arbore-t-elle noblement l'étendard de la révolte? paraît-elle lire, étudier? met-elle dans ses propos et dans sa manière de vivre des facilités courageuses? tout le sexe l'attaque, la proscrit, et si elle n'est pas d'un rang des plus élevés, elle succombe à la persécution, et devient ignorée ou ridicule..... (C^sse de Rosemberg.)

6. L'esprit de ces FEMMES qui en sont richement douées a pour qualités caractéristiques la finesse des pensées et la délicatesse des expressions. Depuis les vers passionnés de la tendre Sapho jusqu'à la prose ingénieuse de plusieurs FEMMES de nos jours (1785), on peut aisément reconnaître dans leurs productions le beau sexe et ses charmes.

La FEMME d'ailleurs qui a eu le bonheur, dans son jeune âge, de joindre la beauté à beaucoup d'esprit bien cultivé et au goût naturel qu'elle a d'ordinaire en partage, est encore plus en état de donner à ses écrits de l'agrément et de l'intérêt. Ce précieux avantage lui a valu des hommages nombreux, parmi lesquels ceux des hommes d'esprit ont pu donner au sien tout le développement nécessaire pour paraître avec autant d'éclat que de justesse. Elle a pu remarquer cent fois la marche des passions avant d'être atteinte d'aucune, envisager de sang-froid les attaques de la séduction bien moins rusées que nous ne croyons, et analyser le cœur humain dans celui d'un amant toujours à découvert, lors même qu'il croit bien ménager une surprise.

Une jeunesse brillante, semée de conquêtes, illustrée par des triomphes, instruite par l'usage continuel du monde le plus choisi, ne vaut-elle pas le cours de morale le plus profond?... (***)

7. La FEMME a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa faiblesse; elle n'a pour elle que son art et sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre? Mais la beauté périt par mille accidents; elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, et qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse, mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre.

8. On n'aime pas longtemps une FEMME qui manque d'esprit et de douceur.

9. Les Grecs, dont la théologie est une suite d'emblèmes mystérieux, n'avaient qu'un Apollon et neuf Muses : ils en eurent une dixième, la fameuse Sapho, aussi connue par la délicatesse de ses poésies que par son amour pour Phaon. Ils estimaient que le nombre des FEMMES d'esprit doit être à celui des hommes savants comme dix est à un.

10. Je puis dire avoir vu souvent que nous avons excusé dans les FEMMES la faiblesse de leur esprit en faveur de leurs beautés corporelles ; mais je n'ai jamais encore vu qu'en faveur de la beauté de notre esprit elles aient prêté la main à un corps qui tombe tant soit peu en décadence. (Montaigne.)

11. Une des raisons qui doivent faire estimer les FEMMES qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine ; elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, et c'est en quoi elles sont bien louables. (Voltaire.)

12. Les FEMMES, sous Louis XIV, furent presque réduites à se cacher pour s'instruire, et à rougir de leurs connaissances, comme dans les siècles grossiers elles eussent rougi d'une intrigue : quelques-unes cependant osèrent se dérober à l'ignorance dont on leur faisait un devoir ; mais la plupart cachèrent cette hardiesse sous le secret, ou, si on les soupçonna, elles prirent si bien leurs mesures qu'on ne put les convaincre ; elles n'avaient que l'amitié pour confidente ou pour complice. On voit par là même que ce genre de mérite ou de défaut ne dut pas être fort commun sous Louis XIV ; mais par la politesse générale du siècle, il y eut chez les FEMMES un autre genre d'esprit très à la mode alors, et surtout à la cour : c'est cet esprit aimable et qui n'a que des grâces légères, qui n'est point gâté par les connaissances ; on y tient si peu qu'on lui pardonne..... (Thomas.)

13. N'exigeons des FEMMES que ce que nous pouvons en attendre. Elles ont de l'esprit, et rarement du génie ; trop irritables pour ne pas agir par passion, trop légères pour faire des lois, s'y soumettre est le plus grand effort qui leur soit possible. Exciter l'objet qu'elles aiment à l'amour de la gloire, sacrifier même leurs sentiments à son honneur, à son devoir ; être nos conseils, nos soutiens, nos consolations dans nos peines, les sources de nos jouissances les plus pures, voilà leur mission près de nous sur la terre. (De Ségur.)

14. L'esprit présent et naturel des FEMMES, qui les sert mieux que le savoir et le raisonnement des hommes ne servent ceux-ci, est une preuve que la nature ne les a pas destinées à être savantes, et peut-être qu'en le devenant elles s'éloignent d'autant du naturel, de l'amabilité et du bonheur. Plaire, aimer, être adorées et faire des heureux, tel est leur partage.

15. L'esprit de la plupart des FEMMES sert plus à fortifier leur esprit que leur raison. (La Rochefoucauld.)

16. L'esprit des FEMMES est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent : sa lumière vacille toujours.

17. L'esprit des FEMMES est comme le jardin d'Eden, qui produisait de fort beaux fruits sans avoir besoin de culture. (Sanial Dubay.)

18. Les FEMMES ont l'esprit léger, prompt, fugitif, et peut-être tout autre leur siérait-il moins bien. (Id.)

19. Tout nous porte à croire que la FEMME a l'esprit et le caractère plus répu=blicains que l'homme. (Sanial Dubay.)

20. Les FEMMES ont plus d'âme que d'esprit, et plus de tact que de discerne=ment. (Id.)

21. En France, excepté les bas-bleus, toutes les FEMMES ont de l'esprit. (Mme E. de Girardin.)

22. Rien n'est plus rare en France qu'une FEMME tout à fait sotte. (Id.)

23. Sur cent hommes, vous en trouverez deux spirituels ; sur cent FEMMES, vous en trouverez une bête. Voilà la proportion. (Id.)

24. Un homme d'esprit a toujours plus d'esprit qu'une FEMME d'esprit. (Id.)

25. Une FEMME d'esprit peut trahir son devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, et sans penser le faire. (MOLIÈRE.)

26. Une FEMME d'esprit est un diable en intrigue. (ID.)

27. Il en est à-peu près du génie des deux sexes comme de leurs corps : nous avons d'ordinaire le corps plus grand et plus majestueux ; les FEMMES l'ont plus gra=cieux et plus aimable ; nos mouvements sont plus vigoureux, mais ils sont plus con=traints, et les nerfs et les muscles rendent nos efforts sensibles. Les mouvements des FEMMES, au contraire, ont moins de vigueur, mais ils ont quelque chose de plus dé=licat, de plus souple, de plus aisé. Si notre génie l'emporte sur celui des FEMMES par la grandeur et l'élévation, nous leur sommes inférieurs pour la grâce et pour la jus=tesse. Elles ne nous valent pas pour la force du raisonnement ; elles sont plus pro=pres à suivre le raisonnement d'un autre qu'à raisonner de leur propre fonds. Leur raison peut se laisser conduire par celle d'un habile homme, qui remonte à la source d'une maxime reçue, en découvre la fausseté ; mais rarement s'avisent-elles de révoquer en doute, de leur propre mouvement, ce qu'elles verront croire à tout le monde. D'ailleurs c'est chez elles plutôt le cœur qui croit que l'esprit ; elles sont plutôt convaincues par celui qui raisonne que par ses raisonnements. Toujours por=tées à adopter les systèmes de ceux qu'elles estiment, elles changent souvent de sentiments en changeant d'amis. En un mot, leur raison est trop paresseuse et trop esclave de l'opinion pour faire de grands progrès dans la recherche de la vérité. Les FEMMES ont l'imagination plus vive et plus étendue que les hommes ; elles triomphent dans toutes les matières où il faut plutôt imaginer que penser. En général, une FEMME d'esprit a le don de narrer mieux qu'un homme, quelque spirituel qu'il soit ; elle laisse agir son imagination seule, qui dépeint les choses plus ou moins fortement, selon qu'elle a été plus ou moins frappée. Il n'y a dans ce qu'elle raconte rien de sec, de forcé, de trop méthodique ; les liaisons en sont imperceptibles, et les écarts qu'elle se donne ramènent au sujet d'une manière inconcevable. Il faut aux hommes bien du travail pour courir après les termes les plus propres, qui bien sou=vent encore leur échappent. Les FEMMES qui ont du génie saisissent d'abord le mot qu'il leur faut, c'est le premier qui s'offre à leur esprit. Le centre de l'esprit des FEMMES, c'est le style épistolaire ; elles n'ont qu'à suivre leur naturel pour parvenir

à la perfection où les hommes tendent en vain par le secours de l'art. Elles ont un certain talent pour dire les petites choses sans bassesse et les grandes sans enflûre; ce talent est aussi naturel qu'inimitable; avec tous nos efforts, nous ne saurions que les copier faiblement.

Les vers où il faut de la force, de la majesté et du sublime, demandent le génie de l'homme; ceux où il faut du naturel, de l'imagination, des sentiments et de la délicatesse, sont plus à la portée du beau sexe qu'à la nôtre. Le poëme épique, la tragédie, ne sont nullement de son fait; en récompense, il l'emporte de beaucoup sur nous pour l'élégie et pour tous les vers passionnés. Nous ne sentons pas si vivement que le sexe, et nous tâchons d'y suppléer: nous pensons quand il s'agit de sentir, et nous faisons naître dans l'esprit du lecteur des pensées, au lieu de remplir son cœur de sentiments. Notre versification a plus de force; notre cadence a aussi une majesté où celle des FEMMES ne saurait atteindre; mais leurs vers en récompense sont plus coulants que les nôtres et sentent moins le travail; ils ont une harmonie plus touchante et plus flatteuse; en un mot, la versification des FEMMES donne plus de plaisir, et la nôtre est plus propre à inspirer de l'admiration.

28. Après avoir parlé de ces grands génies créateurs qui n'empruntent leur puissance à personne et qui l'imposent à tous, Mlle Louise Ozenne s'exprime ainsi sur le génie des FEMMES:

« Maintenant deux mots nous suffisent pour dire quel genre de génie nous croyons devoir être accordé aux FEMMES. Que l'œil le plus favorable pour elles parcoure le rang des génies créateurs, il nous paraît impossible qu'avec la plus grande partialité il découvre un seul nom de FEMME parmi ces noms magnifiques. Au contraire, parmi les génies expressifs, plus d'une FEMME a su se faire une place incontestable. Nous en citerons quatre, à la vérité prises parmi les plus illustres: Sapho, Héloïse, Staël et George Sand. Sentiment de l'harmonie et de la couleur dans le style, expression des passions ardente, fougueuse ou touchante, grâce, délicatesse, et en même temps exaltation et mouvement poétique, elles ont tout cela; parmi les génies du second rang, elles siégent avec gloire, mais rien en elles ne leur mérite d'être élevées jusqu'à ceux du premier rang.

» Nous ne croyons pas que cette vérité soit contestée; mais si nous en voulons tirer la conséquence que la classe des génies créateurs est à jamais fermée aux FEMMES, on viendra sans doute nous dire qu'il est injuste de juger de leur avenir par leur passé, et de mesurer ce qu'elles pourront faire quand l'heure de leur émancipation aura sonné, sur ce qu'elles ont fait dans le temps d'esclavage et d'oppression. A cette objection nous répondrons par des arguments tirés de la nature même de la FEMME, et du but dans lequel elle a été créée.

» Et commençons par dire que de toutes les aberrations de l'esprit humain, dont notre siècle a fait une moisson si déplorablement abondante, aucune ne nous a paru si malheureuse et si insensée que celle qui a voulu faire de la FEMME un être identiquement semblable à l'homme, possédant exactement les mêmes facultés et les mêmes droits. Tout l'ordre de la création dans l'humanité se trouve renversé par un semblable principe. On ne comprend plus le monde dès qu'on y voit l'homme et la FEMME comme deux êtres identiques et égaux, se repoussant par cette identité et cette égalité, au lieu de s'attirer par les contrastes d'où naît l'har=

monie; nous savons fort bien que ceux qui ont émis le principe, et qui en ont d'abord bravement poussé les conséquences jusqu'à vouloir anéantir le sentiment de la pudeur et la loi du mariage, viendront pourtant nous dire qu'on les calomnie en prétendant qu'ils ont voulu l'absurde égalité de l'homme et de la FEMME. Soit; nous ne demandons pas mieux que de croire qu'ils n'ont pas démêlé cette étrange idée dans les maximes qu'ils adoptaient, et d'où elle jaillissait tout naturellement. Mais qu'elle en ait jailli, c'est ce qui n'est pas niable pour quiconque a les yeux ouverts. Sciemment ou non, elle a été affirmée à propos de tout et sur tous les points : dans l'ordre social, par l'attaque contre le mariage; dans l'ordre intellectuel, par la prétention qu'il n'était point de place si haute où eût atteint le génie de l'homme que le génie de la FEMME ne pût atteindre aussi : pour nous en tenir à cette dernière assertion, qui ne voit qu'elle rompt toute l'harmonie qui jusqu'à présent semblait relier la FEMME à l'homme? Milton, qui dans son poème immortel s'en est tenu bonnement aux idées bibliques, dit en parlant d'Adam et d'Ève :

Il vivait pour Dieu! elle pour Dieu en lui.

» Dans ce beau vers vous voyez expliquées l'essence et la destinée véritables de l'homme et de la FEMME; l'inégalité y est marquée, et fortement. L'homme est la création immédiate de Dieu, et peut communiquer immédiatement avec lui. La FEMME, émanée de l'homme, doit trouver l'homme entre elle et Dieu. Là l'homme est l'être absolu, la FEMME est l'être relatif; elle est mise à côté de l'homme comme un être prêt à recevoir l'expansion de ses sentiments, pour les lui renvoyer ensuite dans un écho délicieux; à recevoir l'empreinte de ses pensées, pour les lui représenter sous des reflets gracieux et adoucis. Elle comprend, elle sent tout pour lui, et elle le comprend, elle le sent ainsi d'une manière merveilleuse. Il lui a fait connaître Dieu, et à travers lui elle le voit d'une claire vue. Tous les sentiments de religion, d'amour, de dévouement, s'éveillent et bondissent dans son cœur à la voix de l'homme. C'est une lyre qui rend d'adorables sons dès qu'elle est touchée, mais qui d'elle-même ne vibrerait pas. C'est bien d'elle, vraiment, qu'on peut dire qu'elle est expressive et non pas créatrice. C'est bien à elle que l'on peut appliquer ce que nous disions tout à l'heure des génies secondaires, qu'incapables de trouver les idées neuves, ils sont admirables pour en recevoir la communication et pour les répandre. A celui qui peut sentir immédiatement l'influence divine, et entendre sans intermédiaire la parole divine, à lui la faculté créatrice. A celle qui, sortie de lui, vit pour lui et en lui, voit le ciel dans ses yeux et entend Dieu par sa bouche, à celle-là de s'éprendre d'amour pour les idées qu'il verse en elle, de les caresser, de les revêtir de douceur, de persuasion et de grâce, afin qu'en se répandant ensuite par le monde, elles y soient mieux venues et mieux accueillies.

» Par le même principe qui nous fait refuser à la FEMME la faculté créatrice, nous lui refuserons les autres qualités qui caractérisent le génie à son plus haut degré. La supériorité de la raison ne saurait lui appartenir, à elle dont la destinée, subordonnée à celle de l'homme, doit être conduite par lui. Faite pour plaire et pour charmer, elle a dû recevoir de la nature une mobilité, une souplesse, une variété de sensations et d'impressions, qui ne s'accorderaient pas avec la ferme et calme persévérance. Enfin, avant tout sensible et sympathique, le milieu dans lequel elle vit agit trop fortement sur elle pour qu'elle puisse jamais le dominer.

» La sensibilité, l'affection, le dévouement, le tact, cet instinct qui, dans les choses de détail, supplée si admirablement la raison et quelquefois la surpasse, la délicatesse exquise dans les sensations et dans les sentiments; la vivacité et la spontanéité dans les émotions; la faculté d'inspirations qui en est inséparable; le don de recevoir les idées de l'homme, comme une terre féconde reçoit un germe pour le développer et le faire fructifier, voilà les qualités essentielles de la FEMME, tellement inhérentes à sa nature et à sa mission ici-bas, qu'elles n'ont pu, ce semble, être méconnues que par le plus étrange aveuglement.

» Et que les FEMMES ne se plaignent pas de la part que le ciel leur a faite, car cette part est belle. Les qualités que nous venons d'énumérer sortent toutes d'une source unique qui est l'amour. L'homme est particulièrement fait pour connaître, et la FEMME pour aimer, s'oublier, se dévouer, se sacrifier à un être plus aimé d'elle qu'elle-même. Voilà son premier comme son plus admirable instinct. A ce trait principal vous reconnaissez sa mission; elle a été placée sur la terre pour vivre moins dans elle-même que dans un autre, pour jouir de la joie qu'elle donne plutôt que de celle qu'elle ressent. Elle a été placée auprès de l'homme comme le vivant bonheur de l'homme. N'est-ce pas une belle et douce destinée?

» Mais si l'opinion récemment émise sur les FEMMES fausse leur destinée et gâte leur nature, en voulant trop relever l'une et l'autre, l'opinion contraire, qui consiste à leur refuser tout droit à la supériorité intellectuelle, n'est ni moins funeste ni moins erronée. Cependant encore aujourd'hui elle compte force partisans. Les fameux vers de Molière :

> Une FEMME en sait toujours assez
> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse,

sont, avec toute leur exagération comique, la profession de foi favorite de bien des hommes sur la question qui nous occupe. Pour ceux-là, la FEMME n'est pas, comme l'Ève de Milton, faite pour voir Dieu à travers l'homme, mais son regard doit s'arrêter à l'homme, et même ne percer guère au delà de son enveloppe extérieure; elle doit se courber sous la puissance matérielle de l'être fort, travailler à son bien-être matériel, être pour lui une source de plaisirs qui ne sortent guère de l'étroite limite des sens. Ils ne comprennent pas qu'elle doit être aussi étroitement leur compagne dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre physique; que son intelligence n'est pas moins faite pour se marier à la leur, que son corps pour se marier à leur corps : en aveugles qu'ils sont, ils ne voient pas l'harmonie parfaite qui a présidé à la création de l'humanité, et par laquelle les deux êtres qui la composent sont faits pour se comprendre, se pénétrer et se sentir, depuis la plus haute de leurs pensées jusqu'à la plus vulgaire de leurs sensations. Ils ne voient pas, pour l'adorer, cette admirable division par laquelle l'esprit créateur a été donné à l'homme, et l'esprit propagateur à la FEMME. Loi sublime qu'on pourrait formuler encore en disant que la vie est dans l'homme, et que le développement dans la vie ou le progrès est dans la FEMME. Regardez l'Orient; voyez comme les idées s'y sont arrêtées privées de mouvement et de séve. Qu'avez-vous à en accuser, si ce n'est l'esclavage de la FEMME? L'opinion qui la matérialise a complètement passé dans la religion, dans les lois, dans les mœurs. La religion lui a refusé une âme, les lois ont mis dans son union avec l'homme tous les droits du côté de celui-ci, et ne lui en ont laissé aucun,

pas même celui d'être uniquement aimée. La FEMME s'est soumise, car aucun moyen énergique de résistance n'a été mis par la nature aux mains de cet être tout de grâce et de délicatesse ; elle s'est retirée du mouvement du monde et s'est immobilisée derrière les murs du harem. Mais bientôt le monde lui-même a participé de cette immobilité à laquelle il l'avait condamnée, et la FEMME a été vengée par les effets mêmes de sa soumission. Dans l'Occident, où l'opinion qui la rabaissait n'a jamais été, surtout depuis le christianisme, poussée jusqu'à ses conséquences rigoureuses, son influence, sans agir d'une manière directe sur les choses intellectuelles, a toujours trouvé le moyen de s'y glisser, et d'y faire circuler une forte séve. Mais si enfin, comme on a quelque raison de l'espérer, cette influence est reconnue et légitimée, si on lui fait la place qui lui est due, si l'on permet à l'esprit féminin de s'appliquer selon sa force et sa véritable tendance aux choses intellectuelles, d'y agir ainsi franchement et librement, on verra encore une bien autre séve s'y répandre, un bien plus rapide progrès s'y manifester. »

LITTÉRATURE — SCIENCES.

1. Vers le milieu du dix-huitième siècle, Voltaire adressa une Épître à Mme la marquise Du Châtelet, dans laquelle il engage les FEMMES à cultiver leur esprit et à s'occuper de littérature.

« Tel est votre génie, dit-il en s'adressant à cette dame : il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe et de votre rang à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa raison, et que l'esprit donne des grâces.

» Il a été un temps en France, et même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, et les FEMMES sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oisiveté, et les autres que pour la coquetterie.

» Le ridicule même que Molière et Despréaux ont jeté sur les FEMMES savantes a semblé, dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais Molière, ce législateur dans la morale et dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les FEMMES savantes, se moquer de la science et de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus et l'affectation, ainsi que, dans son *Tartufe*, il a diffamé l'hypocrisie et non pas la vertu.

» Si, au lieu de faire une satire contre les FEMMES, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despréaux avait consulté les FEMMES de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art et au mérite de ses ouvrages si bien travaillés, des grâces et des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa satire des FEMMES, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'astronomie ; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

» L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si Boileau vivait encore, lui qui osait se moquer d'une FEMME de condition parce qu'elle voyait en secret Roberval et Sauveur, il serait obligé de respecter et d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des Maupertuis, des Réaumur, des Mairan, des Du Fay et des Clairaut ; de tous ces véritables savants, qui n'ont pour objet qu'une science utile, et qui, en la rendant agréable, la rendent insensiblement

nécessaire à notre nation. Nous sommes au temps, j'ose le dire, où il faut qu'un poëte soit philosophe, et où une FEMME peut l'être hardiment.....

» ..... Il est vrai qu'une FEMME qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences serait condamnable, même dans ses succès; mais, madame, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité est celui qui porte à remplir ses devoirs..... »

2. Bien des FEMMES abandonnent les soins de leur ménage, leurs enfants et leur mari, pour se livrer à la manie d'écrire. Cette manie, ridicule dans leur sexe quand elle est poussée à l'excès, détruit souvent en elles l'amour des devoirs, et transforme en pédante et en précieuse l'épouse dont le mari a fait choix pour élever ses enfants, gouverner sa maison et embellir son existence, et non pas pour composer de méchants vers ou de mauvais et pernicieux romans. (Dupaty.)

3. Pour les recherches laborieuses, pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes. Pour une élégance naïve, pour une simplicité fine et piquante, pour le sentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des FEMMES. Il y en a en France plus que partout ailleurs, grâce à la forme de notre société; et de là nous viennent des avantages dont les autres nations tâcheront inutilement ou de rabaisser ou de dissimuler le prix. (Fontenelle.)

4. Les mêmes raisons qui éloignent les FEMMES d'un travail violent et soutenu leur interdisent aussi les travaux plus dangereux encore d'une étude suivie. La science, que les hommes achètent presque toujours aux dépens de leur santé, ne saurait dédommager les FEMMES de la détérioration de leur tempérament et de leurs charmes. Qu'elles abandonnent aux hommes la vaine fumée qu'ils cherchent dans cette acquisition dangereuse: la nature a assez fait pour elles; ce serait un attentat contre elles, de flétrir les dons précieux qu'elles lui doivent. Une forte contention d'esprit, en dirigeant vers la tête la plus grande partie des forces vitales, fait de cet organe un centre d'activité qui ralentit d'autant l'action de tous les autres organes. Une personne profondément occupée n'existe que par la tête; elle semble à peine respirer: toutes les autres fonctions se suspendent ou se troublent plus ou moins; la digestion en souffre surtout: les sucs, mal élaborés, deviennent plus propres à former des embarras ou de mauvais levain qu'à réparer les déperditions qui sont une suite nécessaire du mouvement qui entretient la vie. Le corps, privé des sucs qui le renouvellent, ou souillé par des humeurs excrémentitielles qui y séjournent trop longtemps, languit, se fane et tombe comme un tendre arbrisseau planté dans un terrain aride, et dont l'ardeur du soleil a desséché les branches; ou bien le principe qui surveille les organes, trop longtemps fixé loin d'eux par la méditation ou par la lecture, lorsque enfin il y est rappelé, y rencontrant des matières étrangères ou dégénérées, se trouble, s'agite pour les chasser, et ouvre cette scène tumultueuse de mouvements irréguliers qu'on appelle *vapeurs* ou hypocondriacisme.

Cette affection, familière aux gens de lettres, serait une suite plus naturelle et plus infaillible d'une étude sérieuse dans les FEMMES qui seraient assez dupes pour s'y livrer. Leurs organes délicats se ressentiraient davantage des inconvénients inévitables qu'elle entraîne. Aussi un instinct salutaire semble-t-il les en écarter comme d'un

précipice qui, pour être couvert de fleurs, n'en est pas moins affreux, et diriger leurs goûts vers les objets frivoles. Les hommes qui veulent flatter les FEMMES disent que ce goût est notre ouvrage, et que nous leur fermons la porte des sciences pour nous assurer exclusivement ce genre de supériorité. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'elles ne s'en soucient guère, et c'est avec raison. On veut les louer sur l'esprit qu'elles pourraient avoir, comme s'il n'y avait point d'éloges à donner à celui qu'elles ont.

La principale destination des FEMMES étant de plaire par les agréments du corps et par des grâces naturelles, elles s'en écarteraient en courant après la réputation que donne la science ou le bel esprit; car il est certain que s'ils procurent des avantages précieux à la société, ceux qui résultent d'un corps sain ou d'un esprit libre et aisé sont rarement le partage des personnes qui se livrent à un désir immodéré de s'instruire, ou qui se dévouent à la fonction pénible et ingrate d'éclairer leurs semblables. Celles-ci sont le plus souvent des hommes qui, travaillant sans cesse à enrichir le monde par des découvertes utiles et par de nouvelles vérités, ou à l'amuser par des écrits agréables, consentent à y être nuls par leur personne. Presque toujours déplacés, ou par leurs prétentions ou par cette indifférence apathique que donne la méditation, ils sont au milieu de leurs contemporains comme des hommes d'un autre siècle, ignorant les usages les plus communs et les plus indispensables, et toujours occupés d'autres objets que ceux qui conviennent à leur situation présente. « Cela, dit Montaigne, les rend ineptes à la » conversation civile, et les détourne des meilleures occupations. Combien ai-je vu, » de mon temps, d'hommes abestis par une téméraire avidité de science ! » Le chancelier Bacon avoue que c'est un inconvénient assez ordinaire aux lettres; mais cet inconvénient serait plus sensible et plus choquant dans les FEMMES, dont l'affabilité et le caractère conciliant, qui leur ont été donnés pour tempérer la rudesse naturelle de l'homme, ne sauraient s'accorder avec la morgue du savoir. Enfin les idées des gens de lettres, même les plus exempts de ces défauts, ont toujours un air de contrainte qui leur ôte le naturel et la grâce; et comme le plus souvent elles ne leur appartiennent pas, on pourrait les comparer à des dépouilles qu'on a été chercher dans des tombeaux; elles sont inanimées et froides comme les cendres des morts auxquels on les a dérobées; ou bien, si elles leur sont propres, comme elles sont le fruit du travail, elles ne ressemblent pas mal à ces fruits avortés, sans beauté comme sans saveur, que l'art arrache à la nature, pour flatter la vanité ou soulager l'impatience des riches (1).

Au contraire, l'esprit des FEMMES inculte, pétillant, brille d'autant plus qu'il n'est point étouffé par un savoir indigeste. Son caractère original le rend piquant; sa liberté lui donne des grâces. Leurs idées n'ont rien de gêné, rien de contraint; leurs expressions sont la véritable image de leur âme, irrégulières, mais pleines de naturel et de vie : leur conversation, toujours vive et animée, peut se passer de la science, et a par elle-même un intérêt que toutes les ressources de l'érudition ne sauraient lui donner. Tout lui sert d'aliment : leur esprit sait tirer parti des moindres objets, et ressemble au feu qui convertit en sa substance tout ce qu'il touche, et communi=

(1) Nous ne disons point ceci pour détourner les FEMMES de donner à leur esprit une culture honnête, mais pour les éloigner d'un excès qui rend souvent ridicule, et qui nuit presque toujours à la santé. Au surplus, les études d'agrément sont les seules qui leur conviennent.

que son éclat aux matières les plus viles et qui en paraissent le moins susceptibles. Enfin, comme les FEMMES sont un des plus grands mobiles et un des principaux liens de la société, la nécessité d'étudier continuellement quels sont les ressorts qui en font agir les membres, et d'y mettre leur faiblesse à l'abri des chocs que le jeu de ces ressorts nécessite, leur donne cette sagacité qui sait quand et comment on doit agir et parler; l'art de mesurer ses démarches, de graduer ses actions et son langage selon les circonstances, une certaine habitude de saisir d'un coup d'œil toutes les convenances, en un mot, l'esprit de société, que bien des gens disent être le meilleur de tous.

D'ailleurs une FEMME en sait toujours assez ; non point, comme disait un duc de Bretagne, parce qu'elle sait *mettre de la différence entre la chemise et le pourpoint de son mari*, mais parce qu'avec une mémoire facile et une tournure d'esprit légère et agréable, elle a l'art de multiplier les connaissances que le commerce des hommes ou quelques lectures furtives et passagères peuvent lui procurer. On ne sera point étonné de l'étalage scientifique que fera un homme qui vient de pâlir sur des livres ; mais un des charmes de la conversation des FEMMES, surtout quand la prétention en est bannie, c'est de paraître savoir tout, sans avoir jamais rien appris.

Pourraient-elles sacrifier tant d'avantages réels à un vain fantôme, se livrer à des travaux où elles ont tout à perdre et rien à gagner, et se dessécher par des veilles multipliées, pour acquérir un titre qui ne peut jamais, chez elles, qu'être subordonné à un autre genre de mérite? Leur intérêt est donc de tâcher de trouver des exercices qui soient propres à développer et à perfectionner leurs facultés naturelles, sans nuire à leur tempérament. (Roussel.)

5. ..... Demander au public qu'il vous applaudisse, c'est lui laisser la liberté de vous siffler; se mettre au grand jour, c'est montrer de l'assurance, et, pour une FEMME, montrer de l'assurance, c'est perdre toutes ses grâces; faire métier de vendre son esprit, c'est donner sa modestie par-dessus le marché; hé, oui! car pourquoi craindrions-nous de le dire? une FEMME qui, loin de cacher ses prétentions à la gloire littéraire, les affiche hautement, en confiant son nom à la publicité, est une FEMME dont les vertus, quelque grandes qu'elles soient d'ailleurs, n'ont plus rien qui puisse leur servir d'ombre et les mettre en relief. On me trouvera peut-être exagéré dans mon opinion; mais qu'on examine bien que dans l'homme, comme dans la FEMME, ce qui produit le charme de la beauté physique produit aussi celui de la beauté morale, et l'on verra qu'en ne partageant pas toute l'indulgence du public pour les FEMMES auteurs, je ne fais que rester fidèle à la nature et à la raison. Un esprit qui s'affiche et rejette le voile montre, pour ainsi dire, quelques-unes de ses nudités: or, je soutiens que la FEMME qui ne craint pas de mettre son esprit en évidence devant le public, fait presque autant de tort à sa beauté morale que celle qui, croyant qu'un peu d'indécence dans sa parure ne fait que la rendre plus piquante, nuit à sa beauté extérieure. Oui, ô FEMMES! ce n'est pas dans le demi-jour que votre double beauté brille dans tout son éclat; il faut un voile devant votre esprit comme devant votre sein; pour l'intérieur, comme pour l'extérieur, vous devez garder une partie de vos charmes secrets. Ah! que ne vous persuadez-vous que rien n'embellit votre esprit comme la défiance modeste; que cette timidité est pour lui ce que la rougeur pudique est pour votre visage!

N'eussions-nous pas d'autres raisons pour n'être pas favorable aux FEMMES qui ont la manie d'écrire, nous trouverions un motif suffisant pour condamner cette manie dans l'histoire des FEMMES auteurs. Il en est certes quelques-unes dont la vertu est restée sans tache, exempte de tout soupçon; mais qu'on veuille bien se donner la peine de fouiller dans ces vies savantes, et l'on sera effrayé, malgré le peu de rigidité des biographes, de trouver que près des trois quarts de ces FEMMES auteurs manquaient des vertus les plus nécessaires à leur sexe. Nous ne pouvons plus être accusés d'exagération ici: c'est l'histoire qui le dit; nous en avons fait le relevé d'après elle: près des trois quarts des FEMMES auteurs sans les vertus nécessaires, les plus nécessaires à leur sexe! C'est horrible, mais c'est vrai! N'allons pas en deçà de l'histoire... Nous trouverions certes bien où placer notre estime, mais que de place aussi pour le mépris et même pour le dégoût!

Malgré ce que nous venons de dire, nous ne voudrions pas que l'on nous supposât le dessein de condamner d'une manière absolue le goût d'écrire dans une FEMME; nous pensons, au contraire, qu'à une FEMME seule il appartiendrait de faire certains livres d'éducation et d'économie domestique qui nous manquent, et nous ne voudrions même pas enfermer leur esprit dans ce cercle; mais ce que nous condamnons, ce que nous repoussons de toutes les forces de notre mépris, c'est le déplorable abus que la plupart des FEMMES qui écrivent font des talents plus ou moins heureux que le ciel leur a donnés; c'est l'audace et l'effronterie que la très-grande partie de ces FEMMES affichent dans leurs livres et leur conduite. Nous nous servons de termes sévères, parce que le relâchement de la morale publique fait, dans un certain monde, trouver grâce à ces recueils de poésies, que de la part d'un homme on appellerait érotiques, et qu'il faut appeler libertins venant d'une FEMME; à ces romans...... Mais n'affligeons pas les FEMMES vertueuses en leur révélant les hontes de leur sexe. (Jacomy-Regnier.)

6. Les FEMMES ont en général plus à perdre qu'à gagner quand elles se livrent à l'étude approfondie des arts. (Beauchêne.)

7. La science rend les hommes rarement aimables, les FEMMES jamais. (Id.)

8. Le préjugé contre les FEMMES savantes est en général bien fondé; trop souvent une FEMME ne trouve qu'aux dépens des devoirs les plus sacrés le temps d'acquérir des connaissances qui paraissent bien frivoles en comparaison. (Mme C. Fée.)

9. Quand on me parle d'une FEMME qui cherche à faire parler de son esprit, je dis d'elle: Je ne parlerai pas de tes vertus, puisque tu les as mises dehors. O FEMMES! pourquoi oubliez-vous donc que la modestie est l'unique porte qui empêche vos vertus de s'en aller? (Cleinburg.)

10. Qu'on ne me parle pas des FEMMES qui veulent faire des ouvrages d'esprit; j'aimerais mille fois mieux leur voir faire œuvre de leurs dix doigts. J'ai infiniment d'estime pour une FEMME que je vois filer de la laine et tricoter des bas; mais j'avoue que je n'ai jamais pu me défendre d'un mépris secret pour celles dont j'ai entendu dire qu'elles avaient composé tant d'élégies, tant d'églogues, tant d'odes. (Van-Hahglem.)

11. Je n'ai pas de goût pour les FEMMES savantes: il en est qui cachent des mondes

de vertus. Je connais une FEMME de cette sorte qui est la plus aimable, la plus chaste, la meilleure des FEMMES..... mais une folle. (Byron.)

12. Il est une philosophie douce, aimable, enjouée; celle dont Horace nous donne des préceptes si délicieux; celle qui sait enchaîner la sagesse avec les ris, et rendre les plaisirs vertueux; celle qui se plaît à folâtrer avec les Muses, qui emprunte leur langage pour instruire en amusant, pour éclairer l'esprit, épurer les sentiments du cœur. C'est celle que je voudrais que les FEMMES cultivassent.

Cette morale divine perfectionne la raison, règle l'usage des passions, économise les plaisirs, conduit au bonheur. C'est l'amie de la vertu et de la probité; c'est elle qui fait naître dans nos âmes cette paix inaltérable qu'on ne saurait acheter trop cher; c'est par elle qu'on peut se consoler de ces petits malheurs auxquels on est ordinairement si sensible, des outrages que le temps fait aux charmes de la jeunesse, d'une préférence que l'on croyait mériter et qu'on n'a point obtenue, et de mille autres petites vicissitudes.

Autant de métaphysique qu'il en faut pour connaître la noblesse de son être et pour se conformer dans la créance pure, droite et sincère d'un premier Auteur qui veille au bien de ses créatures.

Le feu de la poésie sert merveilleusement à élever l'imagination, à échauffer l'âme, à mettre de la vivacité et de l'enjouement dans la conversation. L'éloquence, la clef des cœurs, cette pureté d'élocution, ce choix de mots propres et de tours uniques, cette façon de s'énoncer douce et naturelle, toujours sûre de plaire et de persuader; voilà où je voudrais étendre et borner la science des FEMMES, sans en exclure tout à fait la physique, qui fut toujours un amusement digne d'un être fait pour approfondir les prodiges qui s'opèrent sous ses yeux.

ÉDUCATION. — INSTRUCTION.

1. Y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comme on agit, pour l'ordinaire, en l'éducation des FEMMES? On ne veut point qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier la vertu ou occuper leur esprit. En effet, toutes ces grandes réprimandes qu'on leur fait, dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres, de ne s'habiller pas d'assez bon air, et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis? Et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une FEMME qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six; et à cette même personne, qui est obligée d'avoir du jugement jusqu'à la mort, et de parler jusqu'à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus de conduite; et, vu la manière dont il y a des FEMMES qui passent leur vie, on dirait qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, pour ne rien faire, et pour ne dire que des sottises. (M[lle] de Scudéri.)

2. Dès qu'une fois il est démontré que l'homme et la FEMME ne sont ni ne doivent

être constitués de même, de caractère ni de tempérament, il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choses; la fin des travaux est commune, mais les travaux sont différents, et par conséquent les goûts qui les dirigent.....

Voulez-vous toujours être bien guidés? suivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractérise le sexe doit être respecté comme établi par elle. Vous dites sans cesse: Les FEMMES ont tel ou tel défaut que nous n'avons pas. Votre orgueil vous trompe; ce seraient des défauts pour vous, ce sont des qualités pour elles; tout irait moins bien si elles ne les avaient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer, mais gardez-vous de les détruire.

Les FEMMES, de leur côté, ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines et coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles? Qui est-ce qui empêche les mères de les élever comme il leur plaît? Elles n'ont point de collége! grand malheur! Eh! plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons! ils seraient plus sensément et plus honnêtement élevés. Force-t-on vos filles à perdre leur temps en niaiseries? Leur fait-on malgré elles passer la moitié de leur vie à leur toilette, à votre exemple? Vous empêche-t-on de les instruire et faire instruire à votre gré?.....

..... Cultiver dans les FEMMES les qualités de l'homme, et négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice. Les rusées le voient trop bien pour en être les dupes; en tâchant d'usurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs; mais il arrive de là que, ne pouvant bien ménager les uns et les autres parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre, et perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mère judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature; faites-en une honnête FEMME, et soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle et pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose, et bornée aux seules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne? Se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société? Pour mieux l'asservir, l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connaître? En fera-t-il un véritable automate? Non, sans doute; ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux FEMMES un esprit si agréable et si délié: au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connaissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque, et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.....

..... De la bonne constitution des mères dépend d'abord celle des enfants; du soin des FEMMES dépend la première éducation des hommes; des FEMMES dépendent encore leurs mœurs, leur passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des FEMMES doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire et aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs

des FEMMES dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre. (J.-J. Rousseau.)

3. ..... Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez-leur-en toujours. L'oisiveté et l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, et dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes et laborieuses ; ce n'est pas tout : elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances. Il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles voulaient toujours travailler, on devrait quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus et toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur surtout à se vaincre. Dans nos insensés établissements, la vie de l'honnête FEMME est un combat perpétuel contre elle-même ; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés..... (Id.)

4. Ces FEMMES que nous voyons être sans force et sans vertu, la nature les avait formées propres aux actions de force et de vertu ; mais l'éducation a tout anéanti. Nous avons sous nos yeux des multitudes de FEMMES qui partagent avec les hommes les occupations, les travaux, les fatigues de leur état, et qui de plus allaitent leurs enfants, les soignent, les élèvent. Nous en voyons d'autres si timides, si délicates, si faibles, qu'elles ont perdu jusqu'au désir, jusqu'à la volonté de marcher et d'agir : elles se refusent même au plaisir d'être mères. Toutes sont nées semblables ; l'éducation seule a mis entre elles cette énorme différence.....

..... Une FEMME élevée dans les montagnes de la Suisse, sous les lois helvétiques, travaillera plus vigoureusement, agira plus hardiment, pensera plus noblement qu'une FEMME et même qu'un homme élevés dans Paris au sein de l'aisance.....

..... C'est la nature du gouvernement de chaque société qui établit la nature de l'éducation, qui y donne la faiblesse ou la force, les vices ou les vertus..... (Mme de Coicy.)

5. Chez presque tous les peuples, l'éducation, relativement à l'instruction, a été infiniment moins soignée pour les FEMMES que pour les hommes.

D'ailleurs la nature a assujéti les FEMMES à des devoirs de mère qui, pendant les premières et les plus belles années de leur vie, les forcent à s'en occuper presque entièrement.

Cependant une très-grande quantité de FEMMES se sont distinguées avec les hommes dans la littérature, dans les sciences et dans les arts. (Id.)

6. Ce n'est pas l'éducation qui a jamais manqué aux FEMMES. Ouvrez l'histoire, et vous verrez qu'à toutes les époques, dans tous les pays, elles ont toujours su parfaitement se conduire d'elles-mêmes. Dans l'état de dépendance où la société les a placées, leur unique soin, leur étude de tous les instants, est de chercher à plaire

aux hommes, à leur être agréables le plus qu'il leur est possible, afin de vivre en bonne harmonie avec eux. Et en cela, il faut bien le reconnaître, elles montrent un tact, une finesse d'esprit dont nous ne saurions approcher; car, pour être élevés selon les coutumes du siècle dans lequel nous vivons, par combien de maîtres n'avons-nous pas à passer, et que de préceptes, de doctrines, de principes dont il nous faut nous farcir l'esprit! Elles, il leur suffit d'ouvrir les yeux et de jeter un coup d'œil sur un groupe d'hommes pour savoir comment elles doivent se gouverner; et, chose surprenante! jamais elles ne s'y trompent. Cet art qu'elles seules possèdent, elles ne l'acquièrent pas comme nous, à forces d'études, il leur vient tout naturellement; elles l'apportent pour ainsi dire en naissant. La petite fille comme la FEMME du monde saura se plier aux habitudes de la société, se conformer aux usages des hommes de son temps, vivre de leurs pensées, de leur vie. Cette aptitude merveilleuse est une des causes pour lesquelles la FEMME est pour l'homme, dont elle fait l'enchantement, une compagne dont il lui serait difficile de se passer. (Gaspard Gozzi.)

7. L'expérience prouve combien l'éducation qu'on donne aux FEMMES est défectueuse et maladroite. On leur vante la vertu, et on la leur présente sous un aspect rebutant; on veut les dégoûter du plaisir, et c'est l'unique désir que la nature inspire. La curiosité les porte à éclaircir leurs doutes, ne fût-ce que pour sortir de la gêne où les met la contrariété de la nature et de l'éducation. Il vaudrait beaucoup mieux, sans exagérer la vertu ni imposer sur le plaisir, faire connaître les suites de l'une et de l'autre. (Duclos.)

8. Depuis Fénelon et Rousseau, il y a eu progrès parmi les hommes, et l'éducation des FEMMES y a gagné. On ne dispute plus sur la question de savoir s'il faut les instruire, et sur les degrés de cette instruction; on consent à développer leur intelligence; on leur donne des talents d'artistes et de maîtres de langues: elles effleurent, si l'on peut s'exprimer ainsi, les études encyclopédiques; mais, dans ces études, rien ne les appelle à penser de leurs propres pensées; ce sont tout simplement les cahiers de l'école qui s'impriment dans leurs cerveaux: aussi, lorsque les passions arrivent, ces passions, auxquelles ce n'est pas trop d'opposer et les habitudes de la vertu et les principes de la religion, elles trouvent des mains habiles sur le piano, une mémoire qui récite et une âme qui dort. Voilà, sauf quelques exceptions bien rares, la FEMME telle que la donne le siècle, avec ses petites dévotions, sa morale de pensionnat, ses talents mécaniques, son amour du plaisir, l'ignorance de toutes les choses de la vie, et le besoin d'aimer et d'être aimée.

Ce n'est pas que cette éducation n'ait aussi son côté brillant; elle introduit dans la société le goût et les manières artistes, plus de grâce, plus d'originalité. La duchesse et la bourgeoise, s'il est encore des duchesses, s'il est encore des bourgeoises, rivalisent dans les salons avec les premiers talents: les unes font des poëmes qui se vendent au profit des Grecs ou des Polonais; d'autres composent des tableaux dont le prix est consacré à des œuvres pieuses; toutes écrivent avec grâce et correction, et les plumes des Sévigné et des Lafayette sont presque devenues vulgaires. Ainsi l'éducation nivelle peu à peu la société; son uniformité est la plus puissante démocratie, et je ne crois point avancer un paradoxe en disant que les talents des FEMMES

ont plus fait pour l'égalité des rangs que tous les décrets de nos assemblées nationales.....

..... Certes, si la vie des FEMMES devait se concentrer dans les ateliers et dans les fêtes, s'il s'agissait pour elles seulement d'éblouir et de plaire, le grand problème serait résolu par cette éducation de soirées; mais les heures de plaisir sont courtes, et à leur suite arrivent les heures lentes de réflexion. La vie intérieure, la vie morale, les devoirs de mère et les devoirs d'épouse, tout cela arrive, et tout cela a été oublié. Alors on se retrouve dans le vide au sein de sa famille, avec des passions romanesques, une exaltation sans frein ; et l'ennui, ce grand destructeur de la vertu des FEMMES. Des suites funestes de cet état de choses, les gémissements en battent nos oreilles, c'est le cri de toutes les mères, la plainte de tous les maris; et dans ces étreintes douloureuses, où chacun s'agite, se désespère, le pis est que l'insouciance termine tout..... (Aimé-Martin.)

9. ..... Quel sort que celui des FEMMES ! également en proie à toutes les séductions des plaisirs, à toutes les angoisses de la douleur, comme amante, comme épouse, comme mère, sans autres armes que leur faiblesse; qui ne comprendra combien il est important de leur donner une éducation large, profonde, qui leur prépare la ressource d'une vertu plus puissante que les douleurs qui les attendent et que les séductions qui les menacent ?

Autrefois la religion les instruisait du haut de la chaire; mais en concentrant sa morale dans la pénitence, elle donnait plus de ressort au repentir qu'à la vertu. Les Massillon, les Bourdaloue, les Bossuet, travaillaient à étouffer les passions : ils auraient dû apprendre à les diriger..... (Id.)

10. L'éducation, oublieuse de l'âge mûr et de la vieillesse, semble n'avoir en vue que la jeunesse de la FEMME, comme si, n'étant plus jeune, elle devait mourir. (Cerise.)

11. Une FEMME qui a reçu une éducation d'homme, possède les facultés les plus brillantes et les plus fécondes en bonheur pour elle et pour son mari; mais cette FEMME est rare comme le bonheur même ; or, vous devez, si vous ne la possédez pas pour épouse, maintenir la vôtre, au nom de votre félicité commune, dans la région d'idées où elle est née; car il faut songer aussi qu'un moment d'orgueil chez elle peut vous perdre, en mettant sur le trône un esclave qui sera d'abord tenté d'abuser du pouvoir. (De Balzac.)

12. ..... Nous livrons nos jeunes filles à des bonnes, à des demoiselles de compagnie, à des gouvernantes qui ont vingt mensonges de coquetterie et de fausse pudeur à leur apprendre contre une idée noble et vraie à leur inculquer. Elles sont élevées en esclaves, et s'habituent à l'idée qu'elles sont au monde pour imiter leurs grand'-mères, et faire couver des serins de Canarie, composer des herbiers, arroser de petits rosiers de Bengale, remplir de la tapisserie ou se monter des cols. Aussi, à dix ans, si une petite fille a eu plus de finesse qu'un garçon, à vingt, elle est timide, gauche; elle aura peur d'une araignée, dira des riens, pensera aux chiffons, parlera modes, et n'aura le courage d'être ni mère ni chaste épouse. (Id.)

De l'éducation de la FEMME par le mari.

13. Une jeune fille se marie; que lui avez-vous appris, et que fallait-il lui ap=

prendre pour assurer son bonheur et le nôtre? Cette question, si simple, est cependant une question nouvelle. Il semble, au moins, que personne n'ait osé la faire, puisque personne n'a songé à la résoudre : c'est une lumière qui manque à tous nos traités d'éducation, et que je voudrais répandre sur chaque page de ce livre!

Nous élevons nos filles dans la vanité et dans l'innocence, puis nous les donnons à un mari qui détruit leur innocence et cultive leur vanité; ainsi la vanité reste seule, et là commence son rôle actif et désastreux : elle dit à la FEMME que sa beauté mérite les hommages, que le bonheur est dans le luxe, que la fortune donne tout, considération et bien-être, et qu'il faut acquérir la fortune. Ce que dit la vanité, la FEMME le veut, et l'homme l'exécute : c'est le train du monde; on y sacrifie le repos, la santé, et jusqu'à la conscience; on y emploie les plus belles années de sa vie, après quoi, ceux qui ont le mieux réussi tombent dans le dégoût, et se plaignent avec amertume de n'avoir rencontré que le néant.

Il faut le dire toutefois, cette influence de la FEMME flatte presque toujours les penchants du mari. C'est la vanité qui vient irriter l'ambition, et ils marchent ensemble vers le même but.

Il n'en était pas ainsi dans les temps antiques : les filles ignoraient jusqu'à leur pouvoir. On les élevait dans l'innocence et surtout dans l'humilité; en recevant un mari elles croyaient recevoir un maître, comme aujourd'hui elles croient recevoir un amant; et cette situation d'âme les préparait merveilleusement à l'obéissance. C'est alors que le mari commençait l'éducation de sa FEMME : il lui enseignait à régler les choses de la maison, et, sagement bien plus qu'amoureusement, il donnait l'essor à son esprit et la direction à son caractère......

. . . .

..... Le moment le plus périlleux pour une FEMME est celui où les passions de son mari s'insinuent dans son cœur et renouvellent son caractère. Si ces passions manquent de noblesse ou de probité, et si la FEMME n'a d'autres armes que son innocence, elle est perdue. Rien de ce qu'on lui a enseigné ne peut la défendre : elle succombera sans combattre, elle sera avilie sans soupçonner sa dégradation. Et quelles sont donc les forces de l'innocence? dites-le, vous qui les opposez avec tant d'audace, et depuis tant de siècles, aux séductions des sens, de la vanité et de la fortune.

L'éducation que la plupart des maris donnent aujourd'hui à leur FEMMES est un spectacle que je voudrais mettre sous les yeux de toutes les mères. Cette jeune fille sans expérience, presque sans idées, que vous livrez à un homme qu'elle connaît à peine, si elle est jolie, passe en quelques heures de la soumission à la souveraineté, du calme de l'âme au délire des sens. Son mari s'enivre de ses caresses, il est amoureux, il est jaloux, il est forcené! Le voilà qui travaille à détruire à la fois et l'innocence de sa FEMME et toutes ses affections, à l'isoler du monde, à l'isoler même de sa mère. Il y travaille avec fureur, sans se douter du mal qu'il se fait à lui-même. L'effervescence qui l'enivre, et qui trouble sa raison, ne se manifeste que par l'extravagance et la frénésie. Oh! il est prêt à se ruiner pour elle, à lui donner sa vie et son honneur! Ce n'est pas une compagne, c'est une idole, c'est une maîtresse, une fille d'opéra, qu'on couvre de cachemires, qu'on insulte, qu'on adore, qu'on paye, et dont on se rassasie. La jeune FEMME, incapable de connaître

ce qu'il y a d'humiliant dans ces passions brutales, sourit de son triomphe, et s'habitue à ces émotions fortes qui vont bientôt lui échapper.

Encore si les hommages rendus à sa beauté ne flétrissaient que son innocence! Mais ce n'est pas assez de la flétrir, l'insensé s'occupe à la corrompre. Le voilà qui lui raconte ses succès, vrais ou faux, auprès de certaines FEMMES, les aventures des beautés les plus célèbres. Il empreint cette âme si pure de mille honteuses images : il lui montre partout le vice aimable et couronné; les bals, les spectacles, les promenades, ne sont pour elle qu'un cercle de scandale. D'abord la jeune FEMME rougit de ces étranges confidences; mais sa curiosité s'éveille; les récits sont joyeux, on leur donne un tour original : à cette heure ils servent d'amusement, plus tard ils serviront d'excuse. Mari stupide! il endoctrine sa FEMME, comme si, en la recevant des mains d'une mère, il se fût aperçu que la lecture des contes de La Fontaine manquait à son éducation !

Au milieu de cette vie de dissipation et de caprice, l'esprit s'aiguise et l'âme s'évapore. Hélas! de cette jeune fille innocente il ne reste rien qu'un FEMME légère, courant de visite en visite, un objet d'adoration et de pitié. La musique et la danse déjà lui tiennent lieu de pensée; puis viennent les spectacles et la parure, puis les caquets du monde, puis les vains désirs et les vains plaisirs, et, au bout de tout cela, le vide, le vide le plus effrayant et le plus complet. Quel train de vie! Ne dirait-on pas que l'intelligence ne lui fut donnée que pour se lever, s'habiller, babiller! C'était bien la peine d'unir avec tant de soin ces talents d'artiste et cette innocence d'enfant, pour jeter au monde une victime de plus; victime charmante, victime ornée, et puis c'est tout!

Mais nous approchons du dénoûment : les premiers actes du drame sont joués, et toutes les scènes qui le composent vont se perdre dans la même catastrophe. Aux soupirs de l'amour succéderont bientôt les cris du désespoir. La passion du mari est usée, les illusions de la FEMME s'évanouissent. Cette FEMME dont il a fait une maîtresse, cette FEMME dont il n'a vu que la beauté, cette FEMME qu'il a flétrie, dépravée, idolâtrée, dont il adorait les caprices, dont il irritait les passions; cette FEMME qu'il enivrait d'adulations et de voluptés, il n'en veut plus, il en est dégoûté. Hier encore il la couvrait de diamants, aujourd'hui il se plaint de son désordre, il parle d'économie; ce n'est plus pour lui qu'une ménagère, une chambrière, un être bon à prendre les ordres du maître, et à compter avec les domestiques.

Ah! descendre du trône, être traitée comme une FEMME qu'on méprise, après avoir été traitée comme une maîtresse qu'on idolâtre!

Triste journée, qui plus tôt, qui plus tard, se lève sur tous les ménages, sans être jamais prévue! Alors arrivent la haine, l'aigreur, la vengeance, le mépris, l'adultère. L'adultère, qui entraîne après lui le scandale et le déshonneur! On se sépare de son mari, ou on le trompe. Le cœur a besoin d'amour, la jeunesse veut ressaisir ses émotions perdues; on cherche cette moitié de soi-même qu'on a rêvée, et la dépravation, commencée par le mari, s'achève dans les bras d'un amant!..... (Aimé-Martin.)

14. Interdire toute étude aux FEMMES, c'est les traiter comme Mahomet, qui, pour les rendre plus voluptueuses, a jugé à propos de leur refuser une âme. La beauté ne

suffit pas pour nous retenir auprès des FEMMES : quand nous ne savons que dire à une belle personne, l'ennui triomphe bientôt du goût que nous avions pour elle, et cet ennui, causé par la disette d'idées chez quelques FEMMES, est le principe de l'inconstance dont elles nous accusent si souvent. Que les FEMMES jugent de la différence qui se trouve entre elles par celle qu'elles mettent elles-mêmes entre un sot qui les ennuie et un homme cultivé qui les amuse. Mais les connaissances qu'elles doivent acquérir doivent être d'un usage agréable pour la vie. On ne veut point que la société se peuple de docteurs en fontanges qui la régalent de grec et de monades; il faut aux FEMMES un savoir moins hérissé, qui soit plus d'accord avec leurs traits. Rien de si rebutant parmi elles que ces théologiennes, qui livrées à un parti dont elles épousent les haines, assemblent chez elles de ridicules synodes, et forment des sectes extravagantes. La physique et l'histoire peuvent seules fournir aux FEMMES un agréable genre d'étude; la première, non pas dans ce qu'elle a de systématique, mais dans une suite d'observations et d'expériences intéressantes, offre un obstacle bien digne de l'attention d'un être raisonnable; la seconde est une suite de tableaux très-propres à former le jugement et le cœur. L'étude de l'histoire, aussi amusante que profitable, conduit naturellement aux arts, qu'il serait bon que les FEMMES connussent un peu moins superficiellement. Mais de toutes les études, la plus nécessaire et la plus naturelle aux FEMMES, c'est l'étude des hommes; c'est aussi celle dans laquelle elles réussissent le mieux. Juges de tous nos sentiments, elles connaissent mieux notre propre cœur que nous-mêmes, et lui donnent l'impulsion qu'elles souhaitent. C'est par cet art qu'elles nous font vouloir tout ce qu'elles veulent, et que le plus fort est en effet gouverné par le plus faible.

15. On a tort de vouloir tourner en ridicule les FEMMES parce qu'elles sont savantes; celles que la science rend *précieuses* et *pédantes* sont les seules ridicules. Je voudrais qu'une FEMME sût tout ce qu'il n'est pas permis à un honnête homme d'ignorer. (Beauchêne.)

16. Dire aux FEMMES qu'elles sont toujours assez savantes lorsqu'elles savent plaire, c'est vouloir les tromper en les flattant. L'instruction leur est d'autant plus nécessaire, qu'elles ont, en France, éminemment le talent de la conversation, et savent la rendre plus piquante que celle des hommes, parce qu'elles y mettent plus de variété, plus d'intérêt, et surtout plus d'à-propos, ayant plus qu'eux le sentiment des convenances; avec de l'instruction, leur conversation aurait un mérite de plus. (Id.)

17. On veut que les FEMMES ne soient pas capables d'étudier, comme si leur âme était d'une autre espèce que celle des hommes, comme si elles n'avaient pas, aussi bien que nous, une raison à conduire, une volonté à régler, des passions à combattre, ou s'il leur était plus facile qu'à nous de satisfaire à tous ces devoirs sans rien apprendre. (L'abbé de Fleury.)

18. Une FEMME ignorante peut être une bonne épouse, une bonne mère; elle peut manier l'aiguille et faire tourner adroitement le fuseau ; mais elle sera toujours une compagne moins estimée que celle qui à ces qualités et à ces vertus utiles joindra des talents agréables et un esprit cultivé. (Jay.)

19. Une FEMME a besoin d'appui; elle ne peut être estimée que par des vertus paisibles et domestiques et une réputation sans tache : par conséquent, la douceur, la modestie, la prudence, sont les qualités qui doivent la caractériser. Elle ne saurait jouer un rôle éclatant dans les affaires publiques qu'en se livrant à l'intrigue; il faut donc s'attacher à détruire en elle toute ambition personnelle; mais il est à désirer qu'elle soit susceptible d'une noble ambition pour son mari, pour ses enfants. Ainsi l'on doit cultiver en elle cette sensibilité vive et délicate qui anéantit l'égoïsme, et qui ne fait trouver les jouissances de l'orgueil que dans les succès de ce qu'on aime. Elle doit vraisemblablement devenir épouse et mère; il est indispensable de lui donner l'instruction et les lumières qui pourront un jour la mettre en état de bien élever ses filles, et de conduire avec une sage économie l'intérieur de la maison, soit à la ville, soit à la campagne. Enfin elle peut devenir veuve, et se trouver chargée de la tutelle et de l'éducation de ses fils. Dans ce cas, une FEMME inepte ou spirituelle, instruite ou non, quitte le rang modeste où la nature et les lois l'avaient placée pour s'élever au rang des hommes; elle hérite des droits de son mari; et remplacer un citoyen, c'est devenir citoyen soi-même. Il est donc bien important que les FEMMES connaissent les lois et la constitution de leur pays, et que leur éducation les rende capables de présider à celle de leurs fils.....

20. ..... Il est certain qu'une FEMME ne peut être parfaitement heureuse dans son intérieur que lorsqu'elle est en état d'élever elle-même ses filles et de conduire sa maison. Les charmes extérieurs et des talents agréables, réunis même à la vertu, ne lui procureront que des succès frivoles et une estime stérile. Ce n'est qu'en se rendant utile à son mari, à ses enfants, en se chargeant seule des affaires et des soins domestiques, qu'elle peut obtenir une véritable considération. Son devoir est de gouverner sa maison, sa gloire est d'y commander. Elle y est sans dignité, elle y est à charge, quand elle n'y règne pas. Les Anglaises, en général, sont parfaitement instruites de cette vérité, et elles éprouvent que les FEMMES ne peuvent conserver et étendre leurs droits qu'en suivant tous leurs devoirs à cet égard. Étant en Angleterre, j'admirais l'intérieur d'une maison de campagne, l'ordre étonnant, l'étendue immense de la ferme et de ses dépendances; le maître du château me dit : C'est ma FEMME qui a créé tout cela, *c'est son empire*; il est naturel qu'elle s'occupe du soin de l'embellir et de l'étendre..... (Mme de Genlis.)

21. ..... Instruire les FEMMES, c'est faire des malheureuses, disent ordinairement les détracteurs de l'instruction des jeunes filles; et, dès lors, ils appellent l'ignorance comme un bien social. Peut-être ont-ils raison, s'ils ne veulent parler que de l'enseignement médiocre et stérile qu'elles reçoivent ordinairement. Par une ébauche incomplète, la FEMME est souvent jetée hors de sa sphère et gravite au hasard; chacun de ses pas est une chute, et le savoir la rend plus à plaindre que l'ignorance.

Tâchons que l'instruction, ce produit de l'intelligence, ce privilége de notre nature, n'ait pas pour résultat de relâcher la morale et tous les liens sociaux, de provoquer une déraisonnable ambition, et de porter sa puissante influence vers les intérêts personnels, au préjudice des intérêts généraux. Sachons faire une différence marquée entre l'instruction sèche et stérile qui ne s'adresse qu'à l'esprit, et l'éducation féconde qui parle au cœur; si l'une développe les passions, l'autre en règle l'exercice, les modère et les rend utiles. Il faut instruire la FEMME, mais non pas de cette science

superficielle qui ne va trouver que la mémoire et quelques intérêts industriels ; c'est une instruction d'une valeur plus réelle, plus forte, plus nationale, qu'il convient de lui donner ; une éducation intellectuelle qui s'étende à toutes les facultés, à sa volonté comme à son intelligence, qui améliore son cœur en même temps qu'elle développe son esprit, qui lui inspire des sentiments généreux, désintéressés, conformes à sa dignité; enfin, qui la forme à l'ordre social, en fasse une bonne fille, une fidèle compagne, une mère éclairée, et la rende heureuse dans toutes les positions de la vie. C'est par là que l'instruction cessera d'être funeste au repos de la société. Quand l'homme instruit du bien et du mal aura appris à choisir le bien ; quand il aura compris que l'intérêt le plus matériel, que la science la plus positive, consistent dans la pratique de toutes les vertus sociales; que la plus profitable ambition est celle d'arriver au calme de la conscience et à la joie intérieure qui produisent la félicité, alors le mouvement des idées, l'essor de l'intelligence populaire, ne seront plus à redouter. Le développement s'en fera sans secousse ; le progrès, qui est dans l'ordre de la nature, sera bienfaisant comme elle; la révolution de l'esprit humain, loin d'apporter le ravage et la destruction, sera féconde comme celle de l'astre qui nous éclaire, et la science, couvrant tous les hommes de son réseau doré, les conviera tous à la gloire et au bonheur.

Pour arriver à ce but si prospère, il faut travailler à bien former l'intelligence humaine, et elle ne peut se former que par le travail de l'intelligence. De quel avantage peut être pour un individu de savoir lire, s'il n'a pas appris à juger ce qu'il lit, à méditer, à penser ? Il convient donc de lui donner une science plus vraie, plus profonde, la *philosophie*, science qui pénètre et atteint le sentiment moral, qui enseigne à apprendre et apprend à savoir. Sous son heureux empire, tout change : l'âme et l'esprit s'élèvent insensiblement, car ses conquêtes sont admirables; celles-là civilisent, éclairent; elles calment le peuple qui s'y livre. La philosophie, en inspirant l'amour du vrai, écarte les illusions; elle préserve l'esprit de l'erreur comme de l'exagération ; en réglant l'imagination, elle la ramène à des jouissances paisibles, et elle inspire ainsi l'amour de la paix, l'habitude de l'ordre, le respect des lois. Elle seule peut donc résoudre le grand problème offert à notre époque agitée, celui de réunir en un faisceau la liberté, l'instruction et le sentiment du devoir. Sous des toits de chaume, comme dans les plus riches demeures, l'homme peut apprendre par elle à saisir le sens et la valeur de chaque chose, à la discuter, à l'analyser, à la juger, à ne rien entendre sans comprendre, à ne rien dire sans raisonner, à ne rien faire sans réfléchir, à distinguer le langage du jargon, et, loin de se laisser abuser par aucune déception, à se reposer au contraire avec un plaisir inexprimable au sein de l'évidence; à acquérir enfin une âme élevée, une pensée calme, une raison ferme que la réflexion éclaire et nourrit, sans avoir pâli sur les livres ou bâillé sur les bancs de l'école.

Il est utile, on l'a dit, qu'il y ait des médecins, des laboureurs, mais non pas que chaque individu s'attache à le devenir, tandis qu'il importerait à la société tout entière que chacun de ses membres pût être philosophe, et suivît en toutes choses les règles de la saine raison. La philosophie est donc d'un intérêt général. Dans tous les pays du monde, dans tous les siècles, elle a été l'étude comme elle a fait la gloire des hommes éclairés. Elle est véritablement la clef des sciences et des beaux-arts, le flambeau et la règle du genre humain. On peut donc la nommer la science des sciences,

et Cicéron ne craint pas de la définir : *La connaissance des choses divines et humaines.*

Malheureusement l'instruction ne se montre que sévère et souvent pédante, et la science, il faut le dire, bien rarement sait se revêtir de formes agréables. Ce seul mot *philosophie* est énorme, et on l'affuble encore du jargon d'une métaphysique obscure qui remplace volontiers le fatras de l'ancienne école. Elle s'annonce partout sur un ton sérieux, grave, qui peut bien satisfaire les esprits avancés et méditatifs, mais où l'aridité naturelle du sujet n'est point tempérée par des idées accessoires, variées, faciles, à la portée des esprits moins profonds. Son étude, ainsi présentée, est-elle abordable pour le plus grand nombre, pour la jeune fille, par exemple, dont l'intelligence, altérée de savoir, demande à s'abreuver, il est vrai, aux sources de l'instruction, mais non pas à s'élever aux sommités de la science? Ou bien peut-on l'offrir encore aux méditations des jeunes personnes arrivées à la fin de leurs études? Où sont les livres rédigés d'une manière simple, claire et intéressante, qui aient eu jusqu'à présent pour objet d'enseigner à la jeunesse les éléments de la philosophie, éléments cependant de conception facile, capables d'éveiller leur attention, de les intéresser, de leur laisser des souvenirs de durée, des souvenirs profitables?

La mémoire locale est malheureusement la seule que l'on cultive dans la plupart des institutions de jeunes filles. On se contente de l'acquisition des *faits* sans qu'aucune appréciation morale succède à ce travail tout matériel. On s'attache aux *mots* et non aux *choses*, en répétant les pages d'une *grammaire*, d'une *géographie* ou d'une *histoire*, sans se douter qu'il y ait une *idée mère* qui préside à ces facultés, un lien intellectuel qui les unit, une pensée morale qui les résume. Les élèves ont-elles compris la gradation naturelle qui fait passer des études élémentaires aux études secondaires, et de celles-ci aux études supérieures? Se doutent-elles que ces trois divisions sont basées sur le développement successif de leur corps, de leur âme, de leur intelligence? Peuvent-elles prouver, enfin, par leurs progrès, qu'elles ont atteint le véritable but de l'éducation, *l'amélioration du cœur et du caractère?* En effet, c'est par l'exercice des facultés intellectuelles que les facultés physiques et morales se perfectionnent. La santé et la moralité sont attachées à l'instruction; quand l'esprit se trouve rempli de choses belles, nobles et utiles, il s'ouvre difficilement aux passions basses et malfaisantes; l'esprit occupé, il n'y a plus de temps, il n'y a plus de place pour les vices et les pensées honteuses. Ces notions générales *sur les sciences et les arts*, tout en complétant les connaissances des jeunes personnes, élèvent leur âme en ornant leur esprit.

De tels livres manquaient assurément. Des éléments de philosophie restaient à faire, qui, laissant dans l'oubli où ils sont tombés les systèmes creux adoptés diversement par les philosophes, reposassent sur les idées vraies qui leur ont enfin succédé; livre tout à fait instructif qui, loin de porter avec lui l'appareil scientifique, procédât par une marche simple, variée, attrayante, et pourtant analytique, susceptible de saisir les intelligences les plus vulgaires, et d'allumer en elles les premières étincelles du savoir. Dans un siècle où l'éducation de la FEMME doit tenir une si grande place, où le besoin d'études sérieuses a succédé au goût des lectures frivoles, la pensée de mettre la philosophie à la portée de tout le monde nous a paru féconde, car cela est toujours fécond qui est animé de l'esprit du siècle, qui se rattache à ses besoins, à ses vœux, à ses tendances; or, il n'y a d'instruction, sans la philosophie, que restreinte et mutilée. Il faudrait qu'elle pût pénétrer dans toutes les familles, dans toutes

les maison d'éducation ; chacun finirait par comprendre sa destinée sociale, et se trouverait entraîné vers l'accomplissement désormais facile de ses devoirs; chacun deviendrait heureux en devenant meilleur. (D. Lévi Alvarès.)

INFLUENCE DES FEMMES.

1. Les FEMMES, nous n'en pouvons douter, ont reçu de la nature les mêmes dons que les hommes, et lorsqu'elles ont eu la liberté d'agir, elles les ont égalés dans les actions qui demandent de la force, de l'esprit, du jugement, du courage, des vertus. Cependant, en France, par la force des lois, des coutumes et de l'éducation, les FEMMES sont sans rang, sans état et sans occupation Nous devons juger qu'elles y gémissent sous le poids de l'inaction, de la soumission, de l'avilissement ; mais la nature, outragée par la barbare injustice des hommes, fournit aux FEMMES, pour les dédommager et les venger, les moyens de rentrer dans leurs droits, par l'empire réel que leur donnent la vertu, la beauté et le talent de plaire.

En France, les ministres des autels paraissent être les ennemis déclarés des FEMMES. Par état, ils les outragent en public ; mais, *en particulier, ils ne peuvent résister à leurs charmes.*

Elles ne sont point sur le trône, mais on les voit gouverner les hommes qui y sont assis.

Elles sont exclues du gouvernement, mais on les voit diriger les ministres, se faire obéir des sénateurs, et élire les généraux (1).

Elles ne peuvent paraître dans les armées, mais elles en sont l'âme, et c'est pour se rendre dignes d'elles que la plupart des guerriers y poursuivent la gloire.

Le temple de Thémis leur est fermé, mais, par des chemins secrets et sûrs qu'elles connaissent, elles y pénètrent et y font sentir leur puissance.

Le financier, dur, avare, et habitué par état à toujours recueillir de l'or, si riche qu'il devienne, abandonne sa fortune aux FEMMES qui veulent l'enflammer et le dépouiller.

Le commerçant avide trouve cependant son bonheur à leur prodiguer les fruits de ses travaux.

Elles ne sont chargées d'aucune affaire, mais elles se trouvent mêlées dans toutes.

Elles n'ont aucun rang, mais elles règlent tous les rangs.

Elles n'ont point de distinction, mais elles en décorent qui leur plaît.

Elles n'ont aucun emploi, mais elles les distribuent (2).

Elles n'ont aucune fonction, mais elles font tout mouvoir à leur gré, et chacun leur rend des hommages (3).

(1) Un jeune homme était recommandé pour un emploi par deux ministres, un député, et un autre personnage, que je crois être M. de ***, ancien vice-président de la Chambre des députés. Malgré ces hautes et puissantes protections, il ne put y parvenir..... Un autre individu n'avait pour appuyer sa demande qu'une simple et bien timide apostille féminine, et il fut placé.

(2) Un jeune homme postulait un emploi dans l'une des principales administrations de Paris ; le secrétaire du....., à qui il présenta sa demande, apostillée par des hommes éminents, lui dit très-naïvement : « C'est très-bien ; mais si vous pouviez vous faire recommander par une FEMME, cela vaudrait mieux.—Je » ne connais personne.—Avez-vous des sœurs, des cousines *jolies* ?...— Oui.— Eh bien ! faites-les venir.» — Il paraît qu'elles vinrent ; car il est aujourd'hui en place, et bien placé.

(3) Que d'historiettes très-historiques aurions-nous à enregistrer, si nous ne craignions de faire du

Il est sans doute sujet à bien des fautes et des faiblesses le gouvernement où ceux qui, par les lois, sont destinés au silence, à l'inaction, à l'obéissance, peuvent réussir, par la voix de la séduction, à s'emparer du pouvoir de tout ordonner et de tout soumettre. Je ne prendrai point l'impudente liberté de détailler ici les dommages que le peuple français souffre d'une administration dans laquelle les FEMMES, qui n'y ont aucun emploi, influent très-puissamment par la force de la séduction; mais..... (Mme de Coicy.)

Influence de la société des FEMMES sur le bonheur des hommes.

2. Si nous voulons contempler l'influence des FEMMES dans sa plus grande perfection, c'est sur la France et l'Italie qu'il faut fixer nos regards. En considérant la constante gaieté des habitants de l'ancienne Gaule, on serait presque tenté de les croire supérieurs à tous les événements de la vie. Ce n'est que chez eux qu'on voit sourire l'indigence, et les villageois exténués de travail, écrasés d'impôts, danser au milieu des champs pour oublier les fatigues et la misère..... On ne saurait mettre en doute que la société habituelle des deux sexes et des vieillards, qui se mêlent familièrement avec la jeunesse, ne soit une des principales raisons qui répand sur tous les habitants de la France un vernis de gaieté presque universel, et leur fait supporter leurs maux avec une indifférence qu'on ne trouve point chez les autres peuples de l'univers.

Dans les autres pays, les hommes font entre eux des excursions et des parties de plaisir; mais une excursion ou une partie de plaisir paraîtrait fort maussade à des Français, si la compagnie n'était pas composée des deux sexes.

Les Françaises ne se retirent point à la fin du repas, et les hommes n'attendent pas leur départ avec impatience, comme il arrive fréquemment aux Anglais. On ne peut pas se dissimuler que cette impatience annonce l'intention de faire excès de la bouteille, ou assaut d'expressions obcènes que la présence des FEMMES empêche de proférer.

Ceux qui ne se plaisent point dans la société des FEMMES allèguent pour raison qu'elles gênent la gaieté des hommes et la liberté de leur conversation. Mais si la gaieté et la conversation n'offensent point la décence, si les hommes peuvent renoncer à l'excès du vin, je ne conçois pas comment la compagnie des FEMMES pourrait leur déplaire ou les gêner.

En France, la retraite des FEMMES fait disparaître les plaisirs et la gaieté, et ce sentiment me paraît naturel.

Les FEMMES sont, en général, moins occupées des affaires et des soins de la vie (1); elles doivent être, par conséquent, plus disposées que les hommes à la gaieté, et plus agréables en compagnie.

Mais l'influence de leur société ne se borne point aux observations que je viens de faire : elle s'étend sur toutes les habitudes et sur toutes les actions de la vie. C'est à la facilité d'être admis dans leur compagnie que les hommes sont redevables de leurs progrès dans l'art de plaire, et c'est au désir de leur plaire qu'ils doivent les grâces de leur personne, l'élégance de leurs manières, et peut-être la culture et les

scandale! Qu'il suffise aux hommes de savoir que partout où il y a une FEMME aimée, depuis le haut de l'échelle des *positions sociales* jusqu'au dernier échelon, c'est à elle qu'il faut s'adresser, c'est elle qu'il faut flatter, c'est elle qu'il faut savoir prendre, si l'on tient à réussir.

(1) L'auteur n'entend sans doute parler ici que des FEMMES de la haute société.

agréments de leur esprit. Ce désir leur fait éviter l'intempérance et les excès de la table, et c'est à lui qu'ils sont redevables de la santé. Rien n'est en effet plus capable de rendre circonspect un homme honnête que la présence d'une FEMME respectable ; il ne pourrait s'éloigner des bornes de la décence sans se rendre coupable de la plus insigne grossièreté. Cette contrainte salutaire évite souvent des contestations vio= lentes, et prévient des explications qu'on n'ose point se permettre devant des FEMMES. La nécessité de les remettre à une autre occasion laisse au ressentiment le temps de se calmer, et à la raison celui de reprendre son empire. L'interposition d'une FEMME a souvent calmé une querelle commencée, ou prévenu ses suites par ses larmes et son irrésistible médiation. Ce sexe intéressant, l'ami de la paix et du bonheur, a quel= quefois évité, par ses arguments et son intercession, les désastres sanglants de la guerre ; la crainte de perdre leur mari ou leur amant a précipité des FEMMES au milieu de deux armées, et changé en fêtes et en plaisirs les funestes apprêts de la haine et de la vengeance.....

.... Un sentiment de tendresse pour le beau sexe humanise la férocité masculine : les hommes feignent d'abord des vertus pour lui plaire, et ces vertus deviennent si habituelles chez un grand nombre, qu'ils les pratiquent dans toutes les occasions.

En Angleterre, on s'imagine assez généralement que les livres et la conversation des hommes savants suffisent amplement au système d'une bonne éducation ; mais je supplie les partisans de cette opinion de comparer à nos jeunes lords la généralité des gens de qualité de la France et de l'Italie : ils apercevront peut-être que si quelques-uns des nôtres se distinguent par la profondeur et la solidité du jugement, ils sont en revanche presque tous fort inférieurs à leurs voisins pour l'urbanité des mœurs, les agréments de l'esprit et l'usage du monde. Les livres peuvent fournir d'excel= lentes idées, et l'expérience peut perfectionner le discernement, mais la compagnie et la conversation des FEMMES décentes peuvent seules donner la politesse et l'aisance qui distinguent l'homme du monde des collégiens et des gens d'affaires. (Alexandre.)

3. Les FEMMES, source d'une moitié de nos plaisirs, et peut-être de plus d'une moitié de nos chagrins, n'ont pas été destinées seulement à propager et à nourrir notre espèce, mais à nous rendre sociables, à adoucir nos mœurs, consoler nos af= flictions et partager nos peines. Parmi les différentes causes qui influent sur nos passions, nos sentiments et notre conduite, il n'en existe point dont l'effet soit aussi puissant que celui de la société des FEMMES. L'homme, réduit à n'avoir pas d'autre compagnie, porte inévitablement l'empreinte d'une mollesse efféminée, et contracte une partie de leurs inclinations. Celui qui en est totalement exclu se fait presque toujours reconnaître par la dureté de son caractère et la malpropreté de sa personne. Mais l'homme qui passe alternativement une partie de son temps dans la compa= nie des FEMMES et l'autre dans la société de son sexe, ne prend à l'école des pre= mières qu'un vernis de douceur et de politesse sous lequel il conserve le courage et la fermeté qui lui conviennent.... (Id.)

Influence des FEMMES en France sur l'esprit des hommes.

4. La puissance que les FEMMES exercent parmi nous dans la société tient à une cause presque toute locale. Les hommes, en France, ne regardent la conversation que comme un moyen de briller ou de plaire. C'est une lutte sans doute aimable,

mais où ils déploient enfin tous leurs efforts. Il appartient aux FEMMES de décider de la supériorité dans ce genre : par là, elles tiennent toutes les vanités sous leur domination. Celles-ci, à leur tour, pour ennoblir le prix de la victoire, rehaussent le plus qu'elles peuvent celles qui doivent la décerner.

Dans les pays étrangers que j'ai parcourus (le nord de l'Europe), le rôle des FEMMES est bien différent. Elles semblent ne faire partie de la société que pour veiller exclusivement à ce que tout soit disposé pour la commodité des convives. Les hommes, que rien n'excite, parlent seulement pour s'éclairer et s'instruire. Leurs discours graves et forts sont au-dessus de la portée des FEMMES, qui, au milieu d'un cercle, se trouvent condamnées à l'isolement, et n'exercent ainsi aucune influence. Les FEMMES étrangères sont tellement convaincues de la supériorité des hommes, qu'elles ont une espèce de honte d'exercer leurs facultés ; elles ne veulent valoir que par leur faiblesse ; et dans ce genre elles intéressent si bien que les hommes prennent à cœur leurs destinées, et s'en chargent presque comme d'une bonne action à faire.

En France, au contraire, où les FEMMES sont constituées juges de la société, tout les excite à développer leurs facultés ; et, à part même leur vanité, il faut bien qu'elles soient avides de succès, puisque les hommes leur en demandent sans cesse, et qu'à ce prix ils inventent pour elles de nouveaux hommages. Mais au milieu de cette sorte d'idolâtrie, le cœur se défend de tout sacrifice, et prudemment il ne se hasarde jamais plus loin que l'admiration. L'existence des FEMMES parmi nous est donc vive et brillante, mais aussi elle décline rapidement ; et si les Françaises comptent des jours de triomphe, les étrangères leur opposent de longues années de bonheur et de considération. (Saint-Prosper.)

Influence des FEMMES sur l'amabilité des hommes.

5. C'est aux FEMMES à qui il s'en faut prendre de la mauvaise galanterie des hommes ; si elles savaient bien se servir de tous les priviléges de leur sexe, elles leur apprendraient à être véritablement galants, et elles n'endureraient pas qu'ils perdissent jamais devant elles le respect qu'ils leur doivent. En effet, si les FEMMES ne voulaient devoir leurs amants qu'à leur propre mérite, sans les devoir à leurs soins et à leurs faveurs, la conquête de leur cœur étant plus difficile à faire, les hommes seraient plus complaisants, plus soumis et plus respectueux qu'ils ne sont ; et les FEMMES seraient aussi moins intéressées, moins lâches, moins fourbes et moins faibles qu'on ne les voit. (Mlle de Scudéri.)

Influence des FEMMES sur la propreté des hommes.

6. On doit compter la propreté des hommes, et les soins qu'ils prennent de leur personne, au nombre des avantages qui résultent de la société du beau sexe. Si l'on en veut une preuve, qu'on parcoure l'histoire des siècles où nos barbares ancêtres dédaignaient la société de leurs FEMMES, on verra que leurs figures n'étaient guère moins sauvages que leurs mœurs : ils chamarraient leurs habits malpropres de figures indécentes, et une barbe longue et mal peignée leur donnait l'odeur du bouc et l'apparence du satyre. Lorsque les FEMMES acquirent un peu d'influence, elles réduisirent les hommes barbus à ne réserver que des moustaches. Les dévots et les gens austères déclamèrent violemment contre une innovation qui annonçait le

désir mondain de plaire au beau sexe aux dépens de la dignité masculine ; et l'Église, accoutumée à voir Moïse et Jésus peints avec une longue barbe, considérait cette mutilation comme une apostasie. Comme les débris de la barbe, convertis en moustaches, n'obtenaient pas encore l'approbation des FEMMES, les hommes essayèrent de les friser pour les rendre moins désagréables. Convaincus à la fin que tous leurs soins étaient inutiles, ils consentirent à les supprimer ; mais comme ceux qui exerçaient les professions savantes avaient la réputation, ou au moins la prétention, de posséder une plus grande dose de sagesse que les autres hommes, et comme la proportion de cette dose s'évaluait alors par la longueur de la barbe, ils rêvèrent donc aux moyens de suppléer à cette marque de distinction, et imaginèrent de s'affubler d'une énorme perruque, afin de ressembler au hibou, oiseau sacré de la sage Minerve. Mais les plaisants tournèrent en ridicule cette invention chevelue, et l'aversion du beau sexe pour les perruques in-folio les a enfin réduites aux diminutifs que nous voyons aujourd'hui. (Mlle de Scudéri.)

Influence de la FEMME sur son mari.

7. La FEMME est à un certain degré responsable de la moralité d'un époux. Qu'elle en ait ou non la conscience, qu'elle le veuille ou qu'elle s'y refuse, elle exerce une influence quelconque sur cette âme. De telles relations, par la seule spécialité de leur caractère, confèrent à chacun des êtres qu'elles rapprochent un pouvoir qu'il ne peut pas ne pas étendre sur l'autre. Cette action sera négative, les résultats en paraîtront contradictoires; mais elle sera, mais elle aura des résultats ; et cette loi poursuivra son accomplissement toujours le même, au travers des accidents les plus variés et les plus inattendus. (Mme Gasparin.)

8. En général, c'est aux FEMMES qu'appartient la royauté modeste des détails de l'intérieur ; c'est dans la maison, c'est dans la famille qu'elles l'exercent le plus directement. Là tout porte leur empreinte, là elles nous attirent ou nous repoussent par une foule de riens qui semblent être sans signification, et qui renferment cependant le secret de leur individualité. Si l'étranger est souvent impressionné par cet ensemble de nuances révélatrices, si la sympathie ou l'éloignement naissent pour lui des sensations qu'elles font naître dans son cœur, combien ne sera pas plus énergique et plus profonde l'influence de ces atomes qui forment un monde sur celui qui respire incessamment sous leur action ! Que de sublimes résolutions, que de chutes déplorables, que de mesures énigmatiques dont on trouverait la cause et le mot au coin du foyer domestique ! Que de vies généreuses dont la flamme s'est allumée au sein de l'amour pieux et dévoué d'une compagne ! Que d'âmes perdues qui doivent leur corruption à la haine, peut-être à l'affection dépravée d'une épouse ! Quel homme n'a subi, du plus au moins, les modifications que lui imposait cette atmosphère de la famille, et quel homme ne les a, du plus au moins, imposées au monde ? (Id.)

9. ..... L'empire des FEMMES n'est point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature : il était à elles avant qu'elles parussent l'avoir. Ce même Hercule, qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale ; et le fort Samson n'était pas si fort que Dalila. Cet empire est aux FEMMES, et ne peut leur être ôté, même

quand elles en abusent : si jamais elles pouvaient le perdre, il y a longtemps qu'elles l'auraient perdu. (J.-J. Rousseau.)

10. La nature a placé dans les FEMMES les qualités les plus précieuses. Si les Français ont les mœurs douces, une bravoure dont l'antiquité même offrirait moins d'exemples, ils en sont redevables aux FEMMES, soit que l'ascendant de ce sexe tienne à sa beauté, ou que ce soit un effet particulier de son esprit facile et puissant, qui se fait obéir alors qu'il semble conseiller seulement; il est peu de grandes actions auxquelles elles n'aient contribué.

Parmi les peuples nouveaux ou barbares, les FEMMES sont les premières à se policer; leur vie sédentaire les occupant de détails très-variés et de petits soins, leur donne plutôt qu'aux hommes les lumières de l'expérience et les attachements domestiques, qui sont les premiers instruments et les liens les plus forts de la sociabilité. C'est par cette raison que chez ces peuples les FEMMES ont été ordinairement chargées des premiers objets de l'administration civile, qui sont une suite de l'économie domestique. Tant que l'état n'est qu'une espèce de ménage, elles gouvernent l'un et l'autre.....

11. ..... O FEMMES ! vous régnez, et l'homme est votre empire ! Vous régnez sur vos fils, vos amants, vos époux ! Vainement ils se disent vos maîtres, ils ne sont hommes que lorsque vous avez complété leur existence ; vainement ils se vantent de leur supériorité; leur gloire et leur honte viennent de vous, cela se voit partout, dans la fable comme dans l'histoire : dans le palais de Circé, où les guerriers se changent en pourceaux, et dans le palais de Médicis, où les hommes deviennent des bêtes féroces !

En parlant d'une action généreuse, un homme généreux, Byron, déclare qu'il ne saurait l'entreprendre : ses amis le pressent, il les repousse; puis une réflexion le frappe : il s'arrête, il s'écrie : « Eh bien ! si *** eût été ici, elle me l'eût fait » entreprendre ! » Voilà une FEMME qui, au milieu de toutes ses séductions et de tous ses charmes, a toujours poussé un homme vers la gloire et vers la vertu ; elle eût été mon génie tutélaire !..... (Aimé Martin.)

12. Helvétius était né avec un penchant très-vif pour les FEMMES, et ce fut ce penchant qui lui inspira le goût, peut-être plus vif encore, qu'il conçut pour l'étude. Étant fort jeune, il se trouva un jour dans un jardin public, et il y remarqua un homme entouré, fêté par plusieurs FEMMES jeunes, jolies et du meilleur ton. Il cherche à savoir quel est cet homme. C'est Maupertuis, lui dit-on. Dès ce moment il forme le projet de devenir par ses talents et ses connaissances l'objet d'un empressement aussi flatteur de la part d'un sexe pour lequel il se sentait tant d'inclination. (*Considérations sur l'esprit et les mœurs.*)

13. L'influence des FEMMES est plus salutaire aux guerriers qu'aux citoyens : le règne de la loi se passe mieux d'elles que celui de l'honneur. (M[me] de Staël.)

14. L'esprit de société et d'agrément est communément le partage des FEMMES. Il semble, généralement parlant, qu'elles soient faites pour adoucir les mœurs des hommes. (Voltaire.)

15. La société dépend des FEMMES. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. (Id.)

XXIII

MARIAGE.



Quand on songe que le mariage est le pivot sur lequel roule l'économie sociale, peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint? On ne saurait trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion. Sa pompe est grave et solennelle : l'homme est averti qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles de la bénédiction nuptiale, en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'acte le plus important de sa vie, qu'il va devenir le chef d'une nouvelle famille, qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins instruite. L'image des plaisirs disparaît à ses yeux devant celle des devoirs. Une voix semble lui crier du milieu de l'autel : « O Ève! sais-tu bien ce que tu fais? Sais-tu qu'il n'y a plus pour toi d'autre liberté que celle de la tombe? Sais-tu ce que c'est que de porter dans tes entrailles mortelles l'homme immortel et fait à l'image de Dieu? » Chez les anciens, un hyménée n'était qu'une cérémonie pleine de scandale et de joie, qui n'enseignait rien des graves pensées que le mariage inspire : le christianisme seul en a rétabli

la dignité. L'homme en s'unissant à la femme ne fait que reprendre une partie de sa substance ; son âme ainsi que son corps sont incomplets sans elle : il a la force, elle a la beauté ; il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie, mais il n'entend rien aux détails domestiques ; il a des chagrins, et sa compagne est là pour les adoucir. Sans la FEMME, il serait rude, grossier, solitaire. La FEMME suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. Enfin, l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent, meurent ensemble ; ensemble ils élèvent les fruits de leur union, en poussière ils retournent ensemble, et ils se retrouvent ensemble par delà les limites du tombeau. (Chateaubriand.)

Les Pères de l'Église et le mariage.

2. Dans les premiers siècles du christianisme, quelques Pères de l'Église, infatués d'un faux principe emprunté des païens, qui avaient reconnu l'excellence du célibat, préféraient cet état à celui du mariage. Quelques-uns d'entre ces saints docteurs ont outré leurs idées sur cette matière jusqu'à dire que le mariage était un usage illégitime et impur. Mais assurément, il n'y eut jamais rien dans l'Écriture qui puisse autoriser une opinion si extravagante. Et même j'ose dire (faisant abstraction du pouvoir invincible de la grâce) que le mariage est le seul moyen de conserver la chasteté, et que c'est l'unique remède aux feux de la concupiscence ; car tout le monde n'est pas de l'humeur d'un saint visionnaire : c'est, si je ne me trompe, le bon François d'Assise, patron des gueux, lequel se vautrait dans la neige pour arrêter certains mouvements impétueux de la chair et pour garantir la robe de chasteté des flammes du plaisir. Quelle chaleur dans un moine !

Les hommes et les FEMMES pris séparément ne sont pour ainsi dire que des créatures imparfaites, et comme une moitié les unes des autres. L'humanité divisée en deux sexes n'est proprement entière que par l'union de tous les deux. Chaque sexe a reçu certains mérites d'agrément qu'il doit à l'autre sexe, et c'est cette communication mutuelle de beautés particulières qui fait la beauté générale de la nature. De là vient cette pente presque invincible que nous avons à nous faire part des grâces qui nous embellissent. Celui qui les possède n'en est point touché, parce qu'il doit aspirer à d'autres ; mais celui qui les voit en est charmé, parce qu'elles lui sont propres, et qu'elles ne sont faites que pour lui. Ce jeu de la nature, qui ne nous a séparés que pour nous rapprocher de plus près, est aussi ancien qu'elle-même ; et l'on a toujours vu les deux sexes se redemander l'un à l'autre cette portion d'eux-mêmes qui leur manque, et se sommer réciproquement de se communiquer leurs perfections, pour ne faire tous ensemble qu'un seul corps d'humanité qui puisse augmenter ses forces par son union, et étendre sa durée par ses forces. Je ne doute point que les Pères de l'Église qui ont tant clabaudé contre le mariage n'aient senti, comme nous, ces impressions secrètes de la nature, qui devaient les obliger à parler tout autrement qu'ils n'ont fait. Mais, entre nous, peut-être que par des expressions qui paraissent et qui sont en effet si dures, ils ont seulement voulu dire :

Qu'on fait mieux son affaire
Sans l'avis d'un curé ni le seing d'un notaire. Fr. Brueys.

Mission de la FEMME.

3. Il n'existe pas d'époque, si reculée qu'elle soit, où l'esprit humain n'ait dirigé ses investigations sur le caractère et sur la mission des FEMMES. Longtemps on s'est contenté d'un coup d'œil rapide, jeté de haut en bas, et qui ne rapportait à l'observateur qu'une image superficielle, empreinte de préjugés autant que de vérité. En émancipant les FEMMES, en donnant plus de liberté, plus de spontanéité à leurs mouvements, le progrès des lumières leur a fait une plus grande place dans la société, et les a rendues l'objet d'études plus sérieuses.

Durant tout le règne du paganisme (et ceci s'applique au paganisme moderne comme au paganisme de l'antiquité), les FEMMES furent dans le monde comme n'y étant pas. Exclues de la famille, ou n'y remplissant qu'un rôle subalterne ; exclues des œuvres littéraires, ou y apparaissant seulement avec leurs attraits physiques; traitées en esclaves, se courbant habituellement sous la volonté sèche et rude de leurs maîtres ou de leurs maris, elles ne virent qu'un but à leur vie : plaire et obéir. Comme les affections n'avaient pas subi l'influence régénératrice du christianisme, comme les volontés ne s'étaient pas veloutées, pour ainsi dire, dans l'atmosphère d'une religion sainte, la nécessité resta dure, farouche, et le but, au lieu de purifier l'âme de la FEMME, tendit à la corrompre en développant toutes ses passions sensuelles. Loin de considérer les FEMMES en sœurs, en amies destinées à partager les peines, les joies de l'existence et l'éternel avenir ; loin de les regarder comme des êtres plus faibles, mais complémentaires, si l'on peut ainsi s'exprimer, on ne vit en elles que les passifs instruments d'une félicité plus ou moins brutale, et les hommes ne leur accordèrent dans leur cœur qu'une place analogue à celle que tenaient dans leur vie les heures de passion et de frivolité.

Nullité de la FEMME, nous dirions presque absence de la FEMME; ici et là quelques flatteries s'adressant aux qualités extérieures.; nulle part l'analyse touchante de ces facultés du cœur essentiellement féminines, qui s'épanouissant dans le mystère de la famille, comme la violette dans la nuit que lui fait sa feuille, vont parfumant tout ce qui les entoure ; pas un examen sérieux, pas une recherche motivée par un intérêt sincère; de temps à autre l'exaltation de ces vertus roides et antipathiques qu'on appelle les vertus romaines ; plus souvent l'exaltation de ces vices colorés, empreints d'une grâce corrompue, qu'on célébrait aussi chez les courtisanes, et dont la Grèce semblait posséder les types les plus séduisants ; voilà ce que nous offre le paganisme.

Avec la foi chrétienne naquirent d'autres besoins, d'autres idées et d'autres faits. Un de ses premiers actes fut de rendre à la FEMME son influence et sa dignité. Appelées au salut, les FEMMES sentirent le germe de l'immortalité se réchauffer en elles. Les hommes, arrachés à leurs déportements, et par une loi précise, et par leur conscience, qui se réveillait pour sanctionner cette loi, les hommes se tournèrent vers celle qui devait être leur compagne durant le voyage d'ici-bas : ils lui demandèrent autre chose que l'éclat des dons physiques, autre chose que l'obéissance forcée ; ils voulurent d'elles le renoncement que dicte la tendresse, l'appui que prête l'union dans une même et divine croyance. La sainteté divine de la loi juive avait produit la gravité de l'union conjugale et son élévation dans une mesure inconnue aux peuples païens : la pureté et la puissance du christianisme donnèrent la pureté

et la puissance du mariage dans des proportions cent fois plus parfaites et plus grandes. La FEMME, comme épouse et comme mère, exerça sur l'humanité une action bénie, et dans le cercle de la famille un apostolat dont la Bible, dont les annales chrétiennes nous révèlent l'importance.

Mais les bouleversements qui accompagnèrent l'établissement de la foi nouvelle, le reste de paganisme dont ne purent entièrement se dépouiller les nations qui en avaient si longtemps suivi les rites, l'opposition naturelle de cette chair, qui depuis le commencencement est inimitié contre Dieu, tout cela montant ainsi qu'une fumée épaisse, ternit vite l'éclat du soleil levant. (Mme Gasparin.)

Les cœurs généreux se dévouent au mariage comme à la navigation.

4. .... Vous n'avez jamais eu envie de vous marier, monsieur de Servian?

— Jamais, madame; j'ai longtemps réfléchi sur le mariage, et j'ai admis invinciblement que la tranquille association de deux existences était un fait impossible dans sa continuité. Un homme apporte à la communauté sa force, sa domination, sa gravité, son caractère anguleux; une FEMME apporte sa faiblesse, sa légèreté, sa soumission, ses caprices enfantins, son caractère arrondi. Ces éléments opposés ne peuvent faire un tout viable; au premier pas, il y a choc, violente secousse, antagonisme, perturbation. Voilà ce que tous les esprits sérieux ont reconnu.

Une chose à considérer, madame, la voici. Tous les hommes qui ont senti en eux gronder la voix d'une vocation quelconque ne se sont pas mariés. Dans les temps antiques, les hommes de génie ont voué un culte au célibat. Platon, Homère, Virgile, Horace, ces premiers flambeaux du monde, sont morts garçons, et les cris de leurs enfants ne les ont jamais distraits de leurs ouvrages. Socrate seul a voulu faire exception, et il s'est repenti : sa FEMME l'a tué avant la cigüe. Les deux plus grands capitaines de l'antiquité ont honoré le célibat: Alexandre et Annibal ont conquis le monde parce qu'ils étaient garçons. César, après avoir soumis les Gaules, étant célibataire, se maria, et les soucis du ménage ayant altéré sa raison, il fut assassiné. On sait, d'ailleurs, et lui-même en a fait un proverbe, on sait que la conduite de la FEMME de César a été l'objet de violents soupçons. Vos grands poètes, vos grands publicistes, vos historiens anglais sont purs de mariage. Byron a essayé; nous savons ce qui est advenu. Le mariage est un admirable élément bourgeois qui féconde les villes; le célibat est un élément noble qui féconde les esprits.

— Mon Dieu! comme vous avez étudié la question, monsieur de Servian! dit Lavinia en joignant ses mains; quel bonheur pour vous d'avoir eu un père de l'élément bourgeois!

— Respect à la cendre de mon père, madame!

— Dieu me garde de manquer de respect à cette cendre. Seulement, je vous fais observer que votre père n'a pas honoré le célibat comme Alexandre et Annibal : c'est ce qui vous procure en ce moment l'avantage d'exalter les héros antiques morts garçons.

— Mon père, madame, a lutté longtemps. Les malheurs de l'émigration l'ont poussé au mariage. D'ailleurs, mon père avait la frivolité charmante de sa nation. Il dédaignait les choses sérieuses et les études substantielles. C'était un gentilhomme français dans toute l'acception du mot. Il suivait des traditions de famille. Les FEMMES ont occupé sa vie, et le devoir de son fils est d'effacer par une conduite

nouvelle bien des souvenirs encore vivants à Dublin. Je connais mes obligations, je les remplirai. Ma ligne est toute tracée dans le sillon que suivent les esprits sérieux.

— Et alors, monsieur de Servian, les esprits sérieux ne se marient pas?

— On a vu, madame, des esprits sérieux se marier : mais dans un noble but, dans une intention toute philosophique. Ceux-là se sont dévoués pour étudier le mariage avec leurs propres yeux, et faire servir leur expérience personnelle à la cause de l'humanité conjugale. Ames d'élite qui ne se dissimulaient point les périls de l'entreprise, et bravaient les orages de l'hymen pour les signaler à l'univers. Ainsi de hardis navigateurs se lancent sur une mer inconnue pour en découvrir les écueils à leurs risques et périls, et les faire remarquer aux pilotes qui vogueront sur les mêmes flots. Les cœurs généreux se dévouent au mariage comme à la navigation..... (Méry.)

Des devoirs des époux.

5. Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours et assistance. Le mari doit protection à sa FEMME, et la FEMME obéissance à son mari.

Voilà toute la morale des époux.

On a longtemps disputé sur la préférence ou l'égalité des deux sexes. Rien de plus vain que ces disputes.

La différence qui existe dans leur être en suppose dans leurs droits et dans leurs devoirs respectifs. Sans doute, dans le mariage, les deux époux concourent à un objet commun, mais ils ne sauraient y concourir de la même manière.

Ils ne peuvent partager les mêmes travaux, supporter les mêmes fatigues ni se livrer aux mêmes occupations. Ce ne sont point des lois, c'est la nature même qui a fait le lot de chacun des deux sexes. La FEMME a besoin de protection, parce qu'elle est la plus faible ; l'homme est plus libre, parce qu'il est le plus fort.

La prééminence de l'homme est indiquée par la constitution même de l'homme, qui ne l'assujétit pas à autant de besoins, et qui lui garantit plus d'indépendance pour l'usage de son temps et pour l'exercice de ses facultés. Cette prééminence est la source du pouvoir de protection que la loi reconnaît dans le mari.

L'obéissance de la FEMME est un hommage rendu au pouvoir qui la protége, et elle est une suite nécessaire de la société conjugale, qui ne saurait subsister si l'un des époux n'était subordonné à l'autre.

Le mari et la FEMME doivent incontestablement être fidèles à la foi promise ; mais l'infidélité de la FEMME suppose plus de corruption et a des effets plus dangereux que l'infidélité du mari : aussi l'homme a-t-il été jugé moins sévèrement que la FEMME. Toutes les nations, éclairées en ce point par l'expérience et par une sorte d'instinct, se sont accordées à croire que le sexe le plus aimable doit encore, pour le bonheur de l'humanité, être le plus vertueux.

Les FEMMES connaîtraient peu leur véritable intérêt si elles pouvaient ne voir dans la sévérité apparente dont on use à leur égard qu'une rigueur tyrannique plutôt qu'une distinction honorable et utile. Elles ont reçu du ciel cette sensibilité douce qui anime la beauté, et qui est sitôt émoussée par les plus légers égarements du cœur; ce tact fin et délicat qui ne se conserve ou ne se perfectionne que par l'exercice de toutes les vertus ; enfin cette modestie touchante qui triomphe de tous les dangers,

et qu'elles ne peuvent perdre sans devenir plus vicieuses que nous. Ce n'est donc point dans notre injustice, mais dans leur vocation naturelle, que les FEMMES doivent chercher le principe des devoirs plus austères qui leur sont imposés pour leur plus grand avantage au profit de la société. (Portalis.)

Respect du lien conjugal.

6. C'est dans le mariage que la sensibilité est un devoir : dans toute autre relation la vertu peut suffire ; mais dans celle où les destinées sont entrelacées, il semble qu'une affection profonde est presque un lien nécessaire.....

Un ami du même âge, auprès duquel vous devez vivre et mourir, un ami dont tous les intérêts sont les vôtres, dont toutes les perspectives sont en commun avec vous, y compris celles de la tombe, voilà le sentiment qui contient tout le sort. Quelquefois, il est vrai, vos enfants, et plus encore vos parents, deviennent vos compagnons dans la vie ; mais cette rare et sublime jouissance est combattue par les lois de la nature, tandis que l'association du mariage est d'accord avec toute l'existence humaine.

D'où vient donc que cette association si sainte est si souvent profanée ? J'oserai le dire, c'est à l'inégalité singulière que l'opinion de la société met entre les devoirs des deux époux qu'il faut s'en prendre. Le christianisme a tiré les FEMMES d'un état qui ressemblait à l'esclavage. L'égalité devant Dieu étant la base de cette admirable religion, elle tend à maintenir l'égalité des droits sur la terre ; la justice divine, la seule parfaite, n'admet aucun genre de priviléges, et celui de la force encore moins qu'aucun autre. Cependant il est résulté de l'esclavage des FEMMES des préjugés qui, se combinant avec la grande liberté que la société leur laisse, ont amené beaucoup de maux.

On a eu raison d'exclure les FEMMES des affaires politiques et civiles ; rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes. Mais si la destinée des FEMMES doit consister dans un acte continuel de dévouement à l'amour conjugal, la récompense de ce dévouement, c'est la scrupuleuse fidélité de celui qui en est l'objet.

La religion ne fait aucune différence entre les devoirs des deux époux. Mais le monde en établit une grande ; et de cette différence naît la ruse dans les FEMMES et le ressentiment dans les hommes. Quel est le cœur qui peut se donner tout entier sans vouloir un autre cœur aussi tout entier ? Qui donc accepte de bonne foi l'amitié pour prix de l'amour ? Qui promet sincèrement la constance à qui ne veut pas être fidèle ? Sans doute la religion peut l'exiger ; mais qu'il est injuste l'échange que l'homme se propose de faire subir à sa compagne !

Il y a dans un mariage malheureux une force de douleur qui dépasse toutes les peines de ce monde. L'âme entière d'une FEMME repose sur l'attachement conjugal : lutter contre le sort, s'avancer vers le cercueil sans qu'un ami vous soutienne, sans qu'un ami vous regrette, c'est un isolement dont les déserts de l'Arabie ne donnent qu'une faible idée ; et quand tout le trésor de vos jeunes années a été donné en vain ; quand vous n'espérez plus pour la fin de la vie le reflet de ces premiers rayons ; quand le crépuscule n'a plus rien qui rappelle l'aurore, et qu'il est pâle et décoloré comme un spectre livide, avant-coureur de la nuit, notre cœur se révolte, il nous semble qu'on l'a privé des dons de Dieu sur la terre ; et si vous aimez encore

celui qui vous traite en esclave, puisqu'il ne vous appartient que parce qu'il dispose de vous, le désespoir s'empare de toutes les facultés, et la conscience elle-même se trouble à force de malheurs.

Tant qu'il ne se fera pas dans les idées une révolution qui change les opinions des hommes sur la constance que leur impose le lien du mariage, il y aura toujours guerre entre les deux sexes, guerre secrète, éternelle, rusée, perfide, et dont la moralité de tous les deux souffrira.

La pureté de l'âme et de la conduite est la première gloire de la FEMME. Quel être dégradé ne ferait-elle pas sans l'une et sans l'autre! Mais le bonheur général et la dignité de l'espèce humaine ne gagneraient pas moins peut-être à la fidélité de l'homme dans le mariage. En effet, qu'y a-t-il de plus beau dans l'ordre moral qu'un jeune homme qui respecte cet auguste lien? L'opinion ne l'exige pas de lui, la société le laisse libre; une sorte de plaisanterie barbare s'attacherait à déjouer jusqu'aux plaintes du cœur qu'il aurait brisé; car le blâme se tourne facilement contre les victimes. Il est donc le maître, mais il s'impose des devoirs; nul inconvénient ne peut résulter pour lui de ses fautes; mais il craint le mal qu'il peut faire à celle qui s'est confiée à son cœur, et la générosité l'enchaîne d'autant plus que la générosité le dégage.

La fidélité est commandée aux FEMMES par mille considérations diverses; elles peuvent redouter les périls et les humiliations, suites inévitables d'une erreur : la voix de la conscience est la seule qui se fasse entendre à l'homme; il sait qu'il fait souffrir, il sait qu'il flétrit par l'inconstance un sentiment qui doit se prolonger jusqu'à la mort et se renouveler dans le ciel.

Si le jeune homme veut partager avec un seul objet les jours brillants de sa jeunesse, il trouvera sans doute parmi ses contemporains des railleurs qui prononceront sur lui le grand mot de *duperie*, la terreur des enfants du siècle. Mais est-il dupe le seul qui sera vraiment aimé? car les angoisses ou les jouissances de l'amour-propre forment tout le tissu des affections frivoles et mensongères. Est-il dupe celui qui ne s'amuse pas à tromper pour être à son tour plus trompé, plus déchiré peut-être que sa victime? Est-il dupe enfin celui qui n'a pas cherché le bonheur dans les misérables combinaisons de la vanité?

Non : Dieu a créé l'homme le premier comme la plus noble des créatures, et la plus noble est celle qui a le plus de devoirs. C'est un abus singulier de la prérogative d'une supériorité naturelle, que de la faire servir à s'affranchir des liens les plus sacrés, tandis que la vraie supériorité consiste dans la force de l'âme; et la force de l'âme, c'est la vertu. (Mme de Staël.)

Substitut donné au mari. — Lois anciennes.

7. Plusieurs législations, dans un but religieux ou politique, donnent un substitut au mari.

Celui à qui la loi de l'Inde impose de donner une postérité à son frère s'acquitte ainsi de ce devoir. Silencieux, dans une nuit sombre, il approchera de la FEMME de son frère, prenant garde qu'elle n'ait odeur ni contact de ses cheveux, de sa barbe, de ses ongles ou du poil de son corps. Couvert d'un simple vêtement, les membres frottés du beurre clarifié (usité dans les sacrifices), sans parfum, grave et triste, détournant sa face de celle de la FEMME, évitant le contact des membres contre les

membres, il tâchera d'engendrer. Cela fait, il s'arrêtera; qu'il n'approche point d'elle dès qu'elle a donné un fils. (Digest of hindu law.)

Lorsque deux frères demeurent ensemble, dit Moïse, et que l'un d'eux meurt sans enfants, la FEMME du mort n'en épousera point un autre, mais le frère de son mari l'épousera, et suscitera des enfants à son frère. — Et il donnera le nom de son frère à l'aîné des fils qu'il aura d'elle, afin que le nom de son frère ne se perde point dans Israël.—Que s'il ne veut point épouser la FEMME de son frère, qui lui est due selon la loi, cette FEMME ira à la porte de la ville, et elle s'adressera aux anciens, et leur dira : Le frère de mon mari ne veut pas susciter dans Israël le nom de son frère, ni me prendre pour sa FEMME.— Et aussitôt ils le feront appeler, et ils l'interrogeront. S'il répond : Je ne veux point épouser cette FEMME-là ; — la FEMME s'approchera de lui devant les anciens, et lui ôtera son soulier du pied, et lui crachera au visage, en disant : C'est ainsi que sera traité celui qui ne veut pas établir la maison de son frère. — Et sa maison sera appelée dans Israël la maison du déchaussé. (Deutéronome.)

Lycurgue permettait aux maris impuissants d'abandonner leur FEMME à un homme plus jeune et plus fort. — A Athènes, si le parent obligé d'après les lois d'épouser la veuve de son proche pareut était incapable de remplir les devoirs conjugaux, celle-ci pouvait demander qu'il se substituât un autre homme de la famille. (Meyer and Shœmann, *Procéd. att.* Grimm.)

A Rome, les lois n'avait rien réglé à ce sujet; mais le mariage, dans les derniers temps, n'étant considéré que comme une obligation de fournir des défenseurs à l'État, une FEMME féconde passait quelquefois dans plusieurs maisons. Plutarque raconte, dans la Vie de Caton d'Utique, que Q. Hortensius désirant mêler sa maison et sa race avec celle d'un homme si vertueux, lui demanda sa fille Porcia, déjà mariée à Bibulus, dont elle avait eu deux enfants. « Si Bibulus, disait-il, veut absolument conserver sa FEMME, je la lui rendrai dès qu'elle sera devenue mère.» Sur le refus de Caton, Hortensius lui demanda sa propre FEMME Marcia, qui était encore en âge d'avoir des enfants, et *lui en avait déjà donné suffisamment.* Marcia était grosse alors ; cependant, ayant consulté son beau-père Philippe, qui donna son consentement, Caton céda sa FEMME à Hortensius. Il la reprit après la mort de celui-ci, au commencement des guerres civiles.

L'homme qui ne peut suffisamment remplir ses devoirs envers sa FEMME, doit, disent les vieux prud'hommes de l'Allemagne, la mener à son voisin. Si celui-ci ne peut la satisfaire, le mari la prend *doucement* entre ses bras, ayant soin surtout de ne lui faire aucun mal, puis il la porte neuf maisons plus loin, la pose *doucement*, toujours sans lui faire aucun mal, et l'y fait attendre cinq heures; puis il crie *Aux armes!* pour que les gens viennent à son aide. Si on ne peut encore la satisfaire, il la soulève tranquillement et *doucement*, la pose de même, ne lui faisant aucun mal; il lui fait alors présent d'une robe neuve, d'une bourse pour frais de voyage, et la fait conduire à la grande foire de l'année. Si alors il n'y a pas moyen de la satisfaire, *que mille diables la satisfassent.* — Demande. Que doit faire le mari qui ne peut donner à sa FEMME les soins maritaux auxquels elle a droit de prétendre? — Réponse. Il la chargera sur le dos, la portera au delà d'une haie de neuf années; quand il la lui aura fait franchir, il lui procurera quelqu'un qui soit en état de la satisfaire comme elle le désire. — Item, je suis d'avis qu'un bon mari qui ne peut répondre aux désirs de sa FEMME, doit, lorsqu'elle s'en plaint, la prendre, la porter au delà de sept héritages

environnés de clôtures, et là prier son plus proche voisin de venir à l'aide de sa FEMME. Si celui-ci y parvient, il doit la reporter chez lui, la poser *doucement*, et placer devant elle une poule rôtie et un pot de vin. (Grimm. Cité par M. Michelet.)

Du choix d'une FEMME.

8. Un homme, à moins qu'il ne soit monarque, ne peut pas chercher une FEMME dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas il les trouvera dans les autres; et telle fille lui conviendrait peut-être, qu'il ne l'obtiendrait pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un père judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son élève un établissement au-dessus de son rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourrait, il ne devrait pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien? et cependant, en montant, il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des biens de différentes natures, comme la noblesse et l'argent, parce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération; que de plus on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, et souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent pour l'ordre du mariage que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout à fait contraire à la raison; le second y est plus conforme. Comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui règle celui de la famille entière. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne descend point, il élève son épouse; au contraire, en prenant une FEMME au-dessus de lui, il l'abaisse sans s'élever. Ainsi, dans le premier cas, il y a du bien sans mal, et dans le second du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la nature que la FEMME obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel et l'ordre civil s'accordent, et tout va bien. C'est le contraire quand, s'alliant au-dessus de lui, l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnaissance, et d'être ingrat ou méprisé. Alors la FEMME, prétendant à l'autorité, se rend le tyran de son chef; et le maître, devenu l'esclave, se trouve la plus ridicule et la plus misérable des créatures. Tels sont ces malheureux favoris que les rois de l'Asie honorent et tourmentent de leur alliance, et qui, dit-on, pour coucher avec leurs FEMMES, n'osent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de lecteurs, se souvenant que je donne à la FEMME un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuseront ici de contradiction; ils se tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, et gouverner celui qui commande. L'empire de la FEMME est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'État, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la FEMME a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnaît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits et commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale et déshonneur.

Reste le choix entre ses égales et ses inférieures, et je crois qu'il y a encore quelque restriction à faire pour ces dernières; car il est difficile de trouver dans la lie du

peuple une épouse capable de faire le bonheur d'un honnête homme : non qu'on soit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idée de ce qui est beau et honnête, et que l'injustice des autres états fait voir à celui-ci la justice dans ses vices mêmes.

Naturellement l'homme ne pense guère. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres, et même plus difficilement. Je ne connais pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées : l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point; et cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la première de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une FEMME il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entière à travailler pour vivre n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, et tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; souvent même elle y sert; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réflechir, et l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de savoir les Offices de Cicéron pour être homme de bien, et la FEMME du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable; et c'est une triste chose pour un père de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même et de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs comment une FEMME qui n'a nulle habitude de réfléchir élèvera-t-elle ses enfants? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connaît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolents ou craintifs; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfants aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une FEMME qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne saurait en avoir; mais j'aimerais encore cent fois mieux une fille simple et grossièrement élevée qu'une fille savante et bel-esprit qui viendrait établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se ferait la présidente. Une FEMME bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfants, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie elle dédaigne tous ses devoirs de FEMME, et commence toujours par se faire homme à la manière de Mlle de Lenclos. Au dehors elle est toujours ridicule et très-justement critiquée, parce qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces FEMMES à grands talents n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent; on sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret ses oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête FEMME. Quand elle aurait de vrais talents, sa prétention les avilirait. Sa dignité est d'être ignorée; sa gloire est dans l'estime de son mari; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même; soyez de bonne foi : lequel vous donne meilleure opinion d'une FEMME en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect, de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfants, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes

et de petits billets peints de toutes les couleurs? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre :

Quaeris cur nolim te ducere, Galla? diserta es (1).

Après ces considérations vient celle de la figure; c'est la première qui frappe et la dernière qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paraît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur, mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle FEMME ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; et quand elle serait un ange, comment empêche-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'était pas dégoûtante, je la préférerais à l'extrême beauté; car en peu de temps l'une et l'autre étant nulles pour le mari, la beauté devient un inconvénient et la laideur un avantage. Mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs; ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse et se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage; il vaudrait mieux être morts qu'unis ainsi.

Désirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable et prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer; elle est sans préjudice pour le mari, et l'avantage en tourne au profit commun. Les grâces ne s'usent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse, et, au bout de trente ans de mariage, une honnête FEMME avec des grâces plaît à son mari comme le premier jour. (J.-J. Rousseau.)

9. Cherchez un ami au-dessus de vous, mais une FEMME au-dessous, de peur d'épouser votre maître; celle qui entre dans une maison avec un grand nom pense en être la première personne, et celle qui y apporte de grands biens croit avoir acheté le droit d'y commander et d'y vivre à sa fantaisie. Vous n'aurez rien à craindre d'une FEMME bien morigénée et d'une condition égale ou inférieure : sa vertu vous assurera d'un côté, sa soumission de l'autre, et ce que son économie et sa modestie vous épargneront vous vaudra la plus riche dot.

10. Antisthène dit à un jeune homme qui le consultait sur le choix d'une FEMME : Si vous la prenez belle, vous ne la posséderez point tout seul; si elle est laide, vous vous en dégoûterez : il est à propos qu'elle ne soit ni belle ni difforme.

Du choix d'une FEMME. — Secret de s'en faire aimer.

11. Le mariage est un des actes de la vie qui semble influer le plus sur le bonheur. Arrêtons-nous un instant à le considérer.

La première question qui se présente est de savoir quel est le mieux, de se marier ou non. Je ne suis pas étonné que les avis soient partagés; si je disais à cet égard tout ce que mon sujet exigerait, peut-être je ne manquerais pas de raisons pour prouver qu'entre se marier ou non, il n'y a pas deux partis à prendre; mais la prédilection que l'Église porte aux célibataires m'impose un respectueux silence.

La seconde question est de savoir comment on peut faire un heureux choix. Oh!

(1) Martial, XI, 20.

sur ce point, je ne suis de l'avis de personne. Tout le monde regarde cette affaire comme la plus importante de la vie ; je la regarde comme un coup de dés. Encore, je rends cette justice aux FEMMES, c'est qu'entre les mains d'un homme sage il n'y a qu'une chance contre vingt. En général, le vice dominant des FEMMES est la dissimulation ; quiconque croit étudier le caractère de sa maîtresse sous les yeux d'une mère se trompe absolument. En sorte qu'abstraction faite ou d'un déshonneur connu ou d'une laideur dégoûtante, on ne peut que choisir au hasard.

Quelqu'un qui n'a pas flatté les FEMMES convient qu'elles sont extrêmes, qu'elles sont meilleures ou pires que les hommes. Il y a donc (à ne pas prendre le mot à la lettre) des FEMMES aussi bonnes que nous. Laissons-là la classe *pire* (la nature a ses rebuts dans l'un et l'autre sexe), et choisissons dans la *meilleure*.

N'y a-t-il pas des FEMMES qui puissent réunir le mérite des deux sexes, et allier aux grâces qui sont leur apanage les qualités que nous nous arrogeons ? Je ne crois pas que l'on ait jamais contesté à cette classe choisie les droits que l'humanité même leur donne à notre estime ; quelques vertus, quelques vices, le reste ni bon ni mauvais, voilà ce qu'elles sont et ce que nous sommes. Je ne chercherai point à faire valoir leurs agréments extérieurs ; l'ascendant éternel qu'elles auront sur nous parle plus haut que moi ; je prétends seulement établir qu'il y a des FEMMES aimables et honnêtes ; que parmi celles-là on ne peut avant le mariage juger du plus ou du moins ; que, par conséquent, il ne faut pas se faire une grande affaire de choisir.

Le plus mauvais conseil qu'on puisse vous donner, c'est de vous dire : Prenez celle que vous aimez ; c'est dire à un fou : Faites tout ce qu'il vous plaira. En général, ce n'est pas du choix d'une FEMME que dépend le bonheur du mari, c'est de la manière dont il se conduit avec elle dès le premier instant. A peine il quitte l'autel, qu'il doit commencer sur la mère future l'essai d'éducation qu'il donnera un jour à ses enfants ; une fermeté noble, une sage complaisance, sont la base de ce grand ouvrage. Une FEMME, quelque impérieuse qu'elle puisse être, reconnaîtra toujours l'ascendant de l'homme sur elle ; c'est de cet ascendant qu'il faut profiter, sans le faire apercevoir. Le premier soin d'un homme prudent est de n'admettre chez lui qu'une société agréable, mais honnête ; il faut que tout ce qui l'environne respire la décence et les mœurs ; qu'il en donne lui-même l'exemple ; que, sagement économe de son temps, il invite sa FEMME aux occupations de son sexe ; qu'il la prévienne dans ses désirs honnêtes, et lui procure les plaisirs de son état ; qu'il devienne son meilleur ami ; qu'il ne l'obsède point, mais dans les commencements qu'il l'observe ; que surtout il lui rende sa maison si agréable, qu'elle ne se trouve nulle part aussi bien que chez elle. Quand ils en seront venus là, le reste va de soi-même. Les enfants naissent et se succèdent ; les soins intérieurs se multiplient ; les liens de l'union se resserrent ; la confiance règne dans le cœur des époux ; l'âge dangereux s'évanouit ; la raison arrive à pas lents, mais enfin elle arrive ; le devoir se transforme en habitude ; l'éducation des enfants se substitue agréablement aux plaisirs, dont le goût se passe ; le soin de leur établissement intéresse et occupe. Cependant les années s'accumulent, l'estime et une sorte de vénération réciproque remplacent des sentiments plus vifs ; on coule ses derniers jours dans le sein de la paix. La Bruyère a demandé si on ne pourrait pas découvrir le secret de se faire aimer de sa FEMME. Je viens de lui répondre sans y penser. (Deserres de la Tour.)

Des qualités d'une FEMME parfaite, et des égards que lui doit son mari.

12 Prends une FEMME, et obéis à l'ordre de Dieu ; prends une FEMME, et que la société te compte désormais parmi ses membres fidèles.

Mais examine avec soin, et ne te fixe point avec précipitation ; du choix que tu vas faire dépend et ton bonheur futur, et celui de ta postérité.

Si la toilette et la parure emportent une grande partie de son temps, si elle est éprise de sa beauté, si elle se complaît dans son éloge, si elle se livre à des ris fréquents et immodérés, si elle parle d'un ton de voix élevé, si elle n'est point assidue à la maison de son père, si elle fixe les hommes et promène sur eux des regards hardis, quand sa beauté égalerait l'éclat de l'astre du jour au milieu de sa course, détourne les yeux de ses charmes, fuis le sentier qui te conduit sur ses pas, et ne te laisse point surprendre aux amorces trompeuses de ton imagination.

Mais si tu rencontres la sensibilité du cœur jointe à des mœurs douces et pures, une âme accomplie et des traits qui plaisent, emmène-la dans ta maison ; elle est digne d'être l'amie de ton cœur, la compagne de tes jours, la moitié de ton être.

Ah ! chéris-la tendrement, comme le plus doux bienfait que le ciel ait pu t'envoyer ! Que ta conduite envers elle, toujours pleine de bonté, te rende toujours plus cher à son cœur.

Elle est la maîtresse de ta maison ; témoigne-lui du respect, afin que tes serviteurs lui obéissent.

Ne la contrarie point sans sujet : elle partage tes peines, qu'elle partage aussi tes plaisirs.

Reprends-la de ses fautes avec douceur ; ne sois point trop rigoureux dans la soumission que tu en exigeras.

Dépose tes secrets dans son cœur ; ses conseils sont sincères ; tu ne seras point trompé.

Garde-lui ta foi ; car elle est la mère de tes enfants.

Lorsque la douleur et la maladie l'assiégent, calme son affliction par tes tendres soins. De ta part, un regard de compassion et d'amour allégera son chagrin, adoucira ses peines, et lui sera bien plus salutaire que tout l'art des médecins.

Fais attention à la délicatesse de son sexe, à la fragilité de sa constitution, et ne traite point ses faiblesses avec sévérité ; mais souviens-toi de tes propres défauts. (Grégory.)

A quel âge peut-on se marier?

13. Est-il à désirer que l'on puisse se marier à 13 et à 15 ans? — On répond : Non ; et l'on propose 18 ans pour les hommes et 14 pour les FEMMES.

Pourquoi mettre une aussi grande différence entre les hommes et les FEMMES? Est-ce pour remédier à quelques accidents? Mais l'intérêt de l'état est bien plus important. Je verrais moins d'inconvénients à fixer l'âge à 15 ans pour les hommes qu'à 13 pour les FEMMES ; car que peut-il sortir d'une fille de cet âge qui a neuf mois de grossesse à supporter ? On cite les juifs. A Jérusalem, une fille est nubile à 10 ans, vieille à 16, et non touchable à 20.

Vous ne donnez pas à des enfants de 15 ans la capacité de faire des contrats ordinaires ; comment leur permettre de faire à cet âge le contrat le plus solennel ?

Il est à désirer que les hommes ne puissent se marier avant 20 ans, ni les filles avant 18. Sans cela nous n'aurons pas une bonne race. (Napoléon.)

14. On agita plus d'une fois à Lacédémone la question qui regarde l'âge que devaient avoir ceux qui voulaient se marier. Lycurgue condamnait les mariages tardifs, qui étaient ordinairement stériles, ou ne donnaient pas le temps d'élever les enfants ; puis les mariages précoces, qui exténuent un corps encore faible, et font naître des enfants d'un père et d'une mère qui sont des enfants eux-mêmes. Il détermina que les garçons ne seraient point mariés avant trente ans. Quant aux filles, elles sont propres au mariage depuis l'âge de quatorze ans. Plutarque attribue la même opinion à Hésiode. Aristote veut que l'homme ait au moins vingt-cinq ans au-dessus de l'âge de la FEMME : ce qu'il faut entendre à l'égard de ceux qui épousent des filles extrêmement jeunes : car on ne peut approuver le mariage des vieillards qui prennent une fille dont ils auraient pu être les aïeux. Il n'est pas possible, il faut en convenir avec Plutarque, que des mariages aussi désassortis soient heureux, ni qu'une jeune personne aime un époux qui a les cheveux blancs. L'inconvénient est bien plus grand si on donne un jeune mari à une FEMME décrépite. (Le P. Joly, capucin.)

Le pays du mariage.

15. Le mariage est un pays de ridiculités en même temps que c'est un pays d'épreuve et de patience. De quelque manière que l'on en sorte, c'est par violence. L'amour est l'introducteur et quitte presque toujours à l'entrée. Au défaut de l'amour, c'est l'intérêt qui introduit. Dans la suite, c'est la haine ou l'indifférence qui prennent le soin de conduire. Le but de ceux qui voyagent dans ce pays est souvent extraordinaire et bizarre ; tout le monde a du penchant pour y voyager ; il en est peu qui ne se repentent d'y être entrés. Quelle source de ridicule !

La meilleure raison que l'on puisse donner de la discorde qui suit après le mariage, c'est que l'époux et l'épouse n'y sont plus animés du même esprit. Avant le mariage, l'amour ou l'intérêt les régissait ; après le mariage, c'est le dieu Hymen qui répand son esprit sur les mariés.

Si vous me demandez quel est cet esprit, je vous avertis qu'il est difficile à définir. Je vais pourtant vous en donner une faible idée.

Le dieu Hymen est impétueux, il aime à faire des reproches et n'en souffre pas volontiers : il est pénétrant, il est subtil ; il voit et enseigne trop de choses. L'esprit d'amour, au contraire, n'en connaît jamais assez. Avant le mariage, on était d'accord, parce que l'on allait au même but ; car tout ce que l'Amour sait faire, c'est de réunir pour un temps et d'une seule manière : au contraire, l'Hymen sait désunir pour toujours en mille façons. De plus, dans le mariage, on s'ennuie de se rencontrer toujours l'un l'autre. De là les contrariétés, la bizarrerie, les regrets. Je n'en dirai pas davantage, de peur d'en dire encore trop peu.

Il est si vrai qu'une vue continuelle ennuie et importune, que bien des mariés trouvent le secret de s'aimer en ne se voyant presque jamais. (***)

Réflexions d'un orateur sacré sur le mariage.

16. Un état qui vous assujétit, sans savoir presque à qui vous vous donnez, et

qui vous ôte toute liberté de changer, n'est-ce pas en quelque sorte l'état d'un esclave? Or le mariage fait tout cela.

Si la personne vous agrée et qu'elle soit selon votre cœur, c'est un bien pour vous : mais si ce mari ne plaît pas à sa FEMME, si cette FEMME ne revient pas à son mari, ils n'en sont pas moins liés ensemble : et quel supplice qu'une semblable union !

De tous les états de la vie, dit saint Jérôme, le mariage est celui qui devrait le plus être de notre choix, et c'est celui qui l'est le moins. Vous vous engagez, et vous ne savez à qui : car vous ne connaissez jamais l'esprit, le naturel, les qualités du sujet avec lequel vous faites une alliance si étroite, qu'après parole donnée, et lorsqu'il n'est plus temps de la reprendre.

Quoi que vous fassiez, et de quelque diligence que vous usiez, il en faut courir le hasard.

Concevez donc bien ce que c'est qu'un tel engagement ou qu'une telle servitude pour toute la vie et sans retour.

Engagement qui parut aux apôtres même de telle conséquence, que pour cela seul ils conclurent qu'il était donc bien plus à propos de demeurer dans le célibat. *Si ità est causa hominis cum uxore, non expedit nubere.* Matth. XIX. Et que leur répondit là-dessus le Fils de Dieu? Il l'approuva, il le confirma, il le félicita d'avoir compris ce que tant d'autres ne comprenaient point. *Non omnes capiunt verbum istud.*

De tant de mariages qui se contractent tous les jours, combien en voit-on où se trouve la sympathie des cœurs? Et s'il y a de l'antipathie, est-il un plus cruel martyre ?

Ce sont là, dites-vous, des extrémités; il est vrai : mais extrémités tant qu'il vous plaira, rien n'est plus commun dans l'état du mariage. (Bourdaloue.)

Le besoin d'un maître fait plus marier de FEMMES que le besoin d'un mari.

17. L'imagination d'une FEMME qui cherche dans l'inconnu quelque espoir opposé aux contraintes habituelles de sa vie, doit se peindre le moment du mariage comme l'époque d'une nouvelle existence et l'instant extrême de la félicité. Son éducation, son intérêt, les conseils directs ou maladroits de ceux qui la gouvernent, avaient mis ce but dans sa tête, avant que l'attente des voluptés, avant que le besoin d'être admirée et le désir d'être aimée en eussent fait le triomphe unique et comme l'objet de la vie même. Tout en est mystérieux, vague, interdit; toutes les facultés d'inventer s'y portent nécessairement, et c'est là que se dirigent tous les songes secrets.

Mais quand on a éprouvé que cette chose si grande est une chose comme une autre; quand on a vu que cette situation extraordinaire nous laisse bientôt où nous étions auparavant, et que les jours qui suivent ce grand jour sont semblables aux jours passés, qu'ils sont remplis d'indifférence, de regrets, d'ennui, qu'ils sont chargés de misère et dérangés par des sollicitudes qu'on n'avait pas entrevues dans la vivacité de ces beaux songes; alors tout s'évanouit, on n'imagine plus, on n'espère plus ; la vie n'a plus rien à donner, et l'âme vide de bonheur achève son travail sur la terre, sans y chercher ni aliment ni joie.

Pourquoi voit-on les FEMMES chercher cette chaîne, souvent si pesante pour elles,

avec un empressement étranger aux raisons d'intérêt et au juste désir d'assurer leur sort? Elles y sont portées, dit-on, par le besoin de jouissances honnêtes : pour moi, je pense que le besoin d'un maître les entraîne plus souvent encore que le besoin d'un mari. Cela paraîtra moins paradoxal quand je me serai expliqué.

Presque toutes les manières de vivre que nous supposerions, toutes celles que nous pouvons supporter, trouvent dans l'étendue de nos facultés et l'aptitude de nos organes des rapports en quelque sorte tout préparés. Toutes les situations peuvent nous convenir, au moins momentanément : elles sont même douces par quelque endroit, uniquement parce qu'elles sont possibles, parce que nous aimons à nous exercer dans tous les sens, parce que nous sommes avides d'incidents nouveaux. De tous les mouvements corporels, il n'en est aucun que l'on ne fasse volontiers dans l'âge des essais ; il n'est aucune situation des membres que quelquefois on ne cherche ou l'on ne préfère même dans les jeux de l'âge actif. Sans doute la liberté est un besoin de l'individu, sans cela il n'aurait point d'existence propre, mais la dépendance lui convient aussi, sans elle il serait étranger dans le monde. Ces deux besoins se balancent en proportion très-différente selon les caractères, les âges, les habitudes, et plus encore les sexes. Or, comme l'âme n'est jamais plus calme que quand elle sait se soumettre aux choses par un sage consentement, elle trouve aussi du repos dans la dépendance portée plus loin, dans un certain assujétissement aux volontés humaines. La FEMME particulièrement a le goût naturel de ce repos, de cet abandon apparent de son être, de cette portion d'oubli, d'un joug enfin qu'elle ait choisi, pour y réunir la mollesse de l'insouciance aux ressources d'une autorité secrète et toute industrieuse. Ce joug volontaire la délivre de la responsabilité extérieure : elle dépend de l'homme pour régner sur les choses ; elle s'ouvre par là une sphère d'activité, où elle pourra exercer, à l'abri des orages, un pouvoir indirect bien plus séduisant pour elle, et s'attribuer la puissance des détails, dédommagement analogue à ses forces et tout à fait conforme à ses goûts. (Senancour.)

Le Mariage : Difficulté d'en parler selon le goût du monde. — Conte du peintre à qui un jeune amant avait demandé un portrait de l'Hymen. — Application du conte du peintre. — Le pays du mariage peuple les autres. — Motifs de mariage. — Pourquoi il y a tant de mauvais ménages. — Que ceux qui se marient peuvent être heureux. — Ce que c'est que se marier. — Séparations. — Veuvage. — Tristesse du veuvage. — La veuve qui n'avait point le don des larmes. — Conte d'une autre veuve inconsolable. — Digression.

18. Il est bien difficile de parler de mariage d'une manière qui plaise à tout le monde. Ceux qui n'y prennent nul intérêt seront ravis que j'en fasse une description comique. Maudit soit le plaisant, dira ce mari sérieux ; s'il était à ma place, il n'aurait pas envie de rire. Si je moralise tristement sur les inconvénients du mariage, ceux qui ont envie de se marier se plaindront que je veux les dégoûter d'un état si charmant. Sur quel ton le prendrai-je donc? J'y suis fort embarrassé.

Un certain peintre faisait un tableau de l'Hymen pour un jeune amant : Je veux qu'il soit accompagné de toutes les grâces, lui disait cet amant passionné. Souvenez-vous surtout que l'Hymen doit être plus beau qu'Adonis : il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin, faites un effort d'imagination ; je vous payerai votre tableau à proportion que le sujet en sera gracieux. Le peintre, qui connaissait sa libéralité, n'oublia rien pour le satisfaire, lui

apporta le tableau la veille de ses noces. Notre jeune amant n'en fut point satisfait : Il manque, dit-il, à cette figure certain air gai, certains agréments, certains charmes ; enfin, ce n'est point l'idée que j'ai de l'Hymen : vous l'avez fait d'une beauté médiocre, vous ne serez que médiocrement récompensé.

Le peintre, qui avait autant de présence d'esprit que de génie pour la peinture, prit son parti dans le moment.

Vous avez raison, lui dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon tableau, il n'est pas encore sec ; ce visage est embu ; et, pour vous parler franchement, j'emploie mes couleurs de manière que ma peinture ne paraît rien dans les premiers jours ; je vous rapporterai ce tableau dans quelques mois, et pour lors vous me le payerez selon sa beauté ; je suis sûr qu'il vous paraîtra tout autre. Adieu, monsieur ; je ne suis pas pressé d'argent.

Ce peintre remporta son ouvrage ; notre jeune amant se maria le lendemain, et quelques mois s'écoulèrent sans que le peintre parût. Enfin il reporta le tableau ; notre jeune mari fut surpris en le voyant : Vous me l'aviez bien promis, lui dit-il, que le temps embellirait votre peinture ; quelle différence ! je ne la reconnais plus ! j'admire l'effet du temps sur les couleurs, et j'admire encore plus votre habileté ; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gai, ces yeux un peu trop vifs ; car enfin les feux de l'Hymen doivent paraître moins brillants que ceux de l'Amour ; ce sont des feux solides que les feux de l'Hymen. D'ailleurs, l'attitude de votre figure est un peu trop enjouée, un peu trop libre, et vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caractérise pas tout à fait... ce n'est pas là l'Hymen enfin. — Fort bien, monsieur, lui dit le peintre, ce que j'avais prévu est arrivé : l'Hymen est à présent moins beau dans votre idée que dans mon tableau, c'était tout le contraire il y a trois mois ; ce n'est pas ma peinture qui a changé, c'est votre idée : vous étiez amant pour lors, vous êtes mari maintenant.

Je vous entends, interrompit le mari : brisons là-dessus. Votre tableau est agréable au delà de mon imagination, il est juste que le payement soit au delà de la vôtre : voilà une bourse qui contient le double de ce que vous pouvez espérer. Tenez, monsieur, laissez-moi le tableau. — Non, monsieur, répliqua le peintre ; non, je ne vous le laisserai point, je vous en veux donner un autre qui plaise aux amants et aux maris, et ce sera le chef-d'œuvre de la peinture. En effet, le peintre fit un autre tableau, où il se servit avec tant d'art de certaines règles d'optique et de perspective, que le portrait de l'Hymen paraissait charmant à ceux qui le regardaient de loin, mais de près ce n'était plus cela : il le fit placer au bout d'une agréable galerie, sur une espèce d'estrade, et pour monter sur cette estrade il fallait passer un pas fort glissant ; en deçà c'était le charmant point de vue ; mais sitôt qu'on avait passé le pas, adieu les charmes.

Si vous comprenez la difficulté qu'il y a de peindre le mariage au goût de tout le monde, suspendez ici votre critique ; je vais vous présenter mon tableau, choisissez le point de vue qui vous convient.

Pour rentrer dans notre style de voyage, je vous dirai d'abord que le mariage est un pays qui peuple les autres ; la bourgeoisie y est plus fertile que la noblesse, c'est peut-être que les grands seigneurs se plaisent moins chez eux que chez leurs voisins. Le mariage a la propriété de faire changer d'humeur ceux qui s'y établissent : il fait souvent d'un homme enjoué un stupide, et d'un galant un bourru ; quelquefois

aussi d'un stupide et d'un bourru, une FEMME d'esprit fait presque un galant homme.

On se marie par différents motifs : les uns par passion, les autres par raison ; celui-ci sans savoir ce qu'il fait, et celui-là ne sachant plus que faire.

Il y a des hommes si accablés de quiétude et d'indolence, qu'ils se marient seulement pour se désennuyer : d'abord le choix d'une FEMME les occupe ; ensuite les visites, les entrevues, les festins, les cérémonies ; mais après la dernière cérémonie, l'ennui les reprend plus que jamais.

Combien voyons-nous de maris et de FEMMES qui, dès la seconde année de leur communauté, n'ont plus rien de commun que le nom, la qualité, la mauvaise humeur et la misère ?

Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais ménages, puisqu'on se marie tout à sa tête ou tout à celle des autres.

Tel qui se marie à sa tête, ne voyant pas dans une FEMME ce que tout le monde y voit, est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vu.

Tel autre qui n'a pas la force de se déterminer par lui-même s'en rapporte à la marieuse de son quartier, qui sait à point nommé le taux des établissements et le prix courant des filles à marier. Ces connaisseuses ont le talent d'assortir les conditions, les biens, les familles, tout enfin, hors les humeurs et les inclinations, dont elles ne se mettent point en peine.

Avec l'entremise de ces FEMMES d'affaires, on fait un mariage comme une emplette ; on marchande, on surfait, on mésoffre, enfin, on est pris au mot.

D'autres, qui n'ont pas le loisir de marchander, vont lever une riche veuve chez un notaire, comme on lève une place de receveur ou de préfet.

Ce n'est pas tout à fait la faute de l'entremetteuse si l'on est trompé en FEMME ; elle vous donne un mémoire ; on n'examine que les articles de la famille et du bien, on laisse à côté la FEMME, qu'on ne retrouve que trop dans la suite.

Après tout ce que je viens de dire, je ne crains point d'avancer que ceux qui se marient peuvent être heureux.

Mais ce n'est point se marier, c'est négocier, que de prendre une FEMME pour son bien.

Ce n'est point se marier, c'est se contenter, que de prendre une FEMME pour sa beauté.

Ce n'est point se marier, c'est radoter à certain âge, que de prendre une jeune FEMME pour avoir de la société.

Qu'est-ce donc que se marier ? C'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination et sans intérêt, une FEMME qui vous choisisse de même.

Le pays du mariage a cela de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter, et les habitants naturels voudraient en être exilés.

On peut être exilé du mariage par la séparation ; mais il n'y a de véritable sortie que celle du veuvage.

Quoique le veuvage suppose la mort de l'un des deux époux, il me paraît moins à craindre que la séparation.

Les séparés sont des animaux sauvages, incapables des plus beaux nœuds de la société.

Dans les causes ordinaires de séparation, on donne le tort à la FEMME ; mais souvent le mari est cause que la FEMME a tort, et il a lui-même le tort d'avoir appris au public que sa FEMME avait tort.

On doit s'attendre que je vais parler ici du veuvage ; c'est un grand sujet et très-fertile, mais il est trop difficile à traiter.

Comment parler des veuves ? Si je ne les dépeins qu'à demi fâchées de la mort d'un mari, je blesserai la bienséance ; si j'exagère leur affliction, je blesserai la vérité.

Quoi qu'en puissent dire les mauvais plaisants, il n'y a point de veuvage sans tristesse : n'est-ce pas toujours un état fort triste, d'être obligé de feindre une tristesse continuelle ? Le triste rôle à jouer que celui d'une veuve qui ne veut point faire parler d'elle !

Il y a des veuves à qui les sanglots et les larmes ne coûtent rien ; j'en ai connu une au contraire qui faisait de bonne foi tout son possible pour s'affliger ; mais la nature lui avait refusé le don des larmes ; cependant elle voulait faire pitié aux parents de son mari, ses affaires dépendaient d'eux.

Un jour son beau-frère, qui était fort affligé, lui reprochait qu'elle n'avait pas versé une larme. Hélas ! lui répondit la veuve, mon pauvre esprit a été si accablé de ce coup imprévu, que j'en suis devenue comme insensible ; les grandes douleurs ne se font point sentir d'abord, mais dans la suite je suis sûre que j'en mourrai.

Je sais, lui répliqua le beau-frère, que les douleurs trop grandes ne se font point sentir d'abord ; je sais encore que les douleurs violentes ne durent guère : aussi, madame, vous serez toute étonnée que la douleur de votre veuvage sera passée avant que vous l'ayez sentie.

Une autre veuve se désespérait, et ce n'était pas sans sujet : elle avait perdu en un même jour le meilleur mari et la plus jolie petite chienne de Paris.

Ce double veuvage l'avait réduite en un état qui faisait craindre pour sa vie. On n'osait lui parler de boire ni de manger ; on n'osait pas même la consoler. Il est dangereux d'obstiner la douleur d'une FEMME, il vaut mieux laisser agir le temps et l'inconstance. Cependant, pour accoutumer petit à petit la veuve à supporter l'idée de ses pertes, une bonne amie lui parla d'abord de sa petite chienne ; au seul nom de Babichonne, ce furent des hurlements, des transports, elle s'évanouit enfin. Que j'ai bien fait, s'écria la prudente amie, de ne point parler du mari, elle serait morte tout à fait !

Le lendemain, le nom de Babichonne fit couler des larmes avec tant d'abondance qu'on espéra que la source en tarirait bientôt, et l'amie zélée crut qu'elle pouvait hasarder le nom du mari.

Hélas ! lui dit-elle, si le seul nom de Babichonne vous afflige tant, que serait-ce donc si on vous parlait de votre mari ? mais je n'ai garde ; la pauvre Babichonne ! vous n'en retrouverez jamais une semblable : cependant elle est bien heureuse d'être morte, car vous ne l'auriez plus aimée ; peut-on aimer quelque chose après avoir perdu un mari ?

C'est ainsi que cette amie habile mêlait adroitement l'idée du mari avec celle de Babichonne, sachant bien que quelquefois deux fortes douleurs se détruisent l'une l'autre en faisant diversion. Elle remarqua qu'au nom de Babichonne les pleurs re-

doublaient, et qu'ils s'arrêtaient tout court au nom du mari : c'était sans doute le saisissement; on sait que les pleurs ne sont que pour les douleurs médiocres. Quoi qu'il en soit, la pauvre affligée passa plusieurs jours et plusieurs nuits dans cette alternative de pleurs et de saisissements.

Enfin, la bonne amie fit chercher une petite chienne, et en trouva une plus jolie que la défunte : elle la présenta, mais la veuve ne l'accepta qu'en pleurant; heureusement la nouvelle chienne se fit tant aimer en huit jours qu'on ne pleura plus Babichonne, et voici la conséquence que l'amie en tira :

Si une chienne nouvelle a fait cesser les pleurs, peut-être qu'un mari nouveau fera cesser les saisissements; mais, hélas! l'un ne fut pas si facile que l'autre : la nouvelle chienne s'était fait aimer en huit jours, et il fallut *plus de trois mois* pour faire consentir la veuve à se remarier. (Dufresny.)

Des unions imparfaites que l'on ne peut proscrire.

19. Une véritable union est trop difficile pour être seule permise à l'homme juste. Des biens si grands ne sont donnés que rarement à ceux qui en seraient dignes. Si la vie était bien ordonnée, la mort serait seule déplorable; mais c'est dans la vie même que les choses belles échappent à nos désirs, et il faut quelquefois que les prétentions les plus légitimes descendent à ce que la terre contient pour nous. D'autres liaisons moins heureuses, moins louables, mais pourtant choisies, donneront ou quelque bonheur, ou quelque oubli des maux : il ne faut pas les condamner sans indulgence. Ne dites point que cette indulgence compose avec nos faiblesses : si ce qu'il nous est le plus difficile de ne pas vouloir est un mal, nous devons nous l'interdire quoi qu'il en coûte; mais c'est la misère de notre destinée qui nous justifie quand nous nous réduisons à ce qu'on peut tolérer, au défaut de ce qui serait tout à fait digne d'être approuvé. N'exigeons pas de tous ce qui ne peut être connu ou apprécié par tous, ce que même on ne peut pas se donner quand la destinée le refuse. Dans la privation d'un avantage plus désirable, mais qu'on n'a pas obtenu, le besoin d'un attachement et les besoins des sens peuvent vouloir que l'on contracte de ces rapports qui ne sont point un crime et ne sont pas même toujours une faiblesse. La prudence conseille quelquefois ces rapports d'un ordre inférieur, qui exposent à moins de dangers que la recherche obstinée des unions parfaites.

Un bon esprit rend indifférent et même bon ce qui n'est pas essentiellement condamnable; tandis qu'un mauvais esprit sait pervertir tout ce qui n'est pas essentiellement bon, et que son industrie funeste va même jusqu'à déprécier et avilir en effet les choses les plus respectables. Il résulte malheureusement de ce principe que, dans l'extrême inégalité des esprits parmi nous, on arrange la morale pour la multitude, qu'ainsi elle ne peut pas convenir en tout aux âmes élevées; que dès lors plusieurs s'écartent un peu de la voie battue; que c'est avec raison, à quelques égards, parce que cela est inévitable; mais que cet exemple entraînera les sots, et que ces pauvres sots se culbuteront dans les chemins peu tracés où l'on eût pu marcher droit. Il y a dans la pensée la plus pure du plus juste des hommes plusieurs choses qui ne conviennent peut-être qu'à son usage; qu'il se nourrisse de ce que le vulgaire digérerait mal, il est né pour s'en faire un excellent chyle en secret. La morale du sage peut n'être pas en tout la morale du peuple. Jamais ils n'en con=

viendront, ces hommes qui se sont séparés du genre humain pour le tenir sous une férule uniforme. C'est leur troupeau, disent-ils; et ils font bien de l'appeler ainsi, puisqu'ils le veulent semblable au mouton, stupide, opiniâtre dans sa routine, et facile à dépouiller.

Il est des hommes à qui le sentiment de l'ordre est naturel; le mal leur est pour ainsi dire impossible. Ils ne seront ni injustes ni vils; des mœurs moins dépendantes ne les conduiraient jamais à la licence.

Le sage est juste et ferme; il sait placer une saison de plaisir dans la longue année du devoir. C'est à lui qu'il appartient de sortir des habitudes du lieu où il vit, mais seulement quand les lois de la société ne doivent pas le défendre, quand cette société n'a point de mœurs. Il se soumet à l'ordre, car il le connaît; il observe les convenances des choses et celles du moment; il est assez fort pour penser sans préjugé, pour agir sans passion, pour voir juste sans abuser; il se soumet aux lois réelles, et même à l'intention des lois positives; mais la vie privée de l'homme qui pense n'est pas assujétie à la coutume arbitraire ni à la lettre des règlements établis pour la foule. Ces règlements, ces usages, qui n'ont rien de sacré ni quelquefois de légitime, et qui souvent se trouvent en contradiction avec l'esprit des lois de l'État, seront quelquefois modifiés dans le silence de la vie privée par quiconque pensant assez pour avoir droit de les juger, est assez sûr de ses intentions pour décider lui-même dans ce qui le concerne.

Un père doit toujours être obéi; mais il commande à l'aîné de ses fils d'égorger le plus jeune : la loi a donc besoin d'interprétation. Ces cas sont prévus, dira-t-on, et l'on ne doit pas d'obéissance pour un crime. Soit : mais il lui commande d'aller mendier; le fils trouvera-t-il dans la loi ce qu'il doit faire?

Une loi transmise jusqu'à nous défend toute jouissance des sexes que le mariage n'autorise pas. Si cette loi n'était pas observée en général, le but ne serait pas atteint, et le désordre serait dans la société, puisque la société est réglée d'une manière qui suppose nécessairement l'existence et le maintien d'une telle institution. Mais une FEMME manquera à la lettre de cette loi sans manquer à la loi elle-même si elle évite tout ce que la loi prévient tacitement, et si elle a une volonté bien fixe de suivre la raison qui l'a dictée. Elle ne manquera pas à la chasteté si elle remplace par une pudeur fondée sur le sentiment invariable des convenances cette pudeur aveugle qui n'est autre chose que l'éloignement pour des choses inaccoutumées et qu'on a entendu dire honteuses, cette pudeur vulgaire qui, une fois négligée, se perdrait aussitôt, parce qu'elle est fondée sur l'habitude et une sorte d'instinct, et qu'elle ne l'est pas sur la raison et la délicatesse dans les sensations.

Il se trouve que cette FEMME sait penser et prévoir; indépendante en entrant dans la vie, elle l'observe avant de s'y précipiter. Ce qu'elle découvre d'abord, c'est une opposition presque perpétuelle entre les devoirs importants et les devoirs secondaires, entre les devoirs enfin et les caprices des mœurs. Elle voit trois partis à prendre.

Si elle s'assujétit aux dispositions littérales du législateur (1), aux fantaisies des

(1) Il ne s'agit ici que des cas particuliers : il faudrait les prévoir; une règle générale est insuffisante, puisque pour plusieurs, la vie entière se passe dans les exceptions. Une FEMME qui se marie dès sa jeunesse se trouve ordinairement dans les circonstances de la loi générale; alors il n'y a point de raison pour qu'elle ne suive pas les dispositions littérales du législateur.

docteurs, aux livres du peuple, dans la supposition toutefois qu'elle parvienne à tout concilier en ce chaos, elle vivra d'une manière pénible et comprimée, très-souvent exposée à faire un mal réel pour suivre une erreur consacrée. Mieux vaudrait laisser la vie que de s'attacher inutilement ces chaînes pesantes réservées pour les esprits robustes, à qui toute forme est indifférente, pourvu qu'on mange et qu'on dorme.

Elle pourra sauver les apparences et rester très-scrupuleuse au dehors, sans avoir intérieurement d'autres principes que ses passions, ses intérêts et la prudence de les masquer. Mais ces bassesses sont impossibles à la raison.

Que lui reste-t-il donc, si ce n'est d'examiner ce qui oblige effectivement de chercher sa loi dans la vérité des choses, de ne s'assujétir qu'au devoir réel, afin de le suivre, quoi qu'il en puisse coûter : seul parti honnête, seul digne de l'être sensé qui veut avant tout vivre en paix avec soi-même? (Senancour.)

De l'inconstance dans le mariage.

20. Il n'est pas surprenant qu'une FEMME irréfléchie trouve dans un homme qui lui fait la cour plus d'amabilité que dans son mari, lors même que cet homme en a généralement moins. Outre ce qu'il y a de plus séduisant dans une nouvelle progression de sentiments, le mari ne peut plus être aimable à la manière d'un étranger : il se trouve dans un autre rapport avec sa FEMME, et c'est selon ce rapport-là qu'il doit se conduire. De plus, le soin d'être aimable ne peut l'occuper beaucoup ; il a bien d'autres sollicitudes.

Toutes les harmonies humaines s'établissent entre l'étranger et la FEMME à qui il veut plaire. Toutes les discordances embarrassent les époux, et ils sont bien plus unis pour les misères de la vie qu'ils ne le sont pour ces prestiges dont l'amour se nourrit. Les FEMMES seraient moins promptes à se laisser ainsi abuser par des apparences agréables si elles faisaient attention que les amants sont des heureux qui se cherchent, tandis que les époux sont des infortunés qui se soutiennent.

Une FEMME se prévient contre son mari ; elle ne le trouve l'égal des autres que lorsqu'il leur est supérieur. Il faudrait faire tout le contraire, non-seulement pour l'utilité de l'union, mais même pour la vérité des choses : si le mari se montre aussi bien que l'étranger, c'est la preuve qu'il est beaucoup mieux. Il a contre lui toutes les difficultés : il faut qu'il soit chef, père, époux, ami, qu'il concilie tous les intérêts, qu'il soumette le présent à l'avenir, qu'il plaise en blâmant, qu'il attire à lui tous les penchants en les gênant presque tous, qu'il soit affectueux dans les dégoûts, et d'une humeur heureuse au milieu des inquiétudes.

Ce n'est point qu'il n'y ait aussi des harmonies dans cette union, mais elles sont fondées sur les affections raisonnées. Ce n'est point le plaisir qu'il faut se promettre ; cette vue est fausse : le mariage trompe ceux qui n'y ont cherché que la communication des jouissances ; c'est bien plutôt une association contre les douleurs. Le seul bien effectif qu'il donne, c'est la communauté des habitudes : il convient à ceux dont le contentement est de retrouver ce qu'ils ont déjà connu, dont le bonheur est dans la répétition des travaux comme des plaisirs, et qui restent toujours indifférents à ce qu'ils n'ont pas cherché d'abord. Pour choisir le caractère auquel vous voulez assujétir vos jours, voyez surtout s'il préférera les choses accoutumées aux choses nouvelles. (Senancour.)

De l'amour entre époux.

21. C'est un amour chaste que celui des époux. Plutarque veut qu'un mari fasse une école d'honnêteté de la chambre nuptiale. Ceux qui traitent leur FEMME comme ils feraient d'une concubine pèchent par un excès d'amour qui dégénère en volupté, et que toutes les lois réprouvent. Il exige aussi beaucoup de discrétion dans les familiarités qui leur sont permises : ce sont des mystères qui se doivent traiter seul à seul. Caton déposa un sénateur qui avait donné un baiser à sa FEMME en présence de sa fille, jugeant une telle action indécente et scandaleuse.

22. L'amour est nécessaire dans le mariage, sans quoi les gens qui s'y engagent ressembleraient, selon Plutarque, à un glouton qui ne boit que pour s'enivrer. Cependant il ne faut pas confondre cet amour avec celui des amants ; il tient plutôt de l'amitié, dit Montaigne. Solon défend aux nouveaux mariés de se voir la première nuit de leurs noces, à moins que ce ne soit dans les ténèbres ; pour insinuer, dit encore Plutarque, combien est condamnable toute union d'homme et de FEMME non légitime, vu qu'en celle-ci, dont la légitimité est incontestable, l'ordonnance ne laisse pas d'ajouter une sorte de honte. (Le P. Joly, capucin.)

23. ..... Si les mariages devaient être généralement heureux, cette union serait justifiée sous d'autres rapports : lorsqu'elle est parfaite, c'est le plus grand moyen de félicité ; celui qui en jouit, ne doit rien regretter. Les plaisirs de la confiance et de l'intimité sont grands entre des amis : mais animés et multipliés par tous ces détails qu'occasionne le sentiment de la différence des sexes, ces plaisirs délicats n'ont plus de bornes. Est-il une habitude domestique plus délicieuse que d'être bon et juste aux yeux d'une FEMME aimée ; de faire tout pour elle, et de n'en rien exiger si ce n'est pour l'ordre, d'en attendre tout ce qui est naturel et honnête, et de n'en rien prétendre d'exclusif ; de la rendre estimable et de la laisser à elle-même ; de la soutenir, de la conseiller, de la protéger, sans la gouverner, sans l'assujétir ; d'en faire une amie qui ne cache rien et qui n'ait rien à cacher, sans lui interdire des choses indifférentes alors, mais que d'autres tairaient ou devraient s'interdire ; de la rendre la plus parfaite, mais la plus libre qu'il se puisse ; d'avoir sur elle tous les droits, afin de lui rendre toute la liberté qu'une âme droite puisse accepter ; et de faire ainsi, du moins dans l'obscurité de la vie, la félicité d'un être humain digne de recevoir le bonheur sans le corrompre, et la liberté de l'esprit sans en être corrompu ?..... (Senancour.)

24. Le système de lois et de mœurs qui régit aujourd'hui les FEMMES et le mariage en France est le fruit d'anciennes croyances et de traditions qui ne sont plus en rapport avec les principes éternels de raison et de justice développés par l'immortelle révolution de 1789. (De Balzac.)

25... . Si le mariage, en France, est un immense contrat par lequel les hommes s'entendent tous tacitement pour donner plus de saveur aux passions, plus de curiosité, plus de mystère à l'amour, plus de piquant aux FEMMES ; si une FEMME est plutôt un ornement de salon, un mannequin à modes, un porte-manteau, qu'un être dont les fonctions, dans l'ordre politique, puissent se coordonner avec la prospérité d'un pays, avec la gloire d'une patrie, qu'une créature dont les soins puissent lutter d'utilité avec celles des hommes ..... j'avoue que .... (Id.)

26. La FEMME mariée est un esclave qu'il faut savoir mettre sur un trône. Id.

27. Que plusieurs peuples aient refusé toute succession à la FEMME, je le conçois à merveille. Ce ne fut pas toujours dureté, mépris de la faiblesse, mais peut-être aussi un noble instinct, une vue plus haute du mariage, plus désintéressée et plus idéale. Ils voulaient que la FEMME passât aux mains de l'homme sans autre dot que sa blanche robe, son voile blanc, son *chapel de roses*; qu'en elle il fût bien sûr de n'avoir aimé qu'elle-même; qu'il travaillât pour elle, qu'il la nourrît. Là est la beauté, la gravité du mariage; que l'homme soit la providence de sa FEMME et de ses enfants. (Michelet.)

28. Les usages des différentes nations dans leurs mariages sont souvent aussi bizarres qu'ils sont variés. Ici, un homme peut avoir plusieurs FEMMES; là, il est obligé de se contenter d'une seule. Chez les uns, il peut la répudier et en prendre une nouvelle; chez les autres, il est contraint de garder toujours la même, jusqu'à ce que la mort l'en sépare. Ceux-ci ajoutent des concubines à la FEMME légitime; ceux-là prennent des FEMMES de louage, qu'on regarde aussi chez eux comme légitimes. Dans quelques endroits, on voit les gens pleurer et s'affliger lorsqu'ils se marient. Ailleurs, les noces sont un temps de joie et même d'extravagance; il est des pays où on fait souvent la cour pendant bien des années à celle qu'on doit épouser; il en est où on l'épouse sans la connaître et même sans l'avoir jamais vue. Qui a raison? Qui a tort?...... (D'Argens.)

29. Le mariage prend sa forme des mœurs, des usages, de la religion de chaque peuple. C'est par cette raison qu'il n'est pas le même partout; il est des contrées où les FEMMES et les concubines vivent sous le même toit, où les esclaves sont traités comme les enfants. (Napoléon.)

30. On ne devrait pas permettre le mariage à des individus qui ne se connaîtraient pas depuis six mois. (Id.)

31. Quelqu'un a comparé le mariage à une armée composée de l'avant-garde, du corps de bataille et de l'arrière-garde. L'avant-garde, dit-il, sont les amours, enfants perdus qui sont tués dès le premier choc; le corps de bataille, c'est le sacrement, qui tient bon tant qu'il n'est pas détruit par la mort ou renversé par la séparation; le repentir, qui forme l'arrière-garde, tient ferme, et subsiste jusqu'à la fin.

32. On peut dire des FEMMES et du mariage tout ce qu'on voudra, le fait est qu'on ne renoncera pas plus aux unes qu'à l'autre.

33. Quand un mari remarque que sa FEMME a, contre son ordinaire et sans cause connue, de fréquents accès de mauvaise humeur, il ne doit pas la perdre de vue; mais s'il s'aperçoit qu'elle redevient joyeuse sans avoir rien découvert qui pût opérer ce changement subit, il doit cesser sa surveillance et ses investigations, attendu qu'elles sont désormais inutiles; et ensuite, il y a des choses qu'il vaut mieux ignorer que de savoir. D'ailleurs, « ce que FEMME veut Dieu le veut. » Ainsi tout mari, en pareille occurrence, doit se taire, profiter des cajoleries de sa FEMME, et dire pour se consoler : « C'était écrit là-haut. »

34. Les FEMMES avouent qu'elles ne se seraient pas mariées si elles avaient pu vivre dans le célibat, comme y vivent les hommes. En effet, elles ne se marient que pour être libres.

35. Quand une FEMME se plaint souvent de son mari, vous pouvez en conclure qu'elle cherche à justifier l'*accident matrimonial* ou qu'elle le considère comme étant inévitable. (S-o...)

36. L'homme en se mariant perd sa liberté, et la FEMME, au contraire, commence à jouir de la sienne dès qu'elle entre en ménage. (Id.)

37. Faire de sa maîtresse sa FEMME, c'est changer un assez bon vin en mauvais vinaigre. (Id.)

38. Trouverez-vous un mari, dit Sénèque, qui craigne la mort de son épouse, si vertueuse qu'elle soit, et qui ne compte ses années que pour savoir quand il pourra en être délivré ?

La Bruyère a dit à peu près la même chose.

Quoique ces deux hommes célèbres s'appellent l'un Sénèque, l'autre La Bruyère, on nous permettra de faire remarquer qu'ils ont poussé l'exagération un peu trop loin. Ce qu'ils ont voulu donner comme règle pourrait tout au plus être vrai pour de rares exceptions.

Sixte V exagérait moins en disant qu'il canoniserait gratis une FEMME dont le mari ne se serait jamais plaint.

39. Si vous prenez une FEMME, disait autrefois saint Jérôme, il faut vous armer de beaucoup de patience. Si vous n'avez toujours les yeux sur elle, louant sa beauté, elle s'imaginera que vous la méprisez et que votre cœur est prévenu en faveur d'une autre : il faut approuver ce qui lui plaît, dédaigner ce qu'elle rebute, goûter ses modes, son domestique affidé, son chien, et peut-être encore son adorateur. Si vous lui donnez trop d'empire, elle dominera sur vous, et vous traitera comme un valet. Si vous lui faites un mystère de vos affaires, elle croira que vous vous méfiez d'elle, et pour s'en venger elle aura des malices étudiées; elle prendra contre vous une prévention dont vous ne la ferez jamais revenir. Dans ses maladies, elle veut tout avoir, et rien ne peut la contenter. Le sage avait raison de dire qu'on devrait préférer la compagnie des lions et des dragons à la société d'une FEMME querelleuse. (Le P. Joly, capucin.)

40. La plupart des jeunes filles qui veulent se marier ressemblent aux esclaves qui aspirent à la liberté. (S...)

41. L'homme et la FEMME, créés l'un pour l'autre, ne l'ont été qu'à la condition de s'appartenir exclusivement l'un à l'autre. « Ainsi, dit le texte sacré, ils ne sont plus deux, mais une seule chair. » (Saint Cyprien.)

42. L'homme et la FEMME qui se marient, dit un proverbe italien, mettent la main dans un sac où sont dix couleuvres et une anguille. Il y a pour chacun dix à parier contre un qu'ils n'attraperont pas l'anguille.

43. Un père avait ses raisons pour ne pas exagérer devant sa fille le bonheur du mariage. « Celle qui prend un mari, lui disait-il, fait bien; mais fait mieux celle qui n'en prend pas. — Mon père, répondit la jeune fille, faisons bien, fera mieux qui pourra. »

44. Aussi bon en soi que malheureux dans ses conséquences, le mariage compte sous son empire plus d'esclaves que de sujets.

Comme la coquette, l'hymen nous fait les yeux doux, jusqu'à ce qu'il nous tienne dans ses lacs.

De même que ceux qui s'y engagent, le mariage tient rarement pour son compte ce qu'il promet.

A la comédie, l'intrigue finit ordinairement par le mariage; dans la société, c'est par lui souvent qu'elle commence.

Le mariage est un bail que l'on passe avec plaisir, et que l'on romprait encore plus volontiers.

Que d'époux auxquels il ne manque pour vivre en harmonie que d'oublier qu'ils s'appartiennent!

Le mariage, disait quelqu'un, est un engagement un peu sérieux et triste pour le caractère léger et enjoué des Françaises. Plusieurs y périraient de langueur et d'ennui sans le secours des petites distractions.

Les FEMMES, en se mariant, donnent plutôt la main que le cœur à leurs époux.

Quoique mariées, les dames romaines conservaient toujours le nom de leurs familles; les Françaises, prenant et portant le nom de leurs maris, leur en appartiennent-elles davantage?

Dans la scène du mariage, le mari se tire d'autant plus mal de son rôle, que la FEMME joue mieux le sien.

Un mari se trouve constamment entre Charybde et Scylla. Se montre-t-il débonnaire? il en paye cruellement la façon. Ose-t-il faire le récalcitrant? tout le monde crie *tolle*, qu'on en fasse justice, et il se présente plus de juges que de défenseurs. Ce n'est pas moins que sur sa tête qu'un époux répond des faillites de sa FEMME, et grâce à nos mœurs singulièrement faciles, la galanterie est un délit qui ne déshonore que celui aux dépens de qui il se commet. Ainsi, le triomphe est pour le coupable, et la honte pour l'innocent.

Au lieu de précéder le mariage, pour souvent le planter là, l'amour ferait bien mieux de le suivre et de ne plus le quitter.

Une dame dont le ménage n'était pas plus harmonique qu'il ne faut, entendant dire devant elle que l'Amour et l'Hyménée étaient frères, répondit : Dans ce cas, je ne les crois pas du même lit.

Une autre disait un jour à son mari, qui la négligeait, que si Dieu n'avait pas trouvé bon que l'homme fût seul, il ne l'avait point créé lui-même aussi pour rester oisif et inutile.

Un original disait qu'il se serait volontiers embarqué dans le mariage s'il avait trouvé quelqu'un qui voulût bien assurer le bâtiment.

Quelqu'un qui ne voyait pas le mariage en couleur de rose trouvait qu'il y avait tant et tant de choses à supporter, que les maris lui semblaient tous autant d'Atlas.

La dot des FEMMES a une hypothèque de droit sur le bien des maris; mais l'hon=

neur de ceux-ci n'en a d'autre que leur propre confiance et la discrétion de leurs dames.

Si les maris sont d'accord avec eux-mêmes et leurs intérêts, certes, ils ne le sont guère avec la raison et la justice. Galants avec toutes les FEMMES, ils voudraient que personne ne le fût avec les leurs, ni qu'elles se montrassent sensibles pour qui que ce fût.

Avant de condamner sa FEMME infidèle, il faudrait qu'un mari se demandât sincèrement à lui-même s'il n'a jamais désiré que la FEMME d'autrui eût pour lui les bontés qu'il accuse la sienne d'avoir pour un autre.

La jalousie des pauvres maris est un filet où ils manquent rarement d'être pris.

Dans les pays où les maris enferment leurs FEMMES, ils les aiment sans doute plus que dans ceux où ils les laissent jouir de toute leur liberté. Idolâtre de son or, l'avare a grand soin de le mettre en sûreté. N'en serait-il pas des jaloux comme des avares, qui ne semblent différer entre eux que dans les objets de leur affection? Au reste, la coalition est si grande contre ces geôliers et tyrans domestiques, qu'à la nouvelle du moindre échec qu'ils éprouvent dans leur possession, il s'en faut peu que ce ne soit une réjouissance publique.

Une jeune fille est une énigme qui ne s'explique qu'après le mariage.

Toutes les filles enragent de se marier, et la plupart des hommes enragent de ce qu'ils le sont.

Selon qu'il en retourne, on trouve dans le mariage les trois états de la vie : le purgatoire, l'enfer, et le paradis; mais, comme dans le ciel, les élus y sont rares.

Si j'ai eu le malheur de passer les bornes de la liberté et de la bienséance, dans ce que je me suis permis sur le mariage, je lui en demande sincèrement pardon, et lui déclare hautement que je le tiens pour aussi respectable qu'innocent des torts qu'on lui impute, et que s'il n'atteint pas toujours à son but (l'utilité et le bonheur de la société), la faute en est à ceux qui, servant sous ses drapeaux, manquent de discipline, d'exactitude dans le service, et se font un vrai jeu de la désertion, pour passer en de nouveaux corps qu'ils abandonnent bientôt après. *O mores!* (*Paris, l'Amour et les* FEMMES.)

Obéissance de la FEMME.

45. Il faudrait une formule pour l'officier de l'état civil qui contiendrait la promesse d'obéissance et de fidélité par la FEMME. On doit lui apprendre qu'en sortant de la tutelle de sa famille, elle passe sous celle de son mari. L'officier civil marie sans aucune solennité; cela est trop sec. Il faut quelque chose de moral : voyez les prêtres; il y avait un prône. Si cela n'était pas entendu par les époux occupés d'autre chose, cela l'était par les assistants. (Napoléon.)

Un conseiller d'État ayant demandé si les anciennes lois avaient imposé l'obéissance à la FEMME, Napoléon répondit :

« L'ange l'a dit à Adam et Ève. On le prononçait en latin lors de la célébration

du mariage, et la FEMME ne l'entendait pas. Ce mot-là est bon pour Paris surtout, où les FEMMES se croient en droit de faire ce qu'elles veulent. Je ne dis pas que cela produira de l'effet sur toutes, mais cela en produira sur quelques-unes. » (Napoléon.)

Ne devrait-on pas ajouter que la FEMME n'est pas maîtresse de voir quelqu'un qui ne plaît pas à son mari? Des FEMMES ont toujours ces mots à la bouche : « *Vous voulez m'empêcher de voir qui me plaît.* » (Id.)

L'obligation où est la FEMME de suivre son mari est générale et absolue... La FEMME est obligée de suivre son mari toutes les fois qu'il l'exige. (Id.)

46. ..... Ce que le soldat, de son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit;
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité.
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la FEMME doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître. (MOLIERE.)

Après avoir dit que l'homme est le chef, la tête de la FEMME, saint Paul ajoute : « Celui qui aime sa FEMME s'aime soi-même, car nul ne hait sa propre chair; mais » il la nourrit et l'entretient, comme Jésus-Christ fait l'Église. » (Saint Cyprien.)

Droit de séparation. — Lois anciennes.

47. Lois galloises..... Si le mari est lépreux ou impuissant, ou s'il a mauvaise haleine, la FEMME peut l'abandonner sans rien perdre de ce qui doit lui revenir.....

Id. — Si le nouvel époux trouve que la fiancée n'est pas vierge, et qu'elle ne puisse prouver son innocence, la chemise lui sera coupée à la hauteur des fesses; la queue d'un bouvillon d'un an lui sera mise dans la main, après avoir été enduite de graisse : si elle peut la retenir, qu'elle soit mise en possession de ses biens paraphernaux; si elle ne le peut, qu'elle ne réclame rien. (Robert.)

Lois indiennes. Une FEMME stérile doit être remplacée la huitième année; celle dont les enfants sont tous morts, la dixième; celle qui ne met au monde que des filles, la onzième; *celle qui parle avec aigreur, sur-le-champ.* (Manou. Cité par M. Michelet.)

Indissolubilité du mariage.

48. Jésus-Christ, interrogé sur la question de l'indissolubilité du mariage, lui a rendu un éclatant témoignage en prononçant que « Quiconque aura quitté sa FEMME, » si ce n'est en cas d'adultère, la fait devenir adultère, et quiconque épouse » celle que son mari aura quittée commet un adultère. » (Saint Cyprien.)

49. Pour ceux qui sont mariés, ce n'est pas moi, mais le Seigneur qui commande à la FEMME de ne se point séparer d'avec son mari; et, si elle s'en sépare, de ne point se remarier, ou de se réconcilier avec son mari; et au mari, de même, de ne point quitter sa FEMME. (Saint Paul.)

Des seconds mariages.

50. Le terme de dix mois n'est pas assez long pour la FEMME. Quant au mari, il faut ou n'en pas parler et s'abandonner aux mœurs et usages, ou lui interdire le mariage pendant un terme plus long que celui de quarante jours : il serait inconvenant que le Code civil se montrât, sur ce point, plus indulgent que l'usage. (Napoléon.)

Un mariage à Gretna-Hall. — Abolition du privilége.

51. Le récit suivant donnera une idée des mariages consacrés par Boniface, forgeron de Gretna-Hall :

Lorsque le capitaine Ibbetson et lady Adèle Villiers sont arrivés à Gretna-Hall, le forgeron pontife présidait un banquet auquel assistaient de nouveaux ingénieurs qui font des tracés en ce pays. Un message secret ayant été remis au président, il se leva brusquement de table et monta au salon où l'attendaient ces deux visiteurs. Interrogé par le capitaine, qui lui demanda s'il célébrait des mariages, le pontife déclara qu'il était dans l'habitude de le faire depuis des années, et qu'il continuerait, à moins qu'il n'en fût empêché par lord Brougham, qui, l'année dernière, avait tenté de s'attaquer à son privilége.

Boniface ayant demandé la permission de se retirer quelques instants, reparut bientôt en costume.

Lady Adèle Villiers, interrogée sur ses prénoms, éprouva quelque embarras : elle ne se rappelait que trois prénoms, et croyait en avoir d'autres. « Peu importe, dit Boniface, tous les prénoms ne sont pas nécessaires, témoin le prince de Capoue, marié par mon ministère ; il avait une kyrielle de seize prénoms ; il ne s'en rappela que la moitié, ce qui ne m'empêcha pas de le marier.

Les postillons de Carlisle, qui ont l'habitude de servir de témoins dans cette occasion (c'est leur privilége), furent mandés au salon.

Les deux futurs déclarèrent qu'ils étaient célibataires tous deux, et qu'ils étaient venus à Gretna librement et spontanément, sans aucune contrainte. Boniface, se tournant vers le capitaine : « Prenez-vous cette FEMME pour votre FEMME légitime ?

» Oui. »

Boniface, reprenant : « Vous la prenez pour vivre suivant les commandements de Dieu, dans le saint état du mariage ? Vous promettez de l'aimer et de la secourir, de la chérir en santé comme en maladie, et, négligeant toutes autres FEMMES, de lui rester fidèle tant que vous vivrez tous deux ? »

Le capitaine prêta ce serment avec le plus grand empressement, et fit une protestation des plus vives à lady Adèle Villiers.

Lady Adèle ayant fait des réponses et promesses identiques, le capitaine passa l'anneau de mariage au doigt de lady Adèle Villiers, et Boniface dit d'un ton solennel : « Attendu que cet homme et cette FEMME ont consenti devant Dieu et les témoins à être mari et FEMME, en recevant cet anneau, je déclare qu'ils sont unis en la présence de Dieu et des témoins. »

Il a été dressé acte dudit mariage sous cette rubrique et sur feuille imprimée :

Royaume d'Ecosse, comté de Dumfries, paroisse de Gretna.

« Certifions à tous ceux qui les présentes verront, que Charles Parke Ibbetson, de la paroisse de Saint-Pancras, comté de Middlesex, et Adela-Corisanda Villiers, de la paroisse de Saint-Georges, à Londres, comté de Middlesex, ici présents, et déclarant être tous deux célibataires, ont été mariés aujourd'hui conformément aux lois de l'Église d'Angleterre et aux lois de l'Écosse.

» Dont acte, à Gretna-Hall, ce 6 novembre 1845. » (Suivent les signatures.)

La signature du capitaine était tracée d'une main ferme, et celle de lady Adèle d'une écriture très-fine.

Après la cérémonie, Boniface a fait prendre quelques rafraîchissements aux époux. Le capitaine a acquitté tous les frais de ce court séjour, et, moins de deux heures après leur arrivée, les époux repartaient pour Édimbourg. Les ingénieurs, que la brusque sortie de Boniface avait étonnés, s'étaient concertés pour voir les époux à leur sortie. Lorsque la chaise de poste a passé devant eux, ils ont salué les époux par trois salves d'applaudissements.

Tous les jeunes gens et les jeunes filles qui voudront suivre l'exemple donné par le capitaine Ibbetson et lady Villiers doivent se dépêcher : en vertu d'un acte récent, tout mariage semblable qui aura été célébré à Gretna-Green cessera d'être légal à partir du 1er janvier 1846.



XXIV

VARIÉTÉS.

DES NOMS DE FEMMES.

Noms des FEMMES chez les Hébreux et chez les Arabes.



Les noms spécialement propres aux FEMMES arabes et israélites retraçaient leurs qualités ou leurs perfections. Le nom de la première épouse de Jacob exprime l'amour du travail, et *Noémi* l'éclat et la beauté; *Susanne* est une fleur brillante, et *Céthura* répand l'odeur des aromates. Les trois filles dont la naissance vint payer Job avec usure de ses souffrances passées, reçurent de leur père, comme emblème de leurs attraits *supérieurs à ceux de toutes les autres filles des hommes*, les noms du *jour*, d'un *parfum* exquis, et enfin de ce *fard* sans le secours duquel, en Orient, la FEMME la plus parfaite se défie de ses charmes.

Rien n'annonce que dans l'un ou l'autre pays les FEMMES aient porté plus d'un nom. Destinées au mariage, qui les identifiait à la famille de leur époux et les séparait sans retour de leur propre famille, l'usage d'un nom propre, consacré pour celle-ci par l'habitude ou les souvenirs de la parenté, n'apportait dans celle-là aucune confusion. Fixées d'ailleurs, par les mœurs nationales, dans une retraite profonde il était rare que l'histoire eût à consacrer leur souvenir ou qu'elle souffrît quelque obscurité par l'effet du petit nombre des noms affectés à leur sexe et du manque absolu de surnoms.

Croirons-nous cependant que chez un peuple doué d'une sensibilité ardente, et quand il s'agissait du sexe à qui nous devons des émotions si fort au-dessus de tout ce que les autres êtres peuvent nous faire éprouver, on ne cédât point au sentiment naturel qui porte à consacrer dans la dénomination d'un objet l'impression que l'on en a reçue ? Souvent, au contraire, une FEMME reçut de l'amour non pas un surnom, mais un nom nouveau qui faisait oublier celui qu'elle avait porté jusqu'alors, comme si son adorateur eût su le premier la connaître. De nombreux exemples de ces tendres inventions ont dû rester ensevelis dans les harems des particuliers ; mais les princes ont souvent révélé au respect des peuples ces témoignages d'une passion impérieuse. L'exemple le plus remarquable peut-être est celui du bizarre Motavakkel, qui donna le nom de *Laide* (Cabihat) à son épouse, douée, dit-on, d'une rare beauté : il se plaisait à la voir, par l'éclat de ses charmes, démentir constamment une dénomination si odieuse.

Mher-ul-Niça (*la plus grande des* FEMMES) s'unit à l'empereur mogol Djihanguyr, qui pour la posséder avait fait périr son premier époux. Elle reçut d'abord de ce prince le nom de *Nour-Mahhal*, *lumière du harem*; mais, trouvant encore ce nom trop peu expressif, l'amoureux monarque y substitüa celui de *Nour-Djihan*, *lumière du monde*; nom bien justifié par l'esprit supérieur de la sultane, autant que par ses grâces et la perfection de sa beauté.....

Noms des FEMMES chez les Romains. — Surnoms. — Noms d'hommes qui en dérivaient.

La fille d'un Romain prenait le nom de son père, altéré par une terminaison féminine : *Julia*, fille de *Julius*; *Octavia*, fille d'*Octavius*.

L'affranchie prenait le nom de la personne qui lui avait rendu la liberté. Dans les nombreuses inscriptions où figurent deux époux dont le nom est le même à la terminaison près, on peut reconnaître quelquefois un maître qui a épousé son affranchie; mais plus souvent ce sont deux esclaves du même maître que l'hymen a unis depuis leur affranchissement : cela devait être d'autant plus fréquent que, suivant l'opinion d'interprètes versés dans la jurisprudence romaine, les affranchis ne pouvaient se marier qu'à des affranchies de leur patron ou de sa famille.

On distinguait une FEMME de ses sœurs et de ses parentes par une dénomination individuelle : aucune des causes qui, pour un sexe, avaient multiplié les surnoms, n'existait pour l'autre; la dénomination particulière était donc presque toujours unique, et précédait le nom ou le suivait indifféremment. Prénom, elle reproduisait avec la terminaison féminine les prénoms usités pour les hommes; elle exprimait des qualités physiques ou l'ordre de la naissance ; surnom, elle rappelait le surnom du père, ou celui qui était devenu héréditaire dans la famille : Julia *Agrippina*, Valeria *Messalina*. Dans le dernier cas, on rappelait le prénom du père après le nom de la fille; précaution indispensable quand le surnom héréditaire avait été donné aux filles de deux parents de la même branche.

Le surnom n'était quelquefois qu'une expression d'amitié telle que celles que nous prodiguons à nos enfants; quelquefois c'était le monument d'un grand souvenir. Sylla, pour consacrer la mémoire de son bonheur, qui fut le malheur du monde et la honte des dieux, donna à sa fille le surnom de *Fausta*.

Le surnom d'une affranchie était tantôt le nom qu'elle avait porté dans l'esclavage, et tantôt il rappelait sa patrie.

Éloignées des regards du public, les FEMMES romaines ne pouvaient recevoir de lui un surnom. La sœur de l'ennemi de Cicéron, Clodia, digne du même genre de célébrité que son frère, s'entendit pourtant imposer, par la voix populaire, le surnom de *Quadrantaria* (1), qui lui rappelait une aventure aussi mortifiante pour son orgueil que pour son avarice; mais ce n'était là qu'un sobriquet qui ne passait point dans les actes publics.

Les Athéniens défendirent par une loi que le nom de la mère passât à l'enfant. L'institution des noms de famille rendit une pareille loi inutile à Rome; elle eût d'ailleurs été en contradiction avec les mœurs nationales.

..... La condition des FEMMES, à Rome, nous semble très-subordonnée; elle l'était parce qu'un système de civilisation que l'on ne peut bien juger qu'en le considérant dans son ensemble investissait d'un pouvoir absolu le chef de la famille; mais l'effet n'en était pas, comme chez d'autres nations, de dégrader une mère dans l'esprit de ses enfants.

On peut croire qu'ici, comme sur bien d'autres points, les Romains ont imité les Étrusques, qui, suivant Passeri, en plaçant devant le nom de la mère le mot *clan* (*né de...*), ou en y ajoutant la terminaison *al*, formaient un grand nombre de surnoms *métronymiques*. Mais le sentiment dont les Etrusques et les Romains suivaient l'inspiration est de tous les temps et tous les pays. Dans une ville de France (Montdoubleau, département de Loir-et-Cher), un usage immémorial attribue pour surnom le nom de famille de la mère au puîné ou au dernier des enfants mâles.

Les Lyciens et les Xanthiens allèrent plus loin encore : chez eux l'enfant prenait le nom de la mère; la mère seule, et non le père, transmettait à l'enfant les droits de citoyen libre. Les Xanthiens fixaient l'origine de cette coutume à une époque où les prières des FEMMES avaient délivré leurs ancêtres d'un fléau envoyé par la vengeance divine. Larcher pense qu'elle s'était plus probablement établie dans un temps où les mariages réguliers n'existant point, les enfants ne connaissaient que leurs mères.

Le principe général est juste, et l'on en connaît plus d'une application. Dans le canton suisse d'Appenzel, la loi qui règle l'état civil des enfants naturels a ordonné (en 1818) qu'ils prissent, dans tous les cas, le nom et la *bourgeoisie* de leur mère. En rapportant des actes où un homme est ainsi désigné, *Pagan, fils de Marie*, ou, plus simplement, *Pierre, fils de sa mère*, Ducange conjecture, avec vraisemblance, que cette espèce de surnom s'appliquait à des enfants dont le père était inconnu. A Rome, dans le cas d'une paternité incertaine, le nom de la mère formait celui de l'enfant: c'est du moins ce que fait présumer l'exemple de Nymphidius Sabinus. Cet homme, que le hasard tira d'une bassesse profonde pour l'élever aux premières dignités de l'empire, et dont une folle ambition précipita la perte, avait pris le nom de sa mère, la courtisane Nymphidia...

Les noms de famille deviennent communs aux deux sexes.

Les noms patronymiques ne furent point d'abord communs aux deux sexes. L'origine première de ces noms y répugnait : les filles n'héritant ni des fiefs ni des dignités

(1) Au lieu d'une bourse d'or qu'il lui avait promise, un amant peu scrupuleux lui en envoya une remplie de la menue monnaie de cuivre appelée *quadrans*.

ne pouvaient en porter le titre. Quand le temps eut opéré le changement du titre en nom permanent et héréditaire, il fallut encore qu'une justice lente et incomplète appelât les filles à la succession de leurs ascendants, au défaut d'héritiers mâles, pour les autoriser à prendre le nom qui était une portion de l'héritage. L'habitude d'abord, et ensuite la facilité que donne cette formule pour désigner à la fois une personne et les parents auxquels elle appartient, en étendirent peu à peu l'usage.

Signalons toutefois un motif qui en a pu retarder l'adoption.

Dès qu'on attacha du prix à la permanence du nom de famille, on sentit que les FEMMES ne pouvaient contribuer à sa durée ; on ne se pressa point de le leur communiquer. Lorsque enfin on le leur accorda, on ne put oublier que le *nom mourait en elles*. Ce malheur était si grand aux yeux de la vanité, qu'il triompha souvent des sentiments de la nature. Y a-t-il bien longtemps que, dans beaucoup de familles, la naissance d'une fille était regardée comme un événement fâcheux ? Y a-t-il bien longtemps que, dans quelques-unes de nos provinces, le mot *enfant* désignait exclusivement un fils, et que l'on ne disait point qu'une FEMME eût eu un *enfant* quand elle venait de donner le jour à une fille? Le moyen, en effet, de s'intéresser à une fille, surtout si, en perdant son nom patronymique dans les bras d'un époux, elle devait un jour diminuer d'une dot ou d'une *légitime* la richesse de l'héritier de ce nom, de l'homme sur qui reposait l'espoir de la perpétuer ? Que de fois ce droit funeste attira sur elle l'arrêt d'un éternel célibat! Que de fois l'esclavage du cloître devint son seul refuge contre les dédains et les persécutions d'une famille ! Que de fois elle vit repousser ses plaintes par l'opinion d'un monde où l'habitude ancienne dérobait aux esprits les plus droits et aux cœurs les plus honnêtes le ridicule et l'odieux de tant d'injustice ! Heureuses, en ce sens, celles qui naissaient sous l'empire d'une loi telle que la Coutume de Normandie, suivant laquelle une sœur n'obtenait ni dot ni légitime : on les regardait peut-être avec indifférence, comme ne servant point à la conservation du *nom*, mais on ne les haïssait pas comme destinées à dépouiller un fils en qui les parents mettaient toute leur complaisance. Mais mille fois heureuse la fille dont l'hyménée devait relever un *nom* prêt à s'éteindre faute d'héritiers mâles ; la fille dont l'époux futur consentait à adopter le nom, au préjudice du sien propre ! En sa faveur, aucun sacrifice ne semblait pénible ; tout ce que la FEMME la plus parfaite se fût promis en vain de son mérite, de sa beauté, de l'affection de ses parents, tout lui était assuré par un soin si pressant. Ainsi se marquait, dans les deux extrêmes, l'intérêt qu'attachait à quelques syllabes l'excès vicieux du sentiment qui identifie le nom à la personne et à la famille.

La FEMME quitte son nom de famille pour prendre celui de son mari.

Une inspiration plus juste du même sentiment est celle qui a communiqué à la FEMME le nom du mari. Qu'en Europe son influence date à peine de quelques siècles, qu'aujourd'hui même elle ne soit pas aussi étendue que la civilisation européenne, et que, par exemple, aux Açores, c'est-à-dire dans la colonie portugaise la moins distante de la métropole, la FEMME ne quitte point son nom en se mariant, il est permis de s'en étonner : un usage si conforme à l'esprit de l'union conjugale devrait être et avoir été universel....

. . . .

..... En Bresse, la FEMME d'un paysan nommé *Grebot* est appelée la *Grebote*. J'ai entendu, en Basse-Bourgogne, nommer *la Poite* la FEMME de *le Poy*.

En Poitou, tel homme s'appelant *Rouland*, sa FEMME s'appelle *Roulante*, son fils *Roulu*, sa fille *Rouluché*, son plus jeune fils *Rouluchet*....

Le nom de famille de la FEMME devrait toujours s'unir au nom du mari.

La vanité unit dans le même écusson les armoiries du mari et celles de la FEMME : la tendresse ne devrait-elle pas aussi unir leurs noms?

Quand la FEMME prend le nom de son mari, pourquoi le mari ne joint-il pas à son nom celui de sa FEMME? C'est un usage volontairement suivi à Genève et dans plusieurs provinces de France : que la loi le consacre et le rende universel. Un prénom, placé avant le nom de famille, désignera le célibataire ; deux noms de famille réunis distingueront l'homme marié. A l'avantage de séparer ainsi deux positions, dont l'une doit être encouragée et l'autre traitée avec peu de faveur, se joindra celui de rappeler sans cesse la famille où l'époux a dû s'honorer de choisir sa compagne.... (E. Salverte.)

SITUATION DES FEMMES.

2. Il y a dans le sort des FEMMES une fatalité bien extraordinaire. Dans tous les temps et presque dans tous les pays, les hommes les ont adorées et tyrannisées. Cette tyrannie paraît d'autant plus inexplicable, qu'elle tire sa source, non pas des sentiments de haine, mais de la passion de l'amour.

Ce n'est pas la crainte de leur méchanceté ou de leurs déprédations qui les fait renfermer en Afrique et en Asie, mais parce que les hommes veulent jouir exclusivement de leurs charmes et de leur compagnie.

En Europe, on les débarrasse du soin des affaires, non pas que les hommes imaginent qu'elles les conduiraient d'une manière préjudiciable à leurs intérêts, mais pour leur éviter des soins et de l'embarras et pour leur faciliter les moyens de vivre dans l'aisance et les plaisirs.

Si les FEMMES ont à se plaindre de leur sort dans l'Asie, l'Afrique et l'Europe, elles doivent le trouver insupportable en Amérique, où elles ne sont pas assez considérées pour qu'on daigne les renfermer comme en Asie, ou les exempter des travaux et les tenir en tutelle comme en Europe.

Parmi les peuples sauvages, où la force et l'intrépidité peuvent seules obtenir la puissance et la considération, la faiblesse et la timidité doivent nécessairement conduire à l'esclavage. Aussi voyons-nous les FEMMES de tous les sauvages condamnées à exécuter toutes les tâches serviles ou pénibles ; et on les verra aussi constamment sortir peu à peu de cet humiliant esclavage à mesure que les hommes qui les oppriment sortiront de leur état d'ignorance et de barbarie. On peut donc considérer l'état civil des FEMMES, dans tous les pays, comme un thermomètre sûr qui indique avec la plus grande précision le degré de perfection où la société est parvenue ; et quand même l'histoire des peuples, observant le silence sur tous les autres objets, ne nous informerait que de la manière dont ils traitaient leurs FEMMES, nous pourrions nous former une idée assez juste de la barbarie ou de l'urbanité de leurs mœurs... (Alexandre.)

Situation des FEMMES chez les sauvages, les peuples pasteurs, agricoles, commerçants et industriels.

3. Les FEMMES sont dans l'oppression sur l'Orénoque comme dans toutes les régions barbares. Tout entier à ses besoins, le sauvage ne s'occupe que de sa sûreté et

de sa subsistance. Il n'est sollicité aux plaisirs de l'amour que par le vœu de la nature, qui veille à la perpétuité de l'espèce. L'union des deux sexes, ordinairement fortuite, prendrait rarement quelque solidité dans les forêts, si la tendresse paternelle et maternelle n'attachait les époux à la conservation du fruit de leur union. Mais avant qu'un premier enfant puisse se suffire à lui-même, il en naît d'autres auxquels on ne peut refuser les mêmes soins. Il arrive enfin le moment où cette raison sociale cesse d'exister ; mais alors la force d'une longue habitude, la consolation de se voir entouré d'une famille plus ou moins nombreuse, l'espoir d'être secouru dans ses derniers ans par sa postérité, tout ôte la pensée et la volonté de se séparer. Ce sont les hommes qui retirent les plus grands avantages de cette cohabitation. Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force et au courage, la faiblesse est toujours tyrannisée pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les FEMMES y vivent dans l'opprobre. Les travaux, regardés comme abjects, sont leur partage ; des mains accoutumées à manier des armes ou la rame se croiraient avilies par des occupations sédentaires, par celles même de l'agriculture.

Les FEMMES sont moins malheureuses parmi les peuples pasteurs, à qui une existence plus assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin de la rendre agréable. Dans l'aisance et le loisir dont ils jouissent, ils peuvent se faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs désirs, et ajouter à l'idée du plaisir physique celle d'un sentiment plus noble.

Les relations des deux sexes se perfectionnent encore aussitôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété, qui n'existait pas chez les peuples sauvages, et qui était peu de chose chez les peuples pasteurs, commence à devenir importante chez les peuples agricoles. L'inégalité qui ne tarde pas à s'introduire dans les fortunes en doit occasionner dans la considération. Alors les nœuds du mariage ne se forment plus au hasard, et l'on veut qu'ils soient assortis ; pour être accepté, il faut plaire, et cette nécessité attire des regards aux FEMMES et leur donne quelque dignité.

Les FEMMES reçoivent une nouvelle importance de la création des arts et du commerce ; alors les affaires se multiplient, les rapports se compliquent. Les hommes, que des relations plus étendues éloignent souvent de leur atelier ou de leurs foyers, se trouvent dans la nécessité d'associer à leurs talents la vigilance des FEMMES. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la dissipation, ne les a pas encore dégoûtées des occupations obscures ou sérieuses, elles se livrent sans réserve et avec succès à des fonctions dont elles se trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie leur rend chère et familière la pratique de toutes les vertus domestiques ; l'autorité, le respect et l'attachement de tout ce qui les entoure, font la récompense d'une conduite si estimable.

Vient enfin le temps où l'on est dégoûté du travail par l'accroissement des fortunes. Le soin principal est de prévenir l'ennui, de multiplier les amusements, d'étendre les jouissances ; à cette époque, les FEMMES sont recherchées avec empressement, et pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature, et pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaisons s'étendent, la vie retirée ne leur convient plus. Il leur faut un rôle plus éclatant ; jetées sur le théâtre du monde, elles deviennent l'âme de tous les plaisirs et le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur souverain est de leur plaire, et la grande ambition d'en obtenir

quelques préférences; alors renaît entre les deux sexes la liberté de l'état de la nature, avec cette différence remarquable que, dans la cité, souvent l'époux tient moins à sa FEMME et la FEMME à son époux qu'au fond des forêts; que les enfants confiés en naissant à des mercenaires ne sont plus un lien, et que l'inconstance, qui n'aurait aucune suite fâcheuse chez la plupart des peuples sauvages, influe sur la tranquillité domestique et sur le bonheur chez les nations policées, où elle est un des principaux symptômes d'une corruption générale et de l'extinction de toutes les affections honnêtes. (L'abbé Reynal.)

LES BALLIADÈRES.

4. Les balliadères sont réunies en troupes dans des séminaires de volupté. Leur destination est de danser dans les pagodes aux grandes solennités, et de servir aux plaisirs des brames. Ces prêtres, qui n'ont pas fait le vœu artificieux et imposteur de renoncer à tout, pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des FEMMES qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat et le mariage. Ils n'attentent pas aux droits d'autrui par l'adultère, mais ils sont jaloux des danseuses dont ils partagent et le culte et les vœux avec leurs dieux, jusqu'à ne permettre jamais sans répugnance qu'elles aillent amuser les rois et les grands.

On ignore comment cette institution singulière s'est formée. Il est vraisemblable qu'un brame qui avait sa concubine ou sa FEMME s'associa d'abord avec un autre brame qui avait aussi sa concubine ou sa FEMME; mais qu'à la longue le mélange d'un grand nombre de brames et de FEMMES occasionna tant d'infidélités, que les FEMMES devinrent communes entre tous ces prêtres. Réunissez dans un seul cloître des célibataires des deux sexes, et vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes et des FEMMES.

Rien n'égale l'attention des balliadères à conserver leur sein, comme un des trésors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble et bouclés par derrière. Ces étuis sont si polis et si souples qu'ils se prêtent à tous les mouvements du corps, sans aplatir, sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or parsemée de brillants. C'est là, sans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chère à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légèreté singulière. Ce voile qui couvre le sein n'en cache point les palpitations, les soupirs, les molles ondulations; il n'ôte rien à la volupté. (L'abbé Reynal.)

LES FEMMES A TAÏTI.

5. Un nombre considérable de Taïtiens des deux sexes forment des sociétés singulières où toutes les FEMMES sont communes à tous les hommes; cet arrangement met dans leurs plaisirs une variété perpétuelle dont ils ont tellement besoin, que le même homme et la même FEMME n'habitent guère plus de deux ou trois jours ensemble. Ces sociétés sont distinguées sous le nom *d'arioyr*. Ceux qui en font partie ont des assemblées auxquelles les autres insulaires n'assistent pas: les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, et les FEMMES y dansent en liberté la timorodi, afin d'exciter en elles des désirs qu'elles satisfont souvent sur-le-champ. (Cook.)

LA FEMME DANS L'INDE.

6. Ne frappez pas une FEMME, eût-elle fait cent fautes, pas même avec une fleur. (Digest of hindu law.)

Une mère est plus que mille pères, car elle porte et nourrit l'enfant dans son sein; voilà pourquoi la mère est très-vénérable... Si la terre est adorée, une mère n'est-elle pas plus digne encore de vénération? (Id.)

Le mariage remplace pour la FEMME l'initiation. Son zèle à servir l'époux est pour elle ce qu'est pour l'homme l'étude et la discipline sous le brahmane; le soin qu'elle prend de la maison équivaut à l'entretien du feu sacré. (Manou.)

Selon l'Écriture, la loi, les sacrées ordonnances, selon l'usage populaire, la FEMME est la moitié du corps du mari, prenant part égale aux actes purs et impurs. Celui qui laisse sa FEMME vivante se survit d'une moitié. Comment un autre prendrait-il la propriété, lorsqu'une moitié du propriétaire est encore en vie? (Digest of hindu law.)

Le bien est commun au couple marié. (Id.)

Comme les fils, ainsi les filles sortent de corps successifs; quel être humain pourrait hériter de préférence, lorsqu'il existe une fille? (Id.)

Un père qui connaît la loi ne doit point recevoir le moindre présent en mariant sa fille. Recevoir un tel présent par cupidité, c'est avoir vendu son enfant. Quelques habiles disent que le présent d'une vache ou d'un taureau n'est qu'une gratification. Non, tout présent reçu par le père constitue une vente. Même dans les mondes antérieurs à celui-ci, nous n'avons pas ouï dire qu'il y ait eu jamais telle vente tacite d'une fille. (Manou.)

La fille du guerrier qui épouse un brahmane tiendra une flèche à laquelle le mari portera la main; la fille du marchand qui épouse un brahmane ou un guerrier, tiendra un aiguillon; la fille du soudra, le bord du manteau, quand elle épouse un homme de trois classes supérieures. (Id.)

Ce n'est ni l'eau versée dans les mains ni la promesse verbale qui font d'un homme l'époux d'une jeune fille. La formule prononcée, le couple marche, la main dans la main, et le mariage est irrévocable au septième pas. (Digest of hindu law.)

La FEMME, c'est la maison.
Une demeure que n'embellit pas la FEMME n'est pas vraiment une maison...
Qu'elle éloigne de la demeure toute chose impure;
Qu'elle évite de parler à tout autre homme qu'au sien;
Qu'elle ne converse pas surtout avec un prétendu mendiant;
Qu'elle ne fréquente pas les couvents des solitaires, ni la campagne, ni les bois;
Qu'elle ne sorte pas au crépuscule, et ne s'amuse pas en route en allant au puits public;
Qu'elle s'abstienne de viandes et de liqueurs spiritueuses;
Qu'elle ne se laisse aller ni aux folles dépenses, ni à la contradiction, ni à la paresse, ni à l'humeur sombre...
Elle ne doit pas, avant d'avoir pourvu au sacré avec autorisation du mari, songer

à orner sa personne, ni, avant d'avoir lavé ses mains, toucher la coupe, le tamis et les vases de lait (pour les aliments et les offrandes)...

Quand elle aura lavé les vases..., balayé la maison et mis des vêtements blancs ;

Quand elle aura lavé ses pieds, ses mains, et craché, et bu de l'eau, elle entrera au lieu sacré pour adorer, non sans avoir laissé à la cuisine du feu pour le sacrifice, l'herbe cusa et des fleurs ; elle oindra de beurre épuré les aliments, ainsi que les offrandes ; elle présentera ces offrandes devant les FEMMES des dieux.

Quand ses hôtes et son mari seront satisfaits, elle pourra, avec la permission du mari, manger le reste en particulier ; puis, ayant rincé sa bouche et purifié les vases, elle exposera une partie des restes dans un lieu de l'enceinte domestique, à distance égale de l'est et du nord, et elle dira : Salut à Rudra, seigneur des troupeaux.

Elle élèvera encore à Rudra un monceau de cendres devant la porte.

De ces cendres elle touchera son seigneur, son fils et les autres ; elle s'en touchera elle-même, et toute chose qui se doit garder.

Qu'elle n'entre pas au lit les pieds non lavés.

Qu'elle n'y entre ni nue, ni souillée, ni sans saluer avec respect les pieds de son mari.

Qu'en se levant elle ne s'expose point aux regards.

Qu'elle ne se lève pas plus tard que le soleil...

Elle tiendra la maison nette et pure, sera pleine de retenue, soigneuse du bien, sereine et remplie de bons désirs.

Elle parlera avec affection à son mari, ne demeurera pas assise lorsqu'il est debout, ne prendra jamais place au-dessus de lui.

Il ne faut pas non plus qu'elle le regarde continuellement...

Elle doit lui laver les pieds, le masser, l'éventer, l'essuyer, lorsqu'il souffre de la chaleur.

Elle doit le soulager quand sa tête branle et s'affaisse.

Elle doit aller au devant, dans la cour, quand il revient chargé et las d'une ville lointaine.

Ne nourrissant contre lui aucune mauvaise pensée, qu'elle l'honore de riz, d'herbe et d'eau présentés dans un argha.

Qu'enfin, dirigée par lui, elle pratique les austérités, remplisse ses devoirs pieux, et fasse les ablutions. (Digest of hindu law.)

La FEMME qui, à la mort de son mari, monte avec lui au bûcher, est exaltée au ciel comme égale en vertu à Arundhati. Celle qui suit son mari en un autre monde habitera dans une région de joie autant d'années qu'il y a de poils sur le corps humain, ou trente-cinq millions d'années. Comme le chasseur de serpents tire de force un serpent du trou, ainsi elle tire son seigneur de la région de tourment, et elle jouit avec lui. Elle joue avec son mari aussi longtemps que dureraient quatorze règnes du dieu Indra. Si son seigneur meurt dans une autre contrée, que la veuve fidèle mette ses sandales sur sa poitrine, et, pure, entre dans le feu. (Id. Cité par M. Michelet.)

LA FEMME EN PERSE.

7. Dans l'examen des mœurs et du caractère d'un peuple, dit Malcolm, il n'y a rien de plus important à considérer que les coutumes et les lois qui règlent les rap=

ports des deux sexes. De ce point, plus peut-être que d'aucun autre, dépendent l'état moral d'une nation et les progrès qu'elle a faits dans la civilisation. Plusieurs peuples qui ont laissé leurs FEMMES paraître en public sont restés, il est vrai, dans un état de barbarie ; mais il n'y a point d'exemple qu'un pays où on les tient enfermées et où on ne soigne pas leur éducation, ait jamais obtenu un rang élevé dans l'histoire des peuples civilisés.

L'influence des FEMMES, lorsqu'elles occupent dans la société la place qui leur est due, a le double avantage d'adoucir les mœurs et de porter l'homme aux actions nobles, hardies et généreuses.

Les FEMMES bien élevées sont, en général, moins enthousiastes de la beauté que de la valeur, des talents et de la vertu; et l'espoir d'obtenir leur suffrage est un des motifs les plus purs et les plus puissants qui conduisent à de bonnes et grandes actions.

La religion mahométane sanctionne, si elle ne l'ordonne pas, l'usage de tenir les FEMMES dans un état de servitude. Les sectateurs de cette croyance restent donc étrangers au mobile le plus fort et le plus noble des actions humaines.

En Perse, les classes inférieures mesurent l'importance des FEMMES d'après les services qu'elles peuvent leur rendre. Dans un rang plus élevé, les hommes les regardent comme créées uniquement pour leurs plaisirs.

Les FEMMES n'ont dans une société ainsi organisée aucune place qui leur convienne. Elles sont ce que leurs maris ou plutôt leurs maîtres veulent qu'elles soient. Une favorite, par le pouvoir de ses charmes ou de son esprit, peut exercer de l'influence sur son tyran ; elle peut aussi obtenir des égards particuliers à raison de sa haute naissance et de la crainte qu'aurait son mari de déplaire à la famille à laquelle elle appartient. D'autres causes encore peuvent produire des effets plus extraordinaires. Ainsi l'habitude et la tendresse peuvent porter un fils à montrer à sa mère un respect et une déférence qui étendront l'influence de celle-ci hors des murs du harem ; mais ces exemples sont rares et ne sauraient balancer les tristes conséquences de la réclusion des FEMMES.

Les Persans peuvent, en vertu de la loi et de l'usage, épouser une FEMME, l'acheter ou la louer, pourvu qu'ils respectent les degrés de parenté qui interdisent le mariage. La loi civile reconnaît pour également légitimes les enfants issus de ces différentes unions ; et si un homme a de son esclave un fils, avant d'en avoir de son épouse, le fils de l'esclave jouit du droit d'aînesse, à l'exclusion de celui de la FEMME légitime.

La loi permet d'avoir autant d'esclaves qu'on en peut nourrir, et la police ne cherche point à savoir si ces FEMMES sont bien ou mal traitées, parce que le maître a un pouvoir souverain sur son esclave. Dès qu'une fille esclave est considérée comme épouse de son maître, celui-ci lui donne un appartement séparé, de riches vêtements, des servantes, et lui fait une pension ; si elle a des enfants, elle n'est plus regardée comme esclave, mais comme la mère d'un légitime héritier de la maison. Quant aux FEMMES à louage, les Persans en prennent autant qu'ils veulent, moyennant un prix convenu. Cette sorte de mariage est un contrat purement civil qui se passe par-devant le juge, et qui, suivant eux, est licite et honnête comme tous les autres mariages. Si les parties sont d'accord, elles le renouvellent au bout du terme. L'homme est libre de le rompre ; mais alors il doit, en renvoyant la

FEMME, lui donner toute la somme stipulée dans le contrat. Lorsqu'une FEMME à louage quitte un homme, elle ne peut contracter un autre engagement licite qu'a= près quarante jours. Le terme pour les veuves est de cent trente jours, après lesquels elles peuvent convoler en secondes noces. Il n'y a guère que les gens de moyenne classe qui contractent de ces unions temporaires. Les gens du peuple ne pourraient pas prendre une FEMME qu'il faudrait payer en la quittant; et les nobles n'en prennent pas non plus, parce qu'ils rougiraient de renvoyer une FEMME qui leur a appartenu.

La religion mahométane permet de prendre quatre FEMMES légitimes; toutefois les Persans n'en épousent guère qu'une, parce que le mariage entraîne des dépenses si fortes, que bien des gens y trouvent leur ruine, et que d'autres ne peuvent en faire les frais.

Le mariage se fait ordinairement par procuration, parce qu'il n'est pas permis à un homme de voir la FEMME qu'il veut épouser. (L. Dubeux.)

8. Saadi, poète persan du treizième siècle, s'exprimait ainsi sur les FEMMES :

Une FEMME bonne, soumise et religieuse, rendra l'homme le plus pauvre l'égal d'un roi.

Si tu as le bonheur de presser sur ton sein une amie dont rien n'altère l'union, tu peux faire frapper cinq fois par jour les tymbales devant ta porte.

Quand le jour entier s'écoulerait pour toi dans le chagrin, il n'y a pas là de quoi t'affliger, si la nuit ramène dans tes bras celle qui te console de tes peines.

Dieu, sans doute, n'a jeté que des regards de miséricorde sur celui dont la maison est bien établie, et qui habite sous le même toit avec une compagne pleine de tendresse.

Lorsqu'à la beauté une FEMME unit la vertu, son époux jouit en la regardant des félicités du paradis.

On a droit de se vanter que l'on possède tout ce que le monde peut offrir de bon= heur et de satisfaction, quand on n'est qu'un même cœur avec une épouse douce et affectueuse.

Si celle qui t'est unie se distingue par sa piété et par la douceur de ses paroles, garde-toi d'examiner si elle a la beauté ou la laideur en partage.

Un bon caractère joint à des traits désagréables vaut mieux que la beauté; car l'amabilité couvre les défauts du corps.

Hâte-toi de rompre toute liaison avec une beauté angélique que dépare un mauvais caractère; cherche plutôt des traits de démon joints à un heureux naturel.

A une telle FEMME, le vinaigre reçu de la main de son époux paraîtra doux; celle, au contraire, dont l'humeur chagrine est peinte sur son visage, n'acceptera pas même de lui des sucreries.

Une épouse affectionnée procure les délices du cœur. Mon Dieu, garde-nous de celle qui est méchante!

Le perroquet obligé à vivre dans la société d'un corbeau s'estimera heureux d'aban= donner sa cage.

Époux infortuné, condamne-toi à une vie vagabonde, ou bien résigne-toi à passer tes jours dans le désespoir.

Il vaut mieux marcher les pieds nus que de les avoir emprisonnés dans des chaussures trop étroites; il est plus facile de supporter les fatigues du voyage que de vivre dans ses foyers exposé à de continuelles disputes.

Il est mille fois moins dur de subir la prison en vertu d'une sentence du cadi, que d'avoir toujours sous les yeux, au sein de sa propre maison, des sourcils froncés et un visage rébarbatif.

Le départ est un jour de fête pour l'époux qui partage sa demeure avec une méchante épouse.

Elle est pour toujours fermée aux plaisirs et à la joie, une maison d'où se font entendre au dehors les clameurs d'une FEMME.

Si ta compagne sort de sa retraite et prend le chemin du bazar, corrige-la, à moins que tu n'aimes mieux rester enfermé chez toi comme une FEMME.

Est-il une épouse qui ferme l'oreille aux ordres de son époux? S'il le souffre, conseille-lui de prendre aussi des habits de FEMME.

Quiconque s'unit à une FEMME dépourvue de sens et de droiture se rend esclave; de qui? d'une FEMME? non; du plus terrible des fléaux.

Renonce à tes greniers pleins de blé, ils ne sont plus à toi si ta FEMME t'a dérobé une seule mesure d'orge.

Il est certainement aimé de Dieu, celui qui a trouvé une épouse dont le cœur et la main sont également fidèles et exempts de fraude.

Celui dont l'épouse a souri à un étranger ne doit plus dorénavant prétendre au nom d'homme.

Dès qu'une FEMME a osé porter une main audacieuse aux mets qui te sont destinés, il ne lui reste plus qu'à frapper le visage de son époux.

Une FEMME doit être aveugle pour les étrangers; si elle sort de la maison, que son unique asile soit désormais le tombeau.

Si tu vois que ton épouse supporte impatiemment la retraite, il est contraire à la raison et au bon sens de rester plus longtemps chez toi.

Pour la fuir, jette-toi, s'il le faut, dans la gueule du crocodile; il vaut mieux mourir que de vivre déshonoré.

Dérobe son visage aux regards des étrangers, ou renonce au nom d'époux.

Prends donc pour compagne une FEMME bonne et d'un naturel aimable : sépare-toi de celle qui est méchante et d'un caractère insatiable.

LA FEMME EN ORIENT.

9. Les rapports de l'homme avec la FEMME ont été réglés par la morale de l'islamisme d'une manière plus sage qu'on ne le croit vulgairement. La polygamie est permise, il est vrai, comme dans toutes les religions de l'Orient; mais elle est restreinte. D'après les paroles expresses du Coran, un homme ne peut pas avoir plus de quatre épouses légitimes; et, s'il redoute quelque inconvénient de ce nombre de FEMMES libres, il lui est recommandé de n'en prendre qu'une, ou bien de remplacer les épouses légitimes par des esclaves.

La condition des FEMMES a été améliorée en Orient par la loi de Mahomet.

On ne peut épouser une FEMME sans lui assurer une dot en cas de répudiation

Les sœurs héritent conjointement avec les frères et reçoivent une demi-part

L'esclave rendue mère obtient sa liberté.

Le mariage, défendu avec les FEMMES idolâtres, est permis avec les juives et les chrétiennes.

Le Coran proclame la supériorité de l'homme sur la FEMME, mais il veut que cette supériorité se constate par une bienveillante protection. « Les hommes, dit-il, sont supérieurs aux FEMMES parce que Dieu leur a donné la prééminence sur elles, qu'ils les dotent de leurs biens. Les FEMMES doivent être obéissantes et taire les secrets de leurs époux. Les maris qui ont à souffrir de leur désobéissance peuvent les punir, les laisser seules dans leur lit, et même les frapper. La soumission des FEMMES doit les mettre à l'abri des mauvais traitements; attachez-les par des bienfaits. » (Clot-Bey.)

Infériorité de la FEMME

.....La FEMME, pour un Oriental, étant un objet de trafic, ne peut plus lui paraître qu'un être abject, *impur*, de beaucoup inférieur à lui; c'est une marchandise à laquelle il demande la fraîcheur, des formes agréables; mais pour de l'intelligence, des qualités morales, de la vertu, il n'y pense seulement pas. D'ailleurs la dégradation produite par l'habitude de l'esclavage porte chez elle aussi ses fruits délétères.... (Lallemand.)

De l'amour.

En Orient, l'amour ne prélude pas à l'union des époux. La claustration du harem interdit à l'homme de connaître, même de vue, la FEMME qui lui est destinée. Souvent le mariage est arrangé par les parents lorsque les fiancés sont encore enfants, et lorsqu'ils sont arrivés à l'âge nubile, leur volonté est à peine consultée. Les noces amènent donc de fréquentes déceptions, dont la réparation est demandée à un prompt et facile divorce. Aujourd'hui les inconvénients de cette manière illogique de contracter l'union conjugale ont été adoucis à certains égards. Les parents sont moins sévères; non qu'ils permettent jamais à un jeune homme de voir ni de parler à une jeune personne; mais ils consultent avec plus de soin les convenances d'âge et de caractère moral et physique. Avant le mariage, la mère et les parentes les plus proches du jeune homme vont rendre visite à sa future dans son harem, et peuvent prendre par elles-mêmes des informations précises sur sa beauté ou sa laideur, sur ses défauts ou sur ses qualités. (Clot-Bey.)

Devoirs religieux.

Les FEMMES ne sont pas astreintes comme les hommes aux devoirs religieux. Elles vont rarement dans les mosquées. Le prophète ne le leur a pas défendu, mais il a dit qu'il était mieux qu'elles priassent dans leurs maisons. Les musulmans, qui semblent penser que la présence de leurs FEMMES est propre à inspirer des idées toutes différentes de celles qui conviennent à la sainteté du temple, ont presque fait une prohibition du conseil de Mahomet. (Id.)

De la fécondité.

La considération dont jouit la FEMME musulmane est proportionnée à sa fécondité. L'opinion publique regarde comme inconvenant qu'un homme répudie la FEMME qui lui a donné un enfant, surtout si celui-ci vit encore. La stérilité, au contraire,

est comme une malédiction pour une FEMME ; elle est le sujet des plus grands reproches que puisse lui faire son mari. (Clot-Bey.)

Déférence de l'épouse envers le chef de la famille.

Dans ses rapports avec son époux, la FEMME se montre très-respectueuse ; elle n'a pas avec lui cette familiarité, cet abandon, indices, en Orient, de l'égalité qui règne entre les deux sexes. Souvent elle se tient debout en présence de son mari ; toujours elle l'appelle son maître. Elle a pour lui des soins, des prévenances qu'en Europe on exigerait à peine d'une servante ; mais l'accomplissement de ces devoirs est loin de lui être pénible : elle est habituée à s'absorber dans son époux ; elle n'a d'autre souci que de chercher à lui plaire, d'autre occupation que de travailler à embellir son existence. C'est la même affection humble et dévouée que nous voyons dans les récits bibliques animer les FEMMES des anciens jours. (Id.)

Des FEMMES esclaves.

La FEMME esclave est élevée dans l'intérieur de la maison et employée au service du harem ; souvent son maître la prend pour épouse, ou la donne à son fils ou à l'un de ses officiers avec un trousseau et une dot.

Le sultan n'épouse jamais que des esclaves ; il en est de même du vice-roi d'Égypte et de ses fils.

On voit dans la même maison des esclaves noires et des esclaves blanches, et le maître avoir pour FEMME une Géorgienne, une Abyssinienne, une négresse de Darfour, et les entourer, elles et leurs enfants, des mêmes soins, des mêmes égards. Cependant il est rare qu'un blanc fasse son épouse d'une négresse ; il y a même peu d'exemples qu'une fille de condition se soit mariée à un homme de couleur. (Id.)

Des discours libres.

En Égypte il est peu de FEMMES, entre les plus vertueuses, qui fassent régner la décence dans leur langage et évitent de salir leur conversation d'obscénités. (Id.)

LA FEMME EN ÉGYPTE.

10. Nous empruntons les renseignements suivants sur les FEMMES égyptiennes à l'ouvrage du docteur Clot-Bey, intitulé *Aperçu sur l'Égypte*, 1840 :

Les FEMMES arabes, qui sont la partie la plus nombreuse de la population féminine de l'Égypte, sont en général de taille moyenne, et se font remarquer par l'élégance de leurs formes. Elles participent de la bonne constitution de l'homme ; on sait qu'elles partagent ses fatigues, et que souvent elles le surpassent en vigueur. Elles ont la colonne vertébrale arquée, les membres réguliers et arrondis, les mains et les pieds petits et potelés. De grands yeux noirs, ombragés de longs cils et étincelants de vivacité, donnent à leur visage une belle expression. Leur nez est petit, souvent légèrement épaté. Elles ont les lèvres un peu épaisses ; leurs dents, irréprochablement alignées et d'une éclatante blancheur, contrastent avec la teinte basanée de leur peau. Celle-ci est plus ou moins foncée, suivant qu'elles sont de la haute, de la moyenne ou de la basse Égypte, de la ville ou de la campagne. Un sein puissamment développé, ferme et bien placé, orne leur large poitrine, qui ne cède jamais aux artifices malentendus et souvent funestes de la coquetterie euro=

péenne. Leur démarche est élégante, leur pas sûr et allongé ; leurs forces majestueuses ; leurs gestes pleins de grâces rappellent de suaves souvenirs de l'antiquité. On aime la douceur de leur voix, qui se marie si bien à la charmante tendresse de leurs expressions familières. En vous adressant la parole, elles vous appelleront mes yeux, mon cœur, mon âme (*iah heny*, *iah kholbi*, *iah rohihi*). Lorsqu'elles parlent à un homme, elles lui donnent toujours le nom de maître ou celui de frère.

Pratiques de coquetterie ; amoindrissement des sourcils ; teinte des paupières, des ongles, des doigts, de la plante des pieds.

Les Égyptiennes se préoccupent beaucoup de leur toilette. Elles ont une ambition excessive de plaire, et dans ce but elles imaginent mille pratiques curieuses. Ainsi, au lieu de laisser croître librement leurs sourcils, elles en diminuent la largeur, et n'en conservent qu'une ligne très-mince. Elles teignent en noir le bord de leurs paupières ; elles se servent pour cette opération d'une poudre noire qu'elles appellent *khol* (antimoine) ; elles la tiennent dans un petit flacon en argent ou en cristal ; elles introduisent dans ce vase un stylet avec lequel elles portent la poudre sur le bord des paupières, qu'elles veulent par là rendre plus brillantes ; elles atteignent assez bien ce résultat lorsqu'elles ne surchargent pas trop la teinte. Elles placent aussi des mouches noires sur différentes parties du visage, au cou et sur la gorge. Elles se teignent ordinairement les ongles, l'extrémité de la face palmaire des doigts et la plante des pieds en noir ou en rouge, avec des feuilles de l'arbre appelé *henneh*. Ces feuilles, réduites en poudre, sont humectées avec de l'eau et forment une pâte qu'elles appliquent le soir sur leurs mains en découpures artistement façonnées, qui laissent l'empreinte de dessins très-gracieux. On voit que tous ces soins ont pour but de faire ressortir la blancheur de la peau.

Moyen factice de développer la gorge.

J'ai dit que les FEMMES égyptiennes ont une belle gorge ; elles visent surtout à l'avoir très-développée : il en est qui, dans ce but, appliquent sur cette partie de la mie de pain, ce qui ne produit d'autre effet qu'un relâchement dans les tissus de l'organe.

Tatouage.

Les FEMMES du peuple se font tatouer la lèvre inférieure, le menton, les bras et les mains.

Circoncision des FEMMES.

On fait subir aux FEMMES égyptiennes une espèce de circoncision ; on exécute cette opération sur les jeunes filles de sept à huit ans. Lorsqu'elles ont atteint l'âge voulu, on les conduit au bain, et ce sont les baigneuses qui, armées de mauvais ciseaux, les mutilent. J'ignore quelle peut être la cause d'un pareil usage. Il paraît cependant avoir pour but de modérer, dans son principe même, le penchant des FEMMES égyptiennes à la volupté ; car il n'est point, comme on l'avait dit, une mesure hygiénique qui aurait consité à retrancher les nymphes, qui ne sont pas plus développées chez les Égyptiennes que chez les Européennes. La religion ne le prescrit pas. On dit que cet usage était pratiqué dans l'antique Égypte.

FEMMES turques.

Les FEMMES turques sont les plus belles que l'on rencontre en Égypte. La plupart

sont des esclaves venues de Géorgie ou de Circassie. Ce sont les odalisques des sérails. Elles sont très-blanches, et la perfection de leur taille, la régularité et la noblesse de leurs traits, les font passer à bon droit pour les plus belles FEMMES du monde.

Age nubile des Égyptiennes; leur fécondité; leur vieillesse.

En Égypte, les FEMMES sont nubiles à l'âge de dix ou onze ans. Elles sont souvent mères à douze ans, grand'mères à vingt-quatre, bisaïeules à trente-six, trisaïeules à quarante-huit. Enfin il n'est pas rare d'en voir contemporaines de leur cinquième génération. La grande précocité des FEMMES égyptiennes les fait vieillir rapidement; à vingt-cinq ans elles sont plus fanées que les Européennes ne le sont quelquefois dans leur cinquantième année. Leur fécondité a été citée par tous les historiens. Celles qui demeurent stériles sont en quelque sorte méprisées; aussi n'est-il aucun moyen qu'elles n'emploient pour devenir mères.

Costumes des FEMMES riches.

Les FEMMES des grands se distinguent par la richesse et la variété de leurs costumes. L'or, la soie, les broderies, les cachemires aux couleurs éclatantes, les tissus les plus recherchés se font remarquer dans leurs parures. Voici les divers vêtements qui composent celles-ci :

Une chemise, faite ordinairement de mousseline, de toile très-fine, de crêpe ou d'autres tissus également distingués. Cette chemise est blanche ou de couleurs éclatantes, telles que le rose, le violet, le jaune-clair, le bleu de ciel; quelquefois elle est noire; souvent elle est brodée de soie ou d'or; quelques-unes sont parsemées de paillettes brillantes. Cette chemise est très-ample, ses manches sont larges; elle ne descend pas tout à fait jusqu'au genou; elle recouvre un caleçon de toile ou de mousseline.

Un ample pantalon, une grande robe tombant jusqu'aux pieds, une riche ceinture pour marquer la taille sans la serrer, complètent, avec la coiffure et les pierreries, la toilette des FEMMES égyptiennes.....

..... En général, les dames égyptiennes ne portent point de bas. La peau de leurs pieds, souvent lavée dans une eau parfumée, est aussi douce que celle de leurs mains; leurs ongles, coupés très-ras, sont teints avec le henneh. Les plus recherchées dans leur toilette vont jusqu'à garnir leurs orteils d'anneaux aussi précieux que ceux qui parent leurs mains. Une espèce de soulier (*mezz*) en maroquin jaune ou en velours richement brodé chausse ce pied, dont la coquetterie aime encore à relever la beauté naturelle par l'éclat du luxe; mais, très-découvert, c'est à peine s'il en cache les extrémités; dépourvu de rebord par derrière, il laisse au talon toute sa liberté. Le *mezz* tient lieu de bas aux dames; elles le portent sur les divans et les tapis..... Ce costume est porté dans l'intérieur du harem. Quant à celui qui couvre les FEMMES en public, il les fait ressembler à nos religieuses ou plutôt aux dominos de nos bals..... Aujourd'hui, certaines réformes se sont opérées au profit du bon goût..... L'usage des bas s'est répandu parmi les dames de la haute société. Les étoffes brochées d'or sont négligées; les tissus en mousseline simple les ont remplacées.....

Des FEMMES de la classe moyenne.

Les FEMMES qui ne sont pas nées dans les dernières classes de la société portent,

au lieu de la chemise en toile, une chemise de soie et des souliers (*margoubr*), dans lesquels leurs pieds sont loin d'être emprisonnés.

Des FEMMES du peuple.

Le vêtement des FEMMES du peuple est beaucoup plus simple : il se compose d'une ample chemise en toile bleue, à manches très-larges; au-dessus elles portent une chemise blanche et un caleçon. En général, elles n'ont point de chaussures.....

Harem.

On s'imagine généralement en Europe qu'un harem est une sorte de lieu de prostitution où le libertinage d'un peuple énervé a placé le théâtre exclusif des jouissances sensuelles les plus nombreuses et de la plus abrutissante débauche. On se trompe : un ordre sévère, une rigoureuse décence règnent dans le harem, et font que, à bien des égards, il ressemble à nos établissements monastiques.....

Vie du harem.

Les FEMMES musulmanes sont loin de se considérer comme malheureuses de la réclusion du harem. Nées pour la plupart dans son enceinte, elles y sont parvenues jusqu'à leur jeunesse sans savoir qu'il pût exister pour les personnes de leur sexe un autre séjour et une manière de vivre différente. C'est le harem qui a été le théâtre des jeux de leur enfance, de leurs premières occupations, de leurs premières joies, de leurs premiers soucis. Or les vicissitudes de plaisir et de peine, de travail et de repos, forment tout aussi bien la trame de la vie dans le harem oriental que sur la scène libre que l'Occident a ouverte à l'existence de ses FEMMES. On a dit avec une profonde raison, depuis longtemps, que l'habitude est une seconde nature : la vie du harem est à ce titre la nature pour les FEMMES musulmanes. Accoutumées à se mouvoir dans ce cercle, la pensée ne leur vient pas de le franchir; aussi leurs désirs et leurs pensées en respectent-ils sans effort les limites consacrées par le temps, la religion et les mœurs. Lorsque, arrivées à l'époque du mariage, elles ont passé du harem de leur mère dans celui de leur époux, elles sont entourées de jouissances nouvelles, et leur cœur, dans lequel une éducation raffinée n'a pas allumé des passions inquiètes et dangereuses, va au-devant du bonheur que leur offre la vie qui s'ouvre à elles. Les soins que leurs époux leur prodiguent rendent ce bonheur facile à atteindre.

Tout ce qu'un musulman a de beau et de riche, il le consacre à son harem; il aime à répandre une somptueuse magnificence dans le logement de ses FEMMES, tandis qu'il se contente pour lui-même des appartements les plus modestes, et ne se permet de luxe qu'en armes et en chevaux.

Du reste, quoique les FEMMES passent pour être esclaves en Orient, là, comme partout ailleurs, elles exercent une grande influence. Plus d'un événement politique a eu son ressort caché dans les mystères du harem; plus d'un sultan a plus d'une fois accordé aux irrésistibles sollicitations d'une épouse favorite la nomination d'un grand-vizir ou l'avancement rapide d'un officier de sa cour. L'empire que les FEMMES préférées exercent sur leur époux est souvent mis à profit.

Les dames musulmanes se voient sans obstacle, et c'est dans leurs visites qu'elles se demandent réciproquement, pour leurs époux ou pour leurs familles, des faveurs

que, sûres de l'ascendant dont elles jouissent auprès de leurs maîtres, elles savent bien pouvoir obtenir de leur complaisante soumission.

Prérogatives chevaleresques accordées aux FEMMES.

Pendant la guerre, les FEMMES sont toujours respectées ; le combattant malheureux qui a pu se réfugier dans un harem est épargné. Autrefois cette prérogative tuté=laire, accordée aux FEMMES dans un esprit chevaleresque, pouvait couvrir de sa protection les jours mêmes d'un criminel. Bien plus, du temps des mamelouks, le coupable qui était condamné à la peine capitale était conduit au supplice les yeux bandés ; car, s'il eût rencontré et pu voir un harem sur sa route, en touchant la robe de l'une des FEMMES du cortége il aurait sauvé sa vie.

Visites des dames du harem.

Les dames musulmanes ne reçoivent d'autre homme que leur maître. Si quelque=fois le médecin est appelé dans le harem, on a soin de faire couvrir la malade sous ses voiles, et un eunuque assiste à la visite. Mais le harem est ouvert à toutes les FEMMES, quelle que soit du reste leur religion.

C'est surtout par les dames chrétiennes et juives que l'on connaît beaucoup de dé=tails intimes sur ces cloîtres des musulmans. Les visites des FEMMES se prolongent quelquefois pendant plusieurs jours ; tant qu'une dame étrangère est dans le harem, le maître lui-même de la maison se fait un scrupuleux devoir de ne pas y entrer, quelque long que soit le séjour qu'elle y fasse.

Occupations des FEMMES.

Les FEMMES musulmanes ne reçoivent pas d'éducation intellectuelle. Les musul=mans croient qu'elles sont, sous le rapport de l'intelligence, dans un état d'infério=rité très-grande eu égard à l'homme. On sait que Mahomet, à cause de cette infé=riorité, ne leur a pas imposé la rigide observation des devoirs purement religieux. Plusieurs docteurs sont même allés jusqu'à douter qu'elles eussent une âme. Elles ne savent en général ni lire ni écrire ; mais elles s'adonnent à la couture, au tissage, à la broderie, aux soins domestiques, aux détails du ménage ; elles égayent leurs loi=sirs par des jeux ; elles font venir dans leurs appartements des chanteuses et des almées.

Les FEMMES de la classe aisée ne sortent guère que pour se rendre aux bains et visiter leurs parentes et quelquefois leurs amies. On les rencontre à pied ou mon=tées sur des baudets et suivies de domestiques.

Les FEMMES des fellahs vont librement ; leurs maris les envoient quelquefois vendre leurs denrées dans les marchés.

Leur opinion sur leur état.

C'est avec étonnement que les FEMMES musulmanes se sont entendu dire plusieurs fois par nos dames européennes qu'elles sont malheureuses de ne pas pouvoir se montrer en public. Elles font des réponses naïves et piquantes au sentiment de commisération qu'on exprime sur leur état. Si nos dames leur demandent à quoi leur servent les parures qu'elles sont forcées de cacher, ainsi qu'elles-mêmes, à tous les yeux : « Elles nous servent, répondent-elles, à paraître convenables aux yeux de notre seigneur. Et vous, ajoutent-elles, est-ce non pour vos maris, mais pour les autres hommes et les autres FEMMES que vous vous parez ? ».

Lorsqu'on leur dit qu'elles sont bien à plaindre de ne pas pouvoir sortir et aller partout : « Vous êtes bien plus malheureuses que nous, répliquent-elles ; si nous avons besoin d'acheter quelque chose, nous faisons venir les marchands chez nous ; vous, vous êtes forcées d'aller les chercher dans leurs boutiques ». Etc.

Anecdote racontée par Napoléon.

Le général Menou ayant épousé une FEMME de Rosette, la traita à la française. Il lui donnait la main pour entrer dans la salle à manger, la meilleure place à table, les meilleurs morceaux étaient pour elle. Si son mouchoir tombait, il s'empressait de le ramasser. Quand cette FEMME eut raconté cette circonstance dans les bains de Rosette, les autres conçurent une espérance de changement dans les mœurs, et signèrent une demande au sultan Kebir pour que leurs maris les traitassent de la même manière.

Usage des bains.

Les FEMMES musulmanes vont souvent au bain. Les bains de vapeur sont pour elles des lieux de réunion où elles se racontent les petits incidents de leur vie domestique, où elles causent de tout ce qui les concerne, où elles nouent quelquefois des intrigues politiques et arrangent les mariages....

Caractère des FEMMES.

Les FEMMES égyptiennes prennent dans l'éducation qu'elles reçoivent l'habitude de la soumission et du respect. Comme elles n'ont pas de rapport avec les hommes, il est rare qu'elles puissent nouer des intrigues amoureuses, et l'honneur des maris est plus en sûreté en Orient qu'en Europe. Toutefois, il faut l'avouer, forcées de rester vertueuses jusqu'à l'époque de leur mariage, parce qu'elles doivent donner à leurs parents et à leurs maris des preuves irrécusables de virginité, elles deviennent moins scrupuleuses lorsqu'elles sont mariées. L'honnêteté des FEMMES n'est jamais appuyée en Orient sur de solides principes de morale ; la crainte seule les retient, mais non le respect d'elles-mêmes. Aussi leurs époux les tiennent-ils sous une étroite surveillance ; la sûreté de leur honneur dépend de la continuité de leur vigilance et de la prudence de leurs précautions.

Les FEMMES égyptiennes ont beaucoup de penchant à la volupté. Élevées dans des habitudes d'indolence, il n'est pas étonnant qu'elles soient paresseuses et molles. Leur principal objet est de plaire à leurs époux. Il en est qui s'adonnent aux soins du ménage ; mais un état de maison est bien moins difficile à conduire en Orient qu'en Europe.

On ne voit jamais en Égypte de FEMME mariée vivre en concubinage avec un autre homme.

Prostituées.

De même que la religion de Moïse et celle de Jésus-Christ, l'islamisme a sévèrement condamné la prostitution. Elle est rare en Turquie. Mais l'Égypte, qui se distingue des autres parties de l'Orient sur un grand nombre de points, et principalement par un extrême relâchement de mœurs, a fait plus encore que tolérer les FEMMES publiques. Ces malheureuses, qui y étaient très-répandues, avaient formé jusqu'à ces derniers temps une corporation qui avait ses chefs, ses règlements, et payait au trésor une redevance annuelle très-considérable. Le gouvernement a vo=

lontairement renoncé à cette branche de revenu. Il a supprimé la prostitution. Il est vrai qu'il existe encore beaucoup de FEMMES publiques, mais elles sont cachées....

Je crois que cette plaie sociale est alimentée en Égypte plus encore par l'abus du divorce que par le tempérament voluptueux des Égyptiennes. Les prostituées sont en général des FEMMES répudiées qui ont pris en dégoût la servitude de la vie conju= gale, ou qui, ne pouvant se remarier, n'ont eu d'autre moyen d'existence que la prostitution. (Clot-Bey.)

LES FEMMES DES ILES MARIANNES.

Anciennes mœurs.

11. Les FEMMES jouissaient des droits qui sont ailleurs le partage des maris; ceux-ci n'avaient aucune autorité sur elles et ne pouvaient les maltraiter en aucun cas, même pour cause d'infidélité : leur unique ressource était le divorce. Mais s'ils manquaient eux-mêmes à la foi conjugale, l'épouse en tirait une vengeance signalée : les unes en informaient toutes les FEMMES du canton, qui se rendaient, armées d'une lance, à l'habitation du coupable; elles ravageaient ses moissons, coupaient ses arbres, pillaient sa maison : les autres se contentaient d'abandonner le mari dont elles avaient à se plaindre, et de faire savoir à leurs parents qu'elles ne pouvaient plus vivre avec lui; ceux-ci alors se chargeaient de cette cruelle exécution, et l'époux coupable s'estimait trop heureux s'il en était quitte pour la perte de sa FEMME et de ses biens.

De quelque côté que vînt la cause du divorce, la FEMME avait le pouvoir de se remarier; ses enfants la suivaient et étaient adoptés par le nouvel époux; de sorte qu'un mari avait la douleur de perdre à la fois ses enfants et sa FEMME par l'incon= stance d'une épouse capricieuse.

De pareilles lois donnaient à l'épouse un empire si absolu dans la maison, que le mari n'y pouvait disposer de rien sans son consentement. S'il n'avait pas toute la déférence qu'elle croyait pouvoir en exiger, si sa conduite n'était pas réglée, ou si c'était un homme fâcheux, peu complaisant, peu soumis, elle le maltraitait, le quit= tait, et rentrait dans tous les droits de la liberté.

Cette supériorité des FEMMES éloignait un grand nombre d'hommes du mariage; la plupart prenaient le parti d'entretenir des filles qu'ils achetaient de leurs parents; ils les mettaient dans des lieux séparés, où ils se livraient avec elles à toutes sortes de débauches.

Ainsi la violation des droits et des vœux de la nature amène le désordre dans la société où elle s'introduit.

Licence des FEMMES.

Avant le mariage, la plus grande licence régnait entre les personnes des deux sexes, et même il y avait dans les principales bourgades certaines maisons ouvertes pour favoriser leurs lubriques réunions : elles portaient le nom de *gouma oulittaos* (maisons des célibataires). A la différence des lieux de prostitution que la politique tolère dans nos villes, et où n'habitent que des FEMMES vouées au mépris public et qui ont dépouillé toute honte, les *gouma oulittaos* étaient hantées par de jeunes filles sans qu'il en rejaillît aucun déshonneur ni sur elles ni sur leurs parents; et, chose étrange dans un pays où les devoirs des époux et les degrés de parenté qui s'op=

posent aux alliances étaient clairement définis, le frère pouvait là, sans encourir aucun blâme, avoir un commerce charnel avec sa propre sœur. Souvent on avait vu les pères vendre, sans rougir, les prémices de leurs filles au jeune libertin qui voulait y mettre le prix; les mères elles-mêmes engager leurs enfants à suivre l'impulsion de leurs sens et à s'empresser d'aller sacrifier effrontément dans ces temples d'impudicité, de même qu'en France on permettrait aux siens d'aller au concert ou à une soirée chez d'honnêtes gens. (De Rienzi.)

LA FEMME MOSCOVITE.

12. Je ne sais s'il faut rapporter à la joie ou à la tristesse une cérémonie qui se pratique en Moscovie dans les mariages des gens du peuple. Dès que l'épouse a prononcé le *oui* décisif, son père lui donne deux ou trois coups sur les épaules d'un petit fouet tout neuf, qu'il a acheté exprès pour cette circonstance, et lui dit : « Ma » chère fille, voilà les derniers coups que vous recevrez de moi. Vous avez été » jusqu'ici sous ma discipline; votre mari va désormais tenir ma place, et c'est à » lui à vous châtier, si vous n'êtes pas obéissante. » Le père offre alors son fouet au mari, qui le refuse comme une chose inutile, et dont il n'aura jamais besoin. Le père, qui connaît mieux que son gendre le caractère des FEMMES et l'utilité des corrections, s'obstine à lui faire accepter son présent. Il se fait alors un combat de politesse moscovite, qui finit pourtant par l'acquiescement du gendre.

Ce n'est pas là, ce me semble, un trop bon pronostic pour la paix du ménage. En effet, il n'y a pas de FEMMES en Europe plus battues que les FEMMES moscovites; aussi n'y en a-t-il guère qui méritent autant de l'être. Elles s'enivrent très-souvent, ne se piquent pas beaucoup de fidélité envers leurs maris, sont fainéantes et vindicatives. Est-il extraordinaire, après cela, qu'on ne les marie que le fouet à la main, et qu'on les fasse passer de la maison de leur père à celle de leur mari de la même manière que les maquignons conduisent les chevaux d'une écurie à une autre? (D'Argens.)

CONDITION DES FEMMES DANS LES DIVERS GOUVERNEMENTS.

13. Les FEMMES ont peu de retenue dans les monarchies, parce que la distinction des rangs les appelant à la cour, elles y vont prendre cet esprit de liberté qui est à peu près le seul qu'on y tolère. Chacun se sert de leurs agréments et de leurs passions pour avancer sa fortune; et comme leur faiblesse ne leur permet pas l'orgueil, mais la vanité, le luxe y règne toujours avec elles.

Dans les États despotiques, les FEMMES n'introduisent point le luxe, mais elles sont elles-mêmes un objet de luxe. Elles doivent être extrêmement esclaves. Chacun suit l'esprit du gouvernement, et porte chez soi ce qu'il voit ailleurs. Comme les lois y sont sévères et exécutées sur-le-champ, on a peur que la liberté des FEMMES n'y fasse des affaires. Leurs brouilleries, leurs indiscrétions, leurs répugnances, leurs penchants, leurs jalousies, leurs piques, cet art qu'ont les petites âmes d'intéresser les grandes, n'y sauraient être sans conséquence.

De plus, comme dans ces États les princes se jouent de la nature humaine, ils ont plusieurs FEMMES, et mille considérations les obligent de les renfermer.

Dans les républiques, les FEMMES sont libres par les lois et captivées par les mœurs; le luxe en est banni, et avec lui la corruption et les vices.

Dans les villes grecques, où l'on ne vivait pas sous cette religion qui établit que chez les hommes mêmes la pureté des mœurs est une partie de la vertu; dans les villes grecques, où un vice aveugle régnait d'une manière effrénée, où l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ose dire, tandis que la seule amitié s'était retirée dans le mariage, la vertu, la simplicité, la chasteté des FEMMES y étaient telles, qu'on n'a guère jamais vu de peuple qui ait eu à cet égard une meilleure police. (Montesquieu.)

LA FEMME CHEZ LES SUNITES.

14. Les Sunites, peuples de la Sarmatie, avaient une coutume qui, dans une petite république, et surtout dans la situation où était la leur, devait produire d'admirables effets. On assemblait tous les jeunes gens, et on les jugeait : celui qui était déclaré le meilleur de tous prenait pour sa FEMME la fille qu'il voulait; celui qui avait les suffrages après lui choisissait encore, et ainsi de suite. Il était admirable de ne regarder entre les biens des garçons que les belles qualités, et les services rendus à la patrie. Celui qui était le plus riche de ces sortes de biens choisissait une fille dans toute la nation. L'amour, la beauté, la chasteté, la vertu, la naissance, les richesses même, tout cela était, pour ainsi dire, la dot de la vertu. Il serait difficile d'imaginer une récompense plus noble, plus grande, moins à charge à un petit État, plus capable d'agir sur l'un et l'autre sexe.

Les Sunites descendaient des Lacédémoniens; et Platon, dont les institutions ne sont que la perfection des lois de Lycurgue, donna à peu près une pareille loi.

LA FEMME CHEZ LES PEUPLES HÉROÏQUES.

15. Dans la loi du pays de Galles, la FEMME ne peut témoigner contre l'homme : — Car la FEMME n'est que le tiers de l'homme; or, un tiers n'est pas croyable contre deux tiers.

En Suisse, à Schaffhouse, la servante qui déclare une naissance doit porter, si c'est un garçon, un tablier blanc et deux bouquets au sein et à la main; un bouquet seulement si c'est une fille. — A Neftenbach, celui qui devenait père d'un garçon recevait deux voitures de bois; une seule si c'était une fille.

Le roi de France, Louis VII, dit dans une charte : « Effrayés que nous étions de » la multitude de nos filles, nous souhaitions ardemment que Dieu nous accordât » des enfants d'un sexe meilleur... » Et il assure une concession annuelle de trois muids de froment à celui qui vient de lui annoncer la naissance de son fils.

A Poitiers, les parents qui viennent de marier la dernière de leurs filles suivent la noce avec un balai orné de rubans (comme pour indiquer la joie d'avoir enfin balayé la maison).

Dans le droit de Saxe, de Souabe, etc., l'amende ou composition est moindre de moitié si la personne lésée n'est qu'une FEMME. Au contraire, chez les Bavarois, l'injure faite à la FEMME est payée au double; « car, dit noblement la loi, la FEMME n'a pu se défendre par les armes. » Il en est de même chez les Alamans, ce peuple du midi de l'Allemagne, et dans le nord en certaines parties de la Suède. Dans la loi lombarde, celui qui barre le passage à un homme paye vingt soldi seulement; il paye quarante-cinq fois davantage, neuf cents soldi, si c'est une FEMME qu'il a arrêtée.

En Saxe, la composition était double pour la vierge, simple pour la FEMME qui avait déjà enfanté. Au contraire, chez les Francs et les Visigoths, la FEMME est évaluée par rapport à sa fécondité.

L'exclusion de l'héritage, ou du moins de la terre salique, dont la FEMME est frappée dans les lois barbares, se maintient durant le moyen âge. Dans plusieurs de nos provinces, la fille n'a rien à prétendre; elle est dotée d'un simple *chapel de roses;* souvent elle a moins encore, *une noix*, comme dans l'Anjou et le Maine. (Michelet.)

Les Morlaques ne parlent jamais des FEMMES sans se servir auparavant d'une formule d'excuse. (Fortis.)

16. On a porté, dans différents temps et chez différentes nations, le mépris et le respect pour les FEMMES à des excès incroyables.

Un censeur romain commença ainsi une harangue en plein sénat : « Messieurs, » s'il nous était possible de vivre sans FEMMES, nous nous épargnerions volontiers ce » fâcheux embarras. »

Un évêque soutint, dans le concile de Mâcon, qu'on ne pouvait point, et qu'on ne devait pas les qualifier de créatures humaines.

La chasse est absolument défendue aux Lapones. Les maisons ont toujours deux portes : elles n'osent jamais passer par celle qui est destinée au père de famille.

Les sauvages de la baie d'Hudson ne boivent jamais dans le même vase que leurs FEMMES, quoiqu'ils n'aient qu'une très-petite quantité de meubles.

Les nègres des colonies traitent le sexe avec encore plus de hauteur. « Je fis un jour, dit Labat, des représentations à un des miens qui mangeait seul, et qui après ses repas disait gravement à sa FEMME et à ses enfants : Vous pouvez aller manger, vous autres. Je lui citais l'exemple du gouverneur qui mangeait tous les jours avec sa FEMME. Il me répondit que le gouverneur n'en était pas plus sage, et que si l'on voulait considérer combien les FEMMES blanches sont orgueilleuses, on avouerait que les nègres n'ont pas si grand tort de tenir toujours les leurs dans la soumission. »

Dans le royaume de Juida, les FEMMES ne parlent qu'à genoux à leurs maris.

Les Tartares du Daghestan prennent des FEMMES comme des valets, par faste; plus on en a, et plus on est estimé.

Dans l'île d'Unamack, découverte par les Russes, les FEMMES sont la monnaie du commerce; le prix des ventes et des achats se calcule en FEMMES; on donne une, deux, trois ou quatre FEMMES d'un tel effet.

Droits de la FEMME.

17. Voici, disent les triades galloises, les trois choses indispensables pour une FEMME : droit de virginité, satisfaction d'injure, amende d'insulte. L'amende d'insulte est la réparation que son mari lui fera, excepté dans trois cas, savoir : s'il la bat pour avoir donné quelque chose qu'elle ne doit pas donner, pour avoir été découverte avec un autre homme, et pour avoir souhaité malheur à la barbe de son mari. La satisfaction pour l'injure est la suivante : si elle découvre son mari avec une autre FEMME, que celui-ci lui paye cent vingt-six sous pour la première offense; pour la seconde une livre; si elle le découvre pour une troisième fois, elle peut se séparer de lui sans perte de propriété. (Probert, *Lois galloises*.)

Si un homme commet un viol et ensuite le nie, qu'il y ait serment de cinquante hommes, tous Cambriens et francs-tenanciers, pour le disculper. Si la FEMME persiste dans l'accusation, qu'elle jure la main droite sur les reliques... Il y a des juges qui n'admettent nulle dénégation contre un pareil serment.

La FEMME d'un homme ne peut prêter son tamis qu'à la distance où sa voix partant du fumier peut se faire entendre. (Id.)

L'épouse du laboureur ne peut aliéner autre chose que son bandeau, ni prêter autre chose que son tamis, et encore pas plus loin que sa voix ne se ferait entendre, si elle criait de sa maison qu'on eût à le lui rendre. (Wotton. Grimm. Cité par M. Michelet.)

Supériorité de la FEMME.

18. Les anciens Germains disaient que la Divinité s'incarnait de temps en temps dans quelques FEMMES de leur nation qu'ils adoraient de bonne foi.

Les Gaulois confièrent l'administration à un sénat de FEMMES : les divers cantons en choisissaient un certain nombre; c'était par leur ordre qu'on faisait la paix ou la guerre; elles jugeaient elles-mêmes les différends qui survenaient entre les particuliers, et l'on a conservé cette clause d'un traité de paix : « Si quelque Carthaginois se trouve lésé par un Gaulois, l'affaire sera jugée par le conseil suprême des FEMMES de la Gaule. »

La dignité de chef est héréditaire par les FEMMES chez quelques peuples hurons, et si la branche régnante vient à s'éteindre, la plus noble matrone de la tribu est maîtresse du choix. Cet ordre de succession est établi en plusieurs contrées, et on a imaginé cet expédient pour que l'empire passe sûrement à un héritier du sang royal.

Les Lyciens font plus d'honneur aux FEMMES qu'aux hommes; ils tirent leurs noms de la famille de la mère, et laissent le patrimoine aux filles, non aux fils. (Le nom tiré de la mère indique seulement la promiscuité des unions et l'incertitude de la paternité.)

L'empereur de Java n'emploie jamais que des FEMMES dans les ambassades, et choisit ordinairement des veuves. On croit dans ce pays qu'accoutumées dès l'enfance à dissimuler, elles sont plus propres que les hommes à la politique.

Des FEMMES mèdes prenaient un certain nombre de maris, comme en d'autres pays les hommes ont un certain nombre de FEMMES ou de concubines. Strabon dit même que celles qui n'en avaient que cinq passaient pour mal pourvues.

Dans l'île de Ceylan, les FEMMES sont exemptes du droit de douane dans les ports et sur les passages; les terres dont elles héritent ont le même privilége, et par une loi qui est sans exemple, ce que porte une bête de charge femelle ne paye rien. Cependant, pour conserver la subordination de la nature, on défend à toutes les FEMMES, sans aucune distinction de naissance et de qualité, de s'asseoir sur un siége en présence d'un homme.

ABANDON DE LA FEMME.

19. Notre négligence à l'égard des FEMMES ressemble à la dureté : de cruels effets en résultent, qui retombent même sur nous.

Vous vous croyez bon et homme de cœur; vous n'êtes pas insensible au sort des

FEMMES pauvres ; la vieille vous rappelle votre mère, et la jeune votre fille ; mais vous n'avez pas le temps de voir ni de savoir que la vieille et la jeune meurent littéralement de faim.

Deux machines travaillent incessamment pour leur extermination : le grand atelier, le couvent, qui fabrique pour peu ou pour rien, ne comptant pas sur son travail pour vivre ; puis le grand magasin en commandite qui achète au couvent, et détruit peu à peu les petites boutiques pour qui travaillait l'ouvrière. A celle-ci, restent deux chances : la Seine, ou de trouver le soir un misérable sans cœur qui profite de la faim.....

Les hommes reçoivent de la charité publique à peu près autant que les FEMMES. Cela est injuste. Ils ont infiniment plus de ressources. Ils sont plus forts, ils ont des travaux plus variés, plus d'initiative, d'entrain, de locomotion, si l'on peut dire, pour aller chercher du travail.

L'homme peut aller et venir. La FEMME reste là et meurt.

Elles meurent sans bruit, décemment, solitairement. On ne les verra jamais descendre de leur grenier dans la rue pour promener la devise : « Vivre en travaillant, ou mourir en combattant. »

Elles ne feront pas d'émeutes ; on n'a rien à craindre d'elles..... Et c'est pour cela justement que nous devons d'autant plus les secourir. N'aurons-nous donc d'entrailles que pour ceux qui nous font peur ?

Hommes d'argent, s'il faut que je vous parle votre langage d'argent, je vous dirai que dès qu'il y aura un gouvernement économe, il ne craindra pas de dépenser pour les FEMMES, pour les aider à se soutenir et à travailler.

Non-seulement ces FEMMES maladives encombrent les hôpitaux, y vont et reviennent sans cesse, mais les enfants qui sortent de ces pauvres créatures épuisées, s'ils ne meurent aux Enfants-Trouvés, seront comme leurs mères ; ils seront les hôtes habituels des hôpitaux. Une FEMME misérable, c'est toute une famille de malades en perspective.

Philosophes, physiologistes, économistes, hommes d'État, nous savons tous que l'excellence de la race, la force du peuple, tient surtout au sort de la FEMME. Celle qui porte l'enfant neuf mois, le fait bien plus que le père. Les mères fortes font les enfants forts.

Nous sommes tous et nous serons pour les FEMMES éternellement débiteurs. Ce sont des mères, c'est assez dire. Il faudrait être né misérablement et dans la damnation pour marchander sur le travail de celles qui sont toute la joie du présent et le destin de l'avenir. Ce qu'elles font de leurs mains est très-secondaire, c'est à nous de travailler. Que font-elles ? Elles nous font... c'est un travail supérieur. Être aimée, enfanter, puis enfanter moralement, élever l'homme (ce temps barbare ne l'entend pas bien encore), voilà l'affaire de la FEMME.

Fons omnium viventium! Qu'est-ce qu'on ajoutera à cette grande parole ?... (Michelet.)

LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE.

20. Combien voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? disait en parlant de son maître l'infâme Judas, le type du juif maudit. On lui promit trente pièces d'argent, et il vendit à ce prix le baiser qui devait donner la mort à un Dieu.

Combien veux-tu me donner, dit la FEMME dans la société moderne, et je me livrerai à toi ?

On lui promet un peu d'or, on lui fait sonner aux oreilles un peu d'argent, que dirai-je ? on va jusqu'à lui jeter dans le ruisseau quelques pièces de cuivre crasseuses et vertes ! La FEMME se baisse, les ramasse, vous sourit, et subit le baiser, plus déplorable encore, qui tue tous les jours en elle la pudeur, cette divinité de la FEMME, qui, tous les jours sacrifiée, souffre et pleure toujours.

Pour le même prix, si cela amuse mieux, on peut aussi lui cracher à la figure ; elle n'en sera pas plus offensée.

Et cette FEMME qu'on traite ainsi, née de Pierre plutôt que de Paul, elle pouvait être notre sœur : née un peu plus tôt, elle pouvait être notre mère, et jamais elle ne nous a offensés.

N'importe, c'est une misérable, et l'on peut tout lui faire ; il faut qu'elle mange, elle a faim. Ce mot-là seul explique tout.

Les maisons où se fait ce hideux trafic de chair humaine et de honte ont été récemment repeintes à neuf, et portent maintenant au milieu du front leur numéro pour enseigne.

Ces établissements payent un droit à la police, sont classés et numérotés, et ont des dossiers au Bureau des mœurs.

Ce sont, comme on voit, autant de succursales d'une maison-mère, qui, elle aussi, badigeonne son extérieur, se fait une moralité hypocrite de ses fenêtres à verre dépoli, et mérite de porter un chiffre sur le front, puisqu'elle n'a pas autre chose dans le cœur.

Cette grande maison infâme, c'est la société tout entière !

Pères de famille qu'on dit honnêtes, osez donc soutenir que vous ne vendez jamais vos filles !

Que ce soit sous un nom ou sous un autre, que ce soit avec honneur ou avec infamie, que ce soit pour plus ou moins d'argent, que ce soit à un seul misérable ou à plusieurs, qu'importe, si l'intérêt seul intervient dans l'alliance que vous leur imposez ?

Pères de famille qui agissez ainsi, fermez bien votre fenêtre, faites-en dépolir les vitres pour que les scènes d'intérieur échappent à la pitié et à l'indignation publiques ; puis écrivez en gros chiffres le prix que vous voulez de votre enfant, et affichez le numéro à votre porte, afin que les infâmes qui ont de l'argent sachent qu'il y a là une âme et une chair à vendre.

Je m'adresse au père, car je ne veux pas admettre qu'une mère puisse consentir jamais à livrer ainsi sa fille.

Dans notre société malheureuse, la FEMME est paria de naissance, serve de condition, malheureuse par devoir, et presque toujours il faut qu'elle choisisse entre l'hypocrisie et la flétrissure.

On va sans doute se récrier qu'il est de dignes FEMMES, de saintes FEMMES, contentes de leur sort, parfaitement honorables et justement honorées.

Oui, je le sais, ce sont de sublimes martyres ; elles sont contentes comme Silvio Pellico était content dans sa prison dure.

Elles ne paraissent pas souffrir parce que leur dignité est plus grande que leurs douleurs, ou parce que jamais elles n'ont songé à leurs droits méconnus, ou

parce qu'elles préfèrent la tranquillité de la résignation aux angoisses de la lutte.

Mais demandez à ces anges de la terre si elles ont jamais aimé ; elles vous répondront en regardant le ciel !

Demandez-leur si elles sont vraiment heureuses ; elles vous répondront avec la Julie de Rousseau : « Mon ami, je suis trop heureuse ; mon bonheur m'ennuie. »

Eh bien, non, vous dis-je, vous n'êtes pas heureuses, car vous n'êtes pas dans la vie pour laquelle Dieu vous a créées.

Vous êtes étiolées, étouffées, faussées, découragées, et vous vous résignez ; c'est bien ; mais votre tâche reste à faire.

Le Christ a dit que le royaume des cieux souffre violence.

Il est facile de céder, il est facile de se taire, lorsqu'à ce prix on doit être tranquille et honorée.

Oh ! si vous saviez ce qu'il en coûte pour protester ; si votre faible cœur avait seulement rêvé cette lutte contre un monde où personne ne vous encourage et où tout vous écrase !

Vous vous demanderiez ce qu'il faut de courage pour affronter un pareil martyre !

Eh bien, moi je vous dis que le martyre est plein de félicités amères, mais immenses ; qu'il y a un triomphe dans la lutte, et que la paria ne changerait pas son sort contre celui de la plus enviée d'entre vous ! (Flora Tristan.)

LA FEMME ET LES ANGES.

21. Les anges rebelles furent précipités du ciel, et vinrent, comme de simples mortels, habiter sur la terre. A la vue seule des FEMMES, ils devinrent fous... d'amour. « Les enfants de Dieu, dit la Genèse, voyant que les filles des hommes étaient belles, » prirent pour leurs FEMMES celles d'entre toutes ces filles qui leur avaient plu. »

La croyance d'un commerce entre les anges et les FEMMES, fondée sur une fausse version d'un texte de la Genèse, est une de ces extravagantes idées de saint Justin et d'autres Pères, qui montrent combien ils étaient encore peu dégagés de la grossièreté de la mythologie païenne, et qu'à beaucoup d'égards leur ciel n'était que l'Olympe sous un autre nom. Cependant nous aurions de la peine à leur en vouloir pour cette erreur, quand nous songeons que c'est peut-être à leurs anges amoureux que nous devons le monde fantastique des sylphes et des gnomes, et que nous aurions été privés du poème délicieux de Pope, si la version des Septante eût rendu correctement le texte de la Genèse.

ÉCHELLE SOCIALE.

22. Dans les temps de barbarie, les FEMMES sont esclaves ou servantes.

Aux premières lueurs de la civilisation, elles deviennent nos ménagères, puis nos compagnes.

Plus tard, elles sortent de leur maison et s'associent au monde par les talents d'agrément, et à leur mari par le développement de l'intelligence.

Enfin, lorsque la société, parvenue à une civilisation plus parfaite, sans perdre ses formes aimables, reconnaît les droits de l'homme, la FEMME prend place dans l'État : elle est à la fois ménagère, compagne et citoyenne ; elle est complète.

Ainsi la place que les FEMMES occupent dans la société nous donne l'histoire de la civilisation du monde !

Des temps sauvages,
Des temps d'Homère,
Des républiques grecque et romaine,
Du moyen âge,
Du siècle de Louis XIV,
Et du nôtre,

époques de régénération: les FEMMES doivent s'y élever à la première des magistratures par le simple accomplissement de leurs devoirs comme épouses et comme mères de famille. (Aimé Martin.)

LA FEMME ET LE SERPENT.

23. Dans son livre de *la Mort avant l'homme*, M. Roselly de Lorgues donne une explication scientifique du sort misérable des FEMMES dans la plupart des contrées. Il l'attribue aux rapports qu'eut avec le fameux serpent notre grand'mère Ève. Voici comment s'exprime à cet égard l'écrivain le plus érudit et le plus rigoureux du parti catholique:

D'abord cet idiome patriarcal que parlaient les héritiers spirituels de Sem, fils aîné de Noé, exprimait par les racines du nom de la FEMME les idées d'*oubli* (celui de la défense de Dieu), de *séduction*, de *diable*, et même de *vanité*. Dans les caractères primitifs, le nom chinois d'Ève, LOUY-TSOU, voulait dire: « celle qui lie les autres dans son propre mal; » ses racines renferment encore les idées de *souillure*, *infirmités*, *larmes*, *contagion du mal*. Le vieux proverbe dit: « N'écoutez pas la FEMME; » la glose ajoute: « Ces paroles indiquent que la perversion de la FEMME a été la première source et la racine de tous les maux.» Les commentaires Tching-kiai confirment cette explication. Un passage du Chi-king est fort précis à ce sujet: «Notre perte ne vient point du ciel; c'est la FEMME qui en est cause.» Il est dit encore: «Tout nous était soumis; c'est la FEMME qui nous a jetés dans l'esclavage. » Aussi, dans le Céleste-Empire, la FEMME expie-t-elle par l'asservissement de l'esprit et la gêne des pieds, par la séquestration et la passiveté perpétuelle, sa trop grande part d'action à notre infortune. Chez les Mantchoux, mainte maxime, nullement courtoise, rappelle à la FEMME nos justes griefs, et la réduit à l'obéissance.

En souvenir des maux qu'elle a causés, la loi indienne maintient l'antique malédiction contre la FEMME. On retrouve dans tout l'Orient une rancune peu chevaleresque déguisée sous quelque proverbe. Le dicton vulgaire, « telle mère, telle fille,» était pris en mauvaise part. Dans la Palestine, il se disait: « Comme le ver s'engendre dans les vêtements, ainsi l'iniquité de l'homme vient de la FEMME. »

Ne pouvant oublier que la FEMME a perdu le genre humain, la poésie antique ne se résout jamais à lui accorder un beau rôle. On voit clairement dans Homère qu'il s'agit de prendre Troie, de ravoir Hélène, non pour l'honneur de la posséder et de la servir, mais pour la rendre à son seigneur et maître, Agamemnon, roi des rois. La beauté d'Hélène n'empêche pas les Grecs et les Troyens, ces irréconciliables ennemis, de s'entendre pour la maudire, puisqu'elle cause tant de malheurs. — Malgré son amour, Achille traite Briséis en espèce inférieure.—Dans la poésie mythologique, la FEMME est toujours une occasion de mésaventure. Calypso va retarder le retour d'Ulysse.— Circé

va perdre les compagnons de ce héros. — Didon menace d'être un obstacle à la fortune d'Énée. — Les anciens ne peuvent se défaire entièrement du souvenir de notre déchéance. S'ils placent la FEMME dans le ciel, sa curiosité nous sera fatale. — Pandore apportera la boîte des maux ; — même la sœur du maître des dieux les surpassera en malice, en astuce. On lui prêtera mille défauts, et, pour emporter son char sublime, le paon, l'oiseau discord du désaccord, l'emblème de la vanité, que ses parures font retomber à terre quand il prétend voler.

Pour notifier authentiquement à la FEMME sa dépendance, le mariage même, cette institution toujours religieuse, consacre contre elle, dans ses formules, la violence ou l'avilissement. Quand la future épouse n'est pas arrachée de force, comme une proie, un butin dont la propriété dès lors n'est plus contestable, elle est marchandée et payée ainsi qu'une génisse qu'on emmène. La dernière des trois solennités du mariage, chez les Romains, était une feinte violence. — Chez les Chamites d'Afrique, le rapt convenu et le payement stipulé sont les deux modes des Justes-Noces. — Dans le pays de Bunda, des Mandingues, et par toute la Nigritie, le rapt simulé est une formalité sacramentelle. La formule du rapt se trouve chez les Américains. Dans l'Araucanie, le père qui vient d'accorder sa fille en mariage, lui donne une commission et lui désigne sa route. Le mari, posté en embuscade avec ses amis, l'enlève et la porte dans sa cabane. Aux Vieilles-Indes, jamais la FEMME ne peut obtenir l'honneur de manger avec son mari. Dans la jeune Océanie, à Noukahiva, aux îles Washington, etc., non-seulement elles ne peuvent prétendre à cette faveur, mais il y a même des mets permis aux hommes, et qui leur sont absolument interdits. En Nubie, pour oser toucher à la tasse ou à la pipe de son mari, la FEMME est rudement châtiée. Dans le royaume de Loango, pendant le repas de son seigneur, la FEMME se tient debout à l'écart, et c'est en s'agenouillant qu'elle lui adresse la parole. Par toute la Nigritie, les soins de l'allaitement, la préparation des aliments et des liqueurs, les soins du foyer, l'entretien des vêtements ne sont pas comptés ; c'est encore à la FEMME de cultiver le tabac, d'extraire l'huile du palmier, de broyer le millet, de fournir la case d'eau et de bois. Tandis que son mari dort nonchalamment, elle doit le garantir avec respect de la piqûre des mouches. Durant les marches, les fardeaux lui sont échus de plein droit.

Les Gallas laissent leurs FEMMES fendre péniblement la terre, labourer, semer, faire la moisson, battre et recueillir le grain. Cette condition de dur labeur est rigoureusement imposée à la FEMME, autant dans le Congo, la Guinée, la Sénégambie, le Bénin, qu'au Bornou, à Bambara, aux côtes d'Ajan, de Zanguebar, à Mélinde, dans le Mataman comme dans la Cafrerie. Partout où le signe de l'affranchissement, de la réhabilitation n'est pas arboré, la FEMME demeure sous le poids de la réprobation antique.

Ne croyez pas qu'elle subisse la loi de la force. Ce n'est point sa faiblesse que l'on opprime, c'est son sexe ; c'est la misère dont elle fut l'occasion qu'on humilie. Car l'enfant n'est point asservi de la sorte. Parce que la FEMME a lié l'homme dans son propre mal, l'homme fait peser sur elle la peine du travail. Il lui rejette sa condamnation, comme jadis il l'avait chargée de sa faute, au moment de l'interrogatoire divin. Des générations actuelles, en opprimant la FEMME, n'en savent pas le motif. Elles suivent les mœurs établies, elles continuent ce qui était. Mais approfondissez les causes, examinez les us antiques, remontez aux primitives annales.

et vous aurez l'origine de l'abaissement de la FEMME. « Notre perte ne vient point du ciel ; c'est la FEMME qui en est cause. »

Ce mépris profond pour la FEMME n'étant point dans la nature tient nécessairement à l'histoire. Ni la physiologie ni la morale n'en donnent l'explication. On le trouve en Amérique aussi entré dans les usages qu'en Asie. Un simple fait, jeté en passant et sans inductions, dans un des premiers écrits sur l'Amérique, en dit assez à cet égard. Il s'agit d'un sinistre arrivé à Quahutemallan : « Un Espagnol estât cheu auec sa FEMME soubs une grosse traine, veid passer un More qu'il ne cognoissoit point, il le pria d'oster de dessus luy cette traine, et de luy aider à se leuer. Ce More (qui sans doute se souciait peu d'obliger un Espagnol) luy demanda s'il estait moralès, etc., et l'autre luy ayant respondu qu'ouy, il leua la poutre, osta le mary de là et laissa noyer la FEMME, et puis s'en alla courant par l'eau et par dedans la bourbe. » Le « Ce n'est rien, c'est une FEMME qui se noie, » est ici pratiqué avec une bonhomie moins fine, mais plus vraie que celle de Jean La Fontaine. L'Indien ne faisait pas de fables. Sa courtoisie nous rappelle la délicatesse de procédé des fellahs envers les dames de leur maison. Dans les crues subites du Nil, ils s'occupent d'abord des troupeaux, puis ils sauvent les enfants ; les vieillards viennent ensuite, et, quand tout est en sûreté, ils se souviennent des FEMMES.

Aux États-Unis, à l'époque où les envoyés des peuplades, dont les visages-pâles achètent annuellement la paix par des présents, retournent à leurs nomades foyers, emportant leurs tributs, on voit une foule de pirogues remonter le fleuve majestueux. Les hommes fument paisiblement leur calumet, couchés au fond de l'esquif que tirent à la cordelle les FEMMES excédées de fatigue, portant à leur mamelle leur enfant, et sur la tête les outils, les ustensiles, les instruments de pêche. C'est pitié de voir ces malheureuses, dont pas une n'ose murmurer, aux heures de halte, étendre les filets, couper des broussailles, préparer le repas de leur oisif seigneur, et le servir docilement. A travers les forêts virginales gémissent de vieilles douleurs. Les souffrances de la FEMME sont plus multipliées que ses grossesses, que les cils de ses paupières, baignées si souvent de larmes.

Chez les Mohawks, et en général dans les tribus de chasseurs, la FEMME est obligée d'aller chercher et de rapporter, comme un chien, le gibier qu'a tué le mari. Celui-ci, en le chargeant sur ses épaules, croirait déroger à sa dignité. Que ce soit un chevreuil, un orignal ou un ours, la FEMME, aidée de ses compagnes, et ployant sous le fardeau, doit le rapporter du sein de la forêt à la case où se repose victorieusement son maître. Le mépris pour la FEMME est tel, que l'acte d'émancipation de l'enfant se constate sur la face et le dos de sa mère. Le jour où il a quinze ans, il doit l'insulter et la battre. Chez d'autres nations, plus grossières encore, la FEMME, vraie bête de somme, peut être échangée, vendue, brocantée au gré du mari, même tuée et mangée s'il la juge de bonne chair (1). A part quelques tribus où les sachems ouvrent leur conseil aux matrones, l'abjection de la FEMME est instituée par la coutume des ancêtres.

Ce dédain est commun aux deux Amériques. Le sauvage semble se venger ainsi

(1) C'est ainsi que, chez les Yquiaviates, au rapport d'un missionnaire, un mari, mécontent de la science culinaire de sa FEMME, qui d'ailleurs était fort dodue, la tua et la servit à ses amis dans un festin, pour s'indemniser, dit-il, par cette aubaine, de l'ennui que lui avait causé son inexpérience en cuisine. (*Lettres édifiantes.*)

de sa dégradation. Plus il est abruti, plus il fait peser sur la FEMME l'abaissement dont elle est l'origine. Dans toute l'antiquité, la FEMME est l'objet d'un ressentiment ou d'une défiance. Dans la partie la plus civilisée du monde, elle endure perpétuellement la suspicion, la dépendance. On l'enferme, on l'encage; et si elle se plaignait de son sort, on lui en apprendrait facilement la cause: des maximes populaires et des textes religieux consacrent son souvenir.

Dans les contrées barbares, cette malheureuse condition empire encore. Au dédain et à l'infériorité sous le toit domestique, s'ajoutent les fatigues, les travaux pénibles, les corvées de l'extérieur. On n'a point de livres, mais on conserve des pratiques d'une énergique signification. Ici, à la naissance de l'enfant, le mari se couche comme en un grand malheur; l'enfant et la case entière sont soumis à la purification de l'eau. Là, avant que l'enfant soit né, aux premiers signes de la première grossesse, la FEMME est conduite dans un lugubre cérémonial vers le grand baptistère du globe, la mer; et le long du trajet, les imprécations, le sable, les ordures, la terre et la boue pleuvent sur elle, en souvenir de la souillure ineffaçable. A défaut d'écrits, la véritable source de cette animadversion est gravée sur la pierre. Les rapports de la FEMME avec le serpent, conservés à jamais dans les racines de son nom en hébreu, reparaissent aussi dans la magie des jongleurs sauvages. Sous un nom mystique, Ève figure avec le serpent. Au Mexique, la peinture nous montre Cihuacohuatl, la mère du genre humain, auprès du serpent qui semble lui parler. La croyance des Américains n'est pas moins fondée que celle des Saxons pour représenter le péché sous les traits d'une FEMME, et que celle des Romains et des Francs, pour donner à la mort le sexe de la FEMME, qui l'introduisit dans le monde.

La tradition qui caractérisa si énergiquement la faiblesse de la FEMME, fut également expressive à l'égard de son séducteur. Il a reçu un titre remarquable par la conformité de sa racine, dans les principales langues de l'Asie. Généralement, en oriental, le nom de Satan signifiait, par sa valeur hiéroglyphique, dans sa première partie, la primitive beauté, et dans la seconde partie, la superlative laideur de l'archange rebelle. — Le démon a été appelé l'antique serpent. Et le serpent a été nommé le menteur. — Le nom de Schein, donné au serpent génésiaque des Indous, est celui de Scheitan ou Shatan, également appliqué par les Arabes au serpent et au démon. — Même chez les Grecs, le nom du diable renferme la calomnie. — La cosmogonie des Perses le nomme par son vrai titre: Ahriman le Menteur.

Dans le Schah-Nameh, l'image du serpent servant à l'esprit du mal est nettement tracée. Sous les noms de Djemschid, d'Iblis et de Zohak, le penseur Firdousi nous retrace la déchéance.

Il est clair que le serpent figura sous un titre et pour une part quelconque dans cet acte mystérieux dont la scène fut le paradis de la terre, et les spectateurs les intelligences du ciel, puisque sur tout le globe, par toutes les nations et les contrées, le serpent est pris pour le signe de la perfidie, du mensonge et de la mort. Bien plus, dans la savante Égypte, il signifiait la science du bien et du mal. Vouloir énumérer les signes, les coutumes, les rites de vénération ou d'horreur dont il est l'objet, serait passer en revue tous les peuples et tous les cultes éteints ou vivants. Les bornes de cette dissertation nous interdisent ce tableau, du reste assez curieux. Il n'est ni royaume ni peuplade qui ait pu s'exempter d'honorer ou de haïr ce symbole. Pourquoi attacher à cette forme une telle importance? Pourquoi l'adoption simul=

tanée de cette image dans la religion du vrai Dieu et dans le paganisme? N'entre=voyez-vous pas dans cette ubiquité quelque chose d'extraordinaire? Pourquoi le ser=pent figure-t-il dans les doctes sanctuaires de Memphis comme sous la hutte du jon=gleur de l'Ohio et du lac Érié? Si l'histoire de la déchéance était de pure invention, serait-elle, ainsi que la tradition sur le déluge, commune à toutes les régions habi=tées? Les sauvages du Grand-Lièvre, de la Tortue, des Longs-Couteaux, sont-ils allés la chercher dans la Grèce, la demander à l'Iran? Puisque les nations sépa=rées par la mer immense, le langage et l'orgueil plus infranchissables; n'ont pu se la communiquer, il faut donc qu'elle vienne de plus loin, et soit antérieure aux migrations primitives, pour avoir été ainsi emportée dans les cinq parties du monde.

Si la déchéance n'était qu'une poétique composition, l'inventeur aurait naturelle=ment cherché quelque analogie entre la FEMME et son conseiller. Peut-être, un chat félon qui s'endort sur ses genoux ou se pelotonne à ses pieds; quelque bel oiseau bien mélodieux, bien menteur; un bengali à l'amoureux ramage, ou un moqueur au séduisant babil, ce qui ne l'eût point effrayée. On aurait pu lui adresser un écu=reuil musqué, coquet, follet, ou un singe courtisan, rusé diplomate qui, après maintes courbettes et mille protestations, non content de médire du Créateur et de le rabaisser avec adresse, aurait lui-même, cabriolant sous l'arbre, cueilli le fruit défendu et donné facétieusement l'exemple d'y mordre. Il eût ainsi obtenu par le rire et la drôlerie ce que le cœur et la raison interdisaient. Ce genre de faiblesse, qui appartient spécialement au caractère de la FEMME, aurait encore mieux justifié la colère de nos aïeux contre la mère du genre humain. Alors le mutisme du singe, qui, malgré son appareil laryngien exactement semblable au nôtre, ne parle pas, serait expliqué par la condamnation à perdre la parole. En outre, son caractère morose et colérique, sa maussade taciturnité, ses entreprises violentes à l'égard des FEMMES, l'impudence de son regard et de ses gestes, ses prétentions à faire l'homme, sembleraient d'autant mieux justifier ce récit, qu'anciennement il courait des bruits sur son compte. Certains naturalistes prétendaient qu'il regrettait son premier état, et croyait la terre faite pour lui uniquement (1).

Dans leurs fabulations, les Grecs font parler des chevaux et des aigles ; les Arabes, des dromadaires et des lions; les Persans, des rossignols et des roses; moins élégante, l'école italique donnait pour auditeurs à Pythagore un bœuf et un ours. Mais comment a-t-on choisi le serpent, précisément celui d'entre les animaux dont la FEMME a le plus d'horreur? Pourquoi, dans les divers récits des peuples, est-ce inva=riablement ce reptile, et jamais un autre intermédiaire, qui sert au conseil diabolique?

C'est qu'ici l'invention n'a rien à prétendre. Ne voyez=vous pas s'évanouir la liberté de la fiction, et s'enchaîner un thème sévère et terne, bref et fatal comme le sort déplorable qu'il perpétue au souvenir? Tout récit d'invention humaine garde l'empreinte de son origine, les couleurs du sol paternel; mais celui-ci n'est ni oriental, ni atlantique, ni occitanien, ni polaire, et ne porte nul caractère de fan=taisie et d'imaginaire création. Il se tient roide et sérieux. Il a pu paraître mesquin,

(1) Bontius, médecin en chef à Batavia, parle du singe comme d'un *homme muet*. Le docte Linné l'appelle *homme nocturne*. Il croit qu'il pense, et parle par gestes. Gassendi a pris, nous ne savons où, que l'*homme sylvestre*, bon musicien, excelle particulièrement sur la flûte et la guitare. Il eût été moins irrationnel d'en faire un professeur de danse qu'un maître de chapelle.

puéril et même grotesque, bien qu'il soit dans la réalité profonde et lamentable. Certes, ce n'est pas du moins en flattant l'imagination, le cœur ou l'amour-propre, qu'il a réussi à s'accréditer. Pour un conte, quoi de plus mal imaginé? Mais la naïveté de cette histoire, son dénûment d'originalité et de coloris, est la démonstration même et la garantie de sa véracité. C'est ici que le *credo quia absurdum* nous découvre sa profondeur. Si l'essence de cette narration ne recélait pas une intime vérité, serait-elle devenue universelle? Retrouvez-vous ainsi la conquête de la toison d'or, la prise de Troie, les figures homériques également conservées à la Terre de Feu, aux rives du fleuve Jaune ou de la mer Vermeille? Le poème de Job, cette admirable parabole sur la Providence et sur l'humanité, est-il devenu familier à l'Afrique et à l'Océanie?

La réalité du récit de la chute, et l'authenticité de sa date, se démontrent l'une par l'autre. Remarquez ceci: dans les annales de l'univers, deux événements sont seulement présents aux souvenirs des nations: — la punition de l'homme par la déchéance, — et celle de l'humanité par le déluge. — D'où descend cette prérogative, ce privilége d'universalité et de perpétuité? Pourquoi seuls subsistent-ils les mêmes partout?

C'est que ces deux événements précèdent la formation des familles postdiluviennes. Leur réalité matérielle est justifiée par l'unité de leur tradition; cette unité, par l'universalité des récits; et cette universalité, expliquée par sa date, dont la garantie est l'universalité même. Ces preuves se confirment réciproquement. D'abord, ne touchant point aux récréations de l'esprit, ces deux catastrophes n'ont pu s'inventer à plaisir. Ensuite, on n'a pu les répandre, dès qu'il n'y a plus eu contact, dès que les peuples, se séparant, eurent cessé d'avoir les mêmes lèvres et une seule langue, comme dit l'Écriture. On ne saurait leur assigner un lieu de naissance ou un auteur, pas même Moïse, le plus antique des historiens. Le dogme de la déchéance lui est tellement antérieur, qu'on en voit les traces déjà vieillies dans les principes et les racines de cette langue patriarcale que parlait sa mère, esclave en Egypte. Et d'ailleurs, son antiquité seule explique son universalité. C'est parce qu'il a précédé la séparation des grandes souches de la famille humaine que vous le retrouvez le même sur tous les points du globe. Et cette universalité, à son tour, confirme son antiquité. Forcément il préexista au temps où les peuples élevèrent, en signe de leur dispersion, cette Babel, tour gigantesque dont l'image, retrouvée naguère par delà l'Océan, sous les Andes américaines, et jadis familière dans le royaume de Tezcuco, s'est conservée vivante en Asie, dans l'écriture d'une nation primitive encore aujourd'hui, y rappelle cette séparation, et signifie *Adieu!*

Les peuples ont oublié la description des aspects formidables du globe après le dernier cataclysme, les vestiges du monde antédiluvien, les hardis travaux et les luttes colossales des premiers jours, qui soumirent à l'homme la terre purifiée. Ils n'ont emporté que l'histoire humiliante de deux châtiments. Car les nations, ainsi que les enfants, oublieuses des récompenses, n'ont la mémoire longue que pour les punitions. Cette circonstance n'est pas sans quelque valeur historique.

Voilà comment le serpent fut renommé sur la terre. La part qui lui fut donnée dans la cause de notre malheur a seule fait son importance. (Roselly de Lorgues. *De la Mort avant l'homme.*)

LES FEMMES DE L'EUROPE.

24. ..... Me voilà presque à la fin de ma tournée d'Europe, mon ami. Vous savez quel était l'intérêt principal qui me conduisait. Après avoir bien examiné les FEMMES de tous les pays, je finis par conclure qu'à quelques nuances près, qui tiennent aux lois, aux usages de leur patrie, elles sont partout les mêmes. Autant les hommes diffèrent entre eux, autant les FEMMES se ressemblent. Certes, rien n'est plus opposé qu'un Anglais et un Italien, tandis qu'une Italienne et une Anglaise, bien qu'elles diffèrent, se rapprochent mille fois davantage. D'abord, dans les qualités essentielles, vous trouvez chez les FEMMES de différentes contrées des points de ressemblance presque généraux. Humanité, patience, tendre pitié, douceur, courage inspiré par le sentiment dans les grandes circonstances, voilà de ces vertus que l'on est sûr de rencontrer partout chez les FEMMES. C'est plutôt dans leurs différences que dans leurs qualités qu'elles varient entre elles. La raison en est simple : leurs qualités leur viennent de la nature ; leurs défauts sont communément le fruit des vices d'éducation, des lois, des usages ; c'est plutôt à nous qu'à elles qu'il faut nous en prendre, puisque les hommes gouvernent. Ainsi l'Angleterre étant mieux régie que l'Italie, les FEMMES y valent mieux ; mais, quelle que soit l'influence du gouvernement, vous êtes sûr de trouver dans une Italienne, comme dans une Anglaise, les qualités principales qui sont le caractère distinctif de son sexe. C'est par la douceur naturelle des FEMMES et l'habitude de soumission dans laquelle elles rappellent à nos regards ces marbres purs qui sortent de la terre pour prendre les formes que nous voulons leur donner, qu'on doit juger les FEMMES : le ciseau d'un artiste maladroit peut en faire un mauvais usage, sans avoir le pouvoir d'altérer les qualités qui leur sont propres. Les FEMMES sont donc partout, en quelque sorte ce que nous les faisons. Sous ce rapport, rien ne les distingue dans les pays que j'ai parcourus ; cependant, en les observant avec une attention suivie, j'ai cru remarquer que les gouvernements avaient plus d'action sur elles que le caractère des hommes. Dans la France seule, où la société est un art, il s'est fait un tel amalgame de l'esprit, des goûts et des passions des hommes et des FEMMES, que le caractère des hommes agit directement sur elles.

Un Anglais, par ses habitudes, par son goût pour les affaires, a soumis sa FEMME aux détails sérieux de la direction de son ménage, et par là il a donné plus de gravité apparente à ses formes. Plus penseur que dissertant, surtout avec les FEMMES, il a établi entre son épouse et lui plus de rapports de puissance que de tendresse, plus d'abandon que de confiance, plus de passion secrète que d'union de pensées, d'attrait et d'opinion.

En France, au contraire, où le caractère plus léger des hommes les porte à réfléchir presque tout haut sur leurs projets, même devant ceux qui dépendent d'eux, un époux, par le besoin continuel de communiquer ses idées, d'en recevoir d'autres, d'en faire un échange perpétuel, identifie sa FEMME, sans le vouloir, à tout ce qu'il pense. Son but est bien de commander, d'être le maître ; mais il a mis l'esclave dans sa confidence. Soit qu'elle soit du même avis, soit qu'elle s'y trouve opposée, elle est dans son secret. S'aiment-ils tous deux, l'union de leurs âmes, de leurs pensées, est parfaite. Ne s'aiment-ils pas, il y a au moins une communion d'idées qui ressemble à la confiance. Ce n'est point cette séparation morale de l'esclave au

maître que l'Anglais établit. Le Français avertit sa compagne de sa puissance, la discute avec elle ; par ce moyen, il peut l'altérer sans doute ; du moins, elle s'établit avec plus de forme. Il en est de même des opinions de tout genre. En France, il existe entre les deux sexes une communication habituelle. Aussi les FEMMES parlent, réfléchissent, décident de tout, des choses les plus frivoles comme des plus importantes. Elles sont plus associées à la pensée des hommes, qui finissent toujours par faire les lois de leurs maisons ; mais, comme ce n'est que par le souvenir de la force qu'ils y parviennent, l'instant de lutte renouvelée, qui s'établit sans cesse entre les deux sexes, laisse à l'esprit des FEMMES l'empreinte du caractère que les hommes leur ont communiqué. Je le répète, ce n'est qu'en France que cette réaction se remarque, parce qu'il n'existe aucun point d'isolement entre les hommes et les FEMMES ; tandis qu'autre part, et surtout en Angleterre, il y en a mille. De plus, en France, les FEMMES étant les arbitres de la mode, les usages leur sont presque soumis, et l'on a vu souvent avoir recours à elles dans des temps de crise, comme *la Fronde*, pour faire recevoir des choses que la puissance ne pouvait établir. Dans tous les temps, les FEMMES ont suivi en France l'impulsion donnée par les hommes, de s'identifier avec leurs systèmes comme avec leurs passions. Elles ne s'amusent pas plus des affaires que des plaisirs ; et, si elles ont besoin d'être mêlées à tout, les hommes ont la même impossibilité de se passer d'elles.

Voilà ce que l'on ne remarque dans aucun autre pays de l'Europe, même dans ceux où elles montent sur le trône à leur tour.

Il est encore un autre pays distingué par une nuance particulière; c'est la Pologne. Là, les FEMMES, conduites par une volupté plus raffinée, plus aimables qu'en Italie, sont bien forcées d'avoir les hommes pour but de leurs séductions; mais, moins soumises que partout ailleurs, soit à raison de leurs richesses, soit par le propre de leur caractère, elles ont un rôle plus indépendant, une existence personnelle qui tient à leur charme particulier. Elles ont en général de la grâce et de l'imagination : la grâce captive d'abord, et l'imagination fait faire ensuite aux têtes qu'elle embrase tout le chemin qu'elles veulent. Une étincelle de ce don céleste est venue tomber sur leur froide patrie, et la plus charmante partie des habitants s'en est emparée. En Pologne, il n'y a point de poëtes, il n'y a point d'artistes ; mais il y a des FEMMES qui rêvent aux arts, qui chantent avec une voix charmante les stances du Tasse, et qui récitent les vers de Delille. Elles se sont dit que l'amour était pour les FEMMES ce que la gloire était pour les hommes. Se faire aimer est leur plus doux penchant et le premier besoin de leur vie. C'est plutôt de l'enivrement qu'elles inspirent que de vrais sentiments. Le privilége d'allumer de grandes passions n'appartient qu'aux âmes fortes qui peuvent donner tout ce qu'elles peuvent recevoir. Cette véritable passion, dont il court tant de parodies dans la société, appartient à tous les pays, et peut se trouver dans tous les climats ; mais elle n'est sentie que par les âmes nées avec une sensibilité exquise, susceptibles d'enthousiasme et de profondes émotions. Les FEMMES qui n'ont que de la grâce, de l'esprit, quelques charmes et de la coquetterie, inspirent des goûts qui prennent la couleur de l'amour, et qui s'effacent aussi rapidement que les fleurs éphémères. Quant aux FEMMES à imagination, elles aident d'un autre charme un sentiment d'une nature différente, qui ne vit que d'enthousiasme ; et voilà pourquoi le sentiment qu'inspirent les Polonaises ressemble à de l'amour ; mais peut-être est-il plutôt de la volupté. Elles sont ado=

rables par les souvenirs qu'elles laissent, par les espérances qu'elles donnent; elles savent tout embellir de cette magie qui a quelque chose de vague, d'indéterminé : elles aiment la nature, sans être naturelles; mais leur art devient presque simple par sa perfection. Il y a un abandon charmant dans leurs manières; elles accordent avec une grâce qui n'est pas celle des Françaises, qui semble leur avoir été révélée par la nature, source inaltérable de tout ce qui est bien, de tout ce qui doit plaire. Elles n'ont pas dans leurs salons cette monotonie de convenances qui tyrannise la conversation par des règles formelles, et prescrit à peu près les mêmes mots, comme les mêmes usages, une fois adoptés. Mollement couchées sur leurs divans, elles ont autant d'attitudes différentes que de costumes. Leur conversation n'est peut-être pas aussi spirituelle que celle des Françaises, mais elle est plus piquante par son originalité. Une FEMME dont la pensée voyage sans cesse, qui laisse errer ses idées d'un objet à un autre, qui voit au même moment, des yeux de l'imagination, les sites enchantés de l'Italie et les effrayantes beautés de la Suisse; qui a l'art ou la bonne foi de mêler l'enthousiasme à tout ce qu'elle dit, cette FEMME-là a mille moyens de plus que les autres de plaire et de charmer. C'est par toutes ces sources de séductions que les maisons des Polonaises deviennent des habitations ravissantes, et leurs jardins des féeries. Tout ce que l'imagination embrasse s'embellit à l'instant; ces enchanteresses ont le talent de faire penser et sentir ceux qui les écoutent sous mille et mille rapports différents. C'est à la fois l'art d'enivrer l'âme et les sens. Les oppositions piquantes viennent ajouter encore au charme. Quoi de plus délicieux que d'entendre une jolie FEMME dans des bosquets qu'elle a créés, s'entourant d'art, parler de la nature; dans le même moment enrichir son salon de chefs-d'œuvre divers, s'embellir elle-même de mille talents aimables, et tout cela avec des formes destinées naturellement à l'élégance! Sans cesse elles sont parées de leur négligence même, et n'ont l'air de se servir de la fortune que pour se jouer de ses présents.

Une certaine mollesse, une grâce calculée, et surtout un accord intime du moral au physique, se remarquent également en Pologne et en Russie; les Courlandaises particulièrement ont un attrait distinctif. Les deux princesses (la princesse de Rohan et sa sœur) qui, cet hiver, sont venues charmer notre capitale, en sont un exemple remarquable.

Les différentes secousses du gouvernement ont fort influé sur les FEMMES en Russie. Sous Pierre Ier, elles se sont ressenties de la rudesse d'un gouvernement absolu, qui avait besoin d'une extrême sévérité. Pierre voulait changer les mœurs, et faire fléchir sous de nouvelles coutumes une nation superstitieusement attachée à ses usages, et d'autant moins accessible à la civilisation, qu'elle avait tous les préjugés de l'ignorance, et toute la barbare férocité effet nécessaire de ses sanglantes révolutions.

Les FEMMES, si bien faites pour adoucir les mœurs, vivaient environnées d'esclaves et l'étaient elles-mêmes. Elles tremblaient sous la domination d'un époux ou d'un maître farouche. Quelquefois elles étaient reléguées avec lui dans de vastes déserts, d'où était exilé tout ce qui ennoblit la vie, les lettres, les sciences, les arts, doux présents de la société, qui font contracter à l'âme des habitudes généreuses, et la mettent sans cesse en présence des témoins qui la jugent.

Quelquefois appelées à la cour de ce même Pierre Ier, elles y assistaient à de honteuses orgies; elles voyaient tomber les têtes de leurs amis, ou subissaient elles-

mêmes de honteuses punitions. On sait que Pierre le Grand, cet homme de génie, par un contraste cruel, en tirant les Russes de la barbarie, couvrit son pays d'échafauds, et fit périr une partie de la noblesse de l'empire. Catherine Ire., montrant ce que pouvait l'âme héroïque d'une FEMME, prépara les Russes à la domination heureuse de Catherine II, dont les grâces et le génie ne contribuèrent pas peu à faire chérir et respecter les FEMMES dans ce pays. Les mœurs s'adoucirent, le beau sexe y reprit une place digne de lui; après la France, peut-être la Russie est-elle le pays où il est le plus agréable d'être FEMME.

Les FEMMES russes sont, en général, très-jolies; peu instruites, elles apprennent avec facilité. Elles ont des talents, de la grâce et de la noblesse dans le maintien; et si l'on remarque dans quelques-unes une gravité qui les distingue des Polonaises, presque toutes se livrent à une indolence orientale qui les en rapproche. La paresse, le luxe et la magnificence la plus recherchée sont un besoin pour elles. Presque toutes crédules, superstitieuses, elles aiment tout ce qui parle à leur imagination. Éprises du merveilleux, elles passent quelquefois des soirées entières à entendre leurs FEMMES leur répéter des contes qui les amusent et les attachent comme des enfants.

Telles sont mes observations sur les FEMMES des différents pays que j'ai parcourus; et, pour peindre en deux mots les nuances que je remarque entre elles, je crois que, s'il m'était permis de choisir, je prendrais pour ma FEMME une Anglaise, une Française pour mon amie, et une Polonaise pour ma maîtresse. (Cité par M. de Ségur.)

DE LA FEMME CONSIDÉRÉE PAR RAPPORT A LA GRAMMAIRE.

25. Un de nos plus élégants grammairiens sans contredit, M. Éd. Braconnier, auquel nous lie la plus étroite amitié, dans un ouvrage récemment publié, est entré dans quelques considérations philosophiques sur la FEMME, à l'occasion de la question des genres en grammaire. Il s'est demandé pourquoi certains mots n'avaient pas de féminin même lorsqu'ils s'appliquaient à une FEMME. Laissant de côté les systèmes des philologues, les subtilités des étymologistes, les finesses des grammairiens, il a cherché la solution de cette difficulté dans nos lois, dans nos mœurs, dans nos coutumes, dans toute notre histoire. Ses recherches nous ont paru devoir trouver place dans notre recueil, et si l'on ne partage pas les opinions de l'auteur, il est impossible du moins qu'on ne lui sache pas gré du soin qu'il a pris de dépouiller de semblables questions de toute espèce de sécheresse.

..... Ici se présente une grande difficulté dont le manque de solution a toujours fait époque dans les annales grammairiennes. Comment se fait-il, s'écrient nos grammairiens, que la langue française se soit mise en opposition avec toutes les autres langues, en laissant au masculin tous ces noms : *auteur*, *amateur*, *docteur*, *géomètre*, *général*, *graveur*, *professeur*, *philosophe*, *poète*, *traducteur*, etc., lors même que ces noms désignent des FEMMES ?

« Marguerite d'Anjou, FEMME de Henri VI, roi d'Angleterre, fut active et intré» pide, *général* et *soldat*. » (Thomas.)

Et les femmes *docteurs* ne sont pas de mon goût. (MOLIÈRE.)

« Madame Dacier *est un des plus fidèles traducteurs* d'Homère. » (Girault-Duvivier.)

« Hypatia enseignait elle-même la doctrine d'Aristote et de Platon ; on l'appelait *le philosophe.* » (Chateaubriand.)

« Quelques-uns des ouvrages de mademoiselle Bernard ont de la légèreté et de la » délicatesse ; ce *poète* peut tenir rang parmi les Scudéri et les Deshoulières. » (Le P. Ruffier.)

Et l'épée à la main, tout le peuple s'écrie
En se dressant : « Mourons pour *notre roi* Marie-
Thérèse et pour son fils. » (Léon Guérin.)

Un fanatisme aimable à leur âme enivrée
Disait : « La femme est *Dieu*, puisqu'elle est adorée. » (Legouvé.)

Avant d'essayer de rendre raison de cette masculinité qui paraît inexacte, qu'il nous soit permis d'expliquer quelques exemples bien connus, où le genre féminin a été employé, et dont on s'est toujours servi pour accuser d'erreur ou d'arbitraire la masculinité précédente.

Vais-je épouser ici quelque *apprentie auteur* ? (Boileau.)

« A Paris le riche sait tout, il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est » pleine d'amateurs et surtout d'*amatrices* qui font leurs ouvrages, comme monsieur » Guillaume faisait ses couleurs. » (J.-J. Rousseau.)

« J'aime mieux m'abstenir de caresser les enfants que de leur donner de la gêne » ou du dégoût. Ce motif, qui n'agit que sur les âmes vraiment aimantes, est nul » pour tous nos docteurs et *doctoresses.* » (Id.)

De lui sourire au retour ne fit faute.
Ce fut *la peintre.* On se remit en train. (La Fontaine.)

. . . . . . A votre fille aînée
On voit quelques dégoûts pour les nœuds d'hyménée :
C'est une *philosophe.* (Molière.)

Dans ces exemples souvent cités, le féminin est à sa place ; l'ironie explique tout. Le but des auteurs est d'exprimer un ridicule : or, la masculinité, comme nous l'avons vu jusqu'ici, annonce toujours une idée grande et noble ; elle eût été déplacée ici sous la plume satirique de nos grands écrivains. Le féminin est donc venu là, parce que le masculin ne pouvait y être. Les exemples d'expressions féminines dans l'ironie sont très-nombreux. En effet, veut-on peindre d'un seul trait un guerrier qui manque de courage? on l'appelle ironiquement *une* femme ! Cette ironie est de la dernière injustice, il est vrai ; mais enfin elle explique les peuples qui s'en servent et les langues qui l'emploient. En France, l'ironie est féminine. On connaît ces formules qui désignent les élèves paresseux : *buse, rosse, sotte espèce*, etc. Un homme n'est-il plus à la hauteur de l'époque? on l'appelle *ganache, perruque*, etc. Une maison est-elle en mauvais état? on dit que c'est *une barraque, une cambuse, une souricière*, etc. Voit-on une figure peu agréable? on s'écrie : *quelle face! quelle frimousse!* etc. Enfin le féminin ne domine-t-il pas encore dans toutes ces expressions ironiques : *canaille, crapule, rapsodie, frappouille, populace, soldatesque, ribaudaille*, etc.? Il y a bien de la différence entre ces deux expressions : *la misère en lambeaux, la misère en guenilles* ; la première est du style noble, la seconde est de l'ironie toute pure. On a reproché à La Fontaine d'avoir employé le mot *dupe* au masculin : c'était une faute réelle ; le féminin était nécessaire. Le masculin est

vicieux là, comme dans cette phrase d'une petite fille : *Mon grand frère est un bête.* En France, nous le répétons, l'ironie est féminine, parce que le masculin est toujours noble dans son emploi. Du reste, l'ancienne grammaire avait admis cette vérité, en lui donnant cette forme si commune : *Le masculin est plus noble que le féminin.*

Maintenant revenons à la masculinité, dont l'emploi est presque un scandale aux yeux de notre école grammairienne. La solution de cette difficulté de notre langue se trouve, comme on le présume déjà, dans nos mœurs, dans nos lois ; car tout est là.

S'il est une contrée sur la terre où la FEMME jouisse de toutes les glorieuses pré=rogatives de la beauté et de la vertu, c'est bien dans notre belle patrie,

> Où d'un peuple poli les FEMMES adorées
> Reçoivent cet encens que l'on doit à leurs yeux,
> Compagnes d'un époux, et reines en tous lieux. (VOLTAIRE.)

Mais, dans cette France si polie, on a toujours fléchi le genou devant l'idole ty=rannique de l'orgueil masculin ! Fidèle à son origine germanique, le Franc, consi=déré soit dans l'état barbare, soit dans l'état civilisé, a toujours eu pour la FEMME le plus grand respect ; ses lois, ses coutumes, son histoire, en sont autant de preuves vivantes. Cependant, malgré cette admiration, le Franc ne descendit jamais jusqu'à la FEMME ; dans ses mœurs, c'eût été s'humilier. D'ailleurs il croyait beau=coup plus honorer la FEMME en l'élevant jusqu'à lui. Cette sorte de servage a passé dans nos lois. L'émancipation de la FEMME est un fait bien éloigné d'être accompli ; l'on sait comment notre législation écrase la FEMME, tandis qu'elle respecte l'homme comme un être bien supérieur. Cette intéressante opprimée, qui jouit d'un pouvoir absolu au foyer domestique, est réduite à la dernière impuissance dès qu'elle sort des limites si étroites de la famille ! Est-elle épouse ? la loi tyrannique l'enchaîne à la volonté absolue de son époux. Est-elle veuve ? la loi infamante va jusqu'à se défier de sa tendresse maternelle : un subrogé-tuteur est nommé pour défendre des enfants contre le cœur d'une mère ! Si au contraire elle est fille et noble tout à la fois, qu'arrive-t-il si l'époux qui se présente ne sort pas des rangs de la noblesse ? En vain cette FEMME a reçu de ses pères, avec une fortune immense, la noblesse la plus illustre, elle ne peut déposer aux pieds de son époux que ses trésors. L'époux en roture consent bien à élever jusqu'à lui l'opulence de sa noble dame, mais il re=fuse hautement d'accepter la noblesse dont elle est revêtue ; il fait plus, il l'en dé=pouille. Pourquoi ? parce que si la FEMME pouvait conférer à l'homme sa noblesse, ou la conserver pour elle-même, quand il la refuse, elle aurait un pouvoir que le Français lui a toujours refusé. En France, l'homme, comme un fier conquérant, s'est emparé de tout par la force : il a tout pouvoir en main. Il consent bien à ac=cepter la FEMME pour sa compagne, mais il ne veut pas qu'elle ait une puissance indépendante de la sienne. Maître absolu, il exige que les lois, le pouvoir, les titres surtout, soient sa propriété et n'émanent que de lui seul ; en un mot, le Fran=çais ne veut pas relever d'une FEMME. Mais, généreux autant que poli, il est heureux de partager sa puissance et sa gloire avec cette compagne de sa vie Ainsi, en France, un roi peut abaisser ses regards sur une de ses sujettes, l'élever jusqu'à son trône, et lui faire partager les honneurs du pouvoir suprême. Cette vérité a été admirable=ment traduite par Racine, dans ce touchant récit où Mme de Maintenon, sous les

traits d'Esther, raconte tout ce qu'a fait pour elle Louis XIV, qu'elle nomme Assuérus :

Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes ;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé.
Il m'observa longtemps dans un morne silence ;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là sans doute agissait sur son cœur.
Enfin avec des yeux où régnait la douceur :
« Soyez reine, » dit-il, et dès ce moment même
De sa main sur mon front posa le diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour,
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de ses princes.

Mais cette puissance n'est que d'emprunt. Si la mort vient à frapper de ses coups cet époux-roi, la reine veuve, fût-elle du sang le plus illustre ou de la condition la plus humble, est obligée de descendre de ce trône qu'elle était admise à partager. *Le roi est mort.... vive le roi!* Telle est la loi exprimée par toute la nation. « Et la » veuve de François II, l'infortunée Marie Stuart, s'en retournait dans une terre demi- » sauvage, le cœur plein de l'image du jeune époux qu'elle avait perdu ; elle portait » le deuil en blanc, chantait des élégies qu'elle composait elle-même en s'accompa- » gnant du luth :

Si je suis en repos
Sommeillant sur ma couche,
J'oy qu'il me tient propos,
Je le sens qui me touche.
En labeur, en reçoy,
Toujours est près de moy. (*Études historiques.*)

» La terre de France restait visible au lever de l'aurore. Marie, inspirée par » la douleur, laisse échapper ces adieux touchants au pays qu'elle ne doit plus » revoir :

Adieu, plaisant pays de France !
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance !
Adieu, France, adieu nos beaux jours !
La nef qui disjoint nos amours
N'a cy de moy que la moitié :
Une part te reste, elle est tienne ;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

» Elle contemple l'horizon de la France qui se pare des plus riantes couleurs. » Puis retournant soudain la tête, elle remarque avec inquiétude que l'horizon » opposé est encore dans l'ombre, et que des nuages d'un gris sombre s'amoncellent » du côté de l'Écosse. » (*Narrations françaises.*)

Grammairiens ! O trop froids grammairiens ! c'est dans ces touchants épisodes de

notre histoire qu'il faut aller retrouver l'expression fidèle de nos mœurs nationales ! Le Français est là tel que la nature l'a fait ! Abusant de sa force, il a tout saisi, tout envahi dans l'État ! Lois, mœurs, pouvoir, tout est son domaine. Il n'a laissé à la FEMME que l'empire absolu de ses vertus au foyer domestique. Là, elle peut porter les titres de reine, d'impératrice, de princesse : l'homme est heureux de pouvoir orner sa compagne de ces titres glorieux, parce qu'ils sont un signe de sa puissance, parce qu'ils émanent uniquement de lui, et surtout qu'ils cessent avec lui. En France, dès que le roi n'est plus, la reine disparaît.

Mais il est une puissance qui est à l'abri du despotisme de l'homme ! puissance qui émane des cieux, et que rien ne peut abattre ! puissance qui grandit dans le malheur, qui devient colossale et forte contre tout, sous l'oppression ! C'est le génie, souvent redoutable quand il tombe aux mains d'une FEMME ! On n'a pas encore oublié le long duel entre Bonaparte et madame de Staël ; on croit voir encore le vainqueur de l'Europe pâlir quand l'auteur de Corinne le peignait mettant le pied sur le cou des rois, et faisant dire aux rois, sous les vestibules de son palais,

Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie.

Le génie dans une FEMME est d'autant plus puissant, qu'elle peut joindre à la force d'un géant toutes les grâces d'un ange.

Toutefois, en France, *être* FEMME et *avoir du génie*, semblent aussi impossibles qu'*être* FEMME et *monter sur le trône*. Le génie est regardé comme une royauté dont le noble diadème ne doit ceindre que le front *d'un homme*. On voit par là que la loi salique a passé dans les mœurs, et que la croyance est en harmonie avec la loi. Aussi paraît-il une de ces FEMMES richement dotée par la nature, et joignant à la grandeur du génie la noblesse du caractère ? le Français ne voit plus en elle une FEMME, ce n'est point dans ses mœurs. Il ne peut, il est vrai, lui refuser le génie, cette puissance descendue des cieux, qu'aucune force humaine ne peut atteindre ; mais la loi salique sera-t-elle violée ? la croyance en l'unique pouvoir de l'homme sera-t-elle anéantie ? non : la FEMME-génie régnera comme une FEMME-roi ! elle dominera indépendante de l'homme, puisqu'elle ne relève que de Dieu ! mais elle deviendra un *être masculin* ! Le Français lui dira, comme Henri IV à Élisabeth :

Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Telle est l'influence de la loi salique dans notre langue.

Il n'est plus nécessaire de venir expliquer maintenant ces expressions tout à fait françaises : *Hypathia le philosophe*, *Marie-Thérèse, notre roi*, *la* FEMME *est Dieu*, etc. ; elles se traduisent d'elles-mêmes. Mais on doit remarquer que ces expressions n'existent point chez les autres nations ; cette masculinité, traduction fidèle d'une loi, est unique ; elle n'existe que dans notre langue. Il ne faut donc plus la regarder comme une forme absurde, comme un abus de l'usage, mais bien comme l'expression de nos mœurs.

Ce n'est pas ici le lieu de se demander quelles grandes causes, quels grands intérêts ont pu commander aux François Ier, aux Henri IV, aux Louis XIV, d'abandonner la FEMME écrasée sous le despotisme humiliant de la loi salique ! ce n'est pas le moment de juger si cette loi n'enlève point à la FEMME toute son énergie, en ren-

dant propriété de l'homme ces dons qu'une nature bienfaisante et juste prodigue souvent à pleines mains à une faible FEMME, qui reste inconnue! Toutefois, notre France admira-t-elle jamais ses Sémiramis, ses Zénobie, ses Christine, ses Marguerite, ses Élisabeth, ses Catherine II, ses Marie-Thérèse? Nous n'osons prononcer le nom de l'infortunée Jeanne d'Arc, qui eut à peine le temps de mettre la main sur son épée et sur son époque avant de monter au bûcher! Nous n'avons qu'une héroïne, et elle fut *le martyr* de la valeur :

> Ici, d'un siècle entier les preux sont éclipsés :
> Charles pleurait en vain ses débris dispersés.
> Soudain Jeanne se lève et court sauver la France :
> Et belle de valeur, et belle d'innocence,
> Prouve à l'Anglais, tremblant sous son bras indompté,
> Que la Victoire est FEMME, et sœur de la beauté. (*Chants du siècle.*)

Mais on peut se demander si la France, en couronnant un jour une Corinne, victorieuse d'un Pindare, une Sapho, qui eut des temples, une Hypathia, touchante victime de la science et de la beauté; si la France, en ceignant leurs fronts du laurier qui ne meurt point, les ornera *d'un titre* à elles, indépendant du despotisme masculin? L'avenir, il est vrai, est là avec tous ses impénétrables mystères! D'autres temps, d'autres mœurs; c'est encore vrai! Mais on peut assurer que tant que la loi salique sera debout, la masculinité, qui l'exprime, subsistera comme un fait nécessaire : leur chute, si jamais elle arrive, aura lieu à la même heure. (Ed. Braconnier, *Histoire philosophique et littéraire de la langue française.*)



TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

Pag.

Du mot FEMME chez tous les peuples et dans toutes les langues. 1

CHAPITRE II.

De la création de la FEMME. 6

CHAPITRE III.

Définition ou description physique de la FEMME. 23

CHAPITRE IV.

Définition morale de la FEMME. 37

CHAPITRE V.

Définition burlesque de la FEMME. 63

CHAPITRE VI.

De la beauté. 71

CHAPITRE VII.

De la laideur. 109

CHAPITRE VIII.

De l'amour 113

CHAPITRE IX.

De la virginité. 179

CHAPITRE X.

De la pudeur. 193

CHAPITRE XI.

De la chasteté. 211

CHAPITRE XII.

Du désir de plaire. 219

CHAPITRE XIII.

De la coquetterie. 225

CHAPITRE XIV.

De la pruderie. 245

CHAPITRE XV

De la jalousie 249

CHAPITRE XVI.

Pag

Constance. Inconstance.—Fidélité. Infidélité. 261

CHAPITRE XVII.

Du caprice 283

CHAPITRE XVIII.

Des FEMMES galantes, des intrigantes et des libertines. 287

CHAPITRE XIX.

De la prostitution. 298

CHAPITRE XX.

Mosaïque. 313

CHAPITRE XXI.

Conseils 473

CHAPITRE XXII.

Esprit. Génie. — Les FEMMES, la littérature et les sciences. = Education. Instruction. — Influence des FEMMES. 485

CHAPITRE XXIII.

Mariage 515

CHAPITRE XXIV.

VARIÉTÉS.

Des noms de FEMMES. 545
Situation des FEMMES. 549
Les balliadères. 551
Les FEMMES à Taïti. 551
La FEMME dans l'Inde. 552
La FEMME en Perse. 553
La FEMME en Orient. 556
La FEMME en Egypte. 558
Les FEMMES des îles Mariannes. 564
La FEMME moscovite. 565
Condition des FEMMES dans les divers gouvernements. 565
La FEMME chez les Sunites. 566
La FEMME chez les peuples héroïques. . . 566
Abandon de la FEMME. 568
La FEMME dans la société moderne. . . . 569
La FEMME et les anges. 571
Echelle sociale. 571
La FEMME et le serpent. 572
Les FEMMES de l'Europe. 578
De la FEMME considérée par rapport à la grammaire. 581

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Pag.

Adulation. 313
Adultère. 317
Affection. 319
Age. 319
Aimer. 141-143-270-325
Amabilité. 326
Amant. 146-326
Ame. 326
Amitié. 327
Amour. 113-334
Amour-propre. 334
Apparence. 337
Argent. 151
Avarice. 338

Baiser. 338
Beauté. 71-338
Bienfaisance. 360
Billard. 338
Blonde. 104
Bonheur. 44-339
Brune. 104

Caillette. 341
Caprice. 283
Caractère. 341
Chagrin. 342
Charmes. 342
Chasteté. 211
Climat. 78-131
Cœur. 342
Colère. 345
Commencement. 346
Commerce. 346
Commère. 347
Confiance. 347
Confidence. 347
Conseils. 137-149-221-[259-357-473
Constance. 261-347
Continence. 212
Conversation. 347
Convulsions. 348
Coquetterie. 203-225-351
Courage. 351
Création. 6
Cruauté. 351
Curiosité. 351

Défaut. 352
Définition. 23-37-63
Demander. 352
Dépit. 353
Désir. 353
Deviner. 353
Devoir. 353
Dévote. 146
Dévotion. 358
Dévouement. 55
Dissimulation. 361
Divorce. 362
Docilité. 362
Donner. 363
Douceur. 363
Douleur. 364

Économie. 364
Education. 485
Effronterie. 364
Emancipation. 50
Embrasser. 364
Emportement. 365
Encens. 365

Pag.

Envie. 365
Espérance. 365
Esprit. 485
Estime. 365
Estimer. 365
Etourdie. 365
Eve. 6
Existence. 365
Expression. 76

Faiblesse. 365
Fatalisme. 367
Fausseté. 367
Faute. 368
Faveur. 143-368
Fécondité. 368
Félicité. 369
Femelle. 369
Femme. 369
Fidélité. 95-373
Fierté. 373
Figure. 374
Fille. 374
Finesse. 375
Flatter. 376
Flatterie. 313
Fortune. 376
Français. 376
Françaises. 377
Franchise. 380
Frivolité. 380
Fuir. 380

Galanterie. 287
Générosité. 380
Génie. 485
Gourmandise. 381
Grâces. 76-382
Grisette. 382

Haine. 383
Hommage. 383
Homme. 384
Honneur. 147-214-385

Imagination. 388
Impression. 388
Inclination. 388
Inconstance. 261
Indifférence. 388
Indiscrétion. 389
Indulgence. 389
Infidélité. 261
Influence. 485
Instruction. 485
Intelligence. 389
Intrigantes. 287

Jalousie. 249
Jeu. 389
Jugement. 390
Juger. 391

Laideur. 109-391
Larmes. — Pleurs. 391
Liberté. 392
Libertinage. 296
Limite. 393
Littérature. 393-493
Louange. 313-393
Luxe. 393

Maîtresse. 393

Pag.

Maîtresse d'école. 394
Malice. 394
Manières. 143
Marâtre. 394
Mari. 394
Mariage. 515
Maritagium. 189
Méchanceté. 395
Médecin. 399
Médiocrité. 102
Médisance. 399
Mémoire. 400
Ménagements. 400
Mensonge. 400
Mépris. 400
Mère. 400
Mérite. 403
Misère. 147
Mode. 404
Modèle. 405
Modération. 405
Modestie. 405
Mœurs. 405
Monde. 406
Moral. 37-406

Naïveté. 406
Nudité. 406

Obéissance. 407
Occasion. 407
Occupation. 407
OEil. 408
Oisiveté. 408
Opinion. 408
Orgueil. 409
Oublier. 410
Ovaire. 34

Paradis. 19-410
Pardon. 410
Parisienne. 82-410
Parler. 422
Partialité. 57
Parure. 422
Passion. 426
Pauvreté. 453
Péché. 19
Persévérance. 428
Perspicacité. 428
Perversité. 428
Philosophe. 428
Pied. 429
Piété. 429
Pitié. 429
Plaire. 429
Plaisir. 429
Pleurs. 430
Politesse. 430
Poupée. 145
Pouvoir. 431
Présent. 431
Pressentiment. 431
Prétendu. 431
Prétention. 431
Prêtre. 431
Prévention. 432
Principe. 432
Privilége. 432
Propreté. 433
Prostitution. 298
Proverbes. 433
Prude. 442

Pag.

Pruderie. 245
Pudeur. 136-193

Qu'en dira-t-on? 444

Raison. 444
Réconciliation. 444
Reconnaissance. 444
Refus. 445
Régénération. 49
Religieuse. 445
Religion. 447
Rendez-vous. 451
Représaille. 451
Reproche. 451
Réputation. 451
Résignation. 452
Résistance. 150
Richesse. 453
Ridicule. 453
Rire. — Sourire. 454
Rivale. 455
Rivalité. 455
Rôle. 455
Roman. 455
Rougeur. — Rougir. 456
Ruse. 456

Sagacité. 459
Sagesse. 97-459
Savoir. 460
Secret. 146-460
Séduction. 460
Sens. 141-144-461
Sensation. 461
Sensibilité. 461
Sentiment. 461
Sentir. 461
Serment. 462
Sévérité. 462
Sexe. 462
Soins. 462
Sort. 462
Soumission. 462
Souvenirs. 143
Superstition. 463

Taciturnité. 142
Talent. 463
Tempérament. 30
Temps. 463
Tendresse. 463
Tête. 463
Tort. 463
Toujours. 463
Travestissement. 463
Tromperie. 463

Vanité. 334-463
Vapeurs. 348-464
Vengeance. 464
Vérité. 367-464
Vertu. 98-145-465
Vêtement. 468
Veuve. 468
Vice. 469
Victime. 469
Vie. 469
Vieillesse. 319
Vin. 470
Vivacité. 471
Vocation. 471
Voix. 471
Volonté. 471

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

LISTE DES AUTEURS CITÉS.

Abrassart.
Agrippa (Corneille).
Alexandre.
Alibert.
Alvarès (D. Lévi).
Amelot.
Anquetin.
Arconville (Mme d')
Argens (d').
Auger.
Augustin (Saint).
Azaïs (Mme).
Baillot de Saint-Martin.
Balzac (de).
Barbé (Benjamin).
Bauny (le Père).
Bayle.
Beauchêne.
Beauharnais.
Beaumarchais.
Belon.
Ben Baruch.
Bernard (Saint).
Bernardin de Saint-Pierre.
Bernier (Mme).
Bernis (de).
Beyle.
Boerius.
Boiste.
Bonald (de).
Bonnin.
Boudier de Villemont.
Bourdaloue.
Boussanelle (de).
Braconnier (Edouard).
Bradi (Cesse de).
Brillat-Savarin.
Bruys (François).
Buffon.
Byron.
Catalani.
Caton.
Cerise.
Chardin.
Chateaubriand.
Chesterfield.
Chrysostome (Saint Jean-).
Cicéron.
Cleinburg.
Clot-Bey.
Coicy (Mme de).
Coigny (Mme de).
Comnène (P.).
Condorcet.
Constant (l'abbé).
Cook.
Cottin (Mme).
Couplet (le Père).
Cyprien (Saint).
D'Alembert.
Dancourt.
Delille.
Démade.
Demoustier.
Descuret.
Deshoulières (Mme).
Destouches.
Devillars (Mme).
Diderot.
Drouineau.
Dubeux (L.).
Dublez.
Dubucq.
Duclos.
Dufresny.
Dunoyer (Me
Dupaty.
Du Pin
Epinay (Mme d').
Estienne (Henri).
Favart.
Fée (Mme C.).
Félibien.
Fénelon.
Flahaut (Mme).
Fléchier.
Fleury (l'abbé de).
Florian.
Fontaines (Mlle de).
Fontenelle.
Fortis.
Gasparin (Mme).
Genlis (Mme de).
Genoude.
Gentil-Bernard.
Geoffrin (Mme).
Gherardi.
Girardin (Mme E. de).
Gottis (Mme).
Gozlan (Léon).
Gozzi (Gaspard).
Graffigny (Mme de).
Grégoire (Saint).
Grégoire de Tours.
Grégory.
Grenaille (Fr. de).
Grénus.
Grimm.
Guillet de la Guilletière.
Guizot (Mme).
Hayley.
Hébreu (Léon).
Héloïse.
Hinard (D.)
Hugo (Victor).
Jacomy-Regnier.
Jay.
Jérôme (Saint).
Joly (le Père).
Julien.
Karr (Alphonse).
Krudener (Mme de).
La Bruyère.
La Chaussée.
Lacretelle.
La Fayette (Mme de).
La Fontaine.
Lallemand.
Lambert (Mme de).
Lanoue.
La Rochefoucauld.
Lavillemeneuc (de).
Lebrun.
Le Camus.
Le Maître.
Lemierre.
Lépine (de).
Lerminier.
Lespinasse (Mlle de).
Lévis (duc de).
Ligne (prince de).
Lorédano.
Malgenestre (Mme de).
Malherbe.
Marivaux.
Marmontel.
Martin (Aimé).
Massias.
Meillan.
Mercier.
Méré.
Méry.
Mézières (A. de).
Michelet.
Mirabeau.
Molière.
Montgaillard.
Montaigne.
Montesquieu.
Moore (Thomas).
Napoléon.
Necker.
Neuville (Etienne de).
Nicole.
Ninon de Lenclos.
Nodier (Ch.).
Noël.
Olivier (Jacques).
Origène.
Oxenstiern.
Ozen (Mlle Louise).
Panage.
Parny.
Pascal.
Paul (Saint).
Philarète Chasles.
Plutarque.
Pope.
Portalis.
Probert.
Properce.
Propiac (de).
Pythagore.
Quitard.
Raspail.
Rémusat (Mme de).
Rétif de la Bretonne.
Raynal (l'abbé).
Riccobini (Mme).
Rienzi (de).
Rivarol.
Roselly de Lorgues.
Rosemberg (Mme de).
Rostan.
Rousseau (J.-J.).
Roussel.
Rouquet.
Saadi.
Saint-Ange (de).
Saint-Evremont.
Saint-Foix.
Saint-Martin (de).
Saint-Prosper.
Saint-Réal.
Sallentin.
Salm (Pcesse de).
Salomon.
Salverte (Eusèbe).
Sand (George).
Sanial Dubay.
Schiller.
Scuderi (Mlle de).
Ségur (de).
Senancour.
Sénèque.
Sévigné (Mme de).
Shakspeare.
Silvio Pellico.
Simonide.
Simons Candeille (Mme).
Staël (Mme de).
Stanislas.
Tacite.
Tencin (Mme de).
Tertullien.
Théophraste.
Thomas.
Travanet (Scip. de).
Trévoux.
Tristan (Flora).
Van-Hahglem.
Vauvenargues.
Virey.
Voltaire.

FIN DE LA LISTE DES AUTEURS CITÉS.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis-au-Marais, 46.

